



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

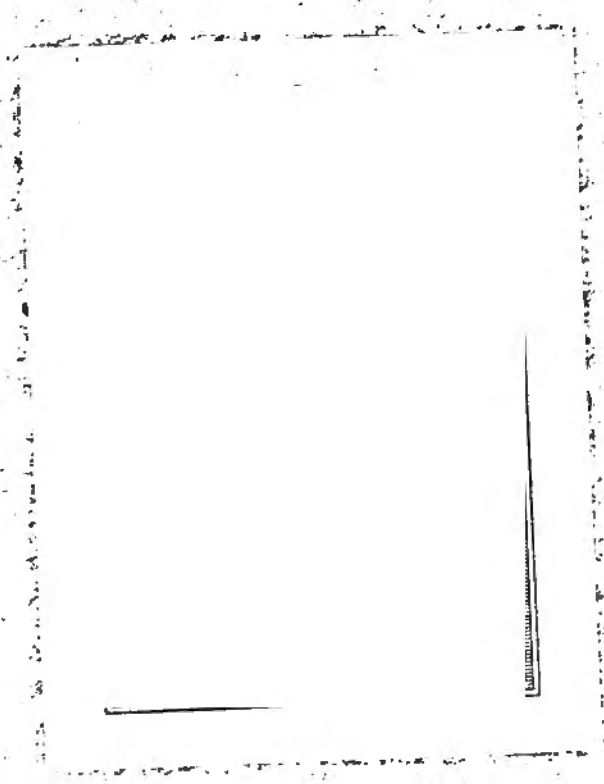
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



ΟΜΗΡΟΥ

ΟΔΥΣΣΕΙΑ

Dans cette collection, M. A. Pierron a déjà publié :

HOMÈRE : *Iliade*. Texte grec, revu et corrigé d'après les documents authentiques de la recension d'Aristarque, accompagné d'un commentaire critique et explicatif, précédé d'une introduction et suivi des prolégomènes de Villoison, des prolégomènes et des préfaces de Wolf, de dissertations sur diverses questions homériques, etc.
2 volumes grand in-8, brochés..... 46 fr.

Ouvrage couronné par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

1-231

18844

·OMHPOY OΔYΣΣEIA

L'ODYSSÉE D'HOMÈRE

TEXTE GREC

REVU ET CORRIGÉ D'APRÈS LES DIORTHOSÉS ALEXANDRINES
ACCOMPAGNÉ D'UN COMMENTAIRE CRITIQUE ET EXPLICATIF

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION

ET SUIVI

DE LA BATRACHOMYOMACHIE, DES HYMNES HOMÉRIQUES, ETC.

PAR ALEXIS PIERRON



CHANTS I-XII

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^o

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

LONDRES, 18, KING WILLIAM STREET, STRAND

1875

Tous droits réservés

888
H80d
P62
v.1

INTRODUCTION

A L'ODYSSEE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ODYSSÉE CHEZ LES ANCIENS.

L'exemplaire athénien. — Division des chants. — Unité de l'*Odyssée*. — Une erreur des digammistes. — Éditions des villes. — Les diascévastes. — Erreur fondamentale du système de Wolf. — Les ἀπὸ εἰρημεία. — Platon et Zoïle. — L'éditeur Antimachus. — Système de Paley. — Autres éditions préalexandrines. — Confirmation de notre jugement sur Zénodote. — Zénodore. — Diatribe d'Auguste Nauck contre Aristarque. — Réfutation de ses griefs. — Réflexions sur la science. — Les quatre grammairiens. — Nauck et les hérodianistes. — Adversaires anciens d'Aristarque. — Homérisants divers. — Porphyre. — Scholies de l'*Odyssée*. — Catalogue de ces scholies. — Les scholies du pseudo-Didyme. — Récapitulation. — Le prétendu commentaire d'Aristarque. — Les éditions vulgaires au temps des Alexandrins

On chantait, aux fêtes des Panathénées, l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'un bout à l'autre. Une loi portée par Solon, ou plus probablement par le Pisistratide Hipparque, imposait aux rhapsodes homériques l'obligation de suivre ces jours-là un ordre déterminé, au lieu de se livrer à leur fantaisie, comme ils faisaient dans les solennités vulgaires. Cet ordre était celui-là même dans lequel nous lisons encore aujourd'hui les deux épopées : il n'y a aucun doute sur ce point. Les Athéniens, dès la fin du sixième siècle avant notre ère, connaissaient donc Homère tout entier, et non pas seulement des épisodes détachés de ses

poésies. Ils possédaient même, ou ils pouvaient posséder, des manuscrits complets d'Homère. Ce qui est certain, c'est qu'il y avait alors dans Athènes au moins un manuscrit de ce genre : c'était celui qui servait à contrôler la récitation des Panathénées. On suppose, non sans quelque raison, qu'il était le même que ce fameux manuscrit de Pisistrate, au sujet duquel Wolf et ses disciples ont débité tant de rêveries.

L'*exemplaire athénien*, comme l'appellent les philologues, passe pour avoir péri durant les guerres Médiques. Mais ce n'est là qu'une conjecture, d'ailleurs assez vraisemblable¹. En tout cas, Homère n'avait rien perdu à cette destruction, car on avait fait des copies du manuscrit de Pisistrate, et même en assez grand nombre. Il n'y avait pas une école à Athènes qui n'en eût une ou plusieurs, et les riches se faisaient gloire de posséder un Homère complet. Nous pouvons nous faire, d'après le *Papyrus de Bankes*², une idée à peu près exacte de ce qu'était un manuscrit complet d'Homère. Qu'on se figure un rouleau d'une quarantaine de feuilles. Ces feuilles avaient trois mètres environ de longueur, sur trente centimètres de largeur. Elles n'étaient écrites que d'un seul côté, et les vers formaient quinze colonnes, ou quelquefois davantage. Les colonnes du *Papyrus de Bankes* contiennent quarante vers chacune, et une seule page a suffi pour écrire plus de huit cents vers (tout le chant XXIV de notre *Iliade*). A ce compte, l'*Odyssée* entière n'exigeait pas plus d'une quinzaine de pages, et elle formait un assez mince rouleau. Elle était toute d'une teneur, n'ayant que le titre général en tête. Les rhapsodies n'y étaient pas avec leurs titres particuliers. Elles n'étaient séparées les unes

1. Jacob la Roche renvoie à Aulu-Gelle, VII, 17 (lisez VI, 17). Mais Aulu-Gelle, dans ce passage, ne nomme point le manuscrit d'Homère. Il ne parle que des livres enlevés d'Athènes par les Perses, et qui furent rendus plus tard aux Athéniens par le roi Séleucus Nicator. Ceux-là précisément n'avaient point péri. Si l'Homère de Pisistrate faisait partie de ces

livres, la Roche n'est pas très-fondé à dire : « Das Exemplar des Pisistratus » ist verloren gegangen wahrscheinlich in » den Perserkriegen. » *Die homerische Textkritik im Alterthum*, p. 16, en note.

2. Voyez la description de ce manuscrit dans l'*Introduction à l'Iliade*, chapitre III, pages LVIII-LIX.

des autres que par le signe appelé coronis, qui représentait la poupe d'un navire (3). On plaçait la coronis entre deux lignes, et elle n'occupait que fort peu de place. Ajoutons que l'écriture archaïque, vu l'imperfection même de l'alphabet antérieur au quatrième siècle, ne s'étalait pas avec une excessive complaisance. Un texte en onciales, sans ponctuation, sans accents, et avec ses *compendia* forcés, exigeait à peine autant d'espace qu'il nous en faut aujourd'hui pour la cursive imprimée. Ainsi l'on peut aller jusqu'à dire que l'*Odyssée* dans laquelle Eschyle et Sophocle ont appris à lire pouvait passer presque pour un petit livre.

Les Athéniens savaient par cœur dès l'enfance les deux épopées d'Homère. C'est là ce qui explique pourquoi, dans les exemplaires à leur usage, on se dispensait de mettre les titres particuliers des rhapsodies. Au premier vers qui suivait une coronis, ils se sentaient en pays connu, et ils nommaient la rhapsodie par sa désignation accoutumée. Quand la division de chaque poème en vingt-quatre chants eut prévalu, c'est-à-dire au temps d'Aristarque, on distingua les chants par les lettres de l'alphabet, depuis alpha jusqu'à oméga. Ces chants avaient toujours le titre de rhapsodies, mais les rhapsodies alphabétiques ne correspondent pas rigoureusement à celles des rhapsodes. Il y a quelquefois jusqu'à deux et trois rhapsodies anciennes dans un seul chant; d'autres fois, au contraire, une seule rhapsodie ancienne déborde sur deux ou plusieurs chants. Ainsi, dans l'*Iliade*, les *Exploits de Diomède* occupent le chant cinquième tout entier et une partie du chant sixième; ainsi, dans l'*Odyssée*, le *Récit d'Ulysse à Alcinoüs* embrasse quatre chants (IX-XII), et l'on regardait ce récit comme une rhapsodie unique, sauf à y tailler au besoin cinq ou six sujets de récitation : la *Cyclopée*, *Éole*, les *Lestrygons*, *Circé*, l'*Évocation des morts*, etc. Cependant les titres anciens joints à chaque lettre numérale sont en général à leur place.

On se rappelle les vers d'Étienne le grammairien sur l'*Iliade*. L'*Odyssée* a eu pareillement son poète alphabétique, mais

celui-ci est resté anonyme, et l'on ne peut attribuer son acrostiche à Étienne. Le grammairien versifie passablement, il écrit avec netteté, on doit même dire avec une sorte d'élégance. L'anonyme ne versifie pas bien, et l'on a souvent quelque peine à deviner sa pensée. Il est vrai que son texte est çà et là fort altéré, et que la première chose à faire, avec son acrostiche, c'est d'y mettre les vers sur leurs pieds et de rétablir partout où besoin est la leçon probable.

L'unité de l'*Odyssée* est aussi éclatante que le soleil. Ceux qui ont essayé d'y signaler plusieurs épopées distinctes ont perdu leur peine et se sont fait moquer d'eux. Les moins déraisonnables d'entre ces derniers supposent que trois poèmes ont concouru à la formation de l'*Odyssée* : *le Retour d'Ulysse*, *le Massacre des prétendants* et *la Télémachie*. Mais ils avouent que ces trois poèmes, dans leur état actuel, sont tellement incorporés les uns dans les autres, que la séparation est impossible, et que même on ne voit clairement ni où commence l'un ni où l'autre finit. N'est-il pas plus naturel de reconnaître que l'*Odyssée* a un plan organique et qu'un seul poète a conçu ce plan, mais que ce poète a largement puisé, pour enrichir son sujet, dans les chants accumulés par la tradition épique des aèdes ? Dès qu'on admet l'existence de poèmes d'une certaine longueur, il n'y a pas de raison sérieuse pour contester qu'une *Odyssée* ait pu naître ou avec ces poèmes, ou après ces poèmes. Wolf seul avait le droit, en vertu de son système, de nier l'*Odyssée*, puisqu'il niait l'existence d'Homère : mais il a eu le bon esprit de se tenir toujours dans le vague, et il n'a jamais apertement dit ce que devenaient entre ses mains les deux grandes épopées homériques.

Il n'y a pas, dans l'*Odyssée*, un grand nombre de vers interpolés, et ces vers faisaient déjà partie du poème dès les premiers temps de la récitation des Panathénées. Les passages contestés par la critique alexandrine sont même quelquefois de ceux qui portent au plus haut degré le caractère archaïque. Je ne parle pas des incohérences et des contradictions signa-

lées çà et là par certains modernes. Ce ne sont presque toujours que de faux jugements ou de pures illusions. On trouve étonnant, par exemple, qu'Ulysse, qui avait un bâton à la main quand il est arrivé chez Eumée, en demande un plus tard à Eumée, pour assurer sa marche en descendant vers la ville : or le poète a dit qu'Ulysse, assailli par les chiens du porcher, s'est assis à terre, et a jeté son bâton. S'informer pourquoi il ne va pas hors de la cour le ramasser, c'est se créer des difficultés sans motif. Ce qui est bien plus frappant que ces apparentes incohérences, c'est l'art merveilleux avec lequel le poète se conforme aux données générales de sa fiction. M. Henri Weil en cite une remarquable preuve dans la différence du langage de Tirésias et de celui d'Anticlée. Le devin dit à Ulysse (XI, 115-117) qu'il trouvera sa maison au pouvoir des prétendants de Pénélope; mais Anticlée, qui ne sait que ce qu'elle a vu à Ithaque pendant sa vie, dit (XI, 184-187) que Télémaque jouit en paix des privilèges de son rang. Le même critique reconnaît aussi, chez le poète, un vif sentiment de l'importance relative des scènes : « Il ne les charge pas toutes d'incidents; il sait courir, s'il le faut, et supprimer les détails insignifiants. Télémaque a promis un repas à ses compagnons de voyage (XV, 506); mais le poète n'a pas promis à ses auditeurs de leur raconter ce repas : il n'en dit plus rien, et, s'ils sont bien avisés, ils ne réclameront pas. Télémaque s'est chargé de saluer Nestor de la part de Ménélas (XV, 155); cependant le poète ne le fait pas rentrer dans la ville de Pylos, et il a raison. »

Il y a quelques épisodes, dans l'*Odyssée*, qui semblent faire double emploi, et dont à la rigueur on pourrait admettre la suppression : ainsi l'assemblée des dieux, au début du chant cinquième; ainsi les prédictions de Circé (XII, 37-141); ainsi la façon dont Ctésippe maltraite Ulysse (XX, 284-302). Mais la suppression serait difficile, pour ne pas dire impossible; et ces prétendues répétitions ne sont pas sans raison suffisante. Les dieux, au chant cinquième, ont une résolution définitive à prendre au sujet d'Ulysse; Tirésias, au chant onzième, n'a pré-

dit à Ulysse son avenir que d'une façon très-générale, et les détails où entre ensuite Circé sont loin d'être inutiles; enfin on ne voit pas bien pourquoi, parce qu'Antinoüs a jeté à la tête du mendiant un escabeau, Ctésippe à son tour ne lui jetterait pas un pied de bœuf, ne fût-ce que pour amener l'énergique réprimande que Télémaque adresse à ce jeune impertinent. Quant aux morceaux qui semblent faire le moins corps avec le plan général, la mort du chien Argus (XVII, 291-327), la bataille d'Irus et d'Ulysse (XVIII, 1-116), la chasse au sanglier sur le mont Parnasse (XIX, 413-466), ce sont là évidemment des traditions que suggérerait aussitôt le nom d'Ulysse, et que le poëte, bon gré mal gré, devait à ses auditeurs; ce sont en outre les plus parfaits récits qu'il y ait dans l'*Odyssée*.

Le chant onzième paraît avoir subi du temps de Pisistrate quelques additions; mais ces additions sont peu de chose, et l'on verra, dans notre commentaire, que toutes les difficultés soulevées à propos des incohérences de ce chant ont été résolues par les anciens, et supérieurement résolues. La vraie critique cherche l'ordre, l'harmonie et la beauté. Les atomistes, qui prennent une épopée pour la désagréger, pour la réduire en fragments et presque en poudre, peuvent posséder toutes les sciences et tous les talents: ils ignorent la poésie. Même quand on ne sait quoi leur répondre, on est en droit de leur dire, avec Aristophane (*Plutus*, vers 600): « Tu ne me persuaderas pas; non, quand tu m'aurais persuadé! »

Les digammistes croient qu'il y a eu des exemplaires d'Homère où figurait le digamma: c'est une illusion, et rien de plus. Au temps du manuscrit des Panathénées, c'est-à-dire à l'époque la plus florissante de la poésie éolienne, les Éoliens eux-mêmes ne s'inquiétaient du digamma que là où il leur était utile. Les vers d'Alcée et de Sappho sont pleins de fautes contre l'usage de la lettre inventée par Bentley. Quant aux Ioniens, ils ne se doutaient même pas de l'existence de cette lettre anglaise. C'est uniquement d'après l'examen de certains phénomènes prosodiques qu'on peut supposer, dans l'exemplaire athénien,

un reste plus ou moins effacé de l'influence du digamma.

On n'est pas en droit d'affirmer d'une manière absolue que toutes les *éditions des villes* fussent des éditions complètes, et qu'elles comprissent les deux épopées. Cela pourtant est plus que probable, car il y en a plusieurs dont l'*Odyssée* est citée concurremment avec l'*Iliade*. Ainsi l'on trouve, dans les *Scholies*, deux citations de l'*Odyssée* de Marseille (I, 38 et 97); ainsi, dans les *Scholies* encore, il y a un appel à l'*Odyssée* d'Argos (I, 424). Ce n'est donc pas forcer l'induction que d'admettre une *Odyssée* de Chios, une *Odyssée* de Sinope, une *Odyssée* de Cypre, une *Odyssée* de Crète. Nous avons trois variantes de l'*Odyssée* d'Éolie (XIV, 280, 331, et XVIII, 98), tandis qu'il ne reste aucune trace d'une édition éolienne de l'*Iliade*. Mais il n'y a pas plus de raison pour contester une *Éolique* complète que nous n'en avons pour contester les *Odyssées* des villes dont les *Iliades* seules sont nommées. Les peuples grecs avaient pris Athènes pour modèle, et, dès que l'exemplaire athénien contenait les deux épopées, il en était naturellement de même des exemplaires de chacune des villes homérisantes. Le raisonnement est *à fortiori* dès qu'il s'agit de l'édition cyclique, en quelque ville d'ailleurs que cette édition soit née, et quelle que soit la date qu'il faille lui assigner. En effet, les deux épopées d'Homère faisaient partie du *Cycle épique*, et au même titre l'une que l'autre.

Le texte des éditions des villes ne différait de la vulgate des rhapsodes que par des détails de peu d'importance. L'*Odyssée éolienne* elle-même n'avait rien de particulier. Son nom indiquait simplement le pays où s'était faite la copie; et l'on peut être sûr que le scribe, ou, si l'on veut, le diorthunte, tout en travaillant pour des Éoliens, n'avait conservé dans la diction d'Homère que les éolismes consacrés.

Je n'ai point parlé d'une édition de l'*Odyssée* citée par Callistrate à propos du vers XIV, 204, parce qu'on n'a pas encore bien compris le titre de cette édition : ἡ ἐκ Μουσέλου. Il y avait un grand nombre d'exemplaires des deux poèmes dans le Mu-

sée; et ce titre ne désignerait quelque chose de précis que s'il s'agissait, comme le veut Karl Lehrs, d'une *Odyssée* spécialement conservée dans le temple des Muses de la grande école d'Alexandrie. Encore faudrait-il savoir à quelle sorte d'excellence cet exemplaire devait un pareil honneur. Je n'y vois, pour ma part, qu'une *ancienne* quelconque, c'est-à-dire une de ces éditions anonymes antérieures à l'alphabet de vingt-quatre lettres, et dont tout le mérite consistait à représenter l'exemplaire athénien : or les *anciennes* abondaient dans la bibliothèque du Musée.

Le mot *diascévaste* est assez nouveau, et il ne figure point dans le Dictionnaire de l'Académie. M. Littré admet ce mot, et il lui donne la définition que voici : « Critique qui arrange et corrige; s'est dit des critiques grecs, particulièrement de ceux d'Alexandrie, qui se sont occupés des poèmes d'Homère, de l'arrangement des chants, de l'authenticité de certains vers et de la correction du texte. » Cette définition, si l'on va au fond des choses, est de tout point erronée. Le terme grec διασχευαστής, dont *diascévaste* est la transcription littérale, n'était jamais employé en bonne part : il signifiait interpolateur. Les critiques d'Alexandrie se nommaient eux-mêmes *diorthuntes*, c'est-à-dire correcteurs, et non diascévastes. Ils appliquaient uniquement cette qualification aux faux savants et aux maldroits qui avaient gâté le texte d'Homère par des remaniements ou de mauvaises leçons. Le type du diascévaste, ce n'est point Aristarque, c'est l'outrecuidant maître d'école qui se vantait, devant Alcibiade, d'avoir chez lui un Homère tout entier corrigé de sa propre main.

Mais il faut reconnaître que M. Littré, en sa qualité de lexicographe, n'était tenu qu'à enregistrer l'usage français : or sa définition est parfaitement conforme au sens qu'attribuent au mot diascévaste la plupart de nos littérateurs. C'est cet usage qui est en contradiction avec les faits. Il ne repose que sur une chimère imaginée par Frédéric-Auguste Wolf ¹. Quelques-

1. *Prolégomènes*, XXXIV, p. CL-CLV ; 90-93 de la 2^e édition.

uns des adversaires de Wolf appellent *parti-pris* ce que je viens de nommer *chimère*. Son système s'écroulait tout entier, si le texte d'Homère avait une forme arrêtée dès avant le cinquième siècle ; et c'est pour donner à ce système une apparence de vie qu'il a inventé, contre toute raison, ses diascévastes perfectionnant l'*Iliade* et l'*Odyssée* depuis Pisistrate jusqu'aux Alexandrins, derniers architectes, à l'entendre, de la construction des épopées d'Homère.

Il est donc permis, jusqu'à un certain point, de s'étonner que l'erreur de Wolf, volontaire ou non, semble avoir été consacrée chez nous par un helléniste de premier ordre. Il manque à l'article *diascévaste* un de ces contre-articles comme M. Littré excelle à les faire pour revendiquer au besoin, contre un faux usage, les droits de la science et de la vérité. Mais ce qui est beaucoup plus étonnant que cette lacune, c'est la naïve tradition que suppose l'usage *français* du mot diascévaste. Personne ne lit les *Prolégomènes* de Wolf, pas plus en Allemagne qu'en France. Il n'y a pas plus de quinze ans que la première édition de ce livre, aussi fameux que peu connu, est épuisée ; et elle datait de 1795 ! Mais il y a un certain nombre d'axiomes, ou plutôt de contre-vérités, qui ont passé des *Prolégomènes* dans une foule d'ouvrages en toute langue, et que j'ai vu enseigner par des gens d'esprit qui ne savaient pas même la véritable orthographe du nom de Wolf. Cette doctrine se transmet comme une religion, et le scepticisme homérique n'a vécu, en définitive, que par des actes de foi. Un examen vraiment sérieux eût réduit au néant le wolfianisme dès ses premiers jours. Il suffisait de recueillir les passages grecs où il s'agit des diascévastes. Mais personne n'y songea ; et ce n'est que depuis peu qu'on a commencé à s'apercevoir combien Wolf avait eu raison de compter sur l'ignorance et la sottise de l'espèce humaine. Tout ce qui est bon dans ce qu'on appelle son système n'est pas de lui, et c'est par d'insoutenables paradoxes qu'il est devenu un grand homme.

L'histoire de l'*Odyssée*, au cinquième siècle avant notre ère,

ne diffère point de l'histoire de l'*Illiade*. Je renvoie donc ici à ce qu'on a lu ailleurs¹ sur l'exégèse des philosophes, sur les allégoristes, sur les glossographes, sur les enstatiques et les lytiques. J'ajouterai seulement quelques observations, à titre de complément, d'éclaircissement, de redressement au besoin.

Il faut distinguer, dans les ἀπαξ εἰρημένα d'Homère, trois sortes de mots distincts : ceux qu'Homère a seul employés, ceux qui se trouvent dans l'*Illiade* et non dans l'*Odyssée*, ceux qui se trouvent dans l'*Odyssée* et non dans l'*Illiade*. Il est probable que le travail des glossographes s'appliquait à toutes les sortes de ἀπαξ εἰρημένα, mais surtout à la première : ce sont ces termes-là dont il importait particulièrement de conserver la signification. Nous pouvons supposer que les glossographes ont été des maîtres d'école. Les plus intelligents sont les ancêtres des grammairiens homérisants ; quant aux autres, malgré bien des extravagances, il doit leur être pardonné à cause de la bonne intention.

Quelques philosophes ont été choqués de la façon dont j'ai caractérisé la critique d'Homère par le divin Platon. Je ne retire rien de ce que j'ai dit, et je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas rencontré sous ma plume, pour rendre ma pensée, des expressions encore plus énergiques. C'est le droit du plus humble des mortels de protester pour sa part, là où il s'agit du bon sens et de la vérité. Or il est certain que Platon a été absurde en parlant d'Homère. On est même en droit de dire qu'il a préparé Zoïle. Beaucoup des remarques de l'Homéromastix sont conformes à celles de Platon².

Puisque le nom de Zoïle est ici à sa place, j'en profite pour noter qu'il n'est pas toujours exact qu'une rectification ne serve à rien. M. Littré, dans son article *Zoïle*, a tenu compte de mes observations sur l'erreur lexicographique qui donne à ce nom une double antonomase, *envieux* et *critique inintelligent*. Il est vrai que M. Littré est un savant uniquement et absolument

1. *Introduction à l'Illiade*, chap. I, p. xviii-xxviii.

2. Voyez *Zoïle*, *Appendice VI de l'Illiade*, t. II, p. 579-583.

dévoué à la science, et qui n'a pas besoin, pour lui faire accueil, qu'elle se recommande de quelque illustre patron. Je suis sûr que, si jamais il remanie son livre, cet article *diascévaste*, à propos duquel j'ai dû faire des réserves, aura la contre-partie que j'ai regretté de n'y point voir.

La liste des anciens éditeurs d'Homère desquels on connaît les noms commence à Euripide le Jeune, neveu du poète tragique. Cet Euripide avait donné les deux épopées, à supposer, comme dit Suidas, que ce travail fût de lui (εἰ μὴ ἄρα ἐτέρου ἐστίν). Pour ce qui est de savoir ce qui distinguait son édition, il est inutile de s'en préoccuper. Les renseignements font absolument défaut. Quant aux éditeurs Nessus et Léogoras, que l'on cite à propos de l'*Iliade*, ils ne sont pas même nommés à propos de l'*Odyssée*.

Le poète ionien Antimachus de Colophon est assez souvent cité comme éditeur d'Homère : une fois seulement pour son *Odyssée*, mais vingt fois au moins pour son *Iliade*. Les Alexandrins n'approuvaient pas toujours ses leçons. Cela fait dire à certains Allemands qu'Antimachus n'avait pas suffisamment tenu compte des anciens textes, et que les leçons qui lui étaient propres n'étaient que des corrections arbitraires. Il est plus sûr, je crois, de dire qu'Antimachus avait fait un consciencieux usage de ses ressources, mais que ses ressources étaient peu abondantes, et qu'il a dû plus d'une fois se tromper. Jacob la Roche suppose, avec quelque raison, que la base de la recension d'Antimachus avait été le texte de Chios. C'est dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* des Homérides que le poète ionien avait appris à lire ; c'est l'Homère de Chios qu'il savait par cœur ; c'est celui qu'il a dû naturellement préconiser. Mais rien ne prouve qu'il n'en ait pas eu sous la main un certain nombre d'autres.

Un Anglais de nos jours, qui passe dans son pays pour un helléniste de premier ordre, vient d'inventer un système d'après lequel Antimachus aurait été non pas seulement le diorthunte des poètes homériques, mais l'auteur de ces poèmes. Le travail que Wolf attribuait aux quatre poètes, ou prétendus tels,

qu'avait mis en œuvre Pisistrate, Paley l'attribue à Antimachus : c'est Antimachus, selon lui, qui a compilé les rhapsodies primitives, qui les a agencées dans un ordre raisonné, qui en a fait la suture, et qui a transformé en deux corps pleins de vie la matière inerte laissée par les aèdes. Il n'y a rien de plus insoutenable que ce paradoxe, ni même de plus étrange : les preuves de la haute antiquité d'Homère abondent et surabondent. L'étude seule de sa langue dément toutes les assertions de Paley. Qu'est-ce donc, si l'on ouvre Tyrtée, Solon, Théognis, Pindare, Eschyle, tous ces poètes pleins de l'esprit d'Homère ? L'art grec lui-même atteste qu'Homère n'est pas un contemporain de Socrate et de Platon.

On se figure peut-être que Paley, par son invention bizarre, s'est fait tort dans l'esprit de ses compatriotes. Il n'en est rien du tout. Les Anglais trouvent le système admirable, et ils se disent avec une satisfaction non dissimulée : « L'Angleterre a enfin son Frédéric-Auguste Wolf ! » Il est vrai que le journalisme, en fait d'études homériques, n'est pas le plus compétent des juges. Mais je ne puis m'empêcher de croire que Paley a fait un très-bon calcul, quand je vois avec quel respect les philologues discutent son système. Hayman y consacre 136 pages du tome deuxième de son *Odyssée*, et Munro un long article de la savante Revue nommée *the Academy* (May 1, 1873).

L'édition d'Aristote n'avait jamais été complète, et c'est l'*Iliade* seule qui figurait dans la cassette d'Alexandre. Mais l'*Odyssée* n'avait pas été moins que l'*Iliade* l'objet des discussions d'Aristote, auteur des *Problèmes homériques*. Il nous reste plusieurs des questions et solutions d'Aristote afférentes à l'*Odyssée*.

Le poète Aratus de Soli, contemporain d'Aristote, avait fait une diorthose de l'*Odyssée*, mais on ne dit pas qu'il ait travaillé sur l'*Iliade*. Sa recension même n'est qu'un simple souvenir, car nous n'avons pas une seule des leçons d'Aratus.

Rhianus le Crétois, poète et grammairien comme Aratus, est souvent cité dans les scholies de l'un et de l'autre poème. Il les

avait revus et corrigés tous les deux. La forme même de quelques-unes des citations de Rhianus semble indiquer qu'au texte il avait joint un travail d'exégèse, un commentaire explicatif. On trouvera dans nos notes toutes ses variantes de l'*Odyssee*. Je remarque en passant que le nom de Rhianus (Ῥιανός) est quelquefois changé par les Byzantins en Arianus (Ἀριανός).

Il y avait une *Iliade* dont l'éditeur était Philémon de Crète, ou, selon d'autres, Philémon le Critique, et l'on en a conservé quelques variantes; mais on ne cite nulle part ce Philémon comme éditeur de l'*Odyssee*. Il en est de même de Sosigène, quatre fois cité comme éditeur de l'*Iliade*, et par lequel se clôt la liste des κατὰ ἀνδρα, des diorthoses individuelles, des éditions non anonymes antérieures à celles des Alexandrins.

Jacob la Roche a recueilli et mis en ordre toutes les variantes d'Homère propres aux éditions préalexandrines, depuis Antimachus jusqu'à Sosigène¹. Il n'y a pas une seule de ces variantes qui ait une importance un peu considérable. Elles ne sont même pas très-nombreuses, surtout celles de l'*Odyssee*, lesquelles ne dépassent pas beaucoup le chiffre de trente.

Les Alexandrins citent souvent des éditions anonymes qu'ils appellent *les communes* (αἱ κοιναί), ou *les populaires* (αἱ δημώδεις) : c'étaient les exemplaires de la vulgate, c'est-à-dire de l'Homère des Panathénées, mais en écriture du quatrième siècle, et non plus avec les obscurités de l'ancienne transcription. C'étaient les livres à l'usage de tout le monde. Quand ils ne sont désignés que par une de leurs deux épithètes générales, c'est comme si l'on disait *les mauvais textes*, par opposition aux textes qui se recommandaient du renom d'une ville ou d'un diorthunte. Mais les libraires du temps de Platon et d'Aristote ne vendaient pas uniquement des livres défectueux. Les *communes* un peu soignées ont leurs épithètes spéciales : αἱ σικαιότεραι, αἱ χαριέστεραι, αἱ χαριέσταται, termes assez peu traduisibles en français, mais qui n'ont besoin d'aucune explication.

1. *Die homerische Textkritik*, p. 46-48.

Nous voici arrivés à Zénodote. Les travaux de ce critique sur l'*Odyssée* sont exactement de la même nature que ceux dont il s'était rendu coupable sur l'*Illiade* ; et je ne retire rien de ce que j'ai écrit sur ses méfaits¹. J'aurais dû seulement, pour être d'une justice irréprochable, mentionner les arguments allégués par quelques modernes en faveur de Zénodote. Ils disent que presque toutes ses corrections devaient avoir des autorités dans les textes antérieurs au sien, et que Zénodote n'en est qu'à demi responsable. Mais c'est là un pur sophisme, et qui ne repose que sur cette pétition de principe : *tous les textes préalexandrins étaient exécrables*. D'ailleurs Aristarque dit formellement que Zénodote corrigeait de tête, et qu'il ne tenait aucun compte des textes antérieurs. C'est Wolf qui a imaginé de rejeter sur les diorthuntes des villes et sur ceux des *éditions individuelles* la responsabilité de l'entreprise grâce à laquelle Zénodote avait fini, comme disaient les anciens, par chasser Homère d'Homère même. Wolf avait besoin que le texte d'Homère, au temps de Zénodote, fût encore à l'état de matière flottante et non complètement élaborée. C'est même là une des contre-vérités fondamentales de son système : sans elle, le système n'existe plus. C'est aussi une de celles qui ont fait la plus belle fortune. J'ai cité ailleurs, à ce sujet, un spécimen des idées qui ont cours, encore aujourd'hui, parmi nos littérateurs. Voyez avec quelle assurance et avec quelle placidité ils écrivent, en guise d'histoire des poésies homériques, les monstruosité que je vais transcrire : « Quand les professeurs du Musée d'Alexandrie mirent la dernière main à ces œuvres antiques et leur firent subir un dernier remaniement, elles avaient déjà subi plusieurs élaborations de la part des éditeurs de la Grèce et de ses colonies. Ces retouches successives s'étaient répétées pendant près de quatre siècles, depuis l'époque où Pisistrate fit faire la première rédaction suivie des fragments homériques, dont la confusion et le désordre étaient extrêmes. Ce que nous possédons, c'est l'œuvre

¹. *Introduction à l'Illiade*, chap. II, p. xxx-xxxiv.

des Alexandrins. » J'ai commenté avec détail cette collection de non-sens¹. Je ne répéterai pas mon commentaire ; mais j'en rappellerai les conclusions. Il est prouvé par des faits que l'Homère des Alexandrins était exactement le même que celui des Athéniens du sixième siècle avant notre ère ; que les Alexandrins ne sont pour rien, absolument pour rien, dans l'élaboration de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* ; que les éditeurs préalexandrins n'ont pas davantage contribué à cette élaboration ; enfin que le travail de Pisistrate, s'il n'est point une fable, n'a pu être lui-même qu'une diorthose, et n'a pas été une création d'épopées. Il faut être tout à fait dénué du sens poétique pour admettre cette création après coup ; et le succès d'une pareille doctrine ne montre qu'une chose, c'est qu'il y a peu de gens instruits qui aient lu d'un bout à l'autre les deux poèmes d'Homère. Nos littérateurs sont comme ce personnage ridicule dont les anciens attribuaient l'invention à Homère lui-même : « Margitès savait beaucoup de choses, mais il les savait toutes mal². »

On pouvait encore douter, il y a sept ou huit ans, que l'homérisant alexandrin cité par Porphyre sous le nom de Zénodote fût un personnage réel : Valckenaer, Villoison et beaucoup d'autres étaient d'avis de l'identifier avec Zénodote. Cette opinion ne peut plus se soutenir aujourd'hui, car M. Emmanuel Miller a retrouvé et publié dernièrement un abrégé de l'ouvrage de Zénodote sur la diction d'Homère. Cet abrégé porte en toutes lettres le nom de l'auteur de l'ouvrage, et ce nom, en grec, est très-différent de celui de Zénodote. Zénodote occupe six pages in-4° des *Mélanges de littérature grecque* (pages 407-412). Le titre du traité complet était περί τῆς Ὁμήρου συνηθείας τὰ δέκα βιβλία. Celui de l'abrégé est Ζηνοδώρου τῶν περὶ συνηθείας ἐπιτομή.

« Zénodote, dit M. Miller, ne suit pas l'ordre alphabétique ; il cite et met en parallèle le sens ordinaire d'un mot, συνήθως, et le sens homérique, καὶ Ὅμηρον, κατὰ τὸν ποιητὴν, ποιητικῶς....

¹. *Iliade*, Appendice VIII, p. 609. — ². Voyez Platon, *Alcibiade II*, p. 147 B.

Si la plupart de ses explications se trouvent dans les scholiastes, dans Eustathe et dans les lexicographes, il en est cependant plusieurs qui sont nouvelles.... En général, les observations de Zénodore sont sensées, justes, et font vivement regretter la perte de l'ouvrage entier. »

Les *Mélanges de littérature grecque* sont de 1868, c'est-à-dire de l'année même où j'imprimais l'*Iliade*. Voilà pourquoi j'ai reproduit jadis l'erreur des philologues sur la personne de Zénodore, et pourquoi je n'ai point cité, dans mon premier commentaire, les explications de cet homérisant. Je comblerai cette lacune à la seconde édition de mon *Iliade*, édition qui, selon toute vraisemblance, ne tardera guère. En attendant, Zénodore figure plusieurs fois, et avec honneur, dans mon commentaire sur l'*Odyssée*.

On ignore à quelle époque a vécu le quasi-homonyme de Zénodote, mais il est certainement antérieur à Porphyre, puisque Porphyre a connu son livre. On est sûr aussi, d'après les débris mêmes de ce livre, que Zénodore appartenait à l'école d'Aristarque, et même à une période florissante de cette école. Je ferais volontiers de Zénodore un contemporain de Didyme.

Je n'ai absolument rien à ajouter à ce que j'ai écrit, à propos de l'*Iliade*, sur Aristophane de Byzance¹. J'en dirais autant pour ce qui concerne Aristarque, si Auguste Nauck ne s'était avisé, il y a quelques mois, de réduire à néant le critique alexandrin. C'est au propre que je me sers de l'expression *réduire à néant*; et nul ne s'en étonnera parmi ceux qui connaissent les procédés habituels de la polémique de Nauck : il dévore toujours son adversaire. C'est du reste un très-savant homme, plein d'esprit, plein d'idées, et jouissant en Allemagne d'une brillante réputation. Il est aujourd'hui professeur en Russie, et membre de l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg. Il est célèbre surtout par ses travaux sur Sophocle et Euripide. Il vient d'entreprendre la publication d'un Homère, et c'est dans la préface

1. *Introduction à l'Iliade*, chapitre II, p. xxxiv-xxxv.

du premier fascicule de cette édition nouvelle qu'il a éprouvé le besoin de faire connaître au monde ce qu'il pense d'Aristarque.

Il dit en propres termes qu'Aristarque ne savait pas le grec, et que sa réputation est tout à fait usurpée. De pareilles assertions n'ont pas médiocrement droit de nous surprendre ; mais Nauck n'a eu en vue qu'une chose, c'est de provoquer à une lutte publique les philologues de l'école de Kœnigsberg. En effet, il commence par accuser le livre de Lehrs d'être la source des préjugés qui règnent aujourd'hui sur Aristarque. Il rentre ainsi dans les traditions de l'ancienne critique allemande. Wolf ne cessait de répéter qu'Aristarque n'allait pas à la cheville d'un Bentley ou d'un Walckenaer. Bothe aimait à donner à Aristarque des leçons de grec et de prosodie. Nauck dit que le moindre écolier allemand en sait plus qu'Aristarque. Il est certain qu'Aristarque ignorait la grammaire comparée, et qu'il a fait peu d'usage de la critique conjecturale. Mais Nauck a fort mal choisi ses preuves des méfaits d'Aristarque. La principale est empruntée à la scholie du vers IV, 705 de l'*Odyssée* : ἔσχετο. αἱ Ἀριστάρχου ἔσχετο ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο. Si Nauck avait fait attention à l'ineptie de la dernière phrase telle qu'elle est imprimée, il aurait vu incontinent que la scholie devait être lue comme il suit : lemme ἔσχετο, puis ensuite : ἔσχετο αἱ Ἀριστάρχου. γέλοιοι γάρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. La correction est évidente, puisque le vers d'Homère, avec ἔσχετο (grec ou non), n'aurait absolument aucun sens. Qu'on juge si Nauck était fondé à écrire : « Nobis græcæ linguæ ignarus fuisse videtur egregius scilicet criticus, qui θαλερῇ δέ οἱ « ἔσχετο ρωνή reponendum judicavit : an putas extitisse unquam « qui pro ἔσχε diceret ἔσχετο ? » Aristarque est pareillement convaincu d'ignorance du grec pour avoir admis chez Homère les formes en apparence contractes Τυδῆ, Μηχιστῆ, Ὀδυσῆ. Ici je remarque que les Allemands, dans leurs observations, ne tiennent jamais compte de l'accent tonique. La finale de Τυδῆα, Μηχιστῆα, Ὀδυσῆα, n'était en réalité qu'une muette ; et, dès qu'elle ne comptait pas dans la mesure du vers, il était inutile de l'écrire.

L'histoire de notre poésie est pleine d'exemples analogues. Ainsi notre mot de trois syllabes *avecques* était dissyllabique au besoin ; et il est resté dissyllabique dans le français moderne, par l'effet de l'apocope. Nauck s'indigne ailleurs qu'Aristarque ait préconisé l'orthographe θαμειαί oxyton, au lieu de θαμειται pro-périspomène : il affirme qu'Homère n'a pas connu l'adjectif θαμειός. Mais c'est là une pure affirmation, et rien de plus, puisque enfin θαμειός a été en usage chez les Grecs. Ici encore je fais observer l'importance de l'accent tonique : θαμειται et θαμειαί sont deux mots tellement différents dans la prononciation, que les auditeurs des rhapsodes n'ont jamais pu avoir de doute si l'adjectif homérique était θαμειός, ou s'il était θαμός. Dès qu'Aristarque écrit θαμειαί, c'est que les rhapsodes, à tort ou à raison, prononçaient ce mot avec l'accent sur la finale. Aristarque n'a rien inventé : il n'a été en toutes choses qu'un écho et un interprète de la tradition.

Nauck dit qu'il aurait pu multiplier à l'infini les exemples des *paradiorthoses* d'Aristarque. Tout ce qu'il a voulu démontrer, c'est qu'Aristarque n'était pas un critique parfait, mais un homme sujet à d'énormes erreurs de toute sorte, et qui ne savait pas bien le grec (*linguæque græcæ minus gnarum*).

Tout ceci est à l'adresse directe de Lehrs et de ses disciples. Aussi ne tarderons-nous pas à entendre le fracas de la bataille provoquée par cette agression. Je laisse Nauck à ses ennemis naturels ; mais je ne puis m'empêcher de faire quelques réflexions sur ce que sont en train de devenir les auteurs classiques entre les mains de la *science*. J'ai vu, il y a quelques mois, une édition des *Odes* d'Horace, où je n'ai pas retrouvé cinquante des vers que je savais par cœur depuis mon enfance. L'auteur dit qu'il a appliqué rigoureusement au texte les principes de la critique moderne, et que ses corrections sont une restauration du véritable poète, gâté par dix-huit siècles d'altérations de tout genre. Et il croit sincèrement ce qu'il dit ! et il annonce qu'avant vingt ans tout le monde dira comme lui, et qu'il n'y aura plus d'autre Horace que le sien ! L'idée que la

science peut tout est une des chimères favorites de notre temps. Les Allemands surtout sont en proie à cette chimère. Quand leur science se tient dans les bornes légitimes, elle produit quelquefois des merveilles. Mais elle s'infatue trop souvent d'elle-même, et elle tombe du premier coup dans l'extravagance. Vous ne ferez jamais comprendre à un Allemand qui croit parler français que son informe jargon n'appartient à aucune langue humaine. Il sait le français ! Il va vous l'écrire d'une plume courante ; que dis-je ! il va faire des vers français. Voyez M. de Redwitz. Il avait à faire chanter les Français dans son poème ; il croit les avoir fait chanter en vers français :

Ha, vous, Prussiens, l'Autriche n'est pas la France !
Vous serez battus, et avec élégance.
Ha, vive la guerre allemande, ha, vive le Rhin !
Ce n'est qu'une promenade jusqu'à Berlin.

Les travaux de l'école d'Aristarque, comme ceux du maître lui-même, avaient porté également sur les deux épopées homériques. Il y avait un livre d'Aristonicus sur les signes de l'*Odyssée* ; Didyme avait commenté l'*Odyssée* de la même façon qu'il avait commenté l'*Iliade* ; Hérodien et Nicanor avaient donné chacun un pendant à cette *Prosodie* et à cette *Ponctuation* qu'on se rappelle. Mais l'*Odyssée* n'a point eu de scholiaste A ; et les reliques de ces importants ouvrages sont dispersées de tous les côtés. Il est même fort rare que les citations des quatre grammairiens soient accompagnées des noms de leurs auteurs ; mais les ouvrages d'Aristonicus, de Didyme, d'Hérodien et de Nicanor avaient chacun un objet si marqué, un caractère si précis, que rien n'est moins difficile, dans la plupart des cas, que de restituer les noms. Jacob la Roche, dans son édition critique de l'*Odyssée*, nomme habituellement chacun des quatre grammairiens. J'ai suivi son exemple ; souvent même, là où il se contente d'une note anonyme, j'ai reconnu les droits de l'écrivain original.

On ne pouvait pas s'attendre à ce que Nauck, si dur pour

Aristarque, fût bien tendre pour les homérisants d'Alexandrie. Il les met sur la même ligne que leur maître. Mais il y en a un surtout qui est l'objet de ses mépris : c'est Hérodien, c'est-à-dire celui que Lehrs et les philologues de l'école de Lehrs ont le plus comblé de louanges, et auquel ils ont élevé un monument splendide. On se souvient qu'Auguste Lentze avait publié, en 1867, le premier volume d'une édition complète d'Hérodien. Cette édition, qui est un chef-d'œuvre de typographie, a été achevée sous la direction de Lehrs lui-même, après la mort de Lentze, par deux professeurs de Königsberg, Arthur Ludwich et Eugène Plew. Le tome premier était énorme ; le tome second se compose de deux parties presque aussi grosses chacune que le tome premier (Leipzig, 1868 et 1870). Le format est majestueux, le papier de toute beauté, l'impression élégante, et en caractères néo-alexandrins. On dirait que Nauck en veut personnellement à Hérodien de cette magnificence, lui qui en est réduit aux vulgaires types de Hirschfeld, à son papier de chandelle, à son banal in-16, à ses correcteurs de hasard. Ce qui est certain, c'est qu'il a trouvé, à propos d'Hérodien, une admirable occasion de rabaisser toute une classe de philologues. Il a fait mieux encore, car il est parvenu à envelopper dans le mépris où il plonge l'homérisant alexandrin, jusqu'au respectable Vallauri, qui n'en peut mais pourtant de l'admiration exagérée dont Hérodien est l'objet. Après s'être indigné que je ne sais quel philologue allemand se fût figuré avoir réfuté Elmsley en lui opposant l'autorité nue d'Hérodien, Nauck écrit la phrase que voici : « Cet exemple nous fait connaître qu'il y a, même parmi les philologues allemands, des Vallauri, c'est-à-dire des ganaches qui, grâce à leur ignorance, ont en horreur l'art critique. » *Efficitur ut cognoscamus etiam inter Germaniæ philologos esse quosdam Vallaurios, id est homines judicio destitutos et criticæ artis propter ignorantiam usores*¹.

1. Voyez la *Préface* de son *Odyssée*, p. xiii, note 4.

Aristarque eut, parmi ses contemporains, plus d'un adversaire. J'ai parlé ailleurs de Cratès¹. Mais tous les adversaires d'Aristarque n'étaient pas à Pergame. Callistrate, par exemple, était comme lui un des disciples d'Aristophane de Byzance. On l'appelle même l'Aristophanien, quoiqu'il ait été peu fidèle aux leçons de leur commun maître. Il avait publié et commenté les deux poèmes d'Homère, et il est plusieurs fois cité dans les *Scholies de l'Odyssée*. Quant à Pius, que l'on croit disciple de Cratès, il appartient à une génération postérieure à celle d'Aristarque. Ce Pius, qui était quelque Grec romanisé, avait commenté l'*Odyssée* et fait un ouvrage contre les athétèses.

Le *Grand Étymologique* contient un nombre très-considérable d'explications empruntées aux homérisants alexandrins. Celles-là sont depuis longtemps banales chez les modernes. Mais M. Emmanuel Miller a trouvé il y a quelques années, à Florence, un manuscrit du *Grand Étymologique* beaucoup plus ancien et beaucoup plus complet que tous les autres, et il a publié, dans ses *Mélanges de littérature grecque*, tout ce que Gaisford n'avait pas connu. Ce supplément a plus de trois cents pages in-4°, sans compter un appendice de vingt-deux pages comme addition au *Petit Étymologique*. J'ai largement profité, dans mon commentaire de l'*Odyssée*, des nouvelles ressources fournies par M. Miller aux philologues. J'en ferai autant lorsque je reverrai, avant la réimpression, mon commentaire de l'*Iliade*.

Porphyre est plus souvent cité dans les *Scholies de l'Odyssée* qu'aucun autre commentateur, et les notes empruntées à ses *Questions homériques* ne sont guère moins reconnaissables, quand elles sont anonymes, que si on lisait en tête : *de Porphyre*. On peut dire que leur forme les classe soudain. C'est presque toujours une ἀπορία (la position d'un problème) suivie d'une λύσις, de la solution de ce problème. Ces discussions sont quelquefois très-développées. Elles sont d'un très-grand intérêt, sinon toujours par l'importance des choses, du moins parce

¹. Introduction à l'*Iliade*, chapitre II, p. XI-XII.

qu'elles nous représentent au vif comment on s'exerçait dans les écoles, non pas au siècle de Porphyre seulement, mais plusieurs siècles avant Porphyre. Nous avons là, sans nul doute, la tradition exacte des enstatiques et des lytiques¹.

Si Porphyre n'était qu'un philosophe, rien n'empêcherait de supposer qu'il tire de sa tête ces questions souvent bizarres, ces réponses souvent bizarres elles-mêmes. Mais ce philosophe était un savant universel, un érudit de premier ordre. Souvenons-nous que c'est à lui qu'on doit tout ce que l'on sait sur les enstatiques et les lytiques, et que sans lui nous n'aurions encore sur Zoïle que des légendes ridicules et contradictoires². J'ajoute que Porphyre homérisant n'est pas du tout un philologue à mépriser. Il abuse de l'allégorie, cela est incontestable ; mais plus d'une fois aussi il parle net et parle bien : Aristarque en personne ne désavouerait pas le langage du philosophe. Porphyre était aristarchien en principe, sinon toujours en fait, car elle est de lui cette parole tout aristarchienne : « J'explique Homère par Homère lui-même³. »

J'ai remarqué ailleurs que le petit livre des *Questions homériques* serait doublé si on le réimprimait en y joignant les additions fournies par les *Scholies de Venise*. Angelo Mai, Buttmann et Dindorf ont accru la masse des notes de Porphyre, autant pour le moins que l'avait fait Villoison⁴.

Les scholies antiques de l'*Odyssée* dérivent des mêmes sources que les scholies antiques de l'*Illiade*. Ce sont des extraits de ces livres alexandrins dont nous avons tant parlé, à propos de Villoison et du manuscrit de Venise⁵. Les auteurs originaux sont bien loin d'être toujours nommés dans ces extraits ; mais ils se révèlent à chaque instant d'eux-mêmes. Il y a

1. Voyez dans l'*Introduction à l'Illiade*, chapitre I, p. xxiv, ce qui concerne les enstatiques et les lytiques, et l'explication de ces deux termes transcrits du grec.

2. Voyez l'*Appendice VI* de l'*Illiade*, t. II, p. 579-582.

3. *Scholies B* (Venise), au vers VI, 201 de l'*Illiade* : ἀξιῶν δὲ ἐγὼ Ὅμηρον ἐξ

Ὅμηρου σαφηνίζειν, αὐτὸν ἐξηγούμενον αὐτὸν ὑπεδείκνυσθαι.

4. Voyez dans l'*Introduction à l'Illiade*, chap. II, p. xlviii-xlix, ce qui concerne Porphyre.

5. Voyez dans l'*Introduction à l'Illiade*, chap. IV, p. lxxxiv-lxxxvii, ce qui concerne ces livres.

des milliers de passages où l'on est en droit d'écrire, à côté de la note, le nom du critique qui en a fourni le texte ou tout au moins la substance¹. C'est ce que fait souvent Jacob la Roche quand il cite, dans son commentaire, quelque scholie de l'*Odyssée*. C'est ce que nous ferons bien plus souvent que lui encore, nous dont le commentaire a pour base les scholies mêmes. Mais les richesses de la science sont très-inégalement distribuées sur les diverses parties du poëme. Elles surabondent aux premiers chants; plus loin, elles ne sont que suffisantes; au delà du douzième chant, on n'a plus le nécessaire; aux derniers chants, c'est une sorte de pénurie.

Il n'y a guère d'espoir que l'équilibre soit jamais rétabli. Guillaume Dindorf, qui a plus que doublé la masse des scholies de Buttmann, en désespère lui-même². En effet, presque tout ce qu'il y a d'antique chez Eustathe se trouve dans les scholies que nous possédons. Il nous faudrait une bonne fortune comme celle qui a mis aux mains de Villoison un manuscrit de l'*Iliade* antérieur à tous ceux que connaissait Eustathe, et analogue à ceux dont s'étaient servis Apollonius, Étienne de Byzance, et les autres grammairiens grâce auxquels nous possédons, sur l'*Odyssée*, tant de documents ignorés d'Eustathe, et qui manquent dans les scholies du poëme.

Quoi qu'il en soit, nous avons lieu de nous féliciter, si nous comparons les ressources critiques dont nous disposons aujourd'hui avec celles qu'on avait sous la main au commencement de notre siècle. Il y a cinquante ans à peine que les *Scholies de Milan* sont publiées, et que Buttmann a pu faire un premier recueil général de respectable étendue. Quand Wolf travaillait sur l'*Odyssée*, il ne connaissait, en fait de scholies, que celles

1. Cette observation est de Guillaume Dindorf, *Préface des Scholies*, p. LXXI : « Ex ejusdem Porphyrii Quæstionibus Homericis alia plura, quæ nunc sine nomine posita leguntur in scholiis Odysseæ, excerpta esse nemini obscurum esse potest, qui operis illius rationem cognitam habeat.... Idem de antiquiori-

« bus grammaticis dicendum, Aristonico, « Didymo, Herodiano, Nicanore, quorum « annotationes multas.... non difficile est « in scholiis Odysseæ quantumvis decurtatis dignoscere. »

2. Dindorf, p. III : « . . . jactura, ut videtur, irreparabili, quum jam Eustathii temporibus nulli usquam codices existi-

du pseudo-Didyme et les *ramenta* viennois de l'éditeur Alter¹. La collection de Guillaume Dindorf, malgré ses lacunes, est donc un trésor inestimable. L'éditeur des *Scholies de l'Odyssée* a rendu, en sa vie, bien des services à la littérature grecque, et de bien considérables ; mais il n'en a jamais rendu un plus méritoire qu'en consacrant de longues années à revoir Buttman, à le corriger, à le compléter, à chercher des scholies nouvelles. Les deux volumes de Dindorf ont été imprimés aux frais de l'Université d'Oxford, et la *Clarendon press* a tâché d'en faire un chef-d'œuvre typographique².

Je vais donner, d'après Dindorf lui-même, le catalogue raisonné de toutes les scholies admises dans sa Collection.

M. *Scholia Marciana*. Les *Scholies* M proviennent des marges d'un manuscrit de l'*Odyssée*, qui est le n° 613 de la bibliothèque de Saint-Marc, à Venise. Elles ont été recueillies par Cobet pour Dindorf. Ce sont les plus développées et les mieux conservées de toutes ; mais elles ne vont que jusqu'à la fin du quatrième chant : au delà, il n'y a presque plus rien³.

H. *Scholia Harleiana*. Les *Scholies* H proviennent des marges d'un manuscrit de l'*Odyssée*, qui est le n° 5674 du British Museum (fonds Harley). On peut voir, à la fin du premier volume de l'*Odyssée* de Hayman, le *fac-simile* d'une page entière du manuscrit Harléien, texte et scholies. Les *Scholies* H sont souvent identiques aux *Scholies* M, et elles ne sont guère moins bien conservées ; mais leur grand avantage, c'est de s'étendre à tout le poème⁴. Dindorf ne s'est pas contenté de reproduire ce que Buttman en avait jadis imprimé : il a profité des additions

« tisee videantur, qui scholia multo quam
« nostri aut locupletiora aut emendatiora
« præberent, qualibus antiquiores grammatici
« tici usi sunt,qui multarum rerum
« memoriam servarunt quæ in scholiis
« Odysseæ, qualia nunc habemus, desiderantur. »

4. Voyez plus loin, jusqu'à la p. xxxiii, ce qui concerne les scholies de l'*Odyssée* anciennes ou nouvelles.

2. *Scholia Græca in Odysseam ex codicibus aucta et emendata edidit Gulielmus*

Dindorfus. Oxonii : e typographeo academico. 1855, 2 vol. in-8°. L'impression est très-belle, mais il y a dans le livre beaucoup de fautes typographiques.

3. Dindorf, p. iv : « Est autem hic co-
« dex omnium qui adhuc investigati sunt
« integerrimus in scholiis ad libros Odys-
« seæ quattuor primos : quo magis dolendum
« est scholia vetera tantum non plane
« deficere in reliquis rhapsodiis. »

4. Voici la description de Dindorf, *Préface*, p. v : « Scholia sunt antiqua et opti-

nombreuses qu'avait fournies à Cramer une collation plus exacte du manuscrit Harléien, et il a vérifié le tout sur le manuscrit même.

Q. B. E. *Scholia Ambrosiana*. Les lettres par lesquelles on désigne ces scholies sont celles qui marquent, dans la bibliothèque Ambrosienne de Milan, les places respectives des trois manuscrits d'où Angelo Mai les a tirées : Q, 88, partie supérieure ; B, 99, *id.* ; E, 89, *id.* Les *Scholies* Q sont beaucoup plus importantes que les *Scholies* B et que les *Scholies* E. Elles sont du même genre que celles du manuscrit de Saint-Marc et du manuscrit de Harley : elles les confirment, ou les rectifient, ou suppléent à leur silence. Les *Scholies* B sont fort courtes, empruntées assez souvent à Eustathe, et elles manquent pour les derniers chants de l'*Odysée*¹. Les *Scholies* E ne vont pas au delà du neuvième chant. Elles sont plus développées que les *Scholies* B, mais ce n'est trop souvent qu'un luxe inutile. Il y a du bon pourtant, et, comme les *Scholies* B, elles ont ajouté quelque chose au trésor commun².

Les scholies de Milan ont été publiées par Angelo Mai en 1819, dans le même volume que la prétendue *Iliade peinte*. Buttmann, en 1821, les a reproduites dans sa Collection. Angelo Mai a corrigé quelquefois le texte sans raison suffisante. Buttmann regrettait, par exemple, qu'il n'eût pas toujours respecté les leçons du manuscrit principal, surtout dans les citations d'Homère. Mais aujourd'hui, comme le remarque Dindorf, cet inconvénient n'a aucune gravité, les *Scholies* Q étant presque partout identiques à d'autres dont on a le texte parfait.

« mæ notæ, qualia ad rhapsodias quattuor
« primas codicis Veneti M esse supra dice-
« ham, quocum plurima communia habet
« liber Harleianus. »

1. Dindorf, p. xii-xiii : « Scholia habet
« plerumque breviora usque ad rhapsodias
« q̄ initium, quorum pars aliqua cum
« scholiis codicum quos supra descripsi-
« mus consentit, alia plurima originis sunt
« multo recentioris, velut quæ passim ex
« Eustathio inseruit interpolator;quod,

« nisi per se satis manifestum esset, scho-
« lion ad λ, 315 adscriptum extra dubita-
« tionem poneret, his verbis finitum, καθά
« καὶ ἐν τοῖς τοῦ Περιηγητοῦ δεδήλω-
« ται, quibus Eustathius uti solet ubi com-
« mentarios suos in Dionysium Periegetam
« memorat. »

2. Dindorf, p. xiii : « Insunt rhapsodiæ
« Odysseæ novem primæ cum scholiis satis
« copiosis, partim bonis et antiquis, par-
« tim levibus et inutilibus »

tement exact, et puisé à des sources meilleures que celle où puisait Mai¹. En effet, le manuscrit de l'*Odyssée* dont les marges ont fourni les *Scholies* Q n'est que du quatorzième siècle, tandis que M et H sont du treizième. Je ne parle pas de l'autorité de B et de E, qui sont de cent ans au moins postérieurs au principal Ambrosien lui-même. Dindorf n'a donc pas eu besoin de faire collationner les *Scholies* Q.

T. *Scholia Hamburgensia*. Dindorf ne nous dit pas pourquoi il désigne par la lettre T le choix des scholies qu'il a fait lui-même dans l'énorme commentaire qui remplit les marges et les entrelignes du manuscrit de Hambourg. Ce manuscrit ne contient que les quatorze premiers chants de l'*Odyssée*. Une grande partie du commentaire est empruntée à Eustathe. Les notes d'origine antique sont généralement conformes aux *Scholies* Q; mais il y en a beaucoup qui sont uniquement dans T, et qui ont une haute valeur².

P. *Scholia Palatina*. Les *Scholies* P proviennent des marges d'un manuscrit de la bibliothèque de l'Université de Heidelberg, ancienne bibliothèque Palatine. Il n'y a guère de bon que les scholies des chants IV-VII. Encore ne sont-elles, pour la plupart, que la répétition de ce qu'on lit dans H et dans Q. Buttmann avait donné les scholies palatines.

R. *Scholia Florentina* ou *Laurentiana*. C'est un extrait des scholies d'un manuscrit de Florence, qui n'en a d'antiques que sur les quatre premiers chants. Dindorf dit qu'il doit à Cobet les *Scholies* R; mais il ne dit point pour quelle raison il les nomme R, et non pas F ou L. On comprend qu'il n'ait pas pu appeler H les scholies de Hambourg, puisqu'il avait déjà la let-

1. Dindorf, p. ix : « Quod etsi Maium
« aut non fecisse mallems aut monito lec-
« tore fecisse, tamen hodie excussis aliis
« scholiorum codicibus, iisque partim me-
« lioribus, minoris momenti est quam
« Buttmanno esse videbatur, verenti, opi-
« nor, ne Maius diversas quibus scholiastæ
« usi sint lectiones vulgata substituta edi-
« tionum scriptura passim obscuraverit,
« quod vix usquam factum esse videtur. »

2. Dindorf, p. xii : « Nam codex Ham-
« burgensis non solum multum confert ad
« aliorum librorum vel vitia corrigenda vel
« lacunas explendas, sed etiam scholia multa
« solus servavit ex bonis et antiquis fontibus
« derivata, quod scriptorum qui citantur
« nomina confirmant; inter quæ unum est
« ceteris reconditius, Ariæthi in scholio ad
« x 495, historiarum scriptoris ex perpaucis
« tantum fragmentis adhuc cogniti. »

tre H dans sa nomenclature ; mais il n'y avait ici aucun inconvénient pareil. Les scholies R n'ont qu'une médiocre importance.

D. *Scholia Dindorfiana*. C'est là, je crois, le sens de la lettre choisie par l'éditeur. Leur nom aurait dû être *Scholies P*, car elles proviennent d'un des manuscrits de notre Bibliothèque nationale. Mais la lettre P est depuis longtemps consacrée à la désignation des scholies de Heidelberg, et il y a d'autres scholies de Paris dans la collection. Dindorf est le premier qui ait fait connaître celles qu'il appelle D : il avait donc bien le droit de les qualifier de manière à consacrer le souvenir d'un travail méritoire.

Le manuscrit qui lui a fourni ces scholies porte le n° 2403. Il a porté d'abord le n° 287, puis le n° 2794. Il provient, comme beaucoup de nos autres manuscrits grecs, de la bibliothèque de Jean Hurault de Boistallier, l'ambassadeur de Louis XIV à Venise. C'est un volume de forme carrée, écrit sur papier de coton, d'une main élégante et d'une encre très-noire. Il est du quatorzième siècle. Il contient, outre plusieurs ouvrages divers, l'*Odyssée* entière en cent trente-trois feuillets : 176-308. Les scholies sont abondantes aux marges des trois premiers chants du poème ; plus rares, et ajoutées après coup, aux marges des chants IV-X ; presque nulles ensuite, et jusqu'au bout. Il n'y a pas beaucoup de notes, dans les *Scholies D*, qui fussent entièrement nouvelles pour Dindorf ; mais il les y a trouvées, en général, plus complètes et plus correctes qu'on ne les possédait auparavant. Ainsi il a pu rétablir, grâce aux *Scholies D*, le nom de Porphyre dans une foule de passages d'où ce nom avait disparu. Ainsi encore, des pages mutilées, altérées, presque intelligibles, ont repris, grâce au même secours, leur intégrité, leur figure, leur sens¹. J'ai moi-même étudié notre ma-

1. Dindorf, p. xiii-xiv : « Est optimæ
« notæ liber, qui non solum Porphyrii
« nomen scholiis multis, ubi ejus memoria
« in aliis codicibus excidit, adscriptum ser-
« vavit, sed etiam multum confert ad alio-
« rum codicum scholia vel emendanda vel
« redintegranda, ut in primo statim ejus

« scholio (p. 12, 31; 14, 26, ed. nostræ),
« videre licet, quod vitiis et lacunis multis
« deformatum ex codice Harleiano ediderat
« Cramerus ego emendatius exhibui ex D,
« qui id in initio scriptum habet fol. 176
« ante textum Odysseæ, qui incipit fol.
« 177. »

manuscrit n° 2403. Tout ce qu'en dit l'éditeur des *Scholies D* est d'une parfaite exactitude. De même pour ce qu'il va dire de notre n° 2894, que j'ai aussi moi-même étudié.

S. Ce sont encore des scholies de Paris. Dindorf aurait pu les nommer C, c'est-à-dire *Scholia Crameriana*, puisque c'est Cramer qui les a le premier fait connaître. Il est vrai que le travail de Cramer est très-incomplet et très-fautif, et que Dindorf a eu presque tout à refaire.

Le manuscrit n° 2894 de la Bibliothèque nationale, qui a fourni les *Scholies S*, est de la même époque, de la même matière et du même format que le manuscrit n° 2403, mais mal conservé et d'une encre très-pâle. Les marges sont usées en beaucoup d'endroits, ce qui rend la lecture des scholies souvent difficile, quelquefois impossible. Il ne faut donc pas s'étonner si Cramer n'a donné qu'une imparfaite ébauche de transcription¹. Dindorf est parvenu, à force de patience, et aidé de son expérience en fait de scholies homériques, à transcrire intégralement et correctement les *Scholies S*, même aux endroits en apparence les plus désespérés. Ces scholies sont bonnes et antiques, mais peu développées, et elles ne vont guère loin au delà du deuxième chant². L'*Odyssée*, dans le manuscrit n° 2894, vient à la suite de l'*Iliade*, du feuillet 209 au feuillet 333, et les deux poèmes ont leurs pages divisées en deux colonnes de chacune vingt-deux vers.

N. *Scholia Marciana altera*. Ce n'est qu'un choix très-restreint fait par Cobet dans les scholies plus que médiocres d'un manuscrit de Venise, qui contient l'*Odyssée* et deux des poèmes d'Hésiode³.

1. Dindorf, p. xiv : « Unde factum ut
« Cramerus.... ea fere tantum asferret, quæ
« lectu faciliora essent, reliqua non attin-
« geret, plura etiam non recte legeret.
« Quos errores ego infra corrigam vera
« codicis scriptura apponenda. »

2. Dindorf, p. xiv : « Scholia et glosse-
« mata in Odysseam, quæ desinunt post
« rhapsodiæ tertiæ versum 48 (fol. 219, b),

« bona sunt et antiqua, etsi minus quam
« in codice Harleiano cognatisque libris
« copiosa. »

3. Dindorf, p. xiv : « N. Venetus Mar-
« cianus class. IX codex iv, ex quo non-
« nulla excerptis Cobetus.... Scholia....
« brevia sunt et plerumque futilia et vix
« quidquam continent cujus, post excussos
« libros alios, ullus esse usus possit. »

Vind. Dindorf cite quelquefois, sous cette désignation, les scholies qu'Alter a tirées de trois manuscrits de Vienne en Autriche. C'est dire *Scholia Vindobonensia*. Elles ne valaient pas la peine d'être reproduites intégralement : aussi Dindorf abuse-t-il peu de la permission d'y faire des emprunts¹.

V. *Scholia vulgata*. Les *Scholies V*, comme l'indique l'appellation adoptée par Dindorf, sont celles que l'on connaît depuis ces siècles. Elles étaient souvent désignées sous le titre de *petites Scholies*, par opposition à l'énorme masse du commentaire d'Eustathe. Elles ont longtemps porté, mais un peu indûment, celui de *Scholies de Didyme*. On les cite quelquefois par une expression qui rappelle et corrige cette attribution insoutenable : *pseudo-Didyme*.

C'est à cause de la nature particulière des *Scholies V* que Dindorf ne parle d'elles qu'après avoir énuméré et apprécié toutes les autres, et non point parce qu'il les aurait jugées inférieures aux dernières dont il vient d'être question. Le *pseudo-Didyme* de l'*Odyssée* n'a pas moins de valeur que le *pseudo-Didyme* de l'*Iliade*. C'est dire que Dindorf ne méprise nullement les *Scholies V*. Mais ce commentaire n'a point été recueilli sur les marges d'un exemplaire de l'*Odyssée* ; mais il existe *per se*, dans des manuscrits spéciaux ; mais il a été imprimé, et maintes fois réimprimé, comme livre, avant de figurer au bas des pages d'un éditeur d'Homère ; enfin les autres scholies ne sont publiées que d'hier, tandis que celles-là étaient déjà aux mains des hellénistes de la Renaissance.

L'édition princeps du pseudo-Didyme est de l'an 1528. Elle a été imprimée à Venise, en un volume petit in-8 de 127 feuillets, dans la maison d'Alde Manuce, par François d'Asola, le gendre du célèbre typographe et son continuateur. Le livre aurait dû être anonyme, comme l'était le commentaire antique de l'*Iliade* publié à Rome en 1517 par Janus Lascaris, et que

1. Dindorf, p. xv : « Denique excerptis
« quibusdam brevium scholiorum e libris
« Vindobonensibus tribus (5, 56 et 133)

« usi sumus, ab Altero propositis in edi-
« tione Odysseæ Vindobonensi a. 1794,
« quæ exigui momenti sunt. »

François d'Asola lui-même, en le réimprimant quatre ans plus tard (1521), avait laissé sans nom d'auteur. Mais l'éditeur vénitien, durant l'intervalle de 1521 à 1528, se persuada que les deux recueils de notes homériques, celui de Lascaris et le sien, étaient les deux parties d'un même tout, et que ce tout n'était autre chose que le commentaire de Didyme sur Homère. En effet, il n'hésite point à dire, dans la première phrase de sa courte préface, en parlant du recueil anonyme : « Lorsque je publiais le commentaire de Didyme sur l'*Iliade*¹. » Il n'a donc pas manqué de donner, et en grec et en latin, aux scholies de l'*Odyssée*, un titre conforme à sa conviction : Διδύμου τοῦ παλαιοτάτου εἰς τὴν Ὀδύσσειαν ἐξήγησις, *Didymi antiquissimi auctoris interpretatio in Odysseam*.

Le manuscrit sur lequel Asola imprimait n'existe plus. Ce n'était, comme toujours chez les Aldes, qu'une copie récente, et sur papier vulgaire, de quelque manuscrit ancien et précieux². Il est très-possible que cet apographe portât le nom de Didyme ; mais alors ce serait une supercherie du copiste, pour donner au livre plus d'importance, et par conséquent une plus haute valeur vénale. C'est ainsi qu'en ont souvent usé les Byzantins³. On possède plusieurs manuscrits du pseudo-Didyme. Il n'y en a pas un seul qui porte le nom du prétendu auteur. Un de ces manuscrits est aussi entier et aussi complet que celui dont s'est servi Asola, mais beaucoup plus ancien, car il est du onzième siècle, ou tout au plus du commencement du douzième : c'est peut-être même l'original du manuscrit d'Asola. Or il n'est pas moins anonyme que les autres. Rien ne justifie donc le titre de l'Aldine⁴.

Le pseudo-Didyme est l'abrégé d'un commentaire plus étendu,

1. « Franciscus Asculanus Lectori S. D.
« Cum Didymi interpretationem in Iliada
« ederem.... »

2. Dindorf, p. xviii, en note : « Aldum
« non veteres membranas, sed recentes
« codices chartaceos, qui vili pretio haberi
« possent, typothetis suis tradidisse ostendi
« in Præfat. ad schol. Aristoph., vol. I,
« p. viii. »

3. Voyez plus bas, p. xxxiv, ce qui concerne le prétendu commentaire d'Aristarque sur l'*Odyssée*.

4. Dindorf, p. xv : « Didymi nomen,
« in nullo, ut videtur, codice inventum,
« neque scholiis in Iliadem in editionibus
« Romana et Aldina præscriptum, primum
« apparet in scholiorum in Odysseam editione Aldina. »

composé presque en entier de notes antiques, ou plutôt formé à la manière de celui du scholiaste A, c'est-à-dire donnant des citations textuelles d'homéristes alexandrins. Didyme avait naturellement fourni la plus forte part à la compilation primitive. Voilà ce qui est incontestable, et ce que démontre à chaque instant la confrontation des petites scholies avec des grandes. Il y a beaucoup de Didyme dans le pseudo-Didyme ; mais il y a trop d'autres choses aussi pour qu'on puisse maintenir le titre inventé par Asola, même restreint au sens d'un *epitome*. D'ailleurs, parmi les ouvrages de Didyme, ce n'est pas le commentaire uniquement qu'avait mis à contribution le compilateur. Le livre sur la diorthose d'Aristarque n'avait guère été moins fréquemment dépecé. Il est probable aussi que les curieuses légendes conservées dans le pseudo-Didyme proviennent d'un ouvrage spécial attribué à Didyme et intitulé *Histoires*. C'était une collection de récits de toute nature, empruntés aux vieux logographes, aux mythologues, aux poètes et aux autres narrateurs¹.

Les gloses du pseudo-Didyme ne sont pas toutes de source très-pure. Il y en a souvent de puériles ; mais il y en a d'excellentes aussi, et qui ont leur utilité, soit pour mieux entendre le texte d'Homère, soit pour en apprécier les diverses leçons. Les résumés où le pseudo-Didyme concentre les discussions des Alexandrins n'ont pas toujours une extrême importance, au prix des amples extraits qui remplissent les grandes scholies ; mais ils servent à vérifier ces extraits, à les corriger, à les compléter. Dans maints passages, surtout vers la fin du poème, les grandes scholies sont muettes, et le pseudo-Didyme parle encore : c'est dire que, grâce à lui, on n'est jamais privé, avec l'*Odyssée* même, des ressources de l'exégèse antique. Les légendes, par exemple, sont le triomphe du pseudo-Didyme. Quelques-uns des récits qu'il mentionne d'après Acusilaüs, Apollodore, Pindare, Platon, etc., se trouvent chez d'autres

1. Dindorf, p. xvii : « ...neque impro-
« babile est hæc uno omnia opere lecto-

« πῶν nomine inscripto comprehensa
« fuisse, sive id Didymi, sive alius fuit. »

scholiastes, ou chez Eustathe même; mais le plus grand nombre n'existent nulle part que chez lui. On voit que les *petites scholies*, pour avoir perdu le titre de *Commentaire de Didyme*, font figure encore, et très-bonne figure, même à côté des trésors retrouvés dans notre siècle.

Dindorf ne s'est pas contenté, comme ses prédécesseurs, en reproduisant le pseudo-Didyme, de donner purement et simplement le texte de l'Aldine ou celui de quelqu'une des copies de l'Aldine. Barnes lui-même n'avait pas fait autre chose, sauf d'insignifiantes additions, bien qu'il eût en main deux manuscrits plus ou moins complets de l'ouvrage. Le nouvel éditeur a tout revu et corrigé sur l'ancien et excellent manuscrit de la bibliothèque Bodléienne d'Oxford, manuscrit jusque-là ignoré, et qu'il a le premier fait connaître. C'est celui dont nous avons dit plus haut qu'il avait été peut-être l'original de l'apographe employé par Asola¹. Hayman a fait faire le *fac-simile* d'une page du manuscrit d'Oxford. On peut voir, par ce spécimen, combien était heureuse la trouvaille de Dindorf. C'est une perle qu'il a déterrée. Il n'y a pas beaucoup de manuscrits grecs qui égalent le manuscrit d'Oxford pour la netteté, la correction et l'élégance.

Voici un petit tableau alphabétique où se résume tout ce qu'on vient de lire à propos des scholies diverses de l'*Odyssée*:

B. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 1) : passables.

D. Scholies de Dindorf; Parisiennes (n° 1) : bonnes.

E. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 2) : médiocres.

1. Dindorf ne va pas jusque-là; mais la ressemblance qu'il signale (p. xviii) entre le texte d'Asola et celui d'Oxford autorise cette conclusion : « Huic codici plane
« gemellus fuit is ex quo Asulanus hanc
« scholiorum collectionem primum edidit :
« qui quotiescumque ab libro Bodleiano

« discrepat, omnis scripturæ diversitas est
« ejusmodi ut non aliorum veterum libro-
« rum auctoritati tribuenda sit, sed aut
« scribæ, cujus apographum Aldus typo-
« thetis mandavit negligentiam, aut inter-
« polatoris, sive is Asulanus, sive alius fuit,
« temeritatem prodat. »

H. Scholies harléiennes : excellentes.

M. Scholies marciennes, ou scholies de Venise (n° 1) : excellentes.

N. Scholies marciennes, ou scholies de Venise (n° 2) : très-médiocres.

P. Scholies palatines, ou scholies de Heidelberg : passables.

Q. Scholies ambrosiennes, ou scholies de Milan (n° 3) : bonnes.

R. Scholies florentines ou laurentiennes : médiocres.

S. Scholies parisiennes (n° 2) : bonnes.

T. Scholies de Hambourg : quelques-unes excellentes.

Vind. Scholies de Vienne : très-médiocres.

V. Scholies vulgaires, petites scholies, pseudo-Didyme : commentaire précieux.

Lorsqu'une scholie est identique à elle-même, ou à peu près, dans plusieurs manuscrits différents, Dindorf ne la donne qu'une fois, sauf à signaler en note les diversités de texte, qui ne sont presque jamais que des fautes de copiste. Mais la scholie est alors accompagnée de l'indication de toutes ses sources différentes. Cette énumération des sources est toujours dans l'ordre alphabétique, quel que soit le mérite respectif de chaque leçon. Nous faisons comme Dindorf chaque fois qu'il y a lieu, mais nous mettons l'indication en tête de la scholie citée dans notre commentaire, et non point à la suite de cette scholie. Dans le cas où la scholie nous a révélé son auteur probable, nous écrivons un nom propre ; mais alors ce nom est immédiatement suivi, entre parenthèses, de l'indication qui aurait précédé seule une scholie anonyme.

Le commentaire d'Eustathe sur l'*Odyssée* n'est pas aussi étendu que son commentaire sur l'*Iliade*, mais c'est uniquement parce que la bibliothèque du commentateur était moins riche en scholies sur l'*Odyssée*. Eustathe n'a point changé de méthode en changeant de poème : il dit à chaque instant des choses inutiles, ou du moins qui sont à côté du sujet. Les rhéteurs

sont ses critiques favoris, ceux dont il aime à transcrire les bavardages. Quand ses scholies lui fournissent quelque passage emprunté aux grammairiens de l'École d'Alexandrie, il ne manque presque jamais d'omettre le nom de l'auteur, ou de le remplacer par quelque'une de ces vagues mentions : *les scholiastes, le scholiaste, les anciens*. Ajoutez qu'il n'y a que bien peu de ces documents antiques qu'on ne trouve pas dans nos scholies ; et l'utilité qu'on peut retirer d'Eustathe consiste principalement, sinon uniquement, à vérifier la transmission du texte ou de la doctrine.

J'ai déjà dit, à propos du commentaire d'Eustathe sur l'*Iliade*, l'équivalent de ce qui précède ¹. Cette fois-ci je copie Dindorf, et c'est à lui que je renvoie ceux qui ont taxé de rigueur outrée mon premier jugement ². Si Dindorf a raison ici, je n'ai pas eu tort là, car les deux cas sont absolument semblables.

Il y a, dans la bibliothèque de la ville de Berne, un catalogue grec du quinzième siècle, où l'on trouve, sous le n° 52, la mention suivante : 'Αριστάρχου καὶ ἄλλων τινῶν ἑρμηνεία εἰς Ὀδύσσειαν. Ce catalogue a été imprimé en 1839. Quelques-uns ont pu croire, d'après cet apparent témoignage, que le commentaire d'Aristarque sur l'*Odyssée* subsistait encore il y a trois ou quatre cents ans, et qu'on pouvait espérer le retrouver un jour. Mais le Byzantin qui a rédigé le catalogue grec de Berne forge quelquefois des titres de pure fantaisie, ou, si l'on veut, interprète à sa façon les titres que portaient les manuscrits. Le prétendu commentaire d'Aristarque et autres n'était qu'un recueil de scholies, ou même que l'appellation arbitraire des scholies que ce Byzantin lisait aux marges d'un exemplaire de

1. Voyez l'*Introduction à l'Iliade*, chap. II, p. L-LII.

2. Dindorf, p. III : Contra quæ Eustathius ex scholiis excerpsit, prioribus interpretibus modo non memoratis, modo communi τῶν σχολιαστῶν, vel τοῦ σχολιαστοῦ, vel τῶν παλαιῶν nomine ἀρ-

« pellatis, ea tantum non omnia, etsi interdum minus recte scripta, in codicibus qui hodie supersunt inveniuntur : reliqua vel ipsius Eustathii sunt, in rhetorica potissimum interpretatione occupati, vel adventiciæ doctrinæ copiis constant, a proposito sæpe alienis, quibus Eustathius

l'Odyssée. Aristarque est assez souvent nommé dans les scholies antiques : on ne peut donc s'étonner qu'à demi de l'invention du Byzantin à propos du n° 52. Ce nom illustre faisait valoir le manuscrit¹. On a vu plus haut que François d'Asola a mis arbitrairement sous le nom de Didyme les petites scholies de *l'Odyssée*.

Les éditions vulgaires, au temps des Alexandrins, étaient, comme je l'ai dit plus haut, de deux sortes : les négligées et les soignées. Ces deux qualifications sont l'équivalent moral des termes qui servent, en grec, à les distinguer les unes des autres : αἱ xoivaί et αἱ εἰχαιότισταί. Ce qu'on sait des *communies* ne laisse aucun doute sur leur incorrection ; la qualification même des autres prouve que c'étaient des exemplaires de choix, œuvre de scribes intelligents et consciencieux. Mais il ne faut pas croire que les soignées fussent toujours les plus conformes au texte d'Aristarque. C'est même le contraire, en ce qui concerne *l'Odyssée*. Il est vrai que nous n'avons, dans les scholies, qu'un assez petit nombre de citations et des xoivaί de ce poëme, et de ses εἰχαιότισταί.

Les xoivaί sont mentionnées six fois dans les scholies de *l'Odyssée* (IV, 495, 668 ; V, 34, 217 ; XVII, 160, 270). Une de ces mentions, l'avant-dernière, se rapporte à des vers interpolés ; mais les cinq autres signalent des leçons, et les leçons qu'elles signalent sont toutes des leçons d'Aristarque.

Les εἰχαιότισταί sont mentionnées cinq fois dans les scholies de *l'Odyssée* (I, 117 ; II, 182 ; V, 232 ; XIV, 428 ; XIX, 83). Toutes ces mentions se rapportent à des leçons, et à des leçons qui diffèrent de celles d'Aristarque. La note n'indique pas toujours l'opposition des deux textes ; mais, là où le texte

« commentarios suos in Homerum exornavit
« et ad tantam qua laborant molem auxit. »

1. Dindorf, p. iv, en note : « Sed manifestum est nihil esse tribuendum illi
« inscriptioni, quam ut aliorum codicum

« inscriptiones finxit scriptor catalogi, qui
« haud dubie natione Græcus fuit, non alio
« argumento usus quam quod Aristarchi
« nomen præ ceteris clarum esse nosset et
« sæpe ab scholiastis memoratum videret. »

des εἰχαιότῃται est seul cité, on sait exactement quel était le texte d'Aristarque.

Dans les scholies de l'*Iliade*, l'expression αἱ εἰχαιότῃται est quelquefois remplacée par αἱ χαρίετῃται, qui en est tout à fait synonyme ; mais αἱ χαρίετῃται ne se trouve point, ou plutôt ne se trouve plus, dans les scholies de l'*Odyssée*.

DEUXIÈME PARTIE.

L'ODYSSÉE CHEZ LES MODERNES.

Les manuscrits de l'*Odyssée*. — Traces des signes d'Aristarque. — Ponctuation byzantine. — L'édition de Bekker. — Jugement du linguiste Francis Meunier. — L'*Odyssée* d'Ameis. — Plan du travail. — Perfectionnements successifs. — Excellence du commentaire. — L'*Odyssée* de Hayman. — Le texte. — Corrections. — Les renvois marginaux. — Les variantes. — Le commentaire. — Préface du premier volume. — Observations. — Les six Appendices du premier volume. — Le deuxième volume de Hayman. — L'*Odyssée* de Jacob la Roche. — Plan de cette édition critique. — La Roche et Aristarque. — Orthographe alexandrine. — Athétèses. — Commentaire de la Roche. — Les manuscrits. — La Roche et ses critiques. — L'*Odyssée* d'Auguste Nauck. — Plan de l'éditeur. — Observations sur ce plan. — Disparition de Wolf. — Le commentaire de Nauck.

Les manuscrits de l'*Odyssée* que nous possédons dérivent tous, sans exception aucune, des éditions *vulgaires* d'Alexandrie, les uns des *négligées*, les autres des *soignées*. Il n'y en a pas un seul qu'on puisse considérer comme représentant le texte de quelqu'une des éditions savantes. Ce que ces manuscrits ont de commun avec la recension d'Aristarque, c'est ce que cette recension avait peu à peu communiqué aux éditions vulgaires. C'est ainsi que les leçons aristarchiennes des *χοιβά* se trouvent dans un grand nombre de manuscrits byzantins. Les manuscrits contiennent, ou peu s'en faut, tous les vers qu'on lisait dans le texte d'Aristarque, et les vers qu'on y trouve en plus sont rarement de ceux qu'Aristarque avait retranchés ou obélisés. Mais le fond principal, c'est la vulgate antérieure aux travaux des Alexandrins. Aussi peut-on dire, jusqu'à un certain point, que, si les manuscrits sont conformes au texte de quelque recension antique, c'est à celui de la recension d'Aristophane de Byzance ; car ce critique avait été plus fidèle qu'Aristarque, sauf certains cas particuliers, à la vulgate antique. Si

les Byzantins, au lieu de copier des éditions vulgaires du troisième ou du quatrième siècle après Jésus-Christ, avaient eu entre les mains des éditions vulgaires du temps des Ptolémées, à peine y trouverait-on la moindre trace de la critique d'Aristarque. C'est ce qu'on est en droit d'affirmer d'après le caractère des papyrus de l'*Iliade*¹. Ces papyrus nous apprennent même que nos manuscrits n'ont rien perdu, sous le rapport de la correction, à dériver de textes moins antiques. En effet, il n'y a guère de manuscrit de l'*Odyssée*, même parmi les mauvais, qui soit aussi scandaleusement incorrect que tel des papyrus de l'*Iliade*; et les bons, malgré tous leurs défauts, celui d'Oxford par exemple, sont infiniment supérieurs au meilleur de tous ces papyrus.

Les signes critiques d'Aristarque manquent presque absolument dans la plupart des manuscrits de l'*Odyssée*, et ceux même des manuscrits qui ont conservé le plus de signes en ont très-peu encore. Non-seulement les signes critiques ne sont pas nombreux, mais ils se réduisent à deux espèces à peine. Il n'y a guère que l'obel qui soit assez fréquent. La diphe elle-même est absente, à plus forte raison la diphe pointée; et l'astérisque, que l'on rencontre quelquefois, n'a plus la valeur que lui avait assignée Aristarque: tantôt il est à une place où il faudrait l'obel, tantôt il est un simple renvoi à une scholie marginale, qui porte elle-même l'astérisque. La seule diphe que Jacob la Roche ait aperçue dans tous les manuscrits qu'il a si soigneusement collationnés n'était qu'un obel mal fait, ou, si l'on veut, cette diphe tenait indûment la place d'un obel. On s'étonnera peu de l'absence de la diphe dans les manuscrits, quand on saura qu'elle n'est mentionnée formellement que quatre fois dans les scholies de l'*Odyssée*. Quant aux obels, ils sont généralement à la place qu'ils doivent occuper. On ne s'étonnera pas non plus de cette exactitude; car, presque partout où est restée, sur le vers marqué de l'obel, une scholie antique, cette scholie dit formellement que le vers était obélisé.

1. Voyez l'*Introduction à l'Iliade*, chap. III, p. LIV-LXI.

Le signe grammatical nommé hyphen (ἡ ὑφέν) est très-fréquent dans les manuscrits : les Byzantins en ont même fait abus. On ne se servait de l'hyphen, au temps d'Hérodien et de Nicanor, que pour marquer à l'œil l'unité des composés d'usage, c'est-à-dire de ceux où les composants avaient conservé leur forme intégrale : Ἀρητίφιλος, δυοκαίδεκα, etc. L'hyphen n'avait d'ailleurs une utilité réelle que dans les textes non accentués. L'écriture étant continue, on savait, grâce à l'arc de cercle placé sous les deux ou trois mots juxtaposés, que chacun de ces groupes de lettres ne comptait que pour un seul mot et devait être prononcé avec un accent unique. Or les manuscrits donnent souvent avec l'hyphen de vrais composés, des mots dont l'unité ne peut être l'objet du moindre doute : ὀλιγηπελίας, ὀνομακλήδην, ποντοπορεύων, etc. De plus, l'hyphen des Byzantins unifie quelquefois des expressions qui avaient conservé chez les Alexandrins leurs parties distinctes, et dont les Alexandrins signalaient même la vraie nature par le signe opposé à l'hyphen (l'hypodiastole, la virgule séparative) : τὸ πρῶτον, τὸ πάρος, τὸ πρίν, etc. C'est des Byzantins que provient l'écriture vulgaire, τοπρῶτον, τοπάρος, τοπρίν, et l'hyphen qui consacrait dans leurs textes l'unité de ces prétendus mots, est un témoignage faux et absolument dénué de valeur.

Je ne parle pas de la ponctuation des phrases. Tout le monde sait que les manuscrits grecs sont très-mal ponctués. Les scribes byzantins mettaient les points à peu près au hasard, ou plutôt selon leur caprice. Les autres signes de ponctuation ne sont pas mieux distribués dans les manuscrits. Les traditions de Nicanor se sont perdues de très-bonne heure, si tant est qu'elles aient jamais sérieusement prévalu contre l'universelle négligence. L'*Iliade* du Palimpseste syriaque, antérieure de sept ou huit siècles aux manuscrits de l'*Odyssée*, est plus mal ponctuée qu'eux : à peine même peut-on dire qu'elle soit ponctuée. Les signes de ponctuation y sont aussi rares que défectueusement placés¹.

1. Voyez l'*Introduction à l'Iliade*, chap. III, p. lrv-lxvi.

Je remarque en passant que tout n'est pas mauvais, en fait de ponctuation, dans la pratique byzantine. Ce sont les Byzantins qui se sont les premiers servis du point-et-virgule et de la parenthèse. C'est certainement chose utile de noter nettement l'interrogation et l'intercalation, bien que l'attention suffise, dans la plupart des cas, pour saisir et suivre le mouvement de la phrase. L'excès de clarté ne nuit point, et nous n'avons pas tort de profiter de ce qu'il y a de bon chez les pauvres héritiers du génie antique.

Je n'ai rien à changer, absolument rien, au jugement que j'ai porté, dans l'*Introduction à l'Iliade*¹, sur l'édition d'Homère publiée en 1858, à Bonn, par Emmanuel Bekker; mais j'ai la bonne fortune de pouvoir confirmer ce jugement par des preuves démonstratives. Je les emprunte à un mémoire spécial de M. Francis Meunier, l'éminent et regretté linguiste. M. Meunier a écrit une histoire complète du digamma dans la langue grecque. Son mémoire sur l'Homère de Bonn est un chapitre de cette histoire, encore inédite, et le seul que l'auteur ait publié. On le lit dans le cinquième *Annuaire* de l'Association des hellénistes de France²; mais je le connaissais, dès avant cette publication, par la lecture qu'en avait faite l'auteur, en 1870, dans une des séances de la Société de linguistique.

Bekker change *ῥός*, tantôt en *ῥός*, tantôt en *ῥός*. Ces deux formes sont également barbares. Le primitif de *ῥός* est *σῥός*, qui est au latin *sovos*, d'où *suvus*, puis *suus*, comme *νέῥος* est à *novos* et *novus*. Si l'on ôte le sigma initial, il reste nécessairement *ῥός* avec l'esprit rude, et non *ῥός* avec l'esprit doux; quant à *ῥός*, il est impossible. « Remplacer, dit M. Meunier, *περὶ σῆμα ῥοῦ ἐτάροιο* (*Iliade*, XXIV, 416) par *περὶ σῆμα ῥοῦ ἐτάροιο*, c'est remplacer *circa monumentum sui amici* par *circa monumentum vui amici*. Il fallait *περὶ σῆμα σῥοῦ ἐτάροιο*. Remplacer *ἐή τέ μιν ὤλυσεν ἀλή* (*Iliade*, XVI, 753) par *ῥή τέ μιν ὤλυσεν ἀλή*, c'est remplacer *suaque eum perdidit virtus*, par *uaque eum perdidit virtus*.

1. Chap. VI, p. cxxx-cxxxiii. — 2. Année 1874, p. 87-91.

Il fallait $\epsilon\phi\acute{\eta}\tau\acute{\epsilon}\mu\iota\nu\omega\lambda\epsilon\sigma\sigma\epsilon\nu\alpha\lambda\chi\acute{\eta}$. Si Bekker était dans son droit, on n'aurait plus qu'à changer ζ tantôt en $\phi\zeta$ (par un digamma), tantôt en ψ (par un esprit doux). L'absurdité saute aux yeux, et M. Meunier n'insiste pas. $\phi\sigma\acute{o}\iota$ et $\phi\sigma\acute{\epsilon}$, pour $\epsilon\sigma\acute{o}\iota$ et $\epsilon\sigma\acute{\epsilon}$, ne sont pas moins barbares que $\phi\sigma\acute{o}\varsigma$ pour $\epsilon\sigma\acute{o}\varsigma$. Il faudrait $\sigma\epsilon\phi\sigma\acute{o}\iota$ et $\sigma\epsilon\phi\sigma\acute{\epsilon}$.

Bekker change $\epsilon\iota\nu\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$ (*Iliade*, VI, 378, et XXIV, 769) en $\phi\epsilon\iota\nu\alpha\tau\acute{\epsilon}\rho\omega\nu$. Les grammairiens disputent sur la forme primitive du mot $\epsilon\iota\nu\acute{\alpha}\tau\eta\rho$, mais ils sont parfaitement d'accord sur un point fondamental : c'est que ce mot n'a jamais eu le digamma. Le latin *janitrix* prouve qu'il y avait un *j* dans la syllabe initiale, et non un *F*, et qu'on disait ou $\jmath\alpha\nu\acute{\alpha}\tau\eta\rho$ ou $\epsilon\jmath\alpha\nu\acute{\alpha}\tau\eta\rho$. Cette dernière forme, selon M. Meunier, est la plus probable. Le *j* tombé, $\epsilon\alpha$ est devenu ϵ , comme dans $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota\varsigma$ pour $\pi\acute{o}\lambda\epsilon\iota\alpha\varsigma$. Curtius dit que ϵ est pour α , qui, en grec, répond souvent au *ja* du sanscrit ; mais Bekker ne gagne rien à ce que $\jmath\alpha\nu\acute{\alpha}\tau\eta\rho$ soit devenu $\epsilon\nu\acute{\alpha}\tau\eta\rho$.

Le mot $\epsilon\acute{\iota}\mu\alpha\rho\tau\omicron$, chez Bekker, est écrit $\phi\epsilon\acute{\iota}\mu\alpha\rho\tau\omicron$ (*Iliade*, XXI, 281 ; *Odyssée*, V, 312, et XXIV, 34). Or $\phi\epsilon\acute{\iota}\mu\alpha\rho\tau\omicron$, comme dit M. Meunier, est un monstre. En effet, $\epsilon\acute{\iota}\mu\alpha\rho\tau\omicron$ est pour $\sigma\acute{\epsilon}\sigma\mu\alpha\rho\tau\omicron$. Les intermédiaires sont $\sigma\acute{\epsilon}\mu\mu\alpha\rho\tau\omicron$ et $\sigma\acute{\epsilon}\acute{\iota}\mu\alpha\rho\tau\omicron$, où il n'y a pas la moindre trace de digamma.

Bekker écrit $\phi\acute{\omega}\chi\iota\omicron\nu$ à plusieurs reprises, et dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, et une fois $\phi\omega\chi\acute{\eta}\theta\eta\nu$ (*Iliade*, II, 668). Il fallait, ou respecter $\acute{\omega}\chi\iota\omicron\nu$ et $\acute{\omega}\chi\acute{\eta}\theta\eta\nu$, ou écrire $\phi\acute{o}\iota\chi\iota\omicron\nu$ et $\phi\acute{o}\iota\chi\acute{\eta}\theta\eta\nu$. La syllabe $\phi\omega$ nous donne une consonne suivie de l'augment temporel, ce qui est contradictoire.

On peut rétablir le digamma partout où $\phi\omicron$ est devenu \omicron , parce que le *F* a disparu tout entier ; mais là où $\phi\omicron$ est devenu ω on ne doit pas rétablir le digamma, puisqu'il subsiste dans ω , du moins en partie. Ainsi $\epsilon\phi\omega\nu\omicron\chi\acute{o}\epsilon\iota$, $\epsilon\phi\omega\theta\epsilon\nu$, $\epsilon\phi\acute{\omega}\lambda\pi\epsilon\iota\nu$, $\epsilon\phi\acute{\omega}\rho\gamma\epsilon\iota\nu$, etc., sont de purs barbarismes. Il y en a bien d'autres, que signale M. Meunier, mais sur lesquels on pourrait, à la rigueur, prendre parti pour Bekker. Aussi M. Meunier ne les condamne-t-il pas absolument. Du reste il n'a guère voulu donner qu'un spécimen. La liste complète des formes barbares inventées par Bekker n'en finirait pas : *delassare* valent *Fabium*, dit le sa-

vant linguiste. Voici la conclusion du travail de M. Meunier sur l'édition de Bekker : « Elle a pour titre, *Carmina Homerica Immanuel Bekker emendabat et annotabat*. Le mot *emendabat* pourrait céder sa place à un autre. »

Ce que j'ai dit de l'*Illiade* de Bothe, de celle de G. Dindorf, de celle de Fæsi, etc., s'applique à leur *Odyssée*. Je passe donc à l'*Odyssée* d'Ameis. Elle a paru pour la première fois en 1856. Elle a été réimprimée en 1861, en 1864 et en 1868. C'est, comme l'indique le titre même, un livre de classe¹. Le commentaire qui accompagne le texte est purement explicatif. Mais ce qu'Ameis nous donne, ce sont les résultats d'un véritable travail critique. Son texte et son commentaire en fournissent à chaque instant des preuves manifestes, je ne dis pas à un œil quelconque, mais à celui de tout homérisant. Aussi ne m'étonné-je point que Jacob la Roche dise, dans la préface de son édition critique, qu'il est très-redevable à Ameis : *Ameisio permulta me debere libentissime profiteor*. Je ne m'étonne pas davantage que Bernhardt, le célèbre historien de la littérature grecque, n'ait pas dédaigné la dédicace de l'*Odyssée* d'Ameis². Rien de mieux mérité non plus que le grand succès de ce livre.

Ameis, dans sa préface de 1856, rend compte avec détail de ce qu'il a fait, ou du moins voulu faire. Il a pris pour base le texte de Bekker, mais, comme l'indique la date, un texte antérieur à celui de Bonn, et qui n'était que le texte de Wolf par-ci par-là corrigé. Il a perfectionné ce texte à l'aide des améliorations indiquées par Guillaume Dindorf et par d'autres, mais surtout d'après ses recherches personnelles. Il est franchement

1. *Homers Odyssee, für den Schulgebrauch erklärt von Dr. Karl Friedrich Ameis, Professor und Prorector am Gymnasium zu Mühlhausen in Thüringen. Vierte vielfach berichtigte Auflage. Leipzig, 1868, 2 vol. in-8°.*

2. Voici cette dédicace : « Dem Herrn geheimen Rath Dr. Gottfried Bernhardt, « Oberbibliothekar und Professor der classischen Philologie an der Universität zu « Halle, Ritter des rothen Adlerordens, als

« eine wahre δόσις ὀλίγη τε φίλη τε aus « innigster Verehrung und Dankbarkeit gewidmet. » On voit là que Bernhardt n'est pas uniquement un auteur célèbre. C'est un personnage dans son pays, et même un personnage considérable, comme l'indiquent ses titres de conseiller secret, de bibliothécaire en chef de l'Université de Halle, de professeur de philologie classique dans cette Université, et surtout celui de chevalier de l'Aigle-Rouge.

aristarchien. Quand il change quelque leçon, ce n'est jamais pour y substituer rien d'arbitraire, c'est pour rétablir une leçon d'Aristarque indûment exclue.

Aristarque a donné la règle fondamentale qui doit guider tout commentateur : « S'occuper uniquement de ce qu'a dit le « poète. » C'est ce principe qu'Ameis a eu sans cesse présent à la pensée, et qu'il a partout mis en pratique ¹. Ses notes sont courtes, mais pleines de choses. Il ne tombe jamais dans la prolixité, mais il n'affecte nullement le laconisme. Les points qui avaient besoin d'être développés sont rejetés dans un *Appendice* (*Anhang*) : le commentaire proprement dit se borne à l'indispensable.

Ameis fait une longue énumération des livres dont il s'est servi, et des savants dont les communications écrites ou verbales l'ont aidé à mener à bien son œuvre. Mais son originalité et son vrai mérite, c'est d'avoir surtout puisé à la source antique. Aussi n'est-il pas toujours d'accord avec les modernes. Il les loue plus qu'il ne les imite, et il a parfaitement raison.

En Allemagne un philologue est quelqu'un, et se croit naturellement quelque chose. Ameis dit adieu à son *Odyssée* sur un ton lyrique : « Et maintenant, ô mon esquif, prends ta course « avec le poids de ta première cargaison ! Es-tu destiné à dis-
« paraître sans traces dans le ballottement actuel de la publi-
« cité littéraire, ou bien dois-tu quelque temps surnager ? C'est
« chose entièrement au pouvoir de celui qui est suspendu sur
« les eaux, et qui commande aux vagues. »

Ameis, dans ses préfaces de 1861, 1864 et 1868, parle des perfectionnements successifs qu'il a apportés à son travail, afin de le rendre de plus en plus digne de la faveur publique. Le fait le plus considérable, c'est que l'*Appendice* est peu à peu devenu un volume, et qu'il a fallu le séparer du livre dont il n'était primitivement qu'un fascicule. Chacune des trois préfaces

1. Voici comment il s'exprime à ce sujet, *Préface*, p. XII : «in der Erklärung den Aristarchischen Grundsatz nicht

« δὲν ἔξω τῶν φραζομένων ὑπὸ τοῦ ποιη-
« τοῦ περιεργάζεσθαι nie aus den Augen
« zu verlieren. »

a son final poétique comme la première. Le début de la strophe de 1861 est pédantesque : « Puisse l'ouvrage, après le renouvellement de sa *χλαῖνα* et de son *χιτών*, être en état de garder ses anciens amis et d'en gagner de nouveaux ! » La strophe de 1864 est un peu longue ; mais elle se termine par une phrase heureuse, à l'adresse des autres homérisants : « Nos routes sont diverses, mais nous allons au même temple. » La strophe de 1868 est irréprochable : « Ainsi je laisse partir cet ouvrage pour sa quatrième course à travers le monde, avec mes meilleurs souhaits, et avec la recommandation d'être content de son sort ; car, dans la vie des livres et des hommes, il ne s'agit pas de savoir combien large ou étroit est un cercle d'activité, mais plutôt combien il est utile et rempli. » On ne saurait mieux dire.

Ameis a donné dans son commentaire beaucoup de choses dont Fæsi ne parle point, et qui pourtant sont tout à fait à leur place, même dans un livre destiné aux écoliers. Ces choses sont empruntées ou aux traditions alexandrines, ou aux découvertes de la philologie comparative. Pour le reste, il ne le cède à Fæsi sous aucun rapport. Dès le premier vers de l'*Odyssée*, on voit en quoi diffèrent les deux commentateurs. Fæsi n'a qu'une note sur ce vers : elle concerne *πολύτροπον*. Ameis, avant d'expliquer *πολύτροπον*, s'est arrêté un instant sur *ἄνδρα*, puis sur *ἔννεπε*. Il dit, à propos de *ἄνδρα*, qu'on doit l'entendre comme s'il y avait *τὸν ἄνδρα*¹. Il donne, d'après Curtius, l'étymologie de *ἔννεπε*². Il ne cite ni Aristarque ni Curtius, ayant à ménager l'espace et regardant avec raison comme faits acquis et l'observation de l'un et les rapprochements de l'autre. C'est par les notes de ce genre qu'Ameis révèle le labeur auquel il s'est livré. D'ailleurs il n'abuse jamais de sa science. Il ne fait entrer, dans l'enseignement des classes, que le certain, que l'essentiel, ou tout au moins l'utile. Il est extrêmement sobre en ce qui concerne les

1. Voici sa note : « Ἄνδρα, den Mann : « denn Homer kennt noch nicht den attischen Artikel. »

2. « Ἐννεπε ist durch Assimilation aus « ἔννεπε (= *insece*) entstanden, vom Compositum ἐν-σέπω. »

étymologies. Dans les cas analogues à ἔννεπα, il n'hésite point; au contraire, partout où le doute est possible, il laisse la question aux recherches ultérieures des savants spéciaux¹. En somme, l'*Odyssée* d'Ameis est un des meilleurs livres classiques qu'on ait mis jamais aux mains de la jeunesse studieuse.

Nous n'avons encore que les deux premiers volumes de l'édition de Hayman, et ces deux volumes ne contiennent que les douze premiers chants de l'*Odyssée*². Mais nous n'avons pas besoin d'attendre l'achèvement de l'édition pour parler de l'œuvre entière. Le troisième et dernier volume annoncé ne nous apprendra rien de nouveau, puisqu'il ne fera que continuer et compléter le texte et le commentaire. Hayman nous a donné, dès son premier volume, toute sa science et toutes ses idées : il le dit expressément lui-même³. Quand il ne le dirait pas, on s'en apercevrait bien vite : cela saute aux yeux. Nous avons là, sous le titre de *Préface*, une introduction historique et critique de plus de cent pages. Nous avons, sous le titre d'*Appendices*, cent cinquante-deux pages de dissertations sur toute sorte de sujets : grammaire, mythologie, archéologie, etc.

L'Allemand Ameis enseigne dans un gymnase; l'Anglais Hayman est aussi un professeur de l'enseignement secondaire. Il était, lors de son premier volume, *maître-chef*, comme qui dirait principal ou proviseur, à l'école de Cheltenham : il est aujourd'hui principal de l'école de Rugby. On sait que les écoles anglaises répondent aux gymnases allemands. On sait aussi que le chef d'une école est toujours un professeur, le professeur qui fait la classe la plus élevée. Cette classe répond

1. Voici comment il parle des étymologies, dans sa préface de 1856 : « Hier hat « vorsichtige Sparsamkeit als Regel ge-
« dient, so dass nicht ohne Resignation auf
« den Reiz mancher lockenden Stimme ver-
« zichtet wurde. Denn das Etymologisieren
« ist ein Zuckergebackenes, an dem man
« nach Kinderweise gern nascht, wenn
« man einmal davon gekostet hat. »

2. *The Odyssey of Homer, edited with marginal references, various readings, notes and appendices, by Henry Hayman,*

B. D., late fellow of St-John's college, Oxford. Londres, 1866 et 1873, grand in-8°. Dans le premier volume, Hayman s'intitule headmaster (principal) of the Cheltenham school; aujourd'hui il dit headmaster of Rugby school.

3. *Préface* du premier volume, p. CUI :
« A first volume must needs bear the
« weight of many questions which relate
« to subjects spread over the whole poem,
« and which, when settled once, are settled
« once for all. »

à la *troisième* de nos lycées, où à peu près : car les humanités, la littérature, la philosophie, les sciences, en Angleterre, appartiennent à l'enseignement supérieur. Hayman est un ancien agrégé du collège de Saint-Jean à Oxford ; il est auteur d'*Exercices pour la traduction en vers grecs et latins* ; il collabore au *Dictionnaire de la Bible* du docteur Smith. C'est lui qui nous apprend ces détails, dans le titre du premier volume de son ouvrage.

Le texte de Hayman est à peu près celui de Bekker, mais du Bekker de 1858, encore que l'éditeur anglais cite plusieurs autres textes comme ayant aussi servi de base à sa recension, et qu'il dise avoir fait grand usage, pour cette recension, des *Scholies* et d'Eustathe. Il admet le digamma, et il l'admet partout où l'a introduit Bekker : de là pour lui la nécessité de suivre Bekker dans ses corrections métriques, même les plus hasardées. Seulement il laisse aux mots, dans le vers, leur forme habituelle : il a réservé une place au-dessous du texte où figurent, avec la lettre archaïque, tous les termes à tort ou à raison digammissés par Bekker. Je le renvoie, de ce chef, à M. Francis Meunier¹.

Hayman aurait bien voulu, je crois, échapper à la nécessité du digammisme. Il reconnaît que rien n'est moins certain que la restitution générale du digamma dans Homère ; il ne donne cette portion de son travail que comme un pur essai². D'après cela, il aurait dû s'abstenir. Mais le digamma homérique est une invention anglaise. Un éditeur anglais d'Homère est condamné, bon gré mal gré, au digamma. Hayman s'est donc exécuté.

Il n'y a que deux passages de l'*Odyssée* où Hayman ait corrigé le texte par conjecture. Ces deux corrections sont insignifiantes : III, 33, τᾶλλά τ'ἔπειρον, au lieu de ἄλλα τ'ἔπειρον, et, IV, 665, ἐκ δὲ τόσων ἀέκητι, au lieu de ἐκ τόσσων δ' ἀέκητι. On se de-

1. Voyez plus haut, pages xxxix-xli, les observations de M. Francis Meunier sur l'Homère de Bonn et son jugement sur Bekker.

2. *Préface*, p. xciii : « I have already indicated the uncertainties which beset this question, and regard this portion of the work as tentative merely. »

mande quel profit le lecteur d'Homère peut tirer de pareils changements, que rien n'appelle et que Hayman, dans ses notes, justifie par de pauvres raisons. Qu'importe qu'il y ait $\tau\acute{\alpha}\lambda\lambda\alpha$, III, 461 ? le vers est tout autre que III, 33. Quant à la différence grammaticale que Hayman cherche à établir entre $\acute{\epsilon}\kappa\ \tau\acute{o}\sigma\sigma\omega\nu\ \delta'\ \acute{\alpha}\acute{\epsilon}\chi\eta\tau\iota$ et $\acute{\epsilon}\kappa\ \delta\acute{\epsilon}\ \tau\acute{o}\sigma\omega\nu\ \acute{\alpha}\acute{\epsilon}\chi\eta\tau\iota$, c'est une chimère, et rien de plus.

A côté du texte, à la marge droite du recto et à la marge gauche du verso, Hayman a une colonne de concordances avec les passages de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* que rappellent les vers de chaque page. Ces *références*, comme on dit en anglais, abrègent beaucoup le commentaire, mais cet avantage est racheté par de graves inconvénients. Le plus grave, c'est la difficulté ou plutôt l'impossibilité d'arriver, dans une pareille accumulation de chiffres et de lettres de diverse sorte, à une correction vraiment satisfaisante. Ensuite le texte est maculé de signes de renvoi, et la note n'est presque jamais en face de son signe : il faut la chercher, dans la colonne, ou plus haut ou plus bas. Les références de Hayman sont donc d'un usage pénible. C'est dire qu'elles ne serviront pas à grand'chose. J'ajoute qu'elles enlaidissent beaucoup les pages du livre.

Entre la bande réservée aux mots digammisés et les notes du commentaire proprement dit, Hayman donne, dans une seconde bande, les principales variantes du texte. Ce ne sont que de brèves indications, sans discussion aucune. Même dans le commentaire, Hayman discute très-peu les leçons. La partie critique est ce qu'il y a de plus faible dans son travail, ou, pour mieux dire, de plus nul.

Les notes du commentaire sont presque toutes des notes grammaticales : je parle des notes développées. La plupart du temps, Hayman se contente de renvoyer à tel ou tel de ses *Appendices*. La grammaire de Hayman est souvent tout imaginaire, car il ne fait aucun usage, absolument aucun, des documents alexandrins. Il dit qu'il a eu constamment, en écrivant son commentaire, les *Scholies* sous les yeux. On doit croire ce qu'il

dit : sans cette assurance, on ne se douterait pas même qu'il ait jugé à propos d'ouvrir les deux volumes de Dindorf. Il ne se sert pas davantage des lexicographes anciens. En revanche, il cite à chaque instant Jelf et Donaldson, surtout Donaldson. Il cite même Gladstone. L'ouvrage de Gladstone sur Homère est ridicule ; mais un homme puissant, en Angleterre, est toujours une autorité, même dans les choses où il n'entend rien. En définitive, il y a très-peu d'utilité réelle à tirer des notes de Hayman : *sunt verba et voces*. Ces notes sont évidemment les dictées que le maître-chef de Cheltenham ou de Rugby fait apprendre par cœur à ses élèves. On sait, en effet, que les professeurs anglais ne professent point, et que tout se passe, entre eux et les écoliers, en corrections écrites, en cahiers dictés et en ré citations.

La *Préface* du premier volume de Hayman est un véritable ouvrage. C'est une introduction aux poèmes d'Homère, et spécialement à l'*Odyssée*. Cette introduction se divise en quatre parties : 1° Vues générales ; 2° Anciens éditeurs et commentateurs ; 3° Manuscrits et scholies de l'*Odyssée* ; 4° La présente édition.

La première partie est de beaucoup la plus développée : elle occupe plus de la moitié de la *Préface*. C'est une dissertation littéraire sur l'origine et la composition des poèmes homériques. Hayman croit à l'unité de chacune des deux épopées ; il croit même que l'une et l'autre sont l'œuvre d'un seul et même poète. Il admet d'ailleurs qu'elles n'ont été que fort tard consignées par écrit. Son opinion sur l'unité de poète est fortement motivée, et cette réfutation des chorizontes est ce qu'il y a de plus remarquable dans la dissertation. Au reste, Hayman n'apprend rien, et ne peut rien apprendre, à ceux qui ont lu Wolf et les adversaires de Wolf. J'ajoute que sa dissertation manque d'ordre, et que tout y est à peu près pêle-mêle ; mais c'est là un défaut qui n'en est un que pour nous : les Anglais sont aussi peu exigeants sur le *ponere totum* que les Allemands eux-mêmes.

La deuxième partie de la *Préface* de Hayman se compose

d'une série de courtes notices sur les travaux critiques dont le texte d'Homère a été l'objet depuis le sixième siècle avant notre ère jusqu'au temps d'Eustathe. C'est un résumé tel quel de ce qu'on lit dans les *Prolégomènes* de Villoison, dans ceux de Wolf, dans le livre de Lehrs sur Aristarque. Hayman n'a sur toutes les choses dont il s'agit dans cette histoire du texte que des connaissances de seconde main : aussi va-t-il flottant quelquefois entre les opinions les plus contraires. Ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher, par exemple, une idée claire et nette de Zénodote, ni d'Aristophane de Byzance, ni d'Aristarque même. Il ne lit pas toujours ses autorités avec une attention suffisante. Ainsi, dans sa note sur les signes alexandrins, il répète l'absurde banalité relative à l'astérisque¹. Il avait pourtant sous les yeux, quand il écrivait cette note, la dernière page des *Prolégomènes* de Villoison. Il est vrai que la définition de l'astérisque, dans l'*Anecdolum* de Venise, n'est pas de la plus parfaite clarté ; mais les exemples, c'est-à-dire les astérisques qu'on voit, chez Villoison, à la marge du texte de l'*Iliade*, éclaircissent ce qu'il y a d'obscur dans l'*Anecdolum*. Les mots *ἐνθα καλῶς εἴρηται*, etc., signifient *répétition légitime*, et non point *passage remarquable*². Hayman pouvait s'en assurer en donnant du pouce à quelques feuillets du volume qu'il avait sur sa table. Il a mieux aimé s'en tenir à la tradition vulgaire fondée sur l'erreur d'Eustathe.

J'ai déjà remarqué que Hayman ne fait aucun usage de l'exégèse alexandrine. C'est dire quelle sorte d'intérêt il peut porter aux Alexandrins et à leurs commentaires. Je n'exprimerai que la vérité stricte en qualifiant d'insipide la deuxième partie de sa *Préface*, car il n'y a d'un peu développé que ce qui concerne les trois premiers critiques du Musée.

Le catalogue des manuscrits, dans la troisième partie de la *Préface*, se compose de notices ou empruntées à des livres connus, ou envoyées à Hayman par des bibliothécaires de Mi-

1. Voici la phrase même de Hayman relative à ce signe, *Préface*, p. LXIII :
 « The asterisk denoted such verses as

« were especially admirable and apposite. »

2. Voyez notre *Appendice II à l'Iliade*, tome II, p. 526.

lan, de Paris, de Venise, etc. Hayman dit lui-même qu'il n'a étudié aucun des manuscrits de l'*Odyssée*¹. Il ajoute avec raison que son texte n'eût pas beaucoup gagné à être revu d'après les leçons fournies par un manuscrit quelconque. On se demande alors pourquoi il s'est donné tant de peine afin d'avoir un catalogue aussi complet que possible. Voici la réponse à cette question. L'enseignement anglais, à tous les degrés, a uniquement en vue une montre publique. Il s'agit, pour les candidats aux honneurs, non pas d'être, mais de paraître. Hayman fournit de la matière à ses écoliers pour leurs futurs examens. Aussi regrette-t-il de n'avoir pu dresser un catalogue plus complet encore. Ce n'est pas sa faute si certaines bibliothèques n'ont point fait droit à ses requêtes. Il cite ces bibliothèques peu communicatives, comme il a cité celles qui lui étaient venues en aide. La liste est assez curieuse : le Vatican, Leipzig, Strasbourg, Augsbourg, Bâle, Saint-Petersbourg, Moscou, l'Escurial. Encore avait-il frappé à la porte de plusieurs bibliothèques (*to the principal libraries*) dans les villes de Strasbourg, Augsbourg et Bâle.

La quatrième partie de la *Préface* a pour épigraphe la phrase où Porphyre dit, d'après Aristarque, qu'on doit expliquer Homère par Homère lui-même². Hayman croit avoir satisfait à cette condition par la colonne marginale des références³. Il se fait illusion. Ce n'est pas à si bon marché qu'un interprète remplit son devoir : le *confer* n'a de sens net qu'après exégèse. Les références sont des pièces justificatives, et rien de plus : on n'y recourt même point, si l'on n'a pas été averti d'avance de ce qu'on y doit trouver, des nuances qui modifient l'expression,

1. *Préface*, p. xciii : « As regards the text adopted, it rests on no collation of MSS; nor, if I had enjoyed the leisure to collate any one, would this edition probably have been perceptibly improved by the labour. »

2. Porphyre ne parle que de sa pratique personnelle en fait d'exégèse homérique; mais le principe d'Aristarque est manifeste

sous ses paroles. *Iliade*, VI, 201, *Scholies* B : ἀξιῶν δὲ ἐγὼ Ὅμηρον ἐξ Ὁμήρου σαφηνίζειν, αὐτὸν ἐξηγούμενον ἑαυτὸν ὑπεδείκνυσθαι.

3. *Préface*, p. xcii : « In the present edition the attempt has been, by means of a margin giving parallel and illustrative passages, to make Homer as far as possible his own scholiast. »

des circonstances qui la mettent dans son jour, en un mot des différences de la ressemblance. Hayman nous laisse trop à faire. Il reconnaît lui-même que ce qu'il exige de nous n'est pas mince besogne; car il suppose que plus d'un lecteur n'aura ni le temps ni la patience nécessaires¹. Ajoutez l'ennui dont j'ai parlé plus haut, cette fatigue du regard montant et descendant à travers lettres et chiffres, et vous trouverez que Hayman n'aurait pas mal fait de s'épargner les énormes frais typographiques de sa concordance.

Une autre illusion de Hayman, c'est de croire que, si l'on n'use point de ses références, on pourra suppléer, à l'aide de son commentaire, au défaut de l'étude principale². Ce commentaire est trop spécial et trop incomplet: il présuppose les confrontations de passages; il n'en est pas l'équivalent.

Hayman dit qu'une des raisons pour lesquelles il n'a pas collationné de manuscrits, c'est qu'aujourd'hui la division du travail est un principe, et qu'autre chose est la préparation des matériaux, autre chose leur mise en œuvre³. Cette raison est mauvaise. Mais Hayman n'a pas l'air de se douter que collationner des manuscrits de l'*Odyssée*, c'est perdre son temps et sa peine. Tous ces manuscrits sont trop récents pour avoir par eux-mêmes la moindre autorité. La publication des scholies a mis leur nullité critique dans tout son jour. On verra plus loin que Jacob la Roche, malgré toute sa bonne volonté et tous ses efforts, n'est parvenu qu'à faire sur cette nullité critique la plus irrésistible évidence.

Les six *Appendices* de Hayman sont des travaux remarquables, et qui tous font honneur à son érudition; mais j'ai peur qu'ils n'aient pas toute l'utilité que s'en promet l'auteur. Beaucoup de ceux à qui il dit en note: *Allez voir tel appendice, tel*

1. *Préface*, p. xcu: « For those who lack the leisure or the perseverance to make use of this margin, it is hoped the notes provide a secondary assistance. »

2. Voyez la phrase citée dans la note précédente.

3. *Préface*, p. xcii: « Is it, further, advantageous in the present day to adopt the economy obtained by dividing the labours of collating and editing, the preparation of the material and the digesting and selecting from it. »

numéro de cet appendice, n'iront rien voir et ne sauront rien, tandis que, si la note parlait elle-même, ils auraient appris quelque chose. La science qu'il faut aller chercher n'est pas une science pour tous. Hayman a trop sacrifié au désir de ne pas se répéter : le premier devoir du professeur, comme disait énergiquement Victor Cousin, c'est la résignation au rabâchage. Hayman a préféré la concentration, et, pour parler son langage, *le plein traitement*, toutes les fois qu'il s'est agi de questions qui se reproduisent souvent dans l'interprétation d'Homère¹.

L'*Appendice A* est tout grammatical. C'est une suite de vingt-deux articles plus ou moins étendus, où sont expliqués un grand nombre de mots et de formes homériques. Dans ces articles, comme dans son commentaire, Hayman fait uniquement usage des modernes, et surtout de ses chers Anglais. Aristarque et son école n'existent pas pour lui, sinon dans la phrase où il dit qu'il a toujours eu sous les yeux, en écrivant ses notes, les *Scholies* de Dindorf. L'*Appendice B* est la continuation de l'*Appendice A* ; mais il n'a qu'un article : c'est un essai de distinction entre les synonymes ἄλς, θάλασσα, πέλαγος et πόντος. L'*Appendice C* est consacré à quelques points de mythologie, et l'*Appendice D* à quelques points de géographie. Hayman, dans l'*Appendice E*, analyse avec grand détail le caractère des principaux personnages de l'*Odyssée*, Ulysse, Pénélope, Télémaque, Pallas, Égisthe, Antinoüs, Eurymaque, Ménélas, Hélène. L'*Appendice F*, c'est-à-dire le sixième et dernier, est divisé en deux parties, dont l'une est intitulée *The homeric galley* et l'autre *The homeric palace* : c'est la description d'un vaisseau et celle d'une maison de roi, telles qu'on peut les tracer d'après les vers d'Homère.

Le volume de Hayman se termine par plusieurs pièces intéressantes, deux surtout, qui sont deux *fac-simile* : l'un de ces *fac-simile* représente une page du manuscrit Bodléien, texte

1. Voici la phrase même de Hayman, *Préface*, p. xcii : « The Appendices contain discussions of such points as seemed

« to require rather fuller treatment than
« could be extended to them in the foot-
« notes. »

et scholies marginales; l'autre est la reproduction d'une page du manuscrit des *Petites Scholies* trouvé dans la bibliothèque de l'université d'Oxford par Guillaume Dindorf. Hayman donne ensuite deux peintures archaïques, d'après deux vases grecs du British Museum : l'une nous montre un char traîné par deux chevaux, et que mène un homme assis; l'autre est un portrait de Pallas. L'inscription indique que ce dernier ouvrage est athénien, et que le vase qu'il décore a été décerné en prix à un vainqueur dans quelqu'un des jeux publics de la ville d'Athènes. Voici les lettres de cette inscription, sauf que je ne les mets point de droite à gauche : TONAΘENEONAΘAONEMI, c'est-à-dire, en transcrivant comme on prononçait, τῶν Ἀθηνέων ἄθλόν σῆμι. Les deux dernières pièces jointes au volume sont des plans du palais d'Ulysse, c'est-à-dire des illustrations, comme l'indiquent leurs titres, à la deuxième partie de l'*Appendice F*.

Le deuxième volume de Hayman n'a paru qu'en 1873. Ce volume ne nous mène encore qu'au chant XII. La longue préface de Hayman est consacrée à la réfutation du paradoxe de Paley sur l'identité d'Antimachus et d'Homère. Il est bizarre qu'on éprouve le besoin de discuter des choses aussi dénuées de sens. Le commentaire des chants VII-XII ne diffère pas de celui des chants I-VI. Il y a quelques appendices au deuxième volume, mais ils sont tous géographiques ou mythologiques.

Le travail le plus considérable qui ait été fait sur l'*Odyssée* est celui du professeur autrichien Jacob la Roche, un des plus dévoués homérisants de notre siècle. C'est ce qu'on nomme une édition critique¹. Le titre semble dire que l'éditeur a établi son texte uniquement d'après les manuscrits; mais il n'en est rien du tout. La base réelle sur laquelle il s'est appuyé, c'est la recension d'Aristarque, telle que nous la connaissons par le témoignage des grammairiens de l'école d'Alexandrie. La Roche garde la leçon des manuscrits tant qu'il peut, c'est-à-dire toutes les fois qu'elle concorde soit

¹. *Homeri Odyssea. Ad fidem librorum optimorum edidit J. la Roche. Accedunt tabulæ XI, specimina librorum exhibentes*, 2 vol. in-8°. Leipzig, 1867-1868.

avec la leçon authentique d'Aristarque, soit avec cette leçon présumée; mais il n'hésite jamais à en faire le sacrifice dès qu'elle n'est qu'une tradition byzantine¹. Ainsi partout on lit, chez la Roche, en dépit de l'unanimité même des manuscrits : ἔδεισεν, ἀπολήξω, καὶ κεῖνος, τεθνηώς, ἐστήκει, ἔκηα, ἐθέλω, ἔλκον, ὀπλίσσατο, ὄτρυνον, ἐβήσετο, ἐδύσετο, ἦχι, αὕτως, ἡδὲ γένοντο, πολλὰ μόγησα, etc.; et non point ἔδδεισεν, ἀπολλήξω, καὶ κεῖνος, τεθνειώς, εἰστήκει, ἔκηα, θέλω, εἴλκον, ὠπλίσσατο, ὠτρυνον, ἐβήσατο, ἐδύσατο, ἦχι, αὕτως, ἡδ' ἐγένοντο, πόλλ' ἐμόγησα, etc. En effet, comme dit la Roche, l'autorité des manuscrits, en pareille matière, est absolument sans valeur (*quum hac in re librorum auctoritatem non magni faciendam esse intelligerem*).

La Roche corrige quelquefois le texte en vertu de l'analogie, mais il ne pousse point jusqu'à la rigueur l'application du principe. Par exemple, de ce qu'on est forcé d'écrire, XXIII, 93, ἄνεω, et non point ἄνεω, il n'en conclut pas que le mot doive être partout sans iota souscrit. Il a conservé, XVII, 223, ρυτῆρα γενέσθαι, bien qu'il y ait un peu plus haut, vers 187, ρυτῆρα λιπέσθαι².

Bekker, comme on sait, est contraint bien souvent, par le digamma, de faire subir au texte des modifications considérables. La Roche, qui ne remonte pas au delà des Alexandrins, n'admet aucune correction de ce genre³. S'il a conservé

1. *Prolegomena*, p. xxv : « De textu, « qualem libri exhibent, si quis quæstionem habere vult, ante omnia ilud est « examinandum, quæ ratio intercedat inter « libros manuscriptos et recensione grammatice Alexandrinorum, quarum ad « fidem carmina sunt restituenda. Harum « longe præstantissima omnium iudicio et « habita est et etiam nunc habetur Aristarchæ, cui jam a veteribus oppositæ sunt « quæ vocantur αἰχοιναί. » *Præfatio*, p. II : « A libris meis invitus recessi, et, ubi ab « Aristarchi vel alius grammatici partibus « contra libros steti, ubicumque ab iis recessi, certas rationes secutus sum, ne « lectio carminis editionibus vulgaribus, « ex quibus codices nostri orti sunt, quum

« Aristarchæ recessioni fieret similior. »

2. *Præfatio*, p. III : « Analogiæ tantum « tribui quantum tribuendum est ut textus sibi conveniat; sed non eo progressus sum, ut omnibus locis ἄνεω scriberem.... »

3. P. IV : « Textus propius accedit ad alteram Bekkeri editionem, si locos propter digammum correctos exceperis, quam ad primam. » P. III : « Quum ultra Alexandrinorum recensione non regredi constitui, « digammi rationem habui fere nullam, nisi « librorum auctoritas accessit. Itaque λ 284 « Μινυείω.... scripsi non propter digammum, sed quia libri meliores in his scripturis consentiunt. Rursus θ 496 οὐ ῥ' Ἴ- « λιον.... invitis libris non mutavi. »

certaines hiatus, ce n'est pas à raison du digamma réel ou supposé, mais parce qu'il les a trouvés dans les meilleurs manuscrits. Ainsi il écrit Μινυείω, XI, 284; ἐγὼ εἶπω, XII, 213, et XIII, 179; τόγῃ ἴσται, XXI, 110. C'est par la même raison encore qu'en certains cas il n'a point fait de changements métriques, là où, le digamma étant donné, on ne pourrait plus scander le vers. Il a laissé, par exemple, οἷ ῥ' Ἴλιον, VIII, 495; μηδ' οἷ, XI, 442; χάρψε μὲν οἷ, XIII, 430; μὲν τ' οἰκῆες, XVIII, 533. Ces leçons deviennent fausses dès qu'on suppose, avec Bekker, *Φίλιον*, *Φοι*, *Φοικῆες*, ou écrits ou prononcés.

La Roche n'a point pour Aristarque une aveugle adoration. Il ne lui suffit pas, pour adopter une leçon, que cette leçon se recommande du nom d'Aristarque¹. On sait que la paradosé alexandrine n'était pas toujours absolument identique à la recension du maître. La Roche donne souvent raison aux disciples. Il préfère, en général, l'orthographe d'Hérodien à celle d'Aristarque. Ainsi, dans les mots paroxytons suivis d'une enclitique, il met un accent aigu sur la finale : ἄρά σφισι, ἐνθά κε, ἔσαν οἷ, γενέσθαι τε. Mais ici l'orthographe d'Hérodien n'a nullement la valeur que la Roche lui prête. Le deuxième aigu n'est point un accent tonique, mais une sorte d'hyperdiastole, un signe qui ne peut avoir d'utilité que dans l'écriture continue, et dont nous n'avons que faire, nous qui séparons tous les mots grecs les uns des autres. La preuve en est ailleurs encore que dans l'impossibilité de faire sonner deux aigus consécutifs. La Roche me la fournit lui-même dès les deux premiers mots de l'*Odyssée*. Texte : ἀνδρά μοι. Note : ἀνδρα μοι *Aristarchus*. Est-il admissible qu'Aristarque et Hérodien aient prononcé l'un d'une façon, l'autre d'une autre, ces trois syllabes? Non; mais ce qui se comprend très-bien, quand on tient compte des faits paléographiques, c'est qu'Hérodien ait imaginé un perfectionnement matériel, car son aigu à la finale n'est pas autre chose. L'écriture courante

1. *Prologomena*, p. xxv : « Ceterum
« moneo non omnes Aristarchi scripturas

« jam ea de causa quia Aristarchi sunt
« esse recipiendas. »

est ANAPAMOI. Premier progrès : Aristophane de Byzance et Aristarque figurent la prononciation des syllabes : ἀνδράμοι¹. Deuxième progrès : les graves disparaissent comme inutiles : ἀνδράμοι. Troisième progrès : ἀνδράμοι, c'est-à-dire une peinture pour l'œil non pas du ton seulement, mais aussi de la nature de l'énonciation. Hérodien dit, au moyen de sa sténographie : « Ne prenez pas ceci pour un trissyllabe proparoxyton ; c'est un disyllabe paroxyton suivi d'une enclitique. » Je répète que la séparation des mots dans l'écriture rend inutile ici toute diastole. Il n'y a pas plus pour nous nécessité d'en mettre une en haut avec Hérodien dans ἔσεν οἱ qu'une en bas dans εἰσέν οἱ avec Nicanor².

La Roche écrit, comme Bekker et les bekkériens, ἐπεὶ ἦ, τί ἦ, ὧς. Là encore, bien qu'on puisse alléguer Hérodien (mais les témoignages sont obscurs), là encore l'orthographe vulgaire, qui est alexandrine aussi, semble préférable. Dindorf l'a démontré pour ἐπειή et τιή³. Quant à ὧς, cela est presque manifeste de soi. Mais il y a beaucoup de points sur lesquels on ne peut que féliciter la Roche d'avoir rompu avec la pratique des modernes et rendu aux règles antiques leur autorité légitime. Il s'en applaudit avec raison lui-même, et ce n'est pas moi qui le blâmerai d'avoir protesté contre les légèretés de cette prétendue science qui n'a pour les Alexandrins que sarcasmes et mépris⁴. La Roche ajoute, après avoir mentionné quelques-unes de ses réformes orthographiques, que ce qui l'a surtout déterminé à se conformer aux traditions de l'école d'Aristarque, c'est qu'il a bien souvent trouvé dans ses manuscrits des traces de l'usage alexandrin⁵. Peut-être aurait-il dû se dispenser de nous le dire. Les manuscrits de l'*Odyssée* sont tous postérieurs au douzième siècle, et il n'y en a pas un, nous l'avons déjà remarqué, même le

1. Voyez notre *Appendice I* à l'*Iliade*, tome II, p. 500.

2. Voyez les *Prolégomènes* de Villoison, page VIII.

3. Voy. sa *Préface* de l'*Iliade*, p. XIII-XIV.

4. *Præfatio*, p. IV : « In orthographia leges a veteribus constitutas diligentius observavi quam qui ante me Homerum

« ediderunt. Qua in re iis assentiri non possum, qui subtilitati veterum irridentes novas leges introduxerunt et a scribendi ratione a veteribus tradita recesserunt. »

5. *Præfatio*, p. IV : « ... præsertim quum in libris quoque tales scripturae multis locis sint servatae. »

meilleur, qui ne fourmille de fautes. J'ai peur que ces leçons données par la Roche comme antiques ne soient la plupart du temps des lapsus de scribe, et rien de plus.

Toutes les fois qu'un mot peut se résoudre en deux ou plusieurs mots, la Roche les sépare les uns des autres : *κάρη κομόωντες*, *δάκρυ χέων*, etc. Les anciens disputaient sur ce point ; mais l'usage était à peu près libre. On n'a de règles formelles que pour certaines particularités. Ainsi *ΔΙΙΦΙΛΟΣ* se prononçait en deux mots, et avait deux accents : *Διὶ φίλος*. Au contraire, *ΑΡΗΙΦΙΛΟΣ* n'avait qu'un accent, et ne formait qu'un mot unique : *Ἀρηίφιλος*. L'hypodiastole et l'hyphen, au temps de Nicanor, signalaient ces faits grammaticaux. Rien n'empêche un éditeur, dans les choses qui sont *ad libitum*, de prendre le parti qu'il veut. La Roche n'a donc pas dépassé son droit ; mais son exemple n'oblige absolument personne. Je crois qu'il vaut mieux ne faire la séparation des mots que dans les cas où nous sommes sûrs, comme pour *Διὶ φίλος*, que l'agglutination n'était point admise. Peu importe la symétrie : les langues sont pleines de bizarreries et de contradictions.

La Roche, pour donner à ses manuscrits une importance critique, ne met entre crochets que les vers qui manquent ou dans tous, ou dans le plus grand nombre d'entre eux¹. De cette façon l'athétèse n'est plus qu'une curiosité paléographique ; car il y a plus d'un vers dont l'authenticité est contestable, encore qu'il soit dans tous les manuscrits ; et l'absence d'un vers quelconque dans la vulgate byzantine ne prouve rien du tout contre l'authenticité de ce vers, toutes les fois qu'il figurait dans la paradosé alexandrine, et qu'il n'a point été suspect d'interpolation aux yeux des anciens, et qu'il porte en lui-même des signes satisfaisants d'authenticité. Tous les manuscrits connus de l'*Odyssée* dérivent de *κοινά*, c'est-à-dire de textes ordinairement très-mal soignés, et dont les déféctuosités étaient perpé-

1. *Præfatio*, p. iv : « Versus damnavi
« eos tantum qui a libris vel omnibus vel
« pluribus absunt ; eos qui in libris serun-

« tur, etiamsi Homero abjudicandi aut
« alieno loco positi videantur, uncis non
« inclusi. »

tuelles. Si l'on admettait l'autorité des manuscrits en matière d'athétèse, il faudrait l'admettre aussi en matière de surcharge. Nous aurions donc à intercaler dans l'*Odyssée* plus de cinquante vers donnés par les manuscrits, vers qui pourtant, comme on le verra en leur lieu, n'ont aucun droit à l'honneur que leur ont fait ou les scribes alexandrins des *ῥοιναί*, ou les copistes byzantins dont nous avons l'ouvrage. Mais il est évident que la Roche s'est proposé, et voilà tout, de fournir des documents à l'érudition. C'est pour les Allemands qu'il travaille, et non pour nous. Ce qui nous semble étrange ou sans utilité est probablement ce que ses lecteurs d'outre-Rhin goûtent le plus ; car l'enseignement littéraire chez les Allemands consiste surtout en discussions d'authenticité, en confrontations de variantes, en solutions de problèmes philologiques.

La Roche a mis au bas des pages un commentaire continu. Ce commentaire est purement critique. Il se divise dans chaque page en deux parties : la première partie est consacrée aux leçons des manuscrits, la seconde aux leçons des Alexandrins. Il va sans dire que celle-ci est de beaucoup la plus intéressante, du moins pour nous. Au reste l'éditeur s'est bien gardé de donner toutes les variantes byzantines : les trois quarts de ces variantes ne sont que des fautes de copistes. Il ne signale que celles qui ont, selon lui, quelque importance¹ : encore y en a-t-il beaucoup, dans celles-là mêmes, qu'il n'aurait pas mal fait de supprimer.

On peut dire, d'une façon générale, que la Roche n'a tiré de son énorme labeur sur les manuscrits aucun résultat pratique. Sa méthode même le condamnait d'avance à cette stérilité. Dès que l'on prend pour type la paradosse alexandrine et qu'il n'y a pas de texte byzantin qui dérive d'une *Odyssée* savante, on est bien sûr de ne rien trouver, ou à peu près rien, dans les manuscrits. Mais c'est bien quelque chose de savoir pertinemment que les manuscrits ne peuvent servir à rien pour perfectionner le texte de l'*Odyssée*. Cette vérité est aujourd'hui,

1. *Præfatio*, p. iv : « Sed eas tantum
• librorum scripturas attuli ex quibus ali-
• quid redundaret : vitia librorum maxi-
• mam partem neglexi. »

grâce à la Roche, et en dépit de la Roche peut-être, éclatante comme l'évidence. Le savant et consciencieux professeur de Vienne n'a donc pas perdu son temps. D'ailleurs les *Prolegomenes*, où il fait la description des manuscrits sur lesquels il a travaillé, et où il résume sous divers chefs bien ordonnés toutes les particularités que lui ont présentées ces manuscrits, sont un ouvrage plein de renseignements de toute sorte, la plupart nouveaux, quelques-uns importants, presque tous curieux. C'est dans les *Prolegomenes* de la Roche, par exemple, qu'on apprend ce que sont devenus les signes critiques qu'Aristarque avait appliqués à l'*Odyssée*.

Les variantes citées dans la partie haute du commentaire proviennent de dix-huit sources différentes : les cinq manuscrits de Vienne, les quatre manuscrits de Venise, le manuscrit de Munich, le manuscrit de Gonzague, le manuscrit d'Oxford, le manuscrit de Meermann ou de Phillips, le manuscrit de Stuttgart, le manuscrit de Breslau, Eustathe, les deux éditions qui représentent des manuscrits aujourd'hui perdus (la Florentine et la Romaine). La Roche a collationné lui-même, et avec le soin le plus minutieux, dix manuscrits (ceux de Vienne, de Venise et de Munich). Pour les cinq autres manuscrits, il s'en est rapporté aux collations connues¹. Les leçons du manuscrit de Gonzague sont citées d'après Villoison, celles du manuscrit d'Oxford d'après Porson, celles du manuscrit de Meermann ou de Phillips d'après le *Classical Journal*, celles du manuscrit de Stuttgart d'après Rieckher, celles du manuscrit de Breslau d'après Ernesti. Les textes que la Roche a personnellement dépouillés, ou n'avaient jamais été collationnés par aucun philologue, ou ne l'avaient été que très-imparfaitement²; et il a pu

1. *Prolegomena*, p. v : « Præter Eustathium et duas illas editiones quarum scripturas passim adposuimus, Florentinam et Romanam, quindecim codicibus uti sumus, quos exceptis quinque ipsi contulimus ea qua opus est diligentia. »

2. *Præfatio*, p. III : « In comparanda hac nova Odysseæ editione ante omnia

« id mihi proposueram, ut textum ederem
« qui optimorum librorum auctoritate
« niteretur, et in adnotatione de fide
« cujusque scripturæ redderem rationem.
« Itaque excussi libros manuscriptos aut
« nondum adhibitos, aut non ea diligentia collatos, ut fructus ex iis perciperetur. »

d'autant mieux en accomplir le dépouillement, que tous ces manuscrits lui ont été livrés par les bibliothèques pour tout le temps nécessaire au travail exigé par chacun d'eux¹. Il ne s'est pas contenté de les faire connaître philologiquement et pour ainsi dire moralement : il donne en *fac-simile* des spécimens de tous, sauf un seul, qui n'est que du seizième siècle, qui ne contient que six chants de l'*Odyssée*, et qui est d'une extrême incorrection². En revanche, un des manuscrits a quatre spécimens, un autre en a deux. Je sais, pour ma part, un gré infini à la Roche de cette collection paléographique. Ses onze pages de *fac-simile*, ne servissent-elles qu'à apprendre à lire les vieilles écritures grecques, seraient encore, dans son édition, un mérite ajouté à tant d'autres.

La *Préface* de la Roche se termine par quelques lignes sur lesquelles il convient peut-être de s'arrêter un instant. Nous nous figurons volontiers que la France est le seul pays où il suffise qu'un livre ait quelque mérite pour qu'il se heurte à des détracteurs. Mais ce qu'on ne sait pas ou qu'on sait peu, c'est que les Allemands se dévorent parfaitement entre eux. La Roche a été traité en Allemagne comme s'il était un Français : il est vrai que son nom n'est nullement tudesque, et que c'est en Autriche qu'il est professeur. Aussi n'espère-t-il pas, pour la nouvelle œuvre par laquelle il continue les études de toute sa vie, un succès incontesté. Il y a des gens, comme il dit, qui ne trouvent jamais rien de bon. J'ajoute : sinon ce qu'ils font eux-mêmes, ou ce que font leurs amis, ou ce que font les chefs de leur coterie. Il cite nominativement, parmi ces difficiles, le critique prussien qui a voulu faire passer pour un livre sans valeur son beau travail sur l'histoire du texte d'Homère dans l'antiquité. La Roche lui lance l'apostrophe de Diomède à Pâris

1. *Præfatio*, p. iv : « Hac occasione
« oblata, bibliothecarum præfectis, qui
« summa cum liberalitate librorum manu-
« scriptorum copiam mihi fecerunt, gra-
« tias ago quam maximas. »

2. Voici comment il en parle dans ses

Prolegomènes, p. v : « B. Codex Vin-
« dobonensis, n° 307, chartaceus forma
« minore, seculo XVI scriptus, complecti-
« tur foliis 90 sex primos Odysseæ libros.
« Codex vitiis cujusvis generis refertus non
« est magni faciendus. »

(*Iliade*, XI, 388-390) : « Te voilà bien fier de m'avoir égratigné la plante du pied. Je m'en soucie aussi peu que si le coup venait d'une femme ou d'un enfant écervelé ; car il est sans force, le trait d'un lâche, d'un homme de rien¹. »

L'édition d'Homère par Auguste Nauck n'en est encore qu'à son premier fascicule, et ce fascicule contient seulement la moitié de l'*Odyssée* : *Homeri Odyssea cum potiore lectionis varietate. Pars prior. Berolini, apud Weidmannos. 1874, in-8°*. L'éditeur nous apprend pour quelle raison il a commencé son travail par l'*Odyssée* plutôt que par l'*Iliade* : c'est parce que Jacob la Roche a augmenté considérablement les ressources critiques de l'*Odyssée* en faisant connaître les leçons de manuscrits ou imparfaitement collationnés jusqu'ici, ou même absolument inconnus. Cela revient à dire que Nauck a voulu attendre, pour l'*Iliade*, l'entier achèvement de la publication de la Roche, laquelle n'est terminée que depuis quelques mois. Rien de plus sage que cette temporisation, vu surtout le système que Nauck veut appliquer au texte du poète. Plus le critique aura de leçons sous les yeux, plus riche sera sa matière à conjectures. Les meilleurs manuscrits d'Homère sont pleins de leçons absolument mauvaises, et les plus mauvais en fournissent quelquefois d'excellentes.

On se rappelle quel mépris Nauck professe pour Aristarque, pour Hérodién, et en général pour tous les grammairiens de l'école d'Alexandrie : aussi n'est-il pas aisé de se figurer à quel type réel il rapporte le texte d'Homère. Ce n'est point à la vulgate byzantine : elle est trop grossièrement défectueuse ; ce n'est point à la paradosé alexandrine : elle ne vaut pas beaucoup mieux ; c'est encore moins à la diorthosé d'Aristarque, car elle a été établie sur de faux principes, et à peine sait-on où la re-

1. *Præfatio*, p. iv : « Hæc Odysseæ editio, qualiscumque est, si viris doctis probatur, id quod volui me assecutum esse puto; sed omnibus nec placere studeo, nec, si vellem, possem. Sunt enim quibus nihil omnino satisfaciat, quorum in nu-

mero est criticus ille Regimontanus, Arthurus Ludwich, qui nuper in librum meum *die homerische Textkritik im Alterthum* vehementissime est invectus. Huic accino verba poetæ : Νῦν δὲ μ' ἐπιγράψας.... »

trouver. L'Homère de Nauck, comme celui de Bekker, est donc une pure conception de l'esprit. L'éditeur ne nous a encore dessiné que quelques linéaments de son type ; mais il nous édifiera plus tard à ce sujet dans un livre spécial, où l'on verra les motifs de ses corrections en apparence les plus hasardées (*Préface*, p. xi). Il fait, en définitive, uniquement ce qu'avait fait Bekker, en revendiquant le droit de soumettre à l'examen toute leçon homérique quelconque, quelles qu'en soient les apparentes autorités. On peut même dire qu'il suit un système tout à fait analogue à celui de Bekker. Ainsi la forme du vers a chez lui une suprême importance. La correction la plus remarquable qu'il ait fait subir à certains noms propres a pour but, comme les dièreses de Bekker, de remplacer le spondée par un dactyle : Εὐρυκλεία, βίην Ἡρακλειείην. Il donne même une démonstration à sa manière (p. xii) que telle a été la forme primitive. Mais, s'il change à chaque instant la vulgate, il n'introduit qu'assez rarement ses corrections dans le texte même. Il se contente en général de les proposer au jugement du lecteur. C'est là, ce semble, une sorte de faiblesse, et même de contradiction. Car enfin, si Nauck est vraiment sûr de sa science, on ne voit pas très-bien pourquoi il ne nous en fait pas complètement jouir. Nous devrions contempler ses restaurations en leur place, et dans toute leur nouvelle splendeur. Bekker, en réalité, est infiniment moins timide que cet apparent révolutionnaire. Cela prouve que Bekker a une foi plus vive dans son idéal, et qu'il croit plus résolûment aux merveilles créées par sa science. Nauck n'est au fond qu'un sceptique qui s'exerce, et qui veut faire admirer les ressources de son esprit. Il reconnaît du moins que ses corrections ne sont que des probabilités, tandis que Bekker donnait presque toutes les siennes pour l'évidence même. Un caractère bien remarquable de la critique de Nauck, c'est qu'elle ne fait à peu près aucun usage de la grammaire comparative. Le digamma, qui joue un si grand rôle chez Bekker, n'en joue aucun chez Nauck, sinon pour certains hiatus qu'on attribue communément à la chute de cette consonne dans la

transcription du sixième siècle. On pourrait conclure de là que Nauck lui-même a un type historique devant les yeux : ce serait l'Homère du sixième siècle, l'exemplaire athénien. Mais il préfère incontestablement ne s'enfermer dans aucune époque déterminée, afin de donner plus libre carrière à ses facultés d'invention.

L'enseignement de ce que nous appelons littérature est nul absolument dans les écoles d'Allemagne, même les plus élevées : ce qui en tient lieu, ce sont des discussions d'authenticité et des comparaisons de variantes ou de corrections. Un philologue éphectique tel que Nauck fait donc agréable besogne pour des Allemands, quand il fournit matière à ces terribles batailles philologiques qui remplissent les classes de gymnase, les cours d'université, les académies, les feuilles savantes. On admet aujourd'hui qu'un texte de poète se renouvelle en moyenne tous les dix ans. Reste à savoir ce que penseraient les auteurs, s'ils revenaient sur la terre et s'ils lisaient les ouvrages qui continuent de porter leurs noms : « Ils les prendraient en horreur, » disait jadis Léon Allatius. Combien plus vraie serait cette parole, surtout pour Homère, après ce que nous voyons dans notre siècle ! Il faut dire cependant que l'école historique, en Allemagne même, continue d'être florissante, et que les émules de Lehrs n'ont pas encore dit leur dernier mot.

C'est un curieux spectacle que la disparition complète de Wolf dans ces tempêtes de la science. A Königsberg, on a ruiné, au nom de la réalité historique, les prestiges de sa renommée. Aujourd'hui Nauck ne lui fait pas même l'honneur de le mentionner. Il ne connaît que quatre hommes qui aient jamais bien mérité d'Homère : Bentley, Buttmann, Payne Knight, Bekker. Ainsi voilà Wolf lui-même enveloppé et anéanti dans l'innombrable nombre de ces impuissants qui ont en vain cherché par quelle méthode on pouvait restaurer le vrai texte de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

Nauck, pour bien marquer les corrections qui lui sont personnelles, les fait précéder d'un astérisque. Il dit qu'il a tâché de ne pas multiplier au delà de son droit ces signes de pro-

priété. Si on lui signale quelque empiétement sur le bien d'autrui, il se hâtera de faire aussitôt la restitution. Au reste il est accoutumé, dit-il, en ces sortes de choses, beaucoup plus à laisser prendre son bien qu'à s'emparer de celui des autres, et ce nouvel ouvrage ne le montrera pas infidèle à lui-même : « Tout ce que je souhaite, ajoute-t-il en terminant, c'est que cette édition des poèmes d'Homère compte plus de corrections qu'aucune de celles qui aient jamais paru, quand même pas une seule de ces corrections ne me serait due, quand même toutes les miennes auraient été devancées » (p. xv).

P. S. — La nouvelle édition de l'*Iliade* a eu, en 1870, le prix principal de l'Association pour l'encouragement des études grecques. La nouvelle édition de l'*Odyssée* n'aura pas le même honneur. Ce n'est pas que l'Association s'interdise de couronner deux fois la même personne : c'est parce qu'elle m'a choisi il y a deux ans pour son secrétaire. Le secrétaire fait partie du bureau et de toutes les commissions, surtout de la commission des prix. Il ne peut donc pas se décerner des prix à lui-même. D'ailleurs les membres du bureau et ceux du comité d'administration se sont exclus, dès l'origine, de toute candidature aux récompenses. On comprend, sans que j'aie besoin de le dire, pourquoi j'ai tenu à présenter ces observations. Il ne me reste plus qu'à remercier les deux excellents auxiliaires que m'avaient donnés MM. Hachette pour la révision définitive de mon travail. L'un est M. Bétolaud, l'habile et consciencieux traducteur des *OEuvres morales* de Plutarque; l'autre est M. Rouch, membre de l'Association pour l'encouragement des études grecques, helléniste et correcteur très-distingué. Ces deux philologues, dont le premier m'avait déjà aidé pour l'*Iliade*, ont lu au moins une fois chacun, sur les épreuves, le texte et les notes de l'*Odyssée*. Je dois aussi à leur science et à leur zèle beaucoup d'idées utiles et de perfectionnements critiques.

Paris, le 15 mars 1875.

A. PIERRON.

APPENDICE

A L'ÉDITION DE L'ILIADÉ.

L'Iliade, à son apparition, n'a pas été trop mal accueillie. Je ne citerai rien des nombreux articles favorables à cette publication, pas même de ceux qui ont été écrits par des maîtres, tels que M. Egger dans le *Journal des Savants*, ou le docteur Munro dans la célèbre Revue anglaise *the Academy*. Mais il m'est impossible de passer sous silence le rapport de M. Jules Girard, aujourd'hui membre de l'Institut, au nom de la commission des prix de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Je ne choisis pas dans ce rapport : je le donne *in extenso*, tel qu'on le lit imprimé, pages XLVIII-L de l'*Annuaire* de l'Association pour l'année 1870.

« Nous ne saurions nous flatter d'avoir souvent à couronner
« des livres qui présentent une pareille somme de travail et de
« mérite, et qui puissent contribuer aussi efficacement à propa-
« ger l'intelligence des lettres grecques. Il n'y a pas de plus
« grand sujet d'étude qu'Homère ; il n'y avait pas à faire en
« France de travail plus important ni plus difficile qu'une édi-
« tion des poèmes homériques, et il ne fallait pas moins que
« l'ardeur et la science de M. Pierron pour atteindre aux résul-
« tats qu'il nous paraît avoir obtenus.

« M. Pierron s'est proposé de donner un texte de *l'Iliade*
« établi et commenté, non-seulement d'après les derniers tra-
« vaux, mais par un examen attentif des scholies de Venise.
« Guidé surtout par le livre de Lehrs, de *Aristarchi studiis*
« *Homericiis*, il a cru pouvoir ressaisir dans la plupart des cas la
« tradition d'Aristarque, conservée par ses disciples, et princi-

« palement par Aristonicus, et il s'est attaché à faire ressortir
« la supériorité du plus illustre chef de l'école d'Alexandrie sur
« tous les autres critiques de l'antiquité. Telle est la matière du
« travail considérable dont les résultats sont rassemblés dans
« le texte et dans le commentaire, dans une Introduction déve-
« loppée et dans des Appendices. L'Introduction est une his-
« toire raisonnée de la transmission des poèmes homériques.
« Elle embrasse donc une discussion sur les travaux des an-
« ciens, depuis l'époque de Pisistrate jusqu'au moyen âge ; une
« description et une appréciation des papyrus et des manuscrits ;
« enfin une exposition des travaux des éditeurs modernes avant
« et après la découverte de Villoison. Les Appendices sont des-
« tinés à insister sur quelques détails d'un intérêt particulier.
« En y comprenant des analyses et des extraits des *Prolégo-*
« *mènes* de Villoison et de Wolf, ainsi que des *Préfaces* de ce
« dernier, l'auteur a été conduit à donner aussi par extraits
« quelques-uns des principaux systèmes sur les origines de
« l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

« On voit combien de ressources sont réunies et mises à la
« disposition du public dans les deux volumes de M. Pierron.
« Son *Iliade* est une initiation commode à l'intelligence du
« texte et aux diverses parties de la question homérique. Si l'on
« éprouve quelque hésitation à partager toute sa confiance dans
« des matières aussi incertaines ; si le doute et la contradiction
« sont possibles sur quelques points ; si enfin, à côté de cer-
« taines analyses ou de certaines reproductions qui ne semblent
« pas indispensables, on peut regretter dans les Appendices des
« omissions importantes, par exemple celles des systèmes de
« Godefroi Hermann, de Nitzsch, de Welcker et de Lach-
« mann, d'un autre côté, il faut pleinement reconnaître des
« mérites éminents de choix et de décision qui permettent à
« l'auteur, dans son Introduction, de parcourir jusqu'au bout
« la vaste carrière qu'il s'était tracée, et, dans la constitution
« du texte ainsi que du commentaire qui l'accompagne, de di-
« riger presque toujours avec une grande sûreté le lecteur

« d'Homère. Aussi la commission propose-t-elle à l'unanimité
« de décerner à M. Pierron, pour son édition de l'*Illiade*, le
« prix ordinaire de l'Association (1000 francs). »

Je ne connais guère M. Jules Girard que par ses beaux livres, et je n'ai jamais su les noms des membres de la commission dont il était l'organe. Il y a donc quelque chance pour que ce qu'on vient de lire soit l'expression de la pure vérité.

Au printemps de 1869, quand l'*Illiade* parut, Sainte-Beuve vivait encore, car il n'est mort qu'à l'automne de cette année-là; et l'on sait qu'il conserva jusqu'au dernier jour, en dépit d'intolérables souffrances, non-seulement toute sa lucidité d'esprit et toute sa passion pour l'étude, mais tout son merveilleux talent d'écrivain. Je connaissais Sainte-Beuve de temps presque immémorial. Nous avions jadis plusieurs amis communs; et Charles Labitte, son plus cher disciple, avec qui j'étais intimement lié, m'avait présenté à lui dès 1840. J'ai horreur des coteries, et je ne m'enrôlai point dans celle où m'entraînait Labitte, n'ayant aucune vocation pour la littérature de Revues, et ne me sentant d'autre aptitude que cette patience obstinée, grâce à laquelle on vient à bout des sujets les plus ingrats et les plus difficiles. C'est chez l'éditeur Charpentier, avec qui Labitte m'avait fait traiter pour ma traduction du *Théâtre d'Eschyle*, que j'ai été présenté à Sainte-Beuve. Mais je cultivai très-peu cette connaissance. Quand il me rencontrait, il ne dédaignait pas de s'arrêter et d'entrer en conversation avec moi. Il y a telle de ces causeries, au Luxembourg ou sur son boulevard Mont-Parnasse, qui a duré plus d'une heure. Je lui ai très-rarement écrit, et c'est à peine si je possède de lui trois ou quatre autographes. Je ne suis jamais entré qu'une seule fois dans sa maison, et c'est lui-même qui m'en avait fait franchir le seuil : c'était par un beau jour de printemps, et il voulait me faire admirer ses lilas en fleur.

MM. Hachette envoyaient à Sainte-Beuve tous les volumes de la Collection grecque et latine. Dès que le tome premier de l'*Illiade* fut broché, je demandai qu'on le lui envoyât sans

attendre la publication de l'ouvrage ; puis je lui écrivis, une quinzaine après, afin de savoir s'il avait reçu le volume et s'il comptait faire pour l'*Homère* de la Collection ce qu'il avait fait peu auparavant pour le *Virgile*. Je reçus dès le lendemain la réponse suivante :

« Ce 4 avril 1869.

« Cher monsieur,

« J'ai en effet reçu le tome premier de votre *Iliade*. J'ai lu
 « ou plutôt je lis et relis en bien des parties votre *Introduction*.
 « C'est là un grand travail, et qui paraît plein de nouveauté.
 « J'ai trop entrevu les difficultés d'une semblable étude pour
 « me permettre de faire autre chose que de m'y instruire, d'y
 « regarder par tous les bouts, de porter respect au travailleur
 « intrépide et hardi, et d'attendre le jugement du petit nombre
 « des vraiment compétents. Vous me ferez lire le livre de
 « Karl Lehrs : j'en étais pour mon compte à peine à Bekker.
 « J'avais aussi de Kœchly une plus haute idée, un peu par
 « ouï-dire, et aussi pour l'avoir éprouvé dans le Quintus de
 « Smyrne.

« J'étais plus à l'aise quand vous parliez de Voltaire en tant
 « qu'humaniste, et que je regimbais contre quelques-unes de
 « vos appréciations : ici je ne suis pas même un disciple, et
 « je regrette bien de n'avoir point, dans ma vie si diminuée
 « et si envahie, le temps de redevenir un écolier.

« Tout à vous avec respect,

« SAINTE-BEUVE. »

J'aurais pu supprimer la phrase où Sainte-Beuve fait allusion à mon ouvrage de 1866 sur les études de Voltaire ; mais c'est là précisément ce qui me rend sa lettre plus précieuse. Il avait été fort choqué de cet ouvrage, surtout après les louanges dont m'avait comblé M. Laurentie : au bout de trois ans il ne m'avait

pas encore pardonné. Les psychologues noteront aussi, dans l'allusion au dissentiment de l'humaniste, un nouvel exemple de ce trait de caractère qu'on a tant reproché à Sainte-Beuve : le petit coup de griffe dans l'éloge en apparence le plus sympathique. Quoi qu'il en soit, mon *Iliade* fut le livre dont Sainte-Beuve s'occupa le plus en 1869, et qui fut le plus, jusqu'au jour de sa mort, l'objet de ses remarques et de ses éloges. Deux des amis qui l'ont assisté jusqu'à son dernier jour m'ont même cordialement remercié des bonnes heures de lecture et de conversation qu'il avait dues à ces deux volumes.

Quand Sainte-Beuve mourut, j'étais mourant moi-même ; mais j'avais eu la chance de le rencontrer dans une de ses dernières sorties. C'était deux mois plus ou moins après sa lettre. Il prenait l'air et le soleil à quelques pas de chez lui, sur le boulevard Mont-Parnasse. Là il me renouvela tous les témoignages de sa sympathie, et de ce qu'un autre appellerait son admiration. Nous discutâmes plusieurs questions homériques ; puis, avant de me quitter, il me dit : « Ne manquez pas de présenter votre *Iliade* à l'Académie française, pour le prix Bordin. » Ceci me parut un peu extraordinaire ; et je lui répondis, comme on faisait au moyen âge : *Græcum est, non legitur*. Il combattit mes scrupules, et il les fit disparaître : « Le titre du prix, me dit-il, est *haute littérature*. Or il n'y a pas de littérature plus haute que celle de votre *Introduction* et de vos *Appendices*. Ce sont même des chapitres tout neufs d'histoire littéraire. De plus, votre commentaire contient les éléments d'une traduction de l'*Iliade* plus exacte et plus poétique que tout ce qui existe en ce genre. »

Je suis persuadé que, si Sainte-Beuve avait vécu, une fois maître du sujet, par exemple, après la lecture du livre de Lehrs, il aurait écrit cette Étude sur Homère dont il se défend dans sa lettre. Sa science d'homériste était beaucoup plus étendue et beaucoup plus profonde qu'il ne lui plaît de le dire. On en a la preuve dans les articles où il a touché directement ou incidemment à quelqueune des questions que soulève le nom

d'Homère. En tous cas, personne n'avait lu plus souvent et avec plus de soin l'*Iliade* et l'*Odyssée*, surtout l'*Iliade*. Or il ne résistait jamais à sa passion ; et l'on a vu celle dont il s'était épris pour la nouvelle histoire des destinées du texte de son épopée favorite. C'eût été pour lui un délice d'analyser, de commenter et de discuter cette histoire.

Il y a un témoignage bien frappant de la place qu'Homère occupait dans la pensée de Sainte-Beuve. Je le trouve dans sa réponse du 14 avril 1865 à une lettre du vénérable M. Giguet, un des plus heureux traducteurs du poète. M. Giguet a fait don de cet autographe de Sainte-Beuve à l'Association pour l'encouragement des études grecques. Il est imprimé *in extenso* dans le même *Annuaire* d'où j'ai transcrit le rapport de M. Jules Girard (1870, p. 16-17). Voici tout ce qui n'est pas relatif à l'observation critique faite à Sainte-Beuve par M. Giguet :

« J'ai toujours eu une idée que le manque de fortune et de
« loisir m'a empêché de mettre à exécution. J'avais autrefois
« parlé à M. Fortoul de fonder au Collège de France une
« chaire *homérique*, exclusivement consacrée à l'explication
« d'Homère et aux questions qui s'y rapportent, comme les
« chaires dantesques en Italie ; mais, à défaut de cela, mon
« idée eût été de fonder une petite *Société* ou *Académie*
« *homérique*. Il y aurait eu dans la salle des séances une
« bibliothèque homérique complète, contenant tous les textes,
« toutes les pièces du procès, éditions, dissertations, scho-
« lies, etc. On se serait réuni, par exemple, une fois par
« mois. On aurait discuté et même disputé en sens divers ;
« tous les écrits publiés à l'étranger et intéressant Homère
« eussent été analysés, épluchés. Comme le grec d'Homère
« est relativement facile, on aurait pu, par ce large et beau
« canal, se rattacher à l'ancienne Grèce, même sans être
« à proprement parler un helléniste et un érudit. Enfin c'é-
« tait un rêve qui s'en est allé en nuages comme tant de
« rêves. Je ne vous demande, monsieur, pour celui qui
« l'avait conçu, qu'un peu de cette indulgence que les

« homéristes jurés peuvent accorder à un simple amateur
« d'Homère. »

Parmi les hommes éminents qui me faisaient l'honneur de porter quelque intérêt à mes travaux homériques, il n'y en avait pas qui m'eût plus vivement encouragé que ce docte, éloquent et spirituel vieillard qui vient de mourir membre de l'Institut, et qui avait été jadis célèbre sous les noms de Dubois du *Globe*, puis de Dubois de la Loire-Inférieure. Je le visitais très-souvent, pour jouir de sa conversation si originale et toute pleine de souvenirs politiques et littéraires des anciens jours. Bien qu'il s'obstinât à ne rien publier, pas même les écrits qui avaient fait sa gloire de publiciste, et qui avaient failli, avant 1830, le mener à l'Académie française ; bien qu'il fût déjà presque octogénaire et affligé d'une cécité à peu près complète, il n'avait rien perdu de sa passion pour les lettres anciennes. Je lui avais donné mon *Iliade*, et il s'était fait lire mon *Introduction*, mes *Appendices*, de longues pages de mon commentaire. Je lui contai ma conversation avec Sainte-Beuve, et il prit feu aussitôt pour l'idée du prix Bordin. En ce temps-là il était encore assez ingambe, et il y voyait encore suffisamment pour se conduire : il sortait même régulièrement tous les jours. Le jour même où il avait approuvé la suggestion de Sainte-Beuve, il partit de son pied léger pour le palais Mazarin, et tout résolu de m'assurer le patronage du secrétaire perpétuel. Il n'eut pas beaucoup à faire pour en venir à bout ; car Villemain, qui avait reçu le livre, et qui était un esprit particulièrement curieux de poésie grecque, connaissait déjà mon travail aussi parfaitement que M. Dubois lui-même. M. Dubois, qui était intime avec Villemain, l'entretint plusieurs mois dans ces excellentes dispositions. Mais Villemain tomba malade à la fin de l'année, et ne s'en releva pas. Quand il mourut, au printemps de 1870, la commission du prix Bordin n'avait pas même commencé ses travaux préliminaires.

La disparition successive de Sainte-Beuve et de Villemain m'avait ôté toute espérance ; car mon ouvrage avait besoin d'un

introduceur, pour ne pas être exclu par la question préalable. Un helléniste seul pouvait le faire accepter par des non-hellénistes. Je ne sais pas quels étaient les membres de la commission du prix Bordin ; mais il est probable qu'on n'y avait mis aucun des hellénistes de l'Académie. Je dois donc avoir été éliminé à première vue, et sans qu'on ait lu une page de ce que Sainte-Beuve appelait *des chapitres tout neufs d'histoire littéraire*. J'en juge ainsi à ce que mon nom n'a pas même été mentionné lorsque l'Académie, longtemps après la guerre, décerna ses prix de 1870. Si mon ouvrage avait été discuté, la commission aurait dit, dans ses procès-verbaux, la raison qui lui avait fait rejeter un travail littéraire aussi considérable. Comme je n'avais point d'illusion, je n'ai pas eu de mécompte. Je ne regrette même pas les trois exemplaires qu'il m'en a coûté. Qui sait s'ils n'induiront pas ceux qui les possèdent à se remettre au grec et à homériser ? Cela est peut-être déjà fait.

Je devais avoir avec l'*Iliade*, à quelques années de là, des plaisirs auxquels je ne m'attendais guère. M. Foucart, aujourd'hui professeur au Collège de France, me confia quelques pages de grec qu'il avait trouvées dans les papiers de feu Charles Blondel, ancien membre de notre École d'Athènes. C'était un spécimen des scholies qui se trouvent aux marges d'un manuscrit de l'*Iliade* appartenant à la bibliothèque de Vatopédi, couvent du mont Athos. M. Foucart me pria d'examiner ces scholies, afin de voir s'il n'y en avait pas d'inédites, et que l'on pourrait publier dans l'*Annuaire* de l'Association pour l'encouragement des études grecques. Je fis le travail demandé. Il n'y avait qu'un très-petit nombre des scholies qui fussent inédites. Mais j'avais constaté que presque toutes les scholies de Blondel correspondent à celles du scholiaste A, c'est-à-dire à celles du *Marcianus* par excellence. Ainsi le manuscrit où elles ont été copiées est un équivalent plus ou moins parfait de ce *Marcianus*. S'il n'était qu'un équivalent du *Marcianus* mutilé, il ne serait qu'une curiosité bibliographique. Mais deux des scholies de Blondel se rapportaient à des lacunes du scholiaste A, et par conséquent l'on

pouvait espérer de retrouver à Vatopédi le complément de ce merveilleux commentaire antique découvert à Venise par Villoison. Dès que je fus convaincu de l'importance du renseignement fourni par les scholies de Blondel, je rédigeai une note sur ces scholies, mais sans nommer Vatopédi, afin de réserver l'étude du manuscrit à quelqu'un des membres de notre École d'Athènes. J'ai lu cette note au comité de l'Association pour l'encouragement des études grecques, dans la séance mensuelle du 8 janvier 1874, et elle a été imprimée dans l'*Instruction publique* du 15 de ce même mois.

Voici les preuves sur lesquelles reposait mon induction :

Le *Marcianus* est mutilé au chant cinquième. Les vers 336-635 de ce chant y manquent. Or on lit, chez Blondel, la scholie du vers V, 515. C'est l'explication du mot ἀρτεμέα par Hérodien. Il n'y a aucun doute possible sur l'auteur de l'explication, car la note se termine par ces deux mots : οὕτως Ἡρωδιανός. Le vers V, 515 est répété dans le chant septième. Mais c'est bien aux marges du chant cinquième que Blondel avait copié sa scholie, car il a écrit en tête de cette note la majuscule E, et non la majuscule H. Je remarque en passant que la répétition du vers V, 515 n'a point de note dans le scholiaste A : c'est parce que ce vers avait été expliqué quelques pages auparavant.

Au chant dix-septième, les vers 277-577 manquent dans le *Marcianus*. Blondel a deux scholies sur ce chant. Or une de ces deux scholies a pour lemme παυρότεροι.... γὰρ αἰεὶ, mots qui désignent le vers 364. On connaissait par les lexicographes l'explication vraie ou fausse du mot ἀρτεμέα, mais sans en connaître l'auteur. Ici la scholie de Blondel nous révèle un fait absolument inconnu : c'est que Zénodote condamnait les vers 364 et 365 (Ζηνόδοτος τοῦτον καὶ τὸν ἐξῆς ἀθετεῖ). Les notes du scholiaste A où il s'agit de Zénodote sont toutes d'Aristonicus, l'abréviateur d'Aristarque; et, comme celle-ci est suivie d'une réfutation, elle portait primitivement la dipole pointée (✕). On a donc le droit d'écrire en tête : ἡ διπλῇ περιστιγμένη, ὅτι.

Aristonicus dit, comme l'avait dit Aristarque, que l'athétèse des vers XVII, 364-365 n'a pas le sens commun (χωρίς λόγου). Ce n'est pas une raison, selon eux, parce qu'un passage d'Homère contient l'éloge des Grecs, et même un éloge splendide, pour que ce passage soit une interpolation (καίτοι μέγιστον ἔχοντας τῶν Ἑλλήνων ἔπαινον). Blondel copiait son manuscrit tel quel, avec toutes les fautes d'orthographe et de ponctuation. Cette scholie-ci est mal ponctuée dans sa copie, et semble même y dire des choses contradictoires. Mais tout devient parfait si l'on met χωρίς λόγου entre deux points, et si l'on fait attention que ἔχοντας se rapporte à τοὺς δύο στίχους sous-entendu. Les abrégiateurs retranchent tout ce qui n'est pas indispensable, et le style des scholies est plein d'ellipses : les fautes de transcription achèvent souvent de changer les scholies en énigmes.

M. Egger assistait à ma lecture du 8 janvier. Il en fut très-vivement frappé, et il vint chez moi visiter et les feuillets de Blondel et ses calques, deux petits *fac-simile*, l'un du texte, l'autre des scholies de Vatopédi. Il constata que le nom de Vatopédi était répété plusieurs fois dans ces pièces. Sa conclusion fut que, si un helléniste allait à Vatopédi, il n'y perdrait pas son temps. Les jeunes gens sont seuls vraiment propres à de pareils voyages. C'est dire que je n'eus pas un instant l'idée d'aller moi-même chercher le complément du commentaire d'Aristonicus, Didyme, Hérodién et Nicanor. M. Egger avait hâte qu'il y eût quelqu'un sur la route de Vatopédi, et il me pressait de faire une pétition au ministre de l'instruction publique, pour qu'il envoyât un philologue au mont Athos. Je m'excusai par des raisons qu'on devine. Ce fut M. Egger lui-même qui écrivit au ministre. La pétition, qui eût à coup sûr été rejetée venant d'un infime, fut accueillie avec une extrême faveur. Le ministre (M. de Fourtou) convoqua aussitôt une commission présidée par son secrétaire général (M. Desjardins). Je ne reviens pas encore de ma surprise d'avoir été appelé à faire partie de cette commission, et surtout de n'y avoir trouvé,

en fait de commissaires, que des hommes parfaitement compétents. Ceux qui savent comment les choses se passent d'ordinaire à la rue de Grenelle n'ont pas besoin que je leur dise pourquoi. Il y avait là M. Egger, M. Beulé, M. Alexandre Bertrand et M. Albert Dumont. La commission fut unanime en quelques minutes, et M. Dumont, sous-directeur de l'École d'Athènes, qui n'était à Paris qu'en passant, repartit pour Rome, où est sa section, avec l'argent de la mission dans sa poche : c'est lui qui avait choisi le voyageur. On avait même fait très-largement les choses : on l'avait autorisé à adjoindre au philologue un historien, et à leur fournir à tous deux les moyens de faire en Orient, pendant cinq ou six mois, des recherches en tous genres. Cette mission a été très-fructueuse. Elle est même déjà célèbre, bien qu'elle ne soit connue encore que par le rapport de M. Albert Dumont au ministre de l'instruction publique, par celui de M. Egger à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et par les récompenses honorifiques décernées aux deux explorateurs. Les deux rapporteurs reconnaissent que c'est la note sur les scholies de Blondel qui a été la cause occasionnelle des riches récoltes des savants voyageurs, M. l'abbé Duchesne et M. Bayet.

M. l'abbé Duchesne, le philologue de l'expédition, a tiré du manuscrit de l'*Iliade* trente pages de scholies inédites. On saura plus tard ce que ces scholies ajoutent à nos connaissances. Si peu que ce soit, ce sera beaucoup pour la mémoire de Blondel. Il n'y a pas foison d'hellénistes qui aient à leur avoir même le simple équivalent de ce que Blondel ajoute à ce qu'on savait avant lui sur le vers V, 515 et sur les vers XVII, 364-365. Je suis heureux, quant à moi, d'avoir revendiqué publiquement pour cet infortuné jeune homme un peu de notoriété dans le monde des homérisants.



ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ ΕΙΣ ΤΗΝ ΟΔΥΣΣΕΙΑΝ ΚΑΤΑ ΡΑΨΩΔΙΑΝ.

- I. Ἄλφα θεῶν ἀγορὴν, Ὀδυσσεΐδῃ Παλλάδα θάρσος.
- II. Βῆτ' ἀγορὴν ἔχει, ἧῖα γρηὸς, πλοῦν μετ' Ἀθηνᾶς.
- III. Γάμμ', ὑπὸ Νέστωρ δέκτο, συνῶρθ' υἱὸς υἴι, θεὰ περῇ.
- IV. Δέλτα, μάθ' ἀμφὶ πατὸς παρ' Ἀτρεΐδα λοχώμενος υἱός.
- V. Ἐ, πλεῖ ἐπὶ σχεδίου Ὀδυσσεὺς πόντῳ κεαθείσης.
- VI. Ζῆτα δέ, Ναυσικάα κόμισ' ἐν Σχερίῃ Ὀδυσῆα.
- VII. Ἡτα δ', εὐφρονέουσ' Ὀδυσσεὶ Σχερίης βασιλῆες.
- VIII. Θῆτα δ', ἀθλοῖς Φαίηκες Ὀδυσσῆος πεύρηθεν.
- IX. Ἰῶτα τὰ Λωτοφάγων Κινόνων τε, Κυκλώπεσσι ξύν.
- X. Κάππα δέ Λαιστρυγόνων ἔχει, Αἰόλου, ἔργα τε Κίρκης.
- XI. Λάμβδα δ', ἐν Αἴδεω ἔτυχ' ἐν ψυχαῖσιν Ὀδυσσεύς.
- XII. Μῦ Σειρῆνας ἔχει, Πλαγκτὰς, βοῦς τ' Ἡέλοιο.
- XIII. Νῦ, Ἰθάκης ἐπέβη, Φαιήκων πομπῇ, Ὀδυσσεύς.
- XIV. Ξῖ δ', Ὀδυσῆ Εὐμαιος ἀργῶ ξείνισσεν ὑπορβός.
- XV. Οὔ, ἐπέβη Ἰθάκης, Λακεδαίμονος ἐξ, Ὀδυσσεΐδης.
- XVI. Πῖ δ', ἄρα Τηλέμαχος ἀναγνωρίζει πατέρα δν.
- XVII. Ρῶ, βάλες, αἰπόλε τε μνηστήρ τε, κύων δν ἀνέγνω.
- XVIII. Σῖ γμ' ἔριν Ἴρου, εὖχος Ὀδυσσεύς, δῶρά τ' ἀνάκτων.
- XIX. Ταῦ δ', ἀναγνωρίζει γρηῦς ἐξ οὐλῆς Ὀδυσῆα.
- XX. Ὑ δέ, Θεοκλύμενος κακὰ δὴ μαντεύετ' Ἀχαιοῖς.
- XXI. Φῖ δέ, βιὸν προτίθησιν ἄεθλον Πηνελόπεια.
- XXII. Χῖ δ', Ὀδυσσεὺς μνηστῆρας ἐκαίνυτο νηλεῖ χαλκῶ.
- XXIII. Ψῖ δ', ἀναγνωρίζει πόσιν δν ποτε Πηνελόπεια.
- XXIV. Ω δ', Ὀδυσσεὺς σὺν πατρὶ καὶ υἱεῖ μάρνατ' Ἀχαιοῖς.

ΑΚΡΟΣΤΙΧΑ.... Ce titre est copié sur celui que portent les vers du même genre composés pour l'*Iliade* par Étienne le Grammairien. Mais les manuscrits qui donnent les acrostiches de l'*Odyssée* disent simplement, ἐπιγραφαὶ ἑμμετροὶ : *titres versifiés*. La poésie d'Étienne n'est pas, certes, d'un ordre bien élevé; mais elle est bien supérieure à celle-ci par la correction, par la clarté, et même par une sorte d'élégance. On ignore le nom de l'auteur des ἐπιγραφαὶ ἑμμετροὶ. Si c'est un Alexandrin, c'est à coup sûr un Alexandrin des plus bas siècles.

I. Ἀγορὴν dépend de ἔχει sous-entendu ; ou, si l'on ne met qu'une virgule après θάρσος, il dépend de ἔχει exprimé au second vers. La vulgate ἀγορὴ suppose le verbe ἔστι. — Ὀδυσσεΐδῃ.... θάρσος, apposition à Παλλάδα : Pallas audace au fils d'Ulysse, c'est-à-dire les encouragements de Pallas à Télémaque. La vulgate Ὀδυσσῆϊδι Παλλάδι n'offre aucun sens raisonnable ; car Ὀδυσσῆς ne pourrait signifier que fille d'Ulysse. Mais il n'y a pas à s'étonner qu'un Byzantin à qui on lisait *Odystdi* ait écrit Ὀδυσσῆϊδι au lieu de Ὀδυσσεΐδῃ. C'est une simple faute d'iotacisme. On pourrait, à la rigueur, conserver Παλλάδι, dans le sens de ἐπὶ Παλλάδος, d'après l'exemple Ἀχιλλῆϊ δαμασθεΐς, *Iliade*, XXII, 55. Mais ces deux datifs l'un sur l'autre feraient le plus détestable effet. C'est Bothe qui a proposé la réforme du vers, et qui, tout en le donnant altéré, l'a parfaitement restitué dans sa note critique.

II. Βῆτ' ἀγορὴν ἔχει, ἥϊα γρηός. Bothe : βῆτ' ἀγορὴν, γρηός δ' ἔχει ἥϊα. Mais il avoue lui-même qu'il n'a fait la correction que pour avoir un rythme plus agréable. — Ἥϊα γρηός, les vivres de la vieille : les provisions de voyage fournies à Télémaque par Euryclée.

III. Ὑπό doit être joint à δέκτο. Il s'agit du paternel accueil fait par Nestor à Télémaque. — Συνῶρθ' υἱὸς υἱί, un fils s'élança avec un fils, c'est-à-dire Pisistrate et Thrasyède, fils de Nestor, courent au-devant du faux Mentor et de Télémaque. La vulgate συνῶρτο δ' δὲ υἱί est inadmissible, puisque Nestor ne bouge pas (voy. IV, 36, 39). Bothe justifie très-bien la correction, qui est de lui : « Falsum δς, quo « Nestor significaretur. Scilicet δ' δς ortum est ex υἱός, quæ vox prior rem corripit, ut passim apud Homerum. » On a vu, *Iliade*, VI, 130, υἱός avec la première brève ; et il y en a plusieurs exemples homériques. — Θεὰ πτῇ, *vulgo* θεὰ ἔπτῃ avec synizèse. Dindorf suppose que l'auteur supprimait la finale de θεὰ : « Pronuntiavit θε' ἔπτῃ imperite. » C'est plutôt la première de ἔπτῃ qu'il a fait disparaître.

IV. Παρ' Ἀτρεΐδα. Ceci semble dénoter une main byzantine ; car un Alexandrin eût écrit παρά avec le génitif ou le datif (de la bouche de Ménélas, ou chez Ménélas), et il n'eût point inventé un accusatif Ἀτρεΐδα. Bothe corrige le vers, mais en le rendant peu intelligible : Δείλτα, μάθ' Ἀτρεΐδα πατρὸς ἀμφὶ λοχώμενος υἱός.

V. Πόντῳ, c'est-à-dire ἐν πόντῳ.

VIII. Πείρηθεν, c'est-à-dire ἐπειρήθησαν, au sens actif : firent l'épreuve.

IX. Ἰῶτα, dissyllabe par synizèse, ou, si l'on veut, parce que la voyelle initiale était prise comme *i* latin consonne (*j*). Bothe : « Vox

« ἰῶτα δισσυλλάβως pronuntianda est, more Latinorum. » — Le vers est très-altéré dans les manuscrits. La plupart des éditeurs lisent : Λωτοφάγων, Κικόνων σὺν Κυκλώπεσσιν Ἴῶτα. — Κυκλώπεσσι ξύν. On verra dans l'*Odyssée*, XV, 410, un vers terminé par Ἀτρέμιδι ξύν.

X. Κάππα δὲ.... *vulgo* Κάππ' ἔχει Αἰόλου, Λαιστρυγόνος, ἔργα τε Κίρκης. On peut, à la rigueur, admettre Αἰόλου avec la seconde longue, vu l'accent, et Λαιστρυγόνος au lieu de Λαιστρυγόνων. Mais ce vers lui-même n'est déjà qu'un arrangement arbitraire des choses incohérentes fournies par les manuscrits.

XI. Ἔτυχ' ἐν ψυχαῖσιν est une correction, au lieu de ψυχαῖς ἐνέτυχεν que donnent les manuscrits, et qui est impossible. Quelques-uns corrigent ἐνέτυχεν en ἐνετύγγαν(ε). Mais l'aoriste paraît presque indispensable : *aoristo opus est*, comme dit Bothe.

XII. Βοῦς τ(ε) a été changé par Bothe en τὰ δέ, dont βοῦς lui semble la glose : « Sed βοῦς videtur esse ab interprete. » C'est une pure hypothèse. Bothe ajoute : τὰ Ἡελίοιο *ut* τὰ Λωτοφάγων. Mais τὰ Λωτοφάγων lui-même n'est qu'à demi certain. D'ailleurs, les exemples ne sont pas identiques, et δέ devrait s'élider devant Ἡελίοιο.

XIV. Ξῖ, δ' Ὀδυσῆ.... Le vers, dans les manuscrits, est réduit à n'être qu'une ligne de mauvaise prose : Ξῖ δ' Ὀδυσῆα ξείνισεν Εὐμαιος ἀγρῷ ὑφορβός.

XV. Οῖ est le nom ancien de la lettre O, quand elle était encore longue et brève, et qu'elle représentait par un seul caractère la diphthongue ou.

XVII. Βάλες, tu frappas. Le chevrier Mélanthius et le prétendant Antinoüs frappent Ulysse, l'un d'un coup de pied et l'autre d'un escabeau. — Κύων, un chien : Argus. — Ὅν, démonstratif : celui-ci, c'est-à-dire celui qui fut frappé, Ulysse. — Ἀνέγνω. Cette reconnaissance a lieu entre le coup porté par Mélanthius et le coup porté par Antinoüs. Mais la forme de l'apostrophe a amené une prolepse, et l'ordre des faits n'a pu être observé.

XVIII. Ὀδυσσεῦς. On verra ce génitif dans l'*Odyssée*, XXIV, 398. Bothe a refait le vers comme il suit, sous prétexte que ἔριν Ἴρου devait être une glose : Σίγμα δ' ἔριν εὐχός τ' Ὀδυσῆος, δῶρά τ' ἀνάκτων.

XIX. Γρηῦς, une vieille : Euryclée. — Dindorf, en tête des *Scholies*, donne ainsi le vers : Ἦαυ δ' ἀναγνωρίζει ἐξ οὐλῆς γρηῦς Ὀδυσῆα.

XX. Ἦ δὲ,... Variante : Ἦ δὲ, Ζεὺς θάρσυνεν Ὀδυσσεύα καὶ σχέθ' Ἀχαιοῦς.

XXII. Δ(ί) manque dans les manuscrits. Mais l'analogie exigeait son rétablissement.

XXIV. Μάχνητ(αι). Les manuscrits donnent μᾶχνητ(αι), leçon impossible, puisque la première syllabe de ce mot est brève. C'est évidemment une glose qui s'est substituée au terme qu'elle servait à expliquer. Bothe, qui trouve sans doute l'expression trop précise, la remplace par μίσγητ(ο) ou μίσγητ(αι), qui a l'inconvénient d'être un peu trop vague, et sur lequel on se tromperait sans doute, si Bothe ne le donnait comme un équivalent de μάχνητ(αι). Il dit, en effet, à propos de la leçon des manuscrits: « Est id, opinor, interpretamentum « τοῦ μίσγητο sive μίσγηται. »



ΟΜΗΡΟΥ ΟΔΥΣΣΕΙΑ.

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α.

ΘΕΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΑΘΗΝΑΣ ΠΑΡΑΙΝΕΣΙΣ ΠΡΟΣ
ΤΗΛΕΜΑΧΟΝ. ΜΝΗΣΤΗΡΩΝ ΕΥΩΧΙΑ.

Invocation (1-10). Délibération des dieux au sujet d'Ulysse (11-93).

Minerve, sous la figure d'un ancien hôte d'Ulysse, se rend au palais d'Ithaque, où les prétendants de Pénélope se livrent à leurs déportements (96-112). Télémaque fait bon accueil au prétendu étranger, et s'entretient longuement avec lui (113-318). Le fils d'Ulysse, après le départ de son hôte, se sent tout réconforté; il va rejoindre les prétendants, qui écoutaient chanter l'aède Phémios, et il prend désormais le ton d'un homme et d'un chef de famille (319-364). Les prétendants sont avertis par Télémaque qu'il les sommerait, dès le lendemain, dans l'assemblée générale du peuple, d'avoir à quitter le palais; ils s'étonnent de ce langage; ils demandent des explications, puis ils continuent, jusqu'à la fin du jour, leur fête un instant interrompue (365-424). Télémaque passe la nuit à réfléchir aux conseils que lui a donnés son hôte (425-444).

Ἄνδρα μοι ἔννεπε, Μοῦσα, πολύτροπον, δὲ μάλα πολλὰ

1. Ἄνδρα μοι ἔννεπε. L'aède, selon Homère, n'est que l'écho des Muses. Ce sont les Muses qui savent les faits antiques, et qui les révèlent à leurs favoris : ceux-ci répètent au vulgaire des hommes les récits merveilleux des déesses de la poésie. Voyez les vers II, 484-486 de l'*Iliade* et la note sur ces trois vers. Voyez aussi,

Iliade, I, 1, la note sur *ἄνδρα*. — Ἄνδρα équivalant à τὸν ἄνδρα. Ce n'est pas d'un héros quelconque qu'il s'agit. Je n'ai pas besoin de rappeler que l'article proprement dit n'existe point dans Homère. — ἔννεπε, selon Curtius, est pour ἐννεπε, identique au vieux latin *insece*, c'est-à-dire *insequere* : cours après, saisis, explique,

πλάγχθη, ἐπεὶ Τροίης ἱερὸν πτολίεθρον ἔπερσεν·
 πολλῶν δ' ἀνθρώπων ἶδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω·
 πολλὰ δ' ὅγ' ἐν πόντῳ πάθεν ἄλγεα δν κατὰ θυμόν,
 ἀρνύμενος ᾗν τε ψυχὴν καὶ νόστον ἐταίρων.

5

raconte. Personne n'ignore qu'Ennius a rendu *ἐννεπς* par *insece* : « Virum mihi, Camœna, insece versutum. » — Πολύτροπον, *versutum*, fécond en ressources. Il est évident que l'épithète πολύτροπος doit être prise en bonne part, et comme un équivalent des autres qualifications homériques d'Ulysse : πολύφρων, πολύμητις, πολυμήχανος. L'idée de ruse est comprise dans l'expression, aussi bien que celle d'habileté à se tirer d'affaire en toute circonstance. Nous en avons la preuve dans la façon même dont Ulysse fera, IX, 49-20, les honneurs de sa personne, devant les Phéaciens assemblés : Εἰμ' Ὀδυσσεύς Λαερτιάδης, ὃς πᾶσι δόλοισιν Ἀνθρώποισι μέλω, καὶ μεν κλέος οὐρανὸν ἔχει. Homère admirait la ruse; et un homme *sachant se retourner*, comme nous disons familièrement, est nécessairement pour lui un homme digne de louanges. On discutait pourtant, dans les écoles antiques, la question de savoir si Homère, en appelant Ulysse πολύτροπον, avait loué ou blâmé son héros. Nous avons même l'énostasie et la λύσις, telles que les présentait Antisthène. Mais les Grecs faisaient des difficultés sur tout, et possaient souvent sans raison légitime des problèmes homériques. Il n'est pas douteux d'ailleurs que le mot πολύτροπος, chez Homère, ait un sens moral; et l'explication vulgaire s'appuie sur une tradition qui remonte jusqu'aux Homérides. L'auteur de l'*Hymne à Mercure* s'est servi deux fois de l'épithète πολύτροπος (vers 43 et vers 439), pour caractériser son jeune dieu. Antisthène, dans sa λύσις, fait de πολύτροπος un synonyme de σοφός, habile; les Alexandrins donnent des équivalences analogues : ἐμπειρος, συνετός, etc. Ennius et Cicéron traduisaient πολύτροπον par *versutum*. Aussi n'avons-nous point admis l'interprétation de certains modernes : *ayant beaucoup roulé par le monde*. Cette interprétation supprime une pensée, puisque alors ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη n'est plus que la glose de πολύτροπον. Peu importe qu'il y ait, dans Homère, des tautologies analogues. Ainsi on lit

plus loin, vers 299-300 : πατροφονῆα..., ὃ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα. Tout nous crie que πολύτροπον exprime une chose, et ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη une autre chose. — Horace a traduit, *Art poétique*, vers 441-442, le début de l'*Odyssée*; mais il n'a rendu ni πολύτροπον, ni ὃς μάλα πολλὰ πλάγχθη. — Au lieu de πολύτροπον, quelques anciens lisaient πολύχροτον, mauvaise correction de διασεύαστε.

2. Ἱερὸν est une simple épithète d'honneur. Cependant quelques anciens y voyaient une idée religieuse. *Scholies* E et V : διὰ τὸ κτισθῆναι ὑπὸ θεῶν. ἢ διὰ τὴν πρὸς Δία εὐσεβεῖαν. — Ἐπερσεν. C'est Ulysse qui commandait les hommes enfermés dans le cheval de bois. Voyez, VIII, 500-520, le chant de Démodocus.

3. Νόον. Horace traduit ce mot par *mores*. C'est évidemment le vrai sens. Zénodote avait changé νόον en νόμον, correction rejetée par Aristarque, comme faussant la pensée. D'ailleurs νόμος n'est point un mot d'Homère; et, comme dit Karl Lehrs, sût-il dix fois dans Homère, la leçon de Zénodote n'en vaudrait pas mieux : « prae egregio νόον, malam illam et falsam, « etiamsi decies νόμος apud Homerum legeretur. »

4. Ὅν κατὰ θυμόν se lie, d'après Nicanor (*Scholies* Q, S et V), à ἀρνύμενος, et non à πάθεν ἄλγεα : ἐνταῦθα στικτέον εἰς τὸ ἄλγεα, εἴτα δν κατὰ θυμόν ἀρνύμενος. Cette explication est réfutée par le vers XIII, 90 : Ὅς πρὶν μὲν μάλα πολλὰ πάθ' ἄλγεα δν κατὰ θυμόν. Nicanor n'a pas été bien inspiré ici en rejetant la ponctuation d'Aristarque.

5. Ἀρνύμενος, *captans*, tâchant d'avoir. C'est l'explication ordinaire. Avec ce sens, ψυχὴν ne peut signifier que *vie sauve*. Mais les anciens n'étaient point d'accord sur l'interprétation du passage. Quelques-uns regardaient ἀρνύμενος, à cette place, comme synonyme de ἀντιπατάλλω. De cette façon, Ulysse ferait complète abnégation de lui-même. *Scholies* Q et V : αὐτὸς ἀπολέσθαι θέλων ἵνα σώσῃ τοὺς ἐταίρους. Cela est bien raffiné. L'Ulysse

Ἄλλ' οὐδ' ὥς ἐτάρους ἐρρύσατο, ἰέμενός περ·
αὐτῶν γάρ σφετέρησιν ἀτασθαλίησιν ὀλοντο·
νήπιοι, οἳ κατὰ βοῦς Ὑπερίονος Ἥελιοιο
ἦσθιον· αὐτὰρ ὁ τοῖσιν ἀφειλετο νόστιμον ἦμαρ.
Τῶν ἀμόθεν γε, θεά, θύγατερ Διός, εἶπε καὶ ἡμῖν.

10

d'Homère, sans être égoïste, ne fait pas si bon marché de sa personne, et songe avant tout, comme on dit, à conserver sa peau. Laissons donc à ἀρνύμενος sa signification traditionnelle, confirmée par les paroles mêmes d'Ulysse, XXIII, 253 : Νόστον ἐταίροισιν διζήμενος, ἧδ' ἐμοὶ αὐτῷ. C'est ainsi que l'entendait Horace, dans ces vers où il peint l'indomptable énergie d'Ulysse, et qui sont directement inspirés du texte même de l'invocation de l'*Odyssée* : « Qui domitor Trojæ multorum providus urbes Et mores hominum insperxit, latumque per æquor, Dum sibi, dum sociis redditum parat, aspera multa Pertulit, adversis rerum immersabilis undis (*Épîtres*, I, II, 49-52). » Voyez d'ailleurs les exemples homériques ἀρνύμενοι, ἀρνύμενος, ἀρνύσθην, *Iliade*, I, 459; VI, 446; XXIII, 460. Ils s'expliquent tous d'une façon analogue au sens que nous préférons ici : *expetentes, provehens, assequi conabantur*. — Le mot ἀρνύμενος, dans l'*Odyssée*, est un ἀπαξ εἰρημῖνον.

6. Οὐδ' ὥς, *ne sic quidem*, pas même ainsi, c'est-à-dire pas même au prix de tant de maux endurés.

7. Αὐτῶν. Quelques-uns lisent αὐτοί, comme au vers 33. Mais nous savons, par de sûrs témoignages, que αὐτῶν était ici la leçon d'Aristarque et de tous les Alexandrins. De plus, presque tous les manuscrits donnent αὐτῶν. Hayman préfère la correction byzantine, mais il ne dit pas pourquoi. Αὐτῶν σφετέρησιν a son exact équivalent en latin : *suas ipsarum*. Enfin le sujet n'a pas besoin d'être exprimé.

8-9. Κατὰ doit être joint à ἦσθιον.

8. Ὑπερίονος. Voyez, dans l'*Iliade*, la note VIII, 480. Didyme (*Scholies* V) prenait ici le mot comme épithète : ἐπιθετικῶς, ἀπὸ τοῦ ὑπὲρ ἡμᾶς λέγειν. C'est plutôt le nom patronymique : *filis d'Hypérion*. Ὑπερίων est une syncope, pour Ὑπεριονίων.

9. Νόστιμον ἦμαρ, le jour du retour, ou simplement le retour, comme δούλιον

ἦμαρ signifie l'esclavage, ἐλευθέρων ἦμαρ la liberté, etc.

10. Τῶν ἀμόθεν γε, ... Hayman croit ce vers interpolé, et il le met entre crochets. Il donne deux raisons d'athétèse : ἀμόθεν, ou, comme il écrit, ἀμόθεν, est inconnu dans l'usage épique, et Διός, devant εἶπε, ne peut avoir la finale brève. La première raison est détestable ; car il faudrait, à ce compte, retrancher tous les vers où se trouve un mot une seule fois employé par Homère et inusité chez les poètes épiques postérieurs. L'autre raison ne vaut que pour ceux qui veulent que le verbe εἶπεν ait eu toujours et partout le digamma. Bekker lui-même, tout digamiste qu'il est, laisse le vers dans le texte, et écrit εἶπε sans F, comme tout le monde. — Τῶν est un partitif, et il dépend de εἶπε. Il est aussi en rapport avec ἀμόθεν. Le poète veut savoir quelques-uns des faits qui concernent Ulysse ; mais il laisse à la Muse le soin de choisir parmi les aventures du héros, et de commencer le récit à sa guise. — Ἀμόθεν est l'opposé de οὐδαμόθεν, et il équivaut à ἀπὸ τινος τόπου, ἀπὸ τινος μέρους. En y rattachant τῶν, qui joue un double rôle, et en traduisant l'idée contenue dans γε, on a le sens que j'ai indiqué plus haut. Didyme (*Scholies* S et V) : τῶν περὶ τὸν Ὀδυσσεῖα ὁπόθεν θέλεις πράττων ἀπὸ τινος μέρους ἀρξαμένη διηγοῦ ἡμῖν. Cette explication se trouve aussi, dans les *Scholies*, sous une forme plus courte : ἀπὸ τινος μέρους ὁπόθεν θέλεις. — Curtius explique ἀμόθεν comme Didyme et comme tous les Alexandrins ; car il le traduit par *von irgendwoher* (de quelque part, de quelque lieu). Seulement, il lui donne l'esprit rude. — Dans l'Homère-Didot, ἀμόθεν a en regard *partim*, et γε, *certe*. Il fallait *undecumque et saltem*. L'idée *partim* est contenue dans τῶν, et non exprimée dans ἀμόθεν. Le poète est plus modeste que ne le ferait la certitude d'être obéi par la Muse. — Καὶ ἡμῖν, à nous aussi, c'est-à-dire à

Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες, ὅσοι φύγον αἰπὺν ὄλεθρον,
οἴκοι ἔσαν, πόλεμόν τε πεφευγότες ἤδ' ἐθάλασσαν·
τὸν δ' οἶον, νόστου κεχρημένον ἤδ' ἐγυναικός,
Νύμφη πότνι' ἔρυκε Καλυψώ, δια θεάων,
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, λιλαιομένη πόσιν εἶναι. 15
Ἄλλ' ὅτε δὴ ἔτος ἦλθε, περιπλομένων ἐνιαυτῶν,
τῷ οἱ ἐπεκλώσαντο θεοὶ οἰκόνδε νέεσθαι
εἰς Ἰθάκην (οὐδ' ἔνθα πεφυγμένος ἦεν ἀέθλων,
καὶ μετὰ οἷσι φιλοισι), θεοὶ δ' ἐλέαιρον ἄπαντες
νόσφι Ποσειδάωνος· ὁ δ' ἀσπερχὲς μενέαινεν 20
ἀντιθέῳ Ὀδυσῇ, πάρος ἦν γαῖαν ἰκέσθαι.
Ἄλλ' ὁ μὲν Αἰθίοπας μετεκίαθε τηλόθ' ἐόντας
(Αἰθίοπας, τοὶ διχθὰ δεδαΐαται, ἔσχατοι ἀνδρῶν,

moi et à ceux qui m'entendront répéter ces chants.

11. Ἐνθ(α), alors, c'est-à-dire au temps où prend le récit. La Muse, et Homère avec elle, se jette ici, comme parle Horace, *in medias res*, sauf à raconter plus tard, par la bouche d'Ulysse, ce qui s'était passé depuis le départ de Troie jusqu'au moment dont il s'agit dans cette entrée en matière. — Je n'ai pas besoin de rappeler que le début de l'*Énéide* ressemble à celui de l'*Odyssée*, comme l'invocation de Virgile est une imitation et un développement de l'invocation d'Homère. — Ἄλλοι. Ce sont les héros qui avaient aidé Ulysse à prendre Troie.

13. Τὸν équivalent ici à ἐκείνον, et non pas simplement à αὐτόν. Ulysse était le plus grand de tous les héros qui avaient survécu. C'est ce qu'exprime τὸν emphatique. — Ἐγυναικός. L'amour d'Ulysse pour sa femme explique pourquoi Calypso perdait ses peines. Didyme (*Scholies H et V*) : ἡδὲ γυναικὸς οἰκείῳ προσέειπεν, ἵνα καταφρονήσῃ καὶ θεᾷ ἑρώσῃ.

14. Καλυψώ. Cette nymphe était, selon Homère, une fille d'Atlas, et elle habitait une île appelée Ogygie. Voyez plus loin, vers 52 et 85.

15. Σπέσσι. Ancienne variante, σπέσιν ou σπέσι. *Grand Étymologique* Miller : σπέα· σπέος, σπέος; ἡ εὐθεία τῶν πληθυντικῶν σπέεα, καὶ συγκοπῇ σπέα, ὡς περ κλέος, κλέα καὶ κλέα· αἶεδι δ' ἀρα κλέα ἀνδρῶν (*Iliade*, IX, 189)· σπέεος;

σπέσι.... ὅταν οὖν γένηται σπέσι, συγκοπὴ ἐστίν, οἶον· ἐν σπέσι γλαφυροῖσιν.

17. Τῷ, *quo*, c'est-à-dire *in quo anno*. — Οἱ ἐπεκλώσαντο, avaient filé pour lui : lui avaient assigné par leurs décrets.

18. Οὐδ' ἔνθα, *ne tum quidem*, pas même alors. Ulysse, en effet, aura fort à lutter pour redevenir maître dans son palais et dans son île.

19. Θεοὶ δ(έ). La conjonction n'est point redondante. Elle équivalait à τότε, et elle correspond à ἀλλ' ὅτε δὴ. Cette sorte de reprise est très-fréquente chez Homère.

20. Μενέαινεν. Neptune vengeait son fils Polyphème, dont Ulysse avait crevé l'œil unique.

22. Ὁ μὲν. Il s'agit de Neptune. — Αἰθίοπας. Les dieux aimaient à visiter les Éthiopiens, et à séjourner parmi eux. Voyez les vers I, 423-424 de l'*Iliade*, et, à ce vers 423, la note sur Αἰθιοπῆας. — Μετεκίαθε. Ancienne variante, μετακίαθε. *Scholies H* : τὸ καὶ διέθογον διὰ τὸ μέτρον. Cette correction était absolument inutile; car l'accent suffisait, chez Homère, surtout à l'antépénultième, pour rendre longue une syllabe brève.

23. Αἰθίοπας. Ancienne variante, Αἰθίοπας. Avec cette leçon, Αἰθίοπας, τοὶ équivalait à οἱ Αἰθίοπας; lesquels Éthiopiens. Voyez, *Iliade*, VI, 395, la note sur Ἥστίων, δς. — La reprise de la phrase par la répétition du mot Αἰθίοπας est le seul exem-

οἱ μὲν δυσομένου Ὑπερίονος, οἱ δ' ἀνιόντος),
 ἀντιῶν ταύρων τε καὶ ἀρνεῶν ἑκατόμβης. 25
 Ἔνθ' ὄγε τέρπετο δαίτῃ παρήμενος· οἱ δὲ δὴ ἄλλοι
 Ζηγὸς ἐνὶ μεγάροισιν Ὀλυμπίου ἀθροὶ ἦσαν.
 Τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε·
 μνήσατο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀμύμονος Αἰγίσθοιο,
 τὸν β' Ἀγαμεμνονίδης τηλεκλυτὸς ἔκταν' Ὀρέστης· 30
 τοῦ ὄγ' ἐπιμνησθεὶς ἔπε' ἀθανάτοισι μετηύδα·
 ὦ πόποι, οἷον δὴ νῦ θεοὺς βροτοὶ αἰτιῶνται.
 Ἐξ ἡμέων γάρ φασι κάκ' ἔμμεναι· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ

ple d'épanalepse qu'il y ait dans l'*Odyssee*. Eustathe : παρασημειοῦνται οἱ καλαιοὶ τὸν ποιητὴν ἐν μὲν Ἰλιάδι πολλαῖς ἐπιναλήψεσι χρῆσθαι· ἐνταῦθα δὲ, μᾶλλον κατὰ τοὺς Αἰθίοπας. Cette note provient du commentaire d'Aristarque. Voyez la note sur le vers XXII, 128 de l'*Iliade*. Je rappelle que l'expression οἱ καλαιοί, dans Eustathe, désigne les Alexandrins, et que les passages où elle se trouve sont presque toujours des citations d'Aristarque, arrivées de main en main jusqu'aux compilateurs que compile Eustathe.

24. Δυσομένου, en regard de ἀνιόντος. C'est ainsi qu'Hésiode, *Œuvres et Jours*, vers 381-382, dit, en parlant des Pléiades, δυσομένων au futur, après avoir dit ἐπιτελλομένων au présent. Bothe, dans ses *Addenda et emendanda*, veut que δυσομένου, chez Homère, ne soit qu'une faute de copiste, et ne doute point qu'il faille écrire δυομένου. Il n'y a aucune trace de cette leçon δυομένου, ni dans les *Scholies*, ni dans les manuscrits, ni chez Eustathe. La seule variante connue est δυσσομένου, orthographe évidemment fautive. L'exemple d'Hésiode justifie suffisamment la vulgate. Il y a d'ailleurs, selon moi, une vraie raison de préférer δυσομένου à δυομένου. C'est pendant le jour que s'accomplissaient, au temps d'Homère, tous les actes de la vie sociale : le soleil dont parle le poète est sur l'horizon ; l'occident est le côté où il se couchera. — Suivant quelques modernes, δυσομένου est un aoriste, et non un futur. C'est dūsseto qui a inspiré cette hypothèse, dont les anciens n'ont pas eu l'idée. Elle est peu plausible, et en tout cas fort inutile. — Ὑπερίονος est le sy-

nonyme de ἥλιου, et non plus, comme au vers 8, un simple qualificatif.

26. Οἱ δέ, mais eux, à savoir, ἄλλοι : les autres dieux.

29. Ἀμύμονος ne peut avoir ici un sens moral. C'est une épithète purement honorifique ; et, en effet, Égisthe était un grand personnage, un homme de noble race. C'est donc sans raison que Payne Knight et Dugas Montbel taxent d'absurdité le vers 29, et condamnent par conséquent, avec celui-là, les vers 30 et 31. Didyme (*Scholies* H, P et V) : κατὰ γένος ἀγαθοῦ. Hayman rapproche les expressions anglaises *honourable, gallant, learned, gentleman*, qui ne sont que des termes de politesse, et qui ont perdu, dans l'usage, leur signification première et précise.

34. Ἐπε' ἀθανάτοισι μετηύδα. Ancienne variante, ἔπεζ πτερόεντα προσηύδα.

32. ὦ πόποι. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 254. — Οἷον, *qualiter*, de quelle façon, dans le sens de *voyez comme*. Il ne faut pas traduire par *quantum*, par *combien*. Ce n'est pas *δσον*.

33. Καί, selon Aristarque, est redondant. *Scholies* H, M et Q : σημειοῦται Ἀρίσταρχος· λέγων τὸν καὶ σύνδεσμον περιττεύειν. De cette façon, Jupiter dit que les hommes sont toujours les artisans de leurs propres malheurs. Il est probable qu'Aristarque n'entendait pas περιττεύειν dans un sens absolu ; car le mot καὶ fortifie l'expression, dès qu'il ne la restreint pas. Je le traduirais volontiers par *oui*. Tous les modernes lui donnent son sens ordinaire : *etiam*, aussi. Mais les dieux d'Homère ne frappent jamais un mortel sans

σφῆσιν ἀτασθαλίῃσιν ὑπέρμορον ἄλγε' ἔχουσιν ·
 ὥς καὶ νῦν Αἰγισθος ὑπέρμορον Ἀτρεΐδαι
 γῆμ' ἄλοχον μνηστήν, τὸν δ' ἔκτανε νοστήσαντα,
 εἰδὼς αἰπὺν ὄλεθρον · ἐπεὶ πρό οἱ εἶπομεν ἡμεῖς,
 Ἑρμείαν πέμψαντες, εὖσκοπον Ἀργειφόντην,
 μήτ' αὐτὸν κτείνειν μήτε μνάσθαι ἄκοιτιν ·
 ἐκ γὰρ Ὀρέσταιο τίσις ἔσσεται Ἀτρεΐδαι,
 δὀππότ' ἂν ἡδῶσῃ τε καὶ ᾗς ἱμείρεται αἶψα.

35

40

qu'il l'ait mérité pour une cause ou pour une autre. Tout ce qu'on peut leur reprocher, c'est de mêler quelquefois la passion à la raison, et de ne pas rester dans la juste mesure. Ils pèchent souvent, ou par un excès de sévérité, ou par un excès d'indulgence.

34. Ὑπέρμορον, orthographe d'Aristarque. D'autres Alexandrins écrivaient ὑπὲρ μόρον en deux mots, leçon préférée par Bekker, Hayman et d'autres. Le sens est exactement le même avec l'une et l'autre écriture. Hérodien dit que l'orthographe est à volonté. On a vu ὑπέρμορα dans l'*Iliade*, II, 188, forme qui ne peut pas se résoudre en deux mots, et qui semble prouver l'existence de l'adjectif ὑπέρμορος. *Grand Étymologique* Miller : γίνεται ὑπέρμορος ὡς ὠκύμορος, καὶ τὸ οὐδέτερον ὑπέρμορον, καὶ τὸ κληθυντικὸν ὑπέρμορα. Mais il reconnaît qu'ici, comme au vers de l'*Iliade*, XX, 30, ὑπὲρ μόρον en deux mots est soutenable : καὶ τοῦτο καὶ τὸ ἐν Ὀδυσσεΐ, νῦν Αἰγισθος ὑπὲρ μόρον, κατὰ διάλυσιν ἀναγινώσκουσιν, ὁμοίως τῷ μὴ καὶ ὑπὲρ μοῖραν δόμον Ἀΐδος (*Iliade*, XX, 336).

37. Οἱ, *ipsi*, à lui-même.

38. Ἑρμείαν.... Le vers était fort différent dans le texte de Marseille. Didyme (*Scholies* H et M) : ἡ Μασσαλιωτικὴ γράφει· Πέμψαντες Μαίης ἐρικυδέος ἀγλαὸν υἱόν. — Ἑρμείαν. La forme épique du nom d'Hermès est Ἑρμείας. Mais on verra une fois Ἑρμῆς, XXIV, 1. — Πέμψαντες. Zénodote et Aristophane de Byzance écrivaient πέμψαντα. Ceux qui admettaient ce duel l'expliquaient ou par ἐγὼ καὶ ἡμεῖς, ou par ἐγὼ καὶ Ἥρῃ. Dans le premier cas, c'est le même sens au fond qu'avec πέμψαντες. Dans le second, c'est une allusion à un des attributs spéciaux

de Jupiter et de Junon. *Scholies* H, M et Q : γαμήλιοι γὰρ οὗτοι. La vulgate a l'avantage de la netteté; et c'est pour cela sans doute qu'Aristarque l'a préférée. — Ἑὖσκοπον. Un manuscrit donne δῖακτρον. Cette leçon, impossible à la suite de πέμψαντες, provient évidemment des textes qui portaient πέμψαντες. — Ἀργειφόντην. Voyez la note II, 403 de l'*Iliade*. Homère n'ayant nulle part fait allusion au mythe d'Io, l'interprétation vulgaire de l'épithète Ἀργειφόντης (meurturier d'Argus) était contestée par quelques anciens; mais celles qu'ils y substituaient ne sont guère plausibles. *Scholies* S : ἡ τὸν ἀργὸν καὶ καθαρὸν φόνου, ἡ τὸν φονεύσαντα Ἄργον, τὸν πολυόματον, ὃς ἐφύλασσε τὴν Ἰὼ, ἡ τὸν φονέα τῆς ἀργίας, ἡ ὅστις τοὺς ἀργούους καὶ ἀπράκτους λογισμοὺς ἀναίρει.

39. Κτείνειν. Ancienne variante, κτείνειαι.

40. Τίσις ἔσσεται. Remarquez le passage du discours indirect au discours direct. Aristarque (*Scholies* H) : ἐνταῦθεν ἐκ τοῦ διηγηματικοῦ μετῆλθεν ἐπὶ τὸ μνημητικόν. Jupiter reproduit, comme il va le dire plus bas, les paroles mêmes de Mercure. Voyez, au vers 42, ὥς ἔφατ' Ἑρμείας. — Ἀτρεΐδαι désigne Agamemnon, et il dépend de τίσις : vengeance d'Atride sera, c'est-à-dire le meurtre d'Agamemnon sera vengé. Aristarque (*Scholies* H) : τὸ δὲ Ἀτρεΐδαι οὐ κατὰ τοῦ Ὀρέσταιου, ἀλλὰ κατὰ τοῦ Ἀγαμέμνονος τέτακται. Cependant on voit, par d'autres scholies, que quelques Alexandrins entendaient Atride d'Oreste lui-même, comme *Éacide* se dit d'Achille, qui n'était pourtant que le petit-fils d'Éacus. Mais l'explication rigoureuse est préférable, et grammaticalement et pour la précision du style.

41. Ἰμείρεται est au subjonctif, pour ἱμείρηται. Ancienne leçon ἐπιδῆσεται.

“Ὡς ἔφαθ’ Ἑρμείας, ἀλλ’ οὐ φρένας Αἰγίσθοιο
παῖθ’ ἀγαθὰ φρονέων · νῦν δ’ ἀθρόα πάντ’ ἀπέτισεν.

Τὸν δ’ ἡμείβετ’ ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·

“Ὡ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων,
καὶ λίην κεῖνός γε εἰκότι κεῖται δλέθρῳ. 45

“Ὡς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος ὅτις τοιαῦτά γε βέζοι.

Ἀλλὰ μοι ἄμφ’ Ὀδυσῆϊ δαΐφροني δαίεται ἦτορ,
δυσμόρῳ, ὃς δὴ δηθὰ φίλων ἀπο πῆματα πάσχει,
νήσω ἐν ἀμφιρῦτῃ, ὅθι τ’ ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης. 50
Νῆσος δενδρήεσσα, θεὰ δ’ ἐν δώματα ναίει,

43. Ἀθρόα, en masse, c'est-à-dire d'un seul coup. — Πάντ(α), tout : tous 'les crimes qu'il a commis. — Ἀπέτισεν a pour sujet Αἰγίσθος sous-entendu. — Achille dit à Hector, *Iliade*, XXII, 271 : νῦν δ' ἀθρόα πάντ' ἀποτίσεις Κῆδε' ἐμῶν ἐτάρων, οὓς ἔκτανες ἔγχεϊ θύων.

44. Γλαυκῶπις. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 206. J'ajoute ici que Curtius rapproche γλαυκός, γλαυκῶπις, γλαῦξ et γλαύσσω, et que γλαυκός lui-même signifie, selon lui, *brillant* (*licht, schimmernd*). Il traduit donc γλαυκῶπις par *lichtaugig* (aux yeux brillants). Il cite le scholiaste d'Apollonius de Rhodes, *Argonautiques*, I, 1280 : διαγλαύσσουσιν ἀντι τοῦ φωτίζουσιν ἢ διαλάμπουσιν, ὅθεν καὶ ἡ Ἀθηναῖα γλαυκῶπις, καὶ ἡ γλήνη ἡ κόρη τοῦ ὀφθαλμοῦ, παρὰ τὸ γλαύσσειν, ὃ ἐστὶ λάμπειν. Euripide donne à la lune l'épithète de γλαυκῶπις. Il est impossible, par conséquent, de justifier la traduction vulgaire : aux yeux bleus, aux yeux d'azur. Minerve a les yeux brillants, voilà tout ; et Homère ne dit point de quelle couleur étaient proprement les yeux de Minerve.

45. Ὡ πάτερ.... On a vu ce vers, *Iliade*, VIII, 31.

46. Λίην, comme le latin *nimis*, signifie *beaucoup* aussi bien que *trop* ; et καὶ λίην est une affirmation très-énergique : *oui, certes*.

49. Ὅς δὴ δηθὰ. Les Grecs ont aimé de tout temps les alliterations. — Πῆματα πάσχει. Ancienne variante, τῇλ' ἀλάληται.

50. Ἀμφιρῦτῃ signifie que l'île est située loin de toute terre, et qu'elle n'a en vue ni le continent ni aucune autre île. Si

elle était comme une des îles de l'Archipel, elle serait bien entourée d'eau, mais la mer ne roulerait pas librement autour d'elle. — Au lieu de ἀμφιρῦτῃ, Strabon lisait Ὀγυγίῃ, le nom de l'île. — Ὀμφαλός, le nombril, c'est-à-dire le point central. Bothe : « Sic urbs Delphorum dicebatur umbrilicus terræ. » Le développement ὅθι τ' ὀμφαλός ἐστι θαλάσσης prouve que ἀμφιρῦτῃ n'est pas une simple épithète poétique. Minerve ne fait point une description ; elle explique comment Ulysse n'a pas pu se sauver. Aucun navire ne fréquente les parages d'Ogygie ; et Ulysse a beau être le premier nageur du monde, il lui faut prendre son parti, car il ne sait pas même de quel côté il aurait chance de trouver une terre habitée. — Quelques anciens faisaient ici de ὀμφαλός un synonyme de βάθος. Mais presque tous lui laissaient le sens ordinaire. Didyme (*Scholies* V) : μέση τῆς περὶ αὐτὴν θαλάσσης.

51. Νῆσος δενδρήεσσα, sous-entendu ἐστὶ. Quelques-uns prennent ceci pour une épanalepse, et ne mettent qu'une virgule après θαλάσσης. Hayman : « Épanalepsis « with case varied by attraction of ὀμφαλός preceding. » On a vu plus haut, note sur le vers 23, qu'Aristarque n'avait signalé, dans l'*Odyssée*, qu'une seule épanalepse. Eustathe, au vers 24, nous a conservé l'opinion d'Aristarque sur ce passage-ci : τὸ δὲ νήσω ἐν ἀμφιρῦτῃ, νῆσος δενδρήεσσα, οὐκ ἐπανάληψις εἶναι δοκεῖ, διότι οὐχ ὁμοιοπτικῶς ἔχει. D'après cette doctrine, Ἡετίων, *Iliade*, VI, 395, n'est point une épanalepse ; et, si l'on écrivait Αἰθίοπες au lieu de Αἰγίοπες, *Odyssée*, I, 23, il n'y aurait plus un

Ἄτλαντος θυγάτηρ ὀλοόφρωνος, ὅστε θαλάσσης
 πάσης βένθεα οἶδεν, ἔχει δέ τε κίονας αὐτὸς
 μακράς, αἱ γαῖάν τε καὶ οὐρανὸν ἀμφὶς ἔχουσιν.
 Τοῦ θυγάτηρ δύστηνον ὀδυρόμενον κατερύκει,
 αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι καὶ αἰμυλλοῖσι λόγοισιν
 θέλγει, ὅπως Ἰθάκης ἐπιλήσεται· αὐτὰρ Ὀδυσσεύς,
 ἰέμενος καὶ καπνὸν ἀποθρώσκοντα νοῆσαι
 ἥς γαίης, θανέειν ἱμεῖρεται. Οὐδέ νυ σοὶ περ

55

seul exemple d'épanalepse dans la seconde des épopées homériques. D'ailleurs on peut discuter sur la ponctuation. Hayman suit Dindorf et Bekker. Ameis et La Roche, comme les éditeurs vulgaires, séparent θαλάσσης de νῆος par un point.

52. Ἄτλαντος θυγάτηρ. Hésiode, dans la *Theogonie*, vers 359, range Calypso parmi les filles de l'Océan et de Téthys. — Ὀλοόφρωνος. Minerve, fille de Jupiter, parle en ennemie des Titans. Atlas avait été un des révoltés punis par Jupiter. — Quelques anciens rapportaient ὀλοόφρωνος à θαλάσσης. D'autres prétendaient que la terminaison *ος* n'était qu'une addition parasite, et que les premiers textes écrits donnaient ΟΛΟΟΦΡΟΝ, c.-à-d. ὀλοόφρων, se rapportant à Calypso. Didyme (*Scholies* H, P, Q et V) : οἱ δὲ τὸ ἐξῆς, θαλάσσης ὀλοόφρωνος..... ἡ ἐγγράπτο κατὰ τὴν ἀρχαίαν γραφὴν· εἰτά τι; μὴ νοήσας προσέθηκε τὸ *ος*. Enfin on discutait sur l'orthographe du mot, qui devait, selon quelques-uns, porter l'esprit rude, et par conséquent n'avait pas un sens défavorable. Didyme (mêmes *Scholies*) : οἱ δὲ ἐδάσαναν, ἵν' ἡ περὶ τῶν ὄλων φρονούντος. Mais ce sont là des subtilités, et il n'y a lieu de rien changer ni à la ponctuation ni à l'écriture. Hérodién (*Scholies* H) : ἀμεινον δὲ φιλοῦντας ἀκούειν τοῦ τὰ ὀλεθρία φρονούντος. Virgile, *Énéide*, IV, 747, qualifie Atlas d'une épithète défavorable (*Atlantis duri*), et cela dans un vers inspiré certainement par un souvenir de l'*Odyssée*.

53. Ἐχει, *sustinet*, soutient. Le ciel, selon Homère, est comme un toit porté par des colonnes, et ces colonnes posent sur le dos d'Atlas. Si Atlas n'était pas là, le ciel s'écroulerait. Cependant quelques anciens donnaient à ἔχει un sens moral.

Grand Étymologique Miller : ἔχει δὲ τε κίονας αὐτὸς, ἀντὶ τοῦ φυλάσσει ἡ ἐπιμελεῖται. La tradition des poètes ne permet pas d'adopter cette explication. Homère entend physiquement la chose. — Κίονας. Dans le *Prométhée* d'Eschyle, Atlas n'a sur son dos qu'une seule colonne; mais c'est la colonne centrale, celle qui soutient le toit, et, comme parle Eschyle, vers 349, *la colonne du ciel et de la terre*, c'est-à-dire une colonne qui va de la terre au ciel, ou, selon l'expression d'Homère, qui les sépare, qui les tient à distance. Voyez la note suivante.

54. Ἀμφὶς ἔχουσιν, *distinent*, tiennent à distance. Sans les colonnes, le ciel ne serait plus un toit. Il viendrait s'appliquer sur la terre.

55. Αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι. Quelques manuscrits donnent αἰεὶ δ' ἐν μαλακοῖσι, leçon que Bothe a préférée. Mais l'exemple de Sophocle allégué par lui à ce sujet, en λόγους παύειν, *Philoctète*, vers 1310-1311, ne prouve point que ἐν ait rien à faire dans le vers de l'*Odyssée*.

57. Ἐπιλήσεται doit être pris pour le futur même, et non pour un subjonctif, où la longue serait changée en brève. Homère dit, *Iliade*, I, 436 : ὅπως ἀντάξιον ἔσται. Cet exemple ne laisse aucun doute sur la question.

58. Καὶ καπνὸν, *vel fumum*, ne fût-ce que la fumée. Ulysse ne demande même pas à revenir dans sa chère Ithaque; il désire seulement la voir encore, ne fût-ce que de loin. Les passages latins qu'on cite comme des imitations de ceci (Ovide, *Ponétiques*, I, III, 33 et Rutilius, *Itinéraire*, I, 195) ne rappellent qu'imparfaitement l'admirable tableau d'Homère.

59. Ἡς γαίης dépend de ἀποθρώσκοντα, et non de καπνὸν. — Θανέειν ἱμεῖρεται

ἐντρέπεται φίλον ἦτορ, Ὀλύμπιε. Οὐ νύ τ' Ὀδυσσεύς 60

Ἄργειων παρὰ νηυσὶ χαρίζετο ἱερὰ ῥέζων

Τροίῃ ἐν εὐρείῃ; Τί νύ οἱ τόσον ὠδύσαο, Ζεῦ;

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·

Τέκνον ἔμδν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.

Πῶς ἂν ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θείοιο λαβοίμην, 65

δς περὶ μὲν νόον ἐστὶ βροτῶν, πέρι δ' ἱρὰ θεοῖσιν

ἀθανάτοισιν ἔδωκε, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.

Ἀλλὰ Ποσειδάων γαῖήχορος ἀσκελὲς αἰεὶ

Κύκλωπος κεχλωται, δν ὀφθαλμοῦ ἀλάωσεν,

ἀντίθεον Πολύφημον, δου κράτος ἔσκε μέγιστον 70

peut s'expliquer de deux manières. Ulysse, désespéré de ne plus revoir sa patrie, refuse l'immortalité que lui offre Calypso, et ne désire plus que la mort. C'est l'interprétation ordinaire. Mais quelques-uns entendaient, d'une façon à la fois plus fine et plus expressive, qu'Ulysse serait heureux de ne point survivre, une fois qu'il aurait vu la fumée s'élever de son île. *Scholies* M et Q : τινὲς δὲ λείπειν φασὶ τὸ τοῦ τοῦ τυχῶν.

60. Οὐ νύ τ' est pour οὐ νύ τοι. Il s'agit spécialement des sacrifices en l'honneur de Jupiter. La syllabe oi s'élide rarement; mais il y a des exemples incontestables de cette élision. Voyez, dans l'*Iliade*, la note VI, 165.

62. Τροίῃ. Chez Homère, Τροίῃ est ordinairement la plaine d'Ilion, et n'est presque jamais la ville. Voyez dans l'*Iliade*, I, 129, la note sur Τροίην. Ici il n'y a aucun doute sur le sens. Il s'agit évidemment du camp des Grecs sur le rivage de la Troade. — Payne Knight suppose le vers 62, mais pour une raison qui n'a de valeur qu'aux yeux de ceux qui admettent qu'Homère disait Τροφίῃ avec digamma; car alors ce mot est un anapæste et non plus un spondée. Bekker lui-même écrit Τροίῃ, ainsi que tout le monde, et garde le vers. Dugas Montbel approuvait l'athétèse de Payne Knight, comme donnant au style quelque chose de plus dégagé et de plus rapide. — ὠδύσαο. Le mot Ὀδυσσεύς se rattache à ὀδύσσομαι. On suppose que le poète a joué avec intention sur le rapprochement des deux mots. Ce n'est

qu'une supposition, mais non déraisonnable; car les Grecs ont aimé de tout temps les exercices de ce genre.

64. Ἐρκος ὀδόντων. Voyez la note IV, 350 de l'*Iliade*. La formule ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων est assez fréquente chez Homère.

65. Ἐπειτ(α), ensuite, c'est-à-dire désormais, ou plutôt jamais. — Θεοῖοιο. Aristarque faisait remarquer cette épithète, qui est en effet bien remarquable dans la bouche de Jupiter, parlant d'un simple mortel né d'un homme et d'une femme ordinaires. L'honneur fait au héros est justifié par les deux vers suivants; Ulysse est tout à la fois le plus intelligent et le plus pieux des mortels.

66. Πέρι se joint à ἐστὶ, mais πέρι s'explique à part. La plupart des éditeurs écrivent le second comme le premier, et le joignent à ἔδωκε du vers suivant. Mais presque tous les manuscrits donnent πέρι adverb, à la deuxième place; et l'on n'a jamais entendu περιδίδωμι comme signifiant *donner plus que personne*. Au reste, l'interprétation de la phrase ne présente aucune difficulté. Didyme (*Scholies* H et V): ὑπερβαῖ τὸν νοῦν τῶν ἀνθρώπων καὶ συνέσει καὶ εὐσεβείᾳ.

69. Κύκλωπος, génitif causal: à propos du cyclope.

70. Ἀντίθεον doit être pris dans son sens ordinaire. Polyphème était affreux et d'un caractère abominable; mais il était de naissance divine, et il avait une taille et une force prodigieuses, ce qui suffit pour justifier l'emploi homérique de l'épithète.

πᾶσιν Κυκλώπεσσι · Θόωσα δέ μιν τέκε Νύμφη,
Φόρκυνος θυγάτηρ, ἄλως ἀτρυγέτοιο μέδοντος,
ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι Ποσειδάωνι μιγεῖσα.

Ἐκ τοῦ δὴ Ὀδυσῆα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
οὔτι κατακτείνει, πλάζει δ' ἀπὸ πατρίδος αἴης.
Ἄλλ' ἄγεθ', ἡμεῖς οἶδε περιφραζώμεθα πάντες
νόστον, ὅπως ἔλθῃσι · Ποσειδάων δὲ μεθήσει
δν χόλον · οὐ μὲν γάρ τι δυνήσεται ἀντία πάντων
ἀθανάτων ἀέκητι θεῶν ἐριδαινέμεν οἶος.

Τὸν δ' ἡμέιβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη ·
Ὡ πάτερ ἡμέτερε Κρονίδη, ὕπατε κρειόντων,
εἰ μὲν δὴ νῦν τοῦτο φίλον μακάρεσσι θεοῖσιν,
νοστήσαι Ὀδυσῆα δαίφρονα δνδε δόμονδε,
Ἑρμείαν μὲν ἔπειτα, διάκτορον Ἀργειφόντην,
νῆσον ἐς Ὀγυγίην ὀτρύνομεν, ὄφρα τάχιστα

— Quelques anciens prétendaient que ἀντί-
θεον est ici en mauvaise part : τὸν θεομά-
χον, l'ennemi des dieux. Mais il n'y a
rien, dans la légende de Polyphème, qui
concorde avec cette explication. — Ὁοῦ,
diète de οὐ : *cujus*, duquel. — Ἔσκα,
vulgo ἐστί. Je crois que Dindorf et Bekker
ont bien fait de préférer ἔσκα, qui répond
mieux à la réalité des choses. Depuis la
vengeance d'Ulysse, Polyphème n'est plus
rien, et un enfant se rirait de cette force
auparavant si redoutée. Didyme (*Scholies*
V) : ἔσκειν · ὑπῆρχεν. Cette note constate
la tradition aristarchienne.

71. Πᾶσιν Κυκλώπεσσι équivalait à ἐν
πᾶσι Κυκλώπεσσι. Polyphème était le
plus fort de tous les cyclopes. — Δεί est ex-
plicatif, et il a presque le sens de γάρ. Au-
cun des cyclopes n'avait pour père un dieu
aussi puissant que Neptune.

72. Μέδοντος. Aristophane de Byzance
liait μέδοντι, se rapportant à Ποσειδάωνι.
Phorcy, il est vrai, n'était pas le roi des
mers; mais il était un des princes de la
mer, et cela suffit pour que μέδοντος ne
soit point déplacé après son nom. La cor-
rection d'Aristophane détruit le naturel de
la phrase.

73. Ἐν σπέσσι n'a pas besoin d'être dé-
terminé, et se rattache simplement à μι-

γεῖσα. Peu importe à qui appartiennent
ces grottes.

74. Ἐκ τοῦ, depuis cela, c'est-à-dire
depuis qu'Ulysse a crevé l'œil de Poly-
phème. Quelques-uns entendaient, plus va-
guement, ἐκ ταύτης τῆς αἰτίας (voilà pour-
quoi).

76. Ἡμεῖς οἶδε, nous que voici, c'est-
à-dire nous tous qui nous intéressons à
Ulysse. Neptune était seul de l'autre parti.
Voyez plus haut, vers 19-20.

77. Ὅπως ἔλθῃσι. Jupiter ne doute pas
du succès, dès que les dieux se donneront
la peine de vouloir et d'être bien résolus.
— Δεί, comme au vers 71, est explicatif;
mais il équivalait ici à *oui*, plutôt qu'à *en*
effet, γάρ donnant plus loin ce sens.

80-81. Τὸν.... Voyez plus haut les
vers 44-45 et les notes sur ces deux vers.

82. Φίλον (ἐστί), *gratum est*, plais.

83. Δαίφρονα. Ancienne variante, πο-
λύφρονα.

85. Ὀγυγίην. L'île de Calypso appar-
tient à une géographie tout à fait fantas-
tique, et c'est perdre son temps que de
chercher dans quelle partie de la mer elle
pouvait être située. Le nom même de cette
île semble dire qu'elle ne répond à aucune
réalité; car ce nom est simplement le fémi-
nin de l'adjectif ὀγύγιος, qui signifie anti-

Νύμφη εὐπλοκάμῳ εἶπη νημερτέα βουλήν,
 νόστον Ὀδυσσῆος ταλασίφρονος, ὥς κε νήηται.
 Αὐτὰρ ἐγὼν Ἰθάκην ἐσελεύσομαι, ὄφρα οἱ υἱὸν
 μᾶλλον ἐποτρύνω, καὶ οἱ μένος ἐν φρεσὶ θείω,
 εἰς ἀγορὴν καλέσαντα καρηχομόωντας Ἀχαιοὺς
 πᾶσι μνηστήρεσιν ἀπειπέμεν, οἷτε οἱ αἰεὶ
 μῆλ' ἀδινὰ σφάζουσι καὶ εἰλίποδας ἑλικας βοῦς.
 Πέμψω δ' ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἡμαθόεντα,

90

que. — Le texte d'Antimachus donnait Ὀγυλίην. Cette Ogylie existait en effet dans la mer de Crète. Mais ce n'est point dans cette mer qu'Ulysse a fait naufrage avant d'être poussé chez Calypso, c'est dans les parages de Thrinacrie. Quelque loin qu'il ait été entraîné par les vagues qui l'ont porté neuf jours, il n'est point venu à Ogylie. *Scholies* H, M, P et Q : ἐν τῇ κατ' Ἀντίμαχον Ὀγυλίην γράφεται, διαφέρουσι δὲ οἱ τόποι· τὴν μὲν γὰρ Ὀγυρίαν ἐντὸς εἶναι πρὸς ἑσπέραν, τὴν δὲ Ὀγυλίαν κατὰ Κρήτην Ἡσιόδος φησι καίεσθαι. Cette note est un lambeau textuel du commentaire de Didyme. — Nous disons, avec Didyme, que l'Ogygie d'Homère ne pouvait être située qu'à l'occident de la Grèce ; mais nous nous en tenons à cette vague indication. — Ὀτρύνομεν est au subjonctif, pour ὀτρύνωμεν.

86. Νημερτέα βουλήν, *certum consilium*, (notre) résolution bien arrêtée. Voyez, *Iliade*, I, 514, νημερτὲς μὲν δὴ μοι ὑπόσχεο. La volonté des dieux a des effets infailibles, quand elle s'est prononcée après délibération.

87. Νόστον est une apposition à βουλήν. — Ὡς κε νήηται. Ancienne variante, ὥς κεν ἱκνέται. Mais la répétition de l'idée de retour donne une grande énergie à l'expression, tandis que *afin qu'il aille* n'est qu'une platitude inutile.

88. Ἰθάκην. Ancienne variante, Ἰθάκη(ς). Le royaume d'Ulysse se composait de plusieurs îles, dont Ithaque était oin d'être la plus considérable, et même une partie du continent voisin de ces îles. Voyez l'*Iliade*, II, 631-637. Mais c'est à Ithaque qu'était la capitale du royaume. — Quand Homère nomme Ithaque, il entend indifféremment l'île ou la ville, et c'est le contexte qui détermine le sens. Ici

il s'agit de la ville. — Ἐσελεύσομαι. Anciennes variantes, ἐπελεύσομαι et διελεύσομαι. Ἐσελεύσομαι, selon Cobet, n'est qu'une glose pour ἐπιείσομαι, qu'il regarde comme la vraie leçon. Il propose la même correction, XVII, 52. Le mot ἐπιείσομαι a été conservé au vers XV, 504. Voyez la note sur ce vers. — Οἱ υἱόν, le fils à lui, c'est-à-dire son fils : Télémaque.

89. Μᾶλλον. Jusqu'à présent Télémaque n'a qu'une sourde indignation qui n'ose point éclater. Il faut que cette indignation éclate. Minerve mettra au cœur du jeune homme une force extraordinaire. De là μᾶλλον. Bothe : « Magis quam adhuc per « statem licuit. » Avant ceci, Télémaque n'était qu'un enfant ; il sera tout à l'heure un chef de famille et un roi. — Θείω pour θῶ. Ancienne variante, θήσω.

90. Καρηχομόωντας. Voyez, dans l'*Iliade*, la note II, 44.

91. Ἀπειπέμεν, *interdicere*, de faire sommation de déguerpir. Les prétendants de Pénélope s'étaient installés dans le palais même d'Ulysse, et y vivaient, comme on dit, à discrétion.

92. Ἀδινὰ, *plurima*, en très-grand nombre. Hérodien écrivait ἀδινά avec l'esprit rude, orthographe adoptée par Bekker, Ameis et La Roche. Mais pourquoi distinguer par l'esprit ἀδινός de ἀδην? — Εἰλίποδας. Voyez, *Iliade*, VI, 424, la note sur εἰλίποδες. *Scholies* P et Q : εἰλίποδας λέγει βόας ὧς ποιοῦντας τὴν τῶν ποδῶν κίνησιν ὥσπερ ἑλικοειδῆ. Il suffit d'avoir vu marcher les bœufs, surtout quand ils sont sous le joug, pour comprendre que l'épithète doit être prise au sens littéral. La seule traduction exacte du mot est *tourne-pieds*.

93. Ἐς Σπάρτην. Télémaque y verrait

νόστον πευσόμενον πατρός φίλου, ἣν που ἀκούσῃ,
ἡδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχῃσιν.

95

ᾧς εἰπούσ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα
[ἀμβρόσια, χρύσεια, τὰ μιν φέρον ἡμὲν ἐφ' ὕγρην
ἡδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν ἅμα πνοιῆς ἀνέμοιο.
Ἔβλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος, ἀκαχμένον ὀξεί χαλκῷ,

Ménélas. — Ἐς Πύλον. Il y verrait Nestor et ses fils. — Ἑμαθέοντα. Ancienne variante, ἡμαθέσσων. Le nom de la capitale du royaume de Nestor était des deux genres. On verra, II, 308, ἐς Πύλον ἡγαθέην. On a vu, *Iliade*, I, 252, ἐν Πύλῳ ἡγαθέη, et, II, 77, Πύλοιο.... ἡμαθέοντος. — Il y avait deux villes du même nom de Pylos appartenant à Nestor, l'une en Messénie, l'autre en Triphylie. On ne sait pas quelle est celle des deux qu'habitait le vieux roi. Voyez la note II, 252 de l'*Iliade*. — Au lieu de πέμψω δ' ἐς Σπάρτην τε, Zénodote écrivait πέμψω δ' ἐς Κρήτην τε. Par suite, le vers 285 se trouvait modifié comme il suit : Κεῖθεν δὲ Κρήτηνδε παρ' Ἰδομενῆα ἀνακτα. Mais ces leçons ont été rejetées par Aristarque, comme fausses et absurdes. C'est à Sparte, et non en Crète, qu'ira Télémaque, et c'est à Ménélas qu'il fera visite, et non à Idoménée. Voyez la note III, 312-318.

95. Κλέος ἐσθλὸν.... ἔχῃσιν. On a vu, *Iliade*, XVII, 143, ἡ σ' αὐτως κλέος ἐσθλὸν ἔχει (la réputation dont tu jouis n'est nullement fondée). Il ne peut donc s'agir ici que du renom futur de la piété filiale de Télémaque. Eustathe : ὥς κοπιᾶσαντα ὑπὲρ τοῦ πατρός. Cependant quelques-uns voulaient que le sens fût douteux, et qu'on pût entendre le vers 95 comme une simple répétition de l'idée contenue dans le vers précédent : οἶον φήμῃ ἔχει εἶναι τὸν Ὀδυσσεύα. Eustathe semble d'abord incertain : ὅτι σχῆμα ἀμφιβολίας τὸ, Ἥδ' ἵνα μιν κλέος.... Mais il se ravise après avoir cité les deux explications, et il dit de celle qui est la seule admissible : καὶ ἐστὶ κρείττων αὕτη ἢ ἔννοια. — Ἐχῃσιν. Dans le texte de Rhianus, il y avait λάβῃσιν, et alors précédé de ἀνθρώποισι sans v. Mais l'exemple de l'*Iliade* que nous venons de citer condamne cette leçon. — Le voyage décrété par Minerve était taxé d'absurdité par les énéstiques. *Scholies* E et M :

ἀτοπος δοκεῖ εἶναι Τηλεμάχου ἡ ἀποδημία, πρῶτον μὲν κίνδυνον προξενούσα τῷ νέῳ, δεύτερον ἐκανάστασιν τῶν μνηστήρων ἀπειλούσα, τρίτον οὐκ ὠφελοῦσα τὴν ζήτησιν τοῦ πατρός. Mais les Iytiques ne manquaient pas de raisons pour justifier Minerve, et par conséquent le poète. Mêmes *Scholies* : ἀλλ' ἔδει τὸν ἐν γυναιξὶ τεθραμμένον, λυπᾶται τεταπεινωμένον, ῥητοριῶν οὐ πεπειραμένον οὐδεκώποτε, πολύτροπον γενέσθαι παραπλησίως τῷ πατρί, καὶ τοῦτο καρδάναι τῇ κλάνῃ, καὶ κοινωνεῖν τῷ πατρὶ τῶν κατορθωμάτων ἐν τῇ μνηστηροκτονίᾳ. Il importe en effet qu'Ulysse, en rentrant dans sa patrie, trouve un fils digne de lui, capable de comprendre ses desseins et de l'aider efficacement à les accomplir.

96-98. ᾧς εἰπούσ' ὑπὸ ποσσὶν.... On a vu ces trois vers, sauf les deux premiers mots, *Iliade*, XXIV, 340-342, mais appliqués à Mercure. Aristarque prononçait l'athétèse contre les vers 97 et 98 ; et déjà avant lui ils avaient été condamnés par d'autres éditeurs, comme prêtant à Minerve ce qui ne lui appartenait à aucun titre. On ne les lisait même pas dans le texte de Marseille. *Scholies* M et T : προηθετοῦντο κατ' ἑνία τῶν ἀντιγράφων οἱ στίχοι, κατὰ δὲ τὴν Μασσαλιωτικὴν οὐδ' ἦσαν. καὶ ταῖς ἀληθείαις μᾶλλον ἀρμόσει ἐπὶ Ἑρμοῦ ἰδίον γὰρ αὐτοῦ τοιούτοις ὑποδήμασι κεχρησθαι. Cette note est, comme ce qu'on a lu au vers 38, une citation textuelle du commentaire de Didyme. — J'admets l'athétèse, avec Bekker, Ameis et plusieurs autres. Dindorf et La Roche ne mettent pas les vers 97-98 entre crochets. La Roche maintient même les trois vers suivants, qui sont universellement rejetés ; mais c'est uniquement parce qu'ils sont dans ses manuscrits.

99-101. Ἐβλετο δ' ἄλκιμον ἔγχος.... Le premier de ces trois vers est emprunté à l'*Iliade*, X, 135, et les deux autres pareil-

βριθῦ, μέγα, στιβαρόν, τῷ δάμνησι στίχας ἀνδρῶν 100
 ἡρώων, τοῖσιντε κοτέσσεται ὄβριμοπάτρη].
 Βῆ δὲ κατ' Ὀυλύμποιο καρήνων ἀΐξασα·
 στῆ δ' Ἰθάκης ἐνὶ δῆμῳ ἐπὶ προθύροις Ὀδυσῆος,
 οὔδοῦ ἐπ' αἰλείου· παλάμη δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος,
 εἰδομένη ξείνῳ, Ταφίων ἡγήτορι Μέντῃ. 105
 Εὔρε δ' ἄρα μνηστῆρας ἀγήνορας. Οἱ μὲν ἔπειτα
 πεσσοῖσι προπάροιθε θυράων θυμὸν ἔτερπον,

lement, V, 746-747. Minerve ne va point à la bataille, et elle n'a aucun besoin de l'arme terrible ici décrite. Didyme (*Scholies M et T*) : καὶ ἡ τοῦ δόρατος ἀνάληψις πρὸς οὐδὲν ἀναγκαῖον. Aristarque mettait, comme plus haut, des obels et des astérisques. Didyme (*Scholies M et V*) : ἀθετοῦνται μετὰ ἀστερίσκων, οἷ ἐν τῇ Ε τῆς Ἰθάδος καλῶς. Il manque probablement quelques mots dans cette note; car elle ne mentionne que les vers 100 et 101. Ajoutez, entre οἷ et ἐν τῇ Ε : ἐν τῇ Κ καί. En effet, le vers 99 était certainement compris dans l'athétèse.

101. Ὀβριμοπάτρη, la fille d'un père puissant, c'est-à-dire la fille de Jupiter, Minerve. — Bekker et La Roche écrivent ὄβριμοπάτρη, orthographe de plusieurs manuscrits. Mais cette orthographe n'est point exacte; car l'étymologie est βριθῶ, et non ὄμβρος. Voyez Curtius, au mot ὄβριμος. Nous écrivons sans μ, comme faisait Apollonius à l'exemple d'Aristarque.

102. Βῆ δὲ.... On a vu ce vers plusieurs fois dans l'*Iliade* : II, 167; IV, 74; XXII, 187.

103. Ἰθάκης ἐνὶ δῆμῳ, dans le peuple d'Ithaque, c'est-à-dire dans la ville des Ithaciens, dans la capitale d'Ulysse. L'exemple Τρώων ἐνὶ δῆμῳ, vers 237, a un sens plus vague, car il désigne la plaine d'Ilion, autant et plus que la ville même. Ici le sens est précisé par ἐπὶ προθύροις Ὀδυσῆος. Didyme (*Scholies P et V*) : δῆμῳ τόπῳ ἐν Ἰθάκῃ θπου ἦν τὸ Ὀδυσσεῶς βασιλείον. La ville se nommait Ithaque, comme l'île, et cette ville était la seule qu'il y eût dans l'île : c'est du moins la seule que cite Homère.

104. Οὔδοῦ, selon quelques anciens, était ici pour ὄδοῦ. Mais il n'y a aucune raison de ne pas lui laisser son sens ordi-

naire. Voyez, XVII, 196, la note sur οὔδος. — Ἐγχος. Cette lance a l'aspect le plus vulgaire, et n'est certainement point l'arme lourde, longue et redoutable dont Pallas se servait dans les batailles. Mentes n'est qu'un mortel comme un autre; et la déesse, en prenant la figure de ce mortel, est restée dans la vraisemblance. Cela est si vrai, que Télémaque prend la lance du faux Mentes, et la met dans l'armoire d'Ulysse, sans se douter qu'il manie autre chose qu'un bois quelconque ayant une pointe d'airain.

105. Ταφίων, des Taphiens : du peuple de l'île de Taphos. L'île de Taphos était une des Échinades, et faisait partie du royaume de Mèges, neveu d'Ulysse. Voyez l'*Iliade*, II, 626-630. — Ἠγήτορι. Mèges habitait Dulichium, et était le suzerain de Mentes, chef ou roi de Taphos.

107. Πεσσοῖσι est un ἀπαξ ἑληγμένον, et on ignore absolument en quoi consistait le jeu dont parle ici Homère. Les uns expliquaient πεσσοῖ par κύβοι (dés), les autres par ψῆφοι (cailloux). Dans le premier cas, c'était ou un jeu de pur hasard, ou, comme le trictrac, un mélange du hasard et de la combinaison; dans le second cas, c'était quelque chose d'analogue à notre jeu de dames. La πεσσοῖ ou πεσσεῖα des Grecs du temps de Périclès est elle-même fort mal connue; et ce qui la concerne ne prouve rien pour une époque aussi reculée que celle où nous portons les vers d'Homère. — Les étymologies données au mot πεσσοῖ sont toutes plus ou moins arbitraires : πίπτω, καίω, πένη, πίσις. Qu'on prenne celle qu'on voudra, on n'en saura pas davantage sur la signification primitive de πεσσοῖ. Hayman identifie les πεσσοῖ de l'*Odyssée* aux *chaturanga* des Purânas, c'est-à-dire aux quatre parties à

ἡμενοι ἐν ῥινοῖσι βοῶν, οὐς ἔκτανον αὐτοί.

Κήρυκες δ' αὐτοῖσι καὶ ὀτρηροὶ θεράποντες

οἱ μὲν ἄρ' οἶνον ἔμισγον ἐνὶ κρητῆρσι καὶ ὕδωρ,

110

οἱ δ' αὖτε σπόγγοισι πολυτρήτοισι τραπέζας

νίζον ἰδὲ πρότιθεν, τοὶ δὲ κρέα πολλὰ दाτεῦντο.

→ Τῇν δὲ πολὺ πρῶτος ἶδε Τηλέμαχος θεοειδής·

ἦστο γὰρ ἐν μνηστῆρσι, φίλον τετιμῆμενος ἦτορ,

ὁσσόμενος πατέρ' ἐσθλὸν ἐνὶ φρεσὶν, εἴποθεν ἔλθων

115

μνηστῆρων τῶν μὲν σκέδασιν κατὰ δώματα θείη,

quatre pièces et quatre pions; mais l'une prouve alléguée par lui, c'est que *πισσοί* vient de *πίσους* (quatre). Voyez son *Appendix A*, n° 5. — L'étymologie *πίπτω* (*επισσον*) n'est admissible que si on fait de *πισσοί* un synonyme de *κύβοι*. Les deux autres étymologies n'apprennent rien du tout, et sont évidemment fausses.

110. Οἱ μὲν se rapporte aux hérauts. — Ἐνὶ κρητῆρσι. *Grand Étymologique* Miller : *κρατῆρες* ἀπὸ τοῦ γινόμενου ἔλγυτο· *κράμα* γὰρ ἐγένετο· οἱ μὲν ἄρ' οἶνον ἔμισγον.

111. Οἱ δ(έ) se rapporte aux serveurs.

112. Νίζον ἰδὲ, leçon d'Aristarque, *νίγγο* νίζον καί. — Πρότιθεν (c'est-à-dire *προτιθεσάν*), τοὶ δέ, *νίγγο* *προτιθεντο*, ἰδὲ. Avec la vulgate, ce sont les mêmes serveurs qui épongent les tables, les mettent devant chaque convive, puis coupent les viandes. Avec la leçon d'Aristarque, qu'ont adoptée Dindorf, Bekker, Fæsi, Ameis, Hayman, il y a des serveurs particuliers qui font office d'écaillers tranchants, et qui travaillent en même temps que les hérauts et les nettoyeurs de tables. Cela est plus naturel, et, comme dit Hérodiën, beaucoup mieux suivi. *Scholies E* et *M* : ἀμεινόν φησιν Ἡρωδιανὸς ἀναγινώσκειν, καὶ πρότιθεν, τοὶ δέ. καὶ γὰρ ὁ λόγος οὕτω μᾶλλον ἀκόλουθος· οἱ μὲν οἶνον ἔμισγον, οἱ δὲ σπόγγοισι νίζον, οἱ δὲ κρέα ἐμείριζον. La Roche a maintenu *προτιθεντο*, ἰδὲ, qu'il donne, mais à tort, comme la leçon d'Hérodiën. La note qu'on vient de lire prouve au contraire qu'Hérodiën rejetait cette leçon. Voyez plus bas la note des vers 141-142.

115. Ὀσσόμενος. Voyez la note I, 405 de l'*Illiade*. Le verbe *ὀσσομαι* vient de

ὀσσε, et il signifie proprement *voir*. Mais Homère l'emploie toujours dans un sens moral. *Lehrs* : « Ὀσσεσθαι non, ut qui-
dam faciunt, ducendum ab *ὀσσε* ut si-
gnificet *dicere*, sed ab *oculis* (*ὀσσε*), si-
gnificatque et *oculis* *videre*, et, per
translationem, *animo* *videre*. » Suivant *Curtius*, *ὀσσε* est pour *ὀκσι*, et *ὀσσομαι* pour *ὀκχομαι*. Comparez le latin *oculus*.

— Les anciens n'admettaient pas l'explication de *ὀσσομαι* par *ὀσσε*. Du reste, elle ne donnerait ici qu'un non-sens, car ἐνὶ φρεσὶν détermine avec précision ce que le poète veut dire. *Scholies S* : τοῖς ὀφθαλμοῖς ὑποδλέπων. *Scholies V* : ἀναιδωλοποιούμενος καὶ φανταζόμενος, προσδοκῶν· ἢ τοῖς ὀφθαλμοῖς ἀποδλέπων. La première partie de cette dernière note vient de Didyme.

116. Μνηστῆρων τῶν μὲν n'est pas une simple hyperbate, pour τῶν μὲν μνηστῆρων, car τῶν équivalait à *ἐκείνων*, *istorum*. L'idée contenue dans *μνηστῆρων* est reprise, renforcée et précisée : « des prétendants, oui, des misérables qui sont là; » et la particule μὲν indique l'opposition avec Ulysse, mentionné au vers suivant : *τιμὴν δ' αὐτὸς ἔχοι*. — On explique ordinairement la phrase sans tenir compte de la valeur homérique de τῶν. Quelques-uns entendent, par *μνηστῆρων*, *quod attinet ad procos*, ce qui laisse du moins à τῶν un sens (αὐτῶν, τούτων, ou même *ἐκείνων*). Mais cette subtilité est inutile. Il n'y a qu'à appliquer simplement le principe d'Aristarque relatif à *ὁ*, *ἡ*, *τό* dans Homère. — *Σκέδασιν... θεῇν*, *dispersionem faceret*. Cette expression se retrouve ailleurs, XX, 225; et il y en a de tout à fait analogues, XXIV, 476 et 485.

τιμήν δ' αὐτὸς ἔχοι καὶ κτήμασιν οἷσιν ἀνάσσοι.
 Τὰ φρονέων, μνηστῆρσι μεθήμενος, εἰσὶδ' Ἀθήνην.
 Βῆ δ' ἰθὺς προθύροιο, νεμεσσήθη δ' ἐνὶ θυμῷ
 ξεῖνον δηθὰ θύρῃσιν ἐφeskάμεν· ἐγγύθι δὲ στὰς
 χεῖρ' ἔλε δεξιτερὴν καὶ ἐδέξατο χάλκεον ἔγχος,
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

130

Χαῖρε, ξεῖνε, παρ' ἄμμι φιλήσεται· αὐτὰρ ἔπειτα
 δείπνου πασσάμενος μυθήσεται ὅττεό σε χρή.

Ὡς εἰπὼν ἡγεῖθ'· ἡ δ' ἔσπετο Παλλὰς Ἀθήνη.
 Οἱ δ' ὅτε δὴ β' ἔντοσθεν ἔσαν δόμου ὑψηλοῖο,

125

417. Τιμήν, *honorem*, (sa) prérogative, c'est-à-dire tous les droits de la royauté maintenant usurpés par les prétendants, et particulièrement la jouissance du *τέμενος*, du domaine affecté au titre de roi. Voyez, *Iliade*, VI, 194, la note sur *τέμενος τάμον*. — Αὐτός, *ipse*, lui-même en pers. *unne*, c'est-à-dire à l'exclusion de tout autre. Ulysse resterait seul roi et seul maître, puisque les envahisseurs de ses droits auraient été mis en déroute. — Κτήμασιν. Ancienne variante, δώμασιν, reprise par quelques modernes. L'expression générale paraît mieux convenir ici, après le mot *τιμήν*. Les exemples 397 et 403 sont fort différents de celui-ci, et, quoi qu'en dise La Roche, ils ne justifient point la préférence accordée à δώμασιν. Je ne parle pas de l'inconvénient d'avoir δώμασιν immédiatement après δώματα, négligence de style sans importance chez Homère, qui a des répétitions bien plus choquantes; mais je note que les meilleurs textes antiques donnaient κτήμασιν. Didyme (*Scholies M*) : γράφεται καὶ κτήμασιν ἐν ταῖς εἰκαιτέραις, κτήμασιν οἷσιν ἀνάσσοι.

419. Ἰθὺς προθύροιο, *recta in vestibulum*, droit au perron. L'étranger est devant la porte du palais, et n'ose point entrer avant qu'on l'y convie : Télémaque sort à sa rencontre. Didyme (*Scholies Q et V*) : ἐπορεύθη ὡς ἐπὶ τὸ πρόθυρον οὐκ ἔνδον, ἀλλὰ πρὸ τοῦ οἴκου, ἐν τῷ τυκτῷ καλουμένῳ δαπέδῳ. L'expression signalée dans cette note comme synonyme de πρόθυρον, se trouve au vers IV, 627. Quant à l'emploi du génitif pour marquer la direction, nous avons vu, *Iliade*, XII, 106, ἰθὺς Δαναῶν, sans compter d'autres pas-

sages qui ne s'expliquent bien que de la même façon, mais où le sens passe pour douteux.

423. Χαῖρε, ξεῖνε. Bothe propose d'écrire χαῖρ', ὡς ξεῖνε, afin d'éviter ce qu'il regarde comme une consonnance désagréable. Mais ces finales non accentuées s'entendaient à peine; et l'*homocoteleton* dont parle Bothe n'existe pas plus que nos mots *chaire* et *chaîne* ne riment ensemble. Ajoutez que χαῖρ', ὡς ξεῖνε n'est point dans les variantes. — Φιλήσεται, tu seras aimé, c'est-à-dire tu seras traité en ami. Le moyen est ici dans le sens du passif; et nous avons vu, *Iliade*, III, 307 et ailleurs, le verbe φιλέω employé pour désigner l'hospitalité.

424. Πασσάμενος. Le verbe auquel appartient ce participe est toujours pris en bonne part chez Homère. Voyez la note I, 464 de l'*Iliade*. Dans le grec postérieur, κατέομαι désigne la goinfreterie. — Μυθήσεται. Ancienne variante, μυθήσεται. — Ὅττεο. Rhianus écrivait ὅττεν, leçon préférée par quelques Alexandrins à celle d'Aristarque. Didyme (*Scholies H et M*) : ἐν τῇ κατὰ Ῥιανὸν ἄμεινον ἐγγράπτο ὅττεν σε χρή, ὡς ἄλλαχού ὅττεν χρησιμοποιῶν. L'exemple allégué se trouve au vers XVII, 424. Mais il n'y a point identité, car le dactyle, au cinquième pied, vaut mieux que le spondée; et là, ὅττεν commence le vers.

425. Ἡ n'est point un article. Il signifie *elle*, et Παλλὰς Ἀθήνη précise le sens. On a vu souvent cette forme de style dans l'*Iliade*. Nous devons toujours nous rappeler que ὁ, ἡ, τό, chez Homère, sont des mots ayant leur valeur propre, même là où l'on est dispensé de les traduire.

426. Δόμου. Il s'agit de la grande salle

ἔγχος μὲν ῥ' ἔσθησε φέρων πρὸς κίονα μακρὴν,
 δουροδόχης ἐντοσθεν εὐξόου, ἐνθα περ ἄλλα
 ἔγχε' Ὀδυσσεύς ταλασίφρονος ἴστατο πολλά·
 αὐτὴν δ' ἐς θρόνον εἷσεν ἄγων, ὑπὸ λῖτα πετάσσας 130
 καλὸν, δαιδάλεον· ὑπὸ δὲ θρήνυς πρὸς τὴν ἦεν·
 πᾶρ δ' αὐτὸς κλισμὸν θέτο ποικίλον, ἔκτοθεν ἄλλων
 μνηστῆρων, μὴ ξείνος ἀνιθεῖς ὀρυμαγδῷ
 δείπνῳ ἀδήσειεν, ὑπερφιάλοισι μετελθὼν,

où se réunissaient les hommes, et non pas de la maison en général. Voyez plus bas, vers 255. C'est ce qu'on a plus tard appelé ἀνδρῶν, mot qui n'est point dans les poésies homériques. — Ὑψηλοῖο. La grande salle du palais, comme on va le voir au vers suivant, était soutenue par de longues colonnes. Ce qui frappait, c'était donc avant tout la hauteur de la construction. La variante ποιητοῖο est mauvaise en elle-même et va mal ici.

128. Δουροδόχης. On suppose que cette armoire était pratiquée dans la colonne même. Didyme (*Scholies E et V*) : νοητέον δὲ ἀπεξύσθαι τοὺς κίονας, καὶ ἐνταῦθα ἀποτίθεσθαι τὰ δόρατα. Eustathe donne la chose d'une manière à peu près affirmative : οἱ δουροδόχης ἐστὶ, ἡ μάλιστα, εἰς κίονα ἐγγεγλυμμένη. Mais Homère n'en dit rien du tout. Il dit plutôt que l'armoire était appliquée contre la colonne, puisque la lance de Ménélas, une fois dans l'armoire, est dressée πρὸς κίονα μακρὴν, et non point ἐν κίονι μακρῇ. L'épithète εὐξόου (bien polie) ne donne aucune lumière sur la question.

128-129. Ἄλλα ἔγχε(α).... πολλά. Les critiques alexandrins admiraient ici ce qu'ils appellent l'économie d'Homère. Voilà un arsenal tout prêt pour le jour de l'extermination des prétendants. *Scholies E* : οἰκονομικῶς δὲ εἶπεν, ἐνθα περ ἄλλα..., ἵνα μὴ ἀπορήσῃ τις ἐμπροσθεν ὅτι, ποῦ εὐρήθησαν τὰ δόρατα πρὸς φόνον τῶν μνηστῆρων.

130. Ὑπὸ doit être joint à πετάσσας.

131. Καλὸν,... On a vu un vers presque tout semblable, *Iliade*, XVIII, 390.

132-133. Ἐκτοθεν ἄλλων μνηστῆρων, *seorsum ab aliis (scilicet) prociis*. Le mot μνηστῆρων précise le terme vague ἄλλων, et amène tout naturellement les raisons

pour lesquelles Télémaque choisit une place à l'écart. C'est donc bien à tort que Payne Knight et Dugas Montbel voient ici une difficulté grammaticale, et en concluent que les vers 132-133 ont été ajoutés par quelque maladroit interpolateur. Ils donnent, à la vérité, deux autres motifs d'authenticité : 1° les prétendants ne sont point encore dans la salle; 2° ἀδήσειεν est un terme impropre. Mais ces motifs n'ont rien de sérieux. Les tables des prétendants sont en place; Télémaque sait donc où il faut se mettre pour ne pas se trouver parmi ces bruyants et insolents convives, et pour avoir avec l'étranger un entretien confidentiel. Quant à l'impropriété de ἀδήσειεν, c'est un rêve, et rien de plus. Voyez la note suivante.

134. Ἀδήσειεν, *vulgo* ἀδδήσειεν. Anciennes variantes, ἀηδήσειεν et ἀηδίσσειεν. Payne Knight et Dugas Montbel supposent que ἀδήσειεν est pour ἀηδήσειεν, et ils repoussent le mot à cause de l'impossibilité d'une pareille contraction. Mais ce mot vient de ἄδος, ou, si l'on veut, de ἄδην. Voyez, *Iliade*, X, 98, la note sur ἀδηκότες. Voyez aussi Curtius, p. 572. Le doublement du δ est inutile, dans ἀδήσειεν comme dans ἀδηκότες. — Les deux variantes ἀηδήσειεν et ἀηδίσσειεν doivent leur origine à la fausse étymologie donnée par quelques anciens au verbe ἄδω, c'est-à-dire à privatif et ἦδύς. D'ailleurs la synizèse de αη n'est guère admissible. — Hérodien paraît s'être séparé d'Aristarque au sujet de l'étymologie de ἄδω, car il éprouve le besoin d'expliquer pourquoi ce verbe ne prend pas l'esprit rude, et il en trouve la raison dans la règle des synalèpes : c'est dire clairement que la première syllabe de ἄδω, selon lui, est contractée de α privatif et de η provenant de ἦδύς. *Scholies Q* :

ἦδ' ἵνα μιν περὶ πατρὸς ἀποιχομένοιο ἔροιτο.
 Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχῶν ἐπέχευε φέρουσα
 καλῇ, χρυσεῖη, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
 νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
 Σίτον δ' αἰδοίῃ ταμὴν παρέθηκε φέρουσα,
 εἶδατα πολλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων·
 δαιτρὸς δὲ κρεῦων πύνακας παρέθηκεν αἰείρας
 παντοίων, παρὰ δὲ σφί τίθει χρύσεια κύπελλα·

135

140

φιλωτέον τὸ ἀδήσειεν· ὅταν γὰρ ἐν συναλοιφῇ τὸ φιλούμενον ἐν ἀρχῇ φωνῇ ἐπικρατήσῃ, καὶ τὸ πνεῦμα αὐτοῦ ἐπικρατεῖ, ὅλον· ὦ ἑταῖρε, ὦταῖρε.

138. Νίψασθαι équivalait à ὥστε νίψασθαι (*ad lavandum*). — C'était une cérémonie religieuse, et non point un usage de propreté. *Scholies* E, H, M et Q : πρὸ τῶν βρωμάτων ἐνίπτοντο, ἵνα εὐαγῶς ἐπὶ τὰς σπονδὰς ἰλθωσι, μετὰ δὲ ἀριστον οὐκέτι. C'est surtout après le repas que l'opération eût été nécessaire, s'il s'agissait de se nettoyer les mains; or on ne donnait à laver qu'avant le repas. — Παρὰ, auprès, c'est-à-dire à portée, par conséquent devant eux. — Ἐτάνυσσε τράπεζαν. L'idée de longueur, contenue dans le verbe, doit s'entendre de la table. La traduction *stravit mensam* est insuffisante. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 486 et VIII, 69. J'ajoute que les Alexandrins eux-mêmes expliquaient ici comme je propose de le faire. Cela est évident par ce qu'on lit dans les *Scholies* H : ἐπιμήκει γὰρ αἱ ἀρχαῖαι τράπεζαι. Il faut donc traduire : *elle mit une table longue*, ou, si l'on veut, *une table allongée*. Voyez la note IV, 135. La table n'était ni carrée, ni ronde. On pouvait s'y asseoir au moins deux à côté l'un de l'autre, ou bien, quand on était deux assis à côté l'un de l'autre, comme ici Télémaque et son hôte, la table servait pour les deux. Le service se faisait par le côté libre, en face des deux convives attablés.

140. Εἶδατα.... Ce vers est regardé par quelques philologues modernes comme interpolé; mais Hayman est le seul éditeur qui ait tenu compte de l'athétèse. Il faut pourtant bien qu'on serve sur la table autre chose encore que du pain; car remarquez que Hayman met entre crochets

pareillement les vers 141 et 142, qui du moins combleraient la lacune. L'objection que les viandes sont déjà sur les tables manque de fondement; car Homère, au vers 112, ne parle que d'une opération faite avant qu'on servît, et, les tables des prétendants fussent-elles chargées déjà, celle de Mentes et de Télémaque ne l'est point encore, puisqu'on la pose à l'instant même. Au reste, le vers est bien homérique, car on le verra reparaitre avec le précédent, et comme lui incontesté, VII, 176. — Χαριζομένη παρεόντων. Ancienne variante, χαριζομένη παρ' ὄντων. Les deux écritures donnent le même sens : *lorgiens de præsensibus*, faisant largesse des provisions dont elle avait la garde. Didyme (*Scholies* V) : ἐκ τῶν παρεόντων ἐπιδιδούσα. *Scholies* E, M et Q : ἐκ τῶν ὄντων ἀρθόνως παραβάλλουσα.

141-142. Δαιτρὸς δὲ... Ces deux vers ont été mis entre crochets par Wolf, et, après lui, par presque tous les éditeurs. Bekker les rejette au bas de la page. Ils avaient été taxés d'interpolation par quelques anciens; car Athénée, qui n'est qu'un écho de la science alexandrine, les attaque en forme, livre V, p. 193, B, comme absolument inutiles. Si l'intendante a déjà servi beaucoup de mets, l'écuyer tranchant n'a nul besoin, selon lui, d'apporter des viandes, et les deux vers 139-140 ont dit tout ce qu'il y avait à dire. Eustathe cite les observations d'Athénée; mais il montre que les vers 141-142 ne sont point double emploi avec les deux précédents : τὴν μὲν ταμὴν ἐῶλα παραθέσθαι, τὸν δ' αὖ δαιτρὸν ἑτεροῖα παντοῖα πρόσφατα ποικιλίας τε χάριν καὶ πρὸς φιλοφροσύνης ἔνδειξιν. Plusieurs passages de l'*Odyssée* nous montrent la ταμὴν apportant des mets sur la table, et ces mets sont toujours

κῆρυξ δ' αὐτοῖσιν θάμ' ἐπώχετο οἶνοχοεύων.

Ἔς δ' ἦλθον μνηστῆρες ἀγήνορες· οἱ μὲν ἔπειτα
ἐξείης ἔζοντο κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε.

145

Τοῖσι δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν·

σίτον δὲ δμῳαὶ παρενήνεον ἐν κανέοισιν,

κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο.

Οἱ δ' ἐπ' ὄνειδ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἔαλλον.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο

150

des δψα. Voyez III, 480; V, 367; VI, 77. Dans ce dernier passage, Homère ne parle des δψα qu'après avoir dit ἐδωδὴν παντοίην. Mais c'est dans une corbeille qu'a été servie cette ἐδωδή. Le mot παρόντων, ou, si l'on veut, les mots παρ' ὄντων prouvent pareillement que εἰδῶτα πολλά ne contiennent point l'idée de viandes rôties et encore chaudes. La ταμίη fournit des hors-d'œuvre, des friandises, des entrées; le δαιτρός a donc affaire à son tour, et les viandes de toute sorte dont la table de Ménéte et de Télémaque est chargée après les petits préliminaires de la ταμίη, sont tout autre chose que du superflu : c'est le nécessaire même, le solide, les mets de résistance, le vrai repas. Quant à l'objection de quelques-uns, que le δαιτρός n'était qu'un découpeur, et qu'il ne servait point à table, c'est une pure subtilité. Le δαιτρός dont il s'agit ici est un serviteur de Télémaque, et non pas un des découpeurs du vers 143, qui travaillent pour une armée : encore ne voit-on pas pourquoi ceux-ci ne mettraient pas eux-mêmes sur les tables les plateaux où ils ont dressé les viandes découpées. Il n'est pas question de serviteurs spéciaux pour cet objet. Quand les prétendants s'asseyent, les tables sont déjà chargées de viandes : on ne leur apporte que du pain; car tout le reste est devant eux, et ils n'ont qu'à prendre. Voyez plus bas, vers 149. Bothe avait donc raison de maintenir les vers 141-142. Les deux derniers éditeurs de l'*Odyssee*, Ameis et La Roche, ont supprimé, comme Bothe, les crochets de Wolf, et je les supprime à mon tour sans aucune sorte de scrupule.

143. Κῆρυξ δ' αὐτοῖσιν.... Construisez : κῆρυξ δὲ ἐπώχετο θαμὰ, οἶνοχοεύων αὐτοῖσιν. Ce héraut, comme le δαιτρός de tout à l'heure, est un homme de la

maison d'Ulysse, et non pas un de ces hérauts dont il est question trois vers plus bas. Il se nommait Médon. L'expression θάμ' ἐπώχετο montre, comme disaient les anciens, et l'empressement du héraut à faire son office, et la cordialité avec laquelle Télémaque traite son hôte. — Ce n'est pas par hypothèse que nous rapportons αὐτοῖσιν à οἶνοχοεύων plutôt qu'à ἐπώχετο. Voyez, *Iliade*, I, 697-698, θεοῖς.... οἶνοχοεῖ. Le verbe ἐποίχομαι s'emploie souvent d'une manière absolue; quand il a un complément, ce complément est à l'accusatif. Le datif qui l'accompagne quelquefois avec l'accusatif marque l'instrument. On se rappelle Κύπριν ἐπώχετο νηλεὶ χαλκῷ, *Iliade*, V, 330. On verra plus bas, vers 324, μνηστῆρας ἐπώχετο.

146. Κήρυκες. Chacun des prétendants avait amené avec lui son κῆρυξ, qui faisait près de lui fonction de valet de chambre et d'échanson.

147. Παρενήνεον, accumulant, entassaient. Didyme (*Scholies* E, P et V) : παρσώρων. Aristarque dit que les prétendants voulaient avoir trop pour avoir assez. Voyez, XIX, 61, la note sur σίτον πολύ. — Bekker écrit παρενήενον. Mais ce n'est là qu'une correction arbitraire.

148. Κούροι δέ.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 470 et la note sur ce vers.

149. Οἱ δ' ἐπ' ὄνειδ' ἑτοῖμα.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers IX, 94 et la note sur ce vers.

150. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers, I, 469 et les notes sur ce vers. — Les manuscrits ne donnent pas tous dans le même ordre les vers empruntés à l'*Iliade*, et quelques-uns en ajoutent un quatrième, qui viendrait après Κούροι δέ.... : Νώμῃσιν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρτάμενοι δεπάσασιν. Voyez, *Iliade*, I, 471, la note sur ce vers.

μνηστῆρες, τοῖσιν μὲν ἐνὶ φρεσὶν ἄλλα μεμήλει,
μολπή τ' ὀρχηστὺς τε· τὰ γάρ τ' ἀναθήματα δαιτός.

Κῆρυξ δ' ἐν χερσὶν κίθαριν περικαλλέα θῆκεν
Φημίω, ὃς ῥ' ἦειδε παρὰ μνηστῆρσιν ἀνάγκη.

Ἦτοι ὁ φορμίζων ἀνεβάλλετο καλὸν αἰδεῖν·

155

αὐτὰρ Τηλέμαχος προσέφη γλαυκῶπιν Ἀθήνην,
ἄγχι σὺν κεφαλῇν, ἵνα μὴ πευθοῖατο ἄλλοι·

Ξεῖνε φίλ', ἧ καὶ μοι νεμεσῆσθαι ὅττι κεν εἴπω;

151. Ἄλλα (d'autres choses) est précisé par μολπή τ' ὀρχηστὺς τε.

152. Μολπή ne signifie pas le chant, mais une gesticulation cadencée. Seulement cette cadence était réglée par la musique, c'est-à-dire par la cithare et les voix. Didyme (*Scholies* V) : ἡ μετ' ᾠδῆς παιδιὰ. Voyez, *Iliade*, I, 472, la note sur μολπή. L'idée de chant n'est que l'accessoire dans μολπή, et non le principal. — Ἀναθήματα signifie proprement, des choses placées dessus, et, par suite, des compléments, des ornements, des embellissements. Didyme (*Scholies* E et V) : πηρώματα, κοσμήματα. ἡ μεταφορά ἀπὸ τῶν τοῖς θεοῖς ἀνατιθεμένων. Je remarque, à ce propos, que ἀνάθημα, dans le sens d'offrande religieuse, n'est lui-même qu'une application particulière du sens général. Les offrandes se déposaient, au temps d'Homère, sur les genoux de la divinité, qui était représentée assise : de là l'emploi du mot ἀνάθημα. Voyez, dans l'*Iliade* VI, les vers 92, 273 et 303.

153. Κῆρυξ, un héraut. Ce n'est pas MÉdon, mais un des nombreux hérauts qui servaient les prétendants. — Κίθαριν. La cithare ou phorminx était l'instrument qu'on appela plus tard la lyre, et qui n'avait que quatre cordes avant les innovations de Terpandre. Voyez l'*Iliade*, IX, 186-187, et la note sur le second de ces deux vers. — Περικαλλέα θῆκεν. Bekker, περικαλλέ' ἔθηκεν, leçon adoptée par Jacob La Roche, sauf le ν épheleystique, qu'il ne met point aux fins de vers. Mais ce n'est point ici la même accentuation que dans ἄλγες' ἔθηκεν, *Iliade*, I, 2.

155. Φορμίζων, jouant de la phorminx, c'est-à-dire jouant de la cithare. Κιθαρίζω et φορμίζω, c'est tout un pour Homère, puisqu'on a vu, *Iliade*, XVIII, 569-570, φόρμιγγι.... κιθαρίζε. — Quelques anciens

identifiaient φορμίζω avec φοομίζω, c.-à-d. προομιάζω, préluder; mais il n'est qu'un dérivé de φόρμιγξ, comme κιθαρίζω est un dérivé de κίθαρις. D'ailleurs l'idée de prélude est exprimée formellement ici, à côté même de φορμίζων, dans ἀνεβάλλετο.

156. Γλαυκῶπιν. Voyez plus haut la note du vers 44.

157. Ἄγχι σὺν κεφαλῇν, tenant (sa) tête près (de celle de Minerve), c'est-à-dire s'approchant de l'oreille de Minerve, lui parlant à l'oreille. On se rappelle que Télémaque était assis à côté du faux Ménétes. — Πευθοῖατο ἄλλοι, vulgo πευθοῖαθ' οἱ ἄλλοι. Notre vulgate est une correction de Zénodote, qui n'aimait pas les hiatus. Je rétablis, d'après Aristarque, la leçon des textes antiques. *Scholies* K et M, au vers IV, 70, reproduction de celui-ci : πευθοῖαθ' οἱ ἄλλοι. οὕτως Ζηνόδοτος. ὁ δὲ Ἀρίσταρχος, πευθοῖατο ἄλλοι, χωρὶς τοῦ ἄρθρου, ὡς Ἑρωδιανός φησιν. Bothe lui-même, qui a laissé οἱ, comme tous les éditeurs sans exception, dit pourtant, à propos de la leçon d'Aristarque : « quæ « scriptura cur repudietur non intelligo, « cum utroque modo (ἄλλοι et οἱ ἄλλοι) « loqui soleat Homerus, nec magis hic « offendat hiatus quam in verbis ἡρώτο « Ὀδυσσεύς (III, 64), Οὐλύμποιο ἀπὸ « (*Iliade*, XIV, 154) aliisque passim con- « similibus. » Ici on pourrait défendre la vulgate, à cause du sens moral que donnerait οἱ ἄλλοι rigoureusement interprété : isti (scilicet) ceteri. Mais le vers IV, 70 ne se prête point à une pareille explication. Télémaque, dans ce vers, prend la précaution par délicatesse de cœur (*Scholies* E : ὅπως μὴ δοῖται κολακεύειν), et non par crainte d'être entendu d'un tas de misérables.

158. Ἢ καὶ μοι.... Cette précaution

Τούτοισιν μὲν ταῦτα μέλει, κίθαρις καὶ ἀοιδῇ,
 ῥεῖ', ἐπεὶ ἀλλότριον βίοντον νήποινον ἔδουσιν, 160
 ἀνέρος, οὗ δὴ που λεύκ' ὄστέα πύθεται δμδρω,
 κείμεν' ἐπ' ἡπείρου, ἥ εἰν ἀλὶ κῦμα κυλίνδει.
 Εἰ κείνόν γ' ἴθακηνδε ἰδοίατο νοστήσαντα,
 πάντες κ' ἀρησαίαι' ἐλαφρότεροι πόδας εἶναι
 ἢ ἀφνειότεροι χρυσοῖό τε ἐσθῆτός τε. 165
 Νῦν δ' ὁ μὲν ὥς ἀπόλωλε κακὸν μόρον· οὐδέ τις ἡμῖν
 θαλπωρῇ, εἴπερ τις ἐπιχθονίων ἀνθρώπων
 φῆσιν ἐλεύσεσθαι· τοῦ δ' ὤλετο νόστιμον ἦμαρ.
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον·

oratoire est toute naturelle, vu la liberté avec laquelle Télémaque va s'exprimer, devant un inconnu, sur le compte des prétendants. Eustathe : λέγει τοῦτο Τηλέμαχος πρὸς τὸν Μέντην, ὅτε, κρινὴ ἐρωτηθῆναι ὑπὸ τῆς Ἀθηναῖς, σκώπεται τοὺς μνηστήρας. Le compilateur ajoute : ἐμφαίνοντος τοῦ ποιητοῦ, φορτικὸν εἶναι τὸ ἀπλῶς κωμῶδειν. Mais cette leçon de goût, fournie par quelque rhéteur ancien, ne s'accorde nullement avec le passage. Le ton de Télémaque n'a rien, absolument rien de comique.

169. Τούτοισιν, à ces gens-là : aux misérables que voilà. Il faut donner au mot toute son énergie.

160. 'Ψαί(α), facile, sans obstacle, c'est-à-dire et pourquoi non? Quelques anciens ôtaient à cette expression sa valeur propre, en rattachant ῥεῖ(α) à ce qui va suivre, comme dépendance de ἔδουσιν. *Scholies* E et Q : τὸ ἔζη·, ἐπεὶ ῥεῖα. La ponctuation vulgaire donne un sens bien préférable à celui qu'on obtient avec cette hyperbate. — Νήποινον est le commentaire de ῥεῖ(α). Il n'y a personne pour exiger une poivré, une compensation du prix des choses que les prétendants s'approprient et consomment. On prend d'ordinaire νήποινον comme adverbe : *impune*, impunément. Il est plutôt adjectif, se rapportant à βίοντον, car Homère dit νήποινος, νήποινον, et le fait accorder partout avec son substantif. Des deux façons le sens reste le même.

162. Κυλίνδει. Dans le grec ordinaire, ce verbe est contracté; chez Homère, il est toujours baryton. *Scholies* M : κατὰ τῷ

ποιητῇ βαρύνεται αἰ. Cette remarque d'Hérodien est justifiée par les exemples κυλίνδεται, κυλινδόμενος, etc. Voy., XI, 698, la note sur κυλινδέσθαι. Il est d'ailleurs évident qu'on doit ici sous-entendre ὄστέα à l'accusatif.

164-165. Ἐλαφρότεροι... ἢ ἀφνειότεροι. L'attraction est la même en latin. Nous n'avons conservé les deux comparatifs que dans l'expression adverbiale et *plus tôt que plus tard*, sans doute à cause de l'impossibilité de dire, et *plutôt tôt que tard*, ce qui serait la forme régulière. Rappelez-vous l'exemple de La Fontaine, *Fables*, II, II, vers 15.

165. Χρυσοῖο, en or, c'est-à-dire en bijoux d'or. Il ne s'agit que de ce qu'ils portent sur eux. Voyez l'*Iliade*, II, 873, et la note sur ce vers. — Ἐσθῆτος, en vêtement, c'est-à-dire en beaux habits, puisque l'idée de magnificence est dans ἀφνειότεροι.

166. Κακὸν μόρον, expression adverbiale : *malo fato*, de male mort. En effet, ἀπόλωλε ne peut pas avoir son complément à l'accusatif.

167. Θαλπωρῇ. Ancienne variante, ἐλπωρῇ. — Εἴπερ, *etiamsi*, quand bien même.

168. Φῆσιν pour φῆ. Didyme (*Scholies* V) : φαῖν, εἴπη. Quelques manuscrits donnent φησὶν à l'indicatif, mauvaise correction byzantine. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : τὸ φῆσιν σὺν τῷ ι (l'ι est adscrit, que nous souscrivons), ὥς τὸ, δῶσι πόλιν Τροίην (*Iliade*, I, 429). Hérodien (mêmes *Scholies*) : προπερισπαστίον· ἐν παροληγῇ γὰρ ἴσιν ἢ σιν.

169. Ἄλλ' ἄγε μοι.... On a déjà vu ce

Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; πόθι τοι πόλις ἡδὲ τοκῆς; 170
 ὑππόλης τ' ἐπὶ νηὸς ἀφίκεο; πῶς δέ σε ναῦται
 ἤγαγον εἰς Ἰθάκην; τίνες ἔμμεναι εὐχετόωντο;
 Οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν ὀλομαι ἐνθάδ' ἰκέσθαι.
 Καί μοι τοῦτ' ἀγόρευσον ἐτήτυμον, ὄφρ' εὖ εἰδῶ.
 ἡὲ νέον μεθέπεις, ἥ καὶ πατρώϊός ἐσσι 175
 ξείνος; ἐπεὶ πολλοὶ ἴσαν ἀνέρες ἡμέτερον δῶ
 ἄλλοι, ἐπεὶ καὶ κείνος ἐπίστροφος ἦν ἀνθρώπων.

vers, *Iliade*, X, 384, et on va le revoir un peu plus bas, vers 206.

170. Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Ameis met une virgule après τίς. Mais cette ponctuation ne convient point à une formule où l'ellipse ne fait aucune difficulté, et dont la rapidité est le principal mérite. Il est certain que Télémaque dit : « Qui (es-tu, et) d'où es-tu parmi les hommes? » en français, avec une ellipse analogue à celle du grec : « Qui es-tu, et de quel pays? » — Aristarque et son école voulaient qu'on écrivit εἷς sans accent, pour montrer qu'il n'appartient pas, comme le prétendaient quelques-uns, à εἶμι, *aller*. Mais cela est inutile, car εἷς, *vas-tu?* ne donnerait aucun sens, et c'est arbitrairement qu'on traduirait, *viens-tu?* Hérodien (*Scholies* M) : ἐγκλιτέον τὴν εἷς. Eustathe : εἰ δὲ δίχα τόνου ἐστίν, ὅπερ ἀρέσκει τοῖς ἀκριβεστέροις τῶν παλαιῶν, ῥῆμά ἐστιν ἐγκλιτικὸν ὑπαρκτικόν, ἀπὸ τοῦ εἰμι ῥήματος, τοῦ τὸ ὑπάρχειν δηλοῦντος.

171-173. Ὀπκοίης.... Ces trois vers, selon quelques anciens, étaient une interpolation. Voyez la note XIV, 187-190.

171. Ὀπκοίης τ(ε), *vulgo* ὀπκοίης δ(ε). Didyme (*Scholies* H et M) : Ἀρίσταρχος, ὀπκοίης τε. — Télémaque demande à son hôte si le navire sur lequel il est venu était à lui ou à un autre. *Scholies* M et Q : ἐνὶς ἡ ἰδίας. — Remarquez l'emploi de l'adjectif ὀποιός dans l'interrogation directe, au lieu de ποῖος. Mais quelques-uns supposent κατάλεξον sous-entendu.

172. Εὐχετόωντο a été changé par plusieurs éditeurs en εὐχετόωνται, qui n'est qu'une mauvaise correction byzantine. Didyme (*Scholies* V) : ἐκαυχῶντο. Ainsi les Alexandrins liaient l'imparfait.

173. Οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν.... n'est ni une naïveté ridicule ni une ironie sans

raison, mais une sorte de proverbe insulaire, qui constate l'impossibilité de venir autrement que sur un navire. *Scholies* E, M et Q : ἡθικὸν τοῦτο, ὥς τὸ, οὐ γὰρ ἀπὸ δρυός ἐσσι (*Odyssee*, XIX, 163) : ὥς εἰ ἔλεγε, πεζὸν μὲν γὰρ σε ἀδύνατον ἐληλυθέναι.

175. Ἡὲ.... ἥ. Ἡὲ équivalent à πότερον, *utrum*. Au lieu de ἥ (ou bien) Bekker et d'autres écrivent ἥ, *nam*, *est-ce que*. Avec cette leçon, il faudrait, ce semble, un point d'interrogation après μεθέπεις, car ἥ ne peut être le second terme d'une alternative. La note alexandrine sur laquelle on s'appuie pour écrire ἥ, n'est nullement concluante. *Scholies* E et M : ὁ δεῦτερος ἡ περισπᾶται ἑρωτηματικῶς γὰρ ἐσσι. C'est dire que le premier ἡ (ἥ) n'est point interrogatif; or il l'est manifestement. Laissons donc l'accentuation traditionnelle. — Νέον (tout récemment) équivalent à πρῶτον ou πρῶτα : pour la première fois. — Μεθέπεις. Ancienne variante, μεθέπη, dans le même sens qu'à l'actif.

176. Ἰσαν. Ancienne variante, ἔσαν. Mais cette leçon est inadmissible; car le verbe εἶμι (être) ne peut se construire avec l'accusatif. C'est probablement sur cet ἴσαν que se fondaient ceux qui, au vers 170, prenaient εἷς pour la seconde personne du présent εἶμι, *aller*. Mais ἴσαν lui-même ne signifie pas, *sont venus*. Il signifie : sont entrés dans, ont fréquenté; et c'est encore le sens propre du mot (*aller*).

177. Καὶ κείνος, lui aussi. Télémaque explique comment Ulysse a pu avoir tant d'amis. — Ἐπίστροφος ἦν ἀνθρώπων, il était visiteur d'hommes, c'est-à-dire il voyageait beaucoup, et il contractait des liens d'hospitalité avec beaucoup d'hommes. *Scholies* E : κατὰ πολλοῖς ἀνθρώποις ἐνιζόμενος. Mêmes *Scholies* : ἐπερχόμενος

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Τοιγὰρ ἐγὼ τοι ταῦτα μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.
 Μέντης Ἀγχιάλοιο δαΐφρονος εὐχομαι εἶναι
 υἱός, ἀτὰρ Ταφίοισι φιληρέτμοισιν ἀνάσσω.
 Νῦν δ' ὧδε ξὺν νηϊ κατήλυθον ἡδ' ἐτάροισιν,
 πλέων ἐπὶ οἶνοπα πόντον ἐπ' ἄλλοθρόους ἀνθρώπους,
 ἐς Τεμέσσην μετὰ χαλκόν, ἄγω δ' αἴθωνα σίδηρον.

καὶ ἐπιδημῶν. Cette interprétation de ἐπιστροφος est justifiée par les vers XVII, 485-486, où le verbe ἐπιστροφάω signifie *visiter* : θεοί... ἐπιστροφῶσι πόληας, les dieux visitent les cités. Mais plusieurs faisaient de ἐπιστροφος un synonyme de ἐπιμελής, de φροντιστής, de φιλόκενος (ἐπιστροφὴν καὶ ἐπιμέλειαν ποιούμενος τῶν ἀνθρώπων). D'autres entendaient, par ἐπιστροφος, qu'Ulysse avait le talent de se faire bien venir partout, de s'acquérir partout des amitiés. *Scholies B* : ἐπιστρεπτικός ἦν τῶν ἀνθρώπων. εἰς αὐτὸν ἱστρεφε τοὺς ἀνθρώπους ὑπὸ τῆς ἰδίας ἀρετῆς καὶ φρονήσεως καὶ εὐγενείας. Eustathe : πάσχων ἐκ τῶν ἄλλων ἐπιστροφὴν, καὶ ἀγαπώμενος. — Bothe écrit ἐπιστρόφος, *proxymon*, pour marquer son sens actif. Mais les anciens l'employaient avec la même accentuation, et comme actif et comme passif. Eustathe : ἔστι δὲ τὸ ἐπιστροφος μέση λέξις· πάθος τε γὰρ δηλοῖ καὶ ἐνέργειαν. Ceci est une phrase du commentaire d'Hérodien, ou peut-être de celui de Didyme, mais c'est pour sûr un témoignage alexandrin du bon temps.

480. Εὐχομαι εἶναι (je me vante d'être) n'est guère, dans la langue homérique, qu'une simple affirmation, sans aucune idée de jactance. Voyez, en effet, la note I, 94 de l'*Iliade*. Il est évident que les matelots dont Télémaque a dit, avec une expression plus forte encore, vers 172, τίνας ἐμμεναὶ εὐχετόωντο; n'étaient point pour lui des bravaches, et que le jeune homme demandait simplement à son hôte : « A quel peuple appartenaient-ils ? » — Il y a pourtant des passages où il faut prendre εὐχομαι εἶναι au pied de la lettre. Ainsi quand Glaucus vient d'énumérer les héros ses aïeux, et qu'il termine en disant à Diomède, *Iliade*, VI, 214 : Ταύτης τοι γενεῆς τε καὶ αἵματος εὐχομαι εἶναι. C'est un sentiment du même genre que celui qu'ex-

prime Gertrude dans *Guillaume Tell*, I, II : « Des edeln Ibergs Tochter rühm' ich « mich. » Mais l'imitation de Schiller ne prouve point que εὐχομαι εἶναι doive partout s'entendre sans atténuation aucune.

481. Ταφίοισι. Voyez plus haut la note du vers 106.

482. Ὡς, *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme tu vois. *Scholies M* et *Q* : οὕτως ὡς ὁρᾷς. Il faut bien se garder de faire de ὧδε une dépendance de κατήλυθον. La traduction *huc* est fautive, ici comme partout chez Homère. Voyez, dans l'*Iliade*, la note XVIII, 392. Jamais le poète n'a employé ὧδε comme adverbe de lieu. Cette observation d'Aristarque, si souvent répétée dans les *Scholies* de l'*Iliade*, l'est quatre fois ici même. E, M, Q et V : τὸ δὲ ὧδε οὐδέποτε καίται παρὰ τῇ ποιητῇ τοπικῶς, ἀλλ' ἀντὶ τοῦ οὕτως.

483. Πλέων est monosyllabe par synizèse. — Ἐπ' ἄλλοθρόους. Ancienne variante, ἐς ἄλλοθρόους. — Le mot ἀλλόθροος a le même sens que βαρβαρόφωνος. En effet, la ville de Témèse, nommée au vers suivant, était dans une contrée dont le peuple ne parlait point grec.

484. Τεμέσσην. Témèse était dans l'île de Chypre. Quelques anciens identifiaient la Témèse d'Homère avec Temsa ou Tempasa, autrement Brindes, en Italie. Mais l'expression μετὰ χαλκόν semble bien indiquer un voyage au pays qui était par excellence le marché au cuivre, et qui doit au cuivre son nom. Les Grecs n'allaient pas chercher de l'airain à Tempasa, et Tempasa n'existait peut-être pas au temps d'Homère. — Σίδηρον. Le fer avait une très-grande valeur comme objet d'échange, bien qu'on ne sût guère le travailler, et bien qu'il ne servît encore qu'à un petit nombre d'usages. Mais les objets qu'on faisait avec le fer étaient de première utilité : enclumes, marteaux, socs de charrue, pointes de flê-

Νηὺς δέ μοι ἦδ' ἔστηκεν ἐπ' ἀγροῦ, νόσφι πόλῃος, 185
 ἐν λιμένι Ῥεῖθρῳ, ὑπὸ Νηΐῳ ὕληεντι.
 Ξεῖνοι δ' ἀλλήλων πατρώιοι εὐχόμεθ' εἶναι
 ἐξ ἀρχῆς, εἶπερ τε γέροντ' εἴρηαι ἐπελθὼν
 Λαέρτην ἦρῳα, τὸν οὐκέτι φασὶ πόλινδε
 ἔρχεσθ', ἀλλ' ἀπάνευθεν ἐπ' ἀγροῦ πῆματα πάσχειν, 190
 γρητὶ σὺν ἀμφιπόλῳ, ἥ οἱ βρώσιν τε πόσιν τε
 παρτιθεῖ, εὖτ' ἂν μιν κάματος κατὰ γυῖα λάβῃσιν,
 ἐρπύζοντ' ἀνὰ γουνὸν ἀλωῆς οἶνοπέδοιο.

ches; car c'est à peu près là tout ce qui est en fer dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*.

185-186. Νηὺς δέ μοι.... Ces deux vers manquaient dans plusieurs textes antiques. Aristophane de Byzance et Aristarque les regardaient comme interpolés. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : προηβetoύντο δὲ ὑπὸ Ἀριστοφάνους· κατ' ἐνια ἔκ τῶν ἀντιγράφων οὐδ' ἐφέροντο. La préposition πρό (avant), dans προηβetoύντο, signifie : avant l'athétèse d'Aristarque.

186. Ῥεῖθρ(ε) (ῥεσσα) équivalait à τῆδε, hic ou illic : là-bas. L'hôte de Télémaque montre le côté où se trouve le port. — Ἔστηκεν, stat, est debout : a sa poupe dressée. Le navire, dans le port, avait toujours sa proue tournée vers la mer, pour être en un instant prêt au départ. On n'avait qu'à lever les εὔναι, grosses pierres qui tenaient lieu d'ancres, et à détacher les amarres. Virgile, *Énéide*, VI, 902, se sert du verbe stare, comme ici Homère de ἵστημι : stant littore puppes. — Ἐπ' ἀγροῦ, propter agrum, c'est-à-dire propter litus : près du rivage. On ne tirait à terre que les navires qui devaient être fort longtemps sans se remettre en voyage. Un peu plus bas, vers 190, ἐπ' ἀγροῦ est dit au propre : dans la campagne. — Πόλῃος, de la ville, c'est-à-dire de votre ville. Il n'y avait qu'une seule ville, celle qu'on nommait Ithaque, comme l'île même.

186. Ῥεῖθρῳ. Le Rhithron devait évidemment son nom au ruisseau dont l'embouchure formait ce port, situé au nord de la ville : ρεῖθρον, ῥέεθρον, cours d'eau. — Νηΐῳ. Quelques-uns confondaient le Néion avec le Nérie. Mais c'étaient deux montagnes distinctes, comme on le voit par le texte même de l'*Odyssée*. *Scholies*

E, M, Q et T : διαφέρει Νήριτον καὶ Νήιον· δύο δέ ἐστιν ὄρη τῆς Ἰθάκης. Le Nérie sera nommé, XIII, 361 : Τοῦτο δὲ Νήριτόν ἐστιν ὄρος· κατασιμένον ὕλη. Le Néion reparaitra, III, 81 : Ἡμεῖς δ' ἐξ Ἰθάκης Ὑπονῆτου εἰλήλουσθμεν.

187. Εὐχόμεθ' εἶναι. Voyez plus haut la note du vers 180. — Cet exemple-ci est un des plus remarquables du sens atténué de l'expression. Télémaque n'avait aucun souvenir de Mentès, avant les explications de son hôte. Il ne se vantait donc pas d'avoir des liens d'antique amitié avec lui et les siens. Mentès affirme au fait, voilà tout.

188. Ἐξ ἀρχῆς (ab initio) équivalait à ἐκ καλαίου : depuis une époque reculée. Voyez II, 254. Nous avons des hyperboles du même genre : de tout temps, de temps immémorial. Il ne s'agit quelquefois que d'un assez petit nombre d'années. Ici nous sommes déjà à la troisième génération, puisque l'hôte invoque le témoignage de Laërte, l'aïeul paternel de Télémaque. — Εἴρηαι. On a vu, vers 168, εἴρην au subjonctif à la suite de εἶπερ.

190. Πῆματα. Ancienne variante synonyme, ἀλγέα.

192. Παρτιθεῖ, forme épique pour παρτιθῆσι : apponit, met sur la table.

193. Ἐρπύζοντ(α), reptantem, marchant péniblement. *Scholies* M : μετὰ δδύνῃς καὶ ἀνίας ἡρέμα βαδίζοντα διὰ τὸ γῆρας. Laërte devait être plus que septuagénaire. Dans l'*Iliade*, XXIII, 226, ἐρπύζων est employé pour désigner une démarche lente, mais volontairement lente; car c'est du ποδῶχης qu'il s'agit, d'Achille en personne. Voyez la note sur ce vers. Achille marche la tête baissée autour du bûcher de Patrocle, et à la façon d'un vieillard au dos voûté. Cet

Νῦν δ' ἤλθον· δὴ γάρ μιν ἔφαντ' ἐπιδήμιον εἶναι,
 σὸν πατέρ'· ἀλλὰ νυ τόνγε θεοὶ βλάπτουσι κελεύθου. 195
 Οὐ γάρ πω τέθνηκεν ἐπὶ χθονὶ δῖος Ὀδυσσεύς,
 ἀλλ' ἔτι που ζῶς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ,
 νήσῳ ἐν ἀμφοιρῷ· χαλεποὶ δέ μιν ἄνδρες ἔχουσιν,
 ἄγριοι, οἳ που κεῖνον ἐρυκανόωσ' ἀέχοντα.
 Αὐτὰρ νῦν τοι ἐγὼ μαντεύσομαι, ὥς ἐνὶ θυμῷ 200
 ἀθάνατοι βάλλουσι καὶ ὥς τελέεσθαι ὀτῶ,
 οὔτε τι μάντις ἔων, οὔτ' οἰωνῶν σάφα εἰδώς.
 Οὔτοι ἔτι δηρὸν γε φιλης ἀπὸ πατρίδος αἶης
 ἔσσεται, οὐδ' εἴπερ τε σιδήρεα δέσματ' ἔχῃσιν·
 φράσσεται ὥς κε νέηται, ἐπεὶ πολυμήχανός ἐστιν. 205
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως καταλέξον,
 εἰ δὴ ἐξ αὐτοῖο τόσος παῖς εἰς Ὀδυσῆος.

exemple ne prouve donc pas qu'ici l'explication alexandrine soit fautive, et que ἐρπύζοντα, même en parlant du vieux père d'Ulysse, signifie simplement *incedentem*, marchant. — Ἀνὰ γουνόν n'est pas pour ἐν γουνῶν, mais doit être pris littéralement. Le vieillard parcourt son domaine en tout sens, de long en large, de bas en haut. C'est parce qu'il a passé des heures à se trainer *tout à travers*, qu'il est harassé et ne tient plus sur ses jambes.

194. Μιν, lui, c'est-à-dire Ulysse, comme l'explique, au vers suivant, l'apposition σὸν πατέρ(α).

195. Κελεύθου, *quod attinet ad iter*, c'est-à-dire *ad reditum*. Eschyle offre une construction semblable, *Agamemnon*, vers 119 : βλαβέντα λοισιῶν δρόμων. Les Grammairiens appellent cela le génitif de la circonstance.

197. Που, *alicubi*, quelque part. Minerve sait parfaitement où est Ulysse ; mais elle parle dubitativement, comme eût fait un homme quelconque. Elle se conforme au rôle qu'elle a pris. De là ces violences supposées d'hommes sauvages dont il va être question.

198. Ἐχουσιν équivalant à κατέχουσιν : *retinent*, retiennent.

199. Ἄγριοι, οἳ που.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, et Hayman le met entre crochets. Cette condamnation

est tout à fait arbitraire. Non-seulement Minerve fait bien d'insister sur son idée d'obstacle, mais c'est pour elle un devoir absolu de le faire. Il ne faut pas que le jeune homme puisse dire : « Comment ne sersit-il pas mort, puisque nous ne l'avons j'as revu ? »

200. Τοι, *tibi*, à toi.

200-201. Ἐνὶ θυμῷ.... βάλλουσι, *in-jiciunt animo*, suggèrent.

202. Μάντις est celui qui devine par inspiration, et οἰωνῶν σάφα εἰδώς celui qui devine au moyen des signes fournis par les oiseaux. Mais le même homme pouvait avoir les deux prérogatives. Ainsi Calchas, qui fait dans l'*Iliade*, I, 93-100, fonction de μάντις, a été appelé auparavant, I, 69, οἰωνοπόλων δὲ ἄριστος.

203. Ἐτι a la finale brève ; c'est la césure qui la rend longue.

204. Ἐχῃσιν a pour sujet δέσματ(α), et pour complément αὐτόν sous-entendu. — C'est la troisième fois déjà que nous rencontrons dans ce chant le subjonctif à la suite de εἴπερ. Voyez les vers 168 et 188.

205. Φράσσεται au futur, pour φράσεται : *excogitabit*, il imaginera. — Ὡς κε νέηται, *quomodo redeat*, un moyen de retour.

207. Τόσος, comme s'il y avait τόσος ὢν, *tantus quum sis*, grand comme te voilà. Il ne s'agit que de la taille. Hayman

Αἰνῶς μὲν κεφαλὴν τε καὶ ὄμματα καλὰ ἔοικας
 κείνῳ· ἐπεὶ θαμὰ τοῖον ἐμισγόμεθ' ἀλλήλοισιν,
 πρὶν γε τὸν ἐς Τροίην ἀναβήμεναι, ἔνθα περ ἄλλοι 210
 Ἀργείων οἱ ἄριστοι ἔθαν κοίλης ἐπὶ νηυσὶν·
 ἐκ τοῦ δ' οὗτ' Ὀδυσῆα ἐγὼν ἴδον οὗτ' ἐμὲ κείνος.
 Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦδ' α·
 Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, ξείνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.
 Μήτηρ μὲν τέ μέ φησι τοῦ ἔμμεναι, αὐτὰρ ἔγωγε 215

rapproche l'expression de Virgile, *Énéide*, I, 606 : « qui tanti talem genere parentes ? » mais c'est au moral qu'Énée parle ainsi, et non au physique.

208. Μέν, *vulgo* γάρ. Dindorf a conservé la vulgate, qui est d'ailleurs une leçon ancienne. Bekker écrit μὴν. Mais il est évident que μέν, ici comme dans un grand nombre de passages homériques, a le sens de μὴν. — Aristophane de Byzance et Aristarque avaient rejeté la leçon γάρ. *Scholies* H, M, Q et R : Ἀριστοφάνης καὶ Ἀριστάρχος, αἰνῶς μὲν, καὶ ἔχει τι εἶδος ἢ γραφὴ αὐτῇ. Il y a deux exemples de μέν pour μὴν, à peu de distance l'un de l'autre, *Iliade*, I, 269 et 273.

209. Ἐπεὶ θαμὰ.... Télémaque pourrait s'étonner qu'après vingt ans et plus Ménéas eût un souvenir si présent d'Ulysse. Ceci prévient l'objection. — Τοῖον (*italier*) équivaut à ὥς νῦν καὶ ἡμεῖς, ἐγὼ καὶ σύ : comme nous faisons maintenant toi et moi.

210. Ἐς Τροίην ἀναβήμεναι, s'être embarqué pour la Troade. Il y a ellipse de l'idée de navire ou de flotte, car ἀναβαίνειν signifie simplement monter.

211. Οἱ ἄριστοι, *illi fortissimi*, ces vaillants qu'on renomme. C'est le développement de ἄλλοι, qui désigne en général les confédérés. Il faut tenir compte de οἱ. La traduction *alii principes* est insuffisante.

212. Ἐκ τοῦ. Ancienne variante, *ἐκτοῦ*. C'est le même sens. Didyme (*Scholies* V) : ἐκτοῦ· ἐξ ἐκείνου τοῦ χρόνου. — Οὗτ' ἐμὲ κείνος. Ameis et La Roche écrivent οὗτ' ἐμ' ἐκείνος. L'écriture varie dans les manuscrits. On y trouve aussi οὗτς με κείνος. La vulgate, d'après l'accentuation même, semble préférable. D'ailleurs la forme ἐκείνος n'est nulle part nécessaire dans la diction homérique. Partout où elle

a été introduite, on pouvait s'en passer. La forme épique suffit. Tout ce qu'on peut dire pour ἐκείνος, c'est qu'Aristarque ne l'a point absolument proscrit, et qu'il en admettait l'usage là où le vers y gagnait pour l'harmonie. *Scholies* E, H, M et Q, au vers 177 : τῇ γὰρ ἐκείνος οὐ χρῆται, εἰ μὴ ἀναγκασθῇ ὑπὸ μέτρον· οὕτως Ἀριστάρχος. Nous sommes fort mauvais juges de la différence d'harmonie signalée par Aristarque; et c'est arbitrairement que certains éditeurs écrivent tantôt κείνος, tantôt ἐκείνος. La règle formulée à ce sujet par Voss ne pourrait faire autorité que si nous savions par quelque témoignage qu'elle soit conforme à la tradition des rhapsodes. On se sert de κείνος, d'après cette règle, quand le mot qui précède est le plus important des deux, et de ἐκείνος dans le cas contraire. Ainsi c'est κείνος qui devrait être ici, à cause de ἐμὲ, et ἐκείνος au vers 177, où καὶ n'a qu'une importance secondaire; et c'est à rebours du principe de Voss qu'Ameis et La Roche ont décidé dans les deux circonstances.

214. Ἀγορεύσω. Ancienne variante, *καταλέξω*, correction suggérée par le vers 206, mais tout à fait inutile.

215-216. Μήτηρ μὲν τέ μέ φησι.... Il faut remarquer que Télémaque n'a jamais vu Ulysse, ou tout au moins ne peut se souvenir de lui, et qu'il ne sait de son père que ce que lui en a dit sa mère. Télémaque est à peu près dans la même situation que le Néoptolème de Sophocle, dont le mot est dans toutes les mémoires : « On dit que je suis fils d'Achille (*Philoctète*, vers 240-241). » La réflexion n'a d'ailleurs rien d'offensant pour la vertu de Pénélope; car ce n'est que l'expression d'une vérité incontestable. Porphyre : καὶ τὸ οὐκ οἶδα οὐκ ἀπιστοῦντός ἐστιν,

οὐκ οἶδ'· οὐ γάρ πώ τις ἐδὼν γόνον αὐτὸς ἀνέγνω.
 Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον μάκαρός νύ τευ ἔμμεναι υἱὸς
 ἀνέρος, δν κτεάτεσσιν εἰὸς ἐπὶ γῆρας ἔτετμεν.
 Νῦν δ' ὅς ἀποτμότατος γένετο θνητῶν ἀνθρώπων,
 τοῦ μ' ἐκ φασὶ γενέσθαι, ἐπεὶ σύ με τοῦτ' ἔρεεινεις.

220

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Οὐ μέν τοι γενεήν γε θεοὶ νώνυμνον ὀπίσσω
 θῆκαν, ἐπεὶ σέγε τοῖον ἐγείνατο Πηνελόπεια.
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατὰλεξον·
 Τίς δαίς, τίς δὲ δμίλος δδ' ἔπλετο; τίπτε δέ σε χρεώ;
 Εἰλαπίνῃ ἢ γάμος; ἐπεὶ οὐκ ἔρανος τάδε γ' ἐστίν.
 Ὡς τέ μοι ὑβρίζοντες ὑπερφιάλως δοκέουσιν

225

ἀλλ' αὐτὸν τὸν Ὀδυσσεύα φησὶν ἀγνοεῖν οὐκ ἔωρακώς. Ceux qui citent ici le vers de Molière, « C'est, monsieur, votre père, au moins à ce qu'il dit (*l'Étourdi*, I, II), » rapprochent deux choses qui n'ont rien de commun, une plaisanterie d'un goût douteux et une naïveté antique. Quant à l'écriture μέν τέ μέ φησι, au lieu de μέν τ' ἐμέ φησι, c'est la leçon alexandrine, et Dindorf lui-même, qui ne l'a point admise dans son édition, l'a laissée, et dans le lemme des scholies relatives au vers 215, et dans une citation faite par Porphyre à propos du vers IV, 387. Bekker, Fæsi, Ameis, La Roche écrivent τέ μέ, et Bothe, il y a longtemps, avait adopté cette dernière leçon, et donné les raisons qui la lui faisaient préférer.

216. Γόνον, *genus*, équivalant à πατέρα, car il ne s'agit pas de la race entière. — Αὐτός, *ipse*, par sa science propre, c'est-à-dire sans l'avoir appris par un témoignage. Porphyre : οὐδὲ γὰρ ἂν δύναίτο τις τοὺς γονέας ἐξ αὐτοῦ γινῶναι.

218. Κτεάτεσσιν εἰὸς ἐπὶ, *vulgo* ἐπὶ. Mais la préposition ἐπὶ conserve son accent sur la finale. Ce principe d'Aristarque est rappelé ici dans sa formule habituelle : *Scholies* B et E : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν ἐπὶ. Cette note signifie aussi qu'il ne faut pas joindre ἐπὶ au verbe ἔτετμεν.

222. Μέν. Bekker, μὴν. Cette correction est inutile, puisque μὲν, chez Homère, est souvent affirmatif. — Ὅπισσω, *in posterum*, Minerve dit que la gloire de la

race ne dégénérera point dans la personne de Télémaque, et qu'on parlera un jour du fils d'Ulysse comme on parle aujourd'hui d'Ulysse lui-même.

225. Ψίπτε δέ σε χρεώ; On se souvient que χρεώ équivalait souvent à χρεῶ ἱκάνει, qui est l'expression complète. De là σε à l'accusatif. — Minerve demande à Télémaque pourquoi ces convives sont dans le palais, quelle raison le force à les y tolérer, quel besoin il a d'eux et de leur tapage.

226. Εἰλαπίνῃ ἢ. Il y a synizèse, et les deux η comptent pour une seule syllabe. Un grand nombre de manuscrits donnent εἰλαπίν' ἢ, et Bothe, qui trouve la synizèse des deux η un peu dure, dit dans ses *Addenda* que le premier mot du vers est εἰλαπινά ou εἰλάπινα : « Quod intelligas « εἰλαπινά ab εἰλαπινός, accentu retracto. « Malim tamen εἰλάπιν', εἰλάπινα, quoniam « niam dicitur εἰλαπίνῃ, h. e. βρώματα « sive ἐδέσματα εἰλάπινα, quemadmodum « εἰλαπίνῃ est δαίς εἰλαπίνῃ vel quiddam « ejusmodi. » Ces hypothèses sont inutiles. C'est précisément quand deux syllabes sont identiques qu'elles se fondent le plus naturellement dans la prononciation.

227. Ὡς τέ μοι, *vulgo* ὥστε μοι. *Scholies* Q : τὸ ὥς ἀντὶ τοῦ ὅτι. τὸ δὲ ἐξῆς, ὅτι μοι δοκοῦσιν ὑβρίζοντες ὑπερφιάλως. Avec la leçon vulgaire, le sens est le même; mais alors il faut expliquer ὥστε comme s'il y avait ὥς simplement. La leçon alexandrine dispense de cette hypothèse; car τε, chez Homère, est souvent redondant. L'ex-

δαίνυσθαι κατὰ δῶμα. Νεμεσσήσαιτό κεν ἀνὴρ
αἴσχεα πόλλ' ὀρώων, ὅστις πινυτός γε μετέλθοι.

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἠΰδα· 230
ἔειν', ἐπεὶ ἄρ δὴ ταῦτά μ' ἀνείρεαι ἡδὲ μεταλλάς,
μέλλεν μὲν ποτε οἶκος ὀδ' ἀφνειὸς καὶ ἀμύμων
ἔμμεναι, ὅφρ' ἔτι κείνος ἀνὴρ ἐπιδήμιος ᾗεν·
νῦν δ' ἐτέρως ἐδόλοντο θεοὶ κακὰ μητιώωντες,
οἳ κείνον μὲν δῖστον ἐποίησαν περὶ πάντων 235
ἀνθρώπων· ἐπεὶ οὐ κε θανόντι περ ὧδ' ἀκαχοίμην,
εἰ μετὰ οἷς ἐτάροισι δάμη Τρώων ἐνὶ δῆμῳ,
ἡὲ φίλων ἐν χερσὶν, ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσεν.
Τῷ κέν οἱ τύμβον μὲν ἐποίησαν Παναχαιοί,

plication d'Ameis par une comparaison, ὡς ὑβρίζοντες, affaiblit la pensée. Ce sont de vrais déportements que signale l'hôte de Télémaque.

229. Αἴσχεα πολλ(ά) équivalent à πάντα ταῦτα τὰ αἴσχεα.

232. Μέλλεν sert à affirmer le fait. Nous employons aussi *devoir* en ce sens.

234. Ἐδόλοντο. Ancienne variante, ἐδάλοντο. La forme βόλομαι est homérique, et il n'y avait aucun motif d'ôter d'ici ἐδόλοντο. Voyez βόλεται, *Iliade*, XI, 349, et la note d'Aristarque sur ce mot. La forme βόλομαι paraît même la plus ancienne, car le verbe latin correspondant, *volo*, a la première syllabe brève. D'ailleurs, *bo* et *bou* différaient fort peu par le son, et s'écrivaient absolument de même avant l'alphabet d'Euclide : BO. La lettre O se nommait primitivement *ou*, et elle était longue ou brève selon l'exigence du mètre. Voyez le vers XV de chacun des *Acrostiches* en tête des deux poèmes, et l'*Appendice* VII à la suite de l'*Iliade*. — Avec la leçon ἐδάλοντο, le sens est au fond le même qu'avec ἐδόλοντο. En effet, ἐτέρως ἐδάλοντο équivalent à μετέβαλον : ont changé d'idée. C'est une métaphore empruntée à l'action de lancer les dés. La chance, autrefois favorable à Ulysse, lui est contraire aujourd'hui. Mais le verbe qui marque la volonté est bien préférable à celui qui suppose les dieux s'en rapportant au hasard. C'est même une réflexion profonde que leur attribue κακὰ μητιώων-

τες. — Je ne parle point de la variante ἐόλοντο, qui ne donne aucun sens.

236-238. Περὶ πάντων ἀνθρώπων, *pro ceteris hominibus*, plus qu'aucun homme au monde.

236. Θανόντι équivalent à περὶ αὐτοῦ θανόντος, ou simplement à θανόντος, génitif causal. Il y a un emploi analogue du datif, II, 249 : οὐ κεν οἱ κεχάριτο γυνή.

237-238. Ἐτάροισι et φίλων donnent ici deux idées distinctes. Le premier désigne les compagnons de guerre, et le second les membres de la famille et les amis dans l'acception propre du terme. *Scholies* E, Q et T : τοὺς ἑταίρους ἀπὸ τῶν φίλων διαίρει ὁ ποιητής. Cela est évident de soi, puisque au vers 237 nous sommes en Troade, et au vers 238 à Ithaque. Les explications prolixes et embrouillées qui suivent la remarque chez les trois scholiastes n'ont de valeur que comme étude de synonymes sur les mots qui expriment l'amitié.

238. Τολύπευσεν, sous-entendu *κε* ou *ἐν* : il aurait dévidé; il aurait achevé. La guerre est comparée à un peloton dont on déronle le fil jusqu'au bout.

239. Τῷ est pris adverbialement : *tunc*, alors, c'est-à-dire s'il avait péri devant Troie. — Οἱ est enclitique : à lui; à Ulysse. — Παναχαιοί, les Grecs confédérés. Les guerriers tués au siège ou morts pendant le siège avaient des tombeaux en Troade, même quand on avait retiré leurs cendres du bûcher pour les rapporter en Grèce.

ἦδ' ἐ κε καὶ ᾧ παιδὶ μέγα κλέος ἦρατ' ὀπίσσω. 240
 Νῦν δέ μιν ἀκλειῶς Ἄρπυιαι ἀνηρείψαντο.
 Οἴχετ' ἄϊστος, ἄπυστος, ἔμοι δ' ὀδύνας τε γόους τε
 κάλλιπεν· οὐδ' ἔτι κείνον ὀδυρόμενος στεναχίζω
 οἶον, ἐπεὶ νῦ μοι ἄλλα θεοὶ κακὰ κήδε' ἔτευξαν.
 "Ὅσοι γὰρ νήσοισιν ἐπικρατέουσιν ἄριστοι, 245
 Δουλιχίῳ τε Σάμῃ τε καὶ ὕληντι Ζακύνθῳ,
 ἦδ' ὅσοι κραναὴν Ἰθάκην κάτα κοιρανέουσιν,
 τόσσοι μητέρ' ἐμὴν μνῶνται, τρύχουσι δὲ οἶκον·
 ἦ δ' οὐτ' ἀρνείται στυγερὸν γάμον, οὔτε τελευτῇ
 ποιῆσαι δύναται· τοὶ δὲ φθινύθουσιν ἔδοντες 250
 οἶκον ἐμὸν· τάχα δὴ με διαραίσουσι καὶ αὐτόν.
 Τὸν δ' ἐπαλαστήσασα προσήυδα Παλλὰς Ἀθήνη·

241. Ἄρπυιαι. Les Harpyies, chez Homère, ne sont nulle part autre chose que la personnification des tempêtes. Voyez, *Iliade*, XVI, 480, les notes sur Ἄρπυια Ποδάργη. Cependant quelques-uns prenaient ici Ἄρπυιαι dans le sens consacré par les poètes postérieurs à Homère. *Scholies E* : ἡ τὰ ἀρπακτικὰ ὄντα. D'autres confondaient les Harpyies avec les Érinées ou Furies. *Scholies B* : ἡ αὖ τιμωρητικὰ θεῖα. D'autres laissaient dans le vague la personnification. *Scholies V* : δαίμονες, ἡ ἀνέμοι ἀρπακτικοί. Mais l'explication ἀνέμοι ἀρπακτικοί est certainement la vraie. On la trouve aussi sous la formule αἱ τῶν ἀνέμων συστροφαί. Télémaque dit que son père a péri dans un naufrage.

242. Οἴχετ(ο), *vulgo* ᾠχετ(ο). Ameis, Bekker, Fœsi et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque, constatée par Apollonius et par les *Scholies B*. L'ancienne écriture οἰ se liait indifféremment οἰ et ᾠ (ωι); mais Homère n'use guère de l'augment que là où le mètre l'exige, ou tout au moins l'harmonie du vers.

246. Δουλιχίῳ. Dans l'*Iliade*, II, 626, Dulichium faisait partie du royaume de Mèges, neveu d'Ulysse. C'était une des Échinades; mais on ignore laquelle. — Σάμῃ. Samé, la Samos de l'*Iliade*, II, 634, est Céphalonie, nom qui rappelle celui des Céphalléniens, terme général sous lequel sont compris, *Iliade*, II, 634, tous les peuples du royaume d'Ulysse. Quant à la va-

riation Σάμῃ, Σάμος, voyez la note d'Aristarque relative à Σάμον, *Iliade*, II, 634. — Ζακύνθῳ. Voyez, au même vers de l'*Iliade*, la note sur ὁ τε Ζάκυνθος ἔχον.

247. Ἰθάκην κάτα. Quelques anciens joignaient la préposition au verbe, et écrivaient Ἰθάκην κατακοιρανέουσιν. Cette orthographe était préférée par Ptolémée l'Ascalonite. La vulgate est la leçon d'Aristarque.

251. Τάχα, bientôt. Télémaque ne dit pas *peut-être*; car τάχα est toujours ad-
 verbe de temps chez Homère. Dans certains cas, on pourrait en douter, sans les affirmations répétées d'Aristarque et de tous les critiques alexandrins. Ici le doute n'est pas possible, puisque τάχα est suivi de δὴ, *bien sûr*. Cependant, ici même, Didyme rappelait le principe (*Scholies V*) : αὕτη ἡ λέξις οὐ τίθεται παρὰ τῷ ποιητῇ διστακτικῶς ὥς ἐν τῇ συνηθείᾳ, ἀλλ' ἐκαστοτὲ ἀντὶ τοῦ ταχίως. — Διαραίσουσι, *vulgo* διαρραίσουσι. Jacob La Roche a rétabli l'orthographe exacte. Aristarque : διαραίσουσι διὰ τοῦ ἑτέρου ρ. Le ρ n'a pas besoin d'être doublé pour rendre longue la syllabe qui précède.

252. Ἐπαλαστήσασα est un ἀπαξ εἰρημένον. Mais Homère dit ἄλαστέσας ἡλάστων, *Iliade*, XII, 463, et XV, 24. Il dit aussi ἄλαστα et ἄλαστον. Ces mots marquent toujours une émotion douloureuse, ou un sentiment qui dérive de cette émotion. Voyez les notes XII, 463 et XXII, 264.

ἽΩ πόποι, ἥ δὴ πολλὸν ἀποιχομένου Ὀδυσῆος
 δεύη, ὃ κε μνητῆρσιν ἀναιδέσι χεῖρας ἐφείη.
 Εἰ γὰρ νῦν ἐλθὼν δόμου ἐν πρώτῃσι θύρῃσιν
 σταίη, ἔχων πῆληκα καὶ ἀσπίδα, καὶ δύο δοῦρε,
 τοῖος ἐὼν οἷόν μιν ἐγὼ τὰ πρῶτ' ἐνόησα,
 οἷω ἐν ἡμετέρῳ πίνοντά τε τερπόμενόν τε,
 ἐξ Ἐφύρης ἀνίοντα παρ' Ἴλου Μερμερίδαο.

255

L'équivalent exact de ἐκαλαστήσαα est δεινοπαθήσαα. — Quelques anciens entendaient : ἀνασπενάσσαα, ayant gémi. D'autres rapportaient le mot à παλάμη, et entendaient : μετὰ τῶν παλαμῶν τύψαα αὐτόν. Cette dernière interprétation est arbitraire, et tout à fait mauvaise; mais on peut admettre le sens dérivé *ayant gémi*, et même la traduction par *indignée*, ou encore, à toute force, par le *commiserata* de l'Homère-Didot. Pour ma part, je rendrais littéralement ἐκαλαστήσαα : douloureusement émue.

253. ἽΩ πόποι. Voyez plus haut, vers 32, la note sur cette expression.

254. Δεύη, *indiges*, tu as besoin. Ancienne variante, δεύει, qui n'est que l'orthographe attique substituée à l'orthographe ionienne. Dans l'écriture du sixième siècle, δεύη et δεύει s'écrivaient de même : ΔΕΥΕ, puisque le caractère κ représentait tout à la fois ε, η, εἰ et ηἷ. Mais la vulgate est la vraie leçon. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : ἐν τῇ κατὰ Ἀριστοφάνην ἐγγράπτῳ δεύη. Il paraît que la lecture δεύει avait fait naître chez quelques-uns une bizarre idée : ce δεύει était, selon eux, pour δεῖ, et πολλὸν δεύει était identique à πολλοῦ δεῖ. Mais j'ignore comment ils expliquaient la phrase. Cette absurdité est constatée par la note qui suit la mention que je viens de transcrire, mention qui est certainement de Didyme : ἰν' ἥ πρὸς τὸν Τηλέμαχον ὁ λόγος, ἀλλὰ μὴ πολλοῦ δεῖ. — Ἐπειή, l'optatif pour le subjonctif. Hermann proposait même de lire ἐπειή, c'est-à-dire de changer l'optatif en subjonctif.

255. Εἰ γὰρ.... On explique cette phrase en donnant à εἰ son sens ordinaire : *si*. Les anciens y voyaient plutôt un souhait. En effet, εἰ, chez Homère, est quelquefois pour εἴθε, et un souhait semble assez bien à sa place après l'exclamation qui précède. Quand il y a un besoin, on désire les

moyens d'y satisfaire. Les enstatiques disaient : « *Le souhait de Minerve est absurde* (ἄτοπος ἡ εὐχή τῆς Ἀθηνᾶς). » Les lytiques répondaient naturellement : « *Le souhait de Minerve n'est point absurde.* » Porphyre a résumé les arguments pour et contre, et son résumé nous a été conservé par les scholiastes H, E, M et Q. Il n'y a aucune scholie qui fasse de la phrase autre chose qu'un souhait. Quant à Eustathe, il est muet sur le vers 255, et il ne discute que la question de savoir si Ulysse, dans les conditions indiquées par Minerve, aurait raison des prétendants. Cependant l'explication par *si* donne un sens très-plausible. — Suivant quelques modernes, il ne faut pas s'inquiéter de déterminer avec précision la valeur de εἰ, et Minerve dit tout à la fois, selon eux : *Que je voudrais voir Ulysse revenir!* et *car si Ulysse revenait*. Mais cette confusion est impossible; car le ton diffère, selon qu'on exprime un vœu ou qu'on donne une raison. Il faut donc opter entre l'interprétation antique et l'interprétation moderne. Je préfère l'interprétation antique. C'est certainement la tradition constatée par l'intonation des rhapsodes. — Ἐν πρώτῃσι θύρῃσιν, *in primis foribus*, sur le seuil de la porte extérieure. *Scholies* S : ἐν αὐταῖς ταῖς πρώταις ταῖς αὐλείαις θύραις. Le commentateur ajoute : προοικονομεῖ πόθεν ἔσται ἡ μνησθηροπτοία. C'est de là en effet qu'Ulysse, au chant XXII, commencera le massacre des prétendants. Cette note alexandrine constate que l'*Odyssee* a un plan, et que ce poème n'est point l'œuvre du temps et du hasard.

256. Δύο δοῦρε. Les héros portaient habituellement un dard dans chaque main. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers III 18; XXI, 145, etc. Nous avons cité là, III, 18, le vers de Virgile, *Bina manu....*

259. Ἐξ Ἐφύρης. Il s'agit d'Éphyre

ὥχετο γάρ καὶ κείσε θοῆς ἐπὶ νηὸς Ὀδυσσεύς, 260
 φάρμακον ἀνδροφόνον διζήμενος, ὅφρα οἱ εἴη
 ἰοὺς χρίεσθαι χαλκήρεας· ἀλλ' ὁ μὲν οὐ οἱ
 δῶκεν, ἐπεὶ ῥα θεοὺς νεμεσίζετο αἰὲν ἔοντας·
 ἀλλὰ πατὴρ οἱ δῶκεν ἑμός· φιλέεσκε γὰρ αἰνῶς·
 τοῖος ἐὼν μνηστῆρσιν ὁμιλήσειεν Ὀδυσσεύς, 265
 πάντες κ' ὠκύμοροι τε γενοίατο πικρόγαμοί τε.
 Ἀλλ' ἤτοι μὲν ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται,
 ἥ κεν νοστήσας ἀποτίσεται, ἧὲ καὶ οὐκί,

en Thesprotie, et non pas de la ville fondée par Sisyphe, ni de l'Épiphyre d'Élide. Voyez la note II, 659 de l'*Iliade*. — Ἰλου. Ancienne variante, Ἴρου. Cet Ilos ou Irus et son père Merméris sont d'ailleurs fort peu connus. D'après Apollodore, Merméris était fils de Phérés, et par conséquent frère d'Admète.

260. Καὶ κείσε, là aussi, c'est-à-dire de même qu'il vint chez nous à Taphos. Il n'y a nul besoin de considérer καὶ comme redondant.

261. Ὅφρα οἱ εἴη. Ancienne variante, ἦν που ἐφεύροτο. C'est une formule empruntée à l'*Iliade*, IV, 88, etc., mais qui ne change rien à l'idée. — Zénodote écrivait ὅφρα δασίη, ce qui donne un autre sens : apprendre à composer le poison que désire Ulysse. Aristarque fait remarquer que cette leçon ne concorde pas bien avec le verbe *donner* employé à la suite, car donner n'est pas enseigner. *Scholies* H et M : ἐλέγχεται δὲ ἐκ τοῦ ἐπομένου, ἀλλὰ πατὴρ οἱ δῶκεν· οὐ γὰρ ἔπεται τὸ διδάσκειν τῷ δεῖναι, ἀλλ' ἡ χρῆσις τῇ δόσει παρέπεται. Cette note est l'explication de la diple pointée dont Aristarque avait marqué le vers 264.

262. Ἰοὺς χρίεσθαι. Il est remarquable que les héros, dans l'*Iliade*, ne se servent point de flèches empoisonnées; car Ménélas, Diomède, Euryppyle y sont blessés par des flèches, et guérissent pourtant. Une autre remarque à faire, c'est qu'Ulysse, dans l'*Iliade*, ne se sert jamais de l'arc, et que même il n'a point d'arc, puisqu'il emprunte (X, 260) l'arc de Méronès ou Méron. Les anciens ont beaucoup discuté sur ces faits; et les scholiastes nous ont conservé des pages entières de ces discus-

sions. Ce sont des débris du commentaire de Didyme, ou tout au moins de celui de Porphyre, et des témoignages assurés concernant un épisode de la guerre entre les énéstiques et les lytiques.

264. Αἰνῶς. Nous employons quelquefois notre adjectif *terriblement* dans le sens favorable qu'Homère donne à αἰνῶς, pour rendre raison d'une chose extraordinaire. Je traduirais même ici αἰνῶς par *terriblement*, comme je crois qu'on doit le traduire dans le vers fameux (*Iliade*, III, 458) où Homère caractérise le charme souverain de la beauté d'Hélène. Sans la terrible affection d'Anchialus pour Ulysse, le devoir aurait eu le dessus à Taphos comme il avait eu le dessus à Éphyre.

265. Τοῖος ἐὼν... ὁμιλήσειεν. La conjonction *et* est sous-entendue. L'ellipse de *si*, en latin et même en français, n'est pas rare, et dans des cas où le mot à suppléer n'est même évident qu'après réflexion. Je n'ai pas besoin de rappeler le *sineret dolor* de Virgile et notre *n'était que*. Chez Homère, *et* est donné dans la phrase dont τοῖος ἐὼν est la reprise; et le mouvement de la pensée exige même qu'on dise, *oui, si*, avant de traduire le deuxième τοῖος ἐὼν.

267. Ἐν γούνασι, sur les genoux, c'est-à-dire sous la main, dans la main. Voyez dans l'*Iliade*, XVII, 514, la note sur cette expression.

268. Ἡ κεν νοστήσας... Les deux possibilités indiquées dans cette alternative justifient l'emploi du pluriel ταῦτα au vers précédent. D'ailleurs le doute porte à la fois et sur νοστήσας et sur ἀποτίσεται. Car Ulysse reviendra ou ne reviendra pas, et, revenu, pourra ou ne pourra pas faire jus-

οἷσιν ἐνὶ μεγάροισι· σὲ δὲ φράζεσθαι ἄνωγα,
 ὅπως κε μνηστῆρας ἀπώσεται ἐκ μεγάροιο. 270
 Εἰ δ' ἄγε, νῦν ξυνίει, καὶ ἐμῶν ἐμπάζω μύθων·
 αὔριον εἰς ἀγορὴν καλέσας ἥρωας Ἀχαιοὺς,
 μῦθον πέφραδε πᾶσι, θεοὶ δ' ἐπιμάρτυροι ἔστων.
 Μνηστῆρας μὲν ἐπὶ σφέτερα σκίδνασθαι ἄνωχθι·
 μητέρα δ', εἰ οἱ θυμὸς ἐφορμᾶται γαμέεσθαι, 275
 ἄψ ἴτω ἐς μέγαρον πατρὸς μέγα δυναμένοιο·
 οἱ δὲ γάμον τεύξουσι, καὶ ἀρτυνέουσιν ἔεδνα

tice des prétendants. Il ne faut donc pas expliquer νοστήσας à part, puisque le retour d'Ulysse, humainement parlant, n'est qu'une hypothèse. C'est comme s'il y avait κα νοστήσει et κα ἀποτίσεται, ou, ainsi que le veulent quelques-uns, κα νοστήσῃ et κα ἀποτίσῃται. Les deux idées sont fondées en une seule expression, et καν détermine la valeur de νοστήσας aussi bien que celle de ἀποτίσεται. Quelques-uns même le rapportent uniquement à νοστήσας, car la vengeance, selon eux, est certaine, si Ulysse remet le pied à Ithaque. Ils exagèrent. Cela sera ainsi; mais Ménéte est censé n'en rien savoir.

271. Εἰ δ' ἄγε, *cia age*, eh bien donc. Voyez, dans l'*Iliade*, la note I, 302.

272. Ἡρώας Ἀχαιοὺς désigne ici le peuple d'Ithaque, et non pas seulement les principaux personnages du pays.

273. Πέφραδε ne signifie point *dic*, ni même *edissere*, mais *indica, ostenta*. Lehrs: « Hoc dictum est fere ut ἔπο; πάνταςσι » *πιφαύσων*. » Voyez cette dernière expression, XXII, 431. Nulle part Aristarque n'admet φράζω, chez Homère, dans le sens de *dire*. Voyez la note XIV, 285 de l'*Iliade*. — Ἐπιμάρτυροι. Ancienne variante, ἐπὶ μάρτυροι en deux mots, leçon reprise par Bekker, Hayman et La Roche. Alors ἐπὶ se joint à ἔστων, et le sens de la phrase reste le même. La leçon byzantine ἐπιμάρτυρες n'est qu'une mauvaise correction; et Tzetzés, qui la donne, aurait dû se souvenir qu'Homère dit toujours μάρτυροι, et jamais μάρτυρες. On verra même, XVI, 423, μάρτυρος au singulier. Mais je dois dire que Zénodote avait introduit partout la forme vulgaire μάρτυρες. Voyez la note I, 338 de l'*Iliade*.

275. Μητέρα δ', *ei oi...* L'accusatif μητέρα est amené par ce qui précède, comme on en a vu un exemple, *Iliade*, VI, 425. Seulement, ici la phrase sera reprise par ἄψ ἴτω, c'est-à-dire avec μήτηρ pour sujet et non plus par τήν, qui la reproduit μητέρα. L'anacoluthie est donc bien plus extraordinaire. Cependant elle n'a elle-même rien de vraiment choquant. Minerve, après avoir dit μητέρα (δὲ), cherche la suite de son idée, s'arrête un instant, et oublie la manière dont elle a commencé la phrase. Nicenor : δαί ὑποστίζειν εἰς τὸ μητέρα, καὶ μμείσθαι τὸν διασκευτόμενον. — Didyme regardait la leçon μητέρα comme une erreur de diascévaste, ou même une simple faute de copiste, et il mettait le nominatif. *Scholies* E, H et M : τῇ ἀρχαίᾳ συνηθείᾳ ἰγέγραπτο ΜΕΤΕΡ ἀντὶ τοῦ ΜΗΤΗΡ. τοῦτο ἀγνοήσας τις προσέθηκε τὸ α. Il manque sans doute quelque chose dans la note; car l'addition de l'alpha suppose une première transcription défectueuse du ΜΕΤΕΡ archaïque : ΜΗΤΕΡ. Mais μητέρα, vu la forme même de la phrase, semble plutôt la leçon primitive. L'anacoluthie ὁ δ(ὲ)... πεποιθὼς, βίμω εἰ, *Iliade*, VI, 510-511, est, sous forme inverse, l'exact équivalent de μητέρα δ(ὲ)... ἄψ ἴτω. — Homère s'interrompt; et on ne doit point le juger d'après les règles de la construction oratoire.

276. Πατρός. Le père de Pénélope se nommait Icarus, et il habitait sur le continent voisin d'Ithaque. Il était originaire de Lactédémone, et même, dit-on, frère de Tyndare.

277. Οἱ δὲ (*illi vero*) désigne le père et la mère de Pénélope. *Scholies* E : συνε-

πολλά μάλ', ὅσσα ἔοικε φίλης ἐπὶ παιδὸς ἔπεσθαι.

Σοὶ δ' αὐτῷ πυκινῶς ὑποθήσομαι, αἶ κε πίθῃαι·

νῇ ἄρσας ἐρέτησιν εἰίκουσιν, ἥτις ἀρίστη,

280

ἔρχειο πευσόμενος πατρὸς δὴν οἰχομένοιο,

ἦν τίς τοι εἴπῃσι βροτῶν, ἡ ὅσσαν ἀκούσης

ἐκ Διὸς, ἥτε μάλιστα φέρει κλέος ἀνθρώποισιν.

Πρῶτα μὲν ἐς Πύλον ἔλθε, καὶ εἴρεο Νέστορα διόν·

κεῖθεν δὲ Σπάρτηνδε παρὰ ξανθὸν Μενέλαον·

285

δς γὰρ δεύτατος ἦλθεν Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων.

Εἰ μὲν κεν πατρὸς βίοτον καὶ νόστον ἀκούσης,

ἡ τ' ἄν, τρυχόμενός περ, ἔτι τλαίης ἐνιαυτόν·

δοτικῶς οἱ περὶ τὸν πατέρα καὶ τὴν μητέρα Ἀστροδῖαν. — Ἐεῖνα, autrement dit ἔδνα, vu l'ensemble de la phrase, signifie évidemment, dans ce passage, des cadeaux qui seraient faits par le père à sa fille; mais on suppose avec raison que cette dot se composerait d'une partie de ce que le fiancé aurait donné à Icarus. On peut maintenir à ἔδνα son sens ordinaire (cadeaux de nocces faits par le fiancé), en admettant que le fiancé donnait directement à la fiancée une partie des objets précieux stipulés par le père. Ainsi l'expliquait Didyme (*Scholies* V) : δῶρα τὰ διδόμενα ὑπὸ τοῦ γαμοῦντος τῇ γαμουμένη.

279. Σοὶ δ' αὐτῷ.... Ce vers manquait, selon certains témoignages, dans l'édition de Rhianus. Didyme (*Scholies* H et M) : οὗτος δὲ ὁ στίχος ἐν τῇ κατὰ Πτιανὸν οὐκ ἦν. Cobet pense que cette note n'est pas à sa place, et que c'est le vers 283 qui avait été supprimé par Rhianus. En effet, le vers 279 est à peu près indispensable à la suite des idées, tandis que le vers 283 n'est qu'une banalité qui pourrait disparaître sans beaucoup de dommage. — Bekker et Hayman citent la note sur Rhianus comme afférente au vers 278; La Roche, comme afférente au vers 280. Ces deux vers-là, du moins, ne sont pas absolument indispensables. Mais c'est bien soi δ' αὐτῷ, c'est-à-dire le vers 279, que visent, à tort ou à raison, les *Scholies* H et les *Scholies* M.

282. Ὅσσαν n'est que le bruit public, tandis que εἴπῃσι désignait un renseignement. Voy., sur le mot ὅσσα, la note XXIV, 413. — Ἀκούσης. Ancienne variante, ἀκούσας, qui ôte à la phrase toute précision.

283. Ἐκ Διὸς. On rapportait aux dieux, et particulièrement à Jupiter, les *on-dit* qui couraient, et dont l'origine était incon nue. Aussi le mot ὅσσα, chez Homère, donne-t-il toujours l'idée de quelque chose de divin. Aristarque : ὅσσα, ἡ θεία κληδών. Voyez, *Iliade*, I, 93, la note sur Ὅσσα personnifiée. Ainsi, à la rigueur, ἐκ Διὸς n'ajoute rien à l'essence de la signification de ὅσσα, et l'on comprend que Rhianus ait pu supprimer le vers 283. Voyez plus haut la note du vers 279. Mais on comprend mieux encore que tous les éditeurs antiques aient laissé un développement qui est si conforme au génie d'Homère et à ses habitudes de style.

285. Κεῖθεν δὲ.... Zénodote : Κεῖθεν δὲ Κρήτης παρ' Ἰδομένην ἀναχθεῖ. Voyez plus haut les notes du vers 93. C'est une mauvaise correction faite à ce vers 93, qui avait donné naissance à cette variante non moins mauvaise. Télémaque n'ira point en Crète. Voyez la note III, 313-318.

286. Ὅς est démonstratif, comme s'il y avait οὗτος, sinon γάρ serait tout à fait redondant. — Δεύτατος. Ménélas avait erré durant huit ans, et n'était de retour à Sparte que depuis deux ans. Pas un des héros du siège n'était rentré aussi tard dans ses foyers. — Payne Knight supprime le vers 286, mais sans raison sérieuse.

287. Βίοτον καὶ νόστον. Si Ulysse est vivant, on est sûr qu'il fera usage de toutes ses ressources pour revoir Ithaque; et voilà pourquoi la vie d'Ulysse et son retour, poétiquement c'est tout un.

288. Ἥ τ' ἄν,... τλαίης, eh bien ! tu patienteras. Le mot τ(ε), ici comme dans

εἰ δέ κε τεθνηῶτος ἀκούσης μῆδ' ἔτ' ἐόντος,
 νοστήσας δὴ ἔπειτα φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν, 290
 σῆμά τέ οἱ χεῦται, καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερεῖξαι
 πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε, καὶ ἀνέρι μητέρα δοῦναι.
 Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ ταῦτα τελευτήσης τε καὶ ἔρξης,
 φράζεσθαι δὴ ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν,
 ὅπως κε μνηστῆρας ἐνὶ μεγάροισι τεοῖσιν 295
 κτείνης, ἥ ἐ δόλω ἢ ἀμφαδόν· οὐδέ τί σε χρὴ
 νηπιᾶς ὀχέειν, ἐπεὶ οὐκέτι τηλίκος ἐσσί.
 Ἦ οὐκ αἶεις οἶον κλέος ἔλλαβε διος Ὀρέστης
 πάντας ἐπ' ἀνθρώπους, ἐπεὶ ἔκτανε πατροφονῆα,
 Αἰγισθὸν δολομήτην, ὃ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα; 300
 Καὶ σὺ, φίλος (μάλα γάρ σ' ὀρώω καλὸν τε μέγαν τε),
 ἄλκιμος ἔσσ', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπη.
 Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆα θοὴν κατελεύσομαι ἤδη
 ἡδ' ἐτάρους, οἳ πού με μάλ' ἀσχαλῶσι μένοντες·
 σοὶ δ' αὐτῷ μελέτω, καὶ ἐμῶν ἐμπάξω μύθων. 305
 Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦδ' α·
 Ξεῖν', ἥτοι μὲν ταῦτα φίλα φρονέων ἀγορεύεις,

une foule de passages, n'a qu'une valeur purement euphonique.

291. Σῆμα. On pouvait rendre les derniers devoirs à un héros, en faisant sur un cénotaphe les cérémonies funèbres qu'on eût faites sur le vrai tombeau. — Χεῦται. Anciennes variantes χεῦσαι et χεύσον. — Κτερεῖξαι. Ancienne variante, κτερεῖζον. Le δοῦναι du vers suivant montre qu'il faut partout l'infinitif. Aristarque (*Scholies H*) : (ἡ δὲ κλη, εἶτι) τὸ ἀπαρέμφοτον ἀντι τοῦ προστακτικοῦ. Mais χεῦται vaut mieux que χεῦσαι.

293. Τελευτήσης τε καὶ ἔρξης équivalent à ἔρξας τελευτήσης.

297. Νηπιᾶς pour νηπιᾶς, νηπιᾶς, de νηπιή, qui est la forme homérique de νηπιᾶ. — Τηλίκος, *tantulus*, assez petit. En effet, Télémaque a vingt et un ans. Ce n'est donc plus pour lui le temps des enfantillages.

298. Ἦ οὐκ. Ces deux mots ne comptent ici que pour une seule syllabe.

300. Ὅ οἱ, *vulgo* ὅς οἱ. Didyme (*Scholies M*) : ἀνευ τοῦ σ' Ἀρίστηρος, ὃ οἱ πατέρα. Hayman a repris la vulgate, abandonnée par tous les éditeurs récents. — Οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα. Homère insiste sur l'idée contenue dans πατροφονῆα. C'est beaucoup plus qu'une simple tautologie. — Payne Knight retranche le vers 300, et Dugas Montbel dit qu'il a raison. Il faut pourtant bien qu'Egisthe soit nommé, et qu'Homère ait dit toute sa pensée.

301. Φίλος, le nominatif dans le sens du vocatif.

302. Ἄλκιμος ἔσσο(ς), sois vaillant. — Les anciens admiraient cette pérorsaison du discours de Minerve. *Scholies M* et S : ταῦτα λοιπὸν εἰδύια τὸ φιλότιμον τῶν νέων λέγει. Cicéron cite le vers 302, *Épîtres familières*, XV, 18.

305. Μελέτω (*curw sit*) a pour sujet sous-entendu τοῦτο ou ταῦτα (ce que je viens de dire), et est développé par ἐμῶν ἐμπάξω μύθων.

ὥστε πατήρ ᾧ παιδί, καὶ οὔποτε λήσομαι αὐτῶν.
 Ἀλλ' ἄγε νῦν ἐπάμεινον, ἐπειγόμενός περ ὁδοῖο,
 ὄφρα λωεσσάμενός τε τεταρπόμενός τε φίλον κῆρ,
 δῶρον ἔχων ἐπὶ νῆα κίης, χαίρων ἐνὶ θυμῷ,
 τιμῆεν, μάλα καλὸν, ὃ τοι κειμήλιον ἔσται
 ἐξ ἐμεῦ, οἷα φίλοι ξεῖνοι ξείνοισι διδοῦσιν.

310

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Μὴ μ' ἔτι νῦν κατέρυκε, λιλαιόμενόν περ ὁδοῖο.
 Δῶρον δ', ὅττι κέ μοι δοῦναι φίλον ἦτορ ἀνώγη,
 αὐτίς ἀνερχομένῃ δόμεναι οἰκόνδε φέρεσθαι,
 καὶ μάλα καλὸν ἐλὼν· σοὶ δ' ἄξιον ἔσται ἀμοιβῆς.

315

Ἡ μὲν ἄρ' ὥς εἰποῦς' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,
 ὅρnis δ' ὥς ἀνοπαῖα διέπτατο· τῷ δ' ἐνὶ θυμῷ

320

309. Ὅδοῖο. C'est ce que les grammairiens appellent le génitif du désir. Il se retrouve, au vers 315, avec un mot (λilαιόμενον) qui ne laisse aucun doute sur ce point. Cependant quelques-uns voient ici ou le génitif causal, ou l'ellipse d'une préposition.

312. Τιμῆεν. Ce n'est pas simplement l'épithète de δῶρον, un peu éloignée de son substantif par une licence fréquente chez les poètes; c'est une reprise qui équivaut à δῶρον τιμῆεν : oui, un cadeau de prix; c'est un premier commentaire de χαίρων ἐνὶ θυμῷ, commentaire qui se poursuit jusqu'à la fin de la phrase.

316. Δῶρον δ', ὅττι κέ μοι. Ancienne variante : δῶρον, ὅτι κέν μοι. Nitzsch propose de changer κέ en σκ. Mais cette correction est absolument inutile.

317. Δόμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

320. Ἀνοπαῖα, selon Hérodién, est le pluriel neutre de ἀνοπαῖος, invisible, et équivalent à ἀοράτως, hors de vue. C'est Eustathe qui donne avec le plus de détails cette interprétation : διὸ καὶ Ἡρώδιανός τὸ ἀνοπαῖα, καὶ οὐδέτερον οἶδε πληθυντικόν, καὶ προκρίσιπῃ, καὶ ὥς ἐπίρρημα λαμβάνει, ἀντί τοῦ ἀοράτως, καθάπερ τὸ πυκνὰ ἀντί τοῦ πυκνῶς καὶ καλὰ ἀντί τοῦ καλῶς, νοήσας ἐκείνος τὸ τοιοῦτον ἀνοπαῖα, οὐ μετὰ τῆς ἀνά προθέσεως, ἀλλὰ στερήσιν τοῦ ὁπτά-νεσθαι. — L'adjectif ἀνοπαῖος, ou, comme

on l'accentuait aussi, ἀνόπατος, a été employé par Empédocle pour caractériser le feu, par conséquent avec un sens qui n'est point négatif, et qui doit rappeler ἀνά, en haut. Quelques anciens expliquaient aussi ἀνοπαῖα, chez Homère, par ἀνά. Mais Minerve ne se contente pas de s'élever en l'air, elle disparaît. — Aristarque écrivait ἀνόπατα, et en faisait un substantif féminin, le nom même de l'oiseau à qui Minerve est comparée, quel que fût d'ailleurs cet oiseau, dont l'espèce n'est pas connue. Mais le nom de l'oiseau n'importe nullement ici; et l'on comprend parfaitement que l'interprétation d'Aristarque ait été rejetée par Hérodién. Quelques modernes préfèrent pourtant cette interprétation. Édition Didot : *Anopaia*. Seulement l'éditeur s'est mis en contradiction avec lui-même, en écrivant, dans le texte, ἀνοπαῖα propérispomenè, l'orthographe d'Hérodién. — Hayman, dans son *Appendix A*, 43, donne du moins des raisons. Mais de ce qu'Homère nomme ordinairement les oiseaux auxquels il compare ses personnages, il ne s'ensuit pas que l'oiseau soit ici nommé, puisque le nom est inutile. La Roche, le dernier éditeur, écrit ἀνοπαῖα, comme avant lui tout le monde à peu près, même Bekker et Dindorf. Fæsi et Ameis donnent ἀνόπατα, comme a fait Hayman, et en font aussi le nom de l'oiseau. — Il y a une dernière leçon ancienne, ἀν' ὀπαῖα en deux mots. Avec cette leçon,

θῆκε μένος καὶ θάρσος, ὑπέμνησέν τέ ἐ πατρός
μᾶλλον ἔτ' ἢ τὸ πάροιθεν. Ὁ δὲ φρεσὶν ᾗσι νοήσας,
θάμβησεν κατὰ θυμόν· ὄϊσατο γὰρ θεὸν εἶναι.

Αὐτίκα δὲ μνηστῆρας ἐπώχετο ἱσθῆος φῶς.

Τοῖσι δ' αἰοῖδος ἄειδε περικλυτός, οἱ δὲ σιωπῇ ✓ 325
εἶατ' ἀκούοντες· ὁ δ' Ἀχαιῶν νόστον ἄειδεν
λυγρόν, ὃν ἐκ Τροίης ἐπετεῖλατο Παλλὰς Ἀθήνη.

Τοῦ δ' ὑπερωϊόθεν φρεσὶ σύνθετο θέσπιν αἰοῖδην

Minerve s'envole par un trou du toit (ὀπαῖον), qui servait d'issue à la fumée. Voss a traduit en ce sens; mais cette préférence pour une leçon mauvaise ne nous oblige à rien. Hayman : « Voss' authority « here is of little weight. » — Je crois que Lehrs s'est trompé en rapportant à ce vers-ci un passage d'Aristonicus cité par Orion : ὁπῇ, τόπος τετραμῆνος, ἀρ' οὐ τις δύναται ὀπῆσθαι καὶ περιβλέπεσθαι. Ce passage s'applique bien mieux à l'interprétation de πολυωπῶ, XXII, 386. Voyez la note sur ce passage. Il ne faut pas prêter à Aristonicus la leçon ἀν' ὀπαῖα, qui n'est qu'une imagination enfantine. — Je remarque, en passant, que le lemme ἀνὸπαῖα, dans le *Grand Étymologique* Müller, n'est point exact; car l'explication, τὴν τετραμῆνην κεραμίδα ἐπὶ τῆς ὀροφῆς, se rapporte à ὀπαῖα. — Τῷ, *illi*, à lui : à Télémaque.

325. Ἀοῖδός. Cet aède, ce chanteur, se nommait Phémios. Voyez plus bas, au vers 327, Φῆμιε.

326. Εἶατ(ο), *sedebant*, restaient assis.

327. Λυγρόν. Phémios décrivait la tempête dans laquelle périt Ajax le Locrien, et qui dispersa la flotte des confédérés dès le jour même de leur départ. — Ἐπετεῖλατο. Tout le monde sait que la tempête avait été soulevée par Minerve. Il s'agit donc de l'effet produit par la volonté de la déesse sur le sort des vainqueurs de Troie. Cependant quelques-uns voulaient qu'il s'agît de l'inspiration qui avait déterminé l'aède à choisir cet épisode. *Scholies* E : φησὶν ὅτι ἡ Ἀθηνᾶ προσέταξε τῷ Φημίῳ ἵνα τὸν ἐκ τῆς προνοίας νόστον τῶν Ἀχαιῶν ἐκ οἰκίαν αἰοῖδην ἔχη. Mais Minerve n'est pour rien dans le choix fait par l'aède, et l'explication grammaticale du vers 327 ne permet point que ἐπετεῖλατο s'applique à Phémios. Il est d'ailleurs inna-

tile de donner à ce mot une autre signification que celle qu'il doit avoir d'après le sens du verbe ἐπιτέλλω, ἐπιτέλλομαι. C'est sans motif sérieux que quelques anciens prenaient ici ἐπιτεῖλατο comme un équivalent de ἐπέτελες. Les *Scholies* H, qui donnent cette équivalence, prêtent à Phémios une intention morale : ταῦτα δὲ ἤδε νοῦθετῶν τοὺς μνηστῆρας ἐκ τῶν περὶ Κασάνδρας καὶ Αἰάντος, μὴ ὀρέγεσθαι ἀσεβῶν γάμων. Mais rien n'est moins évident; et la remontrance, en tout cas, aurait été entièrement perdue. L'aède a choisi un sujet intéressant et pathétique; voilà tout.

328. Ὑπερωϊόθεν, comme ἐξ ὑπερωϊῶν, ἐξ ὑπερφῶν : *ex parte superiore domus*, de l'étage supérieur. C'est en haut de l'escalier, et non au rez-de-chaussée qu'habitait Pénélope; mais on a tort de dire que l'appartement des femmes était toujours au premier étage. On a la preuve du contraire au chant VI de l'*Iliade*, vers 321, 376, 503, et ailleurs. Pénélope s'est retirée en haut par nécessité, ou par modestie. Au temps d'Ulysse, elle habitait en bas. La chambre nuptiale était certainement au rez-de-chaussée. Voyez la description qu'en fait Ulysse même, XXIII, 190-204. — Φρεσὶ σύνθετο. L'impression du chant a pénétré jusqu'au fond de l'âme de Pénélope. La traduction *animo advertit* est insuffisante et inexacte. Il s'agit de tout autre chose encore que d'avoir entendu et attentivement écouté. Homère exprime l'émotion de Pénélope à la voix de Phémios. — Cependant quelques anciens prenaient φρεσὶ σύνθετο pour une simple opération intellectuelle. C'est ce qu'on voit par cette note alexandrine que nous a conservée Eustathe : τὸ δὲ σύνθετο φρεσὶν ἀντὶ τοῦ ἐπιμαλῶς ἤκουσε· νοὺς γὰρ ὥσπερ ὄρεῖ, οὗτος καὶ

κοῦρη Ἰκαρίοιο, περίφρων Πηνελόπεια·
κλίμακα δ' ὑψηλὴν κατεβήσεται οἷο δόμοιο,
οὐκ οἷη· ἅμα τήγῃ καὶ ἀμείπολοι δὺ' ἔποντο.
Ἥ δ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο διὰ γυναικῶν,

330

ἀκούει. Il faut, selon moi, laisser à pressé son sens propre, et traduire l'expression littéralement. Les entrailles elles-mêmes sont bouleversées.

329. Πηνελόπεια est l'unique forme qu'ait employée Homère pour désigner la femme d'Ulysse; ce sont les poètes postérieurs qui ont dit Πηνελόπη, et qui nous ont transmis, par l'intermédiaire des Romains l'orthographe *Pénélope*, au lieu de *Pénélopée*. — Le vers 329 est suivi de celui-ci, dans un des manuscrits de Vienne : "Εξ ποσὶν ἐμβεθαυία τριδάκτυλος ἐξαζάνη. Cette plaisanterie grammaticale se rapporte à la forme du vers 329, lequel est τριδάκτυλος. Il y a même une variante du vers 329, où ne se trouvent non plus que trois dactyles : Κελλή Πηνελόπεια γυνὴ κλεινοῦ Ὀδυσῆος. Bothe croit que l'absurde énigme de Pénélope aux six pieds et aux trois doigts a pris la place d'un vers authentique, qu'il rétablit ainsi : "Εν ποσὶν ἐμβεθαυί' ἀριδείκτος ἐξαζάνη. Il trouve naturellement ce vers admirable; mais personne n'est de son avis. En tout cas, le vers serait mal placé, puisque Pénélope est encore à l'étage supérieur; et la phrase d'Homère ne concerne que la descente de l'escalier.

332-334. Ἥ δ' ὅτε δὴ μνηστῆρας ἀφίκετο... Ces vers ont fait accuser Pénélope d'inconvenance et de coquetterie, par certains Grecs habitués à des mœurs moins naïves que celles des temps héroïques. *Scholies* H : αἰ-ἰάται ἐκ τῶν ἐπῶν τούτων Δικαίταρχος τὴν παρ' Ὀμήρῳ Πηνελόπην... οὐδαμῶς γὰρ εὐτακτον εἶναι φησι τὴν Πηνελόπην, πρῶτα μὲν διτι πρὸς μεθύοντας αὐτὴ παραγίνεται νεανίσκους, ἔπειτα τῷ κρηδέμῳ τὰ κάλλιστα μέρη τοῦ προσώπου καλύψασα, τοὺς ὀφθαλμοὺς μόνους ἀπολέλοιπε θεωρεῖσθαι. περίεργοι γὰρ ἡ τοιαύτη σχηματοποιία καὶ προσποιήσις, ἡ τε παράστασις τῶν θεραπεινίδων ἐκάτερθεν εἰς τὸ κατ' ἐξοχὴν φαίνεσθαι καλὴν οὐκ ἀνεπιτήδευτον δεικνύσι. Aristarque et les siens répondraient en taxant Dicéarque d'ignorance : φάμεν οὖν ὅτι τὸ καθόλου ἔθος

ἀγνοεῖν ὡκεν ὁ Δικαίταρχος. Ils faisaient observer que les femmes libres, chez Homère, figuraient, sans qu'on en fût choqué, aux banquets mêmes des hommes. Ils rappelaient les exemples d'Héténe et d'Arété, fournis par l'*Odyssée*. Ils citaient les vers VI, 287-288 de ce poème, où l'on voit que c'est aux jeunes filles seules que l'usage imposait de se tenir à l'écart, quand la famille recevait des hôtes sous son toit. L'acte de Pénélope n'avait donc rien que de naturel, dès qu'elle redoutait de nouvelles tortures morales, et voulait que Phémus changeât le sujet de ses chants : οὐδ' ἂν ἀτοκον ἔλθειν τὴν Πηνελόπην, ἵνα παύσῃ τὸν ᾠδὸν, δὲ Ἀχαιῶν νόστον εἰδε λυγρόν. Quant à l'accusation de coquetterie, on ne saurait la porter contre Pénélope que par suite d'une fautive interprétation du vers 334. Pénélope ne fait point le manège dont parle Dicéarque; et c'est précisément pour cacher ses yeux qu'elle se voile les joues; car elle pleure, ou elle a du moins les yeux pleins de larmes. Il ne faut pas qu'on la voie pleurer. On peut même dire que le geste décrit par Homère équivaut à celui de s'essuyer les yeux : τὴν ἀπὸ τῆς κεφαλῆς καλύπτραν, ἣν κρηδεμὸν ἔφη, ταῖς χερσὶν ἐφελκυσσάμενη τὰ δάκρυα ἀποκαλύπτειν ἐδοῦλτο, καὶ ἀποφᾶν τῷ κρηδέμῳ τὰ δάκρυα. Pour ce qui concerne les deux servantes, par le contraste desquelles Pénélope aurait fait valoir sa beauté, les Alexandrins notaient que la reine suivait simplement l'usage, et que l'épithète par laquelle Homère caractérise chacune des deux femmes dont elle est accompagnée achève de justifier sa conduite : ἡ τε τῶν θεραπεινίδων κατάστασις ἦν μὲν ἐξ ἔθους ταῖς παλαιαῖς· ἐξαιρεῖ δὲ τὴν Πηνελόπην τῆς βλασημίας ἡ προσθήκη· οὐ γὰρ ἐξ ἐκείνων ἔπονται τῶν μεγίστων, αἱ πᾶσαι ἀναίδειας ἐπέθεσαν (XXII, 424), ἀλλ' ἀμείπολος αὐτῇ κεινὴ ἐκάτερθε παρέστη, τουτέστι σῶφρων. — Cette discussion, dont les *Scholies* H nous ont conservé les détails, et dont nous n'avons fait que citer les traits principaux, montre que

στῇ βα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο,
 ἄντα παρεικὼν σχομένη λιπαρὰ κρήδεμνα·
 ἀμφίπολος δ' ἄρα οἱ κεδνὴ ἐκάτερθε παρέσθη.
 Δακρύσασα δ' ἔπειτα προσηύδα θεῖον ἀοιδόν·

335

Φήμει, πολλὰ γὰρ ἄλλα βροτῶν θελκτῆρια ἤδης,
 ἐργ' ἀνδρῶν τε θεῶν τε, τάτε κλείουσιν ἀοιδοί·
 τῶν ἐν γέ σφιν αἶειδε παρήμενος, οἱ δὲ σιωπῇ
 οἶνον πινόντων· ταύτης δ' ἀποπαύε' ἀοιδῆς
 λυγρῆς, ἥτε μοι αἰεὶ ἐνὶ στήθεσσι φίλον κῆρ
 τείρει, ἐπεὶ με μάλιστα καθίκετο πένθος ἄλαστον.

340

la folie de Zoile n'est point un phénomène isolé dans l'histoire de la critique chez les Grecs, puisque voici un paradoxe, aussi absurde qu'aucun de ceux qu'on reproche à Zoile, soutenu par Dicaërque, c'est-à-dire par un philosophe célèbre, par un écrivain distingué, et cela dans le livre même qui avait fait sa réputation d'écrivain, dans la *Vie de la Grèce*. Cramer : *haud dubie* ἐν Ἑλλάδος βίῳ. Ce n'est donc pas sans raison que nous avons insisté, et dans l'*Introduction à l'Iliade*, et dans l'étude sur Zoile qui forme l'*Appendice VI* du poème, sur le caractère sophistique de la plupart des problèmes posés dans les écoles grecques à propos des poésies d'Homère, et sur les bizarreries littéraires dont ne se sont point gardés les philosophes les plus illustres eux-mêmes.

334. Κρήδεμνα. Le κρήδεμνον n'était pas la même chose que l'ὀδόνη, ou voile proprement dit. C'était une pièce d'étoffe qui servait de coiffure, mais dont les bouts pendaient aux deux côtés du visage, ou se rabattaient sur les yeux et les joues. La composition du mot en montre le sens. *Scholies* 8 : κρήδεμνον τὸ ἐπὶ τῆς κεφαλῆς περιβάλλαιον, καρῆδεμνον καὶ ἐν συλλήψαι κρήδεμνον. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XIV, 184 et la note sur ce vers. Il n'y a aucun doute sur la valeur de κρη dans le mot κρήδεμνον; quant à celle de δεμνον, il n'y en a pas davantage, car la racine δα contient l'idée de lier; et Curtius lui-même place κρήδεμνον entre δασμός et διάδημα.

337. Πολλὰ γὰρ... ἤδης. Homère motive d'avance la prière que Pénélope va faire

à Phémios. Ce tour, qu'on emploie aussi en latin et en français, est fréquent chez Homère. *Scholies* M et S : ἔτος Ὀμηρικὸν ἀπὸ τοῦ γὰρ ἀρχεσθαι. On se rappelle l'exemple de Corneille : *César, car le Destin*.... — Ἡδῆς, *vulgo* οἶδας. Aristarque dit en termes formels que οἶδας n'est point une forme homérique : ἐν οὐδετέρῳ γὰρ τῶν ποιησέων ἐχρήσατο τῷ οἶδας. Zénodote écrivait ἤδεις, ou, selon d'autres, εἰδεις. Aristarque ne répugnait point, dit-on, à la leçon de Zénodote. *Scholies* H et M : Ἀρίσταρχος δὲ οὐ δυσχεραίνει τῇ γραφῇ. Cela ne peut s'appliquer qu'à ἤδεις, qui est au fond identique à ἤδης. Aristarque n'a pu approuver le présent εἰδεις. Pénélope reproche à Phémios de ne pas avoir chanté un des autres sujets qu'il connaissait. — Bekker et Hayman sont les seuls éditeurs qui n'aient pas conservé οἶδας. La Roche l'a conservé, parce qu'on ne sait pas bien si Aristarque écrivait ἤδεις, ἤδης ou οἶδα : « Ipse Aristarchus quid scripserit non liquet. » Mais ce doute n'a pas de raison sérieuse. La diple sur le vers l, 86 de l'*Iliade*, que La Roche donne à l'appui de son doute, n'a trait qu'à la conjugaison de οἶδα, qui fait toujours, chez Homère, οἶδα à la seconde personne; et il s'agit ici d'un autre temps que οἶδα, et qui dit mieux que οἶδα ce que Pénélope doit dire.

338. Κλείουσιν, *celebrant*, illustrent.

340. Ταύτης δ' ἀποπαύε' ἀοιδῆς. Ce chant que Pénélope prie Phémios de cesser, c'est le retour des héros, marqué par des malheurs dont Ulysse a eu sa part. Didyme (*Scholies* H) : τῆς τῶν Ἀχαιῶν ὑποστρώφης καὶ τῆς τοῦ Ὀδυσσεύς κλένης.

Τοῖν γὰρ κεφαλὴν ποθέω, μεμνημένη αἰεὶ
ἀνδρὸς, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος. ✓

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦδα·

345

Μῆτερ ἐμὴ, τί τ' ἄρα φθονεῖς ἐρήρον ἀοιδὸν
τέρπειν δπηγὴ οἱ νόος ὀρνυται; Οὐ νύ τ' ἀοῖδοι
αἴτιοι, ἀλλὰ ποθὶ Ζεὺς αἴτιος, ὅστε δίδωσιν
ἀνδράσιν ἀλφηστῆσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν, ἐκάστω.

Τούτῳ δ' οὐ νέμεσις Δαναῶν κακὸν οἶτον αἰδεῖν·

350

τὴν γὰρ ἀοιδὴν μᾶλλον ἐπικλείουσ' ἀνθρωποί,
ἥτις ἀκούοντεςσι νευτάτῃ ἀμφιπέλῃται.

343. Κεφαλὴν équivalent à ψυχὴν. On se rappelle que le vers de l'*Iliade*, I, 3, Πολλὰς δ' ἰφθίμους ψυχὰς..., a pour variante, XI, 56, Πολλὰς δ' ἰφθίμους κεφαλὰς.... Racine a naturalisé chez nous ce sens moral du mot *tête* : « Que de soins m'edt coûtés une tête si chère! » — Μεμνημένη. Ameis prend ce participe dans un sens absolu, car il met une virgule après αἰεὶ. De cette façon, ἀνδρὸς devient un génitif causal.

344. Ἀνδρὸς, τοῦ κλέος.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, et il dit, dans son *Annotatio* : ἡθέτει Ἀρίσταρχος. Cette athétèse est en effet mentionnée dans une note d'Aristonice, *Iliade*, IX, 395. Elle est fondée sur ce que 'Ελλάς, chez Homère, n'a jamais qu'un sens restreint, et ne désigne point la nation en général. Mais il n'y a aucune raison de prendre ici 'Ελλάδα pour la Grèce entière; et la note d'Aristonice paraît surchargée. En effet, 'Ελλάδα équivalent à Ἄργος τὸ Πελαγονικόν, et μέσον Ἄργος désigne l'Argos des Achéens. C'est la réunion des deux termes qui donne l'idée complète. Rien n'empêche donc de laisser à 'Ελλάδα son sens homérique. *Scholies* E et M : 'Ελλάδα τὴν Θεσσαλίαν φησί. Si l'on retranche le vers 344, la phrase d'Homère est mutilée, tandis qu'avec ce vers nous avons un admirable tableau de la renommée d'Ulysse.

346. Φθονεῖς, *invidēs*, refuses-tu? Ancienne variante, φρονεῖς, qui ne donne aucun sens satisfaisant, soit avec l'explication du *Scholiaste* E, συνετίξεις, soit avec celle du *Scholiaste* M, διδόνσκαις.

347. Ὅπη οἱ νόος ὀρνυται, *utcumque illi mens impellitur*, au gré de son inspiration personnelle.

348. Αἴτιοι et αἴτιος, *culpandi* et *culpandus*. Télémaque justifie le choix du sujet chanté par Phémios. Les faits du passé sont ce qu'ils sont; les aèdes ne sont point responsables de ce qui a été l'œuvre de la divinité. Eustathe : οὐ καίνται ὑπὸ αἰτίας· οἱ ἀοῖδοι, τὰς δυσπραγίας τῶν ἀνθρώπων φθονεῖς. Virgile s'est évidemment inspiré des paroles de Télémaque, dans celles qu'il prête à Vénus, *Énéide*, II, 601-603 : « Non tibi Tyndaridis facies invisa « Lacmæ, Culpatusve Paris, divum, inlece « mentia divum Has evertit opes. »

349. Ἀλφηστῆσιν. L'épithète spéciale à la race humaine n'a été employée par Homère qu'ici et au vers VI, 8. C'est l'idée de civilisation que contient le mot ἀλφηστῆς, soit qu'on s'en tienne au sens ordinaire de ἀλφάνω, synonyme de εὐρίσχω, soit qu'on remonte à la racine ἀλφ, qui contient l'idée de travail. Curtius rend ἄλφον par *erwarb*, et rapproche le sanscrit *rabh* (agir vigoureusement), le latin *labas* ou *labor*, l'allemand *arbeit*. C'est en effet par leur industrie, c'est-à-dire par les inventions de leur esprit et l'activité de leur corps, que les hommes trouvent moyen de soutenir leur vie, et de la rendre plus facile, plus assurée, plus agréable.

350. Οὐ νέμεσις, c'est-à-dire οὐ νέμεσις ἐστὶ : il ne faut pas qu'on s'indigne. C'est le droit de l'aède de choisir son sujet où il veut, et c'est son intérêt de le choisir dans les événements qui fournissent à l'émotion, et qui laisseront un long souvenir de ses chants.

352. Ἀκούοντεςσι.... ἀμφιπέλῃται. Le chant de l'aède enveloppe pour ainsi dire l'auditoire, afin de pénétrer dans toutes les

Σοὶ δ' ἐπιτολμάτω κραδίη καὶ θυμὸς ἀκούειν·
 οὐ γὰρ Ὀδυσσεὺς οἷος ἀπώλεσε νόστιμον ἡμαρ
 ἐν Τροίῃ, πολλοὶ δὲ καὶ ἄλλοι φῶτες ὄλοντο. 355
 Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰούσα τὰ σ' αὐτῆς ἔργα κόμιζε,
 ἱστόν τ' ἡλακάτην τε, καὶ ἀμφιπόλοισι κέλευε

oreilles et dans tous les esprits. C'est ce qu'exprime le mot ἀμφιπέληται. Il faut tenir compte de ἀμφί, et la traduction *adest* est insuffisante. — Νεωτάτη ne peut pas signifier ici que le dernier chant qu'on a entendu est celui que l'on préfère. Rien ne serait plus faux qu'une pareille affirmation. Il s'agit, dans νεωτάτη, de la nouveauté du sujet; et Télémaque désigne le chant le plus nouveau, le plus neuf, celui qui n'a point encore été usé par les redites comme ceux dont la matière est ancienne, et passée à l'état de lieu commun. C'est avec raison qu'on a rapproché ici le mot de Pindare, *vieux vins et chants nouveaux*. Eustathe, qui cite ce passage de Pindare, cite aussi d'autres exemples analogues, et particulièrement celui-ci, qui est de Timothée : οὐκ αἰδῶ τὰ παλαιά· καὶνὰ γὰρ κρείσσω.

355. Ἐν Τροίῃ équivaut ici à τῶν ἐν Τροίῃ, et se rapporte à οἷος : seul d'entre les héros qui ont combattu en Troade; seul d'entre les confédérés grecs. Si l'on rapporte ἐν Τροίῃ à ἀπώλετο (a perdu), on fait dire à Télémaque une absurdité, puisque Pénélope et lui savaient bien qu'Ulysse n'était point mort durant le siège. On peut aussi prendre ἐν Τροίῃ comme une expression générale équivalente à ἐν τοῖς Τροίκοις, qui comprend non-seulement ce qui s'est passé au siège, mais la préparation de l'entreprise et les événements du retour. En tout cas, il est difficile d'admettre la façon dont quelques anciens expliquaient le passage. *Scholies* Q et V : ἐν Τροίῃ πολλοί· ἀδιαστόλως ἀναγνώστον. Ceci veut dire qu'il n'y a point de virgule entre Τροίῃ et πολλοί, et que chacun des deux vers 354 et 355 forme une phrase à part. Il n'y a pas, dans tout Homère, de construction aussi dure que celle que supposerait ἐν Τροίῃ rapporté à ὄλοντο. Mais c'est avec une parfaite raison que les deux scholiastes reconnaissent l'impossibilité de rattacher ἐν Τροίῃ au verbe ἀπώλετο, puisque ce serait dire qu'Ulysse

est mort en Troade : ὁ γὰρ Ὀδυσσεὺς οὐκ ἐν Τροίᾳ ἀπώλετο.

356-359. Ἀλλ' εἰς οἶκον ἰούσα... Voyez, dans l'*Illiade*, les vers VI, 490-493 et les notes sur ces quatre vers. L'appropriation à l'*Odyssée* a forcé de changer le πόλεμος du troisième vers en μῦθος, et de remplacer la mention des guerriers troyens par la revendication que fait Télémaque de son droit comme chef de maison : τοῦ γὰρ κράτος ἔστ' ἐνὶ οἴκῳ. Quelques-uns prennent τοῦ comme conjonctif. Devant γὰρ, il a plutôt la valeur de αὐτοῦ. Des deux façons il faut entendre τοῦ comme s'il y avait ἡμεῶ. Eustathe : ἐγὼ γὰρ οἰκοδεσποτῶ· ὁ κατωτέρως σαφέστερον φράζει, λέγων (vers 397)· Αὐτὰρ ἐγὼν οἰκοιο ἀναξ ἔσομ' ἡμετέριοι. Le mot οἶκον, dans le premier des quatre vers, a ici le sens restreint d'*appartement*, tandis qu'Andromaque, au chant VI de l'*Illiade*, doit aller de la porte Scée à la maison. — Les vers 356-359 étaient marqués d'astérisques et d'obels, dans le texte d'Aristarque. Nous avons cinq témoignages de l'athétèse. *Scholies* E, H, M, Q et R : Ἀρίσταρχος δὲ ἀθετεῖ, ἀμεινον λέγων αὐτοὺς ἔχειν ἐν τῇ Ἰλιάδι καὶ ἐν τῇ τοξείᾳ τῶν μνηστήρων. Plusieurs éditeurs antiques avaient même fait disparaître les vers 356-359. *Scholies* H, Q et R : ἐν δὲ ταῖς χαριστέραις γραφαῖς οὐδ' ἦσαν. — Nous n'avons point de renseignements sur les motifs de l'athétèse d'Aristarque. Mais il est évident pour moi que c'est διὰ τὸ ἀκρεπές. Le critique n'approuvait pas que Télémaque prit avec sa mère un ton de commandement, et il ne reconnaissait comme légitime la répétition des paroles d'Hector à Andromaque que dans la bouche d'Ulysse, XXI, 350-353 : approbation constatée par les mots καὶ ἐν τῇ τοξείᾳ τῶν μνηστήρων. C'est ici un des cas où Aristarque aurait mieux fait de ne point suivre les errements de Zénodote. Télémaque parle comme il doit parler, une fois pénétré des conseils de Minerve. Ce n'est plus l'enfant timide d'il y a quelques heures : c'est le

ἔργον ἐποίχεσθαι· μῦθος δ' ἄνδρεςσι μελήσει
 πᾶσι, μάλιστα δ' ἐμοί· τοῦ γὰρ κράτος ἔστ' ἐνὶ οἴκῳ.

Ἡ μὲν θαμβήσασα πάλιν οἰκόνδε βεβήκει·

360

παιδὸς γὰρ μῦθον πεπνυμένον ἔνθετο θυμῷ.

Ἐς δ' ὑπερῷ ἀναβάσας ἀμφιπόλοισι γυναιξίν,
 κλαῖεν ἔπειτ' Ὀδυσῆα, φίλον πόσιν, ὅφρα οἱ ὕπνον
 ἦδ' ἐπὶ βλεφάροισι βάλε γλαυκῶπις Ἀθήνη.

Μνηστῆρες δ' ὁμάδῃσαν ἀνὰ μέγαρα σκιόντα·

365

πάντες δ' ἤρσαντο παρὰ λεχέεσσιν κλιθῆναι.

représentant d'Ulysse, c'est le maître du palais, c'est l'homme qui a conscience de ses droits et de ses devoirs comme chef de famille et comme roi. Si l'on retranche les vers 366-369, les vers 360-361 n'ont plus aucune raison d'être; car il n'y a rien, absolument rien, dans tout ce que Télémaque a dit auparavant, vers 346-355, qui explique pourquoi Pénélope s'étonne, et admire la sagesse dont vient de faire preuve son fils. Que si l'on supprime les vers 360-361, on est forcé d'admettre une lacune dans le texte; car ἐς δ' ὑπερῷ ἀναβάσας ne peut pas suivre immédiatement le discours de Télémaque. Cependant Payne Knight n'a fait disparaître que 358-359, et Bekker n'a rejeté au bas de la page que ces quatre vers. Ce sont les seuls aussi qu'aient mis entre crochets Dindorf, Fœsi et Ameis. Dugas Montbel, qui approuve Payne Knight, dit que οἶκον, vers 366, est impropre, puisque la scène se passe dans l'intérieur du palais, et que Télémaque n'a pas pu dire à sa mère d'aller à la maison. Si cette critique était fondée, le vers 360 devrait disparaître, à cause de οἰκόνδε βεβήκει, ou du moins subir la correction θάλαμόνδε, jadis proposée par quelques-uns. Mais cette critique n'est point fondée; car οἶκος signifie *appartement*, aussi bien que *maison*. Voici ce qu'on répondait à ceux qui changeaient ἐς οἶκον ἰοῦσα en οὐ γ' εἰσελθοῦσα, et οἰκόνδε en θάλαμόνδε (*Scholies* E, H, M, Q et R) : ἀγνοοῦσιν ὥς Ὅμηρος τὸν οἶκον ποτὶ μὲν καθολικῶς λαμβάνει, ἄλλοτε δὲ μερικῶς ἐπὶ τοῦ ἀνδρῶνος ἢ τῆς γυναικωνίτιδος. ὥς ἐκεί (XXI, 688)· Σιγῇ δ' εἰς οἶκον Φιλοίτιος· ἄλτο θύραζε. —Dindorf, dans l'édition de Paris, n'admet-

tait point encore l'athétèse. Hayman et La Roche regardent les vers 366-369 comme très-bien à leur place; et Hayman dit avec raison qu'ils conviennent et à la personne et à la circonstance : « They suit the occasion and the speaker. Telemachus conscious of new strength (321), is somewhat full of self-assertion. » En effet, il y a eu métamorphose de l'adolescent en homme énergique et résolu.

360. Οἰκόνδε, à (son) appartement. Voyez, dans la note précédente, ce qui concerne ἐς οἶκον.

361. Ἐνθετο θυμῷ, comme le θαμβήσασα du vers précédent, se rapporte évidemment au conseil ou à l'espèce d'ordre contenu dans les vers 356-359, et justifie ceux qui ont protesté contre l'athétèse de ces quatre vers. Pénélope est frappée de la gravité du langage de Télémaque, et elle met en dépôt dans son propre cœur les observations de cette jeune et soudaine sagesse. *Scholies* H, Q et R : τὴν αἰφνίδιον σύνεσιν ἐκπλαγεῖσα τοῦ παιδός.

365. Ὁμάδῃσαν. Il ne s'agit point d'un tapage quelconque, mais du bruit des conversations relatives à l'incident, et particulièrement des exclamations soulevées par la grossière concupiscence dont témoigne le vers qui va suivre. C'est ce qui force Télémaque à intervenir, et à rappeler les prétendants à la décence. *Scholies* E, Q et S : ἐθορύθησαν κοινολογοῦμενοι περὶ τῆς Πηνελόπης, ὅτι συνετὴ γυνὴ, ὅτι εὐμορφος· ὅθεν Τηλέμαχος μὴ ἐνεγκῶν ἐξήλεγξε τὴν ὕβριν.

366. Παρὰ λεχέεσσιν κλιθῆναι, c'est-à-dire παρακλιθῆναι αὐτῇ ἐν λέχσει. Payne Knight retranche le vers, comme une sottise réflexion de scholiaste. On a vu, par la note

Τοῖσι δὲ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἤρχετο μύθων ·

Μητρὸς ἐμῆς μνηστῆρες, ὑπέρβιον ὕδριν ἔχοντες, ✓
 νῦν μὲν δαινύμενοι τερπώμεθα, μηδὲ βοητὺς
 ἔστω · ἐπεὶ τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν αἰδοῦ 370
 τοιοῦδ' οἶος ὅδ' ἐστὶ, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδῆν.
 Ἥῳθεν δ' ἀγορήνδε καθεζώμεσθα κίοντες
 πάντες, ἵν' ὑμῖν μῦθον ἀπηλεγέως ἀποιέπω,
 ἐξέηται μεγάρων · ἄλλας δ' ἀλεγύνετε δαΐτας,
 ὑμὰ κτήματ' ἔδοντες, ἀμειβόμενοι κατὰ οἴκους. 375
 Εἰ δ' ὑμῖν δοκεῖ τόδε λωΐτερον καὶ ἄμεινον
 ἔμμεναι, ἀνδρὸς ἐνὸς βίοντον νήποιον ὀλέσθαι,
 κείρετ' · ἐγὼ δὲ θεοὺς ἐπιβώσομαι αἰὲν ἔοντας,
 αἳ κέ ποθι Ζεὺς δῶσι παλίντιτα ἔργα γενέσθαι ·
 νήποινοί κεν ἔπειτα δόμων ἔντοσθεν ὀλοισθε. ✓ 380
 Ὡς ἔφαθ' · οἱ δ' ἄρα πάντες ὁδᾶξ ἐν χεῖλεσι φύντες

sur le vers 365, combien cette suppression est peu plausible. — Payne Knight dit que κλιθῆναι est une fausse écriture, et qu'il faudrait κλινθῆναι, qui ne peut pas être mis après λυγέσσι. Mais cet argument philologique contre la quantité du vers 366 est sans valeur aucune. Homère laisse ou ôte le v à volonté, et fait à long ou bref selon le besoin.

369. Δαινύμενοι τερπώμεθα. C'est comme si Télémaque disait : « Laissons Phémios reprendre son chant. » Le chant faisait partie du festin même. Je dis le chant épique, celui que s'accompagnaient ni les tours de batteur ni la danse. Les créations musicales et chorégraphiques venaient après le festin. Voyez plus haut le vers 152 et la note sur ce vers.

370. Τόδε, *vulgo* τόγς. Bekker, Fæsi, Hayman : τό γε, en deux mots. Ameis et La Roche ont rétabli le vers tel qu'on le lit IX, 3, même chez ceux qui lisent ici τόγς ou τό γε. La tous les manuscrits donnent τόδε. La Roche : « Conf. I, 3, ubi « libri in hac scriptura consentiunt. » Au contraire, ici les manuscrits varient. D'ailleurs τό γε en deux mots ne se trouve dans aucun. — Ἀιδοῦ. La correction αἰδοῦν, proposée par quelques-uns, est absolument inutile, et altère la limpidité de la diction.

371. Αὐδῆν. Ancienne variante, ἀντην.

373. Μῦθον ἀπηλεγέως ἀποιέπω. Voyez l'*Iliade*, IX, :09, et la note sur ce vers.

374. Ἀλεγύνετε, *curate*, c'est-à-dire *parate* : procurez-vous.

376. Ἀμειβόμενοι, *alternantes*, (en vous traitant) tour à tour. Eustathe croit qu'il s'agit de festins par écot, de piqueniques : καὶ ἦν καὶ τοῦτο ἑρπνος. C'est une erreur. Télémaque dit : « Donnez-vous des festins les uns aux autres, en faisant les frais chacun à votre tour, et cela dans vos maisons »

378. Κείρετ(ε). C'est une sorte de moisson que les prétendants font dans les biens d'Ulysse. La traduction *absumite* n'est point inexacte, mais elle ne donne que le sens dérivé.

379. Αἳ κε. Ancienne variante, αἳ κε, leçon adoptée par Bekker. Mais αἳ κε était préféré par les anciens. Didyme (*Scholies M*) : αἳ κε χαρίσονται διὰ τοῦ α. Hayman, Ameis et La Roche ont conservé αἳ. — Δῶσι pour δῶ. Voyez, *Iliade*, I, 429, la note sur cette forme homérique.

380. Νήποιον est la contre-partie de νήποιον, vers 178. Hayman : « As my « substance is wasted without compensa- « tion, so may your death be; *id est*, be « unavenged. »

Τηλέμαχον θαύμαζον, δ θαρσαλέως ἀγόρευεν.

Τὸν δ' αὖτ' Ἀντίνοος προσέφη, Εὐπείθεος υἱός·

Τηλέμαχ', ἥ μάλα δὴ σε διδάσκουσιν θεοὶ αὐτοὶ

ὑψαγόρην τ' ἔμεναι καὶ θαρσαλέως ἀγορεύειν·

385

μὴ σέγ' ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ βασιλῆα Κρονίων

ποιήσειεν, δ τοι γενεῇ πατρώϊόν ἐστιν.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦδ' αὖ·

Ἀντίνο', ἥ καὶ μοι νεμεσῆσαι δῖττι κεν εἶπω;

Καὶ κεν τοῦτ' ἐθέλωμι, Διός γε διδόντος, ἀρῆσθαι.

390

Ἦ φῆς τοῦτο χάριστον ἐν ἀνθρώποισι τετύχθαι;

Οὐ μὲν γάρ τι κακὸν βασιλευμένῳ· αἰψὰ τέ οἱ δῶ

ἀφνειὸν πέλεται, καὶ τιμηέστερος αὐτός.

Ἄλλ' ἤτοι βασιλῆες Ἀχαιῶν εἰσὶ καὶ ἄλλοι

πολλοὶ ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ, νέοι ἡδὲ παλαιοί·

395

τῶν κέν τις τόδ' ἔχῃσιν, ἐπεὶ θάνε διὸς Ὀδυσσεύς·

382. Ὁ pour δτι, ou plutôt dans le sens de δτι, car le neutre du conjonctif suffit pour signifier *parce que*.

384. Ἦ μάλα δὴ σε.... Antinoüs parle d'un ton ironique.

386-387. Μὴ σέ γε... βασιλῆα Κρονίων ποιήσειεν est encore une ironie. Antinoüs compte bien que jamais Télémaque ne sera roi, au moins dans le sens qu'a ici le mot βασιλεύς. Car le fils d'Ulysse, même si un des prétendants régnait sur Ithaque, serait toujours un βασιλεύς du genre de ceux dont il est question au vers 394 : un prince, un grand personnage, un riche propriétaire.

389. Ἦ καὶ μοι.... Au lieu de cette formule interrogative, la plupart des manuscrits donnent, εἴπερ μοι καὶ ἀγασσεται δῖττι κεν εἶπω, qui ne serait suivi que d'une simple virgule. Cette leçon est antique, et paraît avoir été jadis la vulgate. Didyme (*Scholies M*) : ἐν ἐνίοις γράφεται νεμεσῆσαι. εἰ καὶ μέλλει; θαυμάζειν. Le sens, avec les deux leçons, reste au fond le même; car νεμεσῆσαι ne peut guère être pris que comme synonyme de δυσαρστήσεις. La Roche a hésité s'il n'adopterait pas εἴπερ μοι καὶ ἀγασσεται, mais il a fini par se résigner au vers habituel des interlocuteurs modestes.

390. Τοῦτ(ο), cela, c'est-à-dire la royauté.

392. Οἱ, à lui : à celui qui est roi. Au lieu de rattacher οἱ à πέλεται, on peut entendre : οἱ δῶ, la maison à lui, c'est-à-dire sa maison. Voyez la note du vers II, 186 de l'*Iliade*.

394. Βασιλῆες. Le mot βασιλεύς, chez Homère, signifie ordinairement chef d'état; mais il signifie aussi, comme *rex* en latin, un grand personnage quelconque. Les βασιλῆες dont il s'agit ici sont tous les principaux d'Ithaque, tous ceux qui sont en état de disputer à Télémaque la royauté, ou, comme il dit, de la tenir d'une préférence de Jupiter. *Scholies H et Q* : ἐπιτήδαιοι εἰς τὸ ἀρχειν. Le seul héritage que Télémaque ne consente point à perdre, c'est celui de la maison et des richesses paternelles. D'ordinaire, le fils aîné d'un roi succédait à son père; mais la loi n'était pas toujours respectée. Le peuple faisait souvent roi un autre que l'héritier naturel; et cet autre était censé légitime, comme ayant pour lui la volonté de Jupiter, l'investiture divine. La légende des monarchies héroïques est pleine de révolutions; et ces révolutions sont la matière habituelle de la tragédie grecque, même dans le peu que nous possédons du théâtre antique.

αὐτὰρ ἐγὼν οἰκοιο ἀναξ' ἔσομ' ἡμετέροιο
καὶ δμῶων, οὓς μοι λήτιστατο διος Ὀδυσσεύς.

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύμαχος, Πολύβου παῖς, ἀντίον ἦδ' αὖ ✓
Τηλέμαχ', ἦτοι ταῦτα θεῶν ἐν γούνασι κεῖται, 400
δοτις ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ βασιλεύσει Ἀχαιῶν.
κτῆματα δ' αὐτὸς ἔχοις καὶ δώμασι σοῖσιν ἀνάσσοις.
Μὴ γὰρ ὄγ' ἔλθοι ἀνὴρ, δοτις σ' ἀέκοντα βίῃφι
κτῆματ' ἀποραΐσει, Ἰθάκης ἔτι ναιεταώσης.
Ἄλλ' ἐθέλω σε, φέριστε, περὶ ξένοιο ἐρέσθαι, 405
ὀππόθεν οὗτος ἀνὴρ, πόλῃς δ' ἐξ εὖχεται εἶναι
γαίης, ποῦ δέ νύ οἱ γενεὴ καὶ πατρίς ἄρουρα.
ἤε τιν' ἀγγελλίην πατρὸς φέρει ἐρχομένοιο,
ἢ ἐὼν αὐτοῦ χρεῖος ἐελδόμενος τόδ' ἰκάνει;
Οἶον ἀναΐξας ἄφαρ οἴχεται, οὐδ' ὑπέμεινεν 410

400. Ἦτοι ταῦτα.... Voyez plus haut le vers 267 et la note sur ce vers.

402. Δώμασι σοῖσιν, *vulgo* δώμασιν οἰσιν. Ameis seul a maintenu la vulgate; Dindorf, qui écrivait jadis οἰσιν, s'est dé-cidé pour σοῖσιν. Le sens est le même avec les deux leçons; car *proprie* ne peut être ici qu'un synonyme de *tuis*.

403. Μὴ γὰρ.... est une assurance formelle donnée à Télémaque que ses biens seront respectés. Eurymaque dit : « Qu'il prenne garde, celui qui viendrait; » et non pas : « Je crains qu'un homme vienne. » Eurymaque parle en ami, quoique ses actes, comme dit le scholiaste S, ne concordent point avec son langage : οἱ μὲν λόγοι μέ-τριοι, τὰ δὲ ἔργα μαχόμενα. — Βίῃφι. Ancienne variante, βίηται.

404. Ἀποραΐσει, *vulgo* ἀπορραΐσει. Le doublement effectif du ρ est inutile; car cette lettre, comme δ, λ, ν, a souvent, chez Homère, la valeur d'une lettre double. Ameis et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Bekker et Hayman donnent l'optatif au lieu du futur : ἀπορραΐσεις, la dernière syllabe éliée et remplacée par une apostrophe. — Ναίε-τωσῃς, l'actif au lieu du passif : étant habitée; ayant encore sa population. Aristarque (*Scholies* B) : (ἢ διπλῇ,) ὅτι τὸ ἐνεργητικὸν ἀντὶ παθητικοῦ, ἄκτισμένης οὖσης, ἦτοι ἡμῶν ζώντων. C'est ainsi

que nous nous-mêmes disons, en français, *rue passante, couleur voyante*, etc.

406. Εἶναι, suivant quelques anciens, était ici pour εἶναι. Mais il est évident que εὖχεται εἶναι a le même sens ici que par-tout. Le mouvement est suffisamment mar-qué par la préposition ἐξ. L'étranger a dû dire le pays dont il se vante d'être, et d'où il est venu à Ithaque.

407. Ποῦ δέ νύ οἱ.... n'est point une répétition oiseuse de ce qui précède; car le mot δέ a le sens de δῆ, comme si sou-vent chez Homère. Eurymaque précise la question, et il lui donne un tour plus vif et presque impératif : *oui, où est sa famille*.

408. Ἐρχομένοιο. Ancienne variante, οἰχομένοιο. Mais Eurymaque, qui veut ob-tenir quelque chose de la complaisance de Télémaque, ne doit point se servir d'une expression qui signifierait qu'Ulysse est mort. Il doit, au contraire, laisser au jeune homme une espérance. Didyme (*Scholies* E, Q, R et S) : ἀμεινον δὲ εὐ-φημίζεσθαι τὴν ἀφιῖν τὸν Εὐρύμαχον ὑποθαπύοντα Τηλέμαχον πρὸς τὸ μαθεῖν περὶ τοῦ ξένου. Cette remarque explique la préférence d'Aristarque pour ἐρχομένοιο.

409. Τόδε(s) est pris adverbiallement : *huc*, ici. Aristarque (*Scholies* H et S) : (ἢ διπλῇ, ὅτι) τόδε ἀντὶ τοῦ τῆδε.

410. Οἶον, *qualiter*, de quelle façon. C'est notre *comme* exclamatif.

γνώμεναι· οὐ μὲν γάρ τι κακῷ εἰς ὧπα ἐφκει.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦῤα·
Εὐρύμαχ', ἦτοι νόστος ἀπώλετο πατὴρς ἐμοῖο·
οὐτ' οὖν ἀγγελίῃ ἐτι πείθομαι, εἶποθεν ἔλθοι,
οὔτε θεοπροπίης ἐμπάζομαι, ἦντινα μήτηρ
ἔς μέγαρον καλέσασα θεοπρόπον ἐξερέηται.
Ξείνος δ' οὗτος ἐμὸς πατρώϊος ἐκ Τάφου ἐστίν·
Μέντης δ' Ἀγχιάλιο δαΐφρονος εὐχεται εἶναι
υἱὸς, ἀτὰρ Ταφίοισι φιληρέτμοισιν ἀνάσσει.

415

Ὡς φάτο Τηλέμαχος· φρεσὶ δ' ἀθανάτην θεὸν ἔγνω.
Οἱ δ' εἰς ὄρχηστὺν τε καὶ ἱμερόεσσαν αἰοιδὴν
τρεψάμενοι τέρποντο, μένον δ' ἐπὶ ἔσπερον ἔλθεῖν.
Τοῖσι δὲ τερπομένοισι μέλας ἐπὶ ἔσπερος ἦλθεν·
δῆ τότε κακχείοντες ἔδαν οἰκόνδε ἕκαστος.

420

411. Γνώμεναι équivalent à ὥστε ἡμᾶς γινώσκειν τίς ἦν· *Scholies* S : ὥστε γνωρίσθηναι παρ' ἡμῶν. — Κακῷ, *ignobili*, à un homme de peu Il ne s'agit pas ici de vertu ni de vice, mais de l'air plus ou moins distingué du personnage. Le visage de cet étranger avait frappé Eurymaque par quelque chose de noble et de vraiment majestueux. Voyez le vers XIV, 126 de l'*Iliade*.

413. Ἐμοῖο. Ancienne variante, ἐμεῖο, qui paraît avoir été la leçon de Zénodote, et qu'ont vivement repoussée Aristarque et son école. *Scholies* H, M et S : ἀγνοοῦν-τίς τις ἐμεῖο γράφουσιν· ὁμοίως ἐν Ἰλιάδι, μνησθαι πατὴρς σεῖο, δέον κτητικῶς. Ce renvoi au vers XXIV, 486 de l'*Iliade* prouve que cette note vient d'Aristonicus, et qu'elle était l'explication d'une diploe pointée d'Aristarque.

414. Ἀγγελίῃ. Eustathe lit ἀγγελίας, mauvaise correction byzantine. Bekker lui-même laisse l'hiatus, parce que ἔλθοι prouve qu'il y a ἀγγελίῃ. C'est par erreur que Hayman attribue à Eustathe la leçon ἀγγαίῃ; qui est impossible, à moins qu'on n'en fasse, par l'iota souscrit, un datif pluriel, ἀγγαίῃς, forme épique de ἀγγελίας. — Ἐλθοι a pour sujet ἀγγελίῃ sous-entendu.

416. Ἦντινα. Ancienne variante, εἶτινα. Hérodiens : ἀμεινον δὲ ἴσσι δεσφύ-

νειν. En effet, Pénélope est femme, et elle doit sans cesse recourir aux devins. Télémaque ne partage point cette superstition. *Scholies* E, Q et S : ἐξεραύλισεν ὡς γυναικεῖον ὄν ταῖς τοιαύταις μαντείαις πιστεύειν. Cette note, qui suit la citation d'Hérodiens, n'y est liée par aucune conjonction. C'est une citation de Didyme.

417-419. Ξείνος.... Voyez plus haut les vers 476-476, 480-481, et la note sur le vers 106. Télémaque dit ce que lui a déclaré son hôte, et ne peut dire que cela; car il n'est nullement tenu de se compromettre personnellement par la révélation de ce qu'il croit la vérité.

424. Δῆ τότε κακχείοντες.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 606 et la note sur ce vers. Ancienne variante : Δῆ τότε κοιμήσαντο, καὶ ὕπνου δῶρον ἔλοντο. C'est aussi un emprunt à l'*Iliade* (VII, 482 et IX, 713). Avant Aristophane de Byzance, c'est cette leçon même qui était la vulgate. *Scholies* E, H, M, Q et R : μεταποιηθῆναι δὲ φασιν ὑπὸ Ἀριτοφάνους τὸν στίχον. Ce qu'ajoute Didyme, car cette note est de lui, signifie que le changement opéré par Aristophane avait des précédents, et qu'il s'appuyait sur les textes des villes, puisque l'*Argolique* seule donnait la vulgate d'alors : ἐν δὲ τῇ Ἀργολικῇ προστίθεται. Le sens

Τηλέμαχος δ', ὅθι οἱ θάλαμος περικαλλέος αὐλῆς 425
 ὑψηλὸς δέδμητο, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ,
 ἐνθ' ἔβη εἰς εὐνὴν, πολλὰ φρεσὶ μερμηρίζων.
 Τῷ δ' ἄρ' ἄμ' αἰθομένας δαΐδας φέρε κέδν' εἰδυῖα
 Εὐρύκλει', Ὡπος θυγάτηρ Πεισηγορίδαο ·
 τήν ποτε Δαέρτης πρίατο κτεάτεσσιν ἐοῖσιν, 430
 πρωτόθην ἔτ' ἐοῦσαν, εἰκοσάβοια δ' ἔδωκεν ·
 ἴσα δέ μιν κεδνῇ ἀλόχῳ τίεν ἐν μεγάροισιν,
 εὐνῇ δ' οὔ ποτ' ἔμικτο, χόλον δ' ἀλέεινε γυναικός ·
 ἥ οἱ ἄμ' αἰθομένας δαΐδας φέρε, καὶ ἑ μάλιστα 435
 δμῳάων φιλέσσε, καὶ ἔτρεφε τυτθὸν ἑόντα.

n'est pas douteux ; car il faut sous-entendre ὁ στίχος (le vers changé par Aristophane), c'est-à-dire Δὴ τότε κοιμήσαντο....

425. Αὐλῆ : dépend de ὅθι : à l'endroit de la cour où. Quelques anciens le rapportaient à χώρῳ du vers suivant. Il vaudrait mieux en faire un génitif local que de supposer une construction aussi dure. De toute manière le sens reste le même. Les θάλαμοι, ou chambres à coucher, s'ouvraient d'ordinaire sous la galerie qui bordait la cour ; et c'est dans la galerie même qu'on couchait pendant la belle saison. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers VI, 242-250 et XXIV, 644. Télémaque chez Ménélas, Ulysse chez Alcinoüs, couchent ἐπ' αἰθούσῃ. Il est inutile de donner ici au mot αὐλῆς un sens plus général qu'à l'ordinaire. Il s'agit de la cour, de la cour extérieure du palais, et uniquement de cette cour.

426. Δέδμητο appartient au verbe δέμω, bâtir, et non à δάμνημι. — Περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ. Le θάλαμος de Télémaque formait un pavillon à part, puisqu'on pouvait en faire le tour ; mais la porte était protégée par un abri analogue à la galerie extérieure du palais. Le mot περισκέπτῳ doit être pris dans un sens dérivé, car il ne s'agit point ici d'un belvédère. Le pavillon n'était habité que la nuit, et n'avait certainement point de fenêtres. Il était dans un endroit isolé ; voilà tout ce que dit Homère. Au reste, je n'ai pas besoin de remarquer que le palais d'Ulysse était dans la partie haute de la ville, selon les usages royaux, et dominait la ville comme un fort.

428. Δαΐδας, le pluriel pour le singu-

lier : une torche. Euryclée a la main droite libre, comme on va le voir au vers 436.

429. Εὐρύκλει(α). C'est Euryclée qui avait soigné jadis l'enfance d'Ulysse. On va voir qu'elle a été pareillement la nourrice de Télémaque, c'est-à-dire la femme chargée de veiller à tous ses besoins durant le bas âge. C'est la mère qui allaitait son enfant. Voyez l'*Iliade*, XXII, 83. La nourrice n'était qu'une servante spéciale.

431. Ἐικοσάβοια, une valeur de vingt bœufs. *Scholias* E et Q : εἴκοσι βοῶν τιμήν. C'est par un anachronisme sans excuse que quelques anciens faisaient de εἰκοσάβοια vingt pièces d'or portant l'effigie d'un bœuf : εἴκοσι νομίσματα ἔγκαρα γαμμένους ἔχοντα βοῦς (mêmes *Scholias*). L'échange se faisait contre des objets en nature, et la valeur d'un bœuf était prise pour unité : ainsi le bouclier de Diomède était estimé neuf bœufs, et celui de Glaucus cent bœufs. Voyez l'*Iliade*, VI, 236. C'est avec toute sorte d'objets en nature que les Grecs achètent du vin, *Iliade*, VII, 472-476 ; et l'usage de la monnaie est bien postérieur non-seulement au temps du siège de Troie, mais à l'époque même où vivait Homère.

433. Ἐμικτο, sous-entendu αὐτῇ. — Χόλον δ' ἀλέεινε équivaut à χόλον γὰρ ἀλείψω.

435. Φιλέσσε, elle aimait de tout temps. Le fréquentatif n'est pas sans dessein ; et *amabat* ne rend que *épilait*. Il s'agit d'une affection qui date des premiers jours de la vie de Télémaque, et qui n'a jamais cessé un instant.

᾿Οἶξεν δὲ θύρας θαλάμου πύκα ποιητοῖο ·
 ἔξετο δ' ἐν λέκτρῳ, μαλακὸν δ' ἔκδυνε χιτῶνα ·
 καὶ τὸν μὲν γραίης πυκιμηδέος ἔμβαλε χερσίν.
 Ἡ μὲν τὸν πτύξασα καὶ ἀσκήσασα χιτῶνα,
 πασσάλῳ ἀγκρεμάσασα παρὰ τρητοῖς λεχέεσσιν,
 βῆ ῥ' ἵμεν ἐκ θαλάμοιο, θύρην δ' ἐπέρυσσε κορώνῃ
 ἀργυρῇ, ἐπὶ δὲ κληῖδ' ἐτάνυσσεν ἱμάντι.
 Ἐνθ' ὄγε παννύχιος, κεκαλυμμένος οἶδς ἄώτῳ,
 βούλευε φρεσὶν ἥσιν ὁδὸν τὴν πέφραδ' Ἀθήνῃ.

440

436. ᾿Οἶξεν a pour sujet Euryclée. — Πύκα ποιητοῖο, artistement construit. *Scholies* S : πυκνῶς, καλῶς κατασκευασμένου.

437. Ἐξετο a pour sujet Télémaque.

438. Γραίης. Ancienne variante, γρηός. — Πυκιμηδέος désigne un haut degré de réflexion, la prudence et la sagesse à leur comble. *Scholies* P : τῆς πυκνᾶ καὶ συν-εστᾶ μήδεα ἔχουσης.

439. Τὸν.... χιτῶνα, *illam (scilicet) tunicam*. Il n'y a aucun inconvénient à traduire simplement, *la tunique*; mais l'explication rigoureuse doit tenir compte de τόν, surtout étant ainsi éloigné de son substantif.

440. Τρητοῖς est synonyme de τορνευτοῖς. Voyez la note sur le vers III, 448 de l'*Iliade*.

441. Ἐπέρυσσε κορώνῃ, *attraxit annulo*, elle tira avec l'anneau. Didyme (*Scholies* E et V) : ἐπισπάσαστο τῷ κόρακι λεγομένῳ. *Scholies* Q : κορώνῃ.... λέγεται δὲ καὶ ὁ κίρκος τῆς θύρας.

442. Κληῖδ(α), le verrou. Didyme (*Scholies* E, H, M, Q, S et V) : τὸ λεγόμενον ὑφ' ἡμῶν κλειθρον. — Ἐτάνυσσεν, elle allongea, c'est-à-dire elle fit entrer

dans la gâche. — Ἱμάντι, avec la courroie. Le verrou était à l'intérieur; mais on pouvait le manœuvrer du dehors à l'aide de deux courroies, dont l'une servait à fermer et l'autre à ouvrir la porte. Quand Euryclée a ouvert la porte, vers 436, elle a tiré une des deux courroies; maintenant elle tire l'autre. Il ne s'agit point ici d'un loquet; car la courroie, avec un loquet, ne sert que pour ouvrir, et la porte, aussitôt tirée, est fermée. Didyme (*Scholies* E, H, M, Q, S et V) : ὅσο δὲ εἶχεν ἱμάντας ἐξηρτημένους διὰ τινῶν τρήσεων, ὃν μὲν ἐκ δεξιῶν, ὃν δὲ ἐξ ἀριστέρων, εἰς τὸ δύνασθαι καὶ ἀνοῖξαι καὶ κλείσαι. Il y a d'autres explications anciennes; mais celle-ci est la seule qui tienne compte du sens propre des mots du texte. Rien d'ailleurs n'était plus facile, avec ce système, que de se garantir contre l'invasion des fâcheux. On faisait rentrer à l'intérieur les deux courroies.

443. Οἶδς ἄώτῳ, d'une fleur de brebis, c'est-à-dire d'une fine laine, d'une chaude couverture. *Scholies* H : τῷ ἀνθει τῆς οἶδς ὃ ἐστι τῇ σισύρα, ἥγουν τῷ ἐξ ἀπαλῶν ἐρίων γεγονότι περιβολαίῳ.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Β.

ΙΘΑΚΗΣΙΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΤΗΛΕΜΑΧΟΥ ΑΠΟΔΗΜΙΑ.

Τélémaque convoque l'assemblée du peuple, et expose aux citoyens ses griefs contre les prétendants (1-79). Réponse d'Antinoüs au discours de Télémaque, et réplique de Télémaque au discours d'Antinoüs (80-145). Présage envoyé par Jupiter, et interprété par le vieil augure Alithersès; risées d'Eurymaque au sujet de cet oracle menaçant (146-207). Télémaque et les prétendants continuent de ne point s'entendre, et l'assemblée se termine sans résultat (208-259). Minerve, sous la figure de Mentor, console Télémaque, et lui promet de l'accompagner à Pylos et à Sparte (260-295). Télémaque, à l'insu de sa mère, prépare les provisions nécessaires pour le voyage (296-381). Minerve procure à Télémaque un navire et des rameurs, et endort de bonne heure les prétendants; puis elle fait aussitôt équiper le navire, et mettre à la voile dès le soir pour Pylos (382-434).

Ἥμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
 ὦρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆφιν Ὀδυσσεύος φίλος υἱός,
 εἵματα ἐσάμενος· περὶ δὲ ξίφος ὄξυ θέτ' ὦμῳ,
 ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
 βῆ δ' Ἴμεν ἐκ θαλάμοιο, θεῶ ἑναλγίχιος ἄντην. 5
 Αἶψα δὲ κηρύκεσσι λιγυφθόγγοισι κέλευσεν
 κηρύσσειν ἀγορὴνδε κερηκομόωντας Ἀχαιοὺς.
 Οἱ μὲν ἐκέρυσσον, τοὶ δ' ἡγείροντο μάλ' ὦκα.

1. Ἥμος.... Voyez, dans l'*Iliade*, le vers I, 477 et la note sur ce vers.

3. Περὶ δὲ ξίφος ὄξυ θέτ' ὦμῳ. Ancienne variante, περὶ δὲ μέγα βάλλετο ξίφος (*Iliade*, II, 43). — ὦμῳ. Le baudrier auquel était suspendu le glaive descendait de l'épaule droite au flanc gauche.

4. Ποσσὶ δ' ὑπὸ.... Voyez, dans l'*Iliade*,

le vers II, 44, et la note sur ce vers. Ceux qui mettaient, au vers 3, μέγα βάλλετο ξίφος, ajoutaient après celui-ci le vers qui le suit dans le chant II de l'*Iliade* : Ἄμφι δ' ἄρ' ὦμοισιν....

6-8. Αἶψα δὲ κηρύκεσσι.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers II, 60-62, et la note sur le deuxième de ces trois vers.

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤγερθεν ὀμηγερέες τ' ἐγένοντο,
 βῆ ῥ' Ἴμεν εἰς ἀγορὴν, παλάμη δ' ἔχε χάλκεον ἔγχος, 10
 οὐκ οἶος, ἅμα τῷγε δῶω κύνες ἀργοὶ ἔποντο.
 Θεσπεσίην δ' ἄρα τῷγε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη.
 Τὸν δ' ἄρα πάντες λαοὶ ἐπερχόμενον θεεῦντο.
 Ἔζετο δ' ἐν πατρὸς θώκῳ, εἴξαν δὲ γέροντες.
 Τοῖσι δ' ἔπειθ' ἥρως Αἰγύπτιος ἦρχ' ἀγορεύειν, 15
 δς δὴ γῆραι κυφὸς ἔην καὶ μυρία ἤδη.
 Καὶ γὰρ τοῦ φίλος υἱὸς ἅμ' ἀντιθέω Ὀδυσσῆι
 Ἴλιον εἰς εὐπωλον ἔβη κοίλῃς ἐνὶ νηυσὶν,
 Ἄντιφος αἰχμητῆς· τὸν δ' ἄγριος ἔκτανε Κύκλωψ
 ἐν σπηΐ γλαφυρῷ, πύματον δ' ὀπλίσσατο δόρπον. 20

9. Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤγερθεν.... Voyez l'*Illiade*, I, 57.

11. Δῶω κύνες ἀργοί, *vulgo* κύνες πόδας ἀργοί. Bekker, Fæsi, Hayman, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon alexandrine. *Scholies* M : Τηλέμαχος διὰ τὸ ἀσφαλέστατον καὶ τὴν ἐπήρειαν τῶν ἐχθρῶν δύο ἐκέκτετο. Dindorf lui-même, qui a gardé la vulgate dans son texte, a dû laisser le lemme des *Scholies* E, M et Q : ἅμα τῷγε δῶω κύνες. Si le nombre n'est pas réduit par le mot δῶω, Télémaque est accompagné d'une meute. C'est déjà bien assez de deux chiens pour aller ailleurs qu'à la chasse. Virgile, *Énéide*, VIII, 461-462, confirme la leçon δῶω : « Nec « non et gemini custodes limine ab alto « Procedunt gresumque canes comitantur « herilem. » Le passage où se trouvent ces vers latins n'est qu'une traduction plus ou moins libre de ce qui précède notre vers 11.

13. Τὸν δ' ἄρα.... Virgile a développé en deux vers, à propos de Camille, *Énéide*, VII, 812-814, ce tableau de l'admiration populaire.

14. Θώκῳ. C'était un siège de pierre ou de marbre. Voyez le vers VIII, 6, et, dans l'*Illiade*, XVIII, 504. Il y avait des sièges et des bancs dans les lieux d'assemblée publique, comme plus tard dans les théâtres. — Εἴξαν. Les vieillards font honneur au fils d'Ulysse, et ne lui disputent point le droit de s'asseoir à la première place. — Γέροντες est dit au propre, et non pas dans le sens d'hommes du conseil, comme ces

gérantes de l'*Illiade*, dont faisait partie le jeune Diomède lui-même. C'est bien un vieux qui va parler. Aristarque (*Scholies* E, H, M et Q) : (ἡ διπλῇ, ὅτι) γέροντας νῦν τοὺς πρεσβυτέρους ἀκουστέον, ὧν ἂν εἴη καὶ ὁ διαλεγόμενος· νῦν. Il n'y a point de conseil à Ithaque; et tout ce qui précède, comme tout ce qui va suivre, nous montre une pure anarchie, la plus complète absence de gouvernement. Mais, aux temps héroïques, on respectait la vieillesse, et les vieillards avaient toujours, dans les cérémonies publiques, le pas sur les jeunes gens. Leur privilège ici, c'est d'être assis aux premiers rangs, près du siège royal.

15. Ἡρως marque aussi bien la distinction du rang et des mérites civils que la supériorité des vertus militaires.

19-20. Ἄντιφος.... D'après une scholie trouvée par Jacob La Roche, Aristarque avait mis l'obel à chacun de ces deux vers : ἀθετοῦνται οἱ δύο στίχοι καὶ ὁδεαρίζονται. A la rigueur, on peut les retrancher; mais il vaut certainement mieux que φίλος υἱὸς soit précisé par Ἄντιφος αἰχμητῆς; et qu'on sache ce qu'est devenu ce fils, surtout avec τρεῖς; δὲ οἱ ἄλλοι ἔσαν, qui constate sa mort.

20. Πύματον.... δόρπον. Il ne s'agit pas du dernier repas fait par Polyphème pendant sa vie, mais seulement du compagnon d'Ulysse que Polyphème a mangé le dernier. — Ὀπλίσσατο, *vulgo* ὀπλίσσατο. Je rétablis, avec Jacob La Roche, l'orthographe d'Aristarque.

Τρεῖς δέ οἱ ἄλλοι ἔσαν, καὶ ὁ μὲν μνηστῆρσιν ὁμίλει,
 Εὐρύνομος, δύο δ' αἰὲν ἔχον πατρώϊα ἔργα·
 ἄλλ' οὐδ' ὥς τοῦ λήθετ' ὀδυρόμενος καὶ ἀχέων.
 Τοῦ ὄγε δακρυχέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακήσιοι, ὅττι κεν εἴπω· 25
 οὔτε πῶ ἡμετέρῃ ἀγορῇ γένητ' οὔτε θόωκος,
 ἐξ οὗ Ὀδυσσεὺς διὸς ἔβη κοίτης ἐνὶ νηυσὶν.
 Νῦν δέ τίς ᾧδ' ἤγειρε; τίνα χρεῖῶν τόσον ἴκει
 ἡ νῆων ἀνδρῶν, ἧ οἱ προγενέστεροί εἰσιν;
 Ἥε τιν' ἀγγελίην στρατοῦ ἔκλυεν ἐρχομένοιοι, 30
 ἣν χ' ἡμῖν σάφα εἴποι, ὅτε πρότερός γε πύθοιτο;
 ἡέ τι δῆμιον ἄλλο πιφαύσκεται ἡδ' ἀγορεύει;
 Ἐσθλὸς μοι δοκεῖ εἶναι, ὀνήμενος. Εἶθε οἱ αὐτῶ

22. Αἰέν, deuxième leçon d'Aristarque. Il avait écrit d'abord ἄλλοι. Didyme (*Scholies* H) : διχῶς Ἀρίσταρχος, δύο δ' ἄλλοι ἔχον καὶ δύο δ' αἰὲν ἔχον. — Αἰὲν ἔχον, *perpetuo habebant*, occupaient leur vie à. — Ἔργα, les travaux, c'est-à-dire la culture des champs.

23. Ἄλλ' οὐδ' ὥς, *sed ne sic quidem*, mais pas même ainsi, c'est-à-dire bien qu'ayant encore trois de ses fils vivants. Les Alexandrins remarquaient, à ce propos, combien Homère est un peintre exact de la nature humaine. *Scholies* E, H, M, Q et S : τὸ συμβαίνειν εἰς τοὺς γονίαις παρφυλάξαν. οὐ γὰρ οὕτως ἡ τῶν ζώντων παρουσία εὐφραίνει ὥς ἡ τοῦ ἐνὸς ἀπώλειαι λυπεῖ.

24. Τοῦ, *vulgo* τοῖς, correction byzantine. Ancienne variante, τοὺς. Ici τοῦ est un gémitif causal, et il équivaut à ἐνεκα αὐτοῦ. Il va avec δακρυχέων, tandis que τοῖς ou τοὺς dépendraient des verbes. *Scholies* M : ἐκπρ τοῦτοῦ.

26. Οὔτε πῶ ἡμετέρῃ, *vulgo* οὔτε ποθ' ἡμετέρῃ. Je rétablis la leçon d'Aristarque, qui est plus précise que la vulgate, bien qu'au fond le sens soit le même. Égyptius, en disant *pas encore*, dit *voici la première fois*, ce qui amène à merveille ses expressions d'étonnement. La leçon d'Aristarque est constatée par les *Scholies* H, M, S : Ἀρίσταρχος, οὔτε πῶ.—Θόωκος, comme θόωκος, mais dans un sens plus général que le θόωκος du vers 14 : *concessus*, séance.

28. Ὡδ(ε), *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme nous voilà réunis. La traduction de Ὡδε par *huc* est fautive, ici comme partout ailleurs dans les vers d'Homère. Voyez la note du vers XVIII, 392 de l'*Iliade*. — Ἴκει. La leçon ἦκει, signalée par Hayman, d'après une correction que mentionne Bekker, ne se trouve que dans un seul manuscrit, et n'est en réalité qu'une faute d'iotacisme.

29. Νῆων ἀνδρῶν dépend de τίνα, de même que ἐκείνων, qu'il faut sous-entendre après ἧ, devant les mots οἱ προγενέστεροί εἰσιν.

30. Στρατοῦ... ἐρχομένοιοι. Quelques anciens entendaient ceci d'une armée prête à envahir Ithaque. Mais il s'agit évidemment de l'armée partie avec Ulysse, et dont on attendait depuis dix ans le retour. On ignorait sa complète destruction; et στρατοῦ ἐρχομένοιοι, *de exercitu veniente*, équivaut à περὶ νόστου τῶν στρατιωτῶν : sur le retour de nos soldats. Didyme (*Scholies* H, Q, S) : τινὲς, πολεμίων στρατοῦ ἄμεινον δὲ, τοῦ ἐπὶ Ἴλιον στρατεύσαντος.

31. Ὅτε, *quandoquidem*, puisque. Ancienne variante, ὅτι. Les deux mots ici donnent le même sens à peu près; mais ὅτε est plus précis. On ne peut d'ailleurs expliquer, comme font les Byzantins, ὅτε par ἡνίκα, qui est faux ou tout au moins inexact, vu le contexte.

33. Ὀνήμενος, *utilis*, un homme qui

Ζεὺς ἀγαθὸν τελέσειεν, ὃ τι φρεσὶν ἦσι μενοινᾷ.

ᾧ φάτο· χαῖρε δὲ φήμη Ὀδυσσεὺς φίλος υἱός, 35

οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν ἦστο, μενοίνησεν δ' ἀγορεύειν·

στῇ δὲ μέσῃ ἀγορῇ· σκῆπτρον δέ οἱ ἔμβαλε χεῖρι

κῆρυξ Πεισῆνωρ, πεπνυμένα μῆδεα εἰδώς.

Πρῶτον ἔπειτα γέροντα καθαπτόμενος προσέειπεν·

ᾧ γέρον, οὐχ ἑκάς οὗτος ἀνὴρ (τάχα δ' εἴσαι αὐτός), 40

δς λαὸν ἡγεῖρα· μάλιστα δέ μ' ἄλγος ἱκάνει.

Οὔτε τιν' ἀγγελίην στρατοῦ ἔκλυον ἐρχομένοιο,

ἦν χ' ὑμῖν σάφα εἶπω, ὅτε πρότερός γε πυθαίμην,

οὔτε τι δῆμιον ἄλλο πιφαύσκομαι οὐδ' ἀγορεύω·

ἀλλ' ἐμὸν αὐτοῦ χρεῖος, ὃ μοι κακὸν ἔμπεσεν οἴκῳ, 45

rend service, c'est-à-dire un citoyen dévoué au bien public. Hayman prend ὀνήμενος dans le sens passif, et sous-entend εἶη : *may be gratified*, c'est-à-dire *I wish him well* ! Cette explication avait déjà été proposée par quelques anciens. *Scholies B* : εἰς τὸ ὀνήμενος λαίπει τὸ εἶη, ἀντὶ τοῦ, εἶη ὀνηθούμενος. Mais les souhaits pour le bonheur de celui qui a eu la bonne idée de convoquer les citoyens se trouvent immédiatement après le mot ὀνήμενος. — Si l'on conteste à ὀνήμενος le sens actif, qu'il a pourtant, on n'a nul besoin de recourir à une ellipse peu naturelle, et il suffit d'entendre : digne de récompense. C'est ainsi que l'expliquaient la plupart des anciens. *Scholies H, Q* et *S* : ἀξιος ὀνήσεως. Cette interprétation revient, pour la pensée, à celle qui s'offre naturellement ; car on ne récompense un homme que pour des services rendus.

34. Ὅτι (*quodcumque*) est dit d'une façon générale ; mais le vieillard suppose un bon dessein actuel, et comprend spécialement dans son vœu l'accomplissement de ce dessein.

35. Φήμη équivaut ici à κληδόνι, à manvteiq. Télémaque prend les bonnes paroles d'Égyptius comme un présage favorable, comme une manifestation de la volonté divine touchant le succès de sa cause. *Scholies E* : λέγει δὲ τὸν λόγον τοῦ Ἀλγυπτίου, ὃν ὡς μαντείαν ἐνδεξάμενος ὁ Τηλέμαχος ἰχάρη οἰωνιζόμενος· ἐκ τούτου ὅτι τὰ κατὰ σκοπὸν αὐτῷ πάντα εἰς τέλος ἀγθήσεται.

39. Καθαπτόμενος. On a vu καθαπτεσθαι, *Iliade*, I, 583, dans le sens le plus favorable, puisqu'il est accompagné de ἐπέσσει.... μαλακοῖσιν. Télémaque ne fait point de reproches au vieillard, et καθαπτόμενος signifie seulement *alloquens*. Aristarque (*Scholies B*) : (ἡ διπλῇ, ὅτι) τὸ καθαπτομαι ἐπὶ δύο λαμβάνεται, ἐπὶ καλοῦ καὶ κακοῦ. *Scholies H* et *S* : τὴν ἀπότασιν τῶν λόγων ποιούμενος. Zénodore dans Miller : καθαπτεσθαι, ἐπὶ τοῦ ἐπιπληξαι καὶ ἐπὶ τοῦ ἀνειμένως καὶ μετὰ μαλακίας λέγειν.

41. Ἥγεῖρα. Zénodote écrivait ἡγεῖρα, mauvaise correction rejetée par Aristarque : « Avec ἡγεῖρα, disait Aristarque, il faudrait lui et non pas moi, pour complètement à ἱκάνει. » Didyme (*Scholies H* et *M*) : ἐλέγχεται δὲ διὰ τοῦ, μάλιστα δέ με· ἐχρῆν γὰρ αὐτόν.

42-44. Οὔτε τιν' ἀγγελίην.... Voyez plus haut les vers 30-32 et les notes sur ces trois vers.

42. Ἐκλυον. Zénodote, ἤτιον. Aristarque trouvait cette correction ridicule, parce que la forme ἤτιον appartient au verbe εἶμι (aller), et non point au verbe αἶω (entendre), dont l'imparfait homérique est αἶον sans augment. C'est ainsi qu'il faut paraphraser la note de Didyme (*Scholies H* et *M*) : γελοῖως γράφει Ζηνόδοτος ἤτιον, ἀπὸ τοῦ αἶειν, ὃ ἐστιν ἀκούειν.

45. Ὅ est dans le sens de ὅτι, et non point un conjonctif se rapportant à χρεῖος. Aristarque (*Scholies B, H* et *M*) : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ὃ μοι, ἀντὶ τοῦ ὅτι μοι. — Κακόν.

δοιά· τὸ μὲν πατέρ' ἐσθλὸν ἀπώλεσα, ὅς ποτ' ἐν ὑμῖν
τοῖσδεσιν βασιλευε, πατήρ δ' ὥς ἥπιος ἦεν·
νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μείζον, ὃ δὴ τάχα οἶκον ἅπαντα
πάγχυ διαραΐσει, βίοντον δ' ἀπὸ πάμπαν ὀλέσσει.
Μητέρι μοι μνηστῆρες ἐπέχραον οὐκ ἐθελούσῃ, 50
τῶν ἀνδρῶν φίλοι υἱές, οἳ ἐνθάδε γ' εἰσὶν ἄριστοι·
οἳ πατρὸς μὲν ἐς οἶκον ἀπερρίγασιν νέεσθαι
Ἰκαρίου, ὥς κ' αὐτὸς ἐδνώσαιο θυγάτρα,

Aristophane de Byzance écrivait κακά, qui allait avec δοιά. C'est contre cette leçon qu'est dirigée la note de Nicanor, qui demande un signe de ponctuation après οἶκω (*Scholies S et V*) : μετὰ τοῦτο ὑποστιχίζον.

46. Δοιά est pris adverbiallement : *duplicité*, de deux façons. *Scholies E* : Ἀριστάρχος τὸ δοιά ἀντὶ τοῦ διχῶς ἀκούει. D'autres anciens expliquaient δοιά comme une ellipse : δοιά κακά. *Scholies M* : ἐπειδὴ εἶπε κακὸν ἐνικῶς, ὥς λαμβανόμενος ἑαυτοῦ ἰπάγει, οὐχ ἐν κακόν, ἀλλὰ δύο. Les deux explications donnent un sens identique.

46-47. Ἐν ὑμῖν τοῖσδεσιν, *inter vos istos*, parmi vous que voilà. On écrit ordinairement τοῖσδεσσι avec circonflexe; mais cette orthographe n'est point exacte. Voyez la note XIII, 258.

48. Νῦν δ' αὖ καὶ πολὺ μείζον, sous-entendu κακὸν ἔμπεσαν οἶκω. C'est par rapport à la maison que la mort d'Ulysse est un malheur moindre que ce qui se passe aujourd'hui. Il s'agit, non pas des sentiments de Télémaque, mais d'une comparaison entre la perte d'un homme et l'anéantissement d'une race royale. Hayman : « In reference to his house, the suitors' licence and pillage were worse than his father's death. » On peut considérer aussi μείζον comme une hyperbole destinée à produire de l'effet, et à soulever plus énergiquement l'indignation de l'assemblée contre les prétendants de Pénélope. *Scholies M et Q* : οὐχ ὡς προκρίνων τοῦ πατρὸς τὴν οὐσίαν, ἀλλὰ τὴν κατηγορίαν αὐτῶν τῶν νέων.

49. Διαραΐσει, *vulgo διαρραΐσει*. Voyez la note I, 251 sur διαρραΐσσει.

50. Ἐπέχραον. Aristophane de Byzance, *ἐπέχρων*. — Entre les vers 50 et

51, Aristophane de Byzance intercalait les deux suivants, empruntés au chant I, 245-246 : Ἄλλοι θ' οἳ νήσοισιν ἐπικρατέουσιν ἄριστοι Δουλιχίῳ τε Σάμῃ τε καὶ Ὀλήνῃ Ζακύνθῳ. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies H et M*), Télémaque ne s'adresse qu'aux prétendants Ithaciens, les seuls redoutables : οὐκ ὀρθῶς· περὶ γὰρ τῶν ἐν Ἰθάκῃ φροντίζει μόνων, οὐς ἀπελάσας, οὐκ ἂν ἐφρόντισε τῶν λοιπῶν. Les Ithaciens n'étaient que douze; les étrangers étaient bien plus nombreux, car il y avait une centaine de prétendants, comme on le voit aux vers XVI, 247-251. Mais chacun des étrangers ne valait que comme un seul individu, ou à peu près; car les serviteurs venus avec eux n'étaient qu'une dizaine, tandis qu'un seul Ithacien représentait les forces de toute une opulente famille. C'est ce qu'on répondait aux calculs d'Héraclide, et à cette question qu'il faisait à propos du discours de Télémaque (*Scholies H, M, Q et R*) : πῶς ὁ Τηλέμαχος κατασμικρύνει ἐν τῇ δημηγορίᾳ συστέλλων τὸ πλῆθος εἰς μόνους τοὺς Ἰθακήσιους;

52. Πατρός, du père (de Pénélope). — Οἶκον. Ceci suppose que le vieil Icarus n'habitait pas bien loin d'Ithaque. Voyez la note I, 276. Quelques anciens en concluaient qu'il habitait Ithaque même. Ce qui est certain, c'est qu'il n'habitait point Sparte sa patrie; car Télémaque, à Sparte, ne va pas le voir, et ne parle aucunement de lui.

53. Ὡς κ(ι). Ancienne variante, ὅς κ(ι). — Ἐδνώσαιο ne signifie point qu'Icarus fournira une dot à Pénélope, mais qu'il s'entendra avec le prétendant par elle agréé, au sujet des ἔδνα, c'est-à-dire des cadeaux que celui-ci devra faire. Voyez, I, 277, la note sur ἔδνα. Icarus échan-

δοίη δ' ὦ κ' ἐθέλοι καὶ οἱ κεχαρισμένος ἔλθοι.
 Οἱ δ' εἰς ἡμέτερον πωλεύμενοι ἤματα πάντα,
 βούς ἱερεύοντες καὶ δις καὶ πίνοντας αἴγας,
 εἰλαπινάζουσιν πίνουσι τε αἶθοπα οἶνον
 μαψιδίως· τὰ δὲ πολλὰ κατάνεται. Οὐ γὰρ ἔπ' ἀνήρ
 οἷος Ὀδυσσεὺς ἔσκεν, ἀρὴν ἀπὸ οἴκου ἀμῦναι.
 Ἥμεῖς δ' οὐ νύ τι τοιοῖ ἀμυνέμεν· ἥ καὶ ἔπειτα
 λευγαλέοι τ' ἐσόμεσθα καὶ οὐ δεδαηκότες ἀλκὴν.

55

60

gers sa fille contre les cadeaux du fiancé. On peut traduire ici ἐδνόομαι dans la simple acception de *marier*.

54. Καὶ οἱ... ἔλθοι, sous-entendu le sujet δς, dont l'idée est dans ὦ.

55. Ἥμέτερον, notre (maison). Ancienne variante, ἡμετέρου, c'est-à-dire οἶκον ἡμετέρου (ἐμοῦ) πατρός.

56. Μαψιδίως, *temere*, sans règle aucune. Ils ne boivent pas selon la soif, ils ne mangent pas selon la faim; il ne s'agit pour eux que de passer agréablement les journées. — Τὰ δέ, *ista autem*, or les choses gaspillées par eux. — Πολλὰ κατάνεται, se détruisent en grande quantité. On peut, si l'on veut, unir πολλὰ à τὰδε. Alors Télémaque dirait : « Nos immenses richesses périssent » — Apollonius, au mot ἀνεται, cite κατάνεται, et en fait un synonyme de καταλύεται, de ἀναλούται. Quelques anciens entendaient, par τὰ δὲ κατάνεται, l'accomplissement des mauvais desseins des prétendants. Mais alors πολλὰ faisait difficulté. Télémaque parle de la chose détruite, et non du plan de destruction. *Scholies S* : ταῦτα δὲ πολλὰ ὄντα καταναλίσκονται. C'est ce que prouve l'hyperbole même du vers 64 : οἶκος ἐμὸς διόλωλε. — Ἐπι(ι), c'est-à-dire ἐπεσσι : *adest*, est ici.

59-60. Ἀμύναι et ἀμυνέμεν équivalent à ὥστε ἀμύναι, ὥστε ἀμυνέμεν.

60. Ἥ καὶ ἔπειτα, *vulgo* ἥ καὶ ἔπειτα. L'écriture ancienne permettait de transcrire indifféremment ε par η ou par ἥ. Hérodien approuve également l'une et l'autre transcription. C'est qu'en effet, quelque orthographe qu'on adopte, le sens de la phrase reste le même. Le ton seul était différent. Avec ἥ, Télémaque dit : « Ou bien (si je n'usais pas de ce pouvoir) je ne serais désormais qu'un lâche. » Il dit,

avec ἥ : « Certes (sans cela), je serais un lâche. » — Mais il semble que ἥ fait mieux sentir que la phrase est conditionnelle. Hayman, qui écrit ἥ, explique comme nous, qui préférons la conjonction : « And we are « no ways able to repel (the wrong); sure « enough in that case (*i. e.* in case we « ware) we should be (lit. shall be) poor « creatures, and incapable of a bold deed; « of course I would resist, if I had only « the power. » — La note d'Hérodien est donnée par les *Scholies H* : οἱ μὲν γράφουσι περισπωμένως, οἱ δὲ δευτέρως· καλῶς δὲ ἔχουσι καὶ τὰ δύο. — Quelques-uns croient que Télémaque, en disant ἡμεῖς, désigne, avec lui-même, sa mère et son grand-père. Ils rapprochent les deux vers d'Ovide, *Heroides*, I, 97-98 : « Tres sumus imbelles numero, sine viribus, uxor, « Laertesque senex Telemachusque puer. » Mais comment appliquer à une femme et à un vieillard le reproche de n'être pas belliqueux ? Il s'agit donc de Télémaque seul. L'emploi du pluriel pour le singulier est tout ce qu'il y a de plus habituel chez les poètes; on trouve même le pluriel à côté du singulier dans la même phrase, dans le même vers. Euripide, *Hippolyte*, vers 244 : αἰδούμεθα γὰρ τὰ λελεγμένα μοι, et vers 660 : ἀπαιμι, σῖγα δ' ἔχομεν στόμα. Le futur ἐσόμεσθα dans le sens conditionnel ne présente pas non plus la moindre difficulté quelconque.

61. Λευγαλέοι, ici comme partout, est pris en mauvaise part. *Scholies S* : ἀσβεῖς, ἀδύνατοι. Le sens donné au mot λευγαλέος, par Mme Dacier et Dugas-Montheil, *terrible*, est tout à fait imaginaire. Il n'a été inventé que pour expliquer ἐσόμεσθα par *je serai*, et pour faire de la phrase une menace. Mais Télémaque ne pense qu'à Ulysse comme vengeur; et un

Ἦ τ' ἂν ἀμυναίμην, εἴ μοι δύναμις γε παρήη.
 Οὐ γὰρ ἔτ' ἀνσχετὰ ἔργα τετεύχεται, οὐδ' ἔτι καλῶς
 οἶκος ἐμὸς διδῶλε· νεμεσσήθητε καὶ αὐτοί,
 ἄλλους τ' αἰδέσθητε περικτίοντας ἀνθρώπους, 65
 οἱ περιναιετάουσι· θεῶν δ' ὑποδείσατε μῆνιν,
 μή τι μεταστρέψωσιν, ἀγασσάμενοι κακὰ ἔργα.
 Λίσσομαι ἡμὲν Ζητὸς Ὀλυμπίου ἠδὲ Θέμιστος,
 ἦτ' ἀνδρῶν ἀγορὰς ἡμὲν λυεῖ ἠδὲ καθίξει·
 σχέσθε, φίλοι, καὶ μ' οἷον ἐάσατε πένθει λυγρῷ 70
 τεῖρεσθ', εἰ μὴ πού τι πατήρ ἐμὸς, ἐσθλὸς Ὀδυσσεύς,
 δυσμενέων κάκ' ἔρεξεν εὐκνήμιδας Ἀχαιοῦς·
 τῶν μ' ἀποτινύμενοι κακὰ ῥέζετε δυσμενέοντες,
 τούτους ὀτρύνοντες. Ἐμοὶ δέ κε κέρδιον εἴη

futur aussi contingent que celui dont il prétendrait faire peur n'eût pu que faire hausser les épaules aux prétendants. — Οὐ δεδαηκότες équivalent à *nasciū, imperiti*. Il s'agit d'une absolue incapacité militaire.

64. Νεμεσσήθητε καὶ αὐτοί (*indignemini vel ipsi*) signifie que les faits sont flagrants et criants; que les Ithaciens n'ont pas besoin que Télémaque excite leur indignation par ses discours; que cette indignation éclaterait spontanément, à l'aspect de pareils désordres.

65-66. Περικτίοντας... οἱ περιναιετάουσι, insistance homérique, analogue à celle qu'on a vue, I, 299-300. Ici, pas plus que là, ce n'est une simple tautologie, ni surtout une tautologie vicieuse. Tous les orateurs, dans leurs discours, ont des formes analogues. Télémaque, après avoir dit, *nos voisins*, précise et complète sa pensée : « Oui, les peuples qui habitent autour d'Ithaque. » Aussi faut-il une virgule après ἀνθρώπων.

66. Μῆνιν, le ressentiment. Voyez, *Iliade*, I, 4, la note sur ce mot.

67. Μή τι μεταστρέψωσι, craignant qu'ils ne changent en quelque point (à votre égard), c.-à-d. qu'ils cessent de vous être favorables, et qu'ils vous deviennent hostiles. Le verbe μεταστρέφω est pris intransitivement, comme au vers XV, 203. On écrit même ordinairement μήτι en un seul mot. Hayman : « Sometimes νόον follows, « completing the sense, here μῆνιν prece-

« ding suggest some such word. » — Ἀγασσάμενοι est dit en très-mauvaise part, et signifie stupéfaits, indignés. *Scholies E* : τινὲς τὸ ἀγασσάμενοι ἀντὶ τοῦ μεμψάμενοι ἐκλαμβάνουσιν. οὐκ ἔστι δέ, ἀλλὰ σημαίνει τὸ ἐκπλαγέντες, ὡς ἐπὶ τινι μεγάλῳ πικρανομήματι δηλονότι.

68. Θέμιστος. On a vu, *Iliade*, XV, 87, Θέμιστι, et, XX, 4, Θέμιστα. Homère se sert en outre de l'accusatif pluriel θέμιστας, *Iliade*, XVI, 387, pour signifier les procès. La déclinaison Θέμις, Θέμιδος n'est point homérique. Suivant les *Scholies S*, Θέμιστος appartenait au dialecte éolien.

71. Εἰ μὴ πού, *nisi forte*, à moins que. Télémaque admettrait, dans ce cas, que les citoyens lésés par Ulysse eussent droit à une compensation, et il se résignerait à subir patiemment les avanies dont il vient de se plaindre : τῶν μ' ἀποτινύμενοι κακὰ ῥέζετε (vers 73).

74. Τούτους, *istos*, ces gens-là : les misérables qui me dévorent. — Ὀτρύνοντες est dit hyperboliquement, pour οὐ καλύοντες, οὐκ ἐπύχοντες. Les pères des prétendants ithaciens auraient pu empêcher leurs fils de se livrer à ces déportements; et c'était le devoir du peuple entier de faire respecter la maison d'Ulysse. Laisser libre carrière aux folies d'une jeunesse sans vergogne, c'est se faire complice de ces folies, c'est les autoriser, les déchaîner, les encourager. *Scholies E* : οὓς γὰρ τις καλύειν δυνάμενος, διὰ τὸ εἶναι κύριος αὐτῶν,

ὕμεας ἐσθέμεναι κειμήλιά τε πρόδαςιν τε.

75

Εἰ χ' ὕμεις γε φάγοιτε, τάχ' ἂν ποτε καὶ τίσις εἴη.

Τόφρα γὰρ ἂν κατὰ ἄστν ποτιπτυσσοίμεθα μύθῳ,
χρήματ' ἀπαιτίζοντες, ἕως κ' ἀπὸ πάντα δοθεῖη·
νῦν δέ μοι ἀπρήκτους ὀδύνας ἐμβάλλετε θυμῷ.

Ὡς φάτο χῳόμενος, ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίη,
δάκρυ' ἀναπρήσας· οἶκτος δ' ἔλε λαὸν ἅπαντα.

80

ἐφ' πλημμελεῖν, οὗτος· ἂν εἴη ἀντιπρὸς ὁ τὴν τῆς ἀδικίας ἐξουσίαν αὐτοῖς δεδωκώς.

75. Ὑμέας, vous, c'est-à-dire des hommes d'Ithaque, et non pas des étrangers, comme étaient la plupart des prétendants. La suite explique cette préférence. Il n'y a pas de recours contre celui dont les biens sont hors de portée, et dont la personne seule est sous notre main. Télémaque ne parle point de vengeance, mais de compensation matérielle. — Πρόδαςιν est un ἀπαξ σληγμένον, mais dont le sens n'offre aucune difficulté. C'est l'équivalent abstrait du concret πρόδατα, mais de πρόδατα dans l'acception générale de troupeaux. Voyez la note XIV, 124 de l'*Iliade*. Il s'agit des bœufs et des porcs aussi bien que des moutons. Didyme : τὴν κτήσιν τῶν τετραπόδων. Eustathe commente assez bien πρόδαςιν. Mais les scholastes E et S gâtent l'explication de Didyme, en faisant de πρόδατα le synonyme de πρόσδοον et de περιουσίαν, sous prétexte que le revenu et la richesse proviennent de la possession des troupeaux. *Scholies* E : ἀφ' ἧς (κτήσεως) προβαίνει ἡ οὐσία. *Scholies* S : ἀπὸ τοῦ προβαίνειν ἐκ τούτου (τοῦ κτεῖσθαι τετράποδα) τὴν οὐσίαν.

76. Τίσις, *pensatio*, une satisfaction pour le dommage éprouvé.

77. Μύθῳ, d'après l'explication ordinaire, dépend de ποτιπτυσσοίμεθα, ou, comme quelques-uns écrivaient, ποτιπτυσσοίμεθα. Suivant Nicanor, μύθῳ va avec ἀπαιτίζοντες du vers 78, et ποτιπτυσσοίμεθα équivalant à προστερνίζομεθα, ἀχώριστοι γενοίμεθα. Seulement il ne ponctuait pas avant μύθῳ, parce que le cinquième pied du vers hexamètre ne doit pas être séparé du sixième par une ponctuation, et que la voix suffisait pour marquer le rôle de μύθῳ dans la phrase. *Scholies* H, M et Q : καὶ ἔδει μὲν ἡμᾶς ὑποστίζιν εἰς αὐτό, τὸ δὲ μύθῳ τοῖς

ἐξῆς ἀποδιδόναι. ἀλλ' οὐδέποτε ὁ εἰκοστός χρόνος τοῦ ἡρωικοῦ στιγμὴν ἐπιδέχεται. L'explication de Nicanor donne plus d'énergie à la pensée de Télémaque; mais ce qui justifie l'interprétation vulgaire, c'est l'exemple IV, 847, προσπύττατο μύθῳ.

78. Χρήματ(α). Ce mot, qui est plusieurs fois dans l'*Odyssée*, ne se trouve nulle part dans l'*Iliade*. C'est un effet du hasard, et rien de plus. Il est évident que χρήμα est aussi ancien que χάραμα, dont le poète de l'*Iliade* s'est servi plusieurs fois; et l'on ne peut rien conclure de ce qu'il dit toujours κτήματα, tandis que l'*Odyssée* donne tantôt κτήματα, tantôt χρήματα. — Payne Knight et Dugas Montbel regardent χρήματα comme une expression plus précise que κτήματα, et par conséquent plus récente. Cette remarque n'est pas fondée, car c'est l'idée de jouissance et d'usage qui amène celle de prendre pour soi ou d'acquiescer; ou plutôt il y a concomitance des deux idées, et qui dit l'une a nécessairement dit l'autre. Ainsi χρήματα ne prouve nullement que l'*Odyssée* appartienne à une époque de la langue grecque postérieure aux temps de l'*Iliade*. — Ὡς. C'est ici le seul passage d'Homère où ce mot subisse la diérèse, et où il compte pour deux syllabes.

80. Ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίη. C'est le même geste que celui d'Achille irrité contre Agamemnon, *Iliade*, I, 245. Les expressions sont identiques. Construisez : προσέβαλε δὲ γαίῃ σκῆπτρον.

81. Δάκρυ' ἀναπρήσας. Voyez, *Iliade*, IX, 433, la note sur cette expression. Zénodote écrivait δάκρυα θερμὰ χέων, leçon empruntée au vers VII, 426 de l'*Iliade*. Aristarque rejetait cette correction comme affaiblissant la pensée. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : ἐκλέλυκε τὴν μεγαλειότητα τοῦ στήθους.

Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν, οὐδέ τις ἔτλη
Τηλέμαχον μύθοισιν ἀμείψασθαι χαλεποῖσιν·
Ἀντίνοος δέ μιν οἶος ἀμειδόμενος προσέειπεν·

Τηλέμαχ' ὕπαγόρη, μένος ἄσχετε, ποῖον ξείπες, 85
ἡμέας αἰσχύνων· ἐθέλοις δέ κε μῶμον ἀνάψαι.

Σοὶ δ' οὔτι μνηστῆρες Ἀχαιῶν αἰτιοὶ εἰσιν,
ἀλλὰ φίλη μήτηρ, ἥ τοι πέρι κέρδεα οἶδεν.

* Ἦδη γὰρ τρίτον ἔστιν ἔτος, τάχα δ' εἴσι τέταρτον, 90
ἐξ οὗ ἀτέμβει θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν Ἀχαιῶν.

Πάντας μὲν ῥ' ἔλπει, καὶ ὑπόσχεται ἀνδρὶ ἐκάστω,
ἀγγελίας προῖεῖσα· νόος δέ οἱ ἄλλα μενοινᾷ.

82. Οὐδέ, *vulgo* οὔτε. La leçon οὔτε n'était qu'une faute de copiste, perpétuée par les Byzantins. *Scholies* S : οὐδέ τις ἔτλη· οὐδεὶς δὲ ἐτόλμα.

84. Ἀντίνοος. Ce prétendant était le plus violent de tous, et le grand meneur de la troupe. Voyez XXII, 48-53.

86. Ἀνάψαι, sous-entendu ἡμῖν : attacher après nous ; imprimer sur nous.

87. Μνηστῆρες Ἀχαιῶν. Cette manière de dire *les prétendants achéens* (ceux des Achéens qui sont prétendants) avait choqué, ce semble, quelques anciens. Il est dit, dans les *Scholies* M, qu'au lieu de Ἀχαιῶν certains textes portaient ἀχέων, dépendant de αἰτιοί, et que la pénultième de ἀχέων, à cause de son accent, pouvait compter pour une longue : γράφεται καὶ ἀχέων, ἡγουν τῶν θλίψεων. ἡ ὀξεία παρὰ τῷ ποιητῇ ἐκτείνει. Mais cette correction était absolument inutile. Au reste, je ne crois pas qu'il faille rapprocher μνηστῆρες Ἀχαιῶν, comme le fait Hayman, de υἱες Ἀχαιῶν et de κοῦροι Ἀχαιῶν, qui sont des expressions complètes et toutes naturelles.

88. Ἀλλὰ φίλη μήτηρ. Ajoutez : αἰτίνῃ ἔστι σοι. — Toi n'est point pour soi, mais sert ici à l'affirmation. — Πέρι, ad- verbe : *eximie*, comme pas une femme au monde. Hérodien lisait καρί, préposition, qu'il joignait au verbe. *Scholies* M : οὐκ ἀναστραπτέον τὴν περὶ· ἔστι γὰρ περὶ οἶδεν. Avec les deux leçons, le sens est le même.

89. Τάχα δ' εἴσι τέταρτον, et bientôt la

quatrième (année) s'en ira, c'est-à-dire va être finie. La traduction de εἴσι par *aderit* est fautive. Voyez plus bas, vers 107, ἀλλ' ὅτε τέτρατον ἦλθεν ἔτος. Cette quatrième année n'est donc plus à venir. Eustathe : ταχὺ, ὅσον οὐκω δῖαισι καὶ συμπληροῦται καὶ τὸ τέταρτον. Cette note dérive d'Hérodien (*Scholies* M) : προπερισπαστέον τὸ εἴσι· σημαίνει γὰρ τὸ διελεύσεται, πληρωθήσεται. τὸ δὲ τάχα ἀντι τοῦ ταχέως.

90. Ἀτέμβει, *frustratur*. Il est inutile de donner ici à ce verbe un sens dérivé, comme *eludit*. La traduction *ludit, vexat* est fautive, car ἀτέμβω, quoi qu'en dise Eustathe, ne vient point de ἀτη, puisque ἀτη commence par une longue. *Scholies* S : στερίσκει, λυπεῖ, ζηραίνει τὴν ἐπιθυμίαν. On voit clairement, d'après cela, que l'explication alexandrine ne remonte point à l'idée de ἀτη.

91. Ἐλπει a le sens actif. *Scholies* S : ἐλπίζειν ποιεῖ. — Ἰπύσχεται ἀνδρὶ ἐκάστω. Pénélope, en déclarant qu'elle prendra une résolution à telle ou telle époque, fait par là-même une promesse à chaque prétendant. L'expression dont se sert Antinóus n'est que le développement de celle dont il vient de se servir : πάντας μὲν ῥ' ἔλπει. Pénélope n'est point une coquette ; elle ne s'amuse d'aucun prétendant ; elle les laisse se créer à eux-mêmes leurs illusions personnelles.

92. Οἱ, comme s'il y avait αὐτῆς. — Ἄλλα, d'autres choses (que l'exécution de la promesse faite par message).

Ἡ δὲ δόλον τόνδ' ἄλλον ἐνὶ φρεσὶ μερμήριζεν·
στησαμένη μέγαν ἱστὸν ἐνὶ μεγάροισιν ὕφαινεν,
λεπτὸν καὶ περίμετρον· ἄφαρ δ' ἡμῖν μετέειπεν· 95
Κοῦροι, ἐμοὶ μνηστῆρες, ἐπεὶ θάνε διὸς Ὀδυσσεύς,
μῖμνετ' ἐπειγόμενοι τὸν ἐμὸν γάμον, εἰσόκε φᾶρος
ἐκτελέσω (μὴ μοι μεταμῶνια νήμασ' ὀληται),
Λαέρτη ἥρωϊ ταφῆιον, εἰς ὅτε κέν μιν
Μοῖρ' ὀλοή καθέλῃσι τανηλεγέος θανάτοιο· 100
μὴ τίς μοι κατὰ δῆμον Ἀχαιῶδων νεμεσῇσῃ,
αἶ κεν ἄτερ σπείρου κῆται, πολλὰ κτεατίσσας.
Ὡς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.
Ἔνθα καὶ ἡματίη μὲν ὕφαινεσκεν μέγαν ἱστὸν,
νύκτας δ' ἀλλύεσκεν, ἐπεὶ δαΐδας παραθεῖτο. 105
Ὡς τρίτες μὲν ἔλῃθε δόλῳ καὶ ἔπειθεν Ἀχαιοῦς·
ἀλλ' ὅτε τέταρτον ἦλθεν ἔτος καὶ ἐπήλυθον ὥραι,

93. Δόλον τόνδ' ἄλλον. Après l'épuisement d'un subterfuge, Pénélope avait recours à un autre. Celui dont il va être question est bien un autre, puisqu'il est le dernier.

94. Στησαμένη, ayant dressé. Le métier sur lequel on tendait la chaîne était vertical, et non horizontal. Le mot στησαμένη est donc pris dans le sens propre. Voyez les vers XXIII, 764-763 de l'*Iliade* et les notes sur ces trois vers. — Ἐνὶ μεγάροισιν. Aristophane de Byzance écrivait ἐνιμμεγάροισιν. Voyez plus bas, vers 338, la note sur ὅθι νητός.

97. Μῖμνετ' ἐπειγόμενοι τὸν ἐμὸν γάμον. On explique d'ordinaire en faisant de τὸν ἐμὸν γάμον une dépendance de ἐπειγόμενοι. Il vaut mieux, je crois, le rattacher à μῖμνετε, et prendre ἐπειγόμενοι dans le sens absolu : pressés, si pressés que vous soyez. La pensée, dans les deux cas, reste la même. *Scholies* E : φησὶ δὲ μὴ ἔξείναι μνηστεύεσθαι ἱστοῦ ἑστώτος.

98. Μεταμῶνια. Ancienne variante, μεταμῶλια.

102. Κῆται, *vulgo* καῖται. Voyez la note XIX, 32 de l'*Iliade*. Hayman est le seul des derniers éditeurs qui ait maintenu καῖται, mais comme subjonctif. Buttman dit que καῖται, d'après l'ancien usage, est

indifféremment indicatif ou subjonctif, et Hayman dit comme lui. Ce qui est vrai ici, c'est que les textes donnaient, avant le quatrième siècle ΚΕΤΑΙ, qui se liait indifféremment καῖται ou κῆται. Mais la langue parlée distinguait, et nous n'avons pas le droit de maintenir une confusion dissipée par la transcription perfectionnée du quatrième siècle. Wolf a donc eu raison de rétablir la leçon alexandrine.

104. Ἡματίη, *interdiu*, pendant le jour. *Scholies* S : δι' ὅλης τῆς ἡμέρας.

105. Νύκτας, les nuits, c'est-à-dire pendant la nuit. Ancienne variante, νύκτωρ. — Ἀλλύεσκεν, fréquentatif de ἀνέλυεν, modifié par le besoin de la quantité.

106. Τρίτες. Il s'agit des trois années complètes dont il a été question plus haut, vers 89. Voyez la note sur ce vers. — Quelques anciens voulaient qu'on écrivît ici τρίτες, et, au vers suivant, ἀλλ' ὅτε δὴ τρίτον. Mais c'est qu'ils avaient très-mal entendu le vers 89. Voyez la note qui va suivre.

107. Ἀλλ' ὅτε τέταρτον ἦλθεν ἔτος καὶ ἐπήλυθον ὥραι signifie simplement *durant le cours de la quatrième année*, c'est-à-dire *depuis peu*. Ceux qui ne comprenaient pas bien τάχα δ' εἰσι τέταρτον, vers 89, faisaient une difficulté au sujet de ce vers-ci

καὶ τότε δὴ τις ἔειπε γυναικῶν, ἣ σάφα ᾗδῃ,
καὶ τήνγ' ἀλλύουσαν ἐφεύρομεν ἀγλαὸν ἱστόν.
ᾧς τὸ μὲν ἐξετέλεσσε, καὶ οὐκ ἐθέλουσ', ὑπ' ἀνάγκης· 110
σοὶ δ' ὧδε μνηστῆρες ὑποκρίνονται, ἔν' εἰδῆς
αὐτὸς σῶ θυμῷ, εἰδῶσι δὲ πάντες Ἀχαιοί.
Μητέρα σὴν ἀπόπεμψον, ἄνωχθι δέ μιν γαμέεσθαι
τῷ ἔτεῳ τε πατὴρ κέλεται καὶ ἀνδάνει αὐτῇ.
Εἰ δ' ἔτ' ἀνιήσει γε πολὺν χρόνον υἱὰς Ἀχαιῶν, 115
τὰ φρονέουσ' ἀνὰ θυμὸν αἰεὶ περὶ δῶκεν Ἀθήνη,
ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλάς,
κέρδεά θ', οἷ' οὐπω τιν' ἀκούομεν οὐδὲ παλαιῶν,
τάων αἰ πάρος ἦσαν εὐπλοκαμίδες Ἀχαιοί,

et du précédent. Ils y changeaient τρίτας en δίτας, et τέτρατον en δὴ τρίτον. Aristarque rejetait bien loin cette correction, comme on le voit par sa diptère sur le vers 89, que nous ont conservée les *Scholies* H et M: ἡ δὲ πλὴν πρὸς τὸ ἐξῆς δοκοῦν ἀτυμφῶνως λέγεσθαι ὥς τρίτες.... (108), ἀλλ' ὅτε τέτρατον.... (107)· οὐδὲν δὲ ἐναντίον ἔχει τὰ ἐπη· τὸ γὰρ τάχα ἀντὶ τοῦ ταχέως, τὸ δὲ εἰσι ἀντὶ τοῦ δέισι. — Peut être devrait-on, après le vers 107, intercaler celui-ci: Μηδὲν φθιόντων, περὶ δ' ἡμᾶτα πολλὰ τελέσθη. Voyez la note X, 470 et la note XIX, 163.

110. Τὸ se rapporte à ἔαρος ou à σπείρον, car ἱστόν est un accusatif masculin. Mais le manteau, le linceul et le tissu, c'est tout un. Quelques-uns entendent: τὸ ἔργον, ce travail.

111. Ὡδῶ, *sic*, comme je te vais dire. — Ὑποκρίνονται, *respondent*. Dans la langue ordinaire, on dit ἀποκρίνονται.

114. Ὅτιω. C'est le seul passage d'Homère où ce datif compte pour trois syllabes. Mais il y a, chez Homère, des exemples analogues. Ainsi le nom de Pénélope, Πηνελόως, commence à tous les cas par un dactyle. Voyez l'*Iliade*, II, 494; XIII, 92; XVI, 336; XVII, 597. Hérodien (*Scholies* E, M et Q): ὅτιω, ὥς Πηνέλω. τὸ γὰρ τῷ, μετὰ τὸ γενέσθαι ὅτιω, διπρόβητος: τὸ ὅτιω, ὅτιω, καὶ ἐν πλεονασμῷ τοῦ τ' εἰρήσεται (lire μύθησεται) ὅτιω σε χρὴ (*Odyssey*, I, 124). — Πατὴρ κέλεται. Le vieil Icarus avait son

prétendant préféré. Il pressait Pénélope d'épouser Eurymaque; et les fils d'Icarus, les frères de Pénélope, partageaient sa prédilection. Voyez XV, 16-17. — Καὶ ἀνδάνει αὐτῇ. Le sujet du verbe est ὅστις, dont l'idée est contenue dans ὅτιω. Voyez plus haut le vers 64 et la note sur ce vers.

115. Εἰ δ' ἔτ' ἀνιήσιν. Ancienne variante, αἰ δέ τ' ἀνιήσιν. C'est le même sens; mais ce sens est plus précis avec la vulgate. Les deux leçons ne sont d'ailleurs que deux façons de transcrire le même texte, ΕΑΕΤΑΝΙΕΣ, car le ν final n'est point indispensable, et ceux des rhapsodes qui prononçaient pour et ne l'ajoutaient certainement pas. Il a été intercalé par les metriciens alexandrins.

116. Τά (*ista*) est développé dans les deux vers qui suivent. Il s'agit des éminentes qualités dont Pénélope est douée, et dont elle a si longtemps profité pour se garder des prétendants. — Ἠέρι, adverbe. Minerve a comblé Pénélope de ses dons, plus que pas une autre femme.

117. Φρένας ἐσθλάς est dit de l'intelligence seulement, de l'esprit d'invention, des talents supérieurs, et non pas des vertus morales. Antinoüs ne peint que les mauvais côtés de la nature de Pénélope; je dis mauvais, non pas en eux-mêmes, mais par rapport au point de vue des prétendants, qui ont hâte d'en finir.

119. Ἦσαν, étaient: existaient. Voyez, I, 289, μῆδ' ἔτ' ἰόντος. Homère emploie souvent le verbe εἶναι dans le sens de ζῶναι

Τυρώ τ' Ἀλκμήνη τε εὐστέφανός τε Μυκῆνη·
 τᾶων οὖτις ὁμοῖα νοήματα Πηνελοπείη
 ᾗδῃ· ἀτὰρ μὲν τοῦτό γ' ἐναΐσιμον οὐκ ἐνόησεν.
 Τόφρα γὰρ οὖν βιοτόν τε τεὸν καὶ κτήματ' ἔδονται,
 ὄφρα κε κείνη τοῦτον ἔχῃ νόον, θνητὰ οἱ νῦν
 ἐν στήθεσσι τιθείσι θεοί. Μέγα μὲν κλέος αὐτῇ
 ποιεῖτ', αὐτὰρ σοίγε ποθὴν πόλεός βιότοιο·
 ἡμεῖς δ' οὐτ' ἐπὶ ἔργα πάρος γ' ἴμεν οὔτε πη ἄλλη,

(ἴην). — Ἀχαιοί. C'est le seul passage d'Homère où l'on trouve ce féminin de Ἀχαιοί. Payne Knight signale ce fait comme une preuve d'interpolation. Il n'y a pas plus de raison de retrancher le vers la où Homère a dit Ἀχαιοί au lieu de Ἀχαιάδες ou Ἀχαιίδες, que pour retrancher ceux où il dit Τρωαί, et non Τρωάδες. Au reste, Payne Knight retranche non-seulement le vers 119, mais encore les trois suivants, sans qu'on voie ce que le texte gagne à la suppression; mais on voit bien ce que le texte perd en bonhomie et en gracieux laisser-aller. Cette espèce d'argumentation par exemples est homérique par essence.

120. Τυρώ. C'était la mère de Nélée et de Pélidas, fils de Neptune. Elle était fille de Salmonée. — Ἀλκμήνη, la femme d'Amphitryon, la mère d'Hercule. — Εὐστέφανος. Ancienne variante, εὐπλόκαμος. — Μυκῆνη. Cette héroïne, qui nous est peu connue, avait été célébrée par les poètes cyclopiques. C'était une sœur d'Io. *Scholies* B, E, H et Q : Μυκῆνη Ἰνάχου θυγάτηρ καὶ Μελίας τῆς Ὀκσεανοῦ, ἥς καὶ Ἀρέστορος Ἄργος, ὡς ἐν Κύκλῳ φέρεται.

121. Ὅμοια.... Πηνελοπείη équivalait à ὁμοῖα τοῖς νοήμασι Πηνελοπείης, car on ne peut pas prendre ὁμοῖα comme ad-
 verbe. C'est la même ellipse que κόμαι, Χαρίτessιν ὁμοῖαι, à propos du guerrier Euphorbe. Voyez la note sur le vers XVII, 51 de l'Iliade.

122. Τοῦτό γ' ἐναΐσιμον, *illud (quod) saltem honestum (sit)*, ce que commanderait la loyauté. Antinoüs parle en prétendant. C'est ce qu'il ne faut pas oublier, en expliquant ce passage. Son ἐναΐσιμον n'est que ce qu'il regarde comme juste, et non pas ce qui est juste en soi, toujours et partout. Quelques anciens construisaient :

ἐνόησέ γε τοῦτο οὐκ ἐναΐσιμον. *Scholies* S : τοῦτο δὲ οὐ κερπόντως οὐδὲ προσηκόντως ἐβουλεύσατο. Mais l'hyperbate est inadmissible; οὐκ ἐνόησεν est une antithèse à ce qui précède, et non pas la répétition d'une plainte déjà exprimée.

123. Ἔδονται a pour sujet *μνηστῆρες* sous-entendu. Aristophane de Byzance écrivait βιοτός τε τεός, et prenait ἔδονται dans le sens passif.

126. Ποιεῖτ(αι), elle se fait, c'est-à-dire elle acquiert. — Ποθὴν, *desiderium*, le regret d'avoir perdu. Apollonius lisait ποθή, et non ποθὴν. La vulgate est bien préférable; car Antinoüs veut indisposer Télémaque contre sa mère. C'est volontairement que Pénélope, selon Antinoüs, cause ces désastres.

127. Ἡμεῖς δ' οὐτ' ἐπὶ ἔργα.... Antinoüs donne la conclusion de l'hypothèse posée au vers 116 (εἰ δ' ἐτ' ἀνήσται....), et l'on peut considérer tout le développement intermédiaire comme une parenthèse. *Scholies* H, M et Q : οὕτως τὸ ἐξῆς· τὰ δὲ λοιπὰ διὰ μέσου. De cette façon, δ(έ), au vers 127, signifie *alors*, ou *eh bien donc*. On peut aussi dire qu'il y a un *εἶπω* sous-entendu après le vers 115, comme après la phrase analogue, *Iliade*, I, 136. Voyez la note sur ce dernier passage. Mêmes *Scholies* H, Q et M : δυνατόν δὲ καὶ Ὀμηρικῶ ἔδει ἀπολύσασθαι. εἰσθε γὰρ ὁ ποιητῆς τῷ εἰ μηδὲν ἀνταποδιδόναι, ὅλον· ἀλλ' εἰ μὲν δώσουσι γέρας. C'est l'exemple auquel je viens de renvoyer. Cette explication a été adoptée par Bothe : « Antapodoton mune tata constructione; neque enim procedit « apodosis, quam vel 126, verbis μέγα « μὲν, etc., vel 127, feri putat Eusta-
 « thius. » Telle est sa note générale sur les vers 115-126. Il est évident d'ailleurs que la difficulté est uniquement dans les

πρίν γ' αὐτὴν γήμασθαι Ἀχαιῶν ᾧ κ' ἐθέλῃσιν.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤυδα ·

Ἄντιόν', οὕπως ἔστι δόμων ἀέκουσαν ἀπῶσαι

130

ἥ μ' ἔτεχ', ἥ μ' ἔθρεψε · πατὴρ δ' ἐμὸς ἄλλοθι γαίης,

ζῶει δ' ἢ τέθνηκε · κακὸν δέ με πόλλ' ἀποτίνειν

Ἰκαρίῳ, αἶ κ' αὐτὸς ἐκὼν ἀπὸ μητέρα πέμψω.

mots, et non dans les idées. Tout se tient admirablement au fond; et ceux qui écoutaient les rhapsodes ne se sont jamais doutés qu'Antinoüs eût pu mieux dire ce qu'il voulait dire. Il a fallu, pour qu'on vît le défaut de liaison, qu'on pesât les mots écrits, qu'on les alignât à la règle, qu'on exigeât une syntaxe absolument irréprochable. — Ἐπὶ ἔργα. Il s'agit particulièrement des travaux de la campagne. Voyez plus haut, vers 22, la note sur ἔργα.

127-128. Πάρος;.... πρίν, pléonasmе analogue à πρίν.... πρίν, si fréquent chez Homère : *ante...*, scilicet *ante quam*.

130-137. Ἄντιόν', οὕπως ἔστι.... Les anciens admiraient beaucoup la façon dont Télémaque fait justice d'Antinoüs et de ses arguments. Remarquez en effet qu'il ne répond qu'à ce qui mérite réponse, et qu'il en appelle aux sentiments les plus vifs et les plus profonds de l'âme. Pour produire toute l'impression désirable sur ceux qui l'écoutent, il substitue aux expressions euphémiques d'Antinoüs l'abominable réalité de la chose : chasser celle qui m'a porté dans ses entrailles, celle qui m'a allaité à sa mamelle. Les autres raisons sont bien fortes; mais c'est là surtout ce qui fait éclater le cri généreux : « Non, je ne prononcerai jamais un pareil ordre! » *Scholies* H, Q et V : καὶ οὗτος τεχνικῶς ἄγαν τὴν ἀντίρρησην ποιῆται. περὶ γὰρ τῆς ἀπάτης καὶ τῆς ὑποσχέσεως σιωπᾷ. παρατηρήσας δὲ ὅτι μάλιστα ἀπερυθρίασαι Ἄντινοος, πρὸς τοῦτο τὴν ἀντίρρησην ποιῆται. ἔστι γὰρ πρόσφορον ἐν πληθεί τὸν ὑπὲρ τῆς φύσεως λόγον ἀντικαταστήσαι. ὅρα δὲ καὶ τὴν ὑπαλλαγὴν τοῦ ῥήματος · ὁ μὲν γὰρ ψιλῶς εἶπεν ἀπὸ πεμψον, ὁ δὲ οὐκ ἂν φησιν ἀπώσασθαι. καὶ ὁ μὲν μητέρα, ὁ δὲ, ἥ μ' ἔτεχ', ἥ μ' ἔθρεψε. καὶ ἐπὶ τούτοις τὸ μῦθον ἐνίσψω. Ces belles observations ne sont peut-être point de la main d'Aristarque même, on saura tout à l'heure pour-

quoi (voyez la note du vers 137); mais c'est Didyme pour le moins qui les a rédigées.

131. Πατὴρ δ' ἐμὸς, quant à mon père, c.-à-d. quant aux motifs de conduite que doit me suggérer la pensée : « Ulysse est-il mort ou vivant? » Bothe : « Dicit primam, « eunquam præcipuam causam, cur amittere « ab se matrem adhuc non possit, quia « incertum sit vivatne Ulysses an perierit. »

132-133. Κακὸν δὲ με πόλλ' ἀποτίνειν Ἰκαρίῳ. Il s'agit de la τίσις à payer, et non pas de la restitution de ce que nous appelons la dot. Télémaque n'a aucun droit de considérer comme sien ce qui appartient à sa mère, ce qui doit la suivre partout; mais il est passible d'une τίσις, d'une amende au profit du père, de dommages-intérêts qu'Icarus fera monter le plus haut possible, si Pénélope, sans avoir en rien démerité, est exclue de la maison conjugale. Eustathe dit que les anciens, c'est-à-dire Aristarque et son école, rejetaient cette explication, et qu'ils sauvaient la dignité du caractère de Télémaque en ponctuuant après ἀποδοῦναι, et non après Ἰκαρίῳ. De cette façon, πόλλ' ἀποδοῦναι s'entendrait de tous les malheurs près de fondre sur la tête de Télémaque. Les *Scholies* B, M et V donnent le texte des commentaires dont Eustathe ne connaît que le résumé. Voici la raison qu'alléguaient les Alexandrins, pour préférer leur ponctuation et leur interprétation : ἐπεὶ εἰ περὶ χρημάτων ἔλεγε, μικρολόγος ἂν ἐφαίνετο. Cette raison est mauvaise, et se sent du pays et du temps où écrivait Aristarque. Nous sommes, avec Télémaque, dans une époque naïve, où rien n'est petit, et où l'on se dépite aussi vivement d'une perte, qu'on se félicite d'une augmentation d'avoir. Le motif allégué par Télémaque n'était vil aux yeux de personne, et c'est au contraire un de ceux auxquels les assistants ont dû le mieux acquiescer. Laissons donc la ponctuation naturelle.

133. Ἐκὼν. Ancienne variante, ἐγὼν,

Ἐκ γὰρ τοῦ πατρὸς κακὰ πείσομαι, ἀλλὰ δὲ δαίμων
 δώσει· ἐπεὶ μήτηρ στυγερὰς ἀρήσεται Ἐρινὺς, 135
 οἴκου ἀπερχομένη· νέμεσις δέ μοι ἐξ ἀνθρώπων
 ἔσσεται· ὥς οὐ τοῦτον ἐγὼ ποτε μῦθον ἐνίψω.
 Ὑμέτερος δ' εἰ μὲν θυμὸς νεμεσίζεται αὐτῶν,
 ἔξιτέ μοι μεγάρων, ἀλλας δ' ἀλεγύνετε δαΐτας,
 ὑμὰ κτήματ' ἔδοντες, ἀμειβόμενοι κατὰ οἴκους. 140
 Εἰ δ' ὑμῖν δοκέει τόδε λωϊότερον καὶ ἄμεινον
 ἔμμεναι, ἀνδρὸς ἐνὸς βίοντον νήποιον ὀλέσθαι,
 κείρετ'· ἐγὼ δὲ θεοὺς ἐπιδῶσομαι αἰὲν ἐόντας,
 αἷ χέ ποθι Ζεὺς δῶσι παλίντιτα ἔργα γενέσθαι.
 Νήποινοί κεν ἔπειτα δόμων ἔντοσθεν ὀλοισθε. 145

adoptée par Bekker, Hayman et La Roche. Cette correction est exécrable; car c'est précisément parce que Télémaque aura renvoyé sa mère ἔκων, c'est-à-dire *sponste*, sans que rien justifiait cette violence, qu'Icarius sera exigeant sur la quotité de la compensation. — Hayman ne veut point de ἔκων, parce que ce mot, selon lui, fausse la quantité. Comme tous les bons Anglais, il est digamiste, et il croit fermement qu'Homère disait *ἑκῶν*. C'est aussi la croyance à *ἑκῶν* qui avait sans nul doute engagé Bekker à proscrire ἔκων. Quant à La Roche, il a préféré ἐγὼν, parce que c'est la leçon du plus grand nombre des manuscrits. Mais ἔκων est certainement la leçon d'Aristarque; car c'est bien cette leçon que suppose la phrase de Didyme (*Scholies* B, M et V) qui commence par *φασι γὰρ, ἔθος ἦν, εἰ τις ἔκων ἐξ οἴκου*. D'ailleurs l'hyperbate Ἰκαρίῳ αἰ κ' αὐτὸς n'est guère naturelle, et Homère aurait mis αἰ κε devant Ἰκαρίῳ, s'il avait voulu dire ce que les Alexandrins lui font dire. L'agencement régulier des mots ne l'eût pas beaucoup embarrassé, vu les ressources infinies dont disposait sa versification.

134. Ἐκ γὰρ τοῦ πατρὸς. On entend, par le mot πατρός, le père de Pénélope, Icarius. Alors la phrase n'est qu'une répétition de l'idée contenue dans πόλλ' ἀνοδοῦ· αἰ Ἰκαρίῳ. Les anciens repoussaient généralement cette explication. Remarquez en effet que Télémaque doute qu'Ulysse

soit mort. Si Ulysse revenait! Il s'agit donc des vengeances qu'exercerait Ulysse à son retour. Eustathe : ἐκ τοῦ πατρὸς κακὰ φησι πείσομαι, ὃ ἐστὶν ἐκ τοῦ Ὀδυσσεως, εἰ τυχὸν ἐκπεσέτω. Ce qu'Eustathe note en quelques mots se trouve plus ou moins développé dans les *Scholies* B, E, H, Q et V. Télémaque doit parler successivement des maux qui le menacent de la part de son père, de la part des dieux et de la part des hommes.

135. Ἀρήσεται Ἐρινὺς. Les Érinées ou Furies prenaient la défense des parents contre les enfants coupables. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers IX, 55 et 574 et la note sur ce dernier vers.

137. Ἐσσεται· ὥς... Ce vers était marqué de l'obel par Aristarque. Nicanor (*Scholies* H et M) : ἀθατεῖται μὲν ὑπὸ Ἀριστάρχου, στικτεῖον δὲ δημοῦς μετὰ τὸ ἔσσεται, ἵνα τὸ ὥς κήται ἀντὶ τοῦ οὕτως. La raison d'athétèse alléguée par Aristarque, c'est que le vers était superflu. *Scholies* M et V : Ἀριστάρχος ἀθετεῖ... περισσὸς γὰρ ἐστὶ. La réfutation de l'athétèse prononcée par Aristarque se trouve dans la scholie alexandrine que nous avons citée plus haut, à propos de tout ce passage, note 130-137. Ne vaut-il pas mieux, en effet, qu'il y ait une conclusion formellement exprimée? Cependant Payne Knight retranche le vers, et Dugas-Monthel approuve cette suppression.

139-145. Voyez les vers I, 374-380 et les notes sur ces sept vers.

Ὡς φάτο Τηλέμαχος· τῷ δ' αἰετὼ εὐρύοπα Ζεὺς
 ὑψόθεν ἐκ κορυφῆς ὄρεος προέηκε πέτεσθαι.
 Τὼ δ' ἔως μὲν ῥ' ἐπέτοντο μετὰ πνοιῆς ἀνέμοιο,
 πλησίω ἀλλήλοισι τιτανομένω πτερύγεσσιν·
 ἀλλ' ὅτε δὴ μέσσην ἀγορὴν πολύφημον ἰκέσθην,
 150 ἐνθ' ἐπιδινηθέντε τιναξάσθην πτερά πολλὰ,
 ἐς δ' ἰδέτην πάντων κεφαλὰς, ὅσσοντο δ' ὄλεθρον·
 δρυφαμένω δ' ὀνύχεσσι παρειὰς ἀμφὶ τε δειράς,
 δεξιῷ ἤϊξαν διὰ τ' οἰκία καὶ πόλιν αὐτῶν.
 Θάμβησαν δ' ὄρνιθας, ἐπεὶ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν·

150

155

146. Τῷ, à lui : à Télémaque. Ancienne variante, τῷ au duel. Mais les aigles n'ont point encore été nommées, et ce démonstratif ou cet article fausserait le sens. Au contraire, τῷ est excellent : les aigles viennent pour Télémaque.

148. Τῷ, eux deux : les deux aigles. — Ἔως est monosyllabe par synizèse. Il est pris ici adverbiallement : *aliquantisper*, pendant un certain temps. *Scholies* H, M et S : ἀντὶ τοῦ τέως. Voyez le vers XIII, 143 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Bothe n'admet point l'équivalence de ἔως et de τέως. Il explique la phrase par une ellipse : τῷ δ' ἐπέτοντο, ἔως μὲν ῥ' ἐπέτοντο. Le sens, au fond, reste le même. — Au lieu des deux mots ἔως μὲν, quelques anciens paraissent avoir la εἰς.

150. Πολύφημον est pris dans un sens matériel : *clamosam*, bruyante.

151. Πολλά. Ancienne variante, πυκνά, correction inutile, car πολλά et πυκνά, ici, c'est tout un. Ailleurs, V, 53, il y a πυκνά πτερά. Mais l'uniformité d'épithète n'est nullement nécessaire ; et les deux exemples de l'*Iliade*, XI, 454 et XXIII, 879, πτερά πυκνά, ne prouvent pas davantage qu'il faille changer la vulgate. — Bekker et quelques autres préfèrent πυκνά comme plus poétique.

152. Ἐς δ' ἰδέτην. Ancienne variante, ἐς δ' ἰκέτην. Mais ἰκέτην ne ferait que répéter l'idée exprimée au vers 150, tandis que ἰδέτην la complète. Les deux aigles planent au-dessus des têtes. — Ὅσσοντο. Les aigles regardent la foule, et ce sont leurs regards qui constituent le présage. Car le mot ὅσσομαι, comme je l'ai déjà dit, vient de ὅσσε, et non de ὅσσα. —

Au lieu de ὅσσοντο, Rhianus écrivait ὅσαντο. C'était toujours le même verbe et le même sens.

153. Παρειὰς ἀμφὶ τε δειράς, comme s'il y avait ἀμφὶ παρειὰς ἀμφὶ τε δειράς, ou ἀμφὶ παρειὰς τε καὶ δειράς. Il y a des ellipses analogues chez les poètes latins, particulièrement chez Horace. Ainsi *ludo fatigatunique somno*.

154. Δεξιῷ ἤϊξαν. La droite, pour Homère, c'est l'orient. Voyez le vers XII, 239 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. *Scholies* E, Q et S : ἀνατολικοί. δεξιὰ γὰρ τὰ ἀνατολικά λέγει ὁ Ὅμηρος. Les deux aigles étaient venus du couchant, comme tous les augures funestes ; voilà pourquoi ils s'envelopaient vers l'orient : ils continuent leur route, après avoir plané un instant au-dessus de l'assemblée. — Αὐτῶν, d'eux, c'est-à-dire des Ithaciens. Aristophane de Byzance lisait αὐτῶς, ou, selon quelques-uns, οὕτως, ou même simplement αὐτίς. Ce qui l'engageait sans doute à ne pas conserver αὐτῶν, c'est que plusieurs se figuraient que αὐτῶν se rapporte aux deux aigles. Mais διὰ suffit pour montrer l'absurdité de cette imagination. Si les deux aigles retournaient dans leurs habitations et dans leur ville, ils ne passeraient point au travers. Je ne prête rien aux Grecs en supposant pour occasion, à la correction d'Aristophane, une interprétation plus que bizarre. Cette interprétation se lit encore dans les *Scholies* B : πόλιν πλάττει ἰδίαν τοῖς ἀστοῖς ὁ Ὅμηρος. Il est vrai que l'ineptie est un peu palliée par la phrase qui suit celle-ci : εἰποι δ' ἄν τις καὶ πόλιν αὐτῶν τὰς τῶν ὀρνῶν κορυφάς.

ὥρμηναν δ' ἀνὰ θυμὸν ἄπερ τελέεσθαι ἐμελλον.

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε γέρων ἤρως Ἀλιθέρης

Μαστορίδης· ὁ γὰρ οἷος ὁμηλικὴν ἐκέκαστο

δρνηθας γυνῶναι καὶ ἐναίσιμα μυθήσασθαι·

ὁ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

160

Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακήσιοι, ὅττι κεν εἴπω·

μνηστῆρσιν δὲ μάλιστα πιφασκόμενος τάδε εἶρω.

Τοῖσιν γὰρ μέγα πῆμα κυλίνδεται· οὐ γὰρ Ὀδυσσεὺς

δὴν ἀπάνευθε φίλων ὦν ἔσσεται, ἀλλὰ που ἤδη

ἐγγὺς ἐὼν τοῖσδεσσι φόνον καὶ Κῆρα φυτεύει

165

πάντεσσιν· πολέσιν δὲ καὶ ἄλλοισιν κακὸν ἔσται,

οἱ νεμόμεσθ' Ἰθάκην εὐδείελον. Ἀλλὰ πολὺ πρὶν

160. Ἐμελλον. Ancienne variante, ἐμάλ-
λεν. Le pluriel est plus conforme à l'usage
d'Homère, comme le dit ici Aristonicus
(*Scholies* H, M et S) : τοῦτο γὰρ Ὀμήρῳ
σύνηθε.

167. Ἀλιθέρης. Tous les éditeurs, à
l'exception de La Roche, écrivent ce nom
avec l'esprit rude. Les Alexandrins lui
donnaient l'esprit doux. Hérodien (*Scho-
lies* E et M) : τὸ Ἀλιθέρης φιλωτέον,
εἰ καὶ παρὰ τὸ (lisez τοῦ) ἄλς ἐγένετο,
εἰς ἰδιότητα τοῦ δνόματος. Les Alexandrins
ne conservaient l'esprit rude dans les mots
composés, que si le composant qui l'avait
fourni conservait sa signification dans l'en-
semble. Les noms propres ne sont point
des noms significatifs, et l'idée de mer n'a
que faire ici.

168. Οἷος est dit par excellence, comme
quelquefois *unus* en latin. Alithersès est,
entre tous les hommes de sa génération,
le plus habile à interpréter les présages. —
Ὀμηλικὴν équivalait à ὁμηλικας. C'est
l'abstrait pour le concret.

169. Ἐναίσιμα est pris dans son sens
étymologique : *fatalia*, les choses réglées
par le Destin. *Scholies* S : τὰ ὑπὸ τῆς
αἰσῆς πεπρωμένα. L'explication de quel-
ques-uns, τὰ καθήκοντα, ne convient nul-
lement ici.

162. Εἶπω, *dico*, je dis. Ce verbe, si
usité au futur, ne se retrouve qu'une fois
au présent, vers XIII, 7.

163. Τοῖσιν, *in illos*, sur eux ; car le
verbe κυλίνδεται équivalait à ἐπικυλίνδε-

ται. *Scholies* S : τούτοις μεγίστη βλάβη
ἐπέρχεται.

166. Ἐγγὺς ἐὼν. Les enstatiques sou-
levaient à propos de ceci une difficulté :
« Ulysse est loin, disaient-ils, car il est dans
l'île d'Ogygie. » Quelques-uns résolvaient
la difficulté en faisant ici de ἐγγὺς un ad-
verbe de temps. *Scholies* H et S : τὸ ἐγ-
γὺς οὐ τοπικῶς νῦν, ἀλλὰ χρονικῶς· ἐν
Ὀγυγίᾳ γὰρ ἦν. Mais pourquoi Ulysse ne
serait-il pas déjà dans l'île des Phéaciens?
D'ailleurs c'est être bien exigeant que de
vouloir, dans un oracle, l'absolue exac-
titude des mots. Alithersès sent la *pro-
chaines arrivée* d'Ulysse ; c'est donc qu'U-
lysse est *proche*. Sa science lui révèle des
choses futures, mais elle ne le renseigne
que vaguement sur tout le reste. Il parle
selon la vraisemblance, et ἐγγὺς ἐὼν est
tout naturel dans sa bouche. — Τοῖσδεσσι,
istis, à ces misérables.

167. Εὐδείελον est pour εὐδέελον, εὐ-
δηλον. Ithaque est une île montagneuse,
qu'on voit de loin. L'explication par δαίμη
ne donne qu'un non-sens ; car Ithaque est
exposée à l'orient, et même au midi et au
nord, tout aussi bien qu'au couchant. On a
vu δείελον dans l'*Iliade*, X, 466. Voyez la
note sur ce vers. Les deux interprétations
sont chez Apollonius et dans les *Scholies* ;
mais je crois que ceux des anciens qui
expliquaient εὐδείελον par δαίμη prenaient
Ἰθάκην pour la ville, et non pour l'île
entière. De cette façon, le mot avait un
sens ; mais les paroles d'Alithersès embras-

φραζώμεσθ' ὥς κεν καταπαύσομεν · οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ
 παυέσθων · καὶ γὰρ σφιν ἄφαρ τόδε λῳίον ἔστιν.
 Οὐ γὰρ ἀπείρητος μαντεύομαι, ἀλλ' εὖ εἰδώς · 170
 καὶ γὰρ κείνῳ φημι τελευτηθῆναι ἅπαντα,
 ὥς οἱ ἐμυθεόμην, ὅτε Ἴλιον εἰσανέβαινον
 Ἀργεῖοι, μετὰ δέ σφιν ἔβη πολύμητις Ὀδυσσεύς.
 Φῆν κακὰ πολλὰ παθόντ', ὀλέσαντ' ἀπο πάντας ἐταίρους,
 ἄγνωστον πάντεσσιν εἰκοστῷ ἐνιαυτῷ 175
 ὀκαδ' ἐλεύσεσθαι · τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.
 Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύμαχος, Πολύβου παῖς, ἀντίον ηὔδα ·
 ὦ γέρον, εἰ δ' ἄγε, νῦν μαντεύεο σοῖσι τέκεσσι,
 ὀκαδ' ἰὼν, μή πού τι κακὸν πάσχωσιν ὀπίσω ·
 ταῦτα δ' ἐγὼ σέο πολλὸν ἀμείνων μαντεύεσθαι. 180
 Ὅρνιθες δέ τε πολλοὶ ὑπ' αὐγὰς ἡελίοιο
 φοιτῶσ', οὐδέ τε πάντες ἐναῖσιμοι · αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
 ὤλετο τῇλ' · ὥς καὶ σὺ καταφθίσθαι σὺν ἐκείνῳ
 ὠφελές. Οὐκ ἂν τόσσα θεοπροπέων ἀγόρευες,
 οὐδέ κε Τηλέμαχον κεχολωμένον ᾧδ' ἀνιείης, 185

sent évidemment tous les Ithaciens, ceux de la campagne comme ceux de la ville.

168. Αὐτοί, *sponda*, d'eux-mêmes : sans y être contraints.

169. Ἄφαρ dépend de τόδε, qui est là pour le verbe, et non pas de λῳίον. Ce que les prétendants ont de mieux à faire, c'est de *cesser incontinent* leurs désordres. *Scholies* B, Q et S : καὶ γὰρ λῳίον αὐτοῖς ἔστι τὸ ἄφαρ παύσασθαι.

170. Μαντεύομαι. Ancienne variante, μαντεύσομαι. Didyme (*Scholies* H) confirme l'authenticité de la vulgate : αἱ χαρμίστραι, μαντεύομαι.

171. Κεῖνῳ est emphatique : à ce héros, c'est-à-dire au grand Ulysse.

176. Τελεῖται. Tout n'est pas accompli, puisque Ulysse n'est pas encore sur le sol d'Ithaque. Mais le devin est sûr que tout sera bientôt accompli, et il parle selon sa vue présente des choses.

178. Εἰ δ' ἄγε, or çà! Aristarque (*Scholies* B) : (ἡ διπλή, ὅτι) τὸ εἰ ἀντὶ τοῦ εἰς. Quelques-uns voient ici une ellipse. Bothe : *si unquam, age nunc vaticinare*.

Le sens, au fond, reste le même; car νῦν suppose que ce ne sera pas la première fois qu'Alithérés ait fait la besogne à laquelle le renvoie Eurymaque.

179. Ὅπίσω, *in posterum*, en arrière : dans l'avenir.

180. Ταῦτα, ces choses-ci, c'est-à-dire les choses qui concernent Ulysse. — Ἀμείνων, sous-entendu εἰμί. Ancienne variante, ἀμείνω. On croit que c'était une leçon de Zénodote; car Zénodote admettait des nominatifs en ω. Autrement le vers, avec ἀμείνω, serait dénué de sens.

182. Ἐναῖσιμοι, *fatales*, annonçant les décrets du Destin. Cet adjectif n'a plus le sens passif comme au vers 169, mais il est pris de même étymologiquement. *Scholies* H, M et S : μαντιχοί, τὸ εἰμαρμένον σημαίνοντες.

184. Τόσσα, tant de choses, c'est-à-dire tant de sottises, toutes ces sottises.

186. Ἀνιείης. Les Alexandrins interaspiraient ce mot avec l'esprit rude (ἀνιείης), pour bien marquer sa provenance et sa signification. C'est ce que dit le mot

σῷ οἴκῳ δῶρον ποτιδέγμενος, αἶ κε πόρῃσιν.
 Ἄλλ' ἐκ τοι ἐρέω, τὸ δὲ καὶ τετελεσμένον ἔσται·
 αἶ κε νεώτερον ἄνδρα, παλαιὰ τε πολλὰ τε εἰδώς,
 παρφάμενος ἐπέεσσιν ἐποτρύνῃς χαλεπαίνειν,
 αὐτῷ μὲν οἱ πρῶτον ἀνιηρέστερον ἔσται·
 [πρῆξαι δ' ἔμπης οὔτι δυνήσεται εἵνεκα τῶνδε·]
 σοὶ δέ, γέρον, θωγὴν ἐπιθήσομεν, ἣν κ' ἐνὶ θυμῷ
 τίνων ἀσχάλλῃς· χαλεπὸν δέ τοι ἔσεται ἄλγος.
 Τηλεμάχῳ δ' ἐν πᾶσιν ἐγὼν ὑποθήσομαι αὐτός·
 μητέρ' ἔην ἐς πατρός ἀνωγέτω ἀπονέεσθαι·
 οἱ δὲ γάμον τεύξουσιν καὶ ἀρτυνέουσιν ἔεδνα
 πολλὰ μάλ', ὅσσα ἔοικε φιλῆς ἐπὶ παιδὸς ἐπεσθαι.
 Οὐ γὰρ πρὶν παύσεσθαι ὄτομαι υἱᾶς Ἀχαιῶν

190

195

δασυντίον d'Hérodien, dans les *Scholies* H, M, Q, R et V. Voyez la page III des *Prolegomènes* de Villoison, et ma note sur cette page (*Iliade*, tome II, page 501). Quelques-uns rattachaient ἀνισίης à ἀνιάω. Mais, comme dit Hérodien, on devrait alors écrire ἀνισίης. Le même commentateur ajoute que l'expression d'Homère est empruntée au terme de chasse lancer les chiens. Télémaque est un chien qu'Alithersès lance contre les prétendants : ἀπὸ μεταφορᾶς τῶν κυνηγῶν τῶν ἐφιέντων τοὺς ἱμάντας τοῖς κυσὶ.

187. Ἄλλ' ἐκ τοι.... Vers emprunté à l'*Iliade*, II, 257.

188. Παλαιὰ τε πολλὰ τε équivaut simplement à πολλὰ παλαιά. Cependant on peut, à la rigueur, distinguer les deux idées, Alithersès, en qualité de vieillard, connaît les traditions du pays, et, en qualité de devin, il sait une foule de choses.

189. Παρφάμενος, ayant induit en erreur par des discours.

190. Ἀνιηρέστερον, comme ἀνιηρότερον. Il est probable que primitivement ἀνιηρός et d'autres adjectifs avaient deux formes, une en ος et une en ης, car les prosateurs ioniens ont des comparatifs en ἑστέρος et des superlatifs en ἑστάτος, là où il faut, selon l'usage ordinaire, ὀστέρος et ὀστάτος. Je ne parle pas des poètes, qui sont menés souvent par les besoins de la versification. On lisait indifféremment, au

vers I, 422, de l'*Iliade*, φιλοκτεανέστατος et φιλοκτεανώτατος. Les Alexandrins appelaient ἀνιηρότερον un atticisme : entendez par là une forme analogue à celles qu'on trouve chez les poètes attiques. *Scholies* S : Ἀττικὸν, ὡς τὸ πτωχέστατον. Bekker écrit ἀνιηρώτατον. Mais cette correction est totalement inutile. Elle paraît du reste avoir quelque antécédent. *Grand Etymologique* Miller : πῶς οὐκ ἀνιηρώτατον; εἰρητὰ ἀνιηρὸς γάρ.

191. Πρῆξαι δ' ἔμπης.... Ce vers est inutile, et ne paraît point avoir figuré dans les textes antérieurs aux derniers Byzantins. Il n'est point commenté dans les *Scholies*; Eustathe lui-même ne le connaît pas. On l'a emprunté textuellement, sauf la platitude εἵνεκα τῶνδε, à l'*Iliade*, I, 562. Dans certains manuscrits, le vers finit par οἷος ἀπ' ἄλλων.

192-193. Ἐνὶ θυμῷ dépend du verbe ἀσχάλλῃς.

194. Ἐν πᾶσιν, *coram omnibus*, en présence de l'assemblée du peuple. — Αὐτός. Quelques-uns proposent de lire αὐτως : *sic*, comme voici.

196-197. Οἱ δὲ γάμον τεύξουσιν.... Voyez les vers I, 277-278 et les notes sur ces deux vers.

198. Πρὶν, auparavant, c'est-à-dire avant que Pénélope se soit décidée à faire un choix sous l'influence d'Icarius et de toute la famille.

μνηστῆος ἀργαλέης, ἐπεὶ οὔτινα δεῖδιμεν ἔμπης,
 οὔτ' οὖν Τηλέμαχον, μάλα περ πολύμυθον ἔοντα · 200
 οὔτε θεοπροπίης ἐμπαζόμεθ', ἦν σὺ, γεραιέ,
 μυθεῖαι ἀκράαντον, ἀπεχθάνεαι δ' ἔτι μᾶλλον.
 Χρήματα δ' αὐτε κακῶς βεδρώσεται, οὐδέ ποτ' ἴσα
 ἔσσεται, ὅφρα κεν ἦγε διατρήσῃν Ἀχαιοὺς
 δν γάμον · ἡμεῖς δ' αὖ ποτιδέγμενοι ἥματα πάντα, 205
 εἵνεκα τῆς ἀρετῆς ἐριδαίνομεν, οὐδὲ μετ' ἄλλας

202. Ἀπεχθάνεαι δ' ἔτι μᾶλλον enchérit sur ἀκράαντον. Non-seulement le devin ne gagne rien à faire usage de son art, mais il rend plus violente encore la haine que lui portent les prétendants.

203. Βεδρώσεται a ici le sens passif : seront dévorés. Cependant on peut soutenir que *se dévorera* est une traduction suffisante. Eurymaque n'a pas besoin de dire ce que feront ses émules et lui. Les auditeurs le savent de reste.

203-204. Οὐδέ ποτ' ἴσα ἔσσεται, et ne seront jamais égaux, c'est-à-dire iront diminuant sans cesse. Ce naïf commentaire de βεδρώσεται paraît inepte à quelques modernes. Aussi rejettent-ils l'explication fournie à Eustathe par la tradition alexandrine-byzantine : ἀεὶ ἐλαττωθήσεται. Le mot ἴσα, selon eux, est pris substantivement, et il est le sujet de ἔσσεται. — Vous entend, que jamais l'équité ne sera respectée, et que les déportements des prétendants se perpétueront sans relâche, tant que Pénélope tardera à choisir un époux. Nitzsch prend ἴσα dans le sens de τίσις, compensation. C'est faire dire à Eurymaque : « Nous ne payerons jamais le prix de ce que nous aurons dévoré. » Bothe et tous ceux qui le copient admettent l'explication de Voess ; mais c'est l'explication de Nitzsch qui a aujourd'hui la préférence. Fœsi : « ἴσα, « substantivisch, Gleiches, d. h. Ausgleichung, Ersatz. » Ameis : « ἴσα, substantiviert : Ausgleichung, Ersatz, wie « τίσις 76. » Hayman : « ἴσα, équivalent, i. e. compensation, so κατ' ἴσα, « ἐκ' ἴσα. » Cette idée de compensation n'est pas très-naturelle. Eurymaque sait fort bien qu'il n'y a aucun moyen légal d'obliger à restitution les déprédateurs, surtout ceux qui ne sont pas d'Ithaque même ; et il ne redoute rien de la force,

comme il vient expressément de le dire. Laissons donc Eurymaque parler le langage naïf, et si l'on veut trivial, des hommes de son temps.

206. Τῆς ἀρετῆς n'est point dit en général, et la traduction *propter virtutem* est fautive. Il ne s'agit pas, dans ces deux mots grecs, de mérite à déployer, de prix à remporter ; il s'agit des qualités de Pénélope elle-même, et εἵνεκα τῆς ἀρετῆς signifie *propter illius virtutem*. D'ailleurs il n'y a rien de sous-entendu, car τῆς dépend de ἀρετῆς. Fœsi : « Τῆς hængt von « ἀρετῆς ab. » Ameis : « Τῆς, d. i. ταύτης, der Penelope, ist von ἀρετῆς « abhængig. » Voyez un exemple tout à fait semblable à celui-ci, *Iliade*, IX, 433, 275 et XIX, 176 : τῆς εὐνῆς. Nous avons donné, au premier de ces passages, l'explication d'Aristarque. Ici nous retrouvons Aristarque fidèle à lui-même. *Scholies* H, M, Q et R : « Ἀρίσταρχος λέειπειν φησὶ τὸ ἄρδρον ἐν ᾧ ἦ, εἵνεκα τῆς ταύτης ἀρετῆς. Ἰακὼν δὲ τὸ ἔδος εἶναι. — Il faut d'ailleurs prendre au sens homérique la vertu de Pénélope. Ses perfections de tout genre sont comprises dans le mot *vertu* : l'esprit, la beauté, l'art même de tisser de belles étoffes. — Aristophane de Byzance prononçait l'athétèse contre le vers 206, sous prétexte que la vertu, chez Homère, n'est jamais prise au sens moral. Mêmes *Scholies* : Ἀριστοφάνης δὲ ὑπώπτεται τὸν στίχον, νεωτερικὸν λέγων ὄνομα τὸ τῆς ἀρετῆς. Ce scrupule était mal fondé ; car le mot ἀρετῆς n'a point ici une acception trop récente (νεωτερικόν), et que n'ait pu connaître Homère. Sa signification concorde très-bien, si l'on veut, avec les autres exemples homériques de ἀρετῆς. *Scholies* S : τὰ κοσμοῦντα αὐτὴν πάντως λέγει. Remarquons aussi que l'athétèse du

ἐρχόμεθ', ἄς ἐπεικὲς ὀπιούμεν ἐστὶν ἐκάστω.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦδ' α·

Εὐρύμαχ' ἠδὲ καὶ ἄλλοι, ὅσοι μνηστῆρες ἀγαυοί,

ταῦτα μὲν οὐχ ὑμέας ἔτι λίσσομαι οὐδ' ἀγορεύω· 210

ἤδη γὰρ τὰ ἴσασι θεοὶ καὶ πάντες Ἀχαιοί.

Ἄλλ' ἄγε μοι δότε νῆα θοὴν καὶ εἰκοσ' ἑταίρους,

οἳ κέ μοι ἔνθα καὶ ἔνθα διαπρήσωσι κέλευθον.

Εἵμι γὰρ ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἡμαθόεντα,

νόστον πευσόμενος πατρός δὴν οἴχομένοιο· 215

ἣν τίς μοι εἴπησι βροτῶν, ἣ ὅσσαν ἀκούσω

ἐκ Διός, ἦτε μάλιστα φέροι κλέος ἀνθρώποισιν.

Εἰ μὲν κεν πατρός βίοτον καὶ νόστον ἀκούσω,

ἦ τ' ἂν, τρυχόμενός περ, ἔτι τλαίην ἐνιαυτόν·

εἰ δέ κε τεθνηῶτος ἀκούσω μηδ' ἔτ' ἐόντος, 220

νοστήσας δὴ ἔπειτα φίλην ἐς πατρίδα γαίαν

σῆμά τέ οἱ χεύω καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερεῖξω

vers 206 avait pour conséquence forcée la disparition des vers 205 et 207, qui n'iraient plus ensemble, et que le discours d'Eurymaque, sans ces trois vers, finit bien sèchement. Peut-être Aristophane remplaçait-il τῆς ἀρετῆς par une autre leçon; mais cela est médiocrement vraisemblable. *Scholies* H, M, Q et R : πιθανὸν δὲ συναθεῖν αὐτῷ καὶ τὸν πρὸ αὐτοῦ καὶ τὸν μετ' αὐτόν. — Pour revenir à l'explication d'Aristarque, on a dû remarquer que la scholie fait allusion au principe fondamental si souvent rappelé à propos des vers de l'*Iliade* : « L'article proprement dit n'existe point chez Homère. »

209. Ἀγαυοί. Ancienne variante, Ἀχαιοί.

210. Ταῦτα équivalant à περὶ τούτων : de *his*, sur ce sujet. Voyez, *Iliade*, VI, 239, εἰρόμεναι ("Ἐκτορα) παῖδας.

213. Διαπρήσωσι. Quelques anciens voyaient dans ce verbe une forme de διαπράω. Mais l'exemple πρῆσσοντε κέλευθον, *Iliade*, XIV, 382, prouve que c'est bien l'idée de *faire* ou d'*accomplir* qu'Homère veut exprimer. Comparez le latin *iterfacio*. C'est dicta qui fournit l'idée de *reversée*, laquelle n'a aucun besoin d'être deux fois dans le mot.

214-223. Εἵμι γάρ.... Voyez les vers I,

281-292 et les notes sur ce passage. Télémaque répète, en abrégé un peu, et *mutatis mutandis*, les paroles de Minerve. Les dix vers de cette répétition sont marqués, dans le manuscrit des *Scholies* M, de signes semblables à des antisigma : ∩. Or l'antisigma n'a que faire ici. Cobet croit que ces ∩ sont des diples; mais, comme il le remarque lui-même, le signe qui conviendrait à ce passage, c'est l'astérisque, et avec l'astérisque l'obel. Il croit que les vers 214-223 sont une interpolation, et que cette interpolation avait été condamnée par ceux qu'il nomme, à la façon de Heyne, les *anciens critiques* : « Totus « locus videtur spurcius ac recte ab antiquis « criticis obelismis. » Il n'y a nulle part aucune trace de cette prétendue athétèse; et les ∩ mis par un Byzantin quelconque à la marge des vers répétés prouvent, et voilà tout, que ce Byzantin était un ignorant, et qu'il n'avait pas la tradition alexandrine. J'ajoute que Cobet est le seul moderne qui trouve que Télémaque n'a pas eu à donner ces détails, et que son discours est vraiment fini au vers 213, après le mot κέλευθον.

222. Χεύω. Une note des *Scholies* H et M attribuée à Aristarque l'inepte leçon χεύω.

πολλά μάλ', ὅσσα ἔοικε, καὶ ἀνέρι μητέρα δώσω.

*Ἦτοι θυ' ὡς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετο· τοῖσι δ' ἀνέστη
Μέντωρ, ὃς β' Ὀδυσῆος ἀμύμονος ἦεν ἐταῖρος, 225
καὶ οἱ ἰὼν ἐν νηυσὶν ἐπέτρεπεν οἶκον ἅπαντα,
πειθεσθὰι τε γέροντι καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσειν·
ὃ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Κέκλυτε δὴ νῦν μευ, Ἰθακήσιοι, ὅττι κεν εἴπω·
μή τις ἔτι πρόφρων, ἀγανὸς καὶ ἥπιος ἔστω 230
σκηπτοῦχος βασιλεὺς, μηδὲ φρεσὶν αἴσιμα εἰδὼς,
ἀλλ' αἰεὶ χαλεπὸς τ' εἴη καὶ αἴσυλα ῥέζοι·
ὡς οὔτις μέμνηται Ὀδυσσῆος θελοῖο
λαῶν, οἷσιν ἀνασσε, πατὴρ δ' ὡς ἥπιος ἦεν.
Ἄλλ' ἦτοι μνηστῆρας ἀγήνορας οὔτι μεγαίρω 235

Mais le texte de la note est évidemment altéré. Ce χεῖω appartient spécialement à un autre critique; et voici, selon Dindorf, comment on doit rectifier la note : Πτολεμαῖος ὁ τοῦ Ὁροάνδου χεῖω γράφει, Ἀρίσταρχος δὲ καὶ Ἡρωδιανὸς χεῖω, ἢ ἡ ἐνεστώδης ἀντὶ τοῦ μέλλοντος. J'ajoute que cette réflexion finale sur la signification future de χεῖω fait croire que la leçon de Ptolémée était le futur même, χεῖω, et que χεῖω n'est qu'un lapsus de scribe. Ptolémée avait corrigé Homère en grammairien méticuleux; Aristarque et Hérodiens ont revendiqué pour le poète le droit d'exprimer le futur par le présent. Nous parlerions nous-même comme Trémaque : « Dans le cas où..., alors j'élève un tombeau. »

226. Ἰὼν, allant, c'est-à-dire en s'en allant : à son départ. Le sujet est Ὀδυσσεύς sous-entendu, comme le prouve ce qui suit.

227. Γέροντι. Grâce à une erreur plus que bizarre, quelques-uns entendaient, par ce mot, Laërte et non Mentor. Eustathe ne donne même que cette explication, qu'il n'a certes pas inventée : τὸ δὲ πείθεσθαι γέροντι, ὅ ἐστι τῷ Λαέρτῃ, φιλοπατορίαν διδάσκει. ὡς γὰρ οἱ κατ' οἶκον τῷ Μέντορι, οὕτως αὐτὸς τῷ τοῦ Ὀδυσσεύος πατρὶ πείσσεται. Je n'ai pas besoin, je crois, de démontrer que πείθεσθαι γέροντι équivaut à ὥστε πάντας τοὺς ἐν οἷῳ πείθεσθαι τῷ γέροντι Μέντορι. — Φυλάσσειν

a pour sujet Μέντορα sous-entendu : ut-que Mentor custodiret.

231. Αἴσιμα est pris au sens moral : recta, des choses justes, c'est-à-dire le sentiment de la justice.

232. Ῥέζοι. Ancienne variante, ῥέζων.

233. Ω; (quia), vulgo ὡς (adeo). J'ai admis l'orthographe et la ponctuation de Nicanor. Il ne faisait pas de ῥέζοι une fin de phrase complète, et il prenait ὡς comme conjonction. Sa note a été conservée dans les *Scholies* Q : βραχὺ διασταλτίον ἐπὶ τὸ ῥέζοι· τὸ γὰρ ὡς ἀντὶ τοῦ ὅτι ἐστίν. Dindorf, qui admet ici la leçon vulgaire, écrit ὡς après une virgule, au chant V, où le passage est répété en entier, vers 8-12, mais placé dans la bouche de Minerve. Ce qui est singulier, c'est qu'il dit, dans sa note sur la phrase de Nicanor, que la leçon vulgaire est la meilleure, et qu'il s'y est conformé dans les deux cas : « Ego utrobique ὡς prout cum plena post ῥέζοι » interpunctione. » Quelle que soit la leçon qu'on adopte, le sens reste au fond le même. Mentor rend raison d'un souhait en apparence barbare.

234. Πατὴρ δ' ὡς ἥπιος ἦεν, et (pour lesquels) il était doux comme un père. La phrase n'est que coordonnée, mais son rapport avec ce qui précède est évident : la conjonction δὲ équivaut à καὶ οἷς, ou plutôt, d'après l'habitude homérique, à καὶ αὐτοῖς.

235. Μεγαίρω, comme le latin *invideo*,

ἔρδειν ἔργα βίαια κακορραφίῃσι νόοιο·
 σφάς γάρ παρθέμενοι κεφαλὰς κατέδουσι βιαίως
 οἶκον Ὀδυσσεύος, τὸν δ' οὐκέτι φασὶ νέεσθαι.
 Νῦν δ' ἄλλω δῆμῳ νεμεσίζομαι, οἶον ἅπαντες
 ἦσθ' ἄνω, ἀτὰρ οὔτι καθαπτόμενοι ἐπέεσσιν
 παύρους μνηστῆρας κατερύκετε πολλοὶ ἐόντες.

240

Τὸν δ' Εὐηνορίδης Λειώκριτος ἀντίον ἡῦδα·
 Μέντορ ἀταρτηρὲ, φρένας ἤλεε, ποῖον ἔειπες,
 ἡμέας ὀτρύνων καταπαυέμεν. Ἀργαλέον δὲ
 ἀνδράσι καὶ πλεόνεσσι μαχήσασθαι περὶ δαιτί.

245

est synonyme de *estare*, empêcher. Mentor laisse les prétendants en faire à leur tête.

236. Κακορραφίῃσι. Ancienne variante, κακορραδίῃσι.

237. Σφάς est adjectif, et il se rapporte à κεφαλὰς.

237-238. Κατέδουσι... οἶκον, mangent la maison. Il est inutile, je crois, de justifier ou d'expliquer cette énergique expression. Je transcris pourtant la note alexandrine. *Scholies* Q et S : μετωνυμικῶς, τὰ ἐν τῷ οἴκῳ.

239. Ἄλλω δῆμῳ, *cetero populo*, contre tous ceux des citoyens qui ne sont pas des prétendants.

240. Ἄνεψ, *muti*, sans voix. Dans d'autres passages homériques, on écrit ἀνεψ sans iota souscrit, et on le prend comme adverbe : *silenter*, en silence. Ici, à côté de ἅπαντες, c'est un adjectif. *Scholies* H et M : σὺν τῷ ἰ τὸ ἄνεψ. εὐθεὶά ἐστι πληθυντικὴ ἀπὸ τοῦ ἀνεως. Cette note est de Didyme. Aristarque, dit-on, écrivait partout ἀνεω adverbe, et Hérodien, partout aussi, ἀνεψ adjectif. Didyme variait l'orthographe, ce semble, selon les circonstances. — Curtius regarde ἀνεως comme identique à ἀνᾶφος, ἀναυος, et le tire de la racine αφ, qui contient l'idée de souffler. Un homme ἀνεως est celui qui ne souffle mot. Les anciens donnaient une explication analogue, comme on le voit par Eustathe : ἀπὸ τοῦ ἀνω (lisez ἄνω), ἀναυος ἀναος, καὶ Ἀττικῶς ἀνεως, ὡς Μενέλεως. — Le sens de tous les passages d'Homère où se trouve le mot reste le même, soit avec les deux orthographes de Didyme, soit avec l'orthographe unique dite d'Aristarque, ou l'orthographe unique dite d'Héro-

dien. Mais la double orthographe semblait généralement préférable. Eustathe : καὶ πληθυντικόν, ἀνεψ· εὐρηται δὲ πού καὶ ἀντὶ ἐπιρρήματος (c'est-à-dire écrit ἀνεως).

241. Κατερύκετε. Rhianus lisait καταπαύετε. Ce n'était pas une restitution de tel ou tel vieux texte, mais une correction que le critique jugeait opportune, vu le καταπαύομαι et le παύεσθαι des vers 168-169, et le καταπαυέμεν qu'on va avoir plus bas, vers 244. A quoi bon cette uniformité? Rien n'est plus faux que le principe par lequel les philologues systématiques condamnent un poète à se servir toujours du même mot pour exprimer la même pensée. C'est la négation de la nature et de l'art. Il faut tenir compte des ondulations de l'esprit, et des caprices mêmes qui ont pu déterminer telle ou telle préférence. Ne mutilons pas les libertés de la diction. Je n'approuve donc point Bekker, Ameis, Hayman et La Roche d'avoir adopté la leçon de Rhianus, et je conserve la vulgate avec Dindorf et Fæsi.

243. Ἥλεε. Voyez, *Iliade*, XV, 428, la note sur ἤλε.

244. Ἀργαλέον δέ, sous-entendu ἂν εἴη ou quelque chose d'analogue. Le mot δέ est explicatif : « Car ce serait une rude entreprise. »

245. Ἀνδράσι καὶ πλεόνεσσι, à des hommes même plus nombreux (que ne sont les prétendants). Ancienne variante, ἀνδράσι καὶ παύροισι. Avec cette leçon, il s'agirait du peu de monde dont dispose Télémaque; mais on ne voit pas bien quel serait le sens de καὶ. Léocrite dit que les prétendants sont invincibles. *Scholies* H, M et Q : ἀμεινον δὲ καὶ πλεόνεσσι

Εἶπερ γάρ κ' Ὀδυσσεὺς Ἰθακῆσιος αὐτὸς ἐπελθὼν
 δαινυμένους κατὰ δῶμα ἐδὼν μνηστῆρας ἀγαυοὺς
 ἐξελάσαι μεγάρῳ μενοιγήσει' ἐνὶ θυμῷ,
 οὐ κέν οἱ κεχάροτο γυνή, μάλα περ χατέουσα,
 ἐλθόντ'· ἀλλὰ κεν αὐτοῦ ἀεικέα πότμον ἐπίστοι, 250
 εἰ πλεονές οἱ ἔποιντο· σὺ δ' οὐ κατὰ μοῖραν ἔειπες.

γράφειν, ἢ ἔπι τῶν καλυόντων· εἰ δὲ καὶ πλείονες καλοῦσιν, ἤσσι, περιέσσονται εὐωγούμενοι. Cette excellente note est certainement de Didyme. — Μαχῆσασθαι, sous-entendu ἡμῖν : de combattre contre nous. Léocrite entend : de nous vaincre, d'avoir raison de nous. — Περὶ δαιτί, de corna, au sujet du festin, c'est-à-dire au sujet de la ruine que nous infligeons, par nos festins, à la maison d'Ulysse. Bothe paraphrase περὶ δαιτί comme si Homère avait dit ἐν δαιτί : cum opulantiis saturisque. L'exemple qu'il cite à l'appui, *Iliade*, XIX, 460-470, n'a aucun rapport avec des banquetteurs ; et cette interprétation attribuée à Léocrite une contre-vérité manifeste. Laissons aux Byzantins, que compile Eustathe, l'idée que c'est grâce au festin même qu'Ulysse aura dans les prétendants d'invincibles adversaires. Remarquez que nous avons, dans la note de Didyme, en même temps que la justification de καὶ πλεόνεσσι, le commentaire de ἐν δαιτί : (οἱ μνηστῆρες) περιέσσονται εὐωγούμενοι. Léocrite dit : « Nous repousserions l'attaque, et nous n'en banqueterions ni plus ni moins. » Ce n'est pas pour avoir banqueté qu'ils seraient les plus forts, c'est parce qu'ils sont jeunes et vigoureux, et qu'ils n'ont peur de rien ni de personne. Les gens ivres et trop bien repus se laissent tuer presque sans défense.

247. Δαινυμένους indique le fait général, et non pas tel ou tel repas de la journée. Il s'agit de la déprédation qui fournit matière aux festins des prétendants. Les préparatifs de chaque festin sont contenus dans δαινυμένους, tout autant que les festins eux-mêmes. Si l'on particularise, ce sera un moment quelconque des repas, et non pas celui de la plénitude et de l'ivresse. — Ἐδὼν. Ancienne variante, ἔο, c'est-à-dire οὐ dans le sens de αὐτοῦ. Les *Scholies* M et S donnent cette leçon sous la forme ἔω, mais cette diérèse de οὐ n'existe point dans Homère. Le mot ne

peut être que ἔο. C'est d'ailleurs une correction détestable : κακῶς, comme la note alexandrine caractérise la préférence de ceux qui ne voulaient point de ἐδὼν.

249-250. Οὐ κέν οἱ κεχάροτο... ἐλθόντ(ι), non *ipso lataretur reverso*, n'aurait point à se féliciter du retour de son époux.

250. Αὐτοῦ, adverbe : *ibidem*, là-même. — Ἐπίστοι a pour sujet Ὀδυσσεύς, exprimé au commencement de la phrase.

251. Εἰ πλεονές οἱ ἔποιντο, *vulgo* εἰ πλεόνεσσι μάχοιτο. Je rétablis, avec Fœai et Ameis, la leçon de la *paradosis* alexandrine. Notre vulgate était rejetée par les Alexandrins comme donnant un sens ridicule, à moins qu'on ne fît de πλεόνεσσι l'équivalent de σύν πλεόνεσσι. *Scholies* H, M et Q : εἰ πολλοὶ αὐτῷ ἔποιντο, ἢ εἰ πολλοὺς ὁπαθεύς ἔχοι. τινὲς δὲ γαλοῖας γράφουσιν, εἰ πλεόνεσσι μάχοιτο. δύναται καὶ οὕτως νοεῖσθαι, εἰ σύν πολλοῖς μάχοιτο. Mais l'ellipse de σύν est une hypothèse peu admissible ; et Léocrite n'a pas pu dire qu'Ulysse rencontrerait une mort honteuse s'il attaquait une troupe plus nombreuse que la sienne : c'est le contraire seul qui serait vrai. — Hayman maintient la leçon vulgaire ; mais il considère le vers comme inutile et absurde, et il le met entre crochets. Ce remède héroïque n'est point nécessaire. Il manquerait même quelque chose à la rodomontade de Léocrite, si le poète lui avait fait simplement dire, *Ulysse périra* ; tandis que tout est parfait si Léocrite ajoute : « Quand même une troupe plus nombreuse que la nôtre aiderait son attaque. » — Bothe, qui rejette la vulgate, ne veut point de εἰ πλεονές οἱ ἔποιντο, et il propose deux corrections, εἰ πλεόνεσσιν ἔποιτο et εἰ πλεόνες συνέποιντο : l'une qu'il a mise dans son texte, et l'autre qu'il affirme dans ses *Addenda et emendanda*. Mais le lemme de la note alexandrine est manifestement, comme l'a donné Buttmann,

Ἄλλ' ἄγε, λαοὶ μὲν σκίδνασθ' ἐπὶ ἔργα ἕκαστος·
τούτῳ δ' ὀτρυνέει Μέντωρ ὁδὸν ἧδ' Ἀλιθέρης,
οἷτε οἱ ἐξ ἀρχῆς πατρώιοι εἰσιν ἑταῖροι.

Ἄλλ', ὅτω, καὶ δθηθὰ καθήμενος, ἀγγελιάων 255
πεύσεται εἰν Ἰθάκῃ, τελέει δ' ὁδὸν οὔποτε ταύτην.

Ὡς ἄρ' ἐφώνησεν· λῦσαν δ' ἀγορὴν αἰψήρην.
Οἱ μὲν ἄρ' ἐσκίδναντο ἐὰ πρὸς δώμαθ' ἕκαστος,
μνηστῆρες δ' ἐς δώματ' ἴσαν θεοῦ Ὀδυσῆος.

Τηλέμαχος δ' ἀπάνευθε κίων ἐπὶ θίνα θαλάσσης, 260
χεῖρας νηψάμενος πολιτῆς ἀλός, εὔχετ' Ἀθήνῃ·

Κλυθὶ μευ, ὁ χθιζὸς θεὸς ἥλυθες ἡμέτερον δῶ,

αἱ κλιόνες οἱ ἔκοντο. Dindorf, comme éditeur des *Scholies*, en convient lui-même : « Scripsi cum Buttmanno et κλιόνες οἱ ἔκοντο, quod postulat explicatio schole liastæ. » Au reste, la deuxième leçon de Bothe donne un sens identique à la restitution alexandrine de Buttmanus ; mais sa première leçon mettrait Ulysse à la suite des Ithaciens, et non point, comme cela doit être, à leur tête. J'ajoute que Dindorf, qui conserve la vulgate dans son texte d'Homère, a du moins traduit ou fait traduire κλιόνεσσι par *cum pluribus*, qui ne peut désigner que les aides d'Ulysse. Voyez l'Homère-Didot, publié sous la responsabilité de Dindorf.

253. Ὀτρυνέει, *accelerabit*, ou mieux *properabit* : aura bientôt fait de préparer. Léocrète se moque des deux amis de Télémaque ; mais il compte sans Minerve, qui suppléera à l'insuffisance des ressources de Mentor et d'Alithérés.

256. Εἰν Ἰθάκῃ, dans Ithaque, c'est-à-dire sans bouger d'Ithaque. — Οὔποτε montre bien que ὀτρυνέει, vers 253, est une ironie. *Scholies* Q : ὥς μὴ δυναμένου τοῦ Μέντορος καὶ τοῦ Ἀλιθέρου παρασχεῖν αὐτῷ τὰ ἐπιτήδεα πρὸς τὸ κλέειν.

257. Λῦσαν, leçon d'Apollonius, *vulgo* λῦσιν. Il ne s'agit que du fait, comme au vers I, 306 de l'*Iliade*. — Αἰψήρην, l'adjectif pour l'adverbe : en toute hâte. Voyez, *Iliade*, XIX, 276, la note sur la phrase. — Au lieu de αἰψήρην, plusieurs textes antiques donnaient λαίψήρην. Mais il est inutile, après ἀγορὴν, d'avoir une consonne initiale.

260. Θίνα. Ancienne variante, θινί. Ni-

canor (*Scholies* H, M, Q, R et S), semble indifférent entre les deux leçons, et se contente d'indiquer la diversité de la ponctuation dans la phrase, selon qu'on a θίνα ou θινί. Mais il dit que θίνα est la leçon d'Aristarque ; seulement il ne le dit que d'après Didyme, et la vulgate de son temps semble avoir été θινί, leçon qu'il cite la première.

261. Ἀθήνῃ. Le poète parle pour lui et pour nous ; car Télémaque ignore le nom de la divinité dont il a reçu la visite : il sait que c'est un être divin, et voilà tout. C'est l'observation que fait Didyme (*Scholies* B, P, Q, S et V) : ὁ μὲν Τηλέμαχος ἀπλῶς θεὸν ἐπικαλεῖται (vers 262)· ἀγνοεῖ γὰρ τίς ἦν θεῶν ὁ φανεῖς αὐτῷ· ὁ δὲ ποιητὴς εὔχετ' Ἀθήνῃ φησίν. — Que si Télémaque, avant la prière, se lave les mains avec de l'eau de mer (πολιτῆς ἀλός), et non avec de l'eau douce, c'est qu'on attribuait à l'eau de mer une vertu particulière de purification. Voyez l'*Iliade*, I, 313. Au reste, l'ablution avant la prière n'était pas une formalité indispensable. Voyez, par exemple, Chrysès qui s'apprête à prier, *Iliade*, I, 34-36. Mais Chrysès s'est lavé les mains, I, 449, quand il fait sa seconde prière à Apollon.

262. Κλυθὶ μευ, *vulgo* κλυθὶ μοι. Dindorf est le seul des éditeurs récents qui ait conservé la vulgate. — Ὁ est conjonctif, comme dans l'exemple Εἰςυφορ.... ὁ κέρδιςτος γένετ' ἀνδρῶν, *Iliade*, VI, 453. Ancienne variante, ὅς. C'était une correction absolument inutile. Ce qui est plus inutile encore, et même nuisible, c'est de donner un accent à ὁ. Il faut que le mas-

καί μ' ἐν νηὶ κέλευσας ἐπ' ἡρωιδέα πόντον,
νόστον πευσόμενον πατρός δὴν οἰχομένοιο,
ἔρχεσθαι· τὰ δὲ πάντα διατρίβουσιν Ἀχαιοί, 265
μνηστῆρες δὲ μάλιστα, κακῶς ὑπερηνορόντες.

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· σχεδόνθεν δέ οἱ ἦλθεν Ἀθήνη,
Μέντορι εἰδομένη ἡμὲν δέμας ἔδὲ καὶ αὐδὴν·
καί μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόντα προσηύδα·

Τηλέμαχ', οὐδ' ὅπιθεν κακὸς ἔσσεαι οὐδ' ἀνοήμων, 270
εἰ δὴ τοι σοῦ πατρός ἐνέστακται μένος ἡδ',
οἶος κείνος ἔην τελέσαι ἔργον τε ἔπος τε.
Οὐ τοι ἔπειθ' ἄλλη ὁδὸς ἔσσεται οὐδ' ἀτέλεστος.
Εἰ δ' οὐ κείνου γ' ἐσσι γόνος καὶ Πηνελοπείης,
οὐ σέγ' ἔπειτα ἔολπα τελευτήσῃν ἀμενοιῶς. 275

culin du conjonctif ionien ὅ, ἡ, τό soit distinct de ὅ, neutre du conjonctif ordinaire. — La phrase n'a point de vocatif, ou plutôt le vocatif est sous-entendu : (ο δεὺς) qui dans *hesternus venisti*, ὅ divinité qui es venue hier.

265. Διατρίβουσιν, *morantur*, retardent, c'est-à-dire empêchent. Télémaque avait demandé un navire et vingt compagnons : rien ne lui a été accordé. L'expression τὰ πάντα, toutes ces choses, dont il vient de se servir, désigne les moyens d'accomplir le voyage par mer, et l'exécution du plan suggéré par Minerve, c'est-à-dire la visite à Nestor et à Ménélas.

267. Σχεδόνθεν, *e proximo*, d'une petite distance. Télémaque ne voit pas soudainement le faux Mentor devant lui. — On fait ici de σχεδόνθεν un synonyme de σχεδόν, et on lui donne οἱ pour complément. C'est fausser le sens des mots, et supprimer un détail utile à la vraisemblance du récit. Le mot οἱ dépend de ἦλθεν.

270. Ὅπιθεν, *in posterum*, dans l'avenir. Homère appelle l'avenir *ce qui est derrière nous*, c'est-à-dire ce qui n'est pas encore arrivé. On a vu ὀπίσω, I, 322, dans le même sens qu'ici ὀπιθεν, et dit aussi par Minerve, et dans l'expression d'une pensée analogue.

274. Εἰ δὴ τοι.... On peut considérer cette phrase comme l'équivalent de celle-ci : « Car je suppose que tu es un vrai fils d'Ulysse. » Nicanor (*Scholies* M et S) dit

qu'on peut mettre un point après le vers 270, et faire de εἰ δὴ τοι le commencement d'une période qui ne se terminerait qu'avec le vers 273 : ὁ στίχος καὶ τοῖς ἐπομένοις καὶ τοῖς ἡγουμένοις δύναται συνάπτεσθαι. Cependant la ponctuation ordinaire semble préférable, vu la suite naturelle des idées.

273. Ἐπει(τα), *igitur*, en conséquence : dès lors, ou alors.

274-280. Εἰ δ' οὐ κείνου.... Payne Knight retranche ces sept vers, comme inutiles et comme pleins de choses ridicules. Dugas Montbel approuve la suppression. C'est vouloir qu'Homère ne soit pas Homère. La tautologie des vers 276 et 277, que Dugas Montbel incrimine spécialement, a sa raison d'être dans l'importance même du principe qu'il s'agit de mettre en pleine et parfaite lumière. Remarquez d'ailleurs que c'est un vieillard qui est censé parler, et que ces moralités sont bien dans le caractère des vieillards.

274. Γόνος, fils, c'est-à-dire vraiment fils. Voyez le vers 271. Mentor ne peut pas douter que Télémaque ne soit né d'Ulysse et de Pénélope. Mais Télémaque n'a encore rien fait qui prouve un esprit supérieur. Les vers 276-277 précisent la portée de l'hypothèse faite par l'ami d'Ulysse, ou, ce qui revient au même, par Minerve sous la figure de cet ami.

275. Οὐ σέγ(ε). Ancienne variante, οὐ σέ τ(ε).

Παῖροι γάρ τοι παῖδες ὁμοῖοι πατρὶ πέλονται·
οἱ πλέονες κακίους, παῖροι δὲ τε πατρὸς ἀρείους.
Ἄλλ' ἐπεὶ οὐδ' ὤπαθεν κακὸς ἔσσεαι οὐδ' ἀνόημων,
οὐδέ σε πάγχυ γε μήτις Ὀδυσσεύς προλέλοιπεν,
ἐλπωρὴ τοι ἔπειτα τελευτήσαι τάδε ἔργα. 280

Τῷ νῦν μνηστήρων μὲν ἕα βουλὴν τε νόον τε
ἀφραδέων, ἐπεὶ οὔτι νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι·
οὐδέ τι ἴσασι θάνατον καὶ Κῆρα μελαιναν,
ὅς δ' ἔστι σχεδὸν ἔστιν, ἐπ' ἡματι πάντας ὀλέσθαι.
Σοὶ δ' ὁδὸς οὐκέτι δῖον ἀπέσσεται ἦν σὺ μενοινῇς· 285

τοῖος γάρ τοι ἑταῖρος ἐγὼ πατρώϊός εἰμι,
ὅς τοι νῆα θοὴν στελέω καὶ ἄμ' ἔψομαι αὐτός.

277. Οἱ πλέονες, comme s'il y avait eu rien πλέονες : isti quidem, scilicet plures. On peut à la rigueur, avec les noms de nombre, prendre ὁ, ἡ, τό comme un simple article ; mais il vaut mieux, même ici, lui conserver sa valeur. Il n'y a point d'article dans Homère. — Κακίους. Homère, comme Hésiode, comme tous les poètes antiques, croit que le monde va sans cesse dégénéral. Ce n'est pas seulement la fameuse strophe d'Horace, *Ætas parentum peior avis...*, qu'on devrait citer ici, s'il était besoin de citer quelque chose, mais des milliers de vers grecs et latins. J'aime mieux rappeler la formule homérique οἱ τοὶ βροτοὶ σίσι, et les éloquentes regrets du vieux Nestor comparant les hommes qu'il voit avec les héros qu'il a jadis vus sur la terre.

278. Ἄλλ' ἐπεὶ.... Mentor, en sa qualité d'ami, admet naturellement que Télémaque ne fait point partie du grand nombre, mais de l'élite, et qu'il n'est point un fils dégénéré.

279. Οὐδέ, c'est-à-dire καὶ ἐπεὶ οὐ. Mentor est sûr que Télémaque a en lui ce que le vieillard, au vers 271, avait l'air de supposer absent peut-être. On voit la progression, et le discours marche selon les règles de la plus stricte vraisemblance.

280. Ἐπειτα. Voyez plus haut la note du vers 273.

281. Τῷ. Ancienne variante, τῷ. On rapportait sans doute ce duel à βροτῶν τε νόον τε. Cela paraît bien cherché et bien

mauvais, tandis que τῷ marquant la conséquence est tout ce qu'il y a de plus simple et de plus naturel. Dès que le voyage doit réussir, Télémaque n'a pas à s'inquiéter d'autre chose que de s'appêter et de partir au plus vite.

284. Ὅς. Bothe est choqué de ce conjonctif, qui se rapporte au premier des deux substantifs, et non au second ou à tous les deux ; et il propose d'écrire ὡς « Inelegantem orationem Κῆρα μελαιναν, « ὅς, etc. Porphyrio, quod egregio vate dicendum sit, ὡς δὲ.... ὀλέσθαι, h. e. ὅτι « ὀλέσθαι πάντας σχεδὸν σὺν ἔστιν ἐπ' « ἡματι, imminere jam illis uno die omni- « bus interitum. » Rien de plus inutile qu'un pareil perfectionnement de la diction d'Homère. La syntaxe du poète est plus libre que celle qui a prévalu après lui, voilà tout ce qu'il y a à dire ; et d'ailleurs ὅς s'explique plus facilement que ὡς. — Ἐκ' ἡματι équivalant ici à ἰσθ'.... ἡματι qu'on a vu dans l'Iliade, VI, 422 : uno eodemque die, en un seul et même jour. Mentor ne dit pas simplement qu'ils périront quelque jour, mais que ce sera un massacre rapide et complet ; et c'est ainsi en effet que les choses se passent dans l'Odyssée. Mentor, qui est Minerve, prophétise avec une absolue certitude. — ὀλέσθαι, après ἔστιν, est évidemment pour ὥστε ὀλέσθαι : ut perierint, de manière à avoir péri, c'est-à-dire de telle façon qu'ils périront.

286-287. Τοῖος.... εἶμι, ὅς, talis....

Ἄλλὰ σὺ μὲν πρὸς δώματ' ἰὼν μνηστῆρσιν ὀμίλει,
 ὀπλισσόν τ' ἦϊα, καὶ ἄγγεσιν ἄρσον ἅπαντα,
 οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι, καὶ ἄλφιτα, μυελὸν ἀνδρῶν, 290
 δέρμασιν ἐν πυκινοῖσιν· ἐγὼ δ' ἀνὰ δῆμον ἐταίρους
 αἰψ' ἐβελοντῆρας συλλέξομαι. Εἰσὶ δὲ νῆες
 πολλαὶ ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ, νέαι ἡδὲ παλαιαί·
 τῶν μὲν τοι ἐγὼν ἐπιόφομαι ἥτις ἀρίστη,
 ὧκα δ' ἐφοπλίσσαντες ἐνήσομεν εὐρέϊ πόντῳ. 295
 Ὡς φάτ' Ἀθηναίη, κούρη Διός· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
 Τηλέμαχος παρέμμενεν, ἐπεὶ θεοῦ ἔκλυεν αὐδὴν.
 Βῆ δ' Ἴμεναι πρὸς δῶμα, φίλον τετιμημένος ἦτορ·
 εὔρε δ' ἄρα μνηστῆρας ἀγήνορας ἐν μεγάροισιν,
 αἶγας ἀνιεμένους, σιάλους θ' εὖοντας ἐν αὐλῇ. 300
 Ἀντίνοος δ' ἰθὺς γελάσας κτε Τηλεμάχοιο·

am, qui (car moi, ton ami de père en fils), je suis à même de.

289. Ἦϊα, *viatica*, des provisions de voyage. Voyez, *Iliade*, XIII, 103, la note sur ce mot. Ici ἦϊα est dans son sens propre. *Scholies* E et Q : τὰ εἰς τὸ λῖναι ἐπιτήδεια, ἦτοι ἐφόδια, ἦϊα, καὶ ἀποβολῇ τοῦ πρώτου ι, ἦϊα. On peut contester la dérivation; mais il y a certainement dans le mot une idée de mouvement, et sa racine est la même que celle de λῖναι.

290. Μυελὸν ἀνδρῶν, *medullam hominum*, moelle des hommes, c'est-à-dire nourriture par excellence. C'est grâce à elle que les hommes sont forts et vigoureux. *Scholies* E : μυελὸν δὲ, ὡς ἰσχυροποιοῦντα τοὺς ἄνδρας.

291. Δέρμασιν, des peaux, c'est-à-dire des outres. — Πυκινοῖσιν, épaisses, c'est-à-dire capables de préserver de l'humidité la farine. Hayman : « πυκνιοῖσιν, here = « *waterproof*, from the general idea of « density which resists external action. »

294. Ἐπιόφομαι, *providebo*, je choisirai après examen. Aristophane de Byzance, cité dans les *Scholies* M et Q : ἐποπτεύομαι, περιβλέψω. — Ἦτις ἀρίστη, (*eam*) *que optima* (*sic*), celui qui sera le meilleur.

295. Ἐφοπλίσσαντες, ayant équipé (ce navire). — Ἐνήσομεν, nous (le) lancerons sur.

297. Ἐπεὶ, *postquam*, et non pas *quia* ;

car Télémaque ignore que la voix qu'il vient d'entendre est celle d'une divinité.

298. Τετιμημένος ἦτορ n'a pas ici le sens ordinaire d'affliction. Télémaque a seulement l'esprit préoccupé, ou, si l'on veut, inquiet. C'est à cette idée qu'il faut réduire l'expression. *Scholies* E et S : οὐκ ἐσκυθρωπακώς, ἀλλὰ καὶ φροντίζων, ὡς ἀποδημαῖν μέλλων.

300. Ἀνιεμένους, *nudantes*, c'est-à-dire *excoriantes* : écorchant. Les Alexandrins marquaient l'origine et le sens du mot en l'interaspérant avec l'esprit rude sur l'iota. Hérodien (*Scholies* E et R) : ἀνιεμένους δασέως, ἀπὸ τοῦ ἰημι. σημαίνει δὲ ἐκδέροντας, γυμνοῦντας. Il cite le vers XXII, 80 de l'*Illiade* : κλέπεν ἀνιεμένη.... Voyez la note sur ce vers. Là ἀνιεμένη signifie *lasans*, et par suite *nudans*; ici *lasantes* ne s'entendrait pas. — Εὖοντας, *assantes*, rôtissant : faisant rôti. Ils tournaient eux-mêmes les broches. On voit, par ce vers, que les prétendants savaient se donner de l'occupation, et que nous n'avons pas eu tort de voir dans δαιτυμένους, vers 247, l'emploi de la journée entière, et non pas uniquement les heures du festin proprement dit.

301. Γελάσας. Antinoüs traite Télémaque comme un enfant. On ne peut pas dire précisément qu'il se moque : il sourit avec un air de supériorité. — Τηλεμάχοιο.

ἐν τ' ἄρα οἱ φῶ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἐκ τ' ὀνόμαζεν·

Τηλέμαχ' ὑψαγόρη, μένος ἄσχετε, μήτι τοι ἄλλο

ἐν στήθεσσι κακὸν μελέτω ἔργον τε ἔπος τε,

ἀλλὰ μοι ἐσθιέμεν καὶ πινέμεν, ὥς τὸ πάρος περ.

305

Ταῦτα δέ τοι μάλα πάντα τελευτήσουσιν Ἀχαιοί,

νῆα καὶ ἐξαίτους ἐρέτας, ἵνα θᾶσσον ἔκηαι

ἐς Πύλον ἡγαθέην μετ' ἀγαυοῦ πατρὸς ἀκουήν.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἠΐδα·

Ἄντιον, οὕτως ἐστὶν ὑπερφιάλοισι μεθ' ὑμῖν

310

δαίνυσθαι τ' ἀκέοντα καὶ εὐφραίνεσθαι ἔκηλον.

Ἦ οὐχ ἄλλως ὥς τὸ πάροιθεν ἐκείρετε πολλὰ καὶ ἐσθλὰ

κτῆματ' ἐμὰ, μνηστῆρες, ἐγὼ δ' ἔτι νήπιος ἦα;

Νῦν δ' ὅτε δὴ μέγας εἰμι καὶ ἄλλων μῦθον ἀκούων

πυνθάνομαι, καὶ δὴ μοι ἀέξεται ἐνδοθι θυμὸς,

315

On a vu, I, 449, ἰδὺς προθύροιο, droit au vestibule.

302. Ἐν τ' ἄρα.... On a vu plusieurs fois ce vers dans l'*Illiade*, et on le reverra dans l'*Odyssée*.

303-304. Toi dépend de μελέτω : *tibi curae sit*.

305. Moi est explétif, comme notre moi dans *prends-moi le bon parti*. — Ἐσθιέμεν καὶ πινέμεν, mange et bois. L'infinitif est dans le sens de l'impératif.

306. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire ce que Télémaque avait demandé aux Achéens ou Ithaciens dans l'assemblée, et qu'Antinoüs va rappeler. — Toi.... τελευτήσουσιν, *tibi perficiant*. Rien ne manquera pour assurer le succès du voyage : bon navire, excellents rameurs. On se rappelle que Léocrite avait déclaré le voyage impossible. Antinoüs est moins féroce. Il veut bien que le désir de Télémaque se réalise; mais il est convaincu, comme Léocrite, qu'Ulysse est mort, et que les prétendants peuvent en sécurité continuer leur train de vie habituel.

310. Ὑπερφιάλοισι. Les prétendants eux-mêmes se donnaient l'épithète de *ὑπερφιάλοι*. Voyez le vers XXI, 289.

311. Ἀκέοντα, *silentem*, sans protester. Ancienne variante, ἀέκοντα, *invitum*, à contre-cœur. On pourrait croire, d'après les *Scholies* M, que la parodie alexandrine

donnait ἀέκοντα, car ἀέκοντα y est cité comme une leçon propre à Rhianus : οὕτως γράφει Τιανός, γράφεται δὲ καὶ ἀέκοντα. Les deux écritures semblent aussi bonnes l'une que l'autre; mais il est bizarre d'écrire ἀέκοντα, et de mettre en regard, comme on l'a fait dans l'Homère-Didot, comme *invitum*. Faisi a préféré ἀέκοντα, et il était dans son droit; mais tous les autres éditeurs ont conservé la vulgate.

312. Ἦ οὐχ, monosyllabe par *synizèse*.

314. Μέγας, *adultus*, devenu un homme. Télémaque se sent en possession de toutes ses facultés. Il a cessé d'être un νήπιος, un être sans parole, c'est-à-dire un enfant qui ne se rend pas compte des choses, qui ne réfléchit point, qui ne raisonne point. Aujourd'hui il comprend tout, et il a conscience de son devoir, qui est de venger Ulysse. — Καὶ ἐκείρετε : et puis-que. De même, au vers suivant, καὶ δὴ est pour καὶ ὅτε δὴ. — Ἄλλων μῦθον ἀκούων. Il s'agit des observations que Télémaque a souvent entendu faire par les amis d'Ulysse sur l'indignité de la conduite des prétendants.

315. Πυνθάνομαι a un sens très-énergique; et l'on a raison de le traduire par *percipio*, ou mieux encore par *comperi*. Télémaque a l'intelligence claire et nette de ce qu'on lui dit de ses droits comme représentant d'Ulysse, comme chef de maison

πειρήσω ὥς κ' ὕμμι κακὰς ἐπὶ Κῆρας ἰήλω,
 ἡὲ Πύλονδ' ἑλθών, ἡ αὐτοῦ τῷδ' ἐνὶ δῆμῳ.
 Εἵμι μὲν (οὐδ' ἄλλῃ ὁδὸς ἔσσεται ἦν ἀγορεύω)
 ἔμπορος· οὐ γὰρ νηὸς ἐπήβολος οὐδ' ἐρετῶν
 γίγνομαι· ὥς νύ που ὕμμιν εἰσατο κέρδιον εἶναι.

320

Ἡ ῥα, καὶ ἐκ χειρὸς χεῖρα σπάσας· Ἀντινόοιο
 [ῥεῖα· μνηστῆρες δὲ δόμον κάτα δαῖτα πένοντο].
 Οἱ δ' ἐπελώδευον καὶ ἐκερτόμεον ἐπέεσσιν·
 ὧδε δέ τις εἶπεσκε νέων ὑπερηνορέοντων·

Ἡ μάλα Τηλέμαχος φόνον ἡμῖν μερμηρίζει.

325

en l'absence de son père. — On peut laisser à πυνθάνομαι sa signification ordinaire, si l'on prend, comme faisaient quelques anciens, ἀκούων πυνθάνομαι pour πυνθανόμενος ἀκούω. *Scholies* B : ἀντιστροφή ἐστὶν ἀντὶ τοῦ πυνθανόμενος ἀκούω. Il semble pourtant que la conscience de Télémaque ait eu besoin, pour s'éveiller tout à fait, d'être un peu aiguillonnée par d'autres. Voyez le discours de Minerve, I, 253-305. La veille même de l'arrivée du faux Ménélas, le fils d'Ulysse était encore bien loin de la perfection que supposerait cette volonté personnelle de savoir et de juger. On se souvient que Minerve lui dit, I, 298-297, de cesser tout enfantillage : οὐδέ τί σε χοῆ νηπιὰς ὀχέειν. Il n'est vraiment un homme que depuis hier.

316. Πειρήσω. Télémaque tire la conséquence des prémisses qu'il vient de poser. Il connaît son devoir, et il est en état de l'accomplir : il l'accomplira. *Scholies* B et S : τὸ ἐξῆς, νῦν δ' ὅτε δὴ μάλα εἰμι, πειρήσω ὥς κ' ὕμμι.... — Ἐπὶ doit être joint à ἰήλω.

318-319. Εἵμι.... ἔμπορος, *proficiscar aliena nave vectus*, je partirai comme simple passager. Ceci est un reproche aux prétendants. Si on lui avait accordé ce qu'il demandait, il ne serait pas réduit à faire ce que font les vulgaires voyageurs, ou, si l'on veut, les trafiquants ; car trafiquant et voyageur sont termes synonymes pour Homère, puisque tout voyageur emportait avec lui des objets d'échange. *Scholies* B et Q : εἵμι μὲν ἔμπορος, ὃ ἐστὶν ἐπιβάτης, ἐπὶ νηὸς ἀλλοτρίας, ἀντὶ ναυκλήρου, φησί, δι' ὅμῃς ἐπιβάτης ἐσόμενος. — Νηὸς ἐπήβολος, *navis composita*, ayant un

navire à moi. *Scholies* B et Q : ἐπήβολος δὲ σημαίνει, ὡς φησὶν ὁ Πορφύριος, ἐπιτυχῇ, καὶ ἐγκρατῇ, καὶ δεσπότην, ἀπὸ τοῦ βάλλειν, ὃ ἐστὶ τοῦ σκοποῦ τυγνάνειν. D'après cette explication, ἐπήβολος signifie, littéralement, *ayant obtenu*. Ainsi le reproche aux prétendants est tout à fait direct ; et Télémaque dit, selon Porphyre : « Car vous ne m'avez point accordé le navire que je demandais. » C'est l'interprétation que développe Hayman ; mais, ce qui est bizarre, le commentateur anglais ne nomme point Porphyre, et l'on dirait qu'il croit inventer du nouveau : c'est du vieux d'il y a seize siècles. En tout cas, le reproche direct aux prétendants est articulé au vers 320 en toutes lettres.

321. Σπάσας(α). Ancienne variante, σπάσεν. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque.

322. ῥεῖα· μνηστῆρες.... Ce vers a été condamné comme inutile par Aristophane de Byzance et par Aristarque. *Scholies* M, Q et R : ὁ στίχος οὗτος ἀνετεῖται ὡς περιττός. προηδέτεσι δὲ καὶ Ἀριστοφάνης. Hayman et La Roche sont les seuls éditeurs récents qui ne mettent point de crochets. Hayman dit qu'il faut pourtant bien qu'on retrouve les prétendants : « but « were left the suitors in 300 preparing « the banquet, and the subject is here naturally resumed. » Mais où δ(έ) au vers suivant suffit largement à cet effet, puisqu'il ne peut désigner que les prétendants. D'ailleurs ῥεῖα n'est pas clair, et δόμον κάτα fait difficulté. Télémaque a tenté un effort pour dégager sa main, et ce n'est pas dans la maison que les prétendants travaillent, mais dans la cour.

Ἦ τινας ἐκ Πύλου ἄξει ἀμύντορας ἡμαθέντος,
ἦ ὅγε καὶ Σπάρτηθεν, ἐπεὶ νύ περ ἴεται αἰνῶς·
ἦ καὶ εἰς Ἐφύρην ἐθέλει, πείραν ἄρουραν,
ἐλθεῖν, ὅφρ' ἐνθεν θυμοφθόρα φάρμακ' ἐνεῖκη,
ἐν δὲ βάλῃ κρητῆρι καὶ ἡμέας πάντας ὀλέσση.

330

Ἄλλος δ' αὐτ' εἶπεσκε νέων ὑπερηγορέοντων·
Τίς δ' οἷδ' εἰ κε καὶ αὐτὸς ἰὼν κολῆς ἐπὶ νῆος
τῆλε φίλων ἀπόληται ἀλώμενος, ὥσπερ Ὀδυσσεύς;
Οὕτω κεν καὶ μᾶλλον ὀφέλλειεν πόνον ἀμμιν·
κτῆματα γάρ κεν πάντα δασαίμεθα, οἰκία δ' αὐτε
τούτου μητέρι δοῖμεν ἔχειν, ἥδ' ὅστις ὀπίοι.

335

Ὡς φάν· ὁ δ' ὑψόροφον θάλαμον κατεβήσето πατρός,

328. Ἐφύρην. Il ne s'agit pas de Corinthe, mais d'Éphyre en Thesprotie, ville assez peu éloignée d'Ithaque. *Scholies M* : τὴν ἐν Θεσπρωτίᾳ, οὗχ, ὡς ἔνιοι, τὴν Κόρινθον. Cette note est une citation textuelle d'Aristarque. Voyez la note sur le vers II, 639 de l'*Iliade*. Il est probable que c'est surtout l'apposition πείραν ἄρουραν qui empêchait Aristarque de voir ici l'Éphyre de Bellérophon (*Iliade*, VI, 462). On n'a jamais parlé de grasses terres arables dans l'Isthme, ni aux environs.

330. Κρητῆρι, dans le cratère, c'est-à-dire dans le grand vase où se faisait le mélange de vin et d'eau pour les convives, et où l'on paisait avec des coupes. Empoisonner le cratère, c'était empoisonner tous les prétendants.

333. Ὡσπερ Ὀδυσσεύς, sous-entendu ἀπώλετο ἀλώμενος. Les prétendants sont persuadés qu'Ulysse est mort. — Remarques qu'il n'y a point de négation dans la phrase grecque. En français il en faut une; car, *qui sait s'il mourra?* serait une objection qui n'a pas été faite, et fausserait la pensée. Le jeune insolent exprime une espérance.

334. Ὀφέλλειεν πόνον est dit ironiquement, car ce surcroît de beaucoup ne sera, comme on va voir, que le plaisir de ne partager l'héritage de Télémaque. *Scholies M* : ... ἢ ἐν εἰρωνείᾳ, οὕτως ἡμῖν μέγιστα παρέξει κακὰ· μερισόμεθα γὰρ αὐτοῦ τὰ κτῆματα. D'autres l'entendaient d'une compétition plus vive entre les prétendants, à cause sans doute de la part

d'héritage qui reviendrait à Pénélope. Mêmes *Scholies* : οὕτως ἀν' ἡμῶν πῦξαι τὸ κατὰ τὴν μνηστειάν ἔργον. Mais l'ironie s'accorde mieux avec le souhait contenu dans les vers 332-333. — Je remarque en passant que Hayman, qui explique le vers 334 par une ironie, ne dit pas plus qu'à propos de ἐπίβολο; qu'il ne fait que répéter une tradition de l'école d'Alexandrie. J'ajoute qu'ici, comme partout où Homère se servait du mot πόνος, Aristarque avait noté le sens précis de ce mot. *Scholies M* et Q : σημειῶσαι ὅτι πόνον τὴν ἐνέργειαν καὶ κακοπάθειαν λέγει ὁ ποιητής, εὐδέποτε δὲ τὴν ἀλγηδόνα. Voyez la note du vers II, 291 de l'*Iliade*.

336. Τούτου est dit avec une intention méprisante : *istius*, de ce petit garçon. Ce mot dépend de οἰκία, mais il est sous-entendu après μητέρι. — Ἦδ' ὅστις équivalant à καὶ ἔκτεινε ὅστις : et à celui-là qui. — Ὀπίοι, sous-entendu αὐτῶν.

337. Ὡς φάν. Dans les *Scholies E*, ὡς φάν est donné comme variante, et ὡς ἔραν comme la vraie leçon; mais ὡς ἔραν est impossible ici. Il est probable que la note a été altérée, et que ἔραν, au lieu d'être le lemme ou l'en-tête, n'était qu'une glose écrite au-dessus de φάν. Il y a une transformation du même genre, dans les *Scholies H*, à propos de ἐπαυτήσιν, glose de ὀφέλλειεν, changée en variante par l'introduction de γρ., comme ici φάν est précédé de γράσσεται καὶ. Battmann rend très-bien compte de ces grossières erreurs : « Nimi-

εὐρὺν, ὅθι νητὸς χρυσὸς καὶ χαλκὸς ἔκειτο,
 ἐσθῆς τ' ἐν χηλοῖσιν, ἔλις τ' εὐῶδες ἔλαιον·
 ἐν δὲ πίθοι οἴνιο παλαιοῦ ἡδυπότοιο
 ἔστασαν, ἄκρητον θεῖον ποτὸν ἐντὸς ἔχοντες,
 ἐξείης ποτὶ τοῖχον ἀρηρότες, εἴποτ' Ὀδυσσεὺς
 ὀκαδε νοστήσειε, καὶ ἄλγεα πολλὰ μογήσας.
 Κληῖσται δ' ἔπεσαν σάνιδες πυκινῶς ἀραρυῖαι,
 δικλίδες· ἐν δὲ γυνὴ ταμὴν νύκτας τε καὶ ἡμᾶρ

340

345

« ram cum lectiones quoque variantes sæ-
 « pissime sine sigla γρ. apponerentur, alii
 « postea exscriptores, qui addere solerent
 « omisam, iis etiam subinde vocibus ad-
 « debant, quæ pro interpretamento appo-
 « sitæ essent. » — Θάλαμον. Il ne s'agit pas
 d'une chambre à coucher, mais d'un ma-
 gasin. Ce magasin était tout à la fois un
 trésor, une garde-robe et un cellier, comme
 on va le voir par les vers qui suivent. Quel-
 ques-uns prétendent même que ce θάλαμος
 d'Ulysse était une voûte souterraine, une
 cave. Le texte ne le dit pas; et ce n'est
 point dans une cave que l'on serre des ha-
 bits, ni même du cuivre. Tout ce qu'on
 peut dire, c'est que le magasin était plus
 ou moins en contre-bas du rez-de-chaus-
 sée, puisqu'on descendait pour y aller (κα-
 τεβήσето). L'épithète ὑπόροφον donne une
 idée toute différente de celle de voûte.

338. Ὅθι νητὸς. Aristophane de By-
 zance écrivait, en un seul mot, ὀθιννητὸς,
 doublant le ν, comme on le faisait dans
 certains cas pour rendre longue une syllabe
 brève de nature. Suivant Aristarque, l'ex-
 pédient est inutile ici, et la finale de ὅθι
 compte légitimement pour une longue, par
 le fait de la césure. *Scholies* H et M :
 Ἀριστοφάνης ὀθιννητὸς γράφει διὰ δύο
 νν, ὡς τὸ ἐνιμμεγάρουσιν (vers 94). Ἀρί-
 σταρχος δὲ δι' ἐνὸς ν. Porson : « Hinc
 « liquet, jam olim in duas sectas divisos
 « fuisse grammaticos, quorum alteri in
 « heroici versus cæsura liquidas duplica-
 « verint, alteri non. » — Νητὸς, *accumu-*
latus, entassé. C'est un ἀπαξ εἰρημένον.
 Mais on est sûr qu'il y a eu un verbe νέω,
 ou νήω, signifiant *entasser*; car on a νη,
 dans l'*Iliade*, IX, 137, νηησάσθω, et VII,
 427, ἐπνήνεον : deux exemples où le sens
 est manifeste, et où l'on s'accorde à recon-
 naître le verbe auquel appartient νητὸς.

339. Ἐλαιον, selon quelques-uns, n'est
 pas de l'huile proprement dite, mais une
 préparation pour l'usage externe, ou même
 quelque suc odoriférant d'une onctuosité
 analogue à celle de l'huile. Ils ne le con-
 jecturent qu'à raison de l'épithète εὐῶδες.
 Mais que savons-nous si l'odeur d'huile
 n'était pas agréable aux anciens? Les peu-
 ples méridionaux, encore aujourd'hui, font
 leurs délices de l'huile rance. C'est peut-
 être la rancidité qu'Homère exprime par
 εὐῶδες. Au reste, pourquoi n'aurait-on pas
 mis dans l'huile ordinaire quelque arôme
 pour en relever la saveur et l'odeur?

340. Ἐν δέ, et dedans, c'est-à-dire dans
 le magasin. — Πίθοι n'a rien de commun
 avec ce que nous appelons des tonneaux.
 On mettait le vin dans de grandes jarres
 de terre, comme celles où nous mettons
 l'huile d'olive. Le πίθος, demeurant immo-
 bile à sa place, n'avait pas d'anses. La
 cruche à deux anses, ἀμφιφορεύς, était un
 pot de dimension portative, comme l'indi-
 quent sa conformation et son nom même.
 C'était le πίθος des marins.

341. Ἀκρητον θεῖον. Les deux épithè-
 tes sont intimement unies. Les Alexandrins
 mettaient certainement l'hyphen. Il s'agit
 de vieux vin en nature, arrivé à toute son
 excellence.

345. Ἐν ne signifie plus dans l'intérieur
 du magasin, mais simplement dans la mai-
 son. Le magasin était fermé; on n'avait
 donc à veiller que sur la porte qui le fer-
 mait, c'est-à-dire à l'extérieur de cette
 porte. D'ailleurs il serait ridicule de dire
 qu'Euryclée restait nuit et jour dans le
 magasin, puisque nous l'avons vue, I, 428-
 442, rendre à Télémaque des soins domes-
 tiques, et puisque Télémaque, au vers 316,
 la fait venir au magasin : θάλαμῳ δὲ κα-
 λέσσας. Mais ce qui est incontestable, c'est

ἔσχ', ἢ πάντ' ἐφύλασσε νόου πολυιδρεΐησιν,
Εὐρύκλει', Ὡπος θυγάτηρ Πεισηνορίδαο.

Τὴν τότε Τηλέμαχος προσέφη θάλαμόνδε καλέσσας·

Μαῖ', ἄγε δὴ μοι οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἄρυσσον
ἡδὺν, ὅτις μετὰ τὸν λαρώτατος δν σὺ φυλάσσεις, 350

κεῖνον διομένη τὸν κάμμορον, εἵποθεν ἔλθοι
Διογενὴς Ὀδυσσεὺς, θάνατον καὶ Κῆρας ἀλύξας.

Δώδεκα δ' ἐμπλησον, καὶ πώμασιν ἄρσον ἅπαντας.

Ἐν δέ μοι ἄλφιτα χεῦον ἑρραφέεσσι δοροῖσιν·
εἴκοσι δ' ἔστω μέτρα μυληφάτου ἀλφίτου ἀκτῆς. 355

Αὐτὴ δ' οἷη ἴσθι· τὰ δ' ἄθροα πάντα τετύχθω·

ἐσπέριος γὰρ ἐγὼν αἰρήσομαι, ὅππότε κεν δὴ

μήτηρ εἰς ὑπερῷ' ἀναβῇ κοίτου τε μέδηται.

Εἴμι γὰρ ἐς Σπάρτην τε καὶ ἐς Πύλον ἡμαθόεντα,
νόστον πειυσόμενος πατὴρς φίλου, ἣν που ἀκούσω. 360

Ὡς φάτο· κώκυσε δὲ φίλῃ τροφὸς Εὐρύκλεια,
καὶ ῥ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

qu'en qualité de ταμίη elle avait la responsabilité des trésors contenus dans le magasin, et qu'elle veillait sans cesse à leur conservation, s'assurant avec soin que la porte était en bon état et soigneusement fermée.

346. Ἐσχ' est pour ἔσχε (*erat*), et non pas pour ἔσχε de ἔχω. On peut joindre ἐν à ἔσχε : *inerat*, était dans la maison. Mais rien n'y oblige, et chacun des deux mots a son sens complet en lui-même. — Πάντ(α) est dit de tout ce qui était du domaine de la ταμίη, et non pas seulement des trésors contenus dans le magasin.

347. Εὐρύκλει', Ὡπος.... On a vu ce vers, I, 429.

350. Ὅτις μετὰ τὸν λαρώτατος, c'est-à-dire ὅστις ἐστὶ λαρώτατος μετὰ τὸν, et en prenant τὸν comme ἐκείνον, quand il marque l'excellence. Télémaque ne demande que du vin de deuxième qualité, et réserve pour son père le vin le plus parfait. Les anciens faisaient remarquer cette délicatesse. *Scholies* M, Q et V : χρηστὸν ἦθος ὑποφαίνει· οὐ γὰρ τὸν κάλλιστον, ἀλλὰ τὸν μετ' ἐκείνον δεύτερον αἰτᾷ, τὸν δὲ

προτερεύοντα τῷ πατρὶ φυλάσσει.—Ὅν. Ancienne variante, ὄν, pluriel qui s'explique très-mal, et qui n'est qu'une faute de transcription datant de l'époque où l'on a commencé à distinguer pour l'œil l'omicron et l'oméga.

353. Ἄρσον, arrange : bouche. *Grand Étymologique* Miller : ἔστι γὰρ ἄρω τὸ ἀρμόζω, ὃ μέλλων ἄρσω, ὃ ἀόριστος ἦρσα, ὁλον· θύρας σταθμοῖσιν ἐπήρσεν (*Iliade*, XIV, 339), ἀντὶ τοῦ ἐφήρμοσεν· καὶ πώμασιν ἄρσον, ἀντὶ τοῦ ἐφάρμοσεν.

355. Μέτρα. On ignore quelle était la quantité qu'Homère appelle une mesure. Voyez, *Iliade*, VII, 471, la note sur μέθυ χίλια μέτρα.

356. Ἀθροά, *conferia*, rassemblées, c'est-à-dire mises ensemble sous ma main.

357. Αἰρήσομαι, j'enlèverai : sous-entendu πάντα ταῦτα, toutes ces provisions.

359. Εἴμι γὰρ.... On se rappelle la variante des vers I, 95 et 385. Ici encore Aristarque faisait observer combien cette variante était fautive. *Scholies* H, M et S : (ἢ διπλῇ,) ὅτι οὐδὲ ἀνταῦθα μνήμη τίς ἐστι τῆς Κρήτης.

Τίπτε δέ τοι, φίλε τέκνον, ἐνὶ φρεσὶ τοῦτο νόημα
ἐπλετο; Πῇ δ' ἐθέλεις ἵεναι πολλὴν ἐπὶ γαῖαν,
μοῦνος ἑὼν ἀγαπητός; Ὁ δ' ὤλετο τηλόθι πάτρης 365
Διογενὴς Ὀδυσσεύς, ἀλλογνώτῳ ἐνὶ δήμῳ.

Οἱ δέ τοι αὐτίκ' ἰόντι κακὰ φράσσονται ὀπίσσω,
ὥς κε δόλῳ φθίῃς· τάδε δ' αὐτοὶ πάντα δάσσονται.
Ἄλλὰ μὲν αὖθ' ἐπὶ σοῖσι καθήμενος· οὐδέ τί σε χρὴ
πόντον ἐπ' ἀτρύγετον κακὰ πάσχειν οὐδ' ἀλάλῃσθαι. 370

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤδα·
θάρσει, μαῖ', ἐπεὶ οὔτοι ἄνευ θεοῦ ἦδε γε βουλή.
Ἄλλ' ὁμοσον μὴ μητρὶ φίλῃ τάδε μυθήσασθαι,
πρὶν γ', ὅτ' ἂν ἐνδεκάτῃ τε δωδεκάτῃ τε γένηται,
ἢ αὐτὴν ποθέσαι καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι· 375
ὥς ἂν μὴ κλαίουσα κατὰ χροά καλὸν ἰάπτῃ.

363. Τοι, *tibi*, à toi. Ancienne variante, soi, le mot de la prose.

365. Μοῦνος ἑὼν ἀγαπητός, toi qui es (un fils) unique (et comme tel) tendrement aimé. *Scholies* S : μονογενὴς ὢν καὶ ἀγαπώμενος.

366. Ἀλλογνώτῳ, connu par d'autres, c'est-à-dire inconnu de nous. Anciennes variantes, ἀλλογνώστῳ et ἀλλογνώτων, l'une donnée par les *Scholies*, l'autre par Apollonius. Cette dernière même ne change rien au sens. *Scholies* S : ἐν τῷ ὑπ' ἄλλων καὶ οὐχ ὑφ' ἡμῶν γινωσκομένῳ πλήθει.

367. Οἱ, eux, c'est-à-dire les prétendants. — Τοι, *tibi*, à toi. — Ἰόντι équivalent à πορευθέντι : parti en voyage. — Ὀπίσσω, *in posterum*. Voyez plus haut, vers 270, la note sur ὀπίθεν. Mais ici cet avenir n'est que le temps qui suivra immédiatement le départ de Télémaque : *post-hac*, dès cet instant.

368. Ὡς xs.... φθίῃς, *ut pereas*, afin que tu périsses. — Τάδε, ces choses. Euryclée montre du doigt les trésors entassés dans le magasin.

369. Ἐπὶ σοῖσι, sur ce qui est à toi : sur ton bien ; jouissant de ta fortune. Le mot καθήμενος détermine le sens de ἐπὶ. Il ne s'agit pas d'un travail, mais d'une possession paisible et incontestée.

373. Μυθήσασθαι. Ancienne variante, μυθήσασθαι, mauvaise correction de gram-

mairien méticuleux. Les poètes, dans ces sortes de phrases, se servent toujours de l'infinitif aoriste.

374. Ἐνδεκάτῃ τε δωδεκάτῃ τε. Nous mettons *ou* et non pas *et* dans l'expression française correspondante : *ou* le onzième jour, *ou* le douzième.

375. Ἡ αὐτὴν ποθέσαι.... Pénélope ne tomberait dans le chagrin que quand elle saurait que Télémaque a pris la mer. Il y a donc ici une hystérologie ; ou plutôt καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι doit être pris comme une explication de ποθέσαι, et il équivaut à ἀκούσασα ἐμὲ ἀφορμηθῆναι. Télémaque peut rester absent de la ville durant plusieurs jours sans que sa mère s'inquiète, si elle suppose qu'il soit allé voir le vieux Laërte ou quelque ami, ou qu'il soit à la chasse dans la montagne, et qu'il s'y attarde par dégoût de ce qui se passe au palais.

376. Κατὰ... ἰάπτῃ, *corrumpat*, qu'elle gâte. *Scholies* P, S et V : διαφθείρῃ. Le verbe ἰάπτω a un sens très-énergique. C'est proprement, *frapper de la main*. Télémaque semble donc avoir peur non-seulement que Pénélope stérilise sa beauté dans les larmes, mais qu'elle se meurtrisse les joues, comme on faisait dans les funérailles. Apollonius, au lieu de ἰάπτῃ, lit ἰάψῃ. Mais Télémaque veut qu'on prenne les devants sur le désespoir de Pénélope,

Ὡς ἄρ' ἔφη· γρη῏ς δὲ θεῶν μέγαν ἔρκον ἀπώμνυ.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὅμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ἔρκον,
 αὐτίκ' ἔπειτ' αἱ οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἀφυσσεν,
 ἐν δὲ οἱ ἀλφίτα χεῦεν ἑὺρραφέεσσι δοροῖσιν· 380
 Τηλέμαχος δ' ἐς δώματ' ἰὼν μνηστῆρσιν ὁμίλει.
 Ἐνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Τηλεμάχῳ δ' εἰκυῖα κατὰ πτόλιν ὥχετο πάντη,
 καὶ ῥα ἐκάστω φωτὶ παρισταμένη φάτο μῦθον,
 ἐσπερίους δ' ἐπὶ νῆα θοὴν ἀγέρεσθαι ἀνώγει. 385
 Ἥ δ' αὖτε Φρονόιο Νοήμονα φαίδιμον υἷδν
 ἤτεε νῆα θοὴν· ὃ δὲ οἱ πρόφρων ὑπέδεκτο.
 Δύσετό τ' ἡέλιος σκιδωντό τε πᾶσαι ἀγυῖαι·
 καὶ τότε νῆα θοὴν ἄλαδ' εἵρυσε, πάντα δ' ἐν αὐτῇ

et non pas qu'on la console dans le désespoir. — Χρῶς καλόν, *corpus venustum*. Il s'agit particulièrement du visage.

377. Θεῶν μέγαν ἔρκον (*deorum magnum iurandum*) ne signifie point qu'Euryclée jure, comme faisaient les dieux, par le Styx. Le génitif θεῶν est là pour un adjectif qui n'existe point, et qui signifierait *invocatis diis*. Euryclée prononce un serment solennel en prenant les dieux à témoin, et même en nommant certains dieux comme garants de sa parole. Voyez les formules de serment chez Homère, et notamment, *Iliade*, III, 276-279. — Ἀπώμνυ équivalait simplement à ὤμνυ, comme ἀπόειπε, *Iliade*, VII, 416, à εἶπε. Dans la langue ordinaire, la préposition détermine le sens du verbe, et ἀπόμνυμι signifie *abjuro*, le contraire de *juro*.

378. Τελεύτησεν, elle eut achevé, c'est-à-dire elle eut prononcé la formule tout entière. — Τὸν est emphatique, et il équivalait à μέγαν, l'épithète de ἔρκον au vers précédent.

379-380. Αὐτίκ' ἔπειτ' αἱ.... Voyez plus haut les vers 349 et 354.

381. Ἐς δώματ' ἰὼν. On voit, par ces mots, que le magasin d'Ulysse était situé à quelque distance de la grande cour et de la salle des banquets.

382. Ἄλλ' (ο), une autre chose, c'est-à-dire un dessein dont elle n'avait point ait part à Télémaque.

384. Ἐκάστω. Quand le nombre de vingt hommes de bonne volonté est atteint, il n'y a plus rien à faire à ce sujet. Minerve ne s'adresse à *chacun* que tant qu'elle n'a pas ses vingt rameurs.

386. Φρονόιο Νοήμονα. Ce sont là évidemment des noms fictifs, et forgés d'après le caractère supposé des personnages. *Scholies S* : πεποιήκεν πλαστὰ ὀνόματα.

387. Ὑπέδεκτο équivalait ici à ὑπέσχετο : *promisit*, s'engagea (à fournir un vaisseau).

388. Δύσετο. Quelques-uns pensent qu'on a tort de laisser, dans le texte d'Homère, cette forme d'aoriste. C'est, selon eux, une irrégularité sans motif; et l'on devrait partout écrire δύσατο. Mais il n'y a pas de doute sur la légitimité de la vulgate. Nous pouvons du moins constater la tradition antique. Nous pouvons même citer ici la théorie alexandrine, d'après laquelle ces aoristes sont des imparfaits, formés du futur pris comme présent. Didyme : εἰωθεν ὁ ποιητὴς τοὺς μέλλοντας πολλάκις εἰς ἐνεστώτας μετέγειν. ἔστιν οὖν τὸ ἐδύσατο παρατατικὸν ἀπὸ ἐνεστώτος τοῦ δύσω. Cette note, commune aux *Scholies E, M, Q et S*, est certainement un résumé de la doctrine professée par Aristarque dans ses commentaires.

389. Εἵρυσσε, elle tira, c'est-à-dire elle fit tirer, elle fit lancer.

δπλ' ἐτίθει, τάτε νῆες εὖσσελμοι φορέουσιν. 390

Στῆσε δ' ἐπ' ἐσχατιῇ λιμένος, περὶ δ' ἐσθλοὶ ἐταῖροι
ἀθρόοι ἡγερέθοντο· θεὰ δ' ὠτρυνεν ἕκαστον.

Ἐνθ' αὐτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
βῆ δ' ἵμεναι πρὸς δώματ' Ὀδυσσῆος θείοιο·
ἐνθα μνηστήρεσσιν ἐπὶ γλυκὺν ὕπνον ἔχευεν, 395
πλάζε δὲ πίνοντας, χειρῶν δ' ἔκβαλλε κύπελλα.

Οἱ δ' εὐδὲν ὠρνυντο κατὰ πτόλιν· οὐδ' ἄρ' ἔτι δὴν
εἶατ', ἐπεὶ σφισιν ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτεν.
Αὐτὰρ Τηλέμαχον προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ἐκπροκαλεσσαμένη μεγάρων εὐναιεταόντων, 400
Μέντορι εἰδομένη ἡμὲν δέμας ἠδὲ καὶ αὐδὴν·

Τηλέμαχ', ἦδη μὲν τοι εὐκνήμιδες ἐταῖροι
εἶατ' ἐπήρετμοι, τὴν σὴν ποτιδέγμενοι δρμήν·
ἀλλ' ἴομεν, μὴ δηθὰ διατρίδωμεν ὁδοῖο.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη 405
καρπαλίμως· ὃ δ' ἔπειτα μετ' ἰχνία βαίνει θεοῖο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἠδὲ θάλασσαν,

389-390. Πάντα.... δπλ(α), *omnia ar-
mamenta*, tous les agrès.

391. Στῆσε, *statuit*, elle plaça : elle fit
poster (le navire).

393. Ἄλλ(ο). Voyez plus haut la note
du vers 382.

395. Ἐπὶ doit être joint à ἔχευεν.

396. Πλάζε signifie proprement, *elle
faisait errer*. Minerve ôte aux prétendants
toute conscience d'eux-mêmes. Ils ne sa-
vent plus où ils en sont, ils ne suivent
plus le fil de leur pensée. *Scholies H* :
πλανᾶσθαι ἢ παραφρονεῖν ἐποίει.

397. Οἱ δ' εὐδὲν ὠρνυντο κατὰ πτό-
λιν. Il s'agit des prétendants qui n'étaient
pas Ithaciens, et qui logeaient chez des
hôtes. Les Ithaciens couchaient dans le
palais même. *Scholies E, P, Q et R* : διὰ
νοεῖν ὅτι οἱ ξένοι τῶν μνηστήρων παρὰ
φίλοις ἐκάθευδον. οὐ γὰρ ἐθάρρουν παρὰ
τῶν Ἰθακησίων μνηστήρων ἐν τῷ οἴκῳ
Ὀδυσσεύς καθεύδειν. Cependant on peut
entendre que, ce soir-là, tous les préten-
dants quittent le palais, et rentrent, jus-
qu'au lendemain, qui chez soi, qui chez
son hôte. On a vu, I, 424, les prétendants

s'en aller, le soir, οἰκόνδε ἕκαστος, ce
qui comprend tout le monde, les Ithaciens
comme les étrangers.

398. Εἶατ(ο), *sedebant*, restaient assis,
c'est-à-dire restèrent à table.

402. Ἐὐκνήμιδες semble n'être que
l'épithète d'honneur ordinairement accolée
au nom des Achéens. Cependant les Alexan-
driens voulaient qu'on attribuât ici une va-
leur précise à ce mot. C'était, selon eux,
l'équivalent de ὠπλισμένοι, bien armés,
c'est-à-dire équipés en bons marins. *Scho-
lies E et Q* : ἐνοπλοὶ ἐκ μέρους τὸ πᾶν.
ἢ κατὰ μετάληψιν, εὐ ὠπλισμένοι τὰ
περὶ τὸν πλοῦν.

404. Ἄλλ' ἴομεν,... Zénodote pronon-
çait l'athétèse contre ce vers, mais sans
donner aucune raison plausible, et même,
selon le mot d'Aristarque, par pure sot-
tise. Aristonicus (*Scholies M*) : Ζηνόδοτος
δὲ εὐθὺς ἀθετεῖ αὐτόν. — Ὀδοῖο, *quod
attinet ad iter*, pour ce qui concerne
(notre) voyage. On appelle cela le gémitif
de la circonstance.

407. Ἐπὶ νῆα κατήλυθον.... Voyez la
note IV, 428.

εὔρον ἔπειτ' ἐπὶ θινὶ καρηχομόωντας ἐταίρους.

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπ' ἱερὴ ἱς Τηλεμάχιοι.

Δεῦτε, φίλοι, ἥϊα φερώμεθα · πάντα γὰρ ἦδη
ἀθρό' ἐνὶ μεγάρῳ · μήτηρ δ' ἐμὴ οὔτι πέπυσται,
οὐδ' ἄλλαι δμῳαί, μία δ' οἷη μῦθον ἄκουσεν. 410

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο · τοὶ δ' ἅμ' ἔποντο.
Οἱ δ' ἄρα πάντα φέροντες, εὖσσελμῳ ἐπὶ νηϊ
κάθθησαν, ὡς ἐκέλευσεν Ὀδυσσεύς φίλος υἱός. 415

Ἄν δ' ἄρα Τηλέμαχος νηὸς βαῖν', ἤρχε δ' Ἀθήνη,
νηϊ δ' ἐνὶ πρύμνῃ κατ' ἄρ' ἔζετο · ἄγχι δ' ἄρ' αὐτῆς
ἔζετο Τηλέμαχος · τοὶ δὲ πρυμνήσι' ἔλυσαν,
ἀν δὲ καὶ αὐτοὶ βάντες ἐπὶ κληῖσι καθίζον.

Τοῖσιν δ' ἱκμενον οὔρον ἱεὶ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
ἀκραῇ Ζέφυρον, κελάδοντ' ἐπὶ οἴνοπα πόντον. 420

408. Ἐπειτ(α) équivalent simplement ici à τότε : alors.

409. Ἱερὴ ἱς Τηλεμάχιοι n'est peut-être pas une simple périphrase poétique pour dire *le noble Télémaque*. C'est par une influence divine que l'enfant Télémaque a été transformé en homme ; et c'est une force divine qui inspire tous ses actes et toutes ses paroles.

410. Ἥϊα φερώμεθα. Callistrate écrivait ὅρ' ἥα φερώμεθα. Ce n'était qu'une correction de pure fantaisie. Le mot d'Homère est ἥϊα, en trois syllabes, et non pas ἥα. Voyez plus haut le vers 289 et la note sur ce vers.

411. Ἐμὴ, vulgo ἐμοί, qui n'est qu'une faute d'iotacisme. Même avec ἐμοί, il faut entendre, *ma mère* (la mère à moi), car πέπυσται ne peut jamais se construire avec le datif.

412. Οὐδ' ἄλλαι δμῳαί, expression eliptique : ni les autres femmes, à savoir, les servantes.

414. Φέροντες. Je mets, comme Nicanor, une virgule après ce mot, pour bien marquer le sens de la phrase. *Scholies H* : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ φέροντες.

416. Ἄν doit être joint à βαῖν(ε) : ἀνέβαινε, monta sur.

418. Τοί, eux, c'est-à-dire les hommes de l'équipage.

419. Ἐπί. Le *Grand Étymologique* Miller, au mot πολυκλήϊσι, donne la leçon ἐνί. Mais cette leçon ne peut être qu'une faute d'écriture.

420. Ἱκμενον, favorable. Le mot οὔρος, à lui seul, signifie déjà vent favorable. Ainsi ἱκμενος οὔρος est un vent on ne peut plus favorable. — Les anciens ont très-bien vu que ἱκμενος, malgré son accent, se rattachait à ἱκνέομαι. *Scholies B* et *Q* : ἀπὸ τοῦ ἱκνέομαι, τὸ παραγίνομαι. — Cartius rapproche ἱκμενος de ἱκανός, et les fait venir l'un et l'autre de la racine Fix, sanscrit vic, qui contient l'idée de mouvement vers quelqu'un ou vers quelque chose. Quant à οὔρος, ce mot dérive, selon Cartius, comme αὔρα et ἀήρ, de la racine ἄF, sanscrit va, qui contient l'idée de souffler : « Mit noch mehr Sicherheit kann man οὐ-ρο-ς, gleichsam als Masculinum « von αὔρα, hieher ziehen. »

421. Ἀκραῇ. Ancienne variante, εὐκραῇ. Mais le Zéphyre d'Homère est toujours un vent très-fort, et même ordinairement un vent de tempête. Son épithète ordinaire est θυσαῆς. — Ζέφυρον. Le Zéphyre, chez Homère, est un vent d'ouest ; et en effet, les pays où se rend le navire sont situés à l'est d'Ithaque. — Κελάδοντ(α). On a vu dans l'*Iliade*, XIII, 208, Ζέφυρον κελαδαινόν.

Τηλέμαχος δ' ἐτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσεν
 ὅπλων ἀπιεσθαι· τοὶ δ' ὀτρύνοντος ἄκουσαν.
 Ἴστον δ' εἰλάτινον κοίλης ἔντοσθε μεσόδμης
 στήσαν ἀείραντες, κατὰ δὲ προτόνοισιν ἔδησαν· 425
 ἔλκον δ' ἰστία λευκὰ εὐστρέπτοισι βοεῦσιν.
 Ἐπρησεν δ' ἄνεμος μέσον ἰστίον, ἀμφὶ δὲ κῦμα
 στεῖρην πορφύρεον μεγάλ' ἴαχε νηὸς ἰούσης·
 ἥ δ' ἔθεεν κατὰ κῦμα διαπρήσσουσα κέλευθον.
 Δησάμενοι δ' ἄρα ὅπλα θοὴν ἀνὰ νῆα μέλαιναν, 430
 στήσαντο κρητῆρας ἐπιστεφέας οἶνοιο,
 λείβον δ' ἀθανάτοισι θεοῖς αἰγιγενέτησιν,
 ἐκ πάντων δὲ μάλιστα Διὸς γλαυκῶπιδι κούρῃ.

422. Ἐτάροισιν. Ce datif se rapporte tout à la fois et à ἐποτρύνας et à ἐκέλευσεν. — Ἐποτρύνας. Ancienne variante, ἐποτρύνων.

423. Ὅπλων ἀπιεσθαι, *armamenta tractare*, de manœuvrer les agrès. — Le mot ὀτρύνοντος est au présent, parce que l'ordre de Télémaque, aussitôt donné, est accompli : ἄμ' ἔπος, ἄμ' ἔργον, comme dit le proverbe grec.

424. Μεσόδμης. Le mot μεσόδμη, c'est-à-dire μεσοδόμη, est un terme très-vague en lui-même, et dont la signification varie selon la place où il se trouve. Ici il s'agit de la poutre transversale, ou plutôt de l'appareil de poutres transversales où se plantait le pied du mât. Le contexte ne laisse aucun doute à ce sujet. Il ne faut pas traduire, quoi qu'en disent les lexicographes, μεσόδμη par *coursier*. C'est ἱστοδόκη, le chevalet sur lequel on abattait le mât (ἱστόν et δέχομαι), qui a droit à ce nom. Voyez le vers I, 434 de l'*Illiade* et les notes sur ce vers. — Même en grec et en latin, le mot μεσόδμη n'a point de synonymes. Le *basis* des traducteurs latins en est la preuve, ainsi que ce qu'on lit dans les *Scholies* E, O et T : ἔστι δὲ τοῦ πλοίου μέσος τόπος.

425. Προτόνοισιν. Ce sont les câbles au moyen desquels on assujettissait le mât, et particulièrement les deux attaches qui allaient de son sommet à la proue et à la poupe. Voyez le vers I, 434 de l'*Illiade* et les notes sur ce vers.

426. Ἴστία. C'est le pluriel pour *e* singulier, car il n'y avait qu'une seule voile. — Ἀσκή. Cette épithète, comme le remarque Eustathe, semble indiquer que la voile était de lin. — Βοεῦσιν, avec des courroies. *Scholies* B : λῶροις. τούτοις γὰρ ἐχρῶντο τὸ πρότερον, νῦν δὲ τοῖς ὀνομασμένοις κάλοις.

427-429. Ἐπρησεν δ' ἄνεμος... Voyez l'*Illiade*, I, 481-483, et les notes sur ces trois vers. Il n'y a d'autre différence entre les deux passages que celle de ἐπρησεν et ἐν.... πρήσεν. *Illiade*, I, 481 : ἐν δ' ἄνεμος πρήσεν. Il semble, tout d'abord, qu'on devrait ramener la leçon de l'*Odyssee* à celle de l'*Illiade*; mais ces petites variations sont bien dans la nature. Peut-être même La Roche n'a-t-il pas eu raison de rapprocher les deux leçons par une sorte de compromis, en écrivant, dans l'*Odyssee*, ἐμπρησεν au lieu de ἐπρησεν.

430. Δησάμενοι, ayant lié, c'est-à-dire ayant fixé, ayant amarré. Une fois la voile gonflée, il n'y a qu'à laisser faire le vent, qui souffle en poupe. Toute manœuvre devient inutile. Aussi la troupe va-t-elle se reposer de l'effort et se donner du bon temps. — Ancienne variante, δῆσαντες.

431. Ἐπιστεφέας οἶνοιο, pleins de vin jusqu'aux bords. Voyez la note du vers I, 470 de l'*Illiade*. Ici j'ajoute l'explication si nette de ἐπιστεφέας, qu'on lit dans les *Scholies* Q : μέχρι τῆς στεφάνης μεστούς καὶ τοῦ χεῖλους.

Παννυγί, μὲν ῥ' ἔγχε καὶ ἑὼ πείρε χελεύθον.

424. Παννυγί.... Ce vers, aux yeux de quelques anciens, était suspect d'interpolation, mais on ignore pourquoi. — Bekker fait de ce vers un commencement de phrase. On sait qu'il n'admet point la division en chants; et le vers 424 du chant II est en effet très-étroitement lié avec le vers 1 du chant III. Cependant je ne crois pas qu'une virgule soit suffisante après χελεύθον, même dans le système de Bekker. Le point en haut serait préférable. — ἔγχε ne se rapporte point à κόρυς,

bien qu'en réalité ce soit Minerve qui fasse si bien voguer le navire. Cet adjectif est ici, comme ἔ, au vers 429, pour désigner le navire lui-même. — ἑὼ est pris adverbialement, ou, si l'on veut, équivalent à κατ' ἑὼ : pendant le crépuscule du matin. — Πείρε χελεύθον, faisait route en traversant (les flots). La traduction *conficibat iter* est insuffisante. Voyez, VIII, 183, κύματα πείρων. *Scholies* B, E et Q : τὸ ὅε πείρε ἀντὶ τοῦ ἐπέρα. *Eustathe* : τὸ δὲ ἐκείρεν ἀντὶ τοῦ διεκίρα.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Γ.

ΤΑ ΕΝ ΠΥΛΩ.

Arrivée de Télémaque à Pylos; accueil que lui fait Nestor (1-74). Questions du jeune homme, et long discours du vieillard (75-200). Suite de l'entretien: Nestor reconforte Télémaque, lui donne les plus sages conseils, et se charge de le faire conduire à Sparte, où Ménélas, revenu depuis peu, lui donnera peut-être des nouvelles d'Ulysse (201-328). Minerve quitte Télémaque, mais en se laissant reconnaître et de son protégé et de Nestor (329-394). Télémaque, après avoir passé la nuit dans le palais, se met en route pour Sparte (395-485). Incidents du voyage (486-497).

Ἡέλιος δ' ἀνόρουσε, λιπὼν περικαλλέα λίμνην,
οὐρανὸν ἐς πολύχαλκον, ἔν' ἀθανάτοισι φαείνοι
καὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν·
οἱ δὲ Πύλον, Νηληϊὸς εὐκτίμενον πτολίεθρον,

1. Λίμνην. Eschyle, dans un fragment du *Prométhée délié*, parle d'un lac où le Soleil baignait ses chevaux pendant la nuit, et ce lac était voisin de l'Océan. Mais cette mythologie n'est point celle d'Homère; et λίμνη, dans la langue homérique, signifie une eau quelconque, même une eau courante. Il s'agit donc ici de l'Océan, du fleuve Océan lui-même. Tout ce que les modernes ont écrit contre cette explication ne repose que sur le sens restreint de λίμνη dans la langue ordinaire. Bothe a parfaitement raison, quand il rapproche λίμνη de λίθω, λείθω, et quand il traduit ici λίμνην par *fluentium*. Curtius rattache λίμνη, comme λείθω, à la racine λιθ-, laquelle contient l'idée d'eau qui coule et qui mouille. Tenons-nous-en donc à l'interprétation alexandrine, constatée par les *Scholies* B, E et P, et confirmée par la grammaire comparative: λίμνην ὁ ποιητὴς πᾶν ὕδωρ φησί, νῦν δὲ τὸν Ὠκεανόν.

2. Πολύχαλκον. Il faut prendre cette épithète au propre. Dès que le ciel était une voûte, on devait se figurer cette voûte comme formée d'un métal extrêmement solide. Voyez le vers V, 504 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Ἴν(α)... φαείνοι, *ut luceret*, pour donner de la lumière.

4. Οἱ δέ, alors eux, c'est-à-dire Télémaque et ses compagnons. — Πύλον. C'est Pylos de Messénie, au moins selon l'opinion la plus probable. Elle était située en face de l'île de Sphactérie; et son port, formé par l'embouchure du Pamisus, passe pour être le port même de Navarin. Il y avait deux autres Pylos dans le Péloponnèse, et qui faisaient aussi partie des domaines de Nestor. Mais c'est la Pylos de Messénie qui paraît avoir été la capitale du royaume. — Νηληϊός. Pylos est appelée la ville de Néléc, parce que Néléc, père de Nestor, en avait été le fondateur. *Scholies* B, E, H, M et T: Νηληϊὸς μαχρασάμενος μετὰ

Ἴξον· τοὶ δ' ἐπὶ θινὶ θαλάσσης ἱερὰ ῥέζον, 5
 ταύρους παμμέλανας, Ἐνοσίχθονι κυανοχαίτη.
 Ἐννέα δ' ἔδραι ἔσαν, πεντακόσιοι δ' ἐν ἑκάστῃ
 εἶατο, καὶ προὔχοντο ἑκάστοθι ἑννέα ταύρους.
 Εὖθ' οἱ σπλάγχχνα πάσαντο, θεῶ δ' ἐπὶ μηρί' ἔκηαν,
 οἱ δ' ἰθὺς κατὰγοντο, ἰδ' ἰστία νηὸς εἴσης 10
 στεῖλαν αἰράντες, τὴν δ' ὥρμισαν, ἐκ δ' ἔβαν αὐτοί·
 ἐκ δ' ἄρα Τηλέμαχος νηὸς βαῖν', ἤρχε δ' Ἀθήνη.
 Τὸν προτέρη προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Τηλέμαχ', οὐ μὲν σε χρὴ ἔτ' αἰδοῦς, οὐδ' ἡδαιόν·

Παλίου, ἐξ Ἰωλκοῦ ἦκεν εἰς Μεσσήνην, καὶ τὴν Πύλον ἔκτισε, Μεσσηνίων χώρων παρασχόντων. Ἰστορεῖ Ἑλλάνικος.

5. Ἴξον, d'après la théorie alexandrine, est un imparfait, le futur ἴξω étant pris comme un second présent du verbe ἴκω. Voyez la note du vers II, 388. — Τοί, eux, c'est-à-dire les Pyliens.

6. Ἐνοσίχθονι. L'épithète habituelle de Neptune tient lieu ici de son nom même.

7. Ἐννέα δ' ἔδραι ἔσαν. Dans l'*Iliade*, II, 591-594, Nestor est cité comme roi de neuf villes; et c'est pour cela, disait-on, qu'il y a ici neuf groupes de gens assis, c'est-à-dire de convives. *Scholies* H, M et Q: ἐπεὶ ἑννέα πόλεις ἤρχεν ὁ Νέστωρ. D'autres supposaient que Pylos avait neuf quartiers. *Scholies* E, P et S: ἑννέα συνέδρια ἦν, διὰ τὸ ἑννεάπολιν εἶναι τὴν Πύλον. Selon d'autres enfin, la division par neuf symbolisait les années pleines qu'avait duré le siège de Troie. *Scholies* S: ἡ ἀπὸ τοῦ ἑννέα ἐστὶ ταλαιπωρεῖσθαι εἰς τὴν Τροίαν. Il est probable que le nombre des groupes était déterminé par quelque superstition relative au chiffre 9. — Πεντακόσιοι. Ancienne variante, πεντηκόσιοι. Cette orthographe a été rejetée par Aristarque et par Hérodiens. *Scholies* H, M, Q et S: οὕτως διὰ τοῦ α τὸ πεντακόσιοι Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός.

8. Προὔχοντο. Ancienne variante, προὔθεντο, leçon rejetée par Aristarque.

9. Σπλάγχχνα πάσαντο, *vulgo* σπλάγχχν' ἑπάσαντο. Ancienne variante, σπλάγχχν' ἑδάσαντο. Voyez la note du vers I, 464 de l'*Iliade*.

10. Οἱ, eux, c'est-à-dire Télémaque et ses compagnons. — Κατὰγοντο, ὀ(ῖ)ς. D'a-

près les *Scholies* H et M, Aristarque écrivait κάταγον, τοὶ ὀ(ῖ)ς, et c'est Hérodiens qui a fait prévaloir la vulgate: Ἀρίσταρχος κάταγον· εἴτα τοὶ δ' ἰστία. ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς κατὰγοντο. τὸ ὁμοιον καὶ ἐπὶ τοῦ, Νέξον καὶ προτίθεντο, ἰδὲ κρία πολλὰ ὀατῖντο (I, 412). La leçon attribuée à Aristarque est si mauvaise, qu'on peut croire qu'il y a ici quelque erreur de nom. Il est impossible de voir aucun rapport entre le vers I, 412 et cet exemple-ci. Là le bon sens demande deux sujets distincts; ici il n'y en a qu'un. On a vu d'ailleurs que là Hérodiens était en parfait accord avec Aristarque, et qu'il lisait, au vers I, 412, non pas προτίθεντο, ἰδὲ, mais πρότιθεν, τοὶ δέ. Les scholiastes, en ne distinguant point les deux cas l'un de l'autre, ont embrouillé les notes alexandrines, et prêté aux deux illustres critiques des contradictions qui n'existent pas. Voyez les notes sur le vers I, 412.

11. Στίλαν. Zénodote écrivait στίσαν. Mais, comme le faisait remarquer Aristarque, le verbe στίσαι donne une idée fautive, appliqué à l'opération dont il s'agit. On ne secoue point les voiles quand on les cargue, mais plutôt quand on les déploie. *Scholies* H, M, Q, R et T: τότε δὲ στίουσιν ὅτε θέλουσι χαλάσαι τοὺς ἄρμινον. — Τὴν, *illam*, c'est-à-dire *navem*: le navire.

12. Χρή. Ancienne variante, χρσί(α), sous-entendu ἰστί: même sens. — Οὐδ' ἡδαιόν, *ne tantillum quidam*, pas même le moins possible. On ne trouve jamais, chez Homère, l'adjectif ἡδαιός ni l'adverbe ἡδαιόν qu'après οὐδ(ῖ)ς. Il est donc assez probable que l'η qui commence le mot n'est autre chose que la finale de οὐδῖ,

τοῦκενα γὰρ καὶ πόντον ἐπέπλως, ὄφρα πύθῃαι 15
πατρός, ὅπου κύθε γαῖα, καὶ ὄντινα πότμον ἐπέσπεν.
Ἄλλ' ἄγε νῦν ἰθὺς κίε Νέστορος ἵπποδάμοιο·
εἶδομεν ἦντινα μῆτιν ἐνὶ στήθεσσι κέκευθεν.
Δίσσεσθαι δέ μιν αὐτός, ὅπως νημερτέα εἴπῃ·
ψεῦδος δ' οὐκ ἔρεε· μάλα γὰρ πεπνυμένος ἐστίν. 20
Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤδα·
Μέντορ, πῶς τ' ἄρ' ἴω, πῶς τ' ἄρ προσπύζομαι αὐτόν;
Οὐδέ τί πω μῦθοισι πεπεύρημαι πυκνοῖσιν·
αἰδώς δ' αὖ νέον ἄνδρα γεραίτερον ἐξερέεσθαι.

qu'Homère avait prise comme longue. C'est ce que pensaient Aristarque et son école; mais ils ont laissé la question indécidée. *Scholies* H, M et Q : ἀδελον πότερον ἐκ συναλοιφῆς ἐστὶ τὸ η, ἢ τοῦ ἡβαιόν τρισυλλάβου· οἱ δὲ νεώτεροι βαιόν φασι. L'écriture ancienne était ΟΑΕΒΑΙΟΝ, qu'on pouvait lire de plusieurs manières. La transcription la plus correcte était, ce semble, οὐ δὴ βαιόν, et je crois que les Alexandrins, en admettant la forme ἡβαιός, ont introduit dans la nomenclature grecque un terme absolument inutile. — Je rappelle que δέ et δὴ, pour Homère, c'est tout un, et que l'écriture οὐδέ en un seul mot n'est qu'une convention arbitraire, ou, si l'on veut, qu'une habitude prise d'après les exigences de la langue raffinée des Attiques.

15. Ἐπέπλως est la seconde personne de l'imparfait de l'indicatif de ἐπιπλώμι, le même que ἐπιπλώω (naviguer sur).

16. Κύθε est pour ἐκυθε, c'est-à-dire ἐκρυθεν αὐτόν : le couvrait, c'est-à-dire l'a enseveli. — Ἐπέσπεν. Ancienne variante ἐπέσπα, détestable correction de quelque glossographe. Voyez la note sur le vers II, 359 de l'*Illiade*. Dans les textes non accentués, il y avait confusion d'écriture entre certains temps de ἐπέπω et de ἐπισπάω. Mais πότμον ἐπισπᾶν ne donne pas de sens raisonnable. Le verbe homérique, dans cette périphrase de mourir, est certainement ἐπέπειν (*oppetere*, atteindre).

17. Ἄλλ' ἄγε νῦν. Ancienne variante, ὄφρα τάχιστα, qu'on ne pouvait expliquer qu'en faussant le sens de ὄφρα. — Ἰθὺς;.... Νέστορος, droit à Nestor. Le génitif ne dépend pas de ἰθὺς. Il marque par lui-

même le but à atteindre; et rien n'est plus fréquent, chez Homère, que son emploi avec un verbe de mouvement. Voyez la note I, 419.

18. Εἶδομεν est au subjonctif, pour εἴδομεν.

19. Δίσσεσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif : ora, prie. — Αὐτός, *vulgo* αὐτόν, mauvaise correction byzantine. *Didyme* (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, αὐτός, οὐκ αὐτόν. — Le vers 19 et le suivant se retrouvent plus loin : 327-328. C'est là seulement que Bekker et Hayman les trouvent bien placés. Ici Bekker les rejette au bas de la page, et Hayman les met entre crochets, sans autre explication que ceci : « These lines are set in the margin by Bekker, and belong more fitly to 327-328. » Bothe avait donné le premier l'exemple de cette athétèse, mais sans la justifier, sinon en disant que les deux vers ne vont pas bien ici, et qu'ils y sont inutiles. Dindorf, Fæsi, Ameis, La Roche ne sont pas de cet avis, et nous pensons comme eux.

22. Προσπύζομαι n'est pas pris dans son sens littéral d'embrasser. Il s'agit simplement de saluer ou d'adresser la parole : *salutabo* ou *alloquar*. Ces deux mots sont ici tout à fait synonymes. Voyez, sur le verbe προσπύσσομαι, la note II, 77.

23. Πεπεύρημαι est dit d'une façon absolue : je me suis exercé, c'est-à-dire je suis habile. Car μῦθοισι est un datif instrumental, ou, selon d'autres, un équivalent de ἐν μῦθοισι, de σὺν μῦθοισι, ce qui revient au même. Le régime de πεπεύρημαι serait un génitif ou un accusatif.

24. Νέον ἄνδρα. Le lemme des *Scholies*

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη· 25
 Τηλέμαχ', ἄλλα μὲν αὐτὸς ἐνὶ φρεσὶ σῆσι νοήσεις,
 ἄλλα δὲ καὶ δαίμων ὑποθήσεται· οὐ γὰρ ὅτω
 οὐ σε θεῶν ἀέκητι γενέσθαι τε τραφέμεν τε.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἠγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη 30
 καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἰχθία βαίνει θεοῖο.

Ἴξον δ' ἐς Πυλίων ἀνδρῶν ἄγυρν τε καὶ ἔδρας,
 ἐνθ' ἄρα Νέστωρ ἦστο σὺν υἱάσιν· ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
 δαῖτ' ἐντυνόμενοι κρέα ὥπτων, ἄλλα τ' ἐπειρον.

Οἱ δ' ὥς οὖν ξείνους ἴδον, ἀθρόοι ἤλθον ἅπαντες, 35
 χερσὶν τ' ἠσπάζοντο καὶ ἐδριάσθαι ἄνωγον.
 Πρῶτος Νεστορίδης Πεισίστρατος, ἐγγύθεν ἐλθὼν,

K et M donne νέω ἀνδρί, et leur note attribue cette leçon à Rhianus : οὕτω γράφουσιν οἱ κατὰ Ῥιανόν. Ce n'est évidemment qu'une correction arbitraire du grammairien-poète, choqué par les deux accusatifs. Mais il n'y a pas d'erreur possible, et personne n'a jamais eu à se demander quel était ici le sujet, et quel était le régime.

27-28. Οὐ γὰρ ὅτω οὐ. La seconde négation insiste avec force sur la première ; et c'est à tort que les traducteurs négligent de la rendre. Minerve dit : « Car je ne crois pas, non certes je ne crois pas. »

31. Ἄγυριν. Ancienne variante, ἀγορήν, terme impropre, puisque c'est ici une fête religieuse, et non une assemblée politique. — Ἄγυρν τε καὶ ἔδρας est un ἔν δια δύοιν. La réunion et les sièges, c'est la réunion sur des sièges, c'est-à-dire les convives assis.

33. Κρέα ὥπτων, vulgo κρέα τ' ὥπτων. Bekker, Ameis et La Roche : κρεατ' ὥπτων. La vulgate est impossible ; car l'α de κρέα est long, et ne peut devenir bref que devant une voyelle. Mais κρεατ(α) est fort admissible. — Ἄλλα, sous-entendu κρέα : d'autres pièces de viande. — Ἐπειρον, ils perçaient, c'est-à-dire ils embrochaient. Le mot ὀβελοῖσι, sous-entendu ici, est exprimé ailleurs. Ainsi, par exemple, *Iliade*, 468 : ὀβελοῖσιν ἔπειραν. Ces pièces qu'on embrochait allaient ensuite au feu, près de celles qui rôtissaient, ou y remplaçaient les viandes déjà rôties.

34. Οἱ, eux, c'est-à-dire les Pyléens, et particulièrement Nestor et ses fils. La curiosité a fait lever tous les convives ; et Homère est bien dans le vrai quand il dit : ἀθρόοι ἤλθον ἅπαντες.

36. Πεισίστρατος. Dans l'*Iliade*, ce fils de Nestor n'est point nommé. Il n'était qu'un enfant à la mamelle quand son père partit pour le siège de Troie. Voyez la note IV, 200-201. — Les enstatiques demandaient pourquoi c'est Pisistrate qui fait les honneurs du festin aux deux étrangers. Les Iytiques répondaient : « C'est parce qu'il est de l'âge de Télémaque, et que les jeunes gens sont naturellement attirés les uns vers les autres. » Ils citaient le proverbe grec qui constate cette affinité naturelle. *Scholies* M : πρῶτος δ' ὁ Πεισίστρατος, διὰ τὸ ἰσῆν τὸν Τηλέμαχον ἰσῆλιν αὐτῷ ὄντα. *Scholies* E : παροιμία ἐστὶν ἡ λέγουσα, ἥλιε ἥλιχα τέρπει. Il vaut mieux dire, comme font d'autres anciens, que Pisistrate obéit à l'instinct généreux de la jeunesse. Mentor eût-il été seul, le fils de Nestor aurait agi de même. *Scholies* M et Q : παρῆται γὰρ τοῖς ἀγαθοῖς τῶν νέων προλαμβάνειν τοῦ λοιποῦ ταῖς ἀγαθοεργίαις καὶ προπατεύεσθαι τὴν φιλοτιμίαν. Remarquez d'ailleurs que Pisistrate prend la main de Mentor en même temps que celle de Télémaque, et que c'est au vieillard qu'il va adresser la parole. Il sait que Nestor pratique l'hospitalité, et que cet empressement à courir au-devant des deux étrangers est conforme aux senti-

ἀμφοτέρων ἔλε χεῖρα, καὶ ἔδρυσεν παρὰ δαίτι
 κώεσιν ἐν μαλακοῖσιν, ἐπὶ ψαμάθοις ἀλήησιν,
 πὰρ τε κασιγνήτῳ Θρασυμήδεϊ καὶ πατέρϊ ᾧ·
 δῶκε δ' ἄρα σπλάγχχνων μοίρας, ἐν δ' οἶνον ἔχευεν 40
 χρυσείῳ δέπαϊ· δειδισκόμενος δὲ προσηύδα
 Παλλὰδ' Ἀθηναίην, κούρην Διὸς αἰγιόχοιο·

Εὖχεο νῦν, ὦ ξεῖνε, Ποσειδάωνι ἀνακτι·
 τοῦ γάρ καὶ δαίτης ἤντησάτε δεῦρο μολόντες.
 Αὐτὰρ ἐπὴν σπέσιος τε καὶ εὖξαι, ἧ θέμις ἐστίν, 45

ments de son père. Il est le porte-voix spontané de Nestor, voilà tout. Le vieux roi, grâce à ce bon office, n'a point à se lever de son siège, et attend sans se déranger que Mentor et Télémaque viennent s'asseoir près de lui.

39. Θρασυμήδεϊ. Thrasymède, sans être un des grands héros de la guerre de Troie, figure avec honneur dans plusieurs des scènes de l'*Iliade*. Nestor, qui avait sept fils, n'en avait emmené que deux avec lui en Troade, les deux aînés, Thrasymède et Antilochus. Antilochus, l'ami d'Achille, avait péri de la main de Memnon, peu de temps après les événements racontés dans l'*Iliade*. Nestor dit lui-même plus bas, vers 441, qu'Antilochus est resté dans les plaines de Troie. C'est ce qui explique pourquoi il ne figure point ici. Les autres fils de Nestor seront mentionnés aux vers 413-414. Ils n'ont d'ailleurs aucune illustration personnelle, et leurs noms sont tout ce qu'on sait d'eux : Échéphron, Persée, Stratus, Arétus.

40. Σπλάγχχνων μοίρας. Les convives, dans tout festin sacré, commençaient par manger le cœur, les poumons et le foie des victimes, ou tout au moins par y goûter (πάσασθαι). Après les entrailles, on mangeait la chair proprement dite. Ce qu'on brûlait en offrande se bornait à peu de chose : des os de cuisse couverts de graisse (μῆρια), quelques morceaux crus (ὠμά), rarement des cuisses entières (μυρούς), jamais un animal entier. Voyez l'*Iliade*, I, 40, 460-461, 464, et les notes sur ces vers.

41. Χρυσείῳ δέπαϊ. Ancienne variante, χρυσίῳ ἐν δέπαϊ. Didyme (*Scholies* K et M) : χωρὶς τοῦ ἐν αἰ Ἀριστάρχου καὶ σχεδὸν ἅπασαι. — Δειδισκόμενος, allon-

geant le bras, c'est-à-dire tendant vers Mentor la coupe pleine. Il ne s'agit pas ici de boire à la santé des deux hôtes; et le vers 51 montre bien que Pisistrate n'a pas bu. Les vers 45-47 n'ont même aucun sens, avec l'interprétation vulgaire de δειδισκόμενος (*propinans*, portant une santé). Le verbe δειδίσκομαι n'est qu'une forme développée de δεικνύμαι, dont le participe δεικνύμενος signifie, *Iliade*, IX, 196, tendant la main. On a vu dans l'*Iliade*, IV, 3-4, δειπάσσει δειδέχα(ο), et, XV, 86, δεικνώνοντο δειπάσσειν. Ces exemples justifient le sens que nous donnons à δειδισκόμενος. — Les anciens rattachaient δειδίσκομαι à δέχω, δέχομαι, mais en prenant δέχομαι comme synonyme de δεξιόμαι, ce qui revient ici à la même idée qu'en identifiant δειδισκόμενος à δεικνύμενος. Voyez les notes sur les vers de l'*Iliade* plus haut cités.

44. Καὶ δαίτης. C'est bien à tort que les traducteurs ne tiennent point compte de καί. Les deux étrangers doivent des actions de grâces à Neptune, comme voyageurs sur mer; et leur qualité de convives du dieu est une raison de plus pour qu'ils n'oublient pas de remplir leur devoir envers ce dieu.

45. Ἡ, *vulgo* ῥ. Notre vulgate est une leçon ancienne, et il n'y a aucune différence au fond pour le sens. Nicanor lisait ῥ, car il dit qu'on peut, si l'on veut, mettre un point après εὖξαι. Or c'est avec ῥ seulement que cette ponctuation semble possible; car ἧ θέμις ἐστίν n'est point un commencement de phrase. L'orthographe d'Aristarque est la plus naturelle des deux, et c'est celle qu'ont adoptée tous les derniers éditeurs d'Homère.

δὸς καὶ τούτῳ ἔπειτα δέπας μελιηδέος οἶνου
 σπείσαι, ἐπεὶ καὶ τοῦτον ὄτομαι ἀθανάτοισιν
 εὐχεσθαι· πάντες δὲ θεῶν χατέουσ' ἀνθρωποι.
 Ἀλλὰ νεώτερός ἐστιν, ὀμηλικὴ δ' ἐμοὶ αὐτῷ.
 τοῦνεκα σοὶ προτέρῳ δώσω χρύσειον ἄλειςον.

50

Ὡς εἰπὼν ἐν χειρὶ τίθει δέπας ἡδέος οἶνου·
 χαῖρε δ' Ἀθηναίη πεπνυμένῳ ἀνδρὶ δικάῳ,
 οὔνεκά οἱ προτέρῃ δῶκε χρύσειον ἄλειςον.
 Αὐτίκα δ' εὐχετο πολλὰ Ποσειδάωνι ἄνακτι·

Κλυθι, Ποσειδάων γαίηοχε, μῆδὲ μεγάρης
 ἡμῖν εὐχομένοισι τελευτῆσαι τάδε ἔργα.
 Νέστορι μὲν πρόωιστα καὶ υἱάσι κῦδος ὕπαζε·
 αὐτὰρ ἔπειτ' ἄλλοισι δίδου χάριεσσιν ἀμοιβήν
 σύμπασιν Πυλίοισιν ἀγακλειτῆς ἑκατόμβης.
 Δὸς δ' ἔτι Τηλέμαχον καὶ ἐμὲ πρήξαντα νέεσθαι,
 οὔνεκα δεῦρ' ἰκόμεσθα θοῇ σὺν νηϊ μελαίνῃ.

55

60

46. Τούτῳ. A celui-ci. Pisistrate montre Télémaque.

47. Σπείσαι, comme ὥστε σπείσαι : *ad libandum*, pour faire des libations. — ὄτομαι équivalent à οἶμαι ἀγαθὸν εἶναι, οἶμαι πρέπειν : je crois qu'il convient. C'est aussi le sens de notre locution *m'est avis*, laquelle est une traduction littérale de ὄτομαι.

49. Ὀμηλική, comme ὀμηλιξ. C'est l'abstrait pour le concret. Voyez l'*Iliade*, III, 76. Mais, dans ce dernier passage, le mot a le sens du pluriel. — (Δε) est explicatif, et il équivalent à γάρ.

50. Τοῦνεκα σοί. Zénodote, τοῦνεκά σοι. Autre variante antique, τοῦνεκά σοι. Hérodien dit qu'il faut écrire σοί avec l'accent. *Scholies* H, M et Q : ἐχρῆν ὀρθοτονεῖν τὴν σοί. Quant au toi de Zénodote, on voit, par les termes de la scholie, qu'Hérodien le trouve impropre ; mais la scholie est tronquée, et il n'est pas facile de dire en quoi Zénodote a péché. La Roche pense qu'à la rigueur toi peut se défendre. Mais ce n'était sans doute qu'une correction de fantaisie, et il est probable que les textes des villes donnaient τοί, et non τοί. Cela suffit pour justifier la con-

damnation portée contre toi par Aristarque et son école.

51. Χεῖρὶ, *vulgo* χερσὶ. Je rétablis, comme La Roche, la leçon d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque. Une main suffit pour recevoir la coupe.

52. Δικάειρ, juste, c'est-à-dire faisant honneur à qui de droit, tenant compte des prérogatives de l'âge.

53. Μῆδὲ μεγάρης, *neque invidens*, et ne refuse point.

54. Ἡμῖν εὐχομένοισι dépend de τελευτῆσαι, et non de μεγάρης, lequel se construit avec l'accusatif de la chose et le génitif de la personne. — Τάδε ἔργα, ces choses-ci, c'est-à-dire les vœux que j'ai exprimés.

58-59. Ἀμοιβήν.... ἀγακλειτῆς ἑκατόμβης. Les Pyliens ont fait au dieu une fête splendide. Le dieu leur doit donc, en retour, quelque preuve signalée de satisfaction.

60. Πρήξαντα se rapporte successivement aux deux sujets, et il équivalent ainsi à πρήξαντας.

61. Οὔνεκα est pour τὸ οὐ ἔνεκα : *il-lud cuius gratia*, l'entreprise au sujet de laquelle.

ᾯς ἄρ' ἔπειτ' ἤρᾱτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα ·
δῶκε δὲ Τηλεμάχῳ καλὸν δέπας ἀμφικύπελλον.

ᾯς δ' αὐτως ἤρᾱτο Ὀδυσσεύς φίλος υἱός.

Οἱ δ' ἔπει ὥπτησαν κρέ' ὑπέρτερα καὶ ἐρύσαντο, 65
μοῖρας δασσάμενοι δαίνυντ' ἐρικυδέα δαῖτα.

Αὐτὰρ ἔπει πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
τοῖς ἄρα μύθων ἤρχε Γερήνιος ἱππότη Νέστωρ ·

Νῦν δὲ κάλλιόν ἐστι μεταλλῆσαι καὶ ἐρέσθαι
ξείνους, οἵτινές εἰσιν, ἔπει τάρπησαν ἐδωδῆς. 70

ᾯ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ ; Πόθεν πλεῖθ' ὕγρὰ κέλευθα ;

62. Καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα, et elle-même accomplissait tout (ce qu'elle avait demandé à Neptune). En sa qualité de déesse, et de déesse de premier ordre, Minerve n'a besoin de personne pour que ses vœux deviennent des réalités. Elle a parlé comme devait parler l'homme dont elle a pris la figure ; mais elle n'a que faire d'attendre le bon plaisir de Neptune. Eustathe : ὅτι ἐπὶ τοῦ προσποιουμένου μὲν εὐχεσθαι τι, δυναμένου δὲ ποιεῖν αὐτῷ εὐχεται οἰκεῖον τὸ, ᾯς ἄρ' ἔπειτ' ἤρᾱτο, καὶ αὐτὴ πάντα τελεύτα.

63. Ἀμφικύπελλον, à double godet. Voyez dans l'*Iliade*, I, 584, la note sur ce mot.

65. Κρέ' ὑπέρτερα est dit par opposition à σπλάγχνα. Ce sont les chairs proprement dites, et non plus les viscères. Il s'agit surtout des chairs du dos, des filets ; et l'épithète ὑπέρτερα peut être prise, si l'on veut, dans son sens littéral. Didyme (*Scholies* V) : τὰ ὑπέρτερα καὶ μείζονα ἔχοντες τῶν ἔνδον. ἔστιν οὖν νωτιαία ταῦτα γὰρ ὑπερέχει τῶν λοιπῶν κρεῶν. Il y a une autre explication antique de ὑπέρτερα. *Scholies* B, H et Q : ἡ τὰ ὑπεράνω τοῦ πυρός. Mais les σπλάγχνα, qui ont fourni le premier service, avaient été en haut du feu, puisqu'on ne mangeait que les chairs rôties. Il n'y aurait plus alors de distinction exprimée.

67. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 469 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

68. Τοῖς ἄρα μύθων.... On a vu ce vers, *Iliade*, X, 205, sauf la variante τοῖσι δέ, au lieu de τοῖς ἄρα. — Ici, dans les *Scholies*, il y a une note sur Γερήνιος et

une sur ἱππότη. La première épithète est interprétée de la même façon que nous l'avons expliquée dans l'*Iliade*, II, 336. Q et V : κατὰ μὲν Ἡσίοδον, ὁ ἐν Γερήνῳ ἀνατραφεῖς. Mais le commentateur ne s'en tient point à cette tradition, car il ajoute qu'il vaut mieux voir dans l'épithète un titre d'honneur : κρεῖσσον δὲ ἀποδιδόναι ὁ ἔντιμος, κατὰ τὸ γένος. Dans ce cas, le mot devrait s'écrire sans majuscule. Mais on a raison, ce semble, de préférer une explication autorisée par les récits de l'époque héroïque. Nestor, d'après ces récits, avait été élevé à Gérénia en Messénie, et voilà comment il n'avait pas péri dans le massacre des siens, à la prise de Pylos par Hercule. — Quant au mot ἱππότη pour ἱππότης, c'est une forme archaïque ; et, comme cette forme s'était conservée dans certains dialectes grecs, c'est à ces dialectes, disait-on, qu'Homère l'avait empruntée. *Scholies* P : Εὐδαίμων ὁ Πηλουσιώτης εἶναι λέγει Μακεδονικόν, οἱ δὲ Αἰολικόν. Il vaut mieux dire que l'ancien ionien avait conservé, au moins dans l'usage poétique, une partie de la langue antérieurement parlée. Le nominatif en α est aussi légitime, pour Homère, à la première déclinaison, que peut l'être le nominatif en ης. Voyez ἡκύτα pour ἡκύτης, *Iliade*, VII, 384.

71. Πλεῖθ' ὕγρὰ κέλευθα. La préposition est souvent omise avec les verbes neutres qui marquent un mouvement. On dit, en latin, *currere aquor*. Nous disons nous-mêmes *courir la mer*. Boileau, *Satires*, VIII, 74 : « Pour *courir l'Océan* de l'un à l'autre bout. »

Ἦ τι κατὰ πρῆξιν, ἢ μαψιδίως ἀλλάγηθε,

72-74. Ἦ τι κατὰ πρῆξιν... Ces trois vers, ainsi que le précédent, se retrouvent textuellement, IX, 262-266, quand Polyphème questionne Ulysse à son arrivée en Sicile. Suivant Aristophane de Byzance, ils ne sont bien à leur place que dans la bouche de Nestor, excepté le premier des quatre, la question banale. En effet, qu'importe à Polyphème qu'Ulysse voyage sans but ou non ? et comment cet anthropophage, dans son île où les hommes ne sont que des épaves jetées par la tempête, a-t-il seulement l'idée de ce que c'est qu'un pirate ? *Scholies* H, M, Q et R : τοὺς μετ' αὐτὸν (le vers 74) τρεῖς στίχους ὁ μὲν Ἀριστοφάνης ἐνθάδε σημαιοῦται τοῖς ἀστερίσχοις, ὅτε δὲ ὑπὸ τοῦ Κύκλωπος λέγονται, καὶ ὀδυσσεύς τοις ἀστερίσχοις παρατίθῃσιν, ὥς ἐντεῦθεν μετενηγμένων τῶν στίχων. πόθεν γὰρ τῷ Κύκλωπι ληστῶν ἐννοία ἢ, στωμυλλομένῳ φάναι· οἱ τ' ἀλὼνται Ψυχὰς παρθέμενοι κακὸν ἄλλοδαμοῖσι φέροντας. Aristarque, au contraire, pense qu'il n'y a qu'un cyclope qui puisse adresser à des étrangers cette question grossière : « Êtes-vous des pirates ? » Il n'y a rien, dans la tenue de Mentor et de Télémaque, qui puisse donner à Nestor un pareil soupçon. Cependant il ne faut pas dire, comme on le fait, qu'eux yeux d'Aristarque les vers 72-74 étaient interpolés. Non ; il accusait seulement le poète d'inadvertance, et il lui pardonnait d'avoir mis dans la bouche de Nestor des paroles incongrues. Ce n'est pas, selon Aristarque, le seul exemple de questions hors de propos qu'on puisse relever chez Homère : « Mais il faut, dit-il, pardonner au poète de n'être pas toujours un logicien bien rigoureux. » *Scholies* H, M, Q et R : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος οἰκειότερον αὐτοὺς (τοὺς τρεῖς στίχους) τετάχθαι ἐν τῷ λόγῳ τοῦ Κύκλωπος φησιν· οὐδὲ γὰρ νῦν οἱ περὶ Τηλέμαχον ληστρικὸν τι ἐμφαίνουσι. δοτέον δὲ, φησί, τῷ ποιητῇ τὰ τοιαῦτα. καὶ γὰρ αὖν αὐτὸν (τὸν Κύκλωπα) παράγει εἰδὸτα· Ἀλλὰ μοι εἰφ', ὅκη ἔσχεις ἰὼν εὐεργέα νῆα (IX, 460)· καὶ συνήσιν (ὁ Κύκλωψ) Ἑλληνίδα φωνήν. — Le jugement d'Aristarque sur l'inconvenance de la question de Nestor n'est point fondé en raison. Remarquez que les pirates dont parle Nestor ne sont pas des pirates proprement dits,

mais des corsaires. Ce n'est pas sur tout le monde indistinctement qu'ils exercent leurs déprédations, mais sur des étrangers, sur des ennemis : κακὸν ἄλλοδαμοῖσι φέροντας. On comprend qu'aucune idée d'infamie ne fût attachée à l'idée d'un pareil métier, dans un pays divisé en populations si diverses, et dans un temps où la concorde était loin de régner entre elles. Les Grecs de l'époque héroïque étaient, pour les brigandages de mer, dans ces principes que César, *Guerre des Gaules*, VI, 24, signale chez les Germains au sujet des brigandages de terre : « Latrocinia nullam habent infamiam, quæ extra fines cujusque civitatis fiunt. » On peut même dire que tous les peuples imparfaitement civilisés en sont là aujourd'hui même encore. Les Romains ont mis des siècles à créer un mot pour distinguer un étranger d'un ennemi : *hostis* signifiait à la fois l'un et l'autre. — Pour revenir aux vers qui chagrinaient Aristarque, je ne connais que Payne Knight, parmi les modernes, qui les ait condamnés. Il les supprime ici ; mais il les a laissés au chant neuvième. Je serais plutôt de l'avis d'Aristophane de Byzance ; mais je crois qu'il n'y a rien à ôter nulle part, et qu'il faut, dans les deux passages, laisser à Homère sa naïve formule. Dugas Montbel semble approuver Payne Knight ; mais il ne se prononce pas formellement. — En définitive, les vers 72-74 n'offrent aucune difficulté sérieuse. Il suffit qu'on tienne compte des temps et des lieux pour amnistier le poète. *Scholies* M : ἰστέον ὡς οὐκ ἄδοξον ἦν τὸ λησταῦειν παρὰ τοῖς παλαιοῖς, ἀλλ' ἐνδοξον. εἰ γὰρ ἄδοξον ἦν, οὐκ ἂν εἰς μέσον αὐτοῖς τοῦτο προήγαγε φίλοις οὔσι. Cette excellente réflexion est de Didyme. Mais Didyme ne fait là que répéter, sous une autre forme, ce que Thucydide, I, 5, avait écrit avant lui, et précisément d'après les mœurs que constatent la question de Nestor et celle de Polyphème.

72. Κατὰ πρῆξιν, *ob negotium*, pour une affaire, c'est-à-dire ayant une affaire en un lieu déterminé, soit pour le trafic ou pour tout autre objet. — Μαψιδίως, *temere*, sans but fixe, c'est-à-dire naviguant pour naviguer, et, d'après le sens du contexte, écumant la mer. *Scholies* P

οἶά τε λῆϊστῆρες, ὑπεῖρ ἄλλα, ὅλ' τ' ἀλῶνται
ψυχὰς παρθέμενοι, κακὸν ἄλλοδαποῖσι φέροντες ;

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦῤα
θαρσύνσας· αὐτὴ γὰρ ἐνὶ φρεσὶ θάρσος Ἀθήνη
θῆχ', ἵνα μιν περὶ πατὴρ ἀποικοιμένοιο ἔροιτο
[ἤδ' ἵνα μιν κλέος ἐσθλὸν ἐν ἀνθρώποισιν ἔχησιν].

Ἦ Νέστορ Νηληϊάδῃ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
εἴρειαι ὀπποθεν εἰμέν· ἐγὼ δέ κέ τοι καταλέξω. 80
Ἡμεῖς ἐξ Ἰθάκης Ἵπονητοῦ εἰληλούθμεν·
πρῆξις δ' ἦδ' ἰδίῃ, οὐ δῆμιος, ἦν ἀγορεύω.
Πατὴρ ἐμοῦ κλέος εὐρὺ μετέρχομαι, ἦν που ἀκούσω,
δίου Ὀδυσσεὺς ταλασίφρονος, δν ποτὲ φασιν

et Q : οὐκ ἔχοντες σκοπὸν εἰς τήνδε τὴν
πῶλιν καὶ εἰς τήνδε ἀπαλεῖν, ἀλλ' ἀπλῶς
περὶ μενοί.

73. Οἱ τ(ε), *vulgo* τοῖς(ε). Je rétablis la
leçon d'Aristarque, unanimement consta-
tée par les *Scholies* H, M, Q et R. Voyez
plus haut, dans la note sur les vers 72-74,
la première citation de ces *Scholies*. C'é-
tait aussi la leçon de Didyme; car c'est de
Didyme évidemment que proviennent les
renseignements critiques sur l'opinion d'A-
ristarque. On ne peut guère douter que
τοῖς(ε) ne soit une correction byzantine,
destinée à faire disparaître l'hiatus appa-
rent α-οι. Je dis hiatus apparent, car il n'y
a point heurt de voyelles là où il y a dia-
stole, et α est séparé de οι par une vir-
gule. D'ailleurs, même sans diastole, α-οι,
d'après la doctrine d'Aristarque, ne serait
pas un hiatus, puisque l'esprit rude a la
valeur d'une consonne. Voyez οὐ ἔθεν,
Iliade, I, 414, et la note sur cette ortho-
graphe d'Aristarque, mal à propos changée
par les Byzantins en οὐχ ἔθεν.

74. Ψυχὰς παρθέμενοι, *animas soliti
objectare*, faisant métier d'exposer leurs
vies. *Scholies* M : εἰς κίνδυνον παραβα-
λόντες τὰς ἑαυτῶν ψυχὰς. On doit tenir
compte du sens de l'aoriste, qui indique
l'habitude; et *animas objectantes* est une
traduction insuffisante.

77. Μιν, lui, c'est-à-dire Nestor.

78. Ἦδ' ἵνα μιν... Ce vers, qu'on a
vu, I, 95, n'a aucun titre à figurer ici, où
il est dénué de tout sens raisonnable. Il

n'y a pas un éditeur, depuis Wolf, qui ne
l'ait traité comme une absurde interpola-
tion. D'ailleurs il n'est pas mentionné dans
les *Scholies*, et il manque dans la plupart
des manuscrits.

81. Ἵπονητοῦ, *sub Neio (sita)*, située
sous le mont Néion. On a vu, I, 486, que
le port d'Ithaque était abrité par cette
montagne et par ses forêts : ὑπὸ Νηῖω
ὕληεντι. Homère, *Iliade*, VI, 386, après
avoir dit que Thébé des Cilices était située
sous le Placus couvert de bois, se sert d'un
adjectif semblable à Ἵπονητός, pour ré-
péter sa pensée : Θηβὴ Ἵποναχίῃ.

82. Ἰδίῃ est opposé à δῆμιος. C'est en
qualité de fils d'Ulysse que Télémaque
cherche des nouvelles, et non pas comme
chargé par le peuple d'Ithaque de s'enqué-
rir de ce qu'est devenu le roi. — Au lieu
de οὐ δῆμιος, Aristophane de Byzance li-
sait, ἐκδήμιος. Avec cette leçon, Téléma-
que dirait : « C'est une affaire à moi toute
personnelle qui m'a fait quitter mon pays. »
Mais l'antithèse est plus naturelle, et sur-
tout bien plus expressive. Télémaque n'a
pas besoin de dire qu'il a quitté son pays ;
et πρῆξις ἦδ' (ε) signifie proprement, *l'af-
faire qui m'amène ici*.

83. Πατὴρ ἐμοῦ.... Construisez : με-
τέρχομαι ἦν ἀκούσω που κλέος ἐμοῦ
πατὴρ (δ' ἐστίν) εὐρὺ. *Scholies* B, M et
Q : ἐρχομαι, φησὶν, ἦν πῶς σήμερον ἀκούσω
περὶ τοῦ ἐμοῦ πατρός. L'épithète εὐρὺ
n'est pas un simple ornement poétique;
car plus la renommée d'Ulysse est étén-

σὺν σοὶ μαρνάμενον Τρώων πόλιν ἐξαλαπάξει. 85
 Ἄλλους μὲν γὰρ πάντας, ὅσοι Τρωσὶν πολέμιζον,
 πευθόμεθ', ἥχι ἕκαστος ἀπώλετο λυγρῷ ὀλέθρῳ.
 κείνου δ' αὖ καὶ ὀλεθρον ἀπευθέα θῆκε Κρονίων.
 Οὐ γάρ τις δύναται σάφα εἰπέμεν ὀππότε δλωλεν.
 εἴθ' ὅγ' ἐπ' ἡπείρου δάμη ἀνδράσι δυσμενέεσσιν, 90
 εἶτε καὶ ἐν πελάγει μετὰ κύμασιν Ἀμφιτρίτης.
 Τοῦνεκα νῦν τὰ σά γούναθ' ἱκάνομαι, αἱ κ' ἐθέλησθα
 κείνου λυγρὸν ὀλεθρον ἐνισπεῖν, εἴ που ὀπωπας
 ὀφθαλμοῖσι τεοῖσιν, ἧ ἄλλου μῦθον ἄκουσας
 πλαζομένου· πέρι γάρ μιν οἷζυρόν τέκε μήτηρ. 95

due, plus Télémaque a de chances de trouver quelqu'un qui le renseigne sur le sort de son père. Si Ulysse n'était qu'un mortel obscur, l'entreprise de Télémaque courrait risque d'être sans nul résultat.

85. Σὺν σοὶ μαρνάμενον. Les anciens ont remarqué cette aimable flatterie adressée à l'amour-propre du vieillard. *Scholies* B, M et Q : τοῦτό φησι θεραπείων τὸν γέροντα λίαν. Nestor et Ulysse, au siège de Troie, avaient souvent travaillé d'intelligence; mais Ulysse avait joué, surtout à la fin de la guerre, un bien plus grand rôle que Nestor. L'expression dont se sert Télémaque met sur la même ligne les deux héros. Car il ne faut point exagérer, comme le faisaient quelques-uns, la portée du compliment, et dire que Télémaque réduit son père à n'avoir été qu'un aide de Nestor, une sorte de Ménélaos de cet autre Idoménée. Nestor se serait récrié d'un tel excès de langage. Mais Télémaque ne dit rien qui dépasse les bornes.

87. ἥχι, *vulgo* ἥχι. Il ne faut point d'iota souscrit. Voyez, *Iliade*, I, 607, la note sur ce mot. Ici les *Scholies* H et M confirment et complètent la raison de l'orthographe aristarchienne : Ἀρίσταρχος δὲ τὸ ἥχι ἀνευ τοῦ ι φησι, καθάπερ καὶ τὸ ἥφι, βήφι. En effet, ἥχι n'est autre chose que la diérèse de ῥ, c'est-à-dire ῥι. La consonne intercalée est, comme le φ de βήφι, une tradition de la prononciation archaïque, un équivalent ionien du digamma.

88. Ἀπευθέα, sans renseignement, c'est-à-dire inconnu.

89. Ὀππότε(ι), *ubinam*, en quel lieu.

L'éllision de ι final est rare, excepté dans ἐστὶ, dans ἐπί, et dans les datifs pluriel en σι. C'est à tort que Hayman cite κερὶ et ὅτι comme pouvant perdre leur finale. Il n'y a point de κερ' pour κερί, légitimement constaté; et partout où les commentateurs disent ὅτ' pour ὅτι, nous avons vu qu'il n'était que le neutre de ὅστις épique pour ὅς, et qu'il était identique à δ, qu'Homère prend assez souvent dans le sens de ὅτι.

90-91. Εἴθ' et εἴτε. Bekker, ἡ θ' et ἡ τε. Rien de plus inutile que cette correction, qui d'ailleurs ne change pas le sens. On a vu, *Iliade*, I, 65, un exemple semblable à celui-ci : Εἴτ' ἄρ' ὅγ' εὐχολῆς ἐπιμέμεται εἴθ' ἑκατόμβης.

91. Μετὰ κύμασιν équivalant à ἐν κύμασιν. — Ἀμφιτρίτης. Amphitrite, chez Homère, n'est qu'une personnification très-imparfaite. Ici Ἀμφιτρίτης n'est qu'un synonyme poétique de θαλάσσης. Dans les autres passages où Amphitrite semble nommée, on peut, comme ici, entendre la mer au propre.

92. Τοῦνεκα νῦν.... On a déjà vu ce vers, *Iliade*, XVIII, 457. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que l'idée de supplication est contenue dans ἱκάνομαι. *Scholies* E : ἀπτομαι τῶν σῶν γονάτων μετὰ ἱκεταίας.

95. Πέρι, adverbe : *quam maxime*, entre tous. Bekker met le vers hors du texte, mais il ne dit pas pourquoi. Ce vers est très-bien à sa place ici, comme au chant IV, 325, d'où Bekker le rejette encore, sans dire davantage pourquoi.

Μηδὲ τί μ' αἰδόμενος μειλίσσειο, μηδ' ἐλεαίρων,
ἀλλ' εὖ μοι κατάλεξον ὅπως ἦντησας ὅπωπῃς.
Λίσσομαι, εἴποτέ τοι τι πατὴρ ἐμὸς, ἐσθλὸς Ὀδυσσεύς,
ἢ ἔπος ἡέ τι ἔργον ὑποστάς ἐξετέλεσσεν
δῆμῳ ἐν Τρώων, ὅθι πάσχετε πῆματ' Ἀχαιοί· 100
τῶν νῦν μοι μνήσαι, καί μοι νημερτές ἐνισπε.

Τὸν δ' ἡμείβεται ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·
ὦ φίλ', ἐπεὶ μ' ἐμνησας οἷζύος, ἦν ἐν ἐκείνῳ
δῆμῳ ἀνέτλημεν μένος ἄσχετοι υἱες Ἀχαιῶν,
ἡμὲν ὅσα ξὺν νηυσὶν ἐπ' ἡρωειδέα πόντον 105
πλαζόμενοι κατὰ ληϊδ', ὅπῃ ἄρξειεν Ἀχιλλεύς,

97. Ὅπως, *quoquo modo* ou *utcumque*, et non pas seulement *quomodo*. Télémaque a demandé la pure vérité, bonne ou mauvaise. — Ὅπωπῃς. Ancienne variante, ΑΚΟΗΣ, c.-à-d. ἀκούης. Avec la vulgate, il faut sous-entendre καὶ ἀκούης, comme avec ἀκούης il faudrait sous-entendre καὶ ὅπωπῃς, puisque Nestor a été prié de dire tout ce qu'il sait par lui-même ou par d'autres. *Scholies M* : εἰτε ἐπὶ καλῶ οὔσης ἢ ἐπὶ κακῶ τῇς περὶ ἐκείνου ἀκοῆς εἰτε τῇς θύας. La leçon ὅπωπῃς a été préférée avec raison, à cause du mot ἦντησας, qui indique une action personnelle à Nestor. Nestor serait passif, s'il n'avait été que témoin auriculaire.

100. Πήματ(α). Les *Scholies M* donnent ἄλγεα comme ancienne variante. Ce n'est que la glose de πῆματα. Comme leçon, ἄλγεα est inadmissible après πάσχετε, et c'est mal à propos qu'il est précédé, dans les *Scholies*, des lettres γρ, c'est-à-dire γράφεται.

101. Ἐνισπε. Je rétablis, comme l'a fait La Roche, ἐνισπε au lieu de ἐνίσπας; leçon adoptée par tous les éditeurs les plus récents. Ce bizarre impératif ἐνίσπας est une invention de Porson, d'après quelque faute de copiste; et l'exemple σπές, allégué par ce philologue, ne prouve point qu'il y ait jamais eu un aoriste ἔσπην et ἐνέσπην, d'où viendrait ἐνίσπας. La Roche : « Reti-
« noi ἐνίσπας cum majore parte librorum;
« ἐνίσπας in libris rarissime occurrit. » Le lemme ἐνίσπας, dans les *Scholies* imprimées, n'est lui-même qu'une correction des éditeurs.

102. Γερήνιος ἱππότα. Voyez plus haut la note du vers 68.

103. Ἐπαί, dans cette phrase, était considéré par les grammairiens anciens comme redondant, ou plutôt comme une sorte de formule oratoire. *Scholies B* : βεβαιωτικὸν καὶ ἄργον. Ils ajoutaient que les formules de ce genre sont fréquentes chez Homère. *Scholies H et M* : Ὀμηρικὸν δέ ἐστι τὸ ἔθος. Il est plus naturel de supposer une anacoluthie ou une ellipse. Homère oublie la manière dont Nestor a commencé son discours, ou bien il compte qu'on suppléera facilement la proposition que sous-entend ainsi : « Je vais donc parler. » Au vers IV, 204, Ménélas commence un discours de la même façon qu'ici; mais les deux exemples ne sont point identiques au fond. Voyez la note IV, 204.

103-104. Ἐν ἐκείνῳ δῆμῳ, c'est-à-dire ἐν Τροίῃ; dans la Troade.

106. Κατὰ ληϊδ(α). Il s'agit des expéditions maritimes comme celle où Achille détruisit Thébé des Cilices, ou comme celle qui avait fait de Chrysaïs une portion du butin conquis dans Chryse et partagé. C'est par le pillage surtout que les Grecs vivaient dans leur camp; mais ce qu'ils pillaient, c'étaient des villes du royaume de Priam, ou tout au moins appartenant aux alliés de Priam. — Ἀρξίειν. C'est Achille qui indiquait le but, et qui marchait en tête de chaque expédition; mais les autres chefs n'étaient nullement obligés de le suivre. Il ne faut donc pas forcer le sens du verbe, ni en tirer l'idée d'un commandement proprement dit.

ἦδ' ὅσα καὶ περὶ ἄστῳ μέγα Πριάμοιο ἀνακτος
μαρνάμεθ'· ἔνθα δ' ἔπειτα κατέκταθεν ὅσοι ἄριστοι.
"Ἐνθα μὲν Αἴας κεῖται Ἀρήϊος, ἔνθα δ' Ἀχιλλεύς,
ἐνθα δὲ Πάτροκλος, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος, 110
ἐνθα δ' ἐμὸς φίλος υἱός, ἅμα κρατερὸς καὶ ἀμύμων,
Ἄντιλοχος, πέρι μὲν θέλειν ταχὺς ἠδὲ μαχητῆς·
ἄλλα τε πολλὰ ἐπὶ τοῖς πάθομεν κακὰ· τίς κεν ἐκείνα
πάντα γε μυθήσαιο καταθνητῶν ἀνθρώπων;
Οὐδ' εἰ πεντάετες γε καὶ ἐξάετες παραμύμων 115
ἐξερέοις ὅσα κείθι πάθον κακὰ δίοι Ἀχαιοί·
πρὶν κεν ἀνιθελὶς σὴν πατρίδα γαῖαν ἴκοιο.
Εἰνάετες γάρ σφιν κακὰ ῥάπτομεν ἀμφιέποντες
παντοίοισι δόλοισι, μόγις δ' ἐτέλεσσε Κρονίων.
"Ἐνθ' οὔτις ποτὲ μῆτιν ὁμοιωθήμεναι ἀντην 120
ἤθελ', ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἐνίκᾳ διὸς Ὀδυσσεὺς
παντοίοισι δόλοισι, πατὴρ τεδός, εἰ ἐτεόν γε
κείνου ἔκγονός ἐστι· σέβας μ' ἔχει εἰσροφῶντα.

109. Αἴας. Il s'agit du grand Ajax, du fils de Télamon. L'autre Ajax survécut au siège, et ne périt que dans la tempête soulevée par Minerve.

112. Ἀντιλοχος. Il avait péri, comme nous l'avons déjà dit, de la main de Memnon. Voyez IV, 487-488. — Πέρι μιν.... Voyez le vers XVI, 186 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

113. Τε. Ancienne variante, γε. — Ἐπὶ τοῖς, *præter illa*, outre ceux dont je viens de parler.

117. Πρὶν, auparavant, c'est-à-dire avant que j'aie terminé mes récits. *Scholias* M : πρὶν ἀκούσαι· ὁμοίᾳ δὲ ἡ φράσις ἔκεινῃ· πρὶν μιν καὶ γῆρας ἔπαισιν.

118. Σφιν, à eux, c'est-à-dire aux Troyens. — Ῥάπτομεν est à l'imparfait, pour ῥάπτομεν dans le sens de l'aoriste ῥράψαμεν.

120. Ὁμοιωθήμεναι, sous-entendu τῷ Ὀδυσσεῖ.

121. Ἡθελ(ε). selon les Alexandrins, équivalent à ἠδύνατο. Voyez οὐδ' ἔθελε προρέειν, *Iliade*, XXI, 366, et la note sur cette expression. Les *Scholias* B et Q

citent un exemple tiré du *Phèdre* de Platon, p. 230 D : οὐ θέλει τὰ δένδρα διδάσκειν μς. Mais Platon personnifie les arbres, et prend son thème au propre. Je crois qu'il faut conserver ici à ἠθελε une signification morale. Il est synonyme de ἐτόλμα bien plus que de ἠδύνατο. Ce n'est point uniquement parce qu'ils étaient inférieurs à Ulysse que les Grecs lui accordaient sans conteste l'honneur d'être le premier des politiques, c'est parce qu'ils avaient un profond sentiment de sa supériorité. Toutes les prétentions de la vanité tombaient devant cette conviction. Dans l'exemple du vers XXI, 366 de l'*Iliade*, il s'agit d'un fait tout matériel, et où la volonté ne peut être pour rien : le fleuve n'a plus d'eau; voulait-il couler, il ne pourrait pas couler. Ici c'est tout autre chose, puisque les hommes sont toujours en possession de leur libre arbitre. Il leur est loisible de vouloir; mais ils s'abstiennent de le faire quand la raison leur montre que ce serait folie.

123. Εἰσροφῶντα, *insipientem*, quand je porte (sur toi) mes regards.

* Ἦτοι γὰρ μῦθοι γε ἰοικότες, οὐδέ κε φαίης
ἄνδρα νεώτερον ὧδε ἰοικότα μυθήσασθαι.

125

* Ἐνθ' ἤτοι εἰώς μὲν ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεύς
οὔτε ποτ' εἰν ἀγορῇ δίχ' ἐβάζομεν οὔτ' ἐνὶ βουλῇ,
ἀλλ' ἕνα θυμὸν ἔχοντε, νόῳ καὶ ἐπίφρονι βουλῇ
φραζόμεθ', Ἀργείοισιν ὅπως ὄχ' ἄριστα γένοιτο.
Αὐτὰρ ἐπεὶ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἰπὴν,
βῆμεν δ' ἐν νήεσσι, θεὸς δ' ἐκέδασσεν Ἀχαιοὺς,
καὶ τότε δὴ Ζεὺς λυγρὸν ἐνὶ φρεσὶ μῆδετο νόστον
Ἀργείοις, ἐπεὶ οὔτι νοήμονες οὐδὲ δίκαιοι

130

124 - 125. Ἰοικότες et ἰοικότα marquent une comparaison avec le langage d'Ulysse. Bothe : « Miratur Nestor sermonem Telemachi et olim Ulyssis similitudinem. » Virgile s'est évidemment inspiré de ce passage d'Homère, quand il fait dire à Énée par Éandre, *Énéide*, VIII, 154 : « Ut te, fortissime Teucrum, Accipio agnoscoque libens ! ut verba parentis Et vocem Anchisæ magni vultumque recordeor ! » Si l'on traduisait ἰοικότες et ἰοικότα, sans supposer les ellipses τοῖς μῦθοις Ὀδυσσεύς et τοῖς ἔπασιν Ὀδυσσεύς, par *decentes* et *decentia*, on ferait dire à Nestor une double banalité ; et l'interlocuteur de Télémaque n'aurait point suffisamment réparé ce qu'il y a de déshonorable dans si εἰσὶν γε κείνου ἱκονός ἐστι. On peut, à la rigueur, réduire ἰοικότα à un sens moral ; mais, pour ἰοικότες, cela est absolument impossible. Il faut bien que Nestor se reprenne, après avoir eu l'air d'exprimer un doute. C'est comme s'il disait : « Mais comment douter que tu sois le fils d'Ulysse, puisque je crois, en t'écoutant, entendre Ulysse lui-même ? » Reprenons donc l'interprétation vague donnée dans les *Scholies* E : πρεσβύτεροι, φησι, τῆς ἡλικίας οἱ λόγοι, καὶ πάνυ τὸ εἰκὸς ἐν αὐτοῖς σώζεται. Je n'admets pas même, pour ma part, le compromis de Hayman, c'est-à-dire l'ellipse avec ἰοικότες, puis ἰοικότα pris comme εἰκός. Car à quoi bon deux sens divers au même mot ? Mais on peut être d'un autre avis ; et voici la paraphrase de Hayman : « I am astonished as I behold you, for indeed your words are like his, and yet one would not say

« that a man so much younger would speak so suitably, i. e. so sensibly. »

125. Ὡς, ainsi, c'est-à-dire comme tu fais en ce moment.

126. Εἰώς équivalait ici à *τέως* : *tamdiu*, pendant tout ce temps, c'est-à-dire durant toute la guerre. *Scholies* M, P et Q : τὸ ἀναφορικὸν ἀντὶ τοῦ ἀνταποδοτικῆς τοῦ τέως. Voyez, II, 148, la note sur *ἔως*. Ici comme là, Bothe explique à l'aide d'une ellipse : εἰώς μὲν σφι κατὰ βᾶπτομεν, τέως ἐγὼ καὶ δῖος Ὀδυσσεύς.... Le sens reste le même.

127. Δίχ(α), *in diversam partem*, avec un avis opposé. Nestor dit qu'il n'a jamais été en désaccord avec Ulysse pour aucune mesure à prendre. *Scholies* B et E : οὐ δίχ' ἐβάζομεν, ἀντὶ τοῦ, οὐκ ἐδιχνοοῦμεν, οὐκ ἐν τῷ δημηγορεῖν, οὐκ ἐν τῷ βουλεύεσθαι, ἀλλ' ἕνα θυμὸν, καὶ τὰ ἐξῆς.

128. Ἐπίφρονι βουλῇ. Ancienne variante, ἐπίφρονα βουλήν.

129. Ὅχ' ἄριστα, *quam optima*, les meilleures choses possibles, c'est-à-dire tous les succès désirables. — Γένοιτο. Ancienne variante, γένηται.

131. Βῆμεν δ' ἐν νήεσσι.... Plusieurs éditeurs regardent ce vers comme inutile, et ils le mettent entre crochets. Le vers 131 n'est pas indispensable, sans nul doute ; mais enfin pourquoi Nestor n'annoncerait-il pas d'abord d'une façon générale les événements qu'il va développer en détail ? Tout ce qu'il y a à dire, c'est que, dans le passage auquel les critiques le disent emprunté, XIII, 347, il est plus nécessaire qu'ici. — Dindorf et La Roche n'ont pas mis de crochets.

πάντες ἔσαν· τῷ σφρων πολέες κακὸν οἶτον ἐπέσπον,
 μήνιος ἐξ ὅλοῃς Γλαυκῶπιδος ὀδριμοπάτρης, 135
 ἦτ' ἔριν Ἀτρεΐδῃσι μετ' ἀμφοτέροισιν ἔθηκεν.
 Τῷ δὲ καλεσσαμένῳ ἀγορὴν ἐς πάντας Ἀχαιοὺς,
 μάψ ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον, ἐς ἥλιον καταδύντα
 (οἱ δ' ἦλθον οἴνῳ βεβαρηότες υἱες Ἀχαιῶν),
 μῦθον μυθείσθην, τοῦ εἵνεκα λαὸν ἄγειραν. 140
 Ἔνθ' ἦτοι Μενέλαος ἀνώγει πάντας Ἀχαιοὺς
 νόστου μιμνήσκεισθαι ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης·
 οὐδ' Ἀγαμέμνονι πάμπαν ἐήνδανε· βούλετο γάρ βα
 λαὸν ἐρυκακέειν, ῥέξαι θ' ἱεράς ἐκατόμβας,
 ὥς τὸν Ἀθηναίης δεινὸν χόλον ἐξακέσαιτο· 145
 νήπιος, οὐδὲ τὸ ᾗδῃ, δ' οὐ πείσεσθαι ἐμελλεν.
 Οὐ γάρ τ' αἶψα θεῶν τρέπεται νόος αἰὲν ἐόντων.

134. Τῷ, *itaque*, c'est pourquoi. — Σφρων, monosyllabe par synizèse. Hérodien (*Scholies M*) dit qu'il est enclitique, mais que le monosyllabe qui le précède n'en reste pas moins périspromène : ἐγκλιτικὴ μὲν ἡ σφρων. ὁμως τὸ τῷ πάλιν περσπασθῆσεται.

136. Μετ(ά), *inter*, entre.

138. Μάψ ἀτὰρ οὐ κατὰ κόσμον. Il ne faut point de virgule après μάψ, car il n'y a point opposition entre les idées, et ἀτὰρ n'est pas toujours une disjonctive. Traduisez : inconsidérément et sans s'inquiéter de la règle. Le coucher du soleil était une heure tout à fait indue. A Rome même, les assemblées se séparaient de droit, une fois le soleil couché.

139. Οἱ n'est point article. Il signifie *isti* (ces malheureux), et il est précisé par les mots υἱες Ἀχαιῶν. — Βεβαρηότες. Anciennes variantes, βεβαρηότες et βεβαρημένοι. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que βεβαρηότες a le sens passif.

143. Οὐδ(έ)... παμπαν ἐήνδανε, et cela ne plaisait point du tout : et cela ne fut nullement approuvé. — Βούλετο a pour sujet Ἀγαμέμνων sous-entendu.

145. Τὸν est emphatique, et τὸν... δεινὸν équivaut à δεινότητον.

146. Ὅ dans le sens de ὅτι : que. Rien de moins rare chez Homère que δ pour

ὅτι, après les verbes qui signifient voir, savoir, reconnaître, et autres de ce genre.

147. Αἶψα, sur-le-champ, c'est-à-dire en un instant. — Les critiques de l'école de Zoile trouvaient une contradiction entre la pensée exprimée ici par Nestor et ce que dit Phoenix dans l'*Iliade*, IX, 497 : στρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοῖ. Les Iyitiens répondaient aux enstatiques : « Ce sont deux personnages différents qui parlent, et il est tout naturel que leurs idées ne soient pas semblables. » Une autre raison qu'ils donnaient, c'est que Phoenix argumente, tandis que Nestor constate un fait. Enfin, disaient-ils, si l'on examine les termes, on verra que Nestor dit seulement que les dieux se laissent malaisément fléchir, mais non pas qu'ils sont inexorables. *Scholies B, E et Q* : λύοιτο δ' ἂν ἐκ τοῦ προσώπου· τὰ μὲν γὰρ λέγει ὁ Νέστωρ, τὰ δὲ Φοῖνιξ· ὥστα οὐ ταυτὰ ἰδοκίμαζον. λύεται δὲ καὶ ἐκ τοῦ καιροῦ· τὸ γὰρ προθυμούμενον, τὸ στρεπτοὶ δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοῖ, τῷ καιρῷ ἤρμουςται λύεται δὲ καὶ ἐκ τῆς λέξεως· πρόσκειται γὰρ τὸ αἶψα· στρέφονται μὲν γὰρ, οὐκ αἶψα δέ. — Payne Knight retranche le vers 147, mais sans aucun motif sérieux. Dugas-Monthel dit que ce vers était contesté par les anciens. C'est une complète erreur. Nous venons de transcrire tout ce qui nous reste

Ὡς τὼ μὲν χαλεποῖσιν ἀμειβομένῳ ἐπέεσσιν
 ἔστασαν· οἱ δ' ἀνόρουσαν ἑυκνήμιδες Ἀχαιοί
 ἡχῇ θεοπεσίῃ· δίχα δέ σφισιν ἦνδανε βουλῇ.
 Νύκτα μὲν ἀέσαμεν χαλεπὰ φρεσὶν ὀρμαίνοντες
 ἀλλήλοισ· ἐπὶ γὰρ Ζεὺς ἤρτυε πῆμα κακοῖο·
 ἥωθεν δ' οἱ μὲν νέας ἔλκομεν εἰς ἄλα διαν,
 κτήματά τ' ἐντιθέμεσθα βαθυζώνους τε γυναῖκας.
 Ἥμισηες δ' ἄρα λαοὶ ἐρητύοντο μένοντες

150

155

des commentaires alexandrins sur le vers 447. Il n'y a rien là qui n'en confirme l'authenticité; et le τ(ε) redondant qui est entre γάρ et αἶψα n'est point, quoi qu'en disent Payne Knight et Dugas Montbel, une preuve d'interpolation. Cette licence est très-fréquente chez Homère. Elle se trouve dans les paroles mêmes de Phœnix : στυγέοι δέ τε καὶ θεοὶ αὐτοί.

148. Τῷ, eux deux : les deux Atrides.

149. Ἔστασαν. Hérodien (Scholies M) : δασύνεται· οὐ γὰρ ἀντὶ τοῦ ἐστήκεισαν ἐκεί. — Ol. Voyez plus haut la note du vers 139.

150. Δίχα δέ σφισιν ἦνδανε βουλῇ, *bisariam autem ipsis placebat consilium*, et ils étaient partagés entre les deux avis : et ils n'étaient pas d'accord sur le parti à prendre. On a vu cette expression dans l'Iliade, XVIII, 540.

151. Νύκτα μὲν ἀέσαμεν. On verra plus loin, vers 490, νύκτ' ἄεσαν, et deux fois encore νύκτ' ἄεσαν, XV, 40 et 188. Dans ces trois exemples, ἄεσαν signifie *dormiverunt*, ils dormirent; le contexte ne laisse aucun doute sur ce point. Il est évident que ἀήμι (souffler) peut être pris dans le sens de ronfler, et par conséquent de dormir. Curtius rattache, au même radical αἶ, λαύω aussi bien que ἀήμι, car λαύω, selon lui, n'est autre chose que λαῖω, primitivement ἀῖω. Il ne s'ensuit pourtant pas qu'on doive traduire νύκτα μὲν ἀέσαμεν comme on est forcé d'entendre νύκτ' ἄεσαν : nous dormîmes pendant la nuit. Les Grecs ne dorment pas, puisqu'ils sont en proie aux passions les plus violentes (χαλεπὰ φρεσὶν ὀρμαίνοντες). Mais ils ne sont plus debout, et ils ne se querellent plus dans l'assemblée. La nuit les a forcés au repos corporel, sinon au calme de l'esprit, et elle leur a donné, bon gré mal gré, le temps

de souffler. — Les anciens eux-mêmes expliquaient ainsi la phrase. Scholies E, H, M, Q et R : ἀναπνεύσαμεν τῆς στάσεως, ἀπὸ τοῦ ἁω. εἰ γὰρ ἐκοιμήθημεν, πῶς ὀρμαίνοντες; Porphyre développe cette interprétation. Scholies E, H, M et Q : Πορφυρίου. τὸ ἀέσαμεν οὐκ ἐκοιμήθημεν, ἀλλ' ἐπνεύσαμεν, ἀπὸ τοῦ ἁεῖν, ὃ ἐστὶ πνεῖν. λέγει δὲ καὶ ἀναπνεύειν τὴν μικρὰν τῶν κακῶν παραμυθίαν, ὀλίγη δέ τι ἀνάπνευσις πολέμοιο (Iliade, XI, 804), ἀπὸ τῶν ἐκ πολέμου ἐπ' ὀλίγον ἀναπνεόντων· καὶ ἀσπασίως φεύγοντες ἀνέπνεον Ἑκτορα δῖον (Iliade, XI, 327)· ἀλλὰ σὺ μὲν νῦν στήθι καὶ ἄμπνευ (Iliade, XXII, 222)· αὐτίς δ' ἐμπνύνθη (Iliade, V, 697). ἀφ' οὗ καὶ τὸν εὐρίσκοντα πόρους εἰς ἀνάπνευσιν τῶν κακῶν, ὅπερ ἐστὶν ὁ φρόνιμος, πεπνυμένον φησὶν. τὸ δὲ χαλεπὰ φρεσὶν ὀρμαίνοντες ἀλλήλοισ, ἀντὶ τοῦ, ἀγρυπνοῦντες καὶ χαλεπὰ μεριμνῶντες εἰς ἀλλήλους. Ainsi νύκτα μὲν ἀέσαμεν signifie : nous fîmes relâche durant la nuit; et ce qui suit montre que ce n'était qu'un relâche forcé, et que l'orage restait dans les cœurs. — Au lieu de ἀέσαμεν, quelques-uns écrivaient εἰάσαμεν : nous laissâmes (la discussion); et cette leçon avait beaucoup d'approbateurs. Scholies E, H, M, Q et R : ἐν δὲ ταῖς χαριστέραις γέγραπται εἰάσαμεν, ὅπερ ἐστὶν ἀπρακτὸν ἀφήκαμεν. Mais ce n'était qu'une correction, comme le prouve cette note d'Hérodien (Scholies H et Q) sur le vers 490 : συνέσταται τὸ α'· ἀλλὰ τοῦ δέ, νύκτα μὲν εἰάσαμεν.

153. Οἱ μὲν. Il s'agit de ceux qui étaient du même avis que Ménélas. — Ἐλκομεν est à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste. — Εἰς ἄλα διαν. Ancienne variante, ἀμμελίσσας, comme au vers 162.

αὐθι παρ' Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι, ποιμένι λαῶν ·
 ἡμίσεες δ' ἀναβάντες ἐλαύνομεν · αἱ δὲ μάλ' ὤκα
 ἐπλεον · ἐστόρεσεν δὲ θεὸς μεγακήτεα πόντον.
 Ἔς Τένεδον δ' ἐλθόντες ἐρέξαμεν ἱρὰ θεοῖσιν,
 οἴκαδε ἰέμενοι · Ζεὺς δ' οὐπω μῆδετο νόστον · 160
 σχέτλιος, ὃς β' ἔριν ὥρσε κακὴν ἐπὶ δεῦτερον αὐτίς.
 Οἱ μὲν ἀποστρέψαντες ἔβαν νέας ἀμφιελίσσας
 ἀμφ' Ὀδυσῆα ἀνακτα δαίφρονα, ποικιλομήτην,
 αὐτίς ἐπ' Ἀτρείδῃ Ἀγαμέμνονι ἦρα φέροντες ·
 αὐτὰρ ἐγὼ σὺν νηυσὶν ἀολλέσιν, αἶ μοι ἔποντο, 165
 φεῦγον, ἐπεὶ γίγνωσκον ὃ δὴ κακὰ μῆδετο δαίμων.
 Φεῦγε δὲ Τυδῆος υἱὸς Ἀρήιος, ὥρσε δ' ἐταίρους.
 Ὅφρ' ἐδὲ δὴ μετὰ νῶϊ κλέ ξανθὸς Μενέλαος,
 ἐν Λέσβῳ δ' ἔκειχεν δολιχὸν πλόον ὀρμαίνοντας ·
 ἢ καθύπερθε Χίοιο νεοίμεθα παιπαλοέσσης, 170
 νήσου ἐπὶ Ψυρίης, αὐτὴν ἐπ' ἀριστερ' ἔχοντες,

167. Ἐλαύνομεν est aussi à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste.

168. Ἐστόρεσεν, *stravit*, aplanit. La mer devient calme, et il n'y a plus un souffle de vent. Cette circonstance était, pour des navires à rames, tout ce qu'il y a de plus favorable. Glose antique : γαλήνην ἐποίησε.

161. Ὀρσε.... ἐπί, c'est-à-dire ἐπῶρσε. Tous les éditeurs écrivent ἐπι paroxyton, ici et au vers 171. C'est une fausse orthographe; car ἐπί, selon la doctrine d'Aristarque et de tous les Alexandrins, ne souffre jamais l'anastrophe, et l'on ne doit écrire ἐπι paroxyton que quand il est pour ἔπεισι. — Dans l'Homère-Didot, il y a ici ἐτι. Ce n'est pas une ancienne variante, ce n'est pas même une correction moderne. C'est une faute d'impression, car ce mot ἐτι n'a point de correspondant en regard, dans la traduction latine. — Δεῦτερον αὐτίς. On se querelle à Ténédos, comme on s'était auparavant querellé en Troade, et avec un résultat semblable. Cette moitié de l'armée grecque se scinde elle-même en deux moitiés.

163. Ἀμφ' Ὀδυσῆα. Ulysse, dans son récit au chant IX, ne mentionne pas cette

circonstance. Il dit, vers 39 de ce chant, qu'il est allé de Troie au pays des Ciciens. Mais cela ne prouve point qu'Ulysse fût resté jusqu'à ce départ auprès d'Agamemnon. Rien ne l'obligeait à rappeler une faute qu'il avait commise, et dont le récit n'avait aucun intérêt pour Alcinoüs. Payne Knight et Dugas Montbel sont donc mal fondés à prononcer l'athétèse contre le vers 163. Ils allèguent aussi l'hiatus -η ('Αγαμέμνον. ἦρα). Mais cette raison n'en est pas une, et le mot ἦρα est précisément un de ceux où le digamma est probable. Bekker écrit Ἡρα.

164. Ἐπ(ι) doit être joint à ἦρα : ἐπίηρα φέροντες, portant des satisfactions, c'est-à-dire faisant amende honorable.

166. Ὁ dans le sens de ὅτι. Voyez plus haut la note du vers 146.

169. Πλόον ὀρμαίνοντας, agitant une navigation, c'est-à-dire délibérant sur la route qu'ils devaient prendre en mer.

170. Ἡ équivalait à πόταρον, ou, si l'on veut, πόταρον est sous-entendu.

171. Ψυρίης paraît être un adjectif, car l'îlot dont il est question est nommé par Strabon Ψύρα(τά), Psyres, et non Psyrie. Il est entre Lesbos et Chios, et s'appelle aujourd'hui Ipsara.

ἧ ὑπένερθε Χίοιο, παρ' ἡνεμόεντα Μίμαντα.
 Ἥτέομεν δὲ θεὸν φῆναι τέρας· αὐτὰρ ὅγ' ἡμῖν
 δείξε, καὶ ἡνώγει πέλαγος μέσον εἰς Εὐβοίαν
 τέμνειν, ὅφρα τάχιστα ὑπὲκ κακότητα φύγοιμεν. 175
 ὦρτο δ' ἐπὶ λιγύς οὖρος ἀήμεναι· αἱ δὲ μάλ' ὤκα
 ἰχθυόεντα κέλευθα διέδραμον, ἐς δὲ Γεραιστόν
 ἐννύχιαι κατάγοντο· Ποσειδάωνι δὲ ταύρων
 πολλ' ἐπὶ μῆρ' ἔθεμεν, πέλαγος μέγα μετρήσαντες.
 Τέτρατον ἡμαρ ἔην, δτ' ἐν Ἄργεϊ νῆας εἶσας 180
 Τυδείδew ἔταροι Διομήδεος ἱπποδάμοιο
 ἔστασαν· αὐτὰρ ἔγωγε Πύλονδ' ἔχον· οὐδέ ποτ' ἔσθη

173. Μίμαντα. Le Mimas était une montagne d'Ionie, en face de Chios. On disputait donc pour savoir si l'on passerait entre Chios et Psyres, ou entre Chios et le continent. C'est la première de ces deux routes que les Grecs vont prendre.

174. Δείξει, sous-entendu τέρας. Le sujet est θεός, c'est-à-dire Ζεύς, Jupiter, ou, selon quelques-uns, Ποσειδάων, Neptune.

174-175. Πέλαγος μέσον εἰς Εὐβοίαν τέμνειν. Ceci indique qu'ils n'ont point passé entre Chios et le continent. *Scholies M* : μέσον· τὸ μέσον Ψύρων καὶ τῆς Χίου. L'autre route ne menait pas directement en Eubée.

175. Τέμνειν. Bekker, τάμνειν, correction arbitraire. — Ἐπίξ doit être joint à φύγοιμεν.

176. ὦρτο δ' ἐπὶ pour ἐπώρτο δέ. Par une inconséquence plus que bizarre, les éditeurs n'écrivent point ἐπὶ paroxysme dans ce passage; et c'est pourtant un cas tout semblable à celui du vers 161. Mais cette fois-ci ils sont dans le vrai. — Ἀήμεναι, comme s'il y avait ὥστε devant le verbe : pour souffler. — Αἱ δέ, sous-entendu νῆες : et les navires.

177. Γεραιστόν. Géreste était un port de l'Eubée, à la pointe méridionale de l'île, et abrité par un promontoire nommé aussi Γεραιστός. Le promontoire se nomme aujourd'hui Capo Mantelo ; mais la ville voisine, Géresto, a conservé à peu près son nom antique.

178. Ποσειδάωνι. Neptune avait, sur le promontoire de Géreste, un temple entouré d'un bois sacré.

179. Ἐπὶ.... ἔθεμεν, sous-entendu βώμας ou πυρὶ. Il s'agit d'un sacrifice. Quelques-uns font dépendre Ποσειδάωνι de ἐπὶ : en l'honneur de Neptune. Même ainsi, ἔθεμεν signifie qu'on met sur le feu de l'autel les cuisses des victimes. — Πέλαγος μέγα μετρήσαντες. Voilà le motif du sacrifice. Ce n'est pas une raison, parce que les Grecs payent à Neptune un tribut de reconnaissance, pour que ce soit à Neptune qu'ils s'adressent au vers 173. C'est bien plutôt au dieu des présages, à Jupiter. Tous ceux qui avaient fait une heureuse navigation devaient des actions de grâces à Neptune. Voyez la note du vers 44. Mais c'est Jupiter qui faisait connaître aux hommes, par des présages, quelle était la volonté du Destin.

180. Τέτρατον ἡμαρ. Suivant Hayman, ces quatre jours de voyage comptent à partir de l'embarquement dans le port de Troie : « The four stages were probably « Tenedos, Lesbos, Eubœa (reached in the « night), Argos. » Les Grecs ont dû rester quelque temps à Ténédos, et à Lesbos surtout. C'est donc bien plutôt à partir de Lesbos qu'il faut compter les quatre jours. Nestor ne parle que du vrai voyage, de celui qui s'est fait vers un but déterminé. *Scholies B* : ἀφ' οὗ ἐκ Λέσβου ἀνήχθησαν ἀριθμουμένων τῶν ἡμερῶν. — Ἐν Ἄργεϊ. Diomède était roi d'Argos et des contrées voisines d'Argos. Voyez en effet, dans l'Iliade, les vers II, 559-563.

182. Ἐχον, (*cursum*) *tenebam*, je dirigeais ma course. D'autres sous-entendent ἐμὰς νῆας, ce qui revient au même.

οὔρος, ἐπειδὴ πρῶτα θεὸς προέηκεν ἄηται.

Ὡς ἦλθον, φίλε τέκνον, ἀπευθής· οὐδὲ τι οἶδα
κείωνν, οἳ τ' ἐσάωθεν Ἀχαιῶν, οἳ τ' ἀπόλοντο. 185

Ὅσσα δ' ἐνὶ μεγάροισι κατήμενος ἡμετέροισιν
πεύθομαι, ἥ θέμις ἐστὶ δαήσεται, οὐδὲ σε κεύσω.

Εὐ μὲν Μυρμιδόνας φάσ' ἐλθέμεν ἐγχεσιμῶρους,
οὓς ἄγ' Ἀχιλλῆος μεγαθύμου φαίδιμος υἱός·
εὐ δὲ Φιλοκτήτην, Ποιάντιον ἀγλαὸν υἱόν. 190

Πάντας δ' Ἰδομενεὺς Κρήτην εἰσήγαγ' ἐταίρους,
οἳ φύγον ἐκ πολέμου, πόντος δὲ οἳ οὔτιν' ἀπήυρα.

Ἀτρεΐδην δὲ καὶ αὐτοὶ ἀκούετε, νόσφιν ἐόντες,
ὥς τ' ἦλθ', ὥς τ' Αἰγισθος ἐμήσατο λυγρὸν δλεθρον.

Ἄλλ' ἤτοι κείνος μὲν ἐπισμυγεῶς ἀπέτισεν. 195

183. Ἐπειδὴ πρῶτα, *postquam primum* ou *ex quo primum* : depuis le premier instant où. — Θεός, ici même, n'est pas nécessairement Neptune, mais plutôt, comme nous disons d'une façon vague, la divinité.

184. Ἀπευθής n'a pas le même sens passif que ἀπευθέα au vers 88. Il équivaut à μηδὲν μαθὼν : n'ayant rien appris, ou ne sachant rien ; et οὐδὲ τι οἶδα précise bien cette signification.

187. Πεύθομαι a le sens du parfait : *audivi*, j'ai entendu raconter. — Ἡ θέμις ἐστὶ dépend de δαήσεται, et non de πεύθομαι. Voilà pourquoi j'ai supprimé la virgule après ἐστὶ, comme l'indique Niccator dans plusieurs cas analogues.

189. Ἀχιλλῆος.... υἱός. Homère ne dit pas ici dans quel pays s'est rendu Pyrrhus ou Néoptolème ; mais il le fait entendre un peu plus loin, IV, 9. Voyez la note sur ce vers. C'est en Thessalie, dans la Phthiotide, patrie de ses soldats, et chez le vieux Pélee son aïeul ; et on le conclurait même avec évidence des mots εὐ.... ἐλθέμεν, appliqués ensuite à des héros rentrés *chez eux*. La tradition des poètes postérieurs à Homère ne s'accorde point avec ceci. Le Pyrrhus des tragiques et de Virgile est roi d'Épire ; et c'est en Épire qu'il est venu, après la prise de Troie. Didyme (*Scholies* V) : οἱ νεώτεροι τὸν Νεοπτόλεμον εἰς τὴν Ἥπειρον ἐλθεῖν λέγουσι.

190. Ποιάντιον.... υἱόν, fils de Pœas. Pœas, le père de Philoctète, était roi d'une partie de la Thessalie, au pied du mont OËta. La capitale de son royaume était Mélibée, et les autres villes, Méthone, Thaumacie et Olizon. Voyez l'*Iliade*, II, 746-747. Homère ignore la tradition qu'a mise en œuvre Virgile, tradition selon laquelle Philoctète serait allé fonder en Italie une ville de Pétilie. Mais elle n'est pas en contradiction avec ce que dit ici Nestor. Rien n'empêche que Philoctète se soit expatrié plus tard. De même pour Idoménée, que Nestor va nous représenter comme paisiblement rentré dans son île. Mais la cause de l'expatriation du roi de Crète ne peut pas être celle qu'ont alléguée les mythologues, puisqu'il n'avait point essuyé de tempête, et par conséquent n'avait point eu à faire le vœu qui lui fut, dit-on, si funeste. Il ne serait pas dans sa patrie, si on l'avait banni pour avoir tué son fils en mettant le pied sur le rivage de la Crète. — Les fausses leçons du chant I, vers 93 et 286, ἐς Κρήτην τε et Κρήτηνδε, prouvent que les diascévastes eux-mêmes n'ont pas connu la tradition du meurtre commis par Idoménée en Crète, et de l'exil qui en aurait été l'immédiat châtiment.

193. Νόσφιν ἐόντες, étant à distance, c'est-à-dire malgré la distance qui sépare Ithaque de Mycènes.

Ὡς ἀγαθὸν καὶ παῖδα καταφθιμένοιο λιπέσθαι
 ἀνδρός· ἐπεὶ καὶ κείνος ἐτίσατο πατροφονῆα,
 Αἰγισθον δολόμητιν, ὃ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα.
 [Καὶ σὺ, φίλος (μάλα γάρ σ' ὀρώω καλὸν τε μέγαν τε),
 ἄλκιμος ἔσς', ἵνα τίς σε καὶ ὀψιγόνων εὖ εἴπῃ.] 200

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦῤα·
 ὦ Νέστορ Νηληιάδῃ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
 καὶ λίην κείνος μὲν ἐτίσατο, καὶ οἱ Ἀχαιοὶ
 οἴσουσι χλέος εὐρύ καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι.
 Αἶ γὰρ ἐμοὶ τοσσήνδε θεοὶ δύναντι παραθεῖεν, 205
 τίσασθαι μνηστῆρας ὑπερβασίης ἀλεγεινῆς,
 οἷτε μοι ὑβρίζοντες ἀτάσθαλα μηχανώονται.
 Ἄλλ' οὐ μοι τοιοῦτον ἐπέκλωσαν θεοὶ ὄλβον,
 πατρὶ τ' ἐμῷ καὶ ἐμοί· νῦν δὲ χρὴ τετλάμεν ἔμπη.

196. Ὡς, *adeo*, tellement. Bekker, Dindorf, Fæsi et La Roche ne mettent qu'une virgule après ἀπέτισεν. Cette ponctuation est insuffisante, car elle réduit ὥς au sens de *etenim*, c'est-à-dire à n'être plus qu'une platitude; et ὥς est si manifestement une exclamation, que Fæsi lui-même, dans son commentaire, le traduit par combien : ὥς ἀγαθόν, sc. ἐστὶ, *wie gut ist's*. Hayman et Ameis mettent un point, comme les anciens éditeurs, après ἀπέτισεν. — Καταφθιμένοιο. La prétendue variante ἀποφθιμένοιο n'est qu'une glose; car, avec cette leçon, παῖδα perdrait sa finale, et le vers serait faux.

197. Κείνος est emphatique. Il s'agit d'Oreste, le noble fils d'Agamemnon.

197-198. Πατροφονῆα.... Voyez les vers I, 299-300 et les notes sur le second de ces deux vers.

199-200. Καὶ σὺ, φίλος.... Voyez les vers I, 301-302 et les notes sur ces deux vers. La répétition des encouragements de Minerve n'a que faire ici, et l'on a bien raison de mettre entre crochets les vers 199-200. Aristophane de Byzance et Aristarque les regardaient comme interpolés. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει προηθεύοντο οὗτοι οἱ δύο στίχοι. ἐκ γὰρ τοῦ λόγου τῆς Ἀθηνᾶς μετηνέχθησαν ἐνθάδε. La Roche est le seul des

éditeurs récents qui n'ait pas mis de crochets. C'est simplement parce qu'ils sont dans ses manuscrits, et que ses manuscrits ne notent rien à leur sujet. Dindorf lui-même, qui n'avait pas mis de crochets dans l'Homère-Didot, marque, comme nous, l'athétèse. Hayman, qui a mis des crochets, croit pourtant que les vers 199-200 ne sont pas hors de propos. Mais les arguments qu'il fait valoir en faveur de cette opinion sont plus ingénieux que concluants : « These verses recur from α, 301, but are probably genuine here also, and hint obliquely (Nestor's politeness preventing more direct allusion to the private difficulties even of one so much younger), at the occasion for vigour afforded by the state of affairs at Ithaca. This allusion draws out a full statement of those affairs from Telemachus. »

203. Αἰὲν, comme le latin *nimis*, quand il a le sens de *valde* ou *graviter*. Nous disons nous-mêmes, en certaines occurrences, *payer avec usure*; mais Égisthe n'a subi que la stricte loi du talion. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Oreste.

206. Ὑπερβασίης, génitif causal : pour la transgression, c'est-à-dire en punition de leurs déportements.

209. Τετλάμεν, endurer, c'est-à-dire se résigner.

- Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ · 210
 ὦ φίλ', ἐπειδὴ ταῦτά μ' ἀνέμνησας καὶ ἔειπες,
 φασὶ μνηστῆρας σῆς μητέρος εἵνεκα πολλοὺς
 ἐν μεγάροις, ἀέκητι σέθεν, κακὰ μηχανάσθαι.
 Εἰπέ μοι ἡὲ ἐκὼν ὑποδάμνασαι, ἢ σέγε λαοὶ
 ἐχθαίρουσ' ἀνὰ δῆμον, ἐπισπόμενοι θεοῦ ὁμφῇ. 215
 Τίς δ' οἶδ' εἰ κέ ποτέ σφι βίας ἀποτίσεται ἔλθων,
 ἢ ὅγε μούνοις ἐὼν, ἢ καὶ σύμπαντες Ἀχαιοί;
 Εἰ γάρ σ' ὥς ἐθέλοι φιλέειν γλαυκῶπις Ἀθήνη,
 ὥς τότ' Ὀδυσσεύς περικήδετο κυδαλίμοιο
 δῆμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅθι πάσχομεν ἄλγε' Ἀχαιοί · 220
 οὐ γάρ πω ἴδον ὧδε θεοὺς ἀναφανδὰ φιλεῦντας,
 ὥς κείνῳ ἀναφανδὰ παρίστατο Παλλὰς Ἀθήνη.
 Εἰ σ' οὕτως ἐθέλοι φιλέειν κήδοιτό τε θυμῷ,
 τῷ κέν τις κείνων γε καὶ ἐκλεάθοιτο γάμοιο.
 Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἤρδα · 225
 ὦ γέρον, οὕτω τοῦτο ἔπος τελέεσθαι ὄλω ·

213. Μηχανάσθαι. Ancienne variante, μητιάσθαι. Mais il s'agit d'actes, et non de projets.

214-215. Εἰπέ μοι.... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page. Il serait difficile de deviner pourquoi.

215. Ἐπισπόμενοι θεοῦ ὁμφῇ. *secuti dei vocem*, par obéissance à quelque oracle.

216. Σφι βίας ἀποτίσεται ἔλθων. Les anciens disputaient pour savoir s'il fallait expliquer, ou ἔλθων σφι, ou ἀποτίσεται σφι, ou bien prendre σφι βίας comme l'équivalent de βίας αὐτῶν. De toute façon, le sens est le même. Mais les nombreux exemples du datif *oi* tenant lieu du génitif αὐτοῦ semblent prouver qu'il faut entendre, *les violences à eux*, c'est-à-dire *leurs violences*. — Zénodote écrivait ἀποτίσεται, et il corrigeait, au vers 217, ὅγε en σύγε. Cela prouve qu'il admettait comme authentiques les vers 199-200, et qu'il a voulu y faire concorder ceci, en remplaçant le vengeur Ulysse par le vengeur Télémaque.

218. Εἰ γάρ exprime ici un souhait, comme dans l'exemple XV, 545, εἰ γάρ κεν σύ πολὺν χρόνον ἐνθάδε μέμνῃς. Mais si, au vers 223, est dans son sens ordi-

naire. Ameis : « εἰ γάρ wünschend : zu o « 545, aber *el* 223 als Bedingung. » La Roche, par sa ponctuation, marque qu'il adopte l'interprétation d'Ameis. Les autres éditeurs récents, depuis Bekker jusqu'à Hayman, ponctuent de telle façon, que *el* γάρ ne peut plus signifier que *car si*. Ils mettent les vers 221-222 entre parenthèses, et font des vers 218-224 une seule phrase, interrompue au vers 220, et reprise par son premier mot au vers 223. Cela est tout à fait inadmissible, à moins qu'on ne rétablisse le texte de Zénodote, ce à quoi pourtant personne n'a songé. Il est inepte de faire dire, en somme, à Nestor : « Ulysse punira les prétendants; car, si Minerve te seconde, ils auront affaire à toi. »

219. Περικήδετο. Ancienne variante, πέρι κήδετο en deux mots séparés. *Scholies* H et M : ὅφ' ἐν τῷ περικήδετο, ἀντὶ τοῦ ὑπερεκήδετο. οὕτως Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός.

221. Ὡδε, *sic*, à un tel point.

224. Τίς κείνων est une litote. Nestor entend bien que *tous* en seraient là.

226. Τοῦτο ἔπος, cette parole : ce que tu viens de dire.

λήν γὰρ μέγα εἶπες· ἄγῃ μ' ἔχει. Οὐκ ἂν ἔμοιγε
ἐλπομένῳ τὰ γένοιτ', οὐδ' εἰ θεοὶ ὥς ἐθέλοιεν.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·

Τηλέμαχε, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων. 230

Ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σαῶσαι.

[Βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε, καὶ ἄλγεα πολλὰ μογήσας,

οἰκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἡμᾶρ ἰδέσθαι,

ἢ ἐλθὼν ἀπολέσθαι ἐφέστιος, ὥς Ἀγαμέμνων

ᾤλεθ' ὑπ' Αἰγίσθοιο δόλῳ καὶ ἧς ἀλόχοιο. 235

Ἄλλ' ἦτοι θάνατον μὲν ὁμοῖον οὐδὲ θεοὶ περ

καὶ φίλῳ ἀνδρὶ δύνανται ἀλαλχέμεν, ὅππότε κεν δῇ

Μοῖρ' ὀλοή καθέλῃσι τανηλεγέος θανάτοιο.]

227. Ἄγῃ μ' ἔχει (*stupor me tenet*), comme s'il y avait simplement ἀγῆτόν μοι : une chose qui cause ma stupéfaction ; une chose qui passe tout ce qu'on peut imaginer. Bothe : « Bekk. *Anecd.* p. 328 : ἄγῃ « παρ' Ἡροδότῳ βασκανία, παρ' Ὀμήρῳ « ἐκκλητῆς. Germanice id dicas : *gar zu « Grosses ja sprachst du, Erstaunliches.* »

228. Οὐδ' εἰ θεοὶ ὥς ἐθέλοιεν, non pas même quand les dieux le voudraient ainsi. Cette hyperbole désespérée, que justifie si bien l'impuissance où se sent réduit Télémaque, choquait Zénodote comme une énormité morale. Aussi la remplaçait-il par une banalité : *à moins que les dieux ne le voulussent ainsi*. C'était détruire le pathétique d'Homère. *Scholies H et M* : ὑπερβολικῶς τοῦτο εἶρηκεν ἐν ᾗθι· ὅπερ οὐ συνεῖς ὁ Ζηνόδοτος γράφει, εἰ μὴ θεοὶ ὥς ἐθέλοιεν.

230. Τηλέμαχε, ποῖον.... La syllabe *χε* est brève, et le pied *χε-ποι* est un iambe, au moins apparent. Mais la césure suffit, chez Homère, pour rendre longue une brève quelconque, surtout quand il y a, comme ici, diastole. Bothe : « *Producitur « postrema huius nominis, vi cæsura atque « interpunctionis.* » J'ajoute que le *π*, comme le *λ*, le *μ*, le *ν*, le *ρ*, joue quelquefois le rôle d'une lettre double : ainsi dans βῶπι πότνια Ἥρη, où l'on est forcé de doubler le *π* dans la prononciation. Je rappelle aussi que la lettre εἰ (*ε*) était primitivement longue et brève, et que δέ, chez Homère, est souvent pour δῇ. Ce

qu'on écrivait ΤΕΛΕΜΑΧΗ se prononçait aussi bien Τηλεμάχη que Τηλέμαχε. Si les transpositeurs du quatrième siècle ont adopté l'orthographe ΤΗΛΕΜΑΧΗ, c'est pour éviter qu'on se figurât ΤΗΛΕΜΑΧΗ comme le vocatif de Τηλεμάχης, forme qui n'existe point. Les Alexandrins ont seulement constaté le fait de l'iambe tenant lieu de spondée ; car ils ont mis le vers 230 dans leur liste des vers lagares. — Zénodote, qui ramenait tant qu'il pouvait Homère aux règles communes, avait changé le texte, pour faire disparaître l'irrégularité. *Scholies H et M* : οὗτος ὁ στίχος λαγαρός ἐστι· διὸ Ζηνόδοτος ἴσως (lisez οὕτως) μετέγραψε· Τηλέμαχ' ὕψαγόρη, μέγα νή-
πις, ποῖον εἶπας ; L'épithète ὕψαγόρη est empruntée à l'*Odyssée*, II, 85 ; quant à μέγα νήπις, c'est un emprunt fait à Hésiode, qui qualifie ainsi son frère Persès. — Quelques manuscrits donnent Τηλέμαχος, et non Τηλέμαχε. Ce n'est qu'une maladroite correction de Byzantin.

231. Σαῶσαι est à l'optatif : *servaveris*, aurait sauvé ; peut sauver. La prétendue variante σαῶσσιεν des *Scholies H* est une glose. C'est la forme usuelle, mise en regard de la forme rarement usitée.

232-238. Βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε,... Aristarque regardait ces sept vers comme une interpolation. Les quatre premiers n'ont, selon lui, aucun rapport avec ce qui les précède ; et les trois autres sont en contradiction formelle avec ce que Minerve vient de dire. *Scholies E, H, M, Q et R* :

Τὴν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦδ' α·
 Μέντορ, μηκέτι ταῦτα λεγώμεθα, κηδόμενοι περ· 240
 κείνῳ δ' οὐκέτι νόστος ἐτήτυμος, ἀλλὰ οἱ ἤδη
 φράσσαντ' ἀθάνατοι θάνατον καὶ Κῆρα μέλαιναν.
 Νῦν δ' ἐθέλω ἔπος ἄλλο μεταλλῆσαι καὶ ἐρέσθαι
 Νέστορ', ἐπεὶ περιόιδε δίκας ἡδὲ φρόνιν ἄλλων·
 τρὶς γὰρ δὴ μὲν φασιν ἀνάξασθαι γένε' ἀνδρῶν· 245

ἀδστοῦνται στίχοι ἐπτά, ἀπὸ τοῦ βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε μέχρι τοῦ Μοῖρ' ὁ λοή· οἱ μὲν πρῶτοι τέσσαρες ὡς οὐκ ἀκολουθῶς τοῖς προκειμένοις ἐπενειχθέντες, οἱ δὲ ἑξῆς τρεῖς διὰ τὸ ἀσύμφωνον· ἐναντίοι γὰρ εἰσι τῷ 'Ρεῖα θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα σώσσαι. — On pourrait, à la rigueur, défendre les trois derniers vers; car Jupiter, dans l'*Iliade*, après avoir une fois sauvé son fils Sarpédon, est forcé ensuite, par le Destin, de le laisser périr. Ce sont pourtant ces trois-là que Bekker a rejetés. Quant à moi, trouve l'athétèse d'Aristarque parfaitement fondée, et je n'hésite point à mettre tout le passage entre crochets. Seulement je condamne les trois derniers vers, bien plus comme inutiles que comme en contradiction avec le vers 231. Cette leçon de métaphysique religieuse n'a que faire ici. — Je remarque que Hayman, qui discute sur l'authenticité de ce passage, n'a pas l'air de se douter du sens de l'expression ἀδστοῦνται, et qu'il parle ici de la même manière vague qu'on faisait avant Karl Lehrs, en vertu des erreurs de Heyne : *These lines, which were rejected by some ancient critics*. Il devait dire, par Aristarque, et non point, par quelques anciens critiques. Voyez les dernières pages (cvi-cx) du chapitre cinquième de mon *Introduction à l'Iliade*. — 232. Βουλοίμην, malin, je préférerais. Voyez l'*Iliade*, I, 417. — 234. Ἥ (quam) a son sens bien déterminé, dès qu'on sait que βούλωμαι, chez Homère, équivaut souvent à προβόλωμαι. — 238. Καθέλγσι, sous-entendu αὐτόν : s'est emparée de lui.

240. Λεγώμεθα, comme διαλεγώμεθα. Voyez l'*Iliade*, II, 436; XIII, 278 et 292. Les notes sur ces passages démontrent l'exactitude de cette assimilation.

241-242. Κείνῳ δ' οὐκέτι.... Aristarque condamnait ces deux vers comme absolu-

ment inutiles. *Scholies H, M, Q et R* : ὀβελίζονται δύο. τι γὰρ ὀφελος λέγεσθαι, τῆς Ἀθηναῖς εἰκούσης ποιεῖν σε ἔπος φύγαν; ῥεῖα θεός γ' ἐθέλων. ἄλλως τε, εἰ οὕτως πέπειστοι, τί ζητεῖ περὶ τῶν νόστων; Je n'ai pas besoin de rappeler que ἀδστοῦν et ὀβελίζειν sont tout à fait synonymes; mais je dois dire pourquoi je n'admets point ici l'athétèse. Télémaque est tellement obsédé de la pensée que probablement son père est mort, qu'on doit plutôt regarder les vers 241-242 comme une beauté que comme un défaut. Ils sont ἐν ῥῆσι, pour parler à la façon alexandrine; ils répondent bien à l'état d'esprit où se trouve en ce moment Télémaque.

241. Κείνῳ. Il s'agit d'Ulysse, et le mot κείνῳ, dans la bouche de Télémaque, signifie à ce héros.

244-246. Νέστορ', ἐπεὶ.... Ces trois vers ont été marqués d'obels par Aristarque, comme superflus. *Scholies H et M* : ἀδστοῦνται δὲ οἱ τρεῖς στίχοι οὗτοι ὡς περιττοί. Ils sont superflus, sans nul doute; mais les développements de ce genre ne sont pas rares chez Homère; et rien n'oblige Télémaque à la concision, dès qu'il dit, en définitive, des choses sensées. Pourquoi ne ferait-il pas sa cour à Nestor par un petit compliment?

244. Περιόιδε.... ἄλλων, il connaît mieux que tous les autres. — Φρόνιν, qui se retrouve plus loin, IV, 258, n'a pas le même sens dans les deux passages, du moins s'il en faut croire Aristophane de Byzance. Ici le mot est en bonne part (la sagesse), et là en mauvaise part (le mépris). *Scholies E, M, Q, R et T* : ὁ δὲ Ἀριστοφάνης τὸ φρόνιν νῦν μὲν ἐπὶ τῆς φρονήσεως, ἐν δὲ τῷ κατὰ δὲ φρόνιν ἡ γὰρ, τὴν καταφρόνησιν. Voyez la note IV, 258.

246. Ἀνάξασθαι, de ἀνάσσω, ἀνάσσομαι : avoir gouverné comme roi. — Γέ-

ὥστε μοι ἀθάνατος ἰνδάλλεται εἰσοράασθαι.

ᾧ Νέστορ Νηληιάδῃ, σὺ δ' ἀληθὲς ἐνισπε·

πῶς ἔθαν' Ἀτρεΐδης εὐρυκρείων Ἀγαμέμνων;

Ποῦ Μενέλαος ἔην; Τίνα δ' αὐτῷ μῆσατ' ὄλεθρον

Αἰγισθος δολόμητις; ἐπεὶ κτάνε πολλὸν ἀρείω.

250

Ἥ οὐκ Ἄργεος ἦεν Ἀχαιϊκοῦ, ἀλλὰ πῃ ἄλλη

πλάζετ' ἐπ' ἀνθρώπους, ὃ δὲ θαρσήςσας κατέπεφνεν;

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Γερήνιος ἱππότης Νέστωρ·

Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, τέκνον, ἀληθέα πάντ' ἀγορεύσω.

Ἦτοι μὲν τάδε κ' αὐτὸς ὀΐεται, ὥς κεν ἐτύχθη.

255

Εἰ ζῶν γ' Αἰγισθὸν ἐνὶ μεγάροισιν ἔτετμεν

Ἀτρεΐδης, Τροίηθεν ἰὼν, ξανθὸς Μενέλαος·

τῷ κέ οἱ οὐδὲ θανόντι χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν,

ve(a), des générations. Dans l'*Iliade*, I, 252, Nestor est roi de la troisième génération; mais dix ans se sont écoulés depuis lors : de là le passé ἀνάσσειν. Il a donc commandé trois fois, comme dit Homère, des générations d'hommes. Autrement dit, il commande la quatrième génération. Selon Porphyre, on comptait chaque génération pour trente ans. *Scholies E* : Πορφυρίου.... οἱ γὰρ καλαιοὶ τὰς γενεὰς ἐφ' ἑξήκοντα ἔως ἐτῶν τριάκοντα. De cette façon, Nestor serait au moins nonagénaire. Mais il est probable que l'expression d'Homère n'est qu'un à peu près, et qui indique l'âge moyen où l'homme a acquis toute sa vigueur, c'est-à-dire les années flottantes entre vingt et trente ans. Voyez la note sur τριτάτοιςιν, *Iliade*, I, 252. Nestor ne doit avoir que quatre-vingt et quelques années, ce qui est suffisamment raisonnable pour un vieillard encore si vert et si alerte.

247. Σὺ δ' ἀληθὲς ἐνισπε. Ancienne variante, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν. Au lieu de ἐνισπε, Bekker, Dindorf, Fæsi, Hayman et Ameis écrivent ἐνίσπας. Voyez plus haut la note du vers 401.

249. Ποῦ Μενέλαος ἔην; question équivalente à celle-ci : « Comment Ménélas a-t-il pu laisser tuer son frère? » — Αὐτῷ, à lui : à Agamemnon.

250. Πολλὸν ἀρείω, sous-entendu αὐτοῦ : un guerrier bien plus vaillant que lui-même.

251. Ἄργεος.... Ἀχαιϊκοῦ, génitif local : dans l'Argos des Achéens, c'est-à-dire dans le Péloponnèse. Voyez la note sur Ἄργος Ἀχαιϊκόν, *Iliade*, IX, 141. — Ἦεν a pour sujet Μενέλαος, exprimé deux vers plus haut. — Anciennes variantes, Ἄργει ἔην ἐν Ἀχαιϊκῷ et Ἄργος ἔην ἐπ' Ἀχαιϊκόν. Ce ne sont que de mauvaises corrections, à la façon de celles qu'Aristarque reproche à Zénodote.

252. Ὁ δέ, et lui : et Égisthe. — Κατέπεφνεν, sous-entendu Ἀγαμέμνονα.

255. Κ' αὐτός, *vulgo* καὐτός. Aristarque ne faisait point la crase de καί et de αὐτός. De même il écrivait καὶ κείνος, et non κάκεινος. Voyez plus bas, vers 286.

256. Ζῶν γ(ε), *vulgo* ζῶντ(α).

257. Ἀτρεΐδης doit être joint à ξανθὸς Μενέλαος, et par conséquent il faut que Τροίηθεν ἰὼν soit entre deux virgules.

258. Οἱ, à lui : à Égisthe. — Χυτὴν ἐπὶ γαῖαν ἔχευαν. Le verbe a pour sujet sous-entendu les parents et les amis d'Égisthe (οἱ προσήκοντες), tous ceux qui auraient pu essayer de lui faire des funérailles et de lui dresser un tumulus. — Au lieu de ἔχευαν, quelques anciens lisaient ἔχευεν, ellipse pour ἔχευέ τις. *Scholies E, M et Q* : τινὲς, ἔχευεν, ἵνα λείπῃ τὸ τίς· ἐὰν δὲ ἔχευαν, οἱ προσήκοντες τῷ Αἰγίσθῳ· ἅμα δηλονότι ἐκώλυον αὐτὸς ὁ Μενέλαος. — Les scélérats étaient jetés à la voirie.

ἀλλ' ἄρα τόνγε κύνες τε καὶ οἰωνοὶ κατέδαψαν,
 κείμενον ἐν πεδίῳ ἐκάς ἄστεος, οὐδέ κέ τις μιν 260
 κλαῦσεν Ἀχαιϊάδων· μάλα γὰρ μέγα μῆσατο ἔργον.
 Ἡμεῖς μὲν γὰρ κεῖθι πολέας τελέοντες ἀέθλους
 ἤμεθ'· ὁ δ' εὖκηλος μυχῶ Ἄργεος ἱπποδότοιο
 πόλλ' Ἀγαμεμνονέην ἄλοχον θέλγεσκ' ἐπέεσσιν.
 Ἡ δ' ἦτοι τὸ πρὶν μὲν ἀνάνετο ἔργον ἀεικές, 265
 δια Κλυταιμνήστρη· φρεσὶ γὰρ κέχρητ' ἀγαθῆσιν.
 Πὰρ δ' ἄρ' ἔην καὶ αἰδὸς ἀνὴρ, ᾧ πόλλ' ἐπέτελλεν
 Ἀτρεΐδης, Τροίηνδε κιὼν, εἵρυσθαι ἄχοιτιν.
 Ἀλλ' ὅτε δὴ μιν Μοῖρα θεῶν ἐπέδησε δαμῆναι,
 δὴ τότε τὸν μὲν αἰδὸν ἄγων ἐς νῆσον ἐρήμην, 270
 κάλλιπεν οἰωνοῖσιν ἔλωρ καὶ κύρμα γενέσθαι·
 τὴν δ' ἐθέλων ἐθέλουσαν ἀνήγαγεν ὄνδε δόμονδε.

260. Ἄστος. Il s'agit de Mycènes. La leçon Ἄργεος est détestable. Agamemnon n'était point roi d'Argos; et, quoi qu'en disent les tragiques, ce n'est point à Argos qu'il a péri. Ainsi Ἄργεος ne pourrait signifier ici que le Péloponnèse; et dire qu'on aurait jeté le cadavre d'Égisthe hors du Péloponnèse, c'est dire une absurdité.

261. Μέγα est pris en mauvaise part, comme souvent notre mot *énorme*.

262. Κεῖθι, là-bas, c'est-à-dire en Troade. — Πολέας, dissyllabe par synizèse. Zénodote faisait la contraction : ποιεῖς.

263. Ἄργεος, comme Ἄργεος Ἀχαιϊκού. Voyez plus haut la note du vers 151. Je n'ai pas besoin de faire remarquer que μυχῶ équivalait à ἐν μυχῶ.

267. Αἰδὸς ἀνὴρ. Quelques anciens se sont imaginé que αἰδὸς était un synonyme de εὐνοῦχος, à cause du rôle que joue le personnage, et surtout à cause de l'apparence du mot αἰδὸς. *Scholies M* : ἐνταῦθα δέ τινες τὸν εὐνοῦχον νοοῦσιν, ἐκ τοῦ α στερητικοῦ μορίου καὶ τοῦ αἰδοίου, τὸν ἐστερημένον τῶν αἰδῶν. Mais ceci n'a rien de commun avec les mœurs orientales. Il s'agit évidemment d'un sède; et la juxtaposition de αἰδός et de ἀνὴρ ne prouve point que αἰδός ait un autre sens qu'à l'ordinaire. Rien n'est plus commun, en grec, que ἀνὴρ ou γυνή attachés à des mots qui signifient déjà, par

eux-mêmes, que l'individu est un homme ou une femme. Les sèdes étaient les savants et les sages de l'époque héroïque. Didyme (*Scholies E et M*) explique parfaitement les motifs de la confiance d'Agamemnon : τὸ ἀρχαῖον οἱ αἰδοῖ φιλοσόφου τάξιν ἐπέσχον, καὶ πάντες αὐτοῖς προσείχον ὡς σοφοῖς, καὶ παιδευθῆναι τούτοις παρεδίδοσαν τοὺς ἀναγκαίους· ἐν τε ταῖς ἐορταῖς ἐν τε ταῖς ἀναπαύσεσιν, ἐπὶ πολλὰς ἡμέρας συλλεγόμενοι, τούτων ἤκουον εἰ ποὺ γέγονεν ἐπιφανὲς ἢ καλὸν ἔργον. καὶ ὁ καταλειφθεὶς οὖν παρὰ τῇ Κλυταιμνήστρῃ ψῆδος πονηρὰς ἐπινοίας ἐγγίνεσθαι ἐκώλυε, διηγούμενος ἀνδρῶν καὶ γυναικῶν ἀρετάς. καὶ ἕως τούτου ἐσωφρόνει ἕως αὐτῇ παρῆν οὗτος. Suivant certaines traditions, cet sède se nommait Chariadès, ou Glaucus, ou même Démodocus, comme l'aède des Phéaciens : c'est-à-dire qu'on ignore son nom. — Démétrius de Phalère fait l'histoire du prétendu Démodocus de Mycènes, comme on peut le voir dans les *Scholies H, M, Q et R*; mais c'est un roman, et rien de plus.

268. Εἵρυσθαι, comme ὥστε εἵρυσθαι : *ut servet*, pour protéger. On verra εἵρυσθαι dans le sens de protéger, V, 484.

269. Δαμῆναι, comme ὥστε δαμῆναι.

270. Ἄγων se rapporte à Αἰγισθεῖ, le sujet sous-entendu.

272. Τὴν, elle : Clytemnestre.

Πολλά δὲ μῆρ' ἔκχε θεῶν ἱεροῖς ἐπὶ βωμοῖς,
πολλά δ' ἀγάλματ' ἀνῆψεν, ὑφάσματά τε χρυσόν τε,
ἐκτελέσας μέγα ἔργον, δ' οὔποτε ἔλπετο θυμῷ. 275
Ἥμεῖς μὲν γὰρ ἅμα πλέομεν Τροίηθεν ἰόντες,
Ἀτρεΐδης καὶ ἐγὼ, φίλα εἰδότες ἀλλήλοισιν·
ἀλλ' ὅτε Σούνιον ἱρὸν ἀφικόμεθ', ἄκρον Ἀθηνέων,
ἐνθα κυβερνήτην Μενελάου Φοῖβος Ἀπόλλων
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχόμενος κατέπεφνεν, 280
πηδάλιον μετὰ χερσὶ θεούσης νηὸς ἔχοντα,
Φρόντιν Ὀνητορίδην, δς ἐκαίνυτο φῦλ' ἀνθρώπων
νῆα κυβερνῆσαι, ὅπότε σπερχοίατ' ἀελλαι.
Ὡς δ' ἐνθα κατέσχετ', ἐπειγόμενός περ ὁδοῖο,

274. Ἀγάλματ' ἀνῆψεν, *donaria suspendit*, il suspendit des offrandes. Le mot ἀγάλματα est ici dans son sens général, c'est-à-dire tout ce qui sert à l'ornement d'un temple; et les mots ὑφάσματά τε χρυσόν τε expliquent de quelle sorte d'offrandes Ἐγίσθε a décoré les temples des dieux. *Scholies M* : ἀγάλματα παρὰ τοῖς νεωτέροις αἱ στήλαι, ἐνταῦθα δὲ τὰ ἀναθήματα.

275. Μέγα n'est plus en mauvaise part, comme au vers 261. C'est ici l'opinion d'Ἐγίσθε même sur son œuvre; et il n'y a aucun doute qu'il ne s'en applaudisse, puisqu'il vient d'en rendre grâces aux dieux, et qu'il déclare que ses espérances sont dépassées : δ' οὔποτε ἔλπετο θυμῷ.

276. Ἄμα, *simul*, de conserve. Au lieu de ἅμα πλέομεν, Zénonote lisait ἀναπλέομεν. Mais ἀνάπλους et ἀναπλέω, chez Homère, désignent toujours la navigation de Grèce en Asie, et jamais celle d'Asie en Grèce. Voyez la note sur ἀναπλεύσεσθαι, *Iliade*, XI, 32. Il y a ici, dans les *Scholies M*, une note qui provient certainement d'Aristoniceus, et qui est par conséquent une citation d'Aristarque. J'y ajoute, sans scrupule aucun, la traduction du signe, et je lis : ἡ διπλῇ περισστιγμῇ, ὅτι Ζηνόδοτος ἀναπλέομεν, κακῶς· Ὁμηρος γὰρ τὸν εἰς Τροίαν πλοῦν ἀνάπλουον φησίν.

278. Σούνιον. Ce qui suit montre que c'est bien le cap Sunium, pointe méridionale de l'Attique. — Ἀθηνέων est trissyl-

labé par synizèse. — Le nom de la ville d'Athènes est ici pour celui du territoire de la ville, pour celui de l'Attique. Voyez plus bas, vers 294, ἰσχυριτὴ Γόρτυνος, et la note sur ces deux mots. On peut aussi prendre le génitif Ἀθηνέων comme l'équivalent de l'adjectif Ἀθηναῖον, c'est-à-dire Ἀττικόν. — Le cap Sunium était consacré à Neptune : de là l'épithète ἱρὸν.

280. Κατέπεφνεν. D'après l'opinion d'Homère, les hommes qui meurent subitement et sans douleur ont été tués par les traits d'Apollon. C'est Diane qui, en pareil cas, frappe les femmes. Voyez les notes des vers VI, 206 et 428 de l'*Iliade*.

282. Φρόντιν Ὀνητορίδην. Le nom de Phrontis doit être de pure invention, comme tous les noms significatifs qu'on trouve chez Homère. Ce n'est que la personification des qualités essentielles au bon pilote : réflexion, circonspection, prudence consommée. Le nom même du père de Phrontis ne représente qu'une idée morale : Ὀνήτωρ, de ὀνίνημι, qui signifie être utile. Le prêtre troyen Onétor, mentionné dans l'*Iliade*, XVI, 604, n'avait pas plus de réalité qu'Onétor, père de Phrontis. — Ἐκαίνυτο φῦλ' ἀνθρώπων, surpassait les tribus des hommes, c'est-à-dire n'avait pas son pareil au monde.

283. Κυβερνῆσαι, (dans l'art) de gouverner. — Σπερχοία(ο), en grec ordinaire σπέρχοιντο. Ancienne variante, σπέρχοιεν, leçon adoptée par Bekker et Ameis.

284. Ὁ μὲν. Il s'agit de Ménélas.

ὄφρ' ἔταρον θάπτοι, καὶ ἐπὶ κτέρεια κτερίσειεν.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ καὶ κεῖνος, ἰὼν ἐπὶ οἴνοπα πόντον
 ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι, Μαλειάων ὄρος αἰπύ
 ἔξε θέων, τότε δὴ στυγερὴν ὁδὸν εὐρύσπα Ζεὺς
 ἐφράσατο, λιγέων δ' ἀνέμων ἐπ' αὐτμένα χεῦεν,
 κύματά τε τροφόντα πελώρια, ἴσα δρεσσιν.
 *Ενθα διατμήξας, τὰς μὲν Κρήτη ἐπέλασσε,
 ἤχι Κύδωνες ἔναιον, Ἰαρδάνου ἀμφὶ ῥέεθρα.

285

290

285. Ἐταρον. Il s'agit de Phrontis.

286. Καὶ κεῖνος, lui aussi, c'est-à-dire Ménélas faisant comme moi. — Quant à l'orthographe καὶ κεῖνος, voyez plus haut la note du vers 255.

287. Μαλειάων ὄρος αἰπύ. Le cap qu'Homère désigne ainsi est la pointe sud-est de la Laconie. C'est aujourd'hui le Capo Malio di Santangelo, ou vulgairement Capo Santangelo. Les tempêtes sont fréquentes et violentes dans ces parages du Péloponnèse. — Il est inutile, je crois, de remarquer que le golfe de Malée, ou golfe Maliaque, n'a rien de commun avec ceci que son nom; mais je dois noter que le nom de ce golfe thessalien n'est nulle part mentionné par Homère.

289. Λιγέων δέ. Une des deux éditions d'Aristarque donnait τ(ε), et non δ(ε). Didyme (*Scholies H*) : διχῶς Ἀρίσταρχος, λιγέων δέ καὶ λιγέων τε. Les deux leçons ont le même sens. — Ἐπ(ι) appartenait au verbe. — Αὐτμένα. La forme masculine αὐτμήν ne se trouve qu'ici et une fois dans l'*Iliade*, XXIII, 766. Homère dit ordinairement αὐτμή. Curtius regarde αὐτμήν comme la plus ancienne forme; car elle est presque identique au sanscrit *ātman*, dont le sens primitif est *souffle*, et qui n'a eu que plus tard la signification d'âme et de personne. Curtius : *Hauch, Seele, Selbst*.

290. Τροφόντα πελώρια. Il ne faut pas de virgule entre ces deux mots, qui sont synonymes, et dont la réunion équivalant au superlatif de l'un des deux. Les Alexandrins mettaient ici l'hyphen, comme partout où plusieurs mots appartiennent à une même idée. Voyez la note XV, 713 de l'*Iliade* et les pages I-II des *Prolegomenes* de Villoison. Voyez aussi, pour τροφόντα, l'*Iliade*, XV, 621 et la note sur

ce mot. L'écriture τροφόντα n'est qu'une faute de copiste, et τροφόντα de même. — Ici Jacob La Roche a écrit τροφόντο, au lieu de τροφόντα, se fondant sur cette note des *Scholies H*, qu'il regarde comme complète, et que Dindorf regarde comme mutilée et altérée : Ἀρίσταρχος γράφει τροφόντο ἀντὶ τοῦ ἠξάνοντο. Dindorf rétablit comme il suit la scholie : τροφόντο ἀντὶ τοῦ ἠξάνοντο. Ἀρίσταρχος γράφει τροφόντα. Ainsi ce lambeau du commentaire de Didyme serait la confirmation de notre vulgate. Mais nous devons, d'après ce témoignage, compter τροφόντο parmi les anciennes variantes. J'ajoute que Dindorf, dans la restitution, aurait dû faire précéder τροφόντο du mot τινέ, et faire suivre Ἀρίσταρχος du mot δέ. — Ἰσα δρεσσιν. Les digammistes, ici comme dans une foule d'autres passages, sont bien forcés d'avouer qu'il y a chez Homère de vrais hiatus, et que leur panacée est souvent impuissante. Bekker lui-même n'a pas osé écrire *φόρεσσιν*, bien qu'il ne soit pas toujours très-scrupuleux dans l'emploi de son remède; car il donne le F à une foule de mots qui ne l'ont jamais eu, et à qui la grammaire comparative n'y reconnaît absolument aucun titre.

291. Διατμήξας, ayant coupé en deux (la flotte de Ménélas). — Τὰς μὲν (*has quidem naves*) désigne une des deux parties de cette flotte.

292. Ἰαρδάνου. Une rivière du nom d'Iardanus est mentionnée dans l'*Iliade*, VII, 436; mais elle était en Élide, et non en Crète. Ici les Alexandrins disent que le nominatif de Ἰαρδάνου n'est point Ἰάρδανος, et que c'est Iardanès qu'on doit appeler la rivière crétoise. *Scholies M*: ἀπὸ τῆς Ἰαρδάνης εὐθείας, ὅς ἐστι κοιταμός Κρήτης

Ἔστι δέ τις λισσὴ αἰπεῖά τε εἰς ἄλλα πέτρη,
 ἐσχατιῇ Γόρτυνος, ἐν ἡεροειδέϊ πόντῳ·
 ἐνθα Νότος μέγα κύμα ποτὶ σκαῖον βῖον ὤθει,
 ἐς Φαιστόν, μικρὸς δὲ λίθος μέγα κύμ' ἀποέργει.
 Αἱ μὲν ἄρ' ἐνθ' ἤλθον, σπουδῇ δ' ἤλυξαν ὀλεθρον
 ἄνδρες, ἀτὰρ νῆάς γε ποτὶ σπιλάδεσσιν ἔαξαν
 κύματ'· ἀτὰρ τὰς πέντε νέας κυανοπρωρεῖους
 Αἰγύπτῳ ἐπέλασσε φέρων ἀνεμός τε καὶ ὕδωρ.

295

300

293. Λισσὴ αἰπεῖά τε. Les critiques de l'école de Zoile relevaient ici une contradiction dans les termes. *Scholias* P : ἔοικεν Ὀμηροῦ ἐναντιοῦσθαι. Mais ce n'est que dans un sens dérivé que αἰπύς peut être synonyme de τραχύς : il signifie proprement *haut* ; et rien n'empêche qu'un haut rocher ait le flanc lisse. — Au lieu de λισσὴ adjectif, Cratès écrivait Λισσὴν nom propre. On comprendrait mieux qu'il eût écrit Λισσῇ, car les Crétois appelaient ce rocher Βλισσῇ, mot identique à Λισσῇ. *Scholias* H, M et Q : τινὲς μὲν ὀνομαζόμενον τὴν νῦν Βλισσὴν καλούμενην, ὅλον λίστα. ὁ δὲ Κράτης σὺν τῷ ν γράφει Λισσὴν. Mais αἰπεῖά τε ne permet point de considérer λισσὴ comme autre chose qu'un adjectif, dans le texte de l'*Odyssée*. A propos de l'addition du β dans le nom propre Βλισσῇ (cap Lisse), je remarque que cette lettre jouait, selon Héraclide, dans certains dialectes, le même rôle que le digamma dans la langue des Éoliens. Voyez la p. iv des *Prolegomenes* de Villoison.

294. Ἐσχατιῇ Γόρτυνος, à l'extrémité de Gortyne, c'est-à-dire à l'extrémité du territoire de la ville de Gortyne. *Scholias* H : ἐπὶ τοῖς ἐσχάτοις μέρεσι τῆς Γόρτυνός. Gortyne, capitale de la Crète, n'était pas une ville maritime ; mais elle n'était pas très-éloignée de la côte méridionale de l'île.

295-296. Ἐνθα Νότος.... Payne Knight et Dugas-Montbel regardent ces deux vers comme une interpolation. Ces vers ne sont pas indispensables à la suite des idées ; mais c'est une de ces explications par lesquelles le poète aime à bien fixer dans l'esprit l'image des choses. Rappelons-nous d'abord que celui qui parle est Nestor, le moins concis des orateurs. Quant à la raison philologique alléguée par Payne Knight, que ὤθει n'est point homérique, Homère di-

sant ὄθω, ὄθωμαι, et ne mettant l'oméga qu'aux temps passés de ce verbe, elle est absolument sans valeur, puisqu'il n'y avait pour Homère ni omicron ni oméga, mais un son o, long ou bref à volonté. Le mot ὤθει, dans le texte des Panathénées, était ΟΘΗΕ. C'est sa place seule qui faisait lire ὤθει, la première longue et la finale accentuée, et non ὀθει, iambe et paroxyton.

296. Ἐς Φαιστόν. La ville de Phæste était le port de Gortyne. — Μικρὸς δὲ λίθος. Il ne s'agit plus du grand cap, mais du σκαῖον βῖον, du petit cap qui servait de môle au port de Phæste. Didyme (*Scholias* M, Q et V) : τὸ γὰρ ὑπὸ τοῦ νότου κύμα τὴν Φαιστόν ἀνέκοις ἄλμινον, εἰ μὴ προκαίμενος ὁ λίθος ἐκώλυεν ἐντὸς μέγα γίνεσθαι κύμα, προκαταγνυμένον περὶ αὐτὸν τῶν κυμάτων. Il paraît que ce petit cap se nommait Maléon, ce qui explique comment Zénodote avait pu avoir l'idée de changer μικρὸς en Μάλιον. Didyme (*Scholias* plus haut citées) : γράφει δὲ Ζηνόδοτος, Μάλιου δὲ λίθος· Μάλιον γὰρ ὀνομάζεται τὸ πρὸ τοῦ Φαιστίων λιμένος ἀκρωτήριον. Ce γάρ ne signifie point que Didyme approuve la leçon de Zénodote, mais seulement que Zénodote, cette fois du moins, pouvait alléguer une raison quelque peu spécieuse à l'appui de sa correction.

297. Αἱ μὲν, reprise de τὰς μὲν du vers 294. Il s'agit de la première moitié de la flotte de Ménélas.

298. Τὰς πέντε est opposé à αἱ μὲν. C'est la seconde moitié de la flotte, celle où se trouvait le vaisseau monté par le roi en personne.

300. Αἰγύπτῳ désigne ici l'Égypte elle-même. Quand il s'agit, chez Homère, du fleuve Égyptos ou fleuve d'Égypte (le Nil), il y a toujours le mot ποταμός ou une

Ὡς ὁ μὲν ἔνθα πολὺν βίον καὶ χρυσὸν ἀγείρων
 ἤλατο ξὺν νηυσὶ κατ' ἄλλοθρόους ἀνθρώπους.
 Τόφρα δὲ ταῦτ' Αἰγισθος ἐμήσατο οἰκοθεὶ λυγρᾷ,
 κτείνας Ἀτρεΐδην, δέδμηντο δὲ λαὸς ὑπ' αὐτῷ.
 Ἐπτάετες δ' ἦνασσε πολυχρῦσοιο Μυκηνῆς.
 τῷ δέ οἱ ὀγδοάτῳ κακὸν ἤλυθε διὸς Ὀρέστης
 ἄψ ἅπ' Ἀθηναίης, κατὰ δ' ἔκτανε πατροφονῆα,
 Αἰγισθὸν δολόμητιν, ὃ οἱ πατέρα κλυτὸν ἔκτα.
 Ἦτοι ὁ τὸν κτείνας δαίνυ τάφον Ἀργείοισιν
 μητρός τε στυγερῆς καὶ ἀνάλκιδος Αἰγισθοιο.

305

310

épithète caractéristique, pour le faire reconnaître.

301. Ὁ, lui : Μénélas. — Βίον, *victim*, des subsistances.

303. Τόφρα, *interea*, durant ce temps, c'est-à-dire pendant que Μénélas errait dans les contrées lointaines, et y faisait un grand butin.

304. Δέδμηντο, *vulgo* δέδμητο. Je rétablis la leçon d'Aristarque, constatée par Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : Ἀρίσταρχος δέδμηντο, ὥς ἡ κληθὺς ἀπονέοντο (*Iliade*, XV, 305). Voyez la note sur le passage de l'*Iliade* cité par Didyme. — Λαός; équivalent ici à Μυκηναῖοι, et il désigne les Grecs du royaume d'Agamemnon.

307. Ἄψ ἅπ' Ἀθηναίης, *vulgo* ἄψ ἅπ' Ἀθηνάων. Le génitif épique de Ἀθηναί (Athènes) est Ἀθηνέων (vers 278), et non Ἀθηνάων. C'est là sans doute ce qui a engagé Aristarque à préférer la leçon Ἀθηναίης, car Athènes, chez Homère, est aussi désignée par le nom même de Minerve. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : Ἀρίσταρχος δὲ, ἄψ ἅπ' Ἀθηναίης, ὥς ἐκεῖ· Ἰκιστο δ' ἐς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγουσαν Ἀθήνην (*Odyssee*, VII, 80). — Zénodote, pour faire concorder la tradition d'Homère avec celle qu'Eschyle avait consacrée dans les *Choéphores*, écrivait ἄψ ἀπὸ Φωκίων. Mais Homère n'est pas obligé d'avoir connu la tradition qui avait cours au siècle d'Eschyle; et rien n'empêche qu'Oreste adulte ait quitté son père adoptif Strophios le Phocéen, pour aller habiter Athènes, et pour y préparer ses moyens de vengeance.

307-308. Κατὰ δ' ἔκτανε.... Voyez plus

haut les vers 197-198, et, I, 299-300, les notes sur le second de ces deux vers.

309. Δαίνυ τάφον, il donna le repas funèbre. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XXIII, 39 et la note sur ce vers. *Scholies* B : τάφος γὰρ τὸ ἐπὶ νεκροῖς δαίπνον.

310. Μητρός τε.... Il est certain, d'après ce vers, que Clytemnestre avait péri en même temps qu'Égisthe, mais non pas qu'Oreste l'eût tuée de sa propre main. Remarquez qu'Homère ignore la poursuite d'Oreste par les Furies; que nous voyons ici le fils d'Agamemnon vaquer paisiblement à une cérémonie toute religieuse, et que les paroles de Nestor, surtout ce qu'a dit Minerve au chant I, vers 298-299, nous montrent Oreste, après sa vengeance, regnant comblé de gloire. Clytemnestre a pu être tuée dans le soulèvement populaire provoqué par le retour du légitime roi de Mycènes. — Ne nous étonnons pas de cette divergence entre Homère et les tragiques. Le parricide d'Alcéméon était aussi célèbre, sur le théâtre athénien, que celui d'Oreste; et pourtant, comme dit Aristarque, Homère ne connaît pas le meurtre d'Eriphyle par son fils. Didyme (*Scholies* M, Q, R et T) : ὃ δὲ Ἀρίσταρχος φησιν εἶναι τούτων (les vers 309-310) παραποφαινέται εἶναι συναπώλετο Αἰγισθὸς ἢ Κλυταιμνήστρα· τὸ δὲ εἰ καὶ ὑπ' Ὀρέστου, ἀδελφόν εἶναι. οὐδὲ γὰρ τὰ περὶ τὴν Ἐριφύλην φησὶν εἰδέναι αὐτόν. — Il paraît que les deux vers 309-310 manquaient dans plusieurs textes antiques; car la note de Didyme que je viens de transcrire commence ainsi : ἔν τισι τῶν ἐκδόσεων οὐκ ἔσαν. Mais cela ne prouve rien contre leur au-

αὐτῆμαρ δὲ οἱ ᾔλθε βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,
 πολλὰ κτήματ' ἄγων, ὅσα οἱ νέες ἄχθος ἔειραν.
 Καὶ σὺ, φίλος, μὴ δηθὰ δόμων ἀπο τῇλ' ἀλάλησο,
 κτήματά τε προλιπὼν ἄνδρας τ' ἐν σοῖσι δόμοισιν
 οὕτω ὑπερφιάλους· μὴ τοι κατὰ πάντα φάγωσιν
 κτήματα δασσάμενοι, σὺ δὲ τηῦσίνην ὁδὸν ἔλθης.
 Ἄλλ' ἐς μὲν Μενέλαον ἐγὼ κέλομαι καὶ ἄνωγα
 ἔλθειν· κείνος γὰρ νέον ἄλλοθεν εἰλήλουθεν,

* 315

thenticité. Un passage que presque tous les éditeurs antiques ont donné, et qui a été reçu et commenté par Aristarque, n'est point une interpolation. Cependant Payne Knight supprime le vers 317, et Dugas Montbel approuve la suppression faite par l'éditeur anglais. Il est absurde, selon eux, qu'Oreste ait donné un repas funèbre aux Argiens, en l'honneur de Clytemnestre et d'Égisthe, et il est bien plus naturel de croire que cette solennité avait pour but de célébrer la mémoire d'Agamemnon. C'est le sens qu'aura le vers 309, débarrassé de ce qui le précise. Mais Payne Knight et Dugas Montbel oublient qu'Agamemnon n'avait pas été privé de funérailles; car c'est près de son tombeau que s'ourdît, selon toutes les traditions, entre Oreste et sa sœur Électre, le complot qui mit fin à l'usurpation d'Égisthe. Puisque les assassins d'Agamemnon n'avaient point persévéré, après la mort du héros, dans leur abominable haine, comment le juste vengeur, une fois son devoir rempli, n'aurait-il pas eu à cœur de faire sa paix avec les Erinyes, ou, si l'on veut, avec les dieux mânes?

311. Αὐτῆμαρ, *eodem die*, le même jour : le jour même du festin.

312. Οἱ νέες (les vaisseaux à lui), comme νῆες αὐτοῦ. Il ne faut point rattacher le datif οἱ au verbe ἔειραν. — Ἄχθος, apposition à ὅσα. L'expression complète serait ἄχθος ὄντα αὐτῶν.

313-318. Καὶ σὺ, φίλες,... C'est d'après ces conseils de Nestor à Télémaque que Zénodote supposait au jeune homme l'intention de faire un voyage lointain, et d'aller non point chez Ménélas à Sparte, mais en Crète chez Idoménée. C'est Nestor qui l'aurait fait changer d'avis. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : οὕτως ὁ τόπος ἀνέπεισε Ζηνόδοτον ἐν τοῖς περὶ τῆς ἀποδημίας

Τηλεμάχου διόλου τὴν Κρήτην ἐναντι τῆς Σπάρτης ποιεῖν. οἰεῖται γὰρ ἐκ τούτων τῶν λόγων κατὰ τὸ σιωπώμενον ἀπηκοῖναι τὸν Νέστορα κατὰ τοῦ Τηλεμάχου ὅτι καὶ ἀλλαγῶσι περὶ τοῦ πατρὸς πεισόμενος παρεσκαύαστο πλεῖν. Voilà, ajoute Didyme, l'explication des corrections faites par Zénodote aux vers 93 et 284 du premier chant. Mais les raisons de Zénodote ne sont nullement plausibles. Remarquez que Télémaque n'a point dit à Nestor où il comptait aller, si Nestor ne lui apprenait rien de bien précis, et que le vieillard ne parle ici que le langage du plus simple bon sens. J'ajoute que, quand même Nestor supposerait à Télémaque l'intention d'aller en Crète, les corrections de Zénodote n'en seraient pas meilleures. Il est ridicule de prêter à Minerve un projet qui ne s'exécutera point (I, 93), et de lui faire suggérer à Télémaque (I, 284) une idée qui ne s'accomplira pas davantage. Minerve savait comment parlerait Nestor, et d'avance elle a dû dire ce que conseillera la sagesse du vénérable hôte de Télémaque.

315. Τοι ποῖ. Ancienne variante, δῆ. C'est primitivement une glose de quelque commentateur ancien, qui faisait toi adverbe. — Κατὰ πάντα φάγωσιν, c'est-à-dire καταφάγωνι πάντα.

316. Τηῦσίνην. Le mot τηῦσιος est identique à ἐτώσιος, et tous les deux ne sont que des variétés orthographiques de ταύσιος, *fait en vain* : ταύσιος n'étant que τὸ αὐτῶς devenu adjectif, et αὐτῶς étant quelquefois synonyme de μάτην. Cette explication est celle d'Hérodien même. Il y en a plusieurs autres, tant anciennes que modernes, mais toutes plus ou moins ineptes.

318. Ἀλλοθεν, *aliunde*, c'est-à-dire *e longinquo* : de loin ; de bien loin.

ἐκ τῶν ἀνθρώπων θθεν οὐκ ἔλποιτό γε θυμῷ
 ἐλθέμεν, ὄντινα πρῶτον ἀποσφῆλωσιν ἄελλαι 320
 ἐς πέλαγος μέγα τοῖον, θθεν τέ περ οὐδ' οἰωνοὶ
 αὐτότετες οἶχνεῦσιν, ἐπεὶ μέγα τε δεινόν τε.
 Ἄλλ' ἔθι νῦν σὺν νηϊ τέ σῃ καὶ σοῖς ἐτάροισιν·
 εἰ δ' ἐθέλεις πεζός, πάρα τοι δίφρος τε καὶ ἵπποι,
 πᾶρ δέ τοι υἷες ἔμοι, οἳ τοι πομπῆς ἔσονται 325
 ἐς Λακεδαιμόνα διᾶν, ὅθι ξανθὸς Μενέλαος.
 Λίσσεσθαι δέ μιν αὐτὸς, ἵνα νημερτὲς ἐνίσπη.
 Ψεῦδος δ' οὐκ ἔρεε· μάλα γὰρ πεπνυμένος ἐστίν.
 Ὡς ἔφατ'· ἥελιος δ' ἄρ' ἔδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν.
 Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη· 330
 Ὡ γέρον, ἦτοι ταῦτα κατὰ μοῖραν κατέλεξας·

319. Ἐκ τῶν ἀνθρώπων, de chez ces hommes : de chez ces peuples. — Ὄθεν ἐκινῶν : de chez lesquels.

319-320. Οὐκ ἔλποιτό γε.... ὄντινα, sous-entendu οὗτος οὐ τις, sujet du verbe. *Scholies* Q : θθεν οὐκ ἂν τις προσδοκῆσαι σωθῆναι, ἐκείνος δηλονότι ὄντινα....

320. Ἀποσφῆλωσιν, auraient emporté hors de la route. Eustathe : ἀποπλανήσωσιν ὁδοῦ. εἰσθε γὰρ τὸ σφάλλειν ἐμπόδων ὁδοῦ σημαίνειν, οὐ διόρθωσις τὸ ἀνασφάλλειν. En effet, le verbe σφάλλω signifie proprement faire chanceler, faire tomber. Le latin *fallō* lui est identique, mais n'a conservé qu'un sens moral, bien que leur racine commune, *σφαλ*, soit une idée toute matérielle. Curtius : « Skt. « (sanskrit), *sphal*, *sphul*, *sphaldmi*, *sphulmi*, vacillo, concutio. »

321. Μέγα τοῖον, grande à un tel point, c'est-à-dire aussi vaste que celle où la tempête a entraîné et égaré Ménélas.

322. Αὐτότετες n'est qu'une hyperbole poétique. Nestor, qui n'avait aucune idée de la vraie distance qui sépare l'Égypte du Péloponnèse, la suppose prodigieuse, et peint sa pensée en conséquence. Ailleurs, dans le récit fictif d'Ulysse à Eumée, le poète fait dire au prétendu Crétois qu'il n'a mis que cinq jours pour aller de Crète en Égypte. Demander à Homère la moindre précision géographique à propos des contrées qu'il ne connaît que par de va-

gues on-dit, c'est introduire la science où elle n'a que faire. *Scholies* H et M : ὑπερβολικῶς τοῦτό φησιν. ἐπάγει οὖν, πεμπταῖον δ' Αἴγυπτον (XIV, 257). Mêmes *Scholies* et *Scholies* Q : τῇ ταχυτηϊ δὲ τοῦ ζώου πρόσεστι καὶ μῆκος χρόνου, ὑπὲρ τοῦ ἐμφάναι τὸ διάστημα. τὸ δὲ ὅλον ἐν ὑπερβολῇ, καὶ οἱ ἀκμὴν ξενικὰ ταῦτα τὰ χωρία τοῖς Ἕλλησιν. La dernière de ces deux notes est un extrait textuel de Didyme; la première, probablement aussi, mais les deux phrases qui la composent se suivent mal, et Didyme les avait liées sans doute par celle-ci, ou par quelque chose d'approchant : « Cela est si vrai, qu'Homère, dans un autre passage, réduit presque à rien la distance entre la Crète et l'Égypte, autre façon de prouver qu'il s'exprime en poète mal renseigné, et non en géographe. »

324. Πάρα, c'est-à-dire πάρεσται ou παρίσονται. Traduisez πάρα τοι : tu auras à ta disposition.

325. Πᾶρ, comme πάρα au vers précédent, mais forcément au pluriel. En français, la traduction reste la même. — Ἐσονται. Ancienne variante, ἔπονται.

326. Ὅθι, sous-ent. ἐστὶ : là où habite.

327. Λίσσεσθαι δέ μιν.... Voyez plus haut les notes du vers 19.

331. Κατὰ μοῖραν, *secundum fas*, conformément à la justice, c'est-à-dire avec raison.

ἀλλ' ἄγε τάμνετε μὲν γλώσσας, κεράσθε δὲ οἶνον,
 ὄφρα Ποσειδάωνι καὶ ἄλλοις ἀθανάτοισιν
 σπείσαντες κοῖτοιο μεδώμεθα· τοῖο γὰρ ὥρη.

Ἦδη γὰρ φάος οἶχεθ' ὑπὸ ζόφον· οὐδὲ ἔοικεν 335
 δηθὰ θεῶν ἐν δαιτὶ θαασσέμεν, ἀλλὰ νέεσθαι.

Ἦ ῥα Διὸς θυγάτηρ· τοὶ δ' ἐκλυον αὐδυσάσης.

Τοῖσι δὲ κήρυκες μὲν ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευαν·
 κοῦροι δὲ κρητῆρας ἐπεστέψαντο ποτοῖο,
 νόμησαν δ' ἄρα πᾶσιν ἐπαρξάμενοι δεπάεσσιν· 340
 γλώσσας δ' ἐν πυρὶ βάλλον, ἀνιστάμενοι δ' ἐπέλειπον.

Αὐτὰρ ἐπεὶ σπείσαν τε πῖον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
 δὴ τότε Ἀθηναίη καὶ Τηλέμαχος θεοειδής
 ἄμφω ἰέσθην κοίλῃν ἐπὶ νῆα νέεσθαι.

Νέστωρ δ' αὖ κατέρυκε καθαπτόμενος ἐπέεσσιν· 345

332. Τάμνετε μὲν γλώσσας. Il s'agit de faire les dernières cérémonies du sacrifice. On coupait en morceaux les langues des victimes, on jetait ces morceaux dans le feu, puis on faisait des libations. — Les enstatiques demandaient pourquoi on offrait les langues aux dieux; et les lytiques répondaient de diverses manières, ce qui prouve qu'ils ignoraient la raison de cette coutume. Dire, comme le faisaient la plupart d'entre eux : « La langue est ce qu'il y a de meilleur dans le corps (ὅτι κράτιστον τῶν μαλῶν ἡ γλῶσσα), » c'est se payer de mots. Ésope répondrait : « Oui, certes, c'est ce qu'il y a de meilleur, mais c'est aussi ce qu'il y a de pire. » — Le vers 332 est très-longuement commenté dans les *Scholies*; mais le fatras surabonde dans ces notes venues de toutes parts. Qu'on en juge par ceci, où pourtant sont allégués des noms célèbres : ἀλληγορικῶς, τάμνατε, ἀντὶ τοῦ, παιδεύετε τὰς γλώσσας, ὥστε μὴ κακολογεῖν· ἢ παραθήγετε εἰς τὸ τοὺς θεοὺς ὕμνεῖν· πρὸ γὰρ τοῦ κοιμηθῆναι δεῖ φάλλειν. Ἀντίπατρος δὲ, ὅτι χρὴ αὐτὴν καύειν πρὸς κοίτην ἰόντας. Πορφύριος δὲ, ὡς ἐπὶ μαρτύρων τῶν θεῶν διελέγοντο. Je ne cite que la moitié de cette note, qui est dans B seul. Il est vrai qu'on trouve, un peu auparavant, la réfutation de ces absurdités. Didyme (*Scho-*

lies V) : εὐθεὺς γὰρ τὸ λέγειν, σύντεμε τοὺς λόγους.

334. Τοῖο, de cela, c'est-à-dire du coucher. On peut, si l'on veut, rapporter τοῖο à κοῖτοιο, ce qui revient au même.

335. Οἶχεθ' est pour οἶχετο, et non pour οἶχεται, car le soleil est couché. Voyez plus haut, vers 329. Ancienne variante, ἔρχεθ' (ἤρχετο). Zénodote écrivait φχεθ' (φχετο), ce qui est l'orthographe vulgaire. Mais cette correction est inutile, puisqu'il n'y a pas de doute possible sur le sens passé du verbe.

336. Δηθὰ.... θαασσέμεν, *diu sedere*, de continuer à rester assis. — Νέεσθαι, *abire*, c'est-à-dire *domum reverti* : de quitter la place pour rentrer chacun chez soi.

338. Τοῖσι δὲ.... On a déjà vu ce vers, I, 146.

339-340. Κοῦροι δὲ.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers I, 470-471 et les notes sur ces deux vers.

342. Τε πῖον, *vulgo* τ' ἐπῖον. La Roche a rétabli avant moi la leçon d'Aristarque.

345. Καθαπτόμενος. C'est, si l'on veut, une réprimande, mais une réprimande tout amicale; car le verbe καθαπτόμαι n'a pas nécessairement un sens défavorable, puisqu'il exprime seulement l'idée de manier, de tâter, d'aborder. Le contexte seul détermine si l'expression est en bonne ou

Ζεὺς τόγ' ἀλεξήσειε καὶ ἀθάνατοι θεοὶ ἄλλοι,
ὡς ὑμεῖς παρ' ἐμείο θοὴν ἐπὶ νῆα κίοιτε,
ὥστε τευ ἢ παρὰ πάμπαν ἀνείμονος ἢ πενιχροῦ,
ᾧ οὔτι χλαῖναι καὶ ῥήγεα πόλλ' ἐνὶ οἴκῳ,
οὔτ' αὐτῷ μαλακῶς οὔτε ξείνοισιν ἐνεύδειν. 350

Αὐτὰρ ἐμοὶ πάρα μὲν χλαῖναι καὶ ῥήγεα καλὰ.
Οὐ θὴν δὴ τοῦδ' ἀνδρὸς Ὀδυσσεύος φίλος υἱὸς
νῆος ἐπ' ἰκρίοφιν καταλέξεταί, ὅφρ' ἂν ἔγωγε
ζῶω, ἔπειτα δὲ παῖδες ἐνὶ μεγάροισι λίπωνται,
ξείνους ξεινίζειν, ὅστις κ' ἐμὰ δῶμαθ' ἴκηται. 355

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Εὖ δὴ ταῦτα γ' ἔφησθα, γέρον φιλε· σοὶ δὲ ἔοικεν
Τηλέμαχον πείθεσθαι, ἐπεὶ πολὺ κάλλιον οὕτως.
Ἄλλ' οὗτος μὲν νῦν σοὶ ἄμ' ἔψεται, ὅφρα κεν εὖδῃ
σοῖσιν ἐνὶ μεγάροισιν· ἐγὼ δ' ἐπὶ νῆα μέλαιναν 360
εἴμ', ἵνα θαρσύνω θ' ἐτάρους εἴπω τε ἕκαστα.

en mauvaise part. *Scholies E* : παρακαλῶν, φιλοφρονούμενος. σημειῶσαι τὸ καθακτόμενος ἐπὶ καλοῦ.

347. Παρ' ἐμείο, (vous éloignant) de chez moi.

348. Ὡστε τευ ἢ... Construisez : ὥστε παρὰ τευ ἢ πάμπαν ἀνείμονος ἢ (πάμπαν) πενιχροῦ.

349. Ὁ οὔτι, *vulgo* ᾧ οὔτε. Zénodote, ᾧ οὔπερ. — Ῥήγεα. Zénodote changeait ce mot en κτήματα. Didyme (*Scholies M*) : αἱ Ἀριστάρχου, ᾧ οὔτι· αἱ δὲ φαυλόταται, ᾧ οὔτε. Ζηνόδοτος δὲ, Ὁ οὔπερ χλαῖναι καὶ κτήματα πόλλ' ἐνὶ οἴκῳ, ἀκαίρως. Je n'ai pas besoin de démontrer combien les deux corrections de Zénodote étaient mauvaises. Quant à οὔτε, notre vulgate, il ôte toute énergie au style, et on est heureux de savoir par Didyme qu'il ne se trouvait que dans des textes détestables.

351. Πάρα est pour πάρεισι.

352. Τοῦδ' ἀνδρός, selon quelques anciens, dépend de φίλος, et il se rapporte à Nestor. Un geste, disent-ils, faisait comprendre que Nestor, par τοῦδ' ἀνδρός (de cet homme-ci), entendait ἑμοῦ (de moi). Rien n'est plus commun, chez les tragi-

ques, que δὲ et δὲ ἀνὴρ pour ἐγώ. Eschyle va jusqu'à dire τάδε pour ἡμεῖς, dans le premier mot du premier vers des *Perses*. Mais cela n'importe nullement ici. Il est évident que φίλος est l'épithète de υἱός, comme dans tous les passages où se trouve l'expression Ὀδυσσεύος φίλος υἱός, et que τοῦδ' ἀνδρός est une apposition à Ὀδυσσεύος. Traduisez, comme s'il y avait. ἐκείνου emphatique : le fils chéri d'Ulysse le noble héros. On peut aussi faire de τοῦδ' un synonyme de τοιοῦδε. Ce sera le même éloge : *talis viri Ulyssis*, d'Ulysse un tel héros ; d'un héros tel qu'Ulysse. — Bothe propose de changer δὴ, qui précède τοῦδ' ἀνδρός, en δὲ, qu'il dit synonyme de δέχα. Alors, selon lui, il n'y aurait plus de difficulté, puisque τοῦδ' ἀνδρός signifierait tout naturellement ἑμοῦ. Mais δὲ n'est point synonyme de δέχα, et n'a pas le sens de *scorum*. D'ailleurs le mot δὲ ne se trouve qu'une seule fois chez Homère, *Odyssee*, IX, 491, et il signifie, là comme partout, *bis*.

353. Ὅφρ(α). Ancienne variante, εὐτ(ε).

355. Ξεινίζειν, comme ὥστε ξεινίζειν.

357. Σοὶ dépend, non pas de ἔοικεν, mais de πείθεσθαι, qui est au vers suivant.

Οἷος γὰρ μετὰ τοῖσι γεραίτερος εὐχομαι εἶναι·
οἱ δ' ἄλλοι φιλότῃτι νεώτεροι ἄνδρες ἔπονται,
πάντες ὁμηλική μεγαθύμου Τηλεμάχοιο.

Ἔνθα κε λεξαίμην κοίλῃ παρὰ νηὶ μελαίνῃ, 365
νῦν· ἀτὰρ ἡῶθεν μετὰ Καύκωνας μεγαθύμους
εἴμ', ἐνθα χρεῖός μοι ὀφέλλεται, οὔτι νέον γε,
οὐδ' ὀλίγον· σὺ δὲ τοῦτον, ἐπεὶ τεὸν ἔκετο δῶμα,
πέμψον σὺν δίφρῳ τε καὶ υἱεῖ· δὸς δέ οἱ ἵππους,
οἳ τοι ἐλαφρότατοι θείειν καὶ κάρτος ἄριστοι. 370

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη,

362. Γεραίτερος est dit par comparaison avec l'âge des autres compagnons de Télémaque. Il signifie donc simplement *vieilles*, ou plutôt, homme mûr, homme d'expérience. Au lieu de γεραίτερος, Zénodote écrivait γεραίτατος, expression fautive, puisque Mentor est un ami et un contemporain d'Ulysse, c'est-à-dire à peine un sexagénaire. Aristoniceus (*Scholias M*) : ἀντὶ τοῦ ἀπλοῦ τοῦ γεραίός· κακῶς δὲ Ζηνόδοτος γεραίτατος γράφει.

363. Οἱ δ' ἄλλοι. Ancienne variante, ἀλλ' ἄλλοι.

364. Ὀμηλική équivalait à ὁμηλικας. C'est l'abstrait pour le concret.

366. Καύκωνας. Les Caucones dont il s'agit ici étaient un des peuples de la Triphytie, et faisaient probablement partie du royaume de Nestor. *Scholias E* et *Q* : μεταφύ τῆς Ἠλείας καὶ Πύλου οἱ Καύκωνες οἰκοῦσιν ἐν τῇ Τριφυλίᾳ, ἀπὸ Καύκωνος τοῦ Ἀρκάδος ὀνομασμένοι. Ils n'ont rien de commun avec les Caucons mentionnés dans l'*Iliade*, X, 429 et XX, 329. Ceux-ci habitaient la Paphlagonie, et leurs soldats faisaient partie intégrante de l'armée troyenne.

367. Χρεῖός. Ancienne variante, χρεῖως faussement attribuée à Aristarque. Il est prouvé qu'Aristarque transcrivait ΚΗΡΕΩΣ, l'unique leçon des vieux textes, selon les besoins de la quantité, et donnait, dans le sien, tantôt χρεῖος iambe, tantôt χρεῖως spondée, et même une fois, dit-on, χρεῖως monosyllabe. Voyez, pour le sens du mot et la diversité de son orthographe, la note du vers XI, 686 de l'*Iliade*. — Ὀφέλλεται, dans le sens de ὀφείλεται : est due.

368. Τεὸν ἔκετο δῶμα. Zénodote, τὰ σὰ γούναθ' ἱκάνει. Il est vrai que Télémaque n'est point encore sous le toit de Nestor ; mais il est censé y être, puisqu'il a déjà participé au sacrifice et au festin de son hôte. La correction de Zénodote était donc inutile, pour ne rien dire de plus. Peut-on, à cette heure, après une réception comme celle qu'a faite Nestor au fils de son ami, qualifier Télémaque de suppliant, bien pis encore, le représenter aux genoux de l'excellent vieillard ?

371. Ὡς ἄρα φωνήσας(α). Il n'est pas aisé d'expliquer pourquoi Minerve a fait le discours qu'on vient de lire ; et je ne vois pas qu'il y en ait d'autre raison que la volonté du poète, qui a cru bon de pousser la fiction du personnage de Mentor jusqu'au bout. Les commentateurs anciens ont pourtant donné des réponses à la question des eustatiques : « Comment Minerve peut-elle mentir ? » Mais ces réponses, qu'on lit chez trois des scholastes, M, Q et surtout E, ne soutiennent pas l'examen. — Ἀπέβη. Ici on demandait pourquoi la déesse quitte Télémaque à Pylos ; mais il est évident que Télémaque n'a plus besoin d'elle, et cette raison dispense de toutes les autres. Il y en a une cependant qui fait honneur à la délicatesse du poète : c'est que Minerve, déesse, étant une vierge, aurait été déplacée à Sparte, dans les fêtes nuptiales du palais de Ménélas. *Scholias M* et *Q* : ἑώρα γὰρ ὁ ποιητής ὅτι οὐκ ἦν πιθανὸν οὐδὲ εὐσεβὲς διόλου παρῆναι τὴν Ἀθηνᾶν τῷ Τηλεμάχῳ· ἀλλ' οὐδὲ πρὸς Μενέλαον ἐλθεῖν εὐπρεπὲς παρθένων θυομένων γάμον.

φήνη είδομένη· θάμβος δ' ἔλε πάντας ἰδόντας.
 Θαύμαζεν δ' ὁ γεραιός, ὅπως ἴδεν ὀφθαλμοῖσιν·
 Τηλεμάχου δ' ἔλε χεῖρα, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

ὦ φίλος, οὐ σε ἔολπα κακὸν καὶ ἀναλκιν ἔσεσθαι, 375
 εἰ δὴ τοι νέω ὧδε θεοὶ πομπῆς ἔπονται.

Οὐ μὲν γάρ τις ὁδ' ἄλλος Ὀλύμπια δώματ' ἐχόντων,
 ἀλλὰ Διὸς θυγάτηρ, ἀγελείη Τριτογένεια,
 ἥ τοι καὶ πατέρ' ἐσθλὸν ἐν Ἀργείοισιν ἐτίμα.

Ἀλλὰ, ἄνασσ', Ἰλῆθι, δίδωθι δέ μοι κλέος ἐσθλὸν, 380
 αὐτῷ, καὶ παιδεσσι, καὶ αἰδοίῃ παρακοίτι·
 σοὶ δ' αὖ ἐγὼ ῥέξω βοῦν ἦνιν εὐρυμέτεωπον,
 ἀδμήτην, ἣν οὐπω ὑπὸ ζυγὸν ἤγαγεν ἀνὴρ·
 τῇν τοι ἐγὼ ῥέξω χρυσὸν κέραςιν περιχεύας.

ὦς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἔκλυε Παλλὰς Ἀθήνη. 385

Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευε Γερῆνιος ἱππότα Νέστωρ,
 υἷαςι καὶ γαμβροῖσιν, ἐὰ πρὸς δώματα καλά.
 Ἀλλ' ὅτε δώμαθ' ἵκοντο ἀγακλυτὰ τοῖο ἀνακτος,
 ἐξείης ἔζοντο κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε.

Τοῖς δ' ὁ γέρων ἐλθοῦσιν ἀνὰ κρητῆρα κέρασσε 390

372. Φήνη είδομένη. Cette expression doit être prise au propre : sous la forme d'une orfraie. Ce n'est plus ici une simple comparaison, comme dans la disparition de Minerve, I, 320 : ὄρνις δ' ὧς ἀνοπαῖα διέπτατο. Voyez la note sur ce vers. Ici la déesse prend une figure d'oiseau au vol rapide. Le mot είδομένη le dit formellement. Voyez Μέντορι είδομένη, II, 368, et είδομένη κήρυκι, *Iliade*, II, 380. — Ἰδόντας. Ancienne variante, Ἀχαιοῦς.

373. Ὁ γεραιός, le noble vieillard.

375. Οὐ σε ἔολπα. Ancienne variante, οὔτι σ' ἔολπα.

376. Ὡδε, ainsi, c'est à-dire comme je les vois le faire. Voyez la note I, 182. Il ne faut pas rapporter ὧδε à νέω, mais à ἔπονται.

377. Οὐ μὲν γάρ τις ὁδ(ε), sous-entendu ἐστί.

378. Ἀγελείη, *vulgo* κυδίστη. Notre vulgate n'est qu'une correction de Ζηνόδοτε. La Roche a rétabli la leçon d'Aris-

tarque, constatée par les *Scholies* H et M. L'épithète κυδίστη n'est ici qu'une banalité, tandis que ἀγελείη convient admirablement à la déesse guerrière qui avait protégé Ulysse durant le siège de Troie. — Τριτογένεια. Voyez la note IV, 515 de l'*Iliade*.

379. Τοι... πατέρ(α), le père à toi : ton père.

380. Ἰλῆθι. Zénodote, *ἐλέαιρε*, expression fautive. Nestor demande une faveur, et n'implore nullement la pitié.

382-384. Σοὶ δ' αὖ ἐγὼ ῥέξω.... Voyez l'*Iliade*, X, 292-294, et la note sur le dernier de ces trois vers.

386. Τοῖσιν (à eux) est déterminé, au vers suivant, par υἷαςι καὶ γαμβροῖσιν.

388. Τοῖο est un titre d'honneur, comme ὁ au vers 273.

389. Ἐξείης ἔζοντο.... On a vu ce vers, I, 145.

390. Ὁ γέρων, comme plus haut, vers 373, ὁ γεραιός.

οἶνου ἡδυπότοιο, τὸν ἐνδεκάτῳ ἐνιαυτῷ
 ὤϊζεν ταμὴν καὶ ἀπὸ κρήδεμνον ἔλυσεν·
 τοῦ δ' γέρων κρητῆρα κεράσασατο· πολλὰ δ' Ἀθήνη
 εὔχετ' ἀποσπένδων, κούρη Διὸς αἰγίοχοιο.

Αὐτὰρ ἐπεὶ σπείσαν τε πῖον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς, 395
 οἱ μὲν κακχεῖοντες ἔβαν οἰκόνδε ἕκαστος·
 τὸν δ' αὐτοῦ κοίμησε Γερήνιος ἱππότης Νέστωρ,
 Τηλέμαχον, φίλον υἱὸν Ὀδυσσεύος θεῖοιο,
 τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν, ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ·
 πὰρ δ' ἄρ' εὐμμελίην Πεισίστρατον, ὄρχαμον ἀνδρῶν, 400
 ὃς οἱ ἔτ' ἦθεος παίδων ἦν ἐν μεγάροισιν.

391. Ἐνδεκάτῳ. Ancienne variante, ἐν δεκάτῳ. *Scholies* E : ἀμφίβολον, κἂν τε δεκάτῳ, κἂν τε ἐνδεκάτῳ. Mais ἐνδεκάτῳ paraît meilleur, ou du moins est plus conforme aux habitudes d'Homère. Voyez, par exemple, XVII, 327, εἰκοστῷ ἐνιαυτῷ. D'ailleurs Aristarque n'a pas pu se tromper sur la vraie écriture, comme nous nous trompons quand les Byzantins ont mal formé l'esprit : ΗΕΝΔΕΚΑΤΟΙ ne peut pas être confondu avec ΕΝΔΕΚΑΤΟΙ, qui aurait été l'orthographe première de ἐν δεκατῷ.

392. Κρήδεμνον, la coiffe, c'est-à-dire le chapeau de cuir qui maintenait le bouchon de l'amphore, et qui se liait comme le couvercle de parchemin de nos flacons d'huile. On ne se servait pas encore du goudron pour assurer le vin contre le contact de l'air ; le chapeau en tenait lieu. *Scholies* B, E et Q : τοῦ πῖου τὸ πῶμα μεταφορικῶς· λέγεται γὰρ (τὸ κρήδεμνον) καὶ ἐπὶ ταιχῶν πόλεων. Nous avons, dans notre langage familier, une image analogue : décoiffer une bouteille. Voyez, pour les divers sens de κρήδεμνον, les notes XIV, 184 et XVI, 400 de l'*Iliade*, et la note I, 334 de l'*Odyssée*.

393. Τοῦ... κρητῆρα, *hujus (vini) craterem*, ou, en prenant τοῦ comme partitif : *ex eo vino craterem*. C'est au fond la même chose. — Remarquez que c'est Nestor en personne qui a fait le mélange d'eau et de vin, et non pas, comme d'habitude, un simple serviteur. Le vieillard veut que la libation qu'il va faire soit tout à fait digne de Minerve. Bothe : « Minervæ libaturus

« ipse miscet vinum, quæ alias puerorum « est provincia. »

394. Ἀποσπένδων. Ancienne variante, ἐπισπένδων.

395. Τε πῖον. Voyez plus haut la note du vers 342, identique à celui-ci.

396. Οἱ μὲν κακχεῖοντες. Voyez I, 424, et, dans l'*Iliade*, la note I, 606.

397. Τόν (lui) est déterminé au vers suivant par Τηλέμαχον.

399. Τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν. Voyez l'*Iliade*, III, 448, et la note sur ce vers.

400-401. Πὰρ δ' ἄρ' εὐμμελίην.... Zénodote supprimait ces deux vers. Il y voyait sans doute quelque indécence (διὰ τὸ ἀπρεπές). Mais Pisistrate ne couche point avec Télémaque ; il a seulement son lit à côté de celui de Télémaque, et il tient compagnie, sous le portique, à l'hôte de son père. Cette attention du vieux Nestor est toute naturelle, puisque Pisistrate est encore ἦθεος, c'est-à-dire un jeune homme non marié, et qui ne sacrifie rien en n'allant pas à son θάλαμος. *Scholies* H, M, Q et R : οἱ ἄλλοι γυναικας ἔχουσι. διόπερ οὐ συνιδὼν ὁ Ζηνόδοτος τὸ φιλότικνον τοῦ ποιητοῦ τοὺς δύο στίχους περιέγραψεν. Cette note est probablement une citation textuelle d'Aristarque. Si elle venait d'Aristonicus, elle commencerait par le mot Ζηνόδοτος, qui suivait toujours la formule ἡ διπλῇ περιεστιγμένη, ὅτι, formule invariablement retranchée par les scholiastes de l'*Odyssée*.

400. Πὰρ, *juxta* (eum), près de lui.

401. Ὅς οἱ... παίδων, *qui ex illius filijs*, le datif οἱ équivalant à αὐτοῦ, selon

Αὐτὸς δ' αὖτε καθεῦδε μυχῶ δόμου ὑψηλοῖο·
τῷ δ' ἄλοχος δέσποινα λέχος πόρσαινε καὶ εὐνήν.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
ὠρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῇφι Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ· 405

ἐκ δ' ἐλθὼν κατ' ἄρ' ἔζετ' ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν,
οἳ οἱ ἔσαν προπάροιθε θυράων ὑψηλῶν,
λευκοί, ἀποστιλβόντες ἀλείφατος· οἷς ἐπὶ μὲν πρὶν
Νηλεὺς ἔεσκεν, θεόφιν μῆστωρ ἀτάλαντος· 410

ἀλλ' ὁ μὲν ἤδη Κηρὶ δαμείς Ἀιδόσδε βεβήκει·
Νέστωρ αὖ τὸτ' ἐφίξε Γερήνιος, οὔρος Ἀχαιῶν,
σκηπτρον ἔχων. Περὶ δ' υἷες ἀολλέες ἡγερέθοντο
ἐκ θαλάμων ἐλθόντες, Ἐχέφρων τε Στρατίος τε,
Περσεύς τ' Ἀρητὸς τε καὶ ἀντίθεος Θρασυμήδης.
Τοῖσι δ' ἔπειθ' ἔκτος Πεισίστρατος ἤλυθεν ἥρως· 415

πὰρ δ' ἄρα Τηλέμαχον θεοείκελον εἶσαν ἄγοντες.
Τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·

Καρπαλίμως μοι, τέκνα φίλα, κρηήνατ' ἐέλδωρ,

l'usage homérique. On rattache vulgairement cet οἳ au verbe ἦν : *ei erat*. C'est toujours le même sens. — Ἥθιο; est le mot qui, chez Homère, comme *μειράκιον* dans la prose, désigne la première jeunesse; mais il est ici dans son sens dérivé : *caelebs*, qui n'a point encore pris femme. *Scholies H* : νέος, ἄνυξ.

402. Αὐτε καθεῦδε, leçon d'Aristarque; αὐτ' ἐκάθευδε, leçon de Zénodote.

403. Ἄλοχος δέσποινα. L'épouse de Nestor se nommait Eurydice. Voyez plus loin, vers 452. — Πόρσαινε, *vulgo πόρσυνε*. Voyez la note VII, 347. C'est le même mot. Il n'y a qu'une différence d'orthographe.

408. Ξεστοῖσι indique que c'étaient des sièges de marbre. Voyez la note du vers VI, 243 de l'*Illiade*.

408. Ἀποστιλβόντες ἀλείφατος, c'est-à-dire ὡς ἀλείφατος : *resplendentes velut unguento*, brillantes comme si elles étaient enduites d'un corps gras, c'est-à-dire comme si elles étaient frottées d'huile. Il est absurde de prendre, comme font quelques-uns, l'expression au propre. Voyez dans l'*Illiade*, XVIII, 596, un exemple

tout analogue à celui-ci (ἦκα στιλβοντας ἑλαιῷ, à propos de tuniques de lin), et la note sur cet exemple. L'explication alexandrine est la même dans les deux cas; mais ici nous sommes plus riches en commentaires antiques. *Scholies M* : λείπει τὸ ὥς· ἔστι γὰρ ὡς ἑλαίου. *Scholies B* : λείπει τὸ ὥς· ὡς ἀπὸ ἀλείμματος. *Scholies E* : ἡ εὐθεῖα τὸ ἀλείφαρ· ὡς ἀπὸ τοῦ ἐλαίου. γλίσχρον δὲ ὅν τὸ ἑλαῖον στιλπνὸν ποιεῖ τὸ χρίόμενον, οἷον τὸ μάρμαρον. — Οἷς ἐπὶ pour ἐφ' οἷς. La préposition ἐπὶ garde toujours son accent, quelle que soit sa place, à moins qu'elle ne soit pour ἔπεισι. Elle ne doit pas être jointe ici au verbe de la phrase. *Scholies B* : ἀντίστροφον τὸ σχῆμα, ἵνα ἢ ἐφ' οἷς. Cette note, comme toutes les précédentes, provient de Didyme, soit textuellement, soit en abrégé.

411. Οὔρος. Voyez la note du vers VIII, 80 de l'*Illiade*.

412. Περὶ, à l'entour, c'est-à-dire autour de lui.

416-417. Πὰρ δ' ἄρα.... Entre ces deux vers, plusieurs manuscrits en donnent un autre, emprunté à l'*Illiade*, I, 57, mais tout à fait inutile ici.

ὄφρ' ἦτοι πρῶτιστα θεῶν ἱλάσσομ' Ἀθήνην,
 ἥ μοι ἐναργῆς ἦλθε θεοῦ ἐς δαῖτα θάλειαν. 420
 Ἄλλ' ἄγ', ὁ μὲν πεδίοδ' ἐπὶ βοῦν ἵτω, ὄφρα τάχιστα
 ἔλθῃσιν, ἐλάσῃ δὲ βοῶν ἐπιβουκόλος ἀνὴρ·
 εἰς δ' ἐπὶ Τηλεμάχου μεγαθύμου νῆα μέλαιναν
 πάντας ἰὼν ἐτάρους ἀγέτω, λιπέτω δὲ δὺ' οἴους·
 εἰς δ' αὖ χρυσοχόον Λαέρκεια δεῦρο κελέσθω 425
 ἔλθεῖν, ὄφρα βοδὺ χρυσὸν κέρασιν περιχεύῃ.
 Οἱ δ' ἄλλοι μένεν' αὐτοῦ ἀολλῆες· εἶπατε δ' εἴσω
 δμῳῆσιν κατὰ δώματ' ἀγακλυτὰ δαῖτα πένεσθαι
 ἔδρας τε ξύλα τ' ἀμφί, καὶ ἀγλαὸν οἰσέμεν ὕδωρ.

420. Θεοῦ, du dieu : de Neptune.

421. Ἐπὶ βοῦν, pour la génisse, c'est-à-dire pour nous procurer la génisse.

422. Ἐλθῃσιν α pour sujet βοῦς sous-entendu, et ἐλάσῃ α pour régime βοῦν, également sous-entendu. — Βοῶν ἐπιβουκόλος, pléonasme. Ptolémée l'Ascalonite liait βοῶν ἐπὶ βουκόλος, et faisait ainsi de βοῶν le régime de ἐπὶ. Mais ἐπὶ, dans le sens de surveillance, se construit avec le datif. Voyez, par exemple, *Iliade*, VI, 424, et la première des deux notes sur ce vers. Nous avons la protestation d'Aristarque contre la leçon de Ptolémée. *Scholies H* : (ἡ διπλή,) ὅτι τὸ βοῶν παράκειται καὶ μετὰ τῆς προθέσεως εἰρηται ἐπιβουκόλος.

424. Λιπέτω α le sens actif : qu'il ait laissé ; qu'il laisse. — Δύ' οἴους. Ces deux-là suffiront pour garder le navire ; les autres prendront part au sacrifice. Cette pieuse attention de Nestor est un trait remarquable du caractère humain et sympathique qui distinguait la race grecque, même aux temps les plus reculés. *Scholies M* et *Q* : Ἑλληνικώτατα, ἵνα κἀκείνοι τῶν ἱερῶν μετασγῶσι.

425. Χρυσοχόον. Le même artisan qu'Homère semble appeler ici *fondeur d'or* est appelé plus loin, vers 431, χαλκεύς, et il ne se servira que des outils du forgeron : l'enclume, le marteau et les tenailles. Il fera, avec le petit lingot d'or qui va lui être donné, une feuille mince, et il appliquera cette feuille autour des cornes de la génisse. Ainsi il ne faut point prendre le mot χρυσοχόος au sens que donnerait strictement l'étymologie.

Nestor a dit χρυσὸν κέρασιν περιχεύας, vers 384 ; il dira à l'instant, ὄφρα χρυσὸν κέρασιν περιχεύῃ, vers 426 ; et le verbe περιχεύω (répandre autour) n'a dans cette expression qu'un sens figuré. Il en est de même pour l'idée contenue dans la dernière partie du composé χρυσοχόος, qui signifie simplement, un homme habile à plaquer de l'or sur les objets. C'est, si l'on veut, un orfèvre ou un doreur, mais un orfèvre et un doreur à sa façon, et non à la nôtre. Ce n'est point un fondeur d'or ; et les opérations de fonte qui se faisaient dans des χάνας ou χάνα (*Iliade*, XVIII, 470) n'ont rien de commun avec ce qui se passe ici. — Λαέρκεια, selon quelques anciens, n'était pas un nom propre, mais une épithète du χρυσοχόος ; on χαλκεύς. C'était là une imagination bizarre ; mais le fait est constaté dans les *Scholies E*. Ce qui est encore plus bizarre peut-être, c'est que le scholiaste ne fait aucune réserve, et qu'il met sur le même plan l'interprétation naturelle et cette folie : τινὲς τὸ ΛΑΕΡΚΕΙΑ φασὶν ὄνομα κύριον, τινὲς δὲ ἐπίθετον, παρὰ τοῦ ἐπαρκεῖν τοῖς λαοῖς.

427. Αὐτοῦ, adverbial : hic, ici.

428-429. Πένεσθαι.... ἀμφί, c'est-à-dire ἀμφιπένεσθαι : *curare* ou *apparare*, de s'occuper à préparer. On a vu ἀμφεπένοντο, *Iliade*, IV, 220, en parlant des soins donnés à un blessé (*curabant*). Le mot πένεσθαι contient déjà l'idée de travail et d'occupation ; mais ἀμφί ajoute beaucoup à cette idée. Nestor veut que rien ne soit négligé, que tout soit fait vite

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐποίπνυον. Ἦλθε μὲν ἄρ βοῦς 430
 ἐκ πεδίου, ἦλθον δὲ θοῆς παρὰ νηὸς ἑστῆς
 Τηλεμάχου ἑταροὶ μεγαλήτορος· ἦλθε δὲ χαλκεὺς,
 ὅπλ' ἐν χερσὶν ἔχων χαλκήϊα, πείρατα τέχνης,
 ἄκμονά τε σφυρὰν τ' εὐποίητόν τε πυράγρην,
 οἷσίντε χρυσὸν εἰργάζετο· ἦλθε δ' Ἀθήνη, 435
 ἱρῶν ἀντιόωσα. Γέρων δ' ἱππηλάτα Νέστωρ
 χρυσὸν ἔδωχ'· ὁ δ' ἔπειτα βοδὸς κέρασιν περίχευεν
 ἀσκήσας, ἱν' ἀγαλμα θεᾷ κεχάροιτο ἰδοῦσα.
 Βοῦν δ' ἀγέτην κερῶν Στρατίος καὶ δῖος Ἑχέφρων.
 Χέρνιβα δέ σφ' Ἄρητος ἐν ἀνθεμόεντι λέβητι 440
 ἦλυθεν ἐκ θαλάμοιο φέρων, ἑτέρῃ δ' ἔχεν οὐλὰς

et bien. On peut construire, à la rigueur :
 πένεσθαι ἀμφὶ δαῖτα ἔδρας τε ξύλα τς.
 Mais puisque ἀμφιπένεσθαι existe, et qu'il
 gouverne l'accusatif, il vaut mieux joindre
 ἀμφὶ au verbe. — Dans l'Homère-Didot,
 ἀμφὶ est traduit par *undique*. Mais ἀμφὶ
 adverbe signifie *circumcirca*, et non pas
undique; et, quand il signifierait *undique*,
 n'est-il pas ridicule de faire dire à un mo-
 narque opulent, et qui s'est lui-même
 vanté de l'être, que ses servantes auront à
 chercher partout dans le palais pour trou-
 ver les objets nécessaires, quand il ne s'a-
 git que d'un festin et d'un sacrifice?

430. Ἐποίπνυον, se donnaient du mal,
 c'est-à-dire exécutaient avec empressement
 les ordres de Nestor. Voyez la note du
 vers I, 600 de l'*Iliade*.

432. Χαλκός, le forgeron, c'est-à-dire
 Laërtes. Voyez plus haut les deux notes
 sur le vers 425.

433. Ὀπλ(α). Le mot *arma*, en latin,
 se prend aussi dans le sens d'instruments
 de travail. Virgile, *Géorgiques*, I, 160 :
 « Dicendum et quæ sint duris agrestibus
 arma. » — Χαλκήϊα, *fabrilia*, de forge-
 ron, et non point *ænea*, d'airain. L'en-
 clume et le marteau, tout au moins, étaient
 de fer; probablement aussi les tenailles,
 instrument fort peu compliqué. Homère
 donne au fer l'épithète de πολύμητος;
 (difficile à travailler); mais il dit formelle-
 ment qu'on le travaillait; car le σόλος
 d'Étion, qui est un bloc de fer fondu, ou
 plutôt de fonte de fer, fournira pendant

cinq ans, selon Achille, aux besoins agri-
 coles d'un grand propriétaire, et sera par
 conséquent transformé en instruments à
 l'usage de ses laboureurs et de ses pâtres :
 οὐ μὲν γάρ οἱ ἀτεμδόμενός γε σιδήρου
 ποιμὴν οὐδ' ἀροτὴρ εἰς' ἐς πόλιν (*Iliade*,
 XXIII, 834-835).

436. Ἀντιόωσα. Ancienne variante,
 ἀντήσασα. Mais Minerve ne se contente
 pas d'assister au sacrifice : elle jouit des
 honneurs qu'on lui rend. Elle est invi-
 sible; mais le poète sait qu'elle est là.

438. Ἀγαλμα, l'offrande. Voyez plus
 haut la note du vers 274.

439. Κεράων, par les cornes : en la
 tenant par les cornes.

440. Χέρνιβα, l'eau lustrale. Il s'agit
 ici de l'eau avec laquelle on se lavait les
 mains avant une cérémonie religieuse. —
 Ἐν ἀνθεμόεντι λέβητι, dans une aiguière
 ornée de fleurs ciselées. Voyez la note du
 vers XXIII, 885 de l'*Iliade*. Ici le mot
 λέβητι est dans son sens propre (vase à
 verser), et non point, comme au vers I,
 137, dans le sens de *bassin*. Ce n'est pas,
 comme là, la cuvette du πρόχοος, c'est
 le πρόχοος lui-même. Arétus n'apporte
 ici que l'aiguière, qu'il tient de la main
 droite par l'anse.

441. Ἑτέρῃ, sous-entendu χειρὶ : de
 l'autre main; de la main gauche. — Οὐλὰς,
 et plus bas οὐλοχύτας, vers 445. Ce sont
 les grains d'orge pilés qu'on répondait
 sur la victime avant de l'immoler. Voyez
 l'*Iliade*, I, 449. Didyme (*Scholies E, H*

ἐν κανέῳ· πέλεκυν δὲ μενεπτολεμος Θρασυμήδης
ὄξυν ἔχων ἐν χειρὶ παρίστατο, βοῦν ἐπικόψων.

Περσεύς δ' ἄμνιον εἶχε· γέρων δ' ἵππηλάτα Νέστωρ
χέρνιδά τ' οὐλοχύτας τε κατήρχετο· πολλὰ δ' Ἀθήνη 445
εὔχετ' ἀπαρχόμενος, κεφαλῆς τρίχας ἐν πυρὶ βάλλων.

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' εὔξαντο καὶ οὐλοχύτας προβάλλοντο,
αὐτίκα Νέστορος υἱὸς, ὑπέρθυμος Θρασυμήδης,
ἤλασεν ἄγχι στάς· πέλεκυς δ' ἀπέκοψε τένοντας
αὐχενίους, λῦσεν δὲ βοδὸς μένος· αἱ δ' ὀλόλυξαν 450

et V) : οὐλαὶ καὶ οὐλοχύται τὸ αὐτό. — Cartius rattache οὐλαὶ et οὐλοχύται à la racine *Fel* ou *Fal*, et les rapproche de ἄλιω (moudre), ἄλευρον et ἄλειον (farine), ἄλειος (monture). Il est évident que ces deux mots ne sont que des adjectifs, et que κριθαί (les grains d'orge) est sous-entendu.

443. Χειρὶ, *vulgo* χειρὶ. Didyme (*Scholies* H) : ἐνικῶς χειρὶ αἱ Ἀριστάρχου. Tous les éditeurs récents, sauf Hayman, ont rétabli la leçon d'Aristarque.

444. Ἄμνιον, le vase destiné à recevoir le sang de la victime. C'est la seule fois que ce mot se trouve chez Homère. Didyme (*Scholies* M) : ἄγγειον εἰς δὲ τὸ αἷμα τοῦ λαρείου ἰδόντο. Ζηνόδοτος δὲ ἐν ταῖς ἀπὸ τοῦ δ' γλώσσαις τίθησι τὴν λέξιν. ἀπαρ δὲ ἐνταῦθα παρ' Ὁμήρῳ ἡ λέξις. D'après l'explication de Didyme, ἄμνιον serait identique à αἰμνίον, et dériverait de αἷμα. Ce qui autorise cette étymologie, c'est que le mot αἰμνιον existait dans le dialecte crétois, et y avait le même sens qu'a ici ἄμνιον. Hérodien (*Scholies* H et M) : ἄμνιον ὡς πηνίον (il s'agit de l'accent sur la pénultième). Κρήτης αἰμνίον αὐτό φασι. La deuxième phrase de la note de Didyme constate que Zénodote lisait Περσεὺς δαμνίον et non Περσεὺς δ' ἄμνιον. Elle constate aussi que Zénodote doit lui-même compter parmi les glossographes, et qu'il y avait de lui un lexique homérique, encore subsistant au siècle d'Auguste. — Nicandre et Théodoridas (*Scholies* H, M, Q et R) transcrivaient comme Zénodote l'ancienne écriture ΠΕΡΣΕΥΤΑΜΝΙΟΝ, et ils entendaient δαμνίον dans le sens de poignard. *Scholies* E : μικρὸν μαχαίριδιον, δ' καὶ σφάγιον καλοῦσιν οἱ Ἀττικοί. Mais alors ce serait Persée, et non Pisistrate, qui égorgerait la victime, vers 444. Or Homère ne dit point que Persée passe le poignard à Pisistrate. D'ailleurs il semble que δαμνίον ou δάμνιον (instrument pour abattre) serait une massue plutôt qu'un couteau pointu. — Plusieurs grammairiens prétendaient que, le mot αἰμνίον existant dans la langue grecque, il fallait changer l'orthographe d'Aristarque, αἰμνίον, intercaler l'iota, et mettre l'esprit rude. *Scholies* H, M, Q et R : Ποσειδῶς δὲ ὁ Ἰερακύντιος παρὰ Ἰερακύντιοις ἐτι σώζεσθαι τὴν φωνὴν αἰμνίον, δασέως μετὰ τοῦ ι κατ' ἀρχὴν προφερομένην, παρὰ τοῦ αἱμα· καὶ Ἀπολλοδώρος φησιν ὡς εἰκὸς ἦν καὶ παρὰ τῷ ποιητῇ οὕτως αὐτὸ προφέρεσθαι. Cette opinion n'a point prévalu chez les Alexandrins.

445. Κατήρχετο a un sens religieux, comme plus bas, vers 446, ἀπαρχόμενος. Nestor accomplit les cérémonies préparatoires du sacrifice. *Scholies* E, H, M et Q : χερνίδων καὶ οὐλοχυτῶν πρῶτος ἤρχε. C'est ce que Virgile, *Énéide*, VI, 246, appelle *libumina prima*.

446. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, I, 458.

449. Ἠλάσεν, frappa (la génisse avec sa hache).

450. Αἱ (elles) est déterminé au vers suivant. — Ὀλόλυξαν ne signifie pas simplement que les femmes poussent des cris de joie. Elles font à haute voix une prière où éclatent des cris joyeux. *Scholies* M : μετὰ βοῆς ἤσαντο. εἰρηται δὲ ἐπὶ τῶν γυναικῶν μόνων. *Scholies* E : μετὰ βοῆς ἤσαντο· τὸν γὰρ ὀλολυγμὸν Ὁμήρος γυναικείαν εὐχὴν λέγει. Ces deux notes proviennent de la même source, le commentateur de Didyme; mais la première seule

θυγατέρες τε νυοί τε καὶ αἰδοίη παράκοιτις
 Νέστορος, Εὐρυδίκη, πρέσβα Κλυμένοιο θυγατρῶν.
 Οἱ μὲν ἔπειτ' ἀνελόντες ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
 ἔσχον· ἀτὰρ σφάζεν Πεισίστρατος, ὄρχαμος ἀνδρῶν.
 Τῆς δ' ἔπει ἐκ μέλαν αἶμα ῥύη, λίπε δ' ὅστέα θυμὸς, 455
 αἰψ' ἄρα μιν διέχευαν, ἄφαρ δ' ἐκ μηρία τάμνον
 πάντα κατὰ μοῖραν, κατὰ τε κνίσῃ ἐκάλυσαν
 δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν.
 Καίε δ' ἐπὶ σχίζῃς ὁ γέρων, ἐπὶ δ' αἶθοπα οἶνον
 λείβε· νέοι δὲ παρ' αὐτὸν ἔχον πεμπώβολα χερσίν. 460
 Αὐτὰρ ἔπει κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,
 μίστυλλον τ' ἄρα τᾶλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν,
 ὦπτων δ' ἀκροπόρους ὀβελοὺς ἐν χερσίν ἔχοντες.
 Τόφρα δὲ Τηλέμαχον λοῦσεν καλὴ Πολυκάστη,

est une citation directe; car le mot ὀλο-
 λυγμός n'est nulle part dans Homère. La
 phrase de Didyme, εἰρηται δι..., sous-
 entend τὸ ὀλολύζειν, et non ὁ ὀλολυγμός.

452. Κλυμένοιο. Clyménus, le beau-
 père de Nestor, avait été roi des Minyens
 d'Orchomène.

453. Ἀνελόντες. Une des deux éditions
 d'Aristarque donnait ἀνέχοντες, qui a le
 même sens, mais d'une façon plus vague.
 Il s'agit de l'opération par laquelle on
 relevait, puis on tirait en arrière la tête de
 la victime, pour lui enfoncer le couteau
 dans le poitrail. *Scholies* B, H, M et Q :
 τὸ ἀνελόντες δηλοῖ τὸ ἀνω ἔλόντες.
 ἐκ τούτου δὲ τὸ αὐερύσαντες δηλοῦται.
 Voyez la note sur αὐέρυσαν, *Iliade*, I, 459.

456. Διέχευαν, ils dépecèrent. On met
 la victime en quartiers, ou, comme dit
 Homère, on la désagrége, on défait son
 ensemble, on répand de divers côtés les
 parties qui constituaient cet ensemble.
 Tout à l'heure les quartiers réservés pour
 le festin seront mis eux-mêmes en mor-
 ceaux propres à être rôtis (μίστυλλον,
 vers 462), les broches dont on se servait
 ne permettant de rôtir que des pièces d'un
 poids médiocre, car on les tenait à la
 main (ὀβελοὺς ἐν χερσίν ἔχοντες, vers 463).

467. Κατὰ μοῖραν, rite, selon l'usage
 consacré. *Scholies* B : πρεπόντως. *Scho-*
lies E : ἐνδεχομένως. Quant à πάντα qui

précède, il équivaut à πάντως, et même à
 ὅλως. Rien ne reste de chacune des cuisses,
 qui ne soit mis en morceaux. Remarquez
 qu'il y a une μηρία, et non, comme dans
 l'*Iliade*, I, 480, μηρούς. — Quelques-uns
 entendaient κατὰ μοῖραν comme κατὰ
 μέρη (*Scholies* Q); mais cette explication
 est inadmissible, puisque μηρία signifie
 des morceaux de cuisse, et non pas des
 cuisses entières : les cuisses sont déjà tout
 en morceaux.

457-462. Κατὰ τε κνίσῃ ἐκάλυσαν....
 Voyez l'*Iliade*, I, 460-465, et les notes
 sur ces six vers.

463. Ἀκροπόρους, pénétrant par la
 pointe, c'est-à-dire aiguës. Le mot est un
 ἀπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est ma-
 nifeste, d'après celui de ses deux compo-
 sants. Didyme (*Scholies* H et V) : ὀξεῖς, ὧν
 τὸ ἀκρον διαπερνούμενον εὐχερῶς διει-
 σιν διὰ τὴν ὀξύτητα. *Scholies* B et Q :
 τοὺς κατὰ ἀκρον πεύροντας καὶ πεντῶν-
 τας. L'adjectif ἀκρος ayant aussi un sens
 figuré, quelques-uns paraphrasaient (*Scho-*
lies E) : τοὺς ἀκρῶς πεύροντας, perçant
 bien. C'est le même sens au fond; mais il est
 évident que l'idée contenue dans le premier
 composant, c'est le sens primitif et maté-
 riel du mot, et non sa signification dérivée.

464. Λοῦσεν. Il ne faut pas s'étonner
 de voir une fille de Nestor faire l'office de
 baigneuse. Hélène dit elle-même, IV, 262,

Νέστορος ὀπλοτάτη θυγάτηρ Νηληϊάδαο.

465

Αὐτὰρ ἐπεὶ λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ,
ἀμφὶ δέ μιν φᾶρος καλὸν βάλεν ἠδὲ χιτῶνα,
ἔκ ῥ' ἀσαμίνθου βῆ, δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος·
πὰρ δ' ὄγε Νέστορ' ἰὼν κατ' ἄρ' ἔζετο, ποιμένι λαῶν.

Οἱ δ' ἐπεὶ ὤπτησαν κρέ' ὑπέρτερα καὶ ἐρύσαντο, 470
δαίνυνθ' ἐζόμενοι· ἐπὶ δ' ἀνέρες ἐσθλοὶ ὄροντο,
οἶνον οἶνοχοεῦντες ἐνὶ χρυσείῳ δεπάεσσιν.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ·

Παῖδες ἐμοί, ἄγε, Τηλεμάχῳ καλλίτριχας ἵππους 475
ζεύξασθ' ὕφ' ἄρματ' ἄγοντες, ἵνα πρήσῃσιν ὁδοῖο.

qu'elle a fait pour Ulysse ce que Polyaste fait ici pour Télémaque. Homère attribue aux dieux les mêmes mœurs. Dans l'*Illiade*, V, 905, Hébé lave Mars, puis elle l'habille elle-même. D'ordinaire, c'étaient des servantes qui rendaient ce devoir aux hôtes. Voyez IV, 49; VIII, 454; XVII, 88, etc. Ici Nestor a voulu sans doute faire un bonneur particulier au fils de son meilleur ami. — Polycaste, d'après la tradition d'Hésiode dans ses *Fragments*, devint plus tard la femme de Télémaque. Je ne parle pas d'une autre tradition, d'après laquelle Homère serait né de ce mariage.

466. Λίπ' ἐλαίῳ, d'une huile onctueuse. Voyez la note du vers X, 577 de l'*Illiade*.

468. Βῆ a pour sujet Τηλεμάχος sous-entendu.

469. Νέστορ(ι). L'élision de l'ι au datif singulier est très-rare. Aussi quelques anciens lisaient-ils ποιμένα, au lieu de ποιμένι, et par conséquent Νέστορ(α), au lieu de Νέστορ(ι). Cet accusatif peut se défendre, à cause du mouvement nécessaire pour aller s'asseoir. Mais ce n'est qu'une correction de métricien, et cette correction est absolument inutile.

470. Οἱ δ' ἐπεὶ.... Voyez plus haut le vers 65 et la note sur ce vers.

471. Ἐπι.... ὄροντο. Voyez, XIV, 104, la note sur ἐπι.... ὄρονται.

472. Οἶνον οἶνοχοεῦντες. La vulgate οἶνον ἰνονοχοεῦντες est une correction byzantine. C'est donc ici un des cas les plus favorables à l'opinion des digam-

mistes; car il est certain qu'on a dit φοῖνος et φοινοχοεῖα. Par conséquent, la finale de οἶνον aurait été primitivement longue par position. Mais le ν peut avoir la valeur d'une lettre double, comme il l'a certainement dans l'exemple fameux d'Empédocle, δασον ἄλλοις, et dans plus d'un passage d'Homère; et cette considération suffit pour faire du trochée οἶνον un spondee. On ne peut pas supposer ici qu'Homère prononçait οἶνων, bien que la lettre οὖ (O) fût indifféremment longue et brève, et qu'Homère en use avec le son ο à peu près à volonté.

473. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 469 de l'*Illiade* et les notes sur ce vers.

476. Ὀδοῖο, selon les uns, est un génitif local, comme Ἀργεος au vers 261; mais πρήσῃσιν n'a plus de sens, si ὁδοῖο équivalait à ἐν ὁδῷ. D'autres en font un génitif partitif; et nous disons nous-mêmes, *faire du chemin*. Mais peut-être vaut-il mieux expliquer le génitif ὁδοῖο par un accusatif sous-entendu, dont l'idée est contenue dans le verbe. Ce qui justifie cette explication, c'est qu'Homère ne dit jamais πρήσῃσιν ὁδοῖο que quand il s'agit des hommes; et en effet, il n'y a qu'un être doué de volonté libre qui puisse accomplir une action résolue d'avance. S'il s'agissait des chevaux, Nestor dirait ἵνα πρήσωσι κέλευθον, car Homère emploie πρήσσειν κέλευθον pour les chevaux et les navires, plus encore que pour les hommes. Je regarde donc πρήσσειν ὁδοῖο comme une ellipse, pour πρήσσειν ὁδοῖο comme une ellipse, pour πρήσσειν ὁδοῖο

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα τοῦ μάλα μὲν κλύον ἠδὲ πύοντο·
καρπαλίμως δ' ἔζευξαν ὑφ' ἄρμασιν ὠκέας ἵππους.

Ἐν δὲ γυνή ταμὴν σῆτον καὶ οἶνον ἔθηκεν,
ὄψα τε, οἷα ἔδουσι Διοτρεφῆες βασιλῆες. 480

Ἄν δ' ἄρα Τηλέμαχος περικαλλέα βήσετο δίφρον·
παρ δ' ἄρα Νεστορίδης Πεισίστρατος, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
ἔς δίφρον τ' ἀνέβαινε καὶ ἡνία λάζετο χερσὶν·
μάστιξεν δ' ἑλάαν· τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην
ἔς πεδῖον, λιπέτην δὲ Πύλου αἰπὺ πτολίεθρον. 485

Οἱ δὲ πανημέριοι σείον ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες.

Δύσετό τ' ἥελιος σκιδῶντό τε πᾶσαι ἀγυιαί·
ἔς Φηράς δ' ἵκοντο Διοκλῆος ποτὶ δῶμα,

σαιν πρῆξιν (ou ἔργον) ὁδοῖο : exécuter l'accomplissement du voyage.

479. Ἐν. Ancienne variante, ἄν.

488-484. Ἐς δίφρον.... Voyez l'*Iliade*, V, 365-366, et les notes sur le second de ces deux vers.

484. Ἐλάαν. Ancienne variante, ou plutôt ancienne glose : ἵππους.

486. Πανημέριοι, pendant tout le reste du jour. Le voyage avait commencé longtemps après le lever du soleil; mais πανημέριοι et πρόπαν ἡμαρ, chez Homère, n'ont pas un sens absolu. Voyez, *Iliade*, I, 472 et 601, les notes sur ces deux expressions. — Σεῖον ζυγόν, *quatiebant jugum*, ils agitaient le joug. C'est le conséquent pour l'antécédent, l'effet de la course pour la course elle-même. — L'accusatif ζυγόν dépend tout à la fois et de σεῖον et de ἔχοντες. On se rappelle que les deux chevaux d'un attelage étaient réunis par une traverse posant sur leur nuque. Voyez la note sur le vers V, 730 de l'*Iliade*. — Au lieu de σεῖον, Aristophane de Byzance écrivait θεῖον, c'est-à-dire θεῖον : ils couraient. Avec cette leçon, il y a diastole, et ζυγόν ne dépend plus que de ἔχοντες. La ressemblance des sons z et o, et leur fréquente permutation d'un dialecte à un autre, expliquent comment les premiers textes écrits ont pu donner les uns *SEON* les autres *THEON*, car ni Aristophane ni Aristarque ne faisaient des corrections arbitraires; mais il y a de bonnes raisons de préférer, chez un poète, l'image poétique

au mot vulgaire. Didyme (*Scholies* H, M, Q, R et S) : Ἀριστοφάνης γράφει θεῖον, ἀντὶ τοῦ ἔτρεχον· εἶτα, ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες (c'est-à-dire διαστῆλων τὸ ζυγὸν ἀμφὶς ἔχοντες, à moins qu'on ne lise, avec quelques-uns, ἀμφιέχοντες, qui serait une deuxième variante d'Aristophane). ὁ δὲ Καλλίστρατός φησιν, ὥσπερ ἐπὶ τῆς οὐριοδρομούσης νηὸς τὸ τῆς εὐπλοίας ἐμφαίνεται διὰ τοῦ, Τῆς δὲ πανημερίης τέταθ' ἰστία ποντοποροῦσης (*Odysseus*, XI, 41), οὕτω καὶ ἐπὶ τοῦ συνεχοῦς δρόμου τῶν ἵππων τὴν ἀδιάλειπτον ἄνυσιν τῆς ὁδοῦ σημαίνει τὸ σεῖον ζυγόν.

488. Φηράς. Cette ville de Phères était située en Messénie, sur le bord de la mer, près de l'embouchure du Nédon. Quelques-uns la mettent en Laconie. En tout état de cause, elle n'appartenait point à Ménélas, et pas davantage à Nestor : c'est une des sept villes qu'Agamemnon offre en présent à Achille, pour que le héros renonce à son courroux. Voyez l'*Iliade*, IX, 451. — Διοκλῆος. Il est assez longuement question de Dioclès dans l'*Iliade*, V, 542-549, à l'occasion de la mort de ses deux fils, Créthon et Orsilochos, tués par Énée. — Quelques modernes se sont étonnés que Télémaque, à Phères, n'allât pas loger chez son oncle Eumélus, mari d'une sœur de Pénélope, mentionné un peu plus loin, IV, 798. Ils n'avaient pas fait attention que la ville habitée par Eumélus n'était point Φηραί, la Phères de Messénie, mais Φεραί, la

υιός Ὀρσιλόχοιο, τὸν Ἀλφειὸς τέκε παῖδα.

Ἔνθα δὲ νύκτ' ἄεσαν· ὁ δὲ τοῖς παρ' ξείνια θῆκεν.

490

Ἥμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
ἵππους τε ζεύγνυντ' ἀνά θ' ἄρματα ποικιλ' ἔβαινον·
[ἐκ δ' ἔλασαν προθύροιο καὶ αἰθούσης ἐριδούπου·]
μάστιξεν δ' ἔλααν· τῷ δ' οὐκ ἄκοντε πετέσθην.

Ἴξον δ' ἐς πεδίον πυρρηφόρον· ἔνθα δ' ἔπειτα

495

ἦνον ὁδόν· τοῖον γὰρ ὑπέκφερον ὠκέες ἵπποι.

Δύσετό τ' ἥελιος σκιῶντό τε πᾶσαι ἀγυιαί.

Phères de Thessalie : Φερῆς ἐνι οἰκίᾳ ναίων. Ils ont été trompés par l'identité des noms en latin et en français. Mais l'orthographe diffère en grec, dans l'*Illiade* comme dans l'*Odyssée*. Comparez les vers II, 741 et IX, 464 de l'*Illiade*. On voit donc combien sont peu fondés les reproches adressés par Dugas Montbel aux critiques anciens, de n'avoir pas expliqué pourquoi Télémaque est reçu par Dioclès, et non par Eumélus.

489. Ὀρσιλόχοιο. Zénodote, Ὀρσιλόχοιο. Il écrivait de même par un τ, dans l'*Illiade*, le nom du père et du fils de Dioclès.— Ἀλφειός. Il s'agit du fleuve Alphée. Voyez l'*Illiade*, V, 644-646.

490. Νύκτ' ἄεσαν. Voyez plus haut la note du vers 464. — Θῆκεν. Ancienne variante, δῶκεν.

493-497. Ἐκ δ' ἔλασαν... Payne Knight supprime ces cinq vers, interpolés, selon lui, par ceux qui ont divisé le poème en vingt-quatre chants. Il dit que le vers 493 est un emprunt maladroit fait à l'*Illiade*, XXIV, 323; que le vers 494 est une répétition inutile du vers 484; que πυρρηφό-

ρον, au vers 495, n'est point une forme homérique; que Télémaque et Pisistrate ont dû arriver chez Ménélas avant la nuit, et que le vers 486 n'a été répété au vers 497 que pour terminer le troisième chant avec la chute du jour. Dugas Montbel approuve ces raisons. Mais la seule qui soit bonne, c'est ce qui concerne le vers 493, que tous les éditeurs depuis Wolf, excepté Fæsi, ont mis entre crochets. Tout ce qu'on peut dire contre le mot πυρρηφόρον, c'est qu'Homère emploie toujours la forme πυροφόρος, et non la forme πυρρηφόρος. Mais on retrancherait des milliers de vers, si l'on voulait faire disparaître de l'*Illiade* et de l'*Odyssée* tous les ἀπαξ εἰρημένα.

494. Μάστιξεν... Homère, dans l'*Illiade*, répète ce vers toutes les fois que la circonstance l'y invite; et ce vers est aussi bien placé ici qu'au vers 484.

496. Ἦνον, ils achevaient : ils acheminèrent. Homère dit ἄνω et ἀνομαί, aussi bien que ἀνώω et ἀνόομαι. — Τοῖον, ad- verbe : tantopère, si fort, c'est-à-dire avec tant de rapidité.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Δ.

TA EN ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙ.

Télémaque et Pisistrate sont reçus avec une hospitalité empressée dans le palais de Ménélas (4-67). Conversation après le festin (68-154). Hélène rend la gaïeté aux convives attristés par d'affligeants souvenirs (155-305). Le lendemain, Ménélas raconte ses aventures, puis il répète à Télémaque tout ce qu'il a appris en Égypte, par la bouche de Protée, sur le sort des autres héros de la guerre de Troie, et particulièrement sur celui d'Ulysse (306-619). Complot des prétendants contre Télémaque, révélé à Pénélope par le héraut Médon (620-714). Minerve rassure Pénélope au sujet du danger qui menace Télémaque (715-841). Embuscade des prétendants (842-847).

Οἱ δ' ἔξον κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν·
πρὸς δ' ἄρα δώματ' ἔλων Μενελάου κυδαλίμοιο.

TA EN ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙ. Autre titre : ἀφιξίς Τηλεμάχου εἰς Σπάρτην.

1. Οἱ, eux, c'est-à-dire Télémaque et Pisistrate. — Κοίλην Λακεδαίμονα κητώεσσαν. C'est la vallée de l'Eurotas, la Laconie, qu'Homère appelle Lacédémone, ce n'est point la ville de Sparte. De là l'épithète *creuse*, c'est-à-dire enfoncée entre de hautes montagnes. Quant à l'épithète κητώεσσαν (caverneuse, crevascée), elle se rapporte à la nature de ces montagnes, le Taygète et le Parthénius, souvent bouleversées par des tremblements de terre. Voyez les trois notes du vers II, 581 de l'*Iliade*. — Il est bien vrai qu'Homère, dans l'*Iliade*, prend deux ou trois fois Troïη comme synonyme de Ἴλιος. On pourrait alléguer que c'est ici un exemple analogue; mais les deux épithètes ne peuvent s'appliquer à une ville, et s'opposent à l'assimilation. Nous sommes donc impérieusement forcés de laisser à Λακεδαίμονα son sens propre; et nous sommes forcés aussi, par là-même, de donner à

l'aoriste ἔξον la valeur d'un plus-que-parfait : il faut bien que les voyageurs, au coucher du soleil, aient quitté la route du bord de la mer, et que non-seulement ils aient atteint la vallée de l'Eurotas, mais qu'ils aient remonté cette vallée jusque dans le voisinage de Sparte, puisqu'ils *poussaient* (ἔλων, vers 2), à cette heure-là, vers la demeure de Ménélas. Que si Homère ne parle point de l'arrivée à Sparte, ce fait est implicitement constaté par l'arrivée au palais du roi; et je rappelle cette observation d'Aristarque, si souvent répétée par les commentateurs de son école, que le poète passe fréquemment sous silence les choses que le contexte nous révèle comme accomplies, et qui se sous-entendent d'elles-mêmes. — Pourtant je dois dire que les anciens n'étaient pas unanimes sur l'explication du vers que nous venons de commenter. *Scholies Q* : ποτὶ μὲν τὴν πόλιν καλεῖ Λακεδαίμονα, ποτὶ δὲ τὴν χώραν. Λακεδαίμονα, ἦτοι τὴν Σπάρτην. Mais on ignore comment ces contradicteurs d'Aris-

Τὸν δ' εὖρον δαινύντα γάμον πολλοῖσιν ἔτησιν
 υἱὸς ἡδὲ θυγατρὸς ἀμύμονος ᾧ ἐνὶ οἴκῳ.
 Τὴν μὲν Ἀχιλλῆος ῥηξήνορος υἱεὶ πέμπεν.
 ἐν Τροίῃ γάρ πρῶτον ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν
 δωσέμεναι τοῖσιν δὲ θεοὶ γάμον ἐξετέλειον.
 Τὴν ἄρ' ὄγ' ἐνθ' ἵπποισι καὶ ἄρμασι πέμπε νέεσθαι
 Μυρμιδόνων προτὶ ἄστρῳ περικλυτὸν, οἷσιν ἄνασσεν.

5

tarque et de toute l'école d'Aristarque entendaient ici κοῖλην et κητώσσαν, et faisaient concorder ces qualifications avec l'idée d'une ville; car les paraphrases δρεσι περιεχομένην et μεγάλην ἀπὸ τοῦ κήτους sont des interprétations arbitraires, et qui ne comptent pas pour le philologue sérieux : elles seraient ineptes, appliquées au vers II, 581 de l'*Iliade*, et il faut que la même explication convienne aux deux passages, puisqu'ils sont absolument identiques. — J'ajoute, pour terminer, que le mot Λακκδαίμων est formé de la racine λαχ (déchirer), et probablement du substantif dorien δᾶ (γῆ, terre), de sorte qu'il contient déjà en lui-même les idées de cavité et de crevasse, de vallée encaissée et de terrain bouleversé, que répètent et développent les adjectifs κοῖλη et κητώσσα. Même en admettant que δᾶ n'entre pour rien dans la composition matérielle du mot, l'idée de terre ou de contrée est virtuellement dans sa signification. Curtius, *Racine* λαχ, n'hésite point pourtant à nous dire : « Die topische Bedeutung im Sinne unsers » *Bruch* zeigt sich auch in λάκας, φάραγ- » γας (Hesych.), womit wohl Λάκμων, » Λακίνιον, Λακκδαίμων.... zusammen- » hängt. »

3. Γάμον, à côté de δαινύντα, équivalent à γάμου δαῖτα : un festin de noces. Voyez δαῖνυ τάρον, III, 309, et la note sur cette expression. Didyme (*Scholies* M) : ὥσπερ ἀλλαγῷ φρεῖν Ὀμηρος τάρον τὴν ἐκὶ τανθεῶντι τινὶ εὐωχίαν, οὕτως καὶ νῦν γάμον τὴν ἐκὶ γάμου δαῖτα.

4. Ἀμύμονος. L'adjectif ἀμύμων est une épithète d'honneur qu'Homère applique indifféremment à la vertu, à la beauté, à la puissance et même à la richesse. Il en a décoré Égisthe même, l'assassin d'Agamemnon. Voyez le vers I, 29 et la note sur ce vers.

5. Τὴν. Il s'agit d'Hermione. Voyez plus bas, vers 14. — Ἀχιλλῆος.... υἱεὶ. Achille n'avait laissé qu'un seul fils, Néoptolème, autrement nommé Pyrrhus. D'après la tradition popularisée par Virgile, tradition postérieure à Homère, et empruntée par les tragiques grecs aux poètes cycliques, c'est à son neveu Oreste que Ménélas avait marié Hermione, et non point au fils d'Achille.

8. Ἴπποισι καὶ ἄρμασι, avec des chevaux et des chars, c'est-à-dire avec des chars traînés par des chevaux. C'est un ἐν διὰ δυοῖν. — Ces chars, qui devaient transporter en Thessalie Hermione et son cortège, n'étaient pas des diéppoi, des chars à deux places, comme celui qui vient d'amener Télémaque, mais des voitures à quatre roues, des ἀπήναι, des ἄμαξαι. Remarquez en effet qu'Homère se sert du terme général ἄρμα. Quand il s'agit des chars de guerre, l'addition de ἵπποι à ἄρμα ou ἄρματα n'est qu'un pléonasse; mais ici le poète a tenu à faire savoir que les voitures de Ménélas étaient attelées de chevaux, et non de mules. Ce sont des mules qui traînent la τετράκυκλος ἀπήνη de Priam (*Iliade*, XXIV, 324); ce sont pareillement des mules qu'Alcinous fera atteler à l'ἀπήνη de Nausicaa, voiture qu'Homère définit lui-même, ἄμαξαν ἐότροχον ἡμιονεῖν (*Odyssée*, VI, 72).

9. Μυρμιδόνων.... ἄστρῳ. C'est la ville de Phthie en Thessalie, la capitale du royaume de Pélee. Voyez les vers II, 691-695 de l'*Iliade*, et la note sur le vers I, 155 de la même épopée. On se rappelle que, d'après la tradition d'Homère, Néoptolème n'est point allé de Troie en Épire, et que la tradition consacrée par Virgile provient des tragiques grecs, qui l'avaient empruntée aux poètes posthomériques. Voyez, dans l'*Odyssée*, la note III, 189.

Υἱεὶ δὲ Σπάρτηθεν Ἀλέκτορος ἤγετο κούρην,
 ὃς οἱ τηλύγετος γένετο, κρατερὸς Μεγαπένθης,
 ἐκ δούλης· Ἑλένη δὲ θεοὶ γόνον οὐκέτ' ἔφαινον,

10

10. Σπάρτηθεν dépend de Ἀλέκτορος, et non de ἤγετο, puisque le mariage se célébrait à Sparte même; et Σπάρτηθεν équivalant à τοῦ ἐκ Σπάρτης, ou mieux encore τοῦ ἐν Σπάρτῃ : le Spartiate. *Scholies* Q : ἰδίως δὲ εἰρηκεν· ἐν Σπάρτῃ γὰρ δντοῦ αὐτοῦ φησι Σπάρτηθεν. — Ἀλέκτορος. Alector était petit-fils de Pélops; et par conséquent cousin germain de Ménélas. Son père se nommait Argius. Tous les deux sont inconnus d'ailleurs. Didyme (*Scholies* M) : οὗτος υἱὸς Ἀργίου τοῦ Πέλοπος, καὶ Ἥγησάνδρα; τῆς Ἀμύκλα θυγατρὸς. — Κούρην. Le nom de la fiancée était, selon les uns, Iphiloché, et, selon les autres, Échémele. Didyme (mêmes *Scholies*) : θυγάτηρ δὲ αὐτοῦ οἱ μὲν Ἰφιλόχη, οἱ δὲ Ἑχεμήλα.

11. Ὅς se rapporte à υἱεὶ. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Ménélas. — Τηλύγετος, tendrement chéri. Voyez, *Iliade*, III, 175, la note sur τηλυγέτην, épithète qu'Hélène applique elle-même à sa fille Hermione. Ceux qui entendent ici, par τηλύγετος, d'après l'explication vulgaire du mot, que Mégapenthès était né dans la vieillesse de son père, ou quand son père était déjà avancé en âge, prêtent à Homère une grossière absurdité, puisque Ménélas est plus jeune qu'Ulysse, qui est à peine quinquagénaire, et que le fils de Ménélas se marie, ce qui suppose que Mégapenthès a vingt-cinq ans, un peu plus, un peu moins. — D'après Curtius, c'est au propre, et en vertu même du sens de τηλυ, que τηλύγετος exprime la tendresse paternelle ou maternelle, et non point parce que cette idée dériverait de celle de *dernier-né*. Le célèbre étymologiste rapproche τηλυ du sanscrit *kārus*, agréable (*angenehm*), *bienvenu* (*willkommen*). Mais le point essentiel est de savoir ce que τηλύγετος signifie ici; et la traduction *tendrement chéri* est excellente. — Μεγαπένθης. On suppose, d'après la composition de ce nom propre (μέγα et πένθος), que le fils de Ménélas était né dans le temps où Ménélas était encore désespéré du départ d'Hélène, c'est-à-dire un an ou deux avant la réunion des confédérés à Aulis. Mégapenthès aurait, dans ce cas, vingt et un ou vingt-deux ans. *Scholies* E,

H et Q : ὁ γὰρ Μανέλαος κατὰ τὸν καιρὸν τῆς ἀρπαγῆς τῆς Ἑλένης ἐμίγη τινὶ δούλῃ, καὶ ἔτεκεν υἱόν, καὶ ἐκάλεσεν αὐτὸν φερωνύμως Μεγαπένθην· κατὰ γὰρ τὸν καιρὸν τοῦ διὰ τὴν Ἑλένην πένθους ἐτέχθη.

12. Ἐκ δούλης. Cette esclave se nommait, selon les uns, Térídae; selon d'autres, Térís ou Tirís; enfin le poète des *Retours*, c'est-à-dire Hagius de Trézène, l'appelle Gétis. *Scholies* M, Q, T et V : Τηριδάη γὰρ τὸ κύριον αὐτῆς ὄνομα. Didyme (*Scholies* H, M, Q et R) : αὕτη, ὡς μὲν Ἀλεξίων, Τειρίς, ὡς δὲ ἔνιοι Τηρίς, θυγάτηρ Ζιυξίππης· ὡς δὲ ὁ τῶν Νόστων ποιητῆς, Γέτις. J'ajoute que quelques-uns contestaient que δούλη fût une expression homérique, parce qu'Homère se sert de δμωαὶ pour désigner les femmes esclaves. Ils en concluaient que ce mot est le nom même de la mère de Mégapenthès : Δούλη. On trouve pourtant δούλην dans le sens de δμωήν, *Iliade*, III, 409; mais ils contestaient l'authenticité de ce vers. Didyme (mêmes *Scholies*) : τινὲς δὲ τὸ δούλης κύριόν φασι διὰ τὸ μηδέποτε οὕτω λέγειν τὸν ποιητὴν τὴν θεράπαιναν· διὸ καὶ τὸ Εἰσόκειν ἢ ἀλοχὸν ποιήσεται, ἢ ὅγε δούλην (*Iliade*, III, 409) ἀθετοῦσιν. Remarquez que ἀθετοῦσιν a pour sujet τινὲς. Il s'agit donc d'une athétèse particulière à quelques Alexandrins, et non point d'une athétèse d'Aristarque. C'est ce qui explique comment on ne trouve aucune trace de cette condamnation dans le manuscrit de Venise. On peut conclure de là qu'Aristarque considérait ici δούλης comme un adjectif. — Il ne faut pas s'étonner que Ménélas, qui n'avait point d'autre fils, traite Mégapenthès en prince royal. On se rappelle que Teucer, fils d'une esclave, jouissait chez Télamon de tous les avantages d'un enfant légitime, et qu'Ajax avait été élevé avec son frère bâtard. La tendresse réciproque des deux Télamonides est en main endroit signalée dans l'*Iliade*. — Ἑλένη. Rhianus et Aristophane de Byzance mettaient ici le génitif, et non point le datif. Didyme (*Scholies* M) : ἐν τῇ κατὰ Πριάον καὶ Ἀριστοφάνην, Ἑλένης; σὺν τῷ σ.

ἐπειδὴ τὸ πρῶτον ἐγείνατο παῖδ' ἐρατεινήν,
Ἑρμιόνην, ἣ εἶδος ἔχε χρυσέης Ἀφροδίτης.

Ὡς οἱ μὲν δαίνυντο καθ' ὑπερφές μέγα δῶμα, 15
γείτονες ἡδὲ ἔται Μενελάου κυδαλίμοιο,
τερπόμενοι· μετὰ δέ σφιν ἐμέλπετο θεῖος ἀοιδός,
φορμίζων· δοιῶ δὲ κυβιστητῆρε κατ' αὐτοὺς,
μολπῆς ἐξάρχοντος, ἐδίνευον κατὰ μέσσους.

Τῷ δ' αὖτ' ἐν προθύροισι δόμων αὐτῷ τε καὶ ἵππῳ, 20
Τηλέμαχος θ' ἦρωσ καὶ Νέστορος ἀγλαὸς υἱός,
στῆσαν· ὁ δὲ προμολῶν ἶδετο κρείων Ἑτεωνεύς,

13-14. Ἐπειδὴ τὸ πρῶτον.... Payne Knight retranche ces deux vers, à cause de l'expression εἶδος ἔχε, qui ne lui semble point homérique. De cette façon, Hélène n'aurait jamais eu d'enfants, et la fille que marie Ménélas serait née d'une autre mère qu'Hélène. Mais Hélène elle-même, dans l'*Iliade*, III, 475, parle de la fille chérie qu'elle a laissée à Sparte, c'est-à-dire d'Hermione.

13. Ἐπειδή. On a vu dans l'*Iliade*, XXII, 379 et XXIII, 2, deux vers commençant par ce mot, c'est-à-dire ayant pour premier pied un iambe. Voyez les notes sur ces deux vers.

15-19. Ὡς οἱ μὲν.... Je ne mets point ces vers entre crochets, malgré l'exemple de Wolf et de presque tous les éditeurs qui sont venus depuis Wolf, et bien que Payne Knight les ait supprimés et que Bekker les ait rejetés au bas de la page. Athénée, il est vrai, dit (V, 9) qu'Aristarque les a interpolés dans le texte. Ainsi Aristarque aurait fabriqué les deux premiers, et emprunté les trois derniers à l'*Iliade*, XVIII, 604-606. Mais Athénée ne cite point les autorités sur lesquelles il se fonde pour alléguer un fait absolument en contradiction avec toute la pratique d'Aristarque éditeur d'Homère. C'est probablement sur de vagues on-dit sans valeur, du genre de ceux dont il est question dans les *Scholies* M et T : πασι τοὺς πέντε στίχους τούτους μὴ εἶναι τοῦ Ὀμήρου, ἀλλὰ τοῦ Ἀριστάρχου. Je n'ai pas besoin de remarquer combien cette note est inepte, puisque trois des prétendus vers d'Aristarque sont dans l'*Iliade*, et n'y ont jamais été contestés par personne. Quant aux rai-

sons alléguées par Athénée contre les cinq vers, elles sont plus spécieuses que plausibles. C'est pendant la fête, quoi qu'il en dise, qu'arrivent Télémaque et Pisistrate, et non après la fête : τὸν δ' εὖρον δαίνυντα, vers 3 ; et on ne voit pas pourquoi les Argiens de Ménélas, qui n'étaient pas les Doriens de Lycurgue, n'auraient pas eu du goût pour les spectacles agréables. Quelques éditeurs récents ne condamnent que la répétition des trois vers empruntés à l'*Iliade* ; mais je ne suis pas le seul à regarder les cinq vers comme à leur place, car Ameis et La Roche n'ont point de crochets dans le passage.

16. Γείτονες ἡδὲ ἔται. Le premier de ces deux mots désigne les amis que Ménélas avait aux environs de Sparte, à Amycles, à Messé, ou dans les autres villes de son petit royaume ; le second désigne ses familiers, tous ceux de ses amis qui habitaient Sparte. *Scholies* E et Q : γείτονες· οἱ ἀστυγείτονες, οἱ ἐκτὸς μὲν ὄντες τῆς πόλεως πλησίον· ἔται δὲ, οἱ ἐκ τῆς αὐτῆς πόλεως, οἱ συνήθεις. Zénodore dans Miller : ἑταῖροι καὶ ἔται, οἱ πολῖται. La note des *Scholies* E et Q est pour sûr une citation de Didyme, ou textuellement ou tout au moins en substance. Le fait d'avoir été commenté par Didyme prouve que le vers 16 n'est point d'Aristarque ; et, si ce vers est authentique, celui qui le précède l'est aussi par là-même.

17-19. Τερπόμενοι· μετὰ.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers XVIII, 604-606 et les notes sur ces trois vers.

20. Αὐτῷ τε καὶ ἵππῳ. Ancienne variante, αὐτοῖ τε καὶ ἵπποι.

22. Ὁ (lui) est déterminé plus loin par

δοτρηρὸς θεράπων Μενελάου κυδαλίμοιο·
 βῆ δ' ἵμεν ἀγγελέων διὰ δώματα ποιμένοι λαῶν,
 ἀγχοῦ δ' ἰστάμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

25

Ξείνω δὴ τινε τῷδε, Διοτρεφὲς ὦ Μενέλαε,
 ἀνδρε δύω, γενεῇ δὲ Διὸς μέγαλοιο ἔϊκτον.
 Ἄλλ' εἰπ' ἢ σφωῖν καταλύσομεν ὠκέας ἵππους,
 ἢ ἄλλον πέμπωμεν ἱκανέμεν, ὅς κε φιλήσει.

Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
 Οὐ μὲν νήπιος ἦσθα, Βοηθοῖδῃ Ἐτεωνεύ,
 τὸ πρὶν· ἀτὰρ μὲν νῦν γε πᾶϊς ὥς νήπια βάζεις.

30

Ἐτεωνεύς. — Κρείων Ἐτεωνεύς. Il ne faut pas s'étonner de l'épithète donnée par Homère à un thérapeute, à un serviteur. Ce serviteur est un parent de Ménélas; il reçoit les ordres du roi, mais c'est lui qui les fait exécuter : il est le ministre de Ménélas, il commande en second, mais enfin il commande. Rappelons-nous que, dans l'*Iliade*, le héros Méronès est perpétuellement appelé *serviteur d'Idoménée*, et le héros Patrocle, *serviteur d'Achille*. Ἐτέονεε était frère d'Alectore, et par conséquent cousin germain de Ménélas et oncle de la femme de Ménéandre. Didyme (*Scholies M*) : ὁ τοῦ Ἀλέκτορος τοῦ συμπενοθεροῦ Μενελάου ἀδελφός. Didyme (*Scholies M et Q*) : κρείων ὁ ἐξέχων καὶ διάκριτος ἐν θεράπουσιν. τοιοῦτόν ἐστι καὶ τὸ ἐπὶ τοῦ συβώτου, συβώτης ὁρχαμος ἀνδρῶν (*Odyssee*, XIV, 32). Didyme (*Scholies B, H, M et Q*) : συγγενῆς οὖν Μενελάου Ἐτεωνεύς, καὶ θεράπων αὐτοῦ, ὡς Ἀχιλλεύς Πάτροκλος. κρείων δὲ, ὁ ἄλλων μὲν βασιλεὺς, Μενελάου δὲ δεύταρος. Cette dernière phrase aurait dû suivre, dans les *Scholies M*, la citation relative au porcher Eumée; mais l'important, c'est qu'elle complète l'explication de κρείων.

24. Ποιμένοι λαῶν, au pasteur des peuples, c'est-à-dire au roi Ménélas.

26. Δὴ équivalent à ἰδοῦ : en, voici. — Τῷδε, ces deux-ci : les deux que je te montre. Hérodien (*Scholies M*) : παροξυτονητέον, ἵνα νοηθῇ δυνάμει. Didyme (*Scholies B et M*) : τὸ τῷδε δεικτικόν ἐστι, καὶ δηλοῖ τὴν ἐγγύτητα αὐτῶν.

27. Γενεῇ. Ancienne variante, γενεῆν,

même sens. — ἔϊκτον. Ancienne variante, ἔϊκτην.

29. Φιλήσει, *vulgo* φιλήσῃ. La leçon d'Aristarque est constatée, dans les *Scholies M*, par une note d'Aristoniciens : (ἡ διπλή,) ὅτι ἐπὶ τοῦ ξενίζειν τὸ φιλεῖν τίθησι. παρέλκει δὲ ὁ (c'est-à-dire ὁ σύνδεσμος) καὶ. Si καὶ est redondant, la vraie orthographe est φιλήσει, et φιλήσῃ n'est qu'une correction de Byzantin ou une faute d'iotacisme.

31. Βοηθοῖδῃ, fils de Boéthus, ou plutôt de Boéthois. Hérodien (*Scholies H et M*) : Βοηθοῖδῃς τετρασυλλάβως. ὁμοιον δὲ ἐστὶ τοῦ Πανθοῖδῃς Εὐφορβος (*Iliade*, XVI, 808). On se rappelle que le nom de Panthoüs est chez Homère Πάνθου au génitif et Πάνθω au datif. Virgile a même contracté le nominatif, car il donne à ce vieillard le nom de *Panthus*, u long (Πάνθου); mais la forme primitive est Πάνθοος. Ainsi Βοηθοῖδῃς équivalait à υἱὸς Βοηθόου. — On a vu plus haut qu'Ἐτέονεε était frère d'Alectore, et, dans la note du vers 40, qu'Alectore était fils d'Argius. Phérecyde, cité par Didyme au vers 32, parle comme il suit d'Argius : Ἀργεῖος δὲ ὁ Πέλοπος ἔρχεται παρ' Ἀμύκλων εἰς Ἀμύκλας, καὶ γαμῆϊ τοῦ Ἀμύκλα θυγατέρα Ἠγησάνδραν. Didyme ajoute : ἐκ τούτου δὲ γίνεται Ἀλέκτωρ. ἐστὶ γὰρ ἀδελφός τούτου.... Ἐτεωνεύς. D'après cela, Boéthois et Argius sont le même personnage, dont le nom propre était Argius, et Boéthois le surnom d'honneur; car l'adjectif βοηθός est, chez Homère, la qualification des vaillants.

32. Νήπια βάζεις. Μενέλας est surpris

Ἦ μὲν δὴ νῶϊ ξεινήϊα πολλὰ φαγόντε
 ἄλλων ἀνθρώπων δεῦρ' ἰκόμεθ', αἶ κέ ποθι Ζεὺς
 ἔξοπίσω περ παύσῃ διζύος. Ἀλλὰ λύ' ἵππους
 ξείνων, ἐς δ' αὐτοὺς προτέρω ἄγε θοινηθῆναι.
 Ὡς φάθ'· ὁ δὲ μεγάροιο διέσσυτο, κέκλετο δ' ἄλλους

35

de l'hésitation d'Étéonée à faire accueil aux deux étrangers; car Étéonée, qui a été le compagnon de Ménélas durant les longues traverses du retour de Troie, doit connaître les sentiments du roi sur la pratique des devoirs de l'hospitalité. — Hayman attribue l'hésitation d'Étéonée au souvenir des maux qu'avait causés à Ménélas l'introduction de Pâris dans son palais. Mais c'était là une bien vieille histoire, et depuis dix ans oubliée, puisque Ménélas avait eu complète vengeance, et qu'il s'était réconcilié avec Héléne. Étéonée, voilà tout, est un ministre un peu timide, qui n'aime pas à prendre une résolution par lui-même, et qui se maintient scrupuleusement dans son rôle de second. Il lui faut un ordre du roi.

33-36. Ἦ μὲν δὴ.... Ménélas ne fait pas un raisonnement en règle; mais il est facile de rétablir la suite de ses idées: « Nous avons eu souvent recours, toi et moi, à l'hospitalité d'autrui; et puissions-nous n'avoir jamais besoin d'y recourir, sous le poids de nouvelles misères! Si nous voulons mériter ce bonheur, faisons pour les étrangers ce que les étrangers ont fait pour nous. Ainsi donc, dételle les chevaux, etc. » Didyme (*Scholies* Q) a excellemment commenté l'ensemble du passage: τὸ ἐξῆς οὕτως· εἰ μὲν δὴ ἡμεῖς πολλῶν ἀγαθῶν ἐμπλησθέντες παρὰ ἁλλοδαπῶν ἀνδρῶν, ἐνταῦθα παρεγνόμεθα, ὀρεῖλομεν πάντως τοῖς ἔξοις ὁμοίως ποιεῖν. ἀλλὰ θάπτον λύε τοὺς ἵππους, αὐτοὺς δ' εἰσάγαγε εὖωχθῆναι, ὅπως διὰ τούτου ὁ Ζεὺς τῆς μελλούσης τελευτηρίας ἡμῶς ἐκλυτρώσεται, καὶ μὴ τοῖς παρελθυθόσιν ἴσα παθεῖν συγχωρήσταιν.

33. Νῶϊ, nous deux. Il est évident, d'après ce mot, qu'Étéonée, bien qu'il ne soit pas nommé dans l'*Iliade*, avait accompagné Ménélas au siège de Troie, sans quoi il n'aurait point partagé les infortunes auxquelles le roi fait allusion. — Φαγόντε. Ancienne variante, φάγοντε.

34. Ἄλλων ἀνθρώπων dépend de ξεινήϊα πολλὰ. — Δεῦρ' ἰκόμεθ(α), nous

sommes venus ici, c'est-à-dire nous sommes rentrés dans notre patrie.

35. Ἐξοπίσω περ παύσῃ διζύος, *in posterum quidem (nos) liberaverit ab ærumna*, nous ait exemptés pour l'avenir de maux à endurer, c'est-à-dire ne nous prépare point des infortunes comme celles que nous avons jadis endurées. Voyez plus haut la note des vers 33-36. Didyme (*Scholies* H et M): δαίμονιως ἐξέφηνε τὴν γαγονυῖαν αὐτῷ πλάνην διὰ μιᾶς λέξεως. Le mot dont parle Didyme est διζύος, allusion évidente aux malheurs passés, car la prospérité de Ménélas est aujourd'hui entière et sans aucun nuage. — Ἀλλὰ, eh bien donc! c'est-à-dire pour obtenir cette faveur, et pour que Jupiter, le protecteur des hôtes, ne nous punisse point d'avoir manqué à ce que des étrangers sont en droit d'attendre de nous. Voyez plus haut la note des vers 33-36.

36. Προτέρω, *ulterior*, plus avant, c'est-à-dire dans l'intérieur du palais. — Θοινηθῆναι, comme ὥστε θοινηθῆναι: pour qu'ils fassent bonne chère.

37. Ὁ δὲ μεγάροιο διέσσυτο, *vulgo* ὁ δ' ἐκ μεγάροιο διέσσυτο. La vulgate donne un sens absurde, car les serviteurs qu'appelle Étéonée sont dans le palais, et non hors du palais. Étéonée ne sortira au-devant des étrangers qu'accompagné de ses gens, et pour faire honneur aux hôtes de Ménélas, et pour que les chevaux soient traités avec tous les soins désirables. Notre leçon est celle d'Aristarque. Elle a été rétablie par Fœsi, Ameis et La Roche, et longtemps avant eux par Bothe. Bekker et Dindorf ont conservé la vulgate, qui n'est pourtant, comme dit Bothe, qu'une mauvaise correction métrique (*correctio metricorum male sollicitorum*). En effet, la césure suffit, chez Homère, pour rendre longue une brève quelconque; et de plus, δέ est ici devant une liquide, c'est-à-dire devant une des lettres qui comptent souvent comme doubles dans la versification du poète. On disait, selon quelques Alexandrins, ἐνιμ-

ὀτρηροὺς θεράποντας ἅμα σπέσθαι ἐοῖ αὐτῷ.
 Οἱ δ' ἵππους μὲν λῦσαν ὑπὸ ζυγοῦ ἰδρώνοντας·
 καὶ τοὺς μὲν κατέδησαν ἐφ' ἵππεϊσι κάπησιν, 40
 πᾶρ δ' ἔβαλον ζειᾶς, ἀνὰ δὲ κρὶ λευκὸν ἐμιξαν·
 ἄρματα δ' ἐκλιναν πρὸς ἐνώπια παμφανόνωντα·
 αὐτοὺς δ' εἰσῆγον θεῖον δόμον· οἱ δὲ ἰδόντες
 θαύμαζον κατὰ δῶμα Διοτρεφέος βασιλῆος.
 Ὡστε γὰρ ἡελίου αἶγλη πέλεν ἡὲ σελήνης, 45
 δῶμα καθ' ὑπερεφές Μενελάου κυδαλίμοιο.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὀρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν,
 ἔς ῥ' ἀσαμίνθους βάντες εὐξέστας λούσαντο.
 Τοὺς δ' ἐπεὶ οὖν δμῳαὶ λοῦσαν καὶ χρίσαν ἐλαίῳ,
 ἀμφὶ δ' ἄρα χλαῖνας οὐλας βάλλον ἡδὲ χιτῶνας, 50
 ἔς ῥα θρόνους ἔζοντο παρ' Ἀτρεΐδην Μενέλαον.
 Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχῶν ἐπέχευε φέρουσα
 καλῇ, χρυσεῖῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
 νίφασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
 Σῖτον δ' αἰδοίῃ ταμίῃ παρέθηκε φέρουσα, 55
 εἶδατα πολλ' ἐπιθείσα, χαριζομένη παρεόντων.

μεγάροισι : pourquoi n'aurait-on pas dit
 δευμεγάροιο? La leçon d'Aristarque est
 constatée par Didyme (*Scholies* H, M, Q
 et R) : Ἀρίσταρχος χωρὶς τῆς ἐκ προ-
 θέσεως, ὁ δὲ μεγάροιο διέσσυτο.
 βούλεται γὰρ λέγειν διὰ μεγάροιο.

41. Ζειᾶς, *farræ*, de l'épeautre. Cette
 espèce de blé, au temps d'Homère, ne ser-
 vait qu'à la nourriture des chevaux. Il est
 bien certain qu'il ne s'agit pas du blé-
 froment, car on verra plus loin, vers 604,
 πυροὶ τε ζειαὶ τε(ς). Les deux céréales
 étaient donc distinctes.

42. Ἀρματα δ' ἐκλιναν.... Voyez le
 vers VIII, 435 de l'*Iliade* et la note sur
 ce vers.

44. Θαύμαζον est pris dans un sens
 absolu : ils s'émerveillaient. — Κατὰ δῶμα,
per domum, à travers la demeure : en par-
 courant la demeure. Suivant quelques-uns,
 il faut joindre κατὰ et θαύμαζον, et faire
 de δῶμα le régime du verbe : *admira-*
bantur domum. L'autre interprétation fait

mieux comprendre que les merveilles ad-
 mirées sont à l'intérieur du palais, ou,
 pour parler comme Homère, à travers le
 palais : δῶμα καθ' ὑπερεφές, vers 46.

45-46. Ὡστε γὰρ ἡελίου.... Construi-
 ses : αἶγ' ἡ γὰρ πέλε κατὰ δῶμα..., ὥστε
 (αἶγλη) ἡελίου ἡὲ σελήνης.

47. Ὀρώμενοι équivalent à ὀρώντες.
 (Aristarque *Scholies* B et E) : (ἡ) διπλῇ, ὅτι
 τὸ καθηκτικὸν ἀντὶ τοῦ ἐνεργητικοῦ.

48. Ἐϋξέστας, bien polies. Cette épi-
 thète indique, ce semble, que les bainoi-
 res étaient des bassins de marbre, et non
 de métal ; car le verbe ξέω signifie rati-
 ser, racler et tailler, ce qui ne s'entend
 bien que du bois ou de la pierre.

49. Τοὺς δ' ἐπέλ.... Ce vers, sauf le
 pluriel τοὺς au lieu de τόν, est emprunté
 à l'*Iliade*, XXIV, 587.

51. Παρ' Ἀτρεΐδην Μενέλαον. Ancienne
 variante, παρὰ ξανθὸν Μενέλαον.

52-58. Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος.... Voyez
 I, 136-142, et les notes sur ces sept vers.

Δαιτρός δὲ κραιῶν πίνακας παρέθηκεν αἰέρας
 παντοίων· παρὰ δέ σφι τίθει χρύσεια κύπελλα.
 Τῷ καὶ δεικνύμενος προσέφη Ξανθὸς Μενέλαος·

Σίτου θ' ἄπτεσθον καὶ χαίρετον· αὐτὰρ ἔπειτα
 δείπνου πασσαμένω εἰρησόμεθ' οἵτινές ἐστον
 [ἀνδρῶν· οὐ γὰρ σφῶν γε γένος ἀπόλωλε τοκῆων,

60

57-58. Δαιτρός δι κραιῶν.... Ces deux vers, que presque tous les éditeurs regardent comme interpolés dans le premier passage où on les a vus, I, 141-142, ne leur paraissent pas plus authentiques dans celui-ci. Mais ils sont parfaitement à leur place dans le chant I; il n'y a dès lors aucune raison sérieuse de les suspecter ici, car la situation est identique, et la répétition du passage doit être complète. Voyez, dans la note I, 141-142, les preuves certaines de l'authenticité.

59. Τῷ καὶ δεικνύμενος. Ménélas donne la main à ses deux hôtes, en signe de cordial accueil. Le mot δεικνύμενος signifie proprement, allongeant le bras. Voyez, III, 41, la note sur δειδισκόμενος, synonyme de δεικνύμενος. *Scholies* B et E : φιλοφρονούμενος, δεξιούμενος. Il faut renverser l'ordre de ces deux explications; car le sens moral ne doit venir qu'après l'acception rigoureuse.

61. Δείπνου ne peut pas être dit au propre, puisqu'on est à l'heure du souper. Voyez plus bas, vers 194, l'expression de Pisistrate, μεταδόρπιος, et, vers 213, celle de Ménélas, δόρκου δ' ἑξαυτίς μνησώμεθα. Lehrs pense qu'on devrait écrire δόρκου : « Si illud δείπνου πασσαμένω « tueri velis, hoc fortasse dicere licebit, « Menelaum, cum nesciat utrum peregre « advenientes hospites jam hoc die cœna- « verint annon, vocabulo paulo generatim « liore uti δείπνου. Potest enim fieri ut « quod aliis jam δόρκον, id ipsis impron- « sis δείπνον sit, id est prima lautior, « qua hoc die fruuntur, cœna. Attamen « quanto melius est dicere δείπνου hoc « loco a poeta non profectum, sed trans- « latum esse ex α 124, δείπνου πασσά- « μνος; μυθήσασθαι ὅτι σὸ σε χρή! » Au vers XVII, 476, δείπνον est dit au sens général de repas, car il est dans une maxime qui s'applique aussi bien au souper qu'au dîner. — Πασσαμένω. Le verbe

πάσσεσθαι, chez Homère, a une signification très-adoucie. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 464 et IX, 221-222. Ménélas ne suppose donc point que Télémaque et Pisistrate aient une faim canine. Ce qu'il dit se réduit donc, en français, à ceci : quand vous aurez pris quelque nourriture.

62-64. Ἀνδρῶν· οὐ γὰρ.... Zénodote, Aristophane de Byzance et Aristarque s'accordaient à prononcer l'athétèse contre ces trois vers; et nous avons, dans les *Scholies* H et M, un lambeau de la note d'Aristonius sur les trois obels d'Aristarque : προηθετοῦντο καὶ παρὰ Ζηνοδότῃ καὶ παρὰ Ἀριστοφάνει· τό τε γὰρ σφῶν οὐχ Ὀμηρικῶς μονοσυλλάβως ἐξηγέθη, ὁ τε ἱπκαῖνος τῶν νέων οὐκ ἀναγκαῖος. Il y avait probablement plusieurs autres motifs de condamnation, comme on le verra tout à l'heure; mais ces deux-là me semblent péremptoirs, et je n'hésite point à mettre les trois vers entre crochets. Bekker les a rejetés au bas de la page; Payne Knight les avait supprimés, et Dugas Montbel avait approuvé cette suppression. Fœsi et Ameis ont mis des crochets; mais tous les autres éditeurs récents, même Jacob La Roche, ont laissé le passage tel quel.

62. Σφῶν, de vous deux, ou à vous deux. On peut l'entendre des deux façons; mais la dernière est peut-être préférable. Aristarque, qui n'admettait pas σφῶν comme une forme légitime, donnait, dans son texte, σφῶν pour σφέων : non pas qu'il crût σφῶν meilleur que σφῶν, bien au contraire; car le pronom σφεῖς n'est jamais de la seconde personne, et le seul exemple qu'on en cite chez Homère est faux. Voyez, dans l'*Iliade*, la note X, 397-399. Le diascévaste avait écrit σπῆον et non σπῆοιν, et Aristarque lui laissait la responsabilité de sa maladresse. Aristarque avait ainsi un véritable dilemme contre l'authenticité du vers 62. Hérodien approuvait

ἀλλ' ἀνδρῶν γένος ἐστὲ Διοτρεφῶν βασιλῆων
σκηπτούχων· ἐπεὶ οὐ κε κακοὶ τοιούσδε τέκοιεν].

Ὡς φάτο, καὶ σφιν νῶτα βοδὸς παρὰ πλόνα θῆκεν 65
ὅπτι' ἐν χερσὶν ἔλων, τὰ ῥά οἱ γέρα πάρθεσαν αὐτῷ.
Οἱ δ' ἐπ' ὄνειαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
δὴ τότε Τηλέμαχος προσεφώνεε Νέστορος υἱόν,
ἄγχι σχῶν κεφαλὴν, ἵνα μὴ πευθοίατο ἄλλοι· 70

formellement la leçon d'Aristarque. *Scholies* H et M : χωρὶς τοῦ ἢ σφῶν (ἀντωνυμία), ὡς Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρώδιανός. Cette note ne peut point être de Didyme, puisque Hérodien y est cité ; mais quelques lignes plus bas ce n'est plus un scholiaste qui parle, c'est bien Didyme : ἐπίτηδες δὲ Ἀρίσταρχος, ἀδιστουμένων τῶν στίχων, καὶ ἀνευ τοῦ ἢ εἰσσε τὴν γραφὴν, ἵνα καὶ τοῦτο πρὸς τὴν ἀδίστησιν λαμβάνη. Mais Apollonius Dyscole, et beaucoup d'autres sans doute avec lui, préférèrent, dans le vers 62, σφῶν pour σφῶν ἢ σφῶν pour σφῶν, c'est-à-dire un ἀπαξ εἰρημνόν à une absurdité. *Scholies* H et M : Ἀπολλώνιος δὲ, ἐν τῷ περὶ ἀντωνυμιῶν, γράφει αὐτὴν μετὰ τοῦ ἰ (iota adscrit, depuis souscrit), ἢ δὲ δευτέρου προσώπου, κατὰ συναίρεσιν. Dès qu'on voulait que le vers eût un vrai sens, cette correction devait prévaloir. C'est pour le même motif qu'Apollonius Dyscole que nous n'écrivons pas σφῶν sans iota. Ceux qui l'écrivaient ainsi étaient forcés, d'après le contexte, de lui donner un sens qu'il n'a point. *Scholies* E : σεσημαίνεται τὸ σφῶν ἐπὶ δευτέρου προσώπου λαμβανόμενον. Enfin Didyme, avant Apollonius Dyscole, avait été d'avis (*Scholies* M et V) de ne point conserver l'orthographe d'Aristarque : σὺν τῷ ἢ γραπτῶν, ἢ δὲ σφῶν δουλῶς. — Ἀπόλωλε (*perit*) a une signification toute morale. Ménélas veut dire, selon Didyme (*Scholies* M et V), que Télémaque et Pisistrate ne sont point des hommes d'origine vulgaire ; que leurs pères étaient illustres, et que le renom de leur race subsiste encore : οὐ γὰρ ἀφανῶν ἐστὶ γονέων. Eustathe, l'écho des Alexandrins, explique de même : ἐπὶ εὖ γεγονότων καὶ περιφανῶν ἀρμόζει ὁ λόγος. Il est donc probable que l'interprétation de Didyme

avait été universellement acceptée. — Suivant quelques modernes, le mot γένος, dans la phrase, équivalant à γενεή, et il doit s'entendre du caractère extérieur d'une noble race ; mais l'expression γενεῇ Διός (vers 27), alléguée à ce sujet, équivalant simplement à πατρὶ Διός, et n'autorise point la conséquence qu'on en tire. Je reconnais d'ailleurs que rien ne prouve formellement que γένος n'ait pas ici un sens restreint ; et Hayman est dans son droit quand il paraphrase ainsi les paroles de Ménélas : « The type of your parents is not lost in you. » De même Bothe avait pu dire, longtemps avant l'éditeur anglais : « Γένος, « h. e. γονή, generatio, sive stirps nobilis, vultu totoque corporis habita cognoscenda. Germanice id dicas : unverilgt « in Euch sind die Spuren der Abkunft. » — Quoi qu'il en soit, je ne doute guère que γένος ἀπόλωλε n'ait été pour Aristarque un motif d'athétèse. Il n'y a rien, chez Homère, d'aussi vague et d'aussi obscur. L'exemple ὕδωρ ἀπολέσκει(ο), cité par Ameis, ne justifie point γένος ἀπόλωλε, car rien n'est plus clair que la phrase où se trouve cet exemple (XI, 586 : τοσσάχ' ὕδωρ ἀπολέσκειτ' ἀναβροχέην), tandis qu'on est réduit à deviner ce que l'expression γένος ἀπόλωλε veut dire.

64. Κακοί, *ignobiles*, des gens de peu. Voyez la note I, 412.

65. Νῶτα βοδός, un filet de bœuf.

66. Γέρα, comme honneur. Ajax, dans l'*Iliade*, VII, 321, reçoit une part d'honneur du même genre, au festin donné par Agamemnon. Voyez la note sur ce passage.

67-68. Οἱ δ' ἐπ' ὄνειαθ' ἑτοῖμα.... Voyez les vers IX, 91-92 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers.

70. Ἀγχι σχῶν κεφαλὴν.... Voyez les vers I, 167 et les notes sur ce vers.

Φράζεο, Νεστορίδη, τῷ ἐμῷ κεχαρισμένε θυμῷ,
χαλκοῦ τε στεροπὴν κατὰ δώματα ἠχῆεντα,
χρυσοῦ τ' ἠλέκτρον τε, καὶ ἀργύρου ἡδ' ἐλέφαντος.
Ζηνός που τοιγέδε γ' Ὀλυμπίου ἐνδοθεν αὐλή,

71. Φράζεο, *significa tibi*, c'est-à-dire *considère : examine*. Voyez, I, 173, la note sur κέρραδα. On a vu, *Iliade*, XXIV, 354, φράζεο sans complément, et il signifie là, *attende : fais bien attention!* Il ne s'agit plus ici d'une admiration vague et générale comme celle dont les deux voyageurs ont été saisis à leur entrée dans le palais, mais d'une contemplation raisonnée, qui fasse comprendre à Pisistrate la justesse de la comparaison dont va se servir Télémaque. *Scholies* H, M et Q : ἀνω εἰπὼν οἱ δὲ ἰδόντες θαύμαζον κατὰ δῶμα, νῦν διὰ Τηλεμάχου τὰ περὶ τῆς ἐκπλήξεως ἐσήμανεν, ὅτι ἐκ τῆς τοιαύτης ὕλης (airain, or, électre, argent et ivoire) ἦν ὁ κόσμος. Ce dernier mot, qui est tout philosophique, me fait présumer que la note est empruntée à Porphyre. Didyme aurait dit ἡ Διὸς αὐλή, et non ὁ κόσμος.

72. Κατὰ δώματα, *vulgo* καὶ δώματα, mauvaise correction byzantine de la fautive leçon des manuscrits, καὶ δώματα. Voyez plus haut, vers 44, κατὰ δῶμα, dont κατὰ δώματα est ici l'exact équivalent. Bothe, Bekker et Hayman écrivent κατὰ et non καὶ, orthographe que rien ici n'exige.

73. Ἥλεκτρον. Le mot ἤλεκτρον signifie proprement, *chose resplendissante*. Il est employé, en grec, dans deux acceptions : 1° métal composé d'or et d'argent; 2° ambre jaune ou succin. L'électre, mentionné ici entre l'or et l'argent, ne peut guère être que l'électre-métal. Bothe : «metalli genus dicit, non succinum. » C'est l'opinion générale parmi les philologues et les lexicographes. Cependant quelques-uns soutiennent qu'il s'agit de l'ambre jaune. Aux raisons vulgairement alléguées en faveur de cette opinion, à savoir les passages de l'*Odyssée*, XV, 460 et XVIII, 298, où ἤλεκτροισιν désigne des grains d'ambre jaune, Hayman en ajoute une qui donne à réfléchir : c'est que l'ambre servait déjà, dans les temps antérieurs à l'histoire, comme objet d'ornementation pour les demeures, comme richesse par excellence parmi les biens qu'on ensevelissait avec les

morts : « The vast antiquity of amber, « being found, as here, in domestic ornamentation among the remnants of the « lacustrine villages of Switzerland, which « are apparently pre-historic, and in tombs « of the bronze period, gives a probability « to its rather being meant here than the « metallic ἤλεκτρον. » Mais on ne se figure pas aisément que Ménélas eût possédé assez d'ambre pour l'appliquer sur les parois avec la même profusion que l'or et l'argent. Quoi qu'il en soit, l'électre-métal se composait de quatre cinquièmes d'or et d'un cinquième d'argent, selon les uns, et avait, selon les autres, un quart d'argent contre trois quarts d'or. Les proportions de l'amalgame étaient donc un peu variables; mais c'est l'or qui était toujours, et de beaucoup, en quantité prédominante. — On rapproche naturellement le mot ἤλεκτρον du mot ἠλέκτωρ (le soleil dans tout son éclat). Curtius les rattache l'un et l'autre à la racine sanscrite *arkh*, qui contient l'idée de lumière rayonnante, et d'où dérivent les substantifs *arkas* et *arkis*, dont l'un signifie tout à la fois rayon, soleil, cristal et cuivre, et dont l'autre n'a qu'une acception unique : resplendissement.

74. Ζηνός που τοιγέδε.... Ancienne variante, Ζηνός που τοιαῦτα δόμοις ἐν κτήματι κεῖται. Telle paraît avoir été la leçon d'Aristophane de Byzance; et Sélencus la préférerait à la leçon d'Aristarque, qui est restée notre vulgate. Mais il n'y a, en réalité, aucune comparaison possible, ni pour la précision du sens, ni pour la beauté de l'expression. Télémaque ne parle point de trésors entassés, il parle d'un somptueux étalage de richesses, destiné au plaisir des yeux. — Αὐλή, le palais. C'est le contenant pour le contenu. Le palais était entouré par la cour. Bothe : « A parte præcipua tota domus dicta est. » Cette explication n'est point exacte. La cour n'est point une partie du bâtiment, et il s'agit du bâtiment seul, et même de l'intérieur du bâtiment, de ce qu'on voit dans la grande salle.

ὅσσα τάδ' ἄσπετα πολλά· σέβας μ' ἔχει εἰσπορώντα.

75

Τοῦ δ' ἀγορεύοντος ξύνετο Ξανθὸς Μενέλαος,
καὶ σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόντα προσηύδα·

Τέκνα φιλ', ἤτοι Ζηνὶ βροτῶν οὐκ ἂν τις ἐρῶσι·

ἀθάνατοι γὰρ τοῦγε δόμοι καὶ κτήματ' ἔασιν·

ἀνδρῶν δ' ἣ κέν τις μοι ἐρίσsetαι, ἡὲ καὶ οὐκί,

80

κτῆμασιν. Ἡ γὰρ πολλὰ παθὼν καὶ πόλλ' ἐπαληθεῖς,

ἡγαγόμεν ἔν νηυσὶ, καὶ ὀγδοάτῳ ἔτει ἦλθον·

Κύπρον Φοινίκην τε καὶ Αἰγυπτίους ἐπαληθεῖς

Αἰθιοπὰς θ' ἰκόμην, καὶ Σιδόνιους καὶ Ἑρεμβούς,

75. Ὅσσα.... Quelques-uns mettent un point après αὐλή. Il vaut mieux que l'exclamation ne soit point isolée, et qu'elle serve de justification à l'hyperbole de Télémaque.—Τάδ' ἄσπετα, *illa inenarrabilia*, ces merveilles indescriptibles. La traduction *hæc infinita* est inadmissible ici, puisqu'elle ne laisse à πολλά aucune valeur. Il faut donc expliquer ἄσπετα dans son sens propre. *Scholies E* : ἐκ τοῦ ἐνίσπω, τὸ λέγω, ἄσπετον, ἀρρητον. — Πολλά, sous-entendu ἰστί ou εἰστί, car Homère se sert indifféremment du verbe au singulier ou du pluriel, quand le sujet est au pluriel neutre.

77. Σφεας, monosyllabe par synizèse. Cet accusatif dépend de la préposition πρὸς, qui fait partie du verbe.

79. Ἀθάνατοι, impérissables. C'est le privilège des seules choses divines. *Scholies E* : ἀφθαρτοὶ· τὰ δὲ ἀνθρώπινα πάντα χρόνῳ φθείρονται.

80. Ἐρίσsetαι est au subjonctif, pour ἐρίσsetαι, ἐρίσsetαι. Cependant quelques-uns veulent qu'on y voie le futur même.

81. Ἐπαληθεῖς, *vagatus*, ayant erré par le monde.

82. Ἠγαγόμεν, sous-entendu τάδε κτήματα.

83. Αἰγυπτίους. Quelques-uns regardent la syllabe γυ comme brève; d'autres font de πτίους une seule syllabe. Voyez Αἰγυπτίαι, *Iliade*, IX, 382, et la note sur ce mot. — Ἐπαληθεῖς ne peut avoir ici un sens différent de celui qu'il a deux vers plus haut. Ce n'est donc pas de ce participe, mais de ἰκόμην, que dépendent les accusatifs Κύπρον, Φοινίκην et Αἰγυπτίους. Ménélaos dit : « Durant ces longues

courses errantes, j'abordai successivement en Cypre, en Phénicie, en Égypte, en Éthiopie, etc. » On pourrait donc mettre ἐπαληθεῖς entre deux virgules. *Scholies V* : ἐπαληθεῖς· κληνηθεῖς· οἱ δὲ ἐπὶ τοῦς ἀληθεῖς Αἰγυπτίους, διὰ μαντικῆς ἔμπειροι. On voit, d'après la deuxième explication, que quelques-uns étaient choqués de la répétition de ἐπαληθεῖς à deux vers de distance, et qu'ils le coupaient en deux mots, ἐπ' ἀληθεῖς, pour faire disparaître la déféctuosité. Il est inutile de démontrer que cette correction est inepte, et que ἀληθεῖς ne signifie point μαντικοί.

84. Αἰθιοπὰς. Les Éthiopiens dont il s'agit ici sont évidemment des peuplades de nègres voisines de l'Égypte, et non pas ce peuple fantastique des bords du fleuve Océan dont il est question plusieurs fois dans l'*Iliade*. Les noms qui suivent prouvent que Ménélaos n'est pas sorti de la Méditerranée. — Σιδόνιους. Le poète, mal renseigné sur la situation respective des contrées où a voyagé Ménélaos, fait revenir le héros en arrière. Les Sidoniens devraient être nommés avant les Égyptiens.—Ἑρεμβούς. Ce peuple est absolument inconnu. Tout ce que les anciens ont écrit au sujet des Ἑρεμβes est un tissu de contradictions. Cratée voulait qu'on écrivît Ἑρεμνούς, et non Ἑρεμβούς. De cette façon, il s'agirait des nègres en général, car l'adjectif ἑρεμνός signifie *sombre, noir*. C'est par erreur que les Byzantins font dire à Aristarque que les Ἑρεμβes étaient les Arabes. Lehrs, III, v, § 4, de *Ulixi erroribus* : « Addo « hæc : Homerum nec Pontum nosse, nec « τὰ περὶ Αἰγυπτὸν καὶ Αἰθίῶν, nec « Isthmum Africam inter et Asiam, nec

καὶ Λιδύην, ἵνα τ' ἄρνες ἄφαρ κεραοὶ τελέθουσιν.

85

Τρὶς γὰρ τίκτει μῆλα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτόν.

Ἐνθα μὲν οὔτε ἀναξέπιδευής, οὔτε τι ποιμήν,

τυροῦ καὶ κρειῶν, οὐδὲ γλυκεροῖο γάλακτος·

ἀλλ' αἰεὶ παρέχουσιν ἐπηετανὸν γάλα θῆρθαι.

Ἔως ἐγὼ περὶ κεῖνα πολὺν βίοτον συναγείρων

90

ἡλώμην, τείως μοι ἀδελφεὸν ἄλλος ἔπεφνεν

λάβρην, ἀνωϊστὶ, δόλῳ οὐλομένης ἀλόχοιο·

ὥς οὔτοι χαίρων τοῖσδε κτεάτεσσιν ἀνάσσω.

« mare Rubrum, nec τὰ κατὰ τὴν Ἀραβίαν καὶ Αἰθιοπίαν καὶ τὸν Ὠκεανόν. « Hinc patet falsum esse quod schol. dicit, « δ, 84, Ἀρίσταρχος Ἐρεμβοῦς τοὺς Ἀραβας ἀκούει, et Eustathius, *ibid.* « (p. 1484), Ἀρίσταρχος δὲ, φασί, καὶ αὐτὸς Ἐρεμνοῦς τοὺς Ἀραβας νοεῖ. » Une conjecture assez plausible, c'est celle que propose Gosselin, selon laquelle les *Ἐρεμβες* ne seraient autre chose que les habitants de la petite île d'Arad, Arab ou Ēreb, voisine de la côte de Phénicie, et tout naturellement nommés à côté des *Sidonians*. Peut-être les scholiastes n'ont-ils fait que se méprendre sur le sens du τοὺς Ἀραβας, attribué à Aristarque; car Aristarque a très-bien pu appeler de ce nom les insulaires d'Ēreb. La perte de l'explication qui accompagnait τοὺς Ἀραβας devait nécessairement induire en erreur les collecteurs de bribes alexandrines.

85. Ἴνα τ(ε) comme ἵνα seul : *ubi*, où. Ancienne variante, δ(ι) τ(ε), synonyme de ἵνα τ(ε). — Ἄφαρ, *protinus*, incontinent, c'est-à-dire très-peu de temps après leur naissance. *Scholies* P : εὐθὺς ἅμα τῷ γεννηθῆναι. Les anciens ont sérieusement discuté sur cette fable, et cherché pour quelle raison ces cornes poussaient si vite.

86. Τρὶς, trois fois. Ancienne variante, δὶς (deux fois), correction détestable; car Ménélas entend bien conter une chose extraordinaire, et rien n'est moins extraordinaire que des brebis mettant bas deux fois l'an. Virgile donne ce fait, *Géorgiques*, II, 150, comme habituel en Italie : « Bis gravidæ pecudes, bis pomis utilis arbor. » Il exagère, sans nul doute; mais, dans les contrées sans hiver, notre exception est la règle. Didyme (*Scholies* H et M) : τινὲς

γελοῖως γράφουσι, δὶς γὰρ τίκτει. πῶς γὰρ ἴδιόν τι λέγει περὶ τῶν ἐν τῇ χώρᾳ προβάτων;

87. Ἀναξέ, *dominus*, le propriétaire (d'un troupeau de moutons). Zénodore dans Miller : ἀναξέ ὁ βασιλεὺς καὶ οἰκοδεσπότης. — Ἐπιδευής, sous-entendu ἐστὶ.

89. Παρέχουσιν a pour sujet μῆλα, restreint, comme plus haut, au sens de brebis. — Θῆρθαι, à teter, et par conséquent aussi à traire; car on ne laisse pas l'agneau teter longtemps, dans les pays où les brebis servent de bêtes laitières.

90. Ἔως ἐγὼ. Voyez le vers I, 193 de l'*Iliade* et la note sur *ἔως* ὁ, le premier pied de ce vers. — Περὶ κεῖνα, *circa illa*, c'est-à-dire *circa illas regiones*. Ménélas en côtoyait les bords.

91. Ἠλώμην, de ἀλόμαι : *errabam*, je courais au hasard. — Ἄλλος. Rien de plus naturel que la répugnance de Ménélas à articuler l'infâme nom de l'assassin. Eustathe : ὅρα ὅτι θυμῷ καὶ λύπῃ ὁ ἥρωας ἐχόμενος, καὶ μισῶν τὸν μοιχὸν Αἰγισθον, οὐδὲ ὀνομάσαι αὐτὸν εἴλετο, ἀλλ' εἶπεν ἀορίστως ὡς ἄλλος αὐτὸν ἐπίφνε. Le mot ἄλλος équivalait ici à ὁ δεινός, et dans le sens le plus méprisant : un misérable individu.

92. Λάβρην avec l'iota souscrit, orthographe d'Aristarque; *vulgo* λάβρη, sans iota souscrit.

93. Ὡς οὔτοι... A la suite de ce vers, quelques textes anciens en donnaient un autre, qui ne faisait pas grand honneur au diascévaste, car il est tout à la fois inutile et absurde. Didyme (*Scholies* H, M et Q) : ἐν τισιν ὑπὸ τοῦτον φέρεται στίχος, Οὔτε τι βουλόμενος, ἀλλὰ κρατερῆς ὑπ' ἀνάγκης, γελοῖως· οὐδαίς

Καὶ πατέρων τάδε μέλλετ' ἀκούμεν, οἵτινες ὑμῖν
 εἰσὶν· ἐπεὶ μάλα πολλὰ πάθον, καὶ ἀπώλεσα οἶκον
 εὖ μάλα ναιετάοντα, κεχανδότα πολλὰ καὶ ἐσθλά.
 Ὦν ὄφελον τριτάτην περ ἔχων ἐν δώμασι μοῖραν
 ναεῖν, οἱ δ' ἄνδρες σόοι ἔμμεναι, οἱ τὸτ' ὄλοντο
 Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, ἑκάς Ἄργεος ἵπποδότοιο.

95

γὰρ μετὰ ἀνάγκῃς ἀνάσσει χρημάτων.
 τὸ γὰρ προειρημένον ἱκανὸν ἔχει νοῦν.

94-96. Καὶ πατέρων... Bekker rejette ces trois vers au bas de la page; mais il ne dit pas pourquoi. C'est sans doute à cause des difficultés qu'ils présentent à l'interprétation. Mais on va voir que ces difficultés sont plus apparentes que réelles.

94. Τάδε, ces choses. D'après les deux vers qui suivent, il s'agit des causes de la guerre de Troie. Μένελας regrette que ses malheurs personnels aient engendré d'épouvantables catastrophes.

95. Πολλὰ πάθον, *vulgo* πολλ' ἔπαθον. Voyez la note du vers IX, 492 de l'*Iliade*. Bekker, Ameis et La Roche sont les seuls qui aient rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Les longues souffrances dont parle Μένελας sont celles que lui a fait endurer la fuite d'Hélène. Voyez plus haut la note du vers 44 sur Μεγαπένθης. Eschyle, qui homérise si souvent, a développé avec une incomparable énergie, dans son *Agamemnon*, le thème simplement indiqué par ces trois mots d'Homère : μάλα πολλὰ πάθον. Ceux qui croient qu'il s'agit ici des maux endurés par Μένελας au siège et après le siège sont dans la plus complète erreur.

95-96. Ἀπώλεσα οἶκον εὖ μάλα ναιετάοντα, ... Πάρις et Hélène avaient emporté de Sparte d'immenses trésors, au moins selon Homère. Voyez l'*Iliade*, III, 70, 91 et 468. Ils n'avaient pu les faire parvenir à la mer, sans l'aide d'une partie des gens du palais; et Hélène avait emmené certainement ses femmes avec elle. Il y en a deux qui sont mentionnées dans l'*Iliade* : la vieille fileuse de laine dont Vénus prend la figure, III, 386-389, et Éthra, fille de Pitthée, III, 444; probablement aussi Clymène, nommée dans le même vers qu'Éthra. Voilà comment Μένελας peut dire que sa maison est restée vide des serviteurs et des objets de prix dont auparavant elle était remplie. C'est pour n'avoir

pas fait attention à la suite des idées, qu'on s'est imaginé que ἀπώλεσα οἶκον se rapportait à la destruction du palais de Priam. Cette absurde interprétation a été adoptée par la plupart des modernes. Elle paraît avoir eu des partisans chez les anciens eux-mêmes. *Scholies* M et V : ἀμφίβολον κότερον τὸν αὐτοῦ (οἶκον) ἢ τὸν τοῦ Πριάμου. Eustathe signale pareillement la prétendue amphibologie; et, selon son habitude, il ne prend aucun parti. — Je dois dire que les derniers commentateurs d'Homère ne sont pas tombés dans l'erreur de Mme Dacier, de Dugas-Monbel et de tant d'autres traducteurs.

96. Κεχανδότα, *continentem*, qui contenait. Voyez l'*Iliade*, IV, 24; XXIII, 368 et XXIV, 192. — Πολλὰ καὶ ἐσθλά, c'est-à-dire πολλὰ ἐσθλά, beaucoup de bonnes choses; une abondance d'objets précieux.

97. Ὦν, desquelles bonnes choses. Μένελας, dans le pillage de Troie, est rentré en possession de tout ce que lui avait enlevé Πάρις; il a eu de plus sa part du butin conquis; enfin ses longues courses ont été très-fructueuses (voyez plus haut, vers 90-91). Il est donc infiniment plus riche qu'avant l'arrivée de Πάρις à Sparte. Il souhaite par conséquent d'être presque pauvre; car à peine lui resterait-il le dixième de ses biens d'aujourd'hui, s'il n'avait plus que le tiers de ce qu'il possédait alors.

98. Οἱ δ' ἄνδρες, *illi autem viri*, et que les nobles guerriers. C'est un des passages où les traducteurs sont le plus manifestement dans leur tort, en négligeant de rendre le prétendu article. Le sens est mutilé, si l'on ne tient pas compte de l'épithète. — Τότ(ε), alors, c'est-à-dire durant la guerre.

99. Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, ... Ce vers était condamné comme inutile par quelques anciens. Mais Aristarque ne l'avait point obé-
 lisé, et n'avait émis nulle part aucun doute à son sujet. Didyme (*Scholies* H et M) : ὀβελίζουσι τινὲς τὸν στίχον, λέγοντες αὐ-

Ἄλλ' ἔμπης πάντας μὲν ὀδυρόμενος καὶ ἀχέων,
 100
 πολλάκις ἐν μεγάροισι καθήμενος ἡμετέροισιν,
 ἄλλοτε μὲν τε γόῳ φρένα τέρπομαι, ἄλλοτε δ' αὖτε
 παύομαι· αἰψήρως δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο.
 Τῶν πάντων οὐ τόσπον ὀδύρομαι, ἀχνύμενός περ,
 ὥς ἐνός, ὅστε μοι ὕπνον ἀπεχθαίνει καὶ ἐδωδῆν
 105
 μνωομένῳ· ἐπεὶ οὔτις Ἀχαιῶν τόσσα μόγησεν
 ὅσσ' Ὀδυσσεὺς ἐμόγησε καὶ ἤρατο. Τῷ δ' ἄρ' ἔμελλεν
 αὐτῷ κήδε' ἔσεσθαι, ἐμοὶ δ' ἄχος αἰὲν ἀλαστον

τὸν εἶναι περιττόν. διὰ μέντοι τῶν Ἀρισταρχείων ὑπομνμάτων οὐδὲν φέρεται περὶ τοῦ ἔπους. Payne Knight et Dugas Montbel sont les seuls modernes qui aient tenu compte de l'athétèse. — Ἄργεος ἱπποδότοιο. Il s'agit ici de l'Argos des Achéens, c'est-à-dire du Péloponnèse. Voyez la note d'Aristarque sur cette expression, *Iliade*, VI, 453. Ménélas pense naturellement aux hommes de son pays, à ses amis, à ses proches. Mais on ne doit pas supposer qu'il oublie pour cela les guerriers des autres contrées grecques, et surtout ceux de l'Argos des Pélasges, qui avait fourni la plus grande victime du siège, Achille. Nous devons compléter la pensée dont il n'a donné que le premier terme. Quant au sens de Τροίην ἐν εὐρείῳ, je n'ai pas besoin de remarquer qu'il s'agit de la Troade, et non de la ville de Troie. L'épithète suffirait à elle seule pour le démontrer; et l'on se rappelle que c'est à peine s'il y a, chez Homère, deux ou trois passages où Τροίη soit synonyme de Ἴλιος. Voyez la note sur Τροίην, *Iliade*, I, 429. Voyez aussi l'*Iliade*, II, 444 et XXI, 544, et la note d'Aristarque sur ce dernier vers.

400-403. Ἄλλ' ἔμπης... Bekker rejette ces quatre vers au bas de la page; mais c'est par un pur caprice, et personne n'a suivi cet exemple. Rien de sérieux, ni même de spécieux, ne peut motiver une condamnation que Bekker ne daigne pas nous expliquer. Le passage n'a soulevé aucun doute parmi les anciens, et il a été commenté comme authentique par Aristarque et par les hommes de l'école d'Aristarque, notamment par Didyme et Nicamorus. Il y a, dans les *Scholies*, une remarque de Nicamorus sur la ponctuation du vers 402

et une remarque de Didyme sur l'interprétation du vers 403.

403. Αἰψήρως δὲ κόρος κρυεροῖο γόοιο. Cette proposition n'est pas vraie d'une manière absolue. Si on l'entend comme une maxime générale, Ménélas va se mettre en flagrante contradiction avec lui-même, puisqu'il dira, vers 405, qu'il est en proie jour et nuit à une douleur inconsolable dont Ulysse est depuis dix ans l'objet. Il faut donc restreindre la réflexion de Ménélas à tout ce qui n'est pas Ulysse. C'est ainsi qu'expliquait Didyme; et cette explication est parfaite de tous points. *Scholies V* : ὁ ὑπὲρ τῶν ἄλλων μοι θρήνος ταχέως θραύεται.

404. Τῶν πάντων, génitif causal : sur le sort de tous les nobles guerriers (qui ont péri durant le siège de Troie). Τῶν équivalant à ἐκείνων emphatique.

405. Ἐνός est aussi un génitif causal : sur le sort d'un seul. Ce qui suit montrera que ce guerrier regretté entre tous est Ulysse. — Ἀπεχθαίνει a le sens actif : rend odieux ; fait prendre en horreur. Didyme (*Scholies H, M et Q*) : ἀπεχθαίνειν κοῖσι, ὥς πάντας μὲν ῥ' ἔλπει (*Odyssee*, II, 91 et XIII, 380). Eustathe : μισήστων κοῖσι. ὅπερ ἐχθραίνειν φασὶν οἱ μὲθ' Ὀμηρον. — Il n'y a pas d'autre exemple de cet emploi de ἀπεχθαίρω.

406. Τόσσα μόγησεν, vulgo τόσσ' ἐμόγησεν. Voyez la note du vers IX, 492 de l'*Iliade*. Bekker, Ameis et La Roche ont rejeté la vulgate, et adopté avant nous l'orthographe d'Aristarque.

407. Ἦρατο, a supporté. Horace, *Epîtres*, I, II, 32, s'est servi du mot *portulit*, pour peindre l'indomptable énergie d'Ulysse au milieu des plus terribles épreuves.

κείνου, ὅπως δὴ δὴρὸν ἀποίχεται· οὐδέ τι ἴδμεν,
ζῶει ὅγ' ἡ τέθνηκεν. Ὀδύρονται νύ που αὐτὸν 110
Λαέρτης θ' ὁ γέρων καὶ ἐχέφρων Πηνελόπεια,
Τηλέμαχος θ', ἐν ἔλειπε νέον γεγαῶτ' ἐνὶ οἴκῳ.

Ὡς φάτο· τῷ δ' ἄρα πατρός ὅφ' ἵμερον ὥρσε γόοιο·
δάχρυ δ' ἀπὸ βλεφάρων χαμάδις βάλε, πατρός ἀκούσας,
χλαῖναν πορφυρέην ἀντ' ὀφθαλμοῖν ἀνασχών 115
ἀμφοτέρῃσιν χερσὶ· νόησε δέ μιν Μενέλαος,
μερμήριξε δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
ἡέ μιν αὐτὸν πατρός ἑάσειε μνησθῆναι,
ἡ πρῶτ' ἐξέρεοιτο ἕκαστά τε πειρήσαιο.

Ἔως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν, 120
ἐκ δ' Ἑλένη θαλάμοιο θυώδεος ὑψορόφοιο
ἦλυθεν, Ἀρτέμιδι χρυσηλακάτῳ εἰκυῖα.

409. Κείνου, génitif causal : au sujet de ce héros.

414. 'Ο est un titre d'honneur, comme dans tous les cas où il est joint à γέρων : le vénérable vieillard. Si Homère avait voulu simplement dire *le vieux Laërte*, il y aurait Λαέρτης τε γέρων, et non Λαέρτης ὁ γέρων.

412. Νέον, adverbe : depuis peu. Didyme (*Scholias M et Q*) : νῆωσι γεγονότα· ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι (IX, 446. Voyez la note sur ce vers) νέον ἡ βῶντα, τούτέστι νῆωσι ἡβῶντα. Télémaque était encore dans les langes, quand son père se décida à rejoindre les confédérés. On connaît la légende où cet enfant au maillot joue un rôle, et démasque la folie simulée d'Ulysse.

413. Πατρός, génitif causal : au sujet de (son) père.

414. Πατρός ne dépend point de ἀκούσας. Il équivaut à περὶ πατρός, sous-entendu τι, ou plutôt λόγον. — On peut, si l'on veut, voir une intention poétique dans la répétition du mot πατρός. Bothe : « ἐφαπτικῶς ingeminat nomen patris cele-
« berrimi. » Mais je crois, pour ma part, qu'il n'en est rien.

415. Ἄντ' est pour ἄντα, et ὀφθαλμοῖν est au génitif. Voyez, I, 334, ἄντα παρειῶν σχομένην.... κρήδεμνα. — Ὀφθαλμοῖν. Ancienne variante, ὀφθαλμοῖσιν.

Avec cette leçon, ἄντα serait adverbe, et le datif dépendrait de ἀνασχών.

416. Νόησε, devina. Le mot πατρός du vers suivant ne laisse aucun doute sur le sens. Ménélas sait qui est son hôte, dès qu'il a vu les larmes et le geste de Télémaque. Voyez plus bas, vers 148-154.

419. Πειρήσαιο, *exploraret*, chercherait à bien connaître. On peut traduire aussi par *tentaret*, d'après l'exemple de Salluste, *Catilina*, XVII : *alios tentare*, sonder les autres. Ancienne variante, μυθήσαιο. Didyme (*Scholias H, M et Q*) : ἐνιοὶ δὲ γράφουσι κακῶς, μυθήσαιο. Il est évident, en effet, que cette leçon est mauvaise. Ménélas demanderait les détails et ne les dirait point ; il ferait seulement des questions multipliées. On trouve le verbe *πειράομαι*, VI, 126, dans le même sens qu'il a ici : approfondir.

420. Ἔως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε.... Voyez, dans l'*Iliade*, I, 493 et les notes sur ce vers.

421. Δ(έ) équivaut à τότε : alors.

422. Χρυσηλακάτῳ, aux flèches d'or. Voyez la note du vers XVI, 183 de l'*Iliade*. Ces flèches d'or, selon quelques Alexandrins, n'étaient autre chose que les rayons de la lune. *Scholias E* : τῇ λαμπρᾷ καὶ χρυσαυγίᾳς ἡλακάτας ἦτοι ἀκτῖνας ἐχούσῃ. Mais l'Artémis d'Homère n'est point une personnification de la lune. Voyez la note sur Ἀρτεμις ἔκτα, *Iliade*, VI, 205.

Τῇ δ' ἄρ' ἄμ' Ἀδρήστη κλισίην εὐτυχτον ἔθηκεν ·

Ἀλκίπη δὲ τάπητα φέρεν μαλακοῦ ἐρίοιο ·

Φυλῷ δ' ἀργύρεον τάλαρον φέρε, τόν οἱ ἔδωκεν

125

Ἀλκάνδρη, Πολύβοιο δάμαρ, δς ἔναι' ἐνὶ Θήβης

Αἰγυπτίης, θβι πλεῖστα δόμοις ἐν κτήματα κεῖται ·

δς Μενελάω δῶκε δὴ' ἀργυρέας ἀσαμίνθους,

δοιούς δὲ τρίποδας, δέκα δὲ χρυσοῖο τάλαντα.

Χωρὶς δ' αὐθ' Ἑλένη ἀλοχος πόρε κάλλιμα δῶρα ·

130

123. Ἄμ' Ἀδρήστη. Ancienne variante, ἄμα δρήστη. *Scholies* H et M : τρισύλλαβος τὸ Ἀδρήστη, ὡς Ἡρωδιανὸς καὶ Ἀρίσταρχος, καὶ κύριον ἀκουστέον. τινὲς δὲ δρήστη, οἰοῦνθεράπαινα. Il est évident qu'il faut ici un nom propre, puisque les deux autres suivantes sont nominativement désignées. — Il est à remarquer qu'aucune de ces trois suivantes n'a paru dans l'*Iliade*. Les Alexandrins raffinaient là-dessus, et ils disaient : « La femme légitime réconciliée avec son époux ne saurait décentement se faire accompagner des complaisantes qui avaient favorisé et accompagné la fuite de la femme adultère. » *Scholies* M, Q et R : σημειωτέον καὶ τὰ περὶ τῶν θεραπειῶν. ἄλλαι μὲν γὰρ ἐν Διάδῃ, ἄλλαι δὲ νῦν. οὐ γὰρ εὐπρεπὲς τὰς μετεχούσας ἀμαρτήματος ἐπιτρέπειν συνείναι τῇ γυναίκῃ. Mais deux des suivantes mentionnées dans l'*Iliade* étaient déjà de vieilles décrépites, et la troisième, Clymène, n'était probablement qu'une vieille aussi, bien qu'un peu moins surannée qu'Éthra et la bonne sileuse. Elles sont mortes aujourd'hui, ou bien, si elles vivent, elles ne vivent guère. Rien ne serait plus invraisemblable que leur retour en scène après dix ans écoulés. — Κλισίην équivalait ici à κλισμόν : un siège à dossier; un fauteuil. Ce qui le prouve, c'est ce qu'on va lire un peu plus bas, vers 136 : ἔξετο δ' ἐν κλισίῳ. Il y a un autre passage, XIX, 55, où κλισίη est pareillement synonyme de κλισμός. Le sens propre de κλισίη, d'après l'étymologie (κλίνω, κλίσσις), est extrêmement vague : endroit où l'on peut s'appuyer ou se coucher; et l'acception *fautuil* est plus rapprochée de la source que les acceptions usuelles : baraque de bois (*vulgo* tente), cabane de berger, hutte quelconque. Didyme (*Scholies* H et M) : ἐν ἀλλαχοῦ δὲ ἐτέρων κλισμὸν ὀνο-

μάζει· ἔστι δὲ θρόνος ἀνάκλιτρον ἔχων. *Scholies* V : δίφρον ἀνάκλιτρον ἔχοντα. — Εὐτυχτον. Bekker, εὐπτυκτον, correction de pure fantaisie, et qui ne donne aucun sens raisonnable : qu'est-ce que les *plis* d'un fauteuil? Et remarquez que si Homère dit πτυκτός, il n'a employé nulle part εὐπτυκτός. Ameis est le seul éditeur qui ait adopté la correction de Bekker.

126. Ἀλκάνδρη, Πολύβοιο δάμαρ. Ces personnes égyptiennes, qui portent des noms grecs, sont évidemment des êtres tout à fait imaginaires.

127. Αἰγυπτίης. Voyez plus haut, vers 83, la note sur Αἰγυπτίους. — Πλεῖστα... κτήματα. Achille, dans l'*Iliade*, IX, 381-382, parle aussi de l'opulence de Thèbes d'Égypte, et exactement dans les mêmes termes qu'ici. Le vers 382 ne diffère même de celui-ci que par la terminaison du premier mot : Αἰγυπτίας, au lieu de Αἰγυπτίης.

128. Ἀργυρέας ἀσαμίνθους. Il est difficile de croire que le mot ἀσαμίνθους désigne ici des baignoires proprement dites. C'est bien assez qu'il s'agisse de lavabos plus ou moins grands et massifs. En tout cas, ce n'est pas dans ces deux baignoires d'argent que se sont baignés Télémaque et Pisistrate. Voyez plus haut la note du vers 48.

129. Τάλαντα. On ignore quel était le poids qu'Homère appelait un talent. On peut même dire que le mot talent, c'est-à-dire *pesée*, n'a eu de sens précis que bien des siècles après Homère, quand les espèces monnayées avaient une valeur à peu près fixe. Encore le talent variait-il, aux temps historiques, d'une contrée de la Grèce à une autre. *Scholies* E : τὸ τάλαντον ἦν παρὰ τοῖς ἀρχαίοις σταθμὸς πρὸς δόριςτος.

130. Ἀλοχος, l'épouse, c'est-à-dire Alcandré.

χρυσέην τ' ἡλακάτην τάλαρόν θ' ὑπόκυκλον ὅπασσεν
 ἀργύρεον, χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλεα κεκράαντο.
 Τὸν ῥά οἱ ἀμφίπολος Φυλῶ παρέθηκε φέρουσα,
 νήματος ἀσκητοῖο βεθυσμένον· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῷ
 ἡλακάτη τετάνυστο, ἰοδνεφὲς εἶρος ἔχουσα.

133

131. Χρυσέην, dissyllabe par synizese.
 — Τάλαρον. C'est la même corbeille à ouvrage dont il a été question au vers 125, et dont Homère n'avait pas donné alors la description. — Ὑπόκυκλον, à roulettes. C'est ainsi que l'entendent, et avec raison, les derniers commentateurs. Le mot ὑπόκυκλος, formé comme ὑπόρρηνος (*Iliade*, X, 216), doit s'expliquer de la même façon, à moins de nier les règles de l'analogie. C'est Hayman qui fait cette remarque. Aussi traduit-il : *having κύκλοι under it*, i. e. *on wheels*. Mais nous avons mieux que cette induction, pour déterminer le vrai sens de ὑπόκυκλον : c'est le vers où il s'agit des roulettes qui rendaient mobiles les trépieds de Vulcain, *Iliade*, XVIII, 375 : Χρυσέα δὲ σφ' ὑπὸ κύκλα ἐκάστω πεθμένι ἔθηκαν. Nous avons aussi la tradition alexandrine dans Apollonius et dans les *Scholies*. Ceux qui disent que cette corbeille à roulettes est une idée bizarre, et qui manque de vraisemblance, n'y ont pas mûrement réfléchi. La corbeille est lourde, puisqu'elle est en métal. On la pose à terre, à côté de la fileuse. Il faut que la fileuse puisse la rapprocher sans effort, soit avec la main, soit avec le pied ; et c'est à quoi servent les roulettes. L'interprétation vulgaire, κυκλοτερῆ, n'a pas seulement le tort d'être tout arbitraire, elle manque absolument de précision. Voyez les traducteurs : les uns font la corbeille ronde ; les autres la font ovale ; d'autres, pour tenir compte du composant ὑπό, la font arrondie en dessous ; etc. C'est Eustathe qui leur a fourni l'occasion de ces exercices variés. Mais je dois dire qu'Eustathe, qui n'invente jamais rien, avait trouvé son κυκλοτερῆ dans des notes plus ou moins antiques. Les *Scholies* M et Q, après avoir donné l'explication véritable, ajoutent : ἡ περίκυκλον, ὃ ἐστὶ κυκλοτερῆ. Les *Scholies* E ne se servent point du même mot, mais elles expriment la même chose : στρογγυλοειδῆ.

132. Χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλεα κεκράαντο,

et les bords (de la corbeille) avaient une frange d'or artistiquement façonnée. Si l'on joint ἐπὶ au verbe, il faut lui conserver son sens adverbial : *supra*, c'est-à-dire *superiores parte*, à la partie supérieure. Mais il vaut mieux l'expliquer à part ; il donne plus nettement l'idée de frange, et le verbe reste dans sa signification habituelle : *persecta erant*. C'est ainsi que faisaient les Alexandrins. *Scholies* H et Q : κεκράαντο, ἀντὶ τοῦ ἀκέρτιστο ἢ κεκράαστο. Si le verbe est la expliqué à part, c'est que ἐπὶ a été pris comme adverbe.

134. Νήματος, de filage, c'est-à-dire de laine filée. On a vu le pluriel de ce mot, II, 98, à propos des travaux de Pénélope. — Βεθυσμένον dit plus que *repletum*. C'est *refertum, confertum*. Les écheveaux et les pelotons sont tassés dans la corbeille ; il y en a autant qu'on a pu y en faire entrer en les pressant. Eustathe : βεθυσμένος δὲ ὁ γάμων καὶ μετὰ ὀθισμοῦ τινὸς μαστὸς, παρὰ τὸ βύω. — Αὐτῷ. Anciennes variantes, αὐτοῦ et αὐτόν.

135. Ἡλακάτη τετάνυστο, *colus extensa erat*, était posée une longue quenouille. Il faut tenir compte de l'idée de longueur contenue dans le verbe. Voyez, I, 438, la note sur ἐτάνυσσεν τράπεζαν. Voyez aussi l'*Iliade*, I, 486 et VIII, 69, et, à ces vers, les notes sur ὑπὸ.... τάνυσσεν et ἐτίτανε. Si Homère avait dit ἐκείνη, l'expression serait inexacte ; car il n'y a qu'une partie de la quenouille qui pose sur la corbeille, ou plutôt sur la laine filée dont la corbeille est pleine, et les deux bouts de la quenouille s'allongent bien au delà de la frange d'or. Eustathe, qui donne une explication très-mauvaise de τετάνυστο, a eu du moins le bon sens d'ajouter, d'après quelque source excellente : ἵσως δὲ καὶ μήκος αὐτῆς ἢ λέξει δηλοῖ. C'est donc aux Alexandrins, et probablement à Aristarque, qu'on doit rapporter l'honneur d'avoir déterminé la valeur de τάνυα et τίτανω, dans les phrases que Dübner se vantait d'avoir le premier complètement

Ἔχετο δ' ἐν κλισμῷ, ὑπὸ δὲ θρήνους ποσὶν ἦεν.

Αὐτίκα δ' ἤγ' ἐπέεσσι πόσιν ἐρέεινεν ἕκαστα·

Ἴδμεν δὴ, Μενέλαε Διοτρεφές, οἵτινες οἶδε

ἀνδρῶν εὐχετόωνται ἱκανέμεν ἡμέτερον δῶ;

Ψεύσομαι, ἢ ἔτυμον ἐρέω; κέλεται δέ με θυμός.

140

Οὐ γάρ πώ τινά φημι ἰοικότα ὧδε ἰδέσθαι,

οὔτ' ἀνδρ' οὔτε γυναῖκα (σέβας μ' ἔχει εἰσορώσασαν),

ὥς δδ' Ὀδυσσεύς μεγαλήτορος υἱὶ ἔοικεν,

interprétées. Voyez la scholie citée dans la note I, 438 sur ἐτάναςσε τράπεζαν. — Ἰοδνεφές, de couleur violet sombre, c'est-à-dire teinte en pourpre. *Scholies B* : βεβαμμένον πορφυροῦν. Quelques-uns traduisaient ἰοδνεφές par μέλαν, qui force le sens, et qui ne rend qu'un des deux composants du mot (δνοφός). Hélène n'a aucune raison de filer de la laine destinée à faire des habits de deuil. Peu importe qu'il y ait des violettes noires. Il y en a aussi de blanches. Laissons-là les exceptions, et ne pensons qu'à la violette ordinaire. Je rappelle ici que la pourpre des anciens n'était pas le rouge écarlate, mais le rouge brun et même noirâtre.

436. Ἔχετο δ' ἐν κλισμῷ. Voyez plus haut la note du vers 423 sur κλισίην.

438. Ἴδμεν δὴ, savons-nous bien? c'est-à-dire sais-tu bien? car Hélène ne peut parler pour elle-même. Elle suppose que Ménélaos, soit par des questions, soit autrement, a appris qui étaient les deux étrangers. Et en effet, Ménélaos a deviné Télémaque. Le mot δὴ, selon quelques-uns, équivalant ici à ἤδη. Il vaut mieux, je crois, le prendre tel qu'il est, et notre mot *bien* le traduit parfaitement.

439. Εὐχετόωνται. Ancienne variante, εὐχετόωντο. Cette leçon est mauvaise, puisque Ménélaos n'a point encore fait la question *qui êtes-vous?* et qu'Hélène ignore si cette question a été faite ou ne l'a pas été.

440. Ψεύσομαι, ἢ ἔτυμον ἐρέω; vais-je me tromper, ou dire la vérité? Ancienne variante, ψεύσομαι; ἢ ἔτυμον ἐρέω. Avec cette leçon, Hélène disait : « Vais-je me tromper? Non certes! » car elle affirmait d'avance la vérité de l'induction qu'elle va faire. C'est Aristophane de Byzance qui a

fixé la vraie écriture. Hérodiens (*Scholies H, M, Q et R*) : Ἀριστοφάνης οὐκ ἀποφαντικῶς, ἀλλ' ἐν ἤθει. οὐκ ἀναγκαῖον δὲ περισπᾶσθαι τὸν ἦ. ὃ γὰρ λέγει τοιοῦτόν ἐστιν· εἰς ψεύσομαι εἰς ἀληθεύσω, ὅμως ἐρῶ. Cette ponctuation et cette accentuation sont bien préférables; car l'affirmation φημί suffit amplement à elle seule. Voici la suite des idées : « Illusion ou vérité, il y a une chose qui me frappe, et cette chose, je ne puis m'empêcher de la dire; c'est qu'un de ces deux jeunes hommes est tout le portrait d'Ulysse, et qu'il ne peut être que Télémaque. » — Κέλεται δέ με θυμός, sous-entendu λέγειν : mais (mon) cœur m'invite à parler.

441. Ὡς δδ' se rapporte à ἰοικότα : *adeo similem*, d'une si parfaite ressemblance. — Ἰδέσθαι a le sens actif : *vidisse*, avoir vu. Ancienne variante, γενέσθαι. Avec cette leçon, le sujet serait τινά.

443. Ὡς δδ', celui-ci. Hélène montre du doigt Télémaque. — Ὀδυσσεύς... υἱὶ ἔοικεν. Il y a une ellipse dans la pensée et dans la phrase; mais cette ellipse est facile à remplir. Au lieu de dire que le jeune homme ressemble trait pour trait à Ulysse, et qu'il est assurément Télémaque, Hélène dit qu'il ressemble à Télémaque, parce qu'il n'y a qu'un fils qui puisse être à tel point le portrait d'un autre homme. Elle n'a jamais vu Télémaque; mais il est tout naturel, dès que le jeune homme ressemble à Ulysse, qu'elle pense incontinent à Télémaque et prononce son nom. C'est l'instinct qui parle; mais rien au fond n'est plus logique. *Scholies E* : οὐ Τηλέμαχον εἰδὼτα ταῦτα λέγει, ἀλλ' ἐκ τοῦ χαρακτῆρος τοῦ Ὀδυσσεύς. — Μεγαλήτορος. Ancienne variante, ταλαίρρονος, leçon adoptée par Bekker et Ameis.

Τηλεμάχῳ, τὸν ἔλειπε νέον γεγαῶτ' ἐνὶ οἴκῳ
 κείνος ἀνὴρ, δτ' ἐμείο κυνώπιδος εἵνεκ' Ἀχαιοὶ 145
 ἦλθεθ' ὑπὸ Τροίην, πόλεμον θρασὺν ὁρμαίνοντες.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·
 Οὔτῳ νῦν καὶ ἐγὼ νοέω, γύναι, ὥς σὺ εἴσκεις·
 κείνου γὰρ τοιοῖδε πόδες, τοιαῖδε τε χεῖρες,
 ὀφθαλμῶν τε βολαί, κεφαλὴ τ' ἐφύπερθέ τε χαῖται. 150
 Καὶ νῦν ἦτοι ἐγὼ μεμνημένος ἄμφ' Ὀδυσσῆϊ
 μυθεόμην, ὅσα κείνος διζύσας ἐμόγησεν
 ἄμφ' ἐμοί· αὐτὰρ ὁ πικρὸν ὑπ' ὀφρύσι δάκρυον εἶδεν,
 χλαῖναν πορφυρέην ἄντ' ὀφθαλμοῖν ἀνασχών.

Τὸν δ' αὖ Νεστορίδης Πεισίστρατος ἀντίον ἤυδα· 155
 Ἀτρεΐδῃ Μενέλαε Διοτρεφές, ὄρχαμε λαῶν,
 κείνου μέντοι ὅδ' υἱὸς ἐτήτυμον, ὥς ἀγορεύεις·
 ἀλλὰ σαόφρων ἐστὶ, νεμεσσάται δ' ἐνὶ θυμῷ,

144. Τηλεμάχῳ, τὸν ἔλειπε.... Voyez plus haut le vers 112 et la note sur ce vers.

145. Κυνώπιδος. Hélène se donne la même épithète, *Iliade*, III, 180, quand elle parle à Priam. Dans son discours à Hector, VI, 344-358, elle se nomme *chienne* au propre, et par deux fois, vers 344 et 356. Cette persistance de remords lui fait d'autant plus d'honneur, qu'elle a été une victime des artifices de Vénus, et que Ménélas lui a depuis longtemps pardonné son crime involontaire. Les anciens ont remarqué la délicatesse du moyen par lequel Homère nous rend sympathiques à la femme dont le cœur du moins est resté pur dans les plus condamnables déportements. *Scholies E* : ὁ ποιητὴς ὑπεραπολογεῖται Ἑλένης ἁεί. — Quelques modernes ont contesté les vers 145-146, à cause de ce qu'ils nomment l'inconvenance de κυνώπιδος. Cette athétèse est absurde.

146. Ἥλθε(τε). Ancienne variante ἦλθον. La vulgate est bien plus poétique, et s'entend tout aussi bien.

149. Κείνου, comme plus haut κείνος; ἀνὴρ, se rapporte à Ulysse. — Τοιοῖδε, sous-entendu εἰσὶ, ou plutôt ἦσαν, car Ulysse n'est plus jeune, et Ménélas ne l'a pas vu depuis dix ans : il ne peut s'agir que d'Ulysse dans la fleur de l'âge, tel par

exemple qu'il était quand il rejoignit les confédérés à Aulis. L'identité extérieure du père et du fils peut sembler assez extraordinaire; mais nous n'avons pas à chicaner le poète sur le plus ou moins. Ces détails reviennent, en définitive, à ceci : « Notre hôte, des pieds à la tête, me rappelle Ulysse. » *Scholies H* : τὸ δὲ λεγόμενον, ἐκ ποδῶν εἰς κεφαλὴν. La ponctuation de la phrase, dans les éditions, est insuffisante. Ménélas doit faire une pause légère à chaque trait caractéristique. Nicanor (*Scholies M*) : καὶ ἐν δὲ διασταλτέον πόδες, χεῖρες, βολαί.

150. Κεφαλὴ τ' ἐφύπερθέ τε χαῖται, et la chevelure qui couronnait sa tête. C'est un ἐν διὰ δυοῖν. Sans cela, Nicanor aurait dit de mettre une virgule après κεφαλὴ τ(ε). La tête, prise à part, ne donnerait qu'une idée très-vague, au lieu que tout, de la sorte, est parfaitement précis.

151. Νῦν, maintenant, c'est-à-dire tout à l'heure : il n'y a qu'un instant.

154. Χλαῖναν πορφυρέην.... Voyez plus haut le vers 145 et les notes sur ce vers.

158-160. Ἀλλὰ σαόφρων ἐστὶ,... Ces trois vers, selon quelques anciens, étaient une interpolation des diacérvastes. Voici les raisons qu'ils donnaient pour motiver l'athétèse : « Tout ce que dit là Pisistrate

ὦδ' ἔλθων τὸ πρῶτον, ἐπεσβολίας ἀναφαίνειν
ἀντα σθέν, τοῦ νῶϊ θεοῦ ὧς τερπόμεθ' αὐδῇ.

160

est inutile; et Pisistrate, en le disant, dépasse les intentions de Nestor, et sort de son propre caractère. Un jeune homme n'a ni droit ni mission pour se faire le pédagogue d'un ami de son âge. Télémaque n'a nul besoin d'être un orateur habile, puisqu'il vient, non point pour conférer longuement avec Ménélas, mais pour lui demander s'il sait ce qu'est devenu Ulysse : c'est là l'unique but du voyage conseillé par Nestor. Enfin il y a, dans les trois vers, une expression qui n'est point homérique, et une autre expression qui est ridicule. » *Scholies* H, M, Q et R : παρὰ τὰ πάτρια, καὶ οὐχ ἀρμόττοντα τῷ Πεισιστράτῳ προσώπῳ. καὶ τὸ νειμίσσεται ἀντὶ τοῦ αἰδοῖται οὐχ Ὀμηρικῶς. καὶ αἱ ἐπεσβολαὶ δὲ γέλοιοι. ὅθεν Ζηνόδοτος μεταποιεῖ ἐπιστομίας ἀναφαίνειν. ἀθετοῦνται δὲ στίχοι τρεῖς, ὧς περιττοὶ καὶ ὑπὸ νέου παντάπασι λέγεσθαι ἀπρεπεῖς. ἄλλως τε οὐδὲ συμβουλευσόμενος τῷ Μενελάῳ πάρεστιν, ἀλλ' εἴ τινα οἱ κληηδὸνα πατρὸς ἐνίσποι (voyez plus loin, vers 347). Cette athétèse n'est point d'Aristarque, mais de Rhianus. On vient de voir que Zénodote lui-même ne changeait dans le texte qu'un seul mot. Mais Rhianus avait été jusqu'à supprimer les trois vers. Didyme (*Scholies* H) : οὐκ ἀφείροντο ἐν τῇ Πρωτοῦ οἱ τρεῖς στίχοι. Il suffit de se souvenir que Télémaque est en proie à une émotion extrêmement vive, pour excuser Pisistrate de parler comme il fait. Non, certes, Nestor n'a point chargé son fils d'être autre chose que le compagnon de voyage de Télémaque; mais, quand Télémaque est hors d'état de bien retrouver ses idées, Pisistrate ne fait que son devoir d'ami en expliquant d'une façon honorable l'apparente étrangeté de ce silence. On verra tout à l'heure que les autres reproches de Rhianus ou de ceux qui approuvaient l'athétèse de Rhianus, ne sont pas mieux fondés. — Une erreur de chiffre, dans les *Scholies* M et R (à au lieu de γ), a fait croire à quelques modernes que cinq vers étaient compris dans la condamnation signalée par le mot ἀθετοῦνται, ce qui est inadmissible. Dindorf : « Cor- rex ex scholio præcedente (note de Didyme); nam tres tantum versus 158-160 abesse possunt. » — 158. Σαφφρων, *sana*

mente præditus, c'est-à-dire ici *modestus*. Notre mot *sage*, et surtout notre expression *bien sage*, se prennent assez souvent dans le sens de *modeste*, ou, si l'on veut, de *réserve*, d'homme en garde contre lui-même. — Νειμίσσεται, *veretur*, il craint. Quoi qu'en disent les *Scholies* H, M, Q et R, ce n'est pas le seul passage d'Homère où le verbe νειμίσσεται ait une signification très-adoucie. On va voir un peu plus bas, vers 195, νειμίσσῃμαι pour αἰδοῦμαι, comme ici νειμίσσεται est pour αἰδοῖται. De même on a vu, *Iliade*, XVI, 544, νειμίσσῆθης dans le sens de *veremini*, car il s'agit là d'un devoir commandé par l'honneur.

159. ὦδ(ε), *sic*, comme cela est en effet. Cet adverbe sert à insister sur ἔλθων τὸ πρῶτον, qui sert lui-même à rendre compte de l'excessive réserve de Télémaque. La traduction *huc* est fautive, car ὦδε, chez Homère, n'est jamais un adverbe de lieu. Voyez particulièrement la note du vers XVIII, 392 de l'*Iliade*. — Ἐπεσβολίας. Zénodote, comme on l'a vu plus haut dans la note 158-160, changeait ce mot en ἐπιστομίας. Il est certain que ἐπεσβολίας est un ἀπαξ εἰρημένον. Mais il y a ἐπισβόλος dans l'*Iliade*, II, 275, et exactement avec le sens concordant à celui du substantif ἐπεσβολή (action de lancer des paroles irréflechies); car il s'agit d'un bavard impudent, de Thersite en personne. Quand même cet adjectif n'existerait point, ce ne serait encore ni un motif de suspicion contre le vers où se trouve ἐπεσβολίας, ni une raison de remplacer dans le texte un mot qui s'explique de lui-même, qui est tout à fait dans la situation, et dont la correction de Zénodote n'est qu'un vague et obscur équivalent. — Ἀναφαίνειν, *proferre*, de laisser apparaître. Le sens que nous donnons à notre verbe *proferer* serait trop précis dans ce passage. On a vu, *Iliade*, I, 87, θεόπροπας ἀναφαίνεις : tu révéles les volontés divines. Cet exemple est tout à fait analogue à celui-ci. Il faut sous-entendre, comme ici : en se servant de la voix.

160. Τοῦ.... αὐδῇ, *cujus voce*, de la voix de qui. — Νῶϊ, *ambo nos*, nous deux, c'est-à-dire Télémaque et moi. — Θεοῦ ὧς, sous-entendu αὐδῇ.

Αὐτὰρ ἐμὲ προέηκε Γερήνιος ἱππότα Νέστωρ,
τῷ ἅμα πομπὸν ἔπεσθαι· ἔλδεται γάρ σε ἰδέσθαι,
ὄφρα οἱ ᾗ τι ἔπος ὑποθήσεται ἢ τι ἔργον.

Πολλὰ γὰρ ἄλγε' ἔχει πατὴρ παῖς οἰχομένοιο
ἐν μεγάροις, ᾧ μὴ ἄλλοι ἀσσοσητῆρες ἔωσιν,
ὡς νῦν Τηλεμάχῳ ὁ μὲν οἴχεται, οὐδὲ οἱ ἄλλοι
εἰς' οἳ κεν κατὰ δῆμον ἀλάλκοιεν κακότητα.

165

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·

ᾧ πόποι, ᾗ μάλα δὴ φίλου ἀνέρος υἱὸς ἐμὸν δῶ
ἴκεθ', ὃς εἵνεκ' ἐμεῖο πολέας ἐμόγησεν ἀέθλους·

170

καί μιν ἔφην ἔλθοντα φιλησέμεν ἔξοχον ἄλλων

Ἀργείων, εἰ νῶϊν ὑπεῖρ ἅλα νόστον ἔδωκεν

νηυσὶ θεῶσι γενέσθαι Ὀλύμπιος εὐρύοπα Ζεὺς.

Καὶ χέ οἱ Ἄργεϊ νάσσα πόλιν καὶ δώματ' ἔτευξα,

ἔξ' Ἰθάκης ἀγαγὼν σὺν κτήμασι καὶ τέκεϊ ᾧ

175

162. Τῷ désigne Télémaque. — ἔλδεται. Zénodote, ὄλδο. Cette correction est détestable; car Télémaque savait parfaitement qu'en venant à Sparte, il y verrait Ménélas. La vulgate a de plus le mérite d'expliquer pourquoi Télémaque est venu. Didyme (*Scholies* H) : Ζηνόδοτος ὄλδο, κακῶς.

164. Πατὴρ, génitif causal. C'est l'absence du père qui est cause des malheurs de l'enfant. Si l'on rapportait πατὴρ à παῖς, on ôterait à l'expression toute son énergie.

165. Ἐν μεγάροις doit être joint à ἄλγε' ἔχει. — Μὴ ἄλλοι, dissyllabe par synizèse. On prononçait μέλλοι. Il faut entendre à part ἄλλοι et ἀσσοσητῆρες : d'autres (que lui-même comme) défenseurs. L'enfant est seul.

166. Ὁ, lui, c'est-à-dire le père. — Οἱ, à lui, c'est-à-dire à Télémaque. Nicanor (*Scholies* H) : ἐγκλιτικὴ νῦν ἐστὶν ἡ οἱ διὸ τοῦ συνδέσμου φυλακτέον τὸν τόνον (l'aigu sur la finale de οὐδέ).

167. Κατὰ δῆμον, in populo, dans le peuple (d'Ithaque).

168. Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος. Ancienne variante, τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας.

170. Πολέας, dissyllabe par synizèse. Zénodote écrivait πολίτς.

171. Ἐξοχον ἄλλων. Ancienne variante, ἔξοχα πάντων.

172-180. Ἀργείων, εἰ νῶϊν.... Payne Knight a supprimé ces neuf vers, et Dugas Montbel approuve la suppression. Aucun éditeur, ni avant ni après eux, n'a suspecté ce passage. On va voir, par les notes, qu'il n'y a aucune raison sérieuse de taxer d'absurdité le projet de Ménélas.

174. Κε.... νάσσα, j'aurais fait habiter, c'est-à-dire j'aurais donné pour y établir son séjour. La traduction *condidissim* est inexacte, puisque la ville existe déjà, et qu'il ne s'agit que d'en remplacer les habitants par d'autres habitants. — Ἄργεϊ, comme ἐν Ἄργεϊ : dans l'Argos (des Achéens), c'est-à-dire dans le Péloponnèse. Voyez plus haut, vers 99, la note sur Ἄργεος ἱπποδότοιο. — Δώματ' ἔτευξα. Ménélas voulait que rien ne manquât à la ville destinée à l'honneur de devenir une cité royale; mais le palais du roi était la seule construction à faire.

175. Ἐξ' Ἰθάκης ἀγαγόν. Ménélas ne dit point comment il s'y serait pris pour déterminer Ulysse à changer de patrie. Il est évident que l'appât mis en œuvre aurait été la beauté de la ville offerte en cadeau et la richesse de son territoire; car il n'y avait personne, dans l'hypothèse de Méné-

καὶ πᾶσιν λαοῖσι, μίαν πόλιν ἐξαλαπάξας,
αἱ περιναυετᾶουσιν, ἀνάσσονται δ' ἔμοι αὐτῷ.
Καὶ κε θάμ' ἐνθάδ' ἐόντες ἐμισγόμεθ'· οὐδὲ κεν ἡμέας
ἄλλο διέκρινεν φιλέοντέ τε τερπομένω τε,
πρὶν γ' ὅτε δὴ θανάτοιο μέλαν νέφος ἀμφεκάλυψεν. 180.
Ἄλλὰ τὰ μὲν που μέλλεν ἀγασσεσθαι θεὸς αὐτὸς,
ὃς κεῖνον δύστηνον ἀνόστιμον οἶον ἔθηκεν.

las, qui pût empêcher Ulysse de vivre en paix à Ithaque. *Scholies* H et Q : ὥστε χάραν εὐδαίμονα ἀντὶ τῆς λυκρᾶς ἐκείνης ἀνταλλάσσειν. τὸ γὰρ μόνον μετοικῆσαι ὅμοιον φυγῆς. Les exemples de transplantations de ce genre n'étaient pas rares chez les anciens.

476. Ἐξαλαπάξας, ayant dépeuplé, c'est-à-dire ayant fait évacuer. Ce qui suit montre le sens adouci du mot dans ce passage. Ménélas n'avait qu'à rendre possible l'établissement des Ithaciens; et un roi n'extermine pas ses sujets pour le seul plaisir de les exterminer. Les habitants auraient été simplement transportés ailleurs. *Scholies* B et E : τὸ δὲ ἐξαλαπάξας οὐκ ἔστι νῦν πορθήσας, ἀλλ' ἀπλῶς κενώσας, καὶ μεταστήσας τοὺς ἐνοικοῦντας εἰς ἕτερον τόπον. ἀπίθανον γὰρ τὸ ἐξαλαπάξας ἐπὶ τῶν ὑποταγμένων πόλεων. Nous n'avons pas à juger le procédé sommaire par lequel Ménélas se proposait de mettre une de ses villes à la disposition d'Ulysse. Le droit, dans les temps héroïques, n'était guère que le droit de la force; et cela suffit. Ménélas parle de ce qui nous semble abominable, comme de la chose la plus naturelle du monde : qui sait si, vu l'intention, il ne se croyait pas, pour ce fait même, digne des plus grands éloges?

477. Αἱ περιναυετᾶουσιν, (*parum*) *que circumhabitauerunt*, de celles qui sont voisines (de Sparte). Il s'agit des villes de la vallée de l'Eurotas, et particulièrement d'Amicyles, de Pharis et de Brysées. Voyez les vers II, 581-585 de l'*Iliade* et les notes sur ces cinq vers. — On a vu le verbe περιναυετᾶω, II, 66, dans le sens actif. Ici il est dans le sens passif. Le simple ναυετᾶω s'emploie indifféremment des deux manières, et va même. — Ἀνάσσονται δ' ἔμοι αὐτῷ. Quelques-uns cherchent finesse,

et veulent que Ménélas ait eu deux sortes de villes : les unes, les plus proches, qu'il gouvernait lui-même; les autres, les plus éloignées, qu'il gouvernait par des délégués. Mais le royaume de Ménélas était fort peu étendu; et les villes les plus éloignées de Sparte n'en étaient qu'à quelques lieues. Voyez le passage de l'*Iliade* cité plus haut. Le roi gouvernait tout lui-même. Traduisons donc simplement : *et qui sont sous ma loi*; car il y avait des villes assez voisines de Sparte qui n'appartenaient point à Ménélas : ainsi celle de Phères. Voyez la note III, 486 sur Φηράς. *Scholies* B et E : ἀπὸ τῶν πόλεων ἐκείνων, αἵτινες ὑπ' ἐμοῦ βασιλεύονται.

478. Ἐνθάδ(ε), ici, c'est-à-dire dans ce pays-ci : en Laconie. Ils se seraient vus souvent à Sparte, mais non moins souvent dans la ville d'Ulysse. *Scholies* M et Q : οὐκ ἐν τῇ Σπάρτῃ, ἀλλ' ἐν ὅλῃ τῇ χώρῃ. Cette note est mal rédigée; mais on voit parfaitement ce qu'elle veut dire. — Ἡμέας, dissyllabe par synizèse.

481. Ἀγασσεσθαι. Ancienne variante, ἀγάσσασθαι. Ici le verbe ἀγαμαι signifie envier, ne point accorder; et ce n'est pas le seul endroit d'Homère où il ait ce sens. Voyez la note du vers XVII, 71 de l'*Iliade*.

482. Ὅς κεῖνον δύστηνον.... Bothe voit une intention poétique dans la monotonie des quatre désinences successives : « Ho-
« mœoteleton ingratum in re ingrata. » Mais aucune des quatre finales n'est accentuée, aucune ne sonnait dans la prononciation; et l'harmonie expressive signalée par Bothe est une pure illusion de son oeil. — Ἀνόστιμον. Le mot ἀνόστιμος ne se trouve nulle part ailleurs chez Homère; mais νόστιμος y est fréquent dans l'*Odyssée*; et l'on verra, XXIV, 528, ἀνόστους, accusatif de ἀνόστος, identique pour le sens à ἀνόστιμος : *reditus expers*, privé du retour.

Ὡς φάτο, τοῖσι δὲ πᾶσιν ὕφ' ἱμερον ὥρσε γόοιο.

Κλαῖε μὲν Ἀργεῖη Ἑλένη, Διὸς ἐκγεγαυῖα,
κλαῖε δὲ Τηλέμαχος τε καὶ Ἀτρεΐδης Μενέλαος· 185

οὐδ' ἄρα Νέστορος υἱὸς ἀδακρύτω ἔχεν ὄσσε·

μνήσατο γὰρ κατὰ θυμὸν ἀμύμονος Ἀντιλόχοιο,

τόν β' Ἡοῦς ἔκτεινε φαινῆς ἀγλαδὸς υἱός·

τοῦ δγ' ἐπιμνησθεὶς ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευεν·

Ἀτρεΐδῃ, περὶ μὲν σε βροτῶν πεπνυμένον εἶναι 190

Νέστωρ φάσχ' ὁ γέρων, δτ' ἐπιμνησαίμεθα σείο

184. Κλαῖε μὲν.... Homère ne dit point pourquoi Hélène pleure; mais il n'a pas besoin de le dire : le caractère qu'il a donné à son héroïne explique les larmes qu'elle répand, puisqu'elle s'accuse d'être l'auteur de tous les maux dont les Grecs ont souffert. D'ailleurs elle est femme, parlant sujette aux émotions vives; et la douleur de Ménélas suffirait à elle seule pour amener les larmes dans les yeux de cette épouse attendrie. *Scholies E*: ἡ μὲν Ἑλένη ὑπὲρ τῶν γεγονότων εἰς αὐτὴν (κλαίει), ἢ ὅτι κάρτα τοι φιλοικτον ἢ γυνή.

185. Κλαῖε δὲ.... Ἀτρεΐδης Μενέλαος. Ce n'est pas que Ménélas croie qu'Ulysse soit mort : il sait, par les révélations de Protée, qu'Ulysse est vivant; mais Protée lui a dit aussi qu'Ulysse est captif dans l'île d'Ogygie : il pleure donc sur les souffrances morales de son ami. Didyme (*Scholies M et Q*) : οὐχ ὅτι πέπεισται τεθνηκέναι αὐτόν· πιστεύει γὰρ αὐτὸν ζῆν, ἐξ οὗ τοῦ Πρωτεύως ἀκήκοεν (voyez plus bas, vers 555-560)· ἀλλὰ τὸ μηδέπω παραγεγονέναι ἀπολοφύρεται.

187-189. Μνήσατο γὰρ.... Pisistrate n'a aucune raison de pleurer sur Ulysse, qu'il n'a jamais vu; mais le spectacle de l'émotion d'autrui l'a ému à son tour, et a ravivé en lui une douleur personnelle. C'est ainsi que les captives d'Achille, en voyant pleurer Briseïs, fondent en larmes au souvenir de leurs propres infortunes. Voyez l'*Iliade*, XIX, 301-302, et les notes sur ces deux vers. *Scholies E* : κλαίουσι δὲ καὶ Πάτροκλον αἱ ἀμφίπολοι τάχα. καὶ γὰρ ἐκεῖνον πρόφασιν ἔχουσιν κλαίονσι περὶ τῶν ὠδῶν. Les assistants croient que Pisistrate pleure sur Ulysse; mais le poète, qui a le secret de ses larmes, tient à ne pas nous laisser ignorer qu'il n'en est rien,

ou tout au moins qu'Ulysse est simplement l'occasion de l'attendrissement du jeune homme.

188. Ἡοῦς.... υἱός, le fils de l'Aurore, c'est-à-dire Memnon. — Ἐκτείνας. C'est en défendant son père contre Paris qu'Antiloche périt, tué par Memnon; mais la mort d'Antiloche fut vengée par Achille son ami, qui tua Memnon peu de temps après. Voyez Pindare, *Pythiques*, VI, 28-42 et *Néméennes*, III, 140. Pindare a probablement emprunté ces traditions au poème où Arctinus de Milet avait raconté les exploits du fils de Tithon et de l'Aurore. On se rappelle que l'*Éthiopide* (c'est le titre de l'épopée) était une continuation directe de l'*Iliade*, et même qu'elle débutait par ce vers, qui est presque en entier le dernier vers de l'*Iliade* : Ὡς οἳ' ἀμφίεπον τάφον Ἑκτορος· ἦλθε δ' Ἀμαζών. Voyez la note relative à ce sujet, *Iliade*, XXIV, 804. — La mention d'événements postérieurs aux funérailles d'Hector, et complétant l'histoire du siège de Troie, est perpétuelle dans l'*Odyssée*. Les Alexandrins tiraient avantage de ce fait contre les chorizontes, et ils en concluaient l'unité morale des deux épopées homériques. *Scholies Q* : τὰ ἐν Ἰλιάδι παραλειφθέντα διὰ τῆς Ὀδυσσεύας, ὥς μιᾶς οὔσης τῆς πραγματείας, παραδίδωσι. On pourrait affirmer, je crois, que cette phrase provient textuellement du commentaire d'Aristarque.

190. Περὶ.... βροτῶν, *supra mortales*, au-dessus des mortels, c'est-à-dire d'une sagesse toute divine. Quelques anciens écrivaient περὶ, adverbe. Avec cette leçon, βροτῶν signifie *inter mortales*, et le sens reste le même.

191. Φάσ(χε), *dicere solebat*, aimait à répéter. — Ὁ γέρων, l'auguste vieillard.

οἷσιν ἐνὶ μεγάροισι, καὶ ἀλλήλους ἐρέοιμεν·
καὶ νῦν, εἴ τί που ἔστι, πάθοί μοι· οὐ γὰρ ἔγωγε
τέρπομ' ὀδυρόμενος μεταδόρπιος· ἀλλὰ καὶ Ἡῶς
ἔσσεται ἡριγένεια· νεμεσσωμαι γέ μὲν οὐδέν
κλαίειν, ὅς κε θάνησι βροτῶν καὶ πότμον ἐπίσπη.
Τοῦτό νυ καὶ γέρας οἶον οἷζυροῖσι βροτοῖσιν,
κείρασθαι τε κόμην βαλέειν τ' ἀπὸ δάκρυ παρειῶν.

195

192. Οἷσιν ἐνὶ μεγάροισι, ... Aristarque, dit-on, rejetait ce vers. *Scholies H* et *Q* : Ἀρίσταρχος δὲ ἀθετεῖ. Voilà tout ce que nous avons sur cette athétèse, dont il est impossible de deviner les motifs. La Roche ne met point de crochets, malgré l'exemple de Wolf et de tous les derniers éditeurs. Nous faisons comme lui; car il n'y a rien dans le vers qui présente la moindre difficulté d'aucun genre. Ce n'en est pas une de savoir s'il faut rapporter ἐνὶ μεγάροισιν à φάσ(κε) ou à ἐπιμνησαίμεθα στίχο, doute exprimé dans les *Scholies H*, puisque sa place naturelle dans l'interprétation est entre δτ(ε) et ἐπιμνησαίμεθα. Ce n'en est pas une non plus, qu'Aristophane de Byzance ait préconisé l'orthographe ἐνιμμεγάροισι. Enfin ceux qui remplaçaient ἀλλήλους par ἀλλήλοις (*Scholies H* et *Q*) étaient tout à fait dans leur tort; car ἐρέοιμεν n'est point ici, quoi qu'ils en disent, un pur synonyme de διαλεγόμεθα. La traduction *nos mutuo alloqueremur* fausse l'idée. Il s'agit de questions suivies de réponses. Bothe : « quando id alter ex altero quærebamus, « qualis tu vir esses. » C'est Pisistrate qui faisait les questions et Nestor qui répondait, cela est évident; et l'expression grecque revient à ceci : *dans ses réponses à mes questions*.

193. Εἴ τί που ἔστι, si qua licet, s'il y a moyen. *Scholies B* : εἴπως ἔστιν, ἥτοι εἰ δυνατόν ἐστι. *Scholies E* : εἰ ἐνδέχεται. *Scholies Q* et *R* : εἰ τις μηχανή ἐστι.

194. Μεταδόρπιος équivalant à ἐν δαίπνῳ ὥρῃ ὦν, comme μεταδήμιος, VIII, 293, équivalant à ἐν δῆμῳ ὦν. La traduction latine *inter cœnandum* n'est exacte qu'à moitié, puisqu'on ne soupe pas encore : on ne soupera que dans quelques instants. La phrase où se trouve μεταδόρπιος signifie simplement : « Ce n'est pas à l'heure où l'on va souper que les gémisséments

sont à leur place; remettons-les à demain. » C'est comme si Pisistrate disait : « Donnons cette soirée à la joie. »

195. Νεμεσσωμαι γέ μὲν οὐδέν, je n'ai d'ailleurs aucune honte. D'après ce qui précède, il faut ajouter : en temps opportun. Pisistrate parle de lui-même, et non pas d'autrui. C'est donc fausser la pensée que de traduire, comme fait Bothe : « Non « ægre sero, si quis mortuum luget. » Il faut prendre ici νεμεσσωμαι dans le sens de αἰδοῦμαι. Voyez plus haut la note du vers 158 sur νεμεσσῶται. De cette façon, tout se suit beaucoup mieux dans le discours. — Je remarque en passant que μὲν est pour μήν, comme si souvent chez Homère. Il appuie et renforce γέ.

197-198. Τοῦτό νυ καὶ γέρας.... Ces deux vers, d'une poignante mélancolie, prouvent que Pisistrate n'a point la prétention de se distinguer du vulgaire des hommes, et que lui aussi il a des larmes pour les morts. On l'a bien vu par le fait, au vers 186. Aussi ne pouvons-nous admettre ce qu'on lit dans les *Scholies E*, à propos du vers 196, sur sa prétendue insensibilité : ἔοικεν ἐνταῦθα μωρὸς εἶναι ὥς μὴ δαινοπαθῶν ὁ Πεισιστρατος καὶ ἀνάληγτος, πλὴν συνεισὶς ἐποίησεν ἀνακτῆσθαι θέλων ἑκαίνους. ἀπρεπὲς γὰρ ἀνδράσι τὸ τοιοῦτον. Quand même νεμεσσωμαι γέ μὲν οὐδέν se rapporterait à autrui, ce qui n'est pas, Pisistrate serait compris encore dans sa concession, et resterait un homme comme un autre. Remarquez d'ailleurs qu'il s'agit uniquement de l'opportunité des larmes, et non de leur légitimité. Le τὸ πρέπον allégué par le scholiaste n'a pas été connu d'Homère, car ses héros pleurent souvent.

197. Γέρας, honneur (funèbre). — Ὀϊζυροῖσι βροτοῖσιν, *miseris mortalibus*, pour les misérables mortels : qu'on puisse rendre aux misérables mortels.

198. Κείρασθαι τε κόμην.... Voyez le

Καὶ γὰρ ἐμὸς τέθνηκεν ἀδελφεός, οὔτι χάριστος
 Ἀργείων· μέλλεις δὲ σὺ ἰδμεναι· οὐ γὰρ ἔγωγε
 ἦντησ' οὐδὲ ἶδον· περὶ δ' ἄλλων φασὶ γενέσθαι
 Ἀντιλοχόν, πέρι μὲν θέειν ταχὺν ἡδὲ μαχητὴν.

200

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·

ᾧ φίλ', ἐπεὶ τόσα εἶπες, ὅς' ἂν πεπνυμένος ἀνήρ
 εἴποι καὶ ῥέξει, καὶ ὃς προγενέστερος εἴη
 (τοίου γὰρ καὶ πατρὸς, ὃ καὶ πεπνυμένα βάζεις·

205

récit des funérailles de Patrocle dans l'*Iliade*, et particulièrement les vers XXIII, 435-436, 452-453, 224-225.

199. Οὔτι χάριστος, nullement le plus lâche, c'est-à-dire un des plus vaillants.

200. Μέλλεις δὲ σὺ ἰδμεναι, mais tu dois savoir (ce qui en est). C'est comme si Pisistrate disait : « Mais tu as été un des témoins de la vaillance de mon frère; et c'est à toi de faire son éloge, bien plus qu'à moi. » Didyme (*Scholies H*) : τὸ φορτικὸν τῶν τοῦ ἀδελφοῦ ἐπαίνων διέφυγε, τὸν ἀκούοντα μάρτυρα ἐπαγόμενος.

200-204. Οὐ γὰρ ἔγωγε ἦντησ' οὐδὲ ἶδον, car pour moi je ne (l')ai jamais rencontré ni vu. Diomède s'exprime exactement de même, *Iliade*, IV, 374-375, à propos de son père Tydée; et il ajoute, comme ici Pisistrate : περὶ δ' ἄλλων φασὶ γενέσθαι. On voit que nous n'avons pas eu tort de dire, dans la note III, 36, qu'au départ de Nestor pour la guerre, Pisistrate n'était qu'un enfant à la mamelle, ou, si l'on veut, qu'un enfant en très-bas âge. N'eût-il eu que cinq ou six ans, il se souviendrait d'avoir vu son frère.

204. Πέρι peut être expliqué à part, comme au vers 190; mais il n'y a ici aucune raison de ne pas le joindre au verbe : περιγενέσθαι ἄλλων, *coteris praestitisse*. Quelques-uns, ici comme là, écrivaient πέρι, adverbe; mais Hérodien a rejeté cette orthographe, qui obscurcit le sens, et qui n'est vraiment bonne qu'au vers suivant.

205. Ἀντιλοχόν, πέρι μὲν.... Pisistrate répète textuellement l'éloge fait par Nestor lui-même, III, 112. — Il y a un vers tout à fait semblable dans l'*Iliade*, XVI, 186. Voyez les notes sur ce vers. — Antilochus était, après Achille, le premier de tous les Grecs pour l'agilité. Voyez l'*Iliade*, XXIII, 756. Ce n'est que par une faveur spéciale

de Minerve qu'Ulysse l'emporte sur lui à la course, dans les jeux funèbres en l'honneur de Patrocle.

204-216. ᾧ φίλ', ἐπεὶ.... Le début de ce discours est tout à fait semblable à celui du discours de Nestor, III, 403. Ici comme là, ἐπεὶ, selon quelques anciens, n'est qu'une simple formule oratoire, dont il ne faut pas s'inquiéter dans l'explication. *Scholies B* : τὸ ἐπεὶ ἐνταῦθα βεβαιωτικὸν καὶ ἀργὸν ἐστί. Mais les deux exemples ne sont point identiques; car, dans le premier, Nestor oublie complètement la façon dont il a commencé son discours, tandis que Ménélas fait simplement une parenthèse après le vers 105, et qu'il reprend la réponse directe au vers 212. On n'a pas même besoin de supposer l'ellipse *je vais donc parler*, pour rendre raison de ἐπεὶ. Tout au plus y a-t-il anacoluthé, puisque δέ, dans ἡμῖς δὲ κλυθμὸν μὲν ἔασομεν, peut être regardé comme redondant. *Scholies Q* : τὸ ἐξῆς ἐστίν, ἐπεὶ τόσα εἶπες, ἡμῖς δὲ κλυθμὸν μὲν, περιττεύοντος τοῦ συνδέσμου. Mais il est plus naturel de supposer l'anacoluthé : alors δέ signifie *eh bien donc*. — On se dispense ordinairement de marquer la parenthèse au vers 206; mais la ponctuation ne suffit pas pour rendre le sens clair aux yeux. — Payne Knight supprime les vers 206-211, et Dugas-Monthel approuve cette suppression.

206. Τοίου, tel, c'est-à-dire πεπνυμένου : plein de sagesse. Suivant les glossographes, τοίου était ici un équivalent de ἀγαθοῦ. Mais la conclusion δ καὶ πεπνυμένα βάζεις prouve qu'il y a comparaison, et non emphase. *Scholies Q* : ἀντὶ τοῦ τοιούτου, οὐχ ὡς οἱ γλωσσογράφοι, πάντως ἀγαθοῦ. — Ὡς, comme διό : *quare*, c'est pourquoi.

ρεΐα δ' ἀρίγνωτος γόνος ἀνέρος, ὅτε Κρονίων
 ὀλβον ἐπικλώσῃ γαμέοντί τε γεινομένῳ τε,
 ὥς νῦν Νέστορι δῶκε διαμπερές ἡματα πάντα,
 αὐτὸν μὲν λιπαρῶς γηρασέμεν ἐν μεγάροισιν, 210
 υἱέας αὖ πινυτούς τε καὶ ἔγχεσιν εἶναι ἀρίστους·
 ἡμεῖς δὲ κλαυθμὸν μὲν ἐάσομεν, ὃς πρὶν ἐτύχθη,
 δόρπου δ' ἐξαυτίς μνησώμεθα, χερσὶ δ' ἐφ' ὕδωρ
 χευάντων· μῦθοι δὲ καὶ ἡῶθέν περ ἔσονται
 Τηλεμάχῳ καὶ ἔμοι διαειπέμεν ἀλλήλοισιν. 215
 Ὡς ἔφατ'· Ἀσφαλίῳν δ' ἄρ' ὕδωρ ἐπὶ χεῖρας ἔχευεν,
 ὀτρηρὸς θεράπων Μενελάου κυδαλίμοιο.
 Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλον.

207. Ὅτι(ς) se rapporte à ἀνέρος, et non à γόνος. C'est ce que prouve l'exemple cité : ὥς νῦν Νέστορι δῶκε.

208. Γαμέοντί τε γεινομένῳ τε. L'ordre des deux idées est interverti; c'est ce qu'on appelle un prothystéron, licence assez fréquente chez Homère. Nous verrons un peu plus loin, vers 723, l'éducation placée avant la naissance : τρέφειν ἢδ' ἐγένοντο. La même hystérologie se retrouve, X, 417, et on l'a vue dans l'*Iliade*, I, 281. Il y en a une tout à fait analogue, *Odyssée*, XII, 434 : θρέψασα τεκοῦσά τε. Aux vers III, 467 et IV, 50, le manteau a été nommé avant la tunique; au vers V, 264, Ulysse sera habillé avant d'avoir été baigné : ἀμφίβασσα... καὶ λούσασα. Les poètes tragiques surtout se plaisent à mettre, comme nous disons, la charrue devant les bœufs; et ce qui nous semble intolérable n'était pour leurs auditeurs qu'une aimable négligence. Voyez, par exemple, le début de la *Médée* d'Euripide, où le vaisseau Argo fend les ondes avant que les pins dont il est fait aient été coupés sur le Pélion. Il suffisait que les deux idées, renversées par la parole, reprissent d'elles-mêmes dans l'esprit leur place respective.

212. Ἡμεῖς δέ. Voyez plus haut la note des vers 204-215. — Ἐάσομεν est au subjonctif, pour ἐάσωμεν.

213. Ἐξαυτίς ne veut pas dire qu'on a déjà soupé une fois. Le repas dont Télémaque a eu sa part, vers 65-67, était un δείκνον (vers 61), et non un δόρπον.

Ménélas veut que ce jour ait, comme *Les autres*, son repas du soir; et ἔξαυτίς μνησώμεθα rappelle seulement qu'on n'a point encore soupé, et qu'il est temps de souper. On va voir que le souper de Ménélas est plutôt un banquet qu'un festin. Ce n'est guère qu'une collation, mais suivie d'un banquet.

213-214. Χερσὶ δ' ἐφ' ὕδωρ χευάντων, c'est-à-dire ἐπιχεύεωσαν ὕδωρ χερσὶ : qu'on verse de l'eau sur les mains (des convives).

214-215. Μῦθοι δὲ καὶ ἡῶθέν περ.... C'est la réponse à la réflexion de Pisistrate, vers 194-195 : ἀλλὰ καὶ Ἥδ' ἔσεται ἡριγένεια. Voyez plus haut la note du vers 194. La conversation a lieu, en effet, aux vers 312-319; mais Télémaque y trouve autre chose que des motifs de se lamenter.

216. Ἀσφαλίῳν. Ce personnage est inconnu d'ailleurs; et, comme il a un nom significatif, on ne peut guère douter qu'il soit de l'invention d'Homère. *Scholies* E : ἀρετὴ γὰρ δοῦλον τὸ μὴ σφάλλειν. C'est un serviteur adroit, et voilà tout.

218. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα.... On doit supposer qu'il s'est passé quelques heures depuis que Télémaque et Pisistrate en ont déjà fait autant, vers 67, et qu'Homère ne nous a donné qu'un sommaire de l'emploi de ces heures. Mais ne supposons pas cet intervalle aussi long que s'il s'agissait de nous. Les héros d'Homère ont un excellent appétit, et un estomac très-complaisant. On a vu, dans l'*Iliade*, les députés de l'armée

Ἔνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησ' Ἑλένη Διὸς ἐκγεγαυῖα·
 αὐτίκ' ἄρ' εἰς οἶνον βάλε φάρμακον, ἔνθεν ἔπινον,
 νηπενθές τ' ἀχολόν τε, κακῶν ἐπλήθον ἀπάντων.
 Ὅς τὸ καταβρόζειεν, ἔπην κρητῆρι μιγείη,

220

grecque faire honneur au souper que leur donne Achille, IX, 221, presque aussitôt après avoir fait honneur au souper que leur avait donné Agamemnon, IX, 91; et c'est dans les deux cas, comme ici et cent cinquante vers plus haut, la formule οἶδ' ἐκ' ὄνειαθ' ἐτοίμα.... Mais rien n'empêche de prendre ceci pour une collation avant boire : mets légers et friandises; car ὄνειατα se dit de tout ce qu'on sert sur les tables, et signifie aussi bien des croquettes quelconques que des morceaux de filet de bœuf. Pourtant je ne jurerais pas que ce souper ne fût encore, en son genre, un repas notablement solide.

219. Ἄλλ(ο), une autre chose, c'est-à-dire un soin d'un autre genre.

220. Ἔνθεν se rapporte à οἶνον, et ἔνθεν ἔπινον équivaut à τὸν ἐν κρητῆρι. Voyez deux vers plus bas.

221. Νηπενθές n'est qu'un adjectif, comme ἀχολόν et ἐπλήθον. Homère ne comme point la drogue dont se sert Hélène pour égarer le banquet. Ceux qui ont jugé à propos de faire un nom à cette drogue avec sa première épithète, l'ont fait à leurs risques et périls : Homère n'en peut mais; et l'on a tort de dire, comme on fait souvent, *le népenthès d'Homère*. — Ἐπλήθον a le sens actif : faisant oublier. Les anciens disputaient sur l'orthographe du mot; mais Hérodien a consacré celle d'Aristarque (*Scholies* H et E) : ὁ Ἀσκαλωνίτης περισπᾷ μετοχὴν ἀκούων, Ἀρίσταρχος δὲ προπαροξύνει ὄνομα ἐκδεχόμενος. οὕτω δὲ καὶ ἡμῖν ἀρέσκει, ἐπεὶ καὶ τὰ προκείμενα ὀνόματα ἐπιθετα ἦν, νηπενθές τ' ἀχολόν τε. — Outre la leçon de Ptolémée, ἐπλήθον, il y en avait encore une autre, ἐπλήθεις. Mais personne ne différerait sur le sens, qui est commandé par celui de la phrase même.

222. Ὅς τὸ καταβρόζειεν, qui *illud deglutiverit*, celui qui l'aurait avalé : quiconque en aurait bu. Le mot καταβρόζειεν est un ἀπαξ εἰρημένον. On suppose un verbe βρόχω, pour rendre raison et de καταβρόζειεν, et de ἀναβρόζειν, XII, 340,

et de ἀναβροχέν, XI, 586. Mais d'autres expliquent ces formes à l'aide de βιβρώσκω. Les anciens admettaient, pour καταβρόζειεν, une double dérivation, suivant qu'il s'agissait de liquide ou de solide; et ils l'écrivaient par un ο dans le premier cas, par un ω dans le second. *Scholies* H : διχῶς ἡ γραφή. *Scholies* E : γράφεται καὶ μικρὸν καὶ μέγα. ὅτε μὲν γὰρ λαμβάνεται ἀντὶ τοῦ καταπῆν, τότε τὸ βρο μικρὸν, ἀπὸ τοῦ βρόχω· ὅταν δὲ ἀντὶ τοῦ καταφάγν, μέγα βρω (ajoutez : ἀπὸ τοῦ βιβρώσκω). Mais il n'y a point d'autre exemple que celui-ci; et cette théorie n'est qu'un jeu d'esprit grammatical. On est libre de choisir entre βρόχω et βιβρώσκω. Mais il vaut mieux, je crois, remonter à la racine βρορ, sanscrit *gar*, qui contient l'idée générale d'avaler, sans acception de solide ni de liquide. Voyez, dans Cartius, les mots si divers de sens qui s'expliquent par cette racine. Si le grec βρορά signifie nourriture, le sanscrit *garas* signifie boisson. — Ἐπὴν κρητῆρι μιγείη. Il est évident, d'après le sens propre de ces termes, que le calmant dont se sert Hélène est un liquide qui se mêle intimement au vin, et qui lui communique ses propriétés. C'est le suc des plantes pharmaceutiques dont il va être question, et non pas ces plantes elles-mêmes. Quelques-uns pourtant prétendaient que le népenthès est une herbe, et prétendaient même savoir quelle est cette herbe. D'autres voyaient ici une allégorie; et c'est, selon eux, l'éloquence d'Hélène qui a effacé les chagrins, les ressentiments, et a fait oublier toutes les misères, qui a été en un mot le népenthès, puisqu'on s'obstine à se servir de ce nom. Mais l'interprétation rigoureuse du texte ne se prête à aucune allégorie. Tout y est matériel, et matériellement exprimé. Quant à l'infusion d'une herbe dans le vin, elle pourrait être admise, en donnant à μιγείη un sens dérivé; mais elle resterait en contradiction avec ὅς τὸ καταβρόζειεν : on n'avale pas les herbes infusées dans un liquide; et Homère dit formellement qu'il

οὐ κεν ἐφημέριός γε βάλοι κατὰ δάκρυ παρειῶν,
οὐδ' εἰ οἱ κατατεθναίῃ μήτηρ τε πατήρ τε,
οὐδ' εἰ οἱ προπάροιθεν ἀδελφεὸν ἢ φίλον υἷον 225
χαλκῷ δηϊόων, ὃ δ' ὀφθαλμοῖσιν δρῶτο.
Τοῖα Διὸς θυγάτηρ ἔχε φάρμακα μητιόντα,
ἔσθλα, τὰ οἱ Πολύδαμνα πόρεν, Θῶνος παράκοιτις,
Αἴγυπτίῃ, τῇ πλείστα φέρει ζείδωρος ἄρουρα
φάρμακα, πολλὰ μὲν ἔσθλα μεμιγμένα, πολλὰ δὲ λυγρά. 230

faut avaler la drogue pour qu'elle produise ses effets. Au reste, nous sommes ici en plein merveilleux; c'est un poète qui invente, et la science n'a rien à voir dans ses imaginations.

223. Ἐφημέριος, durant tout le jour (où il en aurait bu). *Scholies* B, Q et T : διήμερος, ὃ ἐστι δι' ὅλης τῆς ἡμέρας. *Scholies* B et Q : ἐν ἐκείνῃ τῇ ἡμέρᾳ ἐν ᾗ ἔπεν.

226. Χαλκῷ δηϊόων. Le sujet est δῆϊοι, dont l'idée est contenue dans le verbe. Homère suppose un homme assistant à un combat, où il voit tomber sous les coups d'ennemis acharnés son frère ou son fils. Rien n'empêche, grammaticalement, de donner *on* pour sujet au verbe; mais c'est affaiblir ou même faire disparaître la poésie. *Scholies* Q : χείρους γὰρ αὐτομάτων οἱ βίαιοι δοκοῦσι θάνατοι. — Ὅρῳτο est dit dans un sens actif : *videret*, verrait.

227. Μητιόντα. Ancienne variante, μητιώντα. Avec les deux leçons, l'idée est la même, et cette idée est celle d'une préparation quelconque. La terre fournit les plantes médicinales; l'art, c'est-à-dire la réflexion appliquée (μητις), tire parti de leurs vertus. Cette épithète prouve qu'il ne s'agit pas d'herbes en nature, simplement conservées. — Au lieu de μητιόντα, Bothe propose de lire μητιόντος, se rapportant à Διός. Cette correction, toute de fantaisie, n'a pas fait fortune.

228. Πολύδαμνα, selon quelques anciens, était un adjectif, et non point un nom propre. Mais ce serait une épithète de poisons, en contradiction avec ἔσθλα. Hélène n'a pu accepter que des cordiaux, que des préparations salutaires. Aristarque et Hérodien ont donc eu bien raison de ne point admettre le prétendu adjectif. *Scholies* Q : κύριον ὄνομα ἡ Πολύδαμνα

κατὰ Ἀρίσταρχον· καὶ Ἡρώδιανός ἀμεινον εἶναί φησιν. Voici la note même d'Hérodien (*Scholies* H et Q) : εἰς κύριον ἐστὶν ὄνομα ἡ Πολύδαμνα, ὡς Μήθυμνα, εἴτε ἐπιθετικὸν τῶν φαρμάκων, τρίτῃ ἀπὸ τέλους ἡ δέξεται. βέλτιον δὲ ὄνομα κύριον αὐτὸ δέχεσθαι, ἔπει καὶ Εὐφορίαν ἐν Διονύσῳ φησί· βλαψίφρωνα φάρμακα χεῖν, Ὅσσ' ἐδάη Πολύδαμνα, Κυτηιάς ἡ δσα Μήδη. Je remarque, à propos de cette citation, que Κυτηιάς équivalant à Κολχίς, car Cyta était une ville de Colchide, et que Μήδη est pour Μήδεια. Euphorion, comme tous les poètes de son temps, aimait les appellations extraordinaires. Eustathe : Μήδεια ἡ ἐκ Κυταίας πόλεως, ἥς καὶ Δυκόφρων μὲννηται. Eustathe, du reste, a faussé la citation, car il écrit Κυταίς δσα Μήδεια, qui ne peut être une fin de vers. — Ptolémée l'Ascalonite dit que la femme de Thon ou Thoon se nommait Thumis, et non Polydamna; et c'est pour cela qu'il prenait Πολύδαμνα comme épithète de φάρμακα. Mais Thon et Polydamna sont des personnages tout imaginaires, comme le Polybe et l'Alcandré du vers 126; et, quand bien même il y aurait eu à Canope, comme il est dit dans les *Scholies* Q, un roi du nom de Thónos, et quand même la femme de ce roi se serait nommée Thumis, on n'en pourrait rien conclure relativement au vers d'Homère. L'histoire authentique, ou supposée telle, n'a rien à voir ici.

229. Αἴγυπτίῃ. Voyez plus haut la note du vers 83 sur Αἴγυπτίους. — Τῇ, *adé*, là où : et dans ce pays; et en Égypte. Le conjonctif se rapporte en effet à l'idée de pays contenue dans Αἴγυπτίῃ, et non à cet adjectif lui-même. Didyme (*Scholies* H) : τῇ ἀντὶ τοῦ ᾧ, ταυτίσιν ὅπου, ἐν Αἰγύπτῳ δηλονότι.

229-230. Πλείστα φέρει... Construisez :

ἡτρὸς δὲ ἕκαστος ἐπιστάμενος περὶ πάντων
ἀνθρώπων· ἥ γὰρ Παιήονος εἰσι γενέθλης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐνέηκε κέλευσέ τε οἶνοχοῆσαι,
ἐξαυτίς μύθοισιν ἀμειβομένη προσέειπεν·

Ἄτρεϊδῇ Μενέλαε Διοτρεφὲς ἡδὲ καὶ οἶδε
ἀνδρῶν ἐσθλῶν παῖδες (ἀτὰρ θεὸς ἄλλοτε ἄλλω
Ζεὺς ἀγαθὸν τε κακὸν τε διδοῖ· δύναται γὰρ ἅπαντα),
ἦτοι νῦν δαίνυσθε καθήμενοι ἐν μεγάροισιν,
καὶ μύθοις τέρπεσθε· εἰκότα γὰρ καταλέξω.

235

ζεῖδωρος ἀρουρα φέρει μεμιγμένα κλεῖστα
φάρμακα, πολλὰ μὲν ἐσθλά, πολλὰ δὲ
λυγρά. En effet, les plantes salutaires pous-
sent pêle-mêle avec les plantes vénéneuses;
et μεμιγμένα, malgré sa place dans la
phrase, va avec κλεῖστα φάρμακα.

231-232. Ἡτρὸς δὲ ἕκαστος.... An-
cienne variante : Ἡτρὸς δὲ ἕκαστος,
ἐπεὶ σφισι δῶκεν Ἀπόλλων Ἴασθαι· καὶ
γὰρ Παιήονος εἰσι γενέθλης. Les *Scholies*
B, H et Q attribuent cette leçon à Aristar-
que; mais c'est une erreur de nom évi-
dente. *Lehrs*, article *Apollon* : « Apparet
» de Aristarcho errorem esse in schol. Od.
» δ 231. » On peut s'en convaincre en li-
sant les notes des vers I, 473 et V, 401 de
l'*Iliade*. Péon, chez Homère, est un dieu
distinct d'Apollon; et Aristarque, dans son
commentaire sur l'*Iliade*, signalait à plu-
sieurs reprises cette différence entre la my-
thologie homérique et la mythologie vul-
gaire. J'ajoute que la variante est absurde
en elle-même; car il est impossible qu'un
poète de bon sens ait dit : « Tous les
Égyptiens sont médecins. »

231. Ἐκαστος, sous-entendu τῶν ἐν
Αἰγύπτῳ. — Ἐπιστάμενος équivalent à
ἐπιστήμων ἐστι. — Περὶ, *supra*, au-dessus
de : beaucoup plus que. *Didyme* (*Scho-
lies* M et V) : ἕκαστος δὲ τῶν ἐκείθι· λα-
τρῶν ὑπὲρ τοὺς ἄλλους ἐστίν, ἐπεὶ Παιή-
ονος ἀπόγονοί εἰσι.

232. Ἀνθρώπων. Ancienne leçon, φαρ-
μακίων. Ce n'est peut-être qu'une glose;
car ἀνθρώπων doit être restreint aux hom-
mes qui se connaissent en remèdes, sans
quoi la comparaison serait ridicule. —
Παιήονος εἰσι γενέθλης, ils sont de la race
de Péon. Homère leur attribue l'origine
dont se vantaient sans doute certaines fa-

milles ou écoles médicales de son temps.
On sait que, plus tard, les médecins de
Cos passaient encore pour les descendants
d'Esculape, fils d'Apollon, c'est-à-dire, d'a-
près la mythologie vulgaire, de Péon ou
Péon lui-même. — Nous trouvons ici,
dans presque toutes les *Scholies*, une cita-
tion de deux vers d'Hésiode qui prouvent
que la confusion d'Apollon avec le mé-
decin des dieux n'était point faite encore
au temps du poète des *Œuvres et Jours*,
mais que déjà on donnait à Apollon un
caractère analogue à celui de Péon, et
que la confusion des deux guérisseurs, des
deux médecins, n'a pas dû tarder beau-
coup depuis lors : Εἰ μὴ Ἀπόλλων Φοῖβος
ὕπτιθ' ἀνάντοιο σώσσαι, Ἥ καὶ Παιήων,
δὲς ἀπάντων φάρμακα οἶδεν. L'ouvrage
d'Hésiode auquel sont empruntés ces deux
vers n'existe plus, et on en ignore même
le titre.

233. Ἐνέηκε. Le sujet sous-entendu est
'Ελένη, et le complément sous-entendu τὸ
φάρμακον.

235-238. Ἄτρεϊδῇ Μενέλαε.... *Didyme*
(*Scholies* Q, T et V) : τὸ ἐξῆς, Ἄτρεϊδῇ
Μενέλαε καὶ ὧ παῖδες, ἦτοι νῦν δαίνυσθε·
Ζεὺς γὰρ ἄλλοτε ἄλλα δίδωσιν, ὥς καὶ
νῦν ἡμῖν τὸ εὖχεσθαι.

235. Οἶδε, ceux-ci, c'est-à-dire vous que
voici. Il ne faut pas dire, comme fait Hay-
man, que οἶδε est de la seconde personne,
mais que δαίνυσθε suppose forcément
ὁμῆς sous-entendu.

236. Ἄτὰρ est explicatif, et signifie ici
en effet. Voyez plus haut la note 235-
238. *Scholies* Q : τὸ ἀτὰρ ἀντὶ τοῦ δέ,
τὸ δὲ ἀντὶ τοῦ γάρ.

237. Διδοί, de δίδωμι pour δίδωμι : *dat*,
donne, ou plutôt dispense.

Πάντα μὲν οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,
 ὅσσοι Ὀδυσσῆος ταλασίφρονός εἰσιν ἀεθλοὶ·
 ἀλλ' οἶον τόδ' ἔρεξε καὶ ἔτλη καρτερὸς ἀνὴρ
 δήμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅθι πάσχετε πῆματ' Ἀχαιοί.
 Αὐτόν μιν πληγῇσιν ἀεικέλῃσι δαμάσσας,
 σπείρα κάκ' ἄμφ' ὥμοισι βαλὼν, οἰκῇ ἰοικώς,
 ἀνδρῶν δυσμενέων κατέδου πόλιν εὐρύγυιαν·

240. Μυθήσομαι est au subjonctif, pour μυθήσωμαι.

242. Οἶον, *quale*, ou même *quantum* : quelle action extraordinaire ! Ancienne variante οἶον avec l'esprit doux, orthographe rejetée par Aristarque et par son école. Hérodiens (*Scholies* H, P et Q) : Παρμενίσκος ἐψίλου τὸ οἶον, ἴν' ᾗ, τοῦτο μόνον ἔρω. ἀμείνον δὲ θαυμαστικῶς ἀναγινώσκειν. Ce qui a fait préférer l'esprit rude, c'est qu'on ne peut point sous-entendre ἔρω, puisque la phrase a son verbe exprimé en toutes lettres. Autrement, οἶον donnerait un sens très-énergique : « Je vais vous raconter son exploit par excellence ; » car οἶος, comme le latin *unus*, son équivalent, signifie souvent *entre tous*. Mais le contexte détermine ici l'orthographe et le sens. — Τόδ(ε), *hoc*, cette action-ci, c'est-à-dire l'exploit que je vais vous raconter.

243. Δήμῳ ἐνὶ... On a vu ce vers, III, 400, et on va le revoir un peu plus bas (330).

244. Αὐτόν μιν équivalant à ἐαυτόν : lui-même. On trouve encore cette forme dans l'ionien vulgaire. Hérodoté, I, 24 : ἢ αὐτὸν διαχρᾶσθαι μιν. — Au lieu de αὐτόν avec l'esprit doux, les manuscrits donnent αὐτόν avec l'esprit rude. C'est une mauvaise correction de Ptolémée l'Ascalonite. Hérodiens (*Scholies* H) : ψιλῶς. οὐκ οἶδε τὴν αὐτῶν (lisez Ἀττικῶν) συνήθειαν δ' ποιητής. — Le même Ptolémée écrivait μὲν au lieu de μιν. Enfin Apollonius écrivait αὐτός au lieu de αὐτόν. De toute façon, le sens reste invariable ; mais l'exemple d'Hérodoté ne laisse aucun doute sur la vraie orthographe. Nous avons d'ailleurs le témoignage de Didyme (*Scholies* T et V), pour constater le pléonasme : δύο ἰσθδυναμοῦσαι ἀντωνυμίαι ἀντὶ τῆς μᾶς παραλαμβάνονται. — Πληγῇσιν ἀεικέ-

λῆσι. On a vu dans l'*Illiade*, II, 264, ἀεικέσσι πληγῇσιν. C'est tout à fait la même expression.

245. Σπείρα. On a vu σπείρον, II, 402, dans le sens de suaire. On verra, VI, 269, σπείρα, dans le sens de voiles de navire, et un peu auparavant, vers 479, σπείρων dans le sens d'étoffes quelconques. Ici σπείρα est synonyme de ἱμάτια (vétements) ; et, avec l'épithète κακ(ά), l'expression équivalant à *brèche* : des haillons. *Scholies* E : τὰ ἐνδύματα, ἀπὸ τοῦ διασπείρεσθαι ἐν ὅλοις τοῖς μέλεσι. προσέθῃς δὲ τὸ κακ(ά), ἵνα ῥάκη δηλώσῃ. — L'étymologie proposée par le scholiaste E n'est nullement vraisemblable. Le sens primitif est plutôt circonvolution, enveloppe. *Scholies* B : ἀπὸ τοῦ σπειρᾶσθαι τὸ ἐντυλίσσεσθαι. Au fond, σπείρον est identique au féminin σπείρα, spire, hélice. — Οἰκῇ, *familiari*, c'est-à-dire *servo* : à un esclave.

246-249. Ἀνδρῶν δυσμενέων.... Bekker réduit ces quatre vers à un seul : Ἀνδρῶν δυσμενέων κατέδου πόλιν· οἱ δ' ἀδάκησαν. Hayman, qui met entre crochets tout ce que Bekker regarde comme interpolé dans ce passage, a du moins essayé de justifier l'athétèse : « A rejection probably well-founded : if Odysseus κατέδου « πόλιν οἰκῇ ἰοικώς, how could he do « the same thing τῷ (δέκτη) ἱκαλός, for « the two are wholly distinct? Of course « he might have shifted his disguise, but « the assertion, that he κατέδου πόλιν first « as one and then as the other, has all « the air of an insertion ; and οὐδὲν τοιός « ἐστιν, if applied to Odysseus, is languid, « if used as = οἶος οὐδεὶς ἐστιν, involves « some violence to the sense and the relations of words. » Le passage présente en effet quelques difficultés ; mais elles ne sont point insolubles : bien mieux, elles ont été résolues par les anciens eux-mêmes, comme

ἄλλω δ' αὐτὸν φωτὶ κατακρύπτων ἦϊσκεν,
δέκτῃ, δς οὐδὲν τοῖος ἔην ἐπὶ νηυσὶν Ἀχαιῶν.

on le verra dans les notes qui vont suivre. J'ajoute que Hayman est si peu sûr d'avoir raison, qu'il finit par abandonner en partie l'athétèse de Bekker, et par en proposer une autre, à laquelle Bekker n'avait point songé, celle de οὐ δ' ἀδέκῃσαν πάντες : « As an alternative, we might reject from « δς οὐδὲν in 248 to πάντες in 250. » J'ajoute aussi que Dindorf, Fæsi, Ameis et La Roche n'ont mis nulle part de crochets. — 246. Κατέδω πόλιν. Hélène ne dit point pour quel motif Ulysse pénétrait dans une ville où il risquait sa vie. Selon les uns, c'était pour s'assurer la connivence d'Hélène dans l'entreprise suprême contre Ilion; selon les autres, c'était pour étudier le fort et le faible des remparts; selon d'autres enfin, c'était pour voir si le cheval de bois pourrait entrer par les portes. *Scholies E et V* : οὐ μὲν ἵνα μετρήσῃ τὸ ταῖχος, οὐ δὲ ἵνα πείσῃ τὴν Ἑλένην συνεργῆσαι τοῖς Ἕλλησιν. *Scholies P et Q* : ἵνα μετρήσῃ τὰς πύλας διὰ τὸν δούριον ἵππον. Tous ces motifs sont vraisemblables; et un homme aussi avisé qu'Ulysse a dû tirer de son aventureuse expédition toute sorte de fruits utiles au succès des Grecs. — Remarquez que l'événement dont il s'agit est postérieur à l'action de l'*Illiade*. C'est un de ces faits qui relient entre elles les deux épopées homériques. Voyez plus haut la note du vers 488.

247. Ἄλλω.... φωτὶ, à un autre mortel, c'est-à-dire à un homme avec lequel il n'avait rien de commun. — Αὐτόν, comme plus haut αὐτόν μιν, vers 244 : lui-même. Ici ce pronom dépend tout à la fois et de κατακρύπτων et de ἦϊσκεν. Didyme (*Scholies H, M et Q*) : ἀπὸ κοινοῦ τὸ αὐτόν, ἢ, κατακρύπτων νῦν αὐτόν ἦϊσκεν αὐτόν ἄλλω φωτὶ καὶ οὐκ Ὀδυσσεϊ. *Scholies E* : κατακρύπτων αὐτόν ὁμοιοῦτο.

248. Δέκτῃ, mendico (*scilicet*), à savoir, un mendiant. C'est la glose, pour ainsi dire, de ἄλλω φωτὶ. Le mot δέκτῃ est un ἀπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est évident : un δέκτης est un homme qui tend la main, un homme qui demande l'aumône. L'explication par δαίχνυμι est plus satisfaisante que l'explication par δέχσθαι, car le mendiant ne reçoit pas toujours. Aristarque donne ἐπαίτης pour

synonyme à δέκτης : c'est dire qu'il rapporte δέκτης au verbe dont le sens propre est *allonger le bras* (δαίχνυμι). — Leschès de Lesbos, dans la *Petite Illiade*, racontait avec détail le voyage d'Ulysse; et il avait imaginé une scène où Ulysse empruntait les haillons d'un gueux nommé Decès. Quelques-uns en concluaient que la leçon d'Homère doit être la même que celle de Leschès; car nous savons par Didyme (*Scholies H, M, Q et T*) qu'Aristarque combattait cette opinion : δ κυκλικὸς τὸ Δέκτῃ ὀνομαστικῶς ἀκούει, παρ' οὗ φησὶ τὸν Ὀδυσσεῆα τὰ βράχια λαβόντα μετημφιάσθαι.... Ἀρίσταρχος δὲ Δέκτῃ μὲν ἐπαίτη, τὸ δὲ δς οὐδὲν τοῖος ἔην, τῷ ἐναντίῳ τὸ ἐναντίον, δς οὐκ ἦν τοιοῦτος, δ Ὀδυσσεύς, ἀλλ' ἐνδοξότατος καὶ μαγαλοπρεπέστατος, ἑσλος δὲ ἐπαίτη. — On peut s'assurer que le poète désigné simplement sous le titre de δ κυκλικὸς est bien réellement Leschès, en lisant l'analyse de son poème dans la *Chrestomathie* de Proclus. Voyez plus haut la note 269-280. Quant à la contradiction signalée par Hayman entre οἰκῇ et δέκτῃ, elle est purement imaginaire. Ulysse quitte le camp sous un costume d'esclave; puis, quand il est entré dans la ville, il mendie, et joue si bien son rôle de gueux, que tout le monde s'y laisse prendre. Le costume d'esclave et le costume de gueux, ici, c'est tout un, puisque ce sont des haillons (σπεῖρα κακὰ); et c'était aussi l'ordinaire, car on ne faisait pas beaucoup de frais pour habiller les esclaves. — Ὅς οὐδὲν τοῖος ἔην, lui qui n'était nullement tel, c'est-à-dire lui qui était tout autre chose qu'un mendiant. Voyez plus haut l'explication d'Aristarque. Cette réflexion peut paraître naïve; elle fait du moins comprendre à merveille l'art avec lequel Ulysse savait changer de caractère. Hélène, sans doute, accompagnait ces mots d'un sourire. Il n'y a donc rien là de si languissant; et c'est bien à tort que Hayman prétend le contraire. — Quelques anciens rapportaient δς à δέκτῃ : de cette façon, Ulysse s'était déguisé si bien, qu'on n'avait jamais vu plus accompli mendiant dans le camp des Grecs. Ici Hayman a bien raison de dire que l'explication manque de naturel. Elle

Τῷ ἱκελος κατέδου Τρώων πόλιν· οἱ δ' ἀδάκησαν
 πάντες· ἐγὼ δέ μιν οἴῃ ἀνέγων τοῖον ἐόντα, 250
 καὶ μιν ἀνηρώτων· ὁ δὲ κερδοσύνη ἀλέεινεν.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ μιν ἐγὼ λόεον καὶ χρεῖον ἐλαίῳ,
 ἀμφὶ δὲ εἴματα ἔσσα, καὶ ὤμοσα καρτερὸν ὄρκον,
 μὴ μὲν πρὶν Ὀδυσῆα μετὰ Τρώεσσ' ἀναφῆναι,
 πρὶν γε τὸν ἐς νῆας τε θαδὲς κλισίας τ' ἀφικέσθαι· 255

est consignée dans les *Scholies E*; mais elle y est suivie aussitôt de l'explication d'Aristarque, et celle-ci développée, et non pas seulement indiquée : *δισσῶς νοεῖται*. ἢ γὰρ τοιοῦτον πτωχὸν κατέστησαν ἑαυτὸν, οἷος οὐ μὴ εὐρεθῇ ἄλλος εἰς τὸ ὄλον Ἑλληνικόν· ἢ τοιοῦτος ἐγένετο, οἷόν τις ὁρῶν εἶπεν ἂν μὴ εἶναι Ὀδυσσεά· τοιοῦτον εἰργάσατο ἑαυτὸν ὥστε μὴ ἴχνος ἔχειν τοῦ πρώην χαρακτήρος. ὁ γὰρ Ὀδυσσεὺς ἐπὶ τοῖς Ἑλλήσι τοιοῦτος οὐκ ἦν οὐδαμῶς· κλούσιος γὰρ ἦν καὶ ἔνδοξος. — Je remarque, à propos de οὐδέν, que ce mot dit beaucoup plus que la simple négation οὐ, et que ce qu'on lit dans les *Scholies M*, τὸ δὲ δὲν παρέλκει, manque d'exactitude. La vraie paraphrase de οὐδὲν τοῖος ἦν est celle qu'on vient de lire : τοιοῦτος οὐκ ἦν οὐδαμῶς.

249. Τῷ, à lui, c'est-à-dire δέχτη : au mendiant; à un mendiant. — Ἀδάκησαν est opposé à ἀνέγων (αὐτόν), et signifie par conséquent *ignorant*. Le verbe ἀδακέω ne se trouve nulle part ailleurs; mais l'adjectif ἀδακός paraît avoir été en usage dans le sens de *placidus* ou *quietus*; car Sappho donne à ὀρένα l'épithète ἀδακῆν. On explique ἀδακίω par ἀ et βάζω : être muet, être hors d'état de rien dire; et en effet, ignorer une chose, c'est être hors d'état d'en parler. Les Troyens voient Ulysse; mais ils ne peuvent dire que c'est Ulysse, car ils ne l'ont point reconnu. *Scholies B* et *Q* : ἡγήνησαν, οὐκ εἰπὼν τι. οἱ γὰρ ἀγνωστοὶ οὐ δύναται βάζειν. Il n'est pas probable que βάζω ait produit βακίω, mais ils ont certainement une racine commune.

250. Τοῖον ἐόντα, étant tel, c'est-à-dire malgré son déguisement. Quelques-uns traduisent : qu'il était tel; qu'il était Ulysse. C'est aussi une explication ancienne. Mais il vaut mieux sous-entendre

αὐτόν, que de prendre ὄντα pour l'équivalent de εἶναι. *Scholies H* : καίκαρ ἐν τοιοῦτῳ σχήματι ὄντα· ὁ καὶ ἀμεινον.

252. Ἐγὼ λόεον. Anciennes variantes, ἐγὼ λοῦον, ἐγὼν ἐλόευν, ἐγωγ' ἐλόευν, ἐγὼν ἐλόουν. Fassi et Ameis ont adopté la leçon ἐλόευν. — Χρεῖον. Anciennes variantes ἔχριον et ἔχρισ(α). — Dès qu'Hélène a reconnu Ulysse, il est tout naturel qu'elle veuille avoir avec lui un entretien plus intime que celui dont il est question au vers 251. C'est pour cela qu'elle lui rend elle-même les soins qu'elle eût pu déléguer à quelque servante. *Didyme (Scholies V)* : ἵνα ἀκριθέστατον τὰ κατ' αὐτὸν μάθῃ, αὐτὴ ἐλόουν αὐτόν. Reste à savoir quel motif elle a donné, afin qu'on ne s'étonnât point de voir traiter un mendiant comme un prince. Il faut croire qu'elle en imagine au moins un spécieux, puisque tout se passa selon sa fantasia.

254. Μὲν à ici, comme souvent chez Homère, le sens de μὴν. Bekker écrit μῆν, mais cette correction est inutile.

254-255. Πρὶν... ἀναφῆναι, πρὶν γε. Cette phrase ne doit pas être prise au pied de la lettre. Hélène gardera le secret d'une manière absolue, et non pas seulement durant le peu d'heures qui sont nécessaires à Ulysse pour se mettre en sûreté. Mais la seule chose qui importe à Ulysse, c'est de retourner au camp sans péril. Voilà pourquoi Hélène borne sa promesse au temps pendant lequel les Troyens pourraient surprendre l'illustre espion. *Scholies E* : τὸ πρὶν μὴ νόει μοι τοιοῦτον, ὅτι μετὰ τὸ ἀπελθεῖν τὸν Ὀδυσσεά εἰς τὰς νῆας ἐμελλεν ἢ Ἑλένη εἰπεῖν. οὐδ' ὅμως γὰρ οὔτε πρώην οὔτε ὕστερον ἐμελλεν εἰπεῖν. τοιοῦτον γὰρ τὸ πρὶν ἐνταῦθα. εἰ γὰρ εἶπεν, εὐθέως δισπάσαντο αὐτὴν ὥς μὴ ὁμολογήσαν. On a vu dans l'*Illiade*, I, 29 et XVIII, 283, deux passages analogues à

καὶ τότε δὴ μοι πάντα νόον κατέλεξεν Ἀχαιῶν.
Πολλοὺς δὲ Τρώων κτείνας ταναήκει χαλκῷ,
ἦλθε μετ' Ἀργεῖους, κατὰ δὲ φρόνιν ἦγαγε πολλήν.
Ἐνθ' ἄλλαι Τρωαὶ λίγ' ἐκώκυν· αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ
χαῖρ', ἐπεὶ ἤδη μοι κραδίη τέτραπτο νέεσθαι

260

celui-ci. Dans le premier, Agamemnon dit qu'il ne rendra pas la liberté à Chryseïs avant qu'elle soit devenue vieille. Dans le second, Polydamas dit qu'Achille, avant de prendre Ilium, sera dévoré par les chiens. C'est comme s'ils disaient, l'un qu'il ne rendra jamais Chryseïs, l'autre qu'Achille ne prendra jamais Ilium. Didyme (*Scholies* H, M, Q et T) : ὅτι οὐδὲν οὐν ὁμοίον τῷ τῇν δ' ἐγὼ οὐ λύσω, καὶ οὐδέ ποτ' ἐκπέσει.

256. Νόον, l'intention, c'est-à-dire le plan. Il s'agit du stratagème du cheval de bois. Didyme (*Scholies* P et Q) : ὅν εἰχε νῦν περὶ τῆς διὰ τοῦ ἵππου ἐπιβουλῆς. ὅτι δὲ τοῦτο φησι δῆλον ἐκ τοῦ αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ χαῖρ' (vers 259-260).

257. Ταναήκει χαλκῷ. Hélène ne s'était pas contentée de donner à Ulysse des habits décents, elle lui avait aussi donné une épée. Didyme (*Scholies* E, H, Q et T) : δῆλον δὲ ὡς παρὰ τῆς Ἑλένης ἔλαβε τὸ ἔλεος· ἐν βάκεισι γὰρ παρήλθεν εἰς τὴν πόλιν.

258. Κατὰ δὲ φρόνιν ἦγαγε πολλήν. On a vu, III, 244, qu'Aristophane de Byzance faisait ici de φρόνιν un synonyme de καταφρόνησιν. Cette explication est répétée sous plusieurs formes dans les *Scholies*. Mais rapporter du mépris est une expression bien obscure. Est-ce Ulysse qui méprise les Troyens, à cause du succès de sa feinte? Sont-ce les Grecs qui méprisent les Troyens, à cause des rapports que leur a faits Ulysse? D'ailleurs, à quoi bon ce mépris? Il vaut donc mieux laisser au mot φρόνιν un sens analogue à celui qu'il a, III, 244. — Quelques anciens donnaient à la phrase une interprétation qui paraît de tout point excellente : « Il rapporta des renseignements en abondance. » *Scholies* E : ἕτεροι δὲ ἀντὶ τοῦ, κατήγαγε πολλήν φρόνησιν ἥτοι γνώσιν τῶν ἐν Τροίᾳ τοῖς Ἑλλήσιν. Bothe : « Id Germani dicunt, a Kundenschaft bringen. Voss : Kehrt' er a zu Argos schaaren hinab mit reichlicher Kunde. » — Il y a encore une autre inter-

prétation antique. *Scholies* H et Q : πολλήν δόξαν ἀπηνέγκατο δ' Ὀδυσσεύς. Mais il est difficile de passer de l'idée de sagesse à celle de gloire, tandis que rien n'est plus naturel que l'identification de la sagesse et du savoir : notre mot *lumières* pourrait traduire exactement φρόνιν dans les deux passages d'Homère. La traduction latine *astutia formam* est donc une paraphrase arbitraire. Plus arbitraire encore était une explication ancienne dont je n'ai point parlé, et dont il est question dans les *Scholies* M et V : οἱ δὲ νεώτεροι φρόνιν τὴν λίσαν ἀποδέξαντο. Il est impossible que φρόνιν signifie *butin*.

259. Αἰγ(α) comme λιγέα : d'une façon bruyante.

259-260. Αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ χαῖρ(ε). Hélène, qui a promis à Ulysse de l'aider à faire pénétrer les Grecs dans la ville, est enchantée et du mal qu'Ulysse a fait aux Troyens, et de l'impunité avec laquelle il a accompli le massacre, et des terribles événements qui doivent être la conséquence du complot où elle s'est engagée. C'est dans le troisième des quatre chants de la *Petite Iliade*, que Leschès avait développé le thème simplement indiqué par Homère. Voici, en effet, l'analyse de ce troisième chant, telle qu'on la lit dans Photius, d'après la *Chrestomathie* de Proclus (Homère-Didot, p. 583) : καὶ οἱ Τρῶες πολιορκουῖνται. καὶ Ἐπειὸς κατ' Ἀθηνᾶς προαίρεσιν τὸν δούρειον ἵππον κατασκευάζει. Ὀδυσσεὺς δὲ αἰκισάμενος ἑαυτὸν κατάσκοπος εἰς Ἴλιον παραγίνεται, καὶ ἀναγνωρίσθεις ὑφ' Ἑλένης περὶ τῆς ἀλώσεως συντίθεται. καὶ μετὰ ταῦτα σὺν Διομήδει τὸ Παλλᾶδιον ἐκκομίζει ἐκ τῆς Ἰλίου. Le quatrième chant racontait l'entrée du cheval de bois dans la ville. — C'est à l'Ἰλίου πέρις d'Arctinus que Virgile a emprunté les épisodes de Laocoön et de Sinon. Voyez l'analyse de ce poème (Homère-Didot, p. 584).

260. Ἐπεὶ ἤδη. Anciennes variantes, ἐπειὴ δὴ et ἐπειὴ ἤδη. Les trois leçons ont

ἀψ οἰκόνδ' ἄτην δὲ μετέστενον, ἣν Ἀφροδίτη
δῶχ', ὅτε μ' ἤγαγε κῆϊσε φίλης ἀπὸ πατρίδος αἴης,
παῖδά τ' ἐμὴν νοσφισσαμένην, θάλαμόν τε πόσιν τε,
οὗ τευ δευόμενον, οὗτ' ἄρ φρένας οὔτε τι εἶδος.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη ξανθὸς Μενέλαος· 265
Ναὶ δὴ ταῦτά γε πάντα, γύναι, κατὰ μοῖραν ξειπες.
Ἦδη μὲν πολέων ἐδάην βουλήν τε νόον τε
ἀνδρῶν ἡρώων, πολλὰν δ' ἐπελήλυθα γαῖαν·
ἀλλ' οὐπω τοιοῦτον ἐγὼν ἶδον ὀφθαλμοῖσιν,

le même sens; car δὴ, dans la phrase, ne pourrait être qu'un équivalent de ἤδη. La leçon ἐπειὴ δὴ est mentionnée dans les *Scholies E*; mais on ignore quel est l'éditeur antique qui l'avait mise dans son texte. La leçon ἐπειὴ ἢ δὴ était celle du texte de Cratès. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque. Hérodien (*Scholies H et Q*): ἀμεινον τὸ ΗΑΗ (les deux syllabes η et δη) χρονικῶς δέχεσθαι (de lire ἤδη, adverb de temps), κατὰ Ἀρισταρχον. Κράτης δὲ δύο ποιεῖ, ἢ καὶ δὴ· διὸ καὶ περισπᾶται τὸ ἦ. οὐδέποτε δὲ ὁ ἦ ὦν βεβαιωτικῶς μεταξὺ τοῦ ἐπεὶ καὶ τοῦ ὅ ἢ εὐρέθη. Les manuscrits des *Scholies* donnent, dans la première phrase, τὸ ἤδη que Buttman trouve absurde, et qu'il change en τὸν δὴ. Il dit en note: « Male Porsonus τὸ « ἤδη. Nam aliter accipi non poterat ἤδη « nisi χρονικῶς. Scripuit itaque Aristar- « chus ἐπειὴ δὴ, et τὸν δὴ (σύνδεσμον) « accepit χρονικῶς. » Dindorf approuve la correction et la conséquence de cette correction. Il est assez étrange que les deux éminents philologues n'aient pas vu que le prétendu ἤδη n'était point un mot réel, mais seulement la représentation des deux syllabes que séparait Cratès et qu'Aristarque réunissait. Cette simple observation aurait suffi pour les empêcher de se jeter dans l'arbitraire.

261-263. Ἄτην δὲ μετέστενον.... Comparez ce passage avec les vers III, 473-475 de l'*Iliade*.

263. Ἦγας. Le sujet sous-entendu est Πάρις ou Ἀλέξανδρος. Hélène n'a nul besoin de nommer le personnage, pour que les auditeurs sachent de qui elle veut parler. Mais c'est une remarquable preuve de tact, chez le poète, d'avoir senti qu'Hélène

ne devait point nommer Pâris. Homère est plein de ces délicatesses.

263. Νοσφισσαμένην dépend de ἤγαγε, et παῖδα de νοσφισσαμένην. La leçon des manuscrits et des anciennes éditions imprimées, νοσφισσαμένην, ne peut s'entendre; et la leçon admise depuis Wolf est autre chose qu'une correction, c'est une restitution autorisée par le témoignage d'Eustathe: γράφεται μὲν καὶ αἰτιατική.

264. Οὗ τευ δευόμενον, ne manquant de rien, c'est-à-dire parfaitement distingué. Quelques-uns, mais à tort, prennent τευ pour le génitif masculin. D'ailleurs, cette interprétation donne au fond le même sens que la première et la vraie; car un homme qui n'est inférieur à personne, est par là-même un homme supérieur. — Εἶδος, en figure, c'est-à-dire en beauté. Il y a de piquantes observations psychologiques dans la note de Didyme (*Scholies H, M et Q*) sur cet éloge: ἐνὴν μὲν εἰπεῖν, οὗτ' ἄρ φρένας οὔτε τι ἔργον (voyez l'*Iliade*, I, 445), ἢ δὲ τὸ εἶδος ἐπαινεῖ. διόπερ καὶ ἐξημαρτηχέναι διαβάλλετο ἡττηθεῖσα τῆς τοῦ Πάριδος εὐμορφίας. οἱ γὰρ ἄνδρες οὐχ οὕτως ἐπιταῖς φθοραῖς τῶν γυναικῶν ἀναγκαστοῦσιν ὥς ἐπὶ ταῖς προαιρέσεσιν, ὅταν αἰσθωνται (Buttmann: *post hoc verbum accidit ὑποσκαλισθέντες vel simile*) ὑπ' ἄλλων παρ' αὐταῖς.

266. Ναὶ δὴ.... On a vu un vers presque semblable, *Iliade*, I, 286; et l'on en verra un autre dans l'*Odyssée*, XVIII, 470.

269-270. Τοιοῦτον.... οἶον. Il paraît que, d'après l'opinion de quelques anciens, la phrase finissait avec le vers 269, et que οἶον était exclamatif; mais Didyme a raison de dire (*Scholies H et Q*) que l'expli-

οἶον Ὀδυσσεύς ταλασίφρονος ἔσκε φίλον κῆρ.
 Οἶον καὶ τόδ' ἔρεξε καὶ ἔτλη καρτερὸς ἀνὴρ
 ἱππῶ ἐν ξεστῶ, ἔν' ἐνήμεθα πάντες ἀριστοὶ
 Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ Κῆρα φέροντες.
 Ἥλθες ἔπειτα σὺ κείσε· κελευσέμεναι δέ σ' ἔμελλεν
 δαίμων, δς Τρώεσιν ἐβούλετο κύδος ὀρέξαι.
 καὶ τοι Διτφόβος θεοεἰκελὸς ἔσπετ' ἰούσῃ.
 Τρίς δὲ περίστιξας κοῖλον λόχον ἀμφαφώσα,

cation ordinaire est bien préférable : θαυμαστικός ὁ λόγος, εἰ χωρίζοιτο, ὁμοιωτικός δὲ, εἰ τοῖς ἀνω συνάπτοιτο· ὁ καὶ ἀμεινον.

270. Ὀδυσσεύς... κῆρ équivalent simplement à Ὀδυσσεύς, car on ne voit pas un cœur avec les yeux (ὶδον ὀφθαλμοῖσιν).

271. Οἶον καὶ τόδ' ἔρεξε. Voyez plus haut le vers 242 et les notes sur ce vers.

272. Ξεστῶ, poli, c'est-à-dire fait de madriers polis extérieurement. — Ἴν(α), *ubi*, c'est-à-dire *in quo* : dans lequel. — Ἐνήμεθα, de ἐν et ἡμαι : *insidebamur*, nous étions postés. *Scholies B* : ἐκαθήμεθα, ἐνθεβλήμεθα. La seconde explication rapporte ἐνήμεθα à ἐν et ἡμι. Mais les guerriers n'ont pas été jetés dans le cheval, ils y ont monté eux-mêmes. D'ailleurs, εἰ ἦκα (j'ai lancé) existe, ἡμαι et ἡμῃν n'existent point comme parfait et plus-que-parfait passifs de ἡμι.

274. Κείσε, *illuc*, à cet endroit : à l'endroit où était le cheval. — Κελευσέμεναι.... σ' ἔμελλεν, devait l'avoir invitée : l'avait sans doute poussée à y venir. On voit que notre verbe *devoir* rend exactement le sens particulier de μέλλω dans cette phrase. Aucun verbe latin n'en peut donner l'équivalent, et la traduction de ἔμελλεν par *videbatur* fausse la pensée. J'en dis autant de l'explication ἐφίξει, qu'on lit dans les *Scholies B*.

276. Καὶ τοι Διτφόβος.... Ce vers, selon quelques anciens, avait été interpolé par ceux qui voulaient appuyer de l'autorité d'Homère la tradition d'après laquelle Déiphobe aurait succédé à Paris comme époux d'Hélène. *Scholies H et Q* : προηβείτο κατ' ἐνόου. καὶ εἴη ἂν ἐγκαίμενος ὑπὸ τῶν ἱστορούντων τρίτον Διτφόβον γεγαμηκέναι τὴν Ἑλένην. Cette tradition, que Virgile nous a rendue familière (*Enéi-*

de, VI, 494-527) avait été consacrée par la *Petite Iliade*. Voyez l'analyse de ce poème. Mais ce n'est pas Leschès qui l'avait inventée. On ne voit donc pas pourquoi elle n'aurait point été admise par Homère. Il y a même une preuve qu'Homère l'avait admise, c'est qu'Ulysse et Ménélas, à peine descendus des flancs du cheval, courent à la maison de Déiphobe. Quel motif peut-on donner à cet empressement, sinon que là était Hélène? *Scholies H et Q* : καὶ δι' ἄλλων δὲ ὁ τόπος (Buttmann : *legendum videtur ὁ λόγος, h. e. hoc de Helena et Deiphobo narratio*) ἐμφαίνεται. Αὐτὰρ Ὀδυσσεῖα προτὶ δώματα Διτφόβοιο Βήμενζι ἥστ' Ἀρσῇ σὺν ἀντιθέῳ Μενελάῳ (*Odyssée*, VIII, 517-518). — L'athétèse du vers 276 était donc peu fondée; et il n'est pas probable qu'elle soit d'Aristarque, ni même d'Aristophane de Byzance : ce sont eux plutôt qui l'ont réfutée. En effet, ce que nous venons d'emprunter aux *Scholies H et Q* provient de Didyme, et Didyme n'est presque jamais que l'écho des deux maîtres de la critique. Ainsi, quand Ménélas dit à Hélène, *Déiphobe l'accompagnait*, les auditeurs n'ont pas besoin de se demander pour quelle raison c'est Déiphobe, et non pas quelque autre, puisqu'ils savent que Déiphobe était alors le mari d'Hélène. J'ajoute que, si l'on retranchait le vers 276, le vers 275 n'aurait plus aucun sens raisonnable; car la seule chose favorable ici aux Troyens, c'est que Déiphobe soit avec Hélène. S'il n'y était pas, Hélène pourrait impunément converser avec les chefs enfermés dans le cheval de bois. Tout ce qui va suivre serait également dénué de raison.

277. Περὶστίξας, tu marchas autour : tu fis le tour. Tous les éditeurs écrivent *περίσταιξας*, qui n'est qu'une faute d'iota-

ἐκ δ' ὀνομακλήδην Δαναῶν ὀνόμαζες ἀρίστους,
πάντων Ἀργείων φωνὴν ἴσκουσ' ἀλόχοισιν.

Αὐτὰρ ἐγὼ καὶ Τυδείδης καὶ διὸς Ὀδυσσεύς,
ἥμενοι ἐν μέσσοισιν, ἀκούσαμεν ὡς ἐδόθησας.

280

Νῶϊ μὲν ἀμφοτέρω μενεήναμεν ὀρμηθέντε
ἢ ἐξελθέμεναι, ἢ ἐνδοθεν αἰψ' ὑπακούσαι·

ἀλλ' Ὀδυσσεύς κατέρυκε καὶ ἔσχεθεν ἱεμένω περ.

[Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀκὴν ἔσαν υἱες Ἀχαιῶν,

285

cisme ou une mauvaise correction byzantine. Les formes primitives sont στιχῶ, στιχάω (ὁμοστιχάει, *Iliade*, XV, 636), στιχάομαι. La forme στιχῶ, chez Homère, n'est qu'une licence métrique. Je n'hésite donc point à rétablir la leçon d'Aristarque. *Scholies* Q : Ἀρίσταρχος βραχέως. Didyme (*Scholies* V) : περιήλθε. ἀπὸ τοῦ στιχεῖν, ὃ ἐστὶ πορευθῆναι. Il suit de là que le sens propre de στιχέ est *vestigium* (trace du pied), et que στιχῶ et στιχάω ont la même racine que στιχέ. Curtius distingue la racine στιχ de la racine στιγ, l'une signifiant monter et l'autre piquer; mais le grec n'a pas besoin de στιχ pour rendre compte de στιχάω. — Λόχον (la cachette, c'est-à-dire le cheval de bois) dépend tout à la fois et de περίστιχας et de ἀμφορόωσα (palpant, tâtant).

278. Ἐκ appartient au verbe : ἐξωνόμαζες, tu nommais. — Ὀνομακλήδην, en appelant par le nom : en appelant chacun d'eux par son nom. On a vu κλήδην dans le même sens, *Iliade*, IX, 44. Voyez la note sur le passage où se trouve ce mot.

279. Πάντων Ἀργείων.... Il ne faut pas prendre au pied de la lettre tous les termes de ce vers. Ménélas dit qu'Hélène, en appelant les guerriers, parlait comme une femme grecque, et non comme une étrangère. Didyme (*Scholies* B, H, M, Q et T) : ὃ ἐστὶ τὴν Ἑλληνικὴν φωνὴν τῶν Ἀχαιϊδῶν μιμουμένη. πόθεν γὰρ βλας ᾗδει, ἵνα καὶ τὰς φωνὰς αὐτῶν μιμήσῃται; καὶν δὲ γέλοιος ἢ τῶν φωνῶν μίμησις καὶ ἀδύνατος. πῶς δ' ἂν ἐπίσταυον ὅτι πάρεστιν αὐτῶν αἱ γυναῖκες; Nicanor résolvait la difficulté, en rapportant πάντων Ἀργείων à ἀρίστους, et non point à ἀλόχοισιν. *Scholies* B, H, M et Q : τοῦτο ἑκατέρους δύναται προσδίδωσθαι, μᾶλλον δὲ τοῖς ἀνδρ., ἵνα μὴ ἀλογώτερον γένηται

τὸ ζήτημα. οὐ δυνατόν γὰρ ταῖς ἀπάντων γυναῖξιν ὁμοφωνῆσαι. Mais il y a déjà Δαναῶν, qui dépend de ἀρίστους. L'explication de Didyme semble donc préférable à celle de Nicanor. Ainsi πάντων Ἀργείων équivaut simplement à une épithète de ἀλόχοισιν. Quant à ἀλόχοισιν lui-même, c'est une ellipse pour ἀλόχων φωναῖς. Voyez la note II, 424 sur une ellipse du même genre. De cette façon, il n'y a plus de difficulté, et tous les manèges de la complice du stratagème sont ce qu'il y a de plus naturel au monde. Déiphobe a des soupçons au sujet du cheval, sans quoi Ménélas n'aurait pas dit qu'un dieu favorable aux Troyens avait amené là Hélène accompagnée de Déiphobe; mais sa femme fait disparaître tous ces soupçons, en lui faisant remarquer combien l'extérieur du cheval est liasse et sans apparence de porte aucune, et combien profond est le silence qui répond seul à l'appel du nom des héros. — Ἰσκουσ(α). Ancienne variante, εἰσκουσ(α). Homère dit ἴσχω et ἔτρωω, mais non pas εἰσχω dissyllabe.

282. Νῶϊ, nous deux, c'est-à-dire Didymède et moi.

283. Ὑπακούσαι (*subauscultavisse*) équivaut ici à ἀποκριθῆναι : d'avoir répondu; de répondre.

285-289. Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες.... Ces cinq vers manquaient dans presque tous les textes antérieurs à ceux des Alexandrins. Aristarque les marquait d'obelis, non point pour cette raison, car ils ont un caractère homérique, mais parce que le guerrier Anticlus, qui y est nommé, n'est point un des héros de l'*Iliade*. Il disait sans doute aussi que ces vers n'ajoutent aucune circonstance intéressante au récit de Ménélas : c'est du moins l'observation sur laquelle Didyme appuie l'athétèse.

Ἄντικλος δὲ σέγ' οἶος ἀμείψασθαι ἐπέεσσιν
 ἤθελεν· ἀλλ' Ὀδυσσεὺς ἐπὶ μάστακα χερσὶ πῆζεν
 νωλεμέως κρατερῇσι, σάωσε δὲ πάντας Ἀχαιοὺς·
 τόφρα δ' ἔχ', ὅφρα σε νόσφιν ἀπήγαγε Παλλὰς Ἀθήνη.]

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦῤδα· 290
 Ἀτρεΐδῃ Μενέλαε Διοτρεφές, ὄρχαμε λαῶν,
 ἄλγιον· οὐ γάρ οἱ τι τάγ' ἤρκεσε λυγρὸν ὄλεθρον,
 οὐδ' εἰ οἱ κραδίη γε σιδηρῆ ἐνδοθεν ἦεν.
 Ἀλλ' ἄγετ' εἰς εὐνὴν τράπεθ' ἡμεας, ὅφρα καὶ ἤδη

Enfin Aristarque devait signaler une contradiction entre le vers 286 et les vers 282-283, puisque Ménélas et Diomède avaient précisément essayé de faire ce qu'Anticlus, selon l'interpolateur, essaye seul (οἶος). Aristonicus (*Scholies H et Q*) : Ἀρίσταρχος τοὺς πέντε ἀθετᾷ, ἐπεὶ ἐν Ἰλιάδι οὐ μνημονεύει Ἀντίκλου ὁ ποιητής. Didyme (*Scholies H*) : ὁ Ἄντικλος ἐκ τοῦ Κύκλου. οὐκ ἐφέροντο δὲ σχεδὸν ἐν πάσαις οἱ πέντε. τὰ γὰρ τῆς διαθέσεως ψυχρά. On voit par cette note où l'interpolateur avait puisé. Anticlus était un des héros célébrés par les poètes cycliques; et les vers 285-289 sont un emprunt fait ou au quatrième chant de la *Petite Iliade* ou au premier chant du *Sac d'Ilion*. Voyez l'analyse de ces deux poèmes. Mais on ne peut pas affirmer que ces vers aient été textuellement transcrits de chez Leschès ou de chez Arctinus. Si ce qui suit la note d'Aristonicus, dans les *Scholies H et Q*, est d'Aristonicus lui-même, ce critique trouvait mal fondé le motif d'athétèse relatif à la présence d'Anticlus dans le cheval de bois : ἀλλ' οὐδὲν τὸ κωλύον· οὐ βασιλέα ὄντα τοῦτον, ἀλλὰ γενναῖον, εἰς τὴν ἐνέδραν ταχθῆναι, οὐ τῶν ἡγεμόνων μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ἐπιλέκτων ἐπὶ τὴν πρᾶξιν ἡρημένων. ἀριστον νῦν (vers 272) οὐ τῷ ἀξιώματι, ἀλλὰ τῇ ἀνδρείᾳ φησὶν. Quand même on admettrait cette raison, il resterait encore des motifs plus que suffisants d'athétèse. Aussi mettons-nous les cinq vers entre crochets. La Roche est le seul des éditeurs récents qui ne les y mette point; mais il a donné en note, et sans réserves aucunes, les deux témoignages d'Aristarque et de Didyme contre l'authenticité.

287. Μάστακα équivant ici à στόμα.

Le sens propre est *maxillam*, la mâchoire. Mais on verra μάστακα, XXIII, 76, signifiant comme ici la bouche; et on l'a même vu dans l'*Iliade*, IX, 324, désignant la becquée. Voyez, à ce dernier passage, l'explication d'Aristarque.

289. Σα... ἀπήγαγε Παλλὰς Ἀθήνη. La grande protectrice des Grecs fait échouer, en éloignant Hélène et Déiphobe, le plan de la divinité qui voulait sauver les Troyens. Voyez plus haut le vers 276.

292. Ἄλγιον, chose plus douloureuse! c'est-à-dire ton récit augmente encore ma douleur. En effet, Ulysse a sauvé les Grecs par sa présence d'esprit; et Télémaque est persuadé qu'il n'a trouvé plus tard aucun moyen de se sauver lui-même. Didyme (*Scholies B, E, P et Q*) : δεινότερον καὶ ἐπιπονώτερον τὸ περὶ Ὀδυσσεύα πάθος, εἰ οὕτω σοφὸς ὢν οὐδὲν τι ἀπήλαυσε τῆς σοφίας, ἀλλ' ὑπὸ τῆς εἰμαρμένης ἐκρατήθη, καὶ ὁ τοὺς ἄλλους σῶσας ἑαυτὸν σῶσαι οὐ δεδύνηται. — Bothe, qui rend ἄλγιον par la formule allemande *desto schlimmer*, croit qu'il correspond à notre *tant pis*. Mais on n'a pas le droit de s'étonner qu'un Allemand ignore que *tant pis* marquerait ici la résignation. Or Télémaque n'est nullement résigné. — Ol, à lui, c'est-à-dire à Ulysse. Télémaque n'a pas besoin de prononcer le nom de celui qui préoccupe uniquement sa pensée. Tout le monde comprend que ol ne peut être que son père. — Τάγ(ε), ces choses, c'est-à-dire de pareilles preuves d'intelligence et de sagesse. Il ne s'agit pas du stratagème, ni de son succès, mais des circonstances où Ulysse avait montré comme ici une présence d'esprit extraordinaire.

294. Ἥμεας dactyle, *vulgo* ἡμέας dissyllabe par synizèse. Hérodien (*Scholies H*):

ὑπνω ὕπο γλυκερῷ ταρπώμεθα κοιμηθέντες.

295

Ὡς ἔφατ'· Ἀργεῖη δ' Ἑλένη δμῶϊσι κέλευσεν
δέμνι' ὑπ' αἰθοῦσῃ θέμεναι, καὶ ῥήγεα καλὰ
πορφύρε' ἐμβαλέειν, στορέσαι τ' ἐφύπερθε τάπητας,
χλαίνας τ' ἐνθέμεναι οὔλας καθύπερθεν ἔσασθαι.

Αἱ δ' ἴσαν ἐκ μεγάρου, δάος μετὰ χερσὶν ἔχουσαι,
δέμνια δὲ στορέσαν· ἐκ δὲ ξείνους ἄγε κῆρυξ.

300

Οἱ μὲν ἄρ' ἐν προδόμῳ δόμου αὐτόθι κοιμήσαντο,
Τηλέμαχος θ' ἦρωσ καὶ Νέστορος ἀγλαὸς υἱός·
Ἄτρεϊδης δὲ καθεῦδε μυχῷ δόμου ὑψηλοῖο,
πάρ δ' Ἑλένη τανύπεπλος ἐλέξατο, δῖα γυναικῶν.

305

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
ὠρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῇφι βοτὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,
εἴματα ἑσπόμενος· περὶ δὲ ξίφος ὀξὺ θέτ' ὦμφι,
ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα·
βῆ δ' ἴμεν ἐκ θαλάμοιο, θεῶ ἑναλίγκιος ἄντην,
Τηλεμάχῳ δὲ παρ' Ἴξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

310

ἀπόλυτος ἡ ἡμεας (sous-entendu ἀντωνυμία)· διὸ τρίτη ἀπὸ τήλους ἡ ὀξεῖα. Je rétablis, comme l'a déjà fait La Roche, l'orthographe alexandrine. — Ὅφρα καί. Ancienne variante, ὄφρα κεν.

295. Ὑπνω ὕπο, sous le sommeil, c'est-à-dire par l'effet du sommeil. C'est comme s'il y avait ὕπνω δαμέντες. On a vu dans l'*Iliade*, XIV, 363, ὕπνω καὶ φιλότῃ δαμείς. *Scholies* H : περιττὴ ἡ ὑπό· ἡ δοτικὴ ἔστιν ἀντὶ γενικῆς. La deuxième explication est préférable à la première. Il n'est pas rare, chez Homère, de trouver ὑπό avec le datif, et surtout pour marquer comme ici un rapport de causalité. D'ailleurs on a déjà vu le vers entier dans l'*Iliade*, XXIV, 636, mais là avec une leçon contestée : ici ταρπώμεθα est parfaitement à sa place.

296-300. Δμῶϊσι κέλευσεν.... Voyez l'*Iliade*, XXIV, 643-647, et les notes sur ces cinq vers.

301. Κῆρυξ, un héraut. Μénélaos traite ses hôtes avec une solennité toute royale.

302. Οἱ μὲν.... Voyez le vers XXIV, 673 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

308. Περί.... θέτ' ὦμφι, il se mit autour

de l'épaupe, c'est-à-dire il suspendit à son épaupe par un bannier.

309. Ποσσὶ δ' ὑπὸ λιπαροῖσιν.... On a vu un vers presque semblable, *Iliade*, XXIV, 340.

311. Παρ' Ἴξεν, *vulgo* παρῖξεν. Ancienne variante, πάρριξεν. De toute façon le sens reste le même. La leçon que j'ai préférée est celle qui paraît la plus antique. Elle est justifiée par ce fait que la préposition παρά, devant une voyelle, ne souffre point l'anastrophe, surtout quand elle est séparée de son régime par un autre mot. Hérodien (*Scholies* Q) : ἐὰν ἐν μέρῳ λόγου ἢ τὸ πάρριξεν, προπαροξυνήσεται, ὡς Νέστωρ αὖ τότε ἔφιξεν (III, 411)· ἐὰν δὲ ἡ παρά πρὸς τῷ Τηλεμάχῳ συντάσσεται, προπερισπάζεται. οὐκ ἀναστρέφεται δὲ ἡ παρά, ἐπεὶ κατ' ἐκθλιψίν ἐστιν. ἄλλως τε καὶ μέσον πέπτωκεν ὁ δέ. On voit qu'Hérodien n'admet pas l'orthographe παρῖξεν et ἐφιξεν. Elle est pourtant légitime, et les modernes n'ont pas tort, je crois, de l'avoir adoptée. Hérodien lui-même n'a-t-il pas dit, au vers 304 (*Scholies* H et P), προπερισπωμένως τὸ καθεῖδε; C'est un exemple tout à fait ana-

Τίπτε δέ σε χρεῖῳ δεῦρ' ἤγαγε, Τηλέμαχ' ἥρωσ,
 ἐς Λακεδαίμονα διαν, ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης;
 Δήμιον, ἢ ἴδιον; τόδε μοι νημερτές ἔνισπε.

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἦδ' α· 315
 Ἀτρεΐδῃ Μενέλαε Διοτρεφές, ὄρχαμε λαῶν,
 ἧλυθον, εἰ τινά μοι κληιδόνα πατρός ἐνίσποις.
 Ἔσθιεται μοι οἶκος, ὄλωλε δὲ πύονα ἔργα·
 δυσμενέων δ' ἀνδρῶν πλείους δόμος, οἷτε μοι αἰεὶ
 μῆλ' ἀδινὰ σφάζουσι καὶ εἰλίποδας ἔλικας βοῦς, 320
 μητρὸς ἐμῆς μνηστῆρες, ὑπέρβιον ὕβριν ἔχοντες.
 Τοῦνεκα νῦν τὰ σά γούναθ' ἰκάνομαι, αἰ κ' ἐθέλησθα
 κείνου λυγρὸν δλεθρον ἐνισπεῖν, εἰ που ὅπωπας
 ὀφθαλμοῖσι τεοῖσιν, ἢ ἄλλου μῦθον ἀκουσας
 πλαζομένου· πέρι γάρ μιν οἷζυρὸν τέκε μήτηρ. 325
 Μηδέ τί μ' αἰδόμενος μειλίσσεο, μηδ' ἐλεαίρων,
 ἀλλ' εὖ μοι κατὰλεξον ὅπως ἤντησας ὅπωπῃς.
 Δίσσομαι, εἴποτέ τοι τι πατὴρ ἐμὸς, ἐσθλὸς Ὀδυσσεύς,

logue. Quant à l'orthographe *καρίξεν*, notée aussi dans les *Scholies* P, elle ne serait exacte que si l'on écrivait, au simple, *ίξεν*, et non pas *ίξεν*.

312. Τίπτε, *propter quod negotium*, pour quelle affaire. C'est à τί, contenu dans τίπτε, que se rapportent δήμιον et ἴδιον, et non point à χρεῖῳ. D'autres expliquent : τί χρεῖῳ ποτε ἤγαγέ σε δεῦρο, *quemnam vero necessitas duxit te huc?* Mais c'est donner à ποτέ un sens arbitraire. Il vaut mieux prendre τίπτε, c'est-à-dire τί ποτε, pour ce qu'il est habituellement.

314. Δήμιον, ἢ ἴδιον; (est-ce pour une affaire publique ou une affaire privée? On a vu, III, 82, *πρῆξις δ' ἡδ' ἰδίη*, où δήμιος.)

317. Κληιδόνα pour κληιδόνα, κληιδόνα : *fatam*, oui-dire. Porphyre prend ici κληιδόνα comme s'il y avait δέαν κληιδόνα, car il lui donne pour glose ὅσαν. Mais il ne s'agit point, comme dans les exemples XVIII, 147, et XX, 120, de ce que manifestent les dieux; il s'agit de ce que l'on raconte parmi les hommes. Voyez, dans l'*Iliade*, la note II, 92 sur ὅσα. —

Πατρός, génitif causal : au sujet de (mon) père. Ici, comme dans tous les cas analogues, les anciens supposaient l'ellipse d'une préposition. Didyme (*Scholies* Q) : λέει καὶ ἐπὶ, ἢ ἐπὶ, εἰ τινά μοι φῆμην περὶ τοῦ πατρός ἐνίσποις.

318. Οἶκος équivaut à βίος (provisions de bouche), et c'est δόμος qui, dans la phrase, désigne la demeure. On verra, XVI, 421, οἶκον ἀτιμον ἔδειξ. Nous dirions très-bien, en français, *déjeuner une maison*. — Ἔργα, les cultures, c'est-à-dire mes domaines. *Scholies* E : τὰ ἐκ τῶν ἰδίων κτημάτων γεώργια, ἃ δι' ἐργασίας κτᾶται τις. On a vu ἔργα, II, 22, dans un sens analogue à celui qu'il a ici; et je remarque en passant que nos mots *labour* et *labourer* ne sont au fond que les équivalents latins de ἔργον et de ἐργάζομαι, revenus à la signification du travail par excellence, celui qui nourrit les hommes.

319-320. Οἷτε μοι αἰεὶ.... Voyez les vers I, 91-92, et les notes sur le second de ces vers.

321. Μητρὸς ἐμῆς.... Voy. le vers I, 368.

322-324. Τοῦνεκα.... Voyez les vers III, 92-101 et les notes sur ces dix vers.

ἦ ἔπος ἧέ τι ἔργον ὑποστάς ἐξετέλεσσεν
 δῆμω ἐνὶ Τρώων, ὅθι πάσχετε πῆματ' Ἀχαιοί·
 τῶν νῦν μοι μνηῆσαι, καί μοι νημερτές ἐνισπε.

330

Τὸν δὲ μέγ' ὀχθήσας προσέφη ξανθὸς Μενέλαος·

ᾧ πόποι, ἦ μάλα δὴ κρατερόφρονος ἀνδρὸς ἐν εὐνῇ
 ἤθελον εὐνηθῆναι, ἀνάλκιδες αὐτοὶ ἐόντες.

Ὡς δ' ὅπότε' ἐν ξυλόχῳ ἔλαφος κρατεροῖο λέοντος

335

νεβροὺς κοιμήσασα νεηγενέας γαλαθηνούς,

κνημοὺς ἐξερέησι καὶ ἄγκεα ποιήεντα

βοσκομένη, ὃ δ' ἔπειτα ἐὼν εἰσῆλυθεν εὐνῇ,

ἀμφοτέροισι δὲ τοῖσιν ἀεικέα πότμον ἐφῆκεν·

333-350. ᾧ πόποι.... Ces dix-huit vers sont textuellement répétés ailleurs, XVII, 124-141.

336. Νεηγενέας. D'après les *Scholies* H et Q, Aristarque écrivait νεογενέας. Cette leçon est impossible, vu la quantité des syllabes du mot, et Cobet propose de la changer en νεοιγενέας, forme qu'on peut en effet autoriser de l'exemple Πυλογενής, *Iliade*, II, 54 et XXIII, 303, né à *Pylos*. Mais ce qu'on a pris pour le lemme de la scholie, c'est la leçon d'Aristarque, et ce qu'on a pris pour la leçon d'Aristarque, c'est la glose de cette leçon. Aristophane de Byzance avait corrigé les textes antiques, et donné comme il suit le vers 336 : Νεβρόν κοιμήσασα νεηγενέα γαλαθηνόν. Voyez plus bas la note du vers 339. Les formes νεηγενέα et νεηγινέας, bien qu'étant des ἀπαξ εἰρημένα, n'ont rien d'extraordinaire; mais Didyme a dû faire une note pour dire qu'Aristarque avait rétabli la leçon antique du vers 336, et que νεηγινέας, dans ce vers, était pour νεογενέας. La scholie, qui est un débris de cette note, doit donc se lire : νεηγινέας Ἀρίσταρχος· νεογενέας, et non pas : νεηγινέας] Ἀρίσταρχος νεογενέας, comme elle est imprimée. Voici quelle était probablement la teneur de la note complète : « Le mot νεηγινής est un ἀπαξ εἰρημένον, et il est pour νεογενής. Aristarque n'a pas admis la correction d'Aristophane de Byzance; il lit νεβρούς au pluriel, et par conséquent νεηγινέας. » — Γαλαθηνούς. Voyez plus haut, vers 89, γάλα θῆσαι.

337. Κνημούς. Ancienne variante, κρημούς.

338-339. Εἰσῆλυθεν et ἐφῆκεν. C'est l'aoriste d'habitude. Ménélas ne raconte pas un fait particulier, il rappelle ce qui se passe d'ordinaire.

339. Ἀμφοτέροισι δὲ τοῖσιν. Il s'agit des faons nommés au vers 336. Jamais la biche n'en met bas plus de deux, ce qui d'ailleurs est très-rare. C'est même cette rareté qui avait motivé la correction faite au vers 336 par Aristophane de Byzance. Avec la leçon νεβρόν, le lion dévore ici le faon et la biche. Didyme (*Scholies* E, H, Q et T) : Ἀριστοφάνης τὸ ἀμφοτέροισι ἐπὶ τῆς ἐλάφου καὶ τοῦ νεβροῦ λαμβάνει. ὁ γὰρ Ἀριστοτέλης ἐν φησι τίκτειν τὴν ἐλάφον, σπανίως δὲ δύο. εἰκότως δὲ Ὅμηρος τοῦτω συγχρῆται, ἵνα καὶ κατὰ τὸν ἀριθμὸν ἐμπερὲς ᾗ τὸ τῆς εἰκότος. ὥς γὰρ οἱ μνηστῆρες πλείστοι πρὸς ἓνα, οὕτως καὶ οἱ νεβροὶ πρὸς τὸν ἓνα ἰσχυρότερον ἀντίκεινται. Didyme a emprunté sans nul doute aux commentateurs d'Aristarque et d'Aristonicus cette justification et de la vulgate du vers 336 et de l'explication traditionnelle de ἀμφοτέροισι. Mais Aristarque et Aristonicus avaient dû noter aussi que la biche est sur ses gardes, et qu'elle a pu fuir, qu'elle a fui; et le vers 339 se prête assez mal à l'interprétation d'Aristophane, puisque le lion va seulement au gîte de la biche, et non point aux vaux de montagne (ἀγκισ) où elle paît en interrogeant attentivement du regard (ἐξερέησι, vers 337) tous les lieux d'alentour.

ὡς Ὀδυσσεὺς κείνοισιν ἀεικέα πότμον ἐφήσει. 340
 Αἶ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἀπολλων,
 τοῖος ἐὼν οἴός ποτ' εὐκτιμένη ἐνὶ Λέσβῳ
 ἐξ ἔριδος Φιλομηλείδῃ ἐπάλαισεν ἀναστάς,
 καὶ δ' ἔβαλε κρατερῶς, κεχάροντο δὲ πάντες Ἀχαιοί,
 τοῖος ἐὼν μνηστῆρσιν ὁμιλήσειεν Ὀδυσσεύς· 345
 πάντες κ' ὠκύμοροι τε γενοίετο πικρόγαμοί τε.
 Ταῦτα δ', ἃ μ' εἰρωτᾷς καὶ λίσσσαι, οὐκ ἂν ἔγωγε

340. Κείνοισιν, à ceux-là, c'est-à-dire aux prétendants.

341. Αἶ γάρ.... On a vu deux fois ce vers dans l'*Iliade*, II, 371 et IV, 288.

342. Ἐὐκτιμένη ἐνὶ Λέσβῳ. Ancienne variante, εὐκτιμένη ἐν Ἀρίσθῃ. Cette variante n'est qu'un lapsus de copiste, produit par le souvenir intempestif du vers VI, 43 de l'*Iliade*. Il s'agit d'une aventure du voyage d'Aulis à la côte d'Asie, dans une relâche à Lesbos, et non point d'un exploit d'Ulysse sur l'Héllespont. Les Grecs n'allaient pas dans les villes de l'Héllespont, durant le siège, pour s'y amuser à des jeux. Ils les attaquaient, les pillaient et les brûlaient, témoin Chryse et tant d'autres.

343. Ἐξ ἔριδος.... ἐπάλαισεν, *ex provocatione luctatus est*, luttâ après avoir été défié. C'est l'explication ordinaire. Mais ἐξ ἔριδος, comme ἐρίδι, comme ἐρίδος μένει, est, dans la diction d'Homère, une expression faite pour marquer la disposition de deux adversaires prêts à se mettre aux prises. Voyez, dans l'*Iliade*, les notes I, 8 et VII, 111 et 210. Il est fort probable qu'Ulysse n'a point été le provocateur; mais ἐξ ἔριδος ne dit pas formellement qu'il ait été provoqué. — Φιλομηλείδῃ paraît être un nom propre. Si c'est un nom patronymique, on ignore le nom propre du personnage. Il est absurde de dire, comme faisaient quelques anciens, que ce personnage était Patrocle, parce que sa mère, la femme de Ménœtius, se nommait Philomèle. Didyme fait observer (*Scholies* M) que le nom patronymique n'est jamais emprunté au nom de la mère, et que Patrocle était d'un caractère tout à fait opposé à celui qu'on lui attribue en le mettant aux prises avec Ulysse : τινὲς τὸν Πάτροκλον ἠκούσαν· Φιλομήλας γὰρ

ἦν υἱός. οὐτε δὲ ἀπὸ μητρὸς τὸ γένος Ὀμηρος· σχηματίζει, οὐτα οἱ Ἕλληνας ἡσθήσαν ἂν Πατρόκλου ἡτηθέντος· παύσιν γὰρ ἐπίστατο μείλιχος εἶναι (*Iliade*, XVI, 671). Il est évident que, quand même Ulysse aurait un jour lutté contre Patrocle et l'aurait abattu, ce n'est pas cette victoire sur un ami que Ménœlas porterait en compte à la gloire d'Ulysse. Il s'agit d'une victoire sur un étranger, et même sur un ennemi; car l'île de Lesbos faisait partie du royaume de Priam, ou du moins reconnaissait la suzeraineté d'Ilion. Voyez le vers XXIV, 644 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers. — On lit, dans les *Scholies* M et dans Eustathe, que Philomélidès était roi de l'île de Lesbos; qu'il était un lutteur de première force; qu'il provoquait à la lutte tous ses hôtes, et qu'il y provoqua les Grecs à leur relâche dans son port. Ce prétendu renseignement n'est que la paraphrase du vers 342 lui-même, et ne nous apprend rien du tout. Quant à ce que dit l'historien Hellanicus, nominativement cité dans les *Scholies* M, qu'Ulysse et Diomède surprisent par ruse Philomélidès et le tuèrent, c'est une tradition qui n'a rien de commun avec la circonstance spéciale dont parle ici Ménœlas.

345-346. Τοῖος ἐὼν.... Voyez les vers I, 265-266 et la note sur le premier de ces deux vers.

347. Ταῦτα δ(ε), *de istis vero*, mais quant à ces choses. C'est ainsi qu'expliquent les modernes, et cette interprétation a l'avantage de la simplicité. Les anciens préféraient rapporter ταῦτα à εἰποιμι. Didyme (*Scholies* E, H, P et Q) : τὸ ἐξῆς, ταῦτα δ' ἃ μ' εἰρωτᾷς καὶ λίσσσαι εἰποιμι ἔγωγε, οὐκ ἄλλα παρακλιδόν. Le sens, des deux façons, reste le même.

ἀλλα παρέξ εἵποιμι παρακλιδὸν, οὐδ' ἀπατήσω·
ἀλλὰ τὰ μὲν μοι ξείπε γέρων ἄλιος νημερτής,
τῶν οὐδέν τοι ἐγὼ κρύψω ἔπος οὐδ' ἐπικεύσω.

350

Αἰγύπτῳ μ' ἔτι δεῦρο θεοὶ μεμαῶτα νέεσθαι
ἔσχον, ἐπεὶ οὐ σπιν ἔρεξα τεληέσσας ἐκατόμβας·
οἱ δ' αἰεὶ βούλοντο θεοὶ μεμνήσθαι ἐφετμένων.
Νῆσος ἔπειτά τις ἔστι πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,
Αἰγύπτου προπάροιθε, Φάρον δέ ἐκκλήσκουσιν,

355

348. Ἄλλα, d'autres choses (que celles-là). — Παρέξ, en déviant, c'est-à-dire en éludant la question. — Παρακλιδὸν est à peu près synonyme de παρὲξ, et sert à insister sur l'idée : *declinando*, en penchant de côté, c'est-à-dire en ne me tenant pas droit sur la ligne, en laissant là le vrai, en usant de subterfuges. Quelques anciens rapportaient παρακλιδὸν, non point à ce qui précède, mais à ce qui suit : οὐδ' ἀπατήσω παρακλιδὸν, et je ne (te) tromperai point par des subterfuges. Mais la construction, comme le remarque Didyme (mêmes *Scholies*), serait bien forcée : τὸ παρακλιδὸν ἀμεινον τοῖς ἀνω συνάπτειν, διὰ τὸ ὑπέρβατον.

349. Γέρων ἄλιος νημερτής. Ce vieillard marin dont les paroles sont la vérité même est Protée, nommé plus bas, vers 466, avec la même qualification de vieillard marin. C'est le récit qu'on va lire qui a fourni à Virgile une partie de l'épisode d'Aristée. Seulement le poète latin place le séjour de Protée dans une des îles de la Grèce, et non en Égypte.

351-352. Αἰγύπτῳ μ' ἔτι.... Construis : θεοὶ ἔσχον ἔτι (ἐν) Αἰγύπτῳ μεμαῶτα νέεσθαι δεῦρο. Aristophane de Byzance regardait ἔτι, dans cette phrase, comme redondant. Il est vrai que ce mot n'y a pas une importance capitale; mais il ajoute, ce semble, à la précision. Didyme (*Scholies* E, H et Q) : ὁ μὲν Ἀριστοφάνης παρέλκειν φησὶ τὸ ἔτι, ὥς τὸ, ὅν μοι δῶκε πατήρ ἔτι δεῦρο κιοῦσῃ (plus bas, vers 736). Même dans le vers allégué en exemple, il vaut mieux tenir compte de ἔτι que de l'omettre dans l'interprétation.

352. Ἐπεὶ οὐ, dissyllabe par synizèse.

353. Οἱ δ(ὲ).... θεοί, mais eux (c'est-à-dire) les dieux. — Αἰεὶ se rapporte à με-

μνήσθαι, et non à βούλοντο. — Βούλοντο. On peut considérer ce passé comme attiré par ἔσχον, et par conséquent comme équivalant à βούλονται. Mais c'est plutôt l'habitude qu'il exprime (*velle solent*); car les dieux avaient quelquefois plus d'indulgence qu'ils n'en ont ici. — Μεμνήσθαι a pour sujet ἡμᾶς sous-entendu : que nous nous souvenions. — Ἐφετμένων, des préceptes, c'est-à-dire des divins commandements, des lois de la piété, de l'obligation de faire aux dieux des sacrifices. *Scholies* E : ἡμᾶς (μεμνήσθαι) θυσῶν, ἐντολῶν. ἐντολὴ γὰρ ἦν θυσὴ τοῖς θεοῖς, αὐτὸς δὲ οὐκ ἔθυσεν, ἵνα τὴν ἐντολὴν πληρώσῃ. — Zénodote suspectait l'authenticité du vers 353, à cause du mot ἐφετμένων, qui n'a dans la phrase, selon lui, aucun sens nettement perceptible. Didyme (*Scholies* E, H, P et Q) : βούλεται μὲν λέγειν θυσῶν· ἀσαφέσταρον δὲ εἰρηται. διὸ Ζηνόδοτος ἡθέτει. ποῖαι γὰρ, φησὶν, ἐγένοντο ἐντολαί; Ζένωδοτος n'avait pas supprimé le vers, il l'avait seulement marqué du signe de doute : c'est ce qu'indique le mot ἡθέται. — L'athétèse de Zénodote, comme on le voit par les notes mêmes des anciens, était assez mal fondée; et il est difficile de comprendre pourquoi Wolf l'a ratifiée, pourquoi surtout les successeurs de Wolf ont suivi cet exemple. Enfin Hayman et La Roche ont supprimé les crochets, et sont rentrés dans la vraie tradition de l'école d'Alexandrie. Payne Knight était le seul qui, avant eux, eût tenu le vers pour légitime. — Je n'ai pas besoin de remarquer que ἐφετμένων est trissyllabe par synizèse, et qu'on scande comme s'il y avait ἐφετμών.

355. Φάρον. C'est ici qu'on s'aperçoit manifestement qu'Homère ne connaissait l'Égypte que par de très-vagues ouï-dire. Si l'île de Pharos avait été, autemps d'Ho-

τόσπον ἀνευθ' ὅσπον τε πανημερίη γλαφυρή νηῦς
 ἦνυσεν, ἥ λιγὺς οὖρος ἐπιπνείησιν ὀπισθεν·
 ἐν δὲ λιμὴν εὖορμος, ὅθεν τ' ἀπὸ νῆας ἔτσας
 ἐς πόντον βάλλουσιν, ἀφυσσάμενοι μέλαν ὕδωρ.

mère, à la distance de la côte que suppose un jour de navigation favorable, les atterrissements du Nil ne l'auraient point encore atteinte aujourd'hui, ni même d'ici à dix mille ans; et, cinq ou six siècles après Homère, quand Alexandre la joignit à la terre ferme, elle y était déjà presque contiguë. Les anciens, qui ne se rendaient pas un compte exact de l'accroissement annuel du Delta, n'ont vu aucune difficulté à ce que la Pharos d'Homère fût à douze ou quinze lieues de l'Égypte. Didyme (*Scholies* V) : αἰχὸς τοσούτων εἶναι κατὰ τοὺς ἡρωϊκοὺς χρόνους τὸ διάστημα. ἔπειτα ἀπογαιωθῆναι, τοῦ Νεῖλου ὑπερχέοντος τὴν ἰδίαν ἰλύν. ποταμὸς γὰρ ἡ Αἰγύπτος κατὰ Ἡρόδοτον. On se rappelle les vers de Lucain sur Pharos dans la *Pharsala*, X, 909-914 : « Insula quondam in medio stetit illa mari, sub tempe poris vatis Proteos; at nunc est Pellæis proxima muris. » Pline lui-même dit de Pharos, V, xxxi : « Insula juncta ponte Alexandria, quondam diei navigatione distans ab Ægypto. » Quelques-uns pourtant paraissent avoir eu des scrupules; et, comme il y avait juste un jour de navigation de Pharos à Naucratis, le port le plus anciennement fréquenté par les Grecs, ils ont supposé que Ménélas parlait de la journée qu'il avait mise lui-même pour venir de Naucratis à Pharos. Mais le texte d'Homère ne se prête nullement à cette interprétation. Il s'agit d'une distance en ligne droite, de l'île à la côte; et c'est en vain que Hayman a essayé de prouver le contraire, et de donner quelque valeur à l'arbitraire hypothèse qui introduit ici la considération du port le plus voisin de Pharos. Voici ses raisons : « This leaves open the question of distance, which need not be taken as that of the shortest line from Pharos to the coast. It would suffice to consider it measured from the nearest port or frequented point, e. g. to Naucratis on the eastern side of the western and most ancient mouth of the Nile; and, according to Aristotle, then the emporium (*Schol.*) of Egypt. Or the

« terminus a quo for the day's sail might reckon from the station for ships, which, from ἀψαῖς Αἰγύπτιοις κ. τ. λ. 581 inf. » (cf. § 258), seems to have been within and perhaps some way up the river. » Cette argumentation est toute sophistique. Le passage d'Aristote allégué (*Scholies* E, H et Q) par ceux qui ne croyaient pas que le Delta se fût avancé de douze ou quinze lieues en cinq ou six siècles, et qui n'admettaient point qu'Homère fût mal renseigné sur la géographie de l'Égypte, constate simplement l'ancienne importance commerciale de Naucratis, et n'a aucun rapport réel avec ce qu'Homère a mis sur Pharos dans la bouche de Ménélas. Quant aux vers IV, 581 et XIV, 258, où il s'agit du fleuve Égyptus, c'est à-dire du Nil, c'est plus gratuitement encore que Hayman les fait intervenir. En effet, Homère dit formellement qu'il y a extrêmement loin de Pharos au Nil. Voyez plus bas le vers 483 et la note sur ce vers. Ce qui suffit ici, ce n'est pas, quoi qu'en dise Hayman, de faire une hypothèse : c'est de prendre le texte d'Homère tel qu'il s'entend de lui-même, et tel que l'ont entendu Didyme, Lucain, Pline, et peu s'en faut tout le monde. Tant pis pour la science géographique d'Homère !

356. Ἄνευθ' ὅσπον. Ancienne variante, ἀνευθεν ὅσπον.

357. Ἦνυσεν, l'aoriste d'habitude : *conficere solet*. La longueur indiquée n'est pas une mesure absolue, mais une moyenne.

358. Ἐν, dedans : dans l'île de Pharos. — Λιμὴν, sous-entendu ἑστί : il y a un port. — Ἀπὸ doit être joint à βάλλουσιν, qui est au vers suivant.

359. Ἀφυσσάμενοι.... ὕδωρ, *aquati*, ayant fait aiguade, c'est-à-dire quand ils se sont approvisionnés d'eau potable. Le verbe ἀφύσσω signifie seulement *puiser*; mais le moyen ἀφυσσάμενοι dit qu'ils ont puisé pour eux-mêmes. *Scholies* E : τὸ ὕδωρ τῇ νηὶ κομισάμενοι. Le sujet est ναῦται, sous-entendu. — La circonstance mentionnée par Ménélas confirme notre opinion sur l'ignorance géographique d'Ho-

Ἐνθα μ' εἴκοσιν ἤματ' ἔχον θεοί, οὐδέ ποτ' οὔροι
 πνεύοντες φαίνονθ' ἄλιαέες, οἳ ῥά τε νηῶν
 πομπῆς γίγνονται ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
 Καί νύ κεν ἦια πάντα κατέφθιτο καὶ μένε' ἀνδρῶν,
 εἰ μὴ τίς με θεῶν ὀλοφύρατο, καὶ μ' ἐσάωσεν,
 Πρωτέος ἰφθίμου θυγάτηρ, ἁλίοιο γέροντος, 365
 Εἰδοθέη· τῇ γάρ ῥα μάλιστά γε θυμὸν δρινα,
 ἣ μ' οἶω ἔρροντι συνήντετο νόσφιν ἑταίρων·
 αἰεὶ γὰρ περὶ νῆσον ἀλώμενοι ἰχθυάσκον
 γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν· ἔτειρε δὲ γαστέρα λιμός.

mère. L'île de Pharos n'a point de sources, et n'a jamais pu en avoir; et il ne peut s'agir d'étangs ou de mares, dans un pays où la pluie est un rare phénomène, et où le soleil en fait incontinent disparaître la moindre trace.

364. Ἀλυσίς est une épithète générale: qui soufflent sur la mer. Ce qui suit le montre avec évidence. Le mot est un ἀπαξ εἰρημένον, mais qui s'entendrait de lui-même, n'eût-il pas été paraphrasé par Homère. Apollonius: οἱ διὰ τῆς θαλάσσης πνέοντες. *Scholies* B et E: οἱ ἐν τῇ θαλάσσει πνέοντες. Les vents étésiens, ou autres vents déterminés quelconques, n'ont que faire ici. Ménélas veut reprendre la mer; mais il n'y a point de vents pour enfler la voile et rendre la navigation possible (οὔροι), il n'y a qu'un calme plat.

364. Καὶ μ' ἐσάωσεν. Ancienne variante, καὶ μ' ἐλέησεν. Avec cette leçon, le vers n'était plus qu'une tautologie.

366. Εἰδοθέη. Zénodote, Εὐρυνόμη. Il est très-possible que les poètes et les mythologues aient varié sur le nom de la fille de Protée, et même que Zénodote ait trouvé sa leçon dans tel ou tel des textes antiques d'Homère. Mais la vulgate primitive, le texte des Panathénées, portait Εἰδοθέη, et non point Εὐρυνόμη. La preuve en est qu'Eschyle, dans le drame satyrique intitulé *Protée*, qui était le complément tétralogique de l'*Orestie*, avait mis en scène la fille du vicillard marin sous le nom d'Idothée. Les Athéniens ne l'auraient pas reconnue sous celui d'Eurynome; ou du moins ils se seraient choqués de cette infidélité à leurs traditions poétiques. Didyme

(*Scholies* E, H et Q): ἀπὸ τῆς εἰδήσεως καὶ ἐπιστήμης τοῦ πατρὸς τὸ ὄνομα. καὶ Αἰσχύλος δὲ ἐν Πρωτείῳ Εἰδοθέαν αὐτὴν καλεῖ. ὁ δὲ Ζηνόδοτος γράφει Εὐρυνόμην.

367. Μ' est pour moi, comme on le voit par οἶω ἔρροντι. Il n'y a pas beaucoup d'exemples d'émissions de ce genre. Voyez la note du vers VI, 166 de l'*Illiade*. — Οἶω ἔρροντι. Le verbe ἔρρω, dans tous les exemples homériques, contient toujours l'idée de malheur, de misère, de quelque chose de triste et de douloureux, jointe à celle de mouvement. L'exemple même de l'*Illiade*, XVIII, 421, αὐτὰρ ὁ ἔρρων, marque une claudication pénible, et non pas la marche ordinaire. Il n'y a donc point de raison, quoi qu'en dise Bothe, pour ôter ici à ἔρροντι son sens moral, et en faire un simple synonyme de *eunai*. Ménélas est en proie au chagrin; et οἶω ἔρροντι nous le représente marchant seul par la campagne, livré aux plus désolantes appréhensions. C'est ainsi que les anciens expliquaient le passage. *Scholies* P: μετὰ λύπης μόνῳ πορευομένῳ, φθειρομένῳ, καὶ μετὰ φθορᾶς βαδίζοντι. La traduction *solus reptanti* est elle-même insuffisante; car *reptare* se dit très-bien d'une promenade agréable. Voyez Horace, *Épîtres*, I, xv, 4. — Συνήντετο. Ancienne variante, συνήντε.

368-369. Ἰχθυάσκον.... On voit ici, et dans un passage analogue, XII, 321-322, que les Grecs des temps héroïques ne regardaient pas le poisson comme une nourriture suffisante pour l'homme. *Scholies* B: ἀλλὰ ὅστις οὐ λέγει ὁ Ὀμηρὸς ἐσθίειν τοὺς Ἕλληνας ἰχθύας. νῦν δὲ φησι τοσούτους ἀγρᾶναι ἰχθύας διὰ τὸ τείρεσθαι

Ἦ δ' ἐμεῦ ἄγχι σταῖσα ἔπος φάτο, φώνησέν τε· 370

Νήπιός εἰς, ὧ ξεῖνε, λίην τόσον, ἡδὲ χαλῖφρων;

Ἦ ἐκὼν μεθειῖς, καὶ τέρπεται ἀλγεα πάσχων;

Ὡς δὴ δὴθ' ἐνὶ νήσῳ ἐρύκεαι, οὐδέ τι τέκμωρ
εὐρέμεναι δύνασαι, μινύθει δέ τοι ἦτορ ἐταίρων.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον· 375

Ἐκ μὲν τοι ἐρέω, ἥτις σύ πέρ ἐσσι θεάων,

ὥς ἐγὼ οὔτι ἐκὼν κατερύκομαι, ἀλλὰ νυ μέλλω

ἀθανάτους ἀλιτέσθαι, οἳ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.

Ἀλλὰ σύ πέρ μοι εἰπέ (θεοὶ δέ τε πάντα ἴσασι)

ὕπὸ τοῦ λιμοῦ. Il ne faut pas en conclure que le poisson ne paraissait jamais sur leurs tables. Nous avons vu, dans l'*Iliade*, un pêcheur d'huitres; et le fait d'avoir inventé l'hameçon prouve que les Grecs, sans être des ichthyophages, ne négligeaient pas absolument les ressources comestibles fournies par la pêche proprement dite. Voyez la note sur les huitres (τήβεια), *Iliade*, XVI, 747.

370. Ἦ δ' ἐμεῦ.... Zénodote donnait autrement le vers; mais on n'a que les premiers mots de sa leçon: ἡ δέ μοι ἀντομένη. Ajoutez probablement la formule, ἔπεια πτερόεντα προσήνυδα, ou bien ἔπεια πτερόεντ' ἀγόρευεν.

371. Νήπιός εἰς. On écrivait autrefois νήπιος εἰς. Mais les éditeurs récents ont tous adopté l'orthographe alexandrine, constatée par cette note d'Hérodien (*Scholies E*): ἐγκλιτικὸν τὸ εἰς. — Λίην τόσον, à tel point trop, c'est-à-dire à un point si extraordinaire. — Ἠδέ, *vulgo* ἡέ. Mais χαλῖφρων n'est point en opposition avec νήπιος, il en est le développement. La leçon ἡέ n'est primitivement qu'un lapsus de copiste. Cela est manifeste, si l'on compare le vers XIX, 530: Παῖς δ' ἐμὸς ἔως μὲν ἦν ἔτι νήπιος ἡδὲ χαλῖφρων. Dans ce dernier vers, ἡέ serait impossible.

372. Μεθειῖς, *vulgo* μεθείς. Il n'y a aucune raison pour que le verbe soit à l'imparfait, puisque τέρπειαι est au présent. Nous écrivons le mot comme dans le passage analogue de l'*Iliade*, VI, 523. La forme du verbe est en εω, et μεθείς, quoi qu'en disent quelques-uns, ne peut être au présent. Voyez la note sur ἀφίει, *Iliade*, I, 26. Dans ce vers, ἀφίει est suivi de

l'imparfait ἔταλλεν. Aussi avons-nous écrit μεθείῃ, *Iliade*, X, 424.

373. Τέκμωρ, *finem*, le terme (de tes souffrances).

374. Μινύθει δέ τοι ἦτορ ἐταίρων. Ancienne variante, μινύθει δέ τοι ἐνδοθεῖ ἦτορ. Cette leçon n'est qu'un emprunt maladroit fait au vers 467, où Ménélas a raison de dire μινύθει δέ μοι ἐνδοθεν ἦτορ, car il ne parle que de lui-même. Idothée a raison ici de mentionner les compagnons de Ménélas. Leur découragement est la cause la plus sensible des peines du roi.

376. Ἦτις... ἐσσι, *quæcumque es*, qui que tu sois.

377-378. Μέλλω ἀθανάτους ἀλιτέσθαι, je dois avoir commis une offense envers les immortels: j'ai commis sans doute quelque offense envers les dieux. *Scholies B, E et Q*; λείπει ἡ εἰς· ἀλλὰ ἔοικα ἡμαρτηκέναι εἰς τοὺς θεοὺς. Je ne sais si l'on doit dire qu'il y a une préposition sous-entendue; car Homère emploie toujours le verbe ἀλιταίνω ou absolument ou avec un simple accusatif de personne ou de chose. Voyez, dans l'*Iliade*, IX, 376; XIX, 266; XXIV, 570. J'ai déjà remarqué plus haut, à propos du vers 274, que notre verbe *devoir* rendait plus exactement μέλλω, dans les locutions du genre de celle-ci, que le grec εἴκοι et le latin *videor*.

379. Εἰπά. Zénodote écrivait ἔειπε, mais en lui donnant le sens de l'impératif. Héraclide approuvait cette leçon; mais elle a été sévèrement condamnée par Aristarque; car la note qu'on lit dans les *Scholies* Hest d'Aristoniceus: Ζηγόδοτος ἔειπε, κακῶς τὴν διαφοράν γὰρ ἡγήνησεν. Je n'hé-

δοτις μ' ἀθανάτων πεδάχ' καὶ ἔδησε κελεύθου, 380
νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσομαι ἰχθυόεντα.

ᾧς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο δια θεῶν·
Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, ξεῖνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.
Πωλεῖται τις δεῦρο γέρων ἄλιος νημερτής,
ἀθάνατος Πρωτεύς Αἰγύπτιος, ὅστε θαλάσσης 385
πάσης βένθεα οἶδε, Ποσειδάωνος ὑποδμῶς·
τὸν δέ τ' ἐμόν φασιν πατέρ' ἔμμεναι ἡδὲ τεκέσθαι.

siterais point à mettre, en tête de cette note, ἡ διπλῇ περισστιγμένη, δτι. Elle est tout à fait dans le style de ces diples pointées de l'Iliade, où le reproche d'ignorance est si souvent adressé à Zénodote. La différence dont Zénodote n'a pas tenu compte est celle de l'impératif (εἰπέ) et de l'aoriste (εἶπε ou ἔειπε).

380. Κελεύθου, le génitif de la circonstance : *quod attinet ad iter*, en ce qui concerne le voyage. On ne peut pas faire de κελεύθου le complément de ἔδησε. Voyez la note I, 495. La traduction *arceat ab itinere* est donc tout arbitraire, bien qu'elle donne, au fond, le même sens que l'explication littérale. L'homme qui veut partir, et qui est enchaîné dans ses mouvements, ne peut pas se mettre en route.

384. Νόστον dépend de εἰπέ.

384. Πωλεῖται.... δεῦρο, circule ici, c'est-à-dire fréquente ces parages. Pharos n'est point le séjour constant de Protée; mais il y vient souvent avec son troupeau. *Scholies B et E* : πωλεῖται, ἀντὶ τοῦ ἀναστρέφεται· κατὰ Ἀττικοὺς, ἐπιροῖται. ἔξτεινε δὲ τὸ ο μικρὸν διὰ τὸ μέτρον. Cette note, qui est certainement de Didyme, se lit aussi textuellement dans Eustathe.

386. Ὑποδμῶς. Ce mot ne se trouve nulle part ailleurs; mais il n'offre aucune difficulté, soit qu'on entende que le serviteur (δμῶς) est absolument dans la dépendance de Neptune (ὑπό), soit qu'on fasse de ὑποδμῶς un simple synonyme de δμῶς, qui n'est usité qu'au pluriel : δμῶας, δμῶων. Apollonius : ὁ μὲν Ἥλιόδωρος, δμῶς ὑποτεταγμένος· ἐνιοὶ δὲ ὡς περισσὸν οὐσης τῆς προθέσεως. Cette dernière explication est la meilleure; car, si ὑπό entraînait pour sa valeur dans le composé, il faudrait écrire ὑπόδμῶς paroxyton, et non pas ὑποδμῶς oxyton. Hérodién (*Scholies*

E et Q) : παρῆλαι ἡ ὑπό· διαφυλάττει δὲ τὴν ὀξεῖαν (sous-entendu τὸ ὑποδμῶς). Rien n'est plus commun, dans toutes les langues, que les composés où la préposition a perdu sa valeur par l'usage; et le latin *subservire*, comme le remarque Bothe, ne signifie rien de plus ni de moins que *servire*.

387. Φασίν, on dit. Les enstatiques demandaient pourquoi Idothée a l'air de douter que Protée soit son père. Les Iytriques répondaient en alléguant la naïveté antique. Ils citaient les paroles de Télémaque : « Ma mère dit que je suis le fils d'Ulysse; » ils rappelaient, avec Euripide, que la mère seule sait de science certaine que son enfant est d'elle, et que le père n'a jamais qu'une certitude morale. Porphyre (*Scholies M*) : ἐρώτησις. ἐκ ποίας διανοίας ἡ Εἰδοθεῖα ὀρωμένη φησὶ πρὸς Μενέαιον τάδε· πωλεῖται τις δεῦρο γέρων, τὸν δέ τ' ἐμόν φασιν πατέρ' ἔμμεναι; τὸ γὰρ φασὶν ἀμφιβαλλούσης ἐστὶ καὶ διανοουμένης περὶ τοῦ πατρός. ἀποκρίσις. τὰ μὲν περὶ τῶν μητέρων ἐκ γενέσεως ἱκανά φησιν Ὅμηρος ἔχειν τεκμήρια, τὸ δὲ τῶν πατέρων ἀδιόριστον εἶναι. ἔφη γὰρ πού· μήτηρ μὲν τέ μέ φησι τοῦ ἔμμεναι. ὅθεν καὶ Εὐριπίδης· Ἄει δὲ μήτηρ φιλότεκνος μάλλον πατρός· Ἢ μὲν γὰρ αὐτῆς οἶδεν δνθ', ὁ δ' οἶται. L'exemple homérique cité n'est point identique à celui qui concerne Idothée. Il ressemble plutôt à celui de Néoptolème dans le *Philoctète* de Sophocle. Voyez la note des vers I, 215-216. Mais tous ces exemples supposent la même pensée naïve sur l'incertitude de la paternité. Quant au passage où Euripide avait formulé cette pensée, il est tiré d'une des pièces que nous n'avons plus et dont nous ignorons même le titre.

Ἴόνγ' εἴ πως σὺ δύναιο λοχησάμενος λελαβέσθαι,
 δς κέν τοι εἴπησιν ὁδὸν καὶ μέτρα κελεύθου,
 νόστον θ', ὥς ἐπὶ πόντον ἐλεύσειαι ἰχθυόεντα. 390
 Καὶ δέ κέ τοι εἴπησι, Διοτρεφές, αἶ κ' ἐθέλῃσθα,
 ὅττι τοι ἐν μεγάροισι κακὸν τ' ἀγαθὸν τε τέτυκται,
 οἰχομένοιο σθένεν δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλέην τε.
 Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
 Αὐτὴ νῦν φράζεω σὺ λόχον θελοῖο γέροντος, 395
 μή πῶς με προιδῶν ἢ προδαις ἀλέγεται·
 ἀργαλέος γάρ τ' ἐστὶ θεὸς βροτῶ ἄνδρι δαμῆναι.
 Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·
 Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, ξεῖνε, μάλ' ἀτρεκέως ἀγορεύσω.
 Ἥμος δ' Ἥελιος μέσον οὐρανὸν ἀμφιδεδήκει, 400
 τῆμος ἄρ' ἐξ ἄλδος εἴσι γέρων ἄλιος νημερτής,
 πνοιῇ ὑπο Ζεφύροιο, μελαίνῃ φρικὶ καλυφθεὶς·

388. Λελαβέσθαι est pour λαβέσθαι.
Scholies E : ἀναδιπλασιασμός, ὡς τετυπέσθαι. Ancienne variante, δὲ λαβέσθαι. Une autre variante, λελαβέσθαι, n'est qu'une faute de copiste; car il faut, non pas seulement que Ménélas se cache, mais qu'il se saisisse de Protée.

389. Ὡς est ici dans le sens démonstratif : *illic*, lui, c'est-à-dire Protée.

391. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δὲ.

392. Ὅττι, *quodcumque*, tout ce qui. — Il faut y mettre beaucoup de bonne volonté pour trouver dans ce vers 392 un abrégé de la philosophie morale; car ἐν μεγάροισι prouve que tout a ici un sens particulier, et même presque matériel. On dit que Socrate aimait beaucoup ce vers, et qu'il le citait souvent; mais les philosophes qui citaient les poètes leur font presque toujours dire des choses auxquelles les poètes n'ont jamais pensé.

395. Ἀόχον.... γέροντος; *insidias senis*, c'est-à-dire *in senem* : le moyen de surprendre le vieillard.

396. Μς dépend tout à la fois et des deux participes et de ἀλέγεται, car le verbe ἀλέομαι se construit avec l'accusatif, et signifie *éviter*. L'explication des *Scholies E*, ἐκπύγη, n'est point exacte, puisque ἐκ-φεύγω est intransitif.

399. Τοιγὰρ ἐγὼ τοι,... Au lieu de la répétition du vers 383, quelques anciens textes donnaient : Τοιγὰρ ἐγὼν ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλαιο σῆσιν. C'est, sauf le premier mot, un vers banal de l'*Iliade*, et qu'on y a vu notamment I, 297.

400. Ἥμος.... Voyez le vers VIII, 68 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Ἀμφιδεδήκει. Ancienne variante, ἀμφιδεθήκει. On croit qu'Aristarque avait varié, d'une édition à l'autre, entre les deux lectures; mais la note de Didyme (*Scholies H*) est mutilée : δῖχα Ἀρίσταρχος, ἀμφιδεθήκει. Il faut lire δῖχα τοῦ ν, car, quand Aristarque a varié, le mot est διχῶς, et non point δῖχα. C'est simplement la condamnation de l'orthographe ἀμφιδεδήκειν, préférée par quelques-uns au vers VIII, 68 de l'*Iliade*. Mais on suppose que Didyme avait écrit : διχῶς Ἀρίσταρχος, ἀμφιδεθήκει καὶ ἀμφιδεθήκει. La finale du mot étant E dans les textes antérieurs au quatrième siècle, on était libre de la transcrire par KI ou par HI (η); mais ἥμος se construit habituellement avec l'indicatif, et il est inutile de rien changer au vers, tel qu'on l'a lu la première fois.

402. Φρικί, par le hémissement (des flots), c'est-à-dire par les vagues qui se hémissent sur la mer. Voyez le vers VII,

ἐκ δ' ἔλθων κοιμᾶται ὑπὸ σπέσσι γλαφυροῖσιν·
 ἀμφὶ δέ μιν φῶκαι νέποδες καλῆς Ἀλοσύδνης
 ἀθροαὶ εὐδουσιν, πολίης ἀλὸς ἐξαναδῦσαι,
 πικρὸν ἀποπνέουσαι ἀλὸς πολυθενθέος ὁδμήν.
 Ἔνθα σ' ἐγὼν ἀγαγοῦσα, ἅμ' ἡοῖ φαινομένηφιν.
 εὐνάσω ἐξείης· σὺ δ' ἐὺ κρίνασθαι ἐταίρους
 τρεῖς, οἳ τοι παρὰ νηυσὶν εὖ σσέλμοισιν ἄριστοι.
 Πάντα δέ τοι ἐρέω ὀλοφώϊα τοῖο γέροντος.

405

410

63 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, les vers XXI, 426 et XXIII, 692.

404. Νέποδες. Le mot νέπους ne se trouve point ailleurs chez Homère; mais il a été employé par les poètes alexandrins. Callimaque, dans les scholies de Pindare, *Isthmiques*, II, 9 : ὁ Καῖος Ἰλίου νέπους. Théocrite, XVII, 25 : ἀθάνατοι δὲ καλεῦνται τοὶ νέποδες. Cléon de Sicile : βριαροὶ Γοργόφονου νέποδες. Dans ces trois exemples, νέπους est synonyme de ἀπόγονος. Cette signification est confirmée par la grammaire comparative. La racine *nap*, sanscrit *nap*, latin *nepō*, marque la descendance. Curtius rapproche le νέποδες d'Homère du mot ἀναψιός; et constate qu'il est pour νέποτες. C'est donc une pure apparence qui a fait croire que νέποδες se rapportait à la nature des phoques : sans pieds, c'est-à-dire ayant des pieds très-courts; ou bien, nageant avec leurs pieds. Toutes les explications mentionnées dans les *Scholies* se rapportent à ces deux-là. D'après la première, νέποδες serait pour νήποδες. D'après la seconde, la syllabe *ν* serait le radical du verbe *νέω*, nager. Mais les commentateurs anciens ne sont pas sans avoir connu le vrai sens de νέποδες, conservé par tradition jusqu'aux poètes leurs contemporains. Eustathe : κατὰ τινα γλῶσσαν, οἱ ἀπόγονοι. Il est probable que la glose citée par Eustathe remontait plus haut que les Alexandrins eux-mêmes, et qu'elle était un débris de ces primitifs lexicques d'Homère, si souvent critiqués par Aristarque. — L'explication de νέποδες par ἀπόγονοι est donc incontestable; elle a de plus l'avantage de rendre compte du génitif καλῆς Ἀλοσύδνης. Avec chacune des deux autres explications, il faut sous-entendre ou ἀπόγονοι lui-même, ou un terme

équivalent : τέκνα, παῖδες, τροφή, etc. — Ἀλοσύδνης, de la déesse marine (par excellence), c'est-à-dire d'Amphitrite. Il n'y a point de déesse nommée Halosydne, et on a vu, *Iliade*, XX, 207, ἀλοσύδνη appliquée comme épithète à la mère d'Achille. Maintenant, l'épithète est pour le nom propre. *Scholies* E, H et P : ἐπιθετικῶς, τῆς Ἀμφιτρίτης. Je n'ai pas besoin de remarquer qu'Amphitrite n'est que la mer personnifiée, et que l'expression poétique d'Homère signifie seulement que les phoques, sans être des poissons, n'en sont pas moins des animaux marins. — Le mot ὕδνα est donné par Héychius comme un synonyme de ἔγγονοι, et Curtius le regarde comme appartenant à la même famille que υἱός; : « Die Wurzel ist die von ὕ-ιός-, συ, indogerm. *su* zeugen. *συ-δνη* steht also für *συν-γη* (indogerm. *su-n-gē*) und ist das Femininum zum skt. *sūn-us*, goth. lit. *sun-us* Sohn. » Ainsi ἀλοσύδνη signifie proprement née dans la mer, ou fille de la mer. L'explication ancienne par ἐν ᾗ σιτεύεσθαι, s'agiter dans la mer, c'est-à-dire vivre dans la mer, est donc moins que vraisemblable.

406. Πικρὸν... ὁδμήν. Voyez plus bas la note du vers 442.

408. Εὐνάσω, je mettrai dans le lit : je placerais en embuscade. Sous-entendez ὑμᾶς : vous, c'est-à-dire toi et tes compagnons. Il est évident, par le mot ἐξείης (*ex ordine*), qu'Idothée ne parle pas de Ménélas seul. Aussi le mot δ(έ) est-il explicatif, et l'équivalent de γάρ : car il faut que tu choisisses avec soin...

410. Ὀλοφώϊα, d'après les exemples X, 289 (ὀλοφώϊα δῆνεα Κίρκης) et XVII, 248 (κῶων ὀλοφώϊα εἰδώς), signifie *perniciosa consilia, malas astutias*. Mais il semble qu'ici on doive simplement entendre

Φώκας μὲν τοι πρῶτον ἀριθμήσει καὶ ἔπεισιν·
 αὐτὰρ ἔπῃν πάσας πεμπάσσεται ἡδὲ ἰδῆται,
 λέξεται ἐν μέσσησι, νομεὺς ὧς πώεσι μῆλων.
 Τὸν μὲν ἔπῃν δὴ πρῶτα κατευνηθέντα ἰδησθε,
 καὶ τότε ἔπειθ' ὑμῖν μελέτω κάρτος τε βίη τε·
 αὐθι δ' ἔχειν μεμαῶτα καὶ ἐσσύμενόν περ ἀλύξαι.
 Πάντα δὲ γιγνώμενος πειρήσεται, ὅσ' ἐπὶ γαῖαν
 ἔρπετὰ γίνονται, καὶ ὕδωρ καὶ θεσπιδαῆς πῦρ·
 ὑμεῖς δ' ἀστεμφέως ἐχέμεν μᾶλλον τε πιέζειν.

415

artes; car il n'y a rien, dans les artifices et les ruses de Protée, qui soit en contradiction avec la loi morale, et une fille ne peut pas dire qu'elle va révéler les coquinerie de son père. — Les anciens ne s'accordaient pas sur l'étymologie de l'adjectif ὀλοφώτος. Les uns rapportent la dernière partie du mot à φῶω (parler), les autres à φῶς (lumière), d'autres enfin à φῶς, synonyme de ἀνὴρ. Mais aucune de ces trois idées ne s'adapte aux exemples de ὀλοφῶτα. Il est probable que ὀλοφῶτος n'est point un mot composé, mais une forme développée de ὀλοφός; prononciation archaïque de ὀλοός. En effet ὀλοά (des choses funestes) suffit pour rendre compte de ὀλοφῶτα. — Τοιο γέροντος, *illius senis*, de l'adroit vieillard. Il vaut mieux prendre τοιο comme emphatique, que d'en faire un simple rappel de la personne. De toute manière, ce n'est point un article; et cet exemple peut être cité en preuve manifeste du principe d'Aristarque : « Il n'y a point d'article dans Homère. » On a vu τοιο γέροντος avec un sens moral, *Iliade*, IX, 469.

411. Ἀριθμήσει καὶ ἔπεισιν, hystérogie; car il faut parcourir le troupeau pour compter les têtes. *Scholies E* : πρωθύστερον. Voyez plus bas le vers 451.

412. Πεκπάσσεται est au subjonctif, pour πεμπάσσηται, πεμπάσσηται. Le verbe πεμπάζω signifie compter sur ses cinq doigts; mais il est évident qu'on doit prendre πεμπάσσεται comme s'il y avait ἀριθμήσεται, *sibi numeraverit*, sans aucun regard à la façon dont Protée s'y prend pour compter. — Les dialectes archaïques ayant conservé la forme πέμπτε pour πέντε, il n'y a jamais eu doute, chez les anciens, sur l'origine du verbe πεμπάζω, littéralement :

compter par cinq. Je remarque aussi que ce verbe ne se trouve point ailleurs dans Homère. — Καὶ ἰδῆται. Ici il n'y a point hystérogie. C'est après avoir compté son bétail que Protée examine si tout est en ordre dans le troupeau, et qu'il fait une revue détaillée. On ne donc raison de traduire ἰδῆται par *inspexerit*, et non par *viderit*.

413. Λέξεται, *cubabit*, il se couchera. — Μέσσησι. Ancienne variante, μέσσοισι. — Νομεὺς ὧς. Virgile, dans son imitation, a conservé cette comparaison avec un berger, mais en changeant les circonstances : « Ipse, velat stabuli custos in montibus olim, Considit scopulo me-
 « dius; » *Géorgiques*, IV, 433-434.

415. Ἐπειθ' ὑμῖν. Ancienne variante, ἔπειτ' ὑμῖν. — Κάρτος τε βίη τε. Ancienne variante, ἔργον τε ἔπος τε. Cette leçon, qui paraît d'abord absurde, donne pourtant un sens raisonnable, si l'on réduit les deux idées à une seule : l'œuvre dont je viens de parler.

416. Ἐχειν ne dépend point de μελέτω. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif : *tenete*, contenez. *Scholies P et Q* : ἀντὶ τοῦ ἔχετε.

417. Πειρήσεται, sous-entendu ἀλύξαι : il fera tous ses efforts pour s'échapper. On joint ordinairement γιγνώμενος à πειρήσεται : il fera tous ses efforts pour devenir; il deviendra, grâce à ses efforts. Mais les transformations ne coûtent à Protée que la peine de vouloir. Ce n'est point la fatigue qui le fera se rendre, c'est la conviction qu'il ne gagnerait rien à multiplier ses métamorphoses à l'infini.

419. Ἀστεμφέως, trimètre par synizèse. — Ἐχέμεν, comme ἔχυν au vers 416. *Scholies Q* : πάλιν ἀντὶ τοῦ ἔχετε. —

Ἄλλ' ὅτε κεν δῇ σ' αὐτὸς ἀνείρηται ἐπέεσσιν, 420
 τοῖος ἔων οἶόν κε κατευνηθέντα ἴδῃσθε,
 καὶ τότε δῇ σέσθαι τε βίης λῦσαι τε γέροντα,
 ἥρως· εἶρεσθαι δὲ θεῶν ὅστις σε χαλέπτει,
 νόστον θ', ὥς ἐπὶ πόντον ἐλεύσειαι ἰχθυόεντα.

Ὡς εἰποῦς' ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα. 425
 Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆας, 80' ἔστασαν ἐν ψαμάθοισιν,
 ἦϊα· πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κίοντι.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἡδὲ θάλασσαν,
 δόρπον θ' ὀπλίσάμεσθ', ἐπὶ τ' ἤλυθεν ἀμβροσίη νύξ·
 δῇ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης. 430
 Ἥμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
 καὶ τότε δῇ παρὰ θίνα θαλάσσης εὐρυπόροιο
 ἦϊα, πολλὰ θεοὺς γουνούμενος· αὐτὰρ ἐταίρους
 τρεῖς ἄγον, οἷσι μάλιστα πεποίθεα πᾶσαν ἐπ' ἰθύν.

Πέζειν. C'est aussi le sens de l'impératif. Virgile a presque traduit le vers : « Tam tu, « nate, magis contende tenacia vincula, » *Géorgiques*, IV, 442; mais il en a bien affaibli l'expression.

420. Αὐτός. Ancienne variante, αὐτίς. Cette leçon était mauvaise, et Aristarque a eu raison de la rejeter. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, αὐτός. Le mot αὐτίς, à côté de ἀνείρηται, ne serait qu'un pléonisme, puisque Protée n'aurait point encore parlé.

424. Ἰδῃσθε. Ancienne variante, ἰδῃαι. Virgile, dans son imitation du passage, a mis *videris* au singulier; mais son Aristée sera seul, tandis que Ménélas aura trois compagnons. Le pluriel, chez Homère, est donc préférable. Voyez plus haut la note du vers 408.

422. Καὶ τότε δῇ. Idothée ne veut pas que Ménélas se trompe sur ses prescriptions, et voilà pourquoi elle dit, *eh bien donc alors*. Ces mots, grammaticalement superflus, précisent sa pensée, et en font ressortir toute l'importance. — Σχέσθαι, *abstinere*, c'est-à-dire *desistite* : cessez. Les verbes qui marquent l'idée de cesser ou de faire cesser se construisent avec le génitif. Voyez la note sur αὐτῆς σχοιάτ(α), *Iliade*, II, 97-98. En latin même, Horace

a dit, *Odes*, II, IX, 47-48 : *desine... querelarum*. — Λῦσαι, *solvite*, déliez.

423. Εἶρεσθαι doit être rendu par le singulier, car c'est Ménélas seul qui parlera : *interroga*, interroge.

426. Ἐν ψαμάθοισιν doit être pris au propre : sur les sables du rivage. On tirait les navires hors de la mer, dès qu'on avait à séjourner pendant quelque temps sur la côte.

427. Κραδίη πόρφυρε. Ménélas compare son cœur à une mer dont les flots s'agitent. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et V) ἐν βάθει τῆς διανοίας διανοεῖτο, ἐκινεῖτο, ἐταράσσεται, ὅπου συμβαίνει ἐπὶ τῶν ὑδάτων ἃ ἐκ βάθους κινούμενα μεταίνετα. On a vu la même expression dans l'*Iliade*, XXI, 551.

428. Ἐπὶ νῆα... ἡδὲ θάλασσαν. Il n'y a point d'hygiène, puisque le navire de Ménélas est sur le sable du rivage, et non dans la mer.

432. Καὶ τότε δῇ. Cette expression, comme plus haut vers 422, doit être prise pour autre chose qu'une banale formule. Ménélas précise l'instant.

434. Πᾶσαν ἐπ' ἰθύν, *ad omnem impetum*, pour toute entreprise audacieuse. *Scholies* B, E et Q : ὁρμῇ, πρᾶξιν. On a vu la même expression dans l'*Iliade*, VI, 79.

Τόφρα δ' ἄρ' ἤγ' ὑποδῦσα θαλάσσης εὐρέα κόλπον, 435
 τέσσαρα φωκῶν ἐκ πόντου δέρματ' ἔνεικεν·
 πάντα δ' ἔσαν νεόδάρτα· δόλον δ' ἐπεμήδετο πατρί.
 Εὐνὰς δ' ἐν ψαμάθοισι διαγλάψας' ἀλήσιν
 ἦστο μένουσ'· ἡμεῖς δὲ μάλα σχεδὸν ἤλθομεν αὐτῆς·
 ἐξείτης δ' εὐνησε, βάλεν δ' ἐπὶ δέρμα ἐκάστω. 440
 Ἔνθα κεν αἰνότατος λόχος ἔπλετο· τεῖρε γὰρ αἰνῶς
 φωκῶν ἀλιοτρεφῶν ὀλοώτατος ὁδμή.
 Τίς γάρ κ' εἰναλίῳ παρὰ κήτει κοιμηθείη;
 Ἄλλ' αὐτὴ ἐσάωσε, καὶ ἐφράσατο μέγ' ὄνειαρ·
 ἀμβροσίην ὑπὸ ῥίνα ἐκάστω θῆκε φέρουσα, 445

437. Νεόδарт. Si les peaux avaient été sèches, elles ne se seraient pas bien adaptées aux membres de Ménélas et de ses trois hommes, et Protée se serait aperçu de la ruse. *Scholies E* : τὰ γὰρ ξηρὰ οὐ συναρμόζονται τοῖς σώμασιν. *Scholies P* et *Q* : πιθανῶς, ὑπὲρ τοῦ φαντασίαν ζώντων παρῆεν. — Δ(ε) est explicatif, et il équivaut à γάρ. Sans cela, la réflexion serait inutile. Idothée veut que l'illusion soit complète, et voilà pourquoi elle apporte des peaux fraîches.

438. Εὐνὰς... διαγλάψας(α), ayant creusé des lits : ayant fait des creux où l'on pouvait se coucher. La prétendue leçon διαγλύψας(α) n'est qu'une glose, la substitution du mot vulgaire au mot antique. L'adjectif γλαφυρός prouve que la forme primitive du verbe est διαγλάφω, et non διαγλύφω.

440. Εὐνησε, sous-entendu ἡμᾶς : elle nous fit coucher. Ménélas et ses compagnons se mettent à plat ventre, à la manière des phoques. La traduction *nos collocavit* est tout à fait insuffisante, puisque Homère dit comment les pseudo-phoques sont placés.

441. Ἔνθα κεν αἰνότατος, *vulgo* καὶ θὶ δὴ οἰνότατος. Didyme (*Scholies H, P* et *Q*) : αἱ πλείους, ἐνθα κεν αἰνότατος, ὥς τὸ ἐνθα καὶ λοιγὸς ἔην (*Iliade*, VIII, 130). ἀντὶ τοῦ δυσχερεστατος. Nous employons souvent nous-mêmes notre mot terrible dans un sens très-adouci ; et l'on pourrait rendre ici αἰνότατος par terriblement désagréable.

442. Ὀλοώτατος : est ici pour ὀλωτάτη,

comme πικρόν, au vers 406, est pour πικρήν. Didyme (*Scholies P*) : ὁμοιον τῷ κλυτός Ἀμφιτρίτη (V, 422), καὶ θερμός αὐτῇ (*Hymne à Mercure*, vers 110), καὶ κλυτός Ἰπποδάμεια (*Iliade*, II, 742). Aux exemples poétiques cités par Didyme on peut ajouter πρώτιστον ὀπωπὴν (*Hymne à Ceïre*, vers 157). On se rappelle qu'Homère dit ἰφθίμη aussi bien que ἰφθίμος, et qu'il dit toujours ἀθανάτη au féminin. Il est évident que les adjectifs en ος, simples ou composés, ont eu durant des siècles les deux terminaisons féminines à volonté, ou peu s'en faut. Thucydide, dont la diction est pleine d'archaïsmes, fait lui-même de ἀπορώτατος un féminin, V, 110 : ἀπορώτατος ἡ λῆψις. — Je remarque, à propos de l'hyperbole ὀλοώτατος ὁδμή, que nous abusons de l'adjectif *mortel*, plus encore que de l'adjectif *terrible*. Nous ne dirions pas, une *très-mortelle odeur* ; mais nous dirions très-bien, une *puanteur vraiment mortelle*, ce qui est l'exact équivalent de l'expression même d'Homère.

445. Ἀμβροσίην, un divin parfum. Il ne s'agit point de l'ambroisie proprement dite. Didyme (*Scholies V*) : νῦν τὸ θεῖον καὶ εὐώδες ἔλαιον. C'est avec une huile nommée aussi ἀμβροσίη que Junon se parfume (*Iliade*, XIV, 170), quand elle fait sa toilette avant d'aller trouver Jupiter sur l'Ida. Quelques anciens expliquaient les vers 445-446 par une allégorie. *Scholies E* : ἀλληγορικῶς ἀμβροσίην τὴν εὐελπίστιαν τοῦ ἀποτελεσματος. ὑπέμενε γὰρ τὴν ἐνσωθίαν δια τὸ μέλλειν κατορθῶσαι

ἡδὺ μάλα πνέουσιν, ὄλεσσε δὲ κήτεος ὀδμήν.

Πᾶσαν δ' ἡοίην μένομεν τετληότι θυμῷ·

φῶκαι δ' ἐξ ἁλὸς ἦλθον ἀολλέες. Αἱ μὲν ἔπειτα

ἐξῆς εὐνάζοντο παρὰ ῥηγμῖνι θαλάσσης·

ἔνδιος δ' ὁ γέρων ἦλθ' ἐξ ἁλὸς, εὖρε δὲ φώκας

450

ζατρεφείας· πάσας δ' ἄρ' ἐπώχετο, λέκτο δ' ἀριθμόν.

Ἐν δ' ἡμέας πρώτους λέγε κήτεσιν, οὐδὲ τι θυμῷ

ὥτισθι δόλον εἶναι· ἔπειτα δὲ λέκτο καὶ αὐτός.

Ἡμεῖς δὲ ἰάχοντες ἐπεσσύμεθ', ἀμφὶ δὲ χεῖρας

βάλλομεν· οὐδ' ὁ γέρων δολίης ἐπελήθετο τέχνης·

455

τὸ ἑαυτοῦ συμφέρον. Mais la phrase ne se prête point à cette explication. Tout y est matériel. Une espérance n'entrera jamais au cœur par les narines.

446. Ὀλεσσε, tua, c'est-à-dire rendit insensible.

447. Ἡοίην, sous-entendu ὥρην : le temps du matin ; la matinée. Didyme (*Scholies* B, E, H, P et Q) : τὸν ἑωθινὸν καιρὸν τὸν ἀπὸ πρώτης ὥρας ἕως ἑκτης λέγει ἡοίην. Eustathe : ἡοίαν δὲ λέγει τὴν ἀπὸ πρώτας ἕως ἑκτης ὥρας ἡμέραν. ὁμοίως τῷ. Ὅφρα μὲν ἡὼς ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἤμαρ. ταῦτά γάρ ἐκεί τὸ ἡὼς καὶ ἐνταῦθα τὸ ἡοίη. Voyez l'explication d'Aristarque, dans la note sur le vers cité par Eustathe, *Iliade*, VIII, 66. — Μένομεν est à l'imparfait : nous attendions ; nous attendîmes. — Τετληότι θυμῷ, d'un cœur endurant, c'est-à-dire avec une patience extrême.

450. Ἐνδιος, *meridianus*, au milieu du jour. On a vu le pluriel ἐνδιοὶ dans le même sens que μεσημβρινοί, *Iliade*, XI, 726. Le mot ἐνδιος se rattache, selon Curtius, à la racine διF, sanscrit *div*, latin *dior*, comme διάλος, δέιλος, δηλος, *dios* et *dias*. Il exprime donc le moment où la lumière du jour est dans son plus grand éclat. Les prétendues variantes εὐδιος et ἐνδειος ne sont que des fautes de copistes alexandrins. Virgile a très-exactement paraphrasé ἐνδιος : *medium sol igneus orbem hauserat* (*Géorgiques*, IV, 426-427).

451. Ἐπώχετο, *obibat*, il parcourait, c'est-à-dire il passa en revue. Voyez plus haut ἐπιστίν (*obibat*), vers 411. — Comme Proïte va constater le nombre exact de ses

phoques, il s'ensuit que les quatre peaux dont Idothée avait affublé Ménéas et ses trois compagnons étaient celles de quatre phoques du troupeau paternel, qu'elle avait tués et écorchés depuis le dernier recensement, c'est-à-dire depuis la veille. Voilà pourquoi elles sont toutes fraîches. — Λέκτο δ' ἀριθμόν, et il ramassait le compte : et il compta le troupeau tout entier. Au vers suivant, le mot λέγε équivalant donc à ἡριθμει, il comptait ou il compta ; mais, au vers 453, λέκτο signifie il se coucha : c'est le sens primitif de λέγομαι, littéralement *se disposer*, s'arranger. Aristarque (*Scholies* P et Q) : ὅτι τῇ αὐτῇ λέξει παραλλήλως οὐκ ἐπὶ τοῦ αὐτοῦ σημαίνοντος καίχρηται. Ajoutez, en tête de cette remarque, ἡ διπλή, le nom du signe qui la précédait dans le commentaire d'Aristarque et chez Aristonicus.

452. Ἡμέας, dissyllabe par synizèse.

453. Ὡτισθι α pour sujet Πρωτεύς sous-entendu.

454. Ἡμεῖς 3^e ἰάχοντες. Ancienne variante, ἡμεῖς δ' αἰψ' ἰάχοντες. Ce n'est qu'une correction de métricien ignorant. Les hiatus sont fréquents chez Homère entre les mots ἰάχῃ, ἰάχῳ et la voyelle qui les précède, ces mots ayant eu le digamma. Quant à δέ, sa quantité est *ad libitum* à cette place. Aristarque avait laissé l'hiatus.

454-455. Ἀμφὶ δὲ χεῖρας βάλλομεν. Ajoutez, αὐτῷ.

455. Ὁ γέρων, *ille senex*, l'adroit vieillard. En négligeant la valeur du prétendu article, on affaiblit incontestablement la diction d'Homère. Voyez plus haut, vers 414, la note sur τοῖο γέροντος.

ἀλλ' ἤτοι πρῶτιστα λέων γένετ' ἠϋγένης,
 αὐτὰρ ἔπειτα δράκων, καὶ πάρδαλις, ἥδ' ἐ μέγας σῦς·
 γίγνετο δ' ὕγρὸν ὕδωρ, καὶ δένδρεον ὕψιπέττηλον.
 Ἡμεῖς δ' ἀστεμφέως ἔχομεν τετληότι θυμῷ.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἀνίαξ' ὁ γέρων ὀλοφώϊα εἰδῶς, 460
 καὶ τότε δὴ μ' ἐπέεσσιν ἀνειρόμενος προσέειπεν·
 Τίς νύ τοι, Ἄτρεός υἱέ, θεῶν συμφράσσατο βουλὰς,
 ὄφρα μ' ἔλοις ἀέκοντα λοχησάμενος; Τέο σε χρή;
 Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειδόμενος προσέειπον·
 Οἴσθα, γέρον (τί με ταῦτα παρατροπέων ἔρεεῖνεις;), 465
 ὥς δὴ δὴθ' ἐνὶ νήσῳ ἐρύκομαι, οὐδέ τι τέκμωρ

467. Πάρδαλις, *vulgo* κόρδαλις. Voyez dans l'*Iliade*, pour ce qui concerne l'orthographe de ce mot, les notes XIII, 403 et XXI, 577. — Σῦς, c'est-à-dire σῦς ἄγριος : sanglier. Un porc n'aurait rien eu d'effrayant.

468. Ὑγρὸν ὕδωρ, eau qui coule. L'épithète a son importance, comme le prouve la paraphrase de Virgile, *in aquas tenues dilapsus*. Ce n'est pas une eau dormante, puisque Protée cherche à s'échapper.

469. Ἔχομεν est à l'imparfait, et il faut sous-entendre αὐτόν. — Τετληότι θυμῷ. Voyez plus haut, vers 447, la note sur cette expression. Ménélas et ses compagnons sentent qu'ils tiennent toujours la personne de Protée, et ils voient que ses métamorphoses ne sont que des prestiges : aussi attendent-ils avec patience que le vieillard se lasse de lutter sans résultat. — Les enstatiques demandaient comment on avait pu retenir un lion, un léopard, etc., sans courir risque de la vie. Les lytiques répondaient que ces bêtes féroces n'avaient de redoutable que leur aspect, puisqu'elles n'avaient aucune réalité. *Scholies* V : οὐκ ἀληθῶς μετέβαλεν, ἀλλὰ φαντασίαν ἐποίει τέχνη μαγικῇ. *Scholies* P et Q : οὐκ ἀληθῶς, ἀλλὰ κατὰ φαντασίαν.

460. Ὁ γέρων. Voyez plus haut la note du vers 456. — Ὀλοφώϊα. Voyez plus haut, vers 411, la note sur ce mot.

461. Καὶ τότε δὴ. Voyez plus haut les notes des vers 422 et 462. — Ἀνειρόμενος. Ancienne variante, ἀμειδόμενος. Cette leçon était détestable, car Ménélas n'a pas encore parlé. Ce n'est primitivement qu'un

lapsus de scribe, reproduit de copie en copie avec une déplorable fidélité.

462. Τοι.... συμφράσσατο βουλὰς, *tecum meditatus est consilia*, s'est concerté avec toi. Au lieu de βουλὰς, quelques anciens écrivaient βουλῇ, qui ne change rien au sens. Nous laissons le pluriel, comme dans les passages analogues de l'*Iliade*, I, 537 et 540, dont le dernier est un vers presque semblable à celui-ci.

465. Με dépend tout à la fois de παρατροπέων et de ἐρεεῖνεις. — Με.... παρατροπέων, en me faisant faire fausse route, c'est-à-dire en cherchant à m'abuser. Les exemples homériques du verbe παρατρέπω ne laissent guère de doute sur le sens de παρατροπέων, qui est un ἀπαξ εἰρημένον. Le contexte à lui seul suffirait pour montrer qu'il s'agit d'une ruse. — Quelques-uns prennent παρατροπέων comme intransitif : en déviant, c'est-à-dire par un faux-fuyant, par dissimulation. La pensée reste au fond toujours la même ; mais il vaut mieux donner un complément au participe. — Ἐρεεῖνεις, *vulgo* ἀγορεύεις. Didyme (*Scholies* P) : Ἀρίσταρχος ἐρεεῖνεις γράφει, οὐκ ἀγορεύεις. La leçon d'Aristarque est bien préférable à la vulgate, par la netteté et la précision ; cependant Bekker, Dindorf et Hayman ont conservé ἀγορεύεις, qui est bien banal, et qu'on a le droit de trouver bizarre, appliqué en somme à un discours de deux vers.

466-470. Ὡς δὴ δὴθ' ἐνὶ νήσῳ.... Voyez plus haut les vers 373-374 et 379-381, et les notes sur ces cinq vers, ici reproduits *mutatis mutandis*. Mais la con-

εὔρέμεναι δύναμαι, μινύθει δέ μοι ἔνδοθεν ἦτορ.
 Ἄλλα σύ πέρ μοι εἶπε (θεοὶ δέ τε πάντα ἴσασιν)
 ὅστις μ' ἀθανάτων πεδά καὶ ἔδῃσε κελεύθου,
 νόστον θ', ὡς ἐπὶ πόντον ἐλεύσομαι ἰχθυόεντα.

470

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειδόμενος προσέειπεν·
 Ἄλλα μάλ' ὠφελLES Δι' τ' ἄλλοισιν τε θεοῖσιν
 ῥέξας ἱερὰ κάλ' ἀναβαινέμεν, ὄφρα τάχιστα
 σὴν ἐς πατρίδ' ἴκοιο, πλέων ἐπὶ οἶνοπα πόντον.
 Οὐ γάρ τοι πρὶν μοῖρα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι
 οἶκον εὐκτίμενον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν,
 πρὶν γ' ὅτ' ἂν Αἰγύπτιοιο, Διυπετέος ποταμοῖο,

475

jonction ὡς, au vers 373, signifie *en effet*, et commence une phrase, tandis qu'au vers 466 elle signifie *que* et se lie à ἴσθαι. Didyme (*Scholias* P, Q et T) : τὸ ἐξῆς, οἶσθα ὡς ἐξ ἔθθα ἐν νήσῳ ἐρύχομαι, τὰ δὲ ἄλλα διὰ μέσου.

473. Ἄλλά, eh bien donc. Au fond, la conjonction a son sens ordinaire; mais il y a toute une série d'idées sous-entendues. L'expression française *eh bien donc* rend visibles ces idées. Protée dit en un seul mot ceci, ou quelque chose d'à peu près semblable : « Je ne m'obstine point, mais je vais te satisfaire; et voici la réponse à ta question. » Les ellipses de ce genre sont fréquentes chez Homère. Didyme (*Scholias* P et Q) : Ὀμηρικὸν τὸ ἀπὸ συνδέσμου ἀρχεσθαι. — Ὀφέλλες, tu devais : c'était une dette pour toi. Voyez χρῆσις ὀφέλλεται, III, 367. Il faut sous-entendre évidemment : et cette dette, tu ne l'as point payée.

473. Ῥέξας... ἀναβαινέμεν, de t'embarquer après avoir fait, c'est-à-dire de faire avant de t'embarquer. Nicanor (*Scholias* P) dit qu'on doit mettre une virgule après καλ(ά), pour la clarté du sens : βραχὺ διασταλτέον πρὸς τὸ καλ(ά), διὰ τὸ σαφέστερον. De cette façon, il faudrait aussi en avoir mis une après ὠφέλλες. Mais ce luxe de ponctuation paraît inutile.

476-477. Πρὶν.... πρὶν γ(ε), pléonisme fréquent chez Homère. Voyez la note des vers I, 97-98 de l'*Iliade*.

476. Εὐκτίμενον. Ancienne variante, ἐς ὑφόρον. Bekker et Hayman ont adopté cette leçon, qui n'est probablement qu'une

correction de quelque grammairien amoureux de la régularité absolue. D'ailleurs je n'ai pas besoin de remarquer qu'il y a hystérologie; car Ménélas sera dans sa patrie avant d'entrer dans sa maison.

477. Αἰγύπτιοιο. Homère ne connaît le Nil que sous le nom vague d'Égyptus, c'est-à-dire fleuve d'Égypte. Cette ignorance du vrai nom du fleuve confirme ce que nous avons dit, à propos du vers 355, sur le peu d'exactitude et de précision des renseignements d'après lesquels Homère a parlé de l'Égypte et des Égyptiens. Aristarque (*Scholias* H, M, P, Q et T) avait fait observer que plus tard, quand il y eut des relations commerciales entre la Grèce et l'Égypte, les auteurs grecs dirent tous jours *le Nil*, et non plus *l'Égyptus* : (ἡ διπλή,) ὅτι τὸν Νεῖλον Αἰγυπτίων ὀνομάζει. ὁ δὲ Ἡσίοδος, ὡς ὦν νεώτερος, Νεῖλον αὐτὸν οἶδεν ἔδῃ καλούμενον. Il est probable qu'Hésiode n'était pas le seul auteur qu'Aristarque eût cité comme sachant, longtemps avant Hérodote, le vrai nom du fleuve d'Égypte. Eschyle, qui était déjà célèbre quand Hérodote n'était pas encore né, nomme le Nil plusieurs fois, dans le *Prométhée*, dans les *Perses* et dans les *Suppliants*, et il ne l'appelle jamais Égyptus. D'autres poètes, antérieurs à Eschyle, avaient fait de même : ainsi l'auteur de l'épopée cyclique intitulée *Danaïde*, poème d'où Eschyle avait précisément tiré la matière de la trilogie tragique dont les *Suppliants* faisaient partie. C'est ce que prouve l'unique fragment de la *Danaïde* qui nous ait été conservé. Clément d'A-

αὔτις ὕδωρ ἔλθης, ῥέξης θ' ἱερὰς ἐκατόμβας
ἀθανάτοισι θεοῖσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν·

καὶ τότε τοὶ δώσουσιν ὁδὸν θεοὶ, ἣν σὺ μενοινᾷς.

480

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,
οὔνεκά μ' αὔτις ἄνωγεν ἐπ' ἡεροειδέα πόντον
Αἴγυπτόνδ' ἰέναι, δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλήν τε.

Ἀλλὰ καὶ ὥς μιν ἔπεσσιν ἀμειβόμενος προσέειπεν·

Ταῦτα μὲν οὕτω δὴ τελέω, γέρον, ὥς σὺ κελεύεις.

485

Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,

alexandrie, *Stromates*, IV, p. 618 : τὰ θεμια λέγει καὶ ὁ τὴν Δαναΐδα πεποιηκώς ἐπὶ τῶν Δαναοῦ θυγατέρων ὧδε· Καὶ τότε ἄρ' ὠπλίζοντο βοῶς Δαναοῖο θυγατρὸς, Πρῶσθεν εὐρρεῖος ποταμοῦ Νεῖλοιο ἀνακτορ. καὶ τὰ ἐξῆς. L'auteur de la *Danaïde* vivait probablement dans le septième siècle, c'est-à-dire à l'époque où les Grecs commencent à bien connaître l'Égypte. Le nom de ce poète paraît avoir été ignoré des Alexandrins eux-mêmes; car Harpocraton, qui invoque son autorité à propos du mot αὐτόχθονες, le désigne par la même périphrase que devait plus tard employer Clément : ὁ τὴν Δαναΐδα πεποιηκώς. Cette circonstance atteste la haute antiquité de la *Danaïde*; et c'est à peine si l'on pourrait faire descendre la date de cette épopée jusqu'au siècle de Solon et de Pisistrate, temps où le cycle poétique était déjà complet, et où l'épopée avait à peu près disparu, remplacée par l'épique et par la poésie lyrique. — Διπτερός ποταμοῖο, fleuve tombé de Jupiter, c'est-à-dire descendu du haut des airs. Il faut prendre l'expression dans son sens matériel. Homère suppose que l'Égyptus, comme la plupart des grands fleuves, a sa source dans des montagnes dont le sommet dépasse la région des nuages. Voyez dans l'*Iliade*, XVI, 474, la note sur Διπτερός.

483. Αἴγυπτόνδ(ε), en Égypte. C'est la contrée, et non plus le fleuve, que désigne Ménélas. Cependant on peut entendre Αἴγυπτόνδ(ε) du fleuve Égyptus, car ποταμόνδ(ε) se trouve chez Homère. Des deux façons le sens est le même, puisque c'est en rentrant dans les eaux de l'Égyptus que Ménélas rentrera en Égypte. — Δολιχὴν ὁδὸν ἀργαλήν τε. Cette expression, qui

est parfaitement juste au vers 393, où il s'agit du voyage d'Égypte en Grèce, est pour le moins bizarre, appliquée à une navigation d'un ou deux jours. Mais tout s'explique, si Homère croit que le Nil n'a qu'une seule embouchure. Son fle de Pharo n'est pas à vingt lieues de la côte; mais la côte est très-étendue, et la suivre jusqu'à l'embouchure du fleuve peut être considéré comme une route longue et pénible. S'il s'agissait de remonter le fleuve jusqu'à Memphis seulement, Homère serait dans la réalité; mais Ménélas n'aura autre chose à faire que de retrouver les eaux du fleuve, et de sacrifier aux dieux sur un de ses bords (vers 477-479). — Notons donc aussi le vers 483 parmi les preuves les plus caractéristiques de l'ignorance d'Homère en ce qui concerne la vraie géographie de l'Égypte.

484. Ὡς μιν ἔπεσσιν. Ancienne variante, ὥς μῦθοισιν.

485. Τελέω est au futur : *perficiam*, j'accomplirai. Quelques anciens regardaient τελέω comme un présent pris au sens du futur. *Scholias* E : ἐνεστώς ἀντὶ μέλλοντος. Mais cette doctrine n'est point exacte, bien qu'on dise souvent, dans toutes les langues, *je fais* pour *je vais faire*. Homère n'emploie jamais la forme τελέσω, et il se sert de τελέω dans des phrases où il est impossible d'y voir autre chose qu'un futur : ainsi au vers XXIII, 20 de l'*Iliade*. Voyez aussi le vers 180 du même chant XXIII, et la note sur ce vers.

486. Κατάλεξον. Ancienne variante, ἀγόρευσον. Nous laissons le vers tel qu'on l'a vu plusieurs fois dans l'*Iliade*, et tel qu'il est dans l'*Odyssée*, I, 169, 206 et ailleurs.

ἥ πάντες σὺν νηυσὶν ἀπήμονες ἦλθον Ἀχαιοί,
οὓς Νέστωρ καὶ ἐγὼ λίπομεν Τροίηθεν ἰόντες,
ἥε τις ὦλετ' ὀλέθρῳ ἀδευκέϊ ἧς ἐπὶ νηὸς,
ἥε φίλων ἐν χερσίν, ἐπεὶ πόλεμον τολύπευσεν.

490

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·
Ἄτρεϊδῃ, τί με ταῦτα διείρεαι; Οὐδέ τί σε χρὴ
ἰδμεναι, οὐδὲ δαῖναι ἐμὸν νόον· οὐδέ σέ φημι
δὴν ἀκλαυτον ἔσεσθαι, ἐπὴν εὖ πάντα πύθῃαι.

Πολλοὶ μὲν γὰρ τῶνγε δάμεν, πολλοὶ δὲ λίποντο·
ἀρχοὶ δ' αὖ δύο μούνοι Ἀχαιῶν χαλκοχιτώνων
ἐν νόστῳ ἀπόλοντο· μάχῃ δέ τε καὶ σὺ παρῆσθα.

495

487. "H. Ancienne variante, ἦ. Avec cette leçon, il fallait un point après κατά-λειπον, et la phrase était une interrogation directe. Nicanor (*Scholies* Q) : ταῦτα ἀπ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγνωστέον, ἵν' ὁ πρότερος σύνδεσμος ἀντὶ τοῦ ἄρα διαπορητικοῦ κέηται· ἢ συναπτέον, ἵνα ὁ ἦ σύνδεσμος ἀντὶ τοῦ συναπτικοῦ κέηται τοῦ εἰ. On voit, d'après cette note, que la leçon εἰ, reprise par Hayman, ne peut être considérée que tout au plus comme une glose. C'est probablement une faute d'iotacisme. Dans l'interrogation indirecte, le premier ἦ équivalait à εἰ, ou, pour parler exactement, il suppose l'ellipse de πότερον quand c'est une alternative, ou celle de εἰ quand les termes de l'interrogation sont plus de deux, ce qui est ici le cas. — Ἦλθον, sont venus, c'est-à-dire sont revenus. Le verbe latin *venire* est pris aussi quelquefois dans le sens de *redire*.

489. Ἀδευκέϊ, sans douceur, c'est-à-dire âpre, funeste. L'expression de Virgile, *funera acerbo*, est l'exacte reproduction de ὀλέθρῳ ἀδευκέϊ. La traduction morte *ino-pinata* suppose que l'adjectif ἀδευκής vient de ἀ privatif et δοκέω. L'exemple φῆμιν ἀδευκέα, VI, 273, prouve que cette étymologie est fautive, car il est impossible de le traduire par *famam inopinatam*; et ceux-là même qui mettent ici morte *ino-pinata* mettent là *famam amarum*. Voyez l'Homère-Didot. Le sens de l'adjectif est identique dans les deux passages. Il est vrai que les anciens n'étaient point d'accord sur l'origine de ἀδευκής, ni par conséquent sur sa signification; mais la plupart le fai-

saient venir de ἀ et δεῦκος, pour γλεῦκος. *Scholies* B et E : ἀδευκέϊ.... ἢ πικρῶ, ἐκ τοῦ ἀ στερητικοῦ μορίου, καὶ τοῦ γλεῦ-κους. *Scholies* B, VI, 273 : ἀδευκέα· ἀπὸ τοῦ γλεῦκος· ἀγλευνκέα καὶ ἀδευκέα. *Scholies* H et Q, même vers : ἀπὸ τοῦ δεῦκος. ἀδευκέα οὖν τὴν πικρὰν καὶ δεῦκος μὴ ἔχουσιν. La grammaire comparative confirme cette explication. Rapproches γλυκύς et *dulcis*. — Curtius dit que les aristarchiens n'ont probablement pas connu δεῦκος, forme étolienne de γλεῦκος. La dernière note que je viens de transcrire, et qui est certainement de Didyme, ne justifie point cette assertion; mais ce qui est vrai, c'est qu'ils ont interprété ἀδευκής de plusieurs manières : par δοκέω, par δεύκω (δέχομαι), par δεύκω (βλέπω), par ἀπευκής, par δεῦκος, et peut-être d'autre façon encore.

488. Νέστωρ καὶ ἐγὼ. Voyez les vers III, 276-277.

490. Ἦε φίλων.... Voyez I, 238 et la note sur ce vers et celui qui le précède.

494. Ἐπὴν εὖ. Ancienne variante, ἐπεὶ x' εὖ.

495. Δάμεν, *domiti sunt*, ont été abattus : ont péri. Dans la vulgate antique, il y avait θάνον, glose qui s'était substituée au mot figuré. Didyme (*Scholies* H) : δάμεν· οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. αἱ κοινότεραι, θάνον.

496. Ἀρχοί.... δύο. Ces deux chefs, on va le voir par le récit de Protée, sont Ajax le Locrien et Agamemnon.

497. Ἐν νόστῳ. D'après la tradition d'Homère, c'est dans la maison d'Égisthe

Εἷς δ' ἔτι που ζωὸς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ.
 Αἶας μὲν μετὰ νηυσὶ δάμη δολιχηρέτμοισιν.
 Γυρῆσιν μιν πρῶτα Ποσειδάων ἐπέλασσε,
 πέτρησιν μεγάλῃσι, καὶ ἐξεσάωσε θαλάσσης·

500

qu'Agamemnon a été tué, et cette maison était située loin de Mycènes. Voyez plus bas, vers 517-518. Voilà comment Protée peut dire qu'il a péri durant le retour. Il n'était encore qu'à la frontière de son royaume, et il n'est point rentré dans le palais de ses pères. Didyme (*Scholies* E, Q et T) : ἀμφοτέρους δὲ ἐν νόστῳ ἀπολίσθαι φησὶ, παρόσον καὶ Ἀγαμέμνων ἀγροῦ ἐπ' ἰσχυρῆς ἀπώλετο, οὐ φθάσας οἰκαδὲ ἀνελθεῖν καὶ τοὺς φίλους ἰδεῖν καὶ συγγενεῖς. διὰ καὶ ἐν νόστῳ ἀπώλετο, ἥτοι ἅμα τῷ νοστήσει. *Scholies* H et V : καὶ γὰρ αὐτὸς οὐδέπω εἰς τὴν αὐτοῦ παρῆν οικίαν. Cette dernière note n'est qu'un résumé de la précédente. — Μάχη. Il ne s'agit point de tel ou tel combat particulier, mais de la guerre de Troie où tant de Grecs ont péri. Protée dit à Ménélas : « D'ailleurs tu étais là quand on se battait ; » mais c'est comme s'il lui avait dit : « Quant à ceux qui ont péri durant le siège, ou qui ont survécu à tant de combats, je n'ai nul besoin de te parler d'eux, puisque je ne dirais rien que tu ne saches comme témoin oculaire. » Bothe pense que la vraie leçon est μάχης, c'est-à-dire μάχαις, et non μάχη. Le pluriel serait en effet un plus exact équivalent de πολέμῳ. Mais Homère réunit si souvent les mots πόλεμος et μάχη, qu'on ne doit guère s'étonner qu'il les regarde comme synonymes. La correction est donc inutile ; et Didyme (*Scholies* H) donne μάχη, comme tous les manuscrits sans exception aucune. — Le critique alexandrin remarque, à propos de la phrase de Protée, qu'elle n'est pas uniquement à l'adresse de Ménélas, et que c'est une sorte de renvoi aux événements racontés dans l'*Iliade*, renvoi fait par le poète lui-même : τὸ μάχη δέ τε καὶ οὐ παρῆσθα τάχα ὁ Πρωτεύς φησι πρὸς Μενέλαον. ὁ δ' Ὀμηρος πρὸς τὸν ἀκροατὴν, ἐδιδάχθης, φησὶν, ἐν τῇ Ἰλιάδι τίνες ἀπώλοντο, καὶ διὰ τοῦτο οὐδὲ θέλει αὐτοὺς πάλιν ἀναριθμεῖν. Cette remarque est un argument dirigé contre les chorisontes. — Παρῆσθα. Ancienne variante, παρῆας. Homère emploie ἡ

pour ἦν, mais il n'y a pas d'exemple de la seconde personne ἡας. On a donc eu raison de rejeter ici la forme παρῆας.

498. Εἷς, unus, un seul (des trois chefs). Celui-là est Ulysse.

499. Αἶας. C'est le fils d'Oïlée, Ajax le Locrien. Le grand Ajax s'était donné la mort en Troade, après ce qu'on appelle le jugement des armes. — Μετὰ νηυσί, comme plus loin ἐν νηυσί, vers 513, équivalent à ἐν τῷ πλεῖν : durant la navigation. On ne peut pas traduire μετὰ νηυσὶ δάμη par *périt avec ses vaisseaux*, puisque Ajax survivra au naufrage.

500. Γυρῆσιν. Les Gyres étaient un écueil voisin de l'île de Mycone, une des Cyclades ; et c'est la forme arrondie des crêtes de cet écueil qui lui avait fait donner le nom de Γυραί. Didyme (*Scholies* V) : πέτραις πλησίον Μυκόνου τῆς νήσου οὕτως καλουμέναις, ἐπεὶ εἰσι περιπεραί. Il ne faut point confondre les Gyres avec l'île de Gyare, voisine aussi de Mycone, et célèbre comme lieu d'exil au temps de Juvénal. — D'après la tradition suivie par Virgile, c'est au promontoire de Capharée qu'Ajax fit naufrage : « Euboicæ cautes ultorque Caphereus. » (*Énéide*, XI, 260.) C'est ce qui a fait croire à quelques-uns que les Gyres se trouvaient à la pointe de l'Eubée, et non dans les Cyclades. Mais ce n'est point Homère que Virgile a suivi, dans le récit de la mort du fils d'Oïlée, comme on peut le voir en comparant les vers I, 42-45 de l'*Énéide* avec ce qu'on va lire ; et son autorité n'a ici aucune valeur, puisque c'est à quelque Nostos cyclique qu'il a puisé, et non à l'*Odyssee*. — Μιν. Ancienne variante, μὲν. Cette leçon, longtemps conservée par les éditeurs, ôte à la phrase toute précision. — Ἐπέλασσε est pris en bonne part, puisque le résultat de l'abordage est le salut d'Ajax. Neptune sauve le guerrier naufragé, en lui donnant le moyen de se réfugier sur les Gyres. — L'ancienne variante ἐδάμασσε est une mauvaise leçon, car elle exprime une idée en contradiction avec la fin de la phrase : καὶ ἐξεσάωσε θαλάσσης.

καί νύ κεν ἔκφυγε Κῆρα, καί ἐχθόμενός περ Ἀθήνη,
 εἰ μὴ ὑπερφίλον ἔπος ἔκβαλε καὶ μέγ' ἀάσθη·
 φῆ ῥ' ἀέκχρη θεῶν φυγέειν μέγα λαῖτμα θαλάσσης.
 Τοῦ δὲ Ποσειδάων μεγάλ' ἔκλυεν αὐδήσαντος· 505
 αὐτίχ' ἔπειτα τρῖαιναν ἑλὼν χερσὶ σπιβαρῆσιν
 ἤλασε Γυραῖν πέτρην, ἀπὸ δ' ἔσχισεν αὐτήν·
 καὶ τὸ μὲν αὐτόθι μείνε, τὸ δὲ τρύφος ἔμπεσε πόντῳ,
 τῷ ῥ' Αἴας τὸ πρῶτον ἐφεζόμενος μέγ' ἀάσθη·
 τὸν δ' ἐφόρει κατὰ πόντον ἀπείρονα κυμαίνοντα. 510
 Ὡς ὁ μὲν ἔνθ' ἀπόλωλεν, ἔπει πῖεν ἀλμυρὸν ὕδωρ.

502. Ἐχθόμενος.... Ἀθήνη. Ajax avait violé Cassandre; et c'est pour ce crime que Minerve cherchait à le faire périr, et que, selon la tradition des Νόστοι et de Virgile, elle le foudroya de sa propre main.

503. Μέγ' ἀάσθη, tomba dans une grande faute. Voyez les vers XVI, 686-687 de l'Iliade, où Homère commente pour ainsi dire cette expression.

505. Μεγάλ(α)... αὐδήσαντος, ayant prononcé des choses grandes, c'est-à-dire débitant ses fanfaronnades. Didyme (*Scholies* E, H, Q et T) : οὐκ ἔστι μέγ' ἀάσθη, ἀλλὰ μέγ' αὐδήσαντος, τούτῳστιν ὑπερήφανα εἰπόντος.

507. Γυραῖν πέτρην, la roche gyrréenne, c'est-à-dire celle des Gyres sur laquelle Ajax s'était réfugié. Cette expression prouve que Γυρῆσιν, au vers 500, est un vrai substantif, et que ce vers doit se terminer par une virgule, et que πέτρῃσιν est une apposition à Γυρῆσιν. Ceux qui ne mettent point de virgule après ἐπέλασαν doivent prendre Γυρῆσιν comme un équivalent de Γυραῖαις : les rochers Gyres, c'est-à-dire les rochers gyrréens. Les deux explications sont identiques au fond; mais il vaut mieux mettre une virgule, et faire de Γυρῆσιν le mot principal.

508. Τὸ μὲν, sous-entendu τρύφος : un des deux morceaux; une moitié de la roche. Le mot τρύφος est un ἀπαξ εἰρημέων, mais dont le sens n'est nullement douteux, vu le verbe auquel il se rattache. Didyme (*Scholies* E) : ἀπόκομμα. γίνεται δὲ ἐκ τοῦ θρύπτω, ἢ ἐκ τοῦ ἐτρύφον δευτέρου ἀορίστου. — Méiss. Ancienne variante, μίμνε.

509. Μέγ' ἀάσθη. Voyez plus haut la note du vers 503.

510. Τὸν δ' ἐφόρει, et il l'emportait : et il entraîna Ajax.

511. Ὡς ὁ μὲν.... Ce vers a été mis entre crochets par Wolf; et tous les éditeurs, à l'exception de Boissonade, de Bothe et de Hayman, l'ont condamné à leur tour. Mais on se trompe en disant qu'il avait été marqué de l'obel par Aristarque. Ce qui a donné lieu à cette erreur, c'est que l'on a mal compris la note d'Eustathe, du reste assez obscurément rédigée : τοῦτον δὲ τὸν στίχον φασὶν οἱ παλαιοὶ ἐν οὐδεμιᾷ ἐκδόσει εἶρεσθαι διὰ τὸ λίαν εὐτελεῖ. διὸ θαυμάζουσι, πῶς ἔλαθεν, Ἀρίσταρχον ὀβελίσαι αὐτόν. On a cru que πῶς ἔλαθεν se rapportait à l'absence du vers dans les textes qui avaient servi à constituer la vulgate antique. Mais la phrase signifie que les anciens, c'est-à-dire les Alexandrins, et ici spécialement Didyme, s'étonnent qu'Aristarque ait oublié d'obeliser le vers, qui leur paraît indigne de la gravité de Protée. C'est ce qui est manifeste par la note même de Didyme (*Scholies* H et P), dont celle d'Eustathe n'est qu'une copie altérée par une suite de transcriptions inintelligentes : ἐν οὐδεμιᾷ ἐφέρετο. καὶ λίαν γὰρ ἔστιν εὐτελής. θαυμάσαιμεν δ' ἐν πῶς παρέλαθε τὸν Ἀρίσταρχον ὀβελίσαι αὐτόν. Il ne faut pas prendre au pied de la lettre l'expression ἐν οὐδεμιᾷ. Aristarque n'a pas inventé le vers 511; il l'a pris ailleurs que dans les textes que Didyme avait encore sous les yeux, sans doute dans le texte des Panathénées, c'est-à-dire dans la vulgate des rhapsodes. On peut même dire

Σὸς δέ που ἔκφυγε Κῆρας ἀδελφεὸς ἡδ' ὑπάλυξεν
 ἐν νηυσὶ γλαφυρῇσι· σάωσε δὲ πότνια Ἥρη.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ τάχ' ἔμελλε Μαλειῶν ὄρος αἰπὺ
 ἵξεσθαι, τότε δὴ μιν ἀναρπάξασα θύελλα
 πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φέρεν μεγάλα στενάχοντα,
 ἄγρου ἐπ' ἐσχατιήν, ὅθι δώματα ναῖε Θυέστης
 τὸ πρὶν, ἀτάρ τότε ἔναϊε Θυεστιάδης Αἰγισθος.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ καὶ κεῖθεν ἐφαίνετο νόστος ἀπήμων,

515

qu'Aristarque a simplement laissé le vers à sa place, puisque cette vulgate était la base sur laquelle il travaillait. Que s'il ne l'a point obélisé, ce n'est ni par oubli ni par négligence aucune; et l'étonnement de Didyme à ce sujet prouve seulement que Didyme avait le goût plus dédaigneux qu'Aristarque, et qu'Aristarque sentait mieux que Didyme l'expressive naïveté de la diction d'Homère. Le vers est excellent de tout point; et le retrancher, c'est mutiler le récit, lui ôter sa conclusion, rompre la liaison des idées, en un mot faire tort au poète. Eustathe, qui développe longuement le sens de la qualification εὐτάλης appliquée au vers 511 par ceux qu'il nomme *les anciens*, dit que ἐπεὶ πῖεν ἀμυρόν ὕδωρ est une locution plaisante, et par conséquent tout à fait inconvenante dans la bouche de Protée. C'est une locution naturelle et juste, et qui appartient par là-même à tous les styles. Bothe : « Ludere « hoc dictum videtur homini, cum et alii « scriptores aqua haustos serio dixerint « πῖεν ὕδωρ. » N'y eût-il aucun exemple pour justifier Homère, nous serions encore en droit de dire qu'Eustathe s'est trompé. Protée constate un fait, et voilà tout. D'ailleurs le vers 511 n'est pas le seul de son genre qu'on trouve dans l'*Odyssée*. Nous verrons notamment, XIV, 137, une fin de récit exactement semblable à celle que l'on regarde ici comme une réflexion superflue : ὅς ὁ μὲν ἔνθ' ἀπλώεα. Il faut aussi une transition, ce semble, entre le récit de la mort d'Ajax et le récit de la mort d'Agamemnon; et la transition manque, si l'on supprime le vers 514. Bothe : « Opponitur « autem Ajax mersus Agamemnoni, qui ex « mari servatus domi periiit; quæ opposi- « tio μὲν et δὲ particulis de more indica- « tur. » Aussi Bothe blâme-t-il Wolf d'a-

voir mis le vers entre crochets : « Quare « nollem Wolfii sagacitatem tantum tri- « buisse Aristarcho, ut hæc uncis inclu- « deret. » On ne s'étonnera point de la forme de ce blâme, si l'on fait attention que Bothe n'a point connu la note de Didyme, qu'il s'est mépris sur le πῶς ἔλαθεν d'Eustathe, et qu'il a commencé par dire que le vers 511, qui manque dans un de nos manuscrits, manquait jadis dans tous, comme ayant été condamné par Aristarque : « Abest hic versus ab A 5, « aberatque olim a libris omniibus, ut quem « damnasset Aristarchus. » On sait d'ailleurs que Bothe aime à trouver Aristarque en défaut.

513. Ἐν νηυσί, sur les vaisseaux, c'est-à-dire pendant sa navigation. Voyez plus haut, vers 499, la note sur μετὰ νηυσί.

514. Μαλειῶν ὄρος αἰπύ. Voyez la note III, 287.

516. Μεγάλα. Ancienne variante, βαρέα.

517. Ἄγρου ἐπ' ἐσχατιήν, à l'extrême frontière du territoire (de Mycènes). C'était, d'après une tradition mentionnée par les commentateurs alexandrins, la côte voisine de l'île de Cythère. — ὅθι se rapporte à ἐσχατιήν, et non point à ἄγρου. Il ne s'agit pas du domaine héréditaire de Thyeste, il s'agit de l'emplacement de sa maison paternelle. Tous les exemples analogues confirment ce sens. Voyez plus loin, 563-564, πείρατα γαίης.... ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθυς. Voyez surtout, V, 238 et 489 : νῆσου ἐπ' ἐσχατιῇ; ὅθι δένδρεα, et ἄγρου ἐπ' ἐσχατιῇ, ὃ μὴ πάρα γείτονες ἄλλοι. Dans le dernier exemple même, ὃ ne va point avec ἄγρου : il est pour ἐν ᾧ τόπων, et il équivaut à ὅθι. Partout c'est à l'idée de situation que se lie le membre de phrase dépendant.

ἀψ δὲ θεοὶ οὖρον στρέψαν, καὶ οἶκαδ' ἵκοντο, 520
 ἥτοι ὁ μὲν χαίρων ἐπεβήσετο πατρίδος αἴης,
 καὶ κύνει ἀπτόμενος ἦν πατρίδα· πολλά δ' ἀπ' αὐτοῦ
 δάκρυα θερμὰ χέοντ', ἐπεὶ ἀσπασίως ἶδε γαῖαν.
 Τὸν δ' ἄρ' ἀπὸ σκοπιῆς εἶδε σκοπὸς, ὃν ῥα καθεῖσεν
 Αἰγισθος δολόμητις ἄγων, ὑπὸ δ' ἔσχετο μισθὸν 525
 χρουσοῦ δοῖα τάλαντα· φύλατσε δ' ὄγ' εἰς ἐνιαυτὸν,
 μὴ ἐλάβοι παριῶν, μνήσαιο δὲ θούριδος ἀλκῆς.
 Βῆ δ' ἵμεν ἀγγελέων πρὸς δώματα ποιμένι λαῶν.

520. Ἄψ δὲ θεοὶ οὖρον στρέψαν dépend aussi de δτε : et comme les dieux avaient tourné en arrière le vent favorable, c'est-à-dire et comme le vent contraire soufflait toujours. — Καὶ οἶκαδ' ἵκοντο, et (comme) ils avaient abordé chez eux, c'est-à-dire et comme ses compagnons et lui se trouvaient, en définitive, sur la terre natale. — Agamemnon aurait voulu doubler le cap Malée, et aborder sur le point de la côte le plus voisin de Mycènes ; mais cela était impossible. Il se résigne donc à débarquer ici, où il est déjà dans son royaume, et à faire une route plus longue qu'il ne l'avait espéré, pour se rendre de la mer à Mycènes. — En expliquant de cette façon le passage, on fait disparaître, ce semble, toutes les difficultés signalées par ceux qui prennent δτε, au vers 519, dans le sens de *lorsque*, et non de *puisque* ou de *comme* : interprétation qui oblige de prendre δέ, au vers 520, dans le sens de *alors*, ou à le regarder comme redondant. — Il est donc inutile de changer de place les vers 517-518, et de les faire descendre après le vers 520. Bothe et Bekker ont fait cette intervention ; mais personne n'a suivi leur exemple. Quant à ceux qui voudraient qu'on mit entre crochets les vers 517-518, il est inutile de démontrer combien ils sont dans leur tort, puisque, ces vers supprimés, la présence d'Égisthe au lieu du débarquement n'est plus qu'une circonstance fortuite et sans aucune raison plausible.

522. Κύει, comme προσκύει : *osculetatur*, il baisait, c'est-à-dire il baisa. Didyme (*Scholies* E) : ἀπτόμενος ἐφίλει. ἔθοις εἶχον οἱ ἀποδημοῦντες τῆς πατρίδος, ὅταν ἐνδημήσωσι, κυνεῖν αὐτὴν καὶ κατασπάλασθαι.

523. Χέοντ(ο). Avec les pluriels neutres, Homère met indifféremment le verbe au singulier ou au pluriel. Voyez le vers II, 135 de l'*Iliade*.

524. Σκοπός. On peut s'étonner qu'Égisthe ait eu l'idée de mettre un guetteur près de sa maison, comme s'il savait d'avance qu'Agamemnon débarquerait dans le voisinage ; et en effet, Égisthe n'a pas pu deviner qu'un vent contraire forcerait Agamemnon à débarquer aux extrêmes confins de la Mycénie. Mais Protée ne dit point que ce guetteur fût le seul qu'Égisthe eût aposté sur le littoral du pays. Soyons sûrs qu'Égisthe avait pris ses précautions pour être informé quand la flotte serait en vue, quelque point qu'Agamemnon eût choisi pour aborder. Il n'a pas besoin d'aller chercher sa victime du côté de Mycènes ; la Fortune lui met Agamemnon immédiatement sous la main, et il profite de la chance ; voilà tout.

526. Ὀγ(ε), cet homme : le guetteur. — Εἰς ἐνιαυτὸν, *in annum*, c'est-à-dire *toto anno*. Voyez plus bas le vers 595.

527. Λάβοι a pour sujet Ἀγαμέμνων sous-entendu. — Παριῶν. Ancienne variante, παρῶν. — Μνήσαιο δὲ θούριδος ἀλκῆς. Si Agamemnon pouvait arriver jusqu'à Mycènes, il apprendrait ce qui s'est passé en son absence ; il se souviendrait, comme dit Protée, de sa vaillance impétueuse, et il prendrait ses mesures pour avoir raison d'Égisthe. Mais il ne saura rien, et la mort prévient sa vengeance. Didyme (*Scholies* P et Q) : μνησθεῖν ὁ Ἀγαμέμνων τοῦ φονεῦσαι τὸν Αἰγισθόν.

528. Ποιμένι λαῶν, au pasteur des peuples, c'est-à-dire au roi. Égisthe avait usurpé la royauté depuis longtemps déjà,

Αὐτίκα δ' Αἰγισθος δολίην ἐφράσσατο τέχνην·
κρινάμενος κατὰ δῆμον εἰκοσι φῶτας ἀρίστους
εἶσε λόχον, ἐτέρωθι δ' ἀνώγει δαῖτα πένεσθαι.

530

Αὐτὰρ ὁ βῆ καλέων Ἀγαμέμνονα, ποιμένα λαῶν,
ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν, ἀεικέα μερμηρίζων.

Τὸν δ' οὐκ εἰδὼτ' ὄλεθρον ἀνήγαγε, καὶ κατέπεφνεν
δειπνίσσας, ὥς τις τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.

535

Οὐδέ τις Ἀτρεΐδew ἐτάρων λίπεθ', οἳ οἱ ἔποντο,
οὐδέ τις Αἰγίσθου, ἀλλ' ἔκταθεν ἐν μεγάρουσιν.

et il avait affermi son pouvoir à l'aide de la reine Clytemnestre, l'adultère épouse d'Agamemnon.

531. Εἶσε λόχον. D'après ce qui suit, les vingt hommes à toute épreuve se cachent dans la maison, près de la salle où doit avoir lieu le festin. — Ἐτέρωθι, *alibi*, ailleurs, c'est-à-dire dans un endroit distinct de celui où étaient cachés les assassins. La traduction d'*autre part* n'est point exacte; car ἐτέρωθι se rapporte à δαῖτα πένεσθαι, et non au verbe ἀνώγει. Elle ôte à la phrase toute précision.

532-533. Βῆ.... ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν. Égisthe descend de sa maison au rivage, pour faire honneur à son parent, au roi dont il affecte d'être encore le sujet ou le vassal. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : ὑπανήσων αὐτῷ ἐξῆλθεν εἰς τὸν αἰγιαλόν, ὡς δὴ τιμῶσων αὐτόν. Je rappelle que l'expression ἵπποισιν καὶ ὄχεσφιν est un ἐν διὰ δυοῖν, et qu'elle désigne le char à deux chevaux qui portait Égisthe. On peut supposer qu'Égisthe vient tout seul, afin d'inspirer à son hôte une plus entière confiance; mais rien n'empêche d'admettre qu'il a avec lui quelques-uns de ses serviteurs, qui lui font cortège.

532. Καλέων est au futur, et non au présent : *invitaturus*, pour inviter.

534. Κατέπεφνεν. Clytemnestre était dans la maison; mais, comme on pense bien, elle n'avait point paru devant son époux. D'après la tradition d'Homère, Clytemnestre laisse à Égisthe le soin de tuer Agamemnon; mais elle ne reste pas inactive : c'est de sa main que périt Cassandre, dans un appartement voisin, d'où les cris de la victime se font entendre à Agamemnon expirant. Voyez XI, 421-422.

Eschyle fait tuer Agamemnon et Cassandre par Clytemnestre elle-même; et la scène se passe, comme on sait, dans la capitale du royaume d'Agamemnon, qui est Argos chez les tragiques, et dans le palais même des Atrides.

535. Δειπνίσσας. Ancienne variante, δειπνήσας. Ce n'est que la forme vulgaire, substituée par quelque diascévide à une forme plus antique. Il est vrai que δειπνίζω ne se trouve point ailleurs; mais ce n'est pas une raison pour rejeter δειπνίσσας, et surtout pour le remplacer par δειπνήσας, qui est intrinsèque, ou qui du moins ne signifierait que par exception δειπναίν ποιήσας. Au contraire, δειπνίσσας ne peut signifier autre chose que δειπνον ποιήσας ἐκείνῳ, comme paraphrasent les Alexandrins.

537. Οὐδέ τις Αἰγίσθου,... Ceci suppose qu'Agamemnon et ses amis, surpris d'abord par les assassins, ont ~~eu~~ le temps de faire usage de leurs armes, et ont vendu chèrement leur vie, puisque Égisthe seul a survécu. Il n'est pas question de cette résistance dans le récit du chant XI; mais elle est trop naturelle pour qu'on doive refuser d'y croire, et même d'en admettre les effets presque merveilleux. Les convives d'Égisthe étaient tous des vaillants. Mais il ne faut pas dire, comme faisaient quelques anciens (*Scholies* P et Q), que c'est à Agamemnon qu'en revient tout l'honneur : τοῦτο εἰς σύστασιν τοῦ ἥρωος, ὅτι καὶ πλείονων ὄντων τῶν ἐπιθεμένων καὶ ἐνόπων οὐδαίς περιεσώθη, ἐπειδὴ ἀπαξ ἦσθετο τῆς ἐπιθέσεως γινόμενης. Il est probable au contraire qu'Agamemnon est celui qui a été frappé le plus à l'improviste, et qu'il est tombé dès le premier coup

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·
κλαῖον δ' ἐν ψαμάθοισι καθήμενος· οὐδέ νύ μοι κῆρ
ἤθελ' ἔτι ζῶειν καὶ ὄρᾶν φάος ἡελίοιο.

540

Αὐτὰρ ἐπεὶ κλαίων τε κυλινδόμενός τ' ἐκορέσθη,
δὴ τότε με προσέειπε γέρων ἄλιος νημερτής·

Μηκέτι, Ἄτρεος υἱέ, πολὺν χρόνον ἀσκελὲς οὕτω
κλαί', ἐπεὶ οὐκ ἄνυσίν τινα δῆομεν· ἀλλὰ τάχιστα
πείρα, ὅπως κεν δὴ σὴν πατρίδα γαῖαν ἴκηαι.

545

Ἦ γάρ μιν ζών γε κιχήσεται, ἥ κεν Ὀρέστῃς
κτεῖνεν ὑποφθάμενος· σὺ δέ κεν τάφου ἀντιβολήσῃς.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐμοὶ κραδίη καὶ θυμὸς ἀγῆνηρ
αὕτις ἐνὶ στήθεσσι, καὶ ἀχνυμένῳ περ, ἰάνθη·

καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

550

Τούτους μὲν δὴ οἶδα· σὺ δὲ τρίτον ἄνδρ' ὀνόμαζε,
ὅστις ἔτι ζῶδς κατερύκεται εὐρέϊ πόντῳ
[ἢ θανών· ἐθέλω δέ, καὶ ἀχνύμενός περ, ἀκοῦσαι].

porté par Égisthe. La comparaison avec le bœuf assommé ou égorgé sur sa crèche suppose une mort presque instantanée, ou tout au moins un premier étourdissement qui ne laissait guère au héros l'usage de ses forces. Remarquez que son meurtrier reste vivant et sans blessure. Égisthe aurait péri, si seulement Agamemnon avait pu tirer son épée et se défendre. Didyme (*Scholies E*) : αἱ δὲ καὶ βοῦν εἶπεν, ἀλλ' οὐ πρὸς ὕβριν αὐτοῦ εἶπεν, ἀλλὰ μᾶλλον τὴν ἀνδρείαν αὐτοῦ ἐδήλωσε. κατεκτάνθη γὰρ καθήμενος ἐπὶ τῆς τραπέζης καὶ ἐσθίων, ὥς ὅταν μὲν βοῦς στερεὸς καὶ δυνατὸς ᾖ, σφαγῇ δὲ ὁμῶς ἐν φάτνῃ δεδεμένος καὶ ἀγνοῶν τὴν αὐτοῦ ἐπιβουλὴν.

539. Οὐδέ νύ μοι κῆρ. Ancienne variante, οὐδέ μοι ἦτορ.

540. Ζῶειν καὶ ὄρᾶν φάος ἡελίοιο. Achille a dit dans l'*Iliade*, I, 88 : ἐμεῦ ζώντος καὶ ἐπὶ γῆνι δερκομένοιο. Voyez la note sur ce passage.

543. Οὕτω. Ancienne variante, αἰεὶ.

544. Δῆομεν, *invenimus*, nous trouvons. Voyez οὐκ ἔτι δῆετ' ἐκμῶρ, *Iliade*, IX, 418, et la note sur cette expression.

545. Πείρα doit être pris dans le sens le plus énergique : fais tous tes efforts. —

ODYSSÉE.

Il paraît que quelques anciens entendaient mal ce passage, qui pourtant est fort clair; car Hérodiens (*Scholies P et T*) s'est cru obligé de dire quelle était l'orthographe de πείρα : βαρυτόνος, καὶ χωρὶς τοῦ προστακτικὸν γὰρ ἔστιν.

546. Μιν, lui, c'est-à-dire Égisthe. — Ἦ κεν. Bekker, ἥ καί, correction tout arbitraire.

547. Σὺ δέ κεν τάφου ἀντιβολήσῃς, *tu vero sepulcrum occurreris*, tu pourras du moins arriver pour assister aux funérailles. Les funérailles dont il est question sont celles de Clytemnestre et d'Égisthe. Voyez le vers III, 310 et la note sur ce vers. Ménélas arrive en effet pendant le repas funèbre qu'Oreste donnait aux Argiens (III, 309-311). Aussi quelques-uns prenaient-ils τάφου dans le sens restreint de repas funèbre. *Scholies B et T* : τοῦ δειπνου τοῦ ἐν τῇ ταφῇ. Mais il n'y a point ici, comme au vers III, 309, un verbe qui précise la signification; et le sens général convient mieux, ce semble, dans un langage tout conditionnel. Protée ne prédit que par à peu près.

551. Τρίτον ἄνδρ(α). Voyez plus haut le vers 498.

553. Ἦθ' θανών· ἐθέλω δέ, ... Ce vers

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειδόμενος προσέειπεν·
 Υἱὸς Λαέρτew, Ἰθάκῃ ἐνὶ οἰκίᾳ ναίων· 555
 τὸν δ' ἶδον ἐν νήσῳ θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντα,
 Νύμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς, ἥ μιν ἀνάγκη
 ἰσχεῖ· ὁ δ' οὐ δύναται ἦν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι.
 Οὐ γάρ οἱ πάρα νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἐταῖροι,
 οἳ κέν μιν πέμποιεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης. 560
 Σοὶ δ' οὐ θέσφατόν ἐστι, Διοτρεφὲς ὦ Μενέλαε,
 Ἄργει ἐν ἱπποδότῳ θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν·
 ἀλλὰ σ' ἐς Ἥλυσιον πεδῖον καὶ πείρατα γαίης

est en contradiction avec ce qu'on a vu plus haut, vers 496-498. Tous les critiques alexandrins l'ont condamné comme une absurde interpolation. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : ἐν ἀπάσαις ἡθεῖταιτο. τοῦ γὰρ Πρωτοῦς εἰπόντος δύο μοῦνοι ἀπόλοντο, γελόως τρίτον ζητεῖ ἀπολόμενον. — La Roche est le seul des éditeurs récents qui ait laissé le vers tel quel dans son texte ; mais c'est peut-être par oubli qu'il n'a point mis de crochets, car la seule note qu'il donne ici, c'est celle même que nous venons de transcrire. Bothe pense qu'au lieu de supprimer le vers 553, il vaudrait mieux le corriger, en remplaçant ἡ θανών par μηδὲ θανών. Mais cette correction, que Bothe justifie à sa manière, ne supprime point, quoi qu'il en dise, la difficulté ; car ἀχνύμενός περ n'est vraiment raisonnable qu'amené par ἡ θανών. Dès que le héros dont Télémaque demande le nom a échappé à la mort, on doit, en ce qui concerne ce héros, espérer, et non se livrer au chagrin.

555. Ναίων ne doit pas être pris au pied de la lettre, puisqu'il y a vingt ans qu'Ulysse est absent d'Ithaque. Ainsi οἰκία ναίων signifie simplement qu'Ulysse a sa maison dans Ithaque, qu'il est Ithacien.

556. Ἐν νήσῳ, dans une île. Cette expression vague est précisée par ce qui suit, et l'on n'a pas besoin d'expliquer comme s'il y avait ἐν νήσῳ Καλυψοῦς. Dès qu'Ulysse est dans le palais de Calypso, il est évident que l'île en question est l'île de Calypso. De plus je remarque qu'Homère ne dit jamais νῆος Καλυψοῦς, et que, s'il avait voulu désigner nominativement

l'île, on lirait ici ἐν Ὀγυγίῃ. Voyez, I, 85, νῆσον ἐς Ὀγυγίην.

559. Πάρα, c'est-à-dire πάρεσι : *ad sunt*, sont là.

562. Ἄργει. Il s'agit de l'Argos des Achéens, c'est-à-dire du Péloponnèse.

563. Ἐς Ἥλυσιον πεδῖον καὶ πείρατα γαίης, dans la plaine élyséenne et aux extrémités de la terre, c'est-à-dire aux champs Élysées situés sur les derniers confins du monde. — D'après le vent qui souffle aux champs Élysées, le Zéphyre (vers 567), il est évident qu'Homère place le séjour des bienheureux à l'occident ; mais rien, dans la description qui va suivre, n'indique si cette contrée est ou n'est pas une île. Hésiode et d'autres poètes grecs assignent aux bienheureux plusieurs îles de l'Océan occidental. Il n'y a pas de contradiction entre cette idée et celle d'Homère ; ou plutôt c'est la même idée, vague encore chez Homère, localisée ensuite avec plus de précision. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὸ Ἥλυσιον πεδῖον οἱ νεώτεροι Μακάρεων εἰρήχασιν νήσους. — Ce qui distingue la conception d'Homère, c'est que ses bienheureux ne sont point des morts appelés à une vie nouvelle, mais des favoris de la divinité transportés vivants dans un séjour plus agréable qu'aucun pays connu. Ses héros morts, même les plus grands, même Achille fils d'une déesse, ne sont plus que des ombres ; la prairie d'asphodèle où ces ombres habitent (XI, 539) fait partie des domaines de Aïdès ou Pluton, et l'apparence de vie qu'elles y conservent n'a rien qui annonce un grand bonheur. Voyez les regrets de l'ombre d'Achille, XI, 488-491.

ἄθάνατοι πέμψουσιν, ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθος·

τῆπερ ῥήϊστη βιοτὴ πέλει ἀνθρώποισιν·

565

οὐ νιφετὸς, οὔτ' ἄρ χειμῶν πολὺς οὔτε ποτ' ὄμβρος,

ἀλλ' αἰεὶ Ζεφύροιο λιγὺ πνεύοντος ἀήτας

Ῥκεανὸς ἀνῆσιν ἀναψύχειν ἀνθρώπους·

οὔνεκ' ἔχεις Ἑλένην, καὶ σφιν γαμβρὸς Διὸς ἐσσι.

Ῥς εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα.

570

Αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἄμ' ἀντιθέοις ἐτάροισιν

ῥῖα, πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κίοντι.

—Plus tard, les champs Élysées et la prairie d'asphodèle ne seront plus qu'un : il n'y aura toujours que des ombres ; mais ces ombres seront les âmes des justes, et leur vie sera parfaitement heureuse. Voyez la description de Virgile. C'est le dernier mot de la mythologie chez les poètes antiques. — Pour revenir à Homère, il est inutile, je crois, de démontrer contre Apion que la plaine élyséenne n'était point située en Égypte ; mais on ne sera pas fâché de connaître les arguments dont ce commentateur appuyait une opinion pour le moins étrange. Ils sont résumés dans les *Scholies* H et Q : Ἀπίων διὰ πολλῶν κατασκευάζει τὴν περὶ Κάνωθον καὶ Ζεφύριον πεδιάδα Ἡλύσιον εἰρησθαι ἀπὸ τῆς Νείλου ἰλῦος. πέρατα δὲ γῆς, τῆς Αἰγυπτίας· ἐπὶ θαλάσῃ γὰρ κεῖται. οἶον καὶ τὸ Αἰσχύλου· Ἔστιν πόλις Κάνωθος ἐσχάτη χθονός (*Prométhée*, vers 846). κινεῖσθαι δὲ αὐτὸν οἶμαι διὰ τὸ Μενελάου τὴν χώραν ἄπασαν ἐκείνην καλεῖσθαι, ἥ καὶ ὁ Μενελάτης νομὸς παράκειται. On remarquera que toutes ces subtilités de grammairien perdent leur base, dès qu'on ne lit point Ἡλύσιον, au lieu de Ἡλύσιον, ou qu'on ne regarde point Ἡλύσιον comme identique à Ἡλύσιον. Or, quelle que soit l'étymologie de l'adjectif ἡλύσιος, il ne saurait venir de ἰλὺς. J'ajoute que χθονός, dans le vers d'Eschyle, a un sens restreint à l'Égypte, tandis que γαῖης, dans le vers d'Homère, ce n'est pas tel ou tel pays, mais bien la terre elle-même.

564. Ἀθάνατοι πέμψουσιν. La raison de cette faveur est expliquée au vers 569. Ménélas sera exempté du sort commun aux mortels, et il deviendra une sorte de demi-dieu, parce que sa femme Hélène est fille

de Jupiter. — Ὅθι ξανθὸς Ῥαδάμανθος? Rhadamanthe, selon Homère, était fils de Jupiter et d'Europe, et frère de Minos. Voyez l'*Iliade*, XIV, 322. Il n'habite le séjour des bienheureux qu'à cause de sa naissance. Le mythe en vertu duquel Rhadamanthe est un des juges qui décident du sort des âmes après la mort est postérieur aux temps homériques.

567. Πνεύοντος, vulgo πνεύοντας. Didyme (*Scholies* H et P) : τὸ πνεύοντος διὰ τοῦ ο, πρὸς τὸ Ζεφύροιο. Fæsi, Ameis et La Roche ont restitué la leçon πνεύοντος. Quelques-uns joignaient l'adverbe λιγύ au participe, et ils écrivaient, en un seul mot, λιγυπνεύοντας ou λιγυπνεύοντος. Cette orthographe est condamnée par la note même de Didyme.

569. Σφιν, pour eux, c'est-à-dire aux yeux des immortels. Voyez plus haut, vers 564, ἄθάνατοι πέμψουσιν. — Quelques anciens supprimaient le vers 569, à cause de ce σφιν, placé à une si grande distance du mot auquel il se rapporte. *Scholies* H, P et Q : ἐν ἐνίοις δὲ οὐ φέρεται ὁ στίχος, διὰ τὸ ἀκύρωος ἔχειν τὴν ἀντωνυμίαν. Mais il est évident que tout ce qui se trouve entre πέμψουσιν et οὔνεκ(α) n'est qu'une sorte de parenthèse ; et l'on a besoin de savoir pourquoi Ménélas doit jouir d'une vie immortelle. Didyme (*Scholies* P) : ἄθάνατοι πέμψουσιν οὔνεκα ἔχεις Ἑλένην· οὕτω τὸ ἔστι. — Διὸς. Ancienne variante, φίλος. Avec cette leçon, γαμβρὸς signifierait seulement parent des dieux par alliance ; mais ce serait toujours à titre de gendre de Jupiter.

570-576. Ῥς εἰπὼν.... Voyez plus haut les vers 426-431 et les notes sur ces sept vers, ici répétés *mutatis mutandis*.

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλθομεν ἡδὲ θάλασσαν,
δόρπον θ' ὀπλίσάμεσθ', ἐπὶ τ' ἤλυθεν ἀμβροσὴ νύξ·

δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

575

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη βοδοδάκτυλος Ἡώς,
νῆας μὲν πᾶμπρωτον ἐρύσσαμεν εἰς ἄλλα διαν,
ἐν δ' ἱστοὺς τιθέμεσθα καὶ ἱστία νηυσὶν εἴσης·
ἀν δὲ καὶ αὐτοὶ βάντες ἐπὶ κληῖσι καθίζον·

ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολὴν ἄλλα τύπτον ἐρετμοῖς.

580

Ἄψ δ' εἰς Αἰγύπτουιο, Διυπετέος ποταμοῖο,
στῆσα νέας, καὶ ἔρεξα τεληέσσας ἐκατόμβας.

Αὐτὰρ ἐπεὶ κατέπαυσα θεῶν χόλον αἰὲν ἐόντων,
χεῦ' Ἀγαμέμνονι τύμβον, ἔν' ἄσβεστον κλέος εἶη.

Ταῦτα τελευτήσας νεόμην, δίδosan δέ μοι οὖρον
ἀθάνατοι, τοί μ' ὤκα φίλην ἐς πατρίδ' ἔπεμψαν.

585

Ἄλλ' ἄγε νῦν ἐπίμεινον ἐνὶ μεγάροισιν ἐμοῖσιν,

577. Πᾶμπρωτον ἐρύσσαμεν. Bekker, πᾶμπρωτα φέρυσσamen. Il est probable que le digamma n'avait rien à faire ici.

578. Νηυσὶν εἴσης. Anciennes variantes, νηὸς εἴσης et νηὶ μιλαίνῃ. Ces deux leçons ne valent rien, car il y avait plusieurs navires. Une autre variante ancienne, νηυσὶν εἴσιν (*suis navibus*), pourrait à la rigueur se défendre, puisque chaque navire a son mât et ses voiles, ou sa voile; mais elle n'est probablement qu'une faute de transcription.

584. Εἰς Αἰγύπτουιο, dans (les parages) de l'Égyptus : dans les eaux du Nil. Voyez plus haut, vers 477, la note sur Αἰγύπτουιο. *Scholies* E : εἰς Αἰγύπτου τόπον, ὡς τὸ εἰς Ἄιδου, καὶ εἰς μυσταγωγῶν. *Scholies* P : Ἀττικῶς, ὡς εἰς διδασκάλου. — Διυπετέος ποταμοῖο. Voyez plus haut, vers 477, la note sur l'expression Διυπετέος.

584. Χεῦ(α)... τύμβον. C'est ainsi qu'on voit Énée, dans Virgile, *Énéide*, VI, 506-506, élever un cénotaphe à la mémoire de Déiphobe : « Tunc egomet tumulum » Rhæteo in littore inanem Constitui. » — Ἄσβεστον, inextinguible, c'est-à-dire durable à jamais. Virgile met, sur le cénotaphe de Déiphobe, une inscription et des signes qui doivent conserver le souvenir

du mort : *nomen et arma locum servant*. Y avait-il une inscription sur le cénotaphe dressé par Ménélas ? La plupart des anciens répondent affirmativement. *Scholies* E : ἐποίησε κενοτάφιον τῷ Ἀγαμέμνονι, γράψας ἐκαὶ ἐν λίθῳ τὸ αὐτοῦ ὄνομα, καὶ τὴν αἰτίαν τοῦ θανάτου, καὶ τὸ ποῦ ἦν, καὶ ὅπως πέπονθε. Mais il suffit évidemment, dans la pensée d'Homère, que les populations égyptiennes qui ont assisté aux funérailles honoraires d'Agamemnon sachent quel est le héros de qui Ménélas a voulu éterniser chez eux la mémoire, pour que le cénotaphe rappelle son nom à une lointaine postérité. Au reste, nous n'avons point à discuter sur ce qui n'est qu'une pure fiction poétique; car ce n'est que dans une Égypte tout imaginaire qu'un Grec a pu croire qu'on s'intéressait aux antiques gloires de sa race. Ici comme partout, Homère fait de l'Égypte une contrée semblable à celles qu'il a vues lui-même, et peuplée d'hommes qui non-seulement portent des noms grecs, mais qui parlent grec et sont au courant des traditions de la Grèce.

585. Νεόμην, je m'en allais, c'est-à-dire je partis, je quittai l'Égypte.

587. Ἐνὶ μεγάροισιν. Aristophane de Byzance, ἐνὶ μεγάροισιν.

ὄφρα κεν ἐνδεκάτῃ τε δυωδεκάτῃ τε γένηται·
καὶ τότε σ' εὖ πέμψω, δώσω δέ τοι ἀγλαὰ δῶρα,
τρεῖς ἵππους καὶ δίφρον εὖξοον· αὐτὰρ ἔπειτα
δώσω καλὸν ἄλεισον, ἵνα σπένδῃσθα θεοῖσιν
ἀθανάτοισι, ἐμέθεν μεμνημένος ἥματα πάντα.

590

Τὸν δ' αὖ Τηλέμαχος πεπνυμένος ἀντίον ἠΐδα·
Ἄτρεϊδῃ, μὴ δὴ με πολὺν χρόνον ἐνθάδ' ἔρυκε.
Καὶ γάρ κ' εἰς ἐνιαυτὸν ἐγὼ παρὰ σοίγ' ἀνεχοίμην
ἥμενος, οὐδέ κέ μ' οἴκου ἔλοι πόθος οὐδὲ τοκῆων·
αἰνῶς γὰρ μῦθοισιν ἔπεσσί τε σοῖσιν ἀκούων
τέρπομαι. Ἄλλ' ἤδη μοι ἀνιάζουσιν ἑταῖροι

595

589. Δώσω δέ τοι ἀγλαὰ δῶρα, et je te donnerai de beaux présents. La délicatesse des enstatiques s'offensait de ces paroles et de l'énumération qui les suit. Les Iyriques leur répondaient avec raison que chaque âge a son genre de politesse, et que c'est être un peu trop exigeant de vouloir que Ménélas ne s'exprime point à la façon antique. *Scholies P* : ἀτοκὸν φησι τὸ προλέγειν. ποιεῖν γὰρ δεῖ, φασί, τὰ τοιαῦτα καὶ μὴ προλέγειν, ἵνα μὴ ἀπαρνήσεται ὁ λαμβάνων. ἀλλ' ἔθει καὶ αὐτῷ τοῦτο λυτέον. Cette note est probablement empruntée à Porphyre; mais elle est toute mutilée, bien qu'on voie parfaitement de quoi il s'agit. Porphyre a dû nommer le critique qui taxait d'absurdité le passage; car φησί à lui seul n'a pas de sens. Je n'hésite guère à lire ἀτοκὸν φησι Ζωῖλος. Je pense aussi que τὸ προλέγειν était suivi de quelques mots qui étaient à l'expression *dire d'avance* ce qu'elle a de vague et d'obscur. Quant à φασί (*dit-on*, ou *comme on dit*), il s'entend très-bien, si l'on prend la phrase où il est intercalé pour une sorte de proverbe. Sinon, il faudrait sous-entendre ou ajouter οἱ ἐνστατικοί, et c'est l'argument de l'école de Zoïle que citerait Porphyre, après avoir cité le jugement sommaire de Zoïle lui-même.

590. Τρεῖς ἵππους. Les hiéros d'Homère ne se servaient jamais de quadriges. Ils montaient des chars traînés par deux chevaux. Ils ajoutaient quelquefois un cheval de volée, attelé à côté des deux autres à un des bouts saillants de l'essieu. Voyez la note sur *παρηγορίας*, *Iliade*, VIII, 87. Aris-

tarque dit (*Scholies B, P, Q et T*) que, si les quadriges avaient été en usage, c'est quatre chevaux, et non trois, que Ménélas offrirait à Télémaque, et que les trois chevaux offerts sont à l'intention d'un bige avec auxiliaire : (ἡ διπλή,) ἐτι οὐκ ἂν, εἰ τέθριππα ἦδ' ἔσαν, τρεῖς ἵππους ἐδίδου τῷ Τηλεμάχῳ. νῦν δὲ ξυνωρίδῃ δίδωσι καὶ παρήγορον, ὥς καὶ ἐν Ἰλιάδι χρώμενοι, πλὴν Ἑκτορος. Les mots πλὴν Ἑκτορος renvoient au vers VIII, 486 de l'*Iliade*. Ils doivent être retranchés comme inadmisenment ajoutés par les transcritteurs; car le vers auquel ils font allusion est une interpolation manifeste, et la note qu'on vient de lire a précisément pour but de confirmer une des preuves alléguées par Aristarque contre l'authenticité de ce vers : οὐδεμοῦ Ὀμηρος τέθριππου χρῆσιν παρυσάγει. Voyez les autres preuves dans notre commentaire sur le passage.

595. Εἰς ἐνιαυτὸν. Voyez plus haut, vers 526, la note sur cette expression. — Ἀνεχοίμην, j'endurerais, c'est-à-dire je resterais sans me plaindre, j'aurais grand plaisir à rester.

596. Οὐδέ κέ μ' οἴκου. Bekker, en vertu de son système : οὐδέ μὲ φοῖχου.

597. Μῦθοισιν ἔπεσσί τε σοῖσιν, de tes récits et de tes discours. Ce n'est pas un pléonasm pour dire *de ta conversation*. Les deux mots sont pris chacun dans leur sens propre, bien qu'ailleurs ils soient fréquemment synonymes.

598. Ἀνιάζουσιν ἑταῖροι. Les compagnons que Télémaque a laissés à Pylos sont des amis qui l'ont suivi par affection, et

ἐν Πύλῳ ἡγαθέη· σὺ δέ με χρόνον ἐνθάδ' ἐρύκεις.
 Δῶρον δ' ὅττι κέ μοι δοῖης, κειμήλιον ἔστω·
 ἵππους δ' εἰς Ἴθάκην οὐκ ἄξομαι, ἀλλὰ σοὶ αὐτῶ
 ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα· σὺ γάρ πεδίοιο ἀνάσσεις
 εὐρέος, ὧ ἐνὶ μὲν λωτὸς πολὺς, ἐν δὲ κύπειρον,
 πυροὶ τε ζεῖαί τε ἰδ' εὐρυφυῆς κρὶ λευκόν.

600

non pas des serviteurs qui n'auraient qu'à prendre leur parti des volontés d'un maître. Il ne veut pas les mécontenter, et il se les figure en proie déjà aux ennuis d'une légitime impatience.

599. Ἡγαθέη. Rhianus, ἡμαθίη. La forme ἡμάθιος pour ἡμαθοῖς n'existe pas chez Homère, et l'on ignore si la leçon de Rhianus est autre chose qu'une correction de fantaisie. — Σὺ δέ με. Ancienne variante, σὺ δέ κε, leçon qui suppose le verbe à l'optatif, et non à l'indicatif. Elle est attribuée à Aristarque. *Scholies* H : Ἀρίσταρχος, σὺ δέ κε. Dindorf : « Mira « scriptura, nisi ἐρύκεις legit Aristarchus, « quod habet H, superscripto tamen εις. » Même avec cette correction, la variante laisserait encore à désirer. La vulgate vaut mieux, car elle est plus nette et plus précise. Il ne faut pas que Télémaque ait l'air de vouloir rester. — Χρόνον, comme plus haut, vers 594, πολλὸν χρόνον : *diu*, longtemps, c'est-à-dire plus longtemps que je 'aurais dû séjourner chez toi. Télémaque voudrait avoir pu quitter Sparte dès l'aube, et avoir fait déjà une bonne partie de sa route vers Pylos. — Ἐρύκεις doit être entendu littéralement : *detines*, et non point, quoi qu'en disent Bothe et d'autres, *detinere vis*. Il ne s'agit nullement des onze ou douze jours demandés par Ménélas à son hôte, mais des heures de trop que Télémaque se reproche d'avoir accordées aux charmes d'un aimable séjour. — Il y avait, selon quelques-uns, entre les vers 594 et 599, un autre vers ainsi conçu : Οὐς ἔλιπον μετὰ νηὸς ἐμῆς παρὰ Νέστορι δῖω. Mais ce prétendu vers d'Homère n'est autre chose, comme le remarque Porson, qu'un arrangement métrique de ce qu'on lit, à propos de ἑταῖροι, dans les *Scholies* H : οὐς ἔλοιπα ἐπὶ νηὸς παρὰ Νέστορι. Cette paraphrase est très-bonne; mais le texte n'a nul besoin qu'on l'y intercale, et Ménélas sait parfaitement que les amis de Télémaque qui

s'impatientent à Pylos ne sont point ailleurs qu'au port où se trouve le navire, et que le navire n'est point ailleurs que chez Nestor.

600. Κειμήλιον ἔστω, *sit quod recondi possit*, qu'il soit un objet que je puisse mettre en réserve, c'est-à-dire un objet ayant de la valeur pour moi, et que je puisse joindre à ceux qui sont dans mon trésor. Ce sens est évident, d'après ce qui va suivre. Quelques-uns entendent : « Je le garderai comme un objet précieux; il aura du prix pour moi. » Mais cette explication ne convient point ici, puisque Télémaque refuse les trois chevaux. Ces chevaux ont une grande valeur, mais non pour lui. Eustathe commente très-bien l'expression d'Homère : κειμήλιον, τουτέστιν ἀπόθετόν τι. λέγει δὲ τοῦτο Τηλέμαχος, παραιτούμενος τοὺς ἵππους, οἱ οὐκ ἂν κειμηλιωθῇσονται.

601-602. Ἀλλὰ σοὶ αὐτῶ ἐνθάδε λείψω ἄγαλμα. Construisez : ἀλλὰ λείψω σοὶ αὐτῶ (ἵππους), ἄγαλμα ἐνθάδε. Ceux qui rendent ἄγαλμα par *oblectamentum* prêtent à Télémaque une platitude : « Je te laisserai les chevaux ici pour t'amuser. » Mais le mot ἄγαλμα est dans son sens propre, *ornamentum*, comme au vers IV, 444 de l'*Iliade*; et ἐνθάδε est autre chose qu'une dépendance de λείψω. Télémaque dit : « Mais je te les laisserai à toi-même, comme un luxe qui sied bien ici. » C'est ce que prouve tout le développement σὺ γάρ πεδίοιο ἀνάσσεις.... Je remarque que le poète Eschyle a employé ἄγαλμα (*Prométhée*, vers 466), comme Homère, à propos des chevaux : ἄγαλμα τῆς ὑπερπλοῦτος χλιδῆς.

603. Λωτός. Le lotus dont il s'agit ici est une espèce de trèfle.

601. Ζεῖαί τε ἰδ' (ἐ), *vulgo* ζεῖαί τ' ἡδ' (ἐ). Voyez le vers VI, 469 de l'*Iliade*. — Bekker écrit, ζεῖαί τε καί. C'est une correction tout arbitraire.

Ἐν δ' Ἰθάκῃ οὐτ' ἄρ' ὁρόμοι εὐρέες οὔτε τι λειμῶν·

605

αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον ἵπποδότιο.

Οὐ γάρ τις νήσων ἱππῆλατος οὐδ' εὐλείμων,

αἶθ' ἄλλ' κεκλίεται· Ἰθάκῃ δέ τε καὶ περὶ πασέων.

Ὡς φάτο· μείδῃσεν δὲ βοὴν ἀγαθὸς Μενέλαος,

605. Ἐν δ' Ἰθάκῃ... Horace, *Épîtres*, I, vii, 40-43 : « Haud male Telemachus, « proles patientis Ulixi : Non est aptus « equis Ithacæ locus, ut neque planis Por- « rectus spatii, nec multæ prodignus herbarum. « Atride, magis apta tibi, tua dona re- « linquam. »

606. Αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον, *vilgo* αἰγίβοτος, καὶ μᾶλλον ἐπήρατος. Je rétablis la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος, αἰγίβοτον, καὶ μᾶλλον ἐπήρατον, τὸ πεδίον. — Αἰγίβοτον, sous-entendu ἐστί, πεδίον ἐστί : c'est un sol qui nourrit des chèvres; c'est un pays tout plein de rochers. — Καὶ μᾶλλον ἐπήρατον ἵπποδότιο, et plus élevé qu'un sol qui nourrit des chevaux : et le sol y est trop montueux pour qu'on y nourrisse des chevaux. L'explication, avec la vulgate, donne le même sens; mais si l'on dit *Ithaque*, au lieu de dire *le sol*, ἵπποδότιο signifie, rigoureusement, *qu'une île où l'on nourrit des chevaux*, ce qui ne va pas bien avec la réflexion de Télémaque sur les îles. Nicanor (*Scholies* B, E, H, P et Q) dit avec raison que le vers 605 doit se terminer par un point; mais l'explication qu'il donne du vers 606 n'est guère plausible, bien qu'elle ait été généralement adoptée par les modernes : ἀπὸ ἄλλης δὲ ἀρχῆς τοῦτο, ἢ ᾧ, καίτοι αἰγίβοτος οὖσα (ἢ Ἰθάκῃ), τῆς ἵπποτρόφου ἔμοι μᾶλλον ἐπέρατος. Une pareille réflexion n'a que faire ici, car elle rompt la suite des idées; et, ce qui n'est guère moins fâcheux, elle ne serait qu'une impolitesse toute gratuite, puisque Ménélas n'aime pas moins sa patrie que Télémaque la sienne. Avec la leçon d'Aristarque, il ne s'agit que des qualités physiques du sol d'Ithaque, comparées à celles du sol de la Laconie; et l'on peut affirmer, je crois, qu'Aristarque n'entendait point son ἐπήρατον πεδίον comme Nicanor entend son ἐπήρατος Ἰθάκῃ. Cependant, même avec la leçon que Nicanor a préférée, c'est-à-dire avec notre vulgate,

le contexte se prête mal à l'explication de ἐπήρατος par ἐπί et ἐράω : aimable, digne d'amour. Nitzsch et Bothe, qui lisent pourtant ἐπήρατος, l'entendent des montagnes et des escarpements d'Ithaque. Hayman reproche à Nitzsch de s'être borné à une affirmation; mais Bothe, que l'éditeur anglais paraît ne point connaître, justifie par des preuves philologiques l'explication de Nitzsch : « Assensior Nitzschio, « ἐπήρατον Ithacam interpretanti *excelsam* « sive *arduam*. Sic II. Σ (XVIII), 512, « ἀρχὴ vocabatur ἐπήρατος. N (*Odyssée*, « XIII), 403 : ἀγγόθι δ' αὐτῆς ἀντρον « ἐπήρατον, ἡρωειδῆς. Hymn. Hom., in « *Apoll.*, 520 : Ἀχμητοὶ δὲ λόφον προσέ- « βαν ποσὶν, αἶψα δ' ἵκοντο Παρνησὸν « καὶ χώρον ἐπήρατον, et 529 : Οὐτὲ « τρυγητόρος ἦδε γ' ἐπήρατος, οὐτ' εὐ- « λείμων. Nec ab ἐράω duxerim hoc ad- « jectivum, sed ab ἀρω, αἶρω, ἐπαίρω, « dictumque arbitror ἐπήρατος pro ἐπί- « ρετος, α et s litteris inter se commuta- « tis, more veterum. Est igitur ἐπήρατος « *sublatus, excelsus, conspicuus*, et a con- « sequente *egregius* sive *expetendus*, quo- « niam alta et conspicua expeti solent « potius quam humilia et obscura. » Bothe a dépassé le but, en voulant démontrer que ἐπήρατος *élevé* est identique à ἐπήρατος, *aimable*. Ce sont deux homonymes, voilà tout, et il n'y a rien qui empêche que l'un vienne de ἐπί et ἀρω, αἶρω, tandis que l'autre vient de ἐπί et ἐράω. Je remarque aussi que l'exemple πολλοῖθρον ἐπήρατον de l'*Iliade* (XVIII, 512) peut être contesté; mais les autres exemples sont tout à fait probants.

607. Ἰππῆλατος, sous-entendu ἐστί.

608. Δέ τε. Ancienne variante, δέ τι. — Περὶ πασέων, au-dessus de toutes, c'est-à-dire plus que pas une autre. Ithaque est par excellence, entre toutes les îles un peu importantes, celle qui a le moins de plaines et de prairies. — Le mot πασέων est dissyllabe par synizèse.

609. Μείδῃσεν. Ancienne variante, γή-

χειρί τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν· 610

Αἵματός εἰς ἀγαθοῖο, φίλον τέκος, οἱ ἀγορεύεις·

τοιγάρ ἐγώ τοι ταῦτα μεταστήσω· δύναμαι γάρ.

Δώρων δ', ὅσσ' ἐν ἐμῷ οἴκῳ κειμήλια κείται,

δώσω δ' ἀλλοτρίον καὶ τιμωρότατον ἔστιν.

Δώσω τοι κρητῆρα τετυγμένον· ἀργύρεος δὲ 615

ἔστιν ἄπας, χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλεα κεκράνται·

ἔργον δ' Ἠφαίστοιο· πόρην δέ ἐ Φαίδιμος ἦρως,

Σιδονίων βασιλεὺς, ὅτε δς δόμος ἀμφεκάλυψεν

θησεν. Le simple sourire convient mieux ici qu'une joie expansive.

611. Αἵματός εἰς, *vulgo* αἵματος εἰς. Ancienne variante, αἵματος ἤς. Il n'y a aucune raison de mettre le verbe au passé, bien que les poètes fassent assez souvent usage de ἦν au lieu de εἶμι, quand la chose qui est maintenant était déjà auparavant. La leçon ἤς est mentionnée par Hérodien; et l'on comprend très-bien que plusieurs l'aient adoptée, car l'écriture archaïque εχ se lit indifféremment ες, ἤς et εἰς. Quant à la leçon αἵματος εἰς, c'est une faute d'accentuation, car la seconde personne de εἶμι, quelle que soit sa forme, est enclitique. — Ἀγαθοῖο. Cratès, ὁλοοῖο. Cette leçon est si étrange, qu'on a peine à y croire. — Οἱ ἀγορεύεις, *qualia loqueris*, c'est-à-dire *qui talia loquaris* : à en juger par la noblesse de ton langage. Voyez οἶον ἄκουσεν, *Iliade*, VI, 466, et la note sur cette expression.

612. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire les présents que je te voulais faire. — Μεταστήσω équivalent à μεταλλάξω : j'échangerai (contre un autre objet); je remplacerai par un autre présent. Le terme dont se sert Ménélas signifie proprement, *je ferai une pesée qui remplacera la première*. Didyme (*Scholies* B, E, Q et T) : ἀπὸ δὲ τῶν σταθμῶν τὰς ἀμοιβὰς ποιούμενων ἢ μεταφορὰ, ὅταν χρυσὸν πρὸς ἀργυρον ἢ ἄλλα ἀντικαθιστῶσιν.

617. Ἔργον δ' Ἠφαίστοιο. On appelait œuvre de Vulcain tout objet d'art travaillé avec une perfection qui paraissait plus qu'humaine. Eustathe : τὸ ἔργον Ἠφαίστοιο πρὸς ὑπερβολὴν εἰρηται, κατὰ τὸν Γεωγράφον (Strabon) εἰπεῖν, ὥσπερ λέγεται καὶ Ἀθηναῖς ἔργα τὰ καλά. —

Nous voyons ici que l'orfèvrerie de Sidon était renommée en Grèce au temps d'Homère. On l'a déjà vu dans l'*Iliade*, XXIII, 743. On a vu aussi dans l'*Iliade*, VI, 289-291, l'éloge des fines étoffes tissées par les femmes sidoniennes. — Πόρην δέ ἐ, sous-entendu ἐμοί. — Φαίδιμος. Ancienne variante, φαίδιμος adjectif. Ceux qui admettaient cette leçon étaient évidemment dans leur tort, quoi qu'en disent les anciens cités par Eustathe. Homère nomme certainement le roi; et nous ne devons pas plus nous étonner de voir un roi de Sidon ayant un nom grec, que d'avoir vu plus haut, vers 228, une Égyptienne appelée Polydamna. A quoi bon vouloir qu'Homère ait moins hellénisé la Sidonie que l'Égypte? Il ne connaît bien que son pays. La note alexandrine citée par Eustathe est de Didyme, et elle se lit dans les *Scholies* P et Q : ἀδελὸν εἰ κύριον τὸ ΦΑΙΔΙΜΟΣ. τινὲς δὲ αὐτὸν Σώβαλον, οἱ δὲ Σέθλον ὀνομάζουσι. Les transcrits byzantins compilés par Eustathe avaient presque textuellement conservé cette note.

618. Ὅτε δς, *vulgo* ὅτ' ἰός. Je rétablis la leçon donnée par Aristarque dans son texte et dans ses commentaires. Didyme (*Scholies* H et P) : οὕτως δὲ Ἀρίσταρχος καὶ τὰ ὑπομνήματα, ὅτε δς δόμος. Notre vulgate n'est qu'une correction de quelque Alexandrin ennemi des hiatus; à moins qu'on ne suppose une fautive lecture de ΗΟΤΗΟΖ, qui ne diffère de ΗΟΤΗΕΟΖ que par la position de deux lettres contiguës. — Ὅς δόμος, sa maison. Didyme (mêmes *Scholies*) : αὐτοῦ τοῦ βασιλέως. — Ἀμφεκάλυψεν, enveloppa, c'est-à-dire reçut dans ses murs et sous son toit. *Scholies* H : ἀντ' τοῦ ὑπιδέξατο.

καῖσέ με νοστήσαντα· τειν δ' ἐθέλω τόδ' ὀπάσσαι.

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

620

Δαιτυμόνες δ' ἐς δώματ' ἴσαν θεῖου βασιλῆος.

Οἱ δ' ἤγον μὲν μῆλα, φέρον δ' εὐήνορα οἶνον·

σῖτον δέ σφ' ἄλοχοι καλλικρήδεμνοι ἔπεμπον.

Ὡς οἱ μὲν περὶ δεῖπνον ἐνὶ μεγάροισι πένοντο.

Μνηστῆρες δὲ πάροιθεν Ὀδυσσῆος μεγάριοι

625

619. Καῖσέ με. Ancienne variante, καῖσ' ἐμέ. — Καῖσέ με νοστήσαντα, *illuc me in reditu profectum*, quand j'abordai là (à Sidon) pendant mon retour (d'Égypte à Sparte). — Τειν, *tibi*, à toi. *Scholies P* : ἀντὶ τοῦ σοὶ Δωρικῶς. C'est un de ces archaïsmes qui sont restés en si grand nombre dans le dialecte dorien. — Τόδ(ε), suivant l'explication ordinaire, équivalent à τὸν κρητῆρα. Quelques-uns le prennent comme adverbe (ici, maintenant), κρητῆρα étant sous-entendu.

621-624. Δαιτυμόνες... Ces quatre vers sont rejetés au bas de la page par Bekker, et mis entre crochets par presque tous les éditeurs nos contemporains. Payne Knight les avait retranchés du texte, et Dugas Montbel avait approuvé cette suppression. L'unique raison qu'on allègue pour motiver l'athétèse, c'est que ces quatre vers peuvent se rapporter aussi bien à un repas des prétendants de Pénélope qu'à un festin dans le palais de Ménélas. Cette raison a été empruntée à Eustathe ou aux copistes d'Eustathe. Mais, comme on va le voir par les notes, elle ne supporte pas un examen sérieux.

621. Δαιτυμόνες. Il s'agit des commensaux habituels de Ménélas ; et ce qui suit nous montre un ἔρανος, un festin où chacun fournit son écot. Bothe : « *Convivæ* « *quotidiani* qui de symbolis edebant in « *regia*.... *Similis est locus de δαιτυμόσι* « *Ctesii regis, quorum pocula, quæ cum* « *ipsis mensis afferri curaverant, suffurata* « *esse dicitur serva illa Phœnicia*, O (XV), « 467. *Nec alio pertinent ista*, H (VII), « 98 : Ἐνθα δὲ Φαιήκων ἡγήτορες ἦδὲ « μέδοντες, Πίνοντες καὶ ἔδοντες· ἐπηεί- « τανον γὰρ ἔχεσκον. *In annum ha-* « *bebant*, inquit, de quo ederent biberent- « que, quippe ἔρανιστάι, quibus in sumptu « suo faciendum esset *Cujusmodi epulæ* « *fuissent seniore ævo συσσίτια illa vel*

« *συσπῆντα* *Laconica*. » Les prétendants ne sont point des δαιτυμόνες, puisque personne ne les a invités, et ils n'ont point de δαιτυμόνες, puisqu'ils n'invitent personne. Aussi est-on forcé de donner au mot grec, si l'on veut qu'il s'agisse de ce qui se passe à Ithaque, un sens qu'il n'a point chez Homère : *les gens de bouche, les cuisiniers*, οἱ τὴν δαῖτα ἱτοιμάζοντες, οἱ μάγειροι. — Θεῖου βασιλῆος ne saurait se rapporter à Ulysse, dont il n'a pas été question depuis les vers 555-560. Si Homère avait voulu parler d'Ulysse, et non de Ménélas, nous aurions θεῖου Ὀδυσσῆος, au lieu d'une expression qui n'a de sens que rapportée au roi même qui s'entretient avec Télémaque.

623. Ἄλοχοι, les épouses (des commensaux de Ménélas). Dans l'hypothèse du festin des prétendants, on est forcé d'entendre, par ἄλοχοι, les femmes du palais d'Ulysse. Ces femmes, il est vrai, servaient pour la plupart de concubines aux prétendants. Mais le mot ἄλοχος, malgré sa signification étymologique, *compagne de lit*, désigne toujours, chez Homère, une épouse légitime. Le passage de l'*Iliade*, IX, 336, où Briséis, la captive d'Achille, est qualifiée ἄλοχος, ne prouve nullement le contraire. C'est une exception, justifiée par la circonstance. Voyez les sept vers dans lesquels Achille développe sa pensée, et surtout le dernier, 343. Voyez aussi la note du vers 336 lui-même, sur ἄλοχον θυμαρά.

625. Μνηστῆρες δέ.... Nous passons brusquement à un récit qui n'a aucun rapport avec le titre du chant, τὰ ἐν Λακισταίμοι. Il est évident que les deux cents et quelques vers qu'on va lire formaient primitivement une rhapsodie, ayant son titre à elle, et pouvant être chantée à part. Nous ne savons pas comment on la nommait : peut-être λοχος, *l'embuscade* ; peut-être δναειρος Πηνελόπης, *le songe de*

δίσκοισιν τέρποντο καὶ αἰγανέησιν ἰέντες,
 ἐν τυκτῷ δαπέδῳ, ὅθι περ πάρος, ὕβριν ἔχοντες.
 Ἀντίνοος δὲ καθῆστο καὶ Εὐρύμαχος θεοειδής,
 ἄρχοι μνηστήρων, ἀρετῇ δ' ἔσαν ἔξοχ' ἄριστοι.
 Τοῖς δ' υἱὸς Φρονόιο Νοήμων ἐγγύθεν ἑλθὼν
 Ἀντίνοον μύθοισιν ἀνειρόμενος προσέειπεν·
 Ἀντίνο', ἥ βὰ τι ἴδμεν ἐνὶ φρεσὶν, ἥ ἐ καὶ οὐκί,
 ὅπποτε Τηλέμαχος νεῖτ' ἐκ Πύλου ἡμαθθέντος;
 Νῆά μοι οἴχετ' ἄγων· ἐμὲ δὲ χρεῷ γίγνεται αὐτῆς,
 Ἥλιδ' ἐς εὐρύχορον διαβήμεναι, ἔνθα μοι ἵπποι
 δώδεκα θήλειαι, ὑπὸ δ' ἡμίονοι ταλαεργοί
 ὀδμηῆτες· τῶν κέν τιν' ἐλασσάμενος δαμασάμην.

Pénélope. Nous savons, en revanche, que quelques-uns appelaient le chant IV, non pas τὰ ἐν Λακεδαιμόνι, mais ἀριεῖς Τηλεμάχου εἰς Σπάρτην. On a bien fait de préférer le titre qui résume la plus grande partie du chant. Quant à l'absence de transition, c'est un défaut qui ne choquait nullement les anciens. Didyme (*Scholies B*) se contente de noter ici le fait. Il le trouve plus que pardonnable, puisqu'il n'y voit qu'une figure de style : τὸ σχῆμα μεταβάσις. εἰπὼν γὰρ τὰ περὶ Μενέλαον, μετέβη ἐπὶ τοὺς μνηστήρας. Il y a une métabase plus extraordinaire encore que celle-ci, dans les *Georgiques*, IV, 418. Là nous passons, dans un même vers, de la peinture du sacrifice de Cyrène à celle de la caverne de Protée; nous voyageons, à l'aide d'un point seul, des hautes régions de la Thessalie aux rivages lointains de l'île de Carpathos.

626. Ἰέντας est pris d'une manière absolue : *jaculantes*, en s'exerçant au jet.

627. Ἐν τυκτῷ δαπέδῳ, sur un sol travaillé avec art, c'est-à-dire sur un sol bien nivelé. *Scholies H* : κατεσκευασμένῳ καὶ λειψωμένῳ ἐδάφει. Eustathe donne une excellente paraphrase de τυκτόν, employé comme épithète du mot δάπεδον : σκευασθὲν εἰς γυμνάσιον. — Ἐχοντα; *vulgo*, ἔχασκον. Avec la vulgate, il n'y a pas de virgule après πάρος. Je rétablis la leçon d'Aristarque, comme l'ont fait déjà Fæsi, Ameis et La Roche. Nicanor (*Scholies P*) : Ἀρίσταρχος διαστέλλει μετὰ

τὸ ὅθι περ πάρος, ἢ τὸ ἐξῆς, μνηστῆρες δὲ ὕβριν ἔχοντες.

629. Ἀρετῇ. Il ne s'agit pas de la vaillance, mais de la noblesse d'origine. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : ἀρετὴν νῦν ποιητικῶς τὴν εὐγένειαν λέγει.

633. Νεῖτ(αι), vient, c'est-à-dire viendra, reviendra.

634. Γίγνεται équivalent ici à ἔχει, ἔκδανει, ce qui rend compte de l'accusatif ἐμέ au lieu du datif ἐμοί. On a vu, au vers 463, χρῆ lui-même avec l'accusatif, comme étant identique à χρεῷ ἔχει ou ἔκδανει.

636. Ὑπό, *subtus*, au-dessous, c'est-à-dire tantant encore leur mère. — Ταλαεργοί (*operum patientes*) s'applique non pas à ce que font ces mulets, mais à ce qu'ils seront en état de faire, une fois habitués au joug.

637. Τῶν.... τιν(ά), quelqu'un d'eux : quelqu'un de ces mulets. — Les enstatiques, pour mettre Homère en contradiction avec lui-même, affectaient de prendre τῶν dans le sens de τῶν ἵππων. Mais il est évident que Noëmon laisse les caavales dans ses pâturages d'Élide, et que c'est aux ὀδμηῆτες seuls que s'applique l'expression ἐλασσάμενος δαμασάμην. Porphyre (*Scholies E, H, P, Q et T*) : δοκεῖ μαχόμενον εἶναι τῷ ὑπὸ τοῦ Τηλεμάχου λεγόμενῳ, οὐ γὰρ τις νήσων ἱππῆλατος (vers 607), εἰπερ οὗτος μέλλει δαμάζειν ἵππους, οὐ δυνάμενος χρῆσθαι αὐταῖς ἐν Ἰθάκῃ. ἀγνοοῦσι δ' ὅτι οὐχ ἵππους δαμάσαι βούλεται, ἀλλὰ τὰς ἡμίονους, ἢ ἔχῃ

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἀνὰ θυμὸν ἐθάμβεον· οὐ γὰρ ἔφαντο
ἐς Πύλον ὄλχεσθαι Νηληϊόν, ἀλλὰ που αὐτοῦ
ἀγρῶν ἢ μήλοισι παρέμμεναι, ἢ συδῶτῃ.

640

Τὸν δ' αὖτ' Ἀντίνοος προσέφη, Εὐπείθεος υἱός·
Νημερτές μοι ἐνισπε, πότ' ὥχετο καὶ τίνες αὐτῷ
κοῦροι ἔποντ'; Ἰθάκης ἐξαίρετοι, ἢ ἐοὶ αὐτοῦ
θῆτες τε δμῶές τε; δύναιτό κε καὶ τὸ τελέεσσαι.

Καὶ μοι τοῦτ' ἀγόρευσον ἐτήτυμον, ὅφρ' εὖ εἰδῶ·
ἢ σε βίῃ ἀέκοντος ἀπηύρα νῆα μέλαιναν,
ἢ ἐκίων οἱ δῶκας, ἐπεὶ προσπύξατο μύθῳ.

645

Τὸν δ' υἱὸς Φρονίοιο Νοήμων ἀντίον ηὔδα·
Αὐτὸς ἐκίων οἱ δῶκα· τί κεν ῥέξειε καὶ ἄλλος,

ὁρεῦσι χρῆσθαι εἰς τὰς κατ' ἀγρὸν ἐργασίας. Les mulets sont à la fois des bêtes de somme et des bêtes de labour; et la sûreté de leur pas dans les plus mauvais chemins les rend particulièrement propres au service des pays de montagnes. Le nom grec ordinaire du mulet (ὄρεός, ionien οὐρεύς) signifie même *montagnard*; c'est l'épithète caractéristique du *demi-dne* (ἡμίονος) passé à l'état de substantif.
639. Οἴχεσθαι à pour sujet αὐτὸν ou Τηλέμαχον sous-entendu.

639-640. Ἀλλὰ που αὐτοῦ ἀγρῶν, *sed alicubi illic agrorum*, mais quelque part là-bas dans la campagne. — Le mot αὐτοῦ est adverbe. Ce qui suit prouve qu'on croyait bien que Télémaque visitait *ses domaines*, ou du moins les domaines qu'il gouvernait en l'absence de son père; mais ἀγρῶν est pris ici dans un sens général.
Scholies B : ἐν τόπῳ τινὶ τῶν ἀγρῶν.

640. Συδῶτῃ. Il s'agit du porcher Eumée, qui jouera plus tard un rôle important dans le poème.

641. Προσέφη,... Ancienne variante, ἀπαμειβέτο, φωνηέν τε.

642. Καὶ τίνες. Ancienne variante, καί τινες, orthographe tout à fait inadmissible, même en écrivant αὐτῶν, au lieu de αὐτῷ, comme le faisaient, paraît-il, ceux qui préféraient cette orthographe. Hérodién (*Scholies H et P*) : οἱ μὲν τὸν (σύνδεσμον) καὶ ὀξύνουσιν, ἐν ᾧ, καὶ τίνες αὐτῶν, κακῶς· ἐγράφετο γὰρ ἂν, κ' εἰ τίνες.

643. Κοῦροι ἔποντ'; Ἰθάκη.... Il y a deux interrogations distinctes, et c'est à tort que Bothe et d'autres ont conservé la mauvaise leçon κοῦροι ἔποντ' Ἰθάκης. L'épithète ἐξαίρετοι se rapporte à κοῦροι sous-entendu, et non à κοῦροι exprimé. Nicanor (*Scholies P*) : στικτέον μετὰ τὸ ἔποντ(ο), τὰ δὲ ἐξῆς ἐν πεῦσαι ἀναγνωστέον. — *H.* Ancienne variante, ἢ. Avec cette leçon, il faut un point et virgule après ἐξαίρετοι, et la seconde interrogation se trouve alors coupée en deux interrogations distinctes, ce qui d'ailleurs ne change rien au sens du passage. Hérodién (*Scholies P*) : ὁ μὲν ἢ περισπᾶται· διαπορητικὸς γάρ. Mais il est évident qu'on a le choix entre les deux écritures, sauf à conformer la ponctuation aux exigences du mot préféré. Bekker, Ameis et La Roche, qui ont mis ἢ après une simple virgule, sont donc dans leur tort; car la conjonction, à cette place, n'est et ne peut être qu'une disjonctive.

646. Ἢ σε. Ancienne variante, εἰ σε, mauvaise correction. Rien n'est plus commun, chez Homère, que ἢ... ἢé dans le sens de *utrum.... an*. On sous-entend, si l'on veut, εἰ, ou plutôt πότερον. Mais cela même est inutile. Toute question double pose une alternative, et demande réponse ou à un terme, ou bien à l'autre terme.

647. Προσπύξατο μύθῳ, (*te*) *sermone adortus est*, il est entré en pourparler avec toi. Voyez les notes des vers II, 77 et III, 22.

- ὁππότε' ἀνὴρ τοιοῦτος ἔχων μελεδήματα θυμῷ 650
 αἰτίζῃ; Χαλεπόν κεν ἀνήνασθαι δόσιν εἴη.
 Κούροι δ' οἱ κατὰ δῆμον ἀριστεύουσι μεθ' ἡμέας,
 οἳ οἱ ἔποντ'· ἐν δ' ἀρχὸν ἐγὼ βαίνοντ' ἐνόησα
 Μέντορα, ἧε θεόν, τῷ δ' αὐτῷ πάντα ἐφάκει.
 Ἀλλὰ τὸ θαυμάζω· ἴδον ἐνθάδε Μέντορα διόν 655
 χθιζὸν ὑπηροῖον· τότε δ' ἔμβη νηὶ Πύλονδε.
 ὧς ἄρα φωνήσας ἀπέβη πρὸς δώματα πατρός.
 Τοῖσιν δ' ἀμφοτέροισιν ἀγάσσατο θυμὸς ἀγῆνων·
 μνηστῆρας δ' ἄμυδις κάθισαν καὶ παῦσαν ἀέθλων.
 Τοῖσιν δ' Ἀντίνοος μετέφη, Εὐπείθεος υἱὸς 660
 [ἀχνύμενος· μένεος δὲ μέγα φρένες ἀμφιμέλαιναν
 πῖμπλαντ', ὅσσε δέ οἱ πυρὶ λαμπετόωντι ἔϊκτην].
 ὦ πόποι, ἦ μέγα ἔργον ὑπερφιάλως ἐτελέσθη
 Τηλεμάχῳ, δόδος ἦδε· φάμεν δέ οἱ οὐ τελέεσθαι.
 Ἐκ τόσσων δ' ἀέκητι νέος παῖς οἴχεται αὐτῶς, 665

652. Μεθ' ἡμέας, comme μεθ' ἡμῖν, ἐν ἡμῖν : parmi nous. On a vu, *Iliade*, II, 143, μετὰ πληθύν pour ἐν πλήθει, et l'on verra dans l'*Odyssee*, XVI, 419, μεθ' ὁμήλικας pour ἐν ὁμήλει. La traduction après nous n'est donc point exacte, et c'est même fausser le sens que de traduire : avec nous. — La variante μεθ' ὑμέας ne paraît point antique, et n'est probablement qu'une faute d'iotacisme. — Le mot ἡμέας ne comptait que pour deux syllabes; mais il ne se prononçait point comme ἡμᾶς. C'est la syllabe accentuée qui dominait, et l'a se faisait sentir à peine. Hérوديен (*Scholies P*) : μεθ' ἡμέας· πρὸ τέλους ἡ ὀξεῖα, ὁρθοτονεῖται γὰρ διὰ τὴν πρόθεσιν καὶ τὴν ἔμφασιν.

653. Οἱ est pour οἱ (*illi*, ceux-là), et il ne porte l'accent que parce qu'il est suivi d'une enclitique. Nous n'avons pas besoin de recourir ici à l'adjectif ὅς pour οὗτος, forme assez rare chez Homère.

654. Ἐφάκει. Quelques-uns écrivent ἐφάκειν, correction arbitraire et sans utilité aucune. — Ce verbe a pour sujet θεός sous-entendu.

656. Τότε, alors : quand Télémaque est parti. — Ἐμβη a pour sujet Μέντωρ sous-entendu.

659. Μνηστῆρας, *vulgo* μνηστήρες.

661-662. Ἀχνύμενος· μένεος.... On a vu ces deux vers dans l'*Iliade*, I, 103-104. Aristarque les trouvait à leur place, appliqués à la colère d'Agamemnon; mais il les condamnait ici, sans doute parce qu'il n'y a guère, dans les paroles d'Antinoüs, que de la surprise et du dépit. Aristonicus (*Scholies H et Q*) : ἐκ τῆς Ἰλιάδος ματηνέχθησαν οὐ διόντως οἱ στίχοι. Cette athétèse était déjà indiquée dans les *Scholies de Venise*.

664. Φάμεν δέ οἱ. Ancienne variante, φάμεν δέ μιν. Cette leçon n'était pas bonne, car les prétendants ne se sont pas bornés à croire que Télémaque ne réussirait point dans son entreprise; ils se sont figuré que le jeune homme ne pourrait pas même quitter l'île d'Ithaque : c'est ce que Léocrite disait en propres termes devant lui, II, 255-256. Didyme (*Scholies P et H*) : τινές, φάμεν δέ μιν, κακῶς.

665. Ἐκ τῶσων. Appartient au verbe οἴχεται (*ἔξοιχεται*), et τόσσων, sous-entendu ἀνδρῶν ou μνηστῆρων, dépend de ἀέκητι. — Τόσσων δέ(ε). Ptolémée l'Ascalonite, τῶσωνδ(ε) en un seul mot, orthographe adoptée par Bekker. — Αὐτῶς, *sic*, comme cela, c'est-à-dire impunément.

νῆα ἐρυσσάμενος, κρίνας τ' ἀνὰ δῆμον ἀρίστους.

Ἄρξει καὶ προτέρω κακὸν ἔμμεναι· ἀλλὰ οἱ αὐτῷ

Ζεὺς ὀλέσειε βίην, πρὶν ἥδης μέτρον ἰκέσθαι.

Ἄλλ' ἄγ' ἐμοὶ δότε νῆα θοὴν καὶ εἵκος' ἐταίρους,

ὄφρα μιν αὐτὸν ἰόντα λοχῆσομαι ἠδὲ φυλάξω

670

ἐν πορθμῷ Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης·

ὥς ἂν ἐπισμυγεῶς ναυτίλλεται εἵνεκα πατρός.

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνεον ἠδὲ κέλευον.

αὐτίκ' ἔπειτ' ἀνστάντες ἔβαν δόμον εἰς Ὀδυσῆος.

Οὐδ' ἄρα Πηνελόπεια πολὺν χρόνον ἦεν ἄπυστος

675

μύθων, οὓς μνηστῆρες ἐνὶ φρεσὶ βυσοδόμευον·

667. Ἄρξει, il va commencer, c'est-à-dire il va se mettre à. — Καὶ προτέρω κακὸν ἔμμεναι, être (pour nous) un fléau qui même ne fera que grandir désormais. C'est affaiblir le sens que de prendre καὶ προτέρω comme s'il y avait simplement προτέρω : *ulterius*, dans l'avenir. Il s'agit d'un avenir de plus en plus mauvais pour les prétendants. — Quelques anciens donnaient κακὸν pour sujet au verbe ἄρξει. Mais cette explication manque de netteté, tandis que Τηλέμαχος, après νέος παῖς et ἐρυσσάμενος, se présente de lui-même à l'esprit, et qu'il est formellement rappelé à la fin du vers : ἀλλὰ οἱ αὐτῷ.

668. Πρὶν ἥδης μέτρον ἰκέσθαι, *vulgo* πρὶν ἡμῖν πῆμα φουτεύσαι. Ancienne variante, πρὶν ἡμῖν πῆμα γενέσθαι. J'ai rétabli, comme Bekker, Fæsi, Ameis et La Roche, le texte d'Aristarque, constaté par Didyme (*Scholies* H et Q) et même par d'autres témoignages. Le φουτεύσαι de notre vulgate n'est pas même une leçon antique; car les éditions communes d'Alexandrie ne le donnaient pas. Didyme : αὶ δὲ κοινότεραι, πρὶν ἡμῖν πῆμα γενέσθαι. Ce qu'on allègue en faveur de la vulgate, que Télémaque est déjà un jeune homme, et que Pénélope elle-même le répètera à plusieurs reprises (XVIII, 217 et XIX, 532), cette raison n'est point de mise quand il s'agit de l'opinion des prétendants. Télémaque n'est encore, pour Antinoüs, qu'un pur enfant, νέος παῖς (vers 668); et, puisque son enfance même est redoutable, il est naturel qu'Antinoüs s'effraye à l'idée de

le voir dans toute sa force. Voilà pourquoï, selon lui, Télémaque doit périr avant d'atteindre l'âge d'homme : πρὶν ἥδης μέτρον ἰκέσθαι.

670. Αὐτόν. Bekker, αὐτίς, correction arbitraire et parfaitement inutile. — Ἰόντα, allant (devant lui), c'est-à-dire à son passage : quand il passera en revenant de Pylus.

671. Ἐν πορθμῷ, *in freto*, dans le détroit. D'après l'étymologie (περάω, πόρος), le mot πορθμός indique proprement qu'il est facile de traverser en bateau d'une côte à l'autre. Comparez πορθμεύς, bateleur. — Σάμοιο. Il s'agit de l'île de Samé, qu'Homère, pour le besoin de la versification, nomme Samos. Voyez, dans l'*Iliade*, II, 634, la note sur Σάμον. Ici les *Scholies* B, E et T nous ont conservé la note d'Aristarque, ou, si l'on veut, d'Aristoniciens : (ἡ διπλή,) ὅτι τὴν Σάμην Σάμον εἶπεν. ἔστι δι Σάμο; Ἰωνίας, Σάμος Θράκης, Σάμος Κεφαλληνίας. Il faut sous-entendre : καὶ Ὀμηρον. Voyez la note sur Σάμη, I, 246.

672. Ναυτίλλεται est au subjonctif, pour ναυτίλληται. Quelques-uns regardent ce mot comme une sorte d'ironie; mais l'adverbe ἐπισμυγεῶς prouve qu'Antinoüs parle d'après la valeur exacte du verbe. Ce sera une navigation funeste en effet pour Télémaque, si le complot d'Antinoüs réussit. L'ironie eût amené dans la phrase καλῶς, ou quelqu'un de ses synonymes.

675. Ἄπυστος, non informée, c'est-à-dire ignorante.

κῆρυξ γάρ οἱ ξείπε Μέδων, δς ἐπεύθετο βουλὰς,
αὐλῆς ἐκτὸς ἑών· οἱ δ' ἔνδοθι μῆτιν ὕφαινον.
Βῆ δ' ἱμεν ἀγγελέων διὰ δώματα Πηνελοπείη·
τὸν δὲ κατ' οὐδοῦ βάντα προσηύδα Πηνελόπεια· 680

Κῆρυξ, τίπτε δέ σε πρόεσαν μνηστῆρες ἀγαυοί;
Ἦ εἰπέμεναι δμῶσιν Ὀδυσσῆος θείοιο
ἔργων παύσασθαι, σφίσι δ' αὐτοῖς δαῖτα πένεσθαι;
Μὴ μνηστεύσαντες, μῆδ' ἄλλοθ' ὀμιλήσαντες,
ῥσστατα καὶ πύματα νῦν ἐνθάδε δειπνήσειν. 685
Οἱ θάμ' ἀγειρόμενοι βίοτον κατακείρετε πολλὸν,
κτῆσιν Τηλεμάχοιο δαίφρονος· οὐδέ τι πατρῶν
ὑμετέρων τὸ πρόσθεν ἀκούετε, παῖδες ἑόντες,
οἷος Ὀδυσσεὺς ἔσκε μεθ' ὑμετέροισι τοκεῦσιν,
οὔτε τιναῖ ῥέξας ἐξαίσιον οὔτε τι εἰπῶν 690
ἐν δῆμῳ; ἦτ' ἐστὶ δίκη θείων βασιλῶν·

677. Κῆρυξ.... Μέδων. Ce héraut était au service des prétendants; mais sa conscience se révolte cette fois, et il fait acte d'ami à l'égard de Pénélope, qui, comme on va le voir, ne comptait guère sur les sympathies d'un tel homme.

678. Ἐνδοθι, à l'intérieur (de la cour). 682. Ἦ εἰπέμεναι. Le mot ἦ se confond, pour la quantité, avec la première syllabe de εἰπέμεναι. *Scholies* P : σημειοῦνται διὰ τὴν ἐν τῷ μέτρῳ συνίζησιν. Cette note, à l'insu du scholiaste, est un renvoi au commentaire d'Hérodien.—Bekker, mené par son digamma, supprime le mot ἦ, afin de pouvoir écrire *Ἐιπέμεναι*.

684. Μῆ, *ne*, dans le sens de *utinam ne*. Ce souhait porte sur μνηστεύσαντας, et non sur le verbe δειπνήσειαν. Il est répété par μῆδ(ε) devant ὀμιλήσαντας. — Μνηστεύσαντας, sous-entendu ἐμὶ. — Μῆδ' ἄλλο(τε), *ne alias quidem*, pas même une autre fois. Bothe : « Optat Penelope, ut « ultimum apud se cœnent proci, nec amplius nuptiarum causa nec alias congressi soliti in domo Ulyssis. Consuetudinem indicant participia aoristorum. » Pénélope dit : « Puissent-ils, se désistant de leurs prétentions obstinées sur moi, et cessant dès aujourd'hui de se réunir.... » — Il ne faut pas lire, comme font quelques-uns, μῆδ' ἄλλοθ(ι), d'abord parce que

l'iota final de ἄλλοθι ne s'élide point, et ensuite parce que l'on est forcé alors de donner à ὀμιλήσαντας un sens arbitraire. La traduction *neque alio decedentes* n'est pas fautive seulement : elle supprime une pensée, et elle la remplace par une vraie platitude, par une simple apposition à μνηστεύσαντας.

685. ῥσστατα καὶ πύματα. Ces deux adverbess synonymes équivalent au superlatif de l'un ou de l'autre : tout à fait pour la dernière fois. — Δειπνήσειαν. Ancienne variante, δειπνήσαιτε. Ce n'était qu'une correction, fort inutile d'ailleurs, pour faire concorder grammaticalement la phrase avec ce qui suit, où Pénélope ne distingue plus entre Médon et les prétendants. Le passage du discours indirect au discours direct ajoute au pathétique.

686. Οἱ θαμ(ά). Ancienne variante, οἱ θ' ἄμ(α). Didyme (*Scholies* H et P) : διχῶς, οἱ θ' ἄμ(α) καὶ οἱ θαμ(ά), ὃ καὶ ἄμεινον.

690. Οὔτε τιναῖ ῥέξας.... Construisez : οὔτε ῥέξας ἐξαίσιον τί τινα, οὔτε εἰπῶν ἐξαίσιον τί τινα.

691. Ἐν δῆμῳ, selon quelques anciens, se rapporte à ce que font les rois. Mais Nicanor (*Scholies* B, E, P et Q) maintient la ponctuation ordinaire : βέλτιον τὸ ἐν δῆμῳ τοῖς ἀνῶ προσδίδεσθαι.—

ἄλλον κ' ἐχθαίρησι βροτῶν, ἄλλον κε φιλοίη.
 Κεῖνος δ' οὔποτε πάμπαν ἀτάσθαλον ἄνδρα ἐώργει·
 ἀλλ' ὁ μὲν ὑμέτερος θυμὸς καὶ δεικέα ἔργα
 φαίνεται, οὐδέ τις ἔστι χάρις μετόπισθ' εὐεργέων. 695

Τὴν δ' αὖτε προσέειπε Μῆδων, πεπνυμένα εἰδώς·
 Αἶ γάρ δῃ, βασιλεια, τόδε πλείστον κακὸν εἶη.
 Ἀλλὰ πολὺ μεῖζόν τε καὶ ἀργαλεώτερον ἄλλο
 μνηστῆρες φράζονται, δ' μὴ τελέσειε Κρονίων·
 Τηλέμαχον μεμάασι κατακτάμεν ὀξεί χαλκῷ, 700
 οἴκαδε νισσόμενον· ὁ δ' ἔβη μετὰ πατρὸς ἀκουήν,
 ἐς Πύλον ἡγαθήην ἥδ' ἐς Λακεδαίμονα διᾶν.

Ὡς φάτο· τῆς δ' αὐτοῦ λῦτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ·
 δὴν δέ μιν ἀμφαστή ἐπέων λάβε· τῷ δέ οἱ ὅσσε
 δακρυόφι πλησθέν, θαλερῇ δέ οἱ ἔσχετο φωνή. 705

"Ht' ἐστὶ δίκη, qui utique mos est, et telle est l'habitude. Le vers qui suit prouve que δίκη ne signifie point justice ; sinon, il faudrait le prendre ironiquement. Ulysse, selon Pénélope, étoit une exception parmi les rois. Tous les autres pratiquaient l'iniquité, ou, si l'on veut, ils n'avaient d'autre loi que leurs passions, soit antipathies, soit préférences.

692-695. Ἄλλον.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces quatre vers comme une interpolation. Mais ils n'allèguent d'autre argument, sinon que ces vers sont décousus et leur déplaisent.

692. Ἐχθαίρησι et φιλοίη ont pour sujet βασιλεὺς sous-entendu, un roi quelconque, le roi vulgaire auquel Pénélope va encore opposer la noble image d'Ulysse.

693. Κεῖνος est emphatique : ce héros. — Ἀτάσθαλον est au neutre : *malum*, du mal. — Ἄνδρα, à un homme : à aucun homme.

694. Ὅ est pris en mauvaise part ; et ὁ ὑμέτερος θυμὸς signifie, vos exécrables sentiments. Le prétendu article caractérise θυμός aussi énergiquement que δεικέα caractérise ἔργα.

695. Εὐεργέων est pris substantivement : *beneficiorum*, des bienfaits (dont vous avez été comblés par Ulysse). Je n'ai pas besoin de faire remarquer la synizèse.

697. Αἶ γάρ. Ancienne variante, αἶ γάρ, correction tout à fait mauvaise.

699. Φράζονται, *meditantur*, complotent.

701. Νισσόμενον. Ancienne variante, νισόμενον. Avec cette orthographe, c'étoit le participe futur de νέομαι. Mais la forme νίσσομαι est plusieurs fois dans Homère, et νισσόμενον est excellent. *Scholies* E : νισσόμενον· ἐπανερχόμενον. Le futur n'est point nécessaire ; et, le fût-il, rien n'empêcherait de considérer le doublement du sigma comme une licence métrique, et de prendre νισσόμενον pour νισόμενον.

702. Ἠγαθήην. Rhianus, ἡμαθίην. Voyez plus haut, vers 599, la note sur ἡγαθήν.

704. Ἀμφαστή, poétique pour ἀφαστή, en grec ordinaire ἀφασία. Didyme (*Scholies* B) : ἀφαστή. τὸ δὲ μ. περισσόν.

705. Ἐσχέτο, s'arrêta. C'est le vox *saucibus haesit* de Virgile (*Énéide*, IV, 280). — La leçon ἔσχετο, attribuée à Aristarque, est tout à fait inadmissible, d'abord parce que cette forme moyenne du temps passé de εἶμι n'existe point, et ensuite parce que, le mot fût-il homérique, il n'aurait aucun sens dans la phrase. La voix d'une femme qui ne peut plus parler ne devient pas forte et vibrante. Il est évident pour moi que la note de Didyme a été altérée par les transcripteurs, et qu'on doit

Ὅψε δὲ δὴ μιν ἔπεσιν ἀμειβομένη προσέειπεν·

Κῆρυξ, τίπτε δέ μοι παῖς οἴχεται; Οὐδὲ τί μιν χρεῶ
νηῶν ὠκυπόρων ἐπιβαινέμεν, αἴθ' ἄλδος ἵπποι
ἀνδράσι γίγονται, περόωσι δὲ πούλυν ἐφ' ὑγρὴν.

Ἦ ἵνα μῆδ' ὄνομ' αὐτοῦ ἐν ἀνθρώποισι λίπηται;

710

Τὴν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα Μέδων, πεπνυμένα εἰδώς·

Οὐκ οἶδ' ἢ τίς μιν θεὸς ὥρορεν, ἥ καὶ αὐτοῦ
θυμὸς ἐφωρμήθη ἵμεν ἐς Πύλον, ὄφρα πύθηται
πατρός ἐοῦ ἢ νόστον, ἢ δντινα πότμον ἐπέσπεν.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κατὰ δῶμ' Ὀδυσῆος.

715

Τὴν δ' ἄχος ἀμφεχύθη θυμοφθόρον, οὐδ' ἄρ' ἔτ' ἔτλη
δίφρῳ ἐφέζεσθαι, πολλῶν κατὰ οἶκον ἐόντων·
ἀλλ' ἄρ' ἐπ' οὐδοῦ ἴξε πολυκμήτου θαλάμοιο,
οἴκτρ' ὀλοφυρομένη· περὶ δὲ δμῳαὶ μινύριζον

la rétablir comme il suit, dans les *Scholies* H, P et Q : αἱ Ἀριστάρχου, ἔσχετο. γέλοιοι γὰρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο, ἀντὶ τοῦ ἐγένετο. Je ne fais que changer de place les mots ἀντὶ τοῦ ἐγένετο, et mettre ἔσχετο là où il y avait ἔσχετο et ἔσχετο là où il y avait ἔσχετο, c'est-à-dire mettre γ pour κ et κ pour χ. Didyme n'a pu écrire l'absurdité γέλοιοι γὰρ εἰσιν οἱ γράφοντες ἔσχετο. Mais il était parfaitement en droit de se moquer de ceux qui faisaient retentir la voix d'une muette, et cela au moment même où il va être dit que Pénélope fut très-longtemps à recouvrer la parole.

708. Ἴπποι, *equi*, dans le sens de *currus* : les chars. Eschyle, dans le *Prométhée*, vers 455, appelle les vaisseaux des chars aux ailes de lin : λινόπτερα ὀχήματα. — Quelques anciens reprochaient à Homère d'avoir prêté ici à Pénélope un langage plus poétique que de raison. *Scholies* P et Q : ἀλλ' ἔοικεν ὁ ποιητὴς κεχρησθαι ποιητικῇ ὁρμῇ, οὐ λογιζόμενος τὸ πρέπον τοῦ προσώπου.

712. Ἦ τίς μιν, *vulgo* εἰ τίς μιν. Tous les derniers éditeurs, à l'exception de Dindorf, ont rétabli la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H, P et Q) : ἢ τίς μιν Ἀριστάρχου, διὰ τοῦ η. La vulgate est une correction du même genre que celle que nous avons mentionnée au vers 646, et

elle est tout aussi peu plausible. Voyez la note sur ce vers.

714. Πατρός ἐοῦ, génitif causal : *de patre suo*, au sujet de son père. *Scholies* H et T : λείπει ἢ περὶ. Quelques-uns font de πατρός ἐοῦ une dépendance de νόστον. Le sens a plus de précision avec l'explication alexandrine.

716. Ἀμφεχύθη. La douleur est comparée à un nuage ou à un brouillard. Nous avons vu dans l'*Illiade*, XVII, 591, τὸν δ' ἄχος νεφέλη ἐκάλυψε μέλαινα.

717. Πολλῶν, sous-entendu δίφρων.

718. Πολυκμήτου se rapporte à θαλάμοιο. Cette épithète n'est point une banalité poétique. Le θάλαμος qu'elle caractérise n'était pas une chambre quelconque, mais un chef-d'œuvre façonné des mains d'Ulysse même. Voyez-en la description, XXIII, 190-204. Didyme (*Scholies* P) : οὐ κατὰ τὸ ἐπίθετον, ἀλλ' ἔχει τὴν ἀναφορὰν πρὸς τὰ ἔργα τοῦ κατασκευάσαντος αὐτὸν Ὀδυσσεύος.

719. Μινύριζον, pleuraient silencieusement. La traduction *ejulabant* n'est point exacte. *Scholies* E et Q : ἡσύχως ἐκλαίον καὶ μικρῶς· μινυὼν γὰρ τὸ μικρόν. Quand le verbe μινυρίζω s'applique au chant, il signifie *fredonner*, et non point faire retentir sa voix. Ainsi dans Eschyle, *Agamemnon*, vers 16. La grammaire comparative justifie l'explication alexandrine. Cur-

πᾶσαι, ὅσαι κατὰ δώματ' ἔσαν νέαι ἡδὲ παλαιαί. 720

Τῆς δ' Ἀδινὸν γοῶσα μετ' ὕδα Πηνελόπεια·

Κλύτε, φίλαι· περί γάρ μοι Ὀλύμπιος ἄλγε' ἔδωκεν

ἐκ πασέων, ὅσαι μοι ὁμοῦ τράφεν ἡδὲ γένοντο,

ἢ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλὸν ἀπώλεσα θυμολέοντα,

παντοίης ἀρετῇσι κεκασμένον ἐν Δαναοῖσιν· 725

ἐσθλὸν, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος·

νῦν αὖ παιδ' ἀγαπητὸν ἀνηρείψαντο θύελλαι

ἀκλέα ἐκ μεγάρων, οὐδ' ὀρμηθέντος ἄκουσα.

Σχέτλιαι, οὐδ' ὑμεῖς περ ἐνὶ φρεσὶ θέσθε ἐκάστη

ἐκ λεχέων μ' ἀνεγείραι, ἐπιστάμεναι σάφα θυμῷ, 730

ὅππότε κείνος ἔβη κοίλην ἐπὶ νῆα μέλαιναν.

Εἰ γὰρ ἐγὼ πυθόμην ταύτην ὁδὸν ὀρμαίνοντα,

τῷ κε μάλ' ἢ κεν ἔμεινε, καὶ ἐσσύμενός περ ὁδοῖο,

ἢ κέ με τεθνηῖαν ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπεν.

tius place μυυρό; et ses dérivés entre μινύω et μείων.

720. Πᾶσαι, ... Ce vers déplaît à Payne Knight et à Dugas Montbel, et n'en est pas plus mauvais pour cela.

722. Πέρι, adverbe : extraordinairement. — Γάρ. Voyez, sur cette forme de style, la note du vers VII, 328 de l'*Iliade*. C'est le passage auquel renvoie ici la note d'Aristarque, qui nous a été conservée dans les *Scholies H* : (ἡ δὲ κλη,) ὅτι ἐν ἀρχῇ λόγου ὁ γάρ, ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι πολλοὶ γὰρ τεθνῶσι.

723. Πασέων, dissyllabe par synizèse. — Τράφεν ἡδὲ γένοντο. Voyez dans l'*Iliade*, I, 281, la note sur cette hystérologie, qui est fréquente chez Homère.

726. Ἐσθλόν, τοῦ κλέος... Voyez le vers I, 344 et la note sur ce vers. Ici comme là, Aristarque prononçait l'athétèse, et pour les mêmes raisons. De plus il regardait le vers comme absolument inutile. Aristonicus (*Scholies H* et *Q*) : περιττὸς ὁ στίχος. καὶ γὰρ προείπεν ἢ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλόν. καὶ οὐκ οἶδεν ὁ Ὀμηρος· τὴν καθ' ἡμᾶς Ἑλλάδα, ἀλλὰ τὴν Θεσσαλικὴν οὕτω λέγει, καὶ Ἑλλήνας τοὺς ἐκείθεν. Nous avons répondu au grief relatif à Ἑλλάδα, dans la note du vers I,

344. Quant à la répétition de ἐσθλόν, elle est tout ce qu'il y a de plus naturel; et Pénélope n'a pas moins de motifs ici qu'au chant premier de vanter le renom d'Ulysse. C'est ce que pensaient plus d'un Alexandrin; et cette opinion, que leur emprunte Eustathe, est parfaitement plausible. Je ne mets donc point de crochets. Je fais comme La Roche, le seul des éditeurs depuis Wolf qui ait laissé le vers 726 tel quel dans son texte.

727. Ἀνηρείψαντο θύελλαι. Ancienne variante, ἀποκτείναν μεμάασιν. Avec cette leçon, le vers était identique à ce qu'on lira ailleurs, V, 48. Aristarque l'avait d'abord adoptée; mais il l'a rejetée ensuite, et son école a fait comme lui. Didyme (*Scholies H*) : ἀνηρείψαντο θύελλαι ἢ χαριστέρα τῶν Ἀριστάρχου, καὶ ἄλλαι πολλὰι οὕτως.

730. Σάφα. Ancienne variante, μάλα.

732. Ὀρμαίνοντα. Ancienne variante, ὀρμηθέντα. Cette leçon faussait le sens, car on ne peut retenir celui qui est parti. Didyme (*Scholies H* et *P*) : τινὲς ὀρμηθέντα, κακῶς.

733. Τῷ est pris adverbiallement : sane, à coup sûr. — Ὀδοῖο. Voyez la note du vers I, 309.

Ἀλλά τις ὀτρυνρῶς Δολίον καλέσειε γέροντα, 735
 δμῶ' ἐμὸν, δν μοι ἔδωκε πατήρ ἔτι δεῦρο κIOUSH,
 καί μοι κῆπον ἔχει πολυδένδρεον· ὄφρα τάχιστα
 Λαέρτη τάδε πάντα παρεζόμενος καταλέξῃ,
 εἰ δὴ πού τινα κείνος ἐνὶ φρεσὶ μῆτιν ὑφήνας
 ἐξελθὼν λαοῖσιν ὀδύρεται, οἳ μεμάασιν 740
 δν καὶ Ὀδυσσεύς φθίσει γόνον ἀντιθέοιο.

Τὴν δ' αὖτε προσέειπε φίλῃ τροφὸς Εὐρύκλεια·
 Νύμφα φίλῃ, σὺ μὲν ἄρ με κατάκτανε νηλεὶ χαλκῷ,
 ἦ ἔα ἐν μεγάρῳ· μῦθον δέ τοι οὐκ ἐπικέυσω.
 Ἥδε' ἐγὼ τάδε πάντα· πόρον δέ οἱ ὅσσα κέλευεν, 745
 σίτον καὶ μέθυ ἡδύ· ἐμεῦ δ' ἔλετο μέγαν ὄρκον,
 μὴ πρὶν σοὶ ἑρέειν, πρὶν δωδεκάτην γε γενέσθαι,
 ἦ σ' αὐτὴν ποθέσαι καὶ ἀφορμηθέντος ἀκοῦσαι·
 ὥς ἂν μὴ κλαίουσα κατὰ χροῶ καλὸν ἰάπτῃς.
 Ἀλλ' ὕδρηναμένη, καθαρὰ χροὶ εἵμαθ' ἔλουσα, 750
 εἰς ὑπερῷ' ἀναβᾶσα σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν,
 εὔχε' Ἀθηναίῃ κόρῃ Διὸς αἰγιόχοιο·

736. Ἔτι est considéré par les Alexandrins comme redondant. *Scholies E* : παραλκον τὸ ἔτι· τὸ γὰρ κIOUSH οὐ δέχεται αὐτό. Il vaut mieux lui donner le sens de *jam*, ce qui précisera l'instant : ἔτι δεῦρο κIOUSH, à mon départ pour venir ici.

737. Καὶ.... ἔχει, et il soigne. Homère juxtapose l'idée au lieu de la subordonner. Il est inutile de sous-entendre δ;. Laissons au poète sa syntaxe naïve.

740. Λαοῖσιν, comme ἐν λαοῖσιν. — Ὀδύρεται est au subjonctif, pour ὀδύρηται. — Οἳ μεμάασιν. Les prétendants seuls ont pris part au complot; mais on comprend que Pénélope, dans sa douleur, se figure que tout le monde est d'accord avec eux, puisque tout le monde les laisse faire. Il est donc inutile de sous-entendre, devant οἳ, quelque chose qui rappelle les prétendants : κατὰ τούτους, par exemple. Je ne parle pas de la correction proposée par Bothe, λείουσιν au lieu de λαοῖσιν.

741. Γόνον. Ancienne variante, δόμον. Il y a γονήν au vers 755. C'est la quantité qui en décide.

743. Νύμφα φίλῃ. Voyez le vers III, 430 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

744. Ἥ ἔα (με) ἐν μεγάρῳ, ou laisse-moi dans le palais, c'est-à-dire ou laisse-moi vivante. Quelques anciens écrivaient ἦ, et faisaient de ἔα l'imparfait du verbe εἶμι : *que eram in domo*. Cette leçon reviendrait, pour le sens, à *me ancillam tuam*, moi ta servante. La vulgate donne un sens bien plus satisfaisant.

746-749. Ἐμεῦ δ' ἔλετο μέγαν ὄρκον,... Voyez les vers II, 373-376 et les notes sur ces quatre vers.

750. Ὑδρηναμένη équivalait à λουσαμένη : après t'être baignée. — Χροί, pour le corps : pour mettre sur ton corps.

752. Εὔχε(ο). Remarque le genre de consolation conseillé par Euryclée. Les anciens ont signalé avec raison l'admirable connaissance du cœur humain dont fait preuve le poète. En effet, on ne dit pas à une mère qui craint pour son fils : « Ne pleure point. » On lui fait chercher espérance et force dans un appel au secours divin. *Scholies P et Q* : οὐ παραινεῖ μὴ

ἡ γὰρ κέν μιν ἔπειτα καὶ ἐκ θανάτοιο σάωσαι.
 Μηδὲ γέροντα χάκου κεκακωμένον· οὐ γὰρ ὅτω
 πάγχυ θεοῖς μακάρεσσι γονὴν Ἀρκεισιάδαο 755
 ἔχθεσθ'· ἀλλ' ἔτι πού τις ἐπέσσεται, ὅς κεν ἔχῃσιν
 δώματά θ' ὑπερφεά καὶ ἀπόπροθι πίνοντας ἀγρούς.
 Ὡς φάτο· τῆς δ' εὐνήσε γόνον, σχέθε δ' ὅσσε γόοιο.
 Ἡ δ' ὕδρηνάμενη, καθαρὰ χροὶ εἴμαθ' ἐλοῦσα,
 εἰς ὑπερῶ' ἀνέβαινε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν· 760
 ἐν δ' ἔθετ' οὐλοχύτας κανέω, ἥρᾱτο δ' Ἀθήνη·
 Κλυθὲ μευ, αἰγιόχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη.
 Εἰποτέ τοι πολύμητις ἐνὶ μεγάροισιν Ὀδυσσεύς
 ἦ βοὸς ἢ ὄϊος κατὰ πῖνονα μηρὶ' ἔκηνεν,
 τῶν νῦν μοι μνήσαι, καὶ μοι φίλον υἷα σάωσον· 765
 μνηστῆρας δ' ἀπάλαλκε κακῶς ὑπερηγορέοντας.

δακρύειν· οὐ γὰρ πείσει· προτρεπομένη δὲ ἐπ' εὐχὰς καταφεύγειν, ὅθεν λεληθότως παύει τὰ δάκρυα.

763. Μιν, lui, c'est-à-dire Télémaque. — Σάωσαι, *servaverit*, pourra préserver. Hérodien (*Scholies P*) : πρὸ τέλους ἡ ὀξεία. ἔστι γὰρ εὐκτικόν.

764. Χάκου, de καχόομαι : afflige. Remarque le rapprochement de χάκου et de κεκακωμένον. Les Grecs aimaient ces assonances.

766. Ἀρκεισιάδαο, du fils d'Arcésius, c'est-à-dire de Laërte.

766. Ἐχθεσθ(αι). Anciennes variantes, ἄχθεσθ(αι) et οἰχθεσθ(αι).

767. Ἀπόπροθι, comme πολλὸν ἀπόπροθι : (s'étendant) beaucoup au loin, c'est-à-dire immenses. La traduction *procul sitos* fausse le sens. Voyez πολλὸν ἀπόπροθι, *Iliade*, XXIII, 832, et la note sur cette expression.

768. Εὐνήσε γόνον, *consopivit gemitum*, elle endormit l'accès de douleur. Hayman propose de lire νόον, sous prétexte qu'Homère n'a pu répéter le même mot dans le vers : γόνον, γόοιο. Cette correction supprimerait toute la poésie de l'expression, pour doter le vers d'une qualité que ne recherchaient aucunement les anciens. Nous avons noté, dans l'*Iliade*, des faits bien plus extraordinaires que celui qui choque ici Hayman : par exemple, XII, 332-333.

Voyez la note sur ce passage. Les Alexandrins ont tous lu γόνον, car voici la phrase d'Enstathe leur copiste : ἐπαυσε τὸν θρήνον. — Σχέθε δ' ὅσσε γόοιο, *abstinuitque (ejus) oculos a fletu*, et arrêta les larmes qui coulaient de ses yeux. Le mot γόοιο, comme l'indique ὅσσε, est pris dans un sens dérivé, tandis que γόνον est dit au propre.

761. Οὐλοχύτας, *molas*, l'orge pilée. Voyez la note III, 444 sur οὐλάς.

763-764. Εἰποτέ τοι.... On ne met ordinairement qu'une virgule après le vers 763 ; mais il vaut mieux rapporter les vers 763-764 à ce qui suit qu'à ce qui précède. Nicanor (*Scholies P*) : τὸ δίστιχον τοῖς ἐξῆς συνάπτειν βέλτιον.

766. Ἀπάλαλκε, détourne (loin de nous). Minerve était par excellence une divinité secourable. Voyez la note du vers IV, 8 de l'*Iliade*. Didyme (*Scholies E*) : ἀπότρεψαι. Λέγεται γὰρ αὕτη Ἀλαλκομένης. — Κακῶς ὑπερηγορέοντας, *male superbientes*, pleins d'une insolente perversité. Pénélope pense surtout au danger qui menace Télémaque. Il est inutile pourtant de restreindre à cette pensée l'expression d'Homère ; et l'on peut soutenir, malgré l'autorité de Didyme, que Pénélope dit plus que κακῶς βουλευομένους περὶ τοῦ Τηλεμάχου. Les prétendants sont à ses yeux des scélérats dans toute la force du terme.

ᾧΩς εἰποῦσ' ὀλόλυξε· θεὰ δέ οἱ ἔκλυεν ἀρῆς.
Μνηστῆρες δ' ὁμάδησαν ἀνὰ μέγαρα σκιδόντα·
ὧδε δέ τις εἶπεσκε νέων ὑπερηνορόντων·

Ἦ μάλα δὴ γάμον ἄμμι πολυμνήστη βασιλεια 770
ἀρτύει· οὐδέ τι οἶδεν, ὃ οἱ φόνος υἱὲ τέτυκται.

ᾧΩς ἄρα τις εἶπεσκε· τὰ δ' οὐκ ἴσαν ὥς ἐτέτυκτο.
Τοῖσιν δ' Ἀντίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Δαιμόνιοι, μύθους μὲν ὑπερφιάλους ἀλέασθε 775
πάντας ὁμῶς, μή πού τις ἐπαγγελῆσι καὶ εἴπω.
Ἄλλ' ἄγε, σιγῇ τοῖον ἀναστάντες τελέωμεν
μῦθον, ὃ δὴ καὶ πᾶσιν ἐνὶ φρεσὶν ἤραρεν ἡμῖν.

ᾧΩς εἰπὼν ἐκρίνατ' εἰέκοσι φῶτας ἀρίστους·
βᾶν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θίνα θαλάσσης.
Νῆα μὲν οὖν πάμπρωτον ἄλός βένθοσδε ἔρυσσαν· 780
ἐν δ' ἱστόν τ' ἐτίθεντο καὶ ἱστία νηὶ μελαίνῃ·
ἡρτύναντο δ' ἑρετμὰ τροποῖς ἐν δερματίνοισιν
πάντα κατὰ μοῖραν, ἀνά θ' ἱστία λευκὰ πέτασσαν·

767. Οἱ, le datif dans le sens du génitif, comme si souvent chez Homère. Voyez plus bas, vers 774, la note sur οἱ... υἱί. La correction εὐ, proposée par quelques-uns, est donc tout à fait inutile.

771. ᾧΩ dans le sens de ὅτι : que. Cela est fréquent chez Homère, avec les verbes qui signifient voir, savoir, et autres analogues. — Οἱ... υἱί, au fils à elle : à son fils. Didyme (*Scholies H*) : ὅτι φόνος τῷ υἱῷ αὐτῆς ὑπὲρτίσται. ἡ γὰρ οἱ (ἀντινομία) ἀντι γενικῆς ἱστί.

772. Τὰ δ' οὐκ ἴσαν ὥς ἐτέτυκτο, mais ils ne savaient pas ces choses comment elles s'étaient accomplies : mais ils ignoraient à quoi avait abouti leur complot.

776. Τοῖον, selon Hayman, est adjectif et va avec σιγῇ, comme au vers I, 209 il va avec θαμὰ. Mais les deux exemples ne sont point analogues. On peut dire ici que τοῖον se rapporte manifestement à μῦθον.

777. Μῦθον, la chose décidée dans notre entretien : le complot. — ᾧΩ est dans le sens de ὅς, ou plutôt de οἷος. On écrit ordinairement ὅ. Mais cette orthographe n'est guère plausible, puisque c'est le masculin de l'article, ou de ce que nous nommons

ainsi, mot qui, chez Homère, est indifféremment démonstratif ou conjonctif.

782. Τροποῖς ἐν δερματίνοισιν, dans les courroies de peau. Le nom habituel de l'attache à rame est τροπωτήρ. La forme τροπός ne se trouve nulle part qu'ici, et VIII, 53, où le vers est répété. Hérodien (*Scholies V*) : (τροποῖς,) περισπωμένως. δηλοῖ γὰρ τοὺς τροπωτήρας, περὶ οὓς αἱ κῶπαι τρέπονται καὶ στρέφονται ἐν ἡμᾶσι τοῖς περιδεδεμένοις ταῖς κῶπαις. Le τροπός ou τροπωτήρ était un anneau de cuir, à travers lequel on faisait passer la rame, et qui lui fournissait son point d'appui. Il était solidement fixé au bordage ; mais la matière dont il était fait laissait à la rame la liberté de tous ses mouvements.

783. Πάντα κατὰ μοῖραν,... Wolf et la plupart des éditeurs récents regardent ce vers comme interpolé. Quelques anciens le condamnaient aussi, mais sans donner d'autre motif d'athétèse, sinon qu'il leur semblait superflu. *Scholies M* : περιττός δοκαῖ οὗτος, ὁ στίχος. C'est un jugement tout arbitraire. Nous sommes en droit de dire qu'Homère, après avoir parlé des rames, a dû parler des voiles, et que le vers com-

τεύχεα δέ σφ' ἤνεικαν ὑπέρθυμοι θεράποντες.
 Ὑψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήνγ' ὤρμισαν, ἐν δ' ἔβαν αὐτοί·
 ἐνθα δὲ δόρπον ἔλοντο, μένον δ' ἐπὶ ἔσπερον ἔλθειν.

785

Ἡ δ' ὑπερῷῳ αὖθι περιφρων Πηνελόπεια
 κεῖτ' ἄρ' ἄσιτος, ἄπαστος ἐδητύος ἡδὲ ποτῆτος,
 ὀρμαίνουσ' εἰ οἱ θάνατον φύγοι υἱὸς ἀμύμων,
 ἥ δγ' ὑπὸ μνηστῆρσιν ὑπερφιάλοισι δαμείη.
 Ὅσσα δὲ μερμήριξε λέων ἀνδρῶν ἐν ὀμίλῳ
 δεισας, ὅππότε μιν δόλιον περὶ κύκλον ἄγῳσιν,

790

plète sa pensée. Ameis et Hayman n'ont point mis de crochets, et ils ont eu bien raison. Ce qui n'est pas indispensable ne laisse pas d'être souvent utile. D'ailleurs le vers est tout ce qu'il y a de plus homérique, au moins dans chacune des deux parties qui le composent.

784. Τεύχεα, comme au vers II, 390, équivalent à νηὸς ὅπλα. Il s'agit des agrès, et non pas d'armes ou d'armures. Aussi la conjonction δέ doit-elle être prise dans le sens explicatif. — L'aoriste ἤνεικαν signifie avaient apporté. Cela est évident, puisque les agrès sont maintenant en fonction.

785. Ὑψοῦ, *alte*, en haut, c'est-à-dire au large. — Ἐν νοτίῳ, *in humido*, dans l'humide, c'est-à-dire en mer. L'expression ὕψοῦ ἐν νοτίῳ, comme le remarque Eustathe, est la contre-partie de ὑψοῦ ἐν ξηρῷ, qui caractériserait la situation du navire tiré hors de la mer. Seulement Homère ne dit nulle part ὑψοῦ ἐν ξηρῷ. Il dit, ὑψοῦ ἐπὶ ψαμάθοισι. Mais cette expression est tout à fait identique à ὑψοῦ ἐν ξηρῷ. — Quelques anciens entendaient, par ἐν νοτίῳ, *du côté du midi*; et cette explication est celle qu'a préférée Dugas Montbel, parce que le lieu de l'embuscade où ils iront se poster est au sud d'Ithaque. Mais ceux-là mêmes qui paraphrasent νοτίῳ par τῷ πρὸς νότον μέρει ajoutent aussitôt : ἢ πρὸς σύγκρισιν τῆς γῆς, ἀντὶ τοῦ ἐν τῷ διούρῳ (*Scholies B, E, H, P, Q et T*). C'était l'explication ordinaire. Il y en a encore une autre, mais qui n'est point en contradiction avec celle-là; c'en est plutôt le développement, et Didyme (mêmes *Scholies*) semble l'admettre comme très-plausible : ἐν βάθει τοῦ ὕδατος. ἢ ἐπὶ μετώρῳ. εἰς τὸ νοτιώτερον τῆς γῆς,

τουτέστιν ἄνω πολὺ τῆς γῆς, ἐκεῖ μετέωρα φαίνεται τὰ ἐντὸς τῆς θαλάσσης. Mais on n'a nul besoin de ces subtilités, et ἐν βάθει τοῦ ὕδατος suffit amplement. — Aristophane de Byzance ne lisait point ἐν νοτίῳ. Didyme (mêmes *Scholies*) : Ἀριστοφάνης εἰν οὐδὲν, ὥς ἂν τις εἰποι ἐν ὀδῷ, ἐτοίμην εἰς τὸ πλεῖν. Lehrs pense que la vraie leçon d'Aristophane était εἰν ὀδῷον, et le contexte de la note, surtout l'adjectif ἐτοίμην, prouve qu'il a raison. — Quelques-uns écrivaient ἐννοτίῳ en un seul mot; mais cette orthographe est défectueuse. — Τήνγ(α), c'est-à-dire νῆα : le navire. — Ὀρμισαν, ils tinrent immobile comme dans un port : ils mouillèrent. *Scholies P et V* : ἡσύχως ἐστάναι τὴν ναῦν ἐποίησαν.

786. Μένον δ' ἐπὶ ἔσπερον ἔλθειν, et ils attendaient que le soir survint : et là ils attendirent l'arrivée de la nuit.

787. Ἡ δ' ὑπερῷῳ αὖθι. Ancienne variante, ἢ δ' ὑπερῷ' ἀναβάσας.

788. Καῖτ' ἄρ' ἄσιτος. Rhianus écrivait καῖτ' ἄρ' ἀναυδος. Didyme (*Scholies H et P*) : Ῥιανὸς, καῖτ' ἄρ' ἀναυδος. καὶ ἐστὶν αὕτη χαριστέρα ἢ γραφή. Le motif pour lequel Didyme approuve cette leçon, c'est probablement parce que l'adjectif ἄσιτος ne se trouve point ailleurs chez Homère, et qu'il fait ici double emploi avec ἄπαστος. Mais le poète aime à insister sur sa pensée, et ἄπαστος dit plus que ἄσιτος. Le mot ἄσιτος ne peut pas avoir été inconnu à Homère; et la leçon de Rhianus paraît n'être qu'une correction tout arbitraire, produite d'une fausse idée de perfection et des exigences d'un goût raffiné.

792. Δόλιον περὶ κύκλον ἄγῳσι équivalent à περικυκλώσασσι δολίως. Quelques

τόσσα μιν ὀρμαίνουσαν ἐπήλυθε νήδυμος ὕπνος·
εὖδε δ' ἀνακλινοῖσα, λύθεν δέ οἱ ἄψα πάντα.

Ἐνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη· 795
εἰδωλον ποίησε, δέμας δ' ἥϊκτο γυναικί,
Ἰφθίμη, κούρη φεγαλήτορος Ἰκαρίοιο,
τὴν Εὐμηλος ὅπυιε, Φερῆς ἐνὶ οἰκίᾳ ναίων.

anciens entendaient, par δόλιον κύκλον, un filet. *Scholies H* : κύκλον ἂν εἴποι τὸ δίκτυον. *Scholies T* : δόλον, κύκλω τὸ δίκτυον. Mais on ne chasse pas le lion avec un filet. Il s'agit d'un cercle de nombreux chasseurs, qui va se rétrécissant de plus en plus, et au milieu duquel le lion se trouve sans l'avoir soupçonné d'abord : l'animal n'en peut sortir qu'en recevant mille coups.

793. Νήδυμος est considéré comme synonyme de ἡδύς, bien que, d'après sa forme, il semble signifier le contraire. Buttmann pense que, partout où on lit νήδυμος, nous devrions écrire ἡδυμος. Dans les passages analogues à celui-ci, c'est le ν épheleystique qu'on a, selon lui, indûment retranché au verbe pour le porter en tête du mot suivant; dans les autres passages, on aurait remplacé ἡδυμο; par νήδυμος, afin d'éviter l'hiatus. Cela est possible; mais on ne peut le démontrer, car ἡδυμος est une forme contestée, et νήδυμος n'existe que chez Homère. Curtius regarde la forme ἡδυμος comme légitime; et il l'a enregistrée à son rang, dans l'article relatif à la racine ἄδ, primitivement σφαδ, sanscrit *svad*, à laquelle se rattache le grec ἡδύς aussi bien que le latin *suavis*. D'autres étymologistes, sans contester ἡδυμος, maintiennent la légitimité de νήδυμος, à cause de la racine sanscrite *nand*, qui contient l'idée de joie : *gaudere* et *exhilarare*. — Aristarque, qui a consacré νήδυμος, l'expliquait par περιέχων, qui enveloppe. Voici la note où Didyme (*Scholies E*) cite et développe l'explication d'Aristarque : ἀγνοοῦσι τινες, τὸ νήδυμος ὕπνος ἀποδίδοντες το ἡδύς. ἔστι δὲ νήδυμος ὁ μὴ δύνων μηδὲ περιεχόμενος, ἀλλ' αὐτὸς περιέχων. καὶ οὕτως λέγουσιν, οὐδὲ μιν ὕπνος ἔρει πανδαμάτωρ (*Iliade*, XXIV, 4). τὸ δὲ νη στερητικὸν καὶ ἐν τῷ νήγρετος. ἡδιστος καὶ θανάτῳ ἀγχιστὰ δοικώς. καὶ ἐπ' ἄλλων περιεχόντων καὶ κατελιγρότων τὸν

δλον λέγει, ἀμφὶ δὲ μιν θάνατος χύτο (*Iliade*, XIII, 844)· τὸν δ' ἄχτος νεφέλη ἐκάλυψε (*Iliade*, XVII, 591), καὶ θείη δὲ μιν ἀμφέχουτ' ὁμῆ (*Iliade*, II, 41)· θεσπέσιην δ' ἄρα τῷ γε χάριν κατέχευεν Ἀθήνη (*Odyssee*, XVII, 63), καὶ λιμένες ναύλοχοι ἀμφίδυμοι (*Odyssee*, IV, 846) λέγει, εἰς οὓς ἔστι δύνειν. ὅθεν καὶ δίδυμοι, δύο ἐκ μιᾶς καταδύσεως τῆς ἐκ γαστροῦ. La démonstration n'est pas aussi probante que le pensait Didyme; et toute liberté nous reste, soit pour préférer ἡδυμος à νήδυμος, soit pour donner à νήδυμος le sens qui nous paraîtra le mieux en harmonie avec le contexte.

794. Ἄψα, *artus*, les articulations, par conséquent les membres, le corps. Aristarque (*Scholies P* et *Q*) veut qu'on entende le mot au propre, et non dans le sens dérivé : (ἡ διπλή,) ὅτι οὕτως λέγει τὰς συναφὰς τῶν μελῶν, οὐ τὰ μέλη, οὐκ οὖν ἂν εἴποιμι μὴρὸν ἢ χεῖρα ἄψα.

797. Ἰφθίμη, selon quelques anciens, n'est point un nom propre, mais un adjectif; et Aristarque ne condamnait pas cette opinion. Didyme (*Scholies P*) : ἀμφιβάλλει Ἀρίσταρχος πότερον ἐπίθετον τὸ Ἰφθίμη, ἢ κύριον. Mais il est probable que ceux qui étaient à la sœur de Pénélope le nom d'Ipithimé, lui en donnaient un autre, celui de Médé, en changeant, au vers 796, δέμας en Μέδῃ. Il y a en effet, dans les *Scholies M*, un vers d'Asius qui semble autoriser cette correction : Κοῦραί τ' Ἰκαρίοιο, Μέδῃ καὶ Πηνελόπειᾳ. On ne peut guère admettre que cette femme ne soit point nommée; mais rien n'oblige de l'appeler Médé plutôt qu'Ipithimé, car on la trouve aussi désignée sous le nom d'Hypsipyle et sous celui de Leodamie. Laissons donc Ἰφθίμη avec majuscule.

798. Εὐμηλος. Eumelus est un des personnages de l'*Iliade*. Il était fils d'Admète et d'Alceste. — Φερῆς. Il s'agit de la ville

Πέμπε δέ μιν πρὸς δώματ' Ὀδυσσῆος θείοιο,
εἴως Πηνελόπειαν ὀδυρομένην, γοώσαν, 800
παύσειε κλαυθμοῖο γοοῖό τε δακρυβέντος.

Ἐς θάλαμον δ' εἰσῆλθε παρὰ κληίδος ἱμάντα,
οτῇ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, καί μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν·

Εὐδεις, Πηνελόπεια, φίλον τετιμημένη ἦτορ;
Οὐ μέν σ' οὐδὲ ἔωσι θεοὶ ρεῖα ζῶντες 805
κλαίειν οὐδ' ἀκάχησθαι· ἐπεὶ ῥ' ἔτι νόστιμός ἐστιν
σὸς παῖς· οὐ μέν γάρ τι θεοῖς ἀλιτῆμενός ἐστιν.

Τὴν δ' ἡμέλβει· ἔπειτα περίφρων Πηνελόπεια,
ἡδὺ μάλα κνώσσουσ' ἐν ὄνειρέησι πύλῃσιν·

Τίπτε, κασιγνήτη, δεῦρ' ἤλυθες; Οὔτι πάρος γε 810
πωλέ', ἐπεὶ μάλα πολλὸν ἀπόπροθι δώματα ναίεις·

de Phères en Thessalie, et non pas, quoi qu'en disent les *Scholies* V, de Phères en Messénie. Voyez les notes du vers III, 488.

800. Εἴως, jusqu'à ce que, c'est-à-dire afin que. C'est ainsi que ὄφρα signifie tantôt *donec* et tantôt *ut*. Hérodien (*Scholies* H): εἴως ἀντὶ τοῦ ὅπως. δασυντέον τὸ εἴως, ὅπως. — Ancienne variante, εἰ πως. Cette leçon n'était probablement qu'une correction arbitraire; car on verra plusieurs exemples de εἴως et εἴως analogues à celui-ci: V, 386; VI, 80; IX, 376; XIX, 367.

802. Παρὰ κληίδος ἱμάντα, le long de la courroie du verrou. Elle entre, comme nous disons, par le trou de la serrure. C'est le chemin que prennent encore les fées et les revenants de nos contes. Voyez, pour ce qui concerne le verrou et sa courroie, les notes du vers I, 442.

805. Μέν est dans le sens de μῆν. Mais il est inutile d'écrire μῆν, comme font Bekker et Hayman. — Οὐδέ renforce la négation, et il équivaut ici à οὐδαμῶς. Au vers suivant, οὐδ(ε) est dans son sens ordinaire.

807. Θεοῖς ἀλιτῆμενος, coupable envers les dieux. Le mot ἀλιτῆμενος est considéré comme une forme épique de ἡλιτῆμενος. *Scholies* B: ὥσπερ δὲ τὸ ἀλαλήμενος καὶ ἀπαχήμενος, οὕτω καὶ ἀλιτῆμενος. Hérodien (*Scholies* T) est d'avis que les participes ainsi accentués sont des présents, et non des parfaits. et

que, si l'on prend ἀλιτῆμενος pour ἡλιτῆμενος, il faut lui donner l'accent sur la pénultième: τὸ δὲ ἀλιτῆμενος, εἰ μὲν παροξύναται, παρακείμενός ἐστι κατὰ συστολὴν τῆς ἀρχούσης (à au lieu de ἡ). εἰ δὲ προπαροξύναται, ἐνεστώας ἐστὶν Αἰολικός, ὡς ἀλαλήμενος καὶ ἀπαχήμενος. Il est très-probable qu'Homère disait ἡλίτημι, ἡλίτημαι, et que ἀλιτῆμενος proparoxyton est un éolisme, ou plutôt un archaïsme, et non pas une licence de métrique ou d'accentuation. C'est du reste un ἀπαξ ἱερημένον.

809. Κνώσσουσ' ἐν ὄνειρέησι πύλῃσιν, dormant dans les portes des songes, c'est-à-dire dormant profondément. Celui qui dort est censé habiter la chambre des songes, le palais des songes. Didyme (*Scholies* E, H, Q et V): ἀντὶ τοῦ ἐν βάθει τοῦ ὕπνου· διὰ γὰρ τούτου ἔρχεται τὰ ὀνείρατα. Cependant l'expression d'Homère peut sembler bizarre, puisque la figure d'Iphithimé est dans la chambre de Pénélope; mais c'était évidemment une de ces locutions toutes faites qu'on emploie dans leur sens courant, sans s'inquiéter beaucoup de la valeur propre des mots qui les composent.

811. Πώλε(ο), *venitabas*, ou, selon quelques-uns, πωλέ(αι), *venititas*. On a le choix, car πάρος se construit aussi bien avec le présent qu'avec le passé. Charis et Vulcain, dans l'*Iliade* (XVIII, 386 et 425),

καί με κέλεαι παύσασθαι διζύος ἡδ' ὀδυνάων
πολλέων, αἶ μ' ἐρέθουσι κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·
ἢ πρὶν μὲν πόσιν ἐσθλὸν ἀπώλεσα θυμολέοντα,
παντοίῃς ἀρετῇσι κεχασμένον ἐν Δαναοῖσιν· 815
ἐσθλὸν, τοῦ κλέος εὐρὺ καθ' Ἑλλάδα καὶ μέσον Ἄργος.
Νῦν αὖ παῖς ἀγαπητὸς ἔβη κοίλης ἐπὶ νηὸς,
νήπιος, οὔτε πόνων εὖ εἰδὼς οὔτ' ἀγοράων.
Τοῦ δὲ ἐγὼ καὶ μᾶλλον ὀδύρομαι ἤπερ ἐκείνου.
Τοῦ δ' ἀμφιτρομέω καὶ δεῖδια, μὴ τι πάθῃσιν, 820
ἢ ὅγε τῶν ἐνὶ δῆμῳ, ἵν' οἴχεται, ἢ ἐνὶ πόντῳ·
δυσμενέες γὰρ πολλοὶ ἐπ' αὐτῷ μηχανόωνται,
ἰέμενοι κτεῖναι, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενον προσέφη εἰδῶλον ἄμαυρόν·
Θάρσει, μηδὲ τι πάγχυ μετὰ φρεσὶ δεῖδιθι λίην· 825
τοίη γάρ οἱ πομπὸς ἄμ' ἔρχεται, ἦντε καὶ ἄλλοι
ἄνδρες ἤρῃσαντο παρεστάμεναι (δύναται γάρ),
Παλλὰς Ἀθηναίῃ· σὲ δ' ὀδυρομένην ἐλεαίρει·
ἢ νῦν με προέηκε, τείν τάδε μυθήσασθαι.

Τὴν δ' αὖτε προσέειπε περίφρων Πηνελόπεια· 830
Εἰ μὲν δὴ θεὸς ἔσσι, θεοῖό τε ἔκλυες αὐδῆς,

dissent à Thétis l'un et l'autre : πάρος γε μὴν οὔτι θαμίζεις. C'est exactement la même observation que fait ici Pénélope à sa sœur.

812-813. Κέλεαι et πολλέων, dissyllabes par synizèse.

814-817. Ἡ πρὶν μὲν.... Voyez plus haut les vers 724-727 et les notes sur ces quatre vers.

819. Τοῦ, génitif causal : ob hunc, à son sujet. — Ἐκείνου est aussi génitif causal. Il désigne Ulysse.

820. Τοῦ, comme au vers précédent.

821. Ὅγε est redondant, comme quelquefois ille en latin. — Ἴν' οἴχεται, quo abit, c'est-à-dire apud quos profectus est : chez qui il s'est rendu.

822. Μηχανόωνται. Ancienne variante, μηχανώσιν.

823. Ἰκέσθαι a pour sujet αὐτόν sous-entendu.

824. Εἰδῶλον ἄμαυρόν, l'image obs-

cure, c'est-à-dire simplement le fantôme. L'épithète ἄμαυρόν est l'exacte contrepartie de ἐναργές, qui indique la réalité. L'image qui apparaît à Pénélope est dénuée de toute réalité palpable, voilà ce que veut dire Homère. L'explication d'Apollonius, τὸ μὴ φαινόμενον, est inadmissible, puisque Pénélope voit le fantôme.

826. Ἐρχεται. Ancienne variante, ἔσπεται. Cette leçon, admise par Henri Estienne et par d'autres éditeurs, est née probablement de la glose ἔσπεται, car, comme le remarque Buttmann, il n'y a point d'exemple du présent ἔσπομαι.

827. Δύναται γάρ. Ancienne variante, καὶ ἀμύνειν.

829. Τείν, tibi, à toi.

831. Θεός, un être divin, c'est-à-dire un fantôme et non pas ma sœur elle-même. — Θεοῖο, de la déesse : de Minerve. — Αὐδῆς. Bekker écrit αὐδῆν, comme au vers II, 297. Cette correction n'a été

εἰ δ' ἄγε μοι καὶ κεῖνον διζυρόν καταλεξόν,
εἶπου ἔτι ζῶει καὶ ὄρᾳ φάος ἡέλιοιο,
ἥ ἤδη τέθνηκε, καὶ εἰν Ἄϊδαο δόμοισιν.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενον προσέφη εἰδῶλον ἄμαυρόν· 835
Οὐ μὲν τοι κεῖνόν γε διηγεκέως ἀγορεύσω,
ζῶει ὃγ' ἡ τέθνηκε· κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν.

Ὡς εἰπὼν σταθμοῖο παρὰ κληῖδα λιάσθη
ἐς πνοιάς ἀνέμων· ἡ δ' ἐξ ὕπνου ἀνόρουσεν
κούρη Ἰκαρίοιο· φίλον δέ οἱ ἦτορ ἰάνθη, 840
ὥς οἱ ἑναργὲς ὄνειρον ἐπέσσυτο νυκτὸς ἀμολγῶ.

Μνηστῆρες δ' ἀναβάντες ἐπέπλεον ὕγρὰ κέλευθα,
Τηλεμάχῳ φόνον αἰπὺν ἐνὶ φρεσὶν ὀρμαίνοντες.
Ἔστι δέ τις νήσος μέσση ἄλλι πετρήεσσα,
μεσσηγὺς Ἰθάκης τε Σάμοιό τε παιπαλοέσσης, 845
Ἄστερις, οὐ μεγάλη· λιμένες δ' ἐνὶ ναύλοχοι αὐτῇ
ἀμφίδυμοι· τῇ τόνγε μένον λοχόωντες Ἀχαιοί.

adoptée par personne; elle est d'ailleurs tout à fait inutile.

832. Εἰ δ' ἄγε, eh bien donc. Voyez la note du vers I, 302. — Καῖνον. Il s'agit d'Ulysse.

834. Καὶ εἰν Ἄϊδαο δόμοισιν, sous-entendu ἐστὶ.

835. Εἰδῶλον ἄμαυρόν. Voyez plus haut la note du vers 824.

836. Διηγεκέως, d'un bout à l'autre : en détail ; exactement. Didyme (*Scholias P et V*) : σαφῶς, ἀκριβῶς, ἕως τέλους τὰ πάντα.

837. Κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν, car (il n'est) pas bon de prononcer de vaines paroles : car je n'ai rien de certain à t'apprendre là-dessus ; car j'ignore ce qui en est.

838. Παρὰ κληῖδα. Le fantôme s'en retourne par où il est venu. Voyez plus haut le vers 802 et la note sur ce vers.

841. Ἐναργὲς, *manifestum*, révélant la vérité. Cette espèce de songes est ce que les Grecs appelaient ὕπαρ. Voyez les vers XIX, 547 et XX, 90. Voyez aussi le Pro-

méthée d'Eschyle, vers 486. — Νυκτὸς ἀμολγῶ, comme ἐν νυκτὸς ἀμολγῶ : en pleine nuit. Voyez la note sur cette expression, *Iliade*, XI, 473. — Payne Knight supprime le vers 844, parce que, selon lui, la nuit n'est pas encore venue. Pourtant les prétendants ont déjà pris le repas du soir, et leur navire va se mettre en embuscade, quand le songe vient visiter Pénélope. Il est donc nuit. Si ce n'est pas le plus fort de la nuit, c'est au moins la nuit fermée, et cela suffit pour justifier νυκτὸς ἀμολγῶ.

845. Σάμοιο. Cette Samos est l'île de Samé, c'est-à-dire Céphalonie.

846. Ἀστερίς. Strabon nomme cette île Astéria. On croit que c'est Dascalio, bien que cet îlot soit un rocher à peu près inabordable aux navires, et qu'il réponde mal à la description d'Homère.

847. Ἀμφίδυμοι, ayant double entrée. Didyme (*Scholias B, E, P, Q et V*) : ἐξ ἑκατέρου μέρους εἰσπλους καὶ καταγωγὰς ἔχοντες.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ε.

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΧΕΔΙΑ.

Jupiter, à la prière de Minerve, s'intéresse au sort d'Ulysse, et envoie à Calypso l'ordre de rendre au héros sa liberté (1-84). La nymphe reçoit cet ordre avec douleur, mais se résigne à y obéir (85-147). Elle va trouver Ulysse sur le rivage, et elle lui apprend que rien ne s'oppose plus à son départ (148-227). Construction du radeau et départ d'Ulysse (228-284). Naufrage d'Ulysse en vue des côtes de l'île des Phéaciens (282-332). La déesse Leucothée sauve la vie du héros (333-364). Ulysse prend terre après de grands efforts, et se réfugie dans un bois voisin du rivage, où il passe la nuit et répare ses forces épuisées (365-493).

Ἡὼς δ' ἐκ λεχέων παρ' ἀγαυοῦ Τιθωνοῖο
ὠρνυθ', ἔν' ἀθανάτοισι φάως φέροι ἡδὲ βροτοῖσιν·
οἱ δὲ θεοὶ θῶκόνδε καθίζανον, ἐν δ' ἄρα τοῖσιν

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΧΕΔΙΑ. Ce titre (*Le radeau d'Ulysse*) n'était pas le seul par lequel on désignât le chant cinquième de l'*Odyssée*. Il y a trois autres titres encore, mentionnés dans la liste imprimée en tête des *Scholies* : ἀπόπλους ἢ ἀνάπλους Ὀδυσσεύς παρὰ Καλυψοῦς. Καλυψοῦς ἄντρον. τὰ περὶ τὴν σχεδίαν. Le premier de ces trois titres peut même être regardé comme double; mais le dernier n'est qu'une variante de celui qu'ont généralement adopté les éditeurs.

4-2. Ἡὼς δ' ἐκ λεχέων.... Voyez les vers XI, 1-3 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers.

3. Θῶκόνδε, *ad consensum*, (étant venus) à l'assemblée. Le mot θῶκος signifie proprement *siège*, comme on l'a vu au vers II, 14. Chaque dieu a son siège dans la grande salle du palais de Jupiter; mais les assemblées sont plus ou moins générales. Il ne s'agit ici que d'une des réu-

nions quotidiennes auxquelles assistaient les dieux habitants de l'Olympe, comme celle dont il est question aux vers I, 533-536 de l'*Iliade*. Dans les occasions solennelles, Jupiter convoque tous les dieux, quel que soit leur séjour ordinaire. Telles sont les deux grandes assemblées du début des chants VIII et XX de l'*Iliade*. L'assemblée actuelle ne diffère point de celle qui donnait son nom à la première rhapsodie de l'*Odyssée*, et qui n'avait pas été convoquée non plus. Dans l'une et dans l'autre, c'est sur le sort d'Ulysse qu'on délibère; mais on prend, cette fois-ci, une mesure efficace pour la délivrance du héros. Didyme (*Scholies* H, P, Q et T) : δευτέρα αὕτη περὶ τοῦ Ὀδυσσεύς θεῶν ἐκκλησία. ἡ μὲν γὰρ πρώτη βουλή περὶ τοῦ σώζεσθαι Ὀδυσσεά, αὕτη δὲ περὶ τοῦ πῶς. κατὰ μὲν τὴν πρώτην ἐκκλησίαν ὁ Ζεὺς παραιτεῖν ἀφορμὴν τῇ Ἀθηνᾷ αὐτὸς ἐναρχόμενος τοῦ λόγου, νῦν δὲ ἡ

Ζεὺς ὑψιβρεμέτης, οὔτε κράτος ἐστὶ μέγιστον.
 Τοῖσι δ' Ἀθηναίῃ λέγε κήδεα πολλ' Ὀδυσῆος,
 μνησαμένη· μέλε γάρ οἱ ἐὼν ἐν δώμασι Νύμφης·

5

Ζεῦ πάτερ, ἡδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
 μή τις ἔτι πρόφρων ἀγανὸς καὶ ἥπιος ἔστω
 σκηπτούχος βασιλεὺς, μηδὲ φρεσὶν αἴσιμα εἰδώς·
 ἀλλ' αἰεὶ χαλεπὸς τ' εἴη καὶ αἴσυλα ῥέζοι·

10

ὥς οὔτις μέμνηται Ὀδυσσεὺς θείοιο
 λαῶν, οἷσιν ἄνασσε, πατὴρ δ' ὥς ἥπιος ἦεν.
 Ἀλλ' ὁ μὲν ἐν νήσῳ κεῖται κρατέρ' ἄλγεα πάσχων,
 Νύμφης ἐν μεγάροισι Καλυψοῦς, ἥ μιν ἀνάγκη
 ἴσχει· ὁ δ' οὐ δύναται ἦν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι·

15

οὐ γάρ οἱ πάρα νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι,
 οἳ κέν μιν πρέμπκειν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
 Νῦν αὖ καὶδ' ἀγαπητὸν ἀποκτεῖναι μεμάσιν
 οἴκαδε νισσόμενον· ὁ δ' ἔβη μετὰ πατρὸς ἀκουήν
 ἐς Πύλον ἡγαθέην ἡδ' ἐς Λακεδαίμονα διαν.

20

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς·
 Τέκνον ἐμόν, ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόντων.
 Οὐ γάρ δὴ τοῦτον μὲν ἐβούλευσας νόον αὐτῇ,
 ὥς ἦτοι κείνους Ὀδυσεὺς ἀποτίσεται ἔλθων;
 Τηλέμαχον δὲ σὺ πέμψον ἐπισταμένως (δύνασαι γάρ)

25

Ἀθηνᾶ κατάρχεται. καὶ οὐκ ἐκαίνα λέγει
 περὶ τοῦ σώζεσθαι αὐτὸν, Ἀλλὰ μοι
 ἀμφ' Ὀδυσῆϊ... (I, 48-49), ἀλλὰ τῶν
 πολιτῶν καταβοᾷ, ὅτι ἐπὶ τοσοῦτον ἀ-
 μνημονοῦσι τοῦ ἀρχοντος, ὥστε καὶ τῷ
 υἱῷ αὐτοῦ ἐπιβουλεύειν. ἐν μέσῳ δὲ
 κατατίθῃ τὰ περὶ τοῦ Ὀδυσσεύς.

5. Λέγε, *recensebat*, ἐnumerait : ra-
 conta. C'est un des exemples où l'on voit
 le verbe λέγειν incliner vers la significa-
 tion qu'il a dans la langue ordinaire. On
 se rappelle que jamais, chez Homère, il ne
 signifie *dire*, du moins au propre. Mais
 on a vu λέγεσθαι, *Iliade*, XIII, 275, à
 peu près équivalent de διαλέγεσθαι.

6. Μέλε a pour sujet Ὀδυσεὺς sous-
 entendu. — Νύμφης. Il s'agit de Calypso.

8-12. Μῆ τις ἔτι... Voyez les vers II,
 230-234 et les notes sur ces cinq vers.

13-17. Ἀλλ' ὁ μὲν... Voyez les vers IV,
 556-560 et les notes sur ces cinq vers.

18-20. Νῦν αὖ καὶδ' ἀγαπητὸν... Voyez
 les vers IV, 700-702 et les notes sur ces
 trois vers.

22. Ποῖόν σε ἔπος φύγεν ἕρκος ὀδόν-
 των est une exclamation, et non une in-
 terrogation, et c'est à tort qu'on la faisait
 suivre autrefois du point et virgule. Quant
 à l'expression *barrière des dents*, voyez la
 note du vers IV, 350 de l'*Iliade*.

23-24. Οὐ γάρ δὴ... Cette phrase est
 nécessairement interrogative. Nicanor (*Scho-
 lies* B, P et V) : τοῦτο ἐν ἐρωτήσιν προ-
 ενεκτέον.

24. Ἐλθὼν, étant venu, c'est-à-dire à
 son retour dans sa patrie.

25-27. Τηλέμαχον δὲ σὺ... Le poète,
 comme le remarque Didyme (*Scholies* P

ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς ἣν πατρίδα γαῖαν ἱκῆται,
μνηστῆρες δ' ἐν νηὶ παλιμπετέες ἀπονέωνται.

Ἡ ῥα, καὶ Ἑρμεῖαν, υἱὸν φίλον, ἀντίον ἡῦδα·

Ἑρμεῖα· σὺ γὰρ αὐτε τά τ' ἄλλα περ ἀγγελός ἐσσι·

Νύμφη εὐπλοκάμῳ εἰπεῖν νημερτέα βουλὴν, 30

νόστον Ὀδυσσοῦς ταλασίφρονος, ὥς κε νέηται,

οὔτε θεῶν πομπῇ οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων·

ἀλλ' ὄγ' ἐπὶ σχεδὴς πολυδέσμου πῆματα πάσχω

ἥματί κ' εἰκοστῷ Σχερίην ἐρίβωλον ἱκοίτο,

Φαιήκων ἐς γαῖαν, οἱ ἀγχίθιοι γεγάασιν· 35

οἳ κέν μιν πέρι κῆρι θεὸν ὧς τιμήσουσιν,

et T), tient à nous délivrer d'inquiétude au sujet du danger que court Télémaque : ἀπαλλάττει ἀγωνίας τὸν ἀκρατὴν ἐπὶ τῷ Τηλεμάχῳ.

27. Παλιμπετέες. On a vu cet adjectif dans l'*Illiade*, XVI, 395, joint à ἀψ dont il est synonyme. *Scholies V* : ἐξ ὑποστρεφῆς, εἰς τὰ ὀπίσω. *Scholies P* : εἰς τοῦ πίσω στρεφόμενοι. — Ἀπονέωνται à la première syllabe longue par une licence ordinaire à la versification homérique, toutes les fois qu'un mot a les trois premières brèves. Pourtant on peut supposer que le π est pris comme lettre double, ou, si l'on veut, qu'il était doublé dans la prononciation. On a vu à plusieurs reprises, dans l'*Illiade*, le verbe ἀπονέομαι fournir comme ici la fin du vers.

30-31. Νύμφη εὐπλοκάμῳ.... Voyez les vers I, 86-87 et les notes sur ces deux vers.

30. Εἰπεῖν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. Nicanor (*Scholies P*) : ἀπ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγνωστίον. ἀπαρέμφατον γὰρ ἐστὶν ἀντὶ προστακτικοῦ τοῦ εἰπέ.

32. Οὔτε θεῶν πομπῇ.... Ce vers n'a d'autre dactyle que celui du premier pied. Voyez la note sur un vers semblable, *Illiade*, I, 41. — Θεῶν πομπῇ, *deorum ductu*, par une conduite de dieux, c'est-à-dire à l'aide de quelque secours divin, dans le genre de celui qu'avait apporté Minerve à Télémaque (II, 416-417) en lui servant de pilote. — Θνητῶν ἀνθρώπων, d'hommes mortels, c'est-à-dire de matelots ordinaires.

34. Ἡματί κ' εἰκοστῷ. C'est Aristarque qui a introduit κ(ε) entre ἥματι et εἰ-

κοστῷ : correction autorisée par le vers IX, 363 de l'*Illiade* : Ἡματί κε τριτάτῳ Φθίην ἐρίβωλον ἱκοίμην. Didyme (*Scholies H*) : χωρὶς τοῦ κς αἱ κοινότεραι. — Σχερίην. On suppose que la Schérie d'Homère est l'île de Coreyre, aujourd'hui Corfou. Mais il est évident, quoi qu'il s'agisse d'anciens et modernes sur ce sujet, que le pays habité par les Phéaciens n'est pas moins fantastique que les Phéaciens eux-mêmes. Schérie et son peuple n'ont jamais existé que dans l'imagination d'Homère, ou, si l'on veut, dans les contes des ports d'Ionie, recueillis et immortalisés par le poète.

35. Ἀγχίθιοι, *propinqui diis*, presque égaux aux dieux. Cette épithète fait allusion à la vie heureuse que menaient les Phéaciens. — Cependant les Alexandrins n'adoptaient pas tous cette explication. Quelques-uns entendaient : *rapprochés des dieux par leur origine* ; mais il s'agit ici du peuple, et non des rois issus de Neptune. D'autres entendaient : *commensaux des dieux* ; mais il est douteux qu'un terme aussi vague que ἀγχίθιοι ait une signification aussi spéciale. Didyme (*Scholies E*) laisse le choix entre les trois interprétations ; mais il les enregistre dans un ordre qui semble indiquer sa préférence pour celle qui prévaut généralement parmi les commentateurs modernes : διὰ τὴν εὐδαιμονίαν καὶ τὴν εὐπάθειαν, ἥ διὰ τὴν εὐγένειαν· ἀπὸ γὰρ Ποσειδῶνος τρίτοι εἰσὶν οἱ βασιλεῖς αὐτῶν· ἡ καθὼς οἱ θεοὶ συνδιατρίβουσιν αὐτοῖς καὶ εὐεχούνται διὰ τὴν φιλοξένειαν.

36. Πέρι, adjectif : *eximia*, extraordinai-

πέμψουσιν δ' ἐν νηϊ φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν,
 χαλκόν τε χρυσόν τε ἄλλας ἐσθῆτά τε δόντες,
 πόλλ', ὅσ' ἂν οὐδέποτε Τροίης ἐξήρατ' Ὀδυσσεύς,
 εἴπερ ἀπήμων ἦλθε, λαχὼν ἀπὸ ληΐδος αἶσαν. 40
 Ὡς γὰρ οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι
 οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ ἐὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.

Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπήθησε διάκτορος Ἀργειφόντης.
 Αὐτίκ' ἔπειθ' ὑπὸ ποσσὶν ἐδήσατο καλὰ πέδιλα,
 ἀμβρόσια, χρύσεια, τὰ μιν φέρον ἡμὲν ἐφ' ὑγρὴν, 45
 ἡδ' ἐπ' ἀπείρονα γαῖαν, ἅμα πνοιῆς ἀνέμοιο.
 Εἴλετο δὲ ῥάβδον, τῇτ' ἀνδρῶν ὄμματα θέλγει,
 ὣν ἐθέλει, τοὺς δ' αὐτε καὶ ὑπνῶντας ἐγείρει·
 τὴν μετὰ χερσὶν ἔχων πέτετο κρατὺς Ἀργειφόντης.
 Πιερίην δ' ἐπιβάς ἐξ αἰθέρος ἔμπεσε πόντι· 50

rement. — Quelques-uns lisent ici, comme dans tous les cas où le mot est suivi de κῆρι, περί préposition. Cette leçon affaiblit la pensée. Il y a désaccord, dans l'Homère-Didot, entre le texte, qui donne περί κῆρι, et la traduction *ex animo*, qui exigerait περί κῆρι. Nous suivons la leçon et l'explication d'Aristarque. Voyez la note du vers IV, 46 de l'*Illiade*.

39. Ἄν.... ἐξήρατ(ο) dit plus que *absulisset* ou *sustulisset*. On commençait par prélever, sur le butin, la part des rois; et c'est du prélèvement attribué par le sort à Ulysse qu'il s'agit. Didyme (*Scholies E*): ἐξήρατ' Ὀδυσσεύς· ὥς ἐξείρεται ἔλαθεν, ἢ κλεῖονα τῶν ἄλλων. Il faut donc ajouter, à l'idée d'enlever, l'idée d'une part de roi. — Τροίης. Ancienne variante, Τροίης trissyllabe, adjectif qu'on rapportait au substantif ληΐδος du vers suivant. Cette leçon est condamnée par Didyme (*Scholies P*): Τροίης διςσυλλάβως, ἵνα τὴν χώραν ἀκούσωμεν. Il est vrai qu'Hérodien l'a préférée; mais la vulgate s'explique bien mieux. Voici la note d'Hérodien (*Scholies H, P et V*): διαμετρέον. τὸ γὰρ ἐξῆς, Τροίης ἀπὸ ληΐδος, ἀπὸ τῆς Τρωϊκῆς λείας, ἐξείρεται ἔλαθεν. On remarquera, du reste, qu'Hérodien entend ἐξήρατ(ο) de la même façon que Didyme. Aristarque admettait, dans certains passages, Τροίη adjectif. Voyez la note I,

439 de l'*Illiade* sur Τροίην. Mais il est probable que sa leçon était ici celle qu'a consacrée Didyme.

40. Αἶσαν, *portionem*, le lot (auquel il avait droit).

41. Ὡς, *sic*, de cette façon, c'est-à-dire dans les conditions dont je viens de parler.

43-49. Ὡς ἔφατ'· οὐδ' ἀπήθησε.... Voyez l'*Illiade*, XXIV, 339-346, et les notes sur ces sept vers. Voyez aussi, à propos des vers 44-46, la note Γ, 96-98 de l'*Odyssée*.

47-49. Εἴλετο δὲ ῥάβδον.... Quelques anciens regardaient ces trois vers comme inutiles à cette place. Mercure, disaient-ils, n'a que faire ici de sa baguette, puisqu'il n'y a personne ni à endormir ni à éveiller. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies P, Q et T*), la baguette est l'instrument spécial de Mercure; et il n'est pas plus extraordinaire de le voir aller chez Calypso le caducée à la main, que de voir Neptune se rendre, armé du trident, chez ses amis les peuples d'Éthiopie: οὐδὲν δὲ φασιν ὁρελος ἐνθάδε ῥάβδον, ὥσπερ ἐν Ἰλιάδι (XXIV, 446) πρὸς τὸ κοιμίσαι τοὺς κυλωρούς. οὐ συνορῶσι δὲ ὅτι ἰδιά τινα ἐστὶ θεῶν φορήματα, ὥς εἰ τις μίμφοιτο ὅτι Ποσειδῶν εἰς Αἰθιοπίας πορευόμενος τὴν τρίαιναν ἔχει.

50. Πιερίην. D'après certains littérateurs d'aujourd'hui, l'Olympe de l'*Odyssée*

σεύατ' ἔπειτ' ἐπὶ κῦμα, λάρω ὄρνιθι ἑοικώς,
δοτε, κατὰ δεινούς κόλπους ἄλός ἀτρυγέτοιο
ἰχθῦς ἀγρώσων, πυκινὰ πτερὰ δεύεται ἄλμῃ·

n'est qu'une montagne idéale, sans situation fixe, et dont l'existence est impossible. On voit ici que cet Olympe, quoi qu'en disent les littérateurs en question, est exactement le même que l'Olympe de l'*Iliade*, c'est-à-dire une montagne réelle, la haute montagne de Thessalie dont les sommets sont couverts de neiges éternelles. Mercure suit exactement la route que Junon avait prise en descendant de l'Olympe, pour aller rejoindre Jupiter sur le mont Ida. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XIV, 226 et les notes sur ce vers. Voyez aussi les notes de l'*Appendice VIII*, p. 604 et 606 du deuxième volume de l'*Iliade*. J'ajoute que, si l'Olympe de l'*Odyssee* était le ciel proprement dit, Mercure n'aurait pas à faire le voyage dont il va être question, et qu'il descendrait verticalement dans l'île. L'île ne serait pas loin de cet Olympe (τηλόθ' ἰοῦσαν, vers 55), elle serait dessous. Aristarque : αἱ γὰρ μὴ ἀπὸ Μακεδονίας ὁ θεὸς ἔξορμᾷ, ἀλλ' ἄνωθεν ἐξ οὐρανοῦ, οὐκ ἂν πολλὴν ἐπὶ ἦλθεν, ἕως εἰς τὴν νῆσον παραγένηται, ἀλλ' εὐθὺς κατὰ κάθετον γινόμενος.

51. Λάρω ὄρνιθι. L'oiseau marin que les Grecs nommaient λάρος est le goéland. Suivant quelques-uns, c'est le cormoran; suivant d'autres encore, c'est la monette. Mais ce que les Grecs ont écrit sur le λάρος et les Latins sur le *larus* se rapporte au goéland plus qu'à aucun des autres oiseaux de mer. Virgile, dans son imitation de ce passage, ne nomme pas l'oiseau; il se contente de le décrire : «avi similis, quæ circum littora, circum Piscoscos » *scopulos humilis volat æquora juxta* » (*Énéide*, IV, 254-255). — ἑοικώς. C'est une simple comparaison. Mercure n'a pas besoin, pour voler, de prendre une figure d'oiseau. Le *similis* de Virgile traduit exactement ἑοικώς. Voyez plus bas, vers 337, la note sur αἰθὺν εἰκνύει.

53. Πυκινὰ, suivant quelques anciens, est pris adverbiallement, et il se rapporte à ἀγρώσων. Mais cette explication est peu naturelle. Dindorf : « Dubitarunt utrum » *πυκινὰ*, pro adverbio πυκνῶς acceptum, « cum verbo ἀγρώσων conjugendum » esset, an πυκινὰ πτερὰ dixisset poeta :

« quem vix opus moneri non tam absurde locuturum fuisse, ut adverbio πυκνῶς » *adjectivum præferret πυκινὰ ita colloca-* « tum ut nemo non cum πτερὰ sit con- » *juncturus, quum præsertim πυκινῶς vel* « *πυκνός frequens sit alarum epitheton.* » Ces raisons sont sans réplique. Il est évident surtout qu'on lirait πυκινῶς dans le vers, si ἀγρώσων πυκινῶς était vraiment la pensée du poète. Nous avons d'ailleurs l'exemple σὺν δὲ πτερὰ πυκνὰ λίσσθεν, *Iliade*, XXIII, 879, où il est impossible de prendre πυκνὰ pour autre chose que l'épithète de πτερὰ. Enfin on peut dire que c'est aux ailes des oiseaux de mer que convient particulièrement l'épithète πυκινὰ ou πυκινά. Cette observation est du commentateur alexandrin Pius. Eustathe : τοῦτο δὲ ἴδιον τῶν ἐναλίων ὄρνιθων, οἷα τῆς φύσεως, ὥς φησι Πίος, τὴν πύκνωσιν παρεσχημένης τοῖς ἐξ ὑγρῶν κοριζομένοις τὸ ζῆν, ἵνα μὴ βραδίως πρὸς τὴν σάρκα δικνούμενον τὸ ὑγρὸν πημαίνῃ αὐτήν. Il n'y a donc aucun doute sérieux sur le sens, bien que Nicanor admette qu'on peut indifféremment prendre πυκινὰ comme adjectif ou comme adverbe, et placer la diastole soit après ἀγρώσων, soit après πυκινὰ. La note de Nicanor est dans les *Scholies* H, P et Q : ἡ ἀμφιβολία τῆς διαστολῆς οὐδὲ τοὺς ἐξηγησαμένους ἔλαθεν. ἤτοι γὰρ ἀγρώσων πυκινὰ, τουτέστι πυκινῶς, ἢ πυκινὰ πτερὰ. Les derniers mots de cette note sont altérés et mutilés dans les manuscrits; mais nous les donnons d'après la restitution de Dindorf. Ce qui suit cette note, dans les mêmes *Scholies*, n'est plus de Nicanor : c'est la citation de Pius. Seulement il y manque une ligne, la première, celle où Pius était nommé. Les scholiastes compilés par Eustathe n'avaient pas scrupuleusement respecté les termes de l'auteur. On ne sera pas fâché de voir sous sa vraie forme la remarque de Pius : τοιαύτη γὰρ, ὥς φησι Πίος, τῶν ἐναλίων ὄρνιθων ἡ πύκνωσις τυγχάνει, τῆς φύσεως πρὸς τὴν χρεῖαν αὐτοῖς ταύτην σκέπην παρεσχημένης, ὥς μὴ βραδίως πρὸς τὴν σάρκα δικνούμενον τὸ ὑγρὸν πημαίνῃ. C'est Dindorf qui a complété le texte des *Scholies*, d'après les

τῷ ἔκελος πολέεσσιν ὀχῆσατο κύμασιν Ἑρμῆς.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφίκετο, τηλόθ' ἐοῦσαν,

55

ἐνθ' ἐκ πόντου βὰς ἰοειδέος ἡπειρόνδε

ἦεν, ὄφρα μέγα σπέος ἔκετο, τῷ ἐνὶ Νύμφῃ

ναῖεν εὐπλόκαμος· τὴν δ' ἐνδοθι τέτμεν ἐοῦσαν.

Πῦρ μὲν ἐπ' ἐσχαρόφιν μέγα καίετο, τηλόθι δ' ὁδμή

κέδρου τ' εὐκαέτοιο θύου τ' ἀνὰ νῆσον ὁδῶδει,

60

δαιομένων· ἥ δ' ἐνδον ἀοιδιάουσ' ὅπτι καλῇ,

indications fournies par celui d'Eustathe.

— Quels sont les commentateurs (ἐξηγησάμενοι;) dont parle Nicanor? Peut-être s'agit-il des glossographes. Une note des *Scholies* P a tout l'air en effet d'être empruntée aux essais de ces primitifs exégètes : τὸ πυκινὰ δύνεται καὶ τὸ πυκνῶς καὶ τὸ πυκνά.

54. Τῷ ἔκελος.... Ce vers était regardé par quelques anciens comme une interpolation. *Scholies* H, P et Q : προσέθηκε τις οὐ δεόντως τὸν στίχον. C'est pourtant l'usage d'Homère, après une comparaison développée, de reprendre et de résumer ce qu'il vient de dire. Le vers n'est donc point inutile, quoiqu'il soit loin d'être indispensable. — Payne Knight et Dugas Montbel le condamnent, mais pour une raison purement grammaticale. La forme Ἑρμῆς, à leur avis, n'est point homérique, puisque partout, selon eux, Homère dit Ἑρμῆας au nominatif. Cette raison n'est pas bonne. On verra Ἑρμῆς au vers 4 du chant XXIV. Le passage, il est vrai, est contesté. Mais Homère emploie indifféremment, pour les noms propres, la forme allongée ou la forme contracte, sans autre règle que les besoins de sa versification. Il a bien réduit le datif Ἑρμῆα à Ἑρμῆ, dissyllabe par synizèse (*Iliade*, V, 890) : pourquoi se serait-il privé du dissyllabe ionien Ἑρμῆς, contracte Ἑρμῆς? Il ne s'en est servi qu'une fois, soit; mais c'est là un simple effet du hasard, et rien de plus. — Πολέεσσιν.... κύμασιν, sur les flots nombreux, c'est-à-dire sur l'immensité des vagues. — Ὀχῆσατο, se porta : se transporta.

55. Τὴν νῆσον, *illam insulam*, l'île où il avait à se rendre : l'île d'Ogygie; l'île qu'habitait Calypso.

56. Ἡπειρόνδε, sur le rivage. Le mot ἡπειρος désigne ordinairement la terre

ferme par opposition aux îles : ici l'opposition est entre le sol de l'île et la mer. Didyme (*Scholies* H, P et T) : καταχρηστικῶς, ἀντὶ τοῦ ἐπὶ τὸ ξηρὸν, ὡς καὶ ἐπὶ τῆς Ἰθάκης, ἡ πείρω ἐπέκλειεν (XIII, 444). — C'est à ἐκ.... βὰς que se rapporte ἡπειρόνδε, et non point à ἦεν. Nicanor (*Scholies* P et Q) : τὸ ἡπειρον ἀμεινον τοῖς ἀνέω συνάπτειν· ἐκθὰς ἐπὶ τὴν ἡπειρον ἐκ τῆς θαλάσσης.

58. Τέτμεν, *invenit*, il trouve. Voyez la note du vers VI, 374 de l'*Iliade*.

60. Εὐκαέτοιο, *fissilis*, qui se fend bien. Quelques anciens rapportaient ce mot, qui est un ἀπαξ σιγημῖνον, au verbe καίω, et entendaient : *qui brûle bien*. Il est plus naturel de le rapporter à καίω, καῶω, *scindre*, comme on fait d'ordinaire, et comme fait Curtius. Notez que κέαρνον, en grec, signifie *cognée*. Au reste, dès qu'on dit qu'un bois se fend bien, on dit par là même que c'est un bon bois de chauffage. — Θύου. Suivant les uns, le θύον d'Homère est le thuya; suivant les autres, c'est le citronnier. Le mot θύον est un terme très-vague; car il signifie bois parfumé (θύον ξύλον), et il y a une foule d'arbres qui répandent en brûlant une agréable odeur. On ne saura donc jamais d'une façon certaine quel est précisément l'arbre auquel pensait Homère. Virgile, qui a imité le passage, en l'appliquant à Circé, ne parle que du cèdre, dans le vers qui correspond à celui-ci (*Énéide*, VII, 13); et ce cèdre n'est pas du bois brûlant au foyer, ce sont des torches éclairant la demeure de la déesse : « Urit odoratam nocurna in lumina cedram. » — Ὀδῶδει. Bekker et quelques autres écrivent ὁδῶδειν. Mais l'addition du ν, à cette place, est absolument inutile.

61. Ἀοιδιάουσ'(α), forme allongée de

ἰστὸν ἐποικομένην χρυσεὴν κερκίδ' ὕφαινεν.

Ἵγλη δὲ σπέος ἀμφὶ πεφύκει τηλεθώσα,
κλήθρη τ' αἰγείρος τε καὶ εὐώδης κυπάρισσος·

ἐνθα δὲ τ' ὄρνιθες τανυσίπτεροι εὐνάζοντο,

65

σκῶπές τ' ἱρηκές τε, τανύγλωστοί τε κορῶναι
εἰνάλλαι, τῆσιν τε θαλάσσια ἔργα μέμηλεν.

Ἡ δ' αὐτοῦ τετάνυστο περὶ σπείους γλαφυροῖο
ἡμερίς ἡδῶσα, τεθήλει δὲ σταφυλῆσιν·

κρῆναι δ' ἐξείης πίσυρες ῥέον ὕδατι λευκῷ,

70

πλησίαι ἀλλήλων τετραμμέναι ἀλλυδὶς ἄλλη.

Ἀμφὶ δὲ λειμῶνες μαλακοὶ ἴου ἡδὲ σελίνου

αἰδουσα, ῥδουσα. On verra, X, 227, l'indicatif du verbe : αἰοιδάει.

62. Κερκίδις. L'éllision de l'iota au datif singulier est assez rare; cependant il y en a un autre exemple dans ce chant même, vers 298 : Ὀδυσῇ, pour Ὀδυσῆι. Voyez dans l'*Illiade*, IV, 259 et V, 5, les exemples δαῖδ' pour δαίτι et ἀστέρ' pour ἀστέρι. — La κερκίς est la navette qui contient la bobine, et dont le va-et-vient fait passer la trame entre les fils de la chaîne. Voyez les notes XXIII, 761, 762 et 763 de l'*Illiade*, sur le travail du métier à tisser. Virgile, *Énéide*, VII, 14, a traduit le vers 62, mais en remplaçant la navette par le peigne, par l'instrument qui servait à donner de la consistance au tissu, en frappant sur la trame à chaque croisement des fils de la chaîne : « arguto te-nues percurrens pectine telas. » Le mot latin correspondant à κερκίς est *radius*. C'est arbitrairement que quelques-uns prennent la κερκίς pour le peigne.

66. Σκῶπες. Ancienne variante, κῶπες. Cette leçon paraît n'être autre chose qu'une faute d'orthographe. Voyez les passages de Curtius mentionnés au mot σκῶψ, dans la liste des ἀπαῖς εἰρημέων. — Τανύγλωστοι équivalant à μεγαλόγλωστοι, μεγαλόφωνοι : à la voix retentissante.

67. Θαλάσσια ἔργα se rapporte aux mœurs de ces oiseaux plongeurs et pêcheurs. Hésiode dit, *Theogonie*, vers 450 : οἱ γλαυκὴν ἐργάζονται. La paraphrase des *Scholies* P et V donne un sens trop vague : αἱ ἐν τῇ θαλάσῳ διατρίβει. — Μέμηλεν. Ancienne variante, μεμήλει. Dans l'an-

cienne écriture, on négligeait le ν éphelcystique, et ΜΕΜΕΛΕ pouvait se lire aussi bien μεμήλει que μέμηλε ou μέμηλεν.

68-69. Ἡ.... ἡμερίς, *illa vitis*, une belle vigne. Didyme (*Scholies* H) : διὰ τοῦ ἡ εμφαίνει τὴν ἀναφορὰν καὶ ἐξοχὴν τῆς ἀμπελίου πρὸς τὰ ἄλλα δένδρη. Le mot ἡμερίς n'est autre chose qu'un féminin de ἡμερος, et ἀμπέλως est sous-entendu. C'est la vigne cultivée, par opposition à la vigne sauvage, à la lambruche, très-commune dans les contrées méridionales. Didyme (*Scholies* E, P et Q) : τὴν ἀμπελον εἶπεν· ἀπαξ δὲ ἐνταῦθα τὸ ὄνομα· πρὸς ἀντιδιαστολὴν τῆς ἀγρίας. Le mot ἡμερίς se retrouve chez Simonide de Céos et chez Apollonius de Rhodes.

68. Ἡ δ(ε). Les leçons ἡ δ(ε), ἡδ(ε) et ἡδ(ε) ne sont que de fausses écritures ou de mauvaises corrections. La dernière est particulièrement détestable, car elle supprime une idée. — Αὐτοῦ, adverbial : *ibidem*, là-même. Cet adverbial est développé dans περὶ σπείους γλαφυροῖο.

71. Ἄλλη. Ancienne variante, ἄλλη, condamnée par Didyme (*Scholies* V) : τὸ ἄλλη εὐθεία ἐστίν, ὅθεν ἀνευ τοῦ ἱ γραπτέον.

72. Μαλακοὶ. Ancienne variante, μαλακοῖ(ο), et non point μαλακοῦ, comme on l'indique d'ordinaire; car Hérodien ne parle (*Scholies* V) que du circonflexe sur οἱ : κακῶς τινὲς περὶ σπασαν. Cette note ne peut s'appliquer à μαλακοῦ, le lemme étant μαλακοί. Hérodien rejetait avec raison cette orthographe, car la finale du génitif en οιο ne s'élide jamais. — Ἴου. Le

θήλεον· ἔνθα κ' ἔπειτα καὶ ἀθάνατός περ ἐπελθὼν,
θηήσαιτο ἰδὼν καὶ τερφθεῖη φρεσὶν ἥσιν.]

* Ἐνθα στὰς θηεῖτο διάκτορος Ἀργειφόντης.

75

Αὐτὰρ ἐπεὶ δὴ πάντα ἐῷ θηήσατο θυμῷ,
αὐτίκ' ἄρ' εἰς εὐρὺ σπέος ἤλυθεν· οὐδέ μιν ἄντην
ἡγνοίησεν ἰδοῦσα Καλυψώ, δια θεάων
(οὐ γάρ τ' ἀγνώτες θεοὶ ἀλλήλοισι πέλονται
ἀθάνατοι, οὐδ' εἰ τις ἀπόπροθι δώματα ναίει).

80

roi Ptolémée Évergète prétendait qu'Homère n'a pu mettre la violette à côté de l'ache, parce que l'ache et la violette ne viennent pas dans les mêmes terrains; et il proposait de lire σίου, mot qui désigne du moins une plante des prairies, le chervis ou la gyrole : σία γὰρ μετὰ σελίνου φύεσθαι, ἀλλὰ μὴ ἰα (Athénée, II, 6, C). En réalité, la violette pousse partout, et on la trouve, surtout dans les pays chauds, même au milieu des marécages. Bothe : « Sibthorpius violas invenit in umbrosis humidisque locis ad Parnassi et Atticæ » atque Arcadiæ montium radices. » D'ailleurs il s'agit d'un paysage tout imaginaire, et dont le poète était parfaitement libre de composer les gazons à son gré. La correction de Ptolémée Évergète est donc inadmissible. Mais l'opinion d'un roi, si absurde qu'elle puisse être, a toujours des fauteurs. Aussi la leçon σίου a-t-elle été adoptée par plus d'un ancien. Eustathe, qui la trouve excellente, et qui en ignore l'origine, s'appuie précisément sur ce que plusieurs anciens ont écrit pour la préconiser : τὸ ἰου σίου τινὲς γράφουσιν, ὃ καὶ πολλοῖς ἀρέσκει τῶν παλαιῶν· ἰα γὰρ ἐν λειμῶσιν οὐκ εἰσὶν, ἀλλὰ σία, ὡς μέχρι νῦν φαίνεται, οἷς, καθὰ καὶ τοῖς σελίνοις, χρεια δαψυλοῦς ὕδατος· θάλλουσι γὰρ πλεόν ἐν αὐτῷ. Les anciens dont parle Eustathe sont certainement des Alexandrins. J'aime à croire pourtant qu'ils n'étaient point de l'école d'Aristarque.

73-74. Κ(ε)... θηήσαιτο, aurait contemplé, c'est-à-dire aurait été frappé d'admiration. *Scholies* P : ἀντὶ τοῦ θαυμάσειε. Mais c'est à tort que le scholiaste ajoute : ἐν δὲ τοῖς ἐξῆς ἡμῖν συνήθως ἔνθα στὰς θηεῖτο. Le θηεῖτο du vers 75 et le θηήσατο du vers 76 doivent s'expliquer d'une façon analogue au sens de

θηήσαιτο. Le premier équivaut à ἰθαύμαζε, et le second à ἰθαύμασε.

79-80. Οὐ γὰρ τ' ἀγνώτες.... Payne Knight retranche ces deux vers, qu'il regarde comme absurdes, et qu'il traite de *commenta putida et inficeta*. La réflexion du poète est pourtant bien à sa place; et Homère a raison, ce semble, de justifier son expression οὐδέ μιν.... ἡγνοίησεν, en rappelant un des principes de la théologie polythéiste. La seule difficulté que puisse soulever ce passage, c'est qu'il ne s'accorde pas exactement avec ce que dira plus tard Ulysse, XII, 389-390. Mais, comme le remarque Didyme (*Scholies* P et Q), Ulysse alors mentira, ou plutôt se donnera l'air de savoir ce qu'il ne sait point : οὐ γὰρ τῷ προτωρακέναι, ἀλλὰ κατὰ τινα θεῖαν δύναμιν ἐγνώρισεν ἰδοῦσα ἡ Καλυψώ τὸν Ἑρμῆν. ψεύδεται οὖν Ὀδυσσεὺς ὅταν λέγῃ· Ταῦτα δ' ἐγὼν ἤκουσα Καλυψοῦς ἡυκόμοιο. Ἡ δ' ἔφη Ἑρμείας διάκτορος αὐτῇ ἀκοῦσαι (XII, 389-390). οὐδέπω γὰρ αὐτὸν ἑώρακει. τὸ δ' οὐδ' εἰ τις ἀπόπροθι δώματα ναίει, πρὸς τὰ περὶ τῶν θεῶν οἰκητήρια συμβάλλεται. ὡς γὰρ ἐπὶ ὑποκειμένων τόπων τὰ τῶν διαστημάτων λαμβάνει.

80. Εἰ τις. La leçon ἦτις, attribuée à Aristarque, n'est qu'une faute de copiste, et rien de plus. Cette leçon serait inepte, puisqu'il s'agit de tous les dieux sans exception. Ce ne sont pas des déesses uniquement qui ont un séjour particulier. D'ailleurs on vient de voir à l'instant que Didyme lisait εἰ τις. — Naïsi. Ancienne variante, ναίοι, rejetée avec raison par Aristarque. C'est un fait que tous les dieux n'habitaient pas l'Olympe. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος ναίει, ὀριστικῶς.

οὐδ' ἄρ' Ὀδυσσῆα μεγαλήτορα ἔνδον ἔτετμεν·
 ἀλλ' ὅγ' ἐπ' ἀκτῆς κλαῖε καθήμενος, ἔνθα πάρος περ,
 δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων·
 πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκειτο δάκρυα λείδων.
 Ἑρμείαν δ' ἐρέεινε Καλυψῶ, δια θεάων,
 ἐν θρόνῳ ἰδρύσασα φαιινῶ, σιγαλόεντι·

85

Τίπτε μοι, Ἑρμεία χρυσόρραπι, εἰλήλουθας,
 αἰδοῖός τε φίλος τε; Πάρος γε μὲν οὔτι θαμίζεις.
 Αὐδα δ' τι φρονέεις· τελέσαι δέ με θυμὸς ἄνωγεν,
 εἰ δύναμαι τελέσαι γε καὶ εἰ τετελεσμένον ἐστίν.

90

81. Ἐτετμεν. Voyez plus haut la note du vers 58.

82. Ἐνθα πάρος περ, sous-entendu ἐκαθέζετο : à la place où il s'assoyait auparavant, c'est-à-dire à la place où il s'assoyait d'ordinaire.

83. Στοναχῇσι. Aristophane de Byzance écrivait στεναχῇσι, orthographe qui n'a point prévalu. — Ἐρέχθων, déchirant. *Scholies* B, E et H : κατατέμνων, διασχίζων.

84. Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον.... Ce vers a été condamné ici par Aristarque et par son école. C'est, selon les critiques alexandrins, un emprunt maladroit à un passage qu'on lira plus bas, où il est bien placé. Voyez la note des vers 158-159. Aristonicus (*Scholies* H et P) : ὁ στίχος οὗτος περιττός· ὁ γὰρ προκαίμενος ἀρκεῖ. Didyme, dans sa note sur les vers 82-84 (*Scholies* P et Q) dit la même chose qu'Aristonicus : τὸ ἐνθα πάρος περ μεταξύ ἀναπεφώνηται. καὶ ἐστὶ πλήρης ὁ λόγος μέχρι τοῦ θυμὸν ἐρέχθων, ὥς μάτην προσκαίσθαι τὸν μετ' αὐτὸν ἔξῃς, Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκειτο δάκρυα λείδων. Il nous est impossible d'admettre cette sentence d'un goût désagréable. Sans doute δάκρυα λείδων n'ajoute rien à ce qui est déjà deux fois exprimé par κλαῖε et δάκρυσι. Mais cette redondance ne m'ennuie pas, ce semble, à la peinture d'un désespoir inconsolable. Admettons, si l'on veut, qu'Homère abuse un peu ici des larmes. N'y a-t-il pas dans δερκέσκειτο une idée nouvelle, une image qui complète le tableau? Si j'avais à prononcer l'athétèse contre un des trois vers 82-84, c'est le vers 83 que je condamnerais de préférence, comme fait Hay-

man, et comme l'avait jadis proposé Dugas Montbel. Mais aucun retranchement n'est nécessaire. La Roche, en dépit de l'exemple de presque tous les éditeurs, a laissé le passage tel quel, et il a eu bien raison. Je ne mets donc point de crochets.

86. Σιγαλόεντι enchérît sur φαιινῶ, dont il est primitivement synonyme. Voyez, dans l'*Illiade*, la note du vers V, 226.

87-88. Τίπτε μοι,... Voyez l'*Illiade*, XVIII, 385-386 et 424-425. Ce sont les mêmes vers, *mutatis mutandis*.

88. Πάρος γε μὲν οὔτι θαμίζεις n'a pas dans la bouche de Calypso le même sens que dans celle de Charis et dans celle de Vulcain; car ce n'était pas la première fois que Thétis visitait le divin artisan et sa femme, tandis que Mercure n'a jamais mis le pied dans l'île d'Ogygie. Ici, *tu ne viens guère souvent* est une litote, le moins pour le plus. Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : οὐ λέγει οὐ παραγίνη μὲν, οὐ θαμὰ δέ, ἀλλ' ὅτι οὐδ' ὅλως παραγίνη. ὥς ἐπὶ τοῦ ἐπεὶ οὔτι κομιζόμενός γε θάμιζεν, ἐπειδὴ λίπε δῶμα Καλυψοῦς (VIII, 451-452). Mais rien n'empêche de prendre ici comme là, si l'on veut, le présent θαμίζεις; comme un équivalent de l'imparfait. *Scholies* B, P et Q : ἀντὶ τοῦ ἐθαμίζεις παρεγένοιτο οὐδ' ὅλως.

89-90. Αὐδα δ' τι.... Voyez les vers XIV, 195-196 de l'*Illiade* et la note sur le second de ces deux vers. Nous avons ici deux scholies sur ce second vers, et toutes les deux probablement de Didyme. *Scholies* E : εἰ δύναμαι· τοῦτο πρωθύστερον. ὥρπει γὰρ πρῶτον εἰπεῖν τὸ εἰ τετελεσμένον ἐστίν, εἴτα εἰ δύναμαι τελέσαι. *Scholies* T et V : εἰ τετελε-

[Ἄλλ' ἔπειο προτέρω, ἵνα τοι πὰρ ξείνια θέλω.]

Ὡς ἄρα φωνήσασα θεὰ παρέθηκε τράπεζαν,
ἀμβροσῆς πλήσασα, κέρασσε δὲ νέκταρ ἐρυθρόν.
Αὐτὰρ ὁ πᾶνε καὶ ἦσθε διάκτορος Ἀργειφόντης.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δέϊπνησε καὶ ἤραρε θυμὸν ἐδωδῇ,
καὶ τότε δὴ μιν ἔπεσσιν ἀμειβόμενος προσέειπεν·

95

Εἰρωτᾶς μ' ἐλθόντα, θεᾶ, θεόν· αὐτὰρ ἐγὼ τοι
νημερτέως τὸν μῦθον ἐνισπήσω· κέλεαι γάρ.
Ζεὺς ἐμέ γ' ἠνώγει δεῦρ' ἐλθέμεν οὐκ ἐθέλοντα·
τίς δ' ἂν ἐκὼν τοσσόνδε διαδράμει ἀλμυρὸν ὕδωρ
ἄσπετον; Οὐδέ τις ἄγχι βροτῶν πόλις, οἷτε θεοῖσιν
ἱερά τε ῥέζουσι καὶ ἐξαίτους ἐκατόμβας.
Ἄλλὰ μάλ' οὐπὼς ἔστι Διὸς νόον αἰγιόχοιο

100

σμένον ἐστίν· εἰ φύσιν ἔχει τοῦ δύνασθαι
τελειωθῆναι, ἢ δυνατόν ἐστι γένεσθαι.

91. Ἄλλ' ἔπειο προτέρω,... Ce vers appartient à l'*Illiade*, XVIII, 387, où il est très-bien placé. Mais on ne voit pas à quoi il sert ici. Mercure ne va point dans les appartements intérieurs (προτέρω), puisqu'on lui met une table dans la salle à manger; et ξείνια ne signifie point un repas. J'ajoute que le vers 91 manque dans un certain nombre de manuscrits, et que les commentateurs anciens ne paraissent nullement l'avoir connu comme appartenant à l'*Odyssée*.

94-95. Αὐτὰρ ὁ πᾶνε.... Ces deux vers déplaisaient aux Alexandrins; mais il n'est pas vrai de dire, comme fait Bothe, que les Alexandrins les aient taxés d'interpolation. Ils les trouvaient plats, et par conséquent peu dignes d'Homère; mais ils ne proposaient point de les supprimer. Leur jugement, consigné dans les *Scholies* H et P, n'est qu'une appréciation littéraire: εὐταλεῖς κατὰ τὴν σύνθεσιν καὶ κατὰ τὴν διάνοιαν οἱ στίχοι. Ces deux vers n'ont certes rien de bien distingué; mais ils sont nécessaires au sens. On ne pourrait les ôter sans mutiler le texte. Disons, si cela nous plait, que c'est un des passages où Homère a sommeillé. Remarquez d'ailleurs qu'il n'y a pas, dans ces deux vers, une expression qui ne soit parfaitement homérique, et que le vers 95 se trouve une seconde fois dans l'*Odyssée*, XIV, 411. Quant à la ré-

pétition de αὐτὰρ, elle n'a rien de vicieux, et Bothe a tort de s'en choquer.

94. Ὁ, ille, lui, c'est-à-dire le dieu qui va être nommé.

98. Νημερτέως, trissyllabe par synizèse. 100-101. Τοσσόνδε... ἀλμυρὸν ὕδωρ ἄσπετον. D'après Plin et certains modernes, l'île d'Ogygie était située à peu de distance du cap Lacinium, et par conséquent voisine des côtes de l'Italie méridionale. On voit ici que ceux qui adoptent cette opinion n'ont pas tenu grand compte du texte d'Homère. Les paroles de Mercure ne peuvent s'appliquer qu'à une contrée en dehors de toutes les mers connues des anciens. Didyme (*Scholies* B, F, P, Q et T) : σαρῶς ἐδήλωσεν Ὅμηρος ὅτι ἐξω τῆς καθ' ἡμᾶς θαλάσσης ἡ τῆς Καλυψοῦς νῆσος τυγχάνει. L'île d'Ogygie n'est pas moins imaginaire que l'île de Schérie et que la plupart des étranges contrées où Homère fait voyager son héros.

101. Ἄσπετον était pris par quelques anciens comme une sorte d'exclamation; et Nicanor (*Scholies* P et Q) donne cette explication la première : τοῦτο δύναται κομματικῶς ἀναπερυνῆσθαι κατ' εὐθεῖαν, ὥς ἔχει· νήπιος, οὐδὲ τὰ ἡδὲ (Iliade, II, 38). εἰ δὲ συνάπτετο τοῖς ἄνω, αἰτιατικῇ ἐστίν. La ponctuation vulgaire est excellente, et c'est la seconde explication qui est de beaucoup la plus naturelle.

103-104. Ἄλλὰ μάλ' οὐπὼς ἔστι.... Hésiode a exprimé la même pensée, *Théo-*

οὔτε παρεῖλθεῖν ἄλλον θεὸν οὔθ' ἀλιῶσαι.
 Φησί τοι ἄνδρα παρῆναι διζυρώτατον ἄλλων 105
 τῶν ἀνδρῶν, οἳ ἄστυ πέρι Πριάμοιο μάχοντο
 εἰνάετες, δεκάτῳ δὲ πόλιν πέρσαντες ἔθησαν
 οἴκαδ'· ἀτὰρ ἐν νόστῳ Ἀθηναίην ἀλίτοντο,
 ἥ σφιν ἐπῶρσ' ἀνεμόν τε κακὸν καὶ κύματα μακρά.
 Ἔνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἑταῖροι· 110
 τὸν δ' ἄρα δεῦρ' ἀνεμός τε φέρων καὶ κύμα πέλασεν.

gonie, vers 613 : οὐκ ἔστι Διὸς κλέψαι νόον οὔδ' ἐπ' ἀλῆσθαι. Hésiode parle d'une *saque* absolue, tandis qu'Homère ne signale que l'impuissance des dieux (ἄλλον θεόν) à résister aux volontés du maître suprême. Mais ce qui est impossible aux dieux est par là même beaucoup plus impossible aux hommes.

104. Παρεῖλθεῖν, d'avoir esquivé : de ne point accomplir. L'orthographe *παρεῖλθεῖν* en deux mots n'est point exacte ; car alors l'accusatif νόον dépendrait uniquement de *παρεῖλθεῖν*, et ἀλιῶσαι manquerait de complément. — Ἀλιῶσαι, d'avoir rendu vain : de faire échouer.

105-111. Φησί τοι ἄνδρα.... Aristarque prononçait l'athétèse contre ce passage, comme on le voit par cette note d'Aristoniceus (*Scholies* P et Q) : περιττοὶ οἱ σίγῃ, καὶ πρὸς τὴν ἱστορίαν μαχόμενοι. οὐ γὰρ καθ' ὃν καιρὸν ὑπὸ τῆς Ἀθηναῖς ὁ ἀνεμός ἐκινήθη καὶ οἱ ἄλλοι ἀπελώλοντο, Ὀδυσσεὺς τῇ νήσῳ προσηνέχθη. οἱ δὲ τελευταῖοι δύο ἐκ τῶν μετὰ ταῦτα (133-134) εἰσι μετανηγεμένοι. Ce jugement est d'une sévérité excessive. Mercure résume en bloc, et n'entre point dans les détails. On ne saurait donc lui faire un crime de n'avoir pas distingué spécialement entre les aventures des divers héros. Bothe : « Summatim, ut opus est, fata redeuntium Græcorum enarrat Mercurius, « non distinctis singulorum rebus gestis, « Ajacis Locri, Menelai et aliorum. Neque enim omnes tum Græci offenderunt Minervam, nec Ulyssis inimica fuit illa, sed « faulx et patrona maxima. » Cette apologie s'applique aux cinq premiers vers (105-109) ; et Bothe ajoute avec raison qu'on ne saurait les retrancher du texte sans dommage pour la pensée du poète : *sine detrimento sententiae*. Quant aux vers

110-111, il les condamne comme les avait condamnés Wolf avant lui, et comme les ont condamnés après lui tous les éditeurs, à l'exception de La Roche. Il semble pourtant que ceux-là sont une transition à peu près indispensable, et que τὸν νῦν σ' ἠνώγαυν (vers 112) n'a de sens net que s'il vient de s'agir d'Ulysse. Aussi n'ai-je point mis de crochets. — Payne Knight et Dugas Montbel sont les seuls qui aient complètement admis l'athétèse des vers 105-111. — Faisi met entre crochets les quatre derniers vers (108-111) ; mais il n'allègue aucun motif à l'appui de son opinion particulière. Je remarque que ἔθησαν (vers 107), sans οἴκαδ(ε), ne donne pas une idée pleine, et que le vers 108 ne peut guère se séparer du vers 107.

105. Ἄλλων, *ante alios*, que pas un autre.

106. Τῶν est emphatique, et il équivaut à ἐκείνων. C'est comme s'il y avait une épithète d'honneur.

107. Δεκάτῳ, sous-entendu ἔτασι.

110. Ἀπέφθιθεν, *consumpti sunt*, ont péri. *Scholies* V : ἐφθάρησαν.

111. Δεῦρ(ο), *huc*, ici : dans cette Ile. Il est probable que l'athétèse d'Aristarque n'avait pas été sans contradicteurs parmi les critiques de son école ; car on trouve ici, dans les *Scholies* P et Q, une observation qui a bien l'air d'être de Didyme, sur la discrétion du langage de Mercure, c'est-à-dire sur l'art délicat avec lequel le poète ménage les susceptibilités de Calypso, en se contentant de noter le fait de la présence d'Ulysse dans l'Ile d'Ogygie, et en passant sous silence ce qui l'y a retenu : δαίμονιός τ' αὐτοῦ ἔρωτος ἐσιώπησεν· οὐ γὰρ ὅτι τοῦτον τὸν μάταιον ἄκοντα φησὶν ἀγαπᾶν, ἀλλ' ἀπλῶς τέθεικε τὴν παρουσίαν αὐτοῦ

Τὸν νῦν σ' ἠνώγειν ἀποπεμπέμεν ὅττι τάχιστα·
οὐ γάρ οἱ τῇδ' αἴσα φίλων ἀπονόσφιν ὀλέσθαι·
ἀλλ' ἔτι οἱ μοῖρ' ἐστί φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ ἐὼν ἐς πατρίδα γαῖαν.

115

Ὡς φάτο· ῥίγησεν δὲ Καλυψώ, διὰ θεῶων,
καὶ μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Σχέτλιοι ἔστε, θεοὶ, ζηλήμονες ἔσοχον ἄλλων,
οὔτε θεαῖς ἀγάασθε παρ' ἀνδράσιν εὐνάζεσθαι
ἀμφαδίην, ἣν τίς τε φίλον ποιήσεται ἀκοίτην.

120

Ὡς μὲν δὲ Ὀρίων' ἔλετο ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
τόφρα οἱ ἠγάασθε θεοὶ ῥεῖα ζῶντες,

112. Ἡνώγειν, *vulgo* ἠνώγει. Didyme (*Scholies* P) : ἠνώγειν ἀντὶ τοῦ ἠνώγευσεν, ὡς τὸ ἡσκαῖν εἶρια καλὰ (*Iliade*, III, 388). Voyez la note sur le passage cité.

113. Τῇδ(ε), *hic*, ici : dans cette Ile. *Scholies* H, P et T : ἐν ταύτῃ τῇ νήσῳ. — Ἀπονόσφιν, à l'écart de : loin de.

118. Σχέτλιοι, *improbi*, durs et cruels. — Ζηλήμονες, *invidi*, envieux. L'ancienne variante δηλήμονες n'était probablement qu'une correction motivée sur ce que ζηλήμονες est un mot qu'on ne trouve nulle part qu'ici, tandis qu'Homère a dit dans l'*Iliade*, XXIV, 33, σχέτλιοι ἔστε, θεοὶ, δηλήμονες. Mais la leçon ζηλήμονες est préférable ici, puisque ce sont des actes de jalousie que Calypso va reprocher aux dieux. C'est la leçon de la *paradosé alexandrine* ou *vulgate aristarchienne*, comme on le voit par la note de Nicanor (*Scholies* H, P et Q) sur la ponctuation et le sens précis du vers : βραχὺ διασταλτέον ἐπὶ τὸ θεοί· ἐμφαντικώτερον γὰρ οὕτως. ἀμφίβολον δὲ τὸ ζηλήμονες, πότερον ὀρθῆς ἐστὶν ἢ κλητικῆς. Ἰσως δ' ἂν τις καὶ μετὰ τὸ ἐστὶ βραχὺ διαστᾶν, συνάπτων οὕτως, θεοὶ ζηλήμονες, ὡς οὐδεὶς θεοὺς ὄντας ζηλοτυχεῖν. Du reste, je n'ai pas besoin de faire observer, à propos de la ponctuation, que c'est la virgule après θεοὶ qui vaut le mieux, et que la question si ζηλήμονες ne serait pas au vocatif est une subtilité que Nicanor eût pu se passer d'admettre comme plus ou moins légitime.

119. Ἀγάασθε équivaut à φθονεῖτε.

C'est d'un œil jaloux que les dieux voient ces unions, et ils ne les supportent pas.

120. Ἀμφαδίην. Ameis supprime la virgule après ce mot, et la place à la fin du vers 119. Cette correction, proposée par Nauck, ne semble pas très-utile. — Ποιήσεται(αι) est au subjonctif, pour ποιήσεται.

121-129. Ὡς μὲν.... Payne Knight supprime tout ce passage, sous prétexte que l'histoire des amours d'Orion et de l'Aurore et de celles d'Iasion et de Cérés sont des traditions postérieures à Homère. C'est là une pure supposition. Dugas Montbel, qui approuve la suppression, allègue particulièrement, contre les vers 122, 123 et 124, des raisons que nous apprécierons plus loin.

121. Ὀρίων(α). Orion était un chasseur béotien, né à Hyrie. Euphorien dit que c'est à Tanagre qu'il fut enlevé par l'Aurore. *Scholies* P, Q et T : τούτου γὰρ ἐρασθεῖσα ἡ Ἥμερα ἤρπασεν ἀπὸ Τανάγρας αἰ; Δῆλον,... ὡς; Εὐφορίων δηλοῖ. — ἔλετο, comme on vient de le voir, est dans le sens matériel : *abstulit*, enleva. L'explication d'Eustathe, ἐξέλετο, προέκρινεν, n'est nullement exacte. Homère n'exprime que le fait de l'enlèvement. La cause est sous-entendue.

122. Ἡγάασθε. Dugas Montbel dit que le vers pêche contre la mesure, parce que la seconde syllabe du mot ἠγάασθε est brève. Mais on peut dire en général que la voyelle α, chez Homère, est *ad libitum*. D'ailleurs l'accent suffit, dans la versification homérique, pour rendre longue une

ἔως μιν ἐν Ὀρτυγίῃ χρυσόθρονος Ἄρτεμις ἀγνή,
οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχομένη κατέπεφνεν.

syllabe brève de nature : or c'est γα qui porte l'accent. Enfin, à supposer que le mot ἡγάασθε commence réellement par un trochée, tout ce qu'il y aurait à faire, ce serait de compter cette licence parmi celles qu'on est bien forcé de reconnaître çà et là chez Homère. Bothe propose de lire τόφρα δέ οἱ ἀγάασθε. Cette correction n'est autorisée par aucune variante antique, et semble tout à fait inutile. Hayman : « Ἡγάασθε, although in thesis; cf. ἀγάασθε, 119 *sup.* : an instance of the « elasticity of epic usage as regards quantity; so α (I) 39 μνάσασθαι, π (XVI) « 431 μναῖ, χ (XXII) 38 ἡπενάασθε. » Voyez plus bas la note du vers 120.

123. Ἔως est monosyllabe par synizèse. Ici encore Dugas Montbel signale une faute de quantité; mais il se trompe, car le mot ἔως compte partout, sauf un seul passage, comme monosyllabe. On a vu, II, 78, l'unique exception homérique. — Ὀρτυγίῃ. Il s'agit de l'île de Délos. Homère connaît les deux noms de cette île, et les emploie indifféremment. Voyez les vers VI, 162 et XV, 404. — Ἀγνή. Apion écrivait ἀγνή au datif, épithète de l'île et non de la déesse. Hérodien (*Scholies* H, P et Q) : Ἀπίων τὸ ἀγνήν περισπᾷ κατὰ δοτικὴν, ἀκούων ἐν Ὀρτυγίῃ ἀγνή. Cette correction était puérile. Rien n'est plus commun, dans la poésie d'Homère, que la duplication des épithètes.

124. Οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν.... Voyez le vers XXIV, 769 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers. Voyez aussi les notes des vers VI, 206 et 428 de l'*Iliade*. — Quelques anciens regardaient les vers 123-124 comme interpolés, parce que, selon eux, c'est Apollon, et non pas Diane, qui fait périr de mort subite les hommes. Eustathe, qui mentionne et approuve cette observation, croit que l'athétèse s'appliquait à tout le passage, 121-124; et Dugas Montbel le répète d'après Eustathe. C'est évidemment une erreur. Mais il est certain que, si l'on retranche les vers 123-124, l'histoire est mutilée, et qu'elle ne correspond plus à celle qui va suivre. Au reste, voici la note de Didyme (*Scholies* H, P et Q) sur les vers 123-124 : οὐδέποτε ἐν Ὀμήρῳ ἢ Ἀρταμίδος ἀρρενας φονεῖται· διό τινες ἀθετοῦσι

τοὺς στίχους, εἰ μὴ ἄρα τῆς ἱστορίας μέμνηται ὡς τὸν Ὀρίωνα πλημμελοῦντα εἰς αὐτὴν ἡμύνατο ἢ Ἄρτεμις. Au lieu de μέμνηται, qui se rapporte à Homère, les *Scholies* Q donnent μέμνηται, qui se rapporterait à tινές. Avec cette leçon, la remarque εἰ μὴ ἄρα... serait une réfutation de l'athétèse, et Didyme rappellerait la tradition d'après laquelle Orion avait été réellement l'objet de la vengeance personnelle de Diane, tradition rapportée dans la scholie dont nous avons donné, au vers 121, le commencement et les derniers mots, et que nous complétons ici : ἐνθα (c'est-à-dire ἐν Δήλῳ) τὴν ἀμαλλοτόρον Οὐπὶν ἰδὼν ἠθέλησε βιάσασθαι. ἐπ' ᾧ ὀργισθεῖσα ἡ θεὸς ἀναιρεῖ αὐτόν. Il est vrai qu'on peut dire qu'Euphroion a pris cette légende à des sources posthomériques. Mais il y a moyen de combattre l'athétèse par une raison générale. Ce n'est qu'en vertu d'une induction plus ou moins fondée qu'on assigne à Diane un rôle différent de celui d'Apollon. Nulle part Homère ne dit expressément que Diane tue seulement des femmes. De quel droit voulons-nous qu'il ne lui soit jamais arrivé de tuer un homme? Cette raison suffit à Bothe; et elle est, ce semble, parfaitement suffisante : « ... requiro locum, in quo id « disertè dictum sit, isto modo Apollinem « viros tantum, feminasque Dianam interficere creditos fuisse. Imo promiscue illi « occidunt utrumque genus. Nam quod « Orionem occisum dicunt a Diana irata, « alienum est, neque ad iram faciunt ἀγανά « βέλεα. » — Hayman est le seul des derniers éditeurs qui ait mis entre crochets les vers 123-124. Mais ce n'est pas sur la prétendue impropriété du vers 124 qu'il fonde son athétèse : « These lines are probably « an interpolation of some Syracusan, who « found the name Ὀρτυγίῃ in Homer, « and wished to glorify his city and Artemis « mis by enshrining its local legend here. » Cette idée, que Hayman développe longuement, est tout à fait inadmissible. L'interpolateur aurait perdu son temps et sa peine; car il n'y a personne qui, en voyant ici le nom d'Ortygie, ait pensé à une autre île que Délos, même ignorât-il la légende que nous a transmise Euphroion. Peu im-

Ὡς δ' ὅπότε Ἰασίωνι εὐπλόκαμος Δημήτηρ,
 125
 ᾧ θυμῷ εἶξασα, μίγη φιλότῃτι καὶ εὐνῇ
 νειῶ ἐνὶ τριπόλῳ· οὐδὲ δὴν ἦεν ἄπυστος
 Ζεὺς, δς μιν κατέπερνε βαλὼν ἀργῇτι κεραυνῷ.
 Ὡς δ' αὖ νῦν μοι ἀγᾶσθε, θεοὶ, βροτὸν ἄνδρα παρεῖναι.
 Τὸν μὲν ἐγὼν ἐσάωσα περὶ τρόπιος βεβαῶτα
 130
 αἶον, ἐπεὶ οἱ νῆα θοὴν ἀργῇτι κεραυνῷ
 Ζεὺς ἔλσας ἐκέασσε μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ.
 Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἐταῖροι·

portent les témoignages de Pindare et autres sur l'Ortygie de Syracuse et sur le culte sicilien d'Artémis. Un lecteur d'Homère savait bien qu'Homère n'a pu parler de Syracuse.

125. Ἰασίωνι. Cet Iasion, ou Iasius, était un laboureur crétois; c'est de lui et de Cérès que naquit Plutus, le dieu de la richesse. Hésiode, *Théogonie*, vers 989 : Δημήτηρ μὲν Πλοῦτον ἐγένετο, ἔα θεῶν, Ἰασίῳ ἥρωϊ μίγισ' ἐρατῇ φιλότῃτι, Νειῶ ἐνὶ τριπόλῳ, Κρήτης ἐν πίονι δήμῳ. Le sens de ce mythe n'était pas difficile à deviner. Il est nettement déterminé par Porphyre (*Scholies E*) : ὁ Ἰασίων γεωργὸς ἦν, καὶ εἰδὼς αὐτῷ ἡ γῆ καρπὸν περιττὸν εἰσελεῖ ἐμφοροῦσα, καὶ ἦν πλούσιος ἔλεγον οὖν αὐτὸν συναυάζεσθαι τῇ γῇ, καὶ εἰς τοῦτο διδόναι αὐτῷ τὴν εὐφορίαν.

127. Νειῶ ἐνὶ τριπόλῳ, dans une jachère trois fois retournée, c'est-à-dire dans un champ reposé pour mieux produire, et préparé à la semence par un triple labour. Voyez les vers XVIII, 541-542 de l'*Iliade*, et la note sur le second de ces deux vers. Il n'est pas étonnant que l'expression νειῶ ἐνὶ τριπόλῳ se retrouve textuellement dans Hésiode, puisque la νειὸς τρίπολος était la perfection dans l'art de cultiver la terre. L'union de Cérès et du laboureur ne pouvait avoir d'autre théâtre qu'un champ parfaitement aménagé.

128. Ὡς μιν κατέπερνε. D'après ceci, Iasion était bien un simple mortel. Hellanicus dit qu'il était fils de Jupiter et d'une Crétoise nommée Électre. Mais Jupiter n'aurait pas tué son propre fils. Aussi les *Scholies H, P et Q* mentionnent-elles, avant la légende rapportée par Hellanicus,

une tradition qui s'accorde mieux avec la mort d'Iasion par la main de Jupiter : οὗτος Κρή; τὸ γένος, Κατρός καὶ Φρονίας υἱός. Jupiter, en tuant le fils de Catrée et de Phronia, exerce une vengeance personnelle; car la Cérès d'Homère est une des épouses de Jupiter, et non pas une ancienne amante depuis longtemps délaissée. C'est donc un acte de vraie jalousie qu'accomplit le dieu tout-puissant.

129. Ἀγᾶσθε. Il y a ici, dans les *Scholies P*, une note d'Hérodien sur la quantité de ἀγαμαί. La note est incomplète et altérée; mais on voit, par ce qui en subsiste, qu'Hérodien regardait la syllabe γα comme longue ou brève à volonté, et que le τόπος οἱ ἡγάσθη du vers 122 était cité par Hérodien comme un exemple légitime.

130. Τὸν μὲν ἐγὼν ἐσάωσα. Calypso se vante. Elle a donné l'hospitalité à Ulysse; mais ce n'est point Calypso qui l'a préservé de la mort. Ulysse s'était sauvé lui-même. Voyez son récit, VII, 244-258 et XII, 447-480. Seulement Calypso est femme, encore que déesse, et elle ne manque pas l'occasion de se rendre plus intéressante.

132. Ἐλσας. Zénodote écrivait ἐλάσας, ce qui affaiblissait l'expression. Didyme (*Scholies H, P et Q*) : Ἐλσας μὲν τὸ συντρέψας, ἐλάσας δὲ τὸ ἐκ χειρὸς πλῆξας. — Ἐκέασσε. Ancienne variante, ἐκέδασσε.

133-134. Ἐνθ' ἄλλοι.... Voyez plus haut les vers 110-111 et les notes sur ces deux vers. La plupart des éditeurs mettent entre crochets les vers 133-134; mais cette condamnation est sans motif. La note d'Aristonicus, que nous avons transcrite à propos de l'athétèse des vers 105-111, témoigne

τὸν δ' ἄρα δεῦρ' ἀνεμός τε φέρων καὶ κύμα πέλασεν.
 Τὸν μὲν ἐγὼ φίλεόν τε καὶ ἔτρεφον, ἥδ' ἔφασκον 135
 θήσιν ἀθάνατον καὶ ἀγήρων ἤματα πάντα.
 Ἄλλ' ἐπεὶ οὕπως ἔστι Διὸς νόον αἰγιόχοιο
 οὔτε παρεξελθεῖν ἄλλον θεὸν οὔθ' ἀλιῶσαι,
 ἔρρέτω, εἰ μιν κείνος ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει,
 πόντον ἐπ' ἀτρύγετον. Πέμψω δέ μιν οὔπη ἔγωγε· 140
 οὐ γάρ μοι πάρα νῆες ἐπήρετμοι καὶ ἑταῖροι,
 οἳ κέν μιν πέμποιεν ἐπ' εὐρέα νῶτα θαλάσσης.
 Αὐτὰρ οἱ πρόφρων ὑποθήσομαι, οὐδ' ἐπικεύσω,
 ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς ἦν πατρίδα γαῖαν ἱκῆσαι.
 Τὴν δ' αὖτε προσέειπε διάκτορος Ἀργεифόντης· 145
 Οὔτω νῦν ἀπόπεμπε, Διὸς δ' ἐποπίζεο μῆνιν,
 μήπως τοι μετόπισθε κοτεσσάμενος χαλεπήνη.

formellement contre elle, puisque Aristonien dit que les vers 140-144 sont les vers 133-134 transportés hors de leur place. Hayman et La Roche ont supprimé les crochets, comme l'avait fait Bothe avant eux. Ils ont eu bien raison.

136. Ἀγήρων, *vulgo*, ἀγήρων. Dindorf, Fœsl et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque.

137-138. Ἄλλ' ἐπεὶ οὕπως... Voyez plus haut les vers 103-104 et les notes sur ces deux vers.

139. Ἐρρέτω a pour sujet Ὀδυσσεύς sous-entendu. — Κείνος, *ille*, le maître. — Ἐποτρύνει καὶ ἀνώγει. Ces deux synonymes, qui équivalent au superlatif de l'idée exprimée par chacun d'eux, sont souvent joints ensemble à la fin du vers. Voyez l'*Iliade*, VI, 349; X, 130, etc. On les reverra dans l'*Odyssée*, X, 531.

140. Πόντον ἐπ' ἀτρύγετον se rapporte à ἔρρέτω. Nicanor (*Scholies* P) : τὸ ἐξῆς, ἔρρέτω πόντον ἐπ' ἀτρύγετον. τὰ δὲ ἄλλα ὥς διὰ μέσου διορθωτέον. Il est évident d'ailleurs que ἔρρέτω est dans son sens propre : *abeat in malam rem*, qu'il devienne ce qu'il pourra. L'interprétation de Bothe, *eat in pontum, naviget mare*, ne tient pas compte de la valeur réelle de ἔρρέτω, et supprime le sentiment de colère et de dépit, si naturel chez une femme

qui perd son amant. Le mot κείνος lui-même marque le dépit et la colère.

141. Πάρα est dans le sens de *πάρεσι* : *adsumt*, sont là ; sont à ma disposition.

142. Οὐδ' ἐπικεύσω confirme l'assurance contenue dans πρόφρων ὑποθήσομαι. Rien n'est plus commun, dans le style d'Homère, que l'enchérisme par le tour négatif. Cependant quelques anciens terminaient la phrase à ἐπιθήσομαι, et ils faisaient dépendre le vers 144 uniquement de οὐδ' ἐπικεύσω. Cette explication semble bien forcée. Je dois dire que Nicanor (*Scholies* P, Q et T) ne la rejette point. Il la donne seulement en seconde ligne : τὸ ἐξῆς, ὑποθήσομαι ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς. τὸ δὲ οὐδ' ἐπικεύσω διὰ μέσου. δύναται καὶ ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγινώσκεισθαι, οὐδ' ἐπικεύσω ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς, οὐκ ἀποκρύψομαι πῶς ἂν εἰσέλθῃ.

143. Νῦν doit être pris dans le sens de *dñ*, comme s'il y avait *vuv* enclitique. Les deux mots ne sont distincts, chez Homère, que selon la place qu'ils occupent : c'est le même mot, long ou bref au besoin. Hérodien (*Scholies* P) : τὸ νῦν ἐφαμεν ἐκτείνεσθαι παρὰ τῷ ποιητῇ, εἰ μὴ μέτρον κωλύοι. — Ἐποπίζεο, *verere*, respecte. Le verbe ἐποπίζομαι ne se trouve point ailleurs ; mais ὀπίζομαι est assez fréquent chez Homère.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἀπέβη κρατὺς Ἀργειφόντης·
 ἣ δ' ἐπ' Ὀδυσσῆα μεγαλήτορα πότνια Νύμφη
 ἦϊ', ἐπειδὴ Ζητὸς ἐπέκλυεν ἀγγελιάων. 150
 Τὸν δ' ἄρ' ἐπ' ἀκτῆς εὖρε καθήμενον· οὐδέ ποτ' ὄσσε
 δακρυόφιν τέρσοντο, κατείβετο δὲ γλυκὺς αἰὼν
 νόστον ὀδυρομένῳ, ἐπεὶ οὐκέτι ἦνδανε Νύμφη.
 Ἀλλ' ἦτοι νύκτας μὲν ἰάβεσκεν καὶ ἀνάγκη
 ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ· 155
 ἥματα δ' αἶμ πέτρῃσι καὶ ἡϊόνεσσι καθίζων,
 δάκρυσι καὶ στοναχῇσι καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἐρέχθων,
 πόντον ἐπ' ἀτρύγετον δερκέσκετο δάκρυα λείδων.
 Ἀγχοῦ δ' ἰσταμένη προσηφώνεε δια θεάων·
 Κάμμορε, μή μοι ἔτ' ἐνθάδ' ὀδύρεο, μηδὲ τοι αἰὼν 160

149. Ἡ δ(ε), *illa autem*, quant à elle. L'expression est déterminée par πότνια Νύμφη.

150. Ἦτ(ε), *ibat*, allait : se rendit.

151-152. Οὐδέ ποτ' ὄσσε δακρυόφιν τέρσοντο. Il n'y a pas de contradiction entre ceci et ce qu'Homère fait dire à Ménélas, IV, 103, qu'on se lasse bien vite de se désoler. La douleur d'Ulysse ne ressemble à aucune des douleurs passagères de notre vie. Elle est sans espoir, partant inconsolable. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : ἐν ἄλλοις (IV, 103) φησὶν, Αἰψήρὸς δὲ κόρος πέλειται κρυερόιο γόοιο. εἰ τοίνυν οὕτως ἀδιαλείπτως κλαίει, δρᾷ τὴν ὑπερβολὴν λύπης.

152. Κατείβετο (*diffusebat*) est amené par δάκρυσι. L'existence d'Ulysse se fonde et s'en va à mesure que les ruisseaux de larmes découlent de ses yeux. *Scholies T* : ἐν δάκρυσιν ἀνηλίσχαστο. L'explication ἐφθερίετο et la traduction *consumebatur* ne donnent pas l'image, et elles n'expriment que le sens dérivé. — Αἰών. Ameis remarque que ce nominatif, chez Homère, est toujours au sixième pied du vers, sauf une seule fois, *Iliade*, XIX, 27.

153. Οὐκέντι. Quelques anciens l'expliquaient par κατ' οὐδέν. Mais il est difficile d'admettre qu'Ulysse n'eût pas été, au moins pendant quelque temps, sous le charme. Laissons donc à οὐκέντι sa signification ordinaire. Calypso ne plaît plus à celui qu'elle aime. *Scholies P et Q* :

ἤρεσκε γὰρ αὐτῷ πρότερον ἀναλαβοῦσα αὐτὸν ἐκ τοῦ ναυαγίου, κατέχουσα δέ, οὐκέντι.

155. Παρ' οὐκ ἐθέλων ἐθελούσῃ. Construisez : οὐκ ἐθέλων παρὰ ἐθελούσῃ. Cette sorte d'hyperbate est ce que les Alexandrins nommaient inversion ionienne. *Scholies P* : ἀντιστροφή Ἰωνική.

156. Αἶμ πέτρῃσι, c'est-à-dire ἀνὰ πέτραις, *vulgo* ἐν πέτρῃσι. Je rétablis la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies H et P*) : αἶμ πέτρῃσι, αἶ Ἀριστάρχου. Ameis dit avec raison qu'elle est bien plus expressive que la vulgate.

157-158. Δάκρυσι καὶ στοναχῇσι.... Voyez plus haut les vers 83-84 et les notes sur ces deux vers. Le premier manque ici dans la plupart des manuscrits, et peut en effet disparaître sans beaucoup de dommage. Mais, dès qu'on l'a laissé plus haut, il n'y a guère de raison de l'évincer plus bas. Hayman, qui avait mis des crochets au vers 83, n'en met point ici au vers 157, malgré l'exemple de tous les éditeurs ; et voici comment il justifie cette apparente contradiction : « The line is here retained, « since the structure admits it with perfect « ease : two participial clauses left asyn- « deta are not uncommon. » Quant au vers 158, c'est ce vers qui a indûment fourni, selon Aristonicus (*Scholies H*), le vers 84 : ἐνταῦθεν εἰς τὸ ὀλίγον ἀνωτέρω μετακαίται ὁ στίχος.

160-161. Κάμμορε, μή μοι.... Remar-

φθινέτω· ἤδη γάρ σε μάλα πρόφρασσ' ἀποπέμψω.
 Ἄλλ' ἄγε, δούρατα μακρὰ ταμῶν, ἀρμόλξω χαλκῷ
 εὐρεΐαν σχεδὴν· ἀτὰρ ἱκρία πῆξαι ἐπ' αὐτῆς
 ὑψοῦ, ὥς σε φέρῃσιν ἐπ' ἡεροειδέα πόντον.
 Αὐτὰρ ἐγὼ σίτον καὶ ὕδωρ καὶ οἶνον ἐρυθρὸν
 ἐνθήσω μενοεικέ', ἃ κέν τοι λιμὸν ἐρύκοι·
 εἵματά τ' ἀμφίεσω, πέμψω δέ τοι οὖρον ὀπισθεν,
 ὥς κε μάλ' ἀσκηθῆς σὴν πατρίδα γαῖαν ἱκῆαι,
 αἱ κε θεοὶ γ' ἐθέλωσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
 οἳ μιν φέρτεροί εἰσι νοῆσαι τε κρῆναι τε.

165

170

ᾧς φάτο· ῥίγησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

que le silence de Calypso au sujet de l'ordre qu'elle a reçu. De même qu'elle s'est vantée, vers 130, d'avoir sauvé la vie à Ulysse, de même elle veut avoir l'air de lui rendre spontanément la liberté. Didyme (*Scholies* P et Q) : δαιμονίως ἀποκρύπτει τὸ πρόσταγμα, ἐξιδιοποιουμένη τὴν σύ-εργασίαν.

161. Πρόφρασσ(α), comme plus haut πρόφρων, vers 143. On a vu la forme πρόφρασσα dans l'*Iliade*, X, 290. On la verra deux fois encore dans l'*Odyssée*, X, 386 et XIII, 391. Dans ce dernier exemple, comme dans celui-ci, il pourrait y avoir πρόφρων, le féminin ordinaire; ce qui prouve que πρόφρασσα était d'usage courant, et non pas seulement une ressource métrique. — Quelques-uns prétendent que πρόφρασσα est pour προφράζουσα. Même dans cette hypothèse, le mot n'est toujours qu'un synonyme de πρόφρων féminin; mais ce n'est là qu'une hypothèse. Rien n'empêche que πρόφρασσα vienne de φρήν, tout aussi bien que πρόφρων, puisque les Éoliens disent φρασί au lieu de φρεσί, et que φρεσί dérive de φρασί.

163. Ἱκρία, *tabulata*, un plancher suspendu : un tillac. Voyez plus bas, vers 252-253, la description du travail d'Ulysse, et les notes sur ce passage.

164. Ὑψοῦ, selon quelques anciens, doit être séparé de ἐπ' αὐτῆς et rattaché à φέρῃσιν. Nicanor dit (*Scholies* P et Q) qu'il vaut mieux le rapporter à ce qui précède, et il en donne une excellente raison :

βέλτιον τὸ ὑψοῦ τοῖς ἄνω συνάπτειν. ἐπεὶ γὰρ περὶ τοῦ πλάτους εἶπεν εὐρεΐαν σχεδὴν, ἀναγκαῖον καὶ περὶ τοῦ βάρους εἰπεῖν. La vaste plate-forme à fleur d'eau trouve ainsi son contraste dans le petit plancher suspendu. — Φέρῃσιν a pour sujet σχεδὴ sous-entendu.

166. Λιμὸν, le besoin. Il s'agit de la faim et de la soif, et non pas de la faim seule. Aristonicus (*Scholies* P) note cet emploi de λιμός dans le sens de la privation générale des choses essentielles à la vie : (ἡ δικλή,) ὅτι καὶ ἐπὶ δίψῃς ὁ λιμός.

168. Ἱκῆαι. Aristophane de Byzance écrivait ἱκοιο. Mais la leçon ἱκῆαι a été préférée avec raison par Aristarque, puisqu'il y a, au vers 144, ἱκῆται, et non ἱκοιτο. Les deux vers doivent se ressembler le plus possible, *mutatis mutandis*.

170. Κρῆναι. La leçon κρῖναι des éditions antérieures à celle de Wolf n'était qu'une faute d'iotacisme commise par les copistes byzantins. Il s'agit de l'accomplissement de la pensée; et κρῖναι ne donne encore que la pensée elle-même. Eustathe et trois manuscrits ont κρῆναι, la vraie leçon.

171. Ῥίγησεν. Ulysse est méfiant de sa nature; et, comme il ignore les desseins de Jupiter, il soupçonne Calypso de vouloir le perdre. On est dans la mauvaise saison; et un radeau, même dans la bonne, n'est pas un moyen de navigation des plus rassurants. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : κινεῖ αὐτὸν πρὸς τὸ δεδιέναι καὶ ἡ ὥρα

Ἄλλο τι δὴ σὺ, θεᾶ, τόδε μῆδεαι οὐδέ τι πομπήν,
 ἥ με κέλεαι σχεδὴν περάαν μέγα λαῖτμα θαλάσσης,
 δεινόν τ' ἀργαλέον τε· τὸ δ' οὐδ' ἐπὶ νῆες εἶσαι 175
 ὠκύποροι περώωσιν, ἀγαλλόμεναι Διδὸς οὐρῳ.
 Οὐδ' ἂν ἐγὼν ἀέκητι σέθεν σχεδὴς ἐπιδαίην,
 εἰ μὴ μοι τλαίης γε, θεᾶ, μέγαν ὄρκον ὁμόσσαι,
 μήτι μοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.
 Ὡς φάτο· μειδήσεν δὲ Καλυψώ, δῖα θεάων, 180
 χεῖρὶ τέ μιν κατέρεξεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἐκ τ' ὀνόμαζεν·
 Ἥ δὴ ἀλιτρός γ' ἐσσί, καὶ οὐκ ἀποφώλια εἰδώς,

τοῦ ἔτους καὶ ὁ τρόπος τῆς πορείας. ὅτι γὰρ τοιοῦτον ἦν τὸ κατὰσθημα δῆλον καὶ τοῦ παρὰ Καλυψῆς πῦρ καίεσθαι ἐπὶ τῆς ἐσχάρας, καὶ παρὰ Φαίαις, καὶ παρὰ Εὐμαίῳ.

173. Τόδε est pris adverbiallement : ici ; en ceci ; dans ce que tu proposes.

174. Κέλεαι est dissyllabe par synizèse.

175. Δεινόν τ' ἀργαλέον τε. D'après les observations de Didyme, ces deux épitètes se rapportent à l'état actuel de la mer, et non à sa nature habituelle. C'est seulement dans ce qui suit qu'il y a une allusion à cette nature inhospitalière. Ulysse fait un raisonnement *a fortiori* : « Quand le temps est beau, quand les vents sont favorables, les navires les mieux construits ne se hasardent jamais dans ces parages ; et tu parles d'un radeau pour traverser d'effrayants espaces par le mauvais temps, au souffle des tempêtes ! » — Ἐπὶ doit être joint au verbe περώωσιν. Il y ajoute l'idée de la vaste surface qui serait sillonnée par les navires.

176. Ἀγαλλόμεναι. Homère prête un sentiment aux navires. Ils sont tout fiers de bien marcher. Eustathe : ὅρα τὸ ἀγαλλόμεναι ὡς ἐπὶ ἐμφύχων τῶν νηῶν λεχθέν.

177. Ἀέκητι σέθεν, *invita te*, malgré toi, c'est-à-dire sinon sur ton ordre formel. Le tour négatif, chez Homère, est toujours l'expression la plus forte de la pensée.

178. Μέγαν ὄρκον, le grand serment, c'est-à-dire le serment par le Styx. Voyez plus bas les vers 185-186.

179. Ἄλλο. Ici et au vers 187, Aristophane de Byzance lisait ἄλλοις, leçon qui ne donne guère de sens, même avec le

commentaire qu'y joignait le critique, et que nous a conservé Didyme (*Scholies* H, P et Q) : Ἀριστοφάνης, ἄλλοις γράφει. οἶον, σώζειν μὲν ἐμὲ, ἐν δὲ τοῖς ἄλλοις κακόν μοι τί βουλεύειν. Nauck pense que ἄλλοις est une faute de copiste, et que la vraie leçon d'Aristophane est ἄλλως. Cet adverbe équivalant en effet à ἐν τοῖς ἄλλοις. Mais de toute façon ἄλλο est bien préférable. Ulysse est malheureux par le fait de Calypso ; il craint quelque nouvelle calamité venant de la même source. Le contexte ne se prête pas à l'antithèse supposée par Aristophane de Byzance.

182. Ἀλιτρός n'a pas toujours un sens odieux ; car Minerve, dans l'*Iliade*, VIII, 361, applique cette qualification à Jupiter lui-même, uniquement parce que Jupiter ne fait pas tout ce qu'elle désire. Ce mot fait corps avec ἐσσί, et ἀλιτρός ἐσσί équivalant simplement à ἀμαρτάνεις. Nous dirions très-bien, en français, *tu me fais tort*, au lieu de dire, *tu te trompes sur mes intentions* ; et c'est là tout à fait, ce me semble, ἀλιτρός ἐσσί. — Καὶ n'est pas ici une simple copule. Il équivalait à καίπερ ou καίτοι : *quoniam*, encore que. — Οὐκ ἀποφώλια εἰδώς, sachant des choses non sottes, c'est-à-dire expérimenté entre tous. Le mot ἀποφώλια est synonyme de ἀπαίδευτα, et il est évident que la négation va mieux avec ce mot qu'avec le participe εἰδώς. Que si on veut à toute force entendre, οὐκ εἰδώς ἀποφώλια, le sens sera moins précis, mais restera au fond le même. — L'interprétation du vers 182, telle que je viens de la donner, est celle qui prévalait chez les anciens. On la trouve sous plusieurs formes dans les abondantes

οἷον δὴ τὸν μῦθον ἐπεφράσθης ἀγορεύσαι.

Ἴστω νῦν τόδε Γαῖα, καὶ Οὐρανὸς εὐρύς ὕπερθεν,
καὶ τὸ κατειδόμενον Στυγὸς ὕδωρ, ὅστε μέγιστος

185

scholies qui nous ont été conservées sur ce vers, et particulièrement dans la longue note où Porphyre (*Scholies T*) résume les discussions des enstatiques et des lytiques au sujet de ἀλιτρός. Voici la solution des difficultés soulevées par les enstatiques : ῥητέον οὖν ὅτι εἰς ὅρκον προκαλουμένου τὴν Καλυψῶ τοῦ Ὀδυσσεύς, ... φησὶν ἐκείνη ἀλιτρὸν ὄντα, τοῦτέστι διαμαρτάνοντα τῆς ἀληθείας, καὶ σφαλλόμενον, καίπερ οὐκ ἀπαίδευτα εἰδὼτα. τὸν γὰρ ἀπαίδευτον οὐκ ἀπεικὸς ὄντα σφάλλῃσθαι, τὸν δὲ πεκαυδευμένον θαυμαστὸν ὄντα σφαλῆναι. θαυμάζουσα οὖν λέγει, ἡ δὲ ἀλιτρός ἐσσι, ἀντὶ τοῦ, εἰ ἄρα σφαλερὸς, καίπερ οὐκ ἀπαίδευτος ὢν. — L'adjectif ἀποφώλιος, dans un autre passage de l'*Odyssée*, XI, 249, est synonyme de μάταιος, *irritus*, sans résultat; et c'est là, selon quelques-uns, le sens primitif. Aussi proposent-ils, pour étymologie, ἀπό et ὄραλος. Les anciens, au contraire, regardaient ἀπαίδευτος comme le sens primitif, et ils expliquaient ἀποφώλιος, les uns par φωλεός, les autres par φαῖνω. *Scholies P* et *V* : ἀπαίδευτα. φωλεοὶ γὰρ τὰ παιδευτήρια. ἡ δ' οὐκ ἂν τις ἀποφῆναιτο, ὡς ἀρρητὰ ἡ ἀσύνετα. Mais ces deux étymologies sont aussi peu vraisemblables l'une que l'autre. En réalité, on ignore d'où vient ἀποφώλιος, bien qu'il n'y ait aucun doute sur sa double signification. Le contexte seul, à défaut de la tradition antique, suffirait à en déterminer le sens exact, et ici et dans l'autre passage. — Didyme (*Scholies B*) admet l'étymologie ἀπό et φωλεός, ce qui n'a rien d'extraordinaire, puisqu'il veut absolument rendre compte du sens ἀπαίδευτος. Mais son interprétation du vers 182 ne laisse d'ailleurs rien à désirer : φωλεοὺς ἔλαγον οἱ παῖδιοι τὰ παιδευτήρια. ἀποφώλια οὖν τὰ ἀπαίδευτα. καίτοι οὐκ ἀποφώλια εἰδὼς οὐδ' ἀπαίδευτος ὢν, ἀλιτρός γέγονας καὶ ἡμαρτες τοῦτο εἰπὼν. — Je rappelle l'interprétation vulgaire : *Profecto improbus et non incallida sciens*. Ceux des anciens qui entendaient ἀλιτρός à peu près comme le rend *improbus* (maître, rusé) avaient du moins une excuse qui manque aux modernes, c'est qu'ils lisaient

τ(ε) au lieu de γ(α), ce qui réduisait *καί*, au moins en apparence, à l'état de copule. Cependant, même avec cette leçon, Porphyre maintenait à *καί* le sens de *quod* : τὸ δὲ ἀμφιβολὸν ἐποίησεν ὁ πλεονασμὸς τοῦ τε καὶ ἑλλειψίς τοῦ περ. Au reste, l'emploi de *καί* pour *καίπερ* n'est pas rare dans la diction homérique. Nous avons vu par exemple, *Iliade*, IX, 655 : Ἔκτορα, καὶ μεμαῶτα, μάχης στήσεσθαι ὄλω.

183. Οἷον δὴ τὸν μῦθον ἐπεφράσθης ἀγορεύσαι, *qualem jam hunc sermonem induxisti in animum proloqui*, vu ce langage que tu as jugé à propos de (me) tenir. — Quelques anciens séparaient le vers 182 du vers 183 par un point, et non par la simple diastole ou virgule. Avec cette ponctuation, οἷον est exclamatif, et δὴ équivaut à γάρ (*etenim*, en effet). C'est l'explication que préfère Nicanor (*Scholies P*) : ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγινώσκειν βέλτιον, ἵνα θαυμασμὸν μᾶλλον παραστήσωμεν. Des deux façons le sens est au fond le même. Il y a pourtant des exemples homériques qui semblent prouver que la seconde phrase tient à la première. Hayman : « Οἷον δὴ.... ἀγορεύσαι, « this is a mere expansion of οἷ ἀγορεύεις » of δ (IV) 611, and stands in similar « connexion with the phrase next before » it. » On se rappelle aussi le passage de l'*Iliade*, VI, 466 : τὸν δὲ ἀνακτα χόλος λάβεν, οἷον ἔσκουσεν. De même que, dans cet exemple, οἷον équivaut à διότι τοιαῦτα (*quia talia*), de même ici οἷον équivaut à *quia talem*.

184-186. Ἴστω νῦν τόδε... On a vu cette formule de serment dans l'*Iliade*, XV, 36-38. Virgile, dans plusieurs passages de l'*Énéide*, s'est inspiré de ces trois vers. Je rappelle les imitations les plus littérales. XII, 176 : « Esto nunc Sol testis, et hæc » *mihi terra vocanti.* » XII, 197 : «Ter- » *ram, mare, sidera juro.* » XII, 814-815 : « Adjuro Stygii caput implacabile fontis, » *Una superstitio superis quæ reddit di-* » *vis.* » VI, 323-324 : «Stygiamque » *paludem, Di cuius jurare timent et fal-* » *lere nunc.* »

185. Ἰδωρ. Ancienne variante, ὕδατος.

ἔρκος δεινότατός τε πέλει μακάρεσσι θεοῖσιν,
μήτι σοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.
Ἄλλὰ τὰ μὲν νοέω καὶ φράσσομαι, ἅσθ' ἂν ἐμοὶ περ
αὐτῇ μηδοίμην, ὅτε με χρεὼν τόσον ἴκοι·
καὶ γὰρ ἐμοὶ νόος ἐστὶν ἐναΐσιμος, οὐδέ μοι αὐτῇ 190
θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι σιδήρεος, ἀλλ' ἐλεήμων.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἠγήσατο δῖα θεάων
καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἰχνία βαίνει θεοῖο.
Ἴζον δὲ σπείος γλαφυρὸν θεὸς ἠδὲ καὶ ἀνὴρ·
καὶ ῥ' ὁ μὲν ἔνθα καθέζετ' ἐπὶ θρόνου, ἔνθεν ἀνέστη 195
Ἑρμείας· Νύμφη δ' ἐτίθει πάρα πᾶσαν ἐδωδὴν,
ἔσθειν καὶ πίνειν, οἷα βροτοὶ ἄνδρες ἐδουσιν.
Αὐτὴ δ' ἀντίον ἔζεν Ὀδυσσεύς θεοῖο·
τῇ δὲ παρ' ἀμβροσίην δμῶαι καὶ νέκταρ ἔθηκαν.
Οἱ δ' ἐπ' ὄνειαθ' ἐτοῖμα προκειμένα χεῖρας ἱαλλον. 200
Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ἐδητύος ἠδὲ ποτῆτος,
τοῖς ἄρα μύθων ἤρχε Καλυψώ, δῖα θεάων·

187. Μήτι σοι αὐτῷ.... Voyez plus haut le vers 179 et la note sur ce vers.

189. Ὅτε, *quando*, comme *si quando* : dans le cas où.

191. Ἐλεήμων. C'est le seul passage d'Homère où se trouve cet adjectif.

193-194. Θεοῖο et θεός. On a vu θεός au féminin dans l'*Iliade*, I, 516. Le mot ἀνθρώπος, générique opposé à θεός, est aussi des deux genres. En latin même, *homo* est quelquefois du féminin.

196. Ἐτίθει πάρα, c'est-à-dire παρετίθει : *apponabat*, servait; lui servit. Hérodien (*Scholies P*) : ἀναστρεπτέον τὴν πρόθεσιν. — Πᾶσαν équivalent à παντοίην : de toute sorte.

197. Ἐσθαι καὶ πίνειν, *ad comedendum et bibendum*, pour qu'il mangeât et bût. — Οἱ(α) se rapporte à l'idée générale contenue dans πᾶσαν ἐδωδὴν, qui désigne à la fois les aliments solides et les aliments liquides, comme on le voit par ἔσθαι καὶ πίνειν.

199. Παρ(ά) doit être joint à ἔθηκαν : *apposuerunt*, servirent. — Ἀμβροσίην. En sa qualité de déesse, Calypso ne peut manger que de l'ambrosie. Les anciens remar-

quaient, à ce propos, combien Homère a soin d'être fidèle au caractère et à la nature de ses personnages. On dirait en effet qu'il va au-devant des chicanes du genre de celles que lui ont intentées Zoile et les autres enstatiques. Didyme (*Scholies P*) : πιθανῶς καὶ περὶ τροφῶν διίστασιν, ἵνα μὴ ἐπιζητῶμεν εἰ ταῦτά προσεφέροντο. — Δμῶαι. La déesse, pour faire honneur à Ulysse, l'a servi de ses propres mains; mais, dès qu'il s'agit d'elle-même, elle se retrouve maîtresse de maison et elle se fait servir.

200. Οἱ δ' ἐπ' ὄνειαθ' ἐτοῖμα.... Ce vers revient fréquemment chez Homère, car le poète fait souvent manger ses personnages. On a déjà vu ce vers plusieurs fois dans l'*Odyssée* : I, 149; IV, 67 et 218. On le reverra un plus grand nombre de fois encore.

201. Ποτῆτος. Il va sans dire que Calypso buvait du nectar.

202. Τοῖς, *inter eos*, entre eux : entre eux deux. Dans les vers analogues, τοῖς désigne plusieurs personnes, et même d'ordinaire une assemblée. Mais ce n'est pas une raison pour contester, comme on l'a

Διογενὲς Λαερτιάδῃ, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
οὔτω δὴ οἰκόνδε, φιλῆν ἐς πατρίδα γαῖαν,
αὐτίκα νῦν ἐθέλεις ἰέναι; Σὺ δὲ χαῖρε καὶ ἔμπηξ. 205
Ἐἶγε μὲν εἰδείης σῆσι φρεσὶν ὅσσα τοι αἶσα
κῆδε' ἀναπλῆσαι, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἰέσθαι,
ἐνθάδε κ' αὖθι μένων σὺν ἐμοὶ τόδε δῶμα φυλάσσοις,
ἀθάνατός τ' εἴης, ἱμερόμενός περ ἰδέσθαι
σὴν ἄλοχον, τῆς αἰὲν ἐέλδεται ἤματα πάντα. 210
Οὐ μὲν θὴν κείνης γε χερσίων εὐχομαι εἶναι,
οὐ δέμας, οὐδὲ φυτὴν· ἐπεὶ οὐπὼς οὐδὲ ἔοικεν
θνητὰς ἀθανάτῃσι δέμας καὶ εἶδος ἐρῖζειν.
Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Πότνα θεὰ, μὴ μοι τόδε χῶεο· οἶδα καὶ αὐτὸς 215
πάντα μάλ', οὔνεκα σεῖο περίφρων Πηνελόπεια

fait, qu'Homère ait pu se servir de ce pluriel à propos d'un dialogue à deux interlocuteurs. Aristarque s'est contenté de signaler ceci comme une particularité de diction; car la note qu'on lit dans les *Scholies* P est d'Aristoniciens, et doit être complétée comme il suit: (ἡ διπλή,) ὅτι ἐνὸς πρὸς ἑνα διαλεγόμενον φησὶ, τοῖς ἄρα μύθων ἤρχε. Il y a, VII, 47, un exemple pareil à celui-ci.

204. Οὔτω δὴ, *siccine*, ainsi donc. Voyez le vers II, 168 de l'*Iliade*, qui est identique à celui-ci, et où le sens de οὔτω δὴ est nettement déterminé par l'exclamation ὦ πόποι du vers précédent. Nicanor (*Scholies* B et E) : προσήκται δὲ ὁ λόγος ἐν ἐπερωτήσῃ.

205. Αὐτίκα νῦν. Calypso fait allusion, selon Didyme (*Scholies* B et E), au mauvais temps qu'il fait sur la mer : ἡγουν ἐν καιρῷ χειμῶνος. Cette note, qu'on mêle à celle de Nicanor sur le mouvement de la phrase, s'applique très-mal au vers 204, et ne convient qu'ici. Voyez les observations de Didyme sur le vers 471. — Καὶ ἔμπηξ, *etiam omnino*, c'est-à-dire *nikilominus* : néanmoins; malgré le chagrin que me cause ton départ. Apollonius : ἔμπηξ· ποτὲ μὲν δμως, σὺ δὲ χαῖρε καὶ ἔμπηξ· ποτὲ δὲ ἐπὶ τοῦ ὁμοίως ἡ ἐπίσης.

206. Εἶγε μὲν. Bekker, si μὴν, correction amenée par son digamma, car il écrit

Φειδείης. — Τοι, *tibi*, à toi. — Αἶσα, sous-entendu ἔστι : *fatale est*, il est absolument inévitable.

207. Ἀναπλῆσαι. Ancienne variante, ἀνατλήναι. La vulgate est bien préférable. Le malheur sera pour Ulysse comme une coupe qu'il lui faudra remplir jusqu'aux bords. Cette image correspond à l'expression moderne *vider la coupe du malheur*; car on ne remplit une coupe que pour la vider ensuite.

208. Σὺν ἐμοὶ, *viſgo par'* ἐμοί. Fœsi, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon de la paradosse alexandrine, leçon attestée par Didyme et par Nicanor. Didyme (*Scholies* M) : σὺν ἐμοί δὲ, οὐ παρ' ἐμοί. Nicanor (*Scholies* P) : τὸ σὺν ἐμοί τοῖς ἐξῆς συναπτόεν, ἐπὶ δὲ τὸ φυλάσσοις βραχὺ διασταλτέον. — Τόδε δῶμα φυλάσσοις, tu garderais cette demeure : tu resterais toujours ici.

212. Οὐ δέμας, οὐδὲ φυτὴν. Agamemnon s'est servi des mêmes termes en parlant de Chrysis comparée à Clytemnestre, *Iliade*, I, 115.

216. Οὔνεκα équivalant à *ἔτι* : *quod*, que. Bothe : « Ita loquuntur per ellipsein « pro οὐ (hoc est τούτου) ἔνεκα ὥς, « quasi dicas ἀσυνδέτως : *novi ipse omnia « propter hoc, te inferior est, pro quod te « inferior est; cuiusmodi etiam ratio est « τοῦ ἔτι, hoc est ὁ τι.* »

εἶδος ἀκινδοντέρη μέγεθος τ' εἰσάντα ιδέσθαι·
ἢ μὲν γὰρ βροτός ἐστι, σὺ δ' ἀθάνατος καὶ ἀγήρων.

Ἀλλὰ καὶ ὥς ἐθέλω καὶ ἐέλδομαι ἥματα πάντα
οἰκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ιδέσθαι. 220

Εἰ δ' αὖ τις βραῖησι θεῶν ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ,
τλήσομαι ἐν στήθεσσι νύχων ταλαπενθέα θυμόν·
ἤδη γὰρ μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα
κύμασι καὶ πολέμῳ· μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω.

Ὡς ἔφατ'· ἥελιος δ' ἄρ' ἔδω καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν· 225
ἐλθόντες δ' ἄρα τῷγε μυχῶ σπείους γλαφυροῖο
τερπέσθην φιλότῃτι, παρ' ἀλλήλοισι μένοντες.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
αὐτίχ' ὁ μὲν χλαῖνάν τε χιτῶνά τε ἔννυτ' Ὀδυσσεύς·
αὐτὴ δ' ἀργύρεον φᾶρος μέγα ἔννυτο Νύμφη, 230

217. Ἀκινδοντέρη, *deterior*, moins distinguée. — D'après la tradition des plus anciens commentateurs d'Homère, le mot ἀκινδός signifie proprement *faible*. Les Alexandrins l'expliquent par *vil*, ce qui est au fond le même sens. Didyme (*Scholies* M et V) : οἱ μὲν γλωσσογράφοι, ἀσθενεστέρα, οἱ δὲ, εὐτελεστέρα. καὶ γὰρ ἐν ἄλλοις (*Odyssee*, XVIII, 130), Οὐδὲν ἀκινδόνταρον γαῖα τρέφει ἀνθρώποιο, ἀντὶ τοῦ εὐτελεστέρον. νῦν δὲ οἱ γλωσσογράφοι ἀπέδοσαν αὐτὸ ἀσθενεστέρα ν. — Homère n'a jamais employé que le comparatif de ἀκινδός, et encore dans l'*Odyssee* seulement. Bothe propose pour étymologie à privatif et κενός : *non bonus*, c'est-à-dire *malus, praeus*, etc.; ce qui est certainement l'idée contenue dans ἀκινδός. — Εἰσάντα. Ancienne variante, εἰς ὥμα, ou, suivant Porson, εἰς ὥπα, qui est la leçon d'Enstathe. La leçon d'Aristarque, dans les *Scholies* H et P, est donnée en deux mots, εἰς ἄντα. La Roche est le seul éditeur qui ait admis cette orthographe, laquelle n'est probablement qu'une fantaisie de Byzantin. Si on lit en deux mots, εἰς doit être joint au verbe : εἰσιτέθων ἄντα. Des deux façons le sens est le même.

224. Εἰ δ' αὖ τις βραῖησι. On a vu, I, 468, et avec le subjonctif, leçon reconnue légitime par les Alexandrins. La correction proposée, ἄν au lieu de αὖ, est donc in-

tile, et la variante plus ou moins ancienne βραῖσει n'est elle-même qu'une correction que rien n'exigeait. Quant à αὖ, le contexte prouve que ce n'est point, quoi qu'on en ait dit, un mot parasite. Ulysse a beaucoup et longtemps souffert par suite de haines divines; il montrera le même courage qu'autrefois, s'il lui faut *derechef* subir les coups de quelque dieu.

223. Πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα, *vilgo* πολλ' ἐπάθον καὶ πολλ' ἐμόγησα. Je rétablis, comme Bekker, Ameis et La Roche, la leçon d'Aristarque.

224. Μετὰ καὶ τόδε τοῖσι γενέσθω. Construisez : καὶ τόδε γενέσθω μετὰ τοῖσι.

226-227. Ἐλθόντες et μένοντες. Le duel, chez Homère, s'accorde régulièrement avec le pluriel, et non pas seulement pour les besoins de la versification. Aussi la leçon μένοντες, adoptée par plusieurs éditeurs, n'est-elle qu'une mauvaise correction de scribe byzantin.

230. Φᾶρος. Ce mot est un terme général qui désigne toute grande pièce d'étoffe. On l'a vu, II, 97, dans le sens de linceul. Il signifie ordinairement un manteau d'homme. Appliqué au vêtement de dessus que portaient les femmes, il est synonyme de πέπλος. Didyme (*Scholies* P) : ἐνῆλλαξε τὴν τάξιν, ὅτι κοινότερον νῦν τὸν πέπλον φᾶρος εἶρηκεν. Cet usage par-

λεπτὸν καὶ χαρίεν, περὶ δὲ ζώνην βάλετ' ἔξυϊ
καλὴν, χρυσεῖην· κεφαλῇ δ' ἐφύπερθε καλύπτρην·
καὶ τότε Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μῆδετο πομπήν.
Δῶκε μὲν οἱ Πέλεκυ μὲγαν, ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν,
χάλκεον, ἀμφοτέρωθεν ἀκαχμένον· αὐτὰρ ἐν αὐτῷ 235
στειλειὸν περικαλλές ἐλάινον, εὖ ἐναρηρὸς·
δῶκε δ' ἔπειτα σκέπαρνον ἐύξοον· ἤρχε δ' ὁδοῖο
νήσου ἐπ' ἐσχατιῆς, ὅθι δένδρεα μακρὰ πεφύκει,
κλήθρη τ' αἰγυρὸς τ' ἐλάτῃ τ' ἦν οὐρανομήκης,
αὔα πάλαι, περίκηλα, τὰ οἱ πλώοιεν ἐλαφρῶς. 240
Αὐτὰρ ἐπειδὴ δεῖξ' ὅθι δένδρεα μακρὰ πεφύκει,

ticalier de φᾶρος ne se trouve qu'ici, et X, 543, où le vers est répété.

233. Ἐφύπερθε, vulgo ἐπέθηκε, comme au vers X, 546. La vulgate paraît n'être qu'une correction imaginée pour donner plus de précision au style. Cependant les anciens préféraient généralement cette leçon à celle d'Aristarque. Didyme (*Scholies H*) : αἱ Ἀριστάρχου, ἐφύπερθε· αἱ εἰκαιότεραι, ἐπέθηκε. Voyez la note des vers X, 543-545.

234. Δῶκε μὲν οἱ. La leçon δῶκέν οἱ est une correction toute récente, imaginée par ceux qui croient que οἱ avait le digamma. Elle n'est autorisée par aucun témoignage antique, ni par aucun des manuscrits; et δῶκε δ(ε), vers 235, ne laisse guère de doute sur la légitimité de δῶκε μὲν. — Ἄρμενον ἐν παλάμῃσιν, *habilem in manibus*, bien maniable. Voyez la note du vers XVIII, 600 de l'*Iliade*. Quelques-uns rapportent, mais à tort, ἐν παλάμῃσιν à ἔδωκε.

236. Στειλειόν, en prose στελεός : un manche. Hérodien (*Scholies P et Q*) admet qu'on peut sous-entendre indifféremment ἦν ou ἔδωκε. Mais αὐτὰρ ἐν αὐτῷ appelle presque de toute nécessité le verbe substantif.

237. Σκέπαρνον. Les deux consonnes σκ, au commencement d'un mot, ne font point position, et laissent à la brève qui précède sa quantité naturelle. Voyez la note sur πεδίων.... Σκαμάνδριον, *Iliade*, II, 465. Là où on la trouve longue, elle ne l'est devenue que par le fait de la cé-

sure, et non par l'influence des deux consonnes.

240. Αὔα κάλαι,... Il n'y a aucune contradiction, quoi qu'on en ait dit, entre ceci et l'idée de végétation exprimée par πεφύκει. Parmi les arbres qui *avaient poussé* dans l'endroit où Calypso mène Ulysse, il y en a qui sont secs comme il y en a qui sont verts. C'est des premiers qu'il est question ici. Ulysse n'a que faire des autres. — Non-seulement le vers 240 n'est pas un de ceux qu'Aristarque avait obélisés, mais il est un de ceux sur lesquels nous avons le plus de documents antiques, les uns relatifs à αὔα, les autres relatifs à περίκηλα. Ceux-ci sont les plus importants. *Scholies P* : Ἀρίσταρχος, ὥσπερ ξηρὰ ἐκδεχόμενος, τὰ περικαυμένα ὑπὸ ἡλίου. Χρύσιππος δὲ διῆρει, περὶ κῆλα, περισσῶς ξηρὰ. *Scholies E, P et Q* : διχῶς, περίκηλα καὶ περὶ κῆλα, περισσῶς κεκαυμένα ὑπὸ ἡλίου, οὐκέτι θάλλοντα οὐδὲ ὑγρά. Ces deux notes proviennent certainement du commentaire de Didyme. Apollonius : περισσῶς ξηρὰ. Eustathe : περισσῶς κατεσκληκότα, ἢ ἄγαν ἐπιτηδεα ἐς τὸ κῆαι, καὶ εἰσι ταῦτά τὰ αὔα κάλαι καὶ τὸ περίκηλα. En effet κᾶλον ou κῆλον, sous-entendu ξύλον, signifie du bois sec, du bois bon à brûler, et il se rattache au verbe καίω.

241-242. Αὐτὰρ ἐπειδὴ.... Bothe fait sur ces deux vers les observations critiques que voici : « Aut nihil ego sentio, aut hic « turbatum est; neque id uno modo. Nam

ἣ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα Καλυψώ, δια θεάων.

Αὐτὰρ ὁ τάμνετο δοῦρα· θοῶς δέ οἱ ἦνυτο ἔργον.

Εἴχοσι δ' ἔκβαλε πάντα, πελέκκησεν δ' ἄρα χαλκῷ,

ξέσσε δ' ἐπισταμένως καὶ ἐπὶ στάθμην ἴθυνεν.

245

Τόφρα δ' ἔνεικε τέρετρα Καλυψώ, δια θεάων·

τέτρηθεν δ' ἄρα πάντα καὶ ἤρμωσεν ἀλλήλοισιν·

« ista δθι.... παφύκει habenda sunt pro
« interpretatione, quæ ex margine irrep-
« sit; metricus autem nescio quis male
« feriatu addidit αὐτὰρ et δια θεάων,
« itaque ex uno versu, eoque eleganti,
« effecit duo inertes, tali dignos artifices.
« Placuerunt tamen isti versus librariis,
« qui et centies legissent apud Homerum
« αὐτὰρ ἐπειδὴ, et æpius hoc ipso loco
« illud Καλυψώ, δια θεάων, quorumque
« sensus ita occalluisset, ut vel insipidam
« repetitionem verborum δθι.... παφύκει
« tolerabilem esse judicarent. Scilicet hoc,
« opinor, dixit poeta : 'Ἐπειδὴ δεῖξ', ἣ
« μὲν ἔβη πρὸς δῶμα Καλυψώ· Αὐτὰρ ὁ
« τάμνετο, etc. Assyndeton aptum rei ac-
« celerandæ; ἐπειδὴ primo versu positum,
« ut φ (XXI) 25, *Iliade*, χ (XXII) 379,
« ψ (XXIII) 2; Καλυψώ per se dictum
« est, epitheto adjecto nullo, ut η (VII)
« 260. » Ce sont là de pures chicanes;
et la correction proposée est détestable.
Aussi les éditeurs qui sont venus après
Bothe n'ont-ils tenu aucun compte de son
opinion. Tout ce qu'on peut dire contre
les vers 241-242, c'est qu'il ne nous reste,
à leur sujet, aucun document alexandrin.
Ils n'en sont pas pour cela plus mauvais,
ni moins bien à leur place.

242. 'Η... Καλυψώ, elle, (à savoir)
Calypso.

244. Εἴχοσι.... πάντα, vingt en tout,
c'est-à-dire au nombre de vingt. Voyez les
vers de l'*Iliade* VII, 161 et XVIII, 373.
— Πελέκκησεν, il dégrossit. Ulysse se sert
de la hache à long manche pour ébrancher
les arbres et leur donner la première façon.
— Χαλκῷ c'est-à-dire τῷ πελέκει, et non
point τῷ σκεπάρνῳ. La doloire, simple
ou double (besaiguë), ne sert qu'à aplanir
les surfaces ébauchées à la hache.

246. Ξέσσε, il polit, c'est-à-dire il apla-
nit avec la doloire (τῷ σκεπάρνῳ). La
traduction exacte est *dolavit*, et non *levi-*
gavit; car Ulysse ne se sert point du ra-
bot. — 'Ἐπὶ στάθμην, au cordeau. Voyez

la note sur στάθμη, *Iliade*, XV, 410.
L'explication de Didyme se retrouve ici
deux fois dans les *Scholies*, mais en sub-
stance seulement. *Scholies* P, Q et V :
ὕπομειλιτῶμένον σχοινίον. *Scholies* P et
V : τακτονικὴν σπάρτον.

246. Τόφρα, *interea*, pendant ce temps,
c'est-à-dire tandis qu'il était occupé à cette
besogne. — Τέρετρα, *terebreas*, des tariè-
res. C'est là du moins le sens propre. Mais
Ulysse va se servir de clous, et Homère
ne dit pas que Calypso ait apporté des
clous. On doit donc prendre le pluriel
τέρετρα dans l'acception étymologique :
tout ce qui sert à percer le bois. De cette
façon, Calypso a apporté tout à la fois et
des tarières et des clous. Didyme (*Scholies*
V) : τέρετρα· πάντα τὰ διατρήσαι θυνά-
μενα, γομφωτήρια καὶ τρύπανα.

247-248. Τέτρηθεν δ' ἄρα πάντα.... Ces
deux vers, selon Aristophane de Byzance,
signifient l'un et l'autre la même chose, et ils
avaient été marqués, par ce critique, le pre-
mier du sigma, le second de l'antisigma. Di-
dyme (*Scholies* B, P et Q) : Ἀριστοφάνης
τὸ αὐτὸ ᾤετο περιέχειν ἄμφω. διὸ τῷ
μὲν σίγμα, τῷ δὲ ἀντίσιγμα ἐπιτίθησιν.
Je crois que les deux signes d'Aristophane
servaient purement et simplement à consta-
ter la tautologie; mais on peut soutenir
qu'ils laissaient l'option au lecteur entre
les deux vers, et qu'Aristophane était d'a-
vis de supprimer ou l'un ou l'autre. En
effet, nous n'avons aucun renseignement
sur la signification précise du sigma et de
l'antisigma employés par le prédécesseur
d'Aristarque. Voyez le tome II de l'*Iliade*,
page 532. Quoi qu'il en soit, Aristophane
se trompait sur le fond des choses. Aris-
tarque montre parfaitement qu'il n'y a
point tautologie, et que le travail exprimé
au vers 248 est l'achèvement nécessaire de
celui qui s'est fait au vers 247, et non une
opération identique. Didyme (*Scholies* B,
H, M, P, Q et T) : ὁ δὲ Ἀρίσταρχος ἐφισ-
τὰ τοῦ πρώτου τὸ μὲν τέλειον τῆς ἀρ-

γόμενοι δ' ἄρα τήνγε καὶ ἁρμονίησιν ἄρασσεν.

Ὅσπον τίς τ' ἔδαφος νηὸς τορνώσεται ἀνήρ,

φορτίδος εὐρείης, εὖ εἰδὼς τεκτοσυνάων,

250

τόσσον ἐπ' εὐρείαν σχεδὴν ποιήσας Ὀδυσσεύς.

Ἰχρία δὲ στήσας, ἀραρῶν θαμέσι σταμίνεσσιν,

μογῆς μὴ εἶναι, ἀλλ', ὥς ἂν τις εἰποι, ἀρμόζοντα κατασκευάσει, καὶ πρὸς ἀλλήλα συγκαταγαγὼν ἐσκέφατο εἰ ἀρμόξει ἀλλήλοις. τῷ δὲ ἑξῆς συνέκλεισε καὶ καταγόμεως. διὰ γὰρ τοῦ ἄρασσε τὸ τέλος τῆς ἀρμογῆς παρέστηκε. — 247. Πάντα, sous-entendu δοῦρατα ou δοῦρα : toutes les poutres.

248. Γόμενοι. Il s'agit de vrais clous, ou, si l'on veut, de chevilles de métal, qu'Ulysse enfonce dans les trous percés à la tarière. Voyez plus haut, vers 246, la note sur τέτρα. Cependant quelques anciens prenaient le mot γόμενοι dans une acception générale, comme indiquant tout ce qui sert à lier des pièces de bois ensemble, et à en faire une charpente. *Scholies* V : οἱ ἀρμόζονται τὰ ξύλα πρὸς ἀλλήλα. ἢ πασσαλοῖς, ἢ πλατέσιν ἐπιούροις, ἢ σφήναις. La paraphrase d'Aristarque, συνέκλεισε καὶ καταγόμεως, confirme l'explication qui sort naturellement de la note de Didyme sur τέτρα. Aristarque n'a pu entendre συνγόμεως qu'au sens vulgaire, ce qui exclut les traverses, les coins, les pieux, et même les chevilles de bois. — Τήνγε, c'est-à-dire σχεδὴν : le radeau. — ἁρμονίησιν (*compagibus*) doit être joint, dans l'explication, à γόμενοι. C'est un ἐν διὰ δυοῖν. *Par des clous et par un assemblage* signifie *en assemblant les poutres avec des clous*. — ἄρασεν, il martela. La vulgate ἀρηεν a été abandonnée par tous les éditeurs récents, même par Dindorf, qui l'avait encore maintenue dans l'Homère-Didot. En effet ἀρηεν, d'après tous les exemples homériques, est intransitif, et la traduction *coagmentavit* ne saurait être exacte. Cette leçon est ancienne, car on la trouve dans Apollonius, et non pas seulement dans Eustathe. Elle n'en est pas meilleure; et ἤρμοσε, quoi qu'en dise Apollonius, n'est qu'un équivalent arbitraire de ἀρηεν, ou, comme on écrivait aussi, de ἀραρεν, de ἀρήρει. Au contraire, ἄρασεν est tout à fait le mot propre, dès qu'il s'agit de clous à enfoncer. Ea-

chyle, *Prométhée*, vers 58 : ἄρασσε μᾶλλον, σφίγγε. — Apollonius donne aussi ἄρασεν, mais il a eu tort de ne l'avoir point préféré. Je remarque d'ailleurs qu'Homère, ayant mentionné les clous apportés par Calypso, avait dit par là même qu'Ulysse serait pourvu d'un marteau.

249. Ἐδαφος νηὸς, la partie fondamentale d'un navire, c'est-à-dire une carène. Didyme (*Scholies* H, Q, T et V) : τὸ κατώτατον κύτος τῆς νηὸς, ἣν νῦν καλοῦσι γάστραν. Le mot propre d'Homère, pour désigner la carène, est τρόπις. Voyez plus haut, vers 430. — Τορνώσεται est au subjonctif, pour τορνώσεται : s'arrondi; arrondit. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : περιγράφεται καὶ περιορίσεται, ὥς ἐπὶ τοῦ τορνώσαντο δὲ σῆμα (*Iliade*, XXIII, 255). — Quelques-uns regardent τορνώσεται comme un futur de l'indicatif.

250. Φορτίδος εὐρείης, apposition à νηὸς. Voyez les vers IX, 322-323.

251. Τόσσον ἐπ(ί) pour ἐπὶ τόσσον : *in tantum*, en dimension pareille. — Ποιήσας(ο). Ancienne variante, τορνώσας(ο).

252. Ἰχρία, *tabulata*, un tillac. Il s'agit de l'estrade de la poupe, sur laquelle se tenait debout le pilote, pour manœuvrer le gouvernail. Eustathe : τό τε ἐπὶ πρύμνης κατάστρωμα, ἐφ' οὗ ὁ κυβερνήτης ἵκνείται, ὥς καὶ ἡ Ἰλιάς (XV, 676) δηλοῖ. — Les *Scholies* E expliquent ἰχρία comme si le radeau d'Ulysse était un navire entièrement ponté : τὰ ἐπιταμμένα ξύλα ἀπὸ πρύμνης ἕως πρύρας. Mais cette explication serait encore fautive, même avec un navire proprement dit. Il n'y avait pas, au temps d'Homère, de navire entièrement ponté. L'avant et l'arrière avaient chacun leur tillac; mais le milieu était ouvert, et c'est là qu'étaient établis les bancs de rameurs. Voyez la note sur le passage allégué par Eustathe. Ulysse, qui sera seul sur son radeau, n'a que faire d'un tillac de proue, c'est-à-dire d'une estrade destinée aux chefs et aux passagers. — Quant à l'étymologie donnée par Eustathe,

ποίει· ἀτὰρ μακρῆσιν ἐπηγκενίδεσσι τελεῦτα.

Ἐν δ' ἰστὸν ποίει καὶ ἐπὶ κριον ἄρμενον αὐτῷ·

πρὸς δ' ἄρα πηδάλιον ποιήσατο, ὄφρ' ἰθύνοι.

255

Φράξε δέ μιν ῥίπεσσι διαμπερὲς οἰσύνῃσιν,

κύματος εἴλαρ ἔμεν· πολλὴν δ' ἐπεχεύατο ὕλην.

on la trouve deux fois dans les *Scholies*, et elle provient du commentaire de Didyme; mais elle n'a d'autre raison qu'une trompeuse apparence. Curtius rapporte ἱκρία (*Verschlag, Gerüst, Verdeck*) à la racine ἱκ, latin *ic*, qui contient l'idée de frapper (*ico, ictus*); et en effet, c'est en frappant qu'on rapproche et qu'on assemble les madriers, qu'on en fait une charpente, une estrade, un tillac. — Σταμίνεσσιν, *trabibus*, au moyen de poutres. Ce sont les bois debout, les membrures qui soutiennent le plancher suspendu, l'estrade du pilote, le tillac. Didyme (*Scholies B, E, H, Q et V*) : σταμίνεσσι δὲ τοῖς ἐπιμηκείσι ξύλοις καὶ στήμονος τάξιν ἐπέχουσιν, ἀ παρτιθίσεται τοῖς ἱκρίοις ἐξ ἑκατέρων τῶν μερῶν πρὸς τὸ ἰσθάναι· ἢ τοῖς ὀρθοῖς ξύλοις, οἷς τὰ πηδάλια πῆσσεται. La deuxième explication est insuffisante; car les pièces de bois auxquelles est fixé le gouvernail ne sont qu'une portion de la charpente totale du tillac.

253. Ποίει, c'est-à-dire ἐποίει : *faciebat*, ou *fecit*, il fit. Même dans la langue ordinaire, on mettait l'imparfait pour désigner l'exécution des œuvres d'art. Les statues qui ont une inscription portent toutes, *un tel faisait* (ἐποίει). — Μακρῆσιν ἐπηγκενίδεσσι, par de longs madriers, c'est-à-dire en posant un plancher sur les bois debout. Didyme (*Scholies B, E, H, P, Q et T*) : ταῖς διατεταμέναις σανίσι, κατὰ μετὰ θείσιν τοῦ ν, ὅλον ἐπενδοκίδεσσι, ταῖς ἐπικαιμέναις δοκοῖς. L'étymologie est plus que douteuse, mais le sens est incontestable. Apollonius : τῆς σχεδίας τὰ διγνηχὴ ξύλα. — Le mot ἐπηγκενίς paraît dérivé du verbe ἐπενέγκω. *Scholies B, E, H, P, Q et T* : τὸ δ' ἐπηγκενίς οὕτω σχηματίζει ὁ Ἀπολλώνιος· ἐνέγκω, ἐπενεγκίς, καὶ ἐν ὑπερβίβασμῳ καὶ ἐκτάσει ἐπηνεγκίς καὶ ἐπηγκενίς. Cette étymologie a été reproduite par l'auteur du *Grand Étymologique* et par Eustathe. Curtius, *Racine inx*, ne la repousse point. — Au lieu de ἐπηγκενίδεσσι, Rhianus écrivait

ἐπητανίδεσσι, correction uniquement destinée à mieux faire ressortir le sens. Didyme (*Scholias P*) : ἐπηγκενίδεσσι. οὕτως Ἀρίσταρχος. Ῥιανὸς δὲ, ἐπητανίδεσσι· ἡγουν ταῖς μακραις καὶ ἐπεκτεταμέναις. Sous-entendez σανίσι, comme il faut le sous-entendre pour rendre compte de ἐπηγκενίδεσσι lui-même.

254. Ἐν, dedans : dans le radeau. — Ἐπὶ κριον, *anteannam*, une vergue. Didyme (*Scholies P, Q et V*) : τὴν κερατάν, τὸ κλάγιον ξύλον τοῦ ἰστού, ᾧ προσδέδεται τὸ ἄρμενον (la voile).

255. Πρὸς δ(ε), expression adverbiale : et en outre. — Ποιήσατο dans le sens propre : *sibi fecit*, et non pas simplement *fecit*. C'est lui-même qui manœuvrera ce gouvernail. — Ὅφρ' ἰθύνοι, sous-entendu σχεδίων, τὴν σχεδίαν.

256. Ῥίπεσσι.... οἰσύνῃσιν, *cratibus vimineis*, avec des claies d'osier. Le mot ῥίψ signifie proprement une brindille : jonc, roseau, osier, ou toute autre tige mince. Le pluriel indique un assemblage de pareilles tiges, par conséquent une claie, des claies. Didyme (*Scholies B, E, Q et T*) : ψιαθώδεσι πλέγμασι. ἱμαντῶδες δὲ φυτὸν ἢ οἰσύν, θρύψ ὁμοία. γίνεται δὲ (le sujet est τὸ ῥίπεσσι) ἀπὸ τοῦ ῥίπτω. L'étymologie proposée par Didyme n'est point exacte; car ῥίπτω se rattache à la racine ῥακ ou ῥρακ, et ῥίψ à la racine ῥιπ. Curtius rapproche de ῥίψ le latin *scirpus*, qui a un sens analogue.

257. Ἐυεν, c'est-à-dire ὥστε εἶναι : *ut essent*, pour qu'elles fussent. — Ἐλην, du lest. *Scholias V* : ἔρισμα τῆς σχεδίας. Le mot ὕλη est ici dans un sens très-général; car on ne peut pas supposer qu'Ulysse ait lesté son radeau uniquement avec des troncs d'arbres ou des branchages. C'est déjà l'équivalent de *matière*, de *matériaux*, sens où on le rencontre si souvent dans la langue ordinaire. Didyme (*Scholias B, E, P, Q et T*) : ξύλα, λίθους, ψάμμον, πρὸς τὸ μὴ εὐρίπιστον εἶναι τοῖς πνεύμασιν, ἑλαφρὰν οὖσαν.

Τόφρα δὲ φάρε' ἔνεικε Καλυψῶ, δια θεῶν,
 ἰστία ποιήσασθαι· ὁ δ' εὖ τεχνήσατο καὶ τά.
 Ἐν δ' ὑπέρας τε κάλους τε πόδας τ' ἐνέδθησεν ἐν αὐτῇ· 260
 μοχλοῖσιν δ' ἄρα τήνγε κατεΐρυσεν εἰς ἅλα διαν.
 Τέτρατον ἡμαρ ἔην, καὶ τῷ τετέλεστο ἅπαντα·
 τῷ δ' ἄρα πέμπτῳ πέμπ' ἀπὸ νήσου δια Καλυψῶ,
 εἴματά τ' ἀμφιέσασα θυώδεα, καὶ λούσασα.
 Ἐν δέ οἱ ἀσκὸν ἔθηκε θεὰ μέλανος οἴνοιο 265
 τὸν ἕτερον, ἕτερον δ' ὕδατος μέγαν· ἐν δὲ καὶ ἦα

258. Φάρε(α), des étoffes, c'est-à-dire de la toile. Voyez plus haut la note du vers 230.

259. Ἰστία ποιήσασθαι, *ut sibi vela conficeret*, pour s'en faire des voiles, ou une voile. Voyez plus haut, vers 257, la note sur ἔμεν, et, vers 255, la note sur ποιήσατο. — Καὶ τά, *et illa*, elles aussi : les voiles (ou la voile) comme le reste.

260. Ὑπέρας, les deux cordages qui suspendent la vergue par ses deux bouts; κάλους, les cordages qui servent à larguer ou à carguer la voile; πόδας, les deux boulines. Didyme (*Scholies* B, E, H, P, Q et T) : τὰ ἄνω εἰς ἄκρον ἐκατέρωθεν τοῦ κέρατος δύο σχοινία δι' ὧν μετατίθεται τὸ κέρασ ὑπέρας καλεῖ. κάλους δὲ, τὰ ἐν μέσῳ τοῦ κέρατος ἀνάγοντα καὶ κατάγοντα τὸ ἄρμενον. πόδας δὲ, τὰ κάτω ἐκατέρωθεν δύο σχοινία πρὸς πρῶραν καὶ πρύμναν ἀναδισμοῦντα τὸ ἄρμενον. Ces explications se retrouvent sous plusieurs formes, soit dans les mêmes *Scholies*, soit dans les *Scholies* H et V, mais avec des suppressions ou des additions peu intelligentes. Ainsi les *Scholies* P, Q et V enregistrent l'opinion de ceux qui faisaient de πόδας les câbles du mât : οἷς συνέχεται ἀπὸ πρῶρας καὶ πρύμνης ὁ ἱστός. Mais ces deux câbles se nommaient πρότονοι. Voyez, *Iliade*, I, 434, la note sur πρότονοισιν. Même en latin, les deux boulines s'appellent les pieds de la voile : *pedes*. Si Homère avait voulu parler des câbles du mât, il en aurait parlé au vers 254. Mais il n'y avait aucune nécessité pour lui de le faire. Dès que le radeau d'Ulysse a un mât, on est bien sûr que ce mât est assujéti par des câbles. Les πρότονοι sont sous-entendus.

— Ἐν αὐτῇ, c'est-à-dire ἐν σχεδίῳ, ἐν τῇ σχεδίῳ.

261. Τήνγε, c'est-à-dire σχεδίην, τὴν σχεδίαν.

262. Τέτρατον ἡμαρ ἔην, ... Nous sommes ici en plein merveilleux. L'ouvrage qu'Homère vient de décrire n'a pas pu être accompli en quatre jours par un homme seul. Il est même difficile de croire qu'un homme seul ait suffi pour mettre à flot un radeau formé de poutres et chargé d'un lest pesant. Quelle que fût l'adresse d'Ulysse et sa prodigieuse vigueur, tout cela dépasse les limites de la vraisemblance. Mais rien n'empêche de supposer que le héros a été assisté, durant ses quatre jours de travail, par quelque puissance divine. — Τῷ équivaat à ὑπὸ τοῦ : par lui; par Ulysse.

263. Τῷ... πέμπτῳ, sous-entendu ἡματι : le cinquième jour. Il n'y a aucun inconvénient à négliger τῷ dans la traduction; mais l'expression signifie, en réalité, *illo die, scilicet quinto*. Voyez la note du vers I, 54 de l'*Iliade*. — Πέμπτῳ πέμπ(ε). Les Grecs ont eu de tout temps le goût des allitérations. Cependant elles sont assez rares dans Homère, pour que celle-ci ait été signalée, au passage, par les Alexandrins que compile Eustathe.

264. Ἀμφιέσασα..., καὶ λούσασα. Il y a hystérologie; car on ne s'habille qu'après être sorti du bain.

266. Μέγαν. Cette outre, d'après les habitudes consacrées dans le mélange de l'eau avec le vin, devait être le triple de la première. Didyme (*Scholies* P et T) : μέγαν· διὰ τὸ τριπλάσιον τοῦ οἴνου εἶναι εἶναι. — Ἐν, c'est-à-dire ἐνέθηκε. — ἦα,

κωρύκῳ· ἐν δὲ οἱ ὄψα τίθει μενσεικέα πολλά·
 οὔρον δὲ προέηκεν ἀπήμονά τε λιάρὸν τε.
 Γηθόσυνος δ' οὔρῳ πέτασ' ἰστία διὸς Ὀδυσσεύς.
 Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ ἰθύνετο τεχνηέντως,
 ἥμενος· οὐδὲ οἱ ὕπνος ἐπὶ βλεφάροισιν ἔπιπτεν,
 Πληιάδας τ' ἐσορῶντι καὶ ὄψε δύνοντα Βοώτην,
 Ἄρκτον θ', ἣν καὶ ἄμαξαν ἐπὶ κλησὶν καλέουσιν,
 ἥτ' αὐτοῦ στρέφεται καὶ τ' Ὀρίωνα δοκεύει,
 εἴη δ' ἄμμορός ἐστι λοετρῶν Ὠκεανοῖο·
 275
 τὴν γὰρ δὴ μιν ἄνωγε Καλυψὼ, δια θεάων,
 ποντοπορευέμεναι ἐπ' ἀριστερά χειρὸς ἔχοντα.
 Ἐπτά δὲ καὶ δέκα μὲν πλέεν ἤματα ποντοπορεύων·
 ὀκτωκαιδεκάτῃ δ' ἐφάνη ὄρεα σκιόεντα

270

275

c'est-à-dire ἤλα : *viatica*, des provisions de bouche pour le voyage. La plupart des manuscrits donnent ἤλα, écriture adoptée autrefois par tous les éditeurs, et que La Roche seul de nos jours a conservée. Avec cette leçon, le vers est hypermètre. Mais il suffit de se souvenir que le mot, dans l'alphabet de seize lettres, était ΕΛ, Ε représentant à la fois ε, η, ει, ει, η et ηι, pour comprendre qu'on le lisait, selon le besoin, dissyllabe ou trissyllabe, et que ἤλα est une orthographe aussi légitime que ἤλα.

267. Κωρύκῳ, dans un sac de peau. Apollonius : κωρύκῳ· θυλάκῳ. Héychius : κώρυκος, θυλάκιον. ἔστι δὲ δερμάτινον ἄγγειον, ὁμοίον ἀσκά. *Scholies* B et E : οἰονεὶ χώρυκός τις ὄν, παρὰ τὸ χωρεῖν, καὶ κώρυκος. σημαίνει δὲ τὸν θυλάκον.

268. Ἀπήμονα, *innocuum*, non nuisible, c'est-à-dire favorable.

269. Γηθόσυνος... Voyez Virgile, *Énéide*, I, 35.

270-275. Αὐτὰρ ὁ πηδαλίῳ.... Ces vers ont été imités par Virgile, *Énéide*, V, 852-853 et III, 513-517.

272. Πληιάδας τ' ἐσορῶντι. Porphyre, Πληιάδας εἰσορῶντι. Aristarque paraît avoir écrit d'abord Πληιάδας τε ὁρῶντι ou τ' ὁρῶντι, puis s'être fixé à la leçon qui est devenue notre vulgate; mais on n'a rien d'assuré à ce sujet, car la note de Didyme (*Scholies* E) sur les deux leçons d'A-

ristarque est mutilée, et n'a conservé que la formule διχῶς αὖ Ἀριστάρχου. Quelques anciens mettaient le participe à l'accusatif, ἐσορῶντα, ὁρῶντα. Mais cette licence grammaticale était tout à fait gratuite. La Roche : « Restat ut τε ὁρῶντι, quod exhibent IN, vel τ' ὁρῶντι in altera Aristarchi scriptum fuisse statuamus; nam « de accusativo hoc loco cogitari non potest, quamvis eum praesente dativo ab « Aristarcho admissum esse sciamus. »

273-275. Ἄρκτον θ', ἣν καὶ.... Voyez les vers XVIII, 487-489 de l'*Iliade* et les notes sur ces trois vers.

276. Τὴν (elle, la Grande-Ourse) dépend du participe ἔχοντα.

277. Ἐπ' ἀριστερά χειρὸς équivalent à ἐπὶ ἀριστερὰν χεῖρα. Ulysse va d'occident en orient. — Χειρὸς. Ancienne variante, νηός. Cette leçon ne change rien au sens, car la gauche du navire est la gauche du pilote à la barre du gouvernail.

279. Ὀκτωκαιδεκάτῃ. On a déjà vu, dans l'*Iliade*, XXI, 46, le féminin δυοδεκάτῃ après le neutre ἡματα. Voyez la note sur ce passage. — On ne peut guère calculer le chemin que parcourait Ulysse en un jour de navigation. Il est pourtant manifeste, d'après ceci, qu'Ulysse a fait une très-longue route, et que, s'il faut chercher quelque part Ogygie, ce n'est pas dans le voisinage des côtes de l'Italie méridionale.

γαίης Φαίηκων, ὅθι τ' ἀγγιστον πέλεν αὐτῷ.
εἶσατο δ', ὥς ἔτε ῥινὸν ἐν ἡεροιδεῖ πόντῳ.

280

Τὸν δ' ἐξ Αἰθιοπῶν ἀνιῶν κρείων Ἑνοσίχθων

280. "Ὅθι τ' ἀγγιστον πέλεν αὐτῷ, là où (ces montagnes) étaient le plus proche de lui, c'est-à-dire celles des montagnes qui n'étaient pas trop loin pour être hors de vue. La traduction vulgaire, *qua proximum erat illi*, ne donne aucun sens raisonnable, tandis qu'en faisant de ἀγγιστον un adverbe, et en rapportant πέλεν à ὅθι, toute difficulté disparaît. Hayman : « Where « they (ὅθι) came the nearest to him. « Ἀγγιστον is adverbial. Nitzsch remarks, « somewhat hypercritically, that not the « nearest but the highest mountains are « first seen ; but why may not the nearest « happen in poetry to be also the highest? « Besides, if they are more remote, the « state of the atmosphere (ἡεροιδεῖ πόν- « τῳ) may prevent their appearing to the « eye. » — Deux notes des *Scholies* P et Q nous apprennent que certains critiques anciens prenaient ὅθι comme adverbe de temps, et que ces critiques étaient des hommes de l'école d'Aristarque : οἱ Ἀριστάρχου (Buttmann, οἱ Ἀριστάρχειοι). De cette façon, le sens était très-satisfaisant : *quum in proximo (ea terra) fuit illi*. Mais ὅθι n'est et ne peut être qu'un adverbe de lieu ; et en faire un synonyme de ὅτε, c'est donner une explication de pure fantaisie. — Bothe propose de lire : ὅ τί τ' ἀγγιστον πέλεν αὐτῷ, et *quidquid proximum erat illi*, (non-seulement les montagnes, mais encore) toute la partie du rivage qu'Ulysse avait en face de lui. Mais la leçon ὅθι est établie par trop de témoignages, pour qu'il nous reste autre chose à faire qu'à la bien interpréter.

284. Ὡς ὅτε, sous-entendu εἰδεται. Il vaut mieux remplir l'ellipse que de regarder ὅτε comme redondant. — ῥινόν, un bouclier. Une île montueuse ne peut pas être comparée à une peau : ῥινόν ne peut donc être ici que dans son sens dérivé. Bothe : « Clipeo Ulyssea comparavit Phæaciam propter montes eminentes ex terra « in modum umbonis cui velut circumjacent cet clipeus sicut planities littorae montibus circumjacent. » — Comme c'est le seul passage où Homère se serve du neutre ῥινόν au lieu du féminin ῥινός, quelques anciens se sont imaginé que ce n'était pas

le même mot ; et comme ῥινόν, dans le dialecte des Œnotriens, signifiait un nuage, une vapeur, ils ont adopté ce sens. *Scholies* P, Q et T : ἐνιοι δὲ ῥινόν κατὰ τοῦς Οἰνωτρούς τὸ νέφος. *Scholies* P : ῥινὸν λέγει τὴν ἀχλύν. *Scholies* P et Q : ἐρᾶν ὡς ἀχλὺς ἢ γῆ. Aller chercher en Illyrie l'explication d'un terme d'Homère, c'est faire un étrange voyage, surtout quand ce qu'on en rapporte ne vaut pas, à beaucoup près, ce qu'on a sous la main. — On peut très-bien admettre la leçon ὥστε ῥινός, car la lettre ρ a souvent la valeur d'une consonne double, et peut rendre longue par position la finale de ὥστε. Quant à la leçon ὡς ἔτ' ἐρινόν, au sujet de laquelle il y a tant de bavardage dans les *Scholies*, tout ce qu'on en peut dire de mieux, c'est qu'elle est inepte. Une île et un figuier, sauvage ou non, ou même un arbre quelconque, n'ont absolument rien de commun pour l'aspect. Ameis a essayé de prouver le contraire ; mais il n'y a pas réussi. — Ceux qui attribuent à Aristarque cette absurde leçon ne le font que parce qu'ils ont légèrement lu les *Scholies*. Aristarque n'est mentionné, dans le vaste *satras* relatif au vers 281, qu'à propos du genre de ἐρινόν, qui n'est pas conforme à l'usage, puisqu'on dit ordinairement ἐρινός au masculin. Aristarque et Hérodiën, suivant les *Scholies* P, Q et T, étaient en désaccord sur la question, l'un admettant la forme neutre, l'autre la rejetant. Ceci nous renvoie à l'*Iliade*. Le mot ἐρινός, en prose ἐρινός, s'y trouve plusieurs fois, mais toujours à l'accusatif, ἐρινόν, et sans aucune épithète. De là l'incertitude par rapport au genre, et la divergence d'opinion entre Aristarque et Hérodiën. Du reste, c'est un disciple, et non au maître, qu'on donne raison. — Fœsl propose d'écrire : ὅτε τὰ ῥίον ἡεροιδεῖ πόντῳ. Cette correction est aussi mauvaise qu'inutile.

282-283. Τὸν δ' ἐξ Αἰθιοπῶν.... Bothe : « Mire acervata homœoteleuta, et quidem « vasto sono tonantia. » Cette observation est sans fondement. Une seule des six finales soi-disant tonantes est accentuée ; et l'effet d'harmonie signalé par Bothe était

τηλόθεν ἐκ Σολύμων ὀρέων ἴδεν· εἶσατο γάρ οἱ
πόντον ἐπιπλῶν· ὁ δ' ἐχώσατο κηρόθι μᾶλλον,
κινήσας δὲ κάρη προτὶ δν μυθήσατο θυμόν·

285

ᾧ πόποι, ἦ μάλα δὴ μετεβούλευσαν θεοὶ ἄλλως
ἄμφ' Ὀδυσσῇ, ἐμεῖο μετ' Αἰθιοπείσιν ἐόντος·
καὶ δὴ Φαιήκων γαίης σχεδὸν, ἐνθα οἱ αἶσα
ἐκφυγέειν μέγα πείραρ οἰζύος, ἦ μιν ἰκάνει·
ἀλλ' ἔτι μὲν μὴν φημι ἄδην ἐλάαν κακότητος.

290

absolument nul pour l'oreille. — 282. Ἐξ Αἰθιοπῶν ἀνών. Voyez, vers I, 22-25, ce que Neptune était allé faire en Éthiopie. D'après la route qui l'amène en face d'Ulysse, il vient de chez les Éthiopiens d'Orient, et non de chez ceux d'Occident. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : ποίων; τῶν ἀνατολικῶν. ἐκείθεν γὰρ τὸν ἀπὸ θυμῶν ἐρχόμενον εὐχερῶς ὀρέσθ'. — C'est au vers I, 24 qu'Homère distingue les deux peuples de l'Éthiopie.

283. Σολύμων est le génitif de Σόλυμα, le nom même des montagnes, et non pas le génitif de Σόλυμοι, le nom du peuple qui les habitait. Ainsi ἐκ Σολύμων ὀρέων ne signifie pas *e Solymorum montibus*, mais *e Solymis montibus*. Les monts Solymes faisaient partie de la chaîne du Taurus, et s'étendaient en Cilicie et en Pisidie. *Scholies P et T* : τῆς Κιλικίας εἰς (le sujet est τὰ Σόλυμα). *Scholies T et V* : Σόλυμα, ὅρη τῆς Πισιδίας. Il a été question des Solymes-peuple, *Iliade*, VI, 184. — Εἶσατο γάρ οἱ, *apparuit enim illi*, car il lui apparut : car Ulysse tomba alors sous les regards de Neptune.

284. Μᾶλλον, davantage : plus que jamais; outre mesure; excessivement. Voyez le vers XXI, 136 de l'*Iliade*. Hayman : « Μᾶλλον adds an indefinite vehemency to « ἐχώσατο. »

285. Κινήσας δὲ κάρη.... On a vu ce vers deux fois dans l'*Iliade*, XVII, 300 et 442. On le reverra plus bas, vers 376, et ailleurs encore dans l'*Odyssée*.

286. Μετεβούλευσαν.... ἄλλως, ont quitté leur première résolution pour en prendre une autre. Auparavant les dieux laissaient faire Neptune; aujourd'hui ils ont à cœur le retour d'Ulysse. *Scholies B* : εἰς τὸ νοστήσαι δηλονότι, ἐπεὶ συνθέντο μοι τοῦτον ἐκτοπίσαι. *Scholies P et Q* :

μεταμελήθησαν, μετέγνωσαν. πρῶην γὰρ οἱ θεοὶ ἡμέλουν αὐτοῦ.

288. Σχεδόν, sous-entendu ἐστὶ : il est proche. — Ἐνθα οἱ αἶσα, sous-entendu ἐστὶ : là où c'est sa destinée.

289. Πείραρ οἰζύος, c'est-à-dire τέλος οἰζύος, c'est-à-dire οἰζύν : *calamitatem*, la terrible infortune. Voyez ὀλέθρου πείρατα, *Iliade*, VI, 143, et la note sur cette expression. — Ἥ μιν ἰκάνει, *quem illum persequitur*, qui s'acharne après lui.

290. Μὲν αἰς ἔλααν κακότητος, — Ἄδην ἐλάαν κακότητος, que je pousse tant et plus dans la misère : que je vais combler de tous maux. Cette explication n'est point arbitraire; car rien n'est plus commun, chez Homère, qu'un verbe de mouvement suivi du génitif. La traduction vulgaire, *abunde miseriarum subiturum*, ne fausse pas précisément la pensée; mais elle ne rend pas un compte exact du rapport des mots grecs entre eux, ni surtout de la signification réelle de ἐλάαν. Hérodien (*Scholies B, P et Q*) : δασείως τὸ ἄδην ἀντὶ τοῦ λίαν ἀθρόως. τὸ δὲ ἐλάαν κακότητος δηλοῖ τὸ κόρον σχεῖν τῆς κακίας. ὁ δὲ νοῦς, οἶμαι αὐτὸν ἐμφορηθῆσθαι δυστυχίας ἐτέρας. Hérodien semble avoir pris ἐλάαν comme intransitif, et lui donner pour sujet μιν exprimé, et non ἐμ sous-entendu; mais le sens, des deux façons, est exactement le même. — On pourrait croire, d'après l'expression κόρον σχεῖν, qu'Hérodien lisait ἐάαν ou ἄάαν, comme quelques-uns voulaient qu'on lût, *Iliade*, XIII, 315, ἐάσουσι ou ἄάσουσι, de ἄω, rassasier. Mais il manque évidemment un mot après τόδε, et l'explication porte, non pas sur ἐλάαν κακότητος; seulement, mais sur l'expression entière, ἄδην ἐλάαν κακότητος. — Quant à l'orthographe de ἄδην, l'usage qui lui donne l'esprit doux est con-

Ὡς εἰπὼν σύναγεν νεφέλας, ἐτάραξε δὲ πόντον
 χερσὶ τράιναν ἐλών· πάσας δ' ὀρόθυνεν ἀέλλας
 παντοίων ἀνέμων· σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν
 γαῖαν ἑμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.
 Σὺν δ' Εὐρύς τε Νότος τ' ἔπεσε Ζέφυρος τε δυσαῆς, 293
 καὶ Βορέης αἰθρηγενέτης, μέγα κῦμα κυλίνδων.
 Καὶ τότε Ὀδυσσεύς λύτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ,
 ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς δν μεγαλήτορα θυμόν·
 ὦ μοι ἐγὼ δειλὸς, τί νύ μοι μῆχιστα γένηται;

trière à la tradition légitime; et c'est avec raison que Bekker, Fœsi, Ameis et La Roche ont rétabli l'esprit rude d'Aristarque, d'Hérodien, de toute l'école alexandrine, et même d'un assez grand nombre de manuscrits.

292-293. Ἄλλας παντοίων ἀνέμων, les tempêtes des vents de toute espèce, c'est-à-dire les tempêtes que soulèvent les vents venant de tous les côtés à la fois.

293. Σὺν doit être joint à κάλυψεν : συνεκάλυψε, il enveloppa.

294. Οὐρανόθεν. Ancienne variante, οὐρανόθι. Cette leçon est inadmissible; car les nuages qui enveloppent la terre et la mer, et qui causent la profonde obscurité qu'Homère nomme *la nuit*, sont descendus du ciel, et ne sont plus suspendus comme en temps ordinaire. On se rappelle que les nuages sont, suivant Homère, les portes mêmes du ciel. Voyez les vers V, 749-764 de l'*Illiade* et les notes sur ces trois vers. — Didyme (*Scholies* H et T) rappelle ici, d'après l'observation si souvent répétée par Aristarque, que le ciel et l'Olympe ne sont jamais confondus l'un avec l'autre dans la poésie d'Homère : οὐκ εἶπε δὲ ὀρώρει Ὀλυμπόθεν. Cette note confirmerait la vulgate, quand même οὐρανόθεν serait contestable; mais il ne l'est point. — Nύξ. Virgile emploie aussi le mot *nuit*, à propos de l'obscurité produite par d'épais nuages. *Énéide*, I, 89 : « ... ponto nox incubat » atra; » III, 198-199 : « Involvere diem » nimbi, et nox humida caelum Abstulit; » V, 40-41 : « Olli caeruleus supra caput adstitit imber, Noctem hiememque ferens, » et inhorruit unda tenebris. »

295. Σὺν doit être joint à ἔπεσε, et συνέπεσε équivalent à συνέπεσον : καὶ in-

gruunt. Quelques anciens écrivaient même ἔπεσον, au lieu de ἔπεσε. Mais cette correction grammaticale fait tort à la diction d'Homère. Virgile dit, il est vrai, dans son imitation du passage (*Énéide*, I, 85), una Eurusque Notusque ruunt; mais lui-même aurait pu dire, una Eurusque Notusque ruat. S'il a préféré le pluriel, c'est uniquement pour une raison d'harmonie; car *ruat* est sec et maigre, comparé à *ruunt*. — Δυσαῆς. Le Zéphyre d'Homère est le vent d'ouest, et un vent de tempête. Voyez la note du vers II, 147 de l'*Illiade*.

296. Αἰθρηγενέτης, comme αἰθρηγενής : né de la région supérieure de l'air, c'est-à-dire soufflant d'en haut. Voyez la note sur αἰθρηγενής, *Illiade*, XV, 471. — Au lieu de αἰθρηγενέτης, Aristophane de Byzance et Rhianus écrivaient αἰθρηγενετής. C'était sans nul doute une correction destinée à rétablir l'unité dans la diction homérique. Mais la forme αἰθρηγενέτης est irréprochable; et il n'y a aucune raison pour condamner ce mot, bien qu'il soit un ἀκατὰ εἰρημένον.

299. Δειλός, infortuné. Voyez la note du vers V, 674 de l'*Illiade*. Didyme (*Scholies* E) : δυστυχής, κατὰ συγκοπήν τοῦ δειλαῖος. — Μῆχιστα est pris adverbialement, comme s'il y avait μῆχιστος; ou ἐπὶ μῆχιστον : au plus long, c'est-à-dire à la fin, enfin. C'est le *denique* de Virgile, dans une interrogation analogue : « Quid » misero mihi denique restat? » (*Énéide*, II, 70.) — Quelques anciens expliquaient μῆχιστα comme s'il y avait μείζονα, c'est-à-dire μείζονα κακά. Mais cette explication est tout arbitraire. D'autres écrivaient μῆχιστα par un χ, et faisaient de ce mot un synonyme de μηχαναί (moyens de se

Δεῖδω μὴ δὴ πάντα θεὰ νημερτέα εἶπεν, 300
 ἥ μ' ἔφατ' ἐν πόντῳ, πρὶν πατρίδα γαῖαν ἰκέσθαι,
 ἄλγε' ἀναπλήσειν· τὰ δὲ δὴ νῦν πάντα τελεῖται.
 Οἷοισιν νεφέεσσι περιστέφει οὐρανὸν εὐρὺν
 Ζεὺς, ἐτάραξε δὲ πόντον, ἐπισπέρχουσι δ' ἄελλαι
 παντοίων ἀνέμων. Νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος. 305
 Τρισμακάρες Δαναοὶ καὶ τετράκις, οἳ τότε δλοντο
 Τροίῃ ἐν εὐρείῃ, χάριν Ἀτρεΐδῃσι φέροντες.
 Ὡς δὴ ἔγωγ' ὄφελον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν
 ἡματι τῷ, ὅτε μοι πλεῖστοι χαλκήρεα δοῦρα
 Τρῶες ἐπέρριψαν περὶ Πηλεΐωνι θανόντι. 310
 Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, καὶ μευ κλέος ἦγον Ἀχαιοί·
 νῦν δέ με λευγαλέῳ θανάτῳ εἴμαρτο ἁλῶναι.

tirer d'affaire). Ceci était plus arbitraire encore que la réduction du superlatif au sens d'un comparatif. J'ajoute que ces deux explications supposent que τί vu équivalent à πῶς, ce qui est à peu près inadmissible.

300. Θιά. Voyez plus haut, vers 206-210, les paroles de Calypso.

302. Ἀναπλήσειν. Ancienne variante, ἀναπλήσαι. Quant au sens de ἄλγε' ἀναπλήσειν, voyez plus haut la note du vers 207.

303. Οἷοισιν. Quelques-uns ne mettent qu'une virgule après τελεῖται, et font de οἷοισιν un relatif. L'exclamation semble préférable.

304. Ζεύς. Ulysse ignore que c'est Neptune qui a soulevé la tempête, et il la rapporte naturellement au maître souverain des airs. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : κατὰ τὴν κοινὴν δόξαν εἰς Δία ἀναφέρει τὴν αἰτίαν τοῦ χειμῶνος.

304-305. Ἀελλαι παντοίων ἀνέμων. Voyez plus haut la note des vers 292-293.

305. Νῦν μοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος. On a vu dans l'*Illiade*, XIII, 773, νῦν τοι σῶς αἰπὺς ὄλεθρος, et, dans la note sur ce passage, l'explication de σῶς par Didyme : à qui il ne manque rien ; bien sûr et bien certain.

306-307. Τρισμακάρες. . . Virgile, *Énéide*, I, 94-95, a imité ce mouvement.

308. Τότε(ς), alors, c'est-à-dire pendant le siège d'Ilion.

310. Περὶ Πηλεΐωνι θανόντι. Voyez les vers XXIV, 37-42. — Ce combat était raconté avec détail dans l'*Éthiopide* d'Arctinus, comme on le voit par l'analyse que Proclus nous a laissée de ce poëme. C'est Ajax qui portait le cadavre, et Ulysse qui repoussait les assaillants : καὶ περὶ τοῦ πτώματος γανομένης ἰσχυρᾶς μάχης, Αἴας ἀνελόμενος ἐπὶ τὰς ναῦς κομίζει Ὀδυσσεύς ἀπομαχομένου τοῖς Τρωσίν. Il y a, dans les *Scholies* B, P et Q, une note d'Aristonicus, qui intervertit le rôle des deux héros : (ἡ δὲ πλῆ), ὅτι ὑπερμάχησαν τοῦ σώματος Ἀχιλλεύς Ὀδυσσεύς καὶ Αἴας. καὶ ὁ μὲν ἐδάστασεν, ὁ δ' Αἴας ὑπερῆσπισεν, ὥς καὶ ἐπὶ Πατρόκλῳ. Quoi qu'il en soit, Arctinus, dans le récit du combat, avait certainement imité le passage du chant XVII de l'*Illiade* auquel Aristonicus fait allusion.

311. Τῷ κ' ἔλαχον κτερέων, de cette façon j'aurais obtenu des honneurs funèbres. *Scholies* E : οὕτως ἂν ἡξιώθην ἐνταφίω. — Ἦγον, célébreraient ou auraient célébré. Comparez l'expression ἄγειν ἱερτήν.

312. Νῦν δι' με.... On a vu ce vers dans l'*Illiade*, XXI, 381. Ici il y a, dans les *Scholies* Q, une note sur λευγαλέῳ θανάτῳ, expression qui désignait, selon les glossographes, la mort par submersion : τὸν ἐν ὑγρῷ. Mais il vaut mieux l'entendre, dit le scholiaste, dans le sens de mort funeste : ἀμεινον δὲ ὀλέθριον, παρὰ τὸν λογόν.

Ὡς ἄρα μιν εἰπόντ' ἔλασεν μέγα κύμα κατ' ἄκρης,
 δεινὸν ἐπεσσύμενον, περὶ δὲ σχεδὴν ἐλέλιξεν.
 Τῇλε δ' ἀπὸ σχεδῆς αὐτὸς πέσε, πηδάλιον δὲ
 ἐκ χειρῶν προέηκε· μέσον δέ οἱ ἰστὸν ἔαξεν
 δεινὴ μισγομένων ἀνέμων ἐλθοῦσα θύελλα·
 τηλοῦ δὲ σπεῖρον καὶ ἐπικριον ἔμπεσε πόντῳ.
 Τὸν δ' ἄρ' ὑπόβρυχα θῆκε πολὺν χρόνον, οὐδὲ δυνάσθη

315

Cette note, comme toutes celles où sont cités les glossographes, provient du commentaire d'Aristarque, au moins pour le fond des choses; car κατὰ τὸν λοιγόν est du grec de Byzantin, et Aristarque avait dit, sans nul doute: κατὰ τοῦ λοιγός. — Quant à l'étymologie donnée par le critique alexandrin, elle n'est point inexacte; mais les lexicographes modernes n'ont pas tort non plus de regarder λευγαλέος comme une forme développée de λυγρός (comparez κυκρός et κυκάλιμος). En effet, Curtius rapporte λυγρός, ainsi que λευγαλέος et λοιγός, à la racine λυγ, sanscrit rug, latin lug, qui contient l'idée de tristesse, de deuil et de mort: *lugro*, *lugubris*, *luctus*. En sanscrit, *rug*, *rugā* signifie maladie; *rugāmi*, tourmenter, et *rūgāmi*, tuer. — ἄλλαναι. Démétrius Ixion écrivait ὀλέσθαι, correction sans objet, et qui affaiblirait le style du poète.

313. Κατ' ἄκρης, *a vertice*, d'en haut. Virgile, *Énéide*, I, 114-115: «...ingens a vertice pontus in puppim ferit.» L'explication des *Scholies* P, κατὰ κεφαλὴν, suppose la leçon κατὰ κράς, ou, selon l'orthographe de Zénodote, κατὰ κρής. Mais cette leçon est inadmissible; car l'accusatif de κράς est κράτα (voyez VIII, 93), et κρής; ne peut lui-même être qu'un nominatif masculin, sans compter que c'est une forme qui n'appartient pas à la langue d'Homère. Voyez la note sur κρατός, *Iliade*, I, 630.

314. Ἐπασσύμενον. Aristarque regardait ce mot comme un participe parfait, qu'il faudrait écrire paroxyton; et cette idée, qui n'est point exacte, lui avait fait préférer la leçon ἐπισσύμενον, c'est-à-dire ἐπισύμενον, participe aoriste. Buttman: «Nimirum ob accentum, qui in participio a perfecto penultimam, in aoristo autem (ἐσσύμεν, σύμενος) tertiam a fine occupat. Nunc ἐσσύμενος referendum est

«ad illa ἐληλάμενος, ἀπαχήμενος, de quibus vide *Grammaticam* meam, etc.» Ce sont là de vrais participes présents, restes de l'ancienne conjugaison en μι tombée en désuétude.

315. Αὐτὸς πέσε. Rhianus écrivait αὐτὸν βάλε, leçon approuvée par Didyme (*Scholies* B, H, P et Q): 'Ριανός, αὐτὸν βάλε. τὸ κύμα δηλονότι· ὃ καὶ ἄμεινον. ἀντιστρέφως δὲ ἡρμήνευσεν. οὐ γὰρ πρότερον ἔπεσεν, εἴτα ἄφηκε τὸ πηδάλιον. Le motif de préférence allégué par Didyme sent par trop son grammairien. Il n'y a, dans la vulgate, aucune incongruité logique. Les deux faits marqués par πέσε et προέηκε sont simultanés évidemment; mais, partout où sont deux idées, il faut bien qu'un des deux verbes soit placé avant l'autre. La particule δέ n'est qu'une simple copule: elle signifie *et*, elle ne signifie pas *ensuite*.

317. Δεινὴ. Ancienne variante, δίνη, ou plutôt δίνη au datif, comme on le voit par cette note de Didyme (*Scholies* B, P, Q et T): τινὲς οὕτως, σὺν τῇ δίνῃ τῶν ὑδάτων ἐλθοῦσα ἢ τῆς συμμιζεύσεως τῶν ἀνέμων θύελλα. Quant au nominatif δίνη, il ne pourrait s'expliquer qu'en mettant une virgule après ἀνέμων, et en faisant de ἐλθοῦσα θύελλα une apposition. Mais δίνη et δίνη paraissent n'être primitivement que des fautes de copistes, et ne datent que du temps où l'on a commencé à confondre les sons εἰ et ι. L'écriture archaïque ΔΕΝΕ n'a jamais pu se lire δὲ à la première syllabe.

318. Σπείρον, l'étoffe, c'est-à-dire la voile. — Ἐπικριον, la vergue. Voyez plus haut, vers 364, la note sur ce mot. Didyme (*Scholies* B, P et T): σπείρον τὸ ἱστίον, ἐπικριον δὲ τὸ καρατάριον.

319. Ὑπόβρυχα, selon Buttman, est pour ὑπόβρυχον, accusatif de ὑπόβρυχος. Les anciens n'étaient pas d'accord sur la nature du mot. Les uns en faisaient un

αἶψα μάλ' ἀνσχεθέειν μεγάλου ὑπὸ κύματος ὀρμῆς· 320
 εἴματα γάρ ῥ' ἐδάρυνε, τὰ οἱ πόρε δια Καλυψῷ.
 Ὅψε δὲ δὴ ῥ' ἀνέδου, στόματος δ' ἐξέπτυσεν ἄλμην
 πικρὴν, ἣ οἱ πολλὰ ἀπὸ κρατὸς κελάρυζεν.
 Ἄλλ' οὐδ' ὥς σχεδὸν ἐπελήθετο, τειρόμενός περ,
 ἀλλὰ μεθορμηθεὶς ἐνὶ κύματιν ἐλλάβετ' αὐτῆς· 325
 ἐν μέσση δὲ καθίζε, τέλος θανάτου ἀλεείνων.
 Τὴν δ' ἐφόρει μέγα κῦμα κατὰ ῥόον ἔνθα καὶ ἔνθα.
 Ὡς δ' ὅτ' ὀπωρινὸς Βορέης φορέησιν ἀκάνθας
 ἄμ πεδίον, πυκινὰ δὲ πρὸς ἀλλήλησιν ἔχονται·
 ὥς τὴν ἄμ πέλαγος ἄνεμοι φέρον ἔνθα καὶ ἔνθα· 330
 ἄλλοτε μὲν τε Νότος Βορρῇ προβάλεσκε φέρεσθαι,

adverbe; les autres supposaient un adjectif ὑπόβρυξ. Hérodien (*Scholies* B, E, P et Q) laisse le choix libre, et ne prononce que sur l'accent : εἴτε ἐπίρρημα εἴτε ἀπὸ τοῦ βρύξ (lisez ὑπόβρυξ) προπαροξυνθήσεται. De toute façon, le sens est le même; car *sub aqua et submersum*, c'est tout un. Il s'agit d'Ulysse, et non point, quoi qu'en disent quelques-uns, de l'antenne. — Θῆκε a pour sujet θύελλα. — Οὐδὲ δύνασθη, *nequeo* οὐδ' ἐδυνάσθη. — Les anciens supposaient une forme δυνάω, δυνάομαι. Les modernes font de ἐδυνάσθη un des quatre aoristes de δύναμαι.

320. Ἀνσχεθέειν, *emergere*, revenir sur l'eau. Quelques anciens identifiaient, mais à tort, ἀνσχεθέειν à ἀντισχεῖν. Il est pour ἀνασχεθεῖν, en grec ordinaire ἀνασχεῖν, lequel équivaut ici à ἀναδύναι. C'est aussi par ἀναδύναι qu'on expliquait d'ordinaire ἀνσχεθέειν. — Ἐπὶ κύματος ὀρμῆς, sous l'impétuosité de la vague, c'est-à-dire n'ayant pas assez de force pour vaincre les vagues qui l'avaient submergé.

325. Ἀνέδου, *emersit*, il revint sur l'eau. Ici nous avons le mot propre.

322-323. Ἐξέπτυσεν ἄλμην πικρὴν. Virgile, *Énéide*, V, 482 : « Et saeos rident revomentem pectore fluctus. »

323. Κελάρυζεν dit plus que *defluebat* (décollait) : l'eau tombe avec bruit. Étatisme : τὸ δὲ κελαρύζειν ὀνομαστικῶς ποιεῖται, ἔχον δηλοῦν ὕψους ἡρέμα βοιζούντος ἐν τῷ καταρρεῖν. Voyez l'*Illiade*, IX, 812; XI, 812; XXI, 261.

326. Μεθορμηθεὶς, c'est-à-dire ὀρμηθεὶς μετὰ αὐτὴν : s'étant élancé à sa poursuite. La traduction *impetu facto* est insuffisante. — Ἐλλάβετ' αὐτῆς. C'est tout à fait l'expression française *il s'en saisit* : il saisit le radeau pour s'y établir.

327. Κατὰ ῥόον. Aristophane de Byzance, *καταρρόον*.

328. Ὀπωρινός, soufflant pendant la récolte des fruits, c'est-à-dire soufflant avec violence. L'ὀπώρη n'est point notre automne, sinon au sens étymologique du mot latin *autumnus*. C'est la saison chaude de juillet à septembre, et, pour les contrées homériques, le temps des grandes tempêtes. Didyme (*Scholies* V) : ὀπωρινός ὁ ἐν τῷ καιρῷ τῆς ὀπώρας, ὃ ἐστὶν ἐν τῷ βέρει, πνέων. *Scholies* B et P : σφοδρότατοι δὲ οἱ ἐπῆσιοι. — Ἀκάνθας est pris dans son sens étymologique (tout ce qui est pointu), et il désigne aussi bien les brindilles que les épines proprement dites et les ronces. On voit rarement rouler de vraies épines.

329. Ἐχονται a pour sujet ἀκάνθας sous-entendu. Pour compléter la pensée, il faut ajouter : ἐν τῷ φορεῖσθαι (pendant que le vent les entraîne). Alors les brindilles forment comme un paquet ou un fagot, ce qui justifie la comparaison. Un radeau est un fagot de poutres.

330. Ἄμ πέλαγος.... Remarquez l'exacte correspondance des termes de la comparaison. — La finale du mot πέλαγος est longue ici par le fait de la césure.

ἄλλοτε δ' αὖτ' Εὐρος Ζεφύρῳ εἴξασκε διώκειν.

Τὸν δὲ ἶδεν Κᾶδμου θυγάτηρ, καλλίσφυρος Ἰνώ,

Λευκοθέη, ἣ πρὶν μὲν ἔην βροτὸς αὐδήεσσα,

νῦν δ' ἄλως ἐν πελάγεσσι θεῶν ἔξ ἔμμορε τιμῆς.

335

Ἡ ῥ' Ὀδυσσῆ' ἐλέησεν ἀλώμενον, ἄλγε' ἔχοντα·

[αἰθυίῃ δ' εἰκυῖα ποτὴν ἀνεδύσετο λίμνης,]

332. Ζεφύρῳ εἴξασκε, sous-entendu αὐτὴν (*Zephyro permittebat illam*), et διώκειν comme ὥστε διώκειν (*ut persequeretur*, c'est-à-dire *persequendam*) : abandonnait le radeau à la poursuite du Zéphyre. Les fréquentatifs προβάλεσκε et εἴξασκε indiquent que le manège se répétait souvent.

333-334. Ἰνώ, Λευκοθέη. Le premier de ces deux noms est celui que portait la fille de Cadmus pendant sa vie mortelle; le second est celui d'Ino devenue déesse. Comme presque tous les noms des divinités marines citées par Homère, Λευκοθέη est une épithète significative : la blanche déesse; la déesse brillante. Nulle part Homère ne dit comment la femme a été changée en déesse; et rien ne s'oppose à ce qu'on admette ici le mythe vulgaire. La seule chose importante à remarquer, c'est qu'il n'y a pas d'autre exemple, chez Homère, d'une créature mortelle passée à l'état de divinité proprement dite.

334. Πρὶν, auparavant : avant d'être déesse. — Αὐδήεσσα est amené par βροτὸς. Il n'y faut pas chercher plus de finesse qu'à l'épithète μερόπων, si souvent jointe à ἀνθρώπων. Ainsi βροτὸς αὐδήεσσα (mortelle parlante) signifie vraie mortelle, simple mortelle. L'épithète caractéristique insiste sur l'idée contenue dans βροτὸς. — Aristote changeait αὐδήεσσα en οὐδήεσσα : habitante de la terre. Cette correction est tout à fait inadmissible, et Chaméléon est le seul ancien qui l'ait adoptée. — Quelques anciens expliquaient αὐδήεσσα par διαβόητος, ἐκίρητος, ἐνδοχος, et remplaçaient ainsi par une banalité le signe propre de l'espèce humaine.

335. Ἄλως ἐν πελάγεσσι. Le mot πέλαγος est ici dans son sens étymologique : vague qui frappe, vague soulevée. Le sens de mer n'est qu'une extension, qu'un sens dérivé. Curtius rattache πέλαγος à la racine πλεα ou πλαα, qui contient l'idée de frapper : πλῆσσω, ἐπλάγην. Ameis :

« πέλαγος, die schlagende Woge, die « Flut. » Ce commentateur ajoute : « En effet, c'est dans la tempête que Leucothée vient en aide aux nochers. » — Θεῶν ἐξ, de la part des dieux : par la volonté des dieux. — Quelques anciens rapportaient θεῶν à τιμῆς, et joignaient la préposition au verbe : ἐξέμμορε. Cette leçon est notre vulgate. Elle a été conservée par Bekker, Fæsi, Hayman, et rejetée par Dindorf, Ameis et La Roche. Il vaut certainement mieux donner à ἐξ une valeur que de l'absorber dans le verbe. — Τιμῆς n'a pas besoin de θεῶν pour qu'on sache que la part d'honneur accordée à Ino est une participation à la vie divine.

336. Ἐλέησεν. Les enstatiques demandaient pourquoi c'est Leucothée seule qui prend pitié d'Ulysse. Les lytiques répondaient : parce qu'elle a été femme, et parce qu'elle a un cœur de femme. Porphyre (*Scholies Q*) : διὰ τί αὕτη μόνη οἰκτεῖται τὸν Ὀδυσσεύα; λυεταὶ δὲ ἐκ τῆς λέξεως. φησὶ γὰρ αὐτὴν ἀνθρώπων εἶναι πρότερον. ὡς ὁμοιοπαθὲς οὖν ἀνθρώπος εἰκότως οἰκτεῖται τὸν Ὀδυσσεύα. οὐκ ἐναντιοῦται οὖν Ποσειδῶνι. κάκιστος γὰρ οἶδεν ὅτι δεῖ σωθῆναι αὐτόν. La dernière remarque répond à une autre difficulté soulevée par les enstatiques : « Comment Leucothée se met-elle en opposition avec son chef? » Il n'y a point d'opposition. Neptune sait qu'Ulysse ne doit pas périr. Il laisse donc la déesse secourable aux naufragés remplir son office ordinaire.

337. Αἰθυίῃ δ' εἰκυῖα.... Ce vers manquait dans la plupart des manuscrits antiques. On le regardait généralement comme une interpolation. Un diascève l'a probablement façonné à l'aide des vers 352-353. Cependant Aristarque a pensé qu'on pouvait à la rigueur le laisser dans le texte. Il n'a même point mis d'obel. Didyme (*Scholies H, P et Q*) : οὐκ ἐφέρετο ἐν τοῖς πλείοσι. Ἀρίσταρχος περὶ μὲν τῆς ἀπεθήσεως διστάζει, γράφει δὲ....

Τε δ' ἐπὶ σχεδῆς πολυδέσμου, εἶπέ τε μῦθον·

Κάμμορε, τίπτε τοι ὧδε Ποσειδάων ἐνοστήθων

δοῖα δὲ ὁ στίχος ἐκ τῶν ὕστερον εἰρημνίων ὑπὸ τινος παρεμβληθεῖν· αὐτῇ δ' ἂψ ἐς πόντον..... Ce vers présente d'ailleurs toute sorte de difficultés; et, comme il n'ajoute rien d'important au récit, on a raison, je crois, de le mettre entre crochets. Mais il faut l'expliquer tout de même. Grâce à Dieu, les secours sont abondants. — Αἰθυῖα εἰκυῖα ne signifie point que *Leucothée* a pris la forme d'un plongeon, d'une poule d'eau, mais qu'elle fait ce qu'eût fait l'oiseau même. C'est une comparaison, et rien de plus. *Semblable à un plongeon* équivaut à *légers comme un plongeon*. En effet, *Leucothée* va parler à Ulysse; ce qui prouve qu'elle n'est point un oiseau. *Scholies P, Q et T* : οὐ τῷ σώματι, ἀλλὰ τῷ τάχει τῇ αἰθυσίᾳ εἰκυῖα, οὐ μεταβαλοῦσα τὸ σῶμα πρὸς τὸ ὄρνεν, ἀλλὰ πρὸς τὴν ἀνάδυσιν ἢ εἰκῶν. *Scholies B, P, Q et T* : οὐ μεταμορφῶται ἀρα εἰς αἰθυῖαν, ἀλλὰ δίκην αἰθυίας ἀνῆλθεν. οὐ γὰρ ἂν διελέγετο τῷ Ὀδυσσεῖ, οὐδὲ ἰδίδου αὐτῷ τὸ κρήδεμνον. Les *Scholies E* donnent la même explication, et renvoient au vers 51, où l'on a vu une comparaison tout à fait semblable : λάρψ ὄρνιθι δοικώς. Voyez les notes sur ce passage. Un autre exemple (*Iliade*, V, 778), cité par les *Scholies E*, se rapporte moins directement à la question : καλεῖσθιν ἰθμαθ' ὁμοῖαι. Il est impossible de supposer là une métamorphose. Les *Scholies E* citent encore deux exemples, tous deux de l'*Odyssee* : ὄρνις δ' ὡς ἀνοπαῖα διέπτατο, I, 20; φήνη εἰδομένη, III, 372. Le premier va bien ici, mais le second n'y va pas du tout. Voyez les notes sur chacun d'eux. — Ποτήν, *vulgo* ποτῇ. *Didyme* (*Scholies V*) : σύν τῷ ν γραπτέον, ἵν' ἡ πτῆσιν καὶ τὴν ὁρμήν. Cette leçon a le grand avantage de faire disparaître toute équivoque. Avec le datif on ne sait si ποτῇ se rapporte à εἰκυῖα ou au verbe. Ceux des anciens qui admettaient la leçon ποτῇ déterminaient le sens au moyen de l'hypodistole ou virgule. *Nicanor* (*Scholies P et Q*) dit que quelques-uns mettent la virgule avant ποτῇ : c'est nous dire qu'il la mettait après ce mot : τινεὶ ἐς τὸ εἰκυῖα στίχουσιν, ἵν' ἡ, πετομένη ἀνῆλθεν ἐκ τῆς λίμνης. Il est probable que ceux qui ponctuaient ainsi entendaient,

par εἰκυῖα, une véritable métamorphose. L'éditeur de l'*Homère-Didot*, qui met une virgule après εἰκυῖα, n'est que conséquent avec lui-même, quand il traduit ce mot par *assimilata*, et non par *similis*. Quoi qu'il en soit, le mot ποτῇ, ποτῆς est un ἀπαξ εἰρημένον. — Ἀναδύσσο. La note de *Didyme* sur l'athétèse du vers, que j'ai citée plus haut, est altérée après γράφει δέ, à l'endroit où j'ai mis des points; car elle donne ὑπεδύσατο comme leçon d'*Aristarque*. Cette leçon est absolument impossible, puisqu'il s'agit d'émersion. *Buttmann* suppose qu'*Aristarque* lisait ἐπεδύσατο. Mais il le suppose tout gratuitement, ou plutôt en se fondant sur deux idées fausses, l'une que ποτῇ se rapporte au verbe, l'autre que *Leucothée* ne sort point de l'eau : « Et sane dea neque ἀναδύσθαι, « cui pugnāt illud ποτῇ, neque ὑποδύσθαι « poterat. An igitur ἐκιδύσθαι mergo- « rum motum illum significabat quo advo- « lantes aquam attingunt et innatant ei? » Il est probable qu'*Aristarque* lisait, comme ont fait après lui tous les Alexandrins, ἀναδύσσο, et qu'il s'agissait, dans la note de *Didyme*, non pas d'un υ, mais d'un ε, c'est-à-dire de l'orthographe particulière aux aoristes de ἵσσομαι et de ses composés : ce sont, comme on sait, des imparfaits, tirés du futur pris comme présent. La leçon ἀναδύσσο est excellente. Toutes les déesses marines habitent au fond de la mer. *Leucothée* ne vient sur la mer que si ses fonctions l'y appellent. Il n'y a pas perpétuellement des favoris des dieux à sauver. — Λίμνης, *e gurgite*, des profondeurs de la mer. Ameis, *aus der Tiefe*. Cette explication fait disparaître l'apparente étrangeté du mot λίμνης. La mer la plus violemment soulevée ne l'est qu'à une très-petite profondeur : tout le reste est une masse calme. Les anciens expliquaient λίμνης en supposant que la mer se calme à l'instant où paraît la déesse. C'était la réponse des Iyriques à la question des enstatiques sur le mot. *Porphyre* (*Scholies P et Q*) : πῶς τὸ τετραγαμένον πέλαιος λίμνην φησί; ὅτι πρὸς τιμὴν τῆς θεοῦ πρὸς τὸ παρὸν ἐγαλνίσας. L'hypothèse n'est point très-forcée; mais elle est absolument inutile.

229. Toi, *tibi*, contre toi.

ὠδύσαι' ἐκπάγλως, ὅτι τοι κακὰ πολλὰ φυτεύει; 340
 Οὐ μὲν δὴ σε καταφθίσει, μάλα περ μενεαίωνων.
 Ἄλλὰ μάλ' ὧδ' ἔρξαι, δοκέεις δέ μοι οὐκ ἀπινύσσειν
 εἴματα ταῦτ' ἀποδύς, σχεδὴν ἀνέμοισι φέρεσθαι
 κάλλιπ'· ἀτὰρ χεῖρεσσι νέων, ἐπιμαίεο νόστου
 γαίης Φαιήκων, ὅθι τοι μοῖρ' ἐστὶν ἀλύξαι. 345
 Τῇ δέ, τόδε κρήδεμνον ὑπὸ στέρνοιο ταnúσσαι
 ἄμβροτον· οὐδέ τί τοι παθέειν δέος οὐδ' ἀπολέσθαι.
 Αὐτὰρ ἐπὴν χεῖρεσσιν ἐφάψαι ἠπείροιο,
 ἀψ' ἀπολυσάμενος βαλέειν εἰς οἴνοπα πόντον,
 πολλὸν ἀπ' ἠπείρου, αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι. 350

340. Ὅτι correspond à ὧδε : *ita.... ut*, *ai.... que*.

342. Ὡδ' ἔρξαι, *sic fac*, fais comme je vais te dire. *Scholies H* : τὸ δὲ ὧδ' ἔρξαι ἀντὶ τοῦ οὕτως ἔρδει. *Scholies V* : ἔρξαι, *præξον*, ἀπαρέμφατον ἀντὶ προστακτικοῦ. — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἀπινύσσειν, *prudencia carere*, manquer de sagesse. *Scholies B* et *E* : μωραίνεσθαι, ἀπὸ τοῦ πινυτός ὁ φρόνιμος.

344. Χεῖρεσσι dépend de νέων (*nageant*), et non de ἐπιμαίεο, qui a un sens tout moral. De là notre virgule. C'est surtout avec les bras qu'on nage; et ce sont les mains qui impriment la direction. — Ἐπιμαίεο, aspire à : tâche d'atteindre. *Scholies H* et *T* : ἐπίσσο.

346. Γαίης, *ad terram*, en abordant à la terre. C'est le génitif du but, si fréquent chez Homère; car γαίης ne dépend ni de ἐπιμαίεο ni de νόστου. Quand Ulysse sera dans le pays des Phéaciens, il ne sera pas encore de retour.

348. Τῇ, *accipe*, prends. Voyez dans l'*Iliade*, XIV, 219, la note sur ce mot. *Grand Étymologique* Müller : Κύκλωψ, τῇ, πῖς (IX, 347). ἀντὶ τοῦ λάβε. — Κρήδεμνον. L'espèce de voile désigné par ce mot était une longue bande d'étoffe. Ce sera une ceinture de sauvetage. Voyez la note du vers I, 334. Les anciens notaient ceci comme une des plus heureuses inventions d'Homère. *Scholies P*, *Q* et *T* : τὸ μὲν ἵνα ἀξιόπιστος ὁ λόγος γίνηται ἐπὶ τοσοῦτον διανηχομένου τοῦ Ὀδυσσεύος· τὸ δὲ πρὸς ἀσφάλειαν αὐτῷ ἐμελλεν, ὥσπερ σύμβολον τῆς θείας βοηθείας. — Στέρνοιο. An-

cienne variante, σ ἔρνοισι, qu'Aristarque a rejetée, après l'avoir adoptée d'abord. *Didyme* (*Scholies H* et *P*) : διχῶς αἱ Ἀριστάρχειαι. — Ταnúσσαι, comme l'indique son accent, est à l'infinitif, mais dans le sens de l'impératif. *Scholies P* : τὸ δὲ ταnúσσαι ἀπαρέμφατον, διὰ τὸ βαλέειν (vers 349).

347. Δέος, sous-entendu ἔστω. Ancienne variante, καχόν, sous-entendu ἐστί. La vulgate est plus claire, et semble plus naturelle. Le *non metus* de Virgile (*Énéide*, I, 548) est probablement un souvenir du passage d'Homère, et confirme la leçon.

349. Ἀψ doit être joint à βαλέειν : *re-jicere* (*oportet*), c'est-à-dire *rejice*, rejette. *Scholies H*, *P* et *Q* : πάλιν τοῖς ἀπαρμεφάτοις ἀντὶ προστακτικῶν χρῆται. λέγει δὲ ὅτι ῥίπτων τὸ ἱμάτιον ἀποστραφήσεται. — Ἀπολυσάμενος, sous-entendu le mot κρήδεμνον.

350. Πολλόν est adverbe de lieu : *longe*, loin; bien loin. *Scholies P* : μακρὸν ἀπὸ τῆς γῆς. *Scholies B*, *P*, *Q* et *T* : ἵνα μὴ τὸ κύμα ἐκθράσῃ αὐτὸ εἰς τὴν γῆν. — Ἀπονόσφι τραπέσθαι (*seorsum te avertit*) ne signifie point qu'Ulysse doit détourner la tête en lançant le voile à la mer, mais qu'aussitôt le voile lancé, il tournera le dos à la mer et se dirigera d'un autre côté. Le mot πολλόν, sans cela, n'aurait point de sens. Il faut expliquer ici comme on est bien forcé de le faire au vers X, 528, où τραπέσθαι est suivi des mots ἱέμενος ποταμοῖο βοάων, et où il s'agit d'une chose qui n'a pu être accomplie en détournant la tête. L'exemple de Virgile, *transque caput jace, nec respexeris* (*Bucoliques*,

Ὡς ἄρα φωνήσασα θεὰ κρήδεμνον ἔδωκεν·
αὐτὴ δ' ἄψ ἐς πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα,
αἰθυίῃ εἰκυῖα· μέλαν δέ ἐ κῦμα κάλυψεν.
Αὐτὰρ ὁ μερμήριξε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς δν μεγάλητορα θυμόν·

355

ὦ μοι ἐγὼ, μή τίς μοι ὑφαίνῃσιν δόλον αὕτε
ἀθανάτων, ὅτε με σχεδὴς ἀποβῆναι ἀνώγει.
Ἄλλὰ μάλ' οὐπω πείσομαι, ἐπεὶ ἐκὰς ὀφθαλμοῖσιν
γαῖαν ἐγὼν ἰδόμην, ὅθι μοι φάτο φύξιμον εἶναι.
Ἄλλὰ μάλ' ὧδ' ἔρξω, δοκέει δέ μοι εἶναι ἀριστον·
ὄφρ' ἂν μὲν κεν δούρατ' ἐν ἀρμονίῃσιν ἀρήρη,
τόφρ' αὐτοῦ μενέω καὶ τλήσομαι ἄλγεα πάσχω·
αὐτὰρ ἐπὴν δὴ μοι σχεδὴν διὰ κῦμα τινάξῃ,
νήξομαι· ἐπεὶ οὐ μὲν τι πάρα προνοῆσαι ἄμεινον.

360

Ἔως ὁ ταυῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
ᾧρσε δ' ἐπὶ μέγα κῦμα Ποσειδάων ἐνοσίχθων,

365

VIII, 402), ne s'applique point ici, quoi qu'en disent Bothe, Hayman et d'autres. Ulysse ne doit point voir ce que deviendra le voile; mais il le lancera à toute volée, par conséquent la face à la mer. Aussi Ameis, qui cite plus haut *non metus*, s'est-il bien gardé de citer ici *transque caput jace, nec respirare*.

362. Ἀψ. Ancienne variante, ἀψ(α).

363. Αἰθυίῃ εἰκυῖα, comme un plongeon. Voyez plus haut, vers 337, l'explication de εἰκυῖα. Ameis : « εἰκυῖα, *vergleichbar*, « nicht von einer Verwandlung. »

366. Μή, *ne ou ne forte* : j'ai bien peur que. — Αὐτε, *rursus*, de nouveau : comme cela m'est déjà arrivé. Ancienne variante, ἄλλον.

367. Ὅτε, *quandoquidem*, puisque. Aristophane de Byzance faisait des deux syllabes ὅ τε deux mots; ce qui signifie, selon Porson, ὅς τε, c'est-à-dire ὅς, *qui*, lequel, et, selon Buttman, διό, ὁ étant neutre, et non masculin. De toute façon le sens reste exactement le même. — Ameis et La Roche écrivent ὅ τε.

368. Οὐπω, chez Homère, est souvent une négation absolue : *non omnino*; mais il a ici le même sens que dans le grec ordinaire : *nondum*, pas encore. Didyme

(*Scholies P et Q*) : οὐκ εἰς ἅπαντα καταφρονεῖ τῆς ὑποθήκης, ἀλλ' εἰς δευτέραν ἐλπίζει αὐτῷ χρῆσασθαι τῷ κρηδέμνῳ. — Ἐκὰς, à grande distance, c'est-à-dire à une distance beaucoup trop grande pour que j'essaye de gagner le bord à la nage.

369. Φύξιμον est pris substantivement : *effugium*, un moyen d'échapper à la mort; la vie sauve; le salut. Le mot est un ἑκὰς εἰρημένον.

362. Αὐτοῦ, adverbe : *hic*, ici.

363. Διὰ.... τινάξῃ, *discussarit*, aura violemment désagrégé.

364. Πάρα, c'est-à-dire πάρεστι, πάρεστί μοι : *adest mihi*, je suis en état. Hérodien (*Scholies H, M et T*) : ἀναστρεπτόν τὴν πάρα. ὁλοῖ γὰρ τὸ πάρεστιν· ἐπεὶ οὐδὲν μοι πάρεστιν ἄμεινον προνοήσασθαι. — Cobet suppose, d'après les termes de cette note, que le vrai texte d'Homère est ἐπεὶ οὐ μὲν μοι τι, les deux syllabes παί et οὐ n'en faisant qu'une par synizèse. Cette conjecture, comme le remarque Dindorf, est assez plausible : *non improbable*.

365. Ἔως ὁ.... Voyez l'*Illiade*, I, 493, et les notes sur ce vers.

366. Δ(ε) équivalent à τότε : *tum*, alors. — Ἐπὶ doit être joint à ᾧρσε : ἐπᾶρσε,

δεινόν τ' ἀργαλέον τε, κατηρεφές· ἤλασε δ' αὐτόν.
 Ὃς δ' ἄνεμος ζαῆς ἤϊων θημῶνα τινάξῃ
 καρφαλέων, τὰ μὲν ἄρ τε διεσκέδασ' ἄλλυδις ἄλλη·
 ὥς τῆς δούρατα μακρὰ διεσκέδασ'. Αὐτὰρ Ὀδυσσεύς 370
 ἀμφ' ἐνὶ δούρατι βαῖνε, κέλῃθ' ὥς ἵππον ἐλαύνων·
 εἴματα δ' ἐξαπέδυνε, τὰ οἱ πόρε δια Καλυψώ.
 Αὐτίκα δὲ κρήδεμνον ὑπὸ στέρνοιο τάνυσσεν,
 αὐτὸς δὲ πρηνῆς ἀλλὶ κάππεσε, χεῖρε πετάσσας,

immisit, lança sur (le radeau). La préposition ἐπί ne souffre point l'anastrophe, et ἐπι n'est jamais que pour ἐπεστι. Telle est la règle alexandrine.

367. Κατηρεφές. La vague est tellement énorme que le radeau disparaît complètement dessous : il en est couvert comme d'un toit. De là l'expression. Didyme (*Scholies* B, P et T) : ὡς ὅτι οὕτως σκαπάζει αὐτόν. — Ἥλασε δ' αὐτόν. Le sujet est κύμα. La vague balaye Ulysse.

368. Ἡϊων θημῶνα, un tas de menue paille. Il s'agit d'un de ces amas de paille légère, de balle, qui se forment quand on vane le grain, quand le πτύον, la pelle de bois qui est le van homérique, lance en l'air le grain qui vient d'être dépiqué. — Le mot θημῶνα est un ἀπαξ εἰρημένον, mais dont l'explication n'offre aucune difficulté. La racine est évidemment θε, qui contient l'idée de poser. — Quelques anciens voyaient ici, dans ἤϊων, un autre mot que cet ἤϊα qui signifie provisions de voyage, puis vivres quelconques, puis pâture des animaux. *Scholies* B, P et T : ἤϊα δὲ τὰ ἄχυρα παρὰ τὸ πανταχόθεν ἵεναι διὰ τὴν ἀσθένειαν. Cette étymologie se trouve aussi, mais en d'autres termes, dans les *Scholies* B et V. Mais, dès que ἤϊα signifie pâture d'animal, rien n'empêche qu'il signifie fourrage, et par suite paille quelconque. C'est ainsi qu'expliquent les modernes; et ils ont raison. Mais ce qu'ils disent, Aristarque et les siens l'avaient dit avant eux. Didyme (*Scholies* P et Q) : πάντα κοινῶς τα σιτία τινῶν ἤϊα Ὀμηρος καλεῖ. οὕτως γοῦν καὶ τὰς ἐλάφους εἰρηκεν αἶτα καθ' ὅλην Θωων παραδάλιων τε λύκων τ' ἤϊα πέλονται (*Iliade*, XIII, 102-103). καὶ τὰ ἄχυρα δὲ σιτία ζῶων τινῶν εἰη. — La quantité du

mot ἤϊων peut s'expliquer, ou en supposant que η devient bref par l'influence de la voyelle qui le suit, ou, ce qui vaut mieux, en prenant ηι pour une seule syllabe. Ameis : ἤϊων *zweisilbig*. Il me semble même qu'on devrait écrire ἤϊων, et que l'i des manuscrits n'est qu'un iota adscrit qu'on aurait dû souscrire. Voyez plus haut, vers 266, la note sur ἤϊα.

370. Δισκέδασ(ε) à pour sujet Ποσειδάων. Neptune produit cet effet au moyen de la grande vague.

371. Ἀμφ' ἐνὶ δούρατι βαῖνε, enfourchait une poutre : enfourcha une des poutres du radeau disjointes par la grande vague. — Κέλῃ(τα). Les héros d'Homère ne montent jamais à cheval, sauf le cas de nécessité. Mais cette comparaison prouve qu'Homère connaissait l'usage du cheval de selle, ou plutôt l'usage du cheval monté à cru. Aristarque (*Scholies* P, Q et T) : οἶδε μὲν ὁ ποιητὴς τὸν κέλῃτα, οὐκ εἰσάγει δὲ τοὺς ἥρωας αὐτῶν χρωμένους, εἰ μὴ ἐξ ἀνάγκης ἐν τῇ Δολωνείᾳ τὸν Διομήδην. Voyez la note du vers X, 513 de l'*Iliade*. — Le mot κέλῃς n'est nulle part qu'ici chez Homère; mais le poète a employé le verbe κέλῃτιζεν dans une comparaison, que l'on fait bien de rapprocher de celle-ci. Voyez la note sur κέλῃτιζεν *Iliade*, XV, 679. D'après la diptère citée dans cette note, nous avons la certitude que la scholie relative à κέλῃ(τα) est une citation d'Aristarque. — Ὃς.... ἐλαύνων équivaut à ὥσπερ ὁ ἐλαύνων. La comparaison porte sur le coureur; celle des montures est sous-entendue. On ne peut pas expliquer : ἐλαύνων δόρυ ὥσπερ ἵππον κέλῃτα. En effet, la poutre n'obéit point à Ulysse.

374. Πρηνῆς, *pronus*, la tête en avant.

νηχέμεναι μεμαώς· ἴδε δὲ κρείων Ἐνοσίχθων,
κινήσας δὲ κάρη προτὶ δν μυθήσατο θυμόν· 375

Οὕτω νῦν κακὰ πολλὰ παθὼν ἀλόω κατὰ πόντον,
εἰσόκεν ἀνθρώποισι Διοτρεφέεσσι μίγεις·
ἀλλ' οὐδ' ὥς σε ἔολπα ὀνόσσεσθαι κακότητος.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἵμασεν καλλίτριχας ἵππους, 380
ἵκετο δ' εἰς Αἰγᾶς, ὅθι οἱ κλυτὰ δώματ' ἔασιν.

Αὐτὰρ Ἀθηναίη, κούρη Διὸς, ἀλλ' ἐνόησεν·
ἥτοι τῶν ἄλλων ἀνέμων κατέδρησε κελεύθους,
παύσασθαι δ' ἐκέλευσε καὶ εὐνηθῆναι ἅπαντας·
ὤρσε δ' ἐπὶ κραιπνὸν Βορέην, πρὸ δὲ κύματ' ἔαξεν, 385

Ulysse ne plonge pas, et n'a nul besoin de plonger. Ce n'est que le mouvement nécessaire pour se mettre à la nage. — Ἄλλι, comme αἰς ἄλα : dans la mer.

377. Ἀλόω, *erra*, erre : nage au hasard. Ulysse a bien aperçu de très-loin la terre ; mais il est tout désorienté, depuis qu'il n'est plus sur son radeau. Sans le secours de Minerve, il serait indéfiniment ballotté. C'est ce qu'espère Neptune. — Hérodien fait de ἀλόω une diérèse de ἀλῶ (*Scholies P et T*) : διαίρεσις ἐστὶ τοῦ ἀλῶ, διὸ βαρυτόνως ἀναγνώστέον. On peut aussi regarder ἀλόω comme une simple variante de prononciation, ἀλάω étant identique, dans l'ancienne écriture, à ἀλάω, et l'influence de l'ω ayant changé α en ο.

378. Ἀνθρώποισι Διοτρεφέεσσι. Il s'agit des Phéaciens. Voyez plus haut les vers 34-35 et les notes sur ces deux vers. L'ancienne variante, Φαίηκεςσι, n'était qu'une simple glose de ἀνθρώποισι.

379. Ὡς σε ἔολπα ὀνόσσεσθαι. Les digammistes sont dans leur droit quand ils écrivent *ἔολπα*. Mais on se demande ce que devient leur théorie sur l'hiatus, dès qu'ils laissent *πα-ο* dans le vers ; et ils l'y laissent. — Στ.... ὀνόσσεσθαι, *te parvi pensurum*, que tu ne seras point satisfait. Neptune parle ironiquement. Il estime qu'Ulysse en a assez. — Κακότητος, génitif causal : *quod attinet ad calamitatem*, en fait de maux soufferts. Quelques-uns font de κακότητος le complément du verbe ; mais *δυναμι* s'emploie ou absolument, ou avec l'accusatif. — D'après une autre expli-

cation antique, le texte serait ὀνήσσεσθαι. *Scholies B* : ἀπόνασθαι σε, ἥτοι ὥφεληθῆναι σε τῆς κακότητος τῆς σῆς ἐνεκα, ἥτοι τῆς κακουργίας, διὸ ἐφόνευσας τὸν ἐμὸν υἱόν. Mais les mots qui précèdent cette explication, ἢ ὀνόσσεσθαι καὶ ἀπόνασθαι σε, prouvent qu'on ne l'a imaginée que par suite d'une idée fautive, celle de l'identité de *δυναμι* et de *δίνηναι*.

381. Αἰγᾶς. C'est Éges en Achaïe. Voyez la note du vers XIII, 24 de l'*Iliade*.

382. Κούρη. Bothe change ce mot en θυγάτηρ, pour perfectionner le vers : *vitato homæoteleuto, numerisque venustioribus quam vulgatae scripturae*. Cette correction est arbitraire, et par conséquent illégitime. — Ἄλλ(ο), autre chose, c'est-à-dire un autre dessein, un dessein conforme à ce qu'exigeait la circonstance.

383. Ἀνέμων.... κελεύθους. On a vu, *Iliade*, XIV, 17, ἀνέμων λαίψηρά κέλευθα. La route que suit chaque vent est prise pour le souffle même qui suit cette route. Le souffle est entravé ; c'est comme si la route était obstruée. Cependant κατέδρησε ne signifie point *obstruxit*, mais *devinxit*. L'image est hardie ; mais le sens n'offre aucune difficulté. *Scholies E* : κατέκτανσε τὰς πνοάς.

384. Ἄπαντας, sous-entendu τοὺς ἀλλοιούς. Borée continue de souffler. Seulement il va redoubler d'énergie.

385. Ὀρσε δ' ἐπὶ, c'est-à-dire ἐπώρσε δέ. Voyez plus haut la note du vers 365. — Πρὸ, devant (Ulysse). — Ἐξεν. Ancienne variante, ἔαεν.

ἔως ὅγε Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μιγείη
Διογενὴς Ὀδυσσεύς, θάνατον καὶ Κῆρας ἀλύξας.

Ἔνθα δὴ νύκτας δύο τ' ἤματα κύματι πηγῶ
πλάζετο· πολλὰ δέ οἱ κραδίη προτιόσσετ' ὄλεθρον.
Ἄλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἡμαρ εὐπλόκαμος τέλεισ' ἦώς, 390
καὶ τότε ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο, ἡ δὲ γαλήνη
ἔπλετο νηνεμίη· ὁ δ' ἄρα σχεδὸν εἶσιδε γαῖαν,
ὀξὺ μάλα προΐδων, μεγάλου ὑπὸ κύματος ἀρθείς.
Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀσπασίος βίοτος παίδεσσι φανήη
πατρός, ὃς ἐν νούσῳ κῆται κρατέρ' ἄλγεα πάσχων, 395
δηρὸν τηκόμενος, στυγερός δέ οἱ ἔχραε δαίμων,
ἀσπασίον δ' ἄρα τόνγε θεοὶ κακότητος ἔλυσαν·

386. Ἔως, *donesc*, jusqu'à ce que. — Au lieu de ἔως ὅγε, quelques anciens écrivaient ὅπως (adn que).

388. Κύματι πηγῶ, *in fluctu denso*, dans l'énorme vague : poussé par les grandes vagues que soulevait Borée. — Les glossographes expliquaient ici le mot πηγῶ de plusieurs manières, mais toutes également fausses et inadmissibles. Didyme (*Scholies E, P, Q et V*) : οἱ μὲν γλωσσογράφοι μέλανι καὶ ἰσχυρῶ, ψυχρῶ, ἀδιαλύτῳ. τινὲς δὲ γαληναίῳ. κρίσσαν δὲ εὐπαγεῖ, εὐτραφεῖ καὶ εὐμαγέθει. Voyez, *Iliade*, IX, 424, la note sur l'épithète πηγούς appliquée à des chevaux.

389. Πλάζετο, *errabat*, il errait : il allait où le portait le flot. Ulysse ne se dirige point ; il nage, il se tient à la surface de l'eau, voilà tout. *Scholies B, P, Q et T* : καὶ πῶς κύματι πηγῶ ἐπλάζετο ; δηλον ὅτι τὰ τῶν ἄλλων ἀνέμων κύματα ἔκλυσε, μόνον δὲ βορρᾶν ἀπῆκε πνεῖν. Cette note est l'abrégé d'une autre plus longue qui la suit, et qui est de Porphyre. Il s'agit d'une difficulté soulevée par les enstatiques et résolue par les lytiques. — Aristarque regardait ici πλάζετο comme équivalent à ἐπλήζετο et comme synonyme de ἐπλήσσετο. Didyme (*Scholies P et Q*) semble adopter cette explication ; car il remarque simplement qu'elle n'est pas admise par tout le monde : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος τὸ πλάζετο, Αἰολικῶς ἐκτείνων τὸ α, ἐπὶ τοῦ ἐπλήσσετο λαμβάνει, ἐνίοι δὲ ἐπὶ τοῦ ἐπλανᾶτο. L'explica-

tion de ceux-ci est bien plus naturelle, et c'est avec raison qu'elle a prévalu.

391. Ἡ δέ, *vulgo* ἡδέ. Je rétablis, comme Ameis et La Roche, l'écriture d'Aristarque. Le sens y gagne en énergie. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος ἡ δέ, ἄρθρον δεχόμενος τὸ ἡ. οἱ δὲ (ἡδέ) ἀντὶ τοῦ καὶ. Il semble aussi qu'après ἄνεμος μὲν, ἡ δέ vaut mieux grammaticalement que ἡδέ.

392. Νηνεμίη, apposition à γαλήνη. — Σχεδόν, près : à peu de distance.

393. Μεγάλου.... κύματος. Le vent ne souffle plus, mais la vague est encore soulevée. Didyme (*Scholies B, E et H*) : πολυλάκις δὲ μετὰ τὴν τῶν ἀνέμων λῆξιν, τὸ ἐνδόσιμον τοῦ πνεύματος ; ἐπὶ ἐπεγείρει κύματα. Si Homère avait dit γαλήνη absolument, il y aurait ici quelque difficulté ; mais νηνεμίη a précisé la nature du calme. Didyme (mêmes *Scholies*) : γαλήνη ἀνέμων, οὐ κύματος. — Ἰπό. Aristophane de Byzance et Rhianus, ἐπί. La vulgate, qui est la leçon d'Aristarque, exprime mieux le mouvement qui porte Ulysse en haut de la vague.

394. Βίοτος, la vie, c'est-à-dire le retour à la santé, la convalescence.

395. Κῆται au subjonctif, *vulgo* κείται à l'indicatif.

396. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ ou à ἐπεὶ.

397. Ἀσπασίον est adverbe, comme ἀσπαστόν au vers suivant : *grate*, à sa pleine satisfaction.

ὥς Ὀδυσσεὶ ἀσπαστὸν εἰσατο γαῖα καὶ ὕλη·
 νῆχε δ', ἐπειγόμενος ποσὶν ἠπείρου ἐπιβῆναι.
 Ἄλλ' ὅτε τόσσον ἀπῆν, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας, 400
 καὶ δὴ δοῦπον ἄκουσε ποτὶ σπιλάδεσσι θαλάσσης
 (ρόχθει γὰρ μέγα κῦμα ποτὶ ξερὸν ἠπείροιο
 δεινὸν ἐρευγόμενον, εἴλυτο δὲ πάνθ' ἄλδος ἄχνη·
 οὐ γὰρ ἔσαν λιμένες νηῶν ὅχοι, οὐδ' ἐπιωγαί,
 ἀλλ' ἄκται προβλήτες ἔσαν σπιλάδες τε πάγοι τε), 405
 καὶ τότε Ὀδυσσεύς λυτο γούνατα καὶ φίλον ἦτορ,

398. Ὀδυσσεῖ, *vulgo* Ὀδυσσῆ(ι), la finale élidée. Mais l'élision de l'ι au datif singulier est rare chez Homère. La leçon Ὀδυσσεῖ est antique. Elle a été admise par Bekker, Ameis et La Roche. D'ailleurs l'écriture archaïque ΟΔΥΣΣΕ se lit aussi bien Ὀδυσσεῖ que Ὀδυσσῆ, puisque E valait ε, η, ι et ηι, et même se nommait εῖ.

399. Ποσὶν dépend de ἐπιβῆναι.

400. Βοήσας, comme βοήσας τις : un homme qui crie. Il s'agit de la distance où porte la voix vigoureusement lancée. Didyme (*Scholias E et V*) : ὥστε ἐξακουστὸν γενέσθαι βοήσαντά τινα. En effet γέγωνε, qui signifie proprement la même chose que ἐβόησα, équivaut ici à εἰς ἀκοὰς ἐγένετο (*Scholias B*), et peut très-bien se traduire par *exaudiri solet, exauditur*.

401. Καὶ ὣς correspond à ὅτε, et équivaut à τότε δὴ : *tum igitur*, alors donc. — Δοῦπον (un retentissement) est pris d'une manière absolue; car θαλάσσης dépend de σπιλάδεσσι. — Ποτὶ σπιλάδεσσι θαλάσσης, contre les falaises de la mer : contre les rochers à pic qui bordaient la mer.

403. Ῥόχθει.... Le poète explique le δοῦπον du vers précédent. Les anciens admiraient ce mot ῥόχθει. Didyme (*Scholias P, Q et T*) : τὴν πρὸς τὰς πέτρας ἀντίρρουσιν τοῦ κύματος διὰ τοῦ ῥήματος παραστήσαντο. *Scholias E* : τραχὺ γὰρ τὸ ρ, τὸ θ, τὸ χ. Denys d'Halicarnasse cite le vers 403 parmi ses exemples d'harmonie imitative, et il insiste spécialement sur la valeur expressive du premier mot. Mais pourtant Homère, en employant ῥόχθει, s'est simplement servi du terme propre. On verra le présent ῥόχθει, XII, 60. L'admiration doit donc se reporter sur l'in-

stinct poétique du peuple grec, l'inventeur du terme. — C'est à force de répéter le vers 403 que Démosthène, suivant Zosime, un de ses biographes, se guérit de son traulisme, c'est-à-dire de son impuissance à prononcer le son r. — Γάρ. Apollonius lisait δέ, leçon adoptée par Ameis. Le sens reste le même, puisque ce δέ serait explicatif, et qu'il équivaudrait à γάρ. Ce qui a fait imaginer la leçon δέ, c'est le γάρ du vers 404. Mais cette répétition n'a rien de choquant. — Ξερὸν pour ξηρόν. Cette forme ne se trouve nulle part ailleurs. On sait que la lettre primitive E était longue ou brève à volonté.

404. Νηῶν ὅχοι équivaut à ἔχοντες ou mieux συνέχοντες : τὰς ναῦς. C'est l'explication la plus naturelle. La traduction *navium capaces* est donc exacte pour le sens. Nos expressions françaises, *abris des vaisseaux, refuges des vaisseaux*, ne donnent que des significations dérivées. — Ἐπιωγαί est, comme ὅχοι, un ἀπαξ εἰρημένον, mais non moins facile à expliquer. En effet on verra, XIV, 533, ἰωγή dans le sens incontestable d'abri. L'ἐπιωγή, sans être un port proprement dit, est un endroit où les navires sont en sûreté. — Porphyre discute longuement (*Scholias P, Q et T*) sur ἐπιωγαί. Je ne cite que sa conclusion : ἐπιωγαὶ οὐν ῥηθήσονται τόκοι ἀλίμενες μὲν, δυνάμενοι δὲ διὰ τὴν ἐκ τῶν ἀνέμων σκέπην δέξασθαι νῆας. Ce sont des baies ou des rades. Porphyre voit, dans ἰωγή, ἰωή et ἄγνυμι. Cela est fort contestable; mais si le sens *brise-vent* ne sort pas de l'étymologie, il est certainement contenu dans l'idée fournie par ἰωγή et ἐπιωγή.

406-407. Καὶ τότε Ὀδυσσεύς.... On a vu plus haut ces deux vers, 297-298.

ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς δν μεγαλήτορα θυμόν·

ᾧ μοι, ἐπειδὴ γαῖαν ἀελπέα δῶκεν ἰδέσθαι
Ζεὺς, καὶ δὴ τὸδε λαῖτμα διατμήξας ἐπέρασσα,
ἔκθασις οὐ πη φαίνεθ' ἄλδς πολιοῖο θύραζε·

410

ἔκτοσθεν μὲν γὰρ πάγοι δξέες, ἀμφὶ δὲ κύμα
βέβρυχεν ῥόθιον, λισσὴ δ' ἀναδέδρωμε πέτρη·
ἀγχ θασθῆς δὲ θάλασσα, καὶ οὕτως ἔστι πόδεσσι
στήμεναι ἀμφοτέροισι καὶ ἐκφυγέειν κακότητα.

Μὴ πῶς μ' ἐκθαίνοντα βάλῃ λίθακι ποτὶ πέτρη
κύμα μέγ' ἀρπάξαν· μελέῃ δέ μοι ἔσσεται ὁρμή.
Εἰ δέ κ' ἔτι προτέρω παρανήξομαι, ἣν που ἐφεύρω
ῥιόνας τε παραπλήγας λιμένας τε θαλάσσης,

415

408. Γαῖαν ἀελπέα, *terram insperatam*, la terre que je désespérais de voir.

409. Τόδε. Ulysse est dans l'eau. Il est donc bien en droit de dire, τὸδε λαῖτμα, ce gouffre-ci : la vaste et profonde mer où je suis. — Ἐπέρασσα, *vulgo* ἐτέλασσα. Je rétablis, avec La Roche, la leçon alexandrine. Elle est attestée par une note de Nicanor (*Scholies* H) sur la ponctuation du vers. Ameis écrit ἐπέρησα. Au reste, la vulgate donne le même sens ; car ce qu'Ulysse a accompli, c'est la traversée du gouffre.

410. Φαίνει(ται), *apparet*, se montre. — Ἄλδς dépend de θύραζε : hors de la mer, c'est-à-dire pour sortir de la mer.

411. Ἐκτοσθεν, en avant (de la terre), c'est-à-dire en face de moi. — Παγοί, sous-entendu εἰσί. — Ἀμφί, à l'entour : autour de ces rochers.

412. Βέβρυχεν, le parfait dans le sens du présent. — Ῥόθιος est adjectif, et il se rapporte à κύμα. Le mot ῥόθιος indique à la fois le choc violent et le retentissement du bruit. La traduction *impetuosus* est insuffisante. Comme le verbe ῥοχθίω, c'est une onomatopée. Didyme (*Scholies* B, E, P et V) : τὸ μετὰ πολλοῦ ῥόζου φερόμενον καὶ ὁρμητικόν. ἐκ τοῦ γινόμενου ἤχου τὸ σημαίνονμενον. — Ἀναδέδρωμε αὖτε le sens du présent : court en haut, c'est-à-dire s'allonge, se dresse.

413. Ἀγχισθῆς équivalant à βαθεία ἀγχι τῆς ἡπείρου, sous-entendu ἐστὶ : est profonde près de la terre. Didyme (*Scholies* P et V) : ἡ ἐγγὺς τῆς γῆς βάθος ἔχουσα.

414. Κακότητα doit être suivi du point en bas, et non du point en haut. Nicanor (*Scholies* P) : ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγνωστίον (il s'agit du vers 415). μάλα γὰρ αὐτοῦ τὴν εὐλάβειαν κομματικῶς λεγόμενον παρίστησι. C'est donc à tort que Dindorf et d'autres mettent seulement le point en haut.

415. Μὴ πῶς, *ne forte*, j'ai bien peur que. Le verbe δεῖδω, sous-entendu ici, est exprimé quatre vers plus bas. Hayman dit que μὴ anticipe δεῖδω, comme dans les vers 467-473. Cette considération est inutile. Le poète varie ses formes, voilà tout. On a vu μὴ, vers 366, dans le même sens qu'ici μὴ πῶς, et il n'y a aucun δεῖδω dans son voisinage. — Λίθακι est un ἀπαξ εἰρημένον, mais qui s'explique de lui-même. C'est un synonyme de τραχεῖα. Un rocher raboteux à sa surface comme garnie de cailloux. Didyme (*Scholies* E) : τῇ μικρὸν λίθου ἐχούσῃ ἐξέχοντα, τουτέστι τῇ τραχεῖα πέτρῃ.

416. Ἐσσεσθαι n'est point pour εἶη ἄν. C'est le futur même. Ulysse a une certitude morale.

417. Προτέρω, *ulterius*, plus loin. — Παρανήξομαι, *præternabo*, je nagerai (je nage) de côté, c'est-à-dire parallèlement au rivage.

418. Ῥιόνας, des grèves. *Grand Étymologique* Müller : ῥιῶν· ὁ αἰγιαλός· Ῥιόνας τε παραπλήγας λιμένας τε θαλάσσης. — Παραπλήγας, battues de côté, c'est-à-dire ne se dressant point directement contre le flot. Ce sont les ri-

δεῖδω μὴ μ' ἐξαῦτις ἀναρπάξασα θύελλα
πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα φέρη βάρεια στενάχοντα, 420
ἤέ τί μοι καὶ κῆτος ἐπισσεύη μέγα δαίμων
ἐξ ἁλός, οἶά τε πολλὰ τρέφει κλυτὸς Ἀμφιτρίτη·
οἶδα γὰρ ὥς μοι ὁδώδυσται κλυτὸς Ἐννοσίγαιος.

Ἔως ὁ ταῦθ' ὥρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν,
τόφρα δέ μιν μέγα κῦμα φέρε τρηχεῖαν ἐπ' ἀκτῆν. 425
Ἔνθα κ' ἀπὸ ῥινούς δρύφθη, σὺν δ' ὅστέ' ἀράχθη,
εἰ μὴ ἐπὶ φρεσὶ θῆκε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
ἀμφοτέρησι δὲ χερσὶν ἐπεσσύμενος λάβε πέτρης,
τῆς ἔχετο στενάχων, εἰως μέγα κῦμα παρῆλθεν.
Καὶ τὸ μὲν ὥς ὑπάλυξε· παλιρρόθιον δέ μιν αὔτις 430

vages bas, par opposition aux falaises. Le mot est un ἀπαξ ἐπιρριζόμενον, comme παρανήσομαι lui-même.

419-420. Ἀναρπάξασα.... Voyez les vers IV, 515-516.

421. Δαίμων, un dieu. Ulysse pense à Neptune.

422. Ἐξ ἁλός. Il s'agit de cette mer où Ulysse se trouve en ce moment, de la mer voisine des côtes; car c'est dans des grottes ou des trous qu'habitaient les κῆται. La mer des monstres marins est dite par opposition à la mer poissonneuse ou haute mer, dont il vient d'être question au vers 420. — Au lieu de ἐξ ἁλός, Aristarque lisait, selon les *Scholies* H, εἰν ἁλί. La note de Didyme est altérée. Au lieu de εἰν ἁλί, οἶα, c'est probablement εἰν ἁλίον, εἰ qu'il faut lire. Alors Aristarque aurait fait une correction, à l'aide du vers IV, 443. Mais cela même est douteux. En effet nous avons ici une diploe d'Aristoniceus (*Scholies* H, P et Q), qui consacre la vulgate : ἡ διπλῇ, ὅτι ἐν θαλάττῃ ὧν λέγεται, ἐξ ἁλός. Il est vraisemblable qu'Aristarque avait seulement indiqué εἰν ἁλίον, εἰ, ou, si l'on veut, εἰν ἁλί, οἶα, comme des corrections possibles, sinon désirables. — Κλυτὸς est au féminin. On a vu, *Iliade*, II, 742, κλυτὸς Ἰηκοδάμεια. Homère dit aussi κλυτή, comme les autres poètes. — Ἀμφιτρίτη. Amphitrite est ici, comme au vers III, 91, la mer elle-même. Aristarque (*Scholies* H, P et Q) : ἡ μεγάλη θάλασσα. ἡ δὲ διπλῇ, πρὸς τὸ σχῆμα.

423. Ὡς μοι ὁδώδυσται, *quanto odio me persequatur*, de quelle haine acharnée me poursuit. Didyme (*Scholies* B, P et T) : τὸ θέμα ὁδύς ὥς τανύως, ὁδύσται καὶ Ἀττικῶς ὁδώδυσται. — Il est probable que le poète, en mettant ce mot dans la bouche d'Ulysse, a voulu jouer sur le nom du héros. Eschyle joue de même sur le nom de Polyaice, et Sophocle sur celui d'Ajex.

424. Ἔως ὁ.... Voyez plus haut le vers 365 et la note sur ce vers.

425. Δέ, dans les phrases de ce genre, était regardé comme redondant par la plupart des anciens. C'était, selon Aristarque, une reprise. Voyez la note sur le signe du vers II, 439 de l'*Iliade*. On peut rendre δέ ici par *et bien*!

426. Ἀπὸ doit être joint à δρύφθη, et σὺν à ἀράχθη. — Ὅστις(α) est à l'accusatif comme ῥινούς.

427. Ἐπὶ φρεσὶ θῆκε. Sous-entendu τι, une pensée, le moyen de salut dont Ulysse va user. On a vu τις sous-entendu au vers 400.

428. Δέ marque ici la conséquence : *porro*, or donc.

430. Τό, lui, c'est-à-dire le flot, la grande vague. — Ὡς, *sic*, de cette façon. Ceux qui écrivent ὥς circonflexe, comme fait Bekker, sont dans leur droit; mais ceux qui conservent l'orthographe ordinaire n'ont pas tort non plus, car l'accentuation du mot était à volonté. Hérodien (*Scholies* B, P et T) : τινες περιέσπασαν τὸ ὥς,... ἐνιοὶ δὲ ὤξυναν. — Παλιρρό-

πλήξεν ἐπεσσύμενον, τηλοῦ δέ μιν ἔμβαλε πόντῳ.
 Ὡς δ' ὅτε πουλύποδος, θαλάμης ἐξελκομένοιο,
 πρὸς κοτυληδονόφιν πυκινὰ λαΐγγες ἔχονται·
 ὥς τοῦ πρὸς πέτρησι θρασειάων ἀπὸ χειρῶν
 ῥινοὶ ἀπέδρυθεν· τὸν δὲ μέγα κῦμα κάλυψεν.
 Ἐνθα κε δὴ δύστηνος ὑπέρμορον ὦλετ' Ὀδυσσεύς,
 εἰ μὴ ἐπιφροσύνην δῶκε γλαυκῶπις Ἀθήνη.
 Κύματος ἔξαναδύς, τάτ' ἐρεύγεται ἥπειρόνδε,

435

θιον se rapporte au nominatif κῦμα sous-entendu. La vague, qui a passé par-dessus la tête d'Ulysse, reflue bruyamment, après s'être heurtée aux rochers du rivage.

431. Ἐπεσσύμενον est au nominatif, comme παλιρρόθιον. C'est le flot qui est en mouvement, et non Ulysse. — Démétrius Ixion écrivait ἀπεσσύμανον. Correction inutile, et même nuisible; car l'idée contenue dans ἀπό est déjà exprimée par παλιρρόθιον, et celle que contient ἐπί ajoute un trait au tableau. Non-seulement la vague reflue violemment, mais elle reflue violemment sur Ulysse.

432-435. Ὡς δ' ὅτε.... Didyme (*Scholies E*) : ὥσπερ οἱ πολύποδες ἀποσπώμενοι τῶν πετρῶν ἀντιλαμβάνεσθαι εἰώθασιν ταῖς κοτυληδόσι καρτερῶς, οὕτως ἀντείχετο ταῖς χερσὶ καὶ προσεπέφυκε ὁ Ὀδυσσεύς, ὥστε καὶ ἀποξέσαι αὐτοῦ μέρος τι τοῦ δέρματος, καὶ προσείχετο τῇ πέτρῃ. La comparaison, comme le remarquait Aristarque, porte uniquement sur la force d'adhérence, puisque les effets de l'arrachement ne sont point semblables : le poulpe emporte avec lui des parcelles du rocher, tandis qu'Ulysse laisse au rocher une partie de la peau de ses mains. Eustathe : φασὶ γοῦν οἱ παλαιοὶ ὅτι ἡ παρὰβολικὴ ἐνταῦθα ὁμοίωσις πρὸς μόνον γίνεται τὸ στερεὸν τῆς ἀντοχῆς. ὥς γὰρ ὁ πολύπους αἶρει τι τῶν λίθων ἀντεχόμενος, οὕτως Ὀδυσσεύς ἀρήσῃ τι τοῦ κατὰ τὰς χεῖρας ῥινοῦ πρὸς τῇ πέτρῃ· καὶ μία αἰτία ἔμπον.... ἡ βία δὲ δηλαδὴ ἀντοχὴ τῶν κοτυληδόνων καὶ τῶν χειρῶν. La même observation se trouve dans les *Scholies Q*, sous la rubrique σημειοῦνται τινες.

433. Πουλύποδος.... ἐξελκομένοιο dépend de κοτυληδονόφι. Ce n'est point un génitif absolu. — Le polype dont il est

question ici est le poulpe ordinaire, et non pas la grande pieuvre ou encornet. On le mange. C'est ce qui explique comment Homère l'a vu arracher. On ne se donne pas toujours la peine de l'arracher; on lui coupe les tentacules, plus ou moins près de l'adhérence. Le poulpe est un mollusque octapode. C'est même sous le nom d'ὀκτάπους qu'on le désignait spécialement. Didyme (*Scholies V*) : τοῦ ὀκτάποδος. εἶδος δὲ ἰχθύος ὁ ὀκτάπους. — Θαλάμης, du gîte : de son gîte.

433. Κοτυληδονόφιν pour κοτυληδονόσι. Les tentacules ou pieds du poulpe sont creux et se terminent en godet. De là l'emploi du mot κοτυληδών. L'adhérence est produite par un effet de succion. — Λαΐγγες, *calculi*, des pierres. C'est un diminutif de λάς ou λάας, synonyme de λίθος. Didyme (*Scholies P et Q*) : λαΐγγες τὰ μικρὰ λιθάρια, ἢ μικρὰ ψηφίδια. — Ἐχονται, *haerent*, restent attachées.

434. Τοῦ, de lui : d'Ulysse.

435. Πῖνός, des peaux, c'est-à-dire une partie de l'épiderme.

436. Ὑπέρμορον. Ancienne variante, ὑπὲρ μόρον en deux mots. Voyez la note du vers I, 34.

437. Εἰ μὴ ἐπιφροσύνην δῶκε. Ancienne variante : εἰ μὴ ἐπὶ φρεσὶ θῆκα θιά. Ce n'était qu'une correction, pour rendre le texte semblable à ce qu'on a vu plus haut, vers 427. — Ἐπιφροσύνην, de la circonspection : présence d'esprit et prudence. *Scholies H* : σύνεσιν, ἐπινόειαν.

438. Τάτ(ε) se rapporte à κύματα sous-entendu, ou, si l'on veut, au sens pluriel contenu dans κύματος. L'ancienne correction τό τ(ε) est inutile. On ne doit pas non plus prendre τάτ(ε) comme adverbe. C'est un conjonctif : *quæ*, lesquels. L'explication *qua is fluctus* est inexacte. *Scholies B* :

νῆχε παρέξ, ἐς γαῖαν δρώμενος, εἴ που ἐφεύροι
 ἡϊόνας τε παραπλήγας λιμένας τε θαλάσσης. 440

Ἄλλ' ὅτε δὴ ποταμοῖο κατὰ στόμα καλλιρόοιο
 ἔξε νέων, τῇ δὴ οἱ εἰέσατο χῶρος ἄριστος,
 λείος πετράων, καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο·
 ἔγνω δὲ προρέοντα, καὶ εὕξατο δν κατὰ θυμόν·

Κλυθι, ἀναξ, ὅτις ἐσσί· πολύλλιστον δέ σ' ἰκάνω, 445
 φεύγων ἐκ πόντοιο Ποσειδάωνος ἐνιπάς.

Αἰδοῖος μὲν τ' ἐστὶ καὶ ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
 ἀνδρῶν ὅστις ἔκηται ἀλώμενος, ὥς καὶ ἐγὼ νῦν
 σὸν τε ῥόον σά τε γούναθ' ἰκάνω, πολλὰ μογήσας.

Ἄλλ' ἐλείριε, ἀναξ· ἰκέτης δέ τοι εὐχομαι εἶναι. 450

Ὡς φάθ'· ὁ δ' αὐτίκα παῦσεν ἐδὼν ῥόον, ἔσχε δὲ κῆμα·

ὁ ἀναδύνων ἐκ τοῦ κύματος, τῶν κυμάτων ἐκείνων ἅτινα ἀποκτώνται καὶ ἐξερεύονται εἰς τὴν ἡπείρου. Ulysse ne reste point dans la vague qui l'a entraîné, et qui le rejetterait sur le rivage.

439. Νῆχε παρέξ, il nageait parallèlement (au rivage). Voyez plus haut, vers 417, la note sur παρανήξομαι. *Scholies* P : ὀξύτονον τὸ παρέξ, μὲθ' ὃ βραχὺ διασταλτόν. δηλοῖ τὸ παρανήγετο. La première observation est d'Hérodien, la seconde de Nicanor, et la troisième d'Aristarque ou de Didyme.

440. Ἡϊόνας τε.... Voyez plus haut la vers 418 et la note sur ce vers.

441. Ποταμοῖο. Homère ne nomme point ce fleuve. Le nom de Sésos que lui donnaient les anciens n'était que l'expression du fait de sa conduite envers Ulysse. Il sauve le héros : σώζω, Σέσωσεν.

442. Τῇ, ubi, et non ibi. C'est un relatif, et la phrase continue. Voyez VII, 281.

443. Λεῖος πετράων, *laevis scopulorum*, non raboteux de rochers, c'est-à-dire sans rochers, facilement abordable. — Ἐπι.... ἦν, *inerat*, y était.

444. Δέ correspond à ὅτε δὴ, vers 441, et il a le sens de τότε : alors.

445. Ὅτις ἐσσί, *quisquis es*, qui que tu sois : quel que soit ton nom ; sous quel que nom qu'on t'invoque. — Πολύλλιστον, *multis precibus (meis) expetitur*, que j'implore par de ferventes prières. Il paraît

que plusieurs voulaient qu'on lût πολύλλιστος au nominatif ; car Didyme (*Scholies* P et T) insiste particulièrement sur l'orthographe : οὕτω πολύλλιστον, κατ' αἰτιατικὴν.

446. Ἐνιπάς. Ulysse sait que c'est à Neptune qu'il doit toutes ses misères ; et en disant, *les menaces*, il entend, *le courroux*. C'est le conséquent pour l'antécédent. Mais rien n'empêche de supposer, si l'on veut, une distraction du poète, qui se souvient des vers 290 et 377, et qui fait parler son héros comme il parlerait lui-même.

447. Μέν est dans le sens de μὴν, et il équivaut à πάντως : *omnino*, en tous lieux et en tout temps.

448. Ἀνδρῶν ὅστις, *hominum quicumque*, tout homme qui.

449. Σὸν τε ῥόον σά τε γούνα(τα), et ton courant et tes genoux. Remarquez l'identification du fleuve et du dieu de ce fleuve. On a vu la même chose pour ce qui concerne le Scamandre, *Iliade*, XXII, 212. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : μὲν δεήσει καὶ τὴν φύσιν τοῦ ῥαύματος καὶ τὸ σῶμα συνέπλεξεν. — Ἰκάνω a un sens moral en même temps qu'un sens physique : c'est ce que prouve tout le vers suivant.

450. Ἄλλ(ό), eh bien donc ! — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Εὐχομαι εἶναι. Voyez la note du vers I, 480.

πρόσθε δέ οἱ ποίησε γαλήνην, τὸν δ' ἐσώωσεν
ἐς ποταμοῦ προχοάς· ὃ δ' ἄρ' ἄμφω γούνατ' ἔκαμψεν,
χειράς τε στιβαράς· ἀλλὶ γὰρ δέδμητο φίλον κῆρ.

᾿Ωδεε δὲ χροά πάντα· θάλασσα δὲ κήκιε πολλή
ἀν στόμα τε ρῖνάς θ'· ὃ δ' ἄρ' ἄπνευστος καὶ ἀναυδος
κεῖτ' ὀλιγηπελέων, κάματος δέ μιν αἰνὸς ἔικανεν.
Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἔμπνυτο καὶ ἐς φρένα θυμὸς ἀγέρθη,
καὶ τότε δὴ κρήδεμνον ἀπὸ ἔο λῦσε θεοῖο.

Καὶ τὸ μὲν ἐς ποταμὸν ἀλιμυρήντα μεθῆκεν·

455

460

453. Πρόσθε δέ οἱ, comme πρὸς δέ, vers 385 : et devant lui ; et devant Ulysse.

453. Ἐς ποταμοῦ προχοάς, *ad fluvii ostia*, c'est-à-dire *ad sua ostia* : en lui permettant d'arriver jusqu'à son embouchure. Aristarque (*Scholias* B, E, P et Q) fait remarquer la forme de l'expression : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀντὶ ἀντανυμίας τὸ ὄνομα. οὐ γὰρ εἶπεν, εἰς τὰς ἑαυτοῦ προχοάς. ἡ διπλῇ οὖν παρῆλθει καὶ πρὸς τὸ τῆς ἐρμηνείας ἴδιον. La dernière phrase de la scholie est une réflexion byzantine ; mais c'est par cette réflexion même que nous savons d'où vient ce qui la précède. — Ἐκαμψεν. Ulysse dit, VII, 283, en parlant de ce qu'il fit alors : ἐκ δ' ἔπεσον, et je tombai. Il a perdu tout ressort ; il se laisse aller : on va voir καί(ο), vers 457. Didyme (*Scholias* E) : τὰ γὰρ νεῦρα ἀπὸ πολλοῦ κρύους ἀκινητοῦσιν. ἵνα γούν μὴ κρατηθῶσιν αὐτῷ ταῦτα ἔκαμψεν.

455. ᾿Ωδεε, *tumebat*, il était gonflé. Quelques anciens lisaient le mot sans ι, et le prenaient dans le sens de ὤζεν. Mais il s'agit d'un homme tout meurtri ; et l'odeur marine est ici sans importance aucune. — Θάλασσα, la mer, c'est-à-dire l'eau de mer. — Κήκιε, *manabat*, dégouttait. Apollonius rapproche ἀνεκήκειν, *Iliade*, VII, 263. Il n'y a qu'un simple écoulement dans les deux cas. *Scholias* B : ἀπὸ τοῦ κίω, τὸ παραγίνομαι.

456. ᾿Ρινάς θ'· ὃ δ' ἄρ' ἄπνευστος. Il y a eu probablement une correction, et le vrai texte semble avoir été, avec hiatus : ρῖνάς τε· ὃ δ' ἄπνευστος.

457. ᾿Ολιγηπελέων, *viribus defectus*, anéanti. — Δέ explicatif : car.

458. Ἐμπνυτο, *vulgo* ἄμπνυτο. Je rétablis la leçon d'Aristarque, comme nous

l'avons fait au vers de l'*Iliade*, XXII, 475, qui est identique à celui-ci. Voyez la note sur ce vers.

459. Ἀπὸ ἔο, c'est-à-dire ἄρ' ἑαυτοῦ. On a vu, *Iliade*, V, 343, ἔο pour ἑαυτῆς, après l'avoir vu, II, 339, comme masculin. La forme primitive *σφό* fait très-bien comprendre la quantité de *πο* devant ἔο, Ameis : « Stabile Dohnung des Endvocals » vor dem Genetiv ἔο, der ursprünglich « *σφό* lautete. » Le *Féo* de Bekker et de Hayman n'a jamais existé. — Θεοῖο, de la déesse : de Leucothée. La première pensée du héros, c'est de se conformer aux recommandations de sa bienfaitrice. Didyme (*Scholias* P, R et T) : ἐν πρώτοις μέμνηται τῶν ἐντολῶν τῆς εὐεργετίδος.

460. Ἀλιμυρήντα, *in mare fluentem*, qui coule dans la mer. Voyez la note du vers XXI, 400 de l'*Iliade*. Ameis restreint le sens de cette épithète à l'embouchure du fleuve : *maris estu oppletus (moerflutig)*. Mais l'exemple que nous venons de rappeler prouve qu'elle s'applique d'une façon générale. Eustathe : ὅτι ἀλιμυρήντα, ὥς καὶ ἐν Ἰλιάδι ποταμὸν λέγει, τὸν εἰς ἄλα μυρόμενον, ἡγουν κατὰ τινα ποτὶν ἦχον ῥέοντα. Les *Scholias* P et Q donnent une explication semblable ; mais la note d'Eustathe est le texte même d'Aristarque : il n'y manque que le signe en tête, ou les mots ἡ διπλῇ. — Il y a, dans les *Scholias* E, une explication par ὁμοῦ et βεῖν, ce qui restreint le sens à l'embouchure ; mais on lit, aussitôt après : ἡ τὸν εἰς ἄλα μυρόμενον. Le verbe *μύρομαι* est synonyme de *βεῖν*, que le courant fasse bruyant ou non. — Μεθῆκεν. Si Ulysse détournait la tête, le poète n'aurait pas manqué de le dire. Voyez plus haut, vers 350, la note su

αἶψ' δ' ἔφερεν μέγα κῦμα κατὰ ῥόον· αἶψα δ' ἄρ' Ἴνῳ
δέξατο χερσὶ φιλησιν· ὁ δ' ἐκ ποταμοῖο λιασθεὶς
σχοίνῳ ὑπεκλίνθη, κύσε δὲ ζεῖδωρον ἄρουραν·
ὀχθήσας δ' ἄρα εἶπε πρὸς δν μεγαλήτορα θυμόν·

᾿Ω μοι ἐγὼ, τί πάθω; τί νύ μοι μήκιστα γένηται; 465

Εἰ μὲν κ' ἐν ποταμῷ δυσκηδέα νύκτα φυλάσσω,
μὴ μ' ἄμυδις στίβῃ τε κακῇ καὶ θῆλυς ἐέρση
ἐξ ὀλιγηπελὴς δαμάσῃ κεκαφηότα θυμόν·
αὔρῃ δ' ἐκ ποταμοῦ ψυχρῇ πνέει ἡῶθι πρό.

Εἰ δέ κεν ἐς κλιτὺν ἀναβάς καὶ δάσκιον ὕλην, 470
θάμνοις ἐν πυκινόισι καταδράθω, εἴ με μεθείῃ
ῤῆγος καὶ κάματος, γλυκερὸς δέ μοι ὕπνος ἐπέλθῃ,

ἀπονόσφι τραπέσθαι. Cette recommandation de s'en aller va s'accomplir.

461. Ἀψ, *retro*, c'est-à-dire *in mare* : dans la mer. — Ἐφερεν, sous-entendu αὐτό. — Κατὰ ῥόον. Anciennes variantes, κατάρροον et κατ' ἄρ ῥόον.

462. Ἐκ ποταμοῖο, hors du fleuve : pour quitter le fleuve. — Λιασθεὶς est exactement synonyme de ἀπονόσφι τραπέεις. Ulysse obéit à l'ordre contenu dans le vers 350.

463. Σχοίνῳ, comme ἐν σχοίνῳ, ἐν σχοίνοις : dans les joncs. — Ὑπεκλίνθη. Il se penche vers la terre pour la baiser, mais ne s'y couche point. La traduction *incubuit* force le sens.

465. Μήκιστα, *denique*, enfin. Voyez plus haut, vers 399, la note sur ce mot.

466. Ἐν ποταμῷ, dans le fleuve, c'est-à-dire sur le bord du fleuve, dans les joncs du rivage. Voyez le vers XVIII, 521 de l'*Iliade*. — Νύκτα, une nuit : pendant une nuit. — Φυλάσσω, *vulgo* φυλάξω. Didyme (*Scholies H et P*) : Ἀρίσταρχος, φυλάσσω, ἐν παρατάσει, καὶ προσυπακούει τὸ ἐμᾶντόν. τὸ ἐξῆς, μὴ με δαμάσῃ. En définitive, les deux leçons donnent exactement le même sens.

467. Μή, j'ai peur que. Voyez plus haut, vers 415, la note sur μὴ πῶς. Le verbe δεῖδω est exprimé devant μὴ, au vers 473. — Ἀμυδις, *simul*, tout à la fois. Ameis : « Ein pluralischer Instrumental, « gleichsam unitis viribus, zumal. » — Στίβῃ, le froid du matin. Voyez XVII, 26.

Didyme (*Scholies P et Q*) : ἡ ἐσθινὴ φύχρα, ἡ πάχνη. τῶν ἀπαξ εἰρημένων ἡ λίξις. Peut-être ne devrait-on pas compter le mot parmi les ἀπαξ εἰρημένα, le second exemple étant différent du premier, et lui servant de commentaire. — Θῆλυς est souvent du féminin chez Homère. Voyez VI, 422; X, 527 et 572. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, V, 269; X, 246; XIX, 97; XXIII, 409. Il signifie ici *abondante*, et par conséquent très-dangereuse. Didyme (*Scholies V*) l'explique par θάλλουσα.

468. Ἐξ ὀλιγηπελὴς dépend de κεκαφηότα θυμόν et non de δαμάσῃ, et le régime de δαμάσῃ est μ(ε), et non θυμόν, qui équivaut à κατὰ θυμόν. On a vu κεκαφηότα θυμόν (souffle haletant, épuisement de forces), *Iliade*, V, 698. Nous complétons la note de ce passage. Didyme (*Scholies E*) : ἐκπνευσκότα· κάπος (liez κάπος) γὰρ τὸ πνεῦμα.

469. Δ(ε) est explicatif ou confirmatif, et il équivaut à γάρ ou à ἐπεὶ. Quelques anciens, au lieu de αὔρῃ δ' ἐκ, lisaient αὔρῃ γάρ. Mais cette correction est inutile. — Ἐκ ποταμοῦ, d'un fleuve. Ulysse parle en général. S'il s'agissait du fleuve près duquel il se trouve, le futur πνεύσει serait indispensable. — Ἡῶθι πρό, à l'aurore en avant, c'est-à-dire avant l'aurore, avant qu'il fasse jour.

471. Εἰ, comme en latin *si forte* : pour voir si; pour tâcher que.

472. Ἐπέλθῃ dépend de σί.... κεν, c'est-à-dire ἦν, début de la phrase : σί δέ

δείδω μὴ θήρεσσιν ἔλωρ καὶ κύρμα γένωμαι.

Ὡς ἄρα οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι.

βῆ ῥ' ἵμεν εἰς ὕλην· τὴν δὲ σχεδὸν ὕδατος εὔρεν

475

ἐν περιφαινομένῳ· δοιοὺς δ' ἄρ' ὑπήλυθε θάμνους,

ἐξ ὁμόθεν πεφυῶτας· ὁ μὲν φυλῆς, ὁ δ' ἐλαίης.

Τοὺς μὲν ἄρ' οὐτ' ἀνέμων διαίει μένος ὕγρὸν ἀέντων,

οὔτε ποτ' ἥλιος φαέθων ἀκτίσιν ἐβαλλεν,

οὐτ' ὄμβρος περάσασκε διαμπερές· ὥς ἄρα πυκνοὶ

480

ἀλλήλοισιν ἔφυν ἐπαμοιβαδῖς· οὓς ὑπ' Ὀδυσσεύς

κεν.... καταδράθω.... γλυκερὸς δὲ ὕπνος ἐπέλθῃ μοι.

474. Ὡς ἄρα οἱ.... Voyez le vers V, 458 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

475. Βῆ ῥ' ἵμεν. Ancienne variante, βῆ δ' ἵμεν. — Σχεδὸν ὕδατος, près de l'eau : à peu de distance du fleuve.

476. Ἐν περιφαινομένῳ, *in conspicuo*, sur une hauteur. Le participe est au neutre, et pris substantivement. Il est inutile de rien sous-entendre. Ulysse sera abrité, puisqu'il sera sous bois, et il pourra au besoin voir venir bêtes ou gens.

477. Ἐξ ὁμόθεν, pléonasmе du même genre que ἐξ οὐρανόθεν, *Iliade*, VIII, 19. *Scholies* P : πλειονάζει ἢ ἐξ πρόθεσις. Cependant, comme le participe ἐκπεφυῶς existe chez Homère, *Iliade*, XI, 40, on peut rattacher ἐξ à πεφυῶτας. Le sens reste exactement le même : *ex eodem loco enata*, poussés à la même place, c'est-à-dire l'un contre l'autre. — La leçon πεφυῶτας paraît être une correction d'Aristarque, au lieu de γεγαῶτας, la vulgate des rhapsodes. C'est ainsi du moins que j'entends cette note de Didyme (*Scholies* H et Q) : ἐν τοῖς ὑπομνήμασι, γεγαῶτας. En effet γεγαῶς ne peut se dire que de l'homme et des animaux ; et, si Aristarque a cité dans son commentaire la leçon γεγαῶτας, c'est comme un fait paléographique, et non point pour regretter sa forclusion du texte. — Ὁ μὲν (l'un) sous-entendu ἦν. Suivant quelques anciens, il ne fallait pas de point après πεφυῶτας, et la phrase continuait par le nominatif. Nicanor (*Scholies* P et Q) : τὸ δὲ σχῆμα ἀντίκτως, ἵν' ᾗ, τὸν μὲν φυλῆς, τὸν δ' ἐλαίης. ἢ στικτέον μετὰ τὸ πεφυῶτας, ἵνα ἐν τοῖς ἐξῆς λείπῃ τὸ ἦν ῥῆμα, ὁ μὲν φυλῆς ἦν,

ὁ δὲ ἐλαίης. — Φυλῆς, *oleastri*, d'olivier sauvage. Selon quelques-uns, c'était un olivier à fruit, mais d'un feuillage particulier. *Scholies* B, P, Q et T : φυλῆς εἶδος ἐλαίας, μυρρίνης ὁμοία φύλλα ἔχουσης. οἱ δὲ τὸ ἀγμύλαιον λέγουσιν. C'est la deuxième interprétation qui a été adoptée seule par Apollonius.

478. Μέν α ici le sens de μὴν. Didyme (*Scholies* P) : ἀντὶ τοῦ δῆ· ἢ συνέσταλται Ἰακῶς. — Ὑγρὸν est pris adverbialement, et il dépend de ἀέντων. — Nicanor (*Scholies* P et Q) dit qu'on doit mettre une virgule après μένος, pour rendre le sens immédiatement visible : ἀμφιβολὸν· ὕγρὸν μένος, ἢ ὕγρὸν ἀέντων, ... τῆς ἀμφιβολοῦ (λέξιως ἢ) εἰςστολή ἡμᾶς ἀκαλλάττει. — L'expression ἀνέμων μένος ὕγρὸν ἀέντων se retrouve au vers 868 de la *Théogonie* d'Hésiode.

479. Ἐβαλλεν, sous-entendu διαμπερές, qui est exprimé au vers suivant. Le soleil frappait bien le feuillage, mais ne le pénétrait pas.

480. Ὡς, *adeo*, tellement.

481. Ἀλλήλοισιν dépend de ἐπαμοιβαδῖς : entrelacés l'un dans l'autre. Didyme (*Scholies* V) : ἐπιπεπλεγμένοι ἐναλλάξ. — Ἐφυν. La final : est brève de nature ; et c'est la césure seule qui la rend longue ici. Hérodien (*Scholies* P) : τὸ ἔφυν συστατέον. Buttman : « Hoc vult : syllabam « ut brevem esse pronuntiandam, ut sola « cæsura metrum fulciat. Recte. Nam ἔφυν « (finale longue) pro tertia plurali æque « mendosum foret atque ἔθην, ἔθην pro « ἔθεν, ἔθην. Pronuntiandum igitur ἔφυν « ἐπαμοιβαδῖς, plane ut βέλος ἔχευεν « κές. » L'exemple cité par Buttman se trouve dans l'*Iliade*, I, 51. — Ἐπ(6) ap-

δύσσετ'. Ἄφαρ δ' εὐνήν ἐπαμήσατο χερσὶ φίλῃσιν
 εὐρείαν· φύλλων γὰρ ἔην χύσις ἤλιθα πολλή,
 ὅσσον τ' ἡὲ δύο ἡὲ τρεῖς ἀνδρας ἔρυσθαι
 ὦρῃ χειμερῇ, εἰ καὶ μάλα περ χαλεπαῖνοι. 485
 Τὴν μὲν ἰδὼν γήθησε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
 ἐν δ' ἄρα μέσση λέκτο, χύσιν δ' ἐπεχεύατο φύλλων.
 Ὡς δ' ὅτε τις θαλὸν σποδιτῇ ἐνέκρυψε μελαίνῃ,
 ἀγροῦ ἐπ' ἐσχατιῆς, ὧ μὴ πάρα γείτονες ἄλλοι,
 σπέρμα πυρὸς σῶζων, ἵνα μὴ ποθεν ἄλλοθεν αὖοι· 490

partient au verbe δύσσετ(ο) : ὑπεδύσσετο, *subiit*, il se rendit dessous.

482. Εὐνήν ἐπαμήσατο, il se récolta une couche, c'est-à-dire il se fit une couche en ramassant du feuillage.

483. Ἡλιθα πολλή, extrêmement abondante. Voyez la note du vers XI, 677 de l'*Illiade*. Le mot ἤλιθα, selon les anciens, n'est autre chose que ἄλις avec un suffixe. Didyme (*Scholies E*) : ἀπὸ τοῦ ἄλις καὶ τοῦ θα ἐπιτατικὸν μορίου.

484-485. Ὅσσον τ' ἡὲ δύο.... Ces deux vers ont été retranchés par Payne Knight, et Dugas Montbel approuve la suppression. Ce dernier dit que les anciens critiques n'ont rien de relatif à l'authenticité du passage. C'est une erreur. Voici un premier témoignage d'authenticité. Nicanor (*Scholies P et Q*) : εἰάν ἀρ' ἑτέρας ἀρχῆς ἀναγνώμην τοῖς ἐξῆς συνάπτοντες, ἔσται καθολικὸς ὁ λόγος, ὅτι τοσαῦτα ἦν τὰ φύλλα ὥστε καὶ δύο καὶ τρεῖς καλύψασθαι. εἰάν δὲ ὡς διὰ μέσου καίμενον διορθώμεν, ἔσται τοσαῦτα φύλλα ἐπιβεβλημένος ὅσον δύο ἢ τρεῖς καλύψαι, πλείον τῶν δεόντων δηλονότι. Cette note porte sur la question de savoir si l'on doit mettre un point ou une virgule après κολλῇ, c'est-à-dire si la phrase φύλλων γὰρ.... est ou n'est pas une parenthèse. Si les vers 484-485 avaient été obélisés, Nicanor ne se serait pas donné la peine qu'il vient de prendre avec eux. En tous cas, il est évident que Nicanor n'avait pas souscrit à la condamnation. Les deux vers sont naïfs, voilà tout.

484. Ὅσσον τ(ε).... ἔρυσθαι, de façon à couvrir. Ici c'est Hérodien (*Scholies P*) qui témoigne de l'authenticité, et non plus Nicanor : προπαροξυτόνως, ἵνα σημαίνει παρατατικόν.

485. Χαλεπαῖνοι a pour sujet ὥρῃ χειμερῇ sous-entendu. Didyme enfin (*Scholies B, E, Q et T*) témoigne à son tour de l'authenticité : ἡ ὥρα. ἦτοι χαλεπῶς ὑπὸ βίγους διαταθείη. La première explication est bien préférable. Eustathe : τὸ δὲ χαλεπαίνεσθαι ἀρῶν καὶ γλυκῶς ἐρρεῖν ἐπὶ χειμερίας ὥρας, ὡς εἴπερ καὶ αὐτὴ ἐμφυχος ἦν. Cette réflexion vient de bonne source ; et je suis presque tenté d'ajouter le nom d'Aristarque à ceux de Didyme, Hérodien et Nicanor.

486. Τὴν, c'est-à-dire εὐνήν.

488. Ὡς δ' ὅτε τις. C'est le même mouvement qu'au vers III, 33 de l'*Illiade*. — Θαλόν, *torrem*, un tison. Le sens de torche est un sens dérivé. Didyme (*Scholies H et T*) : κακαυμένον ξύλον. — Σποδιτῇ, dans la cendre : sous la cendre. C'est un adjectif féminin pris substantivement. C'est ainsi que ὕγρη, chez Homère, est synonyme de θάλασσα. *Scholies H* : σποδῶ.

489. Πάρα pour πάρισσι : *adsunt*, sont là. — Γείτονες ἄλλοι, non pas d'autres voisins, puisqu'il n'en a aucun, mais d'autres hommes qui soient ses voisins : des hommes dans son voisinage. De là cette prévoyance du campagnard. Didyme (*Scholies Q*) : ἀπρὸς τῇ ἐπεσπράσι. οὐ γὰρ ἐν τῇ πόλει χρεῖται ταύτης τῆς προνοίας.

490. Σπέρμα πυρὸς. Eschyle, *Prométhée enchaîné*, vers 410-411 : πυρὸς πηγὴν. C'est évidemment un souvenir d'Homère. Didyme (*Scholies B, E, H, P, Q et T*) : πρὸς τοῦτο καὶ ὁ Αἰσχύλος ἀνταμνηχάνησατο εἰπὼν πηγὴν πυρὸς ἐν Προμηθεὶ δεσμώτῃ. — Ἰνα, selon Ameis, est adverbe, et signifie *in quo loco*, dans un endroit où. Il est plus naturel de lui laisser le même sens que deux vers plus bas : *ut*, afin que. En faisant un voyage, le camp-

ὥς Ὀδυσσεὺς φύλλοισι καλύψατο· τῷ δ' ἄρ' Ἀθήνη
 ὕπνον ἐπ' ὀμμασι χεῦ', ἵνα μιν παύσειε τάχιστα
 δυσπρόνος καμάτοιο, φίλα βλέφαρ' ἀμφικαλύψας.

gnard finirait par se procurer du feu ; mais il veut être dispensé du voyage : ἵνα μή... αὖτοι, pour n'avoir point à aller, sous-entendu πῦρ. — Αὖτοι, *vulgo* αὖη. Didyme (*Scholies* P et V) : αὖτοι· ἐξάπτοι. Notre vulgate est une correction maladroite et inutile de Démétrius Ixion. Didyme (*Scholies* H et P) : ὁ Ἰξίων, αὖη.

Quelques-uns donnaient l'esprit rude à αὖη, et La Roche a adopté cette orthographe. Il écrit αὖη.

492. Παύσειε a pour sujet ὕπνος, sous-entendu.

493. Δυσπρόνος, génitif de δυσπρόνης. Cette forme ne se trouve que chez Homère. Le mot ordinaire est δῦσπρονος.

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ζ.

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΑΦΙΞΙΣ ΕΙΣ ΦΑΙΑΚΑΣ.

Minerve apparaît en songe à Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, et l'engage à aller laver ses vêtements au fleuve près duquel dort Ulysse (1-47). — Nausicaa suit le conseil de la déesse, et, la besogne achevée, elle joue à la paume avec ses compagnes (48-109). Réveil d'Ulysse; fuite des jeunes filles à son aspect; Nausicaa écoute les prières du suppliant (110-185). Elle y répond avec bonté, et donne ordre à ses suivantes de le traiter comme un hôte (186-230). Ulysse se rend des bords du fleuve à la ville des Phéaciens; il s'arrête dans un petit bois consacré à Minerve, et il implore la déesse qui a toujours été sa protectrice (231-331).

Ὡς ὁ μὲν ἔνθα καθεῦδε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
 ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος· αὐτὰρ Ἀθήνη
 βῆ ρ' ἐς Φαιήκων ἀνδρῶν δῆμόν τε πόλιν τε·
 οἳ πρὶν μὲν ποτ' ἔναιον ἐν εὐρυχόρῳ Ὑπερείῃ,
 ἀγχοῦ Κυκλώπων, ἀνδρῶν ὑπερηνορέοντων,

5

1. Ἐνθα καθεῦδε. Zénodote écrivait ἐνθ' ἐκάθευδε.

2. Ὑπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος, accablé par le sommeil et la fatigue. Il faut traduire littéralement; car le sommeil est un effet de la volonté de Minerve. La fatigue seule l'aurait fait dormir sans doute, mais non pas aussi profondément. — On discute sur l'étymologie de ἀρημένος, mais le sens du mot n'est pas douteux. Voyez dans l'*Iliade*, XVIII, 435, la note sur ce mot. Horace, *Odes*, III, IV, 11, a dit, *ludo fatigatumque somno*. C'est bien un souvenir de ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος, mais appliqué très-librement, et dont on ne peut rien conclure pour l'interprétation correcte de l'expression d'Homère. — Αὐτὰρ correspond au μὲν du premier vers.

4. Πρὶν.... ποτ' (ἐ), *olim aliquando*, au

temps jadis. — Εὐρυχόρῳ semble une épithète de contrée, et non de ville. Voyez le vers IV, 635. Cependant un exemple de l'*Iliade*, II, 498, permet de prendre, si l'on veut, Hypérie pour une ville. Mais, ville ou non, Hypérie n'est pas moins fantastique que les Phéaciens eux-mêmes. Suivant quelques-uns, c'est Camarine; suivant d'autres, c'est une des îles voisines de la Sicile. — Je n'ai pas besoin de faire observer que la fontaine Hypérie de l'*Iliade* (VI, 457) n'a rien à voir ici.

5. Ἀγχοῦ s'applique mieux à un voisinage immédiat dans la même contrée qu'à un voisinage maritime. D'ailleurs les Cyclopes d'Homère ne sont point des navigateurs; et une île, même très-rapprochée de leur pays, aurait été à l'abri de leurs déprédations. — Ἀνδρῶν ὑπερηνορέοντων,

οἷ σφεας σινέσκοντο, βίηφι δὲ φέρτεροι ἦσαν.
 Ἔνθεν ἀναστήσας ἄγε Ναυσίθοος θεοειδής,
 εἶσαν δὲ Σχερίη, ἐκάς ἀνδρῶν ἀλφηστάων·
 ἀμφὶ δὲ τεῖχος ἔλασσε πόλει, καὶ ἐδείματο οἴκους,
 καὶ νηοὺς πόησε θεῶν, καὶ ἐδάσσατ' ἀρούρας. 10
 Ἄλλ' ὁ μὲν ἤδη Κηρί δαμείς Ἀϊδόσδε βεβήκει·
 Ἀλκίνοος δὲ τοτ' ἤρχε, θεῶν ἀπο μῆδεα εἰδώς.
 Τοῦ μὲν ἔβη πρὸς δῶμα θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
 νόστον Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μητιόωσα.
 Βῆ δ' ἱμεν ἐς θάλαμον πολυδαίδαλον, ᾧ ἐνὶ κούρη 15

apposition à Κυκλώπων. Les Cyclopes d'Homère sont des hommes.

6. Δέ est explicatif et a le sens de γάρ.

7. Ναυσίθοος. Il était fils de Neptune et de Péribée. Voy. VII, 56-57. Les Phéaciens d'Homère sont des navigateurs, et le poète donne à presque tous des noms tirés de leur occupation favorite.

8. Σχερίη. Voyez le vers V, 34 et la note sur ce vers. — Aristarque (*Scholies E, P et Q*) rejette l'opinion de ceux qui faisaient de l'île des Phéaciens une contrée réelle : (ἡ διπλῆ,) ὅτι Σχερία ὠνομάσθη ἡ τῶν Φαιάκων γῆ καὶ οὐ Κέρκυρα, καὶ ὅτι ἔξω τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης. Didyme (*Scholies E et Q*) dit la même chose, et constate que la leçon vulgaire, εἶσαν δ' ἐν Σχερίη, n'est qu'une correction plus ou moins ancienne : αὕτη δὲ ἡ Σχερίη ἐστὶν ἔξω τῆς καθ' ἡμᾶς οἰκουμένης. Ἀρίσταρχος, εἶσαν δὲ Σχερίη. — Ἀλφηστάων. Voyez la note du vers I, 349. Cette épithète ne pouvant avoir qu'un sens favorable, ne concerne point les Cyclopes, mais l'espèce humaine en général, dont les Phéaciens sont maintenant aussi isolés que des Cyclopes eux-mêmes. — L'expression ἐκάς ἀνδρῶν ἀλφηστάων prouve bien que Schérie n'est point Coreyre, puisque Coreyre n'est qu'à peu de distance des autres îles ioniennes et du continent. Rien n'empêche d'ailleurs d'entendre ici, par Schérie, la ville des Phéaciens elle-même. La ville et l'île porteraient le même nom, ce qui était l'ordinaire en Grèce, et ce qu'on a vu pour Ithaque.

9. Ἀμφὶ δὲ.... Entre ce vers et le précédent, Barnes intercale celui-ci, sur l'an-

torité d'une citation de Plutarque : Ἀνθρώπων ἀπάνευθε, πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ. Mais il est évident que Plutarque a cité de mémoire, en l'altérant, le vers 304, et qu'il ne manque rien ici au texte d'Homère.

10. Θεῶν. Rhianus, θεοίς. — Καὶ ἐδάσσατ' ἀρούρας. Les anciens faisaient remarquer la concision avec laquelle Homère retrace en quelques mots toutes les circonstances essentielles de la fondation d'une ville, et ils rapprochaient ce passage des vers IX, 593-594 de l'*Iliade*, où il s'agit du contraire, c'est-à-dire d'une ville détruite par les ennemis. Didyme (*Scholies P et Q*) : τάχιστα ἐδήλωσε πόλεως κατασκευὴν ἐν ἐνὶ διστίχῳ. καὶ τοῦναντίον, Ἄνδρας μὲν κατείνουσι,.... ἐν δυοῖ γὰρ στίχοις πόλιν διασκακτομένην ἐδήλωσε.

11. Ἄλλ' ὁ μὲν.... On a vu ce vers ailleurs, III, 410.

12. Ἦρχε, commandait, c'est-à-dire était roi. C'est le seul passage d'Homère où ἄρχω, sans complément, signifie commander. — Θεῶν ἀπο, *a diis*, de la part des dieux, c'est-à-dire par un bienfait des dieux. — Μῆδεα, *consilia*, de sages pensées. Amcis demande qu'on explique comme s'il y avait εἰδὼς τὰ μῆδεα τὰ ἀπὸ θεῶν. Mais l'exemple du vers 18, Χαρίτων ἀπο κάλλος ἔχουσai, montre que θεῶν ἀπο dépend de εἰδὼς plutôt que de μῆδεα. Des deux façons, c'est d'une sagesse divine qu'il s'agit.

13. Μὲν est dans le sens de μὴν. Didyme (*Scholies H*) : ὁ μὲν ἀντὶ τοῦ δῆ.

15. Ὡ ἐν. Hérodien (*Scholies P*) : ἀναστρεπτικόν τὸ ἐνι· ἐστι γάρ, ἐν φ. ἡ δὲ ἐν πλεονάσασα τῷ ἰ ἀνестράφη.

κοιμᾶτ' ἀθανάτησι φυὴν καὶ εἶδος ὁμοίη,
 Ναυσικαά, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο·
 πὰρ δὲ δὺ' ἀμφίπολοι, Χαρίτων ἀπο κάλλος ἔχουσαι,
 σταθμοῖν ἐκάτερθε· θύραι δ' ἐπέκειντο φαίνειαι.
 Ἡ δ' ἀνέμου ὡς πνοὴ ἐπέσσυτο δέμνια κούρης· 20
 στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ κεφαλῆς, καὶ μιν πρὸς μῦθον ἔειπεν,
 εἰδομένη κούρη ναυσικλειτοῖο Δύμαντος,
 ἣ οἱ ὁμηλικὴ μὲν ἦν, κεχάριστο δὲ θυμῷ.
 Τῇ μιν εἰσαμένη προσέφη γλαυκῶπις Ἀθήνη·
 Ναυσικαά, τί νύ σ' ὦδε μεθήμονα γείνατο μήτηρ;
 25 Εἴματα μὲν τοι κεῖται ἀκηδέα σιγαλόεντα·
 σοὶ δὲ γάμος σχεδὸν ἔστιν, ἵνα χρὴ καλὰ μὲν αὐτῇν
 ἐννυσθαι, τὰ δὲ τοῖσι παρασχεῖν οἳ κέ σ' ἄγωνται.

18. Πὰρ δέ, et auprès, c'est-à-dire près d'elle, dans la même chambre. — Δύ(ο). Les princesses, chez Homère, ont d'ordinaire deux suivantes avec elles pour les accompagner pendant le jour. Voyez I, 331; *Iliade*, III, 143, et ailleurs. On voit ici les deux suivantes garder la princesse pendant la nuit même. — Χαρίτων ἀπο κάλλος ἔχουσαι. Tout est merveilleux dans le palais d'Alcinoüs. Les servantes mêmes ont été l'objet de faveurs divines.

19. Σταθμοῖν ἐκάτερθε, de chaque côté des deux jambages de porte, c'est-à-dire l'une à droite et l'autre à gauche de la porte. Didyme (*Scholies* Q) : σταθμοὶ λέγονται τὰ ἐκαστέρωθεν τῶν θυρῶν ὄρθια ξύλα τὰ ἀνέχοντα τὰς φλῆας. La finale du mot σταθμοῖν est brève de nature. Voyez la note sur *ἔρυν*, V, 481. — Θύραι, *fores*, les battants de la porte. — Ἐπέκειντο, étaient fermées. Eustathe : πεκλεισμένα ἦσαν. Ailleurs, *Iliade*, V, 781, Homère emploie ἐπιθεῖναι dans le sens de fermer. Voyez la note sur ce vers. En français, dans le langage familier, on dit, *la porte est contre ou est tout contre* : c'est exactement ἐπίκειται.

20. Ἀνέμου ὡς πνοή. Elle passe par le trou de la courroie qui servait, du dehors, à manœuvrer le verrou. Voyez le vers IV, 802 et la note sur ce vers. Didyme (*Scholies* P et Q) : νοστήον παρεισδύσαν πάλιν τὴν θεὸν παρὰ κληῖδος ἱμάτια.

21. Στῆ δ' ἄρ' ὑπὲρ.... C'est le même vers que dans le passage analogue, IV, 803.

22. Ναυσικλειτοῖο. Ancienne variante, ναυσι κλειτοῖο en deux mots.

23. Ὀμηλική, comme ὁμήλιξ. Voyez, IV, 49, la note sur ὁμηλική.

24. Τῇ μιν.... Construisez : Ἀθήνη γλαυκῶπις εἰσαμένη τῇ προσέφη μιν.

25. Ὡδε μεθήμονα, *sic negligentem*, négligente à tel point.

26. Τοι va avec καίται, et non avec εἴματα. Il ne s'agit pas uniquement des robes de la jeune fille. Voyez plus bas, vers 28.

27. Ἴνα est adverbe, et équivalait à ἐν φ, à καὶ ἐν τῷ γάμῳ : et le jour où tu te marieras. — Καλὰ, sous-entendu εἴματα.

28. Τὰ δέ correspond à καλὰ μὲν : c'est donc comme s'il y avait καλὰ δέ. Il faut que ces habits-là aussi soient bien beaux et bien nets. — Τοῖσι.... οἳ κέ σ' ἄγωνται, *illis qui te ducant (uxorem)*, à ceux qui t'emmèneront épouse : aux parents de ton futur époux. Suivant quelques anciens, ce pluriel ne désignait que le futur époux seul. *Scholies* B : ἐκείνοις παρασχεῖν, ἦτοι τῷ γαμβρῷ. τὸ πληθυντικὸν ἀντὶ ἐνικοῦ Ἀττικῶς. Rien n'est moins vraisemblable ; et il n'y a aucune raison de ne pas prendre les mots dans leur sens propre. C'est ce que fait Didyme (*Scholies* Q et T) : ὡς τοιαύτου ὄντος τοῦ ἔδους, τὰς νύμφας τοῖς τοῦ νυμφίου πα-

Ἐκ γάρ τοι τούτων φάτις ἀνθρώπους ἀναβαίνει
 ἐσθλή, χαίρουσιν δὲ πατήρ καὶ πότνια μήτηρ.
 Ἄλλ' ἴομεν πλυνέουσαι ἅμ' ἡοὶ φαινομένηφιν·
 καὶ τοι ἐγὼ συνέριθος ἅμ' ἔψομαι, ὅφρα τάχιστα
 ἐντύναι· ἐπεὶ οὗτοι ἔτι δὴν παρθένος ἔσσεαι.
 Ἦδη γάρ σε μῶνται ἀριστῆες κατὰ δῆμον
 πάντων Φαιήκων, ὅθι τοι γένος ἐστὶ καὶ αὐτῇ.
 Ἄλλ' ἄγ', ἐπότρυνον πατέρα κλυτὸν ἡῶθι πρό,
 ἡμιόνους καὶ ἅμαξαν ἐφοπλίσαι, ἥ κεν ἄγῃσιν
 ζῶσπρά τε καὶ πέπλους καὶ ῥήγεα σιγαλόνετα.

30

35

ρέχειν ἐσθῆτας. Il s'agit, pour la mariée, d'avoir un brillant cortège. Le même critique remarque (mêmes *Scholies*) que le poète a pris ses précautions pour qu'on ne s'étonne point quand Nausicaa donnera des habits d'homme à Ulysse : ταῦτα δὲ τὰ τῆς ἀνδρικῆς ἐσθῆτος προοικονομαί, ἵνα ἐξ αὐτῶν λάβῃ τι ὁ Ὀδυσσεύς. — Quant à ἀγωνται pour ἀγωνται γυναῖκα, il ne fait pas plus de difficulté que *ducere*, en latin, pour *ducere uxorem*.

29. Ἐκ.... τούτων, par là, c'est-à-dire à mettre de beaux habits. — Toi est affirmatif, et non plus pronom; car la chose est dite en général. — Φάτις. Suivant Callistrate, la leçon primitive était χάρις, et φάτις est une correction d'Aristophane de Byzance. Si c'est une correction, elle est parfaite; car le mot χάρις n'avait guère de sens, surtout comme l'entendait Callistrate : joie. Didyme (*Scholies* H et P) : Καλλίστρατος δὲ, χάρις, ἀντὶ τοῦ χαρά. μεταποιῆσαι δὲ φησι τὸν Ἀριστοφάνην, φάτις. — Ἀνθρώπους ἀναβαίνει, monte parmi les hommes : va croissant par le monde. *Scholies* P : ἀναβιβάζει, αὖξει.

30. Πατήρ, un père; μήτηρ, une mère. Le père et la mère de Nausicaa sont compris dans le nombre, mais non pas spécialement désignés.

31. Ἰομεν pour ἴωμεν.

32. Καὶ τοι ἐγὼ.... Construisez : καὶ ἐγὼ ἔψομαι ἅμα τοι (c'est-à-dire σοὶ) συνέριθος (sous-entendu ἐσομένη). — Συνέριθος est proprement celle qui file la laine avec une autre. Par extension, c'est une compagne de travail, quelle que soit la nature du travail. Didyme (*Scholies* E) :

κυρίως ἡ συνεργοῦσα εἰς τὰ ἔρια. ἐκ τούτου γοῦν καὶ ὁ ἀπλῶς βοηθός.

33. Ἐντύναι est trissyllabe par synizèse. Suivant quelques anciens, la syllabe *ty* était prise comme brève, et le vers commençait par un dactyle. Il vaut mieux laisser au mot sa quantité naturelle. L'exemple ἔσσεαι, dans le vers même, justifie ceux qui admettent la synizèse. — Il faut sous-entendre, avec ἐντύναι, un complément direct, ταῦτα par exemple, car le verbe n'est point intransitif. *Scholies* E et Q : κατασκευάσειας, κλύνειας, κοσμήσειας, κορίσειας. — Ἐτι. La finale est longue par l'effet de la césure. — Ἔσσεαι, dissyllabe par synizèse.

35. Πάντων Φαιήκων dépend de ἀριστῆες. — Ὅθι (*ubi*, où) équivalait à ἐν φήμῳ. — Τοι, *tibi*, à toi. — Γένος doit être entendu dans le sens de noble race, de noblesse. Voyez l'exemple μηδὲ γένος πατέρων αἰσχυνόμεν, *Iliade*, VI, 309. — Bekker a rejeté au bas de la page le vers 35; mais il ne donne aucune raison de cette athétèse. Hayman lui-même n'a pas mis de crochets.

36. Ἠῶθι πρό. Voyez, V, 469, la note sur cette expression.

37. Ἀγῃσιν pour ἀγῇ, c'est-à-dire ἀγοί : c'est le subjonctif à la place de l'optatif. Didyme (*Scholies* P) : ἀντὶ τοῦ ἀγοί. ὑποτακτικὸν ἀντὶ εὐκτικῶ.

38. Ζῶσπρά τε. Ancienne variante, ζώνας. Il ne s'agit point de ceintures. Les ceintures ne se lavaient pas, car elles étaient brodées. Il s'agit de tous les vêtements que l'on ceint, que l'on fixe au corps avec une ceinture. En opposition à πέ-

Καὶ δὲ σοὶ ὦδ' αὐτῇ πολὺ κάλλιον ἢ πόδεσσιν
ἐρχεσθαι· πολλὸν γὰρ ἀπὸ πλυνοῖ εἰσι πόλῃος.

40

Ἦ μὲν ἄρ' ὥς εἰποῦς' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη
Οὐλυμπόνδ', ὅθι φασὶ θεῶν ἔδος ἀσφαλὲς αἰεὶ
ἔμμεναι· οὐτ' ἀνέμοισι τινάσσεται οὔτε ποτ' ὄμβρῳ
δεύεται, οὔτε χιῶν ἐπιπλιννεται, ἀλλὰ μάλ' αἰθρῇ
πέπταται ἀνέφελος, λευκὴ δ' ἐπιδέδρομεν αἶγλη·
τῷ ἐνὶ τέρπονται μάκαρες θεοὶ ἤματα πάντα.

45

πλους, les ζώστρα désignent des vêtements d'homme. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : τὰ πρὸς τὴν ζώνην ἐπιτήδεια, πάντα ἃ ἐστὶ ζώσασθαι, οἷον χιτῶνας καὶ τὰ τοιαῦτα. πέπλους δὲ τὰ γυναικεῖα ἐνδύματα καὶ ἐμπαρονήματα. ἀπαξ δὲ ἐνταῦθα τὰ ζώστρα λέγεται.

39. Καὶ δέ, dans le sens de καὶ δὴ. — Ὡδ(ε), ainsi, c'est-à-dire en voiture. — Κάλλιον, sous-entendu ἐστὶ : il est plus convenable.

40. Πολλὸν... ἀπὸ... πόλῃος, bien loin de la ville. — Hérodien (*Scholies* P) changeait ici l'accentuation de ἀπὸ, à cause de sa signification : βαρυτονητέον τὴν ἀπο· σημαίνει γὰρ τὸ ἀπὸθεν. — Πλυνοί, les pierres où on lave, c'est-à-dire le lavoir. Didyme (*Scholies* B) : οἱ λίθοι ἐν οἷς πλύνουσιν. ἐκ μέρους δὲ πάντα τὸν τόπον φησί.

42. Φασὶ (on dit) marque que le poète n'invente pas, mais qu'il parle d'après la tradition générale. Didyme (*Scholies* E, P et Q) : διὰ δὲ τοῦ φασὶ τὴν ἐκ προγόνων παράδοσιν ἐμφαίνει, καὶ οὐκ ἤδη πλάσμα τοῦ ποιητοῦ τὸ τοῦ Ὀλύμπου. — Αἰεὶ (*in æternum*) doit être joint à ἀσφαλὲς.

43. Τινάσσεται à pour sujet Ὀλύμπος, bien que la description ne s'applique point à la montagne tout entière, mais seulement à la partie de la montagne qui est habitée par les dieux.

44. Οὔτε χιῶν ἐπιπλιννεται, *neque nix ingruit (ill)*, et il n'y tombe point de neige. — L'Olympe, dans l'*Iliade*, est appelé ἀγάννιφος, et ses sommets sont couverts de neiges éternelles. Mais la contradiction n'est qu'apparente. L'épithète indique ce qu'on voit d'en bas ; la description se rapporte à ce que personne n'a jamais vu, aux palais construits par Vulcain dans la région fantastique des sommets délicieux.

ODYSSEË.

Didyme (*Scholies* B, H, P, Q et T) : ἀχιόνιστον μὲν αὐτὸν ἀπὸ τῶν ἀνωτέρω μερῶν λέγει, ἀγάννιφον δὲ ἀπὸ τῶν κατωτέρω, τὸν μετὰ τὰ νέφη τόπον, ὡς ὅταν τὸ ὄρου ποτὲ μὲν ἀπὸ τοῦ δένδρου μελίαν τὸ ὅλον, χάλκειον δὲ ἀπὸ μέρους λέγῃ. Lehrs : « Sic explicuisse Aristarchum « non potest dubium esse ; nec quid Wælc-kerum in ea explicatione offendat (p. 6) « intelligi. Finxit Homerus Olympum ex « tra nubes cacuminibus eminentem ; quæ « infra nubes sunt cacumina hominum ocu- « lis exposita et nive tecta ; quæ ultra « nubes ab hominum oculis remota, ibi « deorum domicilia, ibi æterna claritas. » L'Olympe de l'*Odyssee* est le même que celui de l'*Iliade*. Voyez la note du vers V, 50. — Αἰθρῇ. Rhianus, αἰθήρ.

45. Ἀνέφελος. La syllabe initiale des mots qui commencent par trois brèves est souvent allongée par Homère : ἀθάνατος, ἀπονείεσθαι, Πριαμίδης, etc. Il y a d'ailleurs des exemples de ν pris comme lettre double. Ces deux raisons suffisent. — Αμεῖς pense que νεφέλη commençait primitivement par deux consonnes, et il cite à l'appui de sa conjecture l'adjectif δυοφερός. Mais la grammaire comparative montre que les deux mots n'ont rien de commun. Le correspondant sanscrit de νέφος et νεφέλη est *nabhas*, qui commence par une consonne simple. — Didyme (*Scholies* E, P, Q et V) complète, à propos de l'épithète ἀνέφελος, ses observations sur l'Olympe d'Homère : νεφελῶν χωρὶς. ἢ γὰρ κορυφὴ ἢ τοῦ Ὀλύμπου ἐπουράνιος· καλεῖται. ὁ δὲ οὐρανὸς ὑφ' Ὁμήρου ἀπὸ τῶν νεφελῶν ἕως τοῦ κατῳρατισμένου τόπου συνωνύμως αὐτῷ τῷ κατῳρατισμένῳ καλεῖται.

46. Τῷ ἐνὶ. Rhianus, τῇ ἐνὶ, c'est-à-dire ἐν τῇ αἶγλῃ : et dans cette brillante

Ἐνθ' ἀπέβη Γλαυκῶπις, ἐπεὶ διεπέφραδε κούρη.

Αὐτίκα δ' Ἡὼς ἦλθεν εὐθρονος, ἥ μιν ἔγειρεν
 Ναυσικάαν εὐπεπλον· ἄφαρ δ' ἀπεθαύμασ' ὄνειρον.
 Βῆ δ' ἵμεναι διὰ δώμαθ', ἐν' ἀγγεῖλειε τοκεῦσιν,
 πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ· κιχῆσατο δ' ἔνδον ἐόντας.
 Ἡ μὲν ἐπ' ἐσχάρῃ ἦστο σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν,
 ἡλάκατα στρωφῶς· ἀλιπόρφυρα· τῷ δὲ θύραζε

50

lumière. La vulgate est bien préférable : et sur l'Olympe; ou simplement, *et là*. — Lucrèce, III, 18-22, a imité en vers admirables tout ce passage relatif au séjour des dieux : « Apparet divum numen sedesque quietæ, Quas neque concutiant venti, neque nubila nimbis Adspargunt, neque nix acri concreta pruina Cana cadens violat, semperque innubilis æther Integit et large diffuso lumine ridet. » — Hayman met entre crochets les six vers d'Homère, 42-47. Il les regarde comme une interpolation, très-ancienne sans doute, mais enfin une interpolation. Toute son argumentation contre eux repose sur la présence du mot φασι : « This word seems to condemn the whole of this fine passage as an interpolation, although a very early one. Homer's view of Olympus as the dwelling of the gods has a fulness of objectivity inconsistent with it. » Cette raison n'est pas bonne, et la note de Didyme sur le vers 42 la réfute pertinemment. Mais Hayman semble n'avoir pas lu seulement une des scholies relatives aux six beaux vers qu'il lui a plu de condamner.

47. Ἐνθ(α), *eo*, là, c'est-à-dire sur l'Olympe. Voyez plus haut, vers 41-42, ἀπέβη.... Οὐλυμπόνδ(ε). — Γλαυκῶπις, sans Ἀθήνη, comme au vers VIII, 406 de l'Iliade. — Διεπέφραδε, sous-entendu ταῦτα. Le verbe φράζω, chez Homère, signifie *ostendere*, montrer. Voyez la note des vers XIV, 499-500 de l'Iliade. La déesse s'en va après ces explications données à la jeune fille. — Κούρη. Ancienne variante, πάντα, correction suggérée par le vers XVII, 590, ou par un passage de l'Iliade, XX, 340.

48. Ἐόθρονος. Cette épithète désigne le siège du char de la déesse, et non point un trône proprement dit. Voyez la note du vers VIII, 535 de l'Iliade. Didyme

(Scholies E, P et V) insiste particulièrement ici sur le vrai sens : θρόνον νῦν τὸν ἀρμάτειον λέγει τῆς Ἡοῦς. οὐ γὰρ ἐστὶν ἑδραία ἡ θεὸς αὕτη ἡ νῦν εἰρημένη. — Μιν (elle) est expliqué au vers suivant par Ναυσικάαν. On a vu un exemple tout à fait analogue, I, 194-195. Voyez aussi τοκεῦσιν, vers 50, suivi de son commentaire, πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ.

49. Ἀπεθαύμασ(ε) a pour sujet Ναυσικάα sous-entendu. L'étonnement de la jeune fille tient à la précision avec laquelle tous les détails du songe restent présents à son esprit. Elle est émerveillée. Elle sent qu'il y a là quelque chose de divin. Didyme (Scholies P et T) : διὰ τὸ ἐναργές. Cette explication est justifiée par les vers IV, 840-841.

50. Διὰ, *vulgo* κατά. La Roche : « διὰ non κατά scribendum; cf. δ, 679 : βῆ « δ' ἵμεν ἀγγεῖλῶν διὰ δώματα Πηνελόπειᾳ, ρ, 479 : μή σε νέοι διὰ δώματ' ἐρύσωσιν. κατά δώματα est in domo. » Diudorf seul a conservé κατά.

51. Ἐνδον, c'est-à-dire ἐν δώμασι.

52. Ἐπ' ἐσχάρῃ. La reine aimait à se tenir près du feu. Voyez plus bas, vers 305. Calypso travaille aussi près du feu, V, 59-62. Hayman croit que la reine se met près du feu pour voir clair plutôt que pour se chauffer : *not so much perhaps for warmth as for light*. Mais il fait frais le matin, et nous sommes à une heure où il fait jour. L'exemple de Calypso prouve que Hayman se trompe.

53. Ἡλάκατα, la laine qui garnit la quenouille. Scholies B : ἡλάκατα τὰ ἔρια, ἡλακάτη δὲ τὸ ξύλον ἐν ᾧ τυλίσσονται τὰ ἔρια. — Στρωφῶς(α), *versans*, faisant tourner, c'est-à-dire filant. — Ἀλιπόρφυρα, d'après l'étymologie, désigne la couleur de la mer agitée, et par conséquent une couleur sombre, probablement le violet. C'est

έρχομένῳ ξύμβλητο μετὰ κλειτοῦς βασιλῆας
ἐς βουλὴν, ἵνα μιν κάλεον Φαίηκες ἀγαυοί.

55

Ἥ δὲ μάλ' ἄγχι στᾶσα φίλον πατέρα προσέειπεν·

Πάππα φίλ', οὐκ ἂν δὴ μοι ἐφοπλίσειας ἀπήνην
ὕψηλην, εὐκυκλον, ἵνα κλυτὰ εἴματ' ἄγωμαι
ἐς ποταμὸν πλυνέουσα, τὰ μοι βερυπωμένα κεῖται;

Καὶ δὲ σοὶ αὐτῷ ἔοικε μετὰ πρῶτοισιν ἔοντα

60

βουλὰς βουλευεῖν καθαρά χροῖ εἴματ' ἔχοντα.

Πέντε δέ τοι φίλοι υἱες ἐνὶ μεγάροις γεγάασιν,

οἱ δὲ ὅπουλοντες, τρεῖς δ' ἤτθεοι θαλέθοντες·

de la laine violette que file la femme de Ménélas, IV, 435 : ἰοδνεφὲς εἶρος. — Il ne s'agit pas ici de la pourpre de Tyr ni de l'écarlate. Eustathe : τὰ δμοια τῇ πορφύρῳσι αἱ. Il entend, μέλανα, ce qui force le sens. Il ajoute : ἢ τὰ ἐκ θαλασσίας πορφύρας. Mais c'est là une explication inventée par ceux qui ne tenaient pas compte de la signification propre du verbe πορφύρω. Voyez la note du vers IV, 427. — 53-54. Θύραζε ἐρχομένῳ, au moment où il allait sortir. — Μετὰ dépend de ἐρχομένῳ, et marque la direction vers un but : pour joindre. Didyme (*Scholies* Q et T) : ἐρχομένῳ πρὸς τοὺς κλειτοὺς βασιλῆας. — Βασιλῆας, les grands de l'État. Voyez la note du vers I, 394.

55. Ἐς βουλὴν, au conseil. *Scholies* B : τὸ βουλευτήριον λέγει νῦν. — Ἴνα, ad-
verbe : *quo*, là où. — Κάλεον, *vocare*
solebant, c'est-à-dire *de more opperieban-*
tur eum : l'attendaient à l'ordinaire. Il n'y
a point ici d'affaire spéciale, ni de convo-
cation particulière. C'est le train habituel
du gouvernement. Ameis : « Das Imperfect
« schildert die allgemeine Gewohnheit,
« ohne Bezug auf den vorliegenden Fall. »
Cette excellente observation est empruntée
à Didyme (*Scholies* P et Q) : οὐχ ὅτι νῦν
τοιοῦτόν τι ἦν ὥστε χρεῖαν εἶναι τοῦ
βασιλείως, ἀλλ' οἷόν που ἔδει ἀπαντᾶν
ὅπου αὐτὸν ἐκάλει τὰ πράγματα διὰ τὴν
ἀρχήν.

57. Πάππα. On a vu, *Iliade*, V, 408,
le verbe παπκᾶω (dire papa). Didyme
(*Scholies* E) : τάττα φίλου, ἅττα τροφῆως,
ἡδὲ ἀδελφοῦ, πάππα πατρός. Tous ces
exemples sont homériques. — Οὐκ ἂν δὴ
μοι ἐφοπλίσειας, ne pourrais-tu bien me

faire préparer? je désire que tu me fasses
préparer. — Ἐφοπλίσειας. Rhianus, ἐφο-
πλίσειαν, sous-entendu δμοῶς. Cette le-
çon ôte au texte sa précision et sa viva-
cité. — Ἀπήνην. C'est le même véhicule
que celui du vers 37 : ἄμαξαν, un chariot
à quatre roues, la voiture de transport,
distincte de ἄρμα ou δῖπρος, le char ra-
pide à deux roues.

58. Κλυτὰ, épithète de nature. Il ne
s'agit pas de l'état actuel des vêtements.
Scholies E : οὐ τὰ τότε, ἀλλὰ τὰ φύσει.
ὥς ἐπὶ τοῦ φασινὴν ἀμφὶ σελήνην,
οὐ τὴν τότε, ἀλλὰ τὴν φύσει· καὶ ἐπὶ
τοῦ πλήθει δὴ μοι νακύνων ἐρα-
τεινὰ ῥέεθρα (*Iliade*, XXI, 218). Cette
observation est d'Aristarque lui-même.
Voyez la note sur le premier passage cité,
Iliade, VIII, 555.

59. Μοι.... κεῖται. Il ne s'agit pas uni-
quement des habits de Nausicaa, mais de
tous ceux dont elle a, comme elle dit au
vers 65, le souci et par conséquent la res-
ponsabilité. — Βερυπωμένα, selon Didyme
(*Scholies* P et Q), est un redoublement
régulier, quoiqu'il n'y ait pas d'exemple
analogue chez Homère : μόνος ἐστὶν οὗτος
παρακαίμενος παρὰ τῷ ποιητῇ ἀπὸ τοῦ
δεδιπλασιασμένου. ἔστι δὲ καὶ παρ' Ἀνα-
κρέοντι τὸ βερυπωμένον νύμφῃ.

60. Καὶ δὲ, dans le sens de καὶ δὴ. —
Μετὰ πρῶτοισιν, parmi les premiers, c'est-
à-dire au milieu des grands de l'État. —
Ἐόντα. Ancienne variante, ἔοντι. Avec
cette leçon, μετὰ πρῶτοισιν ἔοντι devrait
être mis entre deux virgules.

61. Χροῖ, sur le corps. Ce datif est un
véritable locatif.

63. Οἱ δὲ(ο), apposition partitive à πέν-

οἱ δ' αἰεὶ ἐθέλουσι νεόπλυτα εἴματ' ἔχοντες
ἐς χορὸν ἔρχεσθαι· τὰ δ' ἐμῇ φρενὶ πάντα μέμνηεν.

65

᾽Ως ἔφατ'· αἰδέτο γὰρ θαλερὸν γάμον ἐξονομῆναι
πατρὶ φίλῳ· ὃ δὲ πάντα νόει, καὶ ἀμείβετο μῦθον·

Οὔτε τοι ἡμιόνων φθονέω, τέκος, οὔτε τευ ἄλλου.

Ἔρχευ· ἀτὰρ τοι δμῶες ἐφοπλίσσουσιν ἀπήνην
ὕψηλην, εὐκυκλον, ὑπερτερὴν ἀραρυῖαν.

70

᾽Ως εἰπὼν δμῶεσσιν ἐκέκλετο· τοὶ δὲ πίθοντο.

τε... υἱες : les uns (au nombre de) deux, c'est-à-dire dont deux. On a vu la même forme de style avec l'accusatif, *Iliade*, XX, 271. — Ὀκυόντες, ayant femme.

64. Οἱ δ(ε), et ceux-ci : et mes jeunes frères. Nausicaa n'a pas à s'occuper des vêtements de ses frères mariés.

64-65. Αἰεὶ ἐθέλουσι.... Construisez : ἐθέλουσιν ἔρχεσθαι ἐς χορὸν ἔχοντες αἰεὶ εἴματα νεόπλυτα.

65. Ἐς χορὸν. Les Phéaciens d'Homère étaient très-amis de la joie, et leurs jeunes gens excellaient à la danse. Voyez les vers VIII, 268-269. Didyme (*Scholies* H, P et T) : ἀεροδίαίτοι γὰρ ὄντες οἱ Φαίακες καθ' ἡμέραν ἐχόρευον. — Τὰ δ(ε).... πάντα, *hæc autem omnia*, or toutes ces choses : or tout ce qui concerne les habits de notre famille.

66. Αἰδέτο γὰρ.... On se rappelle que son amie du songe a uniquement insisté (vers 28) sur la nécessité d'être prête pour la noce prochaine. Nausicaa allègue des prétextes, et elle tait la vraie raison.

67. Νόει, *intelligebat*, comprenait, c'est-à-dire a deviné.

69. Ἔρχευ, va, c'est-à-dire fais-en à ton gré. Ameis complète l'idée par *zu Wagen*. C'est trop préciser. Nausicaa n'ira à la voiture qu'après être allée chercher les habits.

70. Ὑπερτερὴν ἀραρυῖαν, munie d'une plate-forme. Apollonius : ὑπερτερὴν τὸ πῆγμα τῆς ἀμάξης. Il est évident que ὑπερτερὴν désigne le plancher rectangulaire établi sur les deux essieux ; car ce mot ne signifie pas autre chose que la partie supérieure. Il n'est point question de coffre, quoi qu'en disent Bothe et tant d'autres ; et l'exemple de l'*Iliade*, XXIV, 189, n'a que faire ici. L'explication donnée par

Apollonius est la seule admissible. C'est la seule qu'on trouve ici dans les *Scholies* ; et elle y est sous quatre rédactions différentes. *Scholies* B, P, et V : ὑπερτερὴν ἀραρυῖαν· τῷ πλινθίῳ τῷ ἐπιτιθεμένῳ τῇ ἀμάξῃ πρὸς τὸ πλείονα βάρη φέρειν. *Scholies* E et Q : τῷ πλινθίῳ τῷ ἐπιτιθεμένῳ ἀνωθιν εἰς τὸ δέχεσθαι τὰ ἐπιτιθέμενα. *Scholies* V : ὕψηλοτάτῳ, ὃ καὶ πλινθίον καλεῖται. *Scholies* B, E, Q et V : ἢ τῷ ὑπεράνω τῆς ἀμάξης τετραγώνῳ ξύλῳ δεχομένῳ τὸ ἐπιτιθέμενον φορτίον. — La première de ces rédactions doit être celle de Didyme, car elle est la plus complète. Elle nous fait comprendre pourquoi Alcinoüs mentionne la plate-forme. Si la voiture n'était qu'un simple train de quatre roues, elle ne serait bonne qu'à transporter des troncs d'arbres ou d'autres fardeaux longs posant sur les deux essieux. La quatrième note commence par ἢ, ce qui suppose que l'explication qui reste était précédée d'une autre. Cette autre était probablement l'identification de l'ὑπερτερὴν et de la κείρις. Mais cette identification, adoptée par les Byzantins, ne repose que sur le faux rapprochement du passage de l'*Iliade* avec celui-ci. Le coffre ou la manne que Priam fait attacher sur son ἄμαξα ne fait point partie intégrante de sa voiture, tandis que l'ὑπερτερὴν fait partie intégrante de la voiture d'Alcinoüs. Nausicaa n'a pas besoin de coffre pour mener des étoffes à la rivière ; et en effet, au vers 75, elle les pose simplement sur la voiture. Priam, au contraire, ne pourrait emporter les trésors de diverse nature qu'il destine à Achille, s'il n'avait un coffre ou une manne pour les contenir. Voyez la description de ces trésors, *Iliade*, XXIV, 229-234.

Οἱ μὲν ἄρ' ἐκτὸς ἀμαξαν εὐτροχὸν ἡμιονεῖην
 δπλεον, ἡμιόνους θ' ὑπαγον ζευξάν θ' ὑπ' ἀπήνη·
 κούρη δ' ἐκ θαλάμοιο φέρειν ἐσθῆτα φαεινὴν.
 Καὶ τὴν μὲν κατέθηκεν εὐξέστω ἐπ' ἀπήνη·
 μήτηρ δ' ἐν κίστῃ ἐτίθει μενοεικέ' ἐδωδὴν
 παντοίην, ἐν δ' ὄψα τίθει, ἐν δ' οἶνον ἔχευεν
 ἀσκήν ἐν αἰγείῳ (κούρη δ' ἐπεβήσετ' ἀπήνης).
 δῶκεν δὲ χρυσέῃ ἐν ληκύθῳ ὕγρον ἔλαιον,
 εἰως χυτλώσαιτο σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν.
 Ἡ δ' ἔλαβεν μάλιστα καὶ ἡνία σιγαλόνετα,
 μάλιστα δ' ἐλάαν· καναχῇ δ' ἦν ἡμιόνοι·
 αἱ δ' ἄμοτον τανύοντο, φέρον δ' ἐσθῆτα καὶ αὐτήν,

75

80

72. Ἐκτός, dehors, c'est-à-dire devant la porte. — Ἡμιονεῖην. Ancienne variante, ἡμιόνειν, complément indirect de δπλεον.

73. Ὀπλεον, *vilgo* ὠπλεον. La Roche a rétabli l'orthographe d'Aristarque. Rappelons ici ce principe, que l'augment, chez Homère, est l'exception, et non point la règle. — Ὑπαγον, comme ailleurs ὑπαγον ζυγόν : amenèrent sous le joug.

74. Ἐσθῆτα, *vestem*, le linge. — Φαεινὴν, épithète de nature. Aristarque faisait ici les mêmes observations qu'au vers 54, et citait les mêmes passages. — Quelques anciens voyaient dans φαεινὴν un synonyme de λεπτὴν, qualité qui persiste, quelle que soit la propreté de l'étoffe. Mais cette identification de sens est arbitraire, et tout à fait inutile, après l'exemple de l'épithète κλυτά (vers 58).

75. Κατέθηκεν. Aristophane de Byzance, κατέθηκον, sous-entendu οἱ δμῶες. Ou dit qu'au vers précédent il lisait φέρον au lieu de φέρειν : alors il devait lire aussi κούρη ou κούραι, au lieu de κούρη. Au reste, φέρειν et κατέθηκεν ne signifient pas nécessairement que Nausicaa fait seule la besogne : elle apporte, et fait apporter ; elle met, et fait mettre.

76. Ἐν κίστῃ. Il s'agit d'un petit panier ou d'une petite corbeille, que Nausicaa prendra à côté d'elle, et non pas de la κείρις, qu'on attachait au besoin sur la voiture.

79. Ὑγρὸν ἔλαιον. On a vu, V, 458, ὕγρὸν ὕδωρ. Virgile a dit *maria humida*

et *humida stagna*. — Quelques anciens voulaient que l'épithète, à côté de ἔλαιον, eût un sens actif. *Scholies E* : τὸ ὑγροποιόν, ὡς τὸ χλωρόν δέος (*Iliade*, X, 476). C'est là une pure subtilité ; et rien n'empêche de prendre le mot au propre, comme avec ὕδωρ et comme dans les exemples de Virgile.

80. Εἰως, *ut*, afin que. Didyme (*Scholies V*) : νῦν ἀντὶ τοῦ δπως. C'est ainsi que δπρα, synonyme de εἰως, *dum* ou *donec*, signifie souvent *in* ou *donec* (*ut*). Voyez la note du vers IV, 800. — Χυτλώσαιτο n'est pas suffisamment rendu par *nageratur*. Il faut y ajouter : *post balneum*. C'est l'onction après le bain. Didyme (*Scholies V*) : λουσαμένη ἀλείφαιτο. χυτλός γάρ τὸ μεθ' ὕδατος ἔλαιον. Cette explication est plusieurs fois répétée dans les *Scholies*, et c'est celle que donne aussi Apollonius.

83. Ἄμοτον, suivant Aristarque, est synonyme de ὑγιός, et, selon d'autres anciens, il équivaut à ἀκλήρωτον, ἀκόρεστον. Mais il est douteux que ἄμοτον se rattache à μότος, et encore plus qu'il vienne de ἀν. Quelques étymologistes le dérivent de la racine *μα*, et rendent l'adjectif ἄμοτος par *valde citatus*, *vehemens*, ce qui s'accorde très-bien avec le sens que le contexte exige pour l'adverbe ἄμοτον. On a vu dans l'*Iliade*, IV, 440, ἄμοτον μεμνῆναι : faisant les plus énergiques efforts. — Φέρον δ(ί), et elles emportaient. Les mules courent, car elles n'ont pas un énorme fardeau. — Ἐσθῆτα. Voyez plus haut la note du vers 74 sur ce mot.

οὐκ οἶν· ἅμα τῇγε καὶ ἀμφίπολοι κίον ἄλλαι.

Αἱ δ' ὅτε δὴ ποταμοῖο ῥόον περικαλλέ' ἴκοντο,
 ἐνθ' ἦτοι πλυνοὶ ἦσαν ἐπηετανοί, πολὺ δ' ὕδωρ
 καλὸν ὑπεκπρορέει, μάλα περ ῥυπώντα καθῆραι·
 ἐνθ' αἶγ' ἡμίονους μὲν ὑπεκπροέλυσαν ἀπήνης.
 Καὶ τὰς μὲν σεῦαν ποταμὸν πάρα δινήεντα,
 τρώγειν ἄγρωστιν μελιτῖδέα· ταὶ δ' ἀπ' ἀπήνης
 εἴματα χερσὶν ἔλοντο, καὶ ἐσφόρεον μέλαν ὕδωρ·
 στεῖβον δ' ἐν βόθροισι θοῶς, ἔριδα προφέρουσαι.

85

90

84. Κίον ne signifie point qu'elles marchaient : joint à ἅμα, il dit seulement qu'elles allaient de compagnie, qu'elles accompagnaient. Elles sont sur la voiture, comme l'indiquent les mots φέρον.... οὐκ οἶν. L'exemple du vers 319, par lequel Ameis justifie sa traduction *zu Fusse*, ne s'applique point ici. Voyez plus bas la note sur ce vers. — Ἀμφίπολοι.... ἄλλαι, d'autres (jeunes filles, ses) suivantes. Voyez la note des vers I, 132-133.

85. Αἱ, et plus bas, vers 88, αἶγ(ε) : elles; Nausicaa et ses femmes.

86. Ἐνθ(α), *ubi*, à l'endroit où. — Ἦτοι est opposé à δ(έ), et par conséquent équivalent à μὲν. — Πλυνοί. Voyez plus haut, vers 40, la note sur ce mot. Homère décrit dans l'*Illiade*, XXII, 153-155, le lavoir des femmes de Troie aux Deux-Sources. — Ἐπηετανοί, *perennes*, où l'eau ne tarit jamais. Les explications πολλοὶ et συνεχεῖς, données par quelques anciens, étaient tout arbitraires. Il faut laisser au mot son sens propre.

87. Ὑπεκπρορέει. La traduction *profluebat* suppose que le verbe grec est à l'imparfait, pour ὑπεκπροόρει, en concordance avec ἦσαν. Il n'en est rien. Aristarque (*Scholies* Q) : σημειωτέον τὸ ἀσύντακτον τῶν χρόνων. Cette note signifie que ὑπεκπρορέει est au présent de l'indicatif. Elle devrait avoir une diphte en tête, ou bien les mots ἡ διπλῇ. C'est ce qu'on voit par les termes d'une note où se trouve la même remarque (*Scholies* P) : σημειωτέον τὴν ἀναλλαγὴν τῶν χρόνων, οὐ μὲν ἦσαν, οὐ δὲ ῥέει. πρὸς δὲ ἡ διπλῇ. — Quelques modernes proposent d'écrire ὑπεκπρόρειν, l'imparfait même; mais cette correction est un perfectionnement inutile.

— Μάλα περ ῥυπώντα, *etiam admodum sordidata*, le linge même le plus sale. — Καθῆραι, comme ὥστε καθῆραι, en état de nettoyer. — Au lieu de ῥυπώντα participe, quelques anciens lisient ῥυπόμετα, adjectif.

88. Ἐνθ(α), *ibi*, là. Nianor (*Scholies* P) : ἡ ἀνταπόδοσις, ἐνθ' αἶγ' ἡμίονους μὲν, τὰ δὲ ἄλλα διὰ μέσου. — Ὑπεκπροέλυσαν, dételèrent et dégagèrent du joug. La traduction *solverunt* est incomplète. Didyme (*Scholies* B, H, P et V) : ἡ μὲν ὑπὸ τὴν ἀπόζευξιν δηλοῖ, ἡ δὲ πρὸ τὴν εἰς τοῦμ-προσθεν ἔλασιν τῶν ἡμίονων. — Ἀπήνης. Ancienne variante, ἀμάτης.

89. Σεῦαν, *egerunt*, elles poussèrent. Les mules resteraient immobiles, si un coup du plat de la main sur leur croupe ne les avertissait qu'elles sont libres. — Πάρα. Aristarque faisait toujours subir l'anastrophe aux prépositions qui y sont sujettes, lorsqu'elles se trouvaient entre le substantif et l'adjectif. Hérodién (*Scholies* P) : παρὰ Ἀρίσταρχος ἀναστρέφει, τοῖς κυριωτέροις συντάσσων τὰς προθέσεις.

90. Ἀγρωστὶν ne désigne point ici une herbe spéciale, puisque nous sommes dans une prairie, et que les mules ne passent point pour choisir beaucoup parmi les herbes. La traduction *gramen* est donc excellente. Le mot ἄγρωστις, dans la langue ordinaire, est le nom du chiendent; mais ce mot n'est primitivement qu'un terme général, et signifie tout ce qui pousse dans les champs sans être semé.

91. Ἐσφόρον... ὕδωρ, c'est-à-dire φόρεον ἐς ὕδωρ. Didyme (*Scholies* B, E et P) : εἰς τὸ ὕδωρ ἵερον τὰ ἱμάτια.

92. Στεῖβον, elles foulaiement avec les pieds. — Ἐν βόθροισι, dans les creux

Αὐτὰρ ἐπεὶ πλῦνάν τε κάθηράν τε ῥύπα πάντα,
ἐξείης πέτασαν παρὰ θιν' ἄλός, ἥχι μάλιστα
λαίγγας ποτὶ χέρσον ἀποπλύνεσκε θάλασσα.

95

Αἱ δὲ λοεσσάμεναι καὶ χρισάμεναι λίπ' ἐλαίῳ,
δεῖπνον ἐπειθ' εἶλοντο παρ' ὄχθησιν ποταμοῖο·
εἴματα δ' ἡελίοιο μένον τεροσήμεναι αὐγῇ.

Αὐτὰρ ἐπεὶ στίου τάρφθεν δμῳαί τε καὶ αὐτῇ,
σφαίρη ται δ' ἄρ' ἐπαιζον, ἀπὸ κρήδεμνα βαλοῦσαι·
τῇσι δὲ Ναυσικάα λευκώλενος ἤρχετο μολπῆς.

100

Οἷη δ' Ἀρτεμις εἴσι κατ' οὔρεος ἰοχέαιρα,

c'est-à-dire dans les bassins de pierre, dans les auges à laver. — *Scholies* B et Q : βόθροισι· τοῖς πλυνοῖς, ταῖς δεξαμεναῖς. — Θωός, si l'on ne ponctue point, peut se rapporter indifféremment à στείβον ou à προφέρουσαι. Quelques-uns de ceux qui ponctuent mettent la virgule après βόθροισι. Il vaut mieux la mettre après θωός. Nicanor (*Scholies* P) : βέλτιον τοῖς ἡγουμένοις· συναπτόεν. — Ἐριδα προφέρουσαι, *certainement proferentes*, rivalisant : s'évertuant à l'envi.

94. Πάτασαν, sous-entendu εἴματα.

95. Ἀποπλύνεσκε a le sens du plus-que-parfait; car, si la mer lavait maintenant les cailloux, ils ne pourraient pas servir à étendre le linge. On l'étend sur la grève sèche. — Ancienne variante, ἀποπτύεσκε. La vulgate est préférable, car elle précise l'endroit de la grève.

96. Λίπ' ἐλαίῳ. Voyez la note III, 466.

98. Τεροσήμεναι, c'est-à-dire τεροσῆναι : d'être séchées. Aristarque fait observer (*Scholies* P) qu'Homère ne se sert pas du même mot pour ce qui sèche au vent et pour ce qui sèche au soleil : (ἡ διπλή), ὅτι τὰ τοιαῦτα τηρεῖ. τὸ μὲν γὰρ ἐν ἡλίῳ τηρεῖται τεροσῆναι λέγει, τὸ δὲ ἐν ἀνέμῳ ψύξει· τοῖ δ' ἰδρῶ ἀπεψύχοντο χιτώνων (*Iliade*, XI, 631).

99. Τάρφθεν, c'est-à-dire ἐτάρφθησαν : furent rassasiées. Voyez la note XIX, 213.

100. Ταί δ(ε) équivalant à τότε αὐται : alors elles. Les leçons ταί γ(ε) ou ταίγ(ε) et ταί τ(ε) sont mauvaises. Didyme (*Scholies* H et P) : πᾶσαι διὰ τοῦ δ. La Roche : *id est omnia exemplaria recensiois Aristarchem*. Buttman : « Ceterum ratio grammatica solum ταί δέ tuetur, ut δέ

« sit notum illud in apodosi. Contra τε « locum non habet, quoniam neque copula « lat hic, neque ταί hic est relativum, sed « demonstrativum, cui pleonasticum τε ad- « herere non solet. » C'est donc à tort que Bekker écrit ταί γ(ε), Dindorf ταίγ(ε), Hayman ταί τ(ε). Je rétablis, comme Ameis et La Roche, la vulgate, c'est-à-dire cette fois la leçon d'Aristarque.

101. Μολπῆς, le jeu. Voyez la note sur μολπῇ, *Iliade*, I, 472. C'est ici surtout que l'explication donnée par Aristarque est vraiment incontestable. Didyme (*Scholies* P) : τῆς παιδιᾶς· ὥς ἐπὶ τοῦ κυνῶν μέλπηθρα γανέσθαι (*Iliade*, XIII, 233) καὶ δητῶ μέλπεσθαι Ἀρηί (*Iliade*, VII, 241). Voyez les notes sur les deux passages cités. Mais nous avons ici, dans les *Scholies* B, E, H, P et Q, une diptote d'Aristonicus, c'est-à-dire l'explication d'Aristarque lui-même : (ἡ διπλή, ὅτι) μεταβαλὼν τὸ σφαῖρη ται δ' ἄρ' ἐπαιζον, εἶπε Τῇσι δὲ Ναυσικάα λευκώλενος ἤρχετο μολπῆς, πᾶσαν παιδίαν μολπῆν λέγων. οἱ δὲ νεώτεροι τὴν ᾠδὴν. ὅτι δὲ οὐκ ᾔδεν ἡ Ναυσικάα, ἀλλ' ἐσφαίριζε, δηλοῖ τὸ Σφαῖραν ἐπειτ' ἐρριψε μετ' ἀμφίπολον βασιλεία (plus bas, vers 115).

102. Εἴσι, *incedit*, s'avance. — Κατ' οὔρος, du haut d'une montagne. Ancienne variante, κατ' οὔρα : à travers les montagnes. La vulgate donne une image bien plus frappante; car ceux qu'on voit d'en bas descendre une montagne paraissent à l'œil plus grands que nature. C'est une observation que fait Ameis, bien qu'il ne compare point les deux leçons, mais pour rendre un compte exact du génitif : « Das Her-

ἣ κατὰ Τηόγετον περιμήκετον ἦ Ἐρύμανθον,
 τερπομένη κάπροισι καὶ ὠκείης ἐλάφοισιν·
 τῇ δέ θ' ἅμα Νύμφαι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο, 105
 ἀγρονόμοι παῖζουσιν· γέγηθε δέ τε φρένα Λητῶ·
 πασάων δ' ὑπὲρ ἦγε κάρη ἔχει ἡδὲ μέτωπα,
 ρεῖά τ' ἀριγνώτη πέλεται, καλαὶ δέ τε πᾶσαι·
 ὣς ἦ γ' ἀμφιπόλοισι μετέπρεπε παρθένος ἀδμῆς.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἐμελλε πάλιν οἰκόνδε νέεσθαι, 110
 ζεύξασ' ἡμιόνους, πτύξασά τε εἴματα καλά·
 ἐνθ' αὖτ' ἄλλ' ἐνόησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
 ὥς Ὀδυσσεὺς ἐγροίτο, ἴδοι τ' εὐώπιδά κούρην,
 ἣ οἱ Φαιήκων ἀνδρῶν πόλιν ἡγήσαιτο.
 Σφαῖραν ἔπειτ' ἔρριψε μετ' ἀμφίπολον βασιλεια· 115

« abschreiben vom Berge nemlich lässt die
 « Gestalt noch grosser erscheinen. » Rien
 n'est plus connu ni plus incontestable. —
 Virgile, *Énéide*, I, 498-502, a imité la
 comparaison d'Homère, en l'appliquant à
 la reine Didon.

103. Τηόγετον. Le Taygète est une des
 montagnes de Laconie. — Ἐρύμανθον.
 L'Érymanthe est une montagne d'Arcadie.

104. Τερπομένη κάπροισι, faisant sa
 joie des sangliers, c'est-à-dire chassant avec
 passion les sangliers.

106. Ἀγρονόμοι, habitantes des champs.
 Hérodien (*Scholies* H, P et Q) : παροξυτό-
 νος, αἱ ἐν ἀγρῷ νέμονται· οὐ γὰρ νεμό-
 μεναι· τινὲς δὲ ἀγρόνομοι λέγουσι. —
 Γέγηθε, le parfait dans le sens du présent :
gaudet, se réjouit. Latone est fière de la
 majestueuse beauté de sa fille. — Mégaclide
 donnait comme il suit le vers 108 : Ἀγρό-
 μναι παῖζουσιν ἀνὰ δρία παικαλέοντα.
 Si Virgile a connu cette leçon, il s'est bien
 gardé de la prendre pour le vrai texte
 d'Homère, et surtout de sacrifier la belle
 image de la joie maternelle de Latone :
 c'est celle qu'il a le plus complaisamment
 caressée. Il en a même fait un vers tout
 entier : « Latonæ tacitum pertentant gau-
 « dia pectus. »

108. Ρεῖά τ(α). Ancienne variante,
 ρεῖα δ(ε). Didyme (*Scholies* H et P) :
 οὕτως διὰ τοῦ τε αἰ Ἀριστάρχαιοι καὶ
 σχεδὸν πᾶσαι.

109. Ἡ (elle, c'est-à-dire Nausicaa)
 n'est point l'article de παρθένος, mais
 παρθένος ἀδμῆς commente ἦ. — Ἀδμῆς,
inacta, qui n'est point encore au pouvoir
 d'un époux. L'épithète n'est point sura-
 bondante; car παρθένος comme le latin
puella, se dit aussi bien d'une jeune femme
 que d'une jeune fille. — Les anciens re-
 gardaient la comparaison qu'on vient de
 lire comme la perfection même de la poé-
 sie d'Homère. Didyme (*Scholies* P) : κατὰ
 πάντα ἀπαράλλακτος ἡ εἰκὼν.

110. Ἐμελλε (elle se disposait) a pour
 sujet Ναυσικάα sous-entendu.

111. Ζεύξασ(α), ayant attelé ou ayant
 fait atteler, et πτύξασα, ayant plié ou
 ayant fait plier, ne doivent point être sé-
 parés de ἐμελλε, et ils désignent ce que
 Nausicaa est dans l'intention de faire :
 quand elle aurait fait atteler; quand elle
 aurait fait plier. Ce qui prouve avec évi-
 dence qu'il ne s'agit point d'une chose
 accomplie, c'est que Nausicaa et ses sui-
 vantes jouent encore à la paume.

112. Ἄλλ(ο), autre chose : un nouveau
 dessein.

113. Ὡς, ut, c.-à-d. *scilicet* ut : savoir,
 que. Homère développe le mot ἄλλ(ο).

114. Πόλιν, comme πόλινος : *ad urbem*,
 pour gagner la ville. C'est ce qu'on nomme
 l'accusatif du but.

115. Ἐπειτ(α), sur ces entrefaites, c'est-
 à-dire à ce moment. — Βασιλεια, la prin-

ἀμφιπόλου μὲν ἄμαρτε, βαθείη δ' ἔμβαλε δῖνῃ·
αἱ δ' ἐπὶ μακρὸν ἄυσαν. Ὁ δ' ἔγρετο διὸς Ὀδυσσεύς·
ἔζόμενος δ' ὤρμαινε κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμόν·

ὦ μοι ἐγὼ, τέων αὖτε βροτῶν ἐς γαῖαν ἰκάνω;
Ἥ ῥ' οἷγ' ὕβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι,
ἦ ἐ φιλόξεينوι, καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεοудής;
ὦς τέ με κουράων ἀμφήλυθε θῆλυς αὐτῇ,
Νυμφάων, αἱ ἔχουσ' ὀρέων αἰπεινὰ κάρηνα,

120

cesse. Le mot n'est qu'un adjectif, avec lequel Homère sous-entend indifféremment γυνή ou κόρη : femme royale, ou fille royale; reine, ou princesse.

116. Ἐμβαλε, sous-entendu σφαίραν. La prétendue variante ἐμπεσε, sous-entendu σφαίρα, est une correction moderne. — Δῖνῃ, en vorticem, dans le courant du fleuve. Didyme (*Scholies* Q et V) : τῇ τῶν ὑδάτων συστροφῇ.

117. Αἱ, elles : Nausicaa et ses suivantes. — Ἐπὶ μακρόν, de manière à porter au loin : à pleine voix. — Ὁ δ(έ), quant à lui, (savoir) διὸς Ὀδυσσεύς.

118. Ἐζόμενος, se mettant sur son séant. — Ὀρμαινε, il roulait, sous-entendu ταῦτα, ou plutôt τοιάδε (ceci, ce que je vais dire).

119. Τέων est monosyllabe par synizèse. — Αὐτε, *rursus*, cette fois-ci encore. Ulysse n'en est pas à son premier naufrage. Il faut donc prendre αὐτε dans son sens propre, et non pas le réduire à la valeur d'une simple particule.

120. Ἥ, *vulgo* ἦ. Hérodién (*Scholies* P) : ὥς διαπορητικὸν περισπᾶται. — Οὐδὲ δίκαιοι, et non justes, c'est-à-dire et pleins d'iniquité. L'expression négative, chez Homère, a toujours un sens très-énergique. Ici οὐδὲ δίκαιοι enchérit sur ὕβρισταί et sur ἄγριοι.

121. Θεοудής, craignant les dieux : plein de piété. Cet adjectif n'a de commun avec θεοειδής que l'apparence. Il est pour θεοδεής, mais non pas au sens de δεισιδαίμων, qui se prend toujours en mauvaise part. Les explications θεοαδής et θεοῦ ἔχον αὐδὴν sont tout arbitraires. On les trouve dans les *Scholies*, à côté de la fautive identification avec θεοειδής. Mais les *Scholies* donnent aussi la vraie explication : θεοδεής et θεοσετής. C'est celle qui préva-

lait chez les Alexandrins, et qu'a recueillie Hésychius. Buttmann a eu bien raison de la remettre en lumière.

122. Ὡς τε comme ὥς : *quoniam*, parce que. Voyez la note du vers I, 227. — Αἰεῖς, ici comme là, prend ὥς dans le sens de *quasi*. Avec cette explication, il faut construire : αὐτῇ ὥς τε αὐτῇ κουράων.... ἀμφήλυθέ με. Je préfère, ici comme là, l'interprétation alexandrine. Elle est en effet plus simple et plus naturelle. L'autre explication suppose tout à la fois *asyndète* et *hyperbate*. — Θῆλυς, comme θήλεια. Voyez la note sur ce mot, V, 467. — Αὐτῇ. La prétendue variante αὐτῆς n'est qu'un lapsus de scribe antique.

123-124. Νυμφάων, αἱ..... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page, et quelques éditeurs, approuvant l'athétèse, les ont mis entre crochets. Il est certain que ces deux vers ne sont pas indispensables. On discute aussi sur la propriété de l'expression κουράων Νυμφάων, mais à tort : Νυμφάων n'est qu'une apposition explicative. Ulysse a entendu des voix jeunes et fraîches, des voix de jeunes filles, et il suppose que ces jeunes filles sont des nymphes. Rien de plus naturel qu'une pareille supposition. Tout est plein de dieux, comme dit Bothe, chez les hommes des temps héroïques : *deorum omnia plena apud priscos illos*. Ulysse dira tout à l'heure, vers 149 : θεός νύ τις, ἦ βροτὸς ἐσσι; Didyme (*Scholies* H et P) fait remarquer que l'endroit où se trouve Ulysse est un désert : ἐπεὶ γὰρ ἐν ἐρημίᾳ ἐστίν, ἦσαν ἐπὶ ταύτην τὴν ὑπόνοιαν ὅτι ὄντως Νύμφαι εἰσίν. Cette observation lève toute difficulté. Que si Homère s'attarde sur l'idée, il ne fait là que ce qui lui est habituel; et le deuxième vers est aussi bien à sa place que le premier, quoi qu'en dise Hayman, un de ceux

καὶ πηγὰς ποταμῶν, καὶ πῖσα ποτήντα.

Ἦ νύ που ἀνθρώπων εἰμι σχεδὸν αὐδηέντων;

125

Ἄλλ' ἄγ', ἐγὼν αὐτὸς πειρήσομαι ἡδὲ ἰδωμαι.

Ὡς εἰπὼν θάμνων ὑπεδύσετο διὸς Ὀδυσσεύς·

ἐκ πυκινῆς δ' ὕλης πτόρθον κλάσε χειρὶ παχείῃ

φύλλων, ὡς ῥύσαιτο περὶ χροῖ μῆδεα φωτός.

Βῆ δ' ἱμεν, ὥστε λέων ὀρεσίτροφος ἀλκί πεποιθώς,

130

qui admettent l'athétèse de Bekker. — On a vu deux vers analogues, *Iliade*, XX, 8-9.

124. Πῖσα. L'ancienne variante πῖσσα n'est probablement qu'une faute d'iotacisme. Curtius rattache le mot πῖσα; à la même racine que πῖνω, c'est-à-dire à πο et πι, qui contiennent l'idée d'humidité. La plupart des anciens expliquaient aussi πῖσα; par πῖνω, boire, être abreuvé d'eau.

125. Ἦ. Ancienne variante, ἦ. Hérodien (*Scholies P*) : ὁ ἦ περισπᾶται, τὸ δὲ εἰμι ἐγκλίνεται σημαίνειν τὸ ὑπάρχω. Voyez plus haut, vers 120, la note sur ἦ. — Αὐδηέντων. Voyez, au vers V, 334, la note sur le mot αὐδήεσσα. Didyme (*Scholies V*) : ἐμφώνων, ἐνάρθρων φωνῶν χρημένων.

126. Πειρήσομαι est un subjonctif, pour πειρήσωμαι : il faut que je m'assure. C'est ce que prouve ἰδωμαι. Ameis : ἀλλ' ἄγε μὴ imperativischem Coniunctiv. La traduction *experiar et videbo* est manifestement fautive.

127. Θάμνων ὑπεδύσετο doit s'expliquer ici dans un sens opposé à ὑπήλυθε θάμνους; et à οὗς ὑπ(ὸ).... δύσσε(ο), V, 476 et 481-483. Le verbe, par lui-même, signifie seulement qu'Ulysse se laisse pour passer sous le fourré : avec le génitif, le mouvement se fait du dedans au dehors. Ameis : « er tauchte unter den Gesträuchen » *hervor*. Hayman : « the genitive θάμνων is that of local removal, just as the accusative is that of motion towards. » *Scholies V* : ὑπεξῆλθεν. Dans les *Scholies P*, ὑπεδύσετο est expliqué par ἀνέδω, et le vers V, 337 y est cité. Il est probable que Didyme, dont ces deux notes sont des extraits, avait dit pourquoi ὑποδύομαι semblait avoir changé de signification; car ce n'est qu'une simple apparence.

128. Κλάσε à le sens du plus-que-parfait : il avait brisé. C'est bien sûr avant

de sortir du fourré qu'Ulysse s'est procuré le rameau.

129. Φύλλων dépend de πτόρθον, et πτόρθον φύλλων équivalent à πτόρθον φυλώδη : un rameau feuillu. Nicanor (*Scholies B*) : τὸ ἐξῆς, πτόρθον, ὃ ἐστι κλάδον, φύλλων. — Ὡς ῥύσαιτο, sous-entendu πτόρθος, et non point πτόρθω : afin qu'il lui servît à cacher. — Περὶ χροῖ, selon Didyme (*Scholies B et T*), dépend de μῆδεα φωτός : ὅπως σκεπάσειεν ὁ πτόρθος τὰ ἐν τῷ σώματι αἰδοῖα τοῦ ἀνδρός. Mais rien n'empêche, ce semble, de le rapporter à ῥύσαιτο. Seulement περὶ χροῖ ne signifie point *circa corpus*. Le rameau sert de voile, et non de ceinture. Traduisez : sur son corps, c'est-à-dire dans une partie de son corps. — Μῆδεα φωτός, *pudenda viri*, les choses qu'un homme doit cacher. Si le sujet de ῥύσαιτο était Ὀδυσσεύς, il y aurait μῆδεα sans φωτός, comme on le voit au vers XVIII, 67.

130-134. Ὡςτα λέων.... La comparaison ne porte que sur la nécessité qui force Ulysse à quitter son abri, comme le lion à sortir de son repaire. Voyez plus bas, vers 136. Mais le poète est poète, et il s'amuse à peindre le lion et à le suivre dans sa course. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : πρὸς τὴν ὑπομονὴν ἢ εἰκὼν, ὅτι πᾶσα ἀνάγκη ἐγένετο τῷ Ὀδυσσεῖ ἐξελεῖν, ὡς καὶ τῷ λέοντι. — On a vu dans l'*Iliade*, XVII, 61, le premier vers de la comparaison, sauf qu'il y a ὡς ὅτε τίς τε au lieu de βῆ δ' ἱμεν, ὥστα.

130. Ὀρεσίτροφος ἀλκί πεποιθώς. Il ne faut point de virgule entre les deux expressions, parce que l'une et l'autre se rapportent à λέων. Avec la virgule, ἀλκί πεποιθώς se rapporterait à βῆ δ' ἱμεν. Dans l'exemple de l'*Iliade*, XVII, 61, la virgule n'a pas d'inconvénient, parce qu'il n'y a qu'un seul sujet, le lion.

δοτ' εἶσ' ὕμενος καὶ ἀήμενος· ἐν δέ οἱ ὅσσε
 δαίεται· αὐτὰρ ὁ βοῦσι μετέρχεται ἢ ὀτρίσιν,
 ἢ μετ' ἀγροτέρας ἐλάφους· κέλεται δέ ἐ γαστήρ,
 μήλων περήσοντα, καὶ ἐς πυκινὸν δόμον ἐλθεῖν·
 ὥς Ὀδυσσεὺς κούρησιν εὐπλοκάμοισιν ἔμελλεν 135
 μίξεσθαι, γυμνὸς περ ἐὼν· χρεῖώ γάρ ἱκανεν.
 Σμερδαλέος δ' αὐτῇσι φάνη, κεκακωμένος ἄλμη·
 τρέσσαν δ' ἄλλυδις ἄλλη ἐπ' ἡϊόνας προύχουσας·
 οἴη δ' Ἀλκινόου θυγάτηρ μένε· τῇ γὰρ Ἀθήνη
 θάρσος ἐνὶ φρεσὶ θῆκε, καὶ ἐκ δέος εἴλετο γυῶν. 140
 Στῇ δ' ἄντα σχομένη· ὁ δὲ μερμήριζεν Ὀδυσσεύς,

131. Εἶσ(ι), marche, c'est-à-dire s'élance dehors. Aristarque écrivait toutes les lettres du mot, et il laissait au lecteur à faire la synizèse. Didyme (*Scholies H et P*) : ἐκ πλήρους τὸ εἶσι αἱ Ἀριστάρχου. On suppose que c'était pour plus de clarté; mais ce n'est qu'une supposition. Ici, avec ou sans iota, il n'y a pas moyen de se tromper. — Ὑμενος; καὶ ἀήμενος. Les intempéries ajoutent à sa fureur.

132. Δαίεται est au singulier, parce que le duel ὅσσε est du neutre. — Αὐτὰρ ὁ βοῦσι. Rhianus, αὐτὰρ βοῦσι.

133. Κέλεται δέ ἐ γαστήρ. Virgile, *Énéide*, IX, 340 : « Suadet enim vesanae fames. »

134. Μήλων περήσοντα, ... Voyez le vers XII, 304 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. — Πυκινόν, où aucun passage n'est laissé ouvert. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : τὸν ἡσφαλισμένον ὑπὸ φυλάκων. Le même (*Scholies P*) : ὥς καὶ βίνοισι πυκινὴν ἀσπίδα (*Iliade*, XXIII, 804).

135. Ἐμελλεν, se disposait à.

136. Ἰκανεν, sous-entendu αὐτόν : fondait sur lui, c'est-à-dire le poussait à le faire, l'y forçait.

137. Σμερδαλέος. Les textes antiques donnaient deux variantes, rejetées l'une et l'autre par Aristarque comme des expressions impropres. Didyme (*Scholies H et P*) : λευγαλέος, κακῶς· Ζηνόδοτος δὲ, ἀργαλέος, κακῶς. — Κεκακωμένος, mis à mal, c'est-à-dire défiguré. Il s'agit particulièrement des cheveux et de la barbe.

138. Ἄλλη. Ancienne variante, ἄλλη ad-
 verbe. Cette leçon a été formellement con-

damnée par Aristarque. Didyme (*Scholies P*) : χωρὶς τοῦ ἰῶτα τὸ ἄλλη. — Ἡϊόνας προύχουσας, sur les rivages avancés, c'est-à-dire sur les promontoires : sur les rochers qui bordaient la mer. Eustathe explique προύχουσας par προεξιμένας, ce qui ne donne aucune idée nette, car cette épithète pourrait s'appliquer aux bords du fleuve aussi bien qu'aux bords de la mer; or c'est des bords du fleuve que se sauvent les jeunes filles. Didyme (*Scholies B*) : προεβλημένας, προσχομένας, ἦτοι πρὸς τὰ ὑψηλότερα μέρη τῶν ὀρῶν.

140. Ἐξ doit être joint au verbe : ἐξείλατο, dans le sens du plus-que-parfait. — Γυῶν peut être pris pour le corps en général; mais il s'agit ici des jambes particulièrement. Nausicaa attend Ulysse de pied ferme.

141. Στῇ δ' ἄντα σχομένη, *stetit autem contra, continens se*, or elle resta là en face (de lui) sans bouger. Le verbe στῇ est la contre-partie de τρέσσαν, vers 138. Quant à σχομένη, il équivaut évidemment à σχοῦσα ἑαυτήν. — Quelques anciens faisaient des difficultés sur ce passage, qui n'en présente aucune. C'est qu'ils voulaient sauver la pudeur de Nausicaa. Mais l'exemple ἄντα παρυσίων σχομένη κρήδεμνα, I, 334, n'a que faire ici. Nicanor lui-même (*Scholies P et Q*) n'ose pas dire qu'ils ont tort, et reste perplexe entre le sens naturel de la phrase et leurs hypothèses pudibondes : ἀμφίβολος ἡ στιγμή καὶ ἡ διάνοια. ἡ γὰρ ἔστι ἐπισχοῦσα ἑαυτὴν τῆς φυγῆς· καθ' ἣν διάνοιαν χωριστέον ἐκότερον· οἱ δὲ λείπουν φασί

ἢ γούνων λίσσοιτο λαβὼν εὐώπιδα κούρην,
ἢ αὕτως ἐπέεσσιν ἀποσταδὰ μειλιχίοισιν
[λίσσοιτ', εἰ δέξειε πόλιν καὶ εἴματα δοίη].

Ὡς ἄρα οἱ φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι, 145
λίσσεσθαι ἐπέεσσιν ἀποσταδὰ μειλιχίοισιν,
μή οἱ γούνα λαβόντι χολώσαιο φρένα κούρη.
Αὐτίκα μειλίχιον καὶ κερδαλέον φάτο μῦθον·

Γουνοῦμαί σε, ἄνασσα· θεός νύ τις ἢ βροτός ἐσσι; 150
Εἰ μὲν τις θεός ἐσσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
Ἄρτέμιδι σε ἔγωγε, Διὸς κούρη μέγαλοιο,

τὰς χεῖρας, ἢ ἡ παραβαλλομένη τὰς χεῖρας ἐπὶ τὸ κρήδεμνον. οἱ δὲ φασὶ τὸ κρήδεμνον λείπειν, τουτέστι περιχαλυσμένη ὑπ' αἰδοῦς. On voit, du reste, que Nicanor donne tout d'abord la vraie explication.

142. Ἡ ὁκνῶν, à πότρεον, par suite de la signification même de μερμήριζεν.— Γούνων dépend de λαβὼν. Didyme (*Scholies* P et T) : τὸ ἐξῆς, ἢ γούνων λαβὼν λίσσοιτο.

143. Αὕτως (*vulgo* αὕτως), *sic*, comme il était, c'est-à-dire debout. Didyme (*Scholies* P) : οὕτως ὥς ἔχει σχήματος. — Ἀποσταδὰ, en s'arrêtant à distance.

144. Λίσσοιτ', εἰ.... Ce vers a été condamné par Aristarque et par son école, comme une interpolation maladroite. En effet il ne s'agit pas de ce qu'Ulysse va demander à Nausicaa, mais uniquement de l'attitude dans laquelle le suppliant fera sa requête. C'est ce que démontrent les vers 145-148. Didyme (*Scholies* H et P) : περιττός ὁ στίχος. οὐ γὰρ περὶ τῆς διανοίας αὐτῆς διστάζει, ἀλλὰ πῶς παρακαλεῖται, πλησίον σταίη, ἢ ἀρεστηκῶς αὐτῆς. καὶ Ἀθηνοκλῆς δὲ ὑπώπτειν τὸν στίχον. — Le critique nommé dans la dernière phrase était de Cyzique. Il avait une grande réputation comme homérisant; car Athénée va jusqu'à dire qu'il l'emportait sur Aristarque même : μάλλον Ἀριστάρχου κατὰ τοὺς τῶν Ὀμηρικῶν ἐπῶν. — Cependant le vers 144 ne dit rien d'absurde; et l'on comprend très-bien que Amcis et d'autres ne l'aient pas mis entre crochets. — Εἰ δέξειε.... Cette phrase dépend du premier λίσσοιτο aussi bien que du second; car c'est l'objet de la prière, et cet

objet reste le même, quelle que soit d'ailleurs l'attitude du suppliant.

145. Ὡς ἄρα οἱ φρονέοντι.... Voyez le vers XIII, 458 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

147. Λαβόντι a un sens conditionnel : s'il saisisait.

148. Κερδαλέον est pris en bonne part : *sollertem*, adroit. Voyez la note sur κέρδιος, *Iliade*, VI, 453.

149. Γουνοῦμαί σε dans le sens figuré : je t'implore. Bien qu'Homère emploie assez souvent au figuré les mots γουνάζομαι et γουνοῦμαι, les anciens n'ont pas eu tort de remarquer combien ici l'expression est heureuse. *Scholies* H et Q : τὸ μὲν ἀπτεσθαι τῶν γονάτων παρητήσατο. ὅπερ δὲ οὐκ ἐπραξε τῷ ἔργῳ, τοῦτο τῷ λόγῳ προβάλλεται φανεράν καθιστὰς τὴν αἰτίαν δι' ἣν ἀψασθαι παρητήσατο. Le reste de la note, sur la beauté de l'exorde d'Ulysse, est déclamatoire et sort de quelque vulgaire rhéteur; mais ce qu'on vient de lire est probablement une citation d'Aristarque. — Ἡ. Ancienne variante, ἢ περίσπομῆ, orthographe approuvée par Hérodién (*Scholies* P) : τὸν ἢ ὁ Ἀσκαλωνίτης περισπῶ ἐρωτηματικὸν νομίζων· ὃ καὶ χαριέστερον. Mais il est difficile d'admettre que le mot, à cette place, soit autre chose qu'une disjonctive. L'interrogation est dans le ton; Ulysse ne l'exprime point, et il n'a pas besoin de l'exprimer. Il est vrai que les anciens n'avaient pas le point d'interrogation. C'est ce qui explique l'idée d'écrire ἢ περίσπομῆ, afin d'indiquer le mouvement. Avec le point d'interrogation, cet artifice n'a plus aucune utilité.

εἶδός τε μέγεθός τε φυήν τ' ἄγχιστα ἔϊσχω·
 εἰ δέ τίς ἐσσι βροτῶν, οἳ ἐπὶ χθονὶ ναιετάουσιν,
 τρισμάκαρες μὲν σοίγε πατήρ καὶ πότνια μήτηρ,
 τρισμάκαρες δὲ κασίγνητοι· μάλα πού σφισι θυμὸς 155
 αἰὲν εὐφροσύνησιν λαίνεται εἵνεκα σείο,
 λευσσόντων τοιόνδε θάλος χορὸν εἰσοιχνεῦσαν.
 Κεῖνος δ' αὖ πέρι κῆρι μακάρτατος ἔξοχον ἄλλων,
 δς κέ σ' ἐέδνοισι βρίσας οἶκόνδ' ἀγάγηται.
 Οὐ γάρ πω τοιοῦτον ἶδον βροτὸν ὀφθαλμοῖσιν, 160
 οὔτ' ἄνδρ' οὔτε γυναῖκα· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.
 Δήλω δὴ ποτε τοῖον Ἀπόλλωνος παρὰ βωμῷ

152. Εἶδός τε.... Voyez le vers II, 58 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Didyme (*Scholies* P et Q) : ἐκ τριῶν πεποιήται τὸν ἔπαινον, κάλλους, μεγέθους, εὐεξίας σώματος. φυή γάρ ἐστιν ἡ ἐκ πάντων μελῶν ἀναλογία· φυήν γε μὲν οὐ κακός ἐστι μηρούς τε κνήμας τε (*Odyssée*, VIII, 134-135).

153. Οἳ, *vulgo* τοῖ. Les exemples de l'*Iliade*, VI, 142 et XXIV, 67 prouvent que la leçon τοῖ n'est qu'une correction par laquelle on a voulu faire concorder verbalement la phrase avec celle du vers 150. — Ameis a écrit οἳ.

156. Αἰὲν εὐφροσύνησιν. Ancienne variante, αἰὲν ἐν εὐφροσύνησιν. Cette leçon était rejetée par les Alexandrins, Homère faisant toujours, selon eux, la diérèse εὐ dans le substantif εὐφροσύνη. Didyme (*Scholies* P et Q) : οὐδέποτε γὰρ Ὅμηρος ἀδιαίρετως τὴν εὐφροσύνην φησί.

157. Λευσσόντων, (eux) voyant, c'est-à-dire quand ils voient. Rien n'empêchait le poète de dire λεύσσουσιν, qui continuerait grammaticalement la phrase ; mais le génitif constitue explication, et exprime plus que le simple fait d'ouvrir les yeux. — Εἰσοιχνεῦσαν, fréquentatif : toutes les fois qu'elle entre. Le féminin est amené par le sexe de la personne, en dépit de l'accusatif neutre fourni par l'image. Il est inutile de rien sous-entendre, et de prendre τοιόνδε θάλος comme apposition au prétendu σέ dont Homère n'a aucun besoin.

158. Πέρι, adverbe. Voyez la note du vers V, 36. On peut alléguer ici, contre cette leçon, que l'idée contenue dans πέρι

adverbe est la même que celle qui est exprimée plus loin par ἔξοχον ἄλλων. Mais il ne faut nullement s'étonner qu'un suppliant entasse éloges sur éloges. Remarquez que le superlatif μακάρτατος est grammaticalement suffisant, et que ἔξοχον ἄλλων est lui-même un pléonasme.

159. Σ(ς) dépend de ἀγάγηται. — Ἐέδνοισι, *sponsalibus donis*, par les présents nuptiaux, c'est-à-dire en faisant des cadeaux à tes parents pour t'obtenir en mariage. Voyez l'explication de ἄλοχος πολύδωρος, *Iliade*, VI, 394. — Βρίσας, ayant eu du poids : ayant fait pencher la balance en sa faveur.

160. Τοιοῦτον ἶδον. Dans l'hypothèse du digamma, le vers serait faux. Bekker écrit τοῖον Φεῖδον, d'autres τοιόνδε Φίδον. La dernière correction est la plus naturelle, non-seulement à cause du τοιόνδε du vers 157, mais parce qu'elle dispense de recourir à l'augment, et qu'elle conserve le dactyle, au lieu de le changer en spondée.

161. Οὔτ' ἄνδρ' οὔτε.... On a vu ce vers ailleurs, IV, 142.

162. Δήλω, comme ἐν Δήλῳ : à Délos. C'est le seul passage des deux épopées d'Homère où il soit question de cette île sous son nom ordinaire. On a vu Délos sous celui d'Ortygie, *Odyssée*, V, 125, et ce nom sera répété plus tard, XV, 404. Voyez les notes sur ces deux passages. L'*Hymne à Apollon Délien* est entièrement consacré aux gloires de la patrie des enfants de Latone. — Παρὰ βωμῷ. L'arbre couvrait l'autel de son ombre. D'après une citation de Plutarque, Ulysse aurait dit,

φοίνικος νέον ἔρνος ἀνερχόμενον ἐνόησα
 (ἤλθον γὰρ καὶ κεῖσε, πολὺς δέ μοι ἔσπετο λαός,
 τὴν ὁδὸν, ἣ δὴ μέλλεν ἐμοὶ κακὰ κήδε' ἔσεσθαι) · 165
 ὥς δ' αὖτως καὶ κεῖνο ἰδὼν ἐτεθήπεα θυμῷ
 δῆν, ἐπεὶ οὕπω τοῖον ἀνήλυθεν ἐκ δόρυ γαίης,

παρὰ νηῶ. Cette prétendue leçon n'est qu'un lapsus de la mémoire du citateur.

163. Φοίνικος.... ἔρνος, une pousse de palmier : une tige de palmier. — Νέον est adverbe, et non point adjectif. Il faut le joindre au participe ἀνερχόμενον. Aristarque, ici comme au vers de l'*Iliade* IX, 446, explique νέον par νεωστή. — Ἀνερχόμενον est parfaitement commenté par Aristarque (*Scholies* B, P et Q) : ὁμοιον τῷ ὃ δ' ἀνέδραμεν ἔρνει ἴσος (*Iliade*, XVIII, 56). τὸ δὲ ἀνερχόμενον τὴν τε ἡδὴ ὑπάρχουσιν ἀκμὴν καὶ τὴν ἐλπίδα τῆς ἰσομένης αὐξήσεως ὑποβάλλει. — D'après les termes mêmes de la description, le palmier dont parle Ulysse ne saurait être celui de Latone, sous lequel étaient nés Apollon et Diane. Aristarque (mêmes *Scholies*) : οὐ τὸν ἐκ τῇ Λητοῖ ἀναδοθέντα φοίνικα φησιν. La première de ces deux notes doit être complétée par ces mots en tête, ἣ διπλῇ, ὅτι, et la seconde par καὶ ὅτι, aussi en tête. Celle-ci réfute l'opinion vulgaire sur le palmier de Délos, opinion mentionnée dans les *Scholies* E et V : λέγει δὲ τὸν ἀναδοθέντα φοίνικα τῇ Λητοῖ, οὐ καὶ ἐφαψαμένη ἀπεκύησε. — Le choix de l'arbre qui sert de comparaison n'a pas besoin d'être justifié, puisqu'il s'agit d'une taille svelte et gracieuse. *Scholies* B et P : τοιοῦτο δὲ παρέλαβε δένδρον, ὅπερ αὐτὸ ἐξ αὐτοῦ φυσικὴν ἔχει τὴν ὀρθότητα.

164. Πολὺς δέ μοι ἔσπετο λαός. Ulysse, en parlant ainsi, se fait connaître incontinent pour un grand personnage. Didyme (*Scholies* E, P, Q et V) : πιθανῶς δὲ ἐμφαίνει ἑαυτὸν εἶναι τινὰ τῶν ἐπιφανῶν, ἵνα μὴ δοκῇ φορτηγός τις ἢ κωπηλάτης εἶναι. — Le peuple dont parle Ulysse, ce n'était pas seulement son petit corps d'armée, c'était toute l'armée des confédérés, au retour du siège de Troie, ou au moins une grande partie de cette armée. — D'après Lycophron, les Grecs avaient touché à Délos, en se rendant à Troie; mais Homère ignore cette tradition, et les expressions ἣ δὴ μέλλεν ἐμοὶ κακὰ κήδε' ἔσεσθαι ne

peuvent s'appliquer qu'au voyage de retour. — Ἐσπετο. Ancienne variante, ἐπλετο, expression tout à fait impropre.

165. Τὴν ὁδὸν, suivant Ameis, doit être rattaché à ἤλθον. Mais l'exemple de l'*Iliade*, VI, 292, prouve que τὴν ὁδὸν équivaut à ἐν ἐκείνῃ τῇ ὁδῷ : dans le fameux voyage. Peu important les passages où ὁδὸν est joint directement à ἔρχομαι. Ceci est un cas spécial, et, comme on dit, une expression faite. — Ἡ δὴ μέλλεν, *vulgo* ἣ δὴ ἐμέλλεν. Ancienne variante, ἣ δ' ἤμελλεν. Aristarque (*Scholies* P) : ἣ δὴ μέλλεν. (ἣ διπλῇ,) ὅτι οὐκ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὸ ἤμελλεν. Ἀττικῶν γὰρ ἐστὶ τῶν μεταγενεστέρων. — Je lis cette scholie avec la correction de Bekker, τὸ ἤμελλεν au lieu de τὸ μέλλεν. Autrement elle n'a aucun sens. Les Attiques ne disent pas μέλλεν, et le poète a dit μέλλεν, I, 232. Il est singulier que La Roche ne se soit point aperçu de l'absurdité, et qu'il ait maintenu dans le vers la vulgate ἐμέλλεν, sur la prétendue autorité d'Aristonícus : οὐκ οἶδεν ὁ ποιητὴς τὸ μέλλεν. On rend tout parfaitement clair, en faisant de la dipole une protestation contre la leçon ἣ δ' ἤμελλεν. Avec cette leçon même, ὁ(έ) avait le sens de δῆ. — Hayman écrit ἣ δὲ ἐμέλλεν. Si dé n'est pas une faute d'impression pour δῆ, on peut bien dire que cette correction est plus que bizarre, surtout chez un digammiste, chez un ennemi des hiatus. Je suppose, du reste, qu'il entend son δέ comme le δῆ auquel il a jugé à propos de le substituer.

166. Καί, aussi, c'est-à-dire comme maintenant, comme en ta présence. *Scholies* P : ὥσπερ σὲ θαυμάζω. — Κεῖνο, c'est-à-dire φοίνικος ἔρνος, et avec une épithète emphatique : le magnifique palmier. — Ἐτεθήπεα, *obstupueram*, j'avais été émerveillé : je suis resté en extase.

167. Δῆν, ἐπεὶ. Il paraît que quelques anciens rapportaient δῆν à ce qui suit; car Nicanor (*Scholies* P) prémunit les lecteurs contre cette fausse idée : μετὰ τὸ δῆν διασταλτέον. ἐπὶ πολὺ γὰρ φησι τεθαυμαχέ-

ὥς σέ, γύναι, ἄγαμαί τε τέθηπά τε, δείδια δ' αἰνῶς
γούνων ἄψασθαι· χαλεπὸν δέ με πένθος ἰκάνει.

Χθιζὸς εἰκοστῷ φύγον ἤματι οἶνοπα πόντον·

170

τόφρα δέ μ' αἰεὶ κῦμα φόρει κραιπναί τε θύελλαι,
νήσου ἀπ' Ὠγυγίης· νῦν δ' ἐνθάδε κάβδαλε δαίμων,
ὄφρ' ἔτι που καὶ τῇδε πάθω κακόν· οὐ γὰρ οἶω
παύσεσθ', ἀλλ' ἔτι πολλὰ θεοὶ τελέουσι πάροιθεν.

Ἀλλὰ, ἄνασσ', ἐλέαιρε· σέ γὰρ κακὰ πολλὰ μογήσας
ἐς πρώτην ἰκόμην, τῶν δ' ἄλλων οὔτινα οἶδα
ἀνθρώπων, οἳ τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἔχουσιν.
Ἄστυ δέ μοι δεῖξον, δὸς δὲ ῥάκος ἀμφιβαλέσθαι,

175

ναι τὸ φυτόν. — Δόρυ, bois, c'est-à-dire arbre. C'est le seul passage d'Homère où δόρυ désigne le bois encore vivant.

168. Τέθηπα. *Scholies* P, Q et V : σημειοῦνται τινες ὅτι τὸ μὲν ἄγαμαί ἀντὶ τοῦ θαυμάζω, τὸ δὲ τέθηπα ἀντὶ τοῦ ἐκπέπληγμαι. Cette note est une citation d'Aristarque ; et, au lieu de σημειοῦνται τινες ὅτι, on devrait écrire : ἡ διπλῇ, ὅτι. — En latin et en français, on traduit le parfait τέθηπα par un présent : *obstupeo*, je suis émerveillé ; je reste en extase. — Le complément σέ dépend de ἄγαμαί seul ; car τέθηπα est intransitif. Voyez plus haut ἐταθήκα, vers 166. De même τεθηκώς, ταφών, etc. — Δείδια δ' αἰνῶς, *vulgo*, δειδιά τ' αἰνῶς. Voyez l'*Iliade*, XIII, 481 et XXIV, 368.

171. Κῦμα φόρει. Dindorf, κῦμ' ἐφόρει. Tous les autres éditeurs ont conservé l'orthographe d'Aristarque. — Φόρει est au singulier à cause de κῦμα, après lequel il vient immédiatement ; mais il est aussi le verbe de θύελλαι, et il équivaut à φόρεον. Nos auteurs classiques du grand siècle ont souvent des phrases du genre de celle d'Homère. Aujourd'hui ces formes sont rares. On les évite parce qu'elles prêtent à l'amphibologie.

172. Κάβδαλε. Ancienne variante, χάμβαλε. Ameis et La Roche ont adopté cette orthographe, que Bekker avait déjà préférée à la vulgate.

173. Ὀφρ' ἔτι που. Dindorf, ὄφρα τί που. Cette leçon n'est qu'une correction byzantine, ou un lapsus de scribe alexandrin. Elle affaiblit la pensée ; car πάθω

κακόν dit absolument est bien plus énergique que πάθω τι κακόν, et ἔτι (encore) ajoute à καὶ τῇδε (même ici).

174. Παύσεσθ(αι) a pour sujet κακόν sous-entendu. — Πολλά, c'est-à-dire πολλά κακὰ : beaucoup de maux. — Τελέουσι est au futur : accompliront, c'est-à-dire me feront endurer. — Πάροιθεν, *prius*, auparavant, c'est-à-dire avant que j'en aie fini avec le malheur. L'explication εἰς τὸ ματέπειτα (*Scholies* B, P et T) donne un sens moins précis.

175-176. Σὲ.... ἐς πρώτην, c'est-à-dire ἐς σὲ πρώτην.

176. Τῶν.... ἄλλων οὔτινα, personne excepté toi. Littéralement : pas un de ceux qui ne sont pas toi.

177. Τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν équivaut à τήνδε γῆν καὶ τὴν πόλιν τῇσδε γῆς : cette contrée et la ville de cette contrée. C'est par syllepse qu'Ulysse dit *cette ville*, puisqu'il ne voit en ce moment que la contrée. La preuve incontestable que la ville est trop loin pour être visible, c'est qu'Ulysse ajoute, ἄστυ δέ μοι δεῖξον.

178. Δὸς δὲ ῥάκος ἀμφιβαλέσθαι. Remarquez la délicatesse du suppliant. Le seul besoin qu'il demande à satisfaire, c'est ce qu'exige la pudeur. Au reste, tout le discours, d'un bout à l'autre, est un chef-d'œuvre, et répond admirablement à ce que le poète nous annonçait avant de faire parler son héros. *Scholies* P et Q : δλον τὸν λόγον τοῦ Ὀδυσσεὺς ἀκόλουθον τῇ ὑποσχέσει πεποίηκεν Ὅμηρος· μειλίχιον, ὅτι θεραπεύσας εἰς οἶκτον ἐκίνησε, κερδαλέον δὲ, ὅτι μικρὰ μὲν ἔται, μεγάλα δὲ

εἴ τί που εἴλυμα σπείρων ἔχες ἐνθάδ' ἰοῦσα.

Σοὶ δὲ θεοὶ τόσα δοῖεν ὅσα φρεσὶ σῇσι μενοινᾷς, 180

ἄνδρα τε καὶ οἶκον, καὶ ὁμοφροσύνην ὁπάσειαν

ἐσθλήν· οὐ μὲν γὰρ τοῦγε κρεῖσσον καὶ ἄρειον,

ἢ ὅθ' ὁμοφρονέοντε νοήμασιν οἶκον ἔχῃτον

ἄνῃρ ἡδὲ γυνή, πόλλ' ἄλγεα δυσμενέεσσιν,

χάρματα δ' εὐμενέτησι· μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί. 185

ἐδήλου. καλῶς δὲ καὶ περὶ τῶν τροφῶν ἀπεισιώπησεν.

179. Εἴλυμα σπείρων désigne l'espèce du ῥάκος sollicité par Ulysse. C'est le linge grossier dans lequel il suppose que Nausicaa avait enveloppé les étoffes destinées au blanchissage. *Scholies E* : εἰ πού σοι εὐτελὲς ῥάκιον τὴν ἄλλην ἐσθῆτα φρουρεῖν προβέβλητο, τοῦτο δός μοι ἵνα ἀμπίσχωμαι.

180. Σοὶ δὲ θεοὶ.... Plaute, dans le *Pseudolus*, IV, 1, 25-26, a traduit le vers d'Homère : « Tantum tibi boni di immortales dunt, quantum tu tibi optes. »

181. Ἄνδρα τε καὶ οἶκον ne restreint pas l'idée contenue dans le vers précédent. Ulysse choisit, parmi les souhaits que peut former une jeune fille, celui qui occupe toujours la place la plus importante. Les autres sont sous-entendus. — Quelques anciens mettaient un point après μενοινᾷς, et rapportaient ἄνδρα τε καὶ οἶκον à ὁπάσειαν. Nicanor (*Scholies P*) admet indifféremment les deux leçons : ἦτοι στικτέον κατὰ τὸ τέλος τοῦ στίχου, ἢ ἂν ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς ἕκαστον τῶν ἐξῆς ἐν κεφαλαίῳ, ἢ μέχρι τοῦ καὶ οἶκον στικτέον, τὰ δὲ ἄλλα ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς. L'explication vulgaire paraît pourtant préférable; et Didyme (*Scholies E* et V) l'avait préférée : συνετῶς Ὀδυσσεὺς ταῦτα συνεύχεται ἃ μόνον διὰ φροντίδος οἰεται εἶναι αὐτῇ. — Ὁμοφροσύνην, la concorde, c'est-à-dire un parfait accord avec ton époux. Le sens est précisé par la phrase suivante.

182. Οὐ ἐκвиваnt à οὐκ ἐστὶ ou mieux à οὐδὲν ἐστὶ : il n'y a rien.

182-183. Τοῦγε.... ἢ ὅτ(ε), que ceci (à savoir), que lorsque. En effet, τοῦγε est identique à ἢ τότε, et ἢ ὅτε en est la reprise naturelle.

183. Νοήμασιν. Nicanor (*Scholies H* et P) mettait une virgule après ce mot : βραχὺ διασταλτέον ἐπὶ τὸ νοήμασι·

σαφέστατον γὰρ οὕτως. Il est pourtant difficile de ne pas rapporter νοήμασιν à ὁμοφρονέοντε. La virgule semble donc inutile.

184-185. Πόλλ' ἄλγεα..., apposition à l'idée de la concorde entre époux. — Quelques-uns mettent un point après γυνή, et sous-entendent, *alors naissent*, ou autre chose de ce genre. Mais il n'y a rien à sous-entendre, et la virgule suffit. On a vu ou l'on verra des appositions analogues, III, 54; IV, 497; XXIV, 735.

185. Μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτοί, et ce sont eux-mêmes surtout qui témoignent, c'est-à-dire et personne mieux qu'eux ne saurait dire combien sont heureux les effets de la concorde. — Le mot ἔκλυον est fréquent chez Homère, et n'y a jamais d'autre sens que *audire solent*. Ceux qui ne ferment point l'oreille ou ne sont point sourds sont des témoins qu'il est permis d'invoquer. Ainsi *testantur* est un légitime équivalent de ἔκλυον. L'interprétation que je donne est justifiée par le μάλιστα δέ κ' αὐτὸς ἀνέγνω de l'*Iliade*, XIII, 734. Le passage qui se termine par cette phrase est aussi la mention d'une vertu sociale et de ses bons effets; et ἀνέγνω, dans la réflexion, est tout à fait l'analogie de ἔκλυε. Les *Scholies* rendent ἔκλυον par αἰσθάνονται. Rien n'empêche d'admettre l'équivalence, bien qu'un peu lointaine. Mais l'explication d'Eustathe, ἐξάκουστοι ἐγένοντο, est purement arbitraire. C'est en vain que Boissonade et Dugas Montbel rapprochent de μάλιστα κλύειν le latin *bene audire*. Le grec εὖ ἀκούειν ne prouve pas davantage; car μάλιστα n'est point κάλλιστα. D'ailleurs l'idée de bonne réputation est déjà exprimée par le fait du dépit des malveillants et de la satisfaction des amis. — Bothe rejette, comme grammaticalement impossible, l'explication de Boissonade et de Dugas Montbel; mais il admet avec eux qu'il s'agit de renommée. Il pro-

Τὸν δ' αὖ Ναυσικάα λευκώλενος ἀντίον ἤρδα·
 Ξεῖν', ἐπεὶ οὔτε κακῶ οὔτ' ἄφρονι φωτὶ ἔοικας,
 Ζεὺς δ' αὐτὸς νέμει ὄλβον Ὀλύμπιος ἀνθρώποισιν,
 ἐσθλοῖς ἡδὲ κακοῖσιν, ὅπως ἐθέλῃσιν, ἐκάστω·
 καὶ που σοὶ τάδε δῶκε, σὲ δὲ χρή τετλάμεν ἔμπησ· 190
 νῦν δ', ἐπεὶ ἡμετέρην τε πόλιν καὶ γαῖαν ἱκάνεις,
 οὔτ' οὖν ἐσθῆτος δευήσεαι οὔτε τευ ἄλλου,
 ὣν ἐπέοιχ' ἱκέτην ταλαπείριον ἀντίσσαντα.
 Ἄστυ δέ τοι δείξω, ἐρέω δέ τοι οὔνομα λαῶν.
 Φαίηκες μὲν τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἔχουσιν· 195
 εἰμὶ δ' ἐγὼ θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,
 τοῦ δ' ἐκ Φαιήκων ἔχεται κάρτος τε βίη τε.
 Ἥ ῥα, καὶ ἀμφιπόλοισιν εὐπλοκάμοισι κέλευσεν·
 Στῆτέ μοι, ἀμφίπολοι· πόσε φεύγετε φῶτα ἰδοῦσαι;
 Ἥ μή πού τινα δυσμενέων φάσθ' ἔμμεναι ἀνδρῶν; 200

pose de lire ἔκλεον, au lieu de ἔκλυον. Mais Homère dit κλέομαι, et non κλέω.— Bothe a été pris de scrupule; et, dans ses *Addenda*, il dit : « Scribamus minore negotio : μάλιστα δέ τ' ἔκλυον αὐτῶ, et « maxime propter hoc (αὐτῶ, τούτῳ, τῇ « ὁμοφροσύνη) perhiberi seu commemorari solent. » Cette nouvelle leçon est moins plausible encore que la correction première. Le changement de αὐτοί en αὐτῶ est inutile, puisque, s'ils sont renommés, ce ne peut être qu'à raison de leur concorde; et ce changement laisse subsister la difficulté relative au sens de μάλιστα ἔκλυον.

187. Ἐπεὶ. On peut expliquer cette conjonction par une proposition sous-entendue : « Je vais te répondre. » On peut aussi supposer qu'il y a anacoluthie, et que le mot δ(έ), au vers 190, est la reprise de la phrase, et signifie *eh bien donc*. — Didyme (*Scholies* P et Q) regarde ici ἐπεὶ comme une simple formule : οὐδὲν ἀποδίδωσι τῷ ἐπεὶ ὁ ποιητής. Mais d'autres anciens supposaient que Ζεὺς δ' αὐτός équivalait à Ζεὺς γὰρ αὐτός, et sous-entendaient, après le compliment : « résigne-toi à ton sort. » *Scholies* P : ἀπὸ κοινοῦ τὸ, τλήθι, τοῦ γὰρ Ζεὺς. Voyez, à propos d'exordes analogues à celui-ci, les notes III, 103 et IV, 204.

ODYSSÉE.

188. Αὐτός, lui-même, c'est-à-dire de ses propres mains (et non par aucun intermédiaire). On se rappelle les deux tonneaux, ou plutôt les deux jarres, dont parle Achille dans l'*Iliade*, XXIV, 527-533.

189. Ἐκάστω, (*scilicet*) unicuique (*eorum*), oui, à tous sans exception. On a vu la même apposition, I, 349.

190. Τάδε δῶκε, *vulgo* τάγ' ἔδωκε. Bekker et d'autres, τάδ' ἔδωκε. Le sens est le même de toute façon : ἐκείνα τὰ κακά, les terribles maux qui t'affligent. — Σὲ δὲ χρή τετλάμεν ἔμπησ. Voyez le vers III, 209 et la note sur τετλάμεν.

191. Πόλιν καὶ γαῖαν, *hystérologie*. Ulysse est dans la contrée, mais non encore dans la ville.

193. Ὃν ἐπέοι(κε), dont il convient, sous-entendu μὴ δεύεσθαι (que ne manque point). — Ἀντιάσαντα, qui est venu à la rencontre, c'est-à-dire dont on a entendu la prière.

195. Τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν. Voyez plus haut la note du vers 177.

197. Τοῦ δ' ἐκ... ἔχεται, c'est-à-dire ἔχεται δὲ ἐκ τοῦ : et de lui dépend. Didyme (*Scholies* B et P) : ἐκ τοῦδε ἀνήρτηται τὰ πράγματα τῶν Φαιάκων, ὃ ἐστὶν εἰς τοῦτον.

200. Ἥ μή που.... φάσθ(ε), est-ce que par hasard vous ne pensez pas? c'est-à-dire

Οὐκ ἔσθ' οὗτος ἀνὴρ διερὸς βροτὸς, οὐδὲ γένηται,
 ὅς κεν Φαιήκων ἀνδρῶν ἐς γαῖαν ἵκηται,
 δηϊοτῆτα φέρων· μάλα γὰρ φίλοι ἀθανάτοισιν.
 Οἰχέομεν δ' ἀπάνευθε πολυκλύστῳ ἐνὶ πόντῳ,
 ἔσχατοι, οὐδέ τις ἄμμι βροτῶν ἐπιμίσγεται ἄλλος.
 Ἄλλ' ὅδε τις δύστηνος ἀλώμενος ἐνθάδ' ἱκάνει,

205

ne dois-je pas croire que vous pensez? — Bothe, qui trouve absurde cette façon d'interroger, propose de changer ἦ en εἰ. Mais il n'y a pas, dans Homère, de leçon plus certaine que celle qui déplaît à Bothe. Hérodiens (*Scholies* H et P) : περισπαστέον τὸ ἦ, τὸ δὲ μὴ ὀξυτονητέον. Le mot φάσθ(ε) signifie proprement vous vous dites à vous-mêmes, par conséquent vous pensez. Didyme (*Scholies* Q et V) : ὑπολαμβάνετε. — Quelques anciens écrivaient φᾶσθε pro-périspomène; Hérodiens (*Scholies* H et Q) dit même que cette orthographe prévaut de son temps; mais il admet, avec Tyrannion, qu'on doit écrire φάσθε, puisqu'on fait ἀπόφασθε (*Iliade*, IX, 649) proparoxyton.

201-203. Οὐκ ἔσθ' οὗτος ἀνὴρ.... Cette phrase n'est point une maxime générale. Il s'agit uniquement d'Ulysse. Nausicaa explique pourquoi Ulysse n'est pas à craindre : « Cet homme, (qui n'est qu'un) mortel fugitif, n'est et ne saurait être en état de venir apporter la guerre dans le pays des Phéaciens. » C'est ainsi que l'explique Ameis; et cette explication a l'avantage de s'accorder parfaitement et avec ce qui précède et avec tout ce qui suit : « Nicht ist dieser Mann (Odysseus) der « flüchtige Sterbliche, noch wird er (der « flüchtige Sterbliche) überhaupt erstehen « (zu α 396), der als Feind käme. — διερὸς, « wie ι 43, von δίσσθαι, flüchtig, der uns « gottgeliebten und fernwohnenden ohne « unser Geleit (η 497, ν 74) entrinnen « könnte. » — Karl Lehrs donne ici à διερὸς un sens actif, et laisse à οὐδὲ γένηται ὅς.... une portée générale : « Non est iste « vir fugator homo (h. e. non is est quem « fugere opus sit); neque omnino erit qui « improbo consilio ad Phæaces accedere « audeat. » Mais il vaut mieux que διερὸς ait ici le même sens qu'au vers IX, 43, où il signifie *fugax*; et, dès que le premier membre de phrase s'applique à Ulysse, on ne

voit pas pourquoi le second ne s'appliquerait point à lui. — Curtius rattache διερὸς à la racine δι, qui marque la crainte. C'est la justification de ce que Lehrs a écrit sur ce mot. Les anciens rattachaient διερὸς à διαίνω. Alors le sens propre serait *moite* : de là on dérivait la signification ζῶν, vivant (humide, plein de sève, plein de vie). Aristarque expliquait, ici : « Jamais homme, soit mortel vivant, soit mortel à naître, ne pourrait venir nous faire la guerre. » Mais Lehrs a montré, par des preuves sans réplique, que διερὸς ne pouvait pas signifier ζῶν. Voyez sa *Dissertatio* II, c. 1, à la fin du chapitre. — Callistrate changeait ici διερὸς en δυσερὸς : *infelix*, infortuné. Cette correction est arbitraire; mais elle montre du moins que Callistrate ne faisait pas de la phrase une généralité (sinon de la phrase entière, pour sûr du premier membre). Quelques autres donnaient à διερὸς des significations en rapport avec l'idée *cet homme n'est point un malfaiteur* : βλαπτικός, πειρατικός, πειρατής. Mais il est évident que ces interprétations ne s'appuyaient sur aucune raison grammaticale.

203. Δηϊοτῆτα φέρων. C'est comme s'il y avait δυσμενὴς ἑών, ou plutôt c'est le commentaire de ce que ferait l'ennemi supposé. — Φίλοι. Selon les modernes, il faut sous-entendre εἰσὶν οὗτοι. Didyme (*Scholies* P) sous-entend ἔσμεν (nous sommes); ce qui paraît préférable. En effet, Nausicaa parle ensuite à la première personne : οἰχέομεν.

205. Ἐσχατοι, οὐδέ τις.... Il est impossible que la contrée dont Nausicaa parle ainsi soit autre chose qu'une île purement imaginaire. Aristarque (*Scholies* P et T) le fait observer de nouveau : (ἡ διπλῇ,) ὅτι σαφῶς ἐνταῦθα ἐχτετοπισμένην που καὶ ἔσχάτην τὴν τῶν Φαιάκων χώραν ὑφίσταται, οὐ τὴν Κέρκυραν.

206. Ἄλλ(ά). C'est comme si Nausicaa disait : « Non, ce n'est point un ennemi. »

τὸν νῦν χρή κομέειν· πρὸς γὰρ Διὸς εἰσιν ἅπαντες
ξεῖνοί τε πτωχοί τε· δόσις δ' ὀλίγη τε φίλη τε.

Ἀλλὰ δότ', ἀμφίπολοι, ξείνῳ βρῶσιν τε πόσιν τε·
λούσατέ τ' ἐν ποταμῷ, ὅθ' ἐπὶ σκέπας ἔστ' ἀνέμοιο.

210

Ὡς ἔφαθ'· αἱ δ' ἔσταν τε καὶ ἀλλήλησι κέλευσαν·
καδ δ' ἄρ' Ὀδυσσῇ εἶσαν ἐπὶ σκέπας, ὡς ἐκέλευσεν
Ναυσικάα, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο·

πὰρ δ' ἄρα οἱ φᾶρός τε χιτῶνά τε εἴματ' ἔθηκαν·

δῶκαν δὲ χρυσέῃ ἐν ληκύθῳ ὑγρὸν ἔλαιον,

215

ἥνωγον δ' ἄρα μιν λοῦσθαι ποταμοῖο ῥοῇσιν.

Δή ῥα τότε ἀμφιπόλοισι μετηύδα δῖος Ὀδυσσεύς·

Ἀμφίπολοι, στῆθ' οὔτω ἀπόπροθεν, ὄφρ' ἐγὼ αὐτὸς

207. Τὸν νῦν. Callistrate, τῷ μιν. Avec cette leçon, il faudrait un point après ἰκάνει.

208. Ὀλίγη τε φίλη τε. Le premier se rapporte à celui qui donne, le second à celui qui reçoit. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et V) : ὀλίγη μὲν τῷ διδόντι, φίλη δὲ τῷ λαμβάνοντι. ἡ γὰρ ἐνδεῖα καὶ τὸ ὀλίγον φίλον ἡγεῖται. Achille dit, *Iliade*, I, 467, en parlant de sa part du batin, ὀλίγον τε φίλον τε.

210. Ἐπὶ doit être joint au verbe : ἐπιστι, se trouve.

211. Ἔσταν. Elles ont dû suspendre leur fuite, dès que Nausicaa leur a dit στήτέ μοι, et écouter ses paroles; de sorte que ἔσταν a le sens du plus-que-parfait. Mais c'est après que Nausicaa leur a parlé qu'elles se concertent pour faire le service de baignenses : ἀλλήλησι κέλευσαν. Car ce colloque ne peut avoir d'autre but qu'une distribution de rôles.

212. Κάδ doit être joint au verbe : καθεῖσαν, *collocaverunt*, elles établirent. — Ἐπὶ σκέπας, à l'endroit abrité.

214. Εἴματ(α), vêtements, c'est-à-dire comme vêtements, c'est-à-dire pour se vêtir. On verra plusieurs fois, dans l'*Odyssee*, le mot εἴματα ainsi employé : VII, 334; X, 542; XIV, 432, etc.

215. Δῶκαν δὲ.... Nausicaa s'est servie de l'expression λούσατε, vers 210. Quelques-uns concluaient de là que ce verbe n'est point au propre dans les passages où l'on voit des princesses baignant les hôtes

de la famille, et que tout se bornait de leur part à fournir ce qui était indispensable pour le bain. *Scholies* P, Q et T : οὐκ ἄρα οὐδὲ Νέστορος θυγάτηρ Τηλέμαχον ἔλουσεν, οὐδὲ Ἑλένη Ὀδυσσέα. νῦν οὖν εἰπούσης τῆς Ναυσικάας, λούσατε ἐν ποταμῷ, οὐχ ὡς παρακούσασαι, ἀλλ' ὡς τούτου ὄντος τοῦ λοῦσαι, τὸ παρασχεῖν τὰ λουτρὰ, παρατιθέασιν ἔλαιον αὐτῷ. Il est probable qu'on aura voulu justifier Homère du reproche d'indécence porté par Zénodote, ou par quelque autre délicat, à propos des vers III, 464-468 et IV, 252-253. Mais cette apologie est inadmissible. Les termes d'Homère sont tellement précis, dans ces deux passages, qu'il n'y a aucun moyen d'équivoquer sur le sens. Aussi n'avons-nous point cherché à faire dire au poète autre chose que ce qu'il dit. Voyez les notes sur les deux passages cités. Ici les ordres de Nausicaa ne s'exécutent point à la lettre, parce qu'Ulysse n'est point dans une baignoire.

216. Ἦνωγον.... Elles veulent s'épargner la peine de descendre dans l'eau. — Ῥοῇσιν, c'est-à-dire ἐν ταῖς ῥοαῖς.

217. Δή ῥα τότε(ς). Ulysse entre tout à fait dans la pensée des jeunes filles; et ce *donc alors* indique, ce semble, que ce qu'il va dire n'a d'autre but que de leur ôter le remords d'avoir à demi contrevenu aux ordres de leur maîtresse.

218. Οὔτω, *sic*, de cette façon, c'est-à-dire comme vous voilà. Ulysse les prie de ne pas approcher davantage. Didyme

ἄλμην ὥμοιῖν ἀπολούσομαι, ἀμφὶ δ' ἐλαίῳ
 χρίσομαι· ἥ γὰρ δηρὸν ἀπὸ χροός ἐστιν ἀλοιφή. 220
 Ἄντην δ' οὐκ ἂν ἔγωγε λοέσσομαι· αἰδέομαι γὰρ
 γυμνοῦσθαι κούρησιν ἐϋπλοκάμοισι μετελθών.

Ὡς ἔφαθ'· αἱ δ' ἀπάνευθεν ἴσαν, εἶπον δ' ἄρα κούρη.
 Αὐτὰρ ὁ ἐκ ποταμοῦ χροά νίζετο δῖος Ὀδυσσεὺς
 ἄλμην, ἥ οἱ νῶτα καὶ εὐρέας ἄμπεχεν ὥμους· 225
 ἐκ κεφαλῆς δ' ἔσμηχεν ἄλός χνόον ἀτρυγέτοιο.
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα λοέσσατο καὶ λίπ' ἄλειψεν,
 ἀμφὶ δὲ εἵματα ἔσσαθ' ἃ οἱ πόρε παρθένος ἀδμῆς,

(*Scholies* P, M et T) : δεικτικῶς, οὕτως ὥς ἔχετε· ὥς κὲν τῷ, Ἦ φαιστε, πρό-μολ' ὧδε (*Iliade*, XVIII, 392). Voyez la note sur le passage cité. — Ὀφρ(α), *dum*, tandis que.

220. Ἦ γὰρ δηρὸν..., car depuis long-temps, certes, l'onction est loin de mon corps : car il y a bien longtemps que je ne me suis frotté d'huile. *Scholies* B : πολὺς γὰρ καιρὸς ἐστὶν ὅτε οὐκ ἤλειψάμην. J'explique ἀπὸ en lui-même. Quelques-uns le joignent à ἐστίν : c'est le même sens, mais affaibli.

221. Ἄντην, *coram*, en (votre) présence. Ce n'est qu'un prétexte pour les dispenser du service commandé par Nausicaa. Cette considération lève toute difficulté, beaucoup mieux que les hypothèses résumées comme il suit dans les *Scholies* Q et T : ταῦτα μάχονται τῷ ὑπὸ παρθένων ποιεῖν λουόμενον. λούοιτο δ' ἂν τῇ λέξει, προσέ-θηκε γὰρ μετελθών, οἷον ξένος ὢν. τάχα δ' οὐδ' ὅλως παρθένοι λούουσι. λέγεται γὰρ, τὸν δ' ἐπεὶ οὖν δμῶαι λοῦσαν, ἀλλ' οὐχὶ κοῦραι. καὶ περὶ τῆς Ἥθης γὰρ ἀμφισβητεῖται εἰ παρθένος ἦν. καὶ ἡ Ἑλένη λούοιτ' ἂν Ὀδυσσεΐα. Cette note est trop incohérente pour être textuellement de Porphyre; mais ce sont les *Questions homériques* de Porphyre qui en ont fourni la matière. La citation doit être τοὺς δ' ἐπεὶ.... Voyez XVII, 88. Telle qu'elle est, il faudrait la rapporter au vers XXIV, 687 de l'*Iliade*; mais là il s'agit du cadavre d'Hector. On se souvient qu'Ulysse s'est laissé laver par Calypso, V, 264. — Οὐκ ἂν ἔγωγε λοέσσομαι. Didyme (*Scholies* P) : περιττεύει τὸ ἂν, ἥ τὸ

λοέσσομαι ἀντὶ τοῦ λοεσσαίμην τέτακται.

222. Γυμνοῦσθαι, *nudari*, de me mettre nu. Ulysse ne se regarde pas comme nu, tant qu'il tient devant lui son voile de feuillage. — Κούρησιν. Ulysse ne manque pas de se servir du terme le plus honorable, bien qu'il sache que les femmes auxquelles il s'adresse ne sont que de simples servantes.

223. Εἶπον.... κούρη, dirent à la jeune fille : dirent à Nausicaa qu'Ulysse n'avait pas besoin d'elles. Elles vont au-devant des reproches que Nausicaa pourrait leur faire.

224. Αὐτὰρ ὁ ἐκ. Les hiatus de ce genre, entre le premier et le deuxième pied ne sont pas rares chez Homère.

224-225. Χροά νίζετο.... ἄλμην. Les verbes καθαίρω, λούω, et autres analogues, peuvent se construire avec deux accusatifs; mais on a vu plus haut, vers 219, ἄλμην ὥμοιῖν ἀπολούσομαι.

225. Ἄμπεχεν, enveloppait : couvrait partout.

226. Ἐσμηχεν, il enleva en frottant. Le sens propre de σμήχω est fourbir. On a vu, *Iliade*, XIII, 342, θωρήκων τε νεοσμήσκτων. — Χνόον, l'ordure. Il s'agit surtout de l'écume. Eustathe : χνόος ἡ ἀκαθαρσία κατὰ τοὺς παλαιούς, ἦγουν ἡ ἐν ἄλλοις ἄλός ἄχνη. Le mot χνόος se rattache à la même racine que χνάω, racler.

227. Πάντα, tout, c'est-à-dire son corps tout entier. Voyez plus haut, vers 224, χροά νίζετο. — Λίπ' ἄλειψεν, *oleo unxit*, eut frotté d'huile. Voyez la note du vers X, 577 de l'*Iliade*.

228. Ἀμφὶ δὲ.... Quelques anciens met-

τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκεν, Διὸς ἐκγεγαυῖα,
 μεῖζονά τ' εἰσιδέειν καὶ πάσσονα, καὶ δὲ κάρητος 230
 οὔλας ἦκε κόμας, ὑακινθίνῳ ἄνθει ὁμοίας.

Ὡς δ' ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται ἀργύρῳ ἀνὴρ
 Ἴδρις, ἐν Ἡφαιστος δέδασεν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη
 τέχνην παντοίην, χαρίεντα δὲ ἔργα τελελεί·
 ὥς ἄρα τῷ κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις. 235

Ἔζετ' ἔπειτ', ἀπάνευθε κιῶν ἐπὶ θῖνα θαλάσσης,
 κάλλει καὶ χάρισι στίλβων· θηεῖτο δὲ κούρη.
 Δὴ ῥα τότε ἀμφιπόλοισιν εὐπλοκάμοισι μετηύδα·

Κλυτέ μευ, ἀμφίπολοι λευκώλενοι, ὅφρα τι εἴπω.
 Οὐ πάντων ἀέκητι θεῶν, οἳ Ὀλυμπον ἔχουσιν, 240
 Φαιήκεσσ' ὅδ' ἀνὴρ ἐπιμίσγεται ἀντιθέοισιν·
 πρόσθεν μὲν γὰρ δὴ μοι ἀεικέλιος δέατ' εἶναι,
 νῦν δὲ θεοῖσιν ἔοικε, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.
 Αἶ γὰρ ἐμοὶ τοιόσδε πόσις κεκλημένος εἴη,

taient un point à la fin de ce vers, et regardaient dé comme redondant; mais la ponctuation vulgaire paraît bien préférable. Pourtant Nicanor (*Scholies* Q) laisse le choix au lecteur : ἀθλον ποῦ ἐστὶν ἀνταπόδοσις, πότερον εἰς τὸ τὸν μὲν Ἀθηναίη θῆκε, καὶ ὑποστικτέον εἰς τὸ ἀδμής, ἢ ἀποδοτέον ἀμφὶ δὲ εἶματα ἔσσατο, τοῦ δὲ πλεονάζοντος.

229-235. Τὸν μὲν Ἀθηναίη.... Virgile, *Énéide*, I, 592-597, a imité ce passage.

231. Οὔλας.... κόμας, une épaisse chevelure bouclée. — Ὀμοίας. La comparaison porte sur la touffe, et non sur la couleur. Ameis : « In Bezug auf die reiche « Fülle und das Lockige des Haares. »

232. Περιχεύεται. Il s'agit d'un travail d'orfèvrerie analogue à celui dont il est question, IV, 615-616 : ἀργύρεος δὲ ἐστὶν ἅπας (ὁ χρήτηρ), χρυσῷ δ' ἐπὶ χεῖλα κακράνται. L'or est appliqué, soudé ou incrusté comme ornement.

233. Δέδασεν, *docuit*, a enseigné.

234. Τέχνην παντοίην. Il faut restreindre l'expression à ce qui concerne l'orfèvrerie en tout genre. *Scholies* Q : χρυσοχοϊκὴν δηλόνοτι· οὐ γὰρ τέχνην παντοίην. — Χαρίεντα δὲ ἔργα τελελεί· équivalent à ὥστε τελείαιν χαρίεντα ἔργα. Homère se

contente de juxtaposer l'effet à la cause; mais l'artiste ne fait des chefs-d'œuvre que parce qu'il a eu des dieux pour maîtres. Il ne faut donc pas prendre la phrase comme une continuation de la proposition principale, ὅτε τις χρυσὸν περιχεύεται.

235. Τῷ, à lui : à Ulysse.

238. Μετηύδα a pour sujet κούρη, c'est-à-dire Ναυσικάα.

239. Κλυτέ μευ. Ancienne variante, κλυτέ μοι.

240. Οὐ πάντων ἀέκητι θεῶν, non contre la volonté de tous les dieux : c'est par la volonté de quelqu'un des dieux.... que.

241. Ἐπιμίσγεται. Ancienne variante, ἐπιμίζεται, leçon adoptée par Ameis.

242. Δέατ(ο), *videbatur*, il avait l'air : il faisait l'effet. Didyme (*Scholies* T et V) : ἐδόκει, ἐφαίνετο. Ancienne variante, δόατ(ο). — Buttman rattache le verbe δέαμαι à δαῖνα. Curtius le dérive de la même source que δέσλορ, δῆλορ. Il identifie même δόασατο, et par conséquent δόατο, à δέατο. La racine est διF, sanscrit *div*, qui contient l'idée de lumière.

244-245. Αἶ γὰρ ἐμοὶ.... Aristarque avait obélisé ces deux vers, probablement διὰ τὸ ἀπρεπές. Il admettait pourtant qu'on laissât en place le premier, à cause

ἐνθάδε ναιετάων, καὶ οἱ ἄδοι αὐτόθι μίμνειν.

245

Ἀλλὰ δότ', ἀμφίπολοι, ξείνῳ βρῶσιν τε πόσιν τε.

Ὡς ἔφαθ'· αἱ δ' ἄρα τῆς μάλα μὲν κλύον, ἡδὲ πίθοντο·
παρ δ' ἄρ' Ὀδυσσῆϊ ἔθεσαν βρῶσιν τε πόσιν τε.

Ἦτοι ὁ πῖνε καὶ ἦσθε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεὺς
ἀρπαλέως· δηρὸν γὰρ ἐδητύος ἦεν ἄπαστος.

250

Αὐτὰρ Ναυσικάα λευκώλενος ἄλλ' ἐνόησεν·
εἶματ' ἄρα πτύξασα τίθει καλῆς ἐπ' ἀπήνης,

d'un exemple fourni par le poète Alcman. Dans ce cas, le second ne pouvait être condamné que pour des raisons grammaticales. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἀμφω μὲν ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος, διστάζει δὲ περὶ τοῦ πρώτου, ἐπεὶ καὶ Ἀλκμάν αὐτὸν μετέβαλε παρθένους λεγούσας· εἰσάγων· Ζεῦ πάτερ, αἱ γὰρ ἐμὸς πόσις εἴη. Au lieu de μετέβαλε, Dindorf propose de lire μετέλαβε, parce que le passage d'Alcman est un emprunt beaucoup plus qu'une imitation. — Les anciens ont beaucoup disputé sur les deux vers 244-245. *Scholies* E et T : δοκοῦσιν οἱ λόγοι ἀπρεπεῖς παρθένῳ εἶναι καὶ ἀκόλαστοι. λύουσι δὲ ἐκ τοῦ προσώπου. ὑπόκεινται γὰρ τρυφῶντες οἱ Φαίακες καὶ παντάπασιν ἀβροδίαιτοι. Ἐφορος μέντοι τοῦμπαλιν ἐπαινεῖ τὸν λόγον ὡς ἐξ εὐφυοῦς πρὸς ἀρετὴν ψυχῆς. Cette note provient des *Questions homériques* de Porphyre. Les mêmes choses sont dites (*Scholies* Q et T), mais plus brièvement, dans une autre note, dont la forme semble dénoter une citation de quelque ancien Iyrique : Ἐφορος ἐπαινεῖ τὸν λόγον ὡς ἐξ εὐφυοῦς πρὸς ἀρετὴν ψυχῆς. ἐγὼ δὲ τοῦτο πρὸς τὸ ἀβροδίαιτον τῶν Φαίακων δίδωμι. Quant aux difficultés d'explication que présente le passage, Didyme (*Scholies* H, Q et T) les a supérieurement résolues : εἶθε τις ἐκ τῶν Φαίακων ὁμοιος τῷ Ὀδυσσεὶ ἀνὴρ μου εἴη κεκλημένος, ἢ αὐτῷ τῷ Ὀδυσσεὶ ἄδοι ἐνταῦθα μίμνειν, ἢ ἡ ὁ καὶ ἀντὶ τοῦ ἡ, ὡς ἐν τῷ· ἦτοι ὁ μὲν πρῶτῃσι καὶ ὑστατίῃσι βόεσσιν αἰὲν ὁμοστιχάει (*Iliade*, XV, 634-635). — 244. Τοῖόςδε, un homme tel, c'est-à-dire un homme aussi distingué que celui-là. — Κεκλημένος, εἴη, pût être nommé.

245. Ἐνθάδε ναιετάων équivalent à εἰς τις τῶν ναιεταόντων ἐνθάδε. Voyez plus

haut la paraphrase de Didyme. — Καὶ n'est pas la copule simple, c'est le rappel du souhait αἱ γάρ, avec l'addition *et de plus*. Voilà comment Didyme a pu dire que καὶ est pour ἡ. Il n'y a rien de plus commun, dans toutes les langues, que la confusion des deux idées *et encore*, ou *encore*. C'est la proposition exprimée qui fait comprendre si le lien est une conjonctive ou une disjonctive. — Οἱ, à lui-même : à celui-là même que voilà. — Μίμνειν. Nausicaa sous-entend : afin qu'il pût être nommé mon époux. — On comprend que le vers 245, qui en définitive manque de netteté, ait été condamné par Aristarque. Bekker le retranche de son texte. Ce vers peut en effet disparaître à peu près sans dommage. Cependant les anciens n'admettaient pas tous l'athétèse; et quelques-uns même alléguaient, en faveur du second souhait, une raison plus ou moins plausible. *Scholies* B : τοῦτο δὲ λέγει ἡ Ναυσικάα, ἐπειδὴ οὐκ ἐμνήστευον οἱ Φαίακες ἐξ ἐτέρας γῆς.

248. Ὀδυσσῆϊ ἔθεσαν. Remarquez l'hiatus τ-ε et l'allongement de la brève devant une voyelle même. De pareils faits détruisent toute la valeur pratique attribuée au digamma. Voyez VIII, 224; X, 523; XI, 28, etc.

250. Ἐδητύος dépend de ἄπαστος.

251. Ἀλλ(ο), autre chose : une chose qui n'avait plus rapport aux besoins d'Ulysse. Nausicaa pense au retour, comme le prouvent les deux vers qui vont suivre.

252. Πτύξασα. Nausicaa prend certainement part à la besogne; mais ce n'est pas elle seule qui plie le linge. Elle fait plier aussi et surtout. Même observation pour le verbe τίθει, et pour ζεύξεν au vers suivant. Voyez plus haut la note du vers 75.

ζεῦξεν δ' ἡμιόνους κρατερώνυχας· ἂν δ' ἔβη αὐτή.

Ὅτρυνεν δ' Ὀδυσῆα, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Ὅρσεο δὴ νῦν, ξεῖνε, πόλινδ' ἴμεν, ὅφρα σε πέμψω 255
πατρός ἐμοῦ πρὸς δῶμα δαΐφρονος, ἔνθα σέ φημι
πάντων Φαιήκων εἰδησέμεν ὅσοι ἄριστοι.

Ἀλλὰ μάλ' ὧδ' ἔρδειν· δοκέεις δέ μοι οὐκ ἀπινύσσειν·

ὅφρ' ἂν μὲν κ' ἀγρούς ἴομεν καὶ ἔργ' ἀνθρώπων, 260
τόφρα σὺν ἀμφιπόλοισι μεθ' ἡμιόνους καὶ ἄμαξαν

καρπαλίμως ἔρχεσθαι· ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω.

Αὐτὰρ ἐπὴν πόλιος ἐπιβείομεν, ἦν πέρι πύργος

ὑψηλός, καλὸς δὲ λιμὴν ἐκάτερθε πόλης,

λεπτὴ δ' εἰσέθμη· νῆες δ' ὁδὸν ἀμφιέλισσαι

εἰρύαται· πᾶσιν γὰρ ἐπίστιόν ἐστιν ἐκάστω. 265

256. Ἐμοῦ. Zénodote avait corrigé, on ne sait pourquoi, ἐμοῦ en ἐμεῦ. Aristarque (*Scholies* H et Q) rejette cette correction, sur l'autorité des textes antiques : (ἡ διπλῇ περιστιγμένη,) ὅτι ἐν πᾶσι φέρεται ἐμοῦ, ἀλλ' οὐκ ἐμεῦ.

257. Πάντων Φαιήκων dépend de ὅσοι. — Ἄριστοι, sous-entendu εἰσί.

258. Ἀλλὰ.... Voyez le vers V, 342 et es notes sur ce vers. Ici nous avons (*Scholies* Q et T) une note d'Aristarque : (ἡ διπλῇ,) ὅτι ἀντὶ τοῦ παρτακτικοῦ τοῦ ἔρδε (il s'agit de l'infinitif ἔρδειν). τὸ δὲ οὐκ ἀπινύσσειν, οὐκ ἀπίνυτος εἶναι, ὡς καὶ ἐν Ἰλιάδι (XV, 40) κῆρ ἀπινύσσων, τὸ κῆρ ἀπίνυτος ὢν.

259. Ὅφρ' ἂν μὲν κ(ε), comme au vers V, 361. — Ἀγρούς équivalent à κατ' ἀγρούς, à δι' ἀγρῶν. Nous disons, en français, *courir les champs*. — Ἰομεν est au subjonctif, pour ἴωμεν. — Ἐργ' ἀνθρώπων, les travaux des hommes, c'est-à-dire les cultures, les terres cultivées.

261. Ἐρχεσθαι, comme plus haut ἔρδειν, vers 258, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

262. Αὐτὰρ équivalent à une phrase entière en opposition à καρπαλίμως ἔρχεσθαι (par exemple, *suspend la marche*), à moins qu'on ne suppose anacoluthie après ἐπιβείομεν. Il est difficile d'admettre, comme faisaient quelques anciens, que la phrase, interrompue après ce mot, se renoue à ξεῖνε, vers 269, ou à δῆεις, vers

291, et qu'il y ait une parenthèse de vingt-huit ou même de trente vers. — Ἐπιβείομεν pour ἐπιβῶμεν. — Πύργος, un rempart. C'est la partie pour le tout.

263. Ἐκάτερθε πόλης, de chaque côté de la ville. Ce ne peut être le même port. Ce sont deux ports, l'un d'un côté de la ville et l'autre de l'autre. La ville est située sur une presqu'île, cela est évident.

264. Λεπτὴ δ' εἰσέθμη, sous-entendu ἐστί : et l'accès est étroit, c'est-à-dire et l'on arrive à la ville par une étroite bande de terre entre les deux ports. — Ὅδόν, comme καθ' ὁδόν, le long de la route, c'est-à-dire des deux côtés de l'isthme qui sépare les deux ports.

265. Εἰρύαται, sont remisés. On tirait les navires sur le rivage. Ameis fait dépendre ὁδόν de εἰρύαται : bordent la route comme une ligne de défense. Mais νῆες εἰρύαται signifie, chez Homère, *naves subductæ sunt*. Voyez *Illiade*, I, 485 ; IV, 248 ; XVIII, 69. Les deux explications reviennent en définitive au même. — Πᾶσιν pourrait avoir un sens général, et désigner un remisage appartenant à l'État. Voilà pourquoi la jeune fille ajoute ἐκάστω. Eustathe : τὸ δὲ ἐκάστω πρὸς λόγου ἀσφάλειαν πρόσκειται. οὐ γὰρ πᾶσι κοινὸν ἦν ἐν μόνον ἐπίστιον, ἀλλ' ἰδί ἐκάστω. Chaque Phéacien a sur la grève d'un des deux ports son remisage de navires. — Ἐπίστιον signifie proprement station. Rien n'empêche de supposer que

Ἐνθα δέ τέ σφ' ἀγορή, καλὸν Ποσιδῆιον ἀμφίς,
ρυτοῖσιν λάεσσι κατωρυχέεσσ' ἀραρυῖα.

Ἐνθα δὲ νηῶν ὄπλα μελαινάων ἀλέγουσιν,
πείσματα καὶ σπεῖρα, καὶ ἀποξύνουσιν ἐρετμά.

Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι μέλει βιὸς οὐδὲ φαρέτρη,

270

ἀλλ' ἱστοὶ καὶ ἐρετμά νεῶν καὶ νῆες εἶσαι,

ῥῆσιν ἀγαλλόμενοι πολιτὴν περόωσι θάλασσαν.

τῶν ἀλεείνω φῆμιν ἀδευκέα, μή τις ὀπίσσω

μωμεύῃ (μάλα δ' εἰσὶν ὑπερφίαλοι κατὰ δῆμον),

καὶ νύ τις ὧδ' εἵπησι κακώτερος ἀντιβολήσας.

275

chacun des remisages est un hangar; mais il est plus probable que les navires étaient en plein air. Les confédérés, après dix ans de séjour sur le rivage de Troie, n'avaient pas construit un seul hangar pour abriter leurs navires; et la seule précaution qu'Hémiode recommande, c'est qu'on ôte la bonde du navire à sec, afin que la pluie ait un écoulement.

266. Ἐνθα δέ τε, et là aussi, c'est-à-dire dans ces parages, en avant de la ville et près des deux ports. — Σφ(ι), à eux : aux Phéaciens. — Ἀγορή, sous-entendu ἐστὶ : il y a une place d'assemblée. Cette place est sur la grève, comme celle qui servait aux délibérations des confédérés de l'*Iliade*. Ce qui suit ne laisse aucun doute sur ce point. — Καλὸν Ποσιδῆιον. On se rappelle que les Phéaciens avaient de vrais temples (νηοὺς, vers 40). L'épithète καλὸν ne s'applique bien qu'à un édifice. — Ἀμφίς, aux environs de. Les Phéaciens avaient mis leur agora dans le τέμενος du dieu qu'ils révéraient particulièrement, dans l'enceinte même des terrains consacrés à Neptune.

267. Ῥυτοῖσιν λάεσσι, de pierres traînées : d'énormes blocs. Didyme (*Scholies* V) : τοῖς εἰλχυσμένοις, ἐκ δὲ τούτου μεγάλαις. Cette explication est paraphrasée dans les *Scholies* E : τοῖς μὴ δυναμένοις ἐπ' ὤμων φέρεσθαι, ἀλλὰ ἐλκομένοις διὰ τὸ μέγεθος. — Κατωρυχέεσσ(ι) montre qu'il s'agit du dallage de la place, et non des pierres qui servaient de sièges (VIII, 6). Les blocs, comme le dit l'épithète, sont enterrés : on n'en voit que la surface. — Ἀραρυῖα, arrangée, c'est-à-dire pavée.

268. Ἐνθα δέ, et là : et sur la place

d'assemblée. Ajoutez : qui est le chantier de marine en même temps que l'agora. — Ἀλέγουσιν, on s'occupe de : il y a des Phéaciens travaillant à.

269. Ἀποξύνουσιν. Bekker et d'autres, ἀποξύνουσιν, correction de Buttman. Cette correction, quelque légitime qu'elle paraisse, doit pourtant être rejetée. La Roche : *omni caret librorum auctoritate*.

273. Τῶν, desquels (Phéaciens). Nausicaa parle évidemment de ceux qui travaillent aux agrès, dans le chantier de marine. Il faut qu'elle passe près d'eux pour rentrer dans la ville. — Ameis entend τῶν d'une façon plus générale : τῶν ἀγαλλομένων.... *von diesen auf ihre Schiffahrt stolzen Phæaken*. D'autres l'entendent absolument, de tous les Phéaciens quelconques. — Ἀδευκέα, sans douceur, c'est-à-dire aigre. Voyez, IV, 489, la note sur ἀδευκέι. — Ὀπίσσω, *a tergo*, par derrière, c'est-à-dire quand j'aurai passé près de lui en ta compagnie.

275-288. Καὶ νύ τις ὧδ' εἵπησι.... Ces quatorze vers ont été obélisés par Aristarque, comme inconvenants et inutiles. *Scholies* H et Q : ἀθετοῦνται στίχοι ἰδ' ἕως ἀνδράσι μίσγηται, ὡς ἀνοίχειοι τῇ ὑποκειμένῳ προσώπῳ. εἴρηται οὖν τοῦτο διὰ τῶν πρὸ αὐτῶν β' στίχων, τῶν ἀλεείνω φῆμιν ἀδευκέα. Le développement est en effet d'une extrême naïveté; mais ce n'est pas là, tant s'en faut, une légitime raison d'athétèse. La suppression des vers 275-288 n'aurait pas même pour résultat de remédier au défaut de liaison qu'on remarque dans le discours de Nausicaa. Dès qu'on admet la description qui précède ces quatorze vers,

Τίς δ' ὅδε Ναυσικάα ἔπεται καλός τε μέγας τε
 ξείνος; ποῦ δέ μιν εὔρε; πόσις νύ οἱ ἔσσεται αὐτῇ.

Ἦ τινά που πλαγχθέντα κομίσσατο ἥς ἀπὸ νηὸς
 ἀνδρῶν τηλεδαπῶν· ἐπεὶ οὔτινες ἐγγύθεν εἰσὶν·
 ἢ τίς οἱ εὐξαμένη πολυάρητος θεὸς ἦλθεν
 οὐρανόθεν καταβάς, ἔξει δέ μιν ἥματα πάντα.

280

Βέλτερον, εἰ καὐτὴ περ ἐποικομένη πόσιν εὔρεν
 ἄλλοθεν· ἢ γὰρ τούσδε γ' ἀτιμάζει κατὰ δῆμον
 Φαίηκας, τοί μιν μνῶνται πολέες τε καὶ ἐσθλοί.

Ὡς ἐρέουσιν, ἐμοὶ δέ κ' ὀνειδέα ταῦτα γένοιτο.

285

Καὶ δ' ἄλλη νεμεσῶ, ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι,
 ἡδ' ἀέκητι φίλων, πατρός καὶ μητρὸς ἐόντων,
 ἀνδράσι μίσγεται πρὶν γ' ἀμφάδιον γάμον ἐλθεῖν.

on n'a guère de motif pour ne pas les admettre eux-mêmes. Dugas Montbel, qui fait une observation de ce genre, dit pourtant, un peu plus loin : « Au reste, si tout « ce passage doit être retranché, comme « cela est probable. » Mais les notes de Dugas Montbel sont pleines de contradictions. En général, cet éditeur adopte les opinions de Payne Knight, et Payne Knight avait approuvé l'athétèse. — 275. Καχώτερος, *ignobilior*, appartenant à la populace.

278. Ἦ, *vulgo* ἢ. La disjonctive ne convient nullement. Le médisant supposé poursuit sa pensée. Hérodien (*Scholies* B) : βεβιωτικῶς ἀναγνωστέον.

279. Ἐπεὶ οὔτινες ἐγγύθεν εἰσὶν. Les Phéaciens habitent une île en dehors du monde connu. C'est là une idée qu'Homère reproduit sous toutes les formes.

280. Ἦ. Ici c'est bien la disjonctive. Hérodien (*Scholies* H) : οὗτος ὀξύνεται, ὁ δὲ ἐξῆς (le ἦ du vers 283) περισπᾶται. — Ἦ τίς οἱ. Hermann, ἢ νύ οἱ. Bekker, ἡέ τις, sans οἱ. C'est le prétendu Foi qui a fait imaginer ces corrections. Or ce mot n'a jamais existé en grec, et la vulgate est excellente.

281. Ἐξει, possédera, c'est-à-dire aura pour femme. Voyez ἔχεις Ἑλένην, IV, 569.

282. Βέλτερον, tant mieux. Ameis dit que cette expression ressemble à ἀλγιον, vers IV, 292. C'est une erreur. Voyez la

note sur ἀλγιον. — Καὐτὴ (*etiam ipsa*), et non κ' αὐτὴ pour καὶ αὐτὴ, comme on lit dans l'Homère-Didot. — Ἐποικομένη, courant çà et là : dans ses courses hors de la ville.

286. Καὶ δ(ε) est dans le sens de καὶ δὴ. — Ἄλλη, sous-entendu κοῦρη. — Νεμεσῶ est au subjonctif, et dans le sens du conditionnel : je m'indignerais.

287. Ἦδ(ε). Ancienne variante, ἢ τ(ε), ou ἦτ(ε) en un seul mot. La vulgate est la leçon d'Aristarque. *Scholies* Q : φιλωτέον τὸ ἦτ' (lisez ἡδ'), ἐν ᾧ οὕτως, καὶ ἄλλην νεμεσῶ ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι καὶ ἀέκητι γονέων ἀνδράσι μίσγεται. Ἀρίσταρχος. — Φίλων, des amis, c'est-à-dire de ses proches, de sa famille. Ce n'est point une épithète à πατρός καὶ μητρός, et il faut absolument une virgule avant πατρός. Nicanor (*Scholies* H) : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ φίλων. — Πατρός καὶ μητρός ἐόντων, quand père et mère sont vivants. Nausicaa insiste sur l'idée de désobéissance. Ce n'est pas une répétition; car la jeune fille pourrait dépendre d'un frère, ou de quelque autre tuteur. Dans ce cas, le crime serait moindre.

288. Ἀνδράσι μίσγεται, après ἥτις τοιαῦτά γε ῥέζοι, ne peut se rapporter qu'à l'inconvenance, pour une jeune fille, de se montrer, sur un chemin public, en compagnie d'un homme. Il fallait toute l'ineptie et l'ignorance d'un bel esprit du

Ξεῖνε, σὺ δ' ὦκ' ἐμέθεν ξυνίει ἔπος, ὄφρα τάχιστα
 πομπῆς καὶ νόστοιο τύχης παρὰ πατρός ἐμοῖο. 290
 Δήεις ἀγλαὸν ἄλσος Ἀθήνης ἄγχι κελεύθου,
 αἰγείρων· ἐν δὲ κρήνη νάει, ἀμφὶ δὲ λειμών·
 ἔνθα δὲ πατρός ἐμοῦ τέμενος τεθαλυῖά τ' ἄλωή,
 τόσσον ἀπὸ πόλιος ὅσον τε γέγωνε βοήσας·
 ἔνθα καθεζόμενος μεῖναι χρόνον, εἰσόκεν ἡμεῖς 295
 ἄστυδε ἔλθωμεν καὶ ἰκώμεθα δώματα πατρός.
 Αὐτὰρ ἐπὴν ἡμέας ἔλπη ποτὶ δώματ' ἀφίχθαι,
 καὶ τότε Φαιήκων ἴμεν ἐς πόλιν, ἥδ' ἐρέεσθαι
 δώματα πατρός ἐμοῦ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο.
 Ῥεῖα δ' ἀρίγνωτ' ἐστὶ, καὶ ἂν πάϊς ἡγήσαιο 300
 νήπιος· οὐ μὲν γάρ τι ἔοικότα τοῖσι τέτυκται
 δώματα Φαιήκων, οἷος δόμος Ἀλκινόοιο

dix-septième siècle pour soutenir que Nausicaa dit une obscénité.

289. ὦκ(α), *vulgo* ὦδ(ε). Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, σὺ δ' ὦκ' ἐμέθεν. Je rétablis, avec Ameis, la leçon d'Aristarque. On a vu, *Iliade*, II, 26 : νῦν δ' ἐμέθεν ξύνες ὦκα.

290. Ἐμοῖο. Zénodote écrivait ἐμεῖο, et cette leçon, bien que rejetée par Aristarque, était restée dans les *κοινὰ*. Didyme (*Scholies H et Q*) : Ζηνόδοτος ἐμεῖο, καὶ ἐπεκράτησεν.

291. Κελεύθου. Ancienne variante, θαλάσσης.

291-292. Ἄλσος.... αἰγείρων, un bois de peupliers.

292. Ἐν, dedans, c'est-à-dire dans ce bois de peupliers. — Ἀμφὶ δέ, et alentour, c'est-à-dire sur les deux bords du ruisseau formé par la source. — Λειμών, sous-entendu ἐστὶ.

293. Ἐνθα δέ. Ancienne variante, ἐνθάδε en un seul mot. — Τέμενος, le domaine. Voyez les vers VI, 191-195 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers. — Τεθαλυῖά τ' ἄλωή ne désigne pas une chose distincte de celle que désigne le mot τέμενος. La première expression nommait la chose, la seconde expression la caractérise. Il s'agit d'une terre plantée d'arbres fruitiers et bien cultivée. Didyme (*Scholies E et V*) : τέμενος λέγεται ἡ ἀποτετμημένη γῆ κατὰ

τιμήν, δενδροφόρου γῆς ἢ ἀμπελοφόρου ἢ σιτοφόρου. τὸ δὲ τεθαλυῖα ἢ θάλλουσα καὶ πλήθουσα φυτοῖς.

294. Ὅσον τε γέγωνε βοήσας, à la distance où peut se faire entendre un homme qui crie. Voyez la note du vers V, 400. Didyme (*Scholies H et Q*) : λείπει τὸ τις, ὅσον τις βοήσας ἠκούσθη.

295. Χρόνον, un temps, c'est-à-dire pendant quelque temps.

297. Ἡμέας, dissyllabe par synizèse. — Δώματ' ἀφίχθαι. Aristophane de Byzance, δώματα ἰχθαι.

298. Καὶ τότε, eh bien alors. — Ἐρέεσθαι. Ancienne variante, ἐρχεσθαι. Je n'ai pas besoin de remarquer que l'infinitif, comme trois mots plus haut ἴμεν et trois vers plus haut μεῖναι, a ici le sens de l'impératif.

300. Δ(ε), au reste. Ce qui va suivre montre qu'Ulysse n'aura pas même besoin de demander son chemin, mais non pas que Nausicaa ait eu tort de dire ἐρέεσθαι δώματα πατρός ἐμοῦ. Ainsi la correction ἐρχεσθαι était mauvaise. — Καὶ équivalent à ὥστε καὶ : tellement que même.

301-302. Τοῖσι.... οἷος δόμος Ἀλκινόοιο, c'est-à-dire δώμασιν Ἀλκινόου, οἷός ἐστι δόμος Ἀλκινόου. *Scholies Q* : προαιπῶν δὲ δώματα ἐπήνεγκε δόμος, πρὸς δὲ ἡ διπλῇ. D'après ces derniers mots, la note provient d'Aristarque, et

ἥρωος. Ἀλλ' ἐπὶτ' ἄν σε δόμοι κεκύθωσι καὶ αὐλή,
 ὦκα μάλα μεγάροιο διελθέμεν, ὅφρ' ἄν ἴκηται
 μητέρ' ἐμήν· ἥ δ' ἦσται ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν πυρὸς αὐγῇ, 305
 ἡλάκατα στρωφῶσ' ἀλιπόρφυρα, θαῦμα ιδέσθαι,
 κίονι κεκλιμένη· δμῳαὶ δέ οἱ εἶατ' ὀπισθεν.
 Ἔνθα δὲ πατρὸς ἐμοῖο θρόνος ποτικέχλιται αὐτῇ,
 τῷ ὅγε οἶνοποτάζει ἐφήμενος, ἀθάνατος ὧς.
 Τὸν παραμειψάμενος μητρὸς περὶ γούνασι χεῖρας 310
 βάλλειν ἡμετέρης, ἵνα νόστιμον ἦμαρ ἴδῃαι
 χαίρων καρπαλίμως, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἐσσί.
 [Εἴ κέν τοι κείνη γε φίλα φρονέησ' ἐνὶ θυμῷ,
 ἐλπωρὴ τοι ἔπειτα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι
 οἶκον εὐκτίμενον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.] 315
 Ὡς ἄρα φωνήσας ἱμασεν μᾶστιγι φαεινῇ

devrait être rédigée ainsi : ἡ διπλῇ, ὅτι προσιπὼν.....

303. Ἡρώος. La seconde syllabe compte pour une brève, comme si ω était à la fin du mot devant un mot commençant par une voyelle. On a vu βέβληαι dactyle, *Iliade*, XI, 380; υἱός, iambe plusieurs fois, et mainte licence analogue. Il paraît cependant qu'ici on ne devrait point avoir ἥρωος dactyle, mais ἥρως spondée. C'est la seule écriture que connaisse Nicanor (*Scholies* B); et cet ἥρως peut être indifféremment, selon lui, ou un génitif pour ἥρωος, comme ἥρῳ au datif pour ἥρωϊ, ou un vocatif s'adressant à Ulysse, ce qui suppose un point à la fin du vers 302 : εἰ μὲν πρὸς γενικὴν ἀφορᾶς, μὴ στίξης εἰς τὸ Ἀλκινόοιο· εἰ δὲ πρὸς κλητικὴν, στίξον, ἵνα ᾗ πρὸς Ὀδυσσεά ο ὁ λόγος λέγων, ἀλλὰ ὧ ἥρως. — Δόμοι.... καὶ αὐλή est une sorte d'hystérologie, car on passe par la cour pour entrer dans la maison.

304. Μεγάροιο, la grande salle. C'est là que se tenaient les hommes. Les femmes n'y venaient que par occasion.

305. Ἐπ' ἐσχάρῃ. Voyez la note du vers 52.

306. Ἡλάκατα στρωφῶσ' ἀλιπόρφυρα. Voyez les notes du vers 53.

307. Κίονι κεκλιμένη. C'est le dossier du fauteuil qui est appuyé à la colonne.

308. Αὐτῇ, *vulgo* αὐγῇ, c'est-à-dire

πυρὸς αὐγῇ. Mais la leçon αὐτῇ paraît bien préférable. C'est comme s'il y avait θρόνω αὐτῇ.

309. Τῷ.... ἐφήμενος, sur lequel assis : et assis sur ce trône. — Ἀθάνατος ὧς. On supposait les immortels passant de longues heures à boire.

310. Περί, *vulgo* ποτί. De toute façon, la préposition doit être jointe au verbe βάλλειν.

311. Βάλλειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ἡμετέρης doit être entendu au propre; car Nausicaa n'est pas l'unique enfant d'Arété. Elle a des frères.

311-312. Ἰδεῖν χαίρων équivalent à χαίρης ἰδών : tu aies le bonheur de voir.

313-315. Εἰ κέν τοι.... Ces trois vers appartiennent au chant VIII, 75-77, et c'est à tort qu'on les a transportés ici, où ils n'ont que faire. Depuis longtemps ils sont mis entre crochets par tous les éditeurs sans exception.

316. Μᾶστιγι φαεινῇ. On a vu plusieurs fois, dans l'*Iliade*, μᾶστιγα φαεινή : X, 500; XIX, 395; XXIII, 384. Il est probable que l'épithète, assez bizarre en apparence, se rapporte aux ornements dont on décorait le manche, plutôt qu'au poli ou à la couleur de la courroie. Le *souet d'or* de Jupiter est un *souet à manche d'or*. Voyez la note du vers VIII, 44 de l'*Iliade*.

ἡμιόνους· αἱ δ' ὤκα λίπον ποταμοῖο ῥέεθρα.
 Αἱ δ' εὖ μὲν τρώχων, εὖ δὲ πλίσσοντο πόδεσσιν.
 Ἡ δὲ μάλ' ἡνιόχευεν, ὅπως ἅμ' ἐποίατο πεζοὶ
 ἀμφίπολοι τ' Ὀδυσσεύς τε· νόῳ δ' ἐπέβαλλεν ἱμάσθλην. 320
 Δύσετό τ' ἥελιος, καὶ τοὶ κλυτὸν ἄλσος ἵκοντο
 ἱρὸν Ἀθηναίης, ἱν' ἄρ' ἔζετο δῖος Ὀδυσσεύς.
 Αὐτίκ' ἔπειτ' ἤρᾱτο Διὸς κούρη μέγαλοιο·
 Κλυθί μευ, αἰγίοχοιο Διὸς τέκος, Ἀτρυτώνη·
 νῦν δὴ πέρ μευ ἄκουσον, ἐπεὶ πάρος οὔ ποτ' ἄκουσας 325
 ῥαιομένου, ὅτε μ' ἔρραιε κλυτὸς Ἐννοσίγαιος.
 Δός μ' ἐς Φαίηκας φίλον ἐλθεῖν ἢ δ' ἐλεεινόν.
 Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος· τοῦ δ' ἐκλυε Παλλὰς Ἀθήνη·

318. Αἱ. Bothe propose de lire ἄν, pour éviter la répétition de αἱ. Mais cette répétition est intentionnelle, quoi qu'il en dise; et αἱ signifie ici *ces bonnes mules*, car tout le vers est à leur éloge. — Τρώχων. Callistrate, *τρεχέτην*. C'était sans doute une ancienne glose passée dans le texte de quelques manuscrits. Homère dit *τροχάω* et *τροχάω*, aussi bien que *τρέχω*. On verra *τροχόωντα*, XV, 451. — Πλίσσοντο πόδεσσιν est opposé à *τρώχων*, et il désigne l'allure ordinaire. Les mules de Nausicaa vont, selon le besoin, ou au trot ou au pas; mais elles ont le trot allongé et le pas allongé: εὖ μὲν et εὖ δέ. — Le verbe *πλίσσομαι* se rattache à la racine *πλακ*, qui contient l'idée de plier. C'est le mouvement du jarret, c'est la marche ordinaire. Didyme (*Scholies* B, H, P, Q et T): Καλλίστρατος, αἱ δ' εὖ μὲν τρεχέτην. τὸ δὲ πλίσσοντο βάδην διέτρεχον. ὥστε τὸ ὅλον εἶναι, εὖ μὲν ἐτρόχαζον, εὖ δὲ βάδην ἤσαν. *Scholies* P, Q et T: πλῖξ τὸ βῆμα. πλίσσοντο οὖν ἀντὶ τοῦ ἐδημάτιζον. ἐπαινεῖ τοίνυν καὶ τὸν δρόμον καὶ τὴν τῶν ποδῶν κίνησιν. — C'est le seul passage des poèmes d'Homère où se trouve le verbe *πλίσσομαι*.

319. Μάλ(α) a ici le même sens à peu près que νόῳ au vers suivant: avec soin; avec adresse; avec art. Didyme (*Scholies* V): νῦν ἐπιστημόνως. — Ὅπως ἅμ' ἐποίατο πεζοί. Cette mention prouve que les compagnes de Nausicaa ne sont pas venues à pied de la ville au lavoir. La

jeune fille, à l'aller, a mis son attelage au trot. Voyez plus haut les vers 81-84 et les notes sur deux de ces vers.

320. Νόῳ, avec réflexion, c'est-à-dire habilement, artistement. — Ἐπέβαλλεν ἱμάσθλην, elle lançait la courroie: elle donnait du fouet. Didyme (*Scholies* V): *τεχνικῶς ἤλαυνεν*.

321. Δύσετο. Il est inutile de subtiliser sur ce mot, comme font les critiques alexandrins dans les deux notes qui nous ont été conservées. *Scholies* P et V: νῦν πρὸς δυσμὰς ἀπέκλινεν· ἡμέρας γὰρ ἐτι οὔσης εἰσέρχεται Ὀδυσσεύς, παρὸ καὶ ἀχλὺν αὐτῷ καταχέει. *Scholies* P, Q et T: καὶ πῶς ἀχλὺν ἐπιχέει τῷ Ὀδυσσεὶ Ἀθηνᾶ ἄπαξ ἐσπέρας οὔσης; τὸ δὲ δύσετο οὖν, πρὸς δυσμὰς ἀπέκλινεν. Le verbe a ici le même sens que partout. La difficulté soulevée par les enclitiques (καὶ πῶς ἀχλὺν...) n'est pas sérieuse, puisqu'on voit encore clair, surtout dans certaines saisons, longtemps après que le soleil est couché. Voyez la note du vers VII, 45. — Τοί, eux Ulysse et les jeunes filles.

322. Ἴν(α), adverbe: *ubi*, là où.

324. Κλυθί μευ... On a vu ce vers ailleurs, IV, 762.

327. Ἐλεεινόν, *miserandum*, accueilli avec pitié. — Le vers 327, sauf un mot changé, ressemble au vers XXIV, 309 de l'*Iliade*. Voy. la deuxième note sur ce vers.

328. Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος... On a vu ce vers, III, 385, et plusieurs fois dans l'*Iliade*.

αὐτῷ δ' οὐπω φαίνεται ἐναντίη· αἶδετο γάρ ῥα
πατροκασίγνητον· ὁ δ' ἐπιζαφελῶς μενέαινε
χντιθέω Ὀδυσῆϊ, πάρος ἦν γαῖαν ἰκέσθαι.

330

329. Αὐτῷ, à lui-même, c'est-à-dire à ses yeux, visiblement, en propre personne. — Αἶδετο. Ancienne variante, ἄζετο. Le sens est le même.

330. Πατροκασίγνητον, le frère de (son) père : son oncle paternel; Neptune. — Δ(έ) est explicatif, et il a le sens de γάρ. — Ἐπιζαφελῶς, suivant Hérodiën (*Scholies* P), devrait avoir l'accent aigu sur la pénultième : Ἀρίσταρχος περισπᾷ τὸ ζαφελῶς (lisez τὸ ἐπιζαφελῶς), καὶ οὕτως ἐπεκράτησεν. ἔδει δὲ βαρυτόνως.

331. Ἀντιθέω.... On a vu ce vers, I, 21. — Payne Knight prétend que ce vers et les trois précédents ont été intercalés à l'époque de la division du poëme en vingt-quatre parties, afin qu'il y eût une sorte de pause après la prière d'Ulysse, et que le chant IV ne se terminât pas brusquement. Dugas Montbel, comme à son ordinaire,

approuve la suppression faite par Payne Knight. Il est certain que le premier vers du chant VII pourrait immédiatement suivre le vers 327 du chant VI. Il n'est pas moins certain que les derniers vers du chant VI ne sont ni d'Aristophane de Byzance ni d'Aristarque. N'y eût-il que la note d'Hérodiën sur ἐπιζαφελῶς, nous serions sûrs qu'ils ne sont point une interpolation, et qu'ils proviennent de textes antérieurs à l'école d'Alexandrie; mais il y a en outre deux notes de Didyme, l'une sur le vers 329, l'autre sur le vers 330 : la première signale la variante ἄζετο, au lieu de αἶδετο, et la seconde commente πατροκασίγνητον. J'ajoute qu'un interpolateur n'aurait pas écrit, au vers 330, ἐπιζαφελῶς. Il aurait exactement copié la fin du vers I, 20, pour être tout à fait homérique : ὁ δ' ἀσπερχὲς μενέαινε.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Η.

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΕΙΣΟΔΟΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΥΝ.

Minerve, sous la figure d'une jeune Phéacienne, conduit Ulysse au palais d'Alcinoüs (1-77). Description du palais (78-132). Ulysse demande et reçoit l'hospitalité (133-225). Il raconte les aventures de son dernier voyage (226-297). Témoignages de bienveillance dont le comble Alcinoüs (298-333). Repos d'Ulysse (334-347).

Ὡς ὁ μὲν ἔνθ' ἡρᾶτο πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
κούρην δὲ προτὶ ἄστυ φέρεν μένος ἡμιόνοιϊν.
Ἥ δ' ὅτε δὴ οὐ πατρὸς ἀγακλυτὰ δώμαθ' ἴκανεν,
στῆσεν ἄρ' ἐν προθύροισι· κασίγνητοι δέ μιν ἀμφὶς
ἴσταντ' ἀθανάτοισι ἐναλίγκιοι· οἳ ῥ' ὑπ' ἀπήνης
ἡμιόνους ἔλυον, ἐσθῆτά τε ἔσφερον εἴσω.
Αὕτῃ δ' ἐς θάλαμον ἐὼν ἦϊε· δαΐε δέ οἱ πῦρ
γρηῶς Ἀπειραίῃ, θαλαμηπόλος Εὐρυμέδουσα,

5

1. Ἐνθα, là, c'est-à-dire à l'endroit où il s'était assis. Voyez les vers VI, 322-327.

2. Μένος ἡμιόνοιϊν, la vigueur des deux mules, c'est-à-dire les deux mules vigoureuses. Voyez la note I, 409.

5. Ὑπ(ό) doit être joint à ἔλυον du vers suivant : ὑπέλυον, dételèrent.

6. Ἐσθῆτα dans un sens collectif, comme au vers VI, 74 : le linge ; les vêtements blanchis.—Bothe est choqué de l'imperfection de la phrase, et il propose de lire : ἡμιόνους τ' ἔλυντ' ἐσθῆτά τε.... Il dit qu'Homère, quand deux choses se font simultanément, ou répète τε, ou met τε.... καί. Il dit aussi que l'harmonie est alors mieux soutenue. La correction est absolument impossible ; car le mot ἐσθῆτα se prononçait *ἑσθῆτα* au temps d'Homère. On en est sûr. Comparez le latin *vestis*. Mais, si les digammistes ont ici gain de cause, l'hiatus qui suit aussitôt leur est

fort désagréable, car ils ont les hiatus en horreur.

7. Δαΐε δέ οἱ πῦρ. La fraîcheur du soir suffit pour expliquer la chose ; mais nous voyons, au vers 43, que le feu servait aussi à préparer des aliments pour Nausicaa. — Quelques anciens concluaient de ce feu, comme de celui près duquel se tenait la reine, qu'on était en hiver : διὰ τὸ εἶναι χειμῶνα (*Scholies B*). La besogne faite par Nausicaa et ses suivantes prouve le contraire ; et l'on a vu, VI, 98, l'action d'un chaud soleil. On est en été, ou à peine au commencement de l'automne, et de l'automne grec, qui est notre canicule. D'ailleurs il fait nuit, et le feu sert aussi à éclairer la chambre. Ameis : *sowol zum Wærmen als auch zum Leuchten*.

8. Ἀπειραίῃ, d'Apira. C'est perdre son temps que de chercher à savoir si Apira est une ville, et dans quelle contrée se

τὴν ποτ' Ἀπείρηθεν νέες ἤγαγον ἀμφιέλισσαι·
 Ἀλκινόω δ' αὐτὴν γέρας ἔξελον, οὔνεκα πᾶσιν
 Φαιήκεσσιν ἀνασσε, θεοῦ δ' ὧς δῆμος ἄκουεν·
 ἣ τρέφε Ναυσικάαν λευκώλενον ἐν μεγάροισιν.
 Ὅ οἱ πῦρ ἀνέκαιε, καὶ εἴσω δόρπον ἐκόσμει.

Καὶ τότε Ὀδυσσεὺς ὥρτο πόλινδ' ἱμεν· αὐτὰρ Ἀθήνη
 πολλὴν ἡέρα χεῦε φίλα φρονέουσ' Ὀδυσῆϊ,
 μή τις Φαιήκων μεγαθύμων ἀντιβολήσας
 κερτομέοι τ' ἐπέεσσι, καὶ ἐξερέοιθ' ὅτις εἴη.
 Ἀλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλε πόλιν δύσεσθαι ἔραννῆν,

trouvait cette ville. Apira, ville, île ou pays, appartient à la géographie fantastique des contes. — Quelques anciens regardaient Ἀπειράϊη comme identique à Ἡπειράϊη : du continent, c'est-à-dire Thesprotienne. Mais ce n'est là qu'une hypothèse, contre laquelle proteste la quantité, et qui d'ailleurs n'éclaircit guère la question.

9. Ἡγάγον, avaient amenée. Eustathe : ἡ μάχης νόμῳ, ἡ κατὰ ἐμπορίαν. La seconde explication est préférable; car les Phéaciens n'étaient point des pirates. Voyez le vers VI, 270. L'emploi des armes, d'après ce passage, leur était inconnu. Bothe : « Servas illi coemerant in Apira, ex iisque « Eurymedusam, insignem pulchritudine et « artibus, dono dederunt Alcinoο, honoris « causa. Mulierum omnis generis haud me- « diocre commercium fuisse apud Phæaces « eleganter et delicate viventes, facile exis- « timari potest. »

10. Ἐξελον, on mit de côté : on avait choisi.

12. Τρέφε, nourrissait, c'est-à-dire avait nourri, avait élevé. Il s'agit des soins donnés durant l'enfance, et non de l'allaitement. Les reines elles-mêmes allaitaient leurs enfants. On a vu, I, 435, ἔτρεφε, en parlant des soins donnés à Télémaque par la vieille Euryclée, qui avait été, vingt-cinq ou trente ans auparavant, la *nourrice* de son père, et qui n'avait pas davantage allaité ce premier nourrisson, étant restée vierge. Voyez les vers I, 430-433.

13. Ὅ οἱ πῦρ ἀνέκαιε, ... Zénodote condamnait ce vers, à cause de la répétition de ce qui a été dit au vers 7, et parce que εἴσω est, selon lui, un terme impro-

pre. Didyme (*Scholies* H et P) : ἀθετεῖ Ζηνόδοτος. ἤδη γὰρ εἶπε δαῖτε δέ οἱ πῦρ. καὶ διὰ τὴν διαφορὰν τοῦ εἴσω πρὸς τοῦ ἐνδον. La première raison d'athétèse n'est fondée que sur le goût particulier de Zénodote, l'impitoyable ennemi des répétitions. La deuxième n'est fondée sur rien; car εἴσω, chez Homère, est très-souvent adverbe, et on vient encore de voir, au vers 6, ce mot employé absolument. Il est vrai que là il y a mouvement, et que ἐνδον serait impropre. Mais on a vu, III, 427-428, εἰπατε δ' εἴσω δμῶῃσιν, où εἴσω a tout à fait le sens de ἐνδον.

14. Αὐτὰρ Ἀθήνη. Ancienne variante, ἀμφὶ δ' Ἀθήνη, leçon adoptée par Ameis. C'est celle de nos anciennes éditions. Mais ce n'était qu'une correction quelconque, comme on va voir.

15. Χεῦε est dit d'une manière générale; mais c'est Ulysse qu'enveloppe le nuage, comme le fait observer Aristarque (*Scholies* P, Q et T), ce ne sont pas les Phéaciens : (ἡ διπλῇ περιστιγμένη,) ὅτι τῷ Ὀδυσσεὶ περιέθηκε σκότος, οὐ τοῖς Φαίαισιν, ὡς ἐν τοῖς ἐξῆς Ζηνόδοτος. L'erreur même de Zénodote et l'observation d'Aristarque établissent avec certitude la leçon αὐτὰρ Ἀθήνη. Car ἀμφὶ δ' Ἀθήνη, supprimerait toute difficulté de sens, et forcerait de rapporter le verbe à Ulysse : ἀμφέχευε Ὀδυσσεὶ πολλὴν ἡέρα. C'est ce qui m'a fait dire que ἀμφὶ δ(ε) n'était qu'une correction. — Vénus, dans Virgile, imite le procédé de Minerve, *Énéide*, I, 415-418, et pour des raisons semblables à celles que va donner Homère : *cernere ne quis*, etc.

18. Ἐραννῆν, aimable. C'est l'épithète

ἐνθα οἱ ἀντεβόλησε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη,
παρθενικῇ εἰκυῖα νεήνιδι, κάλπιν ἐχούσῃ. 20

Στῇ δὲ πρόσθ' αὐτοῦ· ὃ δ' ἀνείρετο δῖος Ὀδυσσεύς·

ὦ τέκος, οὐκ ἂν μοι δόμον ἀνέρος ἡγήσαιο
Ἀλκινόου, ὃς τοῖσδε μετ' ἀνθρώποισιν ἀνάσσει;
Καὶ γὰρ ἐγὼ ξεῖνος ταλαπείριος ἐνθάδ' ἰκάνω,
τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης· τῷ οὔτινα οἶδα 25
ἀνθρώπων, οἳ τήνδε πόλιν καὶ ἔργα νέμονται.

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·
Τοιγὰρ ἐγὼ τοι, ξεῖνε πάτερ, δόμον δν με κελεύεις
δείξω, ἐπεὶ μοι πατρὸς ἀμύμονος ἐγγύθι ναίει.

qu'Homère a donnée à la ville de Calydon, *Iliade*, IX, 531 et 577. L'adjectif ἔραυνός n'est qu'une forme abrégée de ἔραττινός, très-fréquent dans les deux poèmes, tandis que ἔραυνήν, dans l'*Odyssée*, est un ἀπαξ εἰρημένον.

19. Θεά. De même que l'ombre du soir, favorable à Ulysse, est un nuage dont Minerve a enveloppé le héros, de même la jeune fille qui montre à Ulysse le chemin du palais ne peut être que sa divine protectrice en personne. Didyme (*Scholies P*) : κόρη τις, ἣν θεὰν ὀνομάζει διὰ τὸ δεῖξαι αὐτῷ τὴν ὁδόν.

20. Κάλπιν ἐχούσῃ. Elle est censée aller chercher de l'eau à la fontaine. Voyez le vers VI, 292. — Le mot κάλπις ne se trouve que cette fois chez Homère; mais il n'est pas très-rare chez les poètes postérieurs.

22. Οὐκ ἂν μοι.... ἡγήσαιο, ne pourrais-tu me servir de guide? Aristophane de Byzance donnait l'interrogation sous une forme non négative : ἢ ῥά νύ μοι.... — Δόμον, vers la maison : pour que je gagne la maison. — Ἀνέρος, devant le nom propre, est un vrai titre d'honneur. Ulysse dit, *la maison du seigneur Alcinoüs*.

23. Μετ(ά), *inter*, parmi. — Ἀνάσσει, commande : est roi.

25. Τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης, d'une terre étrangère bien loin (d'ici). Voyez la note du vers I, 270 de l'*Iliade*. Aristarque (*Scholies E, M, P et T*) répète ici son explication : (ἢ διπλῇ,) ὅτι τὴν πολὺ ἀφε-

στάσαν γῆν, οὐ τὴν Πελοπόννησον, ὡς οἶονται οἱ νεώτεροι.

26. Καὶ ἔργα νέμονται. Ancienne variante, καὶ γαῖαν ἐχουσιν. Avec cette leçon, le vers est identique à celui qu'on a vu ailleurs, VI, 477. Il est donc probable que cette leçon n'est qu'une correction de grammairien. Elle est du reste fort inutile, puisque ἔργα, c'est la terre cultivée, et que τήνδε πόλιν καὶ (τάδε) ἔργα νέμονται dit la même chose que τήνδε πόλιν καὶ γαῖαν ἐχουσιν, et d'une façon plus concrète et plus précise, par conséquent plus poétique.

28. Πάτερ. Ulysse n'est pas un vieillard, et Minerve l'a même rajeuni; mais sa taille et son air majestueux impriment le respect. La jeune fille le traite comme un dieu ou un roi. — Ὃν με κελεύεις, sous-entendu δεῖξαι.

29. Δείξω, je montrerai, c'est-à-dire il ne m'en coûtera guère de montrer. Ce sens est évident, sans quoi ἐπεὶ ferait entendre que, si la maison d'Alcinoüs n'était pas voisine de celle du père de la jeune fille, celle-ci ne se dérangerait pas pour l'y conduire. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : δείξω (au lieu de ἡγεμονεύσω) προσαγωγὸν πάνυ. οὐ γὰρ τὴν ἰδίαν χρεῖαν καταλιποῦσα ὑπουργήσιν φησὶν, ἀλλὰ τῆς αὐτῆς ὁδοῦ δείξειν τὸ ζητούμενον. — Μοι πατρός ἐκвиваὺτ à πατρός ἐμοῦ, et près de mon père signifie près de la maison de mon père. — Ναίει a pour sujet δόμος Ἀλκινόου sous-entendu : la maison d'Alcinoüs est située.

Ἄλλ' ἴθι σιγῇ τοῖον, ἐγὼ δ' ὁδὸν ἡγεμονεύσω·
μηδὲ τιν' ἀνθρώπων προτιόσσεο μηδ' ἐρέεινε. 30

Οὐ γὰρ ξείνους οἶδε μάλ' ἀνθρώπους ἀνέχονται,
οὐδ' ἀγαπαζόμενοι φιλέουσ', ὅς κ' ἄλλοθεν ἔλθοι.

Νηυσὶ θεῶσιν τοίγε πεποιθότες ὠκείησιν
λαῖτμα μέγ' ἐκπερόωσιν, ἐπεὶ σφισι δῶκ' Ἐνοσίχθων· 35
τῶν νέες ὠκεῖαι ὥσεί πτερόν ἢ νόημα.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο Παλλὰς Ἀθήνη
καρπαλίμως· ὁ δ' ἔπειτα μετ' ἵχνια βαῖνε θεοῖο.

Τὸν δ' ἄρα Φαίηκες ναυσικλυτοὶ οὐκ ἐνόησαν,
ἐρχόμενον κατὰ ἄστυ διὰ σφέας· οὐ γὰρ Ἀθήνη 40
εἶα εὐπλόκαμος, δεινὴ θεός, ἥ ῥά οἱ ἀχλὺν

30. Τοῖον, *taliter*, comme je vais dire : comme tu vas voir qu'il le faut. *Scholies P* : ὥς σοι δεικνύω. Cette explication vaut mieux que l'autre, οὕτως ὥς ἔχεις, donnée pourtant la première par les *Scholies P*.

31. Μηδὲ.... προτιόσσεο, ne regarde pas fixement. *Scholies P* : μηδὲ πρὸς τινα ἀνθρώπων ἐνατένιζε.

32-33. Οὐ γὰρ ξείνους.... Les enstatiques signalaient ici une contradiction, puisque les Phéaciens sont très-hospitaliers, et qu'Ulysse n'aura point à se plaindre d'eux, bien au contraire. Les lytiques répondaient qu'il ne s'agit ici que de la populace, et non pas des grands, auxquels seuls Ulysse doit avoir affaire, et que d'ailleurs il importe qu'Ulysse arrive tout droit chez Alcinoüs. Porphyre (*Scholies E et V*) : ζητοῦσὶ τινες πῶς ἐν τοῖς ἐξῆς φιλοξενωτάτους λέγει τοὺς ἀνθρώπους· καὶ φαμέν ἡ τὸν μὲν ναυτικὸν ὄχλον εἶναι τῷ ὄντι ἀηδῇ, τοὺς δὲ βασιλεῖς φιλοξένους· ἡ ἵνα φυλάξηται τις πυθέσθαι καὶ πρὸς ἕτερον καταχθῆναι.

33. Ἐλθοι. Ancienne variante, ἐλθῆ, leçon adoptée par Bekker et par Jacob La Roche.

34. Θεῶσιν et ὠκείησιν sont absolument synonymes. Cette répétition d'idée équivaut au superlatif de l'une ou de l'autre des deux épithètes. C'est comme si l'une ou l'autre était exprimée deux fois : manière de faire entendre le superlatif dont nous faisons quelquefois usage. Dire *un grand*,

grand vaisseau, c'est dire un vaisseau immense.

35. Λαῖτμα, comme ailleurs λαῖτμα θαλάσσης : le gouffre de la mer. L'épithète μέγ(α) complète l'idée : la mer vaste et profonde. — Δῶκ(ε), sous-entendu λαῖτμα ἐκπεράν.

36. Ὡσεῖ.... νόημα. On a vu dans l'*Iliade*, XV, 80-83, une course rapide comparée à la rapidité avec laquelle on se porte ici ou là par la pensée. Voyez les notes sur ce passage. — Payne Knight retranche le vers 36, qu'il regarde comme une glose passée dans le texte. Cette suppression est tout à fait arbitraire. Ce n'est pas à l'expression proverbiale que les Grecs attribuaient l'origine du vers, c'est au vers qu'ils attribuaient l'origine du proverbe. Didyme (*Scholies B, E et T*) : ἐντεῦθεν τὸ παροιμιῶδες, διέπτατο δ' ὥστε νόημα. Une autre note de Didyme (*Scholies E*) justifie la comparaison : τὸ γὰρ ἐνθύμημα καὶ τὰ πόρρω φαντάζεται. Il est probable que le critique citait pour preuve l'exemple ἐνθ' εἶην, ἡ ἐνθα, qui achèverait très-bien la phrase.

37-38. Ὡς ἄρα.... On a vu ces deux vers, II, 405-406 et III, 29-30.

40. Ἐρχόμενον.... διὰ σφέας, s'avançant à travers eux-mêmes, c'est-à-dire bien qu'il marchât au milieu d'eux.

41. Ἡ ῥά οἱ ἀχλὺν. Zénodote, ἡ σφισιν ἀχλὺν. C'était une correction destinée à faire concorder le texte avec l'explication que Zénodote avait donnée du vers 15. Mais

θεσπεσίην κατέχευε, φίλα φρονέουσ' ἐνὶ θυμῷ.
 Θαύμαζεν δ' Ὀδυσσεὺς λιμένας καὶ νῆας ἔϊσας,
 αὐτῶν θ' ἡρώων ἀγοράς καὶ τείχεα μακρὰ,
 ὑψηλὰ, σκολόπεσσιν ἀρηρότα, θαῦμα ἰδέσθαι.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ βασιλῆος ἀγακλυτὰ δώμαθ' ἵκοντο,
 τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε θεὰ γλαυκῶπις Ἀθήνη·

45

Οὗτος δὴ τοι, ξεῖνε πάτερ, δόμος ὃν με κελεύεις
 πεφραδέμεν· δῆεις δὲ Διοτρεφέας βασιλῆας
 δαίτην δαινυμένους· σὺ δ' ἔσω κίε, μηδέ τι θυμῷ
 τάρβει· θαρσαλέος γὰρ ἀνὴρ ἐν πᾶσιν ἀμείνων
 ἔργοισιν τελέθει, εἰ καὶ ποθεν ἄλλοθεν ἔλθοι.
 Δέσποιναν μὲν πρῶτα κιχήσεται ἐν μεγάροισιν·
 Ἀρήτη δ' ὄνομ' ἐστὶν ἐπώνυμον, ἐκ δὲ τοκῆων

50

cette correction est inadmissible; car le vers 43, comme le fait observer Aristarque (*Scholies* H et P), prouve que c'est d'Ulysse qu'il s'agit : (ἡ διπλῇ περισστιγμένη, ὅτι) Ζηνόδοτος ἡ σφισιν ἀχλὺν γράφει, οὐκ εἶ. ἐν γὰρ τοῖς ἐξῆς φησὶν· Καὶ τότε δὴ ῥ' αὐτοῖο πάλιν χύτο θέσφατος ἀήρ.

43. Θαύμαζεν, admirait. L'imparfait indique que c'est en marchant vers la ville.

44. Ἡρώων. Ce sont les mêmes qu'Homère appelle plus loin βασιλῆας, vers 49. — Ἀγοράς. Il n'y avait qu'une place d'assemblée. Le pluriel est amené par l'idée de la fréquence des réunions qui se tenaient sur cette place. — Τείχεα, les remparts (de la ville).

45. Σκολόπεσσιν. Homère ne parle point de fossé. Il ne s'agit donc pas d'une palissade du genre de celle qui formait la première défense du camp des Grecs. Ce sont des pieux qui garnissent le haut de la muraille, des chevaux de frise qui ajoutent aux difficultés de l'escalade. Les Phéaciens n'ont rien à craindre de personne; mais le souvenir de leurs anciens malheurs les a rendus prudents.

47. Τοῖσι, *inter eos*, entre eux, c'est-à-dire entre eux deux, et par conséquent en s'adressant à lui. Voyez la note du vers V, 202. Aristarque (*Scholies* P) note le fait grammatical, et il ajoute que le ὅε qui suit τοῖσι est redondant : (ἡ διπλῇ,) ὅτι δύο ὄντων τοῖσι εἶπε, καὶ (ὅτι) περισσὸς ὁ

ὁέ. Mais rien n'empêche d'expliquer δέ dans le sens de *tum* (alors).

49. Πεφραδέμεν, *monstrare* (*tibi*), de te montrer. Voyez la note du vers I, 273. — Βασιλῆας, les rois, c'est-à-dire les grands de la nation. Voyez le vers I, 394.

51. Θαρσαλέος, qui n'a pas peur. Le mot est tout à fait en bonne part. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : ὁ πεπαρησιασμένος καὶ εὐτολμος, οὐχ ὁ θρασὺς· ἐκεῖνος γὰρ ἀναιδής.

52. Εἰ καὶ ποθεν ἄλλοθεν ἔλθοι, quand même il viendrait d'un endroit quelconque, c'est-à-dire fût-il complètement étranger dans le pays où il se trouve. Ancienne variante, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἔλθοι : vint-il du bout du monde. Le sens, des deux façons, reste le même. — Payne Knight, Dugas Montbel et Bekker suppriment, mais sans raison sérieuse, le vers 52.

53. Πρῶτα, d'abord, c'est-à-dire sans s'arrêter auprès de personne autre. — Κιχήσεται, tu iras trouver. La traduction *invenies* (tu trouveras) n'est point exacte, puisqu'il faut traverser la salle du festin pour arriver à l'endroit où se tient la reine. Didyme (*Scholies* V) prétend même que κιχήσεται équivalant ici à ἱκεταύσεις, tu supplieras : οὐ γὰρ καταλήψεσθαι σημαίνει.

54. Ἐπώνυμον, exprimant la qualité comme ferait un surnom : bien assorti à son caractère. La traduction *inditum* n'offre ici aucun sens. L'adjectif ἀρητός signifie

τῶν αὐτῶν οἵπερ τέκον Ἀλκίνοον βασιλῆα. 55
 Ναυσίθοον μὲν πρῶτα Ποσειδάων ἐνοσίχθων
 γείνατο καὶ Περίβοια, γυναικῶν εἶδος ἀρίστη,
 δπλοτάτη θυγάτηρ μεγαλήτορος Εὐρυμέδοντος,
 δς ποθ' ὑπερθύμοισι Γιγάντεσσιν βασίλευεν.
 Ἄλλ' ὁ μὲν ὤλεσε λαὸν ἀτάσθαλον, ὤλετο δ' αὐτός· 60
 τῇ δὲ Ποσειδάων ἐμίγη, καὶ ἐγείνατο παῖδα
 Ναυσίθοον μεγάρυμον, δς ἐν Φαίηξιν ἄνασσεν·
 Ναυσίθοος δ' ἔτεκεν Ῥηξήνορά τ' Ἀλκίνοόν τε.
 Τὸν μὲν ἄκουρον ἐόντα βάλ' ἀργυρότοξος Ἀπόλλων
 νυμφίον, ἐν μεγάρῳ μίαν οἶην παῖδα λιπόντα, 65
 Ἀρήτην· τὴν δ' Ἀλκίνοος ποιήσατ' ἄκοιτιν,
 καὶ μιν ἔτισ' ὥς οὔτις ἐπὶ χθονὶ τίεται ἄλλη,

precabilis ; et la reine Arété a le cœur tendre aux suppliants. C'est ainsi que le nom de Démosthène (force du peuple), qu'avait reçu à sa naissance l'orateur athénien, s'est trouvé par le fait un éponyme, un surnom exprimant le caractère. Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : ἐκώνυμόν ἐστι τὸ ἀπὸ γενέσεως μὲν αὐτομάτως τεθὲν, ὕστερον δὲ κατὰ τύχην δοκοῦν τεθεῖσθαι, ὡς τὸ Δημοσθένης, οἷον τὸ τοῦ δήμου σθένος. — Τοκῆων, d'après ce qui suit, signifie les aïeuls paternels, et non point le père et la mère. Arété n'était point la sœur d'Alcinous, mais sa nièce. Les enstatiques, alléguant le sens propre de τοκεύς, prétendaient mettre le poète en contradiction avec lui-même. Les lytiques répondaient qu'on dit souvent nos pères pour dire nos ancêtres, et que *parents* est ici pour *grands-parents*. Porphyre (*Scholies* E, P et Q) : τοῦτο μάχεται τοῖς ἐξῆς. τὴν μὲν γὰρ λέγει Ῥηξήνορος, τὸν δὲ Ναυσιθόου. λύοιτο δ' ἂν ἐκ τῆς λέξεως. τὸ γὰρ τοκῆων δηλοῖ καὶ τὸ προγόνων. καὶ γὰρ τοὺς πατέρας ἐπὶ τῶν προγόνων τάττουσιν.

60. Ἄλλ' ὁ μὲν ὤλεσε.... Bothe suppose qu'après ce vers il y en avait un autre, aujourd'hui perdu, où le poète faisait connaître comment avaient péri Eurymédon et son peuple. Mais les géants étaient des brutes, et ils ont été exterminés par des populations civilisées. C'est là évidemment la tradition que rappelle le poète, et cette

tradition n'était ignorée de personne. Le vers est donc parfaitement clair, et n'a besoin d'aucun complément.

61. Τῇ, c'est-à-dire Περιβοίῃ.

64. Τόν, c'est-à-dire Ῥηξήνορα. — Ἄκουρον, sans enfant mâle : à privatif et κοῦρος. Ce sens est manifeste, d'après le vers suivant. — Les enstatiques faisaient une chicane à l'occasion du mot ἄκουρον. Mais cette chicane était aussi peu fondée que celle qu'ils faisaient sur τοκῆων. Porphyre (*Scholies* B, E, P et Q) : τοῦτο ἐναντίον τῶν ἐπιφερομένων μίαν οἶην παῖδα λιπόντα Ἀρήτην. λύοιτο δ' ἂν ἐκ τῆς λέξεως. τὸ γὰρ ἄκουρον οὐκ ἐκδοκτέον ἀπαιδα, ἀλλὰ οὐκ ἔχοντα κοῦρον, ὃ ἐστὶν ἄρρενα παῖδα. — Βάλ(ε).... Ἀπόλλων signifie que Rhéxénor avait été frappé de mort subite. Voyez les vers XXIV, 758-759 de l'*Iliade* et les notes sur ces deux vers.

65. Νυμφίον, jeune marié, c'est-à-dire marié depuis trop peu de temps pour laisser une famille nombreuse. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T) : τὸ δὲ νυμφίον ἀντὶ τοῦ νέον, οὐ πολὺν χρόνον ἀπὸ τοῦ γάμου βιώσαντα. ἀπαξ δὲ εἴρηται ἡ λέξις. — Je mets la virgule après νυμφίον, et non après μεγάρῳ. Cette ponctuation est bien préférable. Voyez XI, 68, et le vers XIV, 485 de l'*Iliade*. Elle a été adoptée par Ameis. C'est celle qu'indique Nicanor (*Scholies* P et T), et il l'appuie d'une ex-

δοσαι νῦν γε γυναῖκες ὑπ' ἀνδράσιν οἶκον ἔχουσιν.

Ὡς κείνη πέρι κῆρι τετίμηται τε καὶ ἔστιν

ἔκ τε φίλων παίδων ἔκ τ' αὐτοῦ Ἀλκινόοιο

70

καὶ λαῶν, οἳ μὲν ῥα θεὸν ὥς εἰσορόωντες

δειδέχεται μύθοισιν, ὅτε στείλῃσ' ἀνὰ ἄστυ.

Οὐ μὲν γάρ τι νόου γε καὶ αὐτὴ δεύεται ἐσθλοῦ.

οἷσιν τ' εὖ φρονέῃσι καὶ ἀνδράσι νείκεα λύει.

cellente raison : βραχὺ δὲ διασταλτέον μετὰ τὸ νυμφίον. βέλτιον γὰρ τὸ ἐν μεγάρῳ τοῖς ἐξῆς προσνέμειν, ἵνα δηλωθῇ ὅτι παρθένον αὐτὴν ἀπέλειπεν.

68. Ὑπ' ἀνδράσιν, sous des époux : sous la loi d'un époux. Ancienne variante, ἐπ' ἀνδράσιν, leçon tout à fait mauvaise.

69-74. Ὡς κείνη.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces six vers comme une interpolation : athétèse tout arbitraire, et que n'a adoptée aucun des éditeurs venus depuis.

69. Πέρι est adverbe : *eximie*, extraordinairement. C'est un des passages où la leçon vulgaire περὶ κῆρι fait perdre à l'expression la moitié de sa force. Dans l'Homère-Didot, la traduction *ex animo* est en désaccord avec le texte, où on lit πέρι adverbe. Voyez la note du vers V, 36. — Τετίμηται τε καὶ ἔστιν, sous-entendu τετιμημένη ou τιμήεσσα. L'exemple ζῶει τε καὶ ἔστιν, c'est-à-dire ζῶει τε καὶ ἐστι ζῶν, XXIV, 263, prouve que c'est une expression redoublée, par conséquent l'idée d'honneur portée à toute son excellence. Il est donc inutile de sophistiquer sur ἔστιν, ou de changer, comme Bothe le propose, τε καὶ ἔστιν en τοκάεσσιν. J'ajoute que la leçon πέρι se trouve confirmée par le superlatif poétique de la fin du vers.

72. Δειδέχεται μύθοισιν, d'après ce qui précède, doit être pris dans le sens le plus favorable : *excipiunt vocibus faustis*, comblent de bénédictions. Il ne s'agit pas de conversations entre les passants et la reine, cela est évident. Didyme (*Scholies P*) : ἐχδέχονται ἐπαίνοις.

73. Οὐ.... τι, nullement. — Καὶ αὐτὴ, et ipsa, quant à elle : en ce qui la concerne personnellement ; considérée en elle-même.

74. Οἷσιν τ' εὖ φρονέῃσι. Anciennes

variantes, ἧσιν τ' εὖ φρονέῃσι et ἧσί τ' εὖ φρονέῃσι. Ameis a préféré la dernière leçon. Mais les deux variantes ne sont que des corrections, et des corrections inutiles ; car, en disant καὶ ἀνδράσι (*etiam viris*, fût-ce des hommes), le poète a fait comprendre que cet arbitrage s'appliquait surtout aux femmes. *Scholies B, P, Q et T* : τοσαύτη συνέσει φησὶ κεχρησθαι τὴν Ἀρήτην ὁ ποιητής, ὥστε καὶ στάσει ἀνδρῶν δύνασθαι αὐτὴν διαλύειν. τὸ δὲ καὶ ἀνδράσιν ὥς ἐν ἐπιτάσει παρέλαβε. τὸ γὰρ γυναικῶν νείκεα λύειν ἀρμόζει γυναιξίν. Il y a, dans les mêmes *Scholies* et dans les *Scholies H*, une note d'après laquelle ἧσιν τ' εὖ aurait été la leçon des textes les plus estimés (αἱ χαρίστεραι). Que cette note soit ou non de Didyme, celle que nous venons de transcrire est évidemment la pure tradition aristarchienne. Je dois seulement faire observer qu'avec la leçon ἧσιν, le vers ne s'applique plus qu'à des querelles de ménage : τὰ πρὸς τοὺς ἀνδρας νείκεα. Alors le mot καί, devant ἀνδράσι, n'est plus que la copule. — Quoi qu'il en soit, les enstatiques trouvaient détestable une justice qui ne s'appliquait point également à tout le monde, mais aux seuls amis de la reine. *Scholies T* : ὥς γελοῖως τοῦτο· οὐ γὰρ τῷ δικαίῳ, ἀλλὰ τοῖς φίλοις φησὶν αὐτὴν (νείκεα) διαλύειν. Cette phrase a tout à fait l'air d'être de la main de Zoïle. On répondait sans doute qu'un arbitre bienveillant n'offre jamais ses services qu'à ceux qui ne lui sont point indifférents. — Je n'ai point cité la variante ἧσιν τ' εὐφροσύνησι. Cette leçon ne se trouve que dans la Romaine. Ce n'est pas même une correction. C'est une inadvertance de copiste, et rien de plus ; ou, si l'on veut, c'est une correction faite par un ignorant qui ne comprenait pas le subjonctif φρονέῃσι.

Εἴ κέν τοι κείνη γε φίλα φρονέησ' ἐνὶ θυμῷ,
 ἐλπωρή τοι ἔπειτα φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι
 οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.

Ὡς ἄρα φωνήσας' ἀπέβη γλαυκῶπις Ἀθήνη
 πόντον ἐπ' ἀτρύγετον, λίπε δὲ Σχερίην ἐρατεινήν·
 ἵκετο δ' ἐς Μαραθῶνα καὶ εὐρυάγυιαν Ἀθήνην,
 δῦνε δ' Ἐρεχθῆος πυκινὸν δόμον. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
 Ἀλκινόου πρὸς δώματ' ἱε κλυτά· πολλὰ δέ οἱ κῆρ
 ὥρμαιν' ἱσταμένω, πρὶν χάλκεον οὐδὸν ἰκέσθαι.

Ὡστε γὰρ ἡελίου αἴγλη πέλεν ἢ σελήνης,
 δῶμα κάθ' ὑπερεφές μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο.
 Χάλκεοι μὲν γὰρ τοῖχοι ἐληλάδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα,
 ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, περὶ δὲ θριγκὸς κυάνοιο·
 χρύσειαι δὲ θύραι πυκινὸν δόμον ἐντὸς ἔεργον·
 σταθμοὶ δ' ἀργύρεοι ἐν χαλκῷ ἕστασαν οὐδῶ,

76-77. Εἴ κέν τοι.... Ces trois vers qu'on a vus mal placés ailleurs, VI, 313-315, sont ici à leur place.

80. Ἀθήνην, Athènes. Aristarque (*Scholies* H) signale cette particularité d'orthographe : (ἡ διπλῇ,) ὅτι ἐνικῶς τὰς Ἀθήνας. D'autres anciens regardaient le vers comme interpolé. *Scholies* H et P : ὑποπτεύεται ὁ τόπος, ὡς καὶ Χαῖρίς φησιν ἐν Διορθωτικοῖς. Ceux-là entendaient, au vers suivant, Ἐρεχθῆος δόμον comme une périphrase du nom d'Athènes. *Scholies* E, H, P, T et V : ἀπὸ μέρους τὰς Ἀθήνας.

81. Δόμον doit être pris dans son sens propre et concret. Il s'agit du temple où Minerve et Érechthée étaient σύνναοι, et qui était à la place même où est encore le Parthénon. Voyez la légende d'Érechthée, *Iliade*, II, 547-551.

83. Χάλκεον οὐδόν. Nous sommes ici dans un monde tout imaginaire. Il faut donc prendre au propre les expressions seuil de bronze, portes d'or, etc., sans plus marchander que s'il s'agissait du palais même de Jupiter.

84-85. Ὡστε γὰρ.... Voyez les vers IV, 45-46, et la note sur ces deux vers.

86. Χάλκεοι est dissyllabe par synizèse. — Ἐληλάδατ(ο), vulgo ἐρηρέδατ(ο). Ancienne variante, ἐληλέδατ(ο). Buttmann,

ἐληλέατ(ο). La vulgate provient évidemment d'une confusion; car ἐρηρέδατ(ο), qui est excellent au vers 95, ne vaut rien ici. Toutes les autres leçons ne sont que le même mot, avec des nuances dans l'orthographe; et ce mot est le terme propre : *ducti erant*, offraient une surface continue. Voyez ἔρκος ἐλήλαται, vers 113. Didyme (*Scholies* B et E) : ἐληλάδατο· Ἰωνικῶς ἀντὶ τοῦ ἐληλασμένοι ἦσαν καὶ παρατεταμένοι.

87. Ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῦ, depuis le seuil jusqu'à l'appartement le plus reculé, c'est-à-dire partout dans le palais. Didyme (*Scholies* B) : ὅλος γὰρ ὁ οἶκος χαλκός. — Περὶ ἐέ, et alentour, c'est-à-dire formant couronne, faisant saillie en haut du mur extérieur. — Θριγκός, une frise, ou, si l'on veut, un entablement. Le mot corniche serait un anachronisme. — Κυάνοιο, de métal bleu. On ignorera éternellement ce qu'était le cyane d'Homère. Le nom n'indique que la couleur du métal. Voyez les notes des vers XI, 24 et 26 de l'*Iliade*.

88. Θύραι, des portes, c'est-à-dire deux battants. Il ne s'agit que de la porte d'entrée. — Δόμον ἐντὸς ἔεργον, protégeaient la maison en dedans, c'est-à-dire la fermaient à l'entrée, ou simplement fermaient la maison, servaient à fermer la maison.

ἀργύρεον δ' ἐφ' ὑπερθύριον, χρυσήν δὲ κορώνην. 90
 Χρύσειοι δ' ἐκάτερθε καὶ ἀργύρεοι κύνες ἦσαν,
 οὓς Ἥφαιστος ἔτευξεν ἰδυίῃσι πρᾶπίδεσσιν,
 δῶμα φυλασσέμεναι μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,
 ἀθανάτους ὄντας καὶ ἀγήρως ἡματα πάντα.
 Ἐν δὲ θρόνοι περὶ τοῖχον ἐρηρέδατ' ἔνθα καὶ ἔνθα, 95
 ἐς μυχὸν ἐξ οὐδοῖο διαμπερές, ἔνθ' ἐνὶ πέπλοι
 λεπτοὶ ἐύνητοι βεβλήατο, ἔργα γυναικῶν.
 Ἐνθα δὲ Φαιήκων ἡγήτορες ἐδριόωντο
 πίνοντες καὶ ἔδοντες· ἐπηετανὸν γὰρ ἔχεσκον.
 Χρύσειοι δ' ἄρα κοῦροι εὐδμήτων ἐπὶ βωμῶν 100

90. Ἐφ' ἐquivaut à ἐπὶ. — Ὑπερθύριον, un linteau. *Scholies P* : τὸ ἐπιχειμένον ταῖς θύραις, εἰς δ' οἱ ἄνω στρόφιγγες ἐναρμόζονται. — Κορώνη, un anneau. Voyez la note du vers I, 441. Chacun des deux battants avait son anneau, qui servait à le manœuvrer.

91. Ἐκάτερθε, *utrinque*, de chaque côté (de la porte).

93. Φυλασσέμεναι, c'est-à-dire φυλάσσειν, ὥστε φυλάσσειν : pour garder; afin qu'ils gardassent. Ces chiens étaient vivants, comme les jeunes filles d'or qui sont les servantes de Vulcain, *Iliade*, XVIII, 417-421. — Quelques anciens ramenaient à la vraisemblance les chiens d'Alcinoüs, en expliquant φυλασσέμεναι par ὥστε δοκεῖν φυλάσσειν. Mais cette interprétation est tout arbitraire. Et puis, à quoi bon la vraisemblance sur un point, quand tout le reste est en plein merveilleux?

94. Ἀθανάτους.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, et quelques-uns approuvent la condamnation. Ils ne voient là qu'une maladroite falsification du vers V, 136. On peut n'être pas de leur avis.

95. Ἐν, dedans, c'est-à-dire dans la grande salle. — Ἐρηρέδατ(ο), étaient à poste fixe. Ancienne variante, ἐληλέδατ(ο), expression tout à fait impropre. Voyez plus haut la note du vers 86 sur ἐληλέδατ(ο). Didyme (*Scholies H*) : ἐνηρμοσμένοι ἦσαν ἐρεισθέντες ὡς ἐμπεπηγότες εἰς τὸν τοῖχον.

96. Ἐς μυχόν, jusqu'au fond (de la grande salle). L'expression est particula-

risée par le fait de la description même.

— Ἐνθ(α) ἐquivaut à ἐν οἷς θρόνοις, sur lesquels sièges. — Ἐνὶ doit être joint au verbe βεβλήατο du vers suivant : ἐμβεβλήατο, ἐμβεβλημένοι ἦσαν.

97. Λεπτοὶ ἐύνητοι doit être pris comme une seule expression : d'étoffe tissée avec un fil très-fin.

98. Ἐνθα, là, c'est-à-dire dans ces fauteuils.

99. Ἐπηετανόν, d'un bout à l'autre de l'année. — Ἐχεσκον, ils avaient sans cesse (de quoi boire et manger).

100-102. Χρύσειοι.... Lucrèce, livre II, vers 23-25 : « Si non aurea sunt juvenum « simulacra per ædes Lampadas igniferas « manibus retinentia dextris, Lumina nocturnis epulis ut suppeditentur. » C'est presque la traduction littérale du passage d'Homère, sauf la négation nécessaire à l'idée du poète latin.

100. Ἐπὶ βωμῶν, sur des piédestaux. Zénodore dans Miller : βωμός, συνήθως μὲν ἐφ' οὗ ἐπιθύουσι, παρ' Ὀμήρῳ δὲ τέθειται καὶ ἐπὶ τῆς βάσεως, ἀπὸ τοῦ βεβλημένοι. Voyez dans l'*Iliade*, VIII, 441, la note sur ἄμ βωμοῖσι. La traduction *super aras* ne donne donc nul sens raisonnable. Le mot βωμός désigne tout ce qui s'élève au-dessus du sol; et la signification *autel* n'en est qu'une acception particulière. — Ancienne variante, βουνῶν, leçon rejetée par les critiques alexandrins. *Scholies P* : Ὀμηρος γὰρ βωμούς τὰς βάσεις φησί. J'ajoute que βουνός n'existe même pas chez Homère.

ἔστασαν, αἰθομένας δαίδας μετὰ χερσὶν ἔχοντες,
φαίνοντες νύκτας κατὰ δώματα δαιτυμόνεσσιν.
Πεντήκοντα δέ οἱ δμῳαὶ κατὰ δῶμα γυναῖκες,
αἱ μὲν ἀλετρεύουσι μύλης ἐπὶ μήλοπα καρπὸν,
αἱ δ' ἱστοὺς ὑφώσι καὶ ἡλάκατα στρωφῶσιν
ἥμεναι, οἷά τε φύλλα μακεδνῆς αἰγείροιο·
καιρουσέων δ' ὀθονέων ἀπολείβεται ὑγρὸν ἔλαιον.

105

102. Φαίνοντες, *illucentes*, fournissant de la lumière. — Νύκτας, les nuits, c'est-à-dire quand il faisait nuit.

103. Πεντήκοντα.... γυναῖκες. Il y a aussi cinquante femmes dans le palais d'Ulysse, XXII, 421. Virgile, *Énéide*, I, 703, attribue à Didon le même nombre de servantes. — Οἱ, à lui : à Alcinoüs. — Quelques anciens mettaient un point à la fin du vers 103, et Nicanor (*Scholies* P et Q) ne désapprouve pas cette ponctuation : εἰ δὲ τῷ προσκόπτοιο, στιζέτω ἐπὶ τοῦ γυναῖκες, ἵνα λείπη τὸ ἦσαν, τὸ δὲ ἐξῆς ἀπὸ ἄλλης ἀρχῆς.

104. Μύλης. Ancienne variante, μύλοις, qui paraît n'être qu'une faute d'iotacisme. — Ἐπί, *vulgo* ἐπι. Bien que la préposition soit après son régime, il faut lui laisser son accent, car elle est de celles qui ne souffrent point l'anastrophe. Il ne faut écrire ἐπι, selon Aristarque, que dans le sens de ἐπεστι. — Μήλοπα καρπὸν, le blond froment. Porphyre (*Scholies* E et Q) : οὐκ ἔστι τὸ, αἱ μὲν ἀλετρεύουσι μύλης ἐπὶ μήλοπα καρπὸν, τὸ ἐκ τῶν μύλων ἔριον, ὥς τινες οἶονται, ἀλλὰ μήλοπα καρπὸν ἔφη τὸν μύλῳ ἐμπερῆ κατὰ τὴν χροιάν.

105. Ὑφώσι, de ὑφάω pour ὑφαίνω. Les anciens notaient, dans la phrase, l'emploi du présent au lieu de l'imparfait. *Grand Étymologique* Miller : ὑφώσιν, ἀντὶ τοῦ ὑφαινόν· ἐνήλλαξε δὲ τοὺς χρόνους· αἱ δ' ἱστοὺς ὑφώσι.

106. Οἷά τε φύλλα. La comparaison porte sur la mobilité des feuilles de l'arbre. Les tisseuses et les fileuses ont les mains dans une perpétuelle activité, comme le feuillage du peuplier est dans un mouvement perpétuel. Quoi qu'en disent quelques anciens, il ne peut s'agir du nombre, à supposer même que les trois quarts des femmes du palais fussent au métier et à la quenouille.

107. Καιρουσέων, trissyllabe par synizèse, *vulgo* καιροσέων. Ameis et Hayman, καιροσσέων. L'orthographe vulgaire est attribuée à Aristarque ; mais, d'après le texte même de la scholie où se trouve cette attribution, la forme καιροσέων est impossible, puisque l'adjectif est καιρόεις, de καῖρος (la trame). Jacob La Roche : « Καῖρος, a quo ductum esset volunt καιροσέων, facit καιρόεις, καιρόεσσα, καιροισσέων, et per synæresim καιρουσέων, cujus synæreseos exempla sunt « apud Homerum λωτοῦντα vel λωτεῦντα « M 283 ; τιμῆς I 606 ; τιμῆντα Σ 476 ; « τεχνῆσαι η 440 ; apud posteriores, etc. « In antiquissimis exemplaribus ΚΑΙΡΟΣΕΩΝ « scriptum erat, quod eodem jure in καιρουσέων convertere possumus, quo « ΜΕΤΕΡ. » La Roche aurait même pu dire que la lecture la plus naturelle de ΡΟ était ρου, car οὔ était le nom même de la lettre ο, avant que l'oméga fût en usage. Quelle que soit l'orthographe qu'on adopte, le sens reste le même. Didyme (*Scholies* E, P, Q et T) : εὐϋφῶν, εὐ κεκαιρωμένων. La trame des étoffes est très-fine et très-serrée. C'est cette excellence qu'exprime nécessairement l'épithète, sans quoi elle ne dirait rien, puisque toute étoffe a une trame. — Ὀθονέων, trissyllabe par synizèse. — Ἀπολείβεται ὑγρὸν ἔλαιον, sous-entendu ὥς. Ce n'est qu'une simple comparaison. L'étoffe est si brillante, qu'elle reluit comme si le tissu dégouttait d'huile. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers XVIII, 596. Didyme (*Scholies* P) : λείπει ὥς. — D'après une autre explication ancienne, ἀπολείβεται signifierait, *refuse de suinter*, sous-entendu : tant le tissu est serré. Cette explication est tout arbitraire. L'exemple des tuniques de l'*Iliade* ne laisse guère de doute sur l'ellipse de ὥς, ou de tel mot analogue.

Ὅσον Φαίηκες περὶ πάντων ἰδριες ἀνδρῶν
 νῆα θοὴν ἐνὶ πόντῳ ἐλαυνέμεν, ὥς δὲ γυναῖκες
 ἰστῶν τεχνῆσαι· πέρι γάρ σφισι δῶκεν Ἀθήνη 110
 ἔργα τ' ἐπίστασθαι περικαλλέα καὶ φρένας ἐσθλὰς.
 Ἐκτοσθεν δ' αὐλῆς μέγας ὄρχατος ἄγχι θυράων
 τετράγυος· περὶ δ' ἔρκος ἐλήλαται ἀμφοτέρωθεν.
 Ἐνθα δὲ δένδρεα μακρὰ πεφύκασι τηλεθόωντα,
 ὄγχυαι καὶ ῥοιαί, καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι, 115
 συκέαι τε γλυκεραί, καὶ ἐλαῖαι τηλεθόωσαι.
 Τάων οὔποτε καρπὸς ἀπόλλυται οὐδ' ἀπολείπει,

108. Ἰδριες, sous-entendu εἰσί : sont habiles.

109. Ὅς correspond à ὅσον, et il équivaut à τόσον, ou même à τοσοῦτον. Didyme (*Scholies* V) : νῦν τὸ ὥς ἀντὶ τοσοῦτον. — Δέ n'est point redondant. Il signifie *etiam*, aussi.

110. Ἰστῶν τεχνῆσαι, sous-entendu εἰσί : sont des artistes en fait de tissus. Le mot τεχνῆσαι est pour τεχνήσασθαι. *Scholies* M et V : τεχνίτιδες. La vulgate ἰστὸν τεχνῆσαι n'est qu'une fausse transcription du vieux texte ΗΙΣΤΟΝ ΤΕΚΗΝΕΣΑΙ. Le sens, avec cette leçon, reste le même; mais la phrase est boiteuse. Avec τεχνήσασθαι, on a un exact correspondant à ἰδριες. — Πέρι, adverbe : par excellence.

111. Ἔργα τ' ἐπίστασθαι.... On a vu ce vers appliqué à Pénélope, II, 117.

112. Ὀρχατος, un jardin. Le mot signifie, au propre, plantation alignée. Ici nous avons un verger, une vigne et un potager. Didyme (*Scholies* V) : ἡ ἐπὶ στίχον καὶ ἐν τάξει τῶν ἀμπελῶν φυτεία ὄρχατος λέγεται, ἡ κῆπος.

113. Τετράγυος, de quatre gyes, c'est-à-dire dont chaque côté avait un gye de longueur. Eustathe : οὐ ἐκάστη τῶν τεσσάρων πλευρῶν γύην εἶχεν. C'était l'explication alexandrine; car Eustathe termine la phrase par φασί. D'après les Alexandrins, le gye équivalait à deux stades. *Scholies* B, E et M : ὁ δὲ γύης δύο στάδια ἔχει. Le jardin d'Alcinoüs était donc très-vaste; et la traduction de τετράγυος par *quatuor iugerum* le restreint aux proportions d'un enclos fort modeste. En réalité, on ignore la signification pré-

cise du mot τετράγυος. Mais un jardin de quatre arpents, de quelque arpent qu'on se serve pour mesurer, c'est trop peu ici. — Πέρι, alentour, c'est-à-dire faisant du jardin un enclos. — Ἀμφοτέρωθεν signifie que la clôture est continue, puisque partout on la trouve à droite et à gauche. Didyme (*Scholies* V) : νῦν πανταχόθεν. Il y a d'autres explications; mais celle-là est excellente. Le poète, en effet, dit ἀμφοτέρωθεν, parce qu'il se met à la place d'Ulysse ou de tout autre qui voit l'enclos du dehors. Chacun des quatre côtés lui offre, à droite et à gauche la barrière qui enferme le carré.

114. Ἐνθα, là, c'est-à-dire à l'intérieur du jardin. — Πεφύκασι, leçon d'Hérodien, *vulgo* πεφύκει. Presque tous les derniers éditeurs ont rétabli la leçon alexandrine.

116. Συκέαι, dissyllabe par synizèse. — Γλυκεραί. Cette épithète, comme le remarque Didyme (*Scholies* B, E, P et T) n'est point une expression banale, ni non plus celle qui caractérise les poiriers et les pommiers, ni non plus celle qui va être jointe au nom de l'olivier; c'est la chose même : οὐ κυκλικῶς τὰ ἐπίθετα προσέρριπται, ἀλλ' ἐκάστου δένδρου τὸ ἰδίωμα διὰ τοῦ ἐπιθέτου προστετήρηται. κάλλος μὲν γὰρ πρόσεστι ταῖς μηλέαις ἐπικειμένου τοῦ καρποῦ, τῶν δὲ συκῶν γλυκὺς ὁ καρπός, ἐλαίας δὲ αἰθθαλῆς ἡ φύσις. Didyme (mêmes *Scholies*) remarque aussi l'effet harmonieux des desinences en αι à dessein multipliées : ἐκόσμησε δὲ τὴν ἐπαγγελίαν καὶ ἡ ὁμοιοκαταληξία τῶν λέξεων.

χείματος οὐδὲ θέρευς, ἐπετήσιος· ἀλλὰ μάλ' αἰεὶ
Ζεφυρίη πνείουσα τὰ μὲν φύει, ἄλλα δὲ πέσσει.

Ὅγχνη ἐπ' ὄγχνη γηράσκει, μῆλον δ' ἐπὶ μήλῳ, 120
αὐτὰρ ἐπὶ σταφυλῇ σταφυλῇ, σῦκον δ' ἐπὶ σύκῳ.

Ἐνθα δέ οἱ πολύκαρπος ἄλῳῃ ἐρρίζωται·
τῆς ἕτερον μὲν θειλόπεδον λευρῷ ἐνὶ χώρῳ
τέρσεται ἡελίῳ, ἑτέρας δ' ἄρα τε τρυγώσιν,
ἄλλας δὲ τραπέουσι· πάροιθε δέ τ' ὄμφακές εἰσιν, 125
ἄνθος ἀφιεῖσαι, ἕτεραι δ' ὑποπερκάζουσιν.

118. Ἐπετήσιος, *perennis*, d'un bout à l'autre de l'année.

119. Ζεφυρίη, sous-entendu αὐρα : le souffle du Zéphyre. Il ne faut pas s'étonner de la quantité de la première syllabe. Quand un mot commence par trois brèves, Homère fait toujours la première longue. Voyez ἀπονέεσθαι, par exemple, II, 196. Il est inutile de supposer, comme on le faisait à propos de ὄφιν, *Iliade*, XII, 208, que le φ est pour πφ. Le son E était primitivement, comme A et I, un son commun. D'après les règles de la transcription, il aurait fallu écrire Ζηφυρίη. Mais on comprend très-bien pourquoi les Alexandrins ont mis un epsilon.

120. Γηράσκει, vieillit, c'est-à-dire simplement mûrit.

122. Οἱ, comme au vers 103 : à Alcinoüs. — Ἀλῳῃ, d'après ce qui suit, signifie une vigne, et ἐρρίζωται (a été enracinée) équivalent à πεφύτευται, est plantée.

123. Ἐτερον μὲν θειλόπεδον. Ce n'est pas sur le même cep que se trouve le raisin à ses divers états. La vigne a autant de parties distinctes qu'il y a d'états distincts de la grappe. La première partie de la vigne, celle dont il s'agit ici, nous montre les raisins achevant de mûrir au soleil. Dans une autre, on vendange ; dans une autre, la vendange vient d'être faite, etc. *Scholies* B, Q et T : τὸ δὲ ἀδιάλειπτον τῆς σταφυλῆς θέλων σημᾶναι, φησὶν ὧς τὸ μὲν αὐτῆς πατεῖται, ἄλλο ψύχεται, ἄλλο τρυγᾶται, ἄλλο περκάζει, ἄλλο ὀμφακίζει, ἵνα δι' ὅλου ἔτους αὐτῶν ἀπολαύωσιν. — Le mot θειλόπεδον, d'après les mêmes *Scholies*, est identique à εἰλόπεδον, et signifie un terrain en plein soleil : τὸ πέδον τὸ ἔχον ἔλην ἡλίου. Ce

mot est très-clair, si on l'entend par opposition au sol du verger, qui est couvert d'ombre par les arbres. Il n'est, en définitive, qu'un synonyme de ἄλῳῃ, et c'est ἕτερον uniquement qui particularise. Tous les sens particuliers qu'on a imaginés pour expliquer θειλόπεδον n'expliquent rien du tout, tandis que, si ἕτερον μὲν θειλόπεδον est identique à ἑτέρῃ μὲν ἄλῳῃ, tout se suit sans difficulté. — Au lieu de μὲν θειλόπεδον, Bekker écrit μὲν θ' εἰλόπεδον. Peut-être est-ce la vraie orthographe. Mais on ne saurait le démontrer.

124. Ἑτέρας, sous-entendu σταφυλάς, c'est-à-dire σταφυλάς ἑτέρου θειλοπέδου : les raisins d'une autre partie de la vigne.

125. Ἀλλας, d'autres : les raisins de la partie vendangée. C'est la troisième partie de la vigne. — Τραπέουσι, on foule. *Scholies* E et Q : πατοῦσιν. Il ne s'agit que de l'opération peinte par Virgile, *Géorgiques*, II, 7-8 : « nudataque musto » Tinge novo mecum decortis crura cothurnis. » Parler de pressoir, ce serait faire un anachronisme. Le verbe τραπέουσι indique qu'on retourne la grappe en tous sens, afin d'en exprimer tout le suc. — Πάροιθε, en avant, c'est-à-dire dans la partie antérieure de la vigne. C'est le quatrième θειλόπεδον. — Ὅμφακες εἰσιν, sous-entendu σταφυλαί : les raisins sont verts.

126. Ἄνθος ἀφιεῖσαι, pousseant fleur. La vigne ne fleurit que quand la grappe est entièrement formée. — Quelques anciens mettaient un point à la fin du vers 125, et rapportaient ἄνθος ἀφιεῖσαι aux raisins du cinquième θειλόπεδον, ceux qui commencent à varier, comme disent les vigneronns, c'est-à-dire à passer au noir. Ils

Ἐνθα δὲ κοσμηταὶ πρασιαὶ παρὰ νείατον ὄρχον
 παντοῖαι πεφύασιν, ἐπηετανὸν γανώωσαι·
 ἐν δὲ δύω κρήναι, ἡ μὲν τ' ἀνὰ κῆπον ἅπαντα
 σκίδναται, ἡ δ' ἐτέρωθεν ὑπ' αὐλῆς οὐδὸν ἵησιν
 πρὸς δόμον ὑψηλὸν, ὅθεν ὑδρεύοντο πολῖται.
 Τοῖ' ἄρ' ἐν Ἀλκινόοιο θεῶν ἔσαν ἀγλαὰ δῶρα.

130

Ἐνθα στάς θηεῖτο πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς.
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα ἐῷ θηήσατο θυμῷ,

donnaient par conséquent au participe ἀφιεῖσαι la signification du passé; car le raisin, avant de varier, reste longtemps vert. Il nous paraît fort étrange d'admettre l'hyperbate ἄνθος ἀφιεῖσαι ἔταραι δ(έ), quand tout est si net avec la ponctuation ordinaire; et pourtant Nicanor (*Scholies* P et Q) ne se prononce point contre cette explication si forcée : ἔαν δὲ στίξωμεν εἰς τὸ εἰσί, τὸ δὲ ἄνθος ἀφιεῖσαι τοῖς ἐξῆς συνάψωμεν, ἔσται ὁ νοῦς οὕτως· τινὲς αὐτῶν περχάζουσι, τὸ ἄνθος καὶ τὸ θερμὸν τῆς αὐξήσεως λήγουν καὶ πεπαινόμεναι. — Ἔτεραι est employé dans son sens propre, relativement à ὄμφακες : c'est une des deux espèces de raisins non encore mûrs; mais, relativement à l'ensemble du passage, il équivaut à ἄλλαι, c'est-à-dire à σταφυλαὶ ἄλλου θελοπέδου, toutéστι τοῦ πέμπτου. La longue note des *Scholies* P, Q et T sur l'emploi de ἔτερος dans Homère est le développement d'une diptère d'Aristarque, conservée dans les *Scholies* P : (ἡ διπλῇ) πρὸς τὸ ἕτερον (vers 123), ὅτι ἐπὶ δύο. ἐπὶ δὲ τοῦ τρίτου, ἄλλας. Cela est vrai grammaticalement; mais les enstatiques n'avaient pas tort de faire remarquer la valeur du dernier ἔτεραι dans la suite des idées, dans le compte total.

127. Ἐνθα, là, c'est-à-dire dans l'enclos. La place occupée par le potager est déterminée par les derniers mots du vers : παρὰ νείατον ὄρχον, *juxta extremum (vitiū) ordinem*, près de la dernière rangée des ceps, c'est-à-dire attenant à la vigne.

129. Ἐν δέ, et dedans : et dans le potager. Les arbres fruitiers et la vigne n'ont pas besoin d'arrosage.

130. Ἐτέρωθεν, dans un autre sens, c'est-à-dire sortant du potager et coulant devant la maison.

131. Ὅθεν équivant à ἐξ ἧς κρήνης : et c'est à cette fontaine que.

132. Θεῶν.... δῶρα. On voit que le poète n'a aucune prétention de nous faire croire qu'il décrive des réalités du monde ordinaire. Didyme (*Scholies* P, Q et T) : δαιμονίως κατέφυγεν ἐπὶ τὴν θεῖαν ἐξουσίαν, ὅτι ταῦτα παρῆν Ἀλκινόῳ θεῶν δωρησαμένων. — Ἔσαν. Homère, avec les pluriels neutres, met indifféremment le verbe au singulier ou au pluriel. Voyez le vers I, 435 de l'*Iliade*.

133-134. Ἐνθα στάς.... On a vu ces deux vers, V, 75-76, appliqués à Mercure. Ces vers sont bien placés dans les deux passages. Ils ne présentent ici aucune difficulté, puisqu'il fait encore jour au dehors du palais. Toutes les chicanes que Dugas Montbel a soulevées à leur sujet sont sans fondement. Elles proviennent uniquement de ce qu'il a pris le vers VI, 324 dans le sens de nuit close, et le nuage dont Minerve a enveloppé Ulysse comme une image pour peindre l'obscurité dont profite le voyageur. — Je ne parle pas des raisons par lesquelles il a voulu prouver que tout ce qu'on vient de lire, à partir du vers 82, est une interpolation. Dire, par exemple, que les héros d'Homère ne mangeaient avec leur pain que des viandes rôties, c'est affirmer une chose absolument invraisemblable. Ceux qui sont campés devant Troie sont réduits à la chair des bœufs et des moutons, voilà tout ce qu'on peut conclure du silence d'Homère sur les autres mets. Mais il est question, dans l'*Iliade* même, de la culture des fèves et des pois, XIII, 590; de celle du pavot, VIII, 306; d'un remarquable usage de l'oignon, XI, 630. Homère sous-entend perpétuellement une foule de choses. « Suppléons les sous-entendus, disait Aristarque, et ne tirons pas, du

καρπαλίμως ὑπὲρ οὐδὸν ἐβήσετο δώματος εἴσω. 135
 Εὔρε δὲ Φαιήκων ἡγήτορας ἠδὲ μέδοντας
 σπένδοντας δεπᾶσιν ἐϋσκόπῳ Ἀργειφόντῃ,
 ᾧ πυμάτῳ σπένδεσκον, ὅτε μνησαίατο κοίτου.
 Αὐτὰρ ὁ βῆ διὰ δῶμα πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
 πολλὴν ἡέρ' ἔχων, ἣν οἱ περίχευεν Ἀθήνη, 140
 ὅφρ' ἔκετ' Ἀρήτην τε καὶ Ἀλκίνοον βασιλῆα.
 Ἀμφὶ δ' ἄρ' Ἀρήτης βάλε γούνασι χεῖρας Ὀδυσσεύς·
 καὶ τότε δῆ ῥ' αὐτοῖο πάλιν χύτο θέσφατος ἀήρ.
 Οἱ δ' ἄνεω ἐγένοντο δόμον κάτα, φῶτα ἰδόντες·
 θαύμαζον δ' ὀρόωντες· ὁ δὲ λιτάνευεν Ὀδυσσεύς· 145
 Ἀρήτη, θύγατερ Ῥηξήνορος ἀντιθέοιο,
 σὸν τε πόσιν σά τε γούναθ' ἱκάνω, πολλὰ μογήσας,
 τούσδε τε δαιτυμόνας· τοῖσιν θεοὶ ὄλβια δοῖεν

silence sur un objet, des conséquences en contradiction avec les inductions naturelles. » Voyez la note sur τήθεα, *Iliade*, XVI, 747. Aussi Athénée est-il dans le vrai, quand il dit, I, 24 F, d'après Aristarque sans nul doute : παρετίθετο δὲ τοῖς ἡρώσι δειπνοῦσι καὶ λάχανα. ὅτι δὲ οἶδασιν τὰς λαχανείας, δῆλον ἐκ τῶν παρὰ νεῖατον ὄρχον κοσμητῶν πρασιῶν (*Odyssee*, VII, 127).

138. Ὁ πυμάτῳ.... Aristarque (*Scholies P*) : ἐπεὶ ὄνειροπομπὸς καὶ ὑπνοδότης. ἡ δὲ διπλῇ πρὸς τὸ ἔθος, καὶ ὅτι κοίτου ἀρσενικῶς φησί.

140. Ἐχων, ayant (autour de lui). — Ὅν οἱ περίχευεν. Aristarque (*Scholies H et P*) revient encore sur l'erreur de Zénodote à propos du nuage : (ἡ διπλῇ περιεστιγμένη,) ὅτι τῷ Ὀδυσσεῖ περιέχεεν, οὐ τοῖς Φαίαισιν, ὡς Ζηνόδοτος. Ici il ne pouvait s'agir des Phéaciens. Dans l'hypothèse de Zénodote, le nuage venait de passer des Phéaciens à Ulysse.

141. Ἀρήτην τε καὶ Ἀλκίνοον. Le roi buvait assis au foyer près de la reine. Voyez les vers VI, 308-309.

142. Ἀμφὶ doit être joint au verbe βάλε : ἀμφέβαλε, *circumjecit*, jeta autour.

143. Αὐτοῖο dépend de πάλιν χύτο, et non de ἀήρ. On a oublié, dans l'Homère-Didot, de traduire le pronom, qui n'est

pourtant pas un mot inutile, puisqu'il désigne la personne qu'abandonne le nuage en se dissipant. On a vu, dans l'*Iliade*, πάλιν τράπεθ' υἱὸς ἐῆος, XVIII, 438, et, XX, 439, Ἀχιλλῆος πάλιν ἔτραπε. C'est ce que les grammairiens appellent le génitif de la séparation.

144. Οἱ, eux, c'est-à-dire les convives parmi lesquels Ulysse avait passé sans être vu, et aussi le roi et la reine. Didyme (*Scholies P, Q et T*) : εἰκότως ἐθαύμαζον ὅτι προσιόντα οὐκ εἶδον. L'expression δόμον κάτα prouve qu'il ne s'agit pas uniquement du roi et de la reine; ce qui est confirmé plus loin. Ainsi le foyer était situé au fond de la grande salle. Sans cela les convives ne verraient point Ulysse, et ne s'émerveilleraient point. — Ἰδόντες indique la première vue, et ὀρόωντες, au vers suivant, l'acte continu d'une sorte d'examen.

145. Δὲ λιτάνευεν, *vulgo* δ' ἐλλιτάνευεν, correction byzantine.

146. Θύγατερ Ῥηξήνορος. Ulysse a appris de Minerve le nom du père d'Arété. Voyez plus haut les vers 63-66.

148. Ὀλβια est pris adverbiallement : *feliciter*, dans le bonheur. Quelques anciens lui laissaient son sens ordinaire, et mettaient un point après δοῖεν. Nicanor (*Scholies B, P, Q et T*) approuve cette ponctuation; mais il admet aussi la ponc-

ζωέμεναι, καὶ παισὶν ἐπιτρέψειεν ἕκαστος
κτήματ' ἐνὶ μεγάροισι, γέρας θ' ὃ τι δῆμος ἔδωκεν. 150

Αὐτὰρ ἐμοὶ πομπὴν ὀτρύνετε πατρίδ' ἰκέσθαι
θᾶσσον· ἐπειδὴ δηθὰ φίλων ἄπο πῆματα πάσχω.

ὦς εἰπὼν κατ' ἄρ' ἔζετ' ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν κονίῃσιν,
πάρ πυρί· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ. 155

Ὅψε δὲ δὴ μετέειπε γέρων ἥρως Ἐχένης,
ὃς δὴ Φαιήκων ἀνδρῶν προγενέστερος ἦεν
καὶ μύθοισι κέκαστο, παλαιά τε πολλά τε εἰδώς·
ὃ σφιν εὐφρονέων ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

Ἀλκίνο', οὐ μὲν τοι τόδε κάλλιον οὐδὲ ἔοικεν,
ξεῖνον μὲν χαμαὶ ἤσθαι ἐπ' ἐσχάρῃ ἐν κονίῃσιν· 160

οἶδε δὲ σὸν μῦθον ποτιδέγμενοι ἰσχανόωνται.

Ἄλλ' ἄγε δὴ ξεῖνον μὲν ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου
εἷσον ἀναστήσας· σὺ δὲ κηρύκεσσι κέλευσον
οἶνον ἐπικρῆσαι, ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ

tuation vulgaire : ἐν τῷ ὀλβίᾳ δοῖεν ἡ στιγμή. λοιπὸν λέγει ποῖα ὀλβία ζωέμεναι.... ἦτοι συναπτόεν, ἵν' ἡ ὀλβίως ζῇν. La seconde explication est bien plus naturelle que l'autre, et par conséquent beaucoup préférable.

149. Ἐπιτρέψειεν. Ancienne variante, ἐπιτρέψειαν. Des deux façons, il faut ajouter : en mourant. Il s'agit d'une transmission d'héritage. — Ἐκαστος, avec le verbe au singulier, est pour ἕκαστος αὐτῶν. Avec le verbe au pluriel, c'est notre gallicisme : qu'ils transmettent *chacun* à leurs enfants. Suivant Aristarque, le singulier est préférable. Didyme (*Scholies* H et P) : οὕτως, ἐπιτρέψειεν, αὐτῶν Ἀριστάρχου.

151. Ὀτρύνετε, hâtez, c'est-à-dire préparez le plus tôt possible. *Scholies* V : ἐπείξατε, παρρμήσατε. — Ἰκέσθαι, comme ὥστε ἰκέσθαι : pour que je gagne.

152. Θᾶσσον se rapporte à ὀτρύνετε. Voyez X, 72; XVI, 430; XX, 154. — Φίλων ἄπο, loin de (mes) amis. Hérodien (*Scholies* P) : ἀναστρεπτέον τὴν ἀπό (c'est-à-dire reculer l'accent et écrire ἀπο). δηλοῖ γὰρ τὸ ἀπώθεν.

153. Ἐπ' ἐσχάρῃ. Le foyer est le sanc-

tuaire de la religion de l'hospitalité. Voyez le vers XIV, 159.

154. Οἱ, comme au vers 144 : les assistants.

155. Ἐχένης. Ancienne variante, Ἀλιθέρης.

156. Προγενέστερος. Bekker, προγενέστατος. Ce n'est qu'une correction tout arbitraire.

157. Παλαιά τε πολλά τε, c'est-à-dire πολλά παλαιά. Cependant on peut, si l'on veut, distinguer les deux idées. Voyez la note du vers II, 188.

159. Οὐ μὲν τοι τόδε. Ancienne variante, οὐ μὲν καὶ τόδε. Mais la vulgate est préférable; car τοι (*tibi*) précise la réflexion. — Κάλλιον dit plus que ne dirait καλόν. Traduisez : cela n'est pas bien beau à toi.

161. Ἰσχανόωνται, *continent se*, ne bougent pas.

163. Σὺ δὲ correspond à ξεῖνον μὲν du vers 160.

163-164. Κέλευσον οἶνον ἐπικρῆσαι. Les cratères étaient vides, puisqu'on venait de faire la dernière libation. Voyez plus haut les vers 137-138.

σπείσομεν, ὅσθ' ἰκέτησιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ· 165
 δόρπον δὲ ξείνῳ ταμὶν δότῳ ἔνδον ἐόντων.

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο,
 χειρὸς ἐλὼν Ὀδυσῆα δαΐφρονα ποικιλομήτην
 ὤρσεν ἀπ' ἐσχαρόφιν, καὶ ἐπὶ θρόνου εἷσε φαεινοῦ,
 υἷὸν ἀναστήσας ἀγαπήνορα Λαοδάμαντα, 170
 ὃς οἱ πλησίον ἔζε, μάλιστα δέ μιν φιλέεσκεν.

Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχῶ ἐπέχευε φέρουσα
 καλῇ, χρυσεῖη, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
 νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν.
 Σῆτον δ' αἰδοίῃ ταμὶν παρέθηκε φέρουσα, 175
 εἶδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαρίζομένη παρεόντων.

Αὐτὰρ ὃ πῖνε καὶ ἤσθε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
 καὶ τότε κήρυκα προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·

Ποντόνοε, κρητῆρα κερασάμενος μέθυ νεῖμον
 πᾶσιν ἀνὰ μέγαρον, ἵνα καὶ Διὶ τερπικεραύνῳ 180
 σπείσομεν, ὅσθ' ἰκέτησιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.

Ὡς φάτο· Ποντόνοος δὲ μελίρρονα οἶνον ἐκίρνα·

165. Σπείσομεν est au subjonctif, pour σπείσωμεν.

166. Ἐνδον ἐόντων, comme παρεόντων, I, 140. Voyez la note sur cette expression. *Scholies* B : ἀπὸ τῶν ἐόντων βρωμάτων ἔνδον δότῳ τῷ ξένῳ φαγεῖν. L'autre explication donnée par les mêmes *Scholies*, ἡ ταμὶν ἡ οὔσα ἀπὸ τῶν ἐόντων ἔνδον δούλων, ne supporte pas l'examen.

167. Ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, le noble Alcinoüs. Il n'y a pas ici, comme au vers II, 409, de raison pour entendre à la lettre l'expression d'Homère.

168. Χειρὸς, par la main.

170. Ὑιὸν ἀναστήσας. Les anciens notaient la délicatesse du procédé. *Scholies* T : τῶν μὲν ἄλλων οὐδὲν ἀποκλίνει, τὸν δὲ υἷὸν τὸν μάλιστα ἀγαπώμενον. τὰ γὰρ ὑπηρετικὰ τῶν ἐπιταγμάτων μάλιστα τοῖς στεργομένοις ἐπιτάττειν εἰώθαμεν διὰ τὸ πρόδηλον εἶναι τὴν εἰς αὐτοὺς εὐνοίαν.

171. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Φιλέεσκεν a pour sujet Ἀλκίνοος.

Le fréquentatif est intraduisible; mais il augmente encore l'idée contenue dans le superlatif μάλιστα. Alcinoüs aime ce fils au delà de toute expression; et voilà pourquoi Laodamas est assis près de son père. La phrase explicative dit plus que s'il y avait καὶ ὃν μάλιστα φιλέεσκεν.

172-176. Χέρνιβα... Voyez les vers I, 136-140 et les notes sur ces cinq vers. Les *Scholies* H, P, Q et T disent qu'ici le vers 174 était taxé d'interpolation. Mais le motif d'athétèse allégué dans cette note n'a aucun rapport avec ce qu'on lit dans le vers 174. Il est évident que la scholie n'est point à sa place. Tout se passe ici exactement comme dans le passage du chant I^{er} auquel je renvoie. On trouvera plus loin, à propos du vers 232, la scholie que nous ne donnons point ici.

177. Αὐτὰρ ὃ.... On a vu ce vers ailleurs, VI, 249.

180-181. Ἰνα καὶ Διὶ.... Voyez plus haut les vers 164-165 et la note sur le second de ces deux vers.

νώμησεν δ' ἄρα πᾶσιν, ἐπαρξάμενος δεπᾶεσσιν.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πῖον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
 τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν·

185

Κέχλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες,
 ὄφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
 Νῦν μὲν δαισάμενοι κατακείμετε οἴκαδ' ἰόντες·
 ἡῶθεν δὲ γέροντας ἐπὶ πλέονας καλέσαντες,
 ξεῖνον ἐνὶ μεγάροις ξεινίσσομεν, ἡδὲ θεοῖσιν
 ῥέξομεν ἱερὰ καλὰ· ἔπειτα δὲ καὶ περὶ πομπῆς
 μνησόμεθ', ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἀνευθε πόνου καὶ ἀνίης
 πομπῇ ὑφ' ἡμετέρῃ ἦν πατρίδα γαῖαν ἵκηται
 χαίρων καρπαλίμως, εἰ καὶ μάλα τηλόθεν ἐστίν·
 μηδὲ τι μεσσηγὺς γε κακὸν καὶ πῆμα πάθῃσιν,
 πρὶν γε τὸν ἥς γαίης ἐπιδήμεναι· ἔνθα δ' ἔπειτα
 πείσεται ἄσσα οἱ Αἴσα κατὰ Κλῶθές τε βαρεῖται
 γεινομένῳ νήσαντο λίνῳ, ὅτε μιν τέκε μήτηρ.

190

195

183. Νώμησεν.... Voyez III, 340, et la note du vers I, 474 de l'*Illiade*. — Nicanor (*Scholies P*) mettait une virgule au milieu du vers, dont le sens est en effet plus net ainsi : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ πᾶσιν.

184. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers III, 342 et la note sur ce vers.

185. Δ(έ) équivaut à τότε : *tum*, alors.

188. Δαισάμενοι κατακείμετε. Didyme (*Scholies P*) : εὐωχησάμενοι καθευδήσατε. ἐκ τοῦ κῶ, κείω.

189. Ἐπὶ doit être joint à καλέσαντες, et ἐπικαλέσαντες équivaut à προσκαλίσσαντες. Didyme (*Scholies P*) : ἐπὶ· ἀντὶ τῆς πρός.

190. Ξεινίσσομεν. Ce verbe et les deux suivants, ῥέξομεν et μνησόμεθ(α), sont des futurs proprement dits, et non des subjonctifs poétiques. Alcinoüs rappelle ce qui se fait toujours en pareille occurrence.

192. Μνησόμεθ(α). Ancienne variante, φρασσόμεθ(α). — Ὁ ξεῖνος (*ille hospes*), d'après la force du prétendu article : l'hôte dont nous avons à prendre soin.

194. Χαίρων.... Voyez le vers VI, 312 et la note sur ce passage. Quoique χαίρων soit précédé de ἵκηται, et non plus de

ἵδηται, il doit se traduire de même dans les deux circonstances.

195. Μεσσηγὺς, dans l'intervalle, c'est-à-dire d'ici là, d'aujourd'hui à son retour dans sa patrie.

196. Τόν n'est point redondant. Il rappelle l'idée exprimée plus haut, vers 192, par ὁ ξεῖνος. — Ἐνθ(α), là, c'est-à-dire une fois dans sa patrie.

197. Κατὰ doit être joint à νήσαντο du vers suivant. La leçon Κατακλῶθες est fautive. Didyme (*Scholies B, H, P, Q et T*) : τὸ δὲ κατὰ πρὸς τὸ νήσαντο. — Κλῶθες, les Fileuses, c'est-à-dire les Parques. Dans le mythe vulgaire, il n'y a qu'une fileuse, Clotho. Les deux autres sœurs ont chacune un rôle spécial. Le terme vague dont se sert le poète prouve que le mythe n'était point encore dégagé, et qu'on n'avait point encore fixé le nombre des Parques ni leurs noms. Homère dit ordinairement la Parque au singulier, Μοῖρα. Quant à la forme du mot Κλῶθες, voici comment Didyme (mêmes *Scholies*) en rendait compte : τὸ δὲ Κλῶθες μεταπλασμός ἐστι τοῦ Κλωθοί, ἀπ' εὐθείας τῆς Κλωθῶ, ὡς Σαπφώ, Κλωθοί ὡς Σαπφοί.

198. Γεινομένῳ.... On a vu un vers

Εἰ δέ τις ἀθανάτων γε κατ' οὐρανοῦ εἰλήλουθεν,
ἄλλο τι δὴ τόδ' ἔπειτα θεοὶ περιμηχανόωνται. 200

Αἶει γὰρ τὸ πάρος γε θεοὶ φαίνονται ἐναργεῖς
ἡμῖν, εὖτ' ἔρδωμεν ἀγακλειτὰς ἐκατόμβας·
δαίνυνται τε παρ' ἅμμι καθήμενοι, ἔνθα περ ἡμεῖς.
Εἰ δ' ἄρα τις καὶ μοῦνος ἰὼν ξύμβληται ὁδίτης,
οὔτι κατακρύπτουσιν, ἐπεὶ σφισιν ἐγγύθεν εἰμέν, 205
ὥσπερ Κύκλωπές τε καὶ ἄγρια φῦλα Γιγάντων.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἄλκινό', ἄλλο τί τοι μελέτω φρεσὶν· οὐ γὰρ ἔγωγε
ἀθανάτοισιν ἔοικα, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
οὐ δέμας οὐδὲ φυτὴν, ἀλλὰ θνητοῖσι βροτοῖσιν· 210
οὔστινας ὑμεῖς ἴστε μάλιστ' ὀχέοντας οἷζυν

presque identique, *Iliade*, XX, 428, et un autre, XXIV, 210. Le mot γεινομένῳ se rapporte à οἱ du vers précédent.

199. Εἰ δέ τις.... Voyez aussi l'*Iliade*, VI, 428. — Εἰλήλουθεν n'a point pour sujet τις, mais ὁ ξείνος sous-entendu. C'est ce que prouve le vers que je viens de rappeler, où il y a εἰλήλουθας. — Je ne parle pas de la variante κατ' οὐρανόν, attribuée à Aristarque. Nul doute que ce ne soit une erreur d'écriture. Mais cette variante est certainement antérieure aux Byzantins. *Scholies* H et P : γράφουσι, κατ' οὐρανόν, ἢ τῶν κατὰ τὸν οὐρανόν. Elle est tout à fait mauvaise.

200. Ἄλλο τι, quelque chose d'autre, c'est-à-dire quelque chose d'extraordinaire, puisque les dieux ne se déguisent jamais pour les Phéaciens. Didyme (*Scholies* B, P, Q et T) : εἰ δὲ θεὸς ὢν ἀνθρωπόμορφος ἤκει, ξένον τι οἱ θεοὶ βουλεύονται. οὐδέποτε γὰρ οἱ θεοὶ ἀλλοιομόρφοι ἡμῖν ἐφαίνοντο, ἀλλ' ἀναφανδόν. οὐ μόνον δὲ, φησὶν, ἐν θυσίαις ἀναφανδόν ἡμῖν φαίνονται, ἀλλὰ καὶ ἰδίᾳ. — Τόδε est pris adverbiallement, comme au vers V, 473 : ici; en ceci.

201. Ἐναργεῖς. Ancienne variante, ἐναργές.

202. Εὖτ' ἔρδωμεν. C'est le seul exemple, chez Homère, de εὖτε sans ἄν suivi du subjonctif.

203. Ἐνθα περ ἡμεῖς, sous-entendu

καθήμεθα. L'expression équivalant à ἐν τοῖς ἡμετέροις μεγάροις (dans nos salles de réunion).

204. Τίς, sous-entendu ἡμῶν. — Ξύμβληται, sous-entendu αὐτοῖς. — Ὀδίτης équivalant à ἐν τῇ ὁδῷ.

205. Ἐπεὶ σφισιν ἐγγύθεν εἰμέν, parce que nous leur sommes proche : parce que nous sommes de leur famille. Ici le sens est évident, et il ne peut pas y avoir, comme pour ἀγχίθεοι, V, 35, deux interprétations différentes.

206. Ὡσπερ, de même que, c'est-à-dire au même titre que. Ce titre c'était celui d'enfants de la Terre. Quelques anciens entendaient : comme les Cyclopes sont de la famille des géants. Cette explication est inadmissible; car elle suppose que Κύκλωπές τε καὶ Γίγαντες équivalent à Γίγασιν ἐγγύθεν εἰσί, tandis que la phrase ne peut être complétée que par θεοῖς ἐγγύθεν εἰσί.

208. Ἄλλο τι, une autre chose : une idée autre que celle qui t'est venue que je pouvais bien être un dieu. La phrase équivalant à μὴ μελέτω σοι τοῦτο, ne te tourmente pas de cette idée.

211-212. Οὔστινας..., *quoscumque hominum nostis maxime subeuntes miseriam, illis...*, c'est-à-dire *infelicissimum quemque conferte, nemo me infelicius est*. Nicanor (*Scholies* P) : στικτέον εἰς τὸ βροτοῖσιν. τὸ οὔστινας ἀπ' ἐτέρας ἀρχῆς. ὑποστικτέον δὲ εἰς τὸ ἀνθρώπων. Il faut

ἀνθρώπων, τοῖσιν κεν ἐν ἄλγεσιν ἰσωσαίμην.
 Καὶ δ' ἔτι κεν καὶ μᾶλλον ἐγὼ κακὰ μυθησαίμην,
 ὅσσα γε δὴ ξύμπαντα θεῶν ἰότητι μόγησα.
 Ἄλλ' ἐμὲ μὲν δορπῆσαι ἐάσατε, κηδόμενόν περ·
 οὐ γάρ τι στυγερῇ ἐπὶ γαστέρι κύντερον ἄλλο
 ἔπλετο, ἢ τ' ἐκέλευσεν ἔο μνήσασθαι ἀνάγκη,
 καὶ μάλα τειρόμενον καὶ ἐνὶ φρεσὶ πένθος ἔχοντα·
 ὥς καὶ ἐγὼ πένθος μὲν ἔχω φρεσὶν, ἡ δὲ μάλ' αἰεὶ
 ἐσθέμεναι κέλεται καὶ πινέμεν, ἐκ δέ με πάντων
 ληθάνει ὅσσ' ἔπαθον, καὶ ἐνιπλησθῆναι ἀνώγει.
 Ὑμεῖς δ' ὀτρύνεσθαι ἅμ' ἡοῖ φαινομένηριν,
 ὥς κ' ἐμὲ τὸν δύστηνον ἐμῆς ἐπιθήσετε πάτρης,
 καίπερ πολλὰ παθόντα· ἰδόντα με καὶ λίποι αἰῶν

215

220

en effet que la ponctuation montre que οὐστὶνας commence une phrase particulière, et qu'il ne dépend point de βροτοῖσιν.

213. Καὶ δ(ε), dans le sens de καὶ δὴ. — Μᾶλλον. Ancienne variante, πλείον(α). Des deux façons le sens est le même; car μᾶλλον signifie plus qu'un autre, plus que tous les maux que raconterait un infortuné quelconque.

215. Ἄλλ(α) tient lieu d'une phrase entière: mais ce n'est pas en ce moment que je suis en état de vous raconter mes souffrances, car je suis affamé. — Δορπῆσαι. Ancienne variante, δειπνῆσαι. Mais il s'agit du repas du soir, du souper.

216. Ἐπὶ γαστέρι κύντερον est beaucoup plus fort que γαστέρος κύντερον. Ulysse veut caractériser l'importunité par excellence. Didyme (*Scholies* B, E, P, Q et T): οὐδὲν τῆς γαστρὸς ἐπάνω βέβηκεν εἰς ἀναΐδειαν.

217. Ἐπλετο et ἐκέλευσεν, l'aoriste d'habitude, que nous rendons par le présent. — Ἐο est au féminin, et équivaut à ἑαυτῆς. Voyez, V, 459, la note sur ἀπὸ ἔο. Ameis écrit ἐκέλευσε ἔο. Mais cette leçon est inadmissible, à moins qu'on n'admette le barbarisme de Bekker, Féο. La finale de ἐκέλευσε ne serait pas moins longue que celle de ἐκέλευσεν, devant σφέο, et c'est σφέο que supposent ces paroles d'Ameis: ἔο ist stets digammiert. Voyez la note que

j'ai citée de lui à propos de ἀπὸ ἔο, V, 459.

220-221. Ἐκ.... ληθάνει a le sens actif: *oblivisci facit*, fait oublier. On a vu ἐκλέλαθον pris activement, *Iliade*, II, 600; et ἐκληθάνω n'est, comme ἐκλανθάνω, qu'une forme allongée de ἐκλήθω.

221. Ἐνιπλησθῆναι, *vulgo* ἐνικλήσασθαι. Je rétablis, comme l'a fait Ameis, la leçon d'Aristarque. Athénée, qui cite le vers, écrit ἐνιπλησθῆναι. Le sens, de toute façon, est absolument le même.

222. Ὑμεῖς δ(ε) correspond à ἐμὲ μὲν du vers 215. — Ὀτρύνεσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif: *festinate*, hâtez-vous. Zénodote remplaçait l'expression homérique par la forme vulgaire; mais Aristarque (*Scholies* P) rejette bien loin cette correction: (ἡ διπλῇ περισστιγμένη,) ὅτι ἀπαρέμφατον ἀντὶ προστακτικοῦ, ὅπερ ἀγνοῶν Ζηνόδοτος γράφει ὀτρύνεσθε.

223. Τὸν δύστηνον, *illum infaustum*, le plus infortuné des hommes. Car τὸν est emphatique, et rappelle tout ce qu'Ulysse a dit, vers 211-214. C'est ici un des exemples les plus caractéristiques du rôle important que joue, chez Homère, le prétendu article. La traduction *infaustum*, sans *illum*, ne donne pas même la moitié de l'idée exprimée par Ulysse.

224. Παθόντα· ἰδόντα. Remarquez la place respective des deux participes, et

κτῆσιν ἐμήν, δμῶάς τε καὶ ὑπερεφές μέγα δῶμα.

225

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνεον, ἡδὲ κέλευον
πεμπέμεναι τὸν ξεῖνον, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν.

Αὐτὰρ ἐπεὶ σπεῖσάν τε πῖον θ' ὅσον ἤθελε θυμὸς,
οἱ μὲν κακχείοντες ἔβαν οἶκόνδε ἕκαστος.

Αὐτὰρ ὁ ἐν μεγάρῳ ὑπελείπετο δῖος Ὀδυσσεύς·

230

πὰρ δέ οἱ Ἀρήτη τε καὶ Ἀλκίνοος θεοειδῆς
ἦσθην· ἀμφίπολοι δ' ἀπεκόσμεον ἔντεα δαιτός.

leur consonnance. Ameis : « ἰδόντα und « παθόντα hilden hier durch ihre Stellung « einen wirkungsvollen Gleichklang. » — Il paraît que quelques anciens mettaient un point après le vers 223, et une virgule seulement après παθόντα. Cette ponctuation faisait grand tort au poète. Nicanor (*Scholies B et P*) : βέλτιον τοῖς ἄνω συνάπτειν τὸ πολλὰ παθόντα, ἀφ' ἑτέρας δὲ ἀρχῆς προφέρεσθαι τὸ ἰδόντα με. — Καὶ λίποι αἰών, *vel relinquat vita*, que même la vie abandonne, c'est-à-dire la mort dû-elle saisir.

225. Κτῆσιν ἐμήν dépend de ἰδόντα. De même δμῶας et δῶμα.

226. Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα.... On a vu ce vers, IV, 673. Ici je mets une virgule après ἐπήνεον, parce que κέλευον n'est plus la fin d'une phrase. Quelques anciens y mettaient même un point, et Nicanor (*Scholies P*) laisse le choix de la ponctuation : οἱ μὲν ἔστιξαν ἐπὶ τὸ ἐπήνεον, οἱ δὲ συνῆψαν ἡδὲ κέλευον πεμπέμεναι. Avec le point, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν ne se rapporte plus qu'à κέλευον seul. Il vaut mieux, je crois, que l'explication rende compte des deux verbes ; et c'est à ἐπήνεον qu'elle se rattache, ce semble, encore plus qu'à κέλευον. Dans l'ordre logique des idées, ἐπεὶ κατὰ μοῖραν ἔειπεν devrait suivre immédiatement ἐπήνεον. Mais le poète a été entraîné, par le souvenir de son vers IV, 673, à cette légère hystérologie.

228. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers 184 et la note sur ce vers.

229. Οἱ μὲν.... Voyez le vers I, 424 et la note sur ce vers. — Οἱ μὲν (les uns) désigne tous les convives sans exception, même les fils du roi, puisqu'il ne reste avec Ulysse qu'Alcinoüs et Arété. Les fils du roi sont allés se coucher dans les pa-

villons de la cour du palais. Au moins Homère le donne-t-il à entendre ; car, en disant οἶκόνδε aussi bien pour eux que pour les Phéaciens qui rentrent en ville, il dit évidemment que leurs logis ne sont point dans le palais même. On se rappelle le pavillon de Télémaque, I, 425-426.

230. Ὁ (lui) est déterminé plus loin par δῖος Ὀδυσσεύς.

232. Ἀπεκόσμεον ἔντεα δαιτός, *auferebant arma convivii*, faisaient disparaître les armes du festin : enlevèrent tous les ustensiles qui avaient servi au festin. Apollonius rend ἀπεκόσμεον par ἀπετίθεντο, συνέστειλαν. Didyme (*Scholies V*) dit que ἔντεα δαιτός doit être pris dans le sens le plus général : τὰ ὅπλα τῆς εὐωχίας, οἶον τραπέζας καὶ τὰ τοιαῦτα. Plusieurs scholies restreignent le sens à la vaisselle ; mais on enlevait aussi les tables. Il s'agit donc, dans ἔντεα δαιτός, de tout le mobilier à l'usage des convives. C'est ainsi que *les armes de Cérès*, chez Virgile, désignent les ustensiles pour faire le pain, *Énéide*, I, 177. — L'enlèvement de la vaisselle et des tables ne se faisait d'ordinaire qu'après le départ de tous les convives. Or la salle n'est point vide encore. Voilà ce que fait observer la note d'athétèse donnée par les *Scholies* au vers 174 : ἀθετεῖται τὸ ἔπος ὥς ἀσύμφωνον τῇ τοῦ Ὀμήρου συνηθείᾳ. οὐ γὰρ ποιεῖ τὰς τραπέζας ἀφαιρουμένας παρόντων τῶν δαιτυμόνων, ἀλλὰ μετὰ τὴν ἀπαλλαγὴν. Cette note s'applique très-bien au vers 232 ; et c'est même le seul vers auquel on puisse l'appliquer. — Dugas Montbel approuve l'athétèse. Mais il suffit de remarquer que le roi, la reine et leur hôte ne sont pas proprement dans la salle ; qu'ils sont près du foyer, et que les serviteurs, pour faire leur service, n'ont nul besoin qu'ils aient quitté la place. Le

Τοῖσιν δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἤρχετο μύθων·
 ἔγνω γὰρ φᾶρός τε χιτῶνά τε εἶματ' ἰδοῦσα
 καλὰ, τὰ ῥ' αὐτὴ τεῦξε σὺν ἀμφιπόλοισι γυναιξίν· 235
 καί μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 Ξεῖνε, τὸ μὲν σε πρῶτον ἐγὼν εἰρήσομαι αὐτῇ·
 Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Τίς τοι τάδε εἶματ' ἔδωκεν;
 Οὐ δὴ φῆς ἐπὶ πόντον ἀλώμενος ἐνθάδ' ἰκέσθαι;
 Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς· 240
 Ἀργαλέον, βασιλεια, διηνεκέως ἀγορεῦσαι
 κήδε', ἐπεὶ μοι πολλὰ δόσαν θεοὶ Οὐρανίωνες·
 τοῦτο δέ τοι ἐρέω, ὃ μ' ἀνείρεαι ἡδὲ μεταλλάς.
 Ὠκυγίη τις νῆσος ἀπόπροθεν εἰν ἄλλ' κεῖται,

critique voit aussi, dans la manière dont les choses sont exprimées, une preuve d'interpolation. L'exemple XIX, 61-62, où il y a, non point ἀπεχόμεον, mais ἀπὸ ... ἤρειον, non point ἐντεα δαιτός, mais τραπέζας καὶ δέπα démontre, selon lui, que le vers 232 n'est point d'Homère. Cet argument est mauvais; car le poète, quelque souvent qu'il se répète lui-même, n'est pas absolument tenu de se répéter toujours. Quant aux scrupules de Dugas Montbel sur l'emploi de ἀπεχόμεον et de ἐντεα δαιτός, ils n'ont aucun fondement. Le mot ἀπεχόμεον est un terme très-bien fait; et, puisque ἐντεα et δπλα sont absolument synonymes, il n'est pas plus extraordinaire de dire ἐντεα δαιτός que νηὸς δπλα. On a vu que Didyme et Apollonius ne font aucunes réserves grammaticales.

234. Ἐγνώ.... ἰδοῦσα, elle connut ayant vu, c'est-à-dire elle avait reconnu à leur couleur et à leur forme. — Εἶματ' ἰδοῦσα. Cet exemple montre que si, dans certains cas, Homère prononçait encore le digamma, il y en a d'autres où certainement il le supprimait. Le vers est impossible avec Ἰδοῦσα. Il est vrai que Payne Knight supprime le vers; mais Bekker lui-même le laisse dans le texte. Le digamiste par excellence écrit, comme tout le monde, εἶματ' ἰδοῦσα.

235. Τεῦξε. Les chicanes faites contre la propriété de ce terme par Payne Knight et Dugas Montbel sont des chicanes, et rien de plus. C'est le verbe ὑφαίνω, quoi qu'ils

en disent, qui serait ici le terme impropre, ou du moins une expression insuffisante. Un habit n'est pas une simple pièce d'étoffe. Il a une façon. C'est parce que la reine a travaillé à la façon des habits de ses fils, qu'elle reconnaît si bien ces habits.

236. Καί μιν.... Ce vers n'est point inutile. Dugas Montbel dit, d'après Payne Knight, qu'il fait double emploi avec le vers 233. Mais il n'y a nullement répétition à dire : « Arété prit la parole; et, pour telle et telle raison, c'est à Ulysse qu'elle s'adressa. » Payne Knight retranche le vers 236 comme les deux précédents. Ni l'une ni l'autre athétèse n'offre un caractère sérieux de légitimité.

237. Τὸ.... πρῶτον, avant tout, c'est-à-dire pour mes premières questions.

238. Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Voyez la note du vers I, 170.

239. Οὐ δὴ φῆς, ne disais-tu donc pas? Arété interprète ce qu'Ulysse a dit plus haut, vers 152. — Le mot φῆς est pour ἐφης. Hérodien (*Scholies* P et Q) : ὅτε ἀνευ τοῦ ι (γράφεται), παρατατικός ἐστίν Ἰακῶς ἐκ τοῦ ἐφης γεγονώς, καὶ περισπᾶται. L'ancienne variante φῆς, avec l'iotte souscrit, est au présent, et non plus à l'imparfait; mais le sens, avec les deux leçons, reste au fond le même.

241. Ἀργαλέον, βασιλεια,... Virgile, *Énéide*, II, 3, s'est inspiré de ce mouvement (*insandum, regina*, etc.); mais sa phrase n'a que cela de commun avec celle d'Homère. — Ἀργαλέον, sous-entendu

ἔνθα μὲν Ἄτλαντος θυγάτηρ, δολόεσσα Καλυψώ, 245
 ναίει ἑυπλόκαμος, δεινὴ θεός· οὐδέ τις αὐτῇ
 μίσγεται, οὔτε θεῶν οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων.
 Ἄλλ' ἐμὲ τὸν δούστηνον ἐφύστιον ἤγαγε δαίμων
 οἶον, ἐπεὶ μοι νῆα θοὴν ἀργῇτι κεραυνῷ
 Ζεὺς ἔλσας ἐκέασσε μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ. 250
 Ἐνθ' ἄλλοι μὲν πάντες ἀπέφθιθεν ἐσθλοὶ ἑταῖροι·
 αὐτὰρ ἐγὼ τρόπιν ἀγκὰς ἑλὼν νεὸς ἀμφιελίσσης,
 ἐννῆμαρ φερόμην· δεκάτῃ δέ με νυκτὶ μελαίνῃ
 νῆσον ἐς Ὀγυγίην πέλασαν θεοὶ, ἔνθα Καλυψώ
 ναίει ἑυπλόκαμος, δεινὴ θεός· ἥ με λαβοῦσα 255

ἔστί : il est difficile, c'est-à-dire je ne viendrais point à bout.

245. Ἐνθα, *ubi*, où. — Δολόεσσα, surtout dans la bouche d'Ulysse, n'a point un sens infamant. Il ne s'agit que des adroits stratagèmes de la déesse. La ruse, chez Homère, est une vertu plutôt qu'un vice. Voyez, *Iliade*, VI, 453, la note sur κέρδιστος. Ameis : « Listige Klugheit ist » bei Homer kein unbedingter Tadel. » *Scholies T* : καὶ μὴν οὐκ ἦν φαρμακίς, ἀλλ' ὅτι αὐτὸν ἤγεν ἐξαπατῶσα καὶ ἀφ' ἧρει τὸν νόστον.

246-247. Αὐτῇ μίσγεται, se mêle à elle, c'est-à-dire la visite. On a vu ἀνδράσι μίσηται, VI, 288, pour désigner simplement une jeune fille marchant dans la rue en compagnie d'un homme.

247. Οὔτε θεῶν.... Le vers se termine par quatre spondées.

248. Τὸν δούστηνον. Voyez plus haut la note du vers 223. — Ἐφύστιον, au foyer, c'est-à-dire dans la demeure de Calypso. Elle fera d'Ulysse son hôte. Didyme (*Scholies V*) : ἐπὶ τὴν οἰκίαν αὐτῆς ἐπιξενωθῆσόμενον.

249-251. Οἶον, ἐπεὶ.... Voyez les vers V, 431-433.

250. Ἐλσας, de εἶλω. Ancienne variante, ἐλάσας.

251-258. Ἐνθ' ἄλλοι.... Aristarque avait obélisé ces huit vers. Les obels sont conservés dans le manuscrit d'où l'on a tiré les *Scholies M*. Les *Scholies H* et *P* donnent la note d'Aristonicus, à propos du mot ἀπέφθιθεν : ὥς κόσμηθεν (pour ἐκοσμήθησαν). ἀθετοῦνται δὲ στίχοι η'. ὕστερον

γὰρ ταῦτα λέγεται. εἰ δὲ προσίρητο, οὐκ ἂν ἐπαλλόγοι. Le passage auquel renvoie Aristonicus est à la fin du chant XII, vers 447-453. Il n'est pas identique à celui-ci, à peine lui est-il analogue. La note d'athétèse est sans nul doute incomplète ; car la prétendue répétition ne prouve rien du tout. On accusait probablement Ulysse de se faire trop valoir, et de dire des choses inutiles. Mais cette prolixité même a sa raison, et milite en faveur des huit vers. *Scholies T* : τὰ γὰρ οὕτως ἐνδείκνυται ὅτι πάντων τῶν πραγμάτων προτέθεικε τὸν νόστον, ἵνα μᾶλλον ὑπακούσῃ Ἀλκίνοος. Voyez aussi, dans la note sur μένον ἔμπεδον, vers 259, une preuve directe de l'authenticité des vers 251-258.

251. Ἐνθ(α), alors, c'est-à-dire lorsque Jupiter eut brisé le navire. — Ἀπέφθιθεν. Ancienne variante, ἀπέφθιθον, leçon qui suppose une forme φθίθω. *Grand Étymologique Miller* : ἀπέφθιθον· ἀπέφθιθον ἐσθλοὶ ἑταῖροι· ἀπὸ τοῦ φθίθω.

252. Τρόπιν ne peut pas signifier ici la quille entière. Il s'agit de la pièce de bois sur laquelle on construit la quille, c'est-à-dire de la poutre de fond. Didyme (*Scholies P, Q* et *V*) : τὸ κατώτατον μέρος τῆς νηὸς, περὶ ὃ σχίζεται τὸ κῦμα.

253. Δέ με. Ancienne variante, δ' ἐν. La vulgate est bien préférable, car avec elle il n'y a rien à sous-entendre.

255. Ἢ, *illa*, elle. Il n'y a un accent dans le texte qu'à cause de με. Nicænor (*Scholies P*) : τὸ ἥ με λαβοῦσα βέλτιον ἀφ' ἐτέρας ἀρχῆς ἀναγιγνώσκειν, αὕτη μ' ἐλοῦσα. Si, comme font presque

ἐνδυκέως ἐφίλει τε καὶ ἔτρεφεν, ἡδὲ ἔφασκεν
 θήσειν ἀθάνατον καὶ ἀγήρων ἥματα πάντα·
 ἀλλ' ἐμὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσιν ἔπειθεν.
 Ἐνθα μὲν ἐπτάετες μένον ἔμπεδον· εἴματα δ' αἰεὶ
 δάκρυσι δεύεσκον, τὰ μοι ἄμβροτα δῶκε Καλυψώ.
 Ἀλλ' ὅτε δὴ ὄγδοόν μοι ἐπιπλόμενον ἔτος ἦλθεν,
 καὶ τότε δὴ μ' ἐκέλευσεν ἐποτρύνουσα νέεσθαι,
 Ζηνὸς ὑπ' ἀγγελίης ἢ καὶ νόος ἐτράπετ' αὐτῆς.

260

tous les éditeurs, on ne met qu'une virgule après θεός, ἢ a l'accent par lui-même, et c'est le conjonctif. Le sens est identique dans les deux cas. Le mouvement seul diffère. — Λαβοῦσα équivalent à ὑποδεξαμένη : ayant recueilli.

267. Ἀγήρων, *vulgo* ἀγήραον. Aristophane de Byzance et Aristarque écrivaient ἀγήρων.

268. Οὔποτε.... ἔπειθεν. La signification qui se présente naturellement tout d'abord, c'est qu'Ulysse ne veut point accepter les conditions mises par Calypso à l'immortalité qu'elle lui promet, et qu'il préfère à cette immortalité sa famille et sa patrie. Cependant nous voyons, par les débats des enstatiques et des lytiques sur ce passage, que les anciens entendaient tout autrement la chose. C'est Jupiter seul, disaient-ils, qui peut conférer à un mortel le privilège de ne point mourir; d'où les lytiques inféraient qu'Ulysse ne se laisse point séduire, parce qu'il sait que la déesse ment, ou du moins qu'elle se fait illusion à elle-même sur son pouvoir propre ou sur son crédit auprès du dieu tout-puissant. Porphyre (*Scholies* P, Q et T) : καὶ διὰ τί μὴ βεβούληται; εἰκοιε διὰ τὸ, οὔ ποτ' ἔπειθε. δῆλον οὖν οὐ τὸ μὴ θέλει γενέσθαι ἀθάνατος, ἀλλὰ τὸ μὴ πιστεῦσαι αὐτῇ τοιαῦτα λεγούσῃ. ἡ μὲν γὰρ ἔφασκε ποιήσειν, ὁ δὲ οὐκ ἐπίστευεν. ἀλλ' οὐχὶ πιστεύων παρητεῖτο. ἦδει γὰρ ὡς σοφὸς ὅτι ἀθανασίαν οὐχ αἱ τοιαῦται δαίμονες χαρίσαιντ' ἄν, ἀλλὰ τοῦ Διὸς ἄν εἴη καὶ τῶν ἔργων ἀπέφυκεν ἀπαθνατίζειν. Remarquez que Jupiter lui-même, malgré tout son désir, ne prévalait pas toujours contre la loi qui nous condamne tous à la mort. On se souvient de son impuissance à propos de Sarpédon, *Iliade*, XVI, 433-434. — Οὔποτε. Ancienne variante, οὔτι τε.

269. Ἐνθα, là, c'est-à-dire dans la demeure de Calypso. — Μένον ἔμπεδον, je résistais sans fléchir, c'est-à-dire je repoussai toutes les offres de la déesse. Si l'on admet l'athétèse des vers 264-268, Ulysse dit simplement qu'il est resté sans bouger; et les deux mots grecs se prêtent en effet à cette interprétation. Mais, si l'expression μένον ἔμπεδον n'a qu'un sens matériel, rien n'amène plus l'idée de la désolation d'Ulysse; elle vient là sans qu'on l'attende. Quoi de plus naturel, au contraire, que de voir le héros, soumis chaque jour à une torture morale, se soulager en versant des larmes?

264. Ὀγδοὺν est dissyllabe par synizèse. Bekker et d'autres écrivent ὄγδοατον. Alors c'est la syllabe δῆ qui se fond avec la première de ce mot. Bothe laisse ὄγδοον, mais en le changeant de place : Ἀλλ' ὅτε δῆ μοι ἐπιπλόμενον ἔτος ὄγδοον ἦλθεν. Il renvoie à sa note sur le vers XI, 438 de l'*Iliade*; mais cette note ne prouve nullement que sa correction ait la moindre utilité. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas laisser la vulgate. Ameis et La Roche l'ont rétablie comme nous.

262. Νέεσθαι, *proficisci*, de partir.

263. Ζηνὸς ὑπ' ἀγγελίης.... Nicanor dit (*Scholies* P, Q et T) qu'il ne faut pas de virgule après ἀγγελίης; afin qu'on voie bien l'ignorance d'Ulysse à l'égard des motifs de la conduite de Calypso : διστακτικῶς λέγει. διὸ ὑφ' ἐν ἀναγνωστέον τὸν στίχον. οὐδὲ γὰρ ἦδει αἱ ὁ Ζεὺς ἐπεμψε τὸν Ἑρμῆν. On se rappelle en effet que Calypso, V, 460-464, a parlé comme si la pitié seule la faisait agir. Ulysse se doute qu'elle mentait; il soupçonne la vérité; mais toute affirmation lui est impossible. — Ἡ καὶ νόος ἐτράπετ' αὐτῇ; équivalent à ἢ καὶ ὅτι νόος.... : ou bien parce que sa

Πέμπε δ' ἐπὶ σχεδίας πολυδέσμου· πολλὰ δ' ἔδωκεν,
 σῖτον καὶ μέθυ ἡδύ· καὶ ἄμβροτα εἶματα ἔσσειν· 265
 οὔρον δὲ προέηκεν ἀπήμονά τε λιαρὸν τε.
 Ἑπτὰ δὲ καὶ δέκα μὲν πλεον ἤματα ποντοπορεύων·
 ὀκτωκαιδεκάτῃ δ' ἐφάνη ὄρεα σχιόεντα
 γαίης ὑμετέρης· γήθησε δέ μοι φίλον ἦτορ
 δυσμόρῳ· ἥ γὰρ ἔμελλον ἔτι ξυνέσσεσθαι ὀϊζυῖ 270
 πολλῇ, τήν μοι ἐπῶρσε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·
 ὅς μοι ἐφορμήσας ἀνέμους κατέδησε κέλευθον,
 ὥρινεν δὲ θάλασσαν ἀθέσφατον· οὐδέ τι κῦμα
 εἶα ἐπὶ σχεδίας ἀδινὰ στενάχοντα φέρεσθαι.
 Τὴν μὲν ἔπειτα θύελλα διεσκέδασ'· αὐτὰρ ἔγωγε 275
 νηχόμενος τόδε λαῖτμα διέτμαγον, ὄφρα με γαίη
 ὑμετέρῃ ἐπέλασσε φέρων ἀνεμός τε καὶ ὕδωρ.
 Ἐνθα κέ μ' ἐκβαίνοντα βιήσατο κῦμ' ἐπὶ χέρσου,

pensée avait changé ; ou bien parce qu'elle avait changé de sentiment. Homère se borne à juxtaposer le motif ; c'est à nous de rétablir le sens causal.

264. Πολλά, selon quelques anciens, était adverbe, et il n'y avait point de virgule après ἔδωκεν. Nicanor (*Scholies P*) rejette cette interprétation comme fausse ; car il dit que la virgule est indispensable : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ ἔδωκε, τὴν λύσιν τῶν ἐξῆς. La virgule fait entendre : et elle (me) donna beaucoup de choses, savoir. — Ἐδωκεν, sous-entendu μοι.

266. Οὔρον δὲ.... Voyez le vers V, 268 et la note sur ce vers.

267-268. Ἑπτὰ δὲ.... Voyez les vers V, 278-279 et la note sur le second de ces deux vers.

268. Ὀκτωκαιδεκάτῃ, sous-entendu ἡμέρῃ. Remarquez ce féminin après ἤματα. Quand le substantif n'est pas exprimé, Homère ne sous-entend jamais la forme neutre.

269. Γαίης ὑμετέρης. Ancienne variante, γαίης Φαιήκων, comme au vers V, 280.

270. Δυσμόρῳ n'est point en contradiction avec γήθησε. La joie est l'impression actuelle ; l'épithète se rapporte à ce qui va arriver. — Ξυνέσσεσθαι ὀϊζυῖ, habiter avec le chagrin, c'est-à-dire être en proie à

l'infortune. Bothe : « Metaphora Græcis « valde usitata, quemadmodum et ξυνοί- « κεῖν et similia quædam verba usurpare « solent, cum dicunt ea quæ cuiquam eve- « nere, vel quibus utcumque afficitur. » On peut aussi entendre ξυνέσσεσθαι ὀϊζυῖ d'une lutte contre le malheur ; mais ce n'est plus qu'un sens dérivé.

272. Κέλευθον, *vulgo* κέλευθα. Les deux leçons donnent le même sens : *iter*, c'est-à-dire *iter meum*, mon voyage. Le passage n'a rien de commun au fond avec ce qu'on a vu au vers V, 383. — Bothe écrit κελεύθου, sous-entendu με. Cette correction est inutile, et d'ailleurs tout arbitraire.

273. Οὐδέ τι, expression adverbiale : *neque ullo pacto*.

274. Εἶα, sous-entendu με.

276. Τόδε λαῖτμα ne s'explique pas aussi bien ici qu'au vers V, 409. Il faut supposer qu'Ulysse tend le doigt du côté où est la mer, ou que *ce gouffre* signifie le gouffre d'ici, c'est-à-dire la mer qui baigne votre île. — Διέτμαγον, je fendis : j'ai fendu. C'est bien le terme propre, avec νηχόμενος. La traduction *emensus sum* ne donne que le conséquent. — Ὄφρα, *donec*, jusqu'à ce que.

277. Ὑμετέρῃ.... On a vu, III, 300, un vers semblable à celui-ci.

πέτρης πρὸς μεγάλησι βαλὼν καὶ ἀτερπέϊ χώρῳ·
 ἀλλ' ἀναχασσάμενος νῆχον πάλιν, ἕως ἐπῆλθον 280
 ἐς ποταμὸν, τῇ δὴ μοι εἰσάτο χῶρος ἄριστος,
 λεῖος πετράων, καὶ ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο.
 Ἐκ δ' ἔπεσον θυμηγερέων· ἐπὶ δ' ἀμβροσίῃ νύξ
 ἤλυθ'· ἐγὼ δ' ἀπάνευθε Διipeτέος ποταμοῖο
 ἐκβάς, ἐν θάμνοισι κατέδραθον, ἀμφὶ δὲ φύλλα 285
 ἡφυσάμην· ὕπνον δὲ θεὸς κατ' ἀπείρονα χεῦεν.
 Ἐνθα μὲν ἐν φύλλοισι, φίλον τετιημένος ἦτορ,
 εὖδον παννύχιος καὶ ἐπ' ἡῷ καὶ μέσον ἡμαρ·
 δειλετό τ' ἡέλιος, καὶ με γλυκὺς ὕπνος ἀνῆκεν.
 Ἀμφιπόλους δ' ἐπὶ θινὶ τεῆς ἐνόησα θυγατρὸς 290
 παιζούσας, ἐν δ' αὐτῇ ἔην εἰκυῖα θεῇσιν.
 Τὴν ἰκέτευσ'· ἡ δ' οὔτι νοήματος ἡμβροτεν ἐσθλοῦ,

279. Βαλὼν, sous-entendu με : m'ayant jeté. — Ἀτερπεῖ, désagréable, c'est-à-dire insupportable. Voyez la description faite par Ulysse lui-même, V, 410-416. Il est inutile de supposer, comme faisaient quelques anciens, que ἀτερπεῖ est une métathèse pour ἀτρεπεῖ, sans issue. On doit se rappeler que les expressions négatives, en grec comme en latin, surtout chez Homère, ont un sens extrêmement énergique, et qu'elles disent infiniment plus qu'elles ne semblent dire.

280. ἕως ἐπῆλθον. Voyez le vers IV, 90, et la note sur ἕως ὁ, *Iliade*, I, 192.

281-282. Ἐς ποταμὸν, ... Voyez les vers V, 442-443 et les notes sur ces deux vers.

283. Ἐκ δ' ἔπεσον θυμηγερέων, et je tombai reprenant courage, c'est-à-dire et je tombai, puis repris courage. Voyez les vers V, 456-459. Didyme (*Scholies* B, P et T) : ἐμαυτὸν ἐπεγείρων καὶ τὴν ψυχὴν συλλέγων καὶ ἐμαυτὸν ἀναχτῶμενος. — Quelques-uns entendaient θυμηγερέων dans le sens de λειποψυχῶν, sans doute à cause de ὀλιγηπελέων, vers V, 457. Mais la composition du mot est incompatible avec cette interprétation; et, si Ulysse reste étendu sans connaissance, on ne voit pas comment il peut quitter les bords du fleuve et aller se coucher sous bois.

284. Διipeτέος ποταμοῖο. Voyez, IV, 477, la note sur cette expression.

285. Ἐκβάς, comme ἐκ.... λιασθείς, V, 462. — Nicanor dit (*Scholies* H et P) qu'il faut une virgule après ἐκβάς, et je la mets pour plus de clarté, malgré l'exemple de tous les éditeurs modernes : βραχὺ διασταλτέον μετὰ τὸ ἐκβάς.

289. Δείλετο, était à son déclin. La vulgate δύσετο est absurde, à moins qu'on ne donne arbitrairement à ce mot le sens de δείλετο même. C'est ce que font tous les éditeurs qui l'ont conservée, bien que partout, chez Homère, δύσετο soit au propre, et signifie la descente sous l'horizon. Voyez la note du vers VI, 321. Bothe et Ameis écrivent δείλετο. C'est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H et P) : Ἀρίσταρχος γράφει δείλετο, ὃ ἐστὶν εἰς δείλην ἐκλίνετο· πρὸ δυσμῶν γάρ, φησὶ, συνέτυχε τῇ Ναυσικάῃ ὁ Ὀδυσσεύς. Eustathe : Ἀρίσταρχος οὐ γράφει δύσετο, ἀλλὰ δείλετο, ὃ ἐστὶν εἰς δύσιν ἀπέκλινε. *Etymologicum magnum* : ἐχρῆν δείλετο, εἰς δείλην ἐτράπη· ἡμέρᾳ γὰρ ἦν ἔτι. — La Roche croit que δείλετο n'est qu'une conjecture d'Aristarque, et voilà pourquoi il garde δύσετο. Bothe est bien plus dans le vrai quand il dit qu'Aristarque a trouvé sa leçon ailleurs que dans son esprit : *non excogitatam quidem ab illo, opinor, sed repertam in codicibus*.

291. Παιζούσας. Voyez le vers VI, 100.

292. Τὴν ἰκέταυσ(α), je me suis fait son

ὥς οὐκ ἂν ἔλποιο νεώτερον ἀντιάσαντα
ἐρξέμεν· αἰεὶ γάρ τε νεώτεροι ἀφραδέουσιν.

Ἦ μοι σῖτον ἔδωκεν ἄλις ἢ δ' αἶθοπα οἶνον, 295
καὶ λοῦσ' ἐν ποταμῷ, καὶ μοι τάδε εἴματ' ἔδωκεν.
Ταῦτά τοι, ἀχνύμενός περ, ἀληθείην κατέλεξα.

Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Ξεῖν', ἦτοι μὲν τοῦτό γ' ἐναίσιμον οὐκ ἐνόησεν
παῖς ἐμῇ, οὐνεκά σ' οὔτι μετ' ἀμφιπόλοισι γυναιξὶν 300
ἦγεν ἐς ἡμέτερον· σὺ δ' ἄρα πρώτην ἰκέτευσας.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἦρως, μή μοι τοῦνεκ' ἀμύμονα νείκεε κούρην·

suppliant. — Ἦμῶτεν, comme ἡμαρτε : manqua. Voyez la note du vers V, 287.

293. Ὡς équivalent à οἷον : *qualiter*, d'une telle façon que. — Οὐκ ἂν ἔλποιο est dit en général, et non par rapport à Alcinoüs. C'est comme s'il y avait οὐκ ἂν τις ἔλποιο : on n'espérerait pas; on ne s'attendrait pas. — Ἄν, suivant les digamistes, est long, parce que l'on disait *Ἰέλποιο*. — Νεώτερον ἀντιάσαντα. Ulysse se sert du masculin, parce qu'il parle de la jeunesse en général, et non pas des jeunes filles seulement.

294. Ἐρξέμεν· αἰεὶ.... Payne Knight supprime ce vers, et Dugas Montbel approuve la suppression. La raison donnée par celui-ci, c'est qu'au vers de l'*Iliade* III, 408, Aristarque avait condamné une pensée du même genre que la réflexion αἰεὶ γάρ τε.... Mais les circonstances ne sont pas les mêmes, et Aristarque ne niait point la vérité de la maxime : il n'en blâmait que l'application. D'ailleurs l'athétèse à laquelle se réfère Dugas Montbel n'est point fondée. Voyez la note des vers III, 408-410 de l'*Iliade*. — Ἐρξέμεν. Ancienne variante, ῥεξέμεν.

295. Ἦ μοι. Le mot ἦ n'a l'accent qu'à cause de l'enclitique μοι. C'est un démonstratif (*illa*), et non un conjonctif.

296. Λοῦσ(ε), elle fit baigner. Voyez les vers VI, 201-216. Ici il n'y a pas moyen de prendre le verbe dans son sens littéral, puisque Nausicaa n'a fait que donner un ordre. Mais cet exemple ne prouve rien contre les passages d'Homère où λούω signifie réellement laver, baigner, quelque

indécence que des Alexandrins délicats aient signalée dans ces passages. Voyez la note du vers VI, 215.

297. Ἀληθείην, apposition à ταῦτα : comme vérité; en conformité parfaite avec la vérité.

299. Τοῦτο, en ceci : en ce que je vais dire. — Ἐναίσιμον οὐκ ἐνόησεν, n'a pas vu ce qui était bienséant, c'est-à-dire a manqué à son devoir.

300. Οὐνεκα, *quia*, à savoir que. — Les anciens admiraient la générosité du caractère d'Alcinoüs. Non-seulement le roi ne trouve pas mauvais que sa fille ait fait du bien à un infortuné, mais la seule pensée qui lui vient, c'est qu'elle aurait pu et dû lui en faire davantage. *Scholies T* : τέλεον καὶ μεγαλοπρεπὲς τὸ ἦθος τοῦ Ἀλκινόου τοσοῦτον ἀπέσχε τοῦ μέμψασθαι μικροψύχως τὴν θυγατέρα ἐν τῇ δόσει τῶν ἱματίων, ὥς μᾶλλον αἰτιᾶσθαι ὥς ἐξέλιπεν εὐεργετοῦσα.

301. Ἦς ἡμέτερον, sous-entendu δῶμα : dans notre maison. — Δ(έ) est explicatif, et il équivalent à γάρ ou à ἐπεὶ : en effet; puisque. — Πρώτην ἰκέτευσας. On se rappelle qu'Ulysse a dit, VI, 175-176 : σέ.... ἐς πρώτην ἰχόμην. A titre de première suppliée, Nausicaa devait, selon Alcinoüs, donner tout ce qu'elle pouvait au suppliant.

303. Μοι est explétif comme dans notre phrase, *prends-moi le bon parti*. On ne peut pas entendre, à cause de moi; car Ulysse va dire incontinent, τοῦνεκ(α) : pour cela; pour sa conduite envers moi. — Νείκεε. Ancienne variante, νείκεο.

ἡ μὲν γάρ μ' ἐκέλευε σὺν ἀμφιπόλοισιν ἔπεσθαι·
 ἀλλ' ἐγὼ οὐκ ἔθελον δείσας αἰσχυνόμενός τε,
 μή πως καὶ σοὶ θυμὸς ἐπισκύσσαιτο ἰδόντι·
 δύσζηλοι γάρ τ' εἰμὲν ἐπὶ χθονὶ φῦλ' ἀνθρώπων.

305

Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
 Ξεῖν', οὐ μοι τοιοῦτον ἐνὶ στήθεσσι φίλον κῆρ
 μαψιδίως κεχολῶσθαι· ἀμείνω δ' αἶσιμα πάντα.
 Αἶ γάρ, Ζεῦ τε πάτερ, καὶ Ἀθηναίη, καὶ Ἀπολλων,

310

304-305. Ἡ μὲν γάρ μ' ἐκέλευε.... Ulysse ne dit pas la vérité, puisqu'au contraire Nausicaa lui a recommandé de ne pas entrer en ville avec elle. Elle a même très-longuement déduit les motifs de cette recommandation. Voyez les vers VI, 261-296. Mais on peut dire qu'ici le mensonge d'Ulysse est une bonne action, puisqu'il calme la colère d'Alcinous contre une fille qui n'a commis aucun crime, bien au contraire, sinon aux yeux d'un observateur trop rigide des lois de l'hospitalité. *Scholies* E, P et Q : ψεύδεται μὲν, ἀλλ' ἀναγκαίως ὑπὲρ τοῦ μὴ βλάψαι τινά. ἰδὼν δὲ τὴν γνώμην τοῦ βασιλέως ἐπὶ τὸ φιλάνθρωπότερον ῥέπουσαν ἀμφοτέρω πρᾶττει. τὴν μὲν γὰρ πρόνοιαν τῆς παρθένου ἐξιδιοποιεῖται, τὴν δὲ φιλάνθρωπίαν ἐκείνης οὐκ ἀφαιρεῖται. *Scholies* P et T : δαιμονίως δὲ καὶ ἑαυτὸν τῷ ἀμαρτήματι συμπεριέλαβεν. Cette dernière réflexion est probablement un débris de la note d'Aristarque sur ce passage.

307. Φῦλ' ἀνθρώπων, après la première personne εἰμὲν, signifie : nous qui appartenons à l'humaine espèce; nous autres de la gent mortelle.

309. Φίλον κῆρ, sous-entendu ἐστί. Ancienne variante, νόημα.

310. Μαψιδίως κεχολῶσθαι est le commentaire de τοιοῦτον. C'est comme s'il y avait, ὥστε κεχολῶσθαι μαψιδίως. — Ἀμείνω δ' αἶσιμα πάντα, sous-entendu ἐστί : *potiora autem sunt honesta omnia*, mais il n'y a rien avant un devoir quelconque. Nous disons nous-mêmes, sans verbe, *le devoir avant tout*. — Les modernes ont expliqué de plusieurs manières différentes la maxime d'Alcinous. Mais les anciens la prennent dans un sens tout à fait général; et les vers 299-300 prouvent qu'ils ont

raison, car Alcinous a dit là ἐναΐσιμον, comme il dit ici αἶσιμα.

311-316. Αἶ γάρ, Ζεῦ.... Dugas Montbel dit qu'Aristarque avait supprimé ces six vers. C'est une erreur. Aristarque doutait de leur authenticité; mais il n'affirmait pas qu'ils ne fussent point d'Homère. Il les condamnait pour son compte; il les obélissait, et les déclarait bons à ôter, fussent-ils même authentiques. Mais il les avait laissés dans son texte. Didyme (*Scholies* P) : τοὺς ἕξ Ἀρίσταρχος διστάζει Ὅμηρου εἶναι. εἰ δὲ καὶ Ὀμηρικοί, εἰκότως αὐτοὺς περιαιρεθῆναι φησι. πῶς γὰρ ἀγνοῶν τὸν ἄνδρα μνηστεύεται αὐτῷ τὴν θυγατέρα καὶ οὐ προτρεπόμενος, ἀλλὰ λιπαρῶν; — Le mot περιαιρεθῆναι fait allusion aux enstatiques, qui biffaient les six vers. Cette fois-ci Aristarque leur donnait raison. Les lytiques alléguaient pourtant, contre la sentence de condamnation, des arguments à peu près péremptoirs. Plus d'un héros antique est devenu gendre de roi dans des conditions analogues à celles où se trouve présentement Ulysse. Après les soins qu'a pris Minerve, VI, 229-235, pour embellir son favori, on devrait peu s'étonner, ce semble, qu'Ulysse eût le même succès qu'un Bellérophon, un Tydée, un Polynice. Porphyre (*Scholies* T) : ἀτοπος, φασίν, ἡ εὐχή· μὴ γὰρ ἐπιστάμενος ὅστις ἐστί μηδὲ πειραθεῖς, εὐχεται σύμβιον αὐτὸν λαβεῖν καὶ γαμβρὸν ποιήσασθαι. Le même (*Scholies* P, Q et T) : ἐκεῖνο δὲ ῥητέον, ὅτι παλαιὸν ἔθος τὸ προκρίνειν τοὺς ἀρίστους τῶν ξένων, καὶ δι' ἀρετὴν αὐτοῖς ἐκδιδόναι τὰς θυγατέρας, ὥς καὶ ἐπὶ Βελλεροφόντου, Τυδέως, Πολυνείκους. οὐ γὰρ εἰς τὸν πλοῦτον ἀφρώρων οἱ παλαιοὶ, ἀλλ' εἰς τὴν ἀρετὴν τὴν ἀπὸ τῆς δόξης· βασιλῆϊ

τοῖος ἐὼν οἶός ἐσσι, τὰ τε φρονέων ἄτ' ἐγὼ περ,
 παῖδά τ' ἐμὴν ἐχέμεν καὶ ἐμὸς γαμβρὸς καλέεσθαι,
 αὖθι μένων· οἶκον δέ τ' ἐγὼ καὶ κτήματα δοίην,
 εἴ κ' ἐθέλων γε μένοις· ἀέκοντα δέ σ' οὔτις ἐρύξει 315
 Φαιήκων· μὴ τοῦτο φίλον Διὶ πατρὶ γένοιτο.
 Πομπὴν δ' ἐς τόδ' ἐγὼ τεκμαίρομαι, ὅφρ' εὖ εἰδῆς,
 αὔριον ἔς· τῆμος δὲ σὺ μὲν δεδμημένος ὕπνω
 λέξεαι, οἱ δ' ἐλώωσι γαλήνην, ὅφρ' ἂν ἴκηαι
 πατρίδα σὴν καὶ δῶμα, καὶ εἴ πού τοι φίλον ἐστίν, 320
 εἵπερ καὶ μάλα πολλὸν ἐκαστέρω ἔστ' Εὐβοίης·

γὰρ ἀνδρὶ ἔοικας (*Odyssee*, XXIV, 253)· γενεῇ δὲ Διὸς μέγαλοιο ἐκ-
 κτην (IV, 27)· οἱ τε ἀνάκτων παῖ-
 δες ἔασιν (XIII, 223)· ἐπεὶ οὐ κε
 κακοὶ τοιοῦσδε τέκοντες (IV, 64). —
 Quelques-uns disaient que le souhait d'Al-
 cinoüs n'est qu'une feinte, et que le roi
 veut simplement s'assurer si son hôte lui a
 menti en racontant qu'il avait refusé d'être
 l'époux d'une déesse. Mais le caractère
 d'Alcinoüs est la franchise même, et cette
 explication doit être rejetée. Au reste, sauf
 Payne Knight et Dugas Montbel, il n'y a
 pas un éditeur moderne qui ait admis l'a-
 thétèse d'Aristarque. Quant à la suppres-
 sion de tout le passage jusqu'au vers 333
 inclusivement, telle que l'a exécutée Payne
 Knight et approuvée Dugas Montbel, il est
 inutile de la discuter. On verra plus loin
 l'inanité de quelques-uns de leurs griefs.

312. Οἶος a ici la première syllabe
 brève, comme si elle était une finale devant
 un mot commençant par une voyelle. Payne
 Knight et Dugas Montbel n'admettent pas
 cette quantité. Ils ont tort. Voyez, *Iliade*,
 VI, 130, la note sur υἷός.

313. Ἐχέμεν et καλέεσθαι dépendent
 de l'idée contenue dans αἶ γάρ (je forme
 un souhait; ce que je désire, c'est que), et
 σύ est sous-entendu : puisses-tu posséder;
 puisses-tu être appelé.

314. Δοίην, sans κε, est un pur souhait,
 et non pas une promesse. Alcinoüs ne dit
 pas *je donnerai*, ni même *je donnerais*,
 mais *je voudrais avoir à donner*.

315. Εἴ κ(ε). Ancienne variante, αἶ κ(ε).

316. Μὴ τοῦτο... est encore un souhait :
 nous en préserve Jupiter ! Littéralement :

que cela ne soit pas agréable à Jupiter !
 Ameis : « Μὴ bis γένοιτο, wie unser voika-
 « thümliches : das verhüte Gott ! » L'ex-
 plication vulgaire, *cela déplairait à Ju-*
piter, ne ressort nullement du vrai sens
 des mots de la phrase.

317. Ἐς τόδ(ε), à ceci, c'est-à-dire au
 jour que je vais indiquer.

318. Αὔριον ἔς, comme ἔς αὔριον : au
 jour de demain. Dans l'écriture continue,
 ΑΥΡΙΟΝΕΣΤΗΜΟΣ pouvait se ponctuer de
 deux manières; et quelques-uns lisaient
 αὔριον· ἔς τῆμος, notre vulgate. — Payne
 Knight dit que ἔς τῆμος, qu'on ne trouve
 nulle autre part, montre la main maladroite
 de l'interpolateur. Cette prétendue expres-
 sion montre seulement l'irréflexion des co-
 pistes et des éditeurs. Le ἔς τόδ(ε) du vers
 317 n'a son commentaire satisfaisant que
 dans αὔριον ἔς. C'est ce que dit formelle-
 ment Nicanor (*Scholies* P et T) : βέλτιον
 δὲ τοῖς ἄνω συνάπτειν. On a vu ἀγορὴν
 ἔς, III, 137. — Τῆμος, alors, c'est-à-dire
 quand nous serons à demain.

319. Λέξεαι, tu te coucheras : tu n'au-
 ras qu'à reposer paisiblement sur le na-
 vire. — Οἱ, eux : les matelots phéaciens.
 — Ἐλώωσι. Ancienne variante, ἐλάσσουσι,
 la forme ordinaire du futur. — Γαλήνην,
 comme διὰ γαλήνην : par une mer sans
 orages.

321. Ἐκαστέρω ἔστ' Εὐβοίης. Il s'agit
 du *quelque part* où Ulysse pourrait avoir
 la fantaisie de se rendre. Alcinoüs, en
 mentionnant l'Eubée comme le pays loin-
 tain par excellence, confirme une fois de
 plus l'opinion d'Aristarque sur l'île des
 Phéaciens. Ce ne peut être Corcyre.

τήνπερ τηλοτάτω φάσ' ἔμμεναι, οἳ μιν ἴδοντο
λαῶν ἡμετέρων, ὅτε τε ξανθὸν Ῥαδάμανθυν
ἦγον, ἐποψόμενον Τιτυὸν, Γαιήϊον υἱόν.

Καὶ μὲν οἱ ἔνθ' ἦλθον, καὶ ἄτερ χαμάτοιο τέλεσσαν 325

ἤματι τῷ αὐτῷ καὶ ἀπήνυσαν οἴκαδ' ὀπίσσω.

Εἰδήσεις δὲ καὶ αὐτὸς ἐνὶ φρεσὶν ὅσον ἄριστα
νῆες ἐμαί, καὶ κοῦροι ἀναρρίπτειν ἄλα πηδῶ.

ᾧ φάτο· γήθησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς·
εὐχόμενος δ' ἄρα εἶπεν, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν· 330

Ζεῦ πάτερ, αἶθ' ὅσα εἶπε τελευτήσκειν ἅπαντα

Ἀλκίνοος· τοῦ μὲν κεν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν

ἄσβεστον κλέος εἶη, ἐγὼ δέ κε πατρίδ' ἰκοίμην.

ᾧ οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

322-323. Οἳ μιν ἴδοντο λαῶν ἡμετέρων, ceux de nos gens qui l'ont vue.

323-324. Ὅτε τε ξανθὸν Ῥαδάμανθυν ἦγον.... On ignore absolument le mythe auquel Alcinoüs fait allusion.

324. Γαιήϊον υἱόν. C'est le seul passage d'Homère où il s'agisse de la Terre personnifiée. Dugas Montbel voit là une preuve d'interpolation. Cette preuve n'aurait de valeur que si le culte de la Terre était d'époque posthomérique. Or il est le plus ancien de tous les cultes; et c'est au hasard seul qu'il faut attribuer l'absence de Γαῖα parmi les nombreuses divinités que cite Homère.

325. Καὶ μὲν, dans le sens de καὶ μὲν : et pourtant; et malgré la distance. — Οἱ, eux : nos Phéaciens. — Ἐνθ(α), là : en Eubée. — Τέλεσσαν, ils atteignirent le but : ils firent le voyage jusqu'en Eubée.

326. Ἦματι τῷ αὐτῷ se rapporte en même temps aux deux trajets, aller et retour. Voilà pourquoi on ne met pas de virgule entre αὐτῷ et ἀπήνυσαν. — Ἀπήνυσαν a exactement le même sens que τέλεσσαν. Mais οἴκαδ' ὀπίσσω indique que le but est en sens inverse, et qu'ils reviennent au point de départ. Il est inutile de rien sous-entendre, ni avec l'un des deux verbes ni avec l'autre. — Au lieu de ἀπήνυσαν, quelques anciens lisaient ἀπήγαγον. Cette leçon suppose νῆα sous-entendu. — Il est inutile, je crois, de faire

observer que, Schérie fût-elle Corcyre, le voyage en Eubée, aller et retour, eût été encore, pour des navires ordinaires, un assez long voyage. Mais les navires des Phéaciens sont des êtres surnaturels, rapides comme le vent, et ne déviant jamais. Il ne leur en coûte pas plus pour aller au bout du monde et en revenir, qu'il n'en coûtait, par exemple, pour faire la traversée d'Aulis à Chalcis et retour, ce fameux voyage maritime du poète Hésiode.

327. Ἄριστα, sous-entendu εἰσί. Le lemme des *Scholies* V donne la leçon ἄριστα, avec κάλλιστα pour glose. Mais il n'est pas aisé de comprendre comment cet adverbe pouvait se construire dans la phrase.

328. Πηδῶ, avec le plat de la rame. D'après l'expression ἀναρρίπτειν ἄλα, il s'agit ici des avirons, et non du gouvernail, bien que πηδὸν soit au fond le même que πηδάλιον. J'ajoute que les navires des Phéaciens n'avaient point de gouvernail, et n'avaient nul besoin d'en avoir, puisqu'ils se dirigeaient d'eux-mêmes droit au but. Didyme (*Scholies* V) : πηδῶ· νῦν οὐ πηδάλιῳ, οὐ γὰρ ἔχουσι πηδάλια, ἀλλὰ κώπαις.

330. Εὐχόμενος.... Anciennes variantes du vers : ἰδὼν εἰς οὐρανὸν εὐρύν et εἶπε πρὸς ὃν μεγαλήτορα θυμόν.

331. Αἶθ' ὅσα. Ancienne variante, αἶθ' ὤς.

Κέκλετο δ' Ἀρήτη λευκώλενος ἀμφιπόλοισιν 335
 δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ θέμεναι, καὶ ῥήγεα καλὰ
 πορφύρε' ἐμβαλέειν, στορέσαι τ' ἐφύπερθε τάπητας,
 χλαίνας τ' ἐνθέμεναι οὔλας καθύπερθεν ἔσασθαι.
 Αἱ δ' ἴσαν ἐκ μεγάρου, δάος μετὰ χερσὶν ἔχουσαι.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ στόρεσαν πυκινὸν λέχος ἐγκονέουσai, 340
 ὄτρυνον Ὀδυσῆα παριστάμεναι ἐπέεσσιν·
 Ὅρσο κέων, ὦ ξεῖνε· πεποίηται δέ τοι εὐνή.
 Ὡς φάν· τῷ δ' ἀσπαστὸν εἰσατο κοιμηθῆναι.
 Ὡς ὁ μὲν ἔνθα καθεῦδε πολύτλας διὸς Ὀδυσσεύς,
 τρητοῖς ἐν λεχέεσσιν ὑπ' αἰθούσῃ ἐριδούπῳ· 345
 Ἀλκίνοος δ' ἄρα λέκτο μυχῶ δόμου ὑψηλοῖο·
 παρ δὲ γυνὴ δέσποινα λέχος πόρσαινε καὶ εὐνήν.

335. Ἀμφιπόλοισιν. Ancienne variante, ἐν μεγάρουσι.

336-339. Δέμνι' ὑπ' αἰθούσῃ.... Voyez IV, 297-300, et les notes des vers XXIV, 644-647 de l'*Iliade*.

340. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Ce vers ressemble, *mutatis mutandis*, au vers de l'*Iliade*, XXIV, 648. On a vu là que ἐγκονέουσai signifie *festinantes*, c'est-à-dire *festinant* : en diligence.

341. Ὅτρυνον Ὀδυσῆα. Ameis et La Roche, ὄτρυνον δ' Ὀδυσῆα, leçon de quelques manuscrits. Cette leçon serait bonne, si elle était autorisée par les *Scholies*, puisque δέ peut signifier *alors*. Mais ce n'est probablement qu'une correction

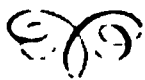
métrique de quelque Byzantin, et cette correction est inutile.

342. Ὅρσο, comme ὄρσο, VI, 255. — Κέων, comme κείων : *decubiturus*, ou *dormiturus*. On a vu souvent κακχείοντες. — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

345. Τρητοῖς.... Voyez le vers III, 399 et les notes sur ce vers.

346-347. Ἀλκίνοος δ' ἄρα.... On a vu deux vers analogues, III, 402-403.

347. Πόρσαινε, *vulgo* πόρσυνε. Ce sont deux formes du même mot. Je rétablis, comme La Roche, la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* P) : πόρσαινε ἐν ταῖς Ἀριστάρχου. L'*Hymne* à Cérès donne πορσαίνουσιν au vers 156.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Θ.

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΣΤΑΣΙΣ ΠΡΟΣ ΦΑΙΑΚΑΣ.

Assemblée des Phéaciens, et banquet en l'honneur d'Ulysse (1-45).
L'aède Démodocus (46-103). Lutttes gymniques (104-255). La danse et le chant; récit des amours de Mars et de Vénus (256-369). La danse seule (370-384). Présents des Phéaciens à Ulysse (385-469). Ulysse invite Démodocus à chanter l'histoire du cheval de bois; il se décèle par son émotion en écoutant ce récit, et Alcinoüs le prie de conter ses aventures (470-586).

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
ῶρνυτ' ἄρ' ἐξ εὐνῆς ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο.
ἄν δ' ἄρα Διογενὴς ὦρτο πτολίπορθος Ὀδυσσεύς.
Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο
Φαιήκων ἀγορήνδ', ἧ σφιν παρὰ νηυσὶ τέτυκτο.
Ἐλθόντες δὲ καθίζον ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν

ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΣΤΑΣΙΣ.... Anciennes variantes : σύστασις τοῦ Ὀδυσσέως πρὸς τοὺς Φαίακας, et τῶν παρ' Ἀλκίνοῦ προδιήγησις. — Le mot σύστασις signifie entente, accord, et ici l'action de se rendre quelqu'un favorable. Le titre dit qu'Ulysse se concilie l'estime et l'affection des Phéaciens. — D'après une scholie sur le vers XXIII, 843 de l'*Iliade*, lequel n'est autre que le vers VIII, 491 de l'*Odyssée* transporté à tort dans l'autre poème, le chant avait un titre fort simple, et qui est probablement le plus antique, *la Phéacie* : μετενήνεται ὁ στίχος ἀπὸ τῆς Φαιακίας.

1. Ἦμος;.... Le deuxième chant commence par le même vers, un de ceux qui sont communs aux deux poèmes homériques. Voyez la note sur ce vers, *Iliade*, I, 477.

2. Ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, la force sacrée d'Alcinoüs, c'est-à-dire le noble Alcinoüs. Voyez la note du vers VII, 167.

3. Ἄν, c'est-à-dire ἀνά, doit être joint à ὦρτο.

4. Τοῖσιν est pour τῶ, puisqu'ils ne sont que deux. Voyez les notes des vers V, 203 et VII, 47. Aristarque (*Scholies H*) explique ici le pluriel comme dans ces deux passages : (ἡ διπλῇ, ὅτι) πληθυντικῶ ἐγρήσατο ἀντὶ ἐνικοῦ τῶδε. Cependant les exemples ne sont pas identiques. Aussi quelques-uns prenaient-ils τοῖσιν au propre; car les fils d'Alcinoüs devaient être levés, et ils accompagnaient sans doute leur père. *Scholies Q* : νοητέον κατὰ τὸ σιωπώμενον καὶ τοὺς Ἀλκινόου υἱοὺς ἐγγεῖρθαι. Il est permis d'hésiter entre les deux interprétations.

5. Ἀγορήνδ(ε), pour aller à la place d'assemblée. C'est cette partie du τέμενος de Neptune, dont il a été question aux vers VI, 265-267.

6. Ἐπὶ ξεστοῖσι λίθοισιν, sur des pierres polies : sur des sièges de marbre.

πλησίον· ἡ δ' ἀνὰ ἄστῳ μετώχετο Παλλὰς Ἀθήνη,
εἰδομένη κήρυκι δαίφρονος Ἀλκινόοιο,
νόστον Ὀδυσσῆϊ μεγαλήτορι μητιόωσα·

καί ῥα ἐκάστω φωτὶ παρισταμένη φάτο μῦθον·

10

Δεῦτ' ἄγε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες,
εἰς ἀγορὴν ἵεναι, ὅρρα ξείνσιο πύθησθε,
ὅς νέον Ἀλκινόοιο δαίφρονος ἵκετο δῶμα,
πόντον ἐπιπλαγχθεῖς, δέμας ἀθανάτοισιν ὁμοῖος.

Ὡς εἰποῦς' ὅτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἐκάστου.

15

Καρπαλίμως δ' ἐμπληντο βροτῶν ἀγοραί τε καὶ ἔδραι
ἀγρομένων· πολλοὶ δ' ἄρα θηήσαντο ἰδόντες
υἱὸν Λαέρταο δαίφρονα. Τῷ δ' ἄρ' Ἀθήνη
θεσπεσίην κατέχευε χάριν κεφαλῇ τε καὶ ὤμοις·
καί μιν μακρότερον καὶ πάσσονα θῆκεν ἰδέσθαι,
ὥς κεν Φαιήκεσσι φίλος πάντεσσι γένοιτο,
δεινός τ' αἰδοῖός τε, καὶ ἐκτελέσειεν ἀέθλους
πολλοὺς, τοὺς Φαίηκες ἐπειρήσαντ' Ὀδυσῆος.

20

7. Πλησίον, comme πλησίον ἀλλήλων (*Iliade*, VI, 245) : près l'un de l'autre, ou plutôt à côté l'un de l'autre. — Ἡ (*illa*, elle) est expliqué plus loin par Παλλὰς Ἀθήνη.

9. Νόστον.... On a vu ce vers, VI, 14.

10. Ἐκάστω φωτί, d'après le vers suivant, doit être restreint aux chefs du peuple.

12. Ἰέναι ne dépend point de δεῦτε. C'est l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ξείνσιο, comme περὶ ξείνσιο : au sujet d'un étranger. Didyme (*Scholies* T) : ἐλλείπει ἡ περὶ, ἵνα ᾗ περὶ τοῦ ξένου. οὐ γὰρ αὐτὸς διαλέγεται ἐπὶ τῆς ἐκκλησίας, ἀλλὰ κρείττον ἡγήσατο σιωπᾶν.

16. Ἀγοραί τε καὶ ἔδραι équivalent à αἱ ἔδραι τῆς ἀγορᾶς. C'est un ἐν διζυοῖν. Le pluriel ἀγοραί est évidemment, comme le dit Aristarque (*Scholies* H), pour le singulier : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀντὶ ἐνικοῦ τοῦ ἀγορά. προσῖπε γοῦν εἰς ἀγορὴν ἵεναι (vers 12)· καὶ Ἐνθάδε τέ σφ' ἀγορῇ, καλὸν Προσιδῆιον ἀμφίς (VI, 266).

17. Θηήσαντο dit plus que contemplèrent, et ἰδόντες n'est point redondant. A la

vue d'Ulysse, les Phéaciens sont saisis, et ils l'admirent tout béants. Didyme (*Scholies* Q) : σαφῶς νῦν τὸ ἐθηήσαντο ἀντὶ τοῦ ἐθαύμασαν· ἐπιφέρει γοῦν, ἰδόντες. La fin de la note est dans les *Scholies* H : κινουῦνται γὰρ ὄχλοι πρὸς τὰς ὄψεις.

19-20. Θεσπεσίην κατέχευε.... Voyez les vers VI, 229-230.—Les verbes κατέχευε et θῆκεν ont le sens du plus-que-parfait; car l'œuvre de Minerve est accomplie depuis la veille.

22. Ἐκτελέσειεν dépend, comme γένοιτο, de ὥς κεν : *ut perficeret*, pour qu'il vint à bout.

22-23. Ἀέθλους πολλούς. Ulysse ne prend part qu'à une joute; mais, quelle que fût la lutte à laquelle il eût pris part, Minerve l'avait mis en état d'être vainqueur. Voilà ce que dit le poète; et l'emploi du pluriel était indispensable pour rendre cette idée. Aussi n'a-t-on besoin ni de supposer, comme faisait Cratès, qu'il s'agisse, dans ἀέθλους πολλούς, des combats futurs d'Ulysse à Ithaque, ni de prononcer, avec Zénodote, l'athétèse contre le vers 23, ni de prendre le pluriel ἀέθλους dans le sens du singulier ἀέθλον, ce qui

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤγερθεν ὁμηγερέες τ' ἐγένοντο,
τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος ἀγορήσατο καὶ μετέειπεν· 25

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες,
ὅφρ' εἴπω τά με θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι κελεύει.
Ξεῖνος ἔδ', οὐκ οἶδ' ὅστις, ἀλῳόμενος ἵκετ' ἐμὸν δῶ,
ἦε πρὸς ἠοίων ἢ ἐσπερίων ἀνθρώπων·
πομπὴν δ' ὀτρύνει, καὶ λίσσεται ἔμπεδον εἶναι. 30

Ἴμεῖς δ', ὥς τὸ πάρος περ, ἐποτρυνώμεθα πομπήν.
Οὐδὲ γὰρ οὐδέ τις ἄλλος, ὅτις κ' ἐμὰ δῶμαθ' ἵκηται,
ἐνθάδ' ὀδυρόμενος δηρὸν μένει εἵνεκα πομπῆς.
Ἄλλ' ἄγε, νῆα μέλαιναν ἐρύσσομεν εἰς ἄλα διαν
πρωτόπλοον· κούρω δὲ δύω καὶ πεντήκοντα 35
κρινάσθων κατὰ δῆμον, ὅσοι πάρος εἰσὶν ἄριστοι.
Δησάμενοι δ' εὖ πάντες ἐπὶ κληῖσιν ἐρετμὰ

n'est pas possible à côté de πολλοὺς, et ce qu'on a pourtant proposé. — Je cite les notes où sont consignés ces expédients inutiles. *Scholies* Q et V : πληθυντικῶς εἶπε τὸν τοῦ δίσκου ἄθλον. Κράτης δὲ τοὺς κατὰ Ἰθάκην ἤκουσε πόνους. *Scholies* H et Q : ἀθετεῖ Ζηνόδοτος. οὐ γὰρ πολλοὺς ἐτέλεσεν ἐν Φαιακίᾳ, ἀλλ' ἐδίσκαυε μόνον. C'est Zénodote seul qui pouvait prendre ἀέθλους dans un sens vague, et par conséquent le réduire à la valeur d'un singulier, si besoin était. — Tous les éditeurs récents, et Bekker lui-même, reconnaissent l'authenticité des vers 22-25, niée par Payne Knight, Dugas Mounthel et Bothe.

24. Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἤγερθεν.... Voyez le vers II, 9 et la note sur ce vers.

25-27. Τοῖσιν.... Voyez les vers VII, 485-487 et la note sur le premier de ces trois vers.

28. Οὐκ οἶδ' ὅστις, je ne sais qui, c'est-à-dire dont j'ignore le nom, la race et la patrie. L'expression grecque se prend en bonne part, et n'a pas, comme son correspondant français, un sens méprisant.

30. Πομπήν δ' ὀτρύνει, *deductionem autem flagitat*, or il sollicite avec instance qu'on le reconduise. — Ἐμπεδον εἶναι a pour sujet πομπήν, c'est-à-dire ἐκείνην τὴν πομπήν.

31. Ὡς τὸ πάρος περ, comme par le

passé, c'est-à-dire suivant notre antique usage. *Scholies* H : ὥς ἐξ ἀρχῆς ἡμῖν ἔθος. — Ἐποτρυνώμεθα est dans son sens propre : *maturemus*, préparons bien vite. Au vers précédent, ὀτρύνει a pour paraphrase, dans les *Scholies* H, ἐσπουδασμένως αἰτεῖ, et ἐποτρυνώμεθα, dans les mêmes *Scholies* et dans les *Scholies* Q, ἐσπουδασμένως ποιήσωμεν.

32. Οὐδὲ γὰρ οὐδέ, car jamais, au grand jamais. La répétition de la négation signifie négation par excellence. On a vu οὐδέ répété, *Iliade*, V, 22 et VI, 430.

33. Εἵνεκα πομπῆς, au sujet du retour par aide, c'est-à-dire en attendant qu'on le reconduise.

34. Ἄλλ' ἄγε,... Voyez le vers I, 441 de l'*Iliade* et les notes sur ce vers.

35. Κούρω. Voyez plus bas la note du vers 48.

36. Κρινάσθων, *ellegantur*, soient choisis. Ameis fait de κρινάσθων un impératif moyen, et il lui donne κούρω pour complément : « soll man sich (*sibi*) wählen, wozu « κούρω das Object ist. » Des deux façons le sens est le même; mais l'interprétation vulgaire semble préférable. D'ailleurs c'est celle des anciens. *Scholies* P : ἐπιλεχθήτωσαν. — Ἄριστοι. Il s'agit de l'excellence dans l'art de faire marcher un navire; et le mot πάρος dit que cette habileté a fait ses preuves.

ἔκβητ'· αὐτὰρ ἔπειτα θεὸν ἀλεγύνετε δαῖτα,
 ἡμέτερόνδ' ἐλθόντες· ἐγὼ δ' εὖ πᾶσι παρέξω.
 Κούροισιν μὲν ταῦτ' ἐπιτέλλομαι· αὐτὰρ οἱ ἄλλοι 40
 σκηπτοῦχοι βασιλῆες ἐμὰ πρὸς δῶματα καλὰ
 ἔρχεσθ', ὄφρα ξεῖνον ἐνὶ μεγάροισι φιλέωμεν·
 μηδὲ τις ἀρνεῖσθω· καλέσασθε δὲ θεῖον ἀοιδόν,
 Δημόδοκον· τῷ γάρ ῥα θεὸς πέρι δῶκεν ἀοιδὴν
 τέρπειν, ὅππῃ θυμὸς ἐποτρύνῃσιν αἰεῖδεν. 45

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἔποντο
 σκηπτοῦχοι· κῆρυξ δὲ μετώχετο θεῖον ἀοιδόν.
 Κούρω δὲ κρινθέντε δύω καὶ πεντήκοντα
 βήτην, ὡς ἐκέλευσ', ἐπὶ θῖν' ἀλὸς ἀτρυγέτοιο.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἡδὲ θάλασσαν, 50
 νῆα μὲν οἶγε μέλαιναν ἀλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν·
 ἐν δ' ἰστόν τε τίθεντο καὶ ἰστία νηὶ μελαίνῃ,
 ἡρτύναντο δ' ἐρετμὰ τροποῖς ἐν δερματίνοισιν,
 πάντα κατὰ μοῖραν· ἀνά θ' ἰστία λευκὰ πέτασσαν.
 Ὑψοῦ δ' ἐν νοτίῳ τήνγ' ὥρμισαν· αὐτὰρ ἔπειτα 55
 βάν ῥ' ἴμεν Ἀλκινόοιο δαΐφρονος ἐς μέγα δῶμα.
 Πλῆντο δ' ἄρ' αἰθουσαί τε καὶ ἔρκεα καὶ δόμοι ἀνδρῶν

38. Θεὸν, l'adjectif pour l'adverbe : incontinent. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἀντὶ τοῦ θεῶς, ὡς λῦσαν ἀγορὴν αἰψήρην. Voyez, II, 257, la note sur le passage cité.

39. Ἠμέτερόνδ(ε), sous-entendu δῶμα ou δῶ. Il paraît, d'après le lemme des *Scholies* V, qu'on lisait aussi ἡμέτερον δῶ, avec synizèse de δῶ ἐλ.

40. Κούροισιν. Ce sont les cinquante-deux du vers 35. — Οἱ ἄλλοι, ces autres-là, c'est-à-dire, vu le verbe à la seconde personne, vous autres.

41. Θεός, une divinité, c'est-à-dire la Muse. Voyez plus bas, vers 63. — Πέρι, adverbe : *excellenter*, comme à pas un.

45. Τέρπειν équivalant à ὥστε τέρπειν : *ut oblectet*, afin qu'il charme. — Ὀππῇ signifie *quandocumque* et *quocumque modo*. Démodocus charme, toutes les fois qu'il chante, et quel que soit le sujet de son

chant. — Ἐποτρύνῃσιν, sous-entendu αὐτόν.

46. Ὡς ἄρα... On a vu ce vers ailleurs, II, 413.

48. Κούρω δὲ.... Le poète prend pour sujet le premier mot du nombre, et non point le nombre entier. De là le duel. Didyme (*Scholies* H) : τὸ κρινθέντε πρὸς τοὺς δύο.

49. Ἐπὶ θῖν' ἀλὸς ἀτρυγέτοιο. Ancienne variante, ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο.

50. Αὐτὰρ.... Voyez le vers IV, 428 et la note sur ce vers.

51-55. Νῆα μὲν.... Voyez les vers IV, 780-783 et 785, et les notes sur ces cinq vers.

57. Ἐρκεα, les clôtures, c'est-à-dire la cour du palais. — Δόμοι, les appartements, c'est-à-dire les salles. — Ἀνδρῶν dépend de πλῆντο. Cependant quelques anciens le rapportaient à δόμοι, et ils expliquaient

[ἀγρομένων· πολλοὶ δ' ἄρ' ἔσαν νέοι ἡδὲ παλαιοί].

Τοῖσιν δ' Ἀλκίνοος δυοκαίδεκα μῆλ' ἰέρευσεν,
ὀκτὼ δ' ἀργιόδοντας ὕας, δύο δ' εἰλίποδας βοῦς· 60
τοὺς δέρον ἀμφί θ' ἔπον, τετύκοντό τε δαῖτ' ἐρατεινὴν.

Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν, ἄγων ἐρίηρον ἀοιδόν,
τὸν πέρι Μοῦσ' ἐφίλησε, δίδου δ' ἀγαθόν τε κακόν τε·
ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε, δίδου δ' ἡδεῖαν ἀοιδήν.

Τῷ δ' ἄρα Ποντόνοος θῆκε θρόνον ἀργυρόηλον 65
μέσσω δαιτυμόνων, πρὸς κίονα μακρὸν ἐρείσας·
κάδ δ' ἐκ πασσαλόφι κρέμασεν φόρμιγγα λίγειαν,

δόμοι ἀνδρῶν par ἀνδρῶνας. Mais cette explication n'est pas naturelle; et c'est probablement le mot ἀνδρῶν, ἀνδρῶνος, mot inconnu d'Homère, qui l'a seul suggérée.

58. Ἀγρομένων· πολλοὶ.... Ce vers a été façonné avec celui qu'on a vu plus haut, vers 47, et un autre qu'on a vu, IV, 720. Les *Scholies* et Eustathe ne le connaissent point, et il n'existe que dans un petit nombre de manuscrits. Bien que formé d'éléments très-bons dans leur premier emploi, il est détestable, et aussi plat qu'inutile. Tous les éditeurs, sauf Boissonade et Bothe, le regardent comme interpolé. Eux seuls le trouvent tolérable, sinon de tous points parfait. — Δ(έ) n'a plus le même sens qu'au vers 47. Il est explicatif, et il équivaut ici à γάρ.

59. Τοῖσιν, pour eux, c'est-à-dire pour ses futurs convives.

61. Τοὺς δέρον est dit par syllepse, car on n'écorchait que les bœufs et les moutons. Didyme (*Scholies* Q) : συλληπτικῶς. σύες γὰρ οὐκ ἐκδέρονται. — Ἀμφί θ' ἔπον est pour ἀμφεπόν τε. — Entre ce vers et le suivant, quelques manuscrits donnent le prétendu vers que voici : Δημόδοκον λιγύφωνον ἔόντα θεῖον ἀοιδόν. Il est inutile, je pense, de démontrer que ces cinq mots grecs n'ont rien à faire ici dans le texte d'Homère.

63. Πέρι, comme au vers 44. — Δίδου δ(έ), sous-entendu αὐτῷ : et pourtant elle lui avait donné. — Ἀγαθόν τε κακόν τε. Les enstatiques regardaient ceci, surtout avec le commentaire ajouté au vers suivant par le poète, comme un démenti à ce grand amour exprimé par πέρι ἐφίλησε.

Scholies E : οὐκουν, ὦ Ὅμηρε, θαυμασίως αὐτὸν ἡ Μοῖρα (lisez ἡ Μοῦσα, car on ne peut admettre ἡ Μοῖρα comme une vraie leçon, à cause du sentiment, la Μοῖρα étant l'insensibilité absolue) ἐφίλησεν, εἰ τῶν ὀφθαλμῶν μὲν ἐστέρησεν, ἀοιδὴν δὲ ἀντὶ τούτου ἐχαρίσατο, ὥσπερ δῆτα καὶ σὲ ὕστερον. L'observation est juste peut-être; mais Homère était bien libre de penser autrement que nous, à supposer que nous ne nous méprenions pas sur sa pensée. Voyez la note du vers suivant.

64. Ὀφθαλμῶν μὲν ἄμερσε. Si l'on prend à la lettre l'expression d'Homère, les enstatiques n'ont pas tort de s'indigner contre la Muse. Mais il faut entendre simplement, je crois, que la Muse fut impuissante à empêcher Démodocus de perdre la vue. Le poète le dit d'une façon très-vive, voilà tout. Comment prêterait-il à la Muse une férocité inexplicable? Démodocus n'est point un Thamyras, et elle n'a aucune vengeance à exercer contre l'aède. — Les anciens regardaient généralement ce passage d'Homère comme une allusion à son propre sort. C'est bien plutôt ce passage qui a donné naissance à la légende de la cécité d'Homère.

66. Ἐρείσας a, comme θῆκε, θρόνον pour complément. Voyez, VII, 95, la disposition des sièges.

67. Κάδ, c'est-à-dire κατά, doit être joint à κρέμασεν. — Κρέμασεν est la leçon d'Aristarque. Celle d'Aristophane de Byzance était δῆσεν. Le sens des deux verbes diffère peu; mais κατακρέμασε est plus précis que κατέδησε, et aussi plus poétique. Il y a tableau. On voit la phorminx suspendue au-dessus de la tête de l'aède.

αὐτοῦ ὑπὲρ κεφαλῆς, καὶ ἐπέφραδε χερσὶν ἐλέσθαι
κῆρυξ· πὰρ δ' ἐτίθει κάνεον καλήν τε τράπεζαν,
πὰρ δὲ δέπας οἴνοιο, πιεῖν δτε θυμὸς ἀνώγοι.

70

Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλον.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
Μοῦσ' ἄρ' αἰδὸν ἀνῆκεν αἰδέμεναι κλέα ἀνδρῶν,
οἴμης τῆς τότε ἄρα κλέος οὐρανὸν εὐρὺν ἱκανεν·

75

νεῖκος Ὀδυσσεὺς καὶ Πηλεΐδew Ἀχιλλῆος,

ὥς ποτε δηρίσαντο θεῶν ἐν δαιτὶ θαλείῃ

ἐκπάγλοις ἐπέεσσιν· ἀναξ δ' ἀνδρῶν Ἀγαμέμνων

χαῖρε νόω, ὃ τ' ἀριστοὶ Ἀχαιῶν δηριόωντο.

Ὡς γάρ οἱ χρεῖων μυθήσατο Φοῖβος Ἀπόλλων

68. Αὐτοῦ, adverb : là-même; précisément. — Ἐπέφραδε χερσὶν ἐλέσθαι, montra à prendre avec les mains, c'est-à-dire lui indiqua où elle était, afin qu'il pût la dépendre au moment de s'en servir.

69. Πὰρ, auprès, c'est-à-dire près de lui, ou plutôt devant lui. De même au vers suivant.

70. Πιεῖν, comme ὥστε πιεῖν. — Horace, *Épîtres*, I, XIX, 6 : « Laudibus ar-
« guitur vini vinosus Homerus. »

71-72. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα.... Voyez les vers I, 149-150 et les notes sur ces deux vers.

73. Ἀνῆκεν. Ancienne variante, ἐνῆκεν.

74. Οἴμης τῆς, comme ἡ οἴμης : duquel sujet de chants. Ameis : « οἴμης τῆς
« zu κλέος von welcher Gesangsweise,
« *cujus cantilenæ*, eine attractio inversa,
« wie bei Verg. *Æn.* I, 573, *urbem quam
« statuo vestra est*, für *quam urbem*. » Il vaut mieux expliquer de cette façon que de supposer, comme on fait d'ordinaire, une préposition sous-entendue : *e cantione*, *cujus*; explication qui peut d'ailleurs se soutenir. Οἴμης est paraphrasé, dans les *Scholies*, par διὰ οἴμης et ἀπὸ τῆς οἴμης. Ceux qui expliquent ainsi mettent une virgule après οἴμης.

75. Νεῖκος (*contentionem*) dépend de αἰδέμεναι. C'est une apposition à κλέα ἀνδρῶν, ou plutôt c'est la particularisation de cette expression générale. Parmi les sujets de chants que fournissent les κλέα ἀνδρῶν, c'est-à-dire les légendes du siège

ODYSSEË.

de Troie, le poète choisit d'abord la querelle d'Ulysse et d'Achille. Cette querelle, d'après les traditions recueillies par les Alexandrins, s'était émue à propos des moyens de prendre enfin la ville, et elle était postérieure à tous les faits contenus dans l'*Illiade*. Achille voulait une attaque de vive force, Ulysse l'emploi de la ruse.

78. Νόω, dans l'esprit, c'est-à-dire intérieurement. — Ὁ τ(ε), comme ὃ ou ὅτι, τ(ε) étant explétif : *propter quod*, par la raison que. L'orthographe vulgaire ὅτ(ε) en un seul mot (*quum*, lorsque) affaiblit la pensée en lui ôtant sa précision. — Ce n'est point un mauvais sentiment qui fait qu'Agamemnon se réjouit, c'est parce qu'il voit dans la querelle des deux héros l'accomplissement de l'oracle relatif à la prise de Troie. Cette lutte de paroles devait être le prélude du triomphe définitif. Didyme (*Scholies* Q) : ὁ Ἀγαμέμνων ἔχαιρεν ἐν τῷ νῷ ἡσύχως βλέπων τὴν φιλονεικίαν τοῦ Ὀδυσσεὺς καὶ τοῦ Ἀχιλλέως, διὰ τὴν τῆς Τροίας ἄλωσιν. τότε γὰρ πέκρωτο κρατηθῆναι τὴν Τροίαν ὅτε φιλονεικήσουσιν οἱ ἄριστοι. — Les enstatiques accusaient Agamemnon de bassesse de cœur; mais c'était là une pure chicane, comme on le voit par le texte même d'Homère. Porphyre (*Scholies* H et Q) : λύουσι δὲ ἐκ τῆς λέξεως. Il est vrai que les vers 79-80 sont un peu vagues; mais il est impossible de n'y pas voir une raison justificative de la joie qu'éprouve le roi des rois.

79. Ὡς, ainsi : qu'il en serait ainsi

Πυθοῖ ἐν ἡγαθέῃ, ὅθ' ὑπέρβῃ λάϊνον οὐδὸν 80
 χρησόμενος· τότε γάρ ῥα κυλίνδετο πῆματος ἀρχὴ
 Τρωσὶ τε καὶ Δαναοῖσι, Διὸς μεγάλου διὰ βουλὰς.

Ταῦτ' ἄρ' αἰδὸς αἶδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς,
 πορφύρεον μέγα φᾶρος ἔλὼν χερσὶ στιβαρῇσιν,
 κακ κεφαλῆς εἵρυσσε, κάλυψε δὲ καλὰ πρόσωπα· 85
 αἶδετο γάρ Φαίηκας ὑπ' ὀφρύσι δάκρυα λείδων.
 Ἦτοι ὅτε λήξειεν αἰδῶν θεῖος αἰδὸς,
 δάκρυ' ὁμορξάμενος κεφαλῆς ἀπὸ φᾶρος ἔλεσκεν,
 καὶ δέπας ἀμφικύπελλον ἔλὼν σπείσασκε θεοῖσιν.

c'est-à-dire qu'une violente querelle éclaterait entre héros avant la prise de la ville assiégée. — Οἱ dépend tout à la fois et de χρείων et de μυθήσατο. — Χρείων pour χρέων, comme χράων : rendant un oracle. — Λάϊνον οὐδόν. On entrait dans le temple, pour pouvoir entendre la Pythie; car elle prophétisait assise à l'intérieur sur la cortine. Voyez la première scène des *Euménides* d'Eschyle.

81-82. Χρησόμενος· τότε.... Ces vers manquaient dans quelques éditions antiques, et plusieurs Alexandrins les regardaient comme interpolés. *Scholies H* : ἐν ἐνίαις τῶν ἐχδόσεων οὐκ ἐφέροντο· διὸ ἀθετοῦνται. Ce n'est là évidemment qu'un débris de la note de Didyme sur ces deux vers. Le critique avait mentionné, sans nul doute, par leur nom ou par le nom de leurs auteurs, les éditions où les deux vers faisaient défaut, et dit de qui était l'athétèse. Cette athétèse n'a pu être universelle; et l'on pourrait affirmer, je crois, qu'Aristarque n'avait point obélisé les vers 81-82. Il n'y a rien, dans ces deux vers, qui présente aucune difficulté sérieuse.

81. Τότε, alors, c'est-à-dire au temps où il consultait l'oracle. — Κυλίνδετο πῆματος ἀρχή. On a vu, II, 463, τοῖσιν γάρ μέγα πῆμα κυλίνδεται. Le mot πῆματος désigne la guerre de Troie dans son ensemble et dans ses conséquences. Cette guerre a été presque aussi désastreuse pour les Grecs que pour les Troyens. C'est très-peu de temps avant le départ d'Aulis qu'Agamemnon était allé à Pytho s'informer de l'avenir. L'expression κυλίνδετο (roulait, s'approchait rapidement) le dit

formellement. Ainsi, c'est au bout de dix ans que le chef de l'armée voyait s'accomplir l'événement annoncé par l'oracle. Il ne comptait pas sa propre querelle avec Achille, parce que l'oracle, en disant *les héros*, semblait l'avoir excepté lui-même.

82. Διά, en conséquence de.

85. Κάκ κεφαλῆς, du haut de (sa) tête, c'est-à-dire en tirant sur son visage le pan de manteau dont sa tête était couverte. Il est impossible, quoi qu'en disent les *Scholies H*, de prendre κάκ (κατά) dans le sens de περί. Quant à la traduction de κάκ κεφαλῆς par *super caput*, elle est tout à fait arbitraire.

87. Ἦτοι ὅτε équivaut à ὅτε μὲν, comme on le voit par αὐτὰρ δτ(ε), c'est-à-dire ὅτε δέ, vers 90. *Scholies B* : τὸ ἦτοι ἀντὶ τοῦ μὲν. — Θεῖος. Ancienne variante, δῖος.

88. Δάκρυ(α). Bekker et d'autres, δάκρυ au singulier, mais dans le sens du pluriel. — Ἀπό, *vulgo* ἀπο. La préposition doit être jointe au verbe : ἀφέλεσκεν. Hérodien (*Scholies H*) : οὐκ ἀναστρεπτέον τὴν ἀπό.

89. Σπείσασκε est bien un fréquentatif, comme plus haut ἀφέλεσκεν, comme plus bas γοάσκειν, puisque la chose se fait plus d'une fois. Elle se renouvelle à chaque rhapsodie; et l'aède, d'après le vers 90, en a chanté plusieurs, toutes empruntées, cela va sans dire, aux κλέα ἀνδρῶν. Les larmes d'Ulysse en font foi. — Il est à regretter que le poète ne nous apprenne point quels avaient été les sujets particuliers de chacune des rhapsodies chantées à la suite de la première. Nous aurions là sans doute d'aussi curieux renseignements que celui qui précède et que ceux

Αὐτὰρ δὲ ἅψ' ἄρχοιτο, καὶ δτρύνειαν αἰεΐδειν 90

Φαιήκων οἱ ἄριστοι, ἐπεὶ τέρποντ' ἐπέεσσιν,

ἅψ' Ὀδυσσεὺς κατὰ κράτα καλυψάμενος γοάσκειν.

Ἐνθ' ἄλλους μὲν πάντας ἐλάνθανε δάκρυα λείβων,

Ἀλκίνοος δέ μιν οἶος ἐπεφράσατ' ἠδ' ἐνόησεν,

ἤμενος ἄγχ' αὐτοῦ, βαρὺ δὲ στενάχοντος ἄκουσεν. 95

Αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα·

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἠδὲ μέδοντες·

ἤδη μὲν δαιτὸς κεκορήμεθα θυμὸν εἵσης

φόρμιγγός θ', ἥ δαιτὶ συνήορός ἐστι θαλεῖη·

νῦν δ' ἐξέλθωμεν καὶ ἀέθλων πειρηθῶμεν 100

πάντων, ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἐνίσπη οἷσι φίλοισιν,

οἵκαδε νοστήσας, ὅσσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων

πύξ τε παλαιμοσύνη τε, καὶ ἄλμασιν ἠδὲ πόδεσσιν.

Ὡς ἄρα φωνήσας ἡγήσατο· τοὶ δ' ἅμ' ἔποντο.

Κὰδ' δ' ἐκ πασσαλόφι κρέμασεν φόρμιγγα λίγειαν, 105

qui seront fournis plus tard par d'autres chants de Démodocus.

91. Οἱ ἄριστοι, *illi optimates*, les grands qui étaient là. — Τέρποντ' ἐπέεσσιν, ils se réjouissaient de récits, c'est-à-dire ils étaient passionnés pour les chants épiques. Quelques-uns sous-entendent αὐτοῦ : rien de moins nécessaire.

92. Ἄψ. Aristophane de Byzance écrivait αἶψ(α).

94. Ἐπεφράσατ(ο), *animadvertit*, remarqua.

98. Κεκορήμεθα θυμόν, nous sommes rassasiés quant au cœur, c'est-à-dire nous voilà bien rassasiés. La traduction *saturavimus animam* est inexacte, car κεκορήμεθα ne peut point avoir un sens actif. — Ἐίσης est l'épithète de δαιτός.

101. Πάντων. Les jeux des Phéaciens sont en petit nombre. Les enstatiques demandaient pourquoi. Les lytiques n'avaient pas de peine à répondre ; car les Phéaciens menaient une vie trop molle pour ressembler complètement aux Grecs. Porphyre (*Scholies* E et Q) : διὰ τί οἱ Φαίαιες εὐωχηθέντες ἡγωνίζοντο γυμνικὸν ἀγῶνα, δρόμον καὶ δίαυλον καὶ οὐ τὴν ἄλλην ἀθλήσιν ; παντελῶς γὰρ ἀπόνων ἀνθρώ-

πων ταῦτα. Ἰσως δὲ ἀρμόττον τοῖς ἡθεσι δέον ποιεῖν, ἐπειδὴ μίμησις ἢ ποιήσις, οὕτω πεποίηκεν. ὅτι δὲ τοιοῦτοι δῆλον. ἔφασαν γὰρ (248)· Αἰεὶ δ' ἡμῖν δαίς τε φίλη χίθαρίς τε χοροὶ τε. — Ὁ ξεῖνος, *ille hospes*, le noble étranger.

102. Ὅσσον περιγιγνόμεθ' ἄλλων. Alcinoüs croit à cette supériorité. Il sera détrompé dès la première épreuve ; et voilà pourquoi il parlera modestement plus tard des pugiles et des lutteurs de son pays. Porphyre (*Scholies* H et Q) : καὶ πῶς φησὶν· Οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαισταί (246) ; ἐν ὧσιν τοίνυν ἄπειροί εἰσιν Ὀδυσσεύς, οἶονται νικᾶν ἅπαντας ἐν τούτοις, ὅτε δὲ τῇ πείρᾳ δεῖξας ἑαυτὸν Ὀδυσσεὺς ἐκαυχήσατο περὶ τῶν ἄλλων ἀθλῶν μόνον παραιτησάμενος τὸν δρόμον, ἀντιμεταλαβὼν τὰ ἐγκώμια Ἀλκίνοος φησὶν· Ἀλλὰ ποσὶ.... (247-249).

103. Παλαιμοσύνη, *vulgo* παλαισμοσύνη. Voyez la note du vers XXIII, 701 de l'*Iliade*.

104. Ὡς ἄρα.... Voyez plus haut le vers 46 et la note sur ce vers.

105. Κὰδ' δ' ἐκ.... Voyez plus haut le vers 67 et les notes sur ce vers.

Δημοδόκου δ' ἔλε χεῖρα, καὶ ἔξαγεν ἐκ μεγάρου
 κῆρυξ· ἦρχε δὲ τῷ αὐτὴν ὁδὸν ἦνπερ οἱ ἄλλοι
 Φαιήκων οἱ ἄριστοι, ἀέθλια θαυμανέοντες.
 Βὰν δ' ἴμεν εἰς ἀγορὴν, ἅμα δ' ἔσπετο πούλῳς δμίλος,
 μυρίοι· ἂν δ' ἴσταντο νέοι πολλοὶ τε καὶ ἐσθλοί. 110
 Ὅρτο μὲν Ἀκρόνέως τε καὶ Ὠκύαλος καὶ Ἐλατρεὺς,
 Ναυτεὺς τε Πρυμνεὺς τε καὶ Ἀγχίαλος καὶ Ἐρετμεὺς,
 Ποντεὺς τε Πρωρεὺς τε, Θόων, Ἀναβησίνεως τε,
 Ἀμφιάλός θ', υἱὸς Πολυνήου Τεκτονίδαο·
 ἂν δὲ καὶ Εὐρύαλος, βροτολοιγῶ ἴσος Ἄρηι, 115
 Ναυβολίδης θ', δς ἄριστος ἔην εἰδός τε δέμας τε
 πάντων Φαιήκων μετ' ἀμύμονα Λαοδάμαντα.
 Ἄν δ' ἔσαν τρεῖς παῖδες ἀμύμονος Ἀλκινόοιο,
 Λαοδάμας θ' Ἀλῖός τε καὶ ἀντίθεος Κλυτόνηος·
 οἱ δ' ἦτοι πρῶτον μὲν ἐπειρήσαντο πόδεσσιν. 120
 Τοῖσι δ' ἀπὸ νύσσης τέτατο δρόμος· οἱ δ' ἅμα πάντες
 καρπαλίμως ἐπέτοντο κονίοντες πεδίῳ.

106. Ἐξαγεν, sous-entendu αὐτόν.

107. Αὐτὴν ὁδὸν ἦνπερ, par la même route par laquelle. — Οἱ ἄλλοι, sous-entendu ἦρχον.

108. Οἱ ἄριστοι explique οἱ ἄλλοι, qui lui-même explique le τοί du vers 104. Il s'agit des convives d'Alcinoüs. Les convives marchent à la suite du roi et de son hôte; mais ils marchent avant le héraut et Démodocus. Il n'y a donc rien d'extraordinaire à ce que le poète, qui vient de dire ἦρχε (*præibat*), n'exprime pas le verbe qui indiquerait leur mouvement. Quant à la propriété du terme ἦρχε, appliquée au héraut conduisant l'aveugle, il suffit d'un instant de réflexion pour la constater. Le héraut a le pas ferme, l'aveugle a le pas hésitant. Sans la main qui le soutient et le dirige, l'aveugle tâtonnerait avec lenteur. Il est comme à la remorque du héraut. — Θαυμανέοντες, participe futur de θαυμάω, forme épique pour θαυμάζω, comme χαιμαίνω pour χαιμάζω, ὀνομαίνω pour ὀνομάζω : *admiraturi*, afin d'admirer. *Scholies P* : θαυσόμενοι, θαυμάσαι μέλλοντες.

110. Ἄν δ' ἴσταντο, pour ἀνίσταντο δέ, sous-entendu ἀγωνισόμενοι. Tout le monde est assis. Le poète ne l'a pas dit; mais cela est évident, ou plutôt la disjonctive δέ le suppose de toute nécessité. Ceux qui se lèvent sont les jeunes gens disposés à prendre part aux exercices.

111-119. Ὅρτο μὲν Ἀκρόνέως τε.... Homère donne à presque tous les Phéaciens, en leur qualité d'hommes de mer, des noms significatifs empruntés à la mer, ou aux vaisseaux, ou à la navigation.

115. Ἄν δέ, c'est-à-dire ἀνέστη δέ.

118. Ἄν δ' ἔσαν, pour ἀνέστην δέ.

120. Ἐπειρήσαντο πόδεσσιν, s'essayerent par les pieds, c'est-à-dire luttèrent à la course.

122. Πεδίῳ, génitif local : dans la plaine. Les Alexandrins, et Aristarque lui-même (*Scholies Q*), expliquaient cette sorte de génitifs par une préposition sous-entendue : (ἢ διπλῇ, ὅτι) λείπει ἢ διά. ἐν τῷ πεδίῳ κόνιν ἐγείροντες. ὥς τὸ Ἀργεος ἦεν Ἀχαιικοῦ (III, 251) ἀντὶ τοῦ ἐν Ἀργεῖ. Cette hypothèse est absolument inutile.

Τῶν δὲ θέειν ὅχ' ἄριστος ἔην Κλυτόνης ἀμύμων·
 ὅσπον τ' ἐν νειῷ οὔρον πέλει ἡμιόνοιιν,
 τόσπον ὑπεκπροθέων λαοὺς ἴκεθ', οἱ δὲ λίποντο. 125
 Οἱ δὲ παλαιμοσύνης ἀλεγεινῆς πειρήσαντο·
 τῇ δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπεκαίνυτο πάντας ἀρίστους.
 Ἄλματι δ' Ἀμφιάλος πάντων προφερέστατος ἦεν.
 Δίσκῳ δ' αὖ πάντων πολὺ φέρτατος ἦεν Ἐλατρεὺς·
 πῦξ δ' αὖ Λαοδάμας, ἀγαθὸς παῖς Ἀλκινόοιο. 130
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντες ἐτέρφθησαν φρέν' ἀέθλοις,
 τοῖς ἄρα Λαοδάμας μετέφη παῖς Ἀλκινόοιο·

Δεῦτε, φίλοι, τὸν ξεῖνον ἐρώμεθα, εἴ τιν' ἀέθλον
 οἷδέ τε καὶ δεδάηκε· φυὴν γε μὲν οὐ καχὸς ἐστίν,
 μηρούς τε κνήμας τε καὶ ἄμφω χεῖρας ὕπερθεν, 135
 αὐχένα τε στιβαρὸν μέγα τε σθένος· οὐδέ τι ἥδης
 δεύεται, ἀλλὰ κακοῖσι συνέρρηκται πολέεσσιν.
 Οὐ γὰρ ἔγωγέ τί φημι καχώτερον ἄλλο θαλάσσης,
 ἄνδρα γε συγχεῦαι, εἰ καὶ μάλα καρτερός εἴη.

123. Τῶν, de ceux-là : des jeunes gens qui avaient couru. — Θέειν, à courir : dans cette course. — Ἐην, fut. Les deux vers suivants prouvent que la course est terminée. La traduction *erat* est inexacte, puisqu'elle suppose que la course dure encore.

124. Οὔρον.... ἡμιόνοιιν : un sillon de deux mules, un sillon tracé par une charue attelée de deux mules. Il est impossible de déterminer, même approximativement, la distance indiquée par l'expression d'Homère. Voyez la note du vers X, 351 de l'*Iliade*. Tout ce qu'on peut dire, c'est que la distance était considérable, et que le vainqueur avait laissé les autres bien loin derrière lui.

125. Λαοὺς, les gens, c'est-à-dire les assistants. Le coureur était revenu au point de départ, à la νύσσα, à la barrière en deçà de laquelle se trouvaient les spectateurs.

126. Οἱ δέ. Ce sont d'autres jeunes gens que ceux qui ont couru. — Παλαιμοσύνης. Voyez plus haut la note du vers 103.

127. Τῇ, c'est-à-dire ἐν παλαιμοσύνῃ : à la lutte. — Ἀπεκαίνυτο, vainquit. *Scho-*

lies E et Q) : ἐνίκα, καταχρηστικῶς. En effet, d'après le sens propre, ἀποκαίνυμαι signifie tuer son adversaire.

128. Ἦεν, fut. Voyez plus haut, vers 122, la note sur ἔην.

129. Ἦεν, comme au vers précédent.

130. Ἐτέρφθησαν φρέν(α), ils se furent réjouis quant au diaphragme : ils en eurent pris à cœur joie. La traduction *oblectaverunt animum* est fautive, puisque le verbe est au passif et ne peut gouverner φρέν(α).

133. Τὸν ξεῖνον. Le prétendu article est ici un signe d'honneur, comme au vers 101. — Ἐρώμεθα, εἰ, hiatus analogue à celui qu'on a vu au vers I, 60.

136-137. Οὐδέ τι ἥδης δεύεται équivalent à οὐπω γέρων ἐστί. Ulysse est dans la maturité de l'âge ; c'est un quinquagénaire, et il paraît avoir quarante ans pour le moins, car Laodamas va lui dire : ξεῖνα πάτερ.

137. Συνέρρηκται, il a été brisé. Horace a dit, *Satires*, I, 1, 4 : *fractus membra*. Nous disons couramment, *je suis brisé de fatigue*.

139. Συγχεῦαι dépend de καχώτερον,

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε · 140
 Λαοδάμα, μάλα τοῦτο ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπες.

[Αὐτὸς νῦν προκάλεσσαι ἰὼν καὶ πέφραδε μῦθον.]

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσ' ἀγαθὸς παῖς Ἀλκινόοιο,
 στῇ ῥ' ἐς μέσσον ἰὼν, καὶ Ὀδυσσῆα προσέειπεν ·

Δεῦρ' ἄγε καὶ σὺ, ξεῖνε πάτερ, πείρησαι ἀέθλων, 145
 εἴ τινά που δεδάηκας · ἔοικε δέ σ' ἰδμεν ἀέθλους.

Οὐ μὲν γὰρ μεῖζον κλέος ἀνέρος, ὄφρα κεν ᾗσιν,
 ἢ ὅ τι ποσσὶν τε ῥέξῃ καὶ χερσὶν ἔῃσιν.

Ἀλλ' ἄγε πείρησαι, σκέδασον δ' ἀπὸ κήδεα θυμοῦ ·
 σοὶ δ' ὁδὸς οὐκέτι δηρὸν ἀπέσσεται, ἀλλὰ τοι ἤδη 150
 νηῦς τε κατείρυσται, καὶ ἐπαρτέες εἰσὶν ἑταῖροι.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς ·
 Λαοδάμα, τί με ταῦτα κελεύετε κερτομέοντες ;

et équivalent à ὥστε συγχεῖναι : pour anéantir. Le verbe signifie proprement embrouiller, confondre; mais celui qui ne sait plus comment s'en tirer est réduit tout à fait à rien.

142. Αὐτὸς νῦν.... Ce vers n'était point dans le texte d'Aristarque. Didyme (*Scholies H*) : οὗτος ὁ στίχος ἐν ταῖς Ἀρισταρχείαις οὐ φέρεται. Une autre note, dans les mêmes *Scholies*, nous apprend que le vers ne se trouvait pas non plus chez Zénodote ni chez Aristophane de Byzance. Quelques-uns le regardent comme utile, et même comme indispensable. C'est dire beaucoup trop. Les premières paroles de Laodamas, δεῦτε, φίλοι, τὸν ξεῖνον ἐρώμεθα, suffisent très-bien pour expliquer son allocution à Ulysse; et Euryale a bien pu se contenter d'une réflexion morale. — Bekker rejette le vers au bas de la page; Dindorf et Fæsi le mettent entre crochets. — Προκάλεσσαι ἰὼν, allant provoquer, c'est-à-dire va provoquer, sous-entendu αὐτόν. — Πέφραδε μῦθον. Voyez, I, 273, la note sur πέφραδε.

144. Στῇ. Ancienne variante, βῇ.

146. Δέ est explicatif, et il équivalent à γάρ. — Ἰδμεν, infinitif épique pour εἰδέναι : *savoir*, savoir; ἰδμεν ἀέθλους, être habile aux exercices. — Les digammistes supposent que la leçon primitive était εἴφοις σε φίδμεν, et que δέ n'est qu'une

correction amenée par l'élision de σε devant ἰδμεν. Mais δέ est indispensable.

147. Κλέος, sous-entendu ἐστί. — Ὀφρα κεν ᾗσιν, tant qu'il est : tant qu'il vit. *Scholies T* : ἕως ἂν ζῇ.

148. Ἡ δ τι.... ῥέξῃ, que ce qu'il pu accomplir. On doit tenir compte de la valeur du subjonctif.

149. Θυμοῦ dépend de la préposition ἀπό.

150. Δ(έ) comme plus haut, vers 146. — Ὀδός, le voyage : le retour en ton pays. — Τοι, *tibi*, pour toi.

153. Κελεύετε. Ce pluriel n'a rien d'extraordinaire. Ulysse a peut-être entendu les paroles de Laodamas et d'Euryale. S'il ne les a pas entendues, il a vu l'entretien de Laodamas avec ses amis. Il devine donc que le jeune homme, en s'adressant à lui, ne lui parle pas uniquement en son propre nom. — C'est une bien bizarre idée que celle de trouver dans κελεύετε κερτομέοντας, comme fait Dugas-Montbel, l'analogue de notre politesse moderne, qui dit *vous* au lieu de *tu*. Ulysse commence par s'adresser à Laodamas, puis il s'adresse à toute la jeunesse phéacienne. La réponse y gagne en vivacité et en intérêt. Didyme (*Scholies E*) : ἀπὸ ἐνικοῦ δέ εἰς πληθυντικὸν μετέβη, πάλιν τὸ ποικίλον τῆς ποιητικῆς ἐνδοκνύμενος.

Κήδεά μοι καὶ μάλλον ἐνὶ φρεσὶν ἤπερ ἄεθλοι,
 ὃς πρὶν μὲν μάλα πολλὰ πάθον καὶ πολλὰ μόγησα · 155
 νῦν δὲ μεθ' ὑμετέρῃ ἀγορῇ νόστοιο χατίζων
 ἤμαι, λισσόμενος βασιλῆά τε πάντα τε δῆμον.

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο νείκεσέ τ' ἄντην ·
 Οὐ γάρ σ' οὐδέ, ξεῖνε, δαήμονι φωτὶ ἔϊσχω
 ἄθλων, οἷά τε πολλὰ μετ' ἀνθρώποισι πέλονται, 160
 ἀλλὰ τῷ, ὅσθ' ἅμα νηὶ πολυκληϊδί θαμίζων,
 ἀρχὸς ναυτῶν, οἵτε πρηκτῆρες ἔασιν,
 φόρτου τε μνήμων καὶ ἐπίσκοπος ἤσιν ὁδαίων

154. Καί, selon les Alexandrins, est redondant. *Scholies H* : περιττός ὁ καί. Il vaut mieux pourtant lui donner une valeur dans la phrase. Ulysse contemple des jeux; son âme est donc occupée jusqu'à un certain point par l'idée de jeux; mais combien ne l'est-elle pas *encore plus* (καὶ μάλλον) par le souvenir des misères essuyées! C'est là ce qu'il dit. — Ἐνὶ φρεσὶν, sous-entendu ἐστὶν ou εἰσὶν, les pluriels neutres, chez Homère, amenant indifféremment le verbe au singulier ou au pluriel. Voyez plus bas, vers 160, πέλονται après πολλά.

155. Μάλα πολλὰ πάθον.... Voyez le vers V, 223 et la note sur ce vers.

156. Μεθ' ὑμετέρῃ ἀγορῇ, parmi votre assemblée : dans votre assemblée.

158. Νείκεσέ τ' ἄντην. Ancienne variante, φώνησέν τε. La vulgate est bien préférable, non pas seulement à cause de ce qu'Euryale va dire, mais parce que tout à l'heure, vers 144, il a applaudi Laodamas disant qu'Ulysse n'était qu'un débris de héros. L'injure qu'il avait faite par derrière à l'hôte d'Alcinoüs, il la lui fait en pleine face : ἄντην.

159. Οὐ.... οὐδέ. Voyez plus haut la note du vers 32.

160. Ἄθλων est au neutre, comme on le voit par οἷά τε πολλά, et il dépend de δαήμονι.

161. Ὅσθ' ἅμα. Ancienne variante, ὃς θαμά, lecture peu admissible, car θαμά θαμίζων serait pour le moins bizarre.

162-163. Ἀρχὸς ναυτῶν.... ἤσιν, *princeps nautarum sit*, serait un chef de matelots. L'emploi du subjonctif est né-

cessaire; car Euryale sous-entend : à supposer que tu aies l'honneur d'être un chef. L'ancienne variante εἰσιν (va, voyage) n'est qu'une correction irréfléchie, suggérée par οἷτε.... ἔασιν. Mais les exemples diffèrent du tout au tout. Euryale sait de science certaine quel est le métier des ναῦται, ayant vu les marins à l'œuvre; mais il ignore quel est celui d'Ulysse, et il ne peut faire, à ce sujet, que des conjectures. La leçon ἤσιν est d'ailleurs certifiée par Hérodiën, à propos du vers X, 38 de l'*Iliade*. Si la variante εἰσὶν n'était pas mentionnée dans les *Scholies H*, on aurait presque le droit de la prendre pour un simple fait d'iotacisme. Ameis et La Roche ont rétabli ἤσιν, c'est à-dire la vulgate, inconsidérément proscrite.

162. Πρηκτῆρες, *negociatores*, des trafiquants. Homère emploie d'ordinaire le mot vague πρηκτῆρ avec un complément qui en précise la signification; mais ici le sens est déterminé par le contexte. Voyez κατὰ πρῆξιν, III, 72.

163. Φόρτου τε μνήμων se rapporte à ἀρχὸς ναυτῶν, et désigne une des plus importantes fonctions de ce chef de trafiquants.—C'est par erreur que certains interprètes, même chez les anciens, ont entendu φόρτου τε μνήμων comme s'il y avait ἡ φόρτου μνήμων, et ont fait ainsi d'une épithète un personnage. Le texte ne se prête point à cette création. Il n'y a sur le navire qu'un comptable, l'homme responsable du navire, le capitaine marchand. Quant à savoir si ce comptable a son registre uniquement dans sa tête, le mot μνήμων ne laisse guère de doute; et

κερδέων θ' ἄρπαλέων · οὐδ' ἀθλητῇρι ἔοικας.

Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα ἰδὼν προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς · 165

Ξεῖν', οὐ καλὸν ἔειπες · ἀτασθάλῳ ἀνδρὶ ἔοικας.

Οὕτως οὐ πάντεσσι θεοὶ χαρίεντα διδοῦσιν

ἀνδράσιν, οὔτε φυὴν οὔτ' ἄρ φρένας οὔτ' ἀγορητύν.

Ἄλλος μὲν γὰρ εἶδος ἀκιδνότερος πέλει ἀνὴρ,

ἀλλὰ θεὸς μορφήν ἔπεσι στέφει · οἱ δέ τ' ἐς αὐτὸν 170

τερπόμενοι λεύσσουσιν · ὁ δ' ἀσφαλέως ἀγορεύει

αἰδοῖ μειλιχίῃ, μετὰ δὲ πρέπει ἀγρομένοισιν ·

la simplicité du négoce, dans les temps héroïques, confirme l'induction fondée sur le mot. A quoi bon des livres de compte? mais à quoi bon surtout ce teneur de livres, ce γραμματεὺς inventé par les interprètes dont nous avons l'écho plusieurs fois répété dans les *Scholies*? Il est vrai que les *Scholies* donnent l'explication naturelle un plus grand nombre de fois encore. Elle est dans les *Scholies* E, P et V, et chaque fois avec une rédaction double, par exemple : ἐπιμελόμενος τῶν φορτίων, ἢ μνημονεύων ἑκαστον πόσου ἦν ἄξιον. — Ἐπίσκοπος. Aristophane de Byzance lisait ἐκίστροφος. La leçon d'Aristarque, notre vulgate, a l'avantage de la clarté. Voyez la note du vers I, 477. — Ὀδαίων. Ancienne variante, ἑταίρων. Ici encore la vulgate est la meilleure leçon. Puisque le capitaine est ἀρχὸς ναυτῶν, dire qu'il est ἐπίσκοπος ἑταίρων, c'est dire des paroles plus qu'inutiles. Ὀδαίων, par opposition à ce qui suit, désigne les marchandises proprement dites, soit exportées, soit importées par le navire. Il s'agit du trafic légal d'échange, présidé par le capitaine.

164. Κερδέων est dissyllabe par synièse. — Ἀρπαλέων. Les trafiquants sur mer ne se faisaient aucun scrupule d'exercer la piraterie quand ils en trouvaient l'occasion. Voyez les vers III, 72-74 et la note sur ce passage. — Οὐδ(έ) équivaut à οὐ γάρ.

165. Τὸν δ' ἄρ' ὑπόδρα.... Ce vers, *mutatis mutandis*, est banal dans l'*Iliade*, et date sans doute des premiers aèdes de l'épos.

166. Οὐ καλόν, une chose non belle, une violente injure.

167. Οὕτως, ainsi, c'est-à-dire par con-

séquent. Ulysse reconnaît la justesse du proverbe, d'après ce qu'il voit dans la personne d'Euryale. Le sens de οὕτως est évident par lui-même; cependant le poète donnera plus bas, vers 176-177, un commentaire complet de l'idée exprimée ici par ce mot. — Χαρίεντα, sous-entendu πάντα : toutes les choses aimables; toutes les qualités. L'idée est indiquée par πάντεσσι, et précisée par ἄλλοι μὲν (vers 169) et ἄλλοι δ' αὖ (vers 174). Ameis : « Kôr-
« perliche und geistige Vorzüge sind nicht
« immer in einem und demselben Subjecte
« vereinigt. »

168. Ἀγορητύν, le talent de parler en public. Didyme (*Scholies* V) : δημηγορίαν.

169. Γὰρ εἶδος, *vulgo* γάρ τ' εἶδος. La Roche : « γάρ scripsi cum Bekkero; τε
« enim, quod in sententiis locum non ha-
« bet, hoc loco additum est, ut ante se
« γάρ produceret, quod propter digam-
« mum opus non est. » On peut même dire que γάρ, chez Homère, est long ou bref à volonté.

170. Μορφήν, la beauté. Voyez, XI, 367, μορφήν ἐπέων. — Ἐπεσι, sous-entendu αὐτοῦ : à ses paroles; à son éloquence. — Στέφει, donne pour ornement. On explique, d'ordinaire : *formam illius eloquentia ornat*. Mais μορφή ne peut être pris en mauvaise part, quand il est sans épithète; et l'exemple cité, μορφήν ἐπέων, est tout à fait décisif. Des deux façons Ulysse dit la même chose; mais la première explication est bien préférable. Voyez plus bas les notes du vers 175. — Οἱ δέ, et eux, c'est-à-dire et les gens.

172. Αἰδοῖ μειλιχίῃ, avec une douce modestie. — Μετὰ doit être joint au verbe : μεταπρέπει, il se distingue parmi.

ἐρχόμενον δ' ἀνὰ ἄστυ θεὸν ὧς εἰσορόωσιν.
 Ἄλλος δ' αὖ εἶδος μὲν ἀλίγκιος ἀθανάτοισιν·
 ἀλλ' οὐ οἱ χάρις ἀμφιπεριστέφεται ἐπέεσσιν. 175
 Ὡς καὶ σοὶ εἶδος μὲν ἀριπρεπές, οὐδέ κεν ἄλλως
 οὐδὲ θεὸς τεύξειε· νόον δ' ἀποφώλιός ἐστι.
 Ὀρινάς μοι θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι φιλοισιν,
 εἰπὼν οὐ κατὰ κόσμον· ἐγὼ δ' οὐ νῆϊς ἀέθλων,
 ὥς σύγε μυθεῖαι, ἀλλ' ἐν πρώτοισιν δῖω 180
 ἔμμεναι, ὅφρ' ἦβη τε πεποίθεα χερσὶ τ' ἐμῇσιν.
 Νῦν δ' ἔχομαι κακότητι καὶ ἄλγεσι· πολλὰ γὰρ ἔτλην,
 ἀνδρῶν τε πτολέμους ἀλεγεινά τε κύματα πείρων.
 Ἀλλὰ καὶ ὧς, κακὰ πολλὰ παθὼν, πειρήσομ' ἀέθλων·
 θυμοδακῆς γὰρ μῦθος· ἐπώτρυνας δέ με εἰπὼν. 185

174. Ἄλλος δ' αὖ correspond à ἄλλος μὲν du vers 169. La vulgate αὐτ', au lieu de αὖ, est une correction ancienne, mais absolument inutile, quand même on ne dirait pas *Feïdos*.

175. Οἱ.... ἐπέεσσιν, aux paroles à lui, c'est-à-dire à son langage. — Χάρις ἀμφιπεριστέφεται correspond exactement à μορφήν στέφει, et prouve que μορφήν est dans un sens figuré, comme οἱ ἐπέεσσιν prouve que ἔπεισι, au vers 170, est pour ἔπεισιν αὐτοῦ. Au lieu de περιστέφεται, quelques anciens lisaient περιστρέφεται. Mais cette leçon est évidemment défectueuse. La grâce et la beauté sont des couronnes, et non pas des servantes.

176-177. Οὐδέ... οὐδέ. Voyez plus haut la note du vers 32. — Κεν ἄλλως.... τεύξειε, façonnerait autrement, c'est-à-dire pourrait faire un homme plus beau que toi. Ulysse exagère le compliment, pour se donner le droit de répondre franchement à l'insolence du jeune beau fier de ses avantages. Didyme (*Scholies T*) : οὐδ' ἂν θεὸς, ἐπιβαλλόμενος κατασκευάσαι καλὸν, καλλίονα κατασκευάσειε. οὐκ ἐβουλήθη δὲ παντάπασιν λυπῆσαι τὸ μειράκιον, ἀλλὰ τὸ κάλλος ἐπαινῶν οὐκ ἐπαινεῖ τὸν νοῦν.

179. Οὐ νῆϊς, sous-entendu εἰμί.

180. Μυθεῖαι pour μυθεῖαι, qu'on a vu, II, 202 : *fabularis*, tu bavardes. Les deux formes, dans l'écriture primitive, sont

identiques, ΜΥΘΕΑΙ, et elles ne diffèrent que par la prononciation de la lettre εἰ (ε), qui était, à volonté, diphthongue ou voyelle simple, ε bref ou ε long.

181. Ἐμμεναι a le sens de l'imparfait, comme l'indiquent ὅφρ(α) et surtout νῦν δέ. Ulysse ne se vante pas d'être encore aujourd'hui ce qu'il a été jadis ; mais il croit avoir conservé suffisamment sa vigueur première pour être en état de donner une leçon à des impertinents. — Πεποίθεα, le plus-que-parfait dans le sens de l'imparfait.

182. Ἐχομαι, je suis en proie à. Ancienne variante, ἄχομαι. *Grand Étymologique* Miller : ἄχομαι· τὸ λυκοῦμαι· νῦν δ' ἄχομαι κακότητι, πλεονασμῷ τοῦ θ ἄχθομαι. Le verbe ἄχομαι se trouve en effet dans l'*Odyssée*, XVIII, 256 et XIX, 129, mais sans complément aucun : νῦν δ' ἄχομαι.

183. Πείρων, passant à travers. Aristarque (*Scholies Q*) fait observer que πείρω et περάω, malgré leur synonymie dans bien des cas, sont deux verbes distincts : (ἢ διπλῇ, ὅτι) πείρων οὐκ ἔστιν ἀπὸ τοῦ περῶ πλεονασμῷ τοῦ ι. οἶδε γὰρ καὶ τὸ πείρει κέλευθον (*Odyssée*, II, 434).

185. Θυμοδακῆς, sous-entendu ἦν, ou plutôt ἐστί, car Ulysse ressent encore la morsure dans son âme. — Eschyle dit, *Agamemnon*, vers 744, δηξίθυμος, et Simonide

Ἦ ῥα, καὶ αὐτῷ φάρει ἀναΐξας λάβε δίσκον
μείζονα καὶ πάχετον, στιβαρώτερον οὐκ ὀλίγον περ,
ἢ οἷω Φαίηκες ἐδίσκεον ἀλλήλοισιν.

Τόν ῥα περιστρέψας ἤκε στιβαρῆς ἀπὸ χειρός·

βόμβησεν δὲ λίθος· κατὰ δ' ἔπτηξαν ποτὶ γαίῃ

190

Φαίηκες δολιχήρετμοι, ναυσίκλυτοι ἄνδρες,

λᾶος ὑπὸ ῥιπῆς· ὁ δ' ὑπέρπτατο σήματα πάντα,

ρίμφα θέων ἀπὸ χειρός· ἔθηκε δὲ τέρματ' Ἀθήνη,

ἀνδρὶ δέμας εἰκυῖα, ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Καί κ' ἀλαός τοι, ξεῖνε, διακρίνειε τὸ σῆμα

195

de Céos, δακέθυμος. — Μῦθος, sous-entendu σοῦ. — Εἰπών, *locutus*, par ton langage.

186. Αὐτῷ φάρει, sous-entendu σύν : avec le manteau même, c'est-à-dire sans prendre la peine d'ôter son manteau pour avoir le bras plus libre.

187. Καὶ πάχετον (et énorme) amplifie le comparatif μείζονα, comme οὐκ ὀλίγον περ (pas peu certes, c'est-à-dire énormément) amplifie le comparatif στιβαρώτερον. — Quelques-uns prétendent que le mot πάχετος ne peut être qu'un substantif; et ils proposent de lire : καὶ πάχετος στιβαρώταρον, *et crassitudine graviores*. Cette correction est tout arbitraire, et parfaitement inutile; car πάχετος adjectif n'est pas plus extraordinaire que περιμήχετος, qu'on a vu au vers VI, 103, et qui est aussi dans l'*Iliade*.

188. Ἦ (que) se rapporte à la fois aux deux comparatifs, μείζονα et στιβαρώτερον. — Ἐδίσκεον a le sens du plus-que-parfait. Voyez plus haut le vers 129. — Ἀλλήλοισιν, entre eux.

189. Τόν, lui : le disque. — Περιστρέψας, ayant fait tourner autour de sa tête. Cette circonstance, comme dit Aristarque (*Scholies E et V*), suppose que le disque avait une corde pour le manœuvrer : (ἡ διπλῇ,) ὅτι ὁ δίσκος ἔκ μέσου σχοῖνον εἶχεν. C'était d'ailleurs une pierre, comme on va le voir; et une pierre qu'on pourrait saisir avec la main ne serait pas très-lourde, fût-ce même du porphyre.

190. Λίθος, la pierre, c'est-à-dire le disque. Le σόλος de métal, qui sert de disque dans les jeux de l'*Iliade*, XXIII, 826,

est une exception. On jouait toujours avec un disque de pierre. — Κατὰ δ' ἔπτηξαν ποτὶ γαίῃ. Il y a une sorte de saisissement, et toutes les têtes s'inclinent, comme pour laisser passer le projectile qui bruit. Ce trait est pris sur nature.

192. Λᾶος ὑπὸ ῥιπῆς, sous le mouvement violent de la pierre, c'est-à-dire par l'effet du bruissement de la pierre lancée à toute force. — Ὁ (ille) rappelle tout à la fois λᾶας, λίθος et δίσκος, les trois synonymes. Traduisons : le disque. — Σήματα πάντα, toutes les marques, c'est-à-dire tous les points où l'on avait marqué la portée du disque des Phéaciens, chaque fois qu'il avait été lancé. *Scholies T* : πολλοὶ γὰρ προεδίσκευσαν. Au lieu de σήματα, quelques anciens lisaient βήματα, mot qui ne présente ici aucune signification raisonnable. — Au lieu de πάντα, Ameis et La Roche lisent πάντων. Cette leçon est ancienne; mais ce n'est qu'une correction inutile. — On se rappelle que le vers 193 se trouve, mais à tort, dans l'*Iliade*. Voyez plus haut la note sur le titre du chant.

193. Ἐθηκε a le sens du plus-que-parfait; car le jeu du disque eût été terminé sans l'intervention d'Ulysse. On a vu, vers 121, Élatrée déclaré vainqueur. — Τέρματα (les portées) est synonyme de σήματα. C'est l'antécédent à la place du conséquent.

195. Τοι, *tibi*, pour toi, c'est-à-dire de façon à constater ta victoire. — Τὸ σῆμα, cette marque. Le marqueur fait pour le coup d'Ulysse la même opération que celles qui rappellent chacun des coups précédents. Il plante probablement un piquet,

ἀμφαφρόων· ἐπεὶ οὔτι μεμιγμένον ἐστὶν ὀμίλῳ,
ἀλλὰ πολὺ πρῶτον· σὺ δὲ θάρσει τόνδε γ' ἄεθλον·
οὔτις Φαιήκων τόδε γ' ἵξεται οὐδ' ὑπερήσει.

Ὡς φάτο· γήθησεν δὲ πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
χαίρων οὔνεχ' ἑταῖρον ἐνὲά λεῦσσε' ἐν ἀγῶνι. 200
Καὶ τότε κουφότερον μετεφώνεε Φαιήκεσσιν·

Τοῦτον νῦν ἀφίκεσθε, νέοι· τάχα δ' ὕστερον ἄλλον
ῆσειν ἢ τοσοῦτον ὀίομαι ἢ ἔτι μᾶσσον.
Τῶν δ' ἄλλων ὅτινα κραδίη θυμός τε κελεύει,
δεῦρ' ἄγε, πειρηθήτω, ἐπεὶ μ' ἐχολώσατε λίην, 205
ἢ πῦξ ἢ ἐπάλῃ ἢ καὶ ποσὶν, οὔτι μεγαίρω,

puis il montre ce piquet. Le prétendu article a donc ici une signification très-réelle et très-précise.

196. Ὀμίλῳ, sous-entendu σημάτων : à la foule des marques. Les Phéaciens étant pour la plupart d'égale force, il y avait beaucoup de marques proche les unes des autres. Celle d'Élatrée était probablement la seule qui fût un peu loin hors du tas. L'aveugle de qui parle Minerve, conduit vers la marque d'Ulysse et l'ayant touchée de la main, aurait beau chercher alentour, sa main ne trouverait rien. Voilà comment il n'est pas même besoin de l'œil pour reconnaître qu'Ulysse est vainqueur. *Scholies T* : οὐκ ἐν τῷ πλήθει τῶν σημείων, ἀλλὰ δι' αὐτὸ, ἥτοι προῦχον πολὺ.

197. Τόνδε γ' ἄεθλον, du moins quant à ce combat. *Scholies Q* : θάρσει ἐπὶ τῷ ἄθλῳ. ἢ δὲ σύνταξις Ἀττικῇ.

198. Τόδε γ(ε), *vulgo* τόνγ(ε). La vulgate suppose ἄεθλον sous-entendu, ce qui ne donne aucun sens net, ou δίσκον, ce qui est clair pour le sens, mais parfaitement arbitraire. Avec τόδε γ(ε), on ne peut sous-entendre que σῆμα. C'est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies M*) : τόδε γ' ἵξεται, Ἀρίσταρχος. Ameis et La Roche ont rétabli avant moi cette leçon. — Ὑπερήσει, futur de ὑπερίημι : lancera au delà ; dépassera avec son disque.

199. Ὡς φάτο· γήθησεν.... On a vu ce vers, VII, 329.

200. Ἑταῖρον. Il est absurde de supposer, comme faisaient quelques anciens, que Minerve a pris la figure d'un des amis

d'Ulysse, et non celle du marqueur des Phéaciens. C'est uniquement au langage du prétendu marqueur qu'Ulysse reconnaît un ami, et peut-être même soupçonne une assistance divine. — Ἐνὲά, suivant Zoïle, était le nom de cet ami d'Ulysse rêvé ici par les enstatiques, heureux de prêter au poète une complète ineptie. Didyme (*Scholies P*) : ἐνὲά, τὸν προσηνῆ· ὁ δὲ Ζωΐλος.... ὥς ὄνειμα ὑπέλαβεν.

201. Κουφότερον, d'un cœur plus léger, c'est-à-dire avec une pleine assurance.

202. Τοῦτον, sous-entendu δίσκον : ce disque, c'est-à-dire le point qu'a atteint ce disque. Ulysse a ramassé son disque; il le tient par la corde, en s'adressant aux Phéaciens. Nul doute ici sur le sens : il est déterminé par celui du verbe. On pourrait bien sous-entendre λίθον, qui est identique à δίσκον, mais non pas τὸν τόπον, quoi qu'en disent les *Scholies T* et V, ni surtout quoi qu'en disent les *Scholies T*, τὸν ἄθλον. — Τάχα, tout à l'heure. — Ὑστερον, adverbe : *denuo*, pour recommencer. — Ἄλλον, un autre, c'est-à-dire un disque quelconque, fût-il même plus lourd que celui-ci.

203. Ὅστιν a pour sujet ἐμέ sous-entendu. — Τοσοῦτον, adverbe : tout autant, c'est-à-dire aussi loin que le premier. — Μᾶσσον, adverbe : plus loin (que le premier).

205. Πειρηθήτω a pour sujet οὗτος sous-entendu. — Ἐπεὶ μ' ἐχολώσατε λίην est la justification du défi, et forme une sorte de parenthèse.

πάντων Φαιήκων, πλήν γ' αὐτοῦ Λαοδάμαντος.
 Ξεῖνος γάρ μοι ὅδ' ἐστί· τίς ἂν φιλέοντι μάχοιτο;
 Ἄφρων δὴ κεῖνός γε καὶ οὔτιδανός πέλει ἀνὴρ,
 210 ὅστις ξεινοδόκῳ ἔριδα προφέρηται ἀέθλων,
 δῆμῳ ἐν ἀλλοδαπῷ· ἔο δ' αὐτοῦ πάντα κολούει.
 Τῶν δ' ἄλλων οὐ πέρ τιν' ἀναίνομαι οὐδ' ἀθερίζω,
 ἀλλ' ἐθέλω ἰδμεν καὶ πειρηθήμεναι ἄντην.
 Πάντα γάρ οὐ κακός εἰμι, μετ' ἀνδράσιν ὅσσοι ἀεθλοὶ.
 215 Εὖ μὲν τόξον οἶδα ἐϋξοὸν ἀμφοφάσθαι·
 πρῶτός κ' ἀνδρα βάλοιμι οἷστεύσας ἐν ὁμίλῳ
 ἀνδρῶν δυσμενέων, εἰ καὶ μάλα πολλοὶ ἑταῖροι
 ἄγχι παρασταῖεν καὶ τοξαζοίατο φωτῶν.
 Οἶος δὴ με Φιλοκτήτης ἀπεχαίνυτο τόξῳ,

207. Πάντων Φαιήκων doit être joint à τῶν δ' ἄλλων, et non pas être expliqué à part comme une reprise de la phrase. — Αὐτοῦ, lui-même, c'est-à-dire lui seul. Il semble qu'Ulysse devrait excepter aussi les deux frères de Laodamas qui sont parmi les joueurs, Halios et Clytonée. Mais Ulysse ne les connaît point. Il connaît Laodamas, pour l'avoir vu assis à côté de son père, et pour avoir entendu son père, VII, 470, lui dire de céder sa place à l'hôte de la famille.

208. Φιλέοντι. Laodamas avait gracieusement obéi à son père, et fait honneur à Ulysse. Cela va de soi; Homère l'a naturellement sous-entendu. Un fils du sage et aimable Alcinoüs, surtout l'enfant préféré, ne peut être qu'une noble nature. Le poète donne à Laodamas, vers 447, l'épithète d'irréprochable. Il s'agit là de la beauté du jeune homme; mais la beauté, chez Homère, est presque toujours unie à la perfection morale. L'exemple d'Euryale est une de ces exceptions qui, selon le proverbe, confirment la règle.

211. Ἔο δ' αὐτοῦ πάντα κολούει, car il mutilé tout ce qui lui appartient en propre, c'est-à-dire car il dégrade ainsi ses plus nobles qualités.

213. Ἀλλ(ά), bien au contraire. — Ἐθέλω, je veux; je désire. — Ἰδμεν, comme au vers 446, est à l'infinitif: connaître. Le complément sous-entendu est

τινά (le Phéacien quelconque qui osera se présenter).

214. Πάντα est pris adverbiallement: tout à fait. — Κακός, inhabile. — Μετ' ἀνδράσιν ὅσσοι ἀεθλοὶ, c'est-à-dire ἐν τοῖς ἀθλοῖς ὅσοι εἰσὶ μετ' ἀνδράσι. Quelques-uns expliquent πάντα comme un adjectif, qui, précisé par ce qui suit, équivalant à πάντας τοὺς ἀθλους, c'est-à-dire ἐν πᾶσι τοῖς ἀθλοῖς. La litote est plus expressive avec l'autre explication: je ne suis pas absolument incapable, c'est-à-dire apprenez que j'excelle. En disant ὅσσοι, Ulysse a dit tous les exercices; et πάντα, s'il signifie πάντας τοὺς ἀθλους, n'est qu'un pléonisme, qu'une perte sèche pour l'ensemble de la pensée.

215. Τόξον. La finale est longue si l'on prononce Φοῖδα, ou si l'on donne au ν, comme il l'a souvent, la valeur d'une lettre double. Bothe propose de lire τόξου... ἐϋξοῦ. Cette correction est absolument inutile.

216. Ἄνδρα, un homme, c'est-à-dire mon homme.

217. Ἑταῖροι, des amis, c'est-à-dire des compagnons d'armes à moi.

218. Ἄγχι, proche, c'est-à-dire à mes côtés. — Φωτῶν dépend de τοξαζοίατο, et désigne le but des flèches: *in viros*, contre des guerriers, c'est-à-dire contre des ennemis.

219. Φιλοκτήτης. On se rappelle que

δῆμῳ ἐνὶ Τρώων, ὅτε τοξάζοιμεθ' Ἀχαιοί. 220
 Τῶν δ' ἄλλων ἐμέ φημι πολὺ προφερέστερον εἶναι,
 ὅσσοι νῦν βροτοὶ εἰσιν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες.
 Ἄνδράσι δὲ προτέροισιν ἐρίζεμεν οὐκ ἐθελήσω,
 οὔθ' Ἡρακλῆϊ, οὔτ' Εὐρύτῳ Οἰχαλιῇϊ,
 οἳ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἐρίζεσκον περὶ τόξων. 225
 Τῷ ῥα καὶ αἰψ' ἔθανεν μέγας Εὐρυτος, οὐδ' ἐπὶ γῆρας
 ἔκετ' ἐνὶ μεγάροισι· χολωσάμενος γὰρ Ἀπόλλων
 ἔκτανεν, οὔνεκά μιν προκαλίζετο τοξάζεσθαι.
 Δουρὶ δ' ἀκοντίζω, ὅσον οὐκ ἄλλος τις δῖστῳ.
 Οἷοισιν δειδοῖκα ποσὶν μή τίς με παρέλθῃ 230
 Φαιήκων· λίην γὰρ ἀεικελίως ἔδαμάσθην

ce héros est caractérisé, dans l'*Iliade*, II, 719, par l'expression τόξων εὖ εἰδώς.

222. Ὅσσοι ne se trouve que cette fois devant νῦν βροτοὶ εἰσιν. Partout ailleurs il s'agit de la qualité, οἳ, οἷοι : ici il s'agit du nombre.

223. Προτέροισιν, antérieurs, c'est-à-dire de l'âge qui a précédé celui-ci. Les deux héros cités par Ulysse appartiennent à la génération immédiatement antérieure à celle des guerriers du siège de Troie. Philoctète a été l'ami et l'héritier d'Hercule, et Hercule était le contemporain d'Eurytus. — Ἐρίζεμεν, lutter contre. — Οὐκ ἐθελήσω, je ne voudrai pas, c'est-à-dire je ne saurais, je n'aurais pu. Didyme (*Scholies* Q et T) : ἀντὶ τοῦ οὐ δυνήσομαι, ὥς τὸ οὐδ' ἐθέλα προρέειν (*Iliade*, XXI, 366).

224. Ἡρακλῆϊ. On a vu, VI, 248, Ὀδυσσῆϊ avec la finale longue devant une voyelle. Ici, le cas est moins extraordinaire, parce qu'il y a diastole, soit qu'on la marque ou non, entre Ἡρακλῆϊ et οὔτε. Hérodien (*Scholies* Q) : ποιητικῶς ἐξέτεινε τὸ ι τοῦ Ἡρακλῆϊ, ὅτι εἰς μέρος λόγου λήγει καὶ κοινὴ ἐστίν. — Οἰχαλιῇϊ, l'Oechalie : le roi d'Oechalie. L'Oechalie d'Eurytus était en Thessalie, comme cela est formellement constaté dans l'*Iliade*, II, 730. Voyez aussi, *Iliade*, II, 595, la note sur Οἰχαλίηθεν.

225. Ἐρίζεσκον est au pluriel par syllepse, car il ne s'applique exactement qu'à Eurytus seul. Hercule était bien en état

d'en faire autant qu'Eurytus; mais il ne l'a point fait. Aristarque : (ἡ διπλῇ, ὅτι) συλληπτικῶς· οὐ γὰρ Ἡρακλῆς ἤρισε περὶ τοξικὴν τινι, ὁ δὲ Εὐρυτος Ἀπόλλωνι ἤρισεν. διὸ καὶ ταχέως ἀπέθανε πρὸ τοῦ δέοντος καιροῦ. J'emprunte cette note aux *Scholies* E et P. La même observation se trouve dans les *Scholies* Q, mais embrouillée à travers des citations plus ou moins altérées.

226. Τῷ, c'est pourquoi. — Αἰψ(α), bien vite, c'est-à-dire d'une mort prématurée. Voyez la diptère d'Aristarque citée au vers 225. Quelques anciens entendaient : aussitôt après la provocation. *Scholies* Q : ἡ μᾶλλον ὅτι ἤρισεν αἰψα ἀπέθανεν. Mais le fréquentatif ἐρίζεσκον et l'imparfait προκαλίζετο prouvent qu'Eurytus ne périt qu'à la suite de plusieurs bravades.

226-227. Ἐπὶ doit être joint à ἔκετ(ο) : ἐφίκετο, atteignit.

228. Ἐκτανεν. D'après une tradition des poètes postérieurs à Homère, Eurytus fut tué par Hercule pour avoir refusé de lui donner sa fille Iole. D'après une autre tradition encore, l'arc dont se servait Eurytus lui avait été donné par Apollon, ce qui exclut aussi l'idée du défi mentionné par Homère. Cet arc joue un grand rôle dans l'*Odyssée*; car le fameux arc d'Ulysse n'est autre chose que l'arc d'Eurytus, donné à Ulysse par Iphitus, fils du roi d'Oechalie. Voyez les vers XXI, 32-38.

230. Οἷοισιν.... ποσὶν, aux seuls pieds, c'est-à-dire à la course seulement.

κύμασιν ἐν πολλοῖς, ἐπεὶ οὐ κομιδὴ κατὰ νῆα
ἦεν ἐπηετανός· τῷ μοι φίλα γυῖα λέλυνται.

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ·
Ἀλκίνοος δέ μιν οἷος ἀμειβόμενος προσέειπεν· 235

Ξεῖν', ἐπεὶ οὐκ ἀχάριστα μεθ' ἡμῖν ταῦτ' ἀγορεύεις,
ἀλλ' ἐθέλεις ἀρετὴν σὴν φαινέμεν, ἥ τοι ὀπηδεῖ,
χωόμενος ὅτι σ' οὗτος ἀνὴρ ἐν ἀγῶνι παραστάς
νείκεσεν· ὥς ἂν σὴν ἀρετὴν βροτὸς οὔτις ὄνοιτο,
δοσις ἐπίσταιτο ἧσι φρεσὶν ἄρτια βάζειν· 240
ἀλλ' ἄγε, νῦν ἐμέθεν ξυνίει ἔπος, ὅφρα καὶ ἄλλω
εἵπης ἡρώων, ὅτε κεν σοῖς ἐν μεγάροισιν
δαινύη παρὰ σῇ τ' ἀλόχῳ καὶ σοῖσι τέκεσσιν,
ἡμετέρης ἀρετῆς μεμνημένος, οἷα καὶ ἡμῖν

232. Κύμασιν ἐν πολλοῖς. On se rappelle ce qu'Ulysse a raconté aux Phéaciens, VII, 275-286, au sujet des efforts qui l'avaient épuisé.

232-233. Ἐπεὶ οὐ κομιδὴ κατὰ νῆα ἦεν ἐπηετανός, parce que je n'ai pas eu jusqu'au bout les ressources qu'on a sur un vaisseau, c'est-à-dire parce que mon radeau a été brisé en mer par la tempête, et que j'ai été plusieurs jours sans manger ni boire, tout en luttant contre les flots pour sauver ma vie. Avec cette explication, κομιδὴ garde son sens propre, et ἐπηετανός (*perennis*) a un de ses plus naturels sens dérivés. Si l'on n'entend pas κατὰ νῆα d'un navire en général, et ἦεν comme ἦν μοι, on fait dire à Ulysse des absurdités, puisque Calypso avait parfaitement approvisionné le radeau, et pour un très-long voyage. Sans la tempête, Ulysse serait frais et dispos; car il n'aurait pas eu faim, et il ne se serait pas épuisé, dans les flots, à nager pour gagner terre. — Bekker rejette les vers 232-233 au bas de la page, et il les remplace par celui-ci, qu'il a façonné avec la première moitié de l'un et la seconde moitié de l'autre : Κύμασιν ἐν πολλοῖς· τῷ μοι φίλα γυῖα λέλυνται.

234. Ὡς ἔφαθ'· οἱ.... Ce vers est très-fréquent dans l'*Iliade*. On le reverra dans l'*Odyssée*; on l'y a déjà vu presque en entier, VII, 393.

236. Ἐπεὶ. Voyez la note du vers VI, 187.

237. Ἡ τοι ὀπηδεῖ, qui t'accompagne dont tu es doué.

238. Ἐν ἀγῶνι, dans l'assemblée.

239-240. Ὡς ἂν σὴν ἀρετὴν.... Construisez : ὥς οὔτις βροτὸς, ὅστις ἂν ἐπίσταιτο ἧσι φρεσὶ βάζειν ἄρτια, ὄνοιτο σὴν ἀρετὴν.

240. Ἐπίσταιτο. Ancienne variante, ἐπισταίη. Cette variante est le lemme des *Scholies* V; mais la glose εἰδὲν prouve qu'on en faisait un synonyme de ἐπίσταιτο.—La finale de ἐπίσταιτο est longue devant ἧσι par la force de l'esprit rude, et non point, quoi qu'en disent Bekker et Ameis, à cause du digamma. Il y avait primitivement un digamma, mais dans l'intérieur du mot; et c'est un sigma que représente l'esprit rude. La forme primitive de δς ou δός est σεφός, et non pas Φός ou Φεός. Voyez la note du vers de l'*Iliade*, XIV, 92, lequel est identique à celui-ci.

241-242. Ἀλλ' ἄγε, νῦν.... C'est la contre-partie des vers 101-103.

241. Καί, *etiam*, aussi, c'est-à-dire à ton tour. — Ἀλλω. Ancienne variante, ἄλλοις.

243. Δαινύη. Quelques-uns pensent qu'on devrait écrire δαινύεαι. Mais la pénultième peut être prise comme longue, soit à cause de l'accent, soit en vertu de la liberté dont le poète en use avec les deux voyelles dont la quantité est variable.

244-245. Οἷα.... ἔργα dépend de εἰ-
πης, vers 242.

Ζεὺς ἐπὶ ἔργα τίθησι διαμπερές ἐξέτι πατρῶν. 245
 Οὐ γὰρ πυγμάχοι εἰμὲν ἀμύμονες οὐδὲ παλαιστοί,
 ἀλλὰ ποσὶ κραιπνῶς θέομεν καὶ νηυσὶν ἄριστοι·
 αἰεὶ δ' ἡμῖν δαῖς τε φίλη κίθαρίς τε χοροὶ τε,
 εἴματά τ' ἐξημοιβὰ λοετρά τε θερμὰ καὶ εὐναί.
 Ἄλλ' ἄγε, Φαιήκων βητάρμονες ὅσσοι ἄριστοι, 250
 παῖσατε, ὥς χ' ὁ ξεῖνος ἐνίσπη οἷσι φίλοισιν,
 οἴκαδε νοστήσας, ὅσπον περιγιγνόμεθ' ἄλλων
 ναυτιλίῃ καὶ ποσὶ, καὶ ὀρχηστῷ καὶ ἀοιδῇ.
 Δημοδόκῳ δέ τις αἶψα κιῶν φόρμιγγα λίγειαν
 οἰσέτω, ἥ που κεῖται ἐν ἡμετέροισι δόμοισιν. 255
 Ὡς ἔφατ' Ἀλκίνοος θεοείκελος· ὦρτο δὲ κῆρυξ
 οἷσων φόρμιγγα γλαφυρὴν δόμου ἐκ βασιλῆος.
 Αἰσυμνῆται δὲ κριτοὶ ἐννέα πάντες ἀνέστην

245. Ἐπὶ doit être joint au verbe : ἐπιτίθησι, impose. Mais, comme il ne s'agit que de besognes agréables, le mot *imposer* n'a pas son sens ordinaire, qui est presque toujours en mauvaise part. — Ἐξέτι πατρῶν, *ab usque patribus*, depuis les pères mêmes, c'est-à-dire de tout temps. Eustathe : ἐκ προγόνων ἀνέκαθεν.

247. Ἀλλὰ ποσὶ.... Construisez : ἀλλὰ θέομεν κραιπνῶς ποσὶ καὶ ἄριστοι νηυσὶν. Il n'y a rien de sous-entendu, car la répétition de θέομεν est inutile. — Buthe propose de lire θεέμεν à l'infinitif, ce qui rendrait en effet l'explication grammaticale plus évidente : ἀλλὰ ἄριστοι θεέμεν κραιπνῶς ποσὶ καὶ ναυσί. Mais rien n'autorise cette correction ; et, si Homère avait voulu mettre l'infinitif, il aurait dit θείειν, et non θεέμεν, qu'il ne dit jamais. La traduction *et navibus optimi sumus* suppose εἰμὲν sous-entendu, ce qui est tout arbitraire, et ce qui ôte à l'expression sa vivacité et sa vérité même, car la vitesse des navires phéaciens est incomparable. Cependant quelques anciens admettaient cette ellipse. *Scholies* Q : τὸ εἰμὲν ἐν τῷ ἄριστοι ἀπὸ κοινοῦ λαμβάνεται.

249. Ἐξημοιβὰ signifie que les Phéaciens aimaient à faire plusieurs toilettes par jour. Sans cela, avoir des habits de rechange ne dirait rien de particulier. *Didyme* (*Scholies* T) : ἕτερα ἐξ ἐτέρων

μεταβαλλόμενα ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἡμέρας, ὃ ἐστὶ περιουσίας δεῖγμα καὶ εὐπαθείας. — Εὐναί. Horace, *Épîtres*, I, II, 29-30, commente ainsi cette expression : *juventus, cui pulcrum fuit in medios dormire dies*. Mais il est évident qu'Alcinoüs ne parle pas uniquement de faire la grasse matinée ; et je n'ai pas besoin de dire ce qu'il entend aussi par εὐναί. Eustathe : δηλοῖ γὰρ οὐχ ἀπλῶς κοίτας, ἀλλὰ καὶ τι πλέον, εἰ χρή σεμνῶς φράσαι τὸ ἀσεμνον.

250. Βητάρμονες, d'après sa composition même, est un synonyme de ὀρχηστῷ. *Didyme* (*Scholies* V) : ὀρχηστῷ, ἀπὸ τοῦ βαίνειν ἄρμοδιως.

251. Παῖσατε. Ancienne variante, παῖξατε. Zénodote, qui aimait le duel, avait changé παῖσατε en παῖσατον : οὐ κακῶς, disent les *Scholies* H et Q. Il est manifeste pour moi que la négation est de trop ; car Aristarque, dans tous les cas analogues, disait κακῶς, et *Didyme* n'a pu dire οὐ κακῶς.

251-252. Ὡς χ' ὁ ξεῖνος.... Voyez les vers 101-102 et la note sur ὁ ξεῖνος.

254. Αἶψα κιῶν, allant en hâte : se dépêchant.

255. Κεῖται, se trouve. La traduction *jacet* est inexacte, puisque la lyre est suspendue à une colonne. Voyez plus haut, vers 105 et 66-67.

258. Ἐννέα πάντες, tous au nombre de

δῆμιοι, οἳ κατ' ἀγῶνας ἐὺ πρήσσεσκον ἕκαστα·

λείηναν δὲ χορὸν, καλὸν δ' εὖρυναν ἀγῶνα.

260

Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθε φέρων φόρμιγγα λίγειαν

Δημοδόκῳ· ὃ δ' ἔπειτα κί' ἐς μέσον· ἀμφὶ δὲ κοῦροι

πρωθῆβαι ἴσταντο, δαήμονες ὀρχηθμοῖο·

πέπληγον δὲ χορὸν θεῖον ποσὶν. Αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς

μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν, θαύμαζε δὲ θυμῷ.

265

Αὐτὰρ ὁ φορμίζων ἀνεβάλλετο καλὸν αἰδεῖν,

ἀμφ' Ἄρεος φιλότῆτος ἔϋστεφάνου τ' Ἀφροδίτης·

ὥς τὰ πρῶτα μίγησαν ἐν Ἡφαίστοιο δόμοισιν

neuf, c'est-à-dire neuf en tout. Voyez l'*Iliade*, VII, 161 et XIX, 247. On verra dans l'*Odyssee*, XXIV, 60 : Μοῦσαι δ' ἐν-νέα πᾶσαι.

259. Δῆμιοι doit être joint à κριτοί : *lecti publici*, c'est-à-dire *lecti a populo*, choisis parmi le peuple, c'est-à-dire parmi les assistants vulgaires. Aucun des neuf n'est des convives d'Alcinoüs. Didyme (*Scholies T*) : οἱ ἐκ τοῦ δήμου παντός ἐπίλεκτοι, οὐχὶ οἱ βασιλεῖς. — Πρήσσεσκον. Ce fréquentatif indique que les ésymnètes ont des fonctions plus ou moins permanentes, et qu'on n'a pas eu besoin de choisir ce jour-là même les neuf qui vont faire leur office.

260. Λείηναν, ils aplanirent : ils firent aplanir. — Χορὸν, une place de danse. Didyme (*Scholies T*) : οὐ ταῖς ἑαυτῶν χερσὶν, ἀλλὰ προέτευξαν τοῖς ἄλλοις. χορὸν δὲ τὸν λεῖον τόπον, ἐν ᾧ ἔμελλον ὀρχεῖσθαι. — Εὖρυναν. Ancienne variante, εὐρυνον.

262. Ἀμφί, à l'entour : autour de lui. Démocodocus, qui est le musicien, se trouve ainsi au milieu des danseurs, dont il règle les mouvements.

263. Πέπληγον δὲ χορὸν, et ils frappaient le sol aplanir. Homère parle au propre, tandis que le *plaudunt choreas* de Virgile (*Énéide*, VI, 644) est une expression figurée. Mais cette expression figurée n'en est pas moins un souvenir du passage d'Homère. C'est ce que prouve le mot *pedibus* qui la précède.

265. Μαρμαρυγὰς θηεῖτο ποδῶν. D'après ceci, Démocodocus ne donne que la cadence ; et l'exercice est une danse propre-

ment dite. Bothe : « Dicit poeta simplicem « saltationem ad citharam et cantum citharædi, non ὑπόρχημα, quo cantum ex- « primebatur mimice. » Voyez la danse simple dans l'*Iliade*, XVIII, 604-605, et dans le *Bouclier d'Hercule*, vers 280. Didyme (*Scholies T*) : ἦν δὲ τις ῥυθμοῦ ὁμιλησις ἐναρμονίου ὑπὸ τῆς λέξεως. ἄτοκον γὰρ μιμεῖσθαι μοιχείαν. La dernière observation s'adresse à ceux qui croyaient que la danse des jeunes Phéaciens était un hyporchème, et que le sujet de cette mimique était le chant des aventures de Mars et de Vénus.

266. Αὐτὰρ signifie *postea* : puis ensuite, c'est-à-dire après que la danse eut cessé. La traduction *sed* (or) mène à cette fausse idée, que la danse a lieu pendant le récit épique. — Ὅ, lui : Démocodocus. — Φορμίζων. Voyez la note I, 155.

267. Ἀμφί, au sujet de. — Φιλότῆτος, régime de ἀμφί. Bothe propose de lire φιλότητα, mais uniquement pour éviter l'accumulation des génitifs ; car ἀμφί est identique à περί, et a aussi les trois cas. Mais la leçon φιλότῆτος, harmonieuse ou non, est la seule que semblent avoir connue les anciens.

268. Ἐν Ἡφαίστοιο δόμοισιν. Dans l'*Iliade*, XVIII, 382, la femme de Vulcain se nomme Charis, et cette Charis est une épouse irréprochable, et qui n'a rien de commun avec l'Aphrodite dont il s'agit ici. Mais Charis, ou si l'on veut Aglae, une des Charites, n'est devenue la femme de Vulcain qu'après le divorce du forgeron et de l'amante de Mars. Voyez la note sur le vers XVIII, 382 de l'*Iliade*.

λάθρη· πολλά δ' ἔδωκε, λέχος δ' ἥσχυνε καὶ εὐνήν
 Ἥφαιστοιο ἄνακτος· ἄφαρ δέ οἱ ἄγγελος ἦλθεν 270
 Ἥλιος, ὃ σφ' ἐνόησε μιγαζομένους φιλότῃτι.
 Ἥφαιστος δ', ὥς οὖν θυμαλγέα μῦθον ἄκουσεν,
 βῆ ῥ' ἵμεν ἐς χαλκεῶνα, κακὰ φρεσὶ βυσσοδομεύων·
 ἐν δ' ἔθετ' ἀκμοθέτῳ μέγαν ἄκμονα, κόπτε δὲ δεσμούς
 ἀρρήκτους, ἀλύτους, ὅφρ' ἔμπεδον αὖθι μένοιεν. 275
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ τεῦξε δόλον, κεχολωμένος Ἄρει,
 βῆ ῥ' ἵμεν ἐς θάλαμον, ὅθι οἱ φίλα δέμνι' ἔκειτο·
 ἀμφὶ δ' ἄρ' ἐρμῖσιν χέε δέσματα κύκλῳ ἀπάντῃ·
 πολλά δὲ καὶ καθύπερθε μελαθρόφιν ἐξεκέχυντο,

269. Ἐδωκε a pour sujet Ἄρης sous-entendu. Quant au complément indirect, c'est évidemment αὐτῇ, ou Ἀφροδίτῃ.

270. Οἱ, à lui : à Vulcain.

271. Ἥλιος. C'est le seul passage d'Homère où l'on voit cette forme. Didyme (*Scholies* P et V) : ἐνταῦθα τρισυλλάβως λέγει τὸν θεόν. Le même (*Scholies* H) : ἀπαξ δὲ εἰρηται Ἥλιος· Ἡέλιος γὰρ αἰεί φησιν Ἰακῶς, τὸ η εἰς ηε. — Μιγαζομένων est aussi un ἀπαξ εἰρημένον. Il y en a plusieurs autres dans le chant de Démocodocus ; et ces formes insolites sont un des arguments que font valoir les critiques qui contestent l'authenticité de cet épisode. — Σφ(ε), eux deux : les deux amants.

273. Χαλκεῶνα, trissyllabe par synizèse. — La forge de Vulcain, selon Homère, était dans la maison même du dieu, sur un des sommets de l'Olympe. Voyez l'*Iliade*, XVIII, 148 et 369-371. — Κακὰ, des choses terribles : une terrible vengeance.

274. Κόπτε, il battait, c'est-à-dire il façonna au marteau.

275. Ἀρρήκτους, ... On a vu ce vers, *Iliade*, XIII, 37. — Μένοιεν. Le sujet sous-entendu est αὐτοί : eux, c'est-à-dire Mars et Vénus. On ne peut pas dire ici, comme dans le passage de l'*Iliade*, que le verbe a le sens d'attendre ; car les deux amants resteront là bien malgré eux. D'ailleurs μένοιεν, ici, n'a pas de complément.

276. Δόλον, le piège. — Ἄρει. C'est le seul passage où l'on trouve, chez Homère, ce datif dissyllabe. Le poète dit partout Ἄρει ou Ἀρηί. Mais on n'en peut rien conclure contre la forme Ἄρει. L'écriture pri-

mitive elle-même, ἈΡΕ, se lisait *ad libitum*, selon la mesure du vers ; et c'est par un pur hasard sans doute que le vers ne l'a exigé qu'une seule fois dissyllabe.

277. Φίλα δέμνι(α), son lit.

278. Ἀμφὶ doit être joint au verbe : ἀμφέχει, *circumfundebat* ou *circumfudit*. Le datif ἐρμῖσιν dépend de ἀμφέχει : il répandit autour des étais, c'est-à-dire il attachait autour des quatre pieds du lit. — Δέσματα, des liens, c'est-à-dire les liens qui assujettissaient le filet par le bas. Ce sens est indiqué par le vers suivant, où il s'agit du filet proprement dit. — Κύκλῳ ἀπάντῃ ne peut se rapporter, ce semble, qu'à la portion des liens que Vulcain a enroulée autour de chacun des quatre pieds du lit. Si le lit était entouré partout de fils montant de bas en haut, il serait complètement inaccessible, et Vulcain aurait travaillé sans résultat. Cependant, comme rien ne coûte bien cher, en fait de merveilleux, on admettra, si l'on veut, que le lit est entouré de fils, mais que ces fils laisseront l'accès libre, sauf à rendre impossible la sortie. Ils sont intelligents, puisqu'ils feront d'eux-mêmes l'office que leur a assigné Vulcain.

279. Πολλά, sous-entendu δέσματα : beaucoup de liens. C'est le filet même. — Μελαθρόφιν est au génitif, et il dépend de ἐκ, contenu dans ἐξεκέχυντο. Le filet est suspendu en l'air. Les δέσματα d'en bas serviront à le faire descendre. *Scholies* B, E et Q : πολλά δὲ καὶ ἀνωθεν ἐκ τῆς ὀροφῆς ἐξήρτηντο, ἵνα δίκην παγίδος ἐμπέσοι αὐτοῖς.

ἥύτ' ἀράχνια λεπτά, τάγ' οὐδέ τις οὐδέ ἴδοιτο, 280
 οὐδέ θεῶν μακάρων· πέρι γὰρ δολόεντα τέτυκτο.
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ πάντα δόλον περὶ δέμνια χεῦεν,
 εἷσατ' ἴμεν ἐς Λῆμνον, ἐϋκτίμενον πτολίεθρον,
 ἧ οἱ γαῖάων πολὺ φιλτάτη ἐστὶν ἀπασέων.
 Οὐδ' ἀλαδὸς σκοπιήν εἶχε χρυσήνιος Ἄρης, 285
 ὥς ἴδεν Ἥφαιστον κλυτοτέχνην νόσφι κιόντα·
 βῆ δ' ἴμεναι πρὸς δῶμα περικλυτοῦ Ἥφαιστοιο,
 ἰσχανόων φιλότῃτος ἐϋστεφάνου Κυθερείης.
 Ἥ δὲ νέον παρὰ πατρὸς ἐρισηενέος Κρονίωνος
 ἐρχομένη κατ' ἄρ' ἔζεθ'· ὁ δ' εἴσω δώματος ἦει, 290
 ἐν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἐκ τ' ὀνόμαζεν·
 Δεῦρο, φίλη, λέκτρονδε τραπέομεν εὐνηθέντε·

280. ἥύτ' ἀράχνια, comme des fils d'araignée. Il ne s'agit point du filet lui-même, mais des δέσματα qui le tiennent suspendu. — Τάγ(ε), ou τά γ(ε) en deux mots : *quæ*, ou *quæ quidem*. C'est le conjonctif.

281. Πέρι, adverbe : *perquam*, ou *valde*. Cet adverbe se rapporte à δολόεντα, et lui donne la valeur d'un superlatif. — Τέτυκτο a pour sujet δέσματα sous-entendu.

282. Πάντα δόλον désigne tout l'ensemble du piège.

283. Εἷσατ(ο), *visus est*, il sembla : il se donna l'air de. — Ἐς Λῆμνον, à Lemnos. L'île de Lemnos était le séjour favori de Vulcain. C'est là qu'il était tombé, quand son père l'avait pris par le pied et lancé hors de l'Olympe. Les Sintiens, habitants de l'île, l'avaient recueilli, et lui avaient à peu près sauvé la vie. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers I, 591-593 et les notes sur ces trois vers. Ici le poète parle de la ville principale, qui portait le même nom que l'île. Cette ville, d'après ce qu'on verra plus bas, vers 294, était la capitale des Sintiens.

284. Ἐστὶν ἀπασέων. Anciennes variantes, ἔσχεν ἀπασέων et ἐπλστο πασέων. — Ἀπασέων est trissyllabe par synizèse.

285. Ἀλαδὸς σκοπιήν, *vulgo* ἀλαοσκοπιήν. Voyez la note du vers X, 515 de l'*Iliade*. La Roche a rétabli ici la leçon

d'Aristarque. — Ἀλαδός, l'adjectif pour l'adverbe : en aveugle.

288. Ἰσχανόων, aspirant à. Didyme (*Scholies T*) : πάνυ ἐπισχόμενος τῆς ἐπιθυμίας. — Κυθερείης. Ancienne variante, Ἀφροδίτης. Cette variante est probablement une correction de quelque critique alexandrin, motivée sur ce que Vénus, dans l'*Iliade*, n'a jamais le nom de Cythérée. A ce compte, il faudrait aussi changer, XVIII, 493, Κυθέρεια en Ἀφροδίτη, ou, comme fait Payne Knight, supprimer ce vers, ainsi que toute la phrase dans laquelle il se trouve.

289. Παρά, de chez.

290. Ἐρχομένη équivalent à ἐλθοῦσα, et même à ἀνελθοῦσα : étant revenue. *Scholies P* : ἀντὶ ἐλθοῦσα. On a vu, II, 30, ἐρχομένοιο dans le sens de ἀναρχομένοιο. Voyez la note sur ce vers. Vénus est rentrée dans le palais qu'elle habite avec Vulcain. — Ὁ, lui, c'est-à-dire Mars.

291. Ἐν τ' ἄρα.... Voyez le vers II, 302 et la note sur ce vers.

292. Δεῦρο, *huc*, ou mieux *illuc*. Il montre le lit. — Φίλη. Ancienne variante γύναι, terme impropre, puisque γύνη, dans la langue épique, est l'opposé de θεά. — Τραπέομεν, métathèse pour ταρπίομεν, ταρπώμεν. Voyez la note du vers III, 441 de l'*Iliade*. Cette métathèse n'est pas plus extraordinaire que celles qu'on a dans ἐπρᾶθον, dans ἔδραχον, dans ἔδρα-

οὐ γὰρ ἔθ' Ἥφαιστος μεταδήμιος, ἀλλὰ που ἤδη
οἴχεται ἐς Λῆμνον μετὰ Σίντιας ἀγριοφώνους.

Ὡς φάτο· τῇ δ' ἀσπαστὸν εἰσατο κοιμηθῆναι.

295

Τὼ δ' ἐς δέμνια βάντε κατέδραθον· ἀμφὶ δὲ δεσμοὶ
τεχνήεντες ἔχυντο πολύφρονος Ἥφαιστοιο·
οὐδέ τι κινῆσαι μελέων ἦν οὐδ' ἀναεῖραι.

Καὶ τότε δὴ γίγνωσκον, ὅτ' οὐκέτι φυκτὰ πέλοντο.

Ἀγχίμολον δέ σφ' ἦλθε περικλυτὸς Ἀμφιγυῆεις,

300

αὐτίς ὑποστρέψας, πρὶν Λήμνου γαῖαν ἰκέσθαι·

Ἥελιος γάρ οἱ σκοπιὴν ἔχεν, εἶπέ τε μῦθον.

[Βῆ δ' ἵμεναι πρὸς δῶμα, φίλον τετιημένος ἦτορ.]

Ἔστη δ' ἐν προθύροισι, χόλος δέ μιν ἄγριος ἦρει·

σμερδαλέον δὲ βόησε, γέγωνέ τε πᾶσι θεοῖσιν·

305

Ζεῦ πάτερ, ἡδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἔόντες,

θον, dans ἡμβροτον. La traduction *con-vertamur* n'est point exacte. Le vrai sens est *gaudeamus*, mettons-nous en joie. Les *Scholies* H répètent ici l'explication d'Aristarque : ἀντὶ τοῦ τερφῶμεν. — L'expression λέκτρονδε, qui précède τραπίομεν, ne fait point difficulté. Διῦρο a indiqué un mouvement, et λέκτρονδε a dit le but de ce mouvement. — Εὐνηθέντε, *vulgo* εὐνηθέντες. Je rétablis, comme La Roche, le duel qui est dans les deux passages de l'*Iliade* analogues à celui-ci.

294. Μετὰ Σίντιας. Voyez plus haut, vers 283, la note sur ἐς Λῆμνον. — Ἀγριοφώνους. Porson proposait de changer ce mot en ἀκριτοφώνους. Mais les Sintiens, d'après leur nom même, sont des brigands; ce sont tout au moins des barbares, des étrangers non Grecs. Il est plus naturel de leur prêter une langue sauvage que d'en faire des bavards.

296. Ἀμφὶ doit être joint à ἔχυντο, et αὐτοῖς est sous-entendu. Voyez plus haut, vers 278, la note sur ἀμφί.

296-297. Δεσμοὶ.... Ἥφαιστοιο, les liens de Vulcain : le filet forgé par Vulcain. Remarquez que le filet fonctionne seul, sans que personne soit là pour le manœuvrer. Il est intelligent, comme le sont la plupart des ouvrages de Vulcain. Voyez la note du vers VII, 93, sur les chiens d'or d'Alcinoüs.

297. Τεχνήεντες, l'adjectif pour l'adverbe : avec art; en perfection. Autrement, après tout ce qu'on a vu plus haut, le mot ne serait plus qu'une épithète un peu banale.

298. Ἦν, comme ἐξῆν, sous-entendu αὐτοῖς.

299. Ὅτ(ε), comme δ dans le sens de ὅτι : que. On écrit aussi ὅ τ(ε) en deux mots. Avec les verbes qui signifient voir, savoir et autres analogues, Homère met ὅ et non ὅτι, et d'ailleurs la finale de ὅτι ne s'élide jamais. — Φυκτὰ, des moyens de fuir : toute suite quelconque. — Πέλοντο. Rhianus, πέλοιτο.

300. Σφ(ι), à eux. — Ἀμφιγυῆεις, *utrimque agilibus brachiis instructus*, l'artisan habile par excellence, c'est-à-dire Vulcain. Ici le mot est pris substantivement. C'est l'épithète caractéristique remplaçant le nom propre. Voyez, pour le sens de Ἀμφιγυῆεις, la note du vers I, 607 de l'*Iliade*. Ameis a adopté le sens proposé par Lehrs, et que je regarde comme le vrai : *der armkräftige Werkmeister*.

302. Οἱ, pour lui. — Εἶπέ τε μῦθον, et dit le récit : et lui conta la chose.

303. Βῆ δ' ἵμεναι.... Ce vers, absolument inutile ici, a été emprunté à un autre passage de l'*Odyssée*, II, 298.

306. Ζεῦ πάτερ,... On a vu ailleurs ce vers, V, 7

δεῦθ', ἵνα ἔργα γελαστὰ καὶ οὐκ ἐπικτὰ ἴδῃσθε·
 ὥς ἐμὲ χωλὸν ἐόντα Διὸς θυγάτηρ Ἀφροδίτη
 αἰὲν ἀτιμάζει, φιλέει δ' αἰδὼν ἄνδρα, ἄνδρα,
 οὔνεχ' ὁ μὲν καλὸς τε καὶ ἀρτίπος, αὐτὰρ ἔγωγε
 310 ἠπεδανὸς γενόμεν· ἀτὰρ οὔτι μοι αἴτιος ἄλλος,
 ἀλλὰ τοκῆε δύω· τὼ μὴ γείνασθαι ὄφελον.
 Ἄλλ' ὄψεσθ', ἵνα τώγε καθεύδεται ἐν φιλότῃ,
 εἰς ἐμὰ δέμνια βάντες· ἐγὼ δ' ὀρόων ἀκάχημαι.
 Οὐ μὲν σφραγίστ' ἔτ' ἔολπα μίνυνθά γε κειέμεν οὔτω, 315
 καὶ μάλα περ φιλέοντε· τάχ' οὐκ ἐβλήσετον ἄμφω
 εὔδειν· ἀλλὰ σφωε δόλος καὶ δεσμὸς ἐρύξει,
 εἰσόκε μοι μάλα πάντα πατὴρ ἀποδώσει ἔεδνα,
 ἔσσα οἱ ἐγγυάλιξα κυνώπιος εἵνεκα κούρης·
 οὔνεκά οἱ καλὴ θυγάτηρ, ἀτὰρ οὐκ ἐχέθυμος. 320
 ὣς ἔφαθ'· οἱ δ' ἀγέροντο θεοὶ ποτὶ χαλκοβατὲς δῶ·
 ἦλθε Ποσειδάων γαιήοχος· ἦλθ' ἐριούνης
 Ἑρμείας· ἦλθεν δὲ ἀναξ ἐκάεργος Ἀπόλλων.

307. Δεῦ(τε), comme δεῦρο ἴτε : *huc adeste*, venez céans. — Ἔργα γελαστὰ. Ancienne variante, ἔργ' ἀγέλαστα. L'expression ironique est bien préférable. C'est d'ailleurs la leçon d'Aristarque et d'Hérodien. *Scholies H* : γελαστὰ· οὔτως ὀξύτῳ Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρωδιανός.

310. Ἀρτίπος. Ancienne variante, ἀλκιμος.

311. Αἴτιος, sous-entendu ἐστί.

312. Τὼ μὴ γείνασθαι ὄφελον, lesquels devaient ne pas engendrer, c'est-à-dire et ils auraient bien dû ne pas me donner la vie.

313. Ὀψεσθ(ε), impératif aoriste : voyez. — Ἴνα, adverbe : *ubi*, en quel endroit.

315. Σφραγίστ' est monosyllabe par synizèse. — Μίνυνθά γε, *vel paululum*, ne fût-ce qu'un instant. — Κειέμεν, avoir envie de dormir. — Οὔτω, de cette façon, c'est-à-dire dans ma chambre et sur mon lit.

316. Καὶ μάλα περ φιλέοντε, quoique aimant beaucoup tous deux, c'est-à-dire malgré la passion dont ils brûlent l'un pour l'autre. — Τάχ(α), bientôt : tout à l'heure.

317. Δόλος καὶ δεσμὸς, la ruse et le lien, c'est-à-dire le filet qui les enlace.

318. Πατήρ, le père, c'est-à-dire mon beau-père. C'était en même temps son propre père; mais Vulcain parle comme mari de Vénus — Ἀποδώσει ἔεδνα. Le poète met dans le monde des dieux les mœurs qui régnaient de son temps parmi les hommes. Vulcain fiancé a donné des ἔεδνα à Jupiter pour avoir Vénus; Vulcain mari outragé rentrera, en vertu de la loi sur le divorce, en possession de ses ἔεδνα. Porphyre (*Scholies T*) : τί γὰρ δέονται χρημάτων οἱ θεοί, ἵνα καὶ οὗτος τὰ ἔεδνα ἀπαιτῇ; τὸ δὲ οὖν κατὰ τοὺς ἀνθρωπίνους λόγους ἐγκρίνεται. Cette note donne la réponse des Iyriques à une question des enstatiques.

320. Οὔνεκα se rapporte à ἀποδώσει, et non à ἐγγυάλιξα.

321. Οἱ (eux) est déterminé par le mot θεοί. — Χαλκοβατὲς δῶ. Tous les palais des dieux étaient construits en métal, à plus forte raison celui du constructeur; car tous étaient l'ouvrage de Vulcain. Voyez l'*Iliade*, I, 606-608.

Θηλύτεραι δὲ θεαὶ μένον αἰδοῖ οἴκοι ἐκάστη.

Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεοὶ, δωτῆρες ἑάων.

325

ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν,

τέχνας εἰσορόωσι πολύφρονος Ἡφαίστοιο.

Ὡδὲ δέ τις εἶπεςκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον.

Οὐκ ἀρετᾶ κακὰ ἔργα· κιχάνει τοι βραδὺς ὦκυν,

ὥς καὶ νῦν Ἡφαιστος ἐὼν βραδὺς εἶλεν Ἄρῃα,

330

ὦκύτατόν περ ἐόντα θεῶν οἱ Ὀλυμπον ἔχουσιν,

χωλὸς ἐὼν, τέχνησι· τὸ καὶ μοιχάγρι' ὀφέλλει.

Ὡς οἱ μὲν τοιαῦτα πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον.

Ἑρμῆν δὲ προσέειπεν ἀναξ, Διὸς υἱὸς, Ἀπόλλων.

324. Αἰδοῖ, par honte : par un sentiment de pudeur. — Οἴκοι doit être joint à μένον.

325. Δωτῆρες ἑάων, dispensateurs des biens. Voyez, *Iliade*, XXIV, 528, la note sur ἑάων. Ameis et La Roche écrivent ce mot avec un esprit rude. Cette fausse orthographe est indiquée dans une note des *Scholies* B; mais cette note ne saurait être attribuée à Hérudien, car elle dit des choses absurdes : ἐόν τὸ ἀγαθὸν δασύνεται, ἄρ' οὐ καὶ θεός· ἐόν τὸ ἴδιον ψιλοῦται, ἄρ' οὐ καὶ τσόν.

326. Ἄσβεστος... Voyez le vers I, 599 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

327. Τέχνας εἰσορόωσι, *artes inspicientibus*, contemplant le piège. Il faut supposer que Vulcain en a rendu les fils visibles, malgré leur prodigieuse ténuité; car il a été dit, vers 280-281, qu'un dieu même ne les verrait pas, et les deux amants ne les ont pas vus, puisqu'ils s'y sont laissé prendre.

328. Ὡδὲ δέ τις... On a vu plusieurs fois ce vers dans l'*Iliade*.

329. Οὐκ ἀρετᾶ, ne prospèrent point. *Scholies* B : οὐκ ἀρετὴν ἔχει ἡ καλοεργία. — Τοι, adverbe : en effet.

332. Τέχνησι. Il faut répéter le verbe εἶλεν. — Τό est pris adverbialement, et il équivaut à δι' ὃ : c'est pourquoi. — Μοιχάγρι(α), l'amende imposée à l'adultère pris sur le fait. Didyme (*Scholies* B) : τὰ ὑπὲρ ἀγρεύσεως, ὃ ἐστὶ συλλήψεως, μοιχῶν ἐκτινύμενα. ὁμοίως ζωάγρια, βοάγρια, ἀνδράγρια. — Ὀφέλλει, exige avec excès, c'est-à-dire va exiger, en la

portant au taux le plus exorbitant. Vulcain ne l'a point dit; mais les dieux supposent naturellement qu'il usera de tout son droit.

— On explique d'ordinaire comme si ὀφέλλει était pour ὀφέλει, et l'on sous-entend Ἄρῃς comme sujet du verbe : aussi Mars doit-il l'amende imposée à l'adultère pris sur le fait. Cette explication paraît avoir été admise par les anciens, concurremment avec celle qui sort du sens vrai de ὀφέλλει. Porphyre (*Scholies* T) : εἰ ἐπὶ τοῦ Ἡφαίστου, οὐ πρότερον ἀπολύσω αὐτόν πρὶν ἀποδοῦναι ἡμῖν ὥς πλεῖστα· εἰ δ' ἐπὶ τοῦ Ἄρεος, ὃ Ἄρῃς ἐπὶ τῇ μοιχείᾳ ἀλούς ταύτην ὥρληκε τὴν οἴκην.

333-342. Ὡς οἱ μὲν.... Ces dix vers manquaient dans plusieurs textes antiques; et c'est leur indécence qui les avait fait supprimer. Didyme (*Scholies* H) semble approuver cette suppression : ἐν ἐνίοις ἀντιγράφοις οἱ δέκα στίχοι οὐ φέρονται, διὰ τὸ ἀπρέπειαν ἐμφαίνειν. νεωτερικὸν γὰρ τὸ φρόνημα. Je suis convaincu que cette note est incomplète; car il est probable que l'athétèse avait été prononcée, contre le passage, par Zénodote et par Aristophane de Byzance, puis par Aristarque lui-même. — Ces dix vers avaient été violemment attaqués par Zoïle; mais Zoïle ne niait point qu'ils fussent d'Homère; bien loin de là, puisqu'il faisait honte au poète de les avoir composés. Les lytiques justifiaient Homère par des raisons plus ou moins plausibles. Porphyre (*Scholies* T, suite de la note citée à propos du vers 332) : ἐπιτιμᾶ δὲ αὐτοῖς ὁ Ζωῖλος, ἀτοκον εἶναι λέγων γελᾶν μὲν ἀκολάστως τοὺς θεοὺς

Ἑρμεία, Διὸς υἱέ, διάκτορε, δῶτορ ἑάων, 335
 ἥ ῥά κεν ἐν δεσμοῖς ἐθέλοις κρατεροῖσι πιεσθεὶς
 εὖδειν ἐν λέκτροισι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ;
 Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα διάκτορος Ἀργειφόντης·
 Αἶ γάρ τοῦτο γένοιτο, ἄναξ ἑκατηβόλ' Ἀπολλων.
 Δεσμοὶ μὲν τρεῖς τόσσοι ἀπείρονες ἀμφὶς ἔχοιεν, 340
 ὑμεῖς δ' εἰσορόωτε θεοὶ πᾶσαί τε θέαιναι,
 αὐτὰρ ἐγὼν εὖδοιμι παρὰ χρυσέῃ Ἀφροδίτῃ.
 Ὡς ἔφατ'· ἐν δὲ γέλωσ ὦρτ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
 Οὐδὲ Ποσειδάωνα γέλωσ ἔχε, λίσσετο δ' αἰεὶ
 Ἥφαιστον κλυτοεργὸν ὅπως λύσειεν Ἄρηα· 345
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 Λῦσον· ἐγὼ δέ τοι αὐτὸν ὑπὶσχομαι, ὥς σὺ κελεύεις,
 τίσειν αἵσιμα πάντα μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν.
 Τὸν δ' αὖτε προσέειπε περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·
 Μὴ με, Ποσείδαον γαίηοχε, ταῦτα κέλευε· 350
 δειλαί τοι δειλῶν γε καὶ ἐγγύαι ἐγγυάασθαι.

ἐπὶ τοῖς τοιοῦτοις, τὸν δ' Ἑρμῆν εὐ-
 χεσθαι ἐναντίον τοῦ πατρὸς, καὶ τῶν
 ἄλλων θεῶν ὁρώτων, δεδέσθαι σὺν τῇ
 Ἀφροδίτῃ. εὖκ εἰσὶ δὲ οἱ κοινητικοὶ θεοὶ
 φιλόσοφοι, ἀλλὰ παίζονται· ἀλλὰ καὶ τὸ
 κάλλος ἠθέλησε δηλῶσαι τῆς Ἀφροδίτης
 ὥς καὶ ἐν Ἰλιάδι (III, 155-157) ἐπαι-
 νοῦντες οἱ δημογέροντες. — Le vers 333
 est un de ceux qu'Homère a le plus sou-
 vent répétés. Dugas Montbel remarque
 qu'on le trouve partout où les critiques
 anciens ont signalé quelque interpolation
 un peu notable, et il l'appelle un vers de
 suture. Il renvoie notamment au vers IV,
 620 de l'*Odyssée*. Mais cet exemple ne
 justifie point son dire. Voyez les notes
 sur les quatre vers qui suivent celui-là.

335. Διὸς υἱέ, ... L'accumulation des
 épithètes marque évidemment une inten-
 tion ironique.

340. Ἀμφίς, *utrimque*, c'est-à-dire
utrumque, comme s'il y avait ἄμφω : elle
 et moi.

343. Ἐν doit être joint à ὦρτ(ο) :
 ἐνῶρτο.... θεοῖσιν, s'éleva parmi les dieux.

344. Οὐδέ est là dans son sens propre :
non autem, ou *sed non*. — Ἐχε. Ancienne

variante, ἔλε. — Αἰεὶ, sans cesse : avec
 instance. Ce rôle est bien dans le carac-
 tère du personnage. Bothe : « Non ridet
 « Neptunus senior, et avunculus Martis. »

345. Ὅπως, *ut*, afin que.

346. Προσηύδα a pour sujet Ποσειδάων
 sous-entendu.

347. Λῦσον· ἐγὼ δέ τοι. Nicanor
 (*Scholies H*) : εἰς τὸ λῦσον ἡ στιγμή. —
 Τοι (*tibi*) dépend de τίσειν, et αὐτόν est
 le sujet de cet infinitif. — Αὐτόν, lui-
 même : Mars en personne.

348. Αἵσιμα πάντα, *æqua omnia*, tout
 ce qui est conforme au bon droit.

350. Ταῦτα, *ista*, cette sottise.

351. Δειλαί τοι.... D'après la réflexion
 que va faire Vulcain, cette phrase signifie,
 littéralement : misérables vraiment pour
 cautionner sont les cautions mêmes des
 misérables. Vulcain entend : tu fais une
 promesse au nom d'un vaurien ; mais je
 n'ai aucune garantie qu'il la tiendra,
 puisque c'est un vaurien ; il ne se croira
 point engagé par ta parole, et moi je
 serai une dupe, car je n'ai aucun recours
 contre toi. Cette explication, quoi qu'en
 disent quelques modernes, est la seule qui

Πῶς ἂν ἐγὼ σε δέοιμι μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
εἴ κεν Ἄρης οἴχοιτο, χρέος καὶ δεσμὸν ἀλύξας;

Τὸν δ' αὖτε προσέειπε Ποσειδάων ἐνοσίχθων·
Ἥφαιστ', εἵπερ γάρ κεν Ἄρης χρεῖος ὑπαλύξας
οἴχεται φεύγων, αὐτός τοι ἐγὼ τάδε τίσω.

355

Τὸν δ' ἡμείβετ' ἔπειτα περικλυτὸς Ἀμφιγυήεις·
Οὐκ ἔστ' οὐδὲ ἔοικε τεδὸν ἔπος ἀρνήσασθαι.

Ὡς εἰπὼν δεσμὸν ἀνίει μένος Ἥφαιστοιο.

Τὼ δ' ἐπεὶ ἐκ δεσμοῖο λύθεν, κρατεροῦ περ ἐόντος,
αὐτίκ' ἀναΐξαντε, ὁ μὲν Θρήκηνδε βεβήκει,

360

sorte naturellement du contexte, et qui s'accorde avec le sens rigoureux des termes. Elle est cinq ou six fois répétée dans les *Scholies*. C'est celle de Porphyre. *Scholies* M : οὐ μόνον τὰ τῶν δειλῶν πράγματα κακὰ, ἀλλὰ καὶ αἱ ἐγγύαι κακαί, ὡς ὁ Πορφύριος. On a, je crois, dans les *Scholies* B et H, la note même de Porphyre : καὶ τὸ ἐν Δελφοῖς ἐπίγραμμα, ἐγγύα, πάρα δ' ἄτα. σκληρὸν δὲ τοῦτο καὶ οὐκ ἀνθρώπινον τὸ πᾶσαν ἐγγύην ἀναιρεῖν, πᾶν πατέρα τις ἐγγυήσασθαι βούληται. ὁ δὲ Ὅμηρος ἄλλη διανοίᾳ κέχρηται, ὅτι τῶν δειλῶν καὶ εὐτελῶν εὐτελεῖς ὀφείλουσιν εἶναι καὶ αἱ ἐγγύαι. ἀντὶ τοῦ, μείζων εἶ, ὦ Πόσειδον, ἢ κατὰ τὸ ἀπαίτεσθαι παρ' ἐμοῦ· ὡς δηλοῖ καὶ τὸ ἐξῆς, πῶς ἂν ἐγὼ σε δέοιμι καὶ καταλάβοιμι; — Les mots ἐγγύαι et ἐγγυάσθαι sont l'un et l'autre, chez Homère, des ἀπαξ εἰρημένα.

352. Δέοιμι, selon quelques anciens, était pour δήοιμι. *Grand Étymologique* Miller : πῶς ἂν ἐγὼ σε δέοιμι, ἀντὶ τοῦ εὐρίσχοιμι, ἀπὸ τοῦ· δῆεις τὸν γε σύεσσι (XIII, 407). Mais rien n'empêche de laisser δέοιμι à δέω, lier : *obligarim*. C'est évidemment le sens moral, et non le sens physique. Cependant quelques anciens prenaient δέοιμι comme s'il y avait δεσμήσαιμι. Aristarque, au contraire, rendait δέοιμι par εὐθύνοιμι. Vulcain a trop le respect de l'âge et de la parenté pour se plaindre de ne pouvoir mettre Neptune dans un filet (*Scholies* E : καθὰ τὸν Ἄρην). — C'est par erreur qu'on attribue à Aristarque une prétendue leçon πῶς ἂν σ' εὐθύνοιμι, au lieu de πῶς ἂν ἐγὼ σε

δέοιμι. La Roche : « Errant qui de diversa « Aristarchi scriptura cogitant; nam εὐθύ- « νοιμι nihil aliud est quam explicatio « Aristarchi, quæ discrepat a vulgata in- « terpretatione δεσμεύοιμι quæ est etiam « apud Apoll. Soph. 57, 30 et Hesychium, « I, 474. » — D'après la variante φέριστε à la place de δέοιμι, Ameis conjecture qu'Aristarque ne mettait pas θεοῖσιν dans le vers, et qu'il le lisait comme ceci : Πῶς ἂν ἐγὼ σέ, φέριστε, μετ' ἀθανάτοισι δέοιμι.

353. Χρέος καὶ δεσμὸν, hystérologie. Le reniement de la dette suivrait la délivrance.

355. Γάρ, eh bien! Cette traduction équivaut à la proposition implicitement contenue dans le mot γάρ : je m'engage personnellement. — Χρεῖος est à l'accusatif, pour χρέος. Ancienne variante, χρεῖως, correction métrique inutile. Au reste, l'écriture primitive ΚΗΡΕΟΣ peut se lire indifféremment χρέος, χρέως, χρεῖος et χρεῖως, et les Grecs admettaient la forme τὸ χρέως.

356. Τοι, *tibi*, à toi. — Τάδε, ces choses : la dette de Mars.

358. Οὐκ ἔστ' οὐδὲ ἔοικε, *non licet neque decet*, il n'est ni permis ni séant : je ne puis à aucun titre. — Τεδὸν ἔπος, ta parole : ta garantie.

359. Δεσμὸν, *vulgo* δεσμῶν, sous-entendu αὐτούς. Notre vulgate n'est qu'une ancienne correction métrique, d'ailleurs parfaitement inutile, et qui ôte à l'expression sa simplicité et sa netteté. — Μένος Ἥφαιστοιο, comme Ἥφαιστος. Il est inutile de supposer un effort quelconque.

361. Βεβήκει. Bekker et Ameis, βεβή-

ἢ δ' ἄρα Κύπρον ἴκανε φιλομμειδῆς Ἀφροδίτη,
 ἐς Πάφον· ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις.

Ἐνθα δέ μιν Χάριτες λοῦσαν καὶ χρίσαν ἐλαίῳ
 ἀμβρότῳ, οἷα θεοὺς ἐπενήνοθεν αἰὲν ἐόντας,
 ἀμφὶ δὲ εἵματα ἔσσαν ἐπήρατα, θαῦμα ιδέσθαι.

365

Ταῦτ' ἄρ' αἰδὼς αἶδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
 τέρπετ' ἐνὶ φρεσὶν ἥσιν ἀκούων, ἡδὲ καὶ ἄλλοι
 Φαίηκες δολιχήμετοι, ναυσίκλυτοι ἄνδρες.

Ἀλκίνοος δ' Ἄλιον καὶ Λαοδάμαντα κέλευσεν

370

κειν. Il n'y a aucune raison de ne pas conserver ici l'orthographe vulgaire; car on ne peut supposer une influence à la voyelle qui commence le vers 362.

362. Κύπρον. Il s'agit de l'île en général, et non de la ville du même nom. C'est ce qu'indique ἐς Πάφον. *Scholies H* : ἀπὸ γενικοῦ εἰς τὸ εἰδικόν.

363. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. *Didyme (Scholies H)* : ὁ δὲ ἀντὶ τοῦ γάρ, ἔνθα γάρ οἱ. — Οἱ, sous-entendu ἐστί : *ei est*, elle a. — Τέμενος. Voyez la note du vers VI, 293 sur ce mot. — Le vers appliqué ici à Vénus est appliqué dans l'*Iliade*, VIII, 48, sauf Γάργυρον au lieu de ἐς Πάφον, à Jupiter Idéen. — Il ne s'agit point de temple, quoi qu'en disent les traducteurs, ni même d'image figurée. *Didyme (Scholies E et T)* : παρὰ Παφίῳ; οὐκ ἔστιν Ἀφροδίτης ἀγαλμα, τέμενος δὲ μόνον καὶ βωμός. ἐμπεύρω οὖν Ὅμηρος εἰπὼν ἐς Πάφον ἐπάγει, ἔνθα δέ οἱ τέμενος βωμός τε θυήεις.

365. Οἷα (*qualia*) se rapporte tout à la fois à l'une et à l'autre des deux opérations qui font la peau nette et luisante, λοῦσαν et χρίσαν. — Ἐπενήνοθεν, *gratiam addunt*, embellissent. Le verbe, dans ce passage, a un sens actif, à moins qu'on ne fasse dépendre l'accusatif de ἐαί, qui y est contenu. On expliquerait alors θεοὺς ἐπενήνοθεν par *diis illucent*, ou par quelque chose d'analogue. C'est ici pareillement qu'on s'aperçoit de l'identité primitive de ἐπενέθω et ἐπανθέω. Voyez, *Iliade*, II, 219, la note sur ἐπενήνοθε.

367. Ταῦτ' ἄρ' αἰδὼς.... Voyez plus haut le vers 83.

368. Τέρπετ(ο) doit être joint à ἀκούων : *delectabatur audiens*, écoutait

avec plaisir. — Ἄλλοι, sous-entendu ἐτέρποντο ἀκούοντες.

370. Ἀλκίνοος δ' Ἄλιον. Il semble bizarre que ce vers ne soit pas après le vers 265, et que le chant de Démodocus se trouve intercalé entre deux danses. *Bothe* : « Carmen de Martis furto, si genuinum est, « ut esse arbitror, solus id canit Demodocus, postquam Phæaces desierunt saltare. « Nam post versum 265 inserendos esse « puto 370-473, dein ponendos 266-369 « et 3 proxime sequentes, quos versus excipiant 474 et reliqui hujus libri sine « interruptione. Ita hæc apte cohærent, « primo juvenibus Phæaciis chorum ducentibus, deinde solis saltantibus Alcinoi « filiis, quibus antevertere cantorem, quamvis honoratissimum, haud decet; tum « canente Demodoco, denuo producto, ut « futurum esse significat rex 429, inter « epulus, a quibus nec carmen longius abhorret, nec in hilaritatem jocosque compositum. Certe qui Margiten reperit, « ejus ne hæc quidem indigna sunt ingenio « atque arte, patris tragædiæ comædiæque, et totius poeseos. Fuerunt tamen « jam olim (v. Schol. Comici ad *Pac.* 779), « qui damnarent hanc narrationem de Martis amoribus, illegitimis illis quidem, sed « punitis, cum impunita Jovis aliorumque « deorum atque heroum furta plurima patienter ferrent. Platonem autem, *Polit.* « III, p. 390, C, et philosophos ejusmodi mythos omnes rejicere, tanquam « improbos et obscænos, consentaneum « fuit. Quorum philosophorum, antiquitatis ignorantum, non magis habenda ratio « est, quam Heraclidis Pontici et aliorum, « qui hanc fabulam allegorice exponunt. « Iterum dico : nativi sunt mores ævi he-

μουνάξ ὀρχήσασθαι, ἐπεὶ σφισιν οὔτις ἔριζεν.
 Οἱ δ' ἐπεὶ οὖν σφαῖραν καλὴν μετὰ χερσὶν ἔλοντο,
 πορφυρέην, τὴν σφιν Πόλυβος ποίησε δαίφρων,
 τὴν ἕτερος ῥίπτασκε ποτὶ νέφεα σχιόεντα,
 ἰδνωθεὶς ὀπίσω· ὁ δ' ἀπὸ χθονὸς ὑψόσ' ἀερθεὶς,
 ῥηϊδίως μεθέλεσκε, πάρος ποσὶν οὔδας ἰκέσθαι.

375

« roici, nec ad censuram seriorum tempo-
 « rum revocandi. Præterea liberiores su-
 « mus inter pocula, nec Phæacum regina,
 « populi minime severi, aut ejus filia fron-
 « tem contraxisse putandæ sunt, cum au-
 « dirent versus Homericæ plenos spiritus et
 « leporis (cf. Virg. Georg. IV, 345-348).
 « Multoque etiam minus hæc pertinent ad
 « fidem Penelopæ, ab omni contagione
 « flagitii abstinendam, aut punitionem au-
 « cillarem Ulyssis, quemadmodum et hic
 « poeta punitos narrat adulteros. At verba
 « quædam in hisce deprehendit, aut de-
 « prehendere sibi visus est, P. Knightius,
 « quibus alias abstinet Homerus. Scilicet
 « hic tantum dixit μοιχάγρια et ἐγγύην,
 « quia hic tantum istæ res aguntur in utro-
 « que carmine. Semel quoque dixit Πάφον
 « et μυγάζομαι, ut tot alia verba. Quod
 « vero attinet ad formas nominum Ἀρεὶ et
 « Ἑρμῆς, fallitur vir doctus, etc. Quæ
 « cum ita sint, quidni patiamur deos ri-
 « dere Martem et Venerem, Vulcani arte
 « irretitos, sicut Vulcanum ipsum rident
 « claudicantem? Nisi quis forte est, qui ne
 « id quidem sinat fieri, sed ridentibus ac-
 « clamet illud Satirici, *lusco qui poscit*
 « *dicere: Lusce!* ane censeo hæc ser-
 « vanda esse suo loco, nec in hymnos re-
 « ferenda, ut Knightio Nitzschioque visum
 « est; velimque generatim minus pronos
 « esse interpretes Homeri ad vituperan-
 « dum ea, quæ non illius, sed ipsorum
 « moribus atque ingenio repugnant. » Ces
 observations sont très-judicieuses; et il est
 à remarquer que l'opinion de Bothe sur
 l'authenticité du chant de Démodocus a pré-
 valu. Ceux mêmes qui veulent que ce chant
 ait été tiré d'un hymne à Vulcain sont forcés
 de reconnaître qu'il est plus ancien, par la
 langue et par le style, qu'aucun des hym-
 nes homériques que nous connaissons, et
 que les traces de l'usage du digamma y
 sont aussi fréquentes pour le moins que
 n'importe où dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*. La seule objection un peu sérieuse

est celle qui concerne le caractère du ré-
 cit: « Jamais, dit Dugas Montbel, Homère
 ne raille les dieux; et les plaisanteries de
 Mercure et d'Apollon sur la déconvenue
 de Mars ne sont nullement dans le goût de
 sa poésie. » L'exemple des risées dont
 Vulcain est l'objet, quand il s'avise de faire
 l'office d'échanson des dieux, prouve que
 cette affirmation est beaucoup trop abso-
 lue. Et puis nous sommes ici chez les
 Phéaciens, et non point dans la Sparte de
 Lycurgue, ni dans l'école de Pythagore.
 Mais rien n'empêche de croire que, si le
 chant de Démodocus est authentique, il
 serait mieux à sa place un peu plus loin.
 Encore y a-t-il quelque excès et quelque
 iniquité à exiger qu'un poète, fût-ce le plus
 parfait des poètes, soit partout irréprocha-
 ble. Homère a bien le droit d'avoir quelque
 distraction, ou même de se tromper dans
 la disposition des parties. Disons, si nous
 voulons, en termes d'Horace, qu'il a som-
 meillé un instant.

371. Ἐπεὶ σφισιν οὔτις ἔριζεν, parce
 que personne ne luttait contre eux, c'est-à-
 dire parce qu'ils l'emportaient, dans cet
 exercice, sur tous les autres jeunes gens.

373. Πόλυβος. Je n'ai pas besoin de
 faire observer que Polybe est un nom ba-
 nal chez Homère. Le poète le donne ici au
 bourrelier quelconque qui a façonné la
 belle balle rouge, comme il l'a donné à l'E-
 gyptien quelconque de qui Ménélas a été
 l'hôte aux bords du Nil.

374. Ῥίπτασκε, lançait chaque fois. Le
 fréquentatif est bien l'expression propre.
 — Ποτ νέφεα σχιόεντα. Cette hyper-
 bole, réduite à la réalité, signifie que le
 joueur lançait très-haut la balle.

376. Ἰδνωθεὶς ὀπίσω, s'étant courbé
 en arrière. On voit le mouvement, et l'on
 comprend que la balle monte, comme on
 dit, à perte de vue. — Ὁ δ(έ) est opposé
 à ἕτερος.

376. Μεθέλεσκε, sous-entendu αὐτήν :
 la saisissait chaque fois. Le fréquentatif

Αὐτὰρ ἐπειδὴ σφαίρῃ ἀν' ἰθὺν πειρήσαντο,
 ὠρχείσθην δὴ ἔπειτα ποτὶ χθονὶ πουλυβοτείρῃ
 ταρφέ' ἀμειβομένω· κοῦροι δ' ἐπελήκεον ἄλλοι,
 ἔστεῳτες κατ' ἀγῶνα, πολὺς δ' ὑπὸ κόμπος ὀρώρει. 380
 Δὴ τότε ἄρ' Ἀλκίνοον προσεφώνεε διος Ὀδυσσεύς·

Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
 ἡμὲν ἀπείλησας βητάρμονας εἶναι ἀρίστους,
 ἡδ' ἄρ' ἑτοῖμα τέτυκτο· σέβας μ' ἔχει εἰσορόωντα.

Ὡς φάτο· γήθησεν δ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο, 385
 αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα·

correspond à celui du vers 274. Chaque fois que la balle redescend, le second joueur fait un bond, et la happe en l'air. On doit supposer qu'il la lance à son tour, et que l'autre à son tour la happe au vol. Les rôles alternent, tant que dure l'exercice. C'est en cela que cet exercice diffère de notre jeu de paume, et même, quoi qu'en dise Dugas Montbel, de notre jeu de ballon. — Πάρος ποσὶν οὐδας ἰκίσθαι, avant d'avoir atteint le sol avec les pieds, c'est-à-dire pendant la durée du bond même.

377. Ἀν' ἰθὺν, de front, c'est-à-dire en face l'un de l'autre. L'expression se rapporte aux deux joueurs, et non à la balle. Lancer la balle en droite ligne, la traduction vulgaire, est une locution vide de sens, tandis que rien n'est plus clair que ἀν' ἰθὺν, appliqué à deux hommes qui la lancent et la reçoivent alternativement. — Quelques anciens faisaient de ἀνιθύν un seul mot, un adverbe, et cet adverbe, selon eux, contenait ἀνω, et non ἀνά préposition. Alors il ne pouvait s'agir que de la balle, puisque c'est en haut qu'on la lance. Mais l'adverbe ἀνιθύν n'est qu'une hypothèse, et une hypothèse aussi invraisemblable qu'inutile. Voy. ἀν' ἰθὺν, *Iliade*, XXI, 303, et la note sur cette expression.

379. Ταρφέ(α), pluriel neutre pris comme adverbe : fréquemment. — Ἀμειβομένω, faisant un mutuel échange, c'est-à-dire prenant la place l'un de l'autre. Les deux danseurs sont le contraire de ce que faisaient les deux joueurs de balle, et ἀμειβομένω précise rigoureusement, ce semble, le sens de ἀν' ἰθὺν. Tout à l'heure, ils

étaient constamment en face l'un de l'autre; maintenant, ce ne sont que tours et détours. Didyme (*Scholies* V) : πυκνῶς πλέκοντες εἰς ἀλλήλους ἐναλλασσόμενοι.

380. Ἐστεῳτες, trissyllabe par synizèse, *vulgo* ἑσταότες, correction byzantine. — Κατ' ἀγῶνα équivalant à ἐν χορῷ : sur la place de danse. Il s'agit des jeunes gens qui ont dansé en troupe, vers 262-265. — Ὑπό doit être joint à ὀρώρει. — Κόμπος. Ancienne variante, δοῦπος, terme impropre, car il n'y a que des éclats de voix, et non un heurt bruyant ou une chute retentissante. — Ὀρώρει. L'orthographe de Bekker et d'Ameis, ὀρωρεῖν, est d'autant plus inadmissible ici, que le vers suivant commence par une consonne. Voyez plus haut la note du vers 364.

382. Λαῶν (*inter cives*), comme s'il y avait ἀνδρῶν ou Φαιάκων.

383. Ἡμὲν est en correspondance avec ἡδ(έ) du vers suivant : d'un côté,... de l'autre. Quelques-uns écrivent ἦ μὲν et ἦ δ(έ), *sane quidem* et *sane vero*; mais cette orthographe n'est pas bonne, et elle prête au langage une emphase inutile. — Ἀπείλησας est pris en bonne part : *professus es*, tu as déclaré. Voyez, dans l'*Iliade*, le vers XXIII, 863 et la note sur ce vers.

384. Ἐτοῖμα τέτυκτο, sous-entendu ταῦτα : ce que tu affirmais s'est accompli à nos yeux. J'entends ἑτοῖμα comme le latin *prompta*, *in promptu*, et je ne l'absorbe point dans la signification de τέτυκτο. La traduction *hæc effecta sunt* fait tort à Homère du plus vif de son expression. — L'accentuation homérique, ἑτοῖμα προπερίσπομῆνο, est confirmée ici par Hérodién

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες·

ὁ ξεῖνος μάλα μοι δοκείει πεπνυμένος εἶναι.

Ἄλλ' ἄγε οἱ δῶμεν ξεινήϊον, ὥς ἐπειικές.

Δώδεκα γὰρ κατὰ δῆμον ἀριπρεπέες βασιλῆες

390

ἄρχοι κραίνουσι, τρισκαιδέκατος δ' ἐγὼ αὐτός·

τῶν οἱ ἕκαστος φᾶρος ἐϋπλυνές ἡδὲ χιτῶνα

καὶ χρυσοῖο τάλαντον ἐνείκατε τιμήεντος.

Αἶψα δὲ πάντα φέρωμεν ἀολλέα, ὅφρ' ἐνὶ χερσὶν

ξεῖνος ἔχων ἐπὶ δόρπον ἱη χαίρων ἐνὶ θυμῷ.

395

Εὐρύαλος δέ ἐ αὐτὸν ἀρεσσάσθω ἐπέεσσιν

καὶ δώρω· ἐπεὶ οὔτι ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπεν.

᾽Ως ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἐπήνεον ἡδὲ κέλευον·

δῶρα δ' ἄρ' οἰσέμεναι πρόεσαν κήρυκα ἕκαστος.

Τὸν δ' αὖτ' Εὐρύαλος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·

400

Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,

τοιγὰρ ἐγὼ τὸν ξεῖνον ἀρέσσομαι, ὥς σὺ κελεύεις.

Δώσω οἱ τόδ' ἄορ παγχάλκεον, ᾧ ἔπι κώπη

(*Scholies H*) : οὕτως ὁ τόπος, οὐ προπαροξυτόνως.

388. Ὁ ξεῖνος est plus que nulle part ailleurs dans un sens honorifique : notre noble hôte. — Μάλα doit être joint à πεπνυμένος, car πεπνυμένος seul ne serait qu'un compliment un peu médiocre.

390-391. Δώδεκα.... D'après ces deux vers, le gouvernement des Phéaciens est une oligarchie, présidée par un chef qui n'est que le premier parmi ses égaux.

390. Κατὰ δῆμον dépend de κραίνουσι qui est au vers suivant.

392-393. Τῶν.... ἕκαστος.... ἐνείκατε, chacun d'eux apportez, c'est-à-dire que chacun de vous apporte.

392. Οἱ, à lui : à notre hôte.

394. Ἀολλέα, *vulgo* ἀολλέες. La vulgate ne s'explique pas très-bien, tandis que la leçon d'Aristarque est de la plus parfaite clarté. Didyme (*Scholies V*) : ὁμοῦ συναχθέντα, ἀθρόα. C'est quelque faux métricien, ennemi des hiatus, qui a remplacé ἀολλέα par ἀολλέες. — Ἐνὶ χερσὶν est dit au figuré. Voyez plus bas, vers 418.

395. Ἐχων, sous-entendu ταῦτα, πάντα ταῦτα.

396. Ἐ αὐτόν, c'est-à-dire ici τὸν ξεῖνον. Remarquez l'écriture en deux mots. Remarquez aussi que ἐ n'a pas d'accent. *Scholies H* : Ἀρίσταρχος τὴν ἐ ἐγκλίνει καὶ Ἡρωδιανός.

397. Οὔτι ἔπος κατὰ μοῖραν ἔειπεν. On se rappelle le discours d'Euryale, vers 159-161.

398. ᾽Ως ἔφαθ'· οἱ.... On a vu ce vers, IV, 673.

399. Οἰσέμεναι, pour apporter : pour aller chercher et remettre à l'hôte. — Κήρυκα, un héraut : son héraut.

400. Τόν, lui : Alcinoüs.

401. Λαῶν, comme plus haut, vers 382.

402. Τὸν ξεῖνον. C'est surtout ici que les traducteurs font tort à Homère, en supprimant l'idée d'honneur contenue dans le prétendu article.

403. Ἐπι, pour ἔπειστι. Hérodien (*Scholies H* et *Q*) : ἀναστροφὴ τῆς λέξεως. Ceci veut dire que ᾧ ἔπι n'est point pour ἐφ' ᾧ, et que le verbe est exprimé. En effet, la préposition ἐπί, dans l'orthographe alexandrine, ne souffre point l'anastrophe, et ἐπι, chez Homère, est toujours pour ἔπειστι.

ἀργυρέη, κολεόν δὲ νεοπρίστου ἐλέφαντος
ἀμφιδεδίνηται· πολέος δέ οἱ ἄξιον ἔσται.

405

Ὡς εἰπὼν ἐν χερσὶ τίθει ξίφος ἀργυρόηλον,
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Χαῖρε, πάτερ ὦ ξεῖνε· ἔπος δ' εἶπερ τι βέβακται
δεινόν, ἄφαρ τὸ φέροιεν ἀναρπάξασαι ἀελλαι.

Σοὶ δὲ θεοὶ ἄλογόν τ' ἰδέειν καὶ πατρίδ' ἰκέσθαι
δοῖεν, ἐπειδὴ δηθὰ φίλων ἀπο πῆματα πάσχεις.

410

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Καὶ σὺ, φίλος, μάλα χαῖρε, θεοὶ δέ τοι ὄλβια δοῖεν,
μηδὲ τί τοι ξίφεός γε ποθὴ μετόπισθε γένοιτο
τούτου, δὲ δὴ μοι δῶκας, ἀρεσσάμενος ἐπέεσσιν.

415

Ἦ ῥα, καὶ ἀμφ' ὤμοισι θέτο ξίφος ἀργυρόηλον.

Δύσετό τ' ἡέλιος, καὶ τῷ κλυτὰ δῶρα παρῆεν·

καὶ τάγ' ἐς Ἀλκινόοιο φέρον κήρυκες ἀγαυοί·

δεξάμενοι δ' ἄρα παῖδες ἀμύμονος Ἀλκινόοιο,

μητρὶ παρ' αἰδοίῃ ἔθεσαν περικαλλέα δῶρα.

420

Τοῖσιν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὸν μένος Ἀλκινόοιο·

ἐλθόντες δὲ καθίζον ἐν ὑψηλοῖσι θρόνοισιν.

404. Κολεόν. L'ancienne variante κολεός semble n'être qu'une mauvaise correction; car Homère ne connaît que la forme neutre κολεόν ou κουλόον. — Ἐλέφαντος, le génitif de la matière: d'ivoire; fait d'un morceau d'ivoire.

405. Ἀμφιδεδίνηται· πολέος.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIII, 562.

406. Ἐν χερσὶ, sous-entendu Ὀδυσσεύς.

408. Πάτερ ὦ ξεῖνε, comme ξεῖνε πάτερ, vers 415. — Ἐπος δ' εἶπερ τι, c'est-à-dire εἶπερ δὲ ἔπος τι. — Βέβακται a été prononcé. Il est inutile de sous-entendre ὑπ' ἐμοῦ.

409. Τό, c'est-à-dire τοῦτο τὸ ἔπος. — Φέροιεν ἀναρπάξασαι, emportent après avoir saisi, c'est-à-dire saisissent et emportent.

411. Ἐπειδὴ δηθὰ.... Voyez le vers VII, 452 et la note sur ce vers.

413. Καὶ σὺ, φίλος,... Voyez le vers I, 301 et la note sur ce vers.

414. Ξίφος dépend de ποθὴ.

415. Ἀρεσσάμενος ἐπέεσσιν, ayant donné satisfaction par les paroles, c'est-à-dire après les excuses que tu viens de m'adresser. Ulysse dit que les excuses à elles seules suffisent; mais c'est un pur compliment, et il accepte très-bien le cadeau avec elles.

416. Ἀμφ' ὤμοισι θέτο. Le baudrier portait sur l'épaule droite.

417. Δύσετό τ' ἡέλιος, καί, et le soleil se coucha, et; c'est-à-dire, à l'heure où le soleil disparut. — Τῷ.... παρῆεν, *ei praeesto erant*, étaient à sa disposition: lui avaient été remis.

420. Μητρὶ παρ' αἰδοίῃ indique la place où l'on dépose toutes ces richesses. C'est au fond de la grande salle, près du foyer. — Δῶρα dépend tout à la fois et de δεξάμενοι et de ἔθεσαν.

421. Τοῖσιν. Il s'agit d'Ulysse et des convives ordinaires d'Alcinoüs, comme on le verra par le vers suivant.

422. Ὑψηλοῖσι. Chaque siège avait un escabeau pour les pieds. Voyez I, 131.

Δή ῥα τότε Ἀρήτην προσέφη μένος Ἀλκινόοιο·

Δεῦρο, γύναι, φέρε χηλὸν ἀριπρεπέ', ἥτις ἀρίστη·
ἐν δ' αὐτῇ θεὸς φᾶρος εὐπλυνὲς ἠδὲ χιτῶνα.

425

Ἀμφὶ δέ οἱ πυρὶ χαλκὸν ἰήνατε, θερμετε δ' ὕδωρ,
ὄφρα λοεσσάμενός τε, ἰδὼν τ' εὖ κείμενα πάντα
δῶρα, τὰ οἱ Φαίηκες ἀμύμονες ἐνθάδ' ἔνεικαν,
δαιτί τε τέρπεται καὶ ἀοιδῆς ὕμνον ἀκούων.

Καί οἱ ἐγὼ τόδ' ἄλειςον ἐμὸν περικαλλὲς ὀπάσσω,
χρύσειον, ὄφρ' ἐμέθεν μεμνημένος ἤματα πάντα
σπένδῃ ἐνὶ μεγάρῳ Δίί τ' ἄλλοισιν τε θεοῖσιν.

430

Ὡς ἔφατ'· Ἀρήτη δὲ μετὰ δμῶῃσιν ἔειπεν,
ἀμφὶ πυρὶ στῆσαι τρίποδα μέγαν ὅττι τάχιστα.

Αἱ δὲ λοετροχόον τρίποδ' ἴστασαν ἐν πυρὶ κηλέῳ·

435

ἐν δ' ἄρ' ὕδωρ ἔχεαν, ὑπὸ δὲ ξύλα δαῖον ἐλοῦσαι.

Γάστρην μὲν τρίποδος πῦρ ἄμφεπε, θερμετο δ' ὕδωρ.

Τότ' ῥα δ' ἄρ' Ἀρήτη ξείνῳ περικαλλέα χηλὸν

ἐξέφερεν θαλάμοιο, τίθει δ' ἐνὶ κάλλιμα δῶρα,

ἐσθῆτα χρυσόν τε, τὰ οἱ Φαίηκες ἔδωκαν·

440

424. Ἦτις ἀρίστη, sous-entendu ἐστί.

425. Αὐτῇ. Bekker et Hayman, αὐτῇ, comme au vers 441. C'est une correction arbitraire. — Θεὸς φᾶρος.... Alcinoüs fournit sa part de roi. Voyez plus haut, vers 392.

426. Ἀμφὶ va avec πυρὶ, comme on le voit par le vers 434. Quelques anciens entendaient, ἀμφὶ οἱ : à son intention. *Scholies* B : ἀμφὶ δέ οἱ· ἔνεκα δὲ αὐτοῦ. On peut aussi joindre ἀμφὶ au verbe. Dans ce cas-là, on en ferait autant plus bas, vers 434. — Χαλκόν, la matière pour l'objet : un chaudron. Ce sera, selon l'usage, un chaudron à trois pieds.

427. Εὖ κείμενα, bien placés : bien serrés dans le coffre. Voyez plus bas, vers 439-440.

428. Οἱ, pour lui. Il n'y a point ici de préposition. Cette circonstance semble prouver que οἱ, au vers 426, a son sens par lui-même, et sans aucun rapport avec ἀμφὶ.

429. Ἀοιδῆς ὕμνον. C'est le seul passage d'Homère où se trouve le mot ὕμνος. Bothe propose de lire ἀοιδῆς οἶμον. Mais

rien n'autorise cette correction ; et il est impossible de comprendre pourquoi Homère n'aurait pu dire ἀοιδῆς ὕμνον : débit cadencé d'un récit d'aède. — Le mot ὕμνος, selon les étymologistes modernes, se rapporte à la racine ὕφ, et signifie proprement tissu. Mais rien n'est moins sûr que cette étymologie.

430. Τόδ(ε). Alcinoüs montre la coupe. — Ἐμὸν. Il ne s'agit pas d'une coupe quelconque plus ou moins précieuse, mais de la coupe même dont se servait Alcinoüs.

431-432. Ὅφρ' ἐμέθεν μεμνημένος.... Ou a vu, IV, 591-592, le même sentiment.

435-437. Αἱ δὲ λοετροχόον.... Ces trois vers ont été empruntés, *mutatis mutandis*, à l'*Iliade*, XVIII, 346-348.

436. Ἐν δ(ε), et dedans : et dans le vase. — Ὑπὸ δέ, et dessous : et sous le vase.

439. Θαλάμοιο, du magasin : de la chambre où étaient serrés les trésors de la maison. Voyez, II, 337, la note sur θάλαμον. — Ἐνί, dedans : dans ce coffre.

ἐν δ' αὐτῇ φᾶρος θῆκεν καλὸν τε χιτῶνα,
καί μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Αὐτὸς νῦν ἴδε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἱηλον,
μή τίς τοι καθ' ὁδὸν δηλήσεται, ὅππότε' ἂν αὔτε
εὐδῆσθα γλυκὺν ὕπνον, ἰὼν ἐν νηϊ μελαίνῃ. .

443

Αὐτὰρ ἐπεὶ τόγ' ἄκουσε πολύτλας δῖος Ὀδυσσεύς,
αὐτίκ' ἐπήρτυε πῶμα, θοῶς δ' ἐπὶ δεσμὸν ἱηλεν
ποικίλον, ὃν ποτέ μιν δέδαιε φρεσὶ πότνια Κίρκη.
Αὐτόδιον δ' ἄρα μιν ταμίη λούσασθαι ἀνώγει,
ἔς ῥ' ἀσάμινθον βάνθ'· ὃ δ' ἄρ' ἀσπασίως ἴδε θυμῷ

450

443. Ἴδε πῶμα, vois le couvercle, c'est-à-dire occupe-toi de la fermeture du coffre. Nous disons, dans le même sens, *voir à quelque chose*. — Ἐπὶ.... ἱηλον, jette par-dessus, c'est-à-dire assujettis le couvercle au moyen de. — Δεσμὸν, un nœud. Voyez plus bas, vers 445-446.

444. Τοι (*tibi*) est le complément indirect de δηλήσεται, et non, quoi qu'en disent les traducteurs, son complément direct. — Δηλήσεται est au subjonctif, pour δηλήσῃται. Il faut sous-entendre τὰ ἐν τῇ νηϊ, ou l'équivalent. On peut aussi prendre δηλήσεται dans un sens absolu; et alors τοι signifie en ce qui te concerne, c'est-à-dire dans tes biens. Voyez, XIII, 423, la note sur δηλήσῃτο.

444-445. Ὅππότε' ἂν αὔτε εὐδῆσθα, lorsque pour ta part tu dormirais, c'est-à-dire quand tu céderas à la nécessité de dormir, et que tu ne veilleras plus sur ton coffre. Il est évident que le mot αὔτε ne peut signifier ici de nouveau. Bothe en conclut qu'il faut corriger le texte, et écrire ἂν' αὐτῇ, c'est-à-dire ἀνὰ αὐτῇ, ἐν τῇ ὁδῷ. Mais αὔτε, surtout chez Homère, a plus d'un sens; et celui que je propose, le mot *rursus* lui-même l'a quelquefois en latin.

445. Ἰὼν, allant, c'est-à-dire en voguant, pendant que tu vogueras. On peut s'étonner qu'Arété suppose des Phéaciens capables de dévaliser un hôte. Mais les Phéaciens d'Homère ne sont point des êtres parfaits, témoin les paroles de Nausicaa, VI, 273-288, et l'insolence d'Euryale, VIII, 459-464. Il ne faut jamais présenter d'appât trop facile aux convoitises, et l'excès de précaution n'est souvent qu'une sage prudence.

447-448. Δεσμὸν.... ποικίλον, un nœud compliqué. Les compagnons d'Ulysse avaient trouvé le moyen de délier l'outre d'Éole, et Ulysse s'en était fort mal trouvé. Voilà pourquoi, selon quelques anciens, il s'était fait donner une leçon par Circé, sur la manière de nouer les cordes et les courroies. Cette observation est répétée trois fois dans les *Scholies*. La première note, et la plus courte, paraît être de Didyme (*Scholies* E) : ἐπεὶ πρότερον οἱ ἐταῖροι ἔλυσαν τὸν ἀσκόν.

448. Φρεσὶ peut être rapporté ou à Circé ou à Ulysse. Si on le rapporte à Circé, il signifie avec adresse. Si on le rapporte à Ulysse, il signifie dans l'esprit, dans son esprit, dans son intelligence, et il marque que la leçon de Circé n'a point été vaine, qu'Ulysse en a conservé le souvenir, qu'il sait parfaitement ce qui lui a été enseigné par la déesse. Le premier sens est le plus naturel et le plus simple. Ameis cependant préfère l'autre : « im Geiste, mit welchem er die Belehrung aufnahm. » — Je n'ai pas besoin de remarquer que φρεσὶ ne peut être rattaché à πότνια, épithète d'honneur qui va toujours seule.

449. Αὐτόδιον, *illico*, sur-le-champ, c'est-à-dire aussitôt qu'il eut achevé le nœud. Didyme (*Scholies* E) : ἐξ αὐτῆς ἐκείνης τῆς ὁδοῦ, οὐκ ἀλλαχοῦ που παραχωρηθέντα· ἢ αὐτοδίως. πρὶν ἀλλαχοῦ πορευθῆναι μετὰ τὸ δῆσαι τὸ κιβώτιον. Le latin *e vestigio*, synonyme de *illico*, est une image analogue à celle qu'il y a dans αὐτόδιον. Nous avons nous-mêmes l'expression adverbiale *de ce pas*.

450. Ἀσπασίως ἴδε θυμῷ, il vit dans

θερμὰ λοέτρ', ἐπεὶ οὔτι κομιζόμενός γε θάμιζεν,
ἐπειδὴ λίπε δῶμα Καλυψοῦς ἡϋκόμοιο·

τόφρα δέ οἱ κομιδὴ γε θεῶ ὥς ἔμπεδος ἦεν.

Τὸν δ' ἐπεὶ οὖν δμῳαὶ λοῦσαν καὶ χρίσαν ἐλαίῳ,

ἀμφὶ δέ μιν χλαῖναν καλὴν βάλλον ἡδὲ χιτῶνα,

455

ἐκ ῥ' ἀσαμίνθου βὰς ἄνδρας μέτα οἶνοποτῆρας

ἦϊε· Ναυσικάα δέ, θεῶν ἄπο κάλλος ἔχουσα,

στῇ ῥα παρὰ σταθμὸν τέγεος πύκα ποιητοῖο·

θαύμαζεν δ' Ὀδυσῆα ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσα,

καὶ μιν φωνήσας' ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

460

Χαῖρε, ξεῖν', ἵνα καὶ ποτ' ἐὼν ἐν πατρίδι γαίῃ
μνήσῃ ἐμεῦ, ὅτι μοι πρώτη ζῳάγρι' ὀφέλλεις.

Τὴν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·

Ναυσικάα, θύγατερ μεγαλήτορος Ἀλκινόοιο,

οὔτω νῦν Ζεὺς θεΐῃ, ἐρίγδουπος πόσις Ἥρης,

465

οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι καὶ νόστιμον ἦμαρ ἰδέσθαι·

τῷ κέν τοι καὶ κεῖθι θεῶ ὥς εὐχετοῶμην

l'esprit avec plaisir : il éprouva intérieurement du plaisir en voyant.

451. Οὔτι κομιζόμενός γε θάμιζεν équivalait à οὔτι θαμά γε ἐχομίσθη : *penultimaquam curatus erat frequenter*, il lui était rarement arrivé d'être l'objet de pareils soins.

452. Ἐπειδὴ. Voyez, pour la quantité de ce mot, la note du vers IV, 43.

453. Τόφρα, durant ce temps, c'est-à-dire lorsqu'il vivait chez Calypso.

454. Τὸν δ' ἐπεὶ.... Voyez le vers IV, 49 et la note sur ce vers.

455. Δέ, et : et après que. Nicanor (*Scholies H*) : ὁ δὲ ἀντὶ τοῦ καί. εἰς τὸ χιτῶνα ὑποστιχτέον.

456. Ἄνδρας.... οἶνοποτῆρας, les buveurs de vin, c'est-à-dire les convives. Bothe : *convivas, a parte, quemadmodum συμπόσιον dicitur convivium*. Les convives étaient déjà en place. Voyez plus haut, vers 422. D'après le vers 470, ils n'avaient pas même attendu, pour commencer à manger et à boire, le retour de l'hôte d'Alcinoüs. Cependant on peut discuter sur ce point, et leur attribuer plus de politesse. Voyez les notes du vers 470.

457. Θεῶν ἄπο, comme au vers VI, 42 : par un bienfait des dieux.

458. Στῇ ῥα.... On a vu ce vers, I, 333. Il est inutile, je crois, de chercher pourquoi Nausicaa vient jusqu'à la porte, et n'avance pas plus loin. Elle est à la fois curieuse et timide, voilà tout.

459. Ἐν ὀφθαλμοῖσιν ὁρῶσα. Ancienne variante, ἐπεὶ ἰδεν ὀφθαλμοῖσιν.

462. Ἐμεῦ, *vulgo* ἐμεῖ(ο). — Ζωάγρι' ὀφέλλεις. Ici, ὀφέλλεις est évidemment dans le sens de ὀφείλεις. Voyez *χρεῖος ὀφέλλεται*, III, 367. Mais cet exemple ne prouve rien contre l'explication que nous avons donnée de *μοιχάγρι' ὀφέλλει*. Voyez plus haut, vers 332, la note sur ὀφέλλει. Peut-être devrait-on lire ici ὀφείλει, et surtout, III, 367, ὀφείλεται, à cause des nombreux exemples homériques *χρεῖος ὀφείλετο*.

465. Οὔτω, *sic*, comme tu viens de dire.

466. Οἴκαδέ τ' ἐλθέμεναι.... On a vu ce vers, III, 233 et V, 220. Ici il sert à préciser le sens de οὔτω.

467. Τῷ, alors, c'est-à-dire si j'avais ce bonheur. — Καὶ κεῖθι, là aussi, c'est-à-

αἰεὶ ἤματα πάντα· σὺ γάρ μ' ἐβιώσας, κούρη.

Ἦ ῥα, καὶ ἐς θρόνον ἔζε παρ' Ἀλκίνοον βασιλῆα.

Οἱ δ' ἤδη μοίρας τ' ἔνεμον κερδωντό τε οἶνον. 470

Κῆρυξ δ' ἐγγύθεν ἦλθεν ἄγων ἐρίηρον ἀοιδόν,
Δημόδοχον λαοῖσι τετιμένον· εἶσε δ' ἄρ' αὐτὸν
μέσσω δαιτυμόνων, πρὸς κίονα μακρὸν ἐρείσας.

Δὴ τότε κήρυκα προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς,
νώτου ἀποπροταμῶν (ἐπὶ δὲ πλεῖον ἐλέλειπτο) 475

ἀργιόδοντος ὕος, θαλερὴ δ' ἦν ἀμφὶς ἀλοιφή·

Κῆρυξ, τῇ δὴ, τοῦτο πόρε κρέας, ὄφρα φάγησιν,
Δημοδόκω, καὶ μιν προσπτύξομαι, ἀγνύμενός περ.

dire dans ma patrie comme ici même : faisant là ce que maintenant je fais ici. — Θεῶ ὥς, comme à une déesse. Il vaut mieux prendre θεῶ pour un féminin, que de se servir du mot abstrait *divinité*.

468. Ἐβιώσας, de βίομαι : tu fis vivre, c'est-à-dire tu as préservé de la mort. Ulysse reconnaît pleinement la dette que lui rappelle Nausicaa.

470. Οἱ, eux, c'est-à-dire les serviteurs. Ce sens, d'après le contexte, est le seul qu'on puisse donner ici. — Ἦδη, déjà, c'est-à-dire avant qu'Ulysse fût venu s'asseoir. Mais on peut prendre ἤδη comme ἤδη νῦν, et faire commencer la distribution des parts au moment même où Ulysse prend place au festin. Alors les deux imparfaits ἐνεμον et κερδωντο auraient la valeur de deux aoristes. — Le premier sens me paraît plus naturel. Voyez la note du vers 456. — Μοίρας, les parts : la portion de viande de chaque convive. Zénodore dans Miller : μοῖρα ἡ εἰμαρμένη (c'est le sens ordinaire), καὶ ἡ διανομή (ici)· τίθεται δὲ καὶ ἀντὶ τοῦ κατ'ἀξίαν (Voyez l'*Iliade*, I, 286).

471. Κῆρυξ.... C'est la reproduction du vers 62.

473. Μέσσω.... C'est la reproduction du vers 66.

475. Νώτου, génitif partitif : un morceau du filet. — Ἐπὶ, soit qu'on l'explique comme adverbe, soit qu'on le joigne au verbe, signifie *adhuc*, encore. — Πλεῖον, davantage, c'est-à-dire plus qu'Ulysse n'en avait coupé. La grosse part du filet est restée sur le plat. D'après ceci, les convives

étaient munis de couteaux. Il est évident aussi que le filet de porc dont Ulysse taille un morceau pour Démodocus est la portion de viande (μοῖρα) qu'on lui a servie à lui-même. C'est le filet qu'on servait aux hôtes, et en général à tout convive qu'on avait à cœur d'honorer. Ulysse trouve indigne que Démodocus soit réduit à quelque bas morceau, et le fait participer à l'honneur dont il a été l'objet lui-même. Voyez l'*Iliade*, VIII, 321, et le passage de Virgile cité dans la note sur ce vers.

476. Ἀμφίς, *utrimque*, des deux côtés, c'est-à-dire en dessus et en dessous : la graisse de dessus est du lard, et celle de dessous de la graisse proprement dite. La traduction *circum* n'est point exacte ici. Didyme (*Scholies H*) : ἀμφοτέρωθεν τῆς ῥάχειος ἦν πολὺ λίπος.

477. Τῇ, tiens. Voyez, V, 346, la note sur ce mot. — Ὀφρα φάγησιν a le même complément que πόρε. Ulysse veut que Démodocus mange comme lui du filet. La traduction en apparence littérale, *afin qu'il mange*, dit une absurdité ; car Démodocus a une part de viande, puisqu'il est un des convives. Le vers 480 dit formellement qu'il s'agit de faire honneur à Démodocus, et non de l'empêcher d'avoir faim.

478. Προσπτύξομαι est au subjonctif, pour προσπτύξωμαι, et, comme φάγησιν, il dépend de ὄφρα. Ici le verbe προσπτύσσομαι (*complecti*) a un sens purement moral (honorer) ; car Ulysse ne va point embrasser Démodocus, et ne quitte pas même sa place pour aller converser avec lui.

Πᾶσι γὰρ ἀνθρώποισιν ἐπιχθονίοισιν ἀοιδοὶ
 τιμῆς ἔμμοροί εἰσι καὶ αἰδοῦς, οὐνεκ' ἄρα σφέας 480
 οἷμας Μοῦσα δίδαξε, φίλησε δὲ φύλον ἀοιδῶν.
 Ὡς ἄρ' ἔφη· κῆρυξ δὲ φέρων ἐν χερσὶν ἔθηκεν
 ἥρω Δημοδόκῳ· ὁ δ' ἐδέξατο, χαῖρε δὲ θυμῷ.
 Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἱαλλον.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο, 485
 δὴ τότε Δημοδόκον προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
 Δημοδόκ', ἔσοχα δὴ σε βροτῶν αἰνίζομ' ἀπάντων·
 ἦ σέγε Μοῦσα δίδαξε, Διὸς παῖς, ἦ σέγ' Ἀπόλλων.
 Λίην γὰρ κατὰ κόσμον Ἀχαιῶν οἶτον αἰδεῖς,
 ὅσσ' ἔρξαν τε πάθον τε καὶ ὅσσα μόγησαν Ἀχαιοί, 490
 ὥστε που ἦ αὐτὸς παρεὼν ἦ ἄλλου ἀκούσας.

479. Πᾶσι, comme ἐν πᾶσι, comme παρὰ πᾶσι.

480. Σφέας est monosyllabe par synizèse.

481. Οἷμας, les sujets de chants. Voyez plus haut la note du vers 74. Homère lui-même ne se regardait que comme un écuyer répétant les paroles de la Muse. Voyez l'invocation de l'*Odyssée* et les notes sur les vers I, 1 et 10. — Μοῦσα δίδαξε, *vulgo* Μοῦσ' ἐδίδαξε. De même plus bas, vers 488.

483. Ἡρώ pour ἥρωϊ. On a vu cette forme du datif, *Iliade*, VIII, 453.

484-485. Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἐτοῖμα.... Voyez les vers IV, 67-69 et la note sur ces deux vers.

488. Ἡ σέγε.... Malgré l'asyndète, il est évident que ce vers est le commentaire de l'expression αἰνίζομ(αι). On ne doit pas expliquer ἦ.... ἦ par *soit que* répété, par *ou.... ou bien*. Aussi Nicanor a-t-il eu soin (*Scholies H*) de faire observer qu'il faut un point à la fin du vers 487 : ἐνταῦθα τέλεια ἦ στιγμή.

489. Λίην est pris en bonne part, comme quelquefois *nimis* en latin. Il faut le joindre à κατὰ κόσμον, dont il porte la valeur au superlatif : dans la perfection.

490. Ὅσσ' ἔρξαν.... Bekker rejette ce vers au bas de la page, mais sans dire pourquoi. Payne Knight l'avait retranché ainsi que le suivant, uniquement parce que

ὅσσα se lie mal avec οἶτον. Cette raison est mauvaise. Le poète, après avoir parlé d'une façon générale, en disant οἶτον, énumère toutes les choses que contient cette expression, tous les exploits, toutes les souffrances, tous les travaux des confédérés. Rien de plus régulier qu'un pareil accord πρὸς τὸ σημαινόμενον. — Ἐρξαν τε πάθον τε, *vulgo* ἔρξαν τ' ἐπαθόν τε. — Ὅσσα μόγησαν, *vulgo* ὅσσ' ἐμόγησαν. Dès qu'on est sûr que, partout où la vulgate donne πόλλ' ἐμόγησα, Aristarque écrivait πολλὰ μόγησα, on l'est aussi, à ce qu'il semble, qu'il écrivait ic' ὅσσα μόγησαν. Cependant La Roche, qui corrige τ' ἐπαθον en τε πάθον, laisse la vulgate. C'est une contradiction. Voyez plus haut le vers 155.

491. Ὡστε, *tanquam*, comme. — Που, *sane*, à n'en guère douter. — Αὐτός, *ipse*, en personne. — Παρεὼν, étant présent : ayant assisté aux événements ; témoin oculaire. Voyez plus haut le premier chant de Démocodocus et son effet sur l'âme d'Ulysse, vers 73-95. — Ἄλλου, comme παρ' ἄλλου, sous-entendu παριόντος : de la bouche d'un témoin oculaire. — Quelques-uns mettent un point en haut à la fin du vers 490. Avec cette ponctuation, ὥστε signifie *ita ut*, et les deux participes ne s'expliquent plus, sinon en sous-entendant deux fois ἐγένου. Cela est, ce semble, à peu près inadmissible.

Ἄλλ' ἄγε δὴ μετάβηθι, καὶ ἵππου κόσμον ἄεισον
 δουρατέου, τὸν Ἐπειὸς ἐποίησεν σὺν Ἀθήνῃ,
 ὃν ποτ' ἐς ἀκρόπολιν δόλῳ ἤγαγε διὸς Ὀδυσσεύς,
 ἀνδρῶν ἐμπλήσας, οἳ ῥ' Ἴλιον ἐξαλάπαξαν.

495

Αἶ κεν δὴ μοι ταῦτα κατὰ μοῖραν καταλέξης,
 αὐτίκ' ἐγὼ πᾶσιν μυθήσομαι ἀνθρώποισιν,
 ὥς ἄρα τοι πρόφρων θεὸς ὥπασε θέσπιν ἀοιδήν.

Ὡς φάθ' · ὁ δ' ὀρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο, φαῖνε δ' ἀοιδήν,
 ἔνθεν ἑλὼν, ὥς οἱ μὲν εὖσσέλμων ἐπὶ νηῶν

500

492. Μετάβηθι, porte-toi ailleurs : passe à un autre sujet ; laisse les dieux et leurs amours, et reviens à ces récits de la guerre de Troie où tu excelles. — Ἴππου κόσμον, la disposition du cheval, c'est-à-dire le stratagème du cheval. Il ne s'agit point de la construction de cette machine, mais de son emploi militaire. Voyez plus bas, vers 500-503.

493. Σὺν Ἀθήνῃ, d'après quelques anciens, appartient à la phrase suivante, et se rapporte à Ulysse. Nicanor (*Scholies E*) : τοῦτό τις τοῖς ἐξῆς συνάπτουσιν. Cette construction est bien forcée. Il est beaucoup plus naturel de rapporter σὺν Ἀθήνῃ à l'artiste. Tous les artistes sont les disciples de Minerve, et c'est toujours grâce à elle qu'ils font leurs chefs-d'œuvre. Sans son aide, ils ne sont rien. Voyez II, 446-447 ; VI, 233-234 ; XX, 72 ; *Iliade*, V, 59-64 et IX, 390.

494. Ὅν, comme τόν au vers précédent. Il s'agit toujours du cheval. — Δόλῳ, *vulgo* δόλον, apposition à ἵππον. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης, δόλῳ. Avec cette leçon, le vers n'offre aucune difficulté, puisque l'action d'Ulysse est toute morale. Avec δόλον, il semble dire qu'Ulysse agit personnellement dans la translation. Aussi Bothe, qui ne connaissait que la vulgate, trouve-t-il le vers inepte et le met-il entre crochets : « Versus ineptus et procul dubio spurius ; « neque enim Ulysses equum ligneum duxit « in arcem Trojæ, sed fecerunt id ipsi Tro- « jani. » Cependant, même avec la vulgate, on peut donner un sens raisonnable ; car un cheval-ruse, un cheval-stratagème, c'est un cheval qu'on fait entrer par ruse ; et δόλον donne à entendre ἤγαγε comme

s'il y avait δόλῳ ἤγαγε. Mais il vaut mieux avoir un texte pur de toute équivoque.

497. Αὐτίκ' ἐγὼ πᾶσιν. Ancienne variante, αὐτίκα καὶ πᾶσιν, leçon adoptée par Ameis, mais non par La Roche.

498. Ὡς, que. Nous disions autrefois *comme*, dans le même sens qu'a ici ὥς, et nous disons encore familièrement *comme quoi*. — Τοι (*tibi*, à toi) dépend de ὥπασε, et non de πρόφρων, simple qualificatif.

499. Θεοῦ équivalent à ἐκ θεοῦ. Il s'agit de l'inspiration. *Scholies T* : ἐκ θεοῦ ἐμπνευσθεὶς. *Scholies H, P et Q* : ἀπὸ τῆς Μούσης ἐμπνευσθεὶς. On peut entendre, par θεοῦ, soit la Muse, soit Apollon. Voyez plus haut, vers 488. Mais c'est plutôt la Muse. Voyez plus haut, vers 484. — Quelques anciens rapportaient θεοῦ à ἤρχετο. Mais Démodocus n'a pas commencé son premier chant par une invocation à quelque dieu, et ici encore il va entrer incontinent dans son sujet : ἔνθεν ἑλὼν, ὥς οἱ μὲν.... L'usage des rhapsodes n'a que faire ici, et ne prouverait rien d'ailleurs en présence d'un texte aussi formel que celui qui va suivre. — Φαῖνε, *exhibebat*, il mettait au jour : il déploya devant ses auditeurs. Ce qui n'existait que dans l'imagination de l'aède sera en effet comme visible quand l'aède aura chanté. Eustathe : ἐξ ἐνδιαθέτου καὶ κρυπτοῦ εἰς προφορὰν ἐξέφαινε, σχεψάμενος πρῶτον, εἶτα ἐκφήνας. Les exemples ironiques de Phèdre et de La Fontaine, *vocem ostendere*, et *montrer sa belle voix*, n'ont qu'une apparente ressemblance avec la majestueuse expression d'Homère, φαῖνε δ' ἀοιδήν.

500-504. Ἐπὶ doit être joint à βάντες, et ἐν à βαλόντες.



βάντες ἀπέπλειον, πῦρ ἐν κλισίῃσι βαλόντες,
 Ἀργεῖοι· τοὶ δ' ἤδη ἀγακλυτὸν ἀμφ' Ὀδυσῆα
 εἶατ' ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ, κεκαλυμμένοι ἵππῳ·
 αὐτοὶ γάρ μιν Τρῶες ἐς ἀκρόπολιν ἐρύσαντο.

Ὡς δὲ μὲν ἐστήκει· τοὶ δ' ἄκριτα πόλλ' ἀγόμενον
 ἤμενοι ἀμφ' αὐτόν· τρίχα δέ σφισιν ἦνδανε βουλή,
 ἢ διαπλῆξαι κοῖλον δόρυ νηλεῖ χαλκῷ,
 ἢ κατὰ πετράων βαλέειν ἐρύσαντας ἐπ' ἄκρης,
 ἢ ἑάν μὲγ' ἀγαλμα, θεῶν θελκτῆριον εἶναι·
 τῇπερ δὴ καὶ ἔπειτα τελευτήσεσθαι ἔμελλεν.

Αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι, ἐπὴν πόλις ἀμφικαλύψῃ
 δουράτεον μέγαν ἵππον, ὅθ' εἶατο πάντες ἄριστοι

502. Ἀργεῖοι, apposition à οἱ μὲν, ou plutôt explication de οἱ (*illi*, eux). — Τοὶ δ(έ) est opposé à οἱ μὲν et à Ἀργεῖοι, qui sont l'armée, et il désigne la troupe de braves commandée par Ulysse et enfermée dans le cheval de bois.

503. Ἐνὶ Τρώων ἀγορῇ, dans l'assemblée des Troyens : entourés des Troyens assemblés autour du cheval. Ce sens est évident, d'après ce qui va être dit, vers 506-510; et ἐν ἀγορῇ désigne non-seulement la place, mais encore la foule qui couvre la place.

505. Ὁ, lui : le cheval. — Τοί, eux : les Troyens.

506. Ἀμφ' αὐτόν, *valgo* ἀγχ' αὐτοῦ. La leçon d'Aristarque, adoptée par tous les éditeurs récents, a un sens plus précis. La foule n'est pas seulement auprès, elle est tout à l'entour.

508. Ἐρύσαντας. Ancienne variante, ἐρύσαντες. Grammatically il devrait y avoir ἐρύσασι. Mais ἐρύσαντας ou ἐρύσαντες est le sujet de βαλέειν, et c'est l'infinitif qui permet de ne pas tenir compte du datif σφισιν. — Ἐπ' ἄκρης, au point culminant : tout en haut de la citadelle. Ancienne variante, ἐπ' ἄκρας, même sens. C'est probablement une correction à cause du mouvement. Mais on a vu, III, 170-171, νοοίμεθα.... ἐπὶ Ψυρίης.

509. Ἡ ἑάν. Ameis écrit ἡ ἐάν. Il motive cette correction sur ce que ἑάν commençait primitivement par une consonne. C'est là une pure hypothèse. Remarquez que Bekker lui-même laisse ἡ

ἑάν, et n'a point osé dire ἡ ἐάν. — Μέγ' ἀγαλμα ne dépend pas immédiatement de ἑάν. C'est une apposition à κοῖλον δόρυ, c'est-à-dire ἵππον, qu'il faut tout aussi bien sous-entendre avec ἑάν qu'avec βαλέειν. La traduction de ἀγαλμα par *simulacrum* est donc fautive; et μέγ' ἀγαλμα signifie *magnum donum* (comme une majestueuse offrande). — Θεῶν θελκτῆριον εἶναι, pour être un moyen de charmer les dieux : afin de rendre ainsi les dieux favorables au peuple troyen.

510. Τῇπερ δὴ, à quoi précisément : et c'est là précisément à quoi. On peut séparer τῇ de περ, et sous-entendre βουλή : et c'est précisément à cette résolution que. Le sens serait exactement le même. *Scholies* Q : ἦτινι βουλή καὶ μετέπειτα ἔμελλε τελεωθήσεσθαι τὸ ἐάν αὐτόν θελκτῆριον εἶναι. εἶπε γὰρ, τρίχα δέ σφισιν ἦνδανε βουλή. Remarquez que le commentateur dit αὐτόν, c'est-à-dire τὸν ἵππον, et non pas αὐτό, c'est-à-dire τὸ ἀγαλμα. — Καί, pourtant, c'est-à-dire malgré les arguments allégués contre cette résolution. — Τελευτήσεσθαι, devoir aboutir. — Ἐμελλεν a pour sujet sous-entendu τὸ πρᾶγμα ou τὰ πράγματα. La traduction *decretum erat* force le sens. Le verbe ἔμελλεν n'exprime qu'un fait. C'est au vers suivant qu'il s'agit de la nécessité de ce fait.

511. Αἶσα γὰρ ἦν ἀπολέσθαι, car périr était le sort, c'est-à-dire car leur sort les destinait à périr.

512. Ὅθ(ι), *ubi*, c'est-à-dire *in quo* : dans lequel.

Ἀργείων, Τρώεσσι φόνον καὶ Κῆρα φέροντες.
 Ἦειδεν δ' ὥς ἄστυ διέπραθον υἷες Ἀχαιῶν,
 ἱππόθεν ἐκχύμενοι, κοῖλον λόχον ἐκπρολιπόντες. 515
 Ἄλλον δ' ἄλλη ἄειδε πόλιν κεραϊζέμεν αἰπὴν·
 αὐτὰρ Ὀδυσσῆα προτὶ δώματα Διὶφόβοιο
 βήμεναι, ἥūt' Ἄρηα, σὺν ἀντιθέῳ Μενελάῳ.
 Κεῖθι δὴ αἰνότατον πόλεμον φάτο τολμήσαντα,
 νικῆσαι καὶ ἔπειτα, διὰ μέγαθυμον Ἀθήνην. 520
 Ταῦτ' ἄρ' αἰδὸς ἄειδε περικλυτός· αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς
 τήκετο, δάκρυ δ' ἔδευεν ὑπὸ βλεφάροισι παρειάς.
 Ὡς δὲ γυνὴ κλαίῃσι φίλον πόσιν ἀμφιπεσοῦσα,
 ὅστε ἐῆς πρόσθεν πόλιος λαῶν τε πέσῃσιν,
 ἄστει καὶ τεκέεσσιν ἀμύνων νηλεὲς ἦμαρ· 525
 ἢ μὲν τὸν θνήσκοντα καὶ ἀσπαίροντα ἰδοῦσα,
 ἀμφ' αὐτῷ χυμένη λίγα κωκύει· οἱ δέ τ' ὀπισθεν
 κόπτοντες δούρεσσι μετάφρενον ἠδὲ καὶ ὦμους

513. Ἀργείων.... On a vu ce vers ailleurs, IV, 273.

516. Πόλιν κεραϊζέμεν, dévaster la ville, c'est-à-dire dévastant la ville. Didyme (*Scholies Q*) : τὴν πόλιν πορθοῦντα καὶ διαφθείροντα.

518. Βήμεναι dépend de ἄειδε, et, comme κεραϊζέμεν, il a le sens du participe : marchant.

519. Κεῖθι, là, c'est-à-dire à la maison de Déiphobe. Déiphobe était, après son frère Hector, le plus brave des Troyens; et, depuis la mort du grand chef, c'est lui qui commandait leur armée. Voilà pourquoi Ulysse et Ménélas se chargent spécialement d'avoir raison de lui.

520. Καί, pourtant, c'est-à-dire malgré une terrible résistance. De même qu'au vers 510, καί a une signification très-énergique. — Ἐπειτα, ensuite, c'est-à-dire après la lutte. — Διὰ, *per*, à l'aide de.

521. Ταῦτ' ἄρ' αἰδὸς... C'est la répétition du vers 83.

522. Τήκετο, *tabescebat*, se fondait, c'est-à-dire versait des larmes en abondance. Voyez τήκετο δὲ χρώς, XIX, 204, et la comparaison d'ensuite, empruntée à la fonte des neiges. Le poète dit là que

les joues de Pénélope se fondent en eau, au lieu de dire simplement qu'elles sont baignées de larmes. C'est ici la même hyperbole.

523. Κλαίῃσι est employé absolument, et πόσιν dépend de ἀμφιπεσοῦσα. Didyme (*Scholies Q*) : τὸν ἄνδρα περιπτυσσάμενη, περιχυθεῖσα αὐτῷ.

524. Πρόσθεν πόλιος. Ancienne variante, προπάροιθε πόλιος, comme au vers II, 814 de l'*Illiade*. Avec cette leçon, πόλιος serait dissyllabe par synizèse. On verra plus loin, vers 560 et 574, πόλιας dissyllabe.

525. Τεκέεσσιν. Callistrate remplaçait ici les enfants par les épouses, ὥρεσσιν, à cause du passage de l'*Illiade*, V, 486, où il s'agit de la défense organisée par Hector. Didyme (*Scholies H*) : Καλλίστρατος, ἄστει καὶ ὥρεσσιν, ὡς τὸ ἀμυνέμεναι ὥρεσσιν.

526. Τόν, lui : son époux. — Ἀσπαίροντα ἰδοῦσα, *vulgo* ἀσπαίροντ' ἐσιδοῦσα, mauvaise correction métrique.

527. Ἀμφ' αὐτῷ χυμένη, comme plus haut πόσιν ἀμφιπεσοῦσα. Elle tient le corps étroitement embrassé. — Οἱ δέ. Il s'agit des ennemis.

εἶρερον εἰσανάγουσι, πόνον τ' ἐχέμεν καὶ οἷζύν·

τῆς δ' ἐλεεινοτάτῳ ἄχεϊ φθινύθουσι παρειαί·

530

ὥς Ὀδυσσεὺς ἐλεεινὸν ὑπ' ὀφρύσι δάκρυον εἶβεν.

Ἐνθ' ἄλλους μὲν πάντας ἐλάνθανε δάκρυα λείβων,

Ἀλκίνοος δέ μιν οἶος ἐπεφράσατ' ἡδ' ἐνόησεν,

ἥμενος ἄγχ' αὐτοῦ, βαρὺ δὲ στενάχοντος ἄκουσεν.

Αἶψα δὲ Φαιήκεσσι φιληρέτμοισι μετηύδα·

335

Κέκλυτε, Φαιήκων ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες·

Δημόδοκος δ' ἤδη σχεθέτω φόρμιγγα λίγειαν·

οὐ γάρ πως πάντεσσι χαριζόμενος τάδ' αἶδει.

Ἐξ οὗ δορπέομέν τε καὶ ὥρορε θεῖος ἀοιδός,

ἐκ τοῦδ' οὐπω παύσατ' οἷζυροῖο γόοιο

540

ὁ ξεῖνος· μάλα πού μιν ἄχος φρένας ἀμφιβέβηκεν.

529. Εἶρερον εἰσανάγουσι, sous-entendu αὐτήν : l'emmènent en captivité. Apollonius explique εἶρερον par δουλείαν. Le terme propre est αἰχμαλωσίαν, plusieurs fois répété dans les *Scholies*; car il s'agit d'une captive de guerre. — Le mot εἶρερος ne se trouve nulle part ailleurs, ni chez Homère, ni chez aucun autre poète; mais le contexte ne laisse aucun doute sur sa signification. La philologie comparative confirme l'explication qui se présente d'elle-même. Curtius rattache εἶρερος à la racine *ser*, *ēr* ou *ēr*, qui contient l'idée de lien ou de chaîne. Ainsi εἶρερος serait identique au latin *servitium*. — Quelques-uns veulent que εἶς, dans εἰσανάγουσι, n'ait pas une valeur propre, et que εἶρερον soit le complément du verbe même. Alors εἶρερος serait adjectif des deux genres, et cette forme grecque correspondrait à *servus* et *serva*. — Ἐχέμεν, pour avoir, c'est-à-dire pour endurer, pour qu'elle endure, pour qu'elle y ait à endurer.

530. Τῆς (d'elle) dépend de παρειαί.— Ἄχεϊ, par une douleur : par l'effet d'une douleur. — Φθινύθουσι équivalent à τήκονται : se fondent, c'est-à-dire sont baignées de larmes. Voyez plus haut la note du vers 522.

531. Ἐλεεινόν est l'épithète de δάκρυον, et non un adverbe. L'expression ἐλεεινὸν δάκρυον correspond à l'expression ἐλεεινοτάτῳ ἄχεϊ.

532-536. Ἐνθ' ἄλλους.... Voyez plus haut les vers 93-97 et la note sur le vers 94.

537. Ἡδὴ, comme ἡδὴ νῦν : *jam nunc*, ou simplement *nunc*, maintenant. On ne peut pas, comme au vers 470, hésiter sur le sens. — Σχεθέτω a le sens actif : *cohibeat*, que (Démodocus) arrête; que Démodocus fasse taire.

538. Οὐ γάρ πως, *vulgo* οὐ γάρ πω. Ameis : « οὐ γάρ πως, *nequaquam enim*, « ist bei Homer von οὐ γάρ πω, *nondum enim*, stets unterschieden. » La Roche : « οὐ γάρ πως libri fere omnes. Cf. Ξ, 63 : « οὐ γάρ πως βεβλημένον ἔστι μάχεσθαι.... οὐ γάρ πω, quo Homerus sapientius utitur, *nondum enim* significat. » Homère distingue de même οὐπως et οὐπω. La correction est d'autant plus nécessaire ici qu'on va avoir, deux vers plus bas, οὐπω (*nondum*, pas encore). — Πάντεσσι dépend de χαριζόμενος. — Τάδ(ε), ces choses : de pareils sujets.

539. Ὁρορε, a pris l'essor. Rien n'empêche de conserver, dans la traduction, l'image du mouvement exprimé par le verbe.

540. Ἐκ τοῦδ(ε). Bekker, Ameis et Fæsi écrivent τοῦ δ(ε) en deux mots. Avec cette orthographe, δέ signifie *eh bien!*

541. Ὁ ξεῖνος, *ille hospes*, notre cher hôte. — Μάλα. Ancienne variante, μέγα. — Ἀμφιβέβηκεν, a marché autour : a enveloppé; enveloppe.

Ἄλλ' ἄγ', ὁ μὲν σχεθέτω, ἴν' ὁμῶς τερπώμεθα πάντες,
 ξεινοδόχοι καὶ ξεῖνος· ἐπεὶ πολὺ κάλλιον οὕτως.

Εἵνεκα γὰρ ξείνοιο τάδ' αἰδοίοιο τέτυκται,
 πομπὴ καὶ φίλα δῶρα, τὰ οἱ δίδομεν φιλέοντες. 545

Ἄντι κασιγνήτου ξεῖνός θ' ἰκέτης τε τέτυκται
 ἀνέρι, ὅστ' ὀλίγον περ ἐπιψαύῃ πραπίδεςσιν.

Τῷ νῦν μηδὲ σὺ κεῦθε νοήμασι κερδαλέοισιν
 ὅττι κέ σ' εἴρωμαι· φάσθαι δέ σε κάλλιον ἔστιν.

Εἴπ' ὄνομ' ὅττι σε κεῖθι κάλεον μήτηρ τε πατήρ τε, 550
 ἄλλοι θ', οἱ κατὰ ἄστνυ καὶ οἱ περιναιετάουσιν.

Οὐ μὲν γάρ τις πάμπαν ἀνώνυμός ἐστ' ἀνθρώπων,
 οὐ κακός, οὐδὲ μὲν ἐσθλός, ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται·
 ἀλλ' ἐπὶ πᾶσι τίθενται, ἐπεὶ κε τέκωσι, τοκῆες.

Εἰπέ δέ μοι γαῖάν τε τεγὴν δῆμόν τε πόλιν τε, 555
 ὄφρα σε τῇ πέμπωσι τιτυσκόμεναι φρεσὶ νῆες.

Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι κυβερνητῆρες ἔασιν,

542. Ὁ, lui : l'aède. — Σχεθέτω n'a pas de complément comme au vers 537; et la traduction *cesset* est exacte, car c'est lui-même qu'il arrêtera cette fois. — Ὁμῶς, *pariter*, sans exception.

544. Τάδ(ς) se rapporte à ce qui suit : les choses que je vais dire.

546. Ἀντί, *instar*, l'équivalent. — Τέτυκται, a été fait, c'est-à-dire est d'après la loi de nature. Il y a une idée morale dans l'emploi de ce verbe au lieu de ἐστί. Du moins a-t-on le droit de le supposer.

547. Ὅστ(ς) se rapporte à ἀνέρι. — Ἐπιψαύῃ, *attingat*, ait contact avec. Apollonius : ἐπιθιγγάνῃ. — Au lieu de ἐπιψαύῃ, quelques anciens lisaient ἐπιψαύει. Bien que la finale *ε* de l'écriture archaïque fût indifféremment *ε* ou *η*, le subjonctif paraît préférable. — Πραπίδεςσιν, l'intelligence. Alcinoüs suppose qu'il n'y a qu'une brute qui soit étrangère à ce sentiment de fraternité.

548. Τῷ, ainsi donc. — Σύ, toi. Il s'adresse à Ulysse. — Νοήμασι κερδαλέοισιν, par des pensées rusées, c'est-à-dire en usant d'artifice.

550. Ὅττι, selon lequel : par lequel; dont. — Κεῖθι, là-bas : dans ta patrie. — Κάλεον, dissyllabe par *synizese*.

551. Οἱ, sous-entendu εἰσίν. — Bekker et Fæsi écrivent οἱ sans accent. Alors c'est ὄντες qui est sous-entendu.

552. Ἀνώνυμος est dans le sens propre : n'ayant pas de nom. — Ἀνθρώπων dépend de οὐ.... τις.

553. Οὐ κακός, ... Ce vers, *mutatis mutandis*, est emprunté à l'*Iliade*, VI, 489. — Μέν, dans le sens de μὴν. — Κακός signifie ici de basse extraction, et ἐσθλός noble, tandis que, dans le vers de l'*Iliade*, il s'agit du lâche et du brave. — Ἐπὴν τὰ πρῶτα γένηται. On donnait le nom à l'enfant le jour même de sa naissance, comme va le dire lui-même Alcinoüs.

554. Ἐπὶ doit être joint à τίθενται, et ὄνομα est sous-entendu. — Τοκῆες. Ancienne variante, γονῆες. Ce n'était probablement qu'une correction de quelque délicat, choqué du rapprochement de τοκῆες et de τέκωσι.

556. Τιτυσκόμεναι, visant le but : se dirigeant vers le but assigné. — Φρεσί, avec intelligence. Cet exemple, où le sens de φρεσί est manifeste, justifie notre préférence pour l'explication vulgaire de cette expression au vers 448.

557-563. Οὐ γὰρ Φαιήκεσσι.... Cette description prouve, comme le remarque

οὐδέ τι πηδάλι' ἐστὶ, τάτ' ἄλλαι νῆες ἔχουσιν·
 ἀλλ' αὐταὶ ἴσασι νοήματα καὶ φρένας ἀνδρῶν,
 καὶ πάντων ἴσασι πόλιας καὶ πίνοντας ἀγροὺς 560
 ἀνθρώπων· καὶ λαῖτμα τάχισθ' ἄλδος ἐκπερόωσιν,
 ἥερι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμέναι· οὐδέ ποτέ σφιν
 οὔτε τι πημανθῆναι ἐπὶ δέος οὔτ' ἀπολέσθαι.
 [Ἀλλὰ τόδ', ὥς ποτε πατὴρ ἐγὼν εἰπόντος ἄκουσα
 Ναυσιθόου, δς ἔφασκε Ποσειδάων' ἀγάσασθαι 565
 ἡμῖν, οὔνεκα πομποὶ ἀπήμονές εἰμεν ἀπάντων.]

Didyme (*Scholies T*), que nous sommes dans une contrée toute fantastique, et qu'il est inutile de chercher où donc pourrait bien être située l'île de Schérie : τοῦτο φανερόν ἐστι ἐκτετόπισται ἡ πλάνη· διὸ μὴ χρῆζειν τὰς ναῦς τῶν κυβερνητῶν, ἀλλ' αὐτὰς τὸν πλοῦν ἐπίστασθαι.

559. Ἰσασι. On a vu ce mot, II, 214, avec la première syllabe brève. Ici et au vers suivant, cette syllabe est longue. La voyelle ι, chez Homère, est à volonté, à moins qu'elle ne soit pour ιι, comme dans δῖος.

560. Πόλιας est dissyllabe par synizèse. Bothe propose de lire πόλις, et Bekker écrit πόλις. Ces corrections sont inutiles. Voyez plus haut la note du vers 524.

563. Ἡέρι καὶ νεφέλῃ est un ἐν διὰ δυοῖν : d'un impénétrable nuage. Alcinoüs dit que les navires des Phéaciens sont absolument invisibles.

562-563. Οὐδέ ποτέ σφιν.... Construisez : οὐδέ ποτε δέος ἐπὶ (ἐπεστι) σφιν, οὔτε πημανθῆναί τι, οὔτ(ι) ἀπολέσθαι.

564-571. Ἀλλὰ τόδ', ὥς ποτε.... Ces huit vers étaient regardés par Aristarque comme une interpolation. Il les avait marqués d'obelis avec astérisques, parce qu'ils sont empruntés, sauf les sutures d'adaptation, à un autre passage du poëme. Eustathe : σημειῶσαι δὲ καὶ ὅτι ἐνταῦθα μὲν τὸ κατὰ τὸν χρησμὸν χωρίον ὁδελίσκους ἔχει μετὰ ἀστέρων, δι' ὧν δηλοῦται ὡς ἐνταῦθοι μὲν οὐ καλῶς κεῖνται τὰ ἔπη, ἀλλαχοῦ δὲ ἀριστα ἔχει. Eustathe donne les motifs d'athétèse; mais nous les connaissons par une rédaction plus sûre que son résumé. Didyme (*Scholies T*) : ἀθετοῦνται. οἰκειότερον γὰρ ἐν τοῖς ἐξῆς XIII, 172-178), διὰν ἴδωσι τὴν ναῦν

ἀπολελιθωμένην ὑπὸ τοῦ Ποσειδῶνος ἐκ τοῦ ἀποτελέσματος, ὥσπερ ὁ Κύκλωψ ὑπὸ τοῦ.... ἀναμνησθῆσεται (*Preller* : hoc est postquam fata per Ulyssem expleta erant, *Od.* I, 506, seqq.), καὶ ἡ Κίρκη· ἡ σύγ' Ὀδυσσεύς ἐσσι (X, 330) καὶ ἐνταῦθα δὲ παλιλλογοῦνται. εἰ δὲ ἔμαθε Ὀδυσσεύς τὸν χρησμὸν, οὐκ ἂν αὐτοῖς ἐμήνυσε τὰ ὑπὲρ αὐτοῦ, οὐδὲ Ἀλκίνοος ἐπεμψεν αὐτὸν ὑπερβολῇ φιλοξενίας. ἀλλὰ καὶ εὐχὴ γέγονε τοῦ Κύκλωπος· ὃ ψὲ κακῶς ἔλθοι νηὸς ἐπ' ἄλλοτρίης (IX, 534-535). ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ ἴσως ἔχαιρον τῇ πηρώσει τοῦ Κύκλωπος, δι' αὐτῶν (il s'agit du peuple des Cyclopes) ἀναγκασθέντες μετοικῆσαι. Il est certain que les huit vers sont mal placés, et qu'ils disent ici des choses dont on n'a maintenant que faire. J'approuve donc Bekker de les avoir rejetés au bas de la page; et, malgré l'exemple des plus récents éditeurs, je n'hésite point à les mettre entre crochets.

564. Τόδ(ι), ceci : ce que je vais dire. — Ὡς se rapporte aussi à ce qui va suivre : sic, comme voici.

565-570. Ναυσιθόου,... Ces six vers, sauf deux modifications légères au premier et au dernier, se retrouveront au chant XIII, 172-178.

565. Ἀγάσασθαι. Ancienne variante, ἀγασσέσθαι. Le mot est pris en mauvaise part : s'être courroucé. Didyme (*Scholies V*) : ἀγαν ὀργισθῆναι. Voyez le vers IV, 181 et la note sur ce vers.

566. Ἀπήμονες, ne causant point de dommage, c'est-à-dire, selon la force de l'expression négative, faisant toujours une navigation heureuse. — Ἀπάντων dépend de πομποί, et désigne les étrangers reconduits chez eux par les Phéaciens.

Φῆ ποτέ Φαιήκων ἀνδρῶν εὐεργέα νῆα
 ἐκ πομπῆς ἀνιοῦσαν ἐν ἡεροιδεῖ πόντῳ
 ραισέμεναι, μέγα δ' ἡμῖν ὄρος πόλει ἀμφικαλύψει.
 Ὡς ἀγόρευ' ὁ γέρων· τὰ δέ κεν θεὸς ἢ τελέσειεν,
 ἢ κ' ἀτέλεστ' εἶη, ὥς οἱ φίλον ἔπλετο θυμῷ.]

570

567. Φῆ, selon les anciens, a pour sujet Ποσειδάων sous-entendu, et, selon les modernes, Ναυσίθοος. — Ποτέ (*aliquando*) se rapporte à la destruction du navire, et non au verbe φῆ. — Au lieu de ποτέ oxyton, Ameis écrit ποτε enclitique. Avec cette leçon, l'adverbe dépend de φῆ. C'est l'orthographe et l'interprétation que préféraient quelques anciens. *Scholies H et Q* : ὅτι ὁ Ποσειδῶν εἶπέ ποτε ὅτι φθερῶ τὴν εὐεργέα τῶν Φαιήκων νῆα, ὀργιζόμενος διὰ τὸ πλεῖν τούτων τὰς νῆας ἀπήμονας, φθόνῳ πάντως βαλλομένας.

569. Ῥαισέμεναι. Il est étrange, disait Aristarque, qu'Ulysse ait connaissance de cette prédiction, et que pourtant il ne laisse pas ignorer aux Phéaciens la haine que lui porte Neptune; il l'est bien plus encore que les Phéaciens, après ses aveux, s'exposent à l'accomplissement de la menace. Cet argument est un de ceux qui militent avec le plus d'évidence contre l'authenticité des huit vers. Voyez plus haut la note de Didyme sur le passage entier. Cependant quelques-uns repoussaient l'argument, et prétendaient que la générosité des Phéaciens ne dépasse pas les bornes; qu'ils ont promis de reconduire Ulysse; que leur devoir est d'être fidèles, coûte que coûte, à la parole donnée. Porphyre (*Scholies H et Q*) : ἀλογον δοκεῖ πῶς ἀκούσας ὁ Ὀδυσσεὺς τὴν Ποσειδῶνος γνώμην ἔτι διηγήσασθαι μέλλει ὅτι ἐν προσκρούσει γέγονε τῷ θεῷ. διὸ δεῖ ὑποπτεύειν τοὺς στίχους τούτους. φαμὲν οὖν ὅτι ὑποσχόμενος ἤδη Ἀλκίνοῦς τὴν πομπήν, οἱ δὲ ἀγαθοὶ τὰς ὑποσχέσεις οὐκ ἀνακαλαίουσιν. — Avec Ποσειδάων pour sujet de φῆ, ραισέμεναι s'explique par lui-même. Si Ναυσίθοος est le sujet de φῆ, ραισέμεναι a son sujet sous-entendu, Ποσειδῶνα. — Au lieu de ραισέμεναι, quelques anciens lisaient ραίσεισθαι, et d'autres ραίσασθαι, mais dans le sens de l'actif, ce qui est indispensable, vu la suite. — Ἡμῖν, pour la quantité, ἡμῖν ayant la finale longue. Cette licence, rare chez Homère, est

très-fréquente chez les poètes dramatiques. Quelques anciens écrivaient ἡμιν, orthographe adoptée par La Roche. Mais, dès qu'on garde l'esprit rude, l'accent doit rester sur la finale. Autrement, Homère aurait dit, ἄμιν. — D'après une foule d'exemples du datif employé pour le génitif, on est en droit d'expliquer ἡμῖν.... πόλει comme s'il y avait πόλει ἡμῶν, πόλει ἡμετέρῃ. Mais rien n'empêche d'entendre ἡμῖν à part, ou d'en faire le complément indirect du verbe : *nobis obducere montem circa urbem*, nous couvrir la ville de l'ombre d'une montagne. — Πόλει. Bekker, πόλι, correction arbitraire et inutile.

570. Ὁ γέρων. Il ne peut s'agir ici que de Nausithoüs.

570-574. Τὰ δέ κεν θεὸς.... Ceci a été ajouté pour rendre l'interpolation moins intolérable; et c'est sur ces deux vers que se fondaient spécialement les partisans de l'authenticité du passage. Pourquoi Alcinoüs, disaient-ils, ne croirait-il pas que la menace de Neptune est chose sans conséquence, puisqu'elle date de très-longtemps, et qu'elle ne s'est jamais accomplie? Les Phéaciens ont maintes fois impunément reconduit des étrangers dans leur patrie; Neptune s'est résigné sans doute à leur privilège d'impunité, et à l'impuissance de ses tempêtes contre leurs navires. *Scholies T* : τὰ πρὸ πολλοῦ γὰρ παραδεδομένα μαντεύματα ἤδη ἔωλα ἐδόκει, καὶ οὐ πάντως ὥστε ὑπὸ τούτου συντεθήσεσθαι, πολλοὺς δὲ ἀποστολῆς τετυχηκότας, ἅμα δὲ τοῦ ναυαγίου σεσωσμένους ὁρῶν, ἐνόμιζεν ὡς ἄρα καὶ ἡ ὀργὴ τοῦ Ποσειδῶνος πέπαυται.

571. Ἡ κ' ἀτέλεστ' εἶη, ou elles seront sans accomplissement. Il est dit, dans les *Scholies V*, que εἶη est pour ἐάσει. Entendez par là que, si le sujet grammatical n'est plus θεός, mais τὰ, c'est toujours de la volonté du dieu qu'il s'agit. C'est d'ailleurs ce qu'exprime formellement ὥς οἱ φίλον ἔπλετο θυμῷ, *ut ei placitum est (in) animo* (suivant sa fantaisie). — Quelques-

Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,

ὅππῃ ἀπεπλάγχθης τε καὶ ἄστινας ἴκεο χώρας

ἀνθρώπων, αὐτούς τε πόλιάς τ' εὖ ναιεταώσας·

ἡμὲν ὅσοι χαλεποί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι·

575

οἳ τε φιλόξεينوι, καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεουδής.

Εἰπὲ δ', ὅ τι κλαίεις καὶ ὀδύρεαι ἔνδοθι θυμῷ,

Ἀργείων Δαναῶν ἢ δ' Ἰλίου οἶτον ἀκούων.

Τὸν δὲ θεοὶ μὲν τεῦξαν, ἐπεκλώσαντο δ' ὄλεθρον

ἀνθρώποις, ἵνα ᾗσι καὶ ἐσσομένοισιν ἀοιδή.

580

Ἦ τίς τοι καὶ πηὸς ἀπέφθιτο Ἰλιόθι πρὸ

ἔσθλός ἐὼν, γαμβρός ἢ πενθερός, οἷτε μάλιστα

κῆδιστοι τελέθουσι, μεθ' αἱμά τε καὶ γένος αὐτῶν;

Ἦ τίς που καὶ ἑταῖρος ἀνὴρ κεχαρισμένα εἰδὼς,

uns supposent que l'explication des *Scholies* V se rapporte à une ancienne leçon, qui serait εἰῶ. Ce n'est qu'une hypothèse.

572. Ἄλλ' ἄγε.... Ce vers est fréquent chez Homère. On l'a vu, I, 69, 206, 224, etc.

573. Ὅππῃ est adverbe de manière : de quelle façon. Sans cela il serait double emploi avec ce qui suit. D'ailleurs Ulysse expliquera, IX, 259-262, la manière dont il a été séparé de la flotte grecque.

574. Αὐτούς et πόλιάς développent l'idée contenue dans χώρας, et il est absolument inutile de sous-entendre aucun verbe. Αὐτούς τε πόλιάς τ' εὖ ναιεταώσας est une apposition; car toute contrée a en général des habitants et des villes. — Le mot πόλιάς, comme plus haut, vers 560, est dissyllabe par synizèse.

575-576. Καὶ ἄγριοι.... Voyez les vers VI, 420-421 et les notes sur ces deux vers.

577. Ὅ τι, *quidnam*, pour quelle raison.

578. Ἀργείων Δαναῶν, des Argiens enfants de Danaüs. Avec l'ancienne ponctuation, Ἀργείων, Δαναῶν, ἢ δ', le vers présente une difficulté, puisque Ἀργεῖοι et Δαναοί, comme noms de peuples, sont termes absolument synonymes. — Bothe propose de lire ἀχρεῖον, au lieu de Ἀργείων. Mais il n'y a aucune difficulté, dès que Δαναῶν n'est plus qu'une épithète patronymique; et l'on ne voit pas bien de quel droit Alcinoüs blâmerait, par un mot d'acception mauvaise, une douleur dont

il ignore les motifs. — Bekker change Ἀργείων en ἡρώων, ce qui est purement arbitraire. Il change aussi ἢ δ' (ε) en καί, ce qui ne l'est pas moins; mais ἢ δ' Φιλίου serait impossible, et il tient à son digamma.

579. Τόν, c'est-à-dire τὸν οἶτον, τοῦτον τὸν οἶτον. — Δ(ε) est explicatif, et il équivaut à γάρ. En prose, la phrase serait subordonnée; et, au lieu de ἐπεκλώσαντο δ(ε), il y aurait, οἳ ἐπεκλώσαντο : lesquels avaient décrété. — Ὅλεθρον, la mort violente : les catastrophes où l'on périt.

580. Ἦσι pour ᾗ : *sit, soit*. — Καὶ ἐσσομένοισιν, même à ceux qui seront : à la postérité même. Voyez, *Iliade*, VI, 358, ἀοίδιμοι ἐσσομένοισιν.

582. Ἐσθλός ἐὼν, étant brave, c'est-à-dire victime de sa bravoure. La ponctuation vulgaire, virgule à la fin du vers 581, puis ἐσθλός ἐὼν γαμβρός sans virgule, met une platitude là où il y a réellement une beauté. — Γαμβρός ἢ πενθερός. Alcinoüs particularise : par exemple, un gendre ou un beau-père. La signification de γαμβρός est précisée par ce qui suit.

583. Μεθ' αἱμά τε καὶ γένος αὐτῶν, après le sang et la race d'eux-mêmes, c'est-à-dire après les parents de leur sang et de leur race. Il s'agit des hommes en général; on peut donc dire, si l'on veut, *notre* au lieu de *leur*. Quant à l'ancienne variante ἀνδρῶν, au lieu de αὐτῶν, elle semble être plutôt une glose qu'une leçon proprement dite.

ἔσθλός; Ἐπεὶ οὐ μὲν τι κασιγνήτοιο χερσίων
γίγνεται, ὅς κεν ἑταῖρος ἐὼν πεπνυμένα εἶδῃ.

585

585. Ἐσθλός est pris ici dans son sens moral le plus élevé et le plus étendu : *eximius*, distingué; plein de toutes sortes de vertus. — Οὐ.... τι.... χερσίων, nullement inférieur à, c'est-à-dire aussi précieux que. *Scholies* T : δαιμονίως ἐνέστησε τὰ τῆς φιλίας. ἀγαθὸς γὰρ φίλος εὐρεθεὶς οὐδὲν ἀδελφοῦ οὔτε ἐν τῇ χρεΐᾳ οὔτε ἐν τῇ ἡδονῇ διαφέρει. — Il est habituel, chez Homère, que ἐπεὶ οὐ ne compte que pour deux syllabes. Ameis conjecture qu'il en était de même primitivement dans ce vers-ci, et que la vraie leçon est ἐπεὶ οὐ μὲν τοί τι κασιγνήτοιο. Mais c'est forcer les

droits de la critique que d'exiger des poètes une absolue conformité avec eux-mêmes. Les nôtres ne se gênent pas pour faire, selon le besoin du vers, *hier* monosyllabe ou dissyllabe; et ils ont bien d'autres licences analogues.

586. Πεπνυμένα. Ancienne variante, καχαρισμένα, correction suggérée par le vers 584. Cette correction était mauvaise; car πεπνυμένα dit tout à la fois et ce qui est dans καχαρισμένα, et ce qui est dans ἔσθλός. — Εἶδῃ, orthographe d'Aristarque. Tyrannion et d'autres anciens écrivaient εἶδῃ paroxyton.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ι.

ΑΛΚΙΝΟΥ ΑΠΟΛΟΓΟΙ. ΚΥΚΛΩΠΕΙΑ.

Commencement des récits d'Ulysse, qui remplissent quatre chants entiers. Le héros se fait connaître (1-38). Il raconte son départ de Troie et ses aventures en Thrace (39-61). Tempête au cap Malée ; le vent pousse Ulysse loin de sa route, et le fait aborder au pays des Lotophages (62-104). Du pays des Lotophages, Ulysse est porté à celui des Cyclopes (105-192). Il pénètre, avec douze de ses compagnons, dans l'ancre de Polyphème (193-286). Le festin du cyclope anthropophage (287-344). Ulysse enivre Polyphème et lui crève son œil (345-412). Il s'échappe de la prison du monstre avec ses compagnons survivants (413-566).

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἄλκινος κρείον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
ἦτοι μὲν τόδε καλὸν ἀκουέμεν ἐστὶν αἰδοῦ
τοιοῦδ', οἷος δδ' ἐστὶ, θεοῖς ἐναλίγκιος αὐδὴν.
Οὐ γὰρ ἔγωγέ τί φημι τέλος χαριέστερον εἶναι,

5

ΑΛΚΙΝΟΥ ΑΠΟΛΟΓΟΙ signifie récits pour Alcinoüs, c'est-à-dire récits faits par Ulysse à Alcinoüs. Ce titre ne s'applique donc pas uniquement au chant neuvième, puisque Ulysse continuera de raconter jusqu'à la fin du douzième chant. Nous voyons, par les *Scholies*, qu'on le donnait proprement à l'ensemble des chants IX-XII. On disait aussi ἀπόλογος au singulier, et il y avait encore un autre titre général, mais fort vague, et qui exprime moins bien ce dont il s'agit : I-M. Ἀλκίνου ἀπόλογος ἢ ἀπόλογοι, ἢ, τὰ τοῦ Ὀδυσσεύος παρὰ Ἀλκίνου. — Je laisse, pour obéir à l'usage, Ἀλκίνου ἀπόλογοι comme titre apparent du chant neuvième. Il y en a un, dans les *Scholies*, qui vaut mieux que celui-là : τὰ περὶ Κίχονας καὶ Λωτοφάγους καὶ Κύκλωπας. Mais les *Scholies* ajoutent :

ἄλλως. Κυκλώπεια. D'après ceci, le chant IX a dû être habituellement désigné par le nom de *Cyclopée* tout seul ; et en effet, les deux premiers récits sont trop courts pour avoir jamais été de vraies rhapsodies. Ils ne sont que des préludes de la rhapsodie proprement dite, l'aventure d'Ulysse chez Polyphème.

2. Ἀλκίνος.... Voyez le vers VIII, 382 et la note sur ce vers.

3-4. Τόδε καλὸν.... Voyez les vers I, 370-374 et les notes sur ces deux vers.

5-8. Οὐ γὰρ.... Dans un des manuscrits de Milan, ces quatre vers sont obélisés. Il est impossible de prendre ce fait pour une athétèse sérieuse ; car, si l'on supprimait les vers 5-8, il faudrait supprimer les trois qui suivent. Mais le passage a été blâmé par Platon au livre III de la *République* ;

ἢ δὲ εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κάτα δῆμον ἅπαντα,
 δαιτυμόνες δ' ἀνὰ δώματ' ἀκουάζωνται ἀοιδοῦ,
 ἡμενοὶ ἐξείης, παρὰ δὲ πλήθωσι τράπεζαι
 σίτου καὶ κρειῶν, μέθυ δ' ἐκ κρητῆρος ἀφύσων
 οἰνοχόος φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ δεπάεσσιν·
 τοῦτό τί μοι κάλλιστον ἐνὶ φρεσὶν εἶδεται εἶναι.
 Σοὶ δ' ἐμὰ κήδεα θυμὸς ἐπετράπετο στονόεντα
 εἴρεσθ', ὅφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω·
 τί πρῶτόν τοι ἔπειτα, τί δ' ὑστάτιον καταλέξω;
 Κήδε' ἐπεὶ μοι πολλὰ δόσαν θεοὶ Οὐρανίωνες.
 Νῦν δ' ὄνομα πρῶτον μυθήσομαι, ὅφρα καὶ ὑμεῖς

les obels sont probablement un souvenir de cette condamnation morale. Platon eût-il raison contre Homère, et il a parfaitement tort, cela ne prouverait rien en faveur de l'athétèse : bien au contraire, puisque Platon admet les vers pour authentiques.

6. Ἡ δὲ εὐφροσύνη, *vulgo* ἡ δταν εὐφροσύνη. — Ἐχῃ κάτα, c'est-à-dire κατέχῃ. Anciennes variantes du vers attribuées à Ératosthène, l'une par Athénée, Ἡ δταν εὐφροσύνη μὲν ἔχῃ κακότητος ἀπούσης, et l'autre par Eustathe, Ἡ δὲ εὐφροσύνη μὲν ἔχει κακότητος ἀπάσης. La dernière variante est altérée, et ἀπάσης est évidemment une faute de copiste, pour ἀπούσης, car ἀπάσης n'a ici aucun sens. Le verbe ἔχειν, sans complément, signifie régner; on peut donc entendre ἔχῃ et ἔχει. Ameis écrit même, dans son texte, ἔχῃ κατὰ δῆμον, et non κάτα, ce qui l'oblige à rendre ἔχῃ par *sich hält, herrscht*. Le sens reste le même au fond qu'en lisant ἔχῃ κάτα, c'est-à-dire κατέχῃ.

7. Ἀκουάζωνται, ont le plaisir d'écouter. Ameis : « Ἀκουάζομαι gilt als ein « Intensivum *gern hören zu* ἀκούω. » Voyez le vers XIII, 9.

8. Παρά, *juxta*, à portée : sous leur main; devant eux.

10. Φορέῃσι καὶ ἐγχείῃ, hystérologie. L'échanson remplit de vin les coupes, avant de les apporter aux convives.

11. Τοῦτό τί μοι.... Construisez : τοῦτο εἶδεται μοι ἐνὶ φρεσὶν εἶναι κάλλιστόν τι. Quelques-uns prennent τι comme adverbe : εἶδεται τι, paraît en quelque sorte. Mais

une des plus belles choses, et la chose qui a bien l'air d'être la plus belle de toutes, c'est tout un au fond.

12-13. Σοὶ δ' ἐμὰ κήδεα.... Hayman remarque avec raison que Virgile s'est directement inspiré de ce passage, et qu'il introduit le récit de son héros de la même façon qu'Homère avait amené celui d'Ulysse : « The Virgilian lines, *Sed si tantus amor casus cognoscere nostros and Infandum, regina, jubes renovare dolorem*, *Æn.* II 40 and 3, are plainly modelled from these, as of course is the « whole arrangement by which the *Æneid* « embodies the narrative of the sack of « Troy, etc. »

12. Ἐμὰ κήδεα.... στονόεντα, mes chagrins pleins de gémissements : les malheurs qui me font tant gémir.

13. Ὅφρ(α) marque seulement l'effet produit, et non pas une intention : question d'où il résultera que.

14. Τί πρῶτόν τοι ἔπειτα. Ancienne variante, τί πρῶτον, τί δ' ἔπειτα. Mais τοι (*ti*) est tout naturel dans la phrase, sinon indispensable. — Πρῶτον et ὑστάτιον ne sont point ici des adverbes. Ils sont adjectifs, et ils qualifient τι.

15. Κήδε' ἐπεὶ μοι.... On a vu ce vers ailleurs, VII, 242. Quelques anciens ne mettaient pas de point après καταλέξω, en mettaient un après κήδε(α), ponctuation blâmée par Nicanor (*Scholies H*) : οὐ δεῖ στίζειν εἰς τὸ κήδεα, ἀλλ' ὑφ' ἐν ἀναγινώσκειν.

16. Πρῶτον, adverbe : pour commencer le récit.

εἶδ' ἐγὼ δ' ἂν ἔπειτα φυγῶν ὑπο νηλεές ἦμαρ
 ὑμῖν ξεῖνος ἔω, καὶ ἀπόπροθι δώματα ναίων.

Εἴμ' Ὀδυσσεὺς Λαερτιάδης, δς πᾶσι δόλοισιν
 ἀνθρώποισι μέλω, καὶ μευ κλέος οὐρανὸν ἵκει.

20

Ναιετάω δ' Ἰθάκην εὐδείελον· ἐν δ' ὄρος αὐτῇ,
 Νήριτον εἰνοσίφυλλον ἀριπρεπές· ἀμφὶ δὲ νῆσοι
 πολλαὶ ναιετάουσι μάλα σχεδὸν ἀλλήλησιν,
 Δουλίχιόν τε Σάμη τε καὶ ὑλήεσσα Ζάκυνθος.

Αὐτὴ δὲ χθαμαλὴ πανυπερτάτῃ εἰν ἀλὶ κεῖται
 πρὸς ζόφον (αἰ δέ τ' ἀνευθε πρὸς ἡῶ τ' ἡέλιόν τε),

25

17. Εἶδ' ἐγὼ (ε) est au subjonctif, pour εἶδ' ἐγώ. — Φυγῶν ὑπο, c'est-à-dire ὑποφυγῶν. Voyez des tmèses analogues, *Iliade*, XV, 700 et XVI, 805.

18. Ἔω, c'est-à-dire ὧ, dépend, comme εἶδ' ἐγώ (ε), de ὅρα. — Καί, encore que.

19. Εἴμ' Ὀδυσσεὺς.... δς. Il faut sous-entendre οὗτος, ou plutôt ἐκείνος. En effet, la phrase revient à dire : « Cet Ulysse que vient de célébrer votre aède, c'est moi-même en personne. » — Πᾶσι se rapporte à ἀνθρώποισι, et non à δόλοισιν. C'est ce que démontre la fameuse expression, Ἀργῶ πᾶσι μέλουσα, XII, 70 : Argo à qui tous s'intéressent, c'est-à-dire le navire Argo fameux dans tout l'univers. — Δόλοισιν équivalant à διὰ δόλους : par des ruses ; par mes stratagèmes. L'explication que je donne du vers 19 est incontestable, quoi qu'en disent les traducteurs et les modernes commentateurs. *Scholies* T : οὗτος ἐκείνός εἰμι Ὀδυσσεὺς, περὶ οὗ πρόσθεν ἤκούετε ἐν τῇ αἰοδῇ. *Scholies* B, H et Q : ἐν ἀνθρώποις διὰ τοὺς δόλους ἀπόκειμαι, ἦτοι ἐν τοῖς ἀπάντων στόμασιν εἰμι διὰ τοὺς δόλους. παρῆται ἢ διὰ, καὶ ἡ δοτικὴ ἀντὶ αἰτιατικῆς κεῖται· διὰ δόλους γὰρ μέλω. *Scholies* Q : ὅστις ἐγὼ ἐν πᾶσι τοῖς ἀνθρώποις διὰ φροντίδος εἰμι ποιεῖν δόλους, οἱ μου τὸ κλέος μέχρι τοῦ οὐρανοῦ ἀνήγαγον. *Scholies* B : πᾶσιν ἀνθρώποις μέλω ἐν δόλοις, ἦτοι ἐν ἐπιμελείᾳ εἰμι ὡς δόλοις πρέπων στρατιωτικοῖς.

20. Καὶ μευ.... La phrase n'est que juxtaposée ; mais c'est en réalité comme s'il y avait, καὶ οὗ (et duquel). Cette renommée qui atteint au ciel, c'est celle de l'in-

venteur des stratagèmes, et surtout celle du héros qui a pris Troie par la ruse. Quand Énée dit (*Énéide*, I, 382) en apparence la même chose qu'Ulysse, il ne s'agit que du vague retentissement d'un nom. Ici la chose est spécialisée par ce qui précède. *Scholies* B et Q : διὰ δόλους ἐνδοξός εἰμι. ὁ γὰρ δόλος καὶ ἐπὶ ἀγαθοῦ τάσσεται· νῦν δὲ ἐπὶ ἐγκωμίου τοῦτο λέγει· ὑπερβολὴ γὰρ δόξης τὸ μέχρι θεῶν ἐφθακέναι τὸ κλέος.

21. Εὐδείελον. Voyez la note du vers I, 167. — Ἐν.... αὐτῇ, sous-entendu ἐστὶ : ἐνεστὶν αὐτῇ.

22. Ἀμφί, alentour : autour de l'île d'Ithaque, ou plutôt dans son voisinage.

23. Ναιετάουσι (*habitantur*) équivalant à κεῖνται : sont situées. En effet, il s'agit uniquement de la position des îles ; mais l'image des habitants ne gâte pas l'expression, bien au contraire.

24. Δουλίχιόν τε.... Voyez le vers I, 146 et les notes sur ce vers.

25-26. Αὐτὴ δὲ.... Construisez : αὐτὴ δὲ κεῖται χθαμαλὴ εἰν ἀλὶ, πανυπερτάτῃ πρὸς ζόφον. — Αὐτὴ δὲ, quant à elle-même : Ithaque, pour ce qui la concerne. — Χθαμαλὴ.... κεῖται (git basse) est précisé par εἰν ἀλὶ (dans la mer). Ulysse dit que les rivages de l'île ne sont pas très-élevés au-dessus du niveau de la mer. — Πανυπερτάτῃ.... πρὸς ζόφον, tout à fait au point le plus avancé vers le couchant. Ulysse dit que l'île d'Ithaque est la plus occidentale des quatre îles qu'il vient de nommer. — On s'accorde aujourd'hui sur le vrai sens de ce passage. Mais il ne faut pas croire que l'honneur d'avoir fini par

τρηχεῖ', ἀλλ' ἀγαθὴ κουροτρόφος· οὔτοι ἔγωγε
 ἧς γαίης δύναμαι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι.
 Ἦ μὲν μ' αὐτόθ' ἔρυκε Καλυψώ, δια θεάων,
 ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι, λιλαιομένη πόσιν εἶναι·
 ὥς δ' αὐτως Κίρκη κατερήτυεν ἐν μεγάροισιν,
 Αἰαίη δολόεσσα, λιλαιομένη πόσιν εἶναι·
 ἀλλ' ἐμὸν οὔποτε θυμὸν ἐνὶ στήθεσσιν ἔπειθον.
 Ὡς οὐδὲν γλύκιον ἧς πατρίδος οὐδὲ τοκῆων

30

l'entendre appartienne à nos contemporains. Notre interprétation était banale dans l'école d'Alexandrie. *Scholies T* : χθαμαλή, ὡς πρὸς ὕψος. πανυπερτάτη δὲ ὡς πρὸς σύγκρισιν τῶν κατειλεγμένων, ὅτι ὑπέρκειται ἐκείνη ἐν τοῖς δυτικοῖς μέρεσιν ὑπὲρ πασῶν τῶν παρακειμένων ταπεινότερον. Les mêmes choses se retrouvent en substance dans les *Scholies E*, *Q* et *V*. Mais les anciens ont beaucoup disputé sur les vers 25-26, et il y a aussi à leur sujet, dans les scholies et ailleurs, des divagations analogues à celles de Mme Dacier ou de tel autre moderne. — 26. Αἰδέ, c'est-à-dire αἰ γὰρ ἄλλαι νῆσοι : car les autres îles; car Dulichium, Samé et Zacynthe. — Ἄνευθε (*seorsum*) indique une distance quelconque, et n'est point en contradiction avec le mot ἀμφί du vers 22. — Πρὸς ἡῷ τ' ἡέλιόν τε, expression doublée : vers le soleil levant.

27. Ἀγαθὴ κουροτρόφος, bonne nourrice de jeunes guerriers, c'est-à-dire nourrissant une nombreuse population d'hommes braves.

28. Ἦς γαίης, que sa terre : que la terre de la patrie. D'après le tour personnel de la phrase, ἐμῆς γαίης était l'expression régulière. Mais il s'agit d'un sentiment universel. Ulysse parle pour tout homme digne de ce nom, et non pas pour lui seul. Didyme (*Scholies T*) : οὐκ εἶπεν ἐμῆς, ἵνα καθολικώτερος γένηται ὁ λόγος περὶ τῆς τῶν καθ' ἕναστος ἀνθρώπων πατρίδος, ὡς καὶ ἐν ἄλλοις (vers 34), ὡς οὐδὲν γλύκιον. — Bothe propose d'écrire τῆς au lieu de ἧς, non qu'il voie aucune difficulté dans ἧς, mais parce que la pensée générale se retrouve plus bas, et qu'ici, selon lui, il ne doit s'agir que d'Ithaque : τῆς γαίης, c'est-à-dire ταύτης τῆς γαίης. Le raisonnement est bizarre; car ἧς πα-

τρίδος au vers 34 prouve pour ἧς γαίης au vers 28, et non pas contre. Nous n'avons point à perfectionner la poésie d'Homère, si tant est que supprimer une répétition d'idée, ce soit la perfectionner, et non lui nuire. L'amour de la patrie est un sentiment qui déborde dans l'âme d'Ulysse; le héros ne se tient donc pas de répéter que rien n'est plus doux et plus cher à l'homme que la patrie.

29. Αὐτόθ(ι), là-même, c'est-à-dire près d'elle. Le terme vague dont se sert Ulysse est précisé au vers suivant par ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι.

30. Ἐν σπέσσι.... On a vu ce vers, I, 45. Quelques-uns le mettent ici entre crochets. Mais sa suppression nuit au sens, non-seulement parce que αὐτόθι a besoin de commentaire, mais parce qu'il faut qu'Alcinoüs sache pourquoi Ulysse était retenu par Calypso. L'absence du vers dans la plupart des manuscrits prouve, mais voilà tout, qu'il y a eu des anciens qui ne voulaient pas de λιλαιομένη πόσιν εἶναι deux fois dit en trois vers.

32. Αἰαίη, l'Éenne, c'est-à-dire la déesse de l'île d'Éa. Voyez X, 435; XI, 70; XII, 3. Quelques anciens expliquaient Αἰαίη par Κολχική. Cette explication a été suggérée par le nom d'Éétès, père de Médée; mais s'il y a, dans le caractère de Médée et celui de Circé, quelque chose de commun, elles ne sont point sœurs, ni même parentes, et il n'y a qu'un rapport fortuit entre le nom du roi Éétès et celui de l'île d'Éa. — Λιλαιομένη πόσιν εἶναι. La situation d'Ulysse avec Circé avait été exactement la même qu'elle fut ensuite avec Calypso. De là suit la convenance, sinon la nécessité de la répétition.

34-36. Ὡς οὐδὲν.... Bekker rejette ces trois vers au bas de la page, et Fæsi les a

γίγνεται, εἴπερ καί τις ἀπόπροθι πύονα οἶκον 35

γαίῃ ἐν ἀλλοδαπῇ ναίει ἀπάνευθε τοκῆων.

Εἰ δ' ἄγε τοι καὶ νόστον ἐμὸν πολυκηδέ' ἐνίσπω,

ὃν μοι Ζεὺς ἐφέηκεν ἀπὸ Τροίῃθεν ἰόντι.

Ἰλιόθεν με φέρων ἄνεμος Κικόνεσσι πέλασσε,

Ἰσμάρῳ· ἐνθα δ' ἐγὼ πόλιν ἔπραθον, ὤλεσα δ' αὐτούς· 40

ἐκ πόλιος δ' ἀλόχους καὶ κτήματα πολλὰ λαβόντες

δασσάμεθ', ὥς μή τις μοι ἀτεμβόμενος κίοι Ἰσῆς.

Ἐνθ' ἦτοι μὲν ἐγὼ διερῶ ποδὶ φευγέμεν ἡμέας

ἠνώγεα· τοὶ δὲ μέγα νήπιοι οὐκ ἐπίθοντο.

mis entre crochets. Bekker dit, dans son *Annotatio* : « 34-6. ὁδερίζονται. 35. 36. « omittit codex Phillips. » Les obels sont dans un manuscrit de Milan, mais fort mal placés, car il y en a un au vers 33, et il n'y en a point au vers 36. Fussent-ils là où Bekker les suppose, et les trois vers manquaient-ils ailleurs encore que dans le manuscrit de Phillips, le passage n'en serait pas moins beau ni moins digne d'Homère. L'athétèse de Bekker est absolument inadmissible. — Je ne dis rien de ceux qui voudraient retrancher non-seulement les vers 34-36, mais les cinq qui précèdent (29-33). C'est de la déraison. — 34. Ὡς, *adeo*, tellement. — Ἦς πατρίδος, comme ἧς γαίης au vers 28. Ici on ne peut pas contester le mot ἧς, car εἴπερ καί τις montre que la pensée est générale, et que γλύκιον est une ellipse pour γλύκιον παντί τινι, γλύκιον ἀνθρώπῳ.

35. Εἴπερ καί, *etiamsi*, quand bien même. — Ἀπόπροθι, *procul*, loin, c'est-à-dire loin de son pays.

37. Εἰ δ' ἄγε, eh bien donc. Voyez la note du vers I, 271. — Τοι, *tibi*, à toi. — Ἐνίσπω, le subjonctif dans le sens du futur : je vais raconter. Voyez, I, 4, la note sur ἐννεπε. — Au lieu de ἐνίσπω, quelques anciens lisaient ἐνίψω, le futur proprement dit.

38. Ἀπὸ Τροίῃθεν, pléonasme (comme ἀπ' οὐρανόθεν, XI, 48, ou comme ἐξ ἀλόθεν, *Iliade*, XXI, 335) : hors de la Troade.

39. Κικόνεσσι. Les Cicones habitaient la Thrace, dans la vallée de l'Hèbre, et Ismare était leur capitale. C'est chez eux que les

poètes postérieurs à Homère ont localisé la légende d'Orphée. Ils étaient les alliés des Troyens. Voyez *Iliade*, II, 846 et XVII, 73.

40. Ἰσμάρῳ, apposition à Κικόνεσσι, comme ἐς Πάρον, VIII, 363, à Κύπρον. — Αὐτούς, eux-mêmes, c'est-à-dire les habitants mâles de la ville. — Ulysse continue la guerre de Troie, même après qu'Ilion a péri. Il tire vengeance d'un ennemi des Grecs, d'un ami déclarés des Troyens.

42. Ἰσῆς. sous-entendu μοίρης : d'une part égale ; de sa part légitime.

43. Διερῶ ποδί, d'un pied rapide. Voyez la note des vers VI, 201-203. — Ἠμέας, dissyllabe par synizèse.

44. ἠνώγεα, trissyllabe par synizèse. — Τοί, eux : mes compagnons. — Οὐκ ἐπίθοντο. Les enstatiques trouvaient ici Homère en contradiction avec lui-même

« Quoi ! disaient-ils, Ulysse ne sait pas se faire obéir de ses propres compagnons ! Mais alors comment croire qu'il ait ramené à l'ordre, un bâton en main, les soldats devant Troie ? Ton héros, ô poète, n'est que le plus vulgaire des hommes. » Les lyriques répondaient qu'autre chose est d'avoir affaire à des soldats découragés ou à des soldats triomphants. Les compagnons d'Ulysse ne sont pas les seuls victorieux qui se soient signalés par leur impertinence. Porphyre (*Scholies Q*) : ἐναντία, φησὶ (Ζωῖλος?), λέγει ἑαυτῷ ὁ Ὅμηρος· ἐν μὲν γὰρ Ἰλιάδι παράγει τὸν Ὀδυσσεὰ τύποντα καὶ τοὺς μηδὲν αὐτῷ προσήκοντας τῶν στρατιωτῶν· Ὅν δ' αὖ δῆμου... (*Iliade*, II, 498-499). καὶ ταῦτα ποιῶν ἐπειθε. ἐνταῦθα δὲ οὐδὲ τῶν ἰδίων

Ἐνθα δὲ πολλὸν μὲν μέθυ πίνετο, πολλὰ δὲ μῆλα 45
 ἔσφαζον παρὰ θῖνα καὶ εἰλίποδας ἔλικας βοῦς.
 Τόφρα δ' ἄρ' οἰχόμενοι Κίκονες Κικόνεσσι γεγώνευν,
 οἳ σφιν γείτονες ἦσαν ἅμα πλέονες καὶ ἀρείους,
 ἡπειρον ναίοντες, ἐπιστάμενοι μὲν ἀφ' ἵππων
 ἀνδράσι μάρνασθαι, καὶ ἔθι χρῆ πεζὸν ἔόντα. 50
 Ἦλθον ἔπειθ', ὅσα φύλλα καὶ ἄνθεα γίγνεται ὥρη,
 ἡέριοι· τότε δὴ ῥα κακὴ Διὸς αἶσα παρέστη
 ἡμῖν αἰνομόροισιν, ἵν' ἄλγεα πολλὰ πάθοιμεν.
 Στησάμενοι δ' ἐμάχοντο μάχην παρὰ νηυσὶ θοῇσιν·

ἀρχεῖν δύναται, οὐ γὰρ αὐτῷ πείθονται ἀποκλεῖν. στρατηγοῦ δέ ἐστι κακοῦ τὸ καταφρονεῖσθαι. οὔτε οὖν λέγειν δεινὸς ἦν (ἔπειθε γὰρ ἄν) οὔτε δόξη μέγας, ἐδέδιε γάρ· οὔτε μὴν χρηστὸς, ἤρουντο γάρ. ἐροῦμεν οὖν διὰ εὐθὺς ἀπὸ τῆς νίκης ὄντες οἱ ἑταῖροι ἐγαυρίων τῇ τύχῃ. τοιαῦτα δέ τινα καὶ Ἀγαμέμνων πέπονθεν. ἦσαν-τιοῦντο γὰρ αὐτῷ πολλάκις Ἕλληνες.

47. Τόφρα δ(έ), or durant cela, c'est-à-dire pendant qu'ils banquetaient. — Οἰχόμενοι.... γεγώνευν, s'en allant criaient : s'en allaient criant; criaient partout au secours. — Κικόνεσσι dépend de γεγώνευν : (s'adressant) aux Cicons. — Les enstatiques, ici encore, trouvaient Homère en faute. Les Cicons de la ville sont massacrés; comment peuvent-ils appeler au secours les Cicons de la campagne? Porphyre (*Scholies* B et Q) : πῶς οἱ ἀπολλύμενοι Κίκονες βοᾶν εἶχον; La réponse n'était pas difficile à trouver. La question, en effet, ne reposait que sur une équivoque. Les Cicons dont il s'agit ici sont tous des Cicons de la campagne; et Κίκονες Κικόνεσσι γεγώνευν équivalent à Κίκονες γεγώνευν ἀλλήλοις. Voyez, III, 272, ἐθέλων ἐθέλουσαν.

48. Οἱ se rapporte également et à Κίκονες et à Κικόνεσσι. C'est pour l'avoir appliqué uniquement à Κικόνεσσι, que les enstatiques ont vu, dans Κίκονες, les habitants d'Ismare; et c'est pour avoir cru qu'il s'agissait des Ismariens, que certains Iytiques faisaient la mauvaise réponse citée par Porphyre (*Scholies* B et Q) : ἐν τῷ πορθεῖσθαι ἐβόων, ἤκουσαν δὲ οἱ γείτονες. Cette explication ne tient pas compte de οἰχόμενοι, et elle supprime la mutualité

indiquée par le rapprochement Κίκονες Κικόνεσσι. — On rendrait compte de οἰχόμενοι, sinon du rapprochement Κίκονες Κικόνεσσι, en entendant par Κίκονες les Ismariens échappés au massacre. Mais pas un Ismarien n'a échappé au massacre. Cela est faux, certes, mais Ulysse le dit; et ce que nous avons à expliquer, ce sont les paroles d'Ulysse. Nous pouvons supposer, si nous voulons, que les habitants de la banlieue d'Ismare ont été avertis par des Ismariens; mais Ulysse ne le dit pas. Les Cicons de la campagne savent que la ville a été prise et saccagée par des Grecs, voilà tout. Mais les vaisseaux grecs sont à la côte; les Grecs eux-mêmes sont sur le rivage; le mouvement dans la campagne a même dû commencer dès le moment où Ulysse et les siens ont débarqué et ont attaqué la ville.

49. Ἠπειρον ναίοντες est dit par opposition aux Ismariens, dont la ville était sur la mer. *Scholies* B et Q : οἱ τὴν ἡπειρον οἰκοῦντες, ὃ ἐστὶ μεσόγειοι. οἱ γὰρ πορθθέντες παραθαλάσσιοι ἦσαν. — Ἀφ' ἵππων, en parlant d'un peuple thrace, doit peut-être s'entendre au propre. Mais cette expression, dans la langue d'Homère, signifie, partout ailleurs, du haut d'un char.

50. Καὶ ἔθι χρῆ, et là où il faut; et au besoin. — Πεζὸν ἔόντα est le sujet de l'infinitif sous-entendu, μάρνασθαι.

51. Ὅσα équivalent à ὅσοι et se rapporte à τοσοῦτοι sous-entendu : aussi nombreux que les.... qui.

52. Ἠέριοι, *matutini*, à l'aube.

54-55. Στησάμενοι.... Ces deux vers sont empruntés, sauf modification, à l'*Iliade*, XVIII, 533-534. — Μάχην dépend

βάλλον δ' ἀλλήλους χαλκήρεσιν ἐγχείησιν.

55

Ὅφρα μὲν ἤως ἦν καὶ ἀέξετο ἱερὸν ἦμαρ,
τόφρα δ' ἀλεξόμενοι μένομεν πλεονάς περ ἐόντας·
ἦμος δ' Ἡέλιος μετενίσσετο βουλυτόνδε,
καὶ τότε δὴ Κίκονες κλῖναν δαμάσαντες Ἀχαιοὺς.

Ἐξ δ' ἀφ' ἐκάστης νηὸς ἑϋκνήμιδες ἑταῖροι
ὤλονθ'· οἱ δ' ἄλλοι φύγομεν θάνατόν τε μόρον τε.

60

Ἐνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους.

tout à la fois et de στησάμενοι et de ἐμάχοντο.

55. Ἀλλήλους, les uns les autres, c'est-à-dire les ennemis frappant mes compagnons et mes compagnons frappant les ennemis. Le mot ἀλλήλους indique que le sujet de βάλλον est double, et que ce verbe ne se rapporte plus, comme ἐμάχοντο, aux ennemis seuls.

56. Ὅφρα μὲν.... Voyez l'*Iliade*, VIII, 66, et la note sur ce vers.

58. ἦμος.... Voyez l'*Iliade*, XVI, 779, et la note sur ce vers.

59. Κλῖναν, firent pencher : mirent en déroute. *Scholies* T : κλιθῆναι ἠνάγκασαν. — Ἀχαιοὺς dépend tout à la fois et de κλῖναν et de δαμάσαντες.

60. Ἐξ δ' ἀφ' ἐκάστης νηὸς, or six de chaque navire. Si l'on prend l'expression au pied de la lettre, il y a ici absolue invraisemblance. Aussi Zoïle et beaucoup d'autres n'ont-ils pas manqué de crier à l'absurde ! et de rappeler le poète au sens commun. Porphyre (*Scholies* H et Q) : πολλοὶ κατηγόρουν τοῦ ἀπιθάνου, ὧν εἷς ἐστὶ καὶ Ζωῖλος. ἄτοπον γὰρ ἡγοῦνται μήτε πλεονάς μήτε ἐλάττους ἀνερῆσθαι ἀφ' ἐκάστης νηὸς, ἀλλ' ἴσους ὡς ἀπὸ τοῦ ἐπιτάγματος. γρὴν δὲ τὰ πλάσματα πιθάνῃ εἶναι. — Ulysse avait douze vaisseaux. Voyez l'*Iliade*, II, 637. Voyez aussi plus bas, vers 459. Il a perdu soixante-douze de ses compagnons. Quand il veut reprendre la mer, qu'il fait l'appel, et qu'il distribue les rameurs sur les hans, il lui manque six rameurs par chaque vaisseau ; et c'est là simplement ce qu'Homère a voulu dire. Telle était l'explication donnée par les lytiques. — On peut, si l'on veut, s'en tenir à la lettre. Un fait merveilleux de plus ou de

moins, dans une épopée, cela ne tire guère à conséquence. Mais, comme Ulysse ne fait aucune remarque sur la bizarre exactitude de la proportion, et qu'il dit purement et simplement la chose, il est probable que le poète, en disant six de chaque navire, n'a vraiment dit qu'un nombre général, peu facile à exprimer autrement qu'en prose. Cratès était un bien misérable commentateur d'Homère. Cette fois du moins il avait très-bien parlé ; et sa réponse à Zoïle ne peut que lui faire honneur. Porphyre (*Scholies* H et Q) : λύει δὲ ὁ Κράτης οὕτως· βούλεται Ὅμηρος ἐβδομήκοντα δύο ἀπολωλότας σημάναι. πεζὸν μὲν τὸ φάναι, ἀπώλοντο οἱ ἐβδομήκοντα δύο, καὶ σχεδὸν ἀδύνατον εἶπεῖν εἶναι ποιητικὸν διὰ τὸ μέτρον. δώδεκα γὰρ νεῶν οὐσῶν καὶ ἀπολομένων ἐβδομήκοντα δύο, εἴτε ἐκ μιᾶς νεῶς ἀπάντων εἴτε ἐκ πλειόνων, μηκέτι εἶναι τὸν ἀριθμὸν τῶν στρατιωτῶν πλήρη ἐν ἐκάστῳ πλοίῳ. ὅτε γὰρ ἔμελλον ἀποπλεῖν, τότε ἐξ ὀνόματος καλῶν πάντας, καὶ εὐρῶν τοὺς λείποντας, ἀναγκαίως ἐμέρισεν εἰς τὰς ναῦς ἐξ ἰσῆς. ἐνέλιπον δὲ ἔξ εἰς ἐκάστην ναῦν ἐρέται.

61. Οἱ δ' ἄλλοι, quant à ceux qui n'étaient pas du nombre, c'est-à-dire quant à nous autres qui n'avions pas péri dans le combat.

62. Προτέρω, *ulterius*, plus loin, c'est-à-dire reprenant la route qui nous éloignait de la Troade. — Πλέομεν est à l'imparfait.

62-63. Ἀκαχήμενοι ἦτορ est expliqué par φίλους ὀλέσαντες ἑταίρους, et ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο est une sorte de parenthèse. Les deux sentiments sont simultanés ; le poète les rapproche par l'expression, et il laisse à notre esprit le soin de rétablir l'or-

Οὐδ' ἄρα μοι προτέρω νῆες κλον ἀμφιέλισσαι,
 πρίν τινα τῶν δειλῶν ἐτάρων τρίς ἕκαστον αὔσαι, 65
 οἳ θάνον ἐν πεδίῳ, Κικόνων ὑπο δηωθέντες.
 Νηυσὶ δ' ἐπῶρσ' ἄνεμον Βορέην νεφεληγερέτα Ζεὺς
 λαίλαπι θεσπεσίῃ, σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν
 γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.
 Αἱ μὲν ἔπειτ' ἐφέροντ' ἐπικάρσiai, ἱστία δέ σφιν 70
 τριχθὰ τε καὶ τετραχθὰ διέσχισεν ἰς ἀνέμοιο.
 Καὶ τὰ μὲν ἐς νῆας κάθεμεν, δείσαντες ὄλεθρον,

dre naturel des motifs. Didyme (*Scholies T*) : ἀκαχήμενοι διὰ τοὺς ἀπολωλότας, ἄσμενοι διὰ τὸ σεσῶσθαι αὐτούς.

64. Οὐδ(έ), *non tamen*.

65. Πρίν τινα.... ἕκαστον αὔσαι, avant d'avoir appelé à haute voix un chacun. — Τῶν δειλῶν ἐτάρων, de ces infortunés amis. Le mot δειλός, chez Homère, n'a pas toujours un sens infamant. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers XXII, 34 et XXIII, 65 et les notes sur ces deux vers. — Tout le monde se rappelle les passages où Virgile, *Énéide*, III, 67 et VI, 505, semble avoir imité, à propos de Polydore et de Déiphobe, ce qu'Homère vient de dire à propos des morts laissés en Thrace par Ulysse. Cet appel trois fois répété avait pour but de faire rentrer dans la patrie les âmes de ceux dont on ne pouvait ramener les corps. Didyme (*Scholies H*) : τῶν ἀπολομένων ἐν ξένη γῇ τὰς ψυχὰς εὐχαῖς τισὶν ἐπικαλοῦντο ἀποπλέοντες οἱ φίλοι εἰς τὴν ἐκείνων πατρίδα, καὶ ἐδόκουν κατάγειν αὐτοὺς πρὸς τοὺς οἰκείους. — Quelques anciens disent qu'Ulysse, en appelant les morts, songeait aussi à se faire entendre des vivants qui auraient pu rester en arrière, et à les sauver des ennemis. Mais tous les vivants sont ralliés, et il ne s'agit, dans le texte, que d'une pure cérémonie religieuse.

68. Λαίλαπι θεσπεσίῃ, avec un tourbillon divin, c'est-à-dire en lui imprimant l'irrésistible violence d'une tempête. *Scholies T* : ἐλλείπει ἡ σὺν πρόθεσις, σὺν λαίλαπι. λαῖλαψ δὲ ὁ μεθ' ὑετοῦ σφοδρὸς ἄνεμος. — Σύν doit être joint à κάλυψεν : *cooperuit*, couvrit complètement.

69. Γαῖαν ὁμοῦ.... On a vu ce vers ailleurs, V, 294.

70. Αἱ, c'est-à-dire νῆες : les navires. — Ἐπικάρσiai, *præcipites*, la poupe en l'air. Il est impossible, d'après l'exemple ἐπὶ κάρ, *Iliade*, XVI, 292, d'entendre autrement le mot ἐπικάρσiai. L'interprétation d'Apollonius, ἐπικάρσια, πλάγια, οὐ κατ' εὐθύ, est tout à fait arbitraire. Eustathe : οὐ πλάγιοι νῦν, ὁμοίως τῷ ἐγκάρσιοι, ἀλλ' ἐπὶ κεφαλῇ, διὰ τὴν ἐκ τοῦ σφοδροῦ πνεύματος τῶν ἱστιῶν πολλὴν ἔντασιν. καὶ ἐστὶν ὁμοιον τῷ ἐπὶ κάρ, ὡς τὸ ἐξ ὀρέων ἐπὶ κάρ. — Le mot ἐγκάρσιος, qui n'est point homérique, ne prouve rien du tout pour ἐπικάρσιος. Hérodote, IV, 101, oppose, en parlant de la Scythie, τὰ ἐπικάρσια à τοῖς ὀρθοῖς. Mais cet exemple, par lequel on prétend justifier l'explication d'Apollonius, confirme, au contraire, celle d'Eustathe; car *pronus* seul peut être opposé à *erectus*, et *pronus* n'est qu'un équivalent adouci de *præceps*. L'explication d'Eustathe n'est pas seulement la plus conforme à la diction d'Homère; elle est aussi, quoi qu'en aient dit quelques modernes, la plus conforme à la nature des choses. Ameis : « ἐπικάρσiai, auf den « Kopf, vornüber gebeugt, indem Wind « und Wogen das Hinterschiff hoch em- « porhoben. »

71. Τριχθὰ τε καὶ τετραχθὰ, le nombre déterminé pour le nombre indéterminé. Nous disons, avec l'hyperbole au lieu de la litote : en mille morceaux. — Remarquez l'harmonie du vers. Elle est même plus caractérisée que celle que nous notions, *Iliade*, III, 363, où nous avons vu τριχθὰ τε καὶ τετραχθὰ. Ici, les trois sifflantes des deux mots qui suivent achèvent la sensation : nous entendons la rupture et le déchirement de la toile.

αὐτὰς δ' ἐσσυμένως προερέσσαμεν ἥπειρόνδε.

Ἐνθα δὴ νύκτας δύο τ' ἤματα συνεχές αἰεὶ
κείμεθ', ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες. 75

Ἄλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἤμαρ εὐπλόκαμος τέλει' Ἡὼς,
ἱστοὺς στησάμενοι ἀνά θ' ἱστία λεύκ' ἐρύσαντες
ἤμεθα· τὰς δ' ἄνεμός τε κυβερνῆται τ' ἴθυνον.

Καὶ νύ κεν ἀσκηθῆς ἰκόμεν ἐς πατρίδα γαῖαν,
ἀλλὰ με κῦμα ῥόος τε, περιγνάμπτοντα Μάλειαν, 80
καὶ Βορέης ἀπέωσε, παρέπλαγξεν δὲ Κυθήρων.

Ἐνθεν δ' ἐννῆμαρ φερόμην ὁλοοῖς ἀνέμοισιν
πόντον ἐπ' ἰχθυόεντα· ἀτὰρ δεκάτῃ ἐπέβημεν
γαίης Λωτοφάγων, οἷτ' ἄνθινον εἶδαρ ἔδουσιν.

73. Προερέσσαμεν, *vulgo* προερύσσαμεν. Dindorf seul, parmi les récents éditeurs, a conservé la vulgate. — Didyme (*Scholies M*) : προερέσσαμεν διὰ τοῦ ε Ἀρίσταρχος. Il s'agit de gagner le rivage, et non point de tirer les navires hors de la mer. Mais la vulgate ne donne pas un sens absurde ; car, après avoir gagné le rivage en faisant force de rames (διὰ τὸ προερέσσειν), on a dû les tirer hors de la mer. Avec la leçon d'Aristarque, on a le sens actuel ; avec la vulgate, on a le sens virtuel ou prégnant.

74. Συνεχές, dactyle. Voyez l'*Iliade*, XII, 26, et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Odyssée*, VI, 45, la note sur ἀνέφελος. — Suivant quelques modernes, la forme primitive de συνεχές serait συσσεχές, c'est-à-dire un dactyle véritable. Cela est possible ; mais il est certain qu'Homère disait συνεχές, et que l'allongement de la première syllabe est une licence poétique.

75. Κείμεθ(α) doit être pris littéralement : *jacebamur*, nous restions couchés par terre. — Θυμὸν ἔδοντες. Voyez l'*Iliade*, VI, 202, et la note sur ce vers.

77. Ἀνά doit être joint à ἐρύσαντες. — Ἱστία. Ce sont ou des voiles qu'on a pu raccommoder, ou des voiles qu'on avait en réserve pour s'en servir au besoin.

78. ἤμεθα, nous nous assîmes : nous primes chacun nos places sur les navires. — Τὰς, c'est-à-dire νῆας : les navires. — Αμεῖς voit une intention dans le rythme

pesant du vers, qui se termine par trois spondées. Mais les vers de ce genre sont trop fréquents chez Homère, pour qu'on attribue à aucun d'eux un mérite spécial d'harmonie expressive.

80. Περιγνάμπτοντα, doublant, c'est-à-dire quand je doublais, quand je m'apprétais à doubler. — Μάλειαν, Malée : le cap Malée. Voyez la note du vers III, 287. Dans les deux passages où il a été question de ce cap, le nom est au pluriel. La note des *Scholies B, E et Q* relative à cette particularité grammaticale est une diploie d'Aristarque à laquelle on a ôté sa tête, ἡ διπλῇ, ὅτι : νῦν ἐνικῶς Μάλειαν, ἐτέρωθι δὲ πληθυντικῶς.

81. Ἀπέωσε a pour sujets κῦμα, ῥόος et Βορέης. De même παρέπλαγξεν.

82. Ἐνθεν, de là : des parages du cap Malée et de la Laconie.

84. Γαίης Λωτοφάγων. Je ne crois pas que le pays des Lotophages ait une réalité géographique quelconque. Mais rien n'empêche de le placer, comme on fait généralement, dans l'Afrique septentrionale. Ce qui est certain, c'est que ce pays, selon le poète, n'est pas très-éloigné de celui des Cyclopes. Admettons que c'est la Libye proprement dite. — Le nom du peuple signifie mangeurs de lotus. Je n'ai pas besoin de faire observer que le lotus dont ce peuple faisait sa nourriture n'a de commun que le nom avec l'herbe dont il a été question, IV, 603, qui n'est qu'une espèce de trèfle. D'ailleurs on verra plus loin,

Ἐνθα δ' ἐπ' ἡπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσάμεθ' ὕδωρ · 85
αἶψα δὲ δεῖπνον ἔλοντο θοῆς παρὰ νηυσὶν ἑταῖροι.
Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτοιο τε πασσάμεθ' ἡδὲ ποτῆτος,
δὴ τότε ἔγων ἑτάρους προΐειν πεύθεσθαι ἰόντας,
οἵτινες ἄνδρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες,
ἄνδρε δύω κρίνας, τρίτατον κήρυχ' ἅμ' ὀπάσας. 90
Οἱ δ' αἶψ' οἰχόμενοι μίγεν ἀνδράσι Λωτοφάγοισιν ·
οὐδ' ἄρα Λωτοφάγοι μήδονθ' ἑτάροισιν ὄλεθρον
ἡμετέροις, ἀλλὰ σφι δόσαν λωτοῖο πάσασθαι.
Τῶν δ' ὅστις λωτοῖο φάγοι μελιηδέα καρπὸν,

vers 94, que c'était un fruit. — Ἄνθινον εἶδαρ, une nourriture fleurie, c'est-à-dire un fruit de couleur vermeille. Cette explication est celle qui s'accorde le mieux avec le vers 94, et surtout avec les habitudes de la pensée du poète. Homère a dit Lotophages; et, bien que ce mot s'entende de lui-même, il répète, sous forme poétique, l'idée contenue dans le mot, et qui est celle d'un fruit servant de nourriture. C'est une tautologie, ou plutôt une insistance du genre de celle qu'on a vue, I, 299-300, la plus frappante que je connaisse chez Homère. On peut sans doute prendre ἄνθινον εἶδαρ dans le sens plus étendu de nourriture végétale; mais le nom du peuple semble dire que les Lotophages vivaient uniquement de lotus. — Quelques-uns prenaient à la lettre l'expression ἄνθινον εἶδαρ, et y voyaient le lotus d'eau, ou nénuphar d'Égypte. Ils concluaient de là que le pays des Lotophages ne doit point être cherché en Libye. *Scholies Q* : μέχρι δὲ νῦν Αἰγύπτιοι βοτάνην ξηραίνοντες ἀλοῦσι καὶ πέττοντες ἐσθίουσιν. Mais ni la graine du lotus d'eau, ni la pulpe de sa racine, ni aucun mets fourni par ce lotus, n'a jamais mérité le titre de fruit doux comme miel. Ce titre convient plus ou moins à la jujube; et, comme le jujubier se nommait lotus, et qu'il est un arbuste épineux, on a supposé que οἷτ' ἄνθινον est une faute de copiste, et qu'il faut lire οἷτ' ἀκάνθινον. Mais cette correction, préconisée par Bothe, est inadmissible, et ne ferait qu'obscurcir le texte.

85. Ἐπ' ἡπείρου. On conclut de cette expression que le pays des Lotophages n'était pas une île, l'île de Méninx (Zerbi),

comme le voulaient quelques-uns, à l'entrée de la petite Syrte. Mais ἡπειρος, par opposition à la mer, est une terre quelconque. Une île ne se révèle point comme île, quand on ne fait qu'y toucher; et Ulysse n'a fait que toucher au pays des Lotophages. Voyez la répétition du passage, VIII, 56-58, à propos d'une île, celle où habitait Éole, νῆσος Αἰολίη.

88. Προΐειν, première personne de l'imparfait de προΐημι. *Scholies V* : προΐεσκον. — Πεύθεσθαι ἰόντας, pour s'informer allant : pour aller s'informer.

89. Ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες, développement de l'idée contenue dans ἄνδρες. Manger du pain est, pour Homère, le signe propre de l'humanité. Ses dieux n'en mangent point. Voyez l'*Iliade*, VI, 341. Mais le développement a ici une importance spéciale, puisque les Lotophages font exception, et pourtant ne sont pas des sauvages. *Scholies T* : ἵνα ἀπροσδόκητόν τι ἐπαγάγη· οὐ γὰρ ἦσαν σῖτον ἔδοντες.

90. Τρίτατον, troisième : avec eux deux. — Κήρυ(χα), un héraut, c'est-à-dire un homme officiel, chargé de parler en mon nom. Didyme (*Scholies Q*) : ὁ κήρυξ ἔμφασιν εἶχε βασιλικῆς καὶ δημοσίας πρεσβείας.

91. Μίγην, se mêlèrent, c'est-à-dire entrèrent en rapport avec.

93. Λωτοῖο, génitif partitif : du lotus. — Πάσασθαι, à goûter. Ce verbe, chez Homère, n'a jamais le sens de goinfrerie. Il est ici dans son acception propre; plus haut, vers 87, il signifie manger. Les trois Grecs ont diné; c'est par plaisir qu'ils prennent du fruit, et non pour se repaître.

94. Μελιηδέα καρπὸν, le fruit doux

οὐκέτ' ἀπαγγεῖλαι πάλιν ἤθελεν οὐδὲ νέεσθαι· 95
 ἀλλ' αὐτοῦ βούλοντο μετ' ἀνδράσι Λωτοφάγοισιν
 λωτὸν ἐρεπτόμενοι μενέ· εν νόστου τε λαθέσθαι.
 Τοὺς μὲν ἐγὼν ἐπὶ νῆας ἄγον κλαίοντας ἀνάγκη,
 νηυσὶ δ' ἐνὶ γλαφυρῇσιν ὑπὸ ζυγὰ δῆσα ἐρύσσας.
 Αὐτὰρ τοὺς ἄλλους κελόμην ἐρίηρας ἐταίρους 100
 σπερχομένους νηῶν ἐπιβαινέμεν ὠκείων,
 μή πῶς τις λωτοῖο φαγὼν νόστοιο λάθῃται.
 Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον, καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον·
 ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολιὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.
 Ἐνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ. 105
 Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν ὑπερφιάλων, ἀθεμίστων,

comme miel. L'épithète n'est pas déplacée, s'il s'agit de la jujube. Mais les effets produits par le lotus disent assez que le fruit ainsi nommé par Homère est bien autre chose qu'une baie sucrée. Restons dans le merveilleux, et ne cherchons point à savoir quel était le fruit qui faisait perdre le souvenir de la patrie. C'est le lotus d'Homère qui a fait donner à la jujube son nom grec; ce n'est pas la jujube qui a fourni à Homère son lotus.

95. Πάλιν (en revenant sur ses pas) se rapporte tout à la fois aux deux infinitifs; et il y a hystérologie dans la phrase, car, pour rendre compte d'une commission, il faut être de retour.

96. Βούλοντο au pluriel, après ἤθελεν au singulier; l'accord avec l'idée, après l'accord grammatical : ὅστις est un collectif, et les trois Grecs ont dû manger du lotus.

96-97. Αὐτοῦ.... μενέμεν, rester là : rester dans ce pays.

97. Λωτὸν ἐρεπτόμενοι. Homère s'est servi de cette expression, *Iliade*, II, 776, en parlant des chevaux qui broutent le lotus herbe. Il en abuse ici; mais, après ce qui précède, on voit très-bien comment on doit l'entendre.

98. Ἐγὼν.... ἄγον. Ulysse sous-entend une phrase, comme souvent cela nous arrive, quand la chose omise se supplée pour ainsi dire d'elle-même. Ulysse, ne voyant pas revenir ses trois hommes, est allé en personne chez les Lotophages. — Ἀνάγκη doit être joint à ἄγον.

99. Δῆσα et ἐρύσσας ont l'un et l'autre pour complément αὐτούς sous-entendu, ou, si l'on veut, le même τούς que ἄγον.

100. Τοὺς ἄλλους (eux les autres), à savoir, ἐρίηρας ἐταίρους.

102. Μὴ πῶς τις, *vulgo* μή πώ τις. Voyez la note du vers VIII, 538.

103-104. Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον.... On a vu deux vers semblables, IV, 579-580.

105. Ἐνθεν δὲ.... Voyez plus haut le vers 62 et les notes sur ce vers.

106-107. Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν.... ἱκόμεθ(α), puis nous arrivâmes dans le pays des Cyclopes. Je ferais volontiers, à propos du pays des Cyclopes, la même observation qu'à propos du pays des Phéaciens et de celui des Lotophages. C'est une contrée toute fantastique. La tradition qui place les Cyclopes dans la Sicile n'est qu'une pure hypothèse; mais cette hypothèse est tout à fait plausible, si les Lotophages étaient un peuple de la Libye. Homère n'en souffle mot; la tradition s'est faite après lui. Didyme (*Scholies H*) : ἐν Σικελίᾳ ὑποτίθενται οἱ νεώτεροι τοὺς Κύκλωπας. Admettons que les Cyclopes d'Homère habitaient la Sicile. Ulysse, d'après cette supposition, les a trouvés sur la côte occidentale. On verra un peu plus loin que ce n'est pas uniquement parce que cette côte fait face à l'Afrique, et qu'il est tout naturel que, venant d'Afrique, il l'ait rencontrée la première. — Ὑπερφιάλων, ἀθεμίστων. Ces épithètes ne font que répéter, en d'autres termes, ce qu'Homère a

ἰκόμεθ', οἳ ῥα θεοῖσι πεποιθότες ἀθανάτοισιν,
 οὔτε φυτεύουσιν χερσὶν φυτὸν οὔτ' ἀρόωσιν·
 ἀλλὰ τάγ' ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα πάντα φύονται,
 πυροὶ καὶ κριθαὶ ἡδ' ἄμπελοι, αἵτε φέρουσιν 110
 οἶνον ἐριστάφυλον, καὶ σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει.
 Τοῖσιν δ' οὔτ' ἀγοραὶ βουλευφόροι οὔτε θέμιστες·
 ἀλλ' οἷγ' ὑψηλῶν ὀρέων ναίουσι κάρηνα
 ἐν σπέσσι γλαφυροῖσι· θεμιστεύει δὲ ἕκαστος
 παίδων ἡδ' ἀλόχων, οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσιν. 115

dit, VI, 5-6, du caractère des Cyclopes. Il faut donc prendre à la lettre les deux adjectifs. C'est abuser de ce qu'Homère dira plus bas, que de faire des Cyclopes un peuple modèle, et chez qui Polyphème seul fût une exception. Cependant les *Scholies* nous montrent que cette opinion était dominante chez les anciens. Didyme lui-même (*Scholies* V) l'accepte comme la mieux fondée, et il donne à ὑπερφιάλων, à ἀθεμίστων même, un sens favorable : δίκαιοι οὔτοι πλὴν Πολυφήμου. ὅθεν τὸ μὲν ὑπερφιάλων, νῦν μεγάλων, τὸ δὲ ἀθεμίστων, μὴ ἔχόντων χρείαν νόμων διὰ τὸ θεμιστεύειν ἕκαστον παίδων ἡδ' ἀλόχων (vers 114-115). Didyme va jusqu'à justifier leur violence envers les Phéaciens : πῶς οὖν ἡδίκουν τοὺς Φαίακας καὶ ἐλύτουν; διὰ τὸ ἀνόμοιον τῆς πολιτείας. Ceci est un pur sophisme; et ce qui précède n'est guère moins inadmissible. Voyez les notes qui vont suivre.

107. Θεοῖσι πεποιθότες, se fiant aux dieux, c'est-à-dire s'en remettant, pour leur subsistance, aux soins des dieux, c'est-à-dire, purement et simplement, comptant sur la nature. Il n'y a ici aucune idée morale. Rien ne prouve que ces hommes, si bien traités par la nature, en sachent le moindre gré aux dieux. Ils sont forts, ils sont robustes, de grande taille, et ils ont tout à souhait : ce serait une merveille qu'ils ne fussent pas fiers et brutaux. Ils l'ont été jadis (VI, 5-6); ils le sont encore aujourd'hui. La légende en fera plus tard de dignes frères de Polyphème; en attendant, ce sont des barbares, ou même plutôt des sauvages.

109. Τάγ(ε), ces choses-ci : les choses que je vais dire, froment, orge, ceps de vigne. — Ἀσπαρτα καὶ... Construisez :

φύονται πάντα ἄσπαρτα καὶ ἀνήροτα. Ceci nous met dans une contrée idéale, aussi fantastique que celle des Lotophages. Ce sera, si l'on veut, la Sicile, mais une Sicile inventée par le poète. Même en Sicile, ce n'est pas sans un certain travail que les hommes obtiennent de la terre le pain et le vin.

111. Καὶ σφιν Διὸς ὄμβρος ἀέξει, c'est-à-dire καὶ ὄμβρος Διὸς ἀέξει οἶνον αὐταῖς. En prose, au lieu de καὶ σφιν, il y aurait καὶ αἱ, et la phrase serait subordonnée, et non coordonnée ou juxtaposée. — Quelques anciens rapportaient σφιν aux Cyclopes, et prenaient ἀέξει dans un sens général : fait pousser le blé, l'orge et les raisins. Avec cette explication, la phrase existe *per se*, et doit être séparée par un point en haut. *Scholies* P : ἀέξει αὐτὰ αὐτοῖς, ἥτοι τοῖς Κύκλωσι. Mais l'usage homérique donne bien plus de vraisemblance à l'explication par καὶ αἱ et οἶνον. C'est au vers 358, et non ici, que σφιν se rapporte aux Cyclopes.

114. Θεμιστεύει constate seulement le fait de l'absence de tribunaux publics. Dès qu'il n'y en a point, chaque père de famille est juge des membres de sa famille : quant à être un juste juge, c'est une autre affaire. Le père exerce le droit de vie et de mort; voilà tout. Ameis : « θεμιστεύει, « das heisst hat das Recht über Leben « und Tod. » C'est donc tout gratuitement qu'on a pris θεμιστεύει pour un éloge des Cyclopes. Ces troglodytes sont des juges; les Germains étaient des juges aussi, et n'en étaient pas moins des brutaux. Les *Scholies* T disent, ὅστιον βασιλεύει. Laissons βασιλεύει, mais rayons ὅστιον. — Οὐδ' ἀλλήλων ἀλέγουσι. Chaque famille vit à part, absolument à part de toutes les au-

Νῆσος ἔπειτα λάχεια παρὲκ λιμένος τετάνυσται,
 γαίης Κυκλώπων οὔτε σχεδὸν οὔτ' ἀποτηλοῦ,
 ὕληεσσ'· ἐν δ' αἶγες ἀπειρέσιαι γεγάασιν
 ἄγριαι· οὐ μὲν γὰρ πάτος ἀνθρώπων ἀπερύκει·
 οὐδέ μιν εἰσοιχνεῦσι κυνηγέται, οἷτε καθ' ὕλην
 ἄλγεα πάσχουσιν, κορυφὰς ὁρέων ἐφέποντες.
 Οὔτ' ἄρα ποίμνησιν καταΐσχεται οὔτ' ἀρότοισιν,
 ἀλλ' ἦγ' ἄσπαρτος καὶ ἀνήροτος ἥματα πάντα

120

tres. Une pareille insociabilité prouve que, si les Cyclopes ne sont pas des brutes, il ne s'en faut pas de beaucoup. Pourtant Didyme (*Scholies* Q) croit que ceci ne fait point tort à l'explication donnée par les panégyristes des Cyclopes : οὐ φροντίζουσιν ἀλλήλων ὅσον ἔνεκεν ὑποταγῆς. ἕκαστος γὰρ αὐτοκράτωρ ἐστὶ καὶ οὐχ ὑποτάσσεται τῷ ἐτέρῳ. ἔπειτα τοῦ Πολυφήμου κράζοντος ἦλθον πάντες.

116. Νῆσος. Dès qu'on admet que les Cyclopes habitent la Sicile, il est naturel, comme nous l'avons dit, de les placer sur la côte occidentale; l'île dont il s'agit ici en fait même une nécessité. Ce n'est que dans le voisinage de cette côte qu'il y a des îles répondant plus ou moins à la description de celle-ci. Ainsi donc celle-ci sera une des îles Égades. Si le nom d'Égades est un mot grec, il signifie les Îles-aux-Chèvres, du moins selon toute vraisemblance; et l'on va voir, vers 118-119, que les chèvres abondent dans l'île où abordent Ulysse et ses compagnons. — Λάχεια, *hirsuta*, aux collines rocheuses. C'est le sens le plus vraisemblable. La plupart des modernes expliquent ainsi. — Les anciens croyaient que λάχεια signifie fertile; mais ils ne le croyaient que parce qu'ils tiraient λάχεια de λαχαίνω, étymologie apparente. La fertilité n'a rien à voir ici, ni surtout dans l'autre passage, X, 509, où nous verrons encore λάχεια. Une île aux chèvres est une île de roches et de broussailles. C'est le caractère général que peint l'épithète; c'est ce qui apparaît tout d'abord, même de loin. On rattache λάχεια à la même racine que ἐλαχύς et *levis*, sanscrit *laghus* et *raghus*; ce qui donne, comme sens primitif, le contraire de εὐγῶς, suggéré par λαχαίνω. — Au

lieu de ἔπειτα λάχεια, Zénodote écrivait ἔπειτ' ἐλαχεῖα. Didyme (*Scholies* H et Q) : Ζηνόδοτος τὴν βραχεῖαν, γράφων διὰ τοῦ ε. Cette leçon a été rejetée par Aristarque, et ici et au vers X, 509. Dindorf : « non dubitandum quin vulgata hic ut « alibi plerumque, ubi lectio Zenodotea « diserte memoratur, probata fuerit Aristarcho. » — Bekker a admis la leçon de Zénodote. Ici ἐλαχεῖα ne ferait point difficulté, sauf pourtant la bizarrerie du rapprochement d'un pareil mot avec τετάνυσται, deux termes contradictoires (le court qui est long). On peut même dire qu'Eschyle, le plus homérisant des poètes, autorise ἐλαχεῖα, *Perses*, vers 447-448 : νῆσός τις ἐστὶ.... βαιά, soit qu'il ait lu réellement ἐλαχεῖα dans son modèle, soit qu'il ait pris λάχεια comme identique à ἐλαχεῖα. Mais, au vers X, 509, où Bekker écrit aussi ἐλαχεῖα, cette épithète n'offre aucun sens. — Παρὲκ λιμένος τετάνυσται doit être suivi d'une virgule, sinon la phrase dirait une chose en contradiction avec la description même d'Homère. Le port n'est pas dans le pays des Cyclopes, mais dans l'île. Ulysse dit : « Une île s'allonge formant un port. » En effet, quand on entre dans le port, on a l'île devant soi, et par conséquent elle est παρὲκ λιμένος, en dehors du port, autour du port. *Scholies* T : λιμένος τοῦ ἐν αὐτῇ. Ameis seul a mis la vraie ponctuation. Tous les autres éditeurs portent la virgule jusque après Κυκλώπων.

120. Μιν, elle, c'est-à-dire l'île. — Εἰσοιχνεῦσι, *intrare solent*, fréquentent.

121. Ἐφέποντες, *lustrantes*, parcourant en tous sens.

122. Καταΐσχεται (*occupatur*) a pour sujet ἡ sous-entendu (αὕτη ἡ νῆσος).

ἀνδρῶν χηρεύει, βόσκει δέ τε μηκάδας αἶγας.
 Οὐ γὰρ Κυκλώπεσσι νέες πάρα μιλτοπάρηοι, 125
 οὐδ' ἄνδρες νηῶν ἐνι τέκτονες, οἳ κε κάμοιεν
 νῆας εὐσσέλμους, αἶ κεν τελέοιεν ἕκαστα,
 ἄσπερ ἐπ' ἀνθρώπων ἰκνεύμεναι· οἷά τε πολλὰ
 ἄνδρες ἐπ' ἀλλήλους νηυσὶν περόωσι θάλασσαν·
 οἳ κέ σφιν καὶ νῆσον εὐκτιμένην ἐκάμοντο. 130
 Οὐ μὲν γάρ τι κακὴ γε, φέροι δέ κεν ὦρια πάντα·
 ἐν μὲν γὰρ λειμῶνες ἀλός πολιοῖο παρ' ὄχθας
 ὑδρηλοὶ, μαλακοί· μάλα κ' ἄφθιτοι ἄμπελοι εἶεν.
 Ἐν δ' ἄροσις λείη· μάλα κεν βαθὺ λήϊον αἰεὶ
 εἰς ὥρας ἀμῶεν, ἐπεὶ μάλα πῖαρ ὑπ' οὐδας. 135

124. Χηρεύει, est veuve : est absolument vide.

125. Πάρα pour πάρεισι. — Μιλτοπάρηοι. C'est l'épithète des vaisseaux d'Ulysse dans l'*Iliade*, II, 637.

126. Ἐνι est pour ἐνεισι. — Οἳ κε κάμοιεν, qui puissent travailler : capables de construire.

127. Αἶ κεν τελέοιεν ἕκαστα, qui puissent accomplir chaque chose : propres à satisfaire à tous les besoins.

128. Οἷά τε πολλὰ, expression adverbiale : comme bien souvent ; comme d'ordinaire.

129. Ἐπ' ἀλλήλους, sous-entendu ἰκνεύμενοι : pour se visiter mutuellement.

130. Οἳ ne porte ici l'accent que comme suivi de κε. C'est le démonstratif : ces hommes ; des hommes capables de construire des vaisseaux ; des artisans industriels. — Κέ σφιν.... ἐκάμοντο, leur auraient façonné. — Καὶ νῆσον, même l'île : l'île elle-même. — Ἐυκτιμένην, bien bâtie, c'est-à-dire en y construisant des maisons, en la rendant habitable.

131. Κακὴ, mauvaise, c'est-à-dire stérile. Sous-entendez ἐστί. — Φέροι δέ κεν, elle pourrait même produire.

132. Ἐν, c'est-à-dire ἐνεισι : là sont ; il y a dans l'île.

133. Εἶεν, sous-entendu ἐν αὐτῇ. Ajoutez l'idée : si l'on y en plantait.

134. Ἐν, sous-entendu αὐτῇ. — Λείη, sous-entendu κεν εἶη : serait facile.

134-135. Κεν.... ἀμῶεν, on moissonnerait (si on labourait).

135. Ἐπεὶ μάλα πῖαρ ὑπ' οὐδας (ἐστί), parce que la graisse est en abondance sous le sol, c'est-à-dire parce qu'il y a sous la surface du sol une terre extrêmement propre à être fécondée. — On explique ordinairement πῖαρ comme adjectif (*pingue*, gras), et on écrit ὑπ(ο), qui est alors pour ὑπεστί : parce que le sol est très-gras en dessous. Mais cette explication, qui donne au fond le même sens que la première, ne repose que sur une hypothèse. Le mot πῖαρ est toujours et partout un substantif. On dit que ὑπ' οὐδας est impossible, n'y ayant point ici de mouvement. Rien de moins fondé qu'une pareille assertion, comme le prouvent, entre autres exemples, ἔχειτο ὑπὸ θρόνον, XXII, 362, et, XXIV, 234, στάς δ' ἄρ' ὑπὸ βλωθρὴν ὄγχην. — Au lieu de ὑπ' οὐδας, quelques anciens écrivaient ἐπ' οὐδας, ce qui peut s'expliquer, mais ce qui ôte l'image du labour implicitement rappelée par ὑπό. — Il n'y a aucune contradiction entre ce qu'on vient de lire, vers 131-135, et le caractère général de l'île. Ulysse décrit la plaine d'alluvion qui s'étend du pied des collines rocheuses à la mer. Je remarque aussi que l'importance donnée à cette description prouve que l'île est mieux qu'un flot ; que la leçon ἐλαχεῖα n'est point exacte, même au vers 116 ; que τετάνυσται, dans ce vers, est dit au propre, et qu'il n'est pas

Ἐν δὲ λιμὴν εὖορμος, ἴν' οὐ χρεὼ πείσματός ἐστιν,
οὔτ' εὐνάς βαλέειν, οὔτε πρυμνήσι' ἀνάψαι,
ἀλλ' ἐπικέλσαντας μεῖναι χρόνον, εἰσόκε ναυτέων
θυμὸς ἐποτρύνη καὶ ἐπιπνεύσωσιν ἄῃται.

Αὐτὰρ ἐπὶ κρατὸς λιμένος ῥέει ἀγλαὸν ὕδωρ, 140
κρήνη ὑπὸ σπείους· περὶ δ' αἴγειροι πεφύασιν.

Ἐνθα κατεπλέομεν, καὶ τις θεὸς ἡγεμόνευεν
νύκτα δι' ὀρφναίην· οὐδὲ προῦφαίνετ' ἰδέσθαι·
ἄῃρ γὰρ περὶ νηυσὶ βαθεῖ' ἦν, οὐδὲ Σελήνη
οὐρανόθεν προῦφαινε, κατείχετο δὲ νεφέεσσιν. 145

Ἐνθ' οὔτις τὴν νῆσον ἐσέδρακεν ὀφθαλμοῖσιν·
οὐδ' οὖν κύματα μακρὰ κυλινδόμενα προτὶ χέρσον
εἰσίδομεν, πρὶν νῆας εὐστέλμους ἐπικέλσαι.
Κελσάσῃσι δὲ νηυσὶ καθείλομεν ἱστία πάντα·
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης· 150
ἔνθα δ' ἀποβρίξαντες ἐμείναμεν Ἡῶ διαν.

réduit au sens de καίται ou de ἐστί, que lui assignerait ἑλαχεῖα.

136. Ἐν, c'est-à-dire ἐνεστί τῇ νήσῳ : il y a dans cette île. Voyez plus haut, vers 116, la note sur παρὲς λιμένος. — Δέ, or. Ulysse revient, après digression, à ce qu'il a dit dès les premiers mots relatifs à l'île.

137. Εὐνάς. Il s'agit des blocs de pierre dont on se servait, avant l'invention des ancres, pour fixer les navires. C'est par un pur anachronisme que beaucoup d'anciens faisaient ici de εὐνάς l'équivalent de σι-θηρᾶ ἀγκύρια. A peine peut-on accorder, comme le font quelques modernes, qu'on en était déjà aux masses de fer au lieu de blocs de pierre. Le fer était trop rare et trop précieux pour être employé à de pareils usages. Songez que le σόλος d'Achille, *Iliade*, XXIII, 826-835, est décrit comme un vrai trésor, et que cette masse de fer était si petite qu'elle servait de disque à jouer, et que Polyxète la lance aussi loin qu'un bouvier peut lancer sa trique. Ce σόλος même n'aurait pas suffi au quart de la moindre εὐνή. — On a vu εὐνάς dans la même acception qu'ici, *Iliade*, I, 436. Cette acception n'a rien d'absolument extraordinaire. *Scholies* Q : διὰ τὸ εὐνά-ζεσθαι ὑπὸ τούτων τὰ πλοῖα καὶ ἡρεμεῖν.

138. Ναυτέων, dissyllabe par synizèse.

140. Ἐπὶ κρατὸς λιμένος, à la tête du port, c'est-à-dire au fond du port.

142. Ἐνθα, *huc*, vers cet endroit, c'est-à-dire poussés vers cet excellent mouillage. — ἡγεμόνευεν, sous-entendu ἡμῖν : nous guidait ; fut certainement notre guide.

143. Οὐδὲ équivalait à οὐ γὰρ. — Προῦφαίνετ(ο), *illucibat*, il y avait du jour. — Ἰδέσθαι, comme ὥστε ἰδέσθαι : pour voir ; pour qu'on fût suffisamment en état de se diriger.

144. Περὶ νηυσί, *vilgo* παρὰ νηυσί, leçon évidemment mauvaise. Didyme (*Scholies* H) : οὕτως, περὶ νηυσί. — Ἀῃρ.... βαθεῖ(α), un nuage profond : un épais brouillard.

145. Προῦφαινε, sous-entendu ἡμῖν : nous éclairait.

146. Ἐνθ(α), *ibi*, là : quand nous étions déjà dans le port. — Τὴν νῆσον, *illam insulam*, la bienheureuse île. Le mot τὴν est emphatique, et il équivalait à ἐκείνην.

148. Ἐπικέλσαι est intransitif, et il a νῆας pour sujet et non pour régime. C'est ce que montre, au vers suivant, κελσάσῃσι δὲ νηυσί.

150. Ἐκ doit être joint à βῆμεν : nous débarquâmes.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
 νῆσον θαυμάζοντες, ἐδινεόμεσθα κατ' αὐτήν.
 ὦρσαν δὲ Νύμφαι, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο,
 αἶγας ὄρεσκώους, ἵνα δειπνήσειαν ἑταῖροι. 155
 Αὐτίκα καμπύλα τόξα καὶ αἰγανέας δολιχαύλους
 εἰλόμεθ' ἐκ νηῶν, διὰ δὲ τρίχα κοσμηθέντες
 βάλλομεν· αἶψα δ' ἔδωκε θεὸς μενοεικέα θήρην.
 Νῆες μὲν μοι ἔποντο δυώδεκα, ἐς δὲ ἐκάστην
 ἐννέα λάγχανον αἶγες· ἐμοὶ δὲ δέκ' ἔξελον οἶω. 160
 Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμαρ ἐς ἥελιον καταδύντα
 ἡμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
 Οὐ γάρ πω νηῶν ἐξέφθιτο οἶνος ἐρυθρὸς,
 ἀλλ' ἐνέην· πολλὸν γὰρ ἐν ἀμφιφορεῦσιν ἕκαστοι
 ἠφύσαμεν, Κικόνων ἱερὸν πτολίεθρον ἐλόντες. 165
 Κυκλώπων δ' ἐς γαῖαν ἐλεύσσομεν, ἐγγὺς ἐόντων,
 καπνὸν τ' αὐτῶν τε φθογγὴν ὄϊων τε καὶ αἰγῶν.
 Ἦμος δ' ἥελιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
 δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.
 Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως, 170

152. Ἦμος.... On a vu ce vers, II, 1, et c'est un des plus souvent répétés chez Homère.

153. Ἐδινεόμεσθα, nous tourbillonnions : nous courions de tous côtés.

156. Αὐτίκα, incontinent, c'est-à-dire aussitôt que nous aperçûmes ce gibier.

157. Διὰ doit être joint à κοσμηθέντες. — Τρίχα, en trois : en trois troupes.

158. Βάλλομεν est à l'imparfait : *jaculabamur*, nous lançions des traits; nous attaquâmes les chèvres.

159. Ἐς δὲ ἐκάστην. Ameis, ἐν δὲ ἐκάστη, leçon donnée par plusieurs manuscrits. La Roche dit, à propos de cette leçon : *non male*; mais il a gardé lui-même la vulgate.

161. Ὡς τότε.... On a vu ce vers, *Iliade*, I, 604. — Πρόπαν ἡμαρ, tout le reste du jour. Voyez dans l'*Iliade*, I, 472, la note sur πανημέριοι.

163. Νηῶν dépend de ἐξέφθιτο, et non de οἶνος.

164. Ἐνέην, sous-entendu νηυσί. —

Ἐκαστοι, apposition au sujet contenu dans ἠφύσαμεν.

166. Ἐλεύσσομεν, nous portions les yeux.

167. Καπνὸν τ(ε), c'est-à-dire καὶ ἐς καπνόν. — Αὐτῶν, d'eux-mêmes : des Cyclopes. — Φθογγὴν, c'est-à-dire ἐς φθογγὴν. Le poète est amené à rapporter poétiquement à la vue l'opération de l'ouïe. Il n'y a rien à sous-entendre, et l'on ne peut rien sous-entendre. Le verbe λαύσσειν signifie les deux choses par syllepse, comme plus haut δαινύμενοι, *mangeant*, signifie aussi, par le fait du complément μέθυ ἡδύ, *buvant*. — D'après les *Scholies* E, le vers 167 est entièrement spondaïque : σπονδεῖος ὅλος ὁ στίχος. Ceci suppose qu'on lisait οἶων dissyllabe, et qu'on supprimait τε devant καί. La suppression de τε faussait le vers, car αἶξ n'a jamais été ni φαῖξ ni σαιῖξ, et ὄϊων trissyllabe est plus naturel que οἶων dissyllabe, puisque la forme primitive est ὀφίων.

168-170. Ἦμος δ' ἥελιος.... On a vu

καὶ τότε ἔγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·

Ἄλλοι μὲν νῦν μέμνεντ', ἐμοὶ ἐρήηρες ἐταῖροι·
αὐτὰρ ἐγὼ σὺν νηϊ τ' ἐμῇ καὶ ἐμοῖς ἐτάροισιν
ἐλθὼν τῶνδ' ἀνδρῶν πειρήσομαι οἵτινές εἰσιν·
ἥ ῥ' οἷγ' ὕβρισταί τε καὶ ἄγριοι οὐδὲ δίκαιοι,
ἢ φιλόξεينوι, καὶ σφιν νόος ἐστὶ θεοῦδής.

175

Ὡς εἰπὼν ἀνὰ νηὸς ἔβην· ἐκέλευσα δ' ἐταίρους
αὐτούς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.

Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζου·
ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολιτὴν ἄλλα τύπτον ἐρετμοῖς.

180

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὸν χῶρον ἀφικόμεθ', ἐγγὺς ἐόντα,
ἐνθα δ' ἐπ' ἐσχατιῇ σπέος εἶδομεν, ἄγχι θαλάσσης,
ὑψηλὸν, δάφνησι κατηρεφές· ἐνθα δὲ πολλὰ
μῆλ', οἷές τε καὶ αἶγες ἰαύεσκον· περὶ δ' αὐλή
ὑψηλὴ δέδμητο κατωρυχέεσσι λίθοισιν,

185

ces trois vers, sauf une variante, *Iliade*, I, 476-477. On les reverra dans l'*Odyssée*.

172. Ἐμοὶ est possessif : mes.

173. Αὐτὰρ ἐγὼ.... On a vu un vers semblable, *Iliade*, I, 183. — Ἐμοῖς ἐτάροισιν est restreint ici aux hommes qui montent le vaisseau commandé personnellement par Ulysse.

174. Τῶνδ(ε). On ne voit pas les hommes. Ulysse montre seulement la côte d'où partent les bruits où se mêlent leurs voix, bruits qui sortent des cavernes habitées. Ainsi τῶνδ' ἀνδρῶν signifie les gens du pays que voilà.

175-176. Ἡ ῥ' οἷγ' ὕβρισταί τε.... Voyez les vers VI, 420-424 et les notes sur ces deux vers. Ici l'interrogation n'est plus directe; aussi écrivons-nous ἦ au premier vers, et non plus ἦ.

177. Ἀνά doit être joint à ἔβην.

178. Ἀμβαίνειν, sous-entendu νηός. — Ἀνά doit être joint à λῦσαι.

179. Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον.... Voyez plus haut les vers 103-104.

181. Τὸν χῶρον, cet endroit, c'est-à-dire le pays dont il a été question au vers 166.

182. Ἐνθα est adverbe de lieu, et δ(ε) signifie *tum* (alors). — Σπέος εἶδομεν. Les digammistes, qui ne peuvent pas écrire ici

φαίδομεν, supposent que la vraie leçon est εὔρομεν. Mais ce n'est qu'une supposition.

— Ἄγχι θαλάσσης n'est point en contradiction avec ἐπ' ἐσχατιῇ. Le domaine de Polyphème est au bord de la mer; mais il faut le traverser tout entier pour arriver à la caverne. Ulysse voit la caverne au delà de la plage, et de la cour, et des arbres même dont la caverne est ombragée.

183. Ἐνθα, là : dans cette caverne.

184. Μῆλ(α) est le terme général; οἷές et αἶγες spécifient. — Ἰαύεσκον, dormaient chaque nuit. Ulysse dit que la caverne est une grande étable. Le fréquentatif indique l'usage, et non pas le fait actuel; car les brebis et les chèvres sont au pâturage; leurs petits seuls sont dans l'étable. — Περὶ, alentour, c'est-à-dire formant une enceinte devant la caverne. — Αὐλή, une cour. On verra plus loin, vers 238-239, à quoi servait cette cour. C'était un parc pour les mâles, boucs et béliers.

185. Δέδμητο. Aristophane de Byzance, βέβλητο, leçon dont le sens n'est pas aisé à déterminer ici.

185-186. Κατωρυχέεσσι λίθοισιν.... L'enceinte du parc est formée par une clôture continue, les blocs de pierre enracinés dans le sol fermant l'intervalle d'un arbre à l'autre. *Scholies T* : ἐκ διαστήμα-

μακρῆσιν τε πίτυσιν ἰδὲ δρυσὶν ὑψικόμοισιν.

Ἐνθα δ' ἀνὴρ ἐνίαυε πελώριος, ὃς ῥά τε μῆλα
οἶος ποιμαίνεσκεν ἀπόπροθεν· οὐδὲ μετ' ἄλλους
πωλεῖτ', ἀλλ' ἀπάνευθεν ἐὼν ἀθεμίστια ἤδη.

Καὶ γὰρ θαῦμα τέτυκτο πελώριον, οὐδὲ ἑώκει
ἀνδρὶ γε σιτοφάγῳ, ἀλλὰ ῥίῳ ὑλήεντι
ὑψηλῶν ὀρέων, ὃ τε φαίνεται οἶον ἀπ' ἄλλων. 190

Δὴ τότε τοὺς ἄλλους κελόμην ἐρίηρας ἐταίρους
αὐτοῦ παρ νηὶ τε μένειν καὶ νῆα ἔρυσθαι·
αὐτὰρ ἐγὼ κρίνας ἐτάρων δυοκαίδεξ' ἀρίστους
βῆν· ἀτὰρ αἶγεον ἀσκὸν ἔχον μέλανος οἴνοιο,
ἡδέος, ὃν μοι δῶκε Μάρων, Εὐάνθεος υἱὸς,
ἱρεὺς Ἀπόλλωνος, ὃς Ἴσμαρον ἀμφιβεβήκει, 195

τος τῶν δένδρων πεφυκότων, τὸ μεταξύ
τῶν λίθων πληρούντων.

187. Ἐνθα, comme au vers 183 : dans
la caverne. — Ἐνίαυε, habitait. Homère
n'a pas besoin de mettre le fréquentatif,
quand il s'agit du maître. Les brebis et les
chèvres pourraient dormir dehors ; le ma-
ître dort dans ce qui est sa maison. Ce-
pendant on peut dire que ἐνίαυε, entre
ἰαύεσxon et ποιμαίνεσκεν, équivaut à un
fréquentatif, et qu'on voit de suite que
l'homme n'est pas nécessairement là.

188. Ἀπόπροθεν, à distance, c'est-à-
dire loin des autres Cyclopes.

189. Ἀθεμίστια ἤδη doit être pris dans
le sens le plus énergique : il avait un ca-
ractère féroce.

190. Καὶ γάρ (et en effet) relie ce qui
suit à ἀνὴρ... πελώριος du vers 187. —
Θαῦμα(α), *monstrum*, un être extraordi-
naire. — Τέτυκτο a pour sujet ὁ ἀνὴρ
(cet homme), évidemment sous-entendu.

192. Ὁ τε comme ὃ : qui. La vulgate
δτε en un seul mot (*quand*) prête au ῥίον
un mouvement qu'il ne peut avoir. —
Οἶον ἀπ' ἄλλων, seul loin d'autres, c'est-
à-dire complètement isolé. Ulysse ne pense
qu'à un sommet unique, et non pas à un
sommet se détachant du milieu de tant ou
tant d'autres.

193. Τοὺς ἄλλους est dit par opposition
aux douze qui marcheront avec Ulysse.

194. Αὐτοῦ, là-même : sur le bord de
la mer. — Ἐρυσθαι, de garder. On peut

considérer comme intentionnelle la répétition
νηί, νῆα. Bothe : « Ἐμφατικῶς in-
« geminat nomen navis, in qua futura ei
« salus, maximum periculum adeunti. »

195. Δυοκαίδεξ(α). Pourquoi douze
précisément, et non pas moins ou davan-
tage. C'est là une question que posaient
les enstatiques ; et les lytiques, au lieu de
hausser les épaules, prenaient la peine d'y
répondre. Ils disaient même, à ce sujet,
des choses qui ne sont pas inutiles. Por-
phyre (*Scholies T*) : διὰ τί δώδεκα ; καὶ
γὰρ ὀλίγοι, ἵνα μὴ δοκῇ ὡς ἐπὶ λη-
στεῖαν ἦκειν· ἐλάττους δὲ πάλιν οὐκ
ἦεν, ἵνα μὴ εὐκαταφρόνητος εἶναι δόξῃ.

196. Ἀσκὸν.... οἴνοιο. Nouvelle ques-
tion des enstatiques. Les lytiques répon-
dent qu'Ulysse veut se faire bien venir, si
brutes que puissent être les individus à
qui il aura affaire. Porphyre (*Scholies T*) :
τὸν δὲ ἀσκὸν οἰκεῖον ἐπόδιον λαμβάνει,
τὸν οἶνον, πρὸς ποιμενικοὺς καὶ ἀγρίους
ἀνδρας.

198. Ὃς a pour sujet Ἀπόλλωνος, et
non ἱερεύς. — Ἴσμαρον. Virgile, *Géorgi-
ques*, II, 37-38 : « juvat Ismara Baccho
« conserere. » C'est un souvenir du pas-
sage relatif au vin de Maron d'Ismare. —
Ἀμφιβεβήκει (*tuebatur*) signifie seulement
qu'Ismare adorait Apollon comme son dieu
tutélaire ; car le dieu a laissé détruire la
ville. On a vu ἀμφιβέβηκας, à propos
d'Apollon même, *Iliade*, II, 37 ; et Ho-
mère, dans l'*Iliade* encore, V, 299, expli-

οὔνεκά μιν σὺν παιδί περισχόμεθ' ἡδὲ γυναικί
 ἄζόμενοι· ὥκει γὰρ ἐν ἄλσει δενδρήεντι 200
 Φοίβου Ἀπόλλωνος. Ὁ δέ μοι πόρεν ἀγλαὰ δ' ὕρα·
 χρυσοῦ μέν μοι δῶκ' εὐεργέος ἑπτὰ τάλαντα·
 δῶκε δέ μοι κρητῆρα πανάργυρον· αὐτὰρ ἔπειτα
 οἶνον ἐν ἀμφιφορεῦσι δώδεκα πᾶσιν ἀφύσσας
 ἡδύν, ἀκηράσιον, θεῖον ποτόν· οὐδέ τις αὐτόν 205
 ἡείδῃ δμῶων οὐδ' ἀμφιπόλων ἐνὶ οἴκῳ,
 ἀλλ' αὐτὸς ἄλοχός τε φίλη ταμίη τε μί' οἷη.
 Τὸν δ' ὅτε πίνοιεν μελιηδέα οἶνον ἐρυθρόν,
 ἐν δέπας ἐμπλήσας ὕδατος ἀνὰ εἴκοσι μέτρα
 χεῦ· ὁδμή δ' ἡδεῖα ἀπὸ κρητῆρος ὁδῶδει, 210

que comment ἀμφιβαίνω (marcher autour) signifie protéger.

199. Οὔνεκα, parce que : en récompense de ce que. — Σὺν παιδί (*cum filio*), *vulgo* σὺν παισί (*cum liberis*). Didyme (*Scholies H*) : σὺν παιδί, Ἀρίσταρχος καὶ Ἀριστοφάνης. — Bothe dit qu'il vaut mieux conserver la vulgate, puisqu'on ne sait rien sur Maron et sa famille; et il ajoute que les deux critiques alexandrins se sont sans doute trompés, en prenant un sigma pour un delta, deux lettres dont la ressemblance, dit-il, est très-grande dans certains manuscrits. La dernière observation n'est vraie que pour l'écriture byzantine : dans l'écriture alexandrine, même cursive, le delta et le sigma n'ont rien de commun. Quant à la première observation, notre ignorance ne prouve rien du tout. Les Alexandrins savaient certainement que la tradition ne donnait à Maron qu'un enfant; car Maron est un personnage dont avaient parlé les poètes. Nous avons, dans les *Scholies H* et *Q*, une note à son sujet, qui n'est autre chose qu'un extrait du commentaire d'Aristarque, diple relative à *ιερεὺς Ἀπόλλωνος* : ταῦτα σημειοῦνται τινες πρὸς τὸ μὴ παραδιδόναι Ὅμηρον Διόνυσον οἶνου εὐρετὴν, τὸν δὲ Μάρωνα οὐ Διονύσου, ἀλλ' Ἀπόλλωνος ἱερέα, δι' ὅλης τῆς ποιήσεως οἶνου μνημονεύων. ἡ δ' ἀπότασις πρὸς Ἡσίοδον λέγοντα τὸν Μάρωνα εἶναι Οἰνοπίωνος τοῦ Διονύσου. Une autre note alexandrine (*Scholies H* et *Q*) dit qu'Ἐνάνθης, le père de

Maron, était fils de Bacchus, et que la femme de Maron se nommait OEderque. Porphyre est nominativement cité dans cette note. Non-seulement les Alexandrins ont dû connaître que Maron n'avait qu'un enfant, mais ils ont dû connaître le nom de cet enfant, comme ils connaissaient celui du père et celui de la mère. Ce qui est certain, c'est qu'ils le savaient unique, et qu'ils n'avaient aucun doute sur son sexe, bien que *παῖς* soit du féminin autant que du masculin. *Scholies H* et *Q* : ὅτι περισώσαμεν αὐτόν καὶ τὴν αὐτοῦ γυναῖκα σὺν τῷ παιδί αὐτοῦ.

204. Δώδεκα πᾶσιν, au nombre de douze. Voyez, V, 244, la note sur εἴκοσι πάντα.

205. Αὐτόν, lui, c'est-à-dire ce vin.

206. Ἡείδῃ, connaissait, c'est-à-dire était dans le secret du lieu où était caché ce vin.

208. Τόν est emphatique, et signifie déjà, à lui seul, que ce vin était le vin par excellence, une boisson digne des dieux; et μελιηδέα οἶνον ἐρυθρόν est une apposition confirmative. — Πίνοιεν a pour sujet, non pas, comme le dit Eustathe, τινές sous-entendu, mais Maron et les siens. Il n'y avait qu'eux seuls qui en bussent.

209-210. Ἐν δέπας. ... Construisez : ἐμπλήσας (Μάρων) ἐν δέπας χεῦς (τὸν οἶνον) ἀνὰ εἴκοσι μέτρα ὕδατος.

210. Κρητῆρος est le grand vase plein d'eau où Maron a versé une seule coupe de son vin.

θεσπεσίη· τότ' ἂν οὔτοι ἀποσχέσθαι φίλον ἦεν.

Τοῦ φέρον ἐμπλήσας ἀσχὸν μέγαν· ἐν δὲ καὶ ἦα
χωρύκῳ· αὐτίκα γάρ μοι οἶσατο θυμὸς ἀγήνωρ
ἄνδρ' ἐπελεύσεσθαι, μεγάλην ἐπιδιμένον ἀλκὴν,
ἄγριον, οὔτε δίκας εὖ εἰδότα οὔτε θέμιστας.

215

Καρπαλίμως δ' εἰς ἄντρον ἀφικόμεθ', οὐδέ μιν ἔνδον
εὔρομεν, ἀλλ' ἐνόμεινε νομὸν κάτα πίονα μῆλα.

Ἐλθόντες δ' εἰς ἄντρον ἐθηεύμεσθα ἕκαστα·

ταρσοὶ μὲν τυρῶν βριῖθον, στείνοντο δὲ σηκοὶ

ἄρνων ἡδ' ἐρίφων· διακεκριμέναι δὲ ἕκασται

220

ἔρχατο· χωρὶς μὲν πρόγονοι, χωρὶς δὲ μέτασσαι,

χωρὶς δ' αὖθ' ἔρσαι· ναῖον δ' ὀρῶ ἄγγεα πάντα,

211. Τότ' ἂν οὔτοι ἀποσχέσθαι φίλον ἦεν, alors il n'eût point été agréable de s'abstenir, c'est-à-dire on buvait avec un extrême plaisir ce vin ainsi trempé, mais d'un parfum et d'un goût délicieux. — Aristarque (*Scholies* H, Q et V) dit que le poète rend vraisemblable l'effet que produira le vin de Maron, bu pur, sur un colosse tel que Polyphème : (ἡ διπλῇ, ὅτι) τοῦτο προφικονόμησεν, ἵνα μὴ ζητῶμεν πῶς ὁ τηλικούτος ἐχορέσθη.

212. Τοῦ (οἴνου) dépend de ἀσχόν. Voyez plus haut, vers 196.

212-213. Ἐν δὲ καὶ ἦα χωρύκῳ. Voyez les vers V, 266-267 et les notes sur ces deux vers. Mais, dans cet exemple, ἐν se rapporte au radeau, tandis qu'ici il faut y attacher χωρύκῳ : φέρον ἐν χωρύκῳ, ou, si l'on veut, ἐνέφερον χωρύκῳ.

213. Ὅϊσατο, devina. *Scholies* T : εἰκάζει ἐκ τοῦ μεγέθους τοῦ σπηλαίου μέγαν τινά, καὶ ἄγριον εἶναι ἐκ τοῦ ἐπ' ἐσχατιὰν οἰκεῖν. De là l'idée de se servir du vin de Maron.

214. Ἄνδρ' ἐπελεύσεσθαι, qu'un homme allait survenir, c'est-à-dire que j'allais avoir affaire à quelque individu.

215. Οὔτε δίκας.... enchérit sur ἄγριον. Le tour négatif, chez Homère, donne toujours l'idée la plus énergique. On a vu ἀθεμίστια, vers 189, désigner non pas seulement l'injustice, mais la férocité.

216. Οὐδέ, au sens étymologique : non autem. — Μιν, lui : l'individu en question. — L'ancienne variante οὐδέ τιν' ἔνδον

manque de précision, et n'amène pas bien ἐνόμεινε.

217. Ἐνόμεινε a pour sujet ὁ ἀνὴρ sous-entendu. — Νομὸν κάτα, au pâturage : dans le pâturage.

219. Τυρῶν dépend de βριῖθον. — Στείνοντο, étaient encombrées : regorgeaient, — Σηκοί, les étables. On va voir qu'il y en avait plusieurs.

220. Ἐκασται. Le féminin est tout naturel ; car on ne conservait qu'un petit nombre de mâles. On mangeait presque tous les agneaux et les chevreaux. Nous avons ici (*Scholies* H) une diple d'Aristarque, comme cela est manifeste d'après le tour même de la note : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἄνω ἰδίως ἀρσενικὰ προτάξας (vers 217), κατ' ἐπικράτειαν τοῦ θηλυκοῦ ἐπήνεγκε τὸ διακεκριμέναι δὲ ἕκασται.

221. Ἐρχατο. Chacune des trois catégories qu'Ulysse va énumérer avait son σηκός, son étable particulière, son compartiment dans l'étable générale, en un mot était parquée. C'est ce que dit ἔρχατο, autrement εἰργμέναι ἦσαν. Hérodien (*Scholies* H) : ψιλωτέον τὸ ἔρχατο. ἀπὸ γὰρ τοῦ εἶρχτο ἐστὶ κατὰ Ἰωνικὸν ὑπερσυντελικὸν παθητικῶς γενόμενον. — Μέτασσαι est un ἀπαξ εἰρημένον, mais dont la signification est déterminée par sa position entre πρόγονοι et ἔρσαι. Ce sont les petits d'âge moyen. *Scholies* V : μεσήλικες.

222. Ἐρσαι, les rosées, c'est-à-dire les plus tendres, les petits nouveau-nés. Quelques anciens écrivaient ἔρσαι avec l'esprit

γαυλοί τε σκαφίδες τε, τετυγμένα, τοῖς ἐνάμελγεν.

Ἔνθ' ἐμὲ μὲν πρῶτισθ' ἔταροι λίσσοντ' ἐπέεσσιν,

τυρῶν αἰνυμένους ἰέναι πάλιν· αὐτὰρ ἔπειτα

225

καρπαλίμως ἐπὶ νῆα θοὴν ἐρίφους τε καὶ ἄρνας

σηκῶν ἐξελάσαντας, ἐπιπλεῖν ἄλμυρὸν ὕδωρ·

ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην (ἦ τ' ἂν πολὺ κέρδιον ἦεν),

ὄφρ' αὐτόν τε ἴδοιμι, καὶ εἴ μοι ξείνια δοίῃ.

doux. Mais cette accentuation n'est propre qu'à la forme ionienne ἔρσαι. — L'expression figurée d'Homère est restée après lui dans la poésie grecque. Eschyle, *Agamemnon*, vers 424, l'applique aux lionceaux mêmes : ὀρόσοι λεόντων. Je n'ai pas besoin de remarquer que ὀρόσος n'est pas seulement un synonyme de ἔρση, mais qu'au fond il lui est identique. Voyez Curtius, au mot ἔρση. — Ναῖον. Anciennes variantes, νᾶον et νᾶεν. Ce n'est qu'une différence d'orthographe; car ναῖον ne peut signifier ici *habitant*. Il s'agit de la plénitude des vases qui débordent de liquide (*diffluent*). *Grand Étymologique* Miller : νᾶεν δ' ὀρῶ ἄγγεα, περιερρεῖτο. L'expression ναῖον.... ἄγγεα est absolument synonyme de ἄγγεα δεύει, qu'on a vu dans l'*Iliade*, II, 474 et XVI, 643. — Didyme (*Scholies* H) nous apprend qu'Aristarque écrivait ναῖον.

223. Γαυλοί τε σκαφίδες τε, apposition à ἄγγεα. — Τετυγμένα. Ces vases, quels qu'ils soient, et d'après cette épithète même, supposent un commencement d'industrie. Polyphème a donc des outils pour creuser le bois ou la pierre. C'était là, suivant les enstatiques, une contradiction avec ce qu'Homère a dit de l'absolue barbarie des Cyclopes; et les lytiques ne savaient trop que répondre à cette accusation. Porphyre (*Scholies* T) : πῶς δὲ ἔχει ποιμενικὰ ἄγγεα, μήτε τεκτόνων ὄντων μήτε λιθοξόων; τί δὲ καὶ χισσύβιον; ἴσως ἀγροικότερον ἐαυτῷ κατεσκεύασεν. — Τοῖς, comme ἐν οἷς : dans lesquels.

224. Πρῶτισ(τα) correspond à ἔπειτα, et ne dépend point de λίσσοντ(ο). Il y aurait deux opérations : enlèvement de fromages, enlèvement de chevreaux et d'agneaux. Les hommes se chargeraient d'abord de fromages, puis ils feraient sortir le bétail. Je remarque, à ce propos, que τυρῶν, bien que partitif, signifie une quan-

tité énorme; car il y en avait tant et tant qu'on n'en pouvait emporter que la moindre part. *Scholies* T : ὅσον ἕκαστος ἐδύνατο φέρειν βάρος τῶν εὐρεθέντων τυρῶν, τοσοῦτον ἐκέλευόν με, φησὶν, οἱ ἑταῖροι ἀποφέρειν.

228. Ἀλλ' ἐγὼ.... On a vu deux fois ce vers dans l'*Iliade*, V, 201 et XXII, 103. — Ce qu'Ulysse a vu dans la caverne n'annonce nullement que celui qui l'habite soit un être féroce, ni surtout un anthropophage. Voilà ce que répondaient les lytiques, à propos de son imprudence. Porphyre (*Scholies* T) : διὰ τί οὖν κινεῖ τὸν Ὀδυσσεά πρὸς τὸ μὴ πεισθῆναι τοῖς ἑταῖροις συμβουλευούσι φυγεῖν; ὅτι γενόμενος ἐν τῷ σπηλαίῳ οὐδεμίαν βίου θηριώδους ὑπόνοιαν ἔλαβε. D'ailleurs le repentir exprimé par Ulysse suffit à la justification du poète, qui n'a nulle prétention à faire de son héros un homme complètement impeccable.

229. Ὅφρ' αὐτόν τε.... Ces raisons sont naïves, sans aucun doute, mais non point absurdes. Pourquoi ne pas faire connaissance avec un homme peut-être d'aimable compagnie? pourquoi surtout lui voler son bien? Si Ulysse a mal parlé déjà de Polyphème, c'est par prolepse, comme disaient les lytiques, c'est d'après ce qui a suivi sa résistance aux prières de ses compagnons. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : ἄλογον εἰπόντα λογίσασθαι τὸν ἀφιζόμενον ἄγριον εἶναι, τοιαῦτα προσδοκᾶν παρ' αὐτοῦ. ἦ δὲ λύσις ἐκ τῆς λέξεως. προληπτικῶ γὰρ τρόπῳ χρῆται, ἃ μετὰ ταῦτα ἔγνω ταῦτα ἐν ἀρχῇ τιθεῖς. Le même (*Scholies* Q) : ποῖον ξένιον ἤλπιζε λαβεῖν παρὰ ἀνθρώπου θησαυροῦς μὴ ἔχοντος, τυροῦς δὲ μόνον καὶ γάλα βλέπων; δεῖ δὲ τὰς κατηγορίας ποιεῖν οὐκ ἐκ τῶν ἀποδάντων· ἄδηλον γὰρ εἰ ἐπισιχῆς ἦν ἀνὴρ. — Εἰ, comme *si forte* en latin : pour savoir si.

Οὐδ' ἄρ' ἔμελλ' ἐτάροισι φανείς ἐρατεινὸς ἔσεσθαι.

230

Ἐνθα δὲ πῦρ κήαντες ἐθύσαμεν, ἡδὲ καὶ αὐτοὶ
τυρῶν αἰνύμενοι φάγομεν· μένομέν τέ μιν ἔνδον
ἦμενοι, ἕως ἐπῆλθε νέμων· φέρε δ' ὄβριμον ἄχθος
ὕλης ἀζαλέης, ἵνα οἱ ποτιδόρπιον εἴη.

Ἐντοσθεν δ' ἄντροιο βαλὼν ὀρυμαγδὸν ἔθηκεν·

235

ἡμεῖς δὲ δείσαντες ἀπεσσύμεθ' ἐς μυχὸν ἄντρου.

Αὐτὰρ ὃγ' εἰς εὐρὺ σπέος ἤλασε πίονα μῆλα,
πάντα μάλ' ὅσσ' ἤμελγε, τὰ δ' ἄρσενα λειῖπε θύρηφιν,
ἄρνειούς τε τράγους τε, βαθείης ἔντοθεν αὐλῆς.

Αὐτὰρ ἔπειτ' ἐπέθηκε θυρεὸν μέγαν ὕψος' αἰέρας,

240

230. Οὐδ(έ), comme au vers 216 : *non autem*. — Ἐτάροισι dépend de ἐρατεινός. — Φανείς, ayant apparu, c'est-à-dire une fois là devant nous.

231. Ἐθύσαμεν. Il ne s'agit point d'un sacrifice, mais des prémices du repas, des θυηλαί jetées dans le feu, c'est-à-dire, ici, de la combustion de quelques morceaux de fromage. *Scholies H* : ἐθύσαμεν ἀπὸ τῶν τυρῶν. παλαιὸν γὰρ ἔθος τὸ τῶν ἀπαρχῶν θύειν· ὁ δ' ἐν πυρὶ βάλλε θυηλάς (*Iliade*, IX, 220). Ce qu'on vient de lire est une diple d'Aristarque. Voyez la note sur le passage de l'*Iliade* qui y est cité. — Athénée, V, 7 : καὶ πρὸ τοῦ θοινᾶσθαι δὲ ἃ δεῖ ποιεῖν ἡμᾶς διδάσκει πάλιν Ὅμηρος, ἀπαρχὰς τῶν βρωμάτων νέμειν τοῖς θεοῖς. οἱ γοῦν περὶ τὸν Ὀδυσσεά καίπερ ὄντες ἐν τῷ τοῦ Κύκλωπος σπηλαίῳ, ἐνθάδε πῦρ.... καὶ ὁ Ἀχιλλεὺς καίπερ ἐπειγομένων τῶν πρέσβειων, ὥς ἐν μέσαις νυξὶν ἡκόντων, ὁμῶς θεοῖσι δὲ θύσαι ἀνώγει.

232. Φάγομεν et μένομεν sont à l'imparfait, dans le sens de l'aoriste.

233. Ἐως, *donec*, jusqu'au moment où. — Quant à ce qui concerne la quantité, voyez la note I, 193 de l'*Iliade*. On se rappelle que la plupart des éditeurs récents écrivent, dans tous les passages de ce genre, εἶος au lieu de ἕως. — Νέμων, *pascens*, menant (son) troupeau.

234. Ποτιδόρπιον, *ad cœnam*, pour le repas du soir, c'est-à-dire pour l'éclairer à son repas du soir. Il ne s'agit point de préparer des aliments. Polyphème ne fait point de cuisine. Didyme (*Scholies H*) :

ἐν αὐτῷ δεικνοῦντι ἐπιδείκνιον φῶς παρῆι. — Quelques-uns écrivaient, en deux mots, ποτὶ δόρπιον. Mais cette orthographe est impossible, car le substantif δόρπιον n'existe pas.

235. Βαλὼν, sous-entendu ἄχθος. *Scholies V* : δηλονότι τὴν συρφετώδη ὕλην.

236. Ἀπεσσύμεθ(α), nous nous retirâmes en toute hâte. L'équivalence ἀπεχωρήσαμεν, donnée par les *Scholies Q*, est insuffisante. Il faut ajouter l'idée de précipitation.

238. Πάντα μάλ' ὅσσ' ἤμελγε. Il s'agit des femelles, brebis et chèvres.

239. Ἐντοθεν, *vulgo* ἔκτοθεν. La vulgate ne donne aucun sens raisonnable, à moins qu'on n'explique à part αὐλῆς comme génitif local, et ἔκτοθεν comme adverbe ; car les mâles laissés en dehors de la caverne sont nécessairement dans la cour, dans le parc décrit aux vers 184-186. La correction ἔντοθεν, admise par Bekker et d'autres, a tous les caractères de l'évidence. Ceux qui, pour garder ἔκτοθεν, traduisent αὐλῆς par le mot *étable*, font une hypothèse, et ne tiennent aucun compte de la disposition des lieux.

240. Θυρεόν, dissyllabe par synizèse. — Il est bizarre, disaient les enstatiques, que Polyphème ait laissé sa porte ouverte pendant son absence, et qu'il la ferme maintenant. Les lytiques n'avaient pas de peine à répondre. Porphyre (*Scholies T*) : πῶς δὲ οὐκ ἄλογον, ὅτε μὲν ἡρημωμένον ἦν τὸ σπήλαιον, ἄθυρον αὐτὸ καταλιπεῖν, ἔνδον δὲ γενόμενον ἐπικλείειν ; καὶ τοῦτο πρὸς τὸν μῦθον. ὑπὲρ τοῦ μὴ δια-

ὄβριμον· οὐκ ἂν τόνγε δύω καὶ εἴκοσ' ἅμαξαι
ἐσθλαί, τετράκυκλοι, ἀπ' οὔδεος ὀχλίσσειαν·
τόσσην ἤλιβατον πέτρην ἐπέθηκε θύρησιν.

Ἐζόμενος δ' ἤμελγεν οἷς καὶ μηκάδας αἶγας,
πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἤκεν ἐκάστη.

245

Αὐτίκα δ' ἤμισυ μὲν θρέψας λευκοῖο γάλακτος,
πλεκτοῖς ἐν ταλάροισιν ἀμησάμενος κατέθηκεν·
ἤμισυ δ' αὖτ' ἔστησεν ἐν ἄγγεσιν, ὄφρα οἱ εἴη
πίνειν αἰνυμένω, καὶ οἱ ποτιδόρπιον εἴη.

δρᾶναι τοὺς ξένους, ἢ ἵνα μὴ ἐπείσειθῃ τὰ ἄρσενα. La dernière raison est excellente; mais la première est inadmissible, puisque Polyphème n'a pas encore aperçu les étrangers. — Le mot θυρεός (pierre de porte) n'est au fond qu'un adjectif, et λίθος doit être sous-entendu.

241-242. Οὐκ ἂν τόνγε.... Ainsi Polyphème a plus de force à lui seul que n'en auraient quarante-quatre chevaux. La comparaison de ce géant avec une montagne est donc à peine une hyperbole; mais il est difficile de comprendre que Polyphème, qui doit avoir des bras et des mains proportionnés à l'énormité de sa taille, puisse traire des brebis et des chèvres sans aucune proportion avec lui, puisqu'elles ne sont peu s'en faut que des animaux ordinaires.

242. Τετράκυκλοι. Remarquez la licence métrique; car α est bref de nature. C'est donc ici un vers lagare, à moins qu'on n'admette l'influence de l'accent sur la quantité de la deuxième syllabe. — La prétendue leçon τεσσαράκυκλοι n'est qu'une mauvaise correction moderne. Homère ne connaît que la forme τετράκυκλος, qu'il emploie partout, sauf ici, avec les deux premières brèves.

243. Ἡλίβατον, dressée en hauteur. — Θύρησιν, comme souvent en français notre mot *porte*, désigne l'ouverture, la baie qui sert d'entrée. Eustathe : τὴν τοῦ σπηλαίου εἰσοδον, ἥτοι τὸ περὶ αὐτὴν διάστημα θύραν ὁ ποιητὴς λέγει.

244. Ἡμελγεν. La pierre levée ne ferme pas hermétiquement l'ouverture, puisque Polyphème voit assez clair, dans la caverne, pour traire ses brebis et ses chèvres. — Ὅϊς est à l'accusatif pluriel, pour οἷας.

245. Πάντα est pris comme adverbe :

absolument. Polyphème s'en tire aussi bien que serait le pâtre le plus expérimenté. — Ὑπό doit être joint à ἤκεν : ὑφῆκε, il envoya dessous, c'est-à-dire il laissa venir dessous, car il n'y a que le petit qui ait l'instinct de distinguer sa mère et la mère celui de reconnaître son petit. Didyme (*Scholies T*) : ὑπελθεῖν εἰασεν. οὐ γὰρ ἤδη τὸ ἐκάστης ἔχγονον. — Ἐμβρυον, un petit : son petit. Suivant quelques-uns, le mot est masculin chez Homère. On n'en sait rien; car il ne se trouve qu'ici, et dans les deux passages de ce chant où la phrase est textuellement répétée. — Une chose à noter, c'est le sens homérique du mot. Didyme (*Scholies P et V*) : Ὅμηρος γὰρ ὑπέναντι τῆς συνηθείας βρέφος μὲν λέγει τὸ κατὰ γαστρὸς (*Iliade*, XXIII, 266), ἔμβρυον δὲ τὸ νεογνόν, ἢ τὸ τέκνον. On peut affirmer, je crois, d'après ceci, que Didyme n'admettait pas la forme ὁ ἔμβρυος. D'ailleurs l'analogie, ainsi que l'usage postérieur à Homère, est en faveur de τὸ ἔμβρυον.

246. Θρέψας, ayant épaissi, c'est-à-dire ayant fait cailler, ayant réduit en fromage. *Scholies Q* : πήξας, τυροποίησας. — Γάλακτος dépend de ἤμισυ.

247. Ἀμησάμενος. Ancienne variante, πονησάμενος, le ν étant retranché à la finale du mot qui précède. Mais cette leçon n'est probablement qu'une correction inspirée par le vers 250. Je remarque aussi que le mot ἀμησάμενος est dans son sens propre : ayant recueilli. *Scholies T* : ἅμα συναγαγών.

249. Ποτιδόρπιον (pour le repas du soir) n'est plus, comme au vers 234, dans un sens accessoire, mais il est dit au propre, puisque l'objet est un aliment et doit être consommé.

Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ ἃ ἔργα, 250
καὶ τότε πῦρ ἀνέκαιε καὶ εἰσίδεν, εἶρετο δ' ἡμέας ·

ὦ ξεῖνοι, τίνες ἐστέ; Πόθεν πλεῖθ' ὕγρὰ κέλευθα;
Ἥ τι κατὰ πρῆξιν, ἧ μαψιδίως ἀλάλησθε,
οἷά τε ληϊστῆρες ὑπεῖρ ἄλλα, οἳ τ' ἀλόωνται
ψυχὰς παρθέμενοι, κακὸν ἀλλοδαποῖσι φέροντες; 255

Ὡς ἔφαθ' · ἡμῖν δ' αὖτε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,
δεισάντων φθόγγον τε βαρὺν, αὐτόν τε πέλωρον.
Ἀλλὰ καὶ ὥς μιν ἔπεσιν ἀμειβόμενος προσέειπον ·

Ἡμεῖς τοι Τροίηθεν ἀποπλαγχθέντες Ἀχαιοὶ
παντοίοις ἀνέμοισιν ὑπὲρ μέγα λαῖτμα θαλάσσης, 260
οἴκαδε ἰέμενοι, ἄλλην ὁδὸν, ἄλλα κέλευθα
ἦλθομεν · οὕτω που Ζεὺς ἤθελε μητίσασθαι.
Λαοὶ δ' Ἀτρεΐδew Ἀγαμέμνονος εὐχόμεθ' εἶναι,
τοῦ δὴ νῦν γε μέγιστον ὑπουράνιον κλέος ἐστίν ·
τόσσην γὰρ διέπερσε πόλιν καὶ ἀπώλεσε λαοὺς 265

250. Τὰ ἃ ἔργα, *illa sua opera*, ses travaux dont je viens de parler. C'est de σπεῦσε que dépendent ces accusatifs.

251. Καί est une reprise, comme s'il y avait anacoluthie. — Πῦρ ἀνέκαιε. Ceci montre que le feu dont il est question au vers 231 était éteint. En effet c'est le matin qu'il avait été allumé, et nous sommes dans l'après-midi. — Εἰσίδεν, sous-entendu ἡμέας : il nous eut sous le regard ; son regard tomba sur nous. — Ἡμέας, dissyllabe par synizèse. La Roche écrit ἡμεας.

252-255. ὦ ξεῖνοι, ... Voyez les vers III, 71-74 et les notes sur ces quatre vers. — On se rappelle les opinions contraires d'Aristophane de Byzance et d'Aristarque à leur sujet.

256. Αὖτε, *rursus*, de nouveau, c'est-à-dire comme à l'arrivée du géant. Voyez plus haut, vers 236.

257. Δεισάντων, génitif absolu : parce que nous avons peur de. La phrase est plus expressive que s'il y avait δείσασιν, appelé par ἡμῖν.

259. Τοι, suivant quelques-uns, est ad-
verbe. Il vaut mieux y voir un datif, dût-on le traiter comme redondant. Mais il ne

l'est pas : c'est une insinuation, et il a, dans la phrase, une valeur morale.

261. Ἀλλην ὁδὸν, ἄλλα κέλευθα équivaut à ἄλλυδις ἄλλη, car les deux termes mis en parallèle sont synonymes. C'est un tour poétique au lieu de l'expression vulgaire. *Scholies Q* : ἐκ παραλλήλου τὸ αὐτό. τὰ γὰρ δύο ἐν σημαίνουσιν.

262. Μητίσασθαι, dans les *Scholies V*, a pour glose ἐργάσασθαι. En effet il indique ici l'accomplissement du dessein, et non pas le dessein seulement. Les deux choses, quand il s'agit de Jupiter, n'en font qu'une.

263. Λαοὶ dans le sens militaire : des soldats. — Ἀτρεΐδew Ἀγαμέμνονος. Ulysse veut faire impression sur l'esprit de Polyphème. Voilà pourquoi il se recommande, lui et ses compagnons, du grand chef des peuples. *Scholies Q* : ἴσως ἵνα φοβηθῇ ἀνελεῖν αὐτόν τοῦτό φησι.

264. Τοῦ δὴ.... Construisez : τοῦ δὴ κλέος ὑπουράνιον νῦν γέ ἐστι μέγιστον, duquel certainement la gloire sous le ciel est aujourd'hui la plus grande, c'est-à-dire celui de tous les héros d'aujourd'hui dont la gloire s'étend certainement le plus loin sur la terre.

πολλούς· ἡμεῖς δ' αὖτε κιχανόμενοι τὰ σὰ γοῦνα·
 ἰχόμεθ', εἴ τι πόροις ξεινήϊον, ἢ καὶ ἄλλως
 δοίης δωτίνην, ἥτε ξείνων θέμις ἐστίν.

Ἄλλ' αἰδεῖο, φέριστε, θεούς· ἰκέται δέ τοί εἰμεν.

Ζεὺς δ' ἐπιτιμήτωρ ἰκετάων τε ξείνων τε, 270
 ξείνιος, δς ξείνοισιν ἅμ' αἰδοίοισιν ὀπηδεῖ.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμείβετο νηλεῖ θυμῷ·

Νήπιός εἰς, ὦ ξεῖν', ἢ τηλόθεν εἰλήλουθας,

δς με θεοὺς κέλεαι ἢ δειδόμεν ἢ ἀλέασθαι.

Οὐ γὰρ Κύκλωπες Διὸς αἰγιοχου ἀλέγουσιν, 275

οὐδὲ θεῶν μακάρων· ἐπειὴ πολὺ φέρτεροί εἰμεν.

Οὐδ' ἂν ἐγὼ Διὸς ἔχθος ἀλευάμενος περιδοίμην

οὔτε σεῦ οὔθ' ἐτάρων, εἰ μὴ θυμός με κελεύοι.

266. Ἡμεῖς δ' αὖτε, quant à ce qui nous concerne. — Κιχανόμενοι équivaut à παραγενόμενοι, et il y a un adverbe sous-entendu : *huc appulsi*, jetés sur ces parages. *Scholies T* : καταλαβόντες τὸν τόπον τοῦτον. — Τὰ σὰ γοῦνα dépend de ἰχόμεθ(α), et τὰ (*illa*) indique tout à la fois et le geste d'Ulysse et son respect en paroles pour Polyphème.

267. Ἰχόμεθ(α) équivaut à ἰκέται ἐσμέν, avec l'idée de mouvement vers l'objet.

268. Ὡς.... θέμις ἐστίν, *qui mos est*, selon l'usage consacré.

269. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

271. Ξείνιος.... Ce vers, à en croire Payne Knight et Dugas Montbel, n'est qu'une redondance, une répétition inutile. Bekker le rejette au bas de la page, sans doute pour la même raison. Les autres éditeurs ne partagent nullement cet avis. — Αἰδοίοισιν ne particularise point : tous les hôtes sont respectés, et le titre de respectable leur est commun à tous.

272. Νηλεῖ θυμῷ. Aristote s'est demandé comment il pouvait se faire qu'un fils de Neptune fût Cyclope et quasi bête sauvage. Homère ne fournit point de réponse à de pareilles questions ; mais il y a, dans quelques-unes des traditions recueillies par le poète, des faits non moins étranges. On peut dire que Neptune, c'est la mer, et que, comme la mer, il procrée des monstres. Porphyre (*Scholies H et Q*) : ζητεῖ Ἀριστοτέλης πῶς ὁ Κύκλωψ ὁ Πο-

λύφημος μήτε πατὴρ ὢν Κύκλωπος, Ποσειδῶνος γὰρ ἦν, μήτε μητὴρ, Κύκλωψ ἐγένετο. αὐτὸς δὲ ἑτέρῳ μύθῳ ἐπιλύεται. καὶ γὰρ ἐκ Βορέου ἵπποι γίνονται, καὶ ἐκ Ποσειδῶνος καὶ τῆς Μεδούσης ὁ Πήγασος ἵππος. τί δ' ἄτοκον ἐκ Ποσειδῶνος τὸν ἄγριον τοῦτον γεγονέναι ; ὥσπερ καὶ τὰ ἄλλα ἐξ αὐτοῦ ἀναλόγως τῇ θαλάσῃ ἄγρια γεννᾶται ἢ τερατώδη ἢ παρηλλαγμένα.

273. Νήπιός εἰς, tu es un sot. La seconde personne singulière de εἰμί est enclitique, même sous sa forme archaïque et régulière. — Ὡς, ou bien. Ancienne variante, ἢ interrogatif. Hérodien (*Scholies H*) : βαρυντέον τὸν η. διαzeugτικὸς γὰρ ἐστι· οὐ γὰρ ἐρωτᾷ, ἀλλ' ἀποφαίνεται ὅτι ἢ δι' ἀπειρίαν ὥς ἂν μακρόθεν ἐλήλυθῶς τὰ Κυκλώπων ἀγνοεῖς.

274. Ἀλέασθαι, d'éviter, c'est-à-dire de ne point braver.

275-276. Οὐ γὰρ Κύκλωπες.... Ceci embarrasse fort ceux qui expliquaient θεμιστεύει, au vers 414, dans un sens favorable. Aussi disent-ils, pour tâcher de rester dans la vraisemblance, que Polyphème calomnie les Cyclopes. *Scholies V* : ἀσεβὴς ὢν ὁ Πολύφημος διαβάλλει καὶ τοὺς λοιπούς.

276. Φέρτεροι, plus forts, c'est-à-dire plus puissants qu'eux. Apollonius : φέρτερος· κρείσσων.

277. Ἐχθος. Ancienne variante, ἄχθος ; leçon évidemment défectueuse.

Ἄλλά μοι εἴφ' ὅπη ἔσχες ἰὼν εὐεργέα νῆα,
ἥ που ἐπ' ἐσχατιῆς ἦ καὶ σχεδὸν, ὄφρα δαείω.

280

Ὡς φάτο πειράζων· ἐμὲ δ' οὐ λάθην εἰδότα πολλά·
ἀλλὰ μιν ἄφορρον προσέφην δολίοις ἐπέεσσιν·
Νέα μὲν μοι κατέαξε Ποσειδάων ἐνοσίχθων,

279. Εἴφ' ὅπη, c'est-à-dire εἰπὲ ὅπη. — Ἐσχες ἰὼν, *inhibuisti veniens*, tu as fait stationner en abordant : tu as laissé stationnant sur la côte. On doit supposer que le navire, après avoir débarqué Ulysse et les douze, est allé s'abriter à quelque distance ; autrement Polyphème l'aurait vu, en revenant avec son troupeau.

280. Ἡ.... ἦ, *utrum.... an*. Anciennes variantes, ἦ.... ἦ, double interrogation, ἦ.... ἦ, l'interrogation puis la conjonction. Hérodien (*Scholies H*) est pour l'interrogation double : περισπαστέον τὸν δεύτερον ἦ. τινὲς δὲ ὤξυναν.

281. Ὡς φάτο πειράζων. Nicanor (*Scholies H*) mettait le point avant πειράζων, et non après : εἰς δὲ τὸ ὥς φάτο στικτέον. ἦθος γὰρ ἐμποεῖ τὰ ἐπιφερόμενα. Avec la ponctuation vulgaire, la phrase est moins expressive sans doute, mais elle est plus naturelle. — Ἐμὲ.... εἰδότα πολλά, moi sachant beaucoup de choses : un homme sage expérimenté tel que moi.

282. Ἄφορρον, en sens contraire de la vérité. Cette explication est quatre fois répétée dans les *Scholies* avec des différences dans les termes. On reconnaît, à la forme d'une de ces notes (*Scholies H*), une citation d'Aristarque. Je rétablis l'en-tête : (ἡ διπλή, ὅτι) ἄφορρον πάλιν οὐχ ἀπλῶς, ἀλλ' ὀπισθόρμητον τὸ ἀνάπαλιν τῆς ἀληθείας. Polyphème veut savoir la vérité (πειράζων) ; mais Ulysse a tout intérêt à ne pas la lui dire.

283. Νέα, monosyllabe par synizèse. Suivant d'autres, νέα μὲν est un anapeste, c'est-à-dire l'exact équivalent du dactyle, puisque l'anapeste n'est qu'un dactyle retourné. On ignore comment scandait Aristarque ; mais on sait qu'il lisait νέα. Didyme (*Scholies H*) : νέα μὲν μοι, οὕτως Ἀρίσταρχος. — Bothe, qui aime à donner des leçons à Aristarque, propose une correction pour rétablir, du moins telle est sa prétention, la vulgate antique : « Ponamus « hoc, νῆα μὲν κατέαξε. Trochæum pede

« primo hexametri Aristarchus haud ferens scripsit νέα, ut νέας et νέας, inferens sitque pronomem metri gratia. At semper « poeta dixit νῆα, nec placet ita deperari vocem gravissimam. » Bothe cite plusieurs exemples de vers d'Homère commençant par un trochée : ἔω; ὁ, ὅστις οἷ τ' ἐπέοικε, πολλὰ λισσομένω, etc. Puis il ajoute : « Anapæstus ille Aristarchi et per se durus est, et durior in verbis pluribus, quem semel sibi Homerus indulsit « (*Iliade*, XVII, 461). » Tout cela est fort peu réfléchi, et montre combien la science moderne est quelquefois mal fondée dans son outrecuidance. Tous les manuscrits des ἀρχαῖαι donnaient uniformément NEA, par l'excellente raison que H, jusqu'à la fin du cinquième siècle, n'était point une lettre alphabétique. Le NHA des κατὰ ἄνδρα, c'est-à-dire des textes postérieurs à l'archonte Euclide, n'avait aucune autorité par lui-même, puisque la lecture de NEA était primitivement à volonté. Dire qu'Homère a toujours dit νῆα, c'est affirmer ce qu'on ignore, puisque le son *ε* était indifféremment long ou bref. On ne voit donc pas pourquoi Aristarque aurait voulu avoir un anapeste plutôt qu'un trochée, lui qui a laissé, dans Homère, tant de vers commençant ou semblant commencer par un trochée, tandis qu'il y en a si peu, s'il y en a, qui commencent par un anapeste. Voyez la note du vers IX, 5 de l'*Iliade*. L'exemple cité par Bothe (*Iliade*, XVII, 461) est ρέα μὲν, qui précisément n'est point un anapeste, puisque ρέα est ordinairement monosyllabe. Ce mot n'est pas plus dissyllabe dans le passage cité, que dans cet autre, οὐδέ κέ μιν ρέα, *Iliade*, XII, 381. Il est tout à fait vraisemblable qu'Aristarque faisait νέα monosyllabe, et que νέα μὲν, au même titre que ρέα μὲν, était pour lui un spondée. J'ajoute que νέα, prononcé d'une seule émission de voix, donne le son νῆ, et que νῆ et νῆα, c'est tout un à l'oreille, ou à peu près, la finale non accentuée ne sonnant guère plus que notre *e* muet, dont

πρὸς πέτρῃσι βαλὼν ὑμῆς ἐπὶ πείρασι γαίης,
ἄκρῃ προσπελάσας· ἄνεμος δ' ἐκ πόντου ἔνεικεν· 285
αὐτὰρ ἐγὼ σὺν τοῖσδε ὑπέκφυγον αἰπὺν ὄλεθρον.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' οὐδὲν ἀμείβετο νηλεί θυμῷ·
ἀλλ' ὄγ' ἀναίξας ἐτάροις ἐπὶ χεῖρας ἱάλλεν·
σὺν δὲ δύω μάρψας ὥστε σκύλακας ποτὶ γαίῃ
κόπτ'· ἐκ δ' ἐγκέφαλος χαμάδις ῥέε, δεῦε δὲ γαῖαν. 290

Τοὺς δὲ διὰ μελεῖστί ταμῶν ὀπλίσσατο δόρπον·
ἥσθιε δ' ὥστε λέων ὀρεσίτροφος, οὐδ' ἀπέλειπεν,
ἔγκατά τε σάρκας τε καὶ ὀστέα μυελόεντα.

Ἡμεῖς δὲ κλαίοντες ἀνεσχέθομεν Διὶ χεῖρας,
σχέτλια ἔργ' ὀρόωντες· ἀμηχανίῃ δ' ἔχε θυμόν. 295

Αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωψ μεγάλην ἐμπλήσατο νηδὺν,
ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων καὶ ἐπ' ἄκρητον γάλα πίνων,
κεῖτ' ἔντοσθ' ἄντροιο τανυσσάμενος διὰ μήλων.

Τὸν μὲν ἐγὼ βούλευσα κατὰ μεγαλήτορα θυμόν,
ἄσπον ἰὼν, ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ, 300

nous tenons si peu de compte, là même où il a une valeur. Enfin νέα monosyllabe n'est pas plus extraordinaire que κρέα monosyllabe, qu'on va voir un peu plus bas, vers 347. — Ameis pense que plusieurs anciens lisaient νῆ' ἀμὴν κατέαξε, ou νῆα ἐμήν μοι ἔαξε. Mais ce n'est qu'une simple conjecture.

284. Ὑμῆς, comme ὑματέρης.

285. Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἐκ πόντου dépend de ἄνεμος : le vent soufflant de la mer. — Ἐνεικεν, sous-entendu αὐτήν : l'a emporté à la côte.

286. Αὐτὰρ correspond à μὲν, qui est au vers 283.

288. Ἐπί doit être joint à ἱάλλεν.

289. Σύν doit être joint à μάρψας : ayant empoigné à la fois, c'est-à-dire en se servant de la main droite pour l'un et de la main gauche pour l'autre.

290. Κόπτ(ε). Ancienne variante, κόψ(ε). — Ἐκ doit être joint à ῥέε.

291. Διὰ doit être joint à ταμῶν. Ainsi Polyphème avait un instrument tranchant. Supposons, si l'on veut, que c'est un couteau de pierre. — Ὀπλίσσατο δόρπον se rapporte uniquement au soin que prend

l'anthropophage de mettre les deux cadavres en morceaux. Il ne fait pas même rôtir les chairs avant de les dévorer.

292. Οὐδ' ἀπέλειπεν, sous-entendu τι : et ne laissa rien ; sans rien laisser. C'est une sorte de parenthèse, et les trois accusatifs suivants dépendent de ἥσθιε. La ponctuation vulgaire les fait dépendre de ἀπέλειπεν, par la suppression de la virgule après ce mot. C'est une fausse interprétation ; c'est du moins une altération du style d'Homère.

294. Ἀνεσχέθομεν, nous tenions en haut : nous élevions. — Διί, vers Jupiter.

295. Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ.

297. Ἀνδρόμεα. *Grand Étymologique* Miller : ἀνδρομος καὶ ἐν παραγωγῇ ἀνδρόμεος· ὅθεν ψωμοί τ' ἀνδρόμεοι (voyez plus bas, vers 374), καὶ ἀνδρόμεα κρέ' ἔδων.

297. Ἐπ(ί) doit être joint à πίνων : buvant par-dessus.

298. Τανυσσάμενος, s'étant allongé : étendu tout de son long.

299. Τόν (lui) dépend de l'infinitif οὐτάμεναι, qui est au vers 301.

οὐτάμεναι πρὸς στῆθος, ὅθι φρένες ἦπαρ ἔχουσιν,
 χεῖρ' ἐπιμασσάμενος· ἕτερος δέ με θυμὸς ἔρυκεν.
 Αὐτοῦ γάρ κε καὶ ἄμμες ἀπωλόμεθ' αἰπὺν ὄλεθρον·
 οὐ γάρ κεν δυνάμεσθα θυράων ὑψηλάων
 χερσὶν ἀπώσασθαι λίθον ὄβριμον δν προσέθηκεν. 305
 Ὡς τότε μὲν στενάχοντες ἐμείναμεν Ἡῶ διαν.
 Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἡῶς,
 καὶ τότε πῦρ ἀνέκαιε καὶ ἤμελγε κλυτὰ μῆλα,
 πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἦκεν ἐκάστη.
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ ἄ ἔργα, 310
 σὺν δ' ὄγε δὴ αὐτε δύω μάρψας ὀπλίσσατο δεῖπνον.
 Δειπνήσας δ' ἀντροῦ ἐξήλασε πύονα μῆλα,
 ῥηϊδίως ἀφελὼν θυρεὸν μέγαν· αὐτὰρ ἔπειτα
 ἄψ ἐπέθηχ', ὥσει τε φαρέτρῃ πῶμ' ἐπιθείη.
 Πολλῇ δὲ ῥοῖζῳ πρὸς ὄρος τρέπε πύονα μῆλα 315
 Κύκλωψ· αὐτὰρ ἐγὼ λιπόμην κακὰ βυσσοδομεύων,

302. Χεῖρ' est pour χειρί : avec la main. L'élision de l'i au datif singulier est rare ; mais il n'y a aucun doute ici. *Scholies H* : χειρί τὸ πλήρες. En effet, dans tous les exemples où ἐπιμαίομαι a les deux régimes, l'accusatif est le nom de la chose, et le nom de l'instrument est au datif. — Ἐπιμασσάμενος, ayant palpé, c'est-à-dire ayant cherché en tâtant l'endroit favorable. — « Comment se fait-il, disaient les enstatiques, que Polyphème n'ait pas désarmé Ulysse et ses compagnons ? » Les lytiques attribuaient cet oubli et cette imprudence à la passion du monstre pour la chair fraîche : il n'a eu qu'une seule pensée, celle de faire un bon souper. Porphyre (*Scholies Q*) : διὰ τί μὴ ἔλαθεν ἐξ αὐτῶν ὁ Κύκλωψ τὰ ξίφη καὶ ἀπεγύμνωσεν αὐτούς ; τῆς ἐπιβουλῆς ἴσως ἔλαθεν αὐτὸν πρὸς τὴν βορὰν ἐπείγοντον. Disons plutôt qu'il en est ainsi parce qu'ainsi le contait la tradition ou ainsi l'a voulu le caprice du poète. — Θυμός, sentiment, c'est-à-dire pensée, réflexion. Didyme (*Scholies V*) : νῦν λογισμός.

306. Ὡς, *itaque*, par conséquent.

308. Καὶ τότε(ς), eh bien alors. — Κλυτά, à la voix bruyante : qui bêlent. Voyez la note du vers XIV, 364 de l'*Iliade*. La traduction *egregia* est arbitraire ; et *incluta*,

qui donnerait le sens dérivé, est inadmissible. Il faut donc remonter au sens primitif du mot.

309. Πάντα.... Voyez plus haut le vers 245 et les notes sur ce vers.

310. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers 250 et la note sur ce vers.

311. Σὺν.... μάρψας, comme au vers 289. — Δὴ αὐτε, dissyllabe par synizèse. — Δεῖπνον, et non plus δόρπον comme au vers 291. C'est le repas de jour, le déjeuner ou le dîner ; j'entends, le dîner à l'ancienne mode.

314. Ἐπέθη(κα), sous-entendu θυρεόν. Cette fois Polyphème a une raison de ne pas laisser sa porte ouverte. — Ἐπιθείη a pour sujet τις sous-entendu. La comparaison est empruntée à un objet étranger au Cyclope ; ce n'est donc plus de lui qu'il s'agit.

315. Πολλῇ δὲ ῥοῖζῳ, puis avec un énorme sifflement, c'est-à-dire en sifflant bruyamment. *Scholies P et V* : ῥοῖζῳ· ἀσήμε φωνῇ, συριγμῳ. Ce sifflement était mêlé des sons inarticulés *sitt*, *psitt*, au moins selon toute vraisemblance. Voyez le *Cyclope* d'Euripide, vers 49. La traduction *multo strepitu* manque de précision, et se rapporterait plutôt au troupeau piétinant et bêlant qu'au pâtre lui-même.

εἴ πως τισαίμην, δόϊη δέ μοι εὖχος Ἀθήνη.
 Ὅδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνεται βουλή.
 Κύκλωπος γὰρ ἔκειτο μέγα ῥόπαλον παρὰ σηκῷ,
 χλωρόν, ἐλαίνεον· τὸ μὲν ἔκταμεν, ὄφρα φοροίη 320
 αὐχθῆν. Τὸ μὲν ἄμμες ἐΐσκομεν εἰσορόωντες,
 ὅσπον θ' ἰσθὸν νηὸς ἐεικοσόροιο μελαίνης,
 φορτίδος εὐρείης, ἥτ' ἐκπεράα μέγα λαῖτμα·
 τόσπον ἔην μῆκος, τόσπον πάχος εἰσοράσθαι.
 Τοῦ μὲν ὅσον τ' ὀργυιαν ἐγὼν ἀπέκοψα παραστάς, 325
 καὶ παρέθηχ' ἐτάροισιν, ἀποξῦσαι δ' ἐκέλευσα.
 Οἱ δ' ὀμαλὸν ποίησαν· ἐγὼ δ' ἐθόωσα παραστάς
 ἄκρον, ἄφαρ δὲ λαβὼν ἐπυράκτεον ἐν πυρὶ κηλέω.
 Καὶ τὸ μὲν εὖ κατέθηκα κατακρύψας ὑπὸ κόπρῳ,
 ἥ ῥα κατὰ σπείλους κέχυτο μεγάλ' ἥλιθα πολλή· 330
 αὐτὰρ τοὺς ἄλλους κλήρῳ πεπαλάσθαι ἄνωγον,

317. Εἴ πως, *si forte*, pour tâcher que.
 — Τισαίμην, sous-entendu αὐτόν. On a vu, III, 197, ἐτίσατο πατροφονῆα. — Εὖχος, la gloire, c'est-à-dire la victoire sur l'ennemi. Voyez l'*Iliade*, VII, 154.

318. Ὅδε.... On a vu ce vers, avec οἱ au lieu de μοι, *Iliade*, II, 5.

320. Χλωρόν, vert, c'est-à-dire depuis peu coupé.

321 - 322. Ἐΐσκομεν (*assimilabamus*) est précisé par ὅσπον (τε), sous-entendu ἐστί.

322. Νηὸς ἐεικοσόροιο μελαίνης, d'un noir navire à vingt rames. — L'adjectif ἐεικόσορος et les autres analogues se rattachent à la racine ἐρ, ou, si l'on veut, à ἔρειν et ἔρέσσω. Ameis : « ἐεικόσορος ist « von ἔρειν ἔρέσσω gebildet, indem die « Endung -ος den Wurzelvocal ε sich assimiliert hat, wie in den spätern τριακόντορος, πεντηκόντορος, wo Herodot « -τερος hat. »

323. Φορτίδος εὐρείης, apposition à νηός. Quelques-uns intercalent une virgule après φορτίδος. Le sens reste le même au fond ; mais l'expression y perd. Je suis sûr qu'Aristarque mettait ici l'hyphen. Voyez le vers V, 250.

324. Τόσπον se rapporte à ῥόπαλον sous-entendu, sujet de ἔην. — Μῆκος, en

longueur. — Πάχος, en épaisseur. C'est par erreur que quelques-uns prennent μῆκος et πάχος pour des nominatifs.

325. Τοῦ, de lui : du bâton ; de la trique. — Ὅσον τ' ὀργυιαν, *quantum ulnam*, une brassée de long : la longueur d'une brassée.

327. Ὅμαλὸν ποίησαν est une périphrase pour ἀπόξυσαν (ἀπέξυναν). Ils enlèvent les nœuds et l'écorce du morceau d'olivier. — Ἐθόωσα, j'aiguissai. *Scholies P* : ἐπώξυνα. Le complément est sous-entendu, comme avec ποίησαν. C'est ξύλον, ou τὸ ἀπὸ ῥοπάλου.

328. Ἀκρον, à l'extrémité : par un bout. — Ἐπυράκτεον (*adurebam*) indique l'opération de durcir au feu, et s'applique à la pointe. *Scholies P* et V : ἐπύρουν εἰς τὸ δαλὸν ποιῆσαι.

329. Τό, lui : le pieu.

330. Κατὰ σπείλους, du haut en bas de la caverne : par toute la caverne. — Μεγάλ(α) est pris adverbialement, et il dépend de κέχυτο. Il a le même sens qu'ailleurs μεγαλωστί chez Homère. Voyez χειρομέγας μεγαλωστί, XXIV, 40, expression empruntée à l'*Iliade*, XVI, 776 et XVIII, 26. — Ἤλιθα πολλή. Voyez la note du vers V, 483.

331. Τοὺς ἄλλους équivalent à ἐμοὺς

ὅστις τολμήσειεν ἔμοι σὺν μοχλὸν αἶρας
 τρῖψαι ἐπ' ὀφθαλμῷ, ὅτε τὸν γλυκὺς ὕπνος ἰκάνοι.
 Οἱ δ' ἔλαχον, τοὺς ἄν κε καὶ ἤθελον αὐτὸς ἐλέσθαι,
 τέσσαρες, αὐτὰρ ἐγὼ πέμπτος μετὰ τοῖσιν ἐλέγμην. 335
 Ἑσπέριος δ' ἦλθεν καλλίτριχα μῆλα νομείων·
 αὐτίκα δ' εἰς εὐρὺ σπέος ἤλασε πῖονα μῆλα,
 πάντα μάλ'· οὐδέ τι λείπε βαθείης ἔντοθεν αὐλῆς,
 ἥ τι οἰσάμενος, ἥ καὶ θεὸς ὥς ἐκέλευσεν.
 Αὐτὰρ ἔπειτ' ἐπέθηκε θυρεὸν μέγαν ὑψόσ' αἶρας, 340
 ἐζόμενος δ' ἤμελγεν ὄϊς καὶ μηκάδας αἶγας,
 πάντα κατὰ μοῖραν, καὶ ὑπ' ἔμβρυον ἤκεν ἐκάστη.
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ σπεῦσε πονησάμενος τὰ ἃ ἔργα,
 σὺν δ' ὄγε δὴ αὐτε δύω μάρψας ὀπλίσσατο δόρπον.
 Καὶ τότε γὰρ ἐγὼ Κύκλωπα προσηύδων ἄγχι παραστάς, 345
 χισσύδιον μετὰ χερσὶν ἔχων μέλανος οἴνοιο·
 Κύκλωψ, τῇ, πῆε οἶνον, ἐπεὶ φάγες ἀνδρόμεα κρέα·

ἐταίρους. Hayman : « τοὺς ἄλλους, not in
 « contrast with those of 326 (ἐτάροισιν)
 « but meaning all except myself. » —
 Παπαλάσθαι, *vulgo* κεπαλάχθαι. Didyme
 (*Scholies* H et M) : Ἀρίσταρχος κεπα-
 λάσθαι. Voyez, *Iliade*, VII, 471, la note
 sur κεπάλασθε.

332. Ἐμοὶ σὺν, *mecum*, avec moi. —
 Μοχλόν, la barre : le pieu.

333. Ἐπ(ί) doit être joint à τρῖψαι :
 ἐπιτρῖψαι ὀφθαλμῷ, faire peser sur l'œil
 en appuyant, c'est-à-dire tâcher d'enfoncer
 dans l'œil. La vulgate τρῖψαι ἐν ὀφθαλμῷ
 ne s'explique pas aussi bien. Didyme
 (*Scholies* M) : ἐπ' ὀφθαλμῷ διὰ τοῦ π
 Ἀρίσταρχος. Je rétablis, avec Fæsi et
 Ameis, la leçon d'Aristarque. — Τόν, lui :
 Polyphème.

334. Οἱ δ' ἔλαχον, τοὺς..., or, ceux-là
 furent désignés par le sort, lesquels j'au-
 rais précisément voulu choisir moi-même.

335. Ἐλέγμην, je me comptai. Le mot
 ἐλέγμην appartient à λέγω, et n'a rien de
 commun avec ἐλέσθαι. La traduction *de-*
lectus sum est absolument fausse. D'ail-
 leurs Ulysse, qui a dit ἔμοι σὺν, est forcée-
 ment le chef, quels que soient les quatre
 choisis par le sort.

336. Ἦλθεν, il vint : il revint.

338. Ἐντοθεν, *vulgo* ἐκτοθεν. Voyez
 plus haut la note du vers 239.

339. Ὡς (ainsi) dépend de ἐκέλευσεν.
 La mesure prise par le Cyclope de ne pas
 laisser les mâles dans la cour fournira aux
 prisonniers les moyens de fuir. Aussi
 Ulysse a-t-il raison de noter spécialement
 cette circonstance, et de l'attribuer à l'in-
 spiration de quelque divinité favorable à
 lui-même et à ses compagnons. *Scho-*
lies Q : οἰκονομικῶς, ἵνα καὶ οἱ ἄρσενες
 δυνηθῶσι διασῶσαι καὶ ἐξαγαγεῖν τοὺς
 ἐταίρους.

340. Αὐτὰρ.... Voyez plus haut le vers
 240 et la note sur ce vers.

341-342. Ἐζόμενος.... Voyez plus
 haut les vers 244-245 et les notes sur ces
 deux vers.

343. Αὐτὰρ ἐπειδὴ.... Voyez plus haut
 le vers 250 et la note sur ce vers.

344. Σὺν δ' ὄγε.... Voyez plus haut le
 vers 341 et les notes sur ce vers. Ici,
 comme au vers 291, Ulysse dit δόρπον.
 C'est le repas du soir.

347. Τῇ, prends. Voyez, V, 346, la
 note sur ce mot. — Κρέα, monosyllabe
 par synizèse.

ὄφρ' εἰδῆς, οἶόν τι ποτόν τόδε νηῦς ἐκεκεύθει·
 ἡμετέρη· σοὶ δ' αὖ λοιβὴν φέρον, εἴ μ' ἐλεήσας
 οἶκαδε πέμψειας· σὺ δὲ μαίνεαι οὐκέτ' ἀνεκτῶς. 350

Σχέτλιε, πῶς κέν τίς σε καὶ ὕστερον ἄλλος ἴκοιτο
 ἀνθρώπων πολέων; ἐπεὶ οὐ κατὰ μοῖραν ἔρεξας.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δὲ δέκτο καὶ ἔκπιεν· ἤσατο δ' αἰνῶς
 ἡδὺ ποτόν πίνων, καί μ' ἤτεε δεύτερον αὖτις·

Δός μοι ἔτι πρόφρων, καί μοι τεδὺν οὔνομα εἰπέ 355
 αὐτίκα νῦν, ἵνα τοι δῶ ξείνιον ὧ κε σὺ χαίρης.

Καὶ γὰρ Κυκλώπεσσι φέρει ξείδωρος ἄρουρα
 οἶνον ἐριστάφυλον, καὶ σφιν Διὸς δῖμος ἀέξει·
 ἀλλὰ τόδ' ἀμβροσίης καὶ νέκταρός ἐστιν ἀπορρώξ.

Ὡς φάτ'· ἀτάρ οἱ αὖτις ἐγὼ πόρον αἶθοπα οἶνον· 360
 τρίς μὲν ἔδωκα φέρων, τρίς δ' ἔκπιεν ἀφραδίῃσιν.

Αὐτὰρ ἐπεὶ Κύκλωπα περὶ φρένας ἤλυθεν οἶνος,
 καὶ τότε δὴ μιν ἔπεσσι προσηύδων μιλιχίοισιν·

Κύκλωψ, εἰρωτᾶς μ' ὄνομα κλυτόν; αὐτὰρ ἐγὼ τοι

348. Τόδε, que voilà.

349. Λοιβὴν, une libation. Ulysse traite Polyphème comme un dieu. Il feint d'avoir pris au sérieux les vantardises du personnage. Voyez plus haut, vers 275-276. — Εἰ, si ou si forte : pour voir si; dans l'espoir que. Voyez plus haut, vers 229.

351. Καὶ ὕστερον, encore plus tard, c'est-à-dire comme je fais maintenant. — Ἰκοιτο équivalent à ἰκέτης ἔλθοι πρὸς. Voyez plus haut la note du vers 267.

352. Πολέων de πολύς, qui est régulièrement décliné chez Homère. — Bekker rejette au bas de la page le vers 352; mais on ignore pourquoi.

353-354. Ἦσατο.... πίνων, il eut plaisir à boire. *Grand Étymologique* Miller : ἤδω, ἤδομαι καὶ ἤδεται, καὶ ἤσατο δ' αἰνῶς ἡδὺ ποτόν πίνων.

356. Ἰνα τοι δῶ ξείνιον, afin que je te donne un cadeau d'hospitalité. Le Cyclope parle ironiquement. Voyez plus bas, vers 369-370.

357. Φέρει, produit.

358. Οἶνον.... Voyez plus haut le vers 411. Mais σφιν, ici, se rapporte nécessairement

aux Cyclopes, puisque les vignes ne sont pas nommées.

359. Τόδ(ε), ceci : ce qui vient de passer par mon gosier. — Ἀπορρώξ, un écoulement. Le mot est au propre; et la traduction *sarculus*, ou même *particula* ne rend point la pensée. Voyez le vers X, 514, et la note sur ce même vers, *Iliade*, II, 755.

360. Ὡς φάτ'· ἀτάρ οἱ. Ancienne variante, ὥς ἐφάτ'· αὐτὰρ οἱ. — Αὖτις ἐγὼ. Bekker, ἐγὼν αὖτις. Cette correction a pour but de mettre un dactyle de plus dans le vers. Elle avait été proposée par G. Hermann.

362. Περὶ doit être joint à ἤλυθεν, et φρένας indique l'endroit où le vin a tout pénétré, tout imbibé.

364. Κλυτόν est dit au sens étymologique : qui se fait entendre, c'est-à-dire qu'on prononce quand il s'agit de moi. On a vu κλυτά, vers 308, dans le sens étymologique, mais actif; ici il est pour ainsi dire passif. Ici l'explication est confirmée (*Scholies* Q) par Aristarque lui-même : (ἡ διπλῇ, ὅτι) κλυτόν οὐκ ἐνδοξον, ἀλλ' ἐξ

ἐξερέω · σὺ δέ μοι δὸς ξείνιον, ὥσπερ ὑπέστης. 365

Οὔτις ἔμοιγ' ὄνομα · Οὔτιν δέ με κικλήσκουσιν
μήτηρ ἡδὲ πατήρ ἡδ' ἄλλοι πάντες ἑταῖροι.

Ὡς ἐφάμην · ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμείβετο νηλεῖ θυμῷ ·
Οὔτιν ἐγὼ πύματον ἔδομαι μετὰ οἷς ἐτάροισιν,
τοὺς δ' ἄλλους πρόσθεν · τὸ δέ τοι ξεινήϊον ἔσται. 370

Ἦ, καὶ ἀνακλινθεὶς πέσεν ὕπτιος · αὐτὰρ ἔπειτα
κεῖτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα · καὶ δέ μιν ὕπνος
ἦρει πανδαμάτωρ · φάρυγος δ' ἐξέσσυτο οἶνος
ψωμοὶ τ' ἀνδρόμεοι · ὁ δ' ἐρεύγετο οἶνοβαρείων.
Καὶ τότε ἐγὼ τὸν μοχλὸν ὑπὸ σποδοῦ ἤλασα πολλῆς, 375
εἴως θερμαίνοιτο · ἔπεσσί τε πάντας ἑταίρους
θάρσυνον, μή τίς μοι ὑποδείσας ἀναδύη.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τάχ' ὁ μοχλὸς ἐλάϊνος ἐν πυρὶ μέλλεν
ἄψεσθαι, χλωρός περ ἐὼν, διεφαίνετο δ' αἰνῶς,
καὶ τότε ἐγὼν ἄσπον φέρον ἐκ πυρός, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι 380
ἴσταντ' · αὐτὰρ θάρσος ἐνέπνευσεν μέγα δαίμων.
Οἱ μὲν μοχλὸν ἐλόντες ἐλάϊνον, ὅξυν ἐπ' ἄκρῳ,
ὀφθαλμῷ ἐνέρεισαν · ἐγὼ δ' ἐφύπερθεν ἐρεισθεὶς

οὐ καλοῦμαι, ὃ ἐστὶν ἐπώνυμον, ὥς καὶ Ἰδρυκὸς κλυτὰς θρῆνος, ὃ καλούμενος. Voyez la note du vers XIV, 361 de l'*Illiade*.

366. Οὔτις nom propre suit la règle des noms propres, et pour la déclinaison et pour l'accentuation. Il n'en reste pas moins significatif, comme s'il était encore οὔτις. Hérodien (*Scholies* Q) : προπερισπαστέον νῦν τὸ ὄνομα. ἐπὶ δὲ τοῦ οὔτις με κτείνει (vers 408) παροξυντέον · ὥς δύο γὰρ μέρη λόγου παραλαμβάνεται. — Οὔτιν, accusatif de Οὔτις Οὔτιδος.

370. Τόδε τοι ξεινήϊον ἔσται (*hoc tibi hospitale munus erit*) est le commentaire de ἵνα τοι δῶ ξείνιον, vers 365. — Au lieu du futur ἔσται, quelques anciens lisaient ἔστω.

371. Πέσεν ὕπτιος. Il est ivre (οἶνοβαρείων, vers 374).

372. Κεῖτ' ἀποδοχμώσας παχὺν αὐχένα. Virgile, *Énéide*, III, 631 : « Cervi-
« cem inflexam posuit, jaccitque. »

374. Ἀνδρόμεοι. Voyez plus haut la note du vers 297.

375. Τὸν μοχλόν, *illum vectem*, la barre dont j'ai parlé : notre pieu aiguisé et durci.

376. Εἴως, *donec*, jusqu'à ce que. Ancienne variante, εἰπὼς : pour faire que.

377. Moi, comme dans prends-moi le bon parti. Il faut le joindre à ἀναδύη. — Ὑποδείσας, orthographe d'Aristarque, *vulgo* ὑποδδείσας. — Ἀναδύη à l'optatif, pour ἀναδυῖν, *vulgo* ἀναδύη au subjunctif. La Roche : « ἀναδύη.... ferri non potest. » Bekker et Ameis avaient déjà rétabli l'optatif.

378. Ὁ μοχλός, notre pieu. Voyez plus haut la note du vers 375.

379. Ἀψίσθαι, s'enflammer. — Διεφαίνετο, il luisait, c'est-à-dire il était brûlant comme un fer rouge.

380. Φέρον, j'apportais : je l'apportai. — Ἐκ πυρός, hors du feu : l'ayant tiré du feu.

381. Ἐνέπνευσεν, sous-entendu ἡμῖν.

383. Ὀφθαλμῷ. Polyphème n'avait qu'un

δίνεον. Ὡς δτε τις τρυπῶ δόρυ νήϊον ἀνὴρ
 τρυπάνῳ, οἱ δέ τ' ἐνερθεν ὑποσσείουσιν ἱμάντι
 ἀψάμενοι ἐκάτερθε, τὸ δὲ τρέχει ἐμμενὲς αἰεὶ·
 ὥς τοῦ ἐν ὀφθαλμῷ πυριήκεα μοχλὸν ἐλόντες

385

œil, cela est incontestable; mais était-il simplement borgne, ou bien l'œil unique était-il un trait particulier de sa nature. La question nous paraît étrange, habitués que nous sommes à la tradition vulgaire sur les Cyclopes. Cette tradition remonte très-haut chez les Grecs. Hésiode, *Théogonie*, vers 144, explique le nom des Cyclopes par κύκλος et ὤψ, et il représente ces hommes comme n'ayant qu'un œil au milieu du front (*Théogonie*, vers 144-145) : Κύκλωπις δ' ὄνομ' ἦσαν ἐπώνυμον, οὐνακ' ἄρα σφείων Κυκλοτερῆς ὀφθαλμὸς ἕεις ἐνέκειτο μετώπῳ. Cependant quelques anciens prétendaient que les Cyclopes d'Homère sont des hommes comme les autres, bien que plus grands et plus forts, et que c'est par accident que Polyphème a perdu un de ses deux yeux. *Scholies M* : ὁ Κύκλωψ, κατὰ μὲν Ὅμηρον, οὐκ ἦν μονόφθαλμος φύσει, ἀλλὰ κατὰ τινα συντυχίαν τὸν ἕτερον τῶν ὀφθαλμῶν ἀποβελήκει. δύο γὰρ ὀφρύας εἶχε· φησὶ γάρ· Πάντα δέ οἱ βλέφαρ' ἀμφὶ καὶ ὀφρύας εὔσεν ἀϋτμή (vers 389). L'emploi du pluriel pour le singulier est si fréquent en poésie, que ὀφρύας ne prouve absolument rien contre l'unité d'œil. Si Polyphème était borgne par accident, Ulysse en aurait fait la remarque. Dès qu'Ulysse ne dit rien, c'est qu'il n'a rien à dire. Les Phéaciens connaissaient parfaitement les Cyclopes; et leur dire, *Polyphème n'avait qu'un œil*, c'eût été une pure tautologie, puisque Cyclope signifie, d'après la tradition, qui n'a qu'un œil. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas faire remonter à Homère, et au delà, une tradition enregistrée par Hésiode. De cette façon, tout est parfaitement clair et suivi dans le récit d'Ulysse. — Il est très-possible que Κύκλωψ, comme le veulent quelques-uns, ne soit pas un mot grec; mais ce qui est évident, c'est que les Grecs y ont vu κύκλος et ὤψ, et que leur imagination a tiré de cette étymologie le peuple fantastique des Cyclopes et la légende de Polyphème. — Ἐνέρισαν. Ancienne variante, ἐνείρυσαν, leçon détestable. L'expression

ἐνέρισαν (appuyèrent en faisant entrer dans) correspond bien mieux à τρῖψαι ἐπί, ou τρῖψαι ἐν, du vers 333. — Ἐρεισθεῖς, *vulgo* ἀερθεῖς. Didyme (*Scholies M*) : ἐρεισθεῖς Ἀρίσταρχος. Ameis a rétabli avec raison la leçon d'Aristarque. On voit le charpentier penché et appuyé sur l'outil qu'il manœuvre.

384. Τρυπῶ, de τρυπόω (τρυπάω), optatif présent, troisième personne du singulier. *Scholies B* : ἀντὶ τοῦ τρυπᾶ, ἀπὸ τοῦ τρυπῶμι, εὐκτικῶς. — Hayman conteste cette explication, et il fait de τρυπῶ le subjonctif de τρύπωμι : τρυπῶη, τρυπῶ, comme διδῶη, διδῶ. Mais les anciens n'ont point connu de τρύπωμι, et cette forme semble une invention aussi peu naturelle que peu nécessaire.

385. Οἱ δέ τ(ε), et (que) les autres : et que les aides du charpentier. — Ἐνερθεν, d'en bas. Le charpentier est monté sur la poutre, et ses aides sont des deux côtés de la poutre, les pieds sur le sol. — Ὑποσσείουσιν, sous-entendu τρύπανον : agitent la tarière, c'est-à-dire impriment à la tarière un mouvement rapide. La préposition ὑπό, qui est dans le verbe, se rapporte à l'instrument, ἱμάντι : au moyen de la courroie. La tarière a une sorte de tambour, auquel est solidement fixée par son milieu une courroie, dont la moitié s'enroule dans un sens et l'autre moitié dans le sens contraire. La tarière n'a pas de bras, et n'en peut avoir, à cause de la rapidité de son mouvement alterne. Elle a une tête cylindrique. C'est proprement un foret. Le maître a pour office d'appuyer sur la tête, et de maintenir perpendiculaire la tige de l'instrument. — ἱμάντι. Apollonius, ἱμᾶσιν. Euripide semble avoir lu de même. *Cyclope*, vers 460-461 : Ναυπηγίαν δ' ὥς εἰ τις ἀρμόζων ἀνὴρ Διπλοῖν χαλινοῖν τρύπανον κωπηλατεῖ. On peut en effet considérer à part chacune des deux moitiés de la courroie.

387. Ἐλόντες, ayant pris, c'est-à-dire tenant. Ancienne variante, ἔχοντες. Eustathe dit que ἔχοντες était la leçon d'Aristarque. C'est une erreur. Aristarque écri-

δινέομεν, τὸν δ' αἷμα περίρρεε θερμὸν ἔόντα.
 Πάντα δέ οἱ βλέφαρ' ἀμφὶ καὶ ὀφρύας εὔσεν αὐτμή,
 γλήνης καιομένης· σφαραγεῦντο δέ οἱ πυρὶ ῥίζαι. 390
 Ὡς δ' ὅτ' ἀνὴρ χαλκεὺς πέλεκυν μέγαν ἤε σκέπαρνον
 εἰν ὕδατι ψυχρῷ βάπτῃ μεγάλα ἰάχοντα,
 φαρμάσσω· τὸ γὰρ αὐτε σιδήρου γε κράτος ἐστίν·
 ὥς τοῦ σί' ὀφθαλμοῦς ἐλαινέω περὶ μοχλῶ.
 Σμερδαλέον δὲ μέγ' ὤμωξεν· περὶ δ' ἔαχε πέτρη· 395
 ἡμεῖς δὲ δείσαντες ἀπεσσύμεθ'. Αὐτὰρ ὁ μοχλὸν
 ἐξέρυσ' ὀφθαλμοῖο πεφυρμένον αἵματι πολλῷ·
 τὸν μὲν ἔπειτ' ἔρριψεν ἀπὸ ἑο χερσὶν ἀλύων.

vait ἔλόντες, mais en reconnaissant que ce mot et ἔχοντες, c'était tout un pour le sens. Didyme (*Scholies H*) : τὸ δὲ ἔλόντες Ἀρίσταρχος ἀντὶ τοῦ ἔχοντες. Ceci ne veut pas dire qu'Aristarque aurait corrigé ἔχοντες en ἔλόντες. La note, d'après sa forme même, est exégétique, et non pas critique. Le mot ἀντί, dans la langue des Alexandrins, indique toujours équivalence.

388. Δινέομεν est à l'imparfait. — Τόν, c'est-à-dire μοχλόν. *Scholies B et Q* : τὸν μοχλὸν λέγει. — Αἷμα περίρρεε. On discutait ici la question de savoir si le sang a dû couler d'un œil qu'on brûle en le perçant. Porphyre (*Scholies B et Q*) : φασὶ δὲ οἱ ἰατροὶ ὅτι οἱ καιόμενοι αἷμα οὐκ ἀποβάλλουσι, φρυττομένων τῶν σαρκῶν. ῥητέον οὖν ὅτι οὐκ ἐφθασεν ἀποφρυγῆναι τὰ ἐν βάθει ἀγγεῖα. La réponse est juste; car le pieu mouvant ne cautérise guère, tout en rompant de nombreux vaisseaux sanguins. — Ἐόντα. Bekker, ἰόντα, correction arbitraire et mauvaise.

389. Ἀμφί, adverbe : tout autour, c'est-à-dire entièrement. — Ὀφρύας, le pluriel pour le singulier, puisque Polyphème n'avait qu'un sourcil. Voyez plus haut, vers 383, la note sur ὀφθαλμῶ. J'ajoute que, dans l'hypothèse des deux sourcils, εὔσεν ne pourrait être vrai que pour l'un des deux, celui du bon œil; car l'autre, vu l'énormité de la tête de Polyphème, aurait été protégé par la distance. Ceci milite encore contre l'opinion qui faisait de Polyphème un borgne par accident. — Αὐτμή, la vapeur, c'est-à-dire la chaleur brûlante du pieu. Le mot *vapor*, en latin, est sou-

vent synonyme de *calor*. C'est l'effet pour la cause.

390. Οἱ, à elle : à la pupille.

392. Μεγάλα, adverbe : violemment.

393. Φαρμάσσω, médicamentant, c'est-à-dire pour faire subir au fer l'action fortifiante de cette trempe. *Scholies, V* : στεροποιῶν, στομῶν, στομοποιῶν. — Τό, cela : l'action de tremper; la trempe. — Αὐτε, à son tour, c'est-à-dire comme le fer est la force de l'homme. Voyez l'*Iliade*, III, 62. Il n'est nullement besoin de changer le mot αὐτε en αὐτό, comme le veut Bothe, ni même de lui donner arbitrairement, comme font les traducteurs, le sens de *deinde*, qu'il n'a pas. Ameis : « αὐτε, « wieder, wie das Eisen die Kraft des « Mannes. »

394. Τοῦ, de lui : de Polyphème.

395. Σμερδαλέον (d'une façon épouvantable) caractérise le fait exprimé par μέγ' ὤμωξεν. — Πέτρη, le rocher, c'est-à-dire la caverne.

398. Χερσίν, selon quelques modernes, doit être joint à ἀλύων, et χερσὶν ἀλύων signifie se démenant des bras comme un fou. Mais ἀλύω, chez Homère, est toujours employé absolument; et ἀλύων est exactement en grec ce que *amens* est en latin. L'interprétation vulgaire, ἔρριψε χερσίν, est la plus naturelle. — Ἀλύων. C'est le seul passage d'Homère où la seconde syllabe du verbe ἀλύω soit employée comme longue; mais rien n'est plus fréquent, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssee*, que u long devant une voyelle. On a vu, VII, 74, un vers qui se termine par λύει.

Αὐτὰρ ὁ Κύκλωπας μεγάλ' ἤπυνεν, οἳ ῥά μιν ἀμφὶς
ῥυκεον ἐν σπήεσσι δι' ἄκριας ἠνεμοέσσας.

400

Οἱ δὲ βοῆς αἶοντες ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος·
ιστάμενοι δ' εἶροντο περὶ σπέος, ὅττι ἐ κήδοι·

Τίπτε τόσον, Πολύφημ', ἀρημένος ὧδ' ἐβόησας
νύχτα δι' ἀμβροσίην, καὶ αὐπνοὺς ἄμμε τίθησθα;

Ἦ μή τις σευ μῆλα βροτῶν ἀέκοντος ἐλαύνει;

405

Ἦ μή τις σ' αὐτὸν κτείνει δόλῳ ἢ βίηφιν;

Τοὺς δ' αὖτ' ἐξ ἄντρου προσέφη κρατερὸς Πολύφημος·

ὦ φίλοι, οὐτίς με κτείνει δόλῳ, οὐδὲ βίηφιν.

Οἱ δ' ἀπαμειβόμενοι ἔπεα πτερόεντ' ἀγόρευον·

Εἰ μὲν δὴ μή τις σε βιάζεται, οἷον ἐόντα,

410

νοῦσόν γ' οὕπως ἔστι Διὸς μεγάλου ἀλέασθαι·

399. Μεγάλ(α), adverb : à grands cris.
— Μιν ἀμφίς, comme ἀμφί μιν : autour de lui; dans son voisinage. Ils habitaient assez loin de lui, ou plutôt Polyphème habitait assez loin d'eux; mais la voix de Polyphème est si forte, qu'ils entendent l'appel comme s'ils étaient de véritables voisins. Porphyre (*Scholies* B et Q) : καίτοι οὐ περὶ αὐτὸν ῥυκεον, ἀλλ' ἀπ' ἀνθεν τούτου καὶ ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος. λύει δὲ τὴν ἀπορίαν τὸ μέγα βοᾶν αὐτὸν καὶ ἐν ἐρημίᾳ εἶναι καὶ διὰ τοῦτο ἐξακούεσθαι.

402. Περὶ σπέος doit être joint à ιστάμενοι. S'ils entraient dans la caverne, c'en serait fait d'Ulysse et des siens. Aussi restent-ils dehors. Cela est fort invraisemblable; mais, sans cette invraisemblance, il n'y aurait plus d'*Odyssees*. Porphyre (*Scholies* B et Q) : οὐκ εἰσῆλθον δὲ ἐν τῷ σπηλαίῳ. τὸ γὰρ εἰσελθεῖν ὁλεθρὸν τῶν ὄντων ἐποίει, καὶ ἀνῆρει τὴν ὑπόθεσιν τῆς πάσης ὑποθέσεως.

403. Τόσον, si fort. — Πολύφημ(ε). Jusqu'à présent, Ulysse, en parlant de Polyphème, disait, *le Cyclope*. Désormais il le désignera par son nom, et dès le vers 408. Didyme (*Scholies* K et Q) : ἐνταῦθα τὸ ὄνομα ἀπὸ τῶν εἰδότην ἀκούει ὁ Ὀδυσσεύς. ὅθεν πρότερον Κύκλωπα ὀνομάζων ὕστερον τοῦνομα λέγει. — ὦδ(ε), sic, comme tu fais. Cet adverb se rapporte à ἐβόησας.

404. Ἀμβροσίην. Ancienne variante, ὀρφναίην.

405. Ἦ μή τις.... βροτῶν.... ἐλαύνει, n'est-ce pas quelqu'un des mortels qui...? Voyez la note du vers VI, 200.

406. Κτείνει, *vulgo* κτείνῃ. Avec le subjonctif, μή signifie *ne* (de peur que). Mais il est évident que les deux interrogations doivent être semblables, et que, si l'on écrit ici κτείνῃ, il faut écrire, au vers précédent, ἐλαύνῃ. L'exemple VI, 200 prouve que l'indicatif est excellent dans les deux cas. — Je rappelle que η et ε s'écrivaient ε l'un et l'autre, et que nous sommes en droit, partout où il y a profit, de mettre l'un à la place de l'autre.

408. Οὐδέ au sens étymologique : *non autem*, et non point. C'est ainsi que le prend Polyphème. Mais les Cyclopes, qui ont entendu οὐτίς, prennent οὐδέ dans le sens vulgaire. Ils croient que Polyphème a dit : « Personne ne me tue par ruse ni par violence. » Les traductions sont impuissantes à rendre l'équivoque; car *Personne me tue* et *Personne ne me tue* sont deux choses entièrement contraires.

411. Νοῦσον.... Διός. Ils croient que Polyphème crie parce qu'il est malade; ils lui prêchent la résignation, puisqu'il n'en peut mais, ou le recours à son protecteur naturel. — Parce que les Cyclopes nomment Jupiter, quelques anciens en concluaient que Polyphème a parlé trop généralement

ἀλλὰ σύγ' εὖχεο πατρὶ Ποσειδάωνι ἄνακτι.

Ὡς ἄρ' ἔφην ἀπιόντες· ἐμὸν δ' ἐγέλασσε φίλον κῆρ,

ὥς ὄνομ' ἐξαπάτησεν ἐμὸν καὶ μῆτις ἀμύμων.

Κύκλωψ δὲ στενάχων τε καὶ ὠδίνων ὀδύνησιν,

415

χερσὶ ψηλαφόων, ἀπὸ μὲν λίθον εἴλε θυράων,

αὐτὸς δ' εἰνὶ θύρῃσι καθέζετο, χεῖρε πετάσσας,

εἴ τινά που μετ' ὅεσσι λάβοι στείχοντα θύραζε·

οὔτω γάρ πού μ' ἤλπετ' ἐνὶ φρεσὶ νήπιον εἶναι.

Αὐτὰρ ἐγὼ βούλευον, ὅπως ὅχ' ἄριστα γένοιτο,

420

εἴ τιν' ἐταίροισιν θανάτου λύσιν ἢδ' ἐμοὶ αὐτῷ

εὐροίμην· πάντας δὲ δόλους καὶ μῆτιν ὕφαινον,

ὥστε περὶ ψυχῆς· μέγα γὰρ κακὸν ἐγγύθεν ἦεν.

Ἦδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνετο βουλή.

au vers 275, et qu'il leur a prêté sans raison son impiété. Mais dire une maladie de Jupiter, ce n'est pas s'incliner devant Jupiter, c'est simplement exprimer un fait, puisque le mal comme le bien vient de Jupiter.

412. Ἀλλὰ σύγ' εὖχεο.... A la suite de ce vers, quelques manuscrits en donnaient un autre, d'ailleurs absolument inutile : Τοῦ γὰρ ὃς παῖς ἔσσι, πατὴρ δὲ σὸς εὖχεται εἶναι. Celui-ci est copié, sauf deux mots, du vers 519 : Τοῦ γὰρ ἐγὼ παῖς εἰμί,...

413. Ἀπιόντες. Dès qu'il n'y a là ni voleurs ni assassins, les Cyclopes n'y ont que faire. Mais il est bizarre que Polyphème n'ait pas répondu à leur réflexion, et qu'il ne leur ait pas dit, *Personne est quelqu'un*. Ici encore la tradition, absurde ou non absurde, mène le poète. — Les lytiques supposaient que Polyphème, tout entier à ses atroces souffrances, n'a pas bien entendu la voix des Cyclopes. Porphyre (*Scholies Q*) : εἰκότως ὁ Κύκλωψ ἀλγῶν οὐκ ἀντήκουσεν αὐτῶν λεγόντων, ἐπεὶ ἔλεγεν ἂν εὐθὺς ὅτι καὶ ἄνθρωπος Οὗτις οὔτω λεγόμενος ἔδραψε. γέγονε δὲ ἐκ τῆς ὁμωνυμίας ἢ ἀπάτης. κάκεινοι νομίζοντες ληστὰς εἶναι τοὺς ἐπηρεάζοντας αὐτὸν παραγεγόνασιν, εὐρόντες δὲ οὐδένα, ἀφοσιωσάμενοι ἀνεχώρησαν.

414. Ὀνομ(α).... ἐμὸν, mon nom, c'est-à-dire le nom que je m'étais donné.

— Il est inutile, je crois, de démontrer que Οὗτις n'est pas le vrai nom d'Ulysse, ni même son surnom. Ptolémée Héphestion est le seul ancien qui ait pris ὄνομα ἐμὸν au pied de la lettre. Il expliquait Οὗτις par οὗς, et il disait qu'Ulysse avait dû être surnommé ainsi parce qu'il avait de grandes oreilles : διότι ὦτα μεγάλα εἶχεν.

416. Ἀπό doit être joint au verbe εἴλε : ἀφείλε.

417. Εἰνὶ θύρῃσιν, dans la porte, c'est-à-dire occupant l'entrée de la caverne.

418. Εἰ.... που λάβοι, pour tâcher de saisir.

419. Οὔτω.... νήπιον, sot à ce point : sot au point de vouloir sortir. — Ἦλπετ(ο). Quand le mot est écrit en toutes lettres, on ne met pas d'augment. Mais on pourrait confondre ici l'imparfait avec le présent, s'il n'y avait pas ce signe de reconnaissance. De là cette exception unique admise par les Alexandrins. Ameis : « um zum Unter- « schied von dem Præsens ἔλπετ' (p 157) « das Imperfectum hörbar zu machen. »

420. Ὅχ' ἄριστα, tout ce qu'il y a de meilleur. Voyez le vers III, 429 et les notes sur ce vers.

422. Δέ est explicatif : en conséquence.

423. Ὡστε περὶ ψυχῆς, *utpote de vita*, s'agissant de la vie. Ce n'est pas une comparaison, c'est la chose même. — Μέγα.... κακόν, le grand mal : la mort.

424. Ἦδε.... Répétition du vers 318.

Ἄρσενες οἷες ἦσαν εὐτρεφές, δασύμαλλοι, 423
καλοί τε μεγάλοι τε, ἰοδνεφές εἶρος ἔχοντες·
τοὺς ἀκέων συνέργον εὐστρεφέεσσι λύγοισιν,
τῆς ἐπὶ Κύκλωψ εὐδε πέλωρ, ἀθεμίστια εἰδώς,
σύντρεις αἰνύμενος· ὁ μὲν ἐν μέσῳ ἄνδρα φέρεσκεν,
τὼ δ' ἐτέρῳ ἐκάτερθεν ἴτην, σῶντες ἐταίρους. 430
Τρεῖς δὲ ἕκαστον φῶτ' οἷες φέρον· αὐτὰρ ἔγωγε
(ἄρνειός γάρ ἔην, μῆλων ὅχ' ἄριστος ἀπάντων)
τοῦ κατὰ νῶτα λαβὼν, λασίην ὑπὸ γαστέρ' ἔλυσθεις
κείμεν· αὐτὰρ χερσὶν ἁώτου θεσπεσίῳ
νωλεμέως στρεφθεὶς ἐχόμεν τετληότι θυμῷ. 435
Ὡς τότε μὲν στενάχοντες ἐμείναμεν Ἡῷ διαν.
Ἥμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
καὶ τότε ἔπειτα νομόνδ' ἐξέσσυτο ἄρσενα μῆλα,
θήλειαι δ' ἐμέμηκον ἀνήμελκτοι περὶ σηκούς·
οὔθατα γὰρ σφαραγεῦντο. Ἄναξ δ' ὀδύνησι κακῇσιν 440
τειρόμενος πάντων ὄϊων ἐπεμαίετο νῶτα
ὀρθῶν ἑσταότων· τὸ δὲ νήπιος οὐκ ἐνόησεν,

425. Οἷες, *vulgo* οἷες. Didyme (*Scholies* B, H et Q) : Ἀρίσταρχος, οἷες. Il est difficile, en effet, que οἷες, malgré son accent, puisse compter pour un dactyle, ou qu'on admette dans le vers un tribraque. — ἦσαν, (*ibi*) *erant*, il y avait. Tous les béliers n'étaient pas dans les mêmes conditions. Ulysse ne parle que des plus forts.

428. Τῆς ἐπὶ, c'est-à-dire ἐφ' αἷς. — Πέλωρ, apposition à Κύκλωψ. — Εἰδώς. Bekker εἰδός, correction arbitraire et tout à fait inutile.

429. Σύντρεις, trois ensemble : trois par trois. — Ὁ... ἐν μέσῳ, celui du milieu. — Φέρεσκεν, le fréquentatif parce que le fait se renouvelait à chaque triade de béliers. Cela recommence huit fois, puisque quatre des douze compagnons d'Ulysse avaient été mangés.

430. Σῶντες, préservant, c'est-à-dire servant de rempart à.

432. ἔην, (*ibi*) *erat*, il y avait. Voyez plus haut, vers 425, la note sur ἦσαν.

433. Τοῦ, de lui : de ce bélier. —

Κατά doit être joint à λαβὼν. — Λασίην ὑπὸ γαστέρ' ἔλυσθεις. *Grand Étymologique* Miller : λασίην τὴν δασεῖαν· ἔλυσθεις δὲ κατενεχθεὶς, ἀπὸ τοῦ ἔλω ἔλύω, ὡς ἔλκω ἔλκω.

434. Χερσὶν se rapporte à ἐχόμεν, qui est au vers suivant. — ἁώτου, par la toison. On a vu, I, 443, οἶος ἁώτῳ.

436. Ὡς, ainsi, c'est-à-dire dans cette posture.

438. Ἐξέσσυτο ἄρσενα μῆλα, les moutons s'élançaient pour sortir.

439. Περὶ σηκούς dépend de ἐμέμηκον.

440. Σφαραγεῦντο, gargouillaient, c'est-à-dire étaient engorgées. *Scholies* H et Q : ἐκπεπλησμένα ἦσαν.

442. Ὀρθῶν ἑσταότων, debout sur leurs pieds. Quand trois béliers passent, ils marchent à l'ordinaire ; c'est tout ce que dit ὀρθῶν ἑσταότων. *Scholies* B : κατὰ τὴν οἰκείαν τάξιν βηματούντων καὶ τότε, ὅπερ ὀρθὸν λέγει· οὐ γὰρ πλαγίως ἢ ὑπὲρ ἑστώτων ἐψηλάφει. — La traduction *erecte stantium* ferait croire qu'ils se dressent sur les pieds de derrière. Mais alors

ὥς οἱ ὑπ' εἰροπόκων ὀίων στέρνοισι δέδεντο.

Ὑστατος ἀρνειὸς μήλων ἔστειχε θύραζε,

λάχνῳ στεινόμενος, καὶ ἐμοὶ πυκινὰ φρονέοντι.

443

Τὸν δ' ἐπιμασσάμενος προσέφη κρατερὸς Πολύφημος·

Κριὲ πέπον, τί μοι ὧδε διὰ σπέος ἔσσυο μήλων

ὑστατος; Οὔτι πάρος γε λελειμμένος ἔρχεαι οἶων,

ἀλλὰ πολὺ πρῶτος νέμειαι τέρεν' ἄνθεα ποίης,

μακρὰ βιβάς· πρῶτος δὲ ῥοὰς ποταμῶν ἀφικάνεις·

450

πρῶτος δὲ σταθμόνδε λιλαίειαι ἀπονέεσθαι

ἐσπέριος· νῦν αὖτε πανύστατος. Ἦ σύγ' ἀνακτος

ὀφθαλμόν ποθέεις, τὸν ἀνὴρ κακὸς ἐξαλάωσεν

σὺν λυγροῖς ἐτάροισι, δαμασσάμενος φρένας οἶνω,

Οὔτις, δν οὔπω φημί πεφυγμένον εἶναι ὄλεθρον.

455

Εἰ δὴ ὁμοφρονέοις ποτιφωνήεις τε γένοιο

εἰπεῖν, ὅππῃ κεῖνος ἐμὸν μένος ἤλασκάζει·

Polyphème porterait naturellement une de ses mains sur le ventre, et il découvrirait le stratagème.

443. Οἱ, datif moral. — Δέδεντο. Il faut supposer que la toison est d'une prodigieuse épaisseur, puisque Polyphème, en passant les mains sur le dos des bœliers, ne sent pas les liens qui les attachent trois par trois, et qui soutiennent l'homme porté par chaque triade.

444. Ἀρνειός, (mon) bœlier.

445. Λάχνῳ, comme λάχνη : par le poil; par sa laine. Ancienne variante, λαχμῶ, qui paraît n'être qu'une mauvaise orthographe; car on l'expliquait comme λάχνῳ. *Scholies M* : λαχμὸν λέγει νῦν τὴν ἐκ τῆς λάχνης λασιότητα. οἱ δὲ παλαιοὶ φασὶ κάλλιον ἐνταῦθα λάχνῳ κατὰ Ἡρωδιανόν. — Στεινόμενος, gêné, c'est-à-dire chargé outre mesure. — Καὶ ἐμοί, et par moi : et par le poids de mon corps.

447. Ὦδε, *sic*, comme tu fais maintenant. — Διὰ σπέος, en traversant la caverne, c'est-à-dire pour arriver à la porte, pour sortir.

448. Πάρος γε, du moins auparavant : jusqu'à ce jour du moins. — Δελειμμένος.... οἶων, laissé en arrière des brebis : à la suite du troupeau.

450. Μακρὰ βιβάς. C'est le héros du troupeau, et le poète le traite en héros. L'expression est assez fréquente dans l'*Iliade*. Homère dira encore dans l'*Odyssée*, XI, 53, en parlant de l'âme d'Ajax : μακρὰ βιβῶσα.

452. Πανύστατος, sous-entendu ἐσσί. — Ἦ, sans doute : pour certain. Ceux qui mettent un point d'interrogation après ποθέεις affaiblissent la pensée. Polyphème est convaincu de l'intention du bœlier. — Ἀνακτος, du maître : de ton maître. C'est ici un des passages où les digammistes sont en défaut. Aussi corrigent-ils σύγ(ε) en σύ : ἦ σὺ Φάνακτος.

454. Δαμασσάμενος est dans le sens actif. — Φρένας, comme au vers 362. Il s'agit d'un effet tout physique.

455. Οὔτις, apposition à ἀνὴρ κακός : ce scélérat de Personne. — Εἶναι. Ancienne variante, ἐμμεν(αι).

456. Εἰ δὴ, si seulement, c'est-à-dire ah ! je voudrais que. — Ὅμοφρονέοις, sous-entendu ἐμοί.

457. Εἰπεῖν, pour dire : pour me révéler. La naïveté de Polyphème choquait beaucoup les dédaigneux contemporains d'Aristarque; mais le grand critique ne partageait pas leur sentiment. C'est ce qu'on voit par cette note (*Scholies Q*),

τῷ κέ οἱ ἐγκέφαλός γε διὰ σπέος ἄλλυδης ἄλλη
θεινομένου ῥαίοιτο πρὸς οὔδει, καὶ δέ κ' ἐμὸν κῆρ
λωφήσειε κακῶν, τὰ μοι οὔτιδανὸς πόρεν Οὔτις. 460

Ὡς εἰπὼν τὸν κριὸν ἀπὸ ἔο πέμπε θύραζε.
Ἐλθόντες δ' ἠβαιὸν ἀπὸ σπείους τε καὶ αὐλῆς,
πρῶτος ὑπ' ἄρνειοῦ λυόμεν, ὑπέλυσα δ' ἐταίρους.
Καρπαλίμως δὲ τὰ μῆλα ταναύποδα, πίονα δημῷ,
πολλὰ περιτροπέοντες ἐλαύνομεν, ὄφρ' ἐπὶ νῆα 465
ἰκόμεθ'· ἀσπάσιοι δὲ φίλοις ἐτάροισι φάνημεν,
οἱ φύγομεν θάνατον· τοὺς δὲ στενάχοντο γοῶντες.
Ἄλλ' ἐγὼ οὐκ εἶων, ἀνὰ δ' ὄφρῳσι νεῦον ἐκάστω,

qui est manifestement un débris de son commentaire : δοκεῖ δὲ βουκολικὸν εἶναι τοῖς νεωτέροις τὸ πρὸς κριὸν διαλέγεσθαι. δαιμονίως δὲ ὑπὸ Ὁμήρου πρῶτου κατάρθεται τὸ αὐτοῖς τοῖς ζώοις ὡς φρονούσι διαλέγεσθαι, ὡς Ἐκτωρ (*Iliade*, VIII, 185-197). Voyez la note sur le passage cité de l'*Iliade*.

458. Τῷ, par cela : grâce à cette révélation. — Οἱ (à lui : à Personne) dépend de ῥαίοιτο.

459. Θεινομένου, génitif explicatif. Voyez la note du vers VI, 157 sur λευσόντων. — Quelques-uns font dépendre θεινομένου de ἐγκέφαλος. D'autres le prennent comme un équivalent du datif θεινομένῳ. D'autres, au contraire, font de οἱ l'équivalent de αὐτοῦ, et l'accordent avec θεινομένου. De toute façon le sens est le même; mais il vaut mieux voir dans le génitif une intention poétique qu'un fait purement grammatical.

460. Οὔτιδανός.... Οὔτις. La consonance n'est pas fortuite; et le poète, qui a prêté à la brute anthropophage une sorte d'attendrissement, lui prête maintenant de l'esprit. Les choses n'en valent pas pis, bien au contraire. Bothe : « Versus suavisissimi qui Homerum sonant, non ἀνθρωποφάγον. »

462. Ἐλθόντες, nominatif absolu : quand nous sommes arrivés. — ἠβαιόν (un peu) se trouve toujours, sauf ici, dans l'expression οὐδ' ἠβαιόν, et à la fin du vers. — Ἀπό, à distance.

463. Ἵπ(ο)... λυόμεν, je me dégageais de dessous. — Ἵπέλυσα. Les com-

pagnons d'Ulysse sont attachés, et ne peuvent pas se dégager eux-mêmes.

464. Τά est emphatique, et il équivaut à ἐκεῖνα. Jamais Ulysse n'avait vu de si beaux moutons. — Ταναύποδα, allongepieds : à la marche rapide. *Scholies H* : τὰ τεταμένοις τοῖς ποσὶ βαδίζοντα. Cette épithète indique le contraste du trottement des moutons avec le pas lent des bœufs. Mêmes *Scholies* : οὐκ εἰλοῦντα ὡς οἱ βόες. — Quelques anciens expliquaient ταναύποδα par ἰσχνόποδα : aux pieds maigres, aux jambes sèches. Mêmes *Scholies* : ταναύποδα· τεταμένοις τοῖς ποσὶ βαδίζοντα, ἢ ἰσχνόποδα ἢ τανύποδα· ταναὸν γὰρ τὸ ἐπίμηκες. ἢ τουναντίον νεύοντα τοὺς πόδας κατὰ τὸν ἐλιγμὸν τῆς πορείας, οὐκ εἰλοῦντα ὡς οἱ βόες. — L'explication par ἰσχνόποδα est inadmissible. L'épithète n'est pas une épithète de nature; elle exprime une action. Quant à la forme du mot, αυ est pour ἀφ, comme dans αὐταχοί, *Iliade*, XIII, 41. On disait primitivement ταναφός, et non ταναός.

465. Πολλὰ περιτροπέοντας. Ils évitent de suivre la route directe, afin de dépiéter ceux qui pourraient courir après eux.

467. Δέ indique que τοὺς est opposé à οἱ φύγομεν θάνατον, et qu'il désigne les quatre victimes de Polyphème.

468. Οὐκ εἶων doit être joint à κλαίειν. Ulysse a peur que cette douleur bruyante n'avertisse trop tôt Polyphème. — Ἀνά appartient au verbe : ἀνένευον, je fis le signe de la défense. On verra plus bas, vers 490, le signe contraire : κρατὶ κατανεύων. — Quelques-uns ne mettent pas de virgule après

κλαίειν · ἀλλ' ἐκέλευσα θοῶς καλλίτριχα μῆλα
 πολλ' ἐν νηϊ βαλόντας ἐπιπλεῖν ἀλμυρὸν ὕδωρ. 470
 Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον ·
 ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολιτὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.
 Ἄλλ' ὅτε τόσον ἀπῆν ὅσον τε γέγωνε βοήσας,
 καὶ τότε ἐγὼ Κύκλωπα προσηύδων κερτομίοισιν ·
 Κύκλωψ, οὐκ ἄρ' ἔμελλες ἀνάλκιδος ἀνδρὸς ἐταίρους 475
 ἔδμεναι ἐν σπηϊ γλαφυρῷ κρατερῇφι βίηφιν.
 Καὶ λίην σέγ' ἔμελλε κιχήσεσθαι κακὰ ἔργα,
 σχέτλι', ἐπεὶ ξείνους οὐχ ἄζεο σῶ ἐνὶ οἴκῳ
 ἐσθέμεναι · τῷ σε Ζεὺς τίσατο καὶ θεοὶ ἄλλοι.
 Ὡς ἐφάμην · ὁ δ' ἔπειτα χολώσατο κηρόθι μᾶλλον · 480
 ἤκε δ' ἀπορρήξας κορυφὴν ὄρεος μεγάλιοι ·
 καὶ δ' ἔβαλε προπάροιθε νεὸς κυανοπρώροιο
 [τυτθὸν, ἐδεύησεν δ' οἰήϊον ἄκρον ἰκέσθαι].
 Ἐκλύσθη δὲ θάλασσα κατερχομένης ὑπὸ πέτρης ·

ἐκάστω. Avec cette ponctuation, κλαίειν dépend de ἀνένυσον, et οὐκ εἶων sous-entend l'infinitif de στενάχοντο ou celui de γόωντες. Le sens, au fond, est identique, et les anciens admettaient les deux explications.

469. Ἄλλ(ά), en outre. — Ἐκέλευσα. Ce commandement se fait aussi par signe, ou tout au moins à voix basse. *Scholies B et Q* : καὶ τοῦτο διὰ νεύματος.

470. Ἐν doit être joint à βαλόντας : ἐμβαλόντας, ayant embarqué. Ulysse fait embarquer tous les bœliers qui ont servi au sauvetage; et le mot πολλ(ά) s'applique au nombre total, qui est assez considérable. Il y en a vingt-cinq. Ameis : « πολλά die « vielen, die sie abgeschnitten hatten. »

471-472. Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον.... Répétition des vers 103-104.

473. Ἄλλ' ὅτε.... Voyez le vers V, 400 et la note sur ce vers. — Ἀπῆν est ici à la première personne.

474. Κερτομίοισιν, comme ailleurs κερτομίοις ἐπέσσειν. — D'après ceci, le navire s'est avancé jusqu'en face de la caverne de Polyphème.

475. Ἀνάλκιδος ἀνδρὸς est dit ironiquement, et correspond à l'expression ἀνὴρ κακός; dont s'est servi Polyphème, vers

453. Rien de plus naturel que cette vengeance de la langue, mais aussi rien de plus imprudent. Les Iyriques répondaient qu'Homère peint un homme, et non un philosophe. Porphyre (*Scholies H*) : δοκεῖ μὲν φιλονεικότερον ποιεῖν καὶ ἐναλλάττεσθαι · ἀλλὰ τοῦτο πρὸς παραμυθίαν τοῖς ἡδίκημένοις παρέπεται.

477. Κακὰ ἔργα, (tes) méfaits, c'est-à-dire la conséquence de tes méfaits, la punition de tes crimes. Nous disons, par une figure analogue : « Le crime retombe sur la tête du scélérat. »

478. Ξείνους dépend de ἐσθέμεναι.

480. Μᾶλλον, dans plusieurs phrases analogues, équivaut à un superlatif; mais il est ici dans son sens propre. Polyphème était déjà furieux; les paroles d'Ulysse le rendent plus furieux encore.

482. Προπάροιθε se rapporte à l'endroit où tombe le bloc.

483. Τυτθὸν,... Ce vers est déplacé ici. On le verra à sa vraie place un peu plus bas, vers 540. Aristarque mettait ici l'astérisque et l'obel, ou plutôt l'obel avec astérisque; mais je reproduis les termes dans l'ordre où les donne Eustathe : ἀστέρα ἔχει μετὰ ὀβελου.

τὴν δ' ἄψ ἡπειρόνδε παλιρρόθιον φέρε κῦμα,
 πλημυρίς ἐκ πόντοιο, θέμωσε δὲ χέρσον ἰκέσθαι.
 Αὐτὰρ ἐγὼ χεῖρεσσι λαβὼν περιμήκεα κοντὸν
 ὥσα παρέξ· ἐτάροισι δ' ἐποτρύνας ἐκέλευσα
 ἐμβαλέειν κώπης, ἵν' ὑπὲκ καχόητα φύγοιμεν,
 κρατὶ κατανεύων· οἱ δὲ προπесόντες ἔρεσσον.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ δις τόσσον ἄλα πρήσσοντες ἀπῆμεν,

485

490

485. Τὴν désigne le navire. — Ἄψ, *vulgo* αἰψ(α). La leçon d'Aristarque, rétablie par Ameis et d'autres, est bien préférable à la vulgate. Le mouvement imprimé à la mer par la chute du bloc a poussé le navire vers le large; le navire est ramené en arrière par le flot.

486. Πλημυρίς ἐκ πόντοιο, apposition à παλιρρόθιον.... κῦμα. — Θέμωσε.... ἰκέσθαι, força (le navire) d'atteindre: poussa le navire tout près de. Didyme (*Scholies* V) : ἐγγίσει ἐποίησε τῇ γῇ. C'est l'explication même d'Aristarque. *Scholies* H et Q : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἀποδέδωκεν οὕτως, ἤγγισε δὲ τῇ χέρσῳ. Le scholiaste croit que ἤγγισε, dans la phrase d'Aristarque, se rapporte à θέμωσε uniquement, et il ajoute : Καλλίστρατος δὲ ἀντὶ τοῦ ἐποίησε, παρὰ τὸ θεῖναι παραγώγως. Mais Callistrate n'est point en contradiction avec Aristarque; car ἤγγισε représente θέμωσε.... ἰκέσθαι, et équivalent par conséquent à ἰκέσθαι ἐποίησε. On ne peut pas tirer θεμόω de θεῖναι, sans nul doute; mais θεῖναι et θεμόω proviennent l'un et l'autre du radical θα, et l'explication de θεμόω par τίθημι a le caractère de l'évidence. — C'est arbitrairement que quelques-uns, pour augmenter l'énergie de l'expression, traduisaient θέμωσε par ἠνάγκασε, par ἐβιάσατο. C'est bien, au fond, l'idée d'Homère; mais Homère sous-entend cette idée, et n'indique que ce qui est visible, l'action de la vague. — Les lexicographes ont adopté l'explication obliger, forcer, mais comme sens dérivé seulement. Ils se sont bien gardés surtout de donner l'absurde étymologie par laquelle on prétendait (*Scholies* K et Q) justifier cette explication : ἀπὸ τῆς Θέμιδος ἡ μεταφορὰ τῆς καταναγκαζούσης; τῶδε τάδε ποιεῖν. — Payne Knight et Dugas Montbel regardent le vers 486 comme interpolé; mais l'unique

raison qu'ils allèguent, c'est que πλημυρίς (πλημυρίς) et θέμωσε sont des ἀπαξ εἰρημένα. Un vers accepté par Aristarque, Callistrate, Didyme, etc., un vers excellent d'ailleurs, n'a pas besoin qu'on prouve son authenticité. — Bothe croit qu'au lieu de θέμωσε, mot inconnu, on devrait écrire θώωσε, qui signifierait ici *incitavit*. On a vu θώωσα, vers 327, cela est vrai; mais l'écriture θέμωσε est confirmée par tous les témoignages, quoi qu'en dise Bothe. Il s'agit de l'expliquer, non de la changer; et les anciens l'ont très-bien expliquée.

488. Ὡσα a pour complément νῆα sous-entendu. — Παρέξ, *aliorsum*, dans une autre direction : à distance de la côte.

489. Ὑπὲκ doit être joint à φύγοιμεν.

490. Κατανεύων. La seconde syllabe est brève et n'est pas accentuée. C'est donc ici un vers lagare, à moins qu'on n'admette que le ν était doublé dans la prononciation ou comptait pour une lettre double, comme quelquefois δ, λ, μ, et surtout ρ. Si κατά était séparé de νεύων, il n'y aurait point de difficulté; mais les deux composants sont inséparables. — Προπесόντες correspond à ἐμβαλέειν κώπης (*incumbere remis*), et marque le mouvement instantané du corps de chaque rameur : ils ont l'air de tomber en avant.

491. Δις τόσσον se rapporte à ἀπῆμεν, et la distance double dont parle ici Ulysse est dite par comparaison avec celle d'où il a interpellé la première fois Polyphème, et qui était la portée ordinaire de la voix. Voyez plus haut, vers 473-474. — Πρήσσοντες. Rhianus, πλήσσοντες. Cette variante n'est probablement qu'une correction. Mais ἄλα πρήσσοντες s'explique sans difficulté, dès qu'on se rappelle les exemples πρήσσειν κλεῦθον, πρήσσειν ὁδοῖο, etc. Faire la mer est une ellipse, et signifie avancer sur mer.

καὶ τότε δὴ Κύκλωπα προσηύδων· ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ἐρήτυον ἄλλοθεν ἄλλος·

Σχέτλιε, τίπτ' ἐθέλεις ἐρεθιζέμεν ἄγριον ἄνδρα;

Ὅς καὶ νῦν πόντονδε βαλὼν βέλος ἤγαγε νῆα
αὐτίς ἐς ἠπειρον, καὶ δὴ φάμεν αὐτόθ' ὀλέσθαι. 495

Εἰ δὲ φθεγξαμένου τευ ἡ αὐδήσαντος ἄκουσεν,
σύν κεν ἄραξ' ἡμέων κεφαλὰς καὶ νῆϊα δοῦρα,
μαρμάρῳ ὀκριόεντι βαλὼν· τόσπον γὰρ ἴησιν.

Ὅς φάσαν, ἀλλ' οὐ πεῖθον ἐμὸν μεγαλήτορα θυμόν· 500
ἀλλὰ μιν ἄψορρον προσέφην κεκοτηότι θυμῷ·

Κύκλωψ, αἶ κέν τίς σε καταβνητῶν ἀνθρώπων
ὀφθαλμοῦ εἴρηται ἀεικελίην ἀλαωτὺν,
φάσθαι Ὀδυσσῆα πτολιπόρθιον ἐξαλαῶσαι,
υἱὸν Λαέρτεω, Ἰθάκῃ ἐνὶ οἴκῳ ἔχοντα. 505

Ὅς ἐφάμην· ὁ δὲ μ' οἰμῶξας ἡμείβετο μύθῳ·
ὦ πόποι, ἦ μάλα δὴ με παλαίφατα θέσφαθ' ἱκάνει.
Ἔσκε τις ἐνθάδε μάντις ἀνὴρ ἡὺς τε μέγας τε,

492. Καὶ τότε δὴ, *vulgo* καὶ τότε ἐγώ. *Didyme (Scholies M)* : καὶ τότε δὴ Ἀρίσταρχος. — Προσηύδων ἐquivalent à προσαυδᾶν ἤθελον, car Ulysse s'apprête seulement à parler. — Les enstatiques demandaient pourquoi Ulysse veut parler, puisqu'il est, d'après le vers 473, hors de la portée de la voix, et pourquoi il a réellement parlé (vers 502-506), et comment surtout Polyphème a pu l'entendre distinctement, le comprendre, lui répondre (vers 507-521). Les Iyriques disaient que le vers 473 ne s'applique qu'à la voix ordinaire; qu'Ulysse avait la voix forte, et qu'il l'a élevée autant que besoin était, etc.; mais la meilleure raison qu'ils aient donnée, c'est que Polyphème n'est plus, comme la première fois, à l'entrée de sa caverne, et qu'il s'est rapproché du rivage. Homère ne mentionne point le fait; mais le fait est aussi certain que si Homère l'avait mentionné. *Porphyre (Scholies H et Q)* : πῶς δὲ ἤκουσεν ἐτι Πολύφημος διπλάσιον αὐτοῦ ἀποστάντος; καὶ φάμεν ὅτι οὐκ ἦν ἴσως πολὺ τὸ διάστημα.... δυνατόν οὖν ἐπιτείνοντα τὴν βοήν ἀκουσθῆναι.... ἦν δὲ καὶ μεγαλόφωνος Ὀδυσσεύς, ὥς

καὶ ἐν Ἰλιάδι (III, 224)· ἀλλ' ὅτε δὴ ὄπα τὴν (lisez δὴ β' ὄπα τε) μεγάλην. ἄμεινον δὲ εἰπεῖν ὥς τὸ μὲν πρῶτον ἀπὸ τοῦ σπηλαίου ἤκουσεν αὐτοῦ, τὸ δὲ δεῦτερον ἀπὸ τῆς θαλάσσης καὶ τοῦ αἰγιαλοῦ.

495. Βαλὼν βέλος, ayant lancé (son) arme de jet : avec le rocher qu'il a lancé. *Apollonius* : βέλος πᾶν τὸ βαλλόμενον, καὶ λίθος εἴη.

496. Ὀλέσθαι a pour sujet ἡμέας sous-entendu.

497. Φθεγξαμένου et αὐδήσαντος ne sont point synonymes, du moins ici : l'un indique une clameur, l'autre désigne la simple parole.

498. Σύν doit être joint à ἄραξ(ε).

499. Τόσπον.... ἴησιν, tellement fort il lance : tant ce qu'il lance est énorme et porte loin.

504. Φάσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ἐξαλαῶσαι a pour complément σέ sous-entendu.

505. Υἱὸν.... Tout ce vers est une apposition à Ὀδυσσῆα.

507. Με est le complément du verbe ἱκάνει.

Τήλεμος Εὐρυμίδης, δς μαντοσύνη ἐκέκαστο,
 καὶ μαντευόμενος κατεγήρα Κυκλώπεσσιν · 510
 ὅς μοι ἔφη τάδε πάντα τελευτήσεσθαι ὀπίσω,
 χειρῶν ἐξ Ὀδυσῆος ἀμαρτήσεσθαι ὀπωπῆς.
 Ἄλλ' αἰεὶ τινα φῶτα μέγαν καὶ καλὸν ἐδέγμην
 ἐνθάδ' ἐλεύσεσθαι, μεγάλην ἐπιειμένον ἀλκὴν ·
 νῦν δέ μ' ἐὼν ὀλίγος τε καὶ οὐτιδανὸς καὶ ἄκιχυς 515
 ὀφθαλμοῦ ἀλάωσεν, ἐπεὶ μ' ἐδαμάσσατο οἴνῳ.
 Ἄλλ' ἄγε δεῦρ', Ὀδυσεῦ, ἵνα τοι παρ ξείνια θείω,
 πομπὴν τ' ὀτρύνω δόμεναι κλυτὸν Ἑννοσίγαιον ·
 τοῦ γὰρ ἐγὼ παῖς εἰμὶ, πατὴρ δ' ἐμὸς εὐχεται εἶναι ·
 αὐτὸς δ', αἶ κ' ἐθέλῃσ', ἰήσεται, οὐδέ τις ἄλλος 520
 οὔτε θεῶν μακάρων οὔτε θνητῶν ἀνθρώπων.
 Ὡς ἔφατ' · αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον ·
 Αἶ γὰρ δὴ ψυχῆς τε καὶ αἰῶνός σε δυναίμην
 εὔνιν ποιήσας πέμψαι δόμον Ἄϊδος εἴσω,
 ὥς οὐκ ὀφθαλμόν γ' ἰήσεται οὐδ' Ἑννοσίχθων. 525

510. Κατεγήρα. Si les Cyclopes méprisaient les dieux, ils respectaient les interprètes des dieux ; mais la superstition s'allie parfaitement à l'impiété. *Scholies Q* : ἐκ τούτου νοητέον ὅτι θεισιδαίμονες οἱ Κύκλωπες, ὅτι ὑπήκουον βουλήμασι θεῶν, καὶ οὐκ ἀπέχτεινον τοὺς προλέγοντας αὐτοῖς τινὰ παρὰ θεῶν ἐσόμενα. — Κυκλώπεσσιν, comme ἐν Κυκλώπεσσιν : parmi les Cyclopes.

511. Τάδε πάντα, toutes ces choses-ci : ce qui m'arrive aujourd'hui.

512. Ἀμαρτήσεσθαι ὀπωπῆς, (à savoir,) que je serais privé de la vue. — Au lieu de ἀμαρτήσεσθαι, quelques modernes proposent de lire ἀμερθήσεσθαι, correction assez plausible. Mais la vulgate s'explique très-bien.

513. Αἰεὶ se rapporte à ἐδέγμην.

514. Ἐνθάδ' ἐλεύσεσθαι.... Répétition du vers 214.

515. Νῦν δέ, or voilà que. — Ἐὼν, sous-entendu φῶς : un individu qui est. — Ὀλίγος. Ulysse, pour un géant comme Polyphème, n'est qu'un nain, bien que μέγας et καλός autant qu'homme au monde. — Ἄκιχυς. Ancienne variante, ἀεικής.

Mais ἀεικής n'ajoutait rien à οὐτιδανός, tandis que ἄκιχυς exprime la faiblesse physique, complément de la nullité morale.

516. Ἀλάωσεν et ἐδαμάσσατο. Anciennes variantes, ἀλάωσας et ἐδαμάσσατο, à la seconde personne. Avec cette leçon, le sujet sous-entendu est σύ (toi).

517. Δεῦρ(ο), comme δεῦρ' ἴθι, viens ici. — Πάρ doit être joint à θείω.

518. Πομπὴν dépend de δόμεναι. — Δόμεναι. Le complément indirect est exprimé au membre de phrase précédent : τοι, à toi.

519. Τοῦ γὰρ.... Voyez plus haut la note du vers 442.

520. Αὐτός, lui-même. — Ἰήσεται, sous-entendu ἐμέ.

521. Οὔτε θεῶν.... Ce vers se termine par quatre spondées.

525. Ὡς, comme quoi, c'est-à-dire aussi sûr que. — Οὐδ' Ἑννοσίχθων. Cette affirmation d'Ulysse à Polyphème s'explique tout simplement par le fait que jamais œil crevé et vidé n'est redevenu ou ne redeviendra un œil. Ulysse parle le langage humain, voilà tout. Les enstatiques voyaient, dans ses paroles, une bravade insensée ;

Ὡς ἐφάμην · ὁ δ' ἔπειτα Ποσειδάωνι ἀνακτι
εὔχετο, χεῖρ' ὀρέγων εἰς οὐρανὸν ἀστερόεντα ·

Κλυθι, Ποσειδάον γαιήοχε, κυανοχαῖτα ·
εἰ ἐτεόν γε σός εἰμι, πατήρ δ' ἐμός εὔχεαι εἶναι,
δὸς μὴ Ὀδυσσῆα πτολιπόρθιον οἶκαδ' ἰκέσθαι
[υἱὸν Λαέρτew, Ἰθάκῃ ἐνὶ οἴκῳ ἔχοντα].

Ἄλλ' εἰ οἱ μοῖρ' ἐστὶ φίλους τ' ἰδέειν καὶ ἰκέσθαι
οἶκον εὐκτίμενον καὶ ἐὴν ἐς πατρίδα γαῖαν,
ὥς κακῶς ἔλθοι, ὀλέσας ἅπο πάντας ἐταίρους,
νῆος ἐπ' ἀλλοτρίης, εὖροι δ' ἐν πῆματα οἶκῳ.

Ὡς ἔφατ' εὐχόμενος · τοῦ δ' ἔκλυε Κυανοχαίτης.
Αὐτὰρ ὃ γ' ἐξαῦτις πολὺ μεῖζονα λᾶαν αἰέρας,
ἦκ' ἐπιδινήσας, ἐπέρεισε δὲ Ἴν' ἀπέλεθρον ·
κάδ δ' ἔβαλεν μετόπισθε νεὸς κυανοπρώροιο

mais ici les philosophes mêmes sont intervenus pour justifier le poète. Antisthène dit qu'Ulysse a parfaitement raison, puisque Neptune n'entend rien à l'art de guérir. Aristote dit que Neptune pourrait faire le miracle, mais qu'il ne le voudra point, parce que l'anthropophage n'a que ce qu'il mérite. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : διὰ τί Ὀδυσσεὺς πρὸς τὸν Κύκλωπα οὕτως ἀνοήτως εἰς τὸν Ποσειδῶνα ὠλιγώρησεν τῷ λόγῳ εἰπὼν · Ὡς οὐκ ὀφθαλμόν γ' ἰήσεται οὐδ' ἔννοσιχθων ; Ἀντισθένης μὲν φησι διὰ τὸ εἰδέναι ὅτι οὐκ ἦν ἱατρὸς ὁ Ποσειδῶν, ἀλλ' ὁ Ἀπόλλων (Παιήων serait plus exact) · Ἀριστοτέλης δὲ, οὐχ ὅτι οὐ δυνήσεται, ἀλλ' ὅτι οὐ βουληθήσεται διὰ τὴν πονηρίαν τοῦ Κύκλωπος. On objecte à Aristote qu'alors Neptune a tort de persécuter Ulysse comme il le fait ; et Aristote ne se tire de l'objection que par un pur sophisme : « Le Cyclope, dit-il, méritait un châtement ; mais Ulysse n'était pas en droit de l'infliger. C'est pour avoir empiété sur l'autorité de Neptune qu'Ulysse est justement en butte à la colère du dieu. » Aristote ajoutait que les compagnons d'Ulysse ne sont pas eux-mêmes sans reproche. Ceci s'applique aux intentions qu'ils manifestent, vers 225-227, et au vol de fromages du vers 232. Porphyre (*Scholies* H, M et T) : διὰ τί οὖν ὁ Ποσειδῶν ὠργίσθη.... διὰ τὴν τύ-

φλωσιν (*Odyssee*, I, 69)...; λύων δὲ ὁ Ἀριστοτέλης φησὶ μὴ ταυτὸν εἶναι ἐλευθέρω πρὸς δούλον καὶ δούλῳ πρὸς ἐλεύθερον, οὐδὲ τοῖς ἐγγύς τῶν θεῶν οὔσι πρὸς τοὺς ἀπῶθεν. ὁ δὲ Κύκλωψ ἦν μὲν ζημίας ἄξιος, ἀλλ' οὐκ Ὀδυσσεὶ κολαστέος, ἀλλὰ τῷ Ποσειδῶνι, εἰ πανταχοῦ νόμιμον τῷ διαφθειρομένῳ βοηθεῖν, τῷ υἱῷ, καὶ ἤρχον ἀδικίας οἱ ἐταῖροι.

527. Χεῖρ(ε), les deux mains.

529. Εἰ ἐτεόν γε.... Il y a un souvenir de ce passage, au vers IV, 323 des *Géorgiques* : « Si modo, quem perhibes, pater « est Thymbræus Apollo. »

531. Υἱὸν Λαέρτew,... Répétition inutile du vers 505.

532-533. Ἄλλ' εἰ οἱ.... On a vu ces deux vers ailleurs, V, 444-445.

534. Ὀλέσας ἅπο, pour ἀπολέσας : ayant perdu.

535. Οἶκῳ dépend de ἐν, ou, suivant d'autres, ἐν est adverbe et οἶκῳ en précise le sens.

537. Ὀγ(ε), lui : Polyphème.

538. Ἦκ' ἐπιδινήσας,... Voyez le vers VII, 269 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

539. Μετόπισθε. Ancienne variante, προπάροιθε. Avec cette leçon, le vers était identique au vers 482, et le vers 540 n'avait plus de sens. Il est probable que προπάροιθε n'était ici qu'une distraction de copiste.

τυτθὸν, ἐδεύησεν δ' οἰήϊον ἄκρον ἰκέσθαι.

540

Ἐκλύσθη δὲ θάλασσα κατερχομένης ὑπὸ πέτρης ·
τὴν δὲ πρόσω φέρε κῦμα, θέμωσε δὲ χέρσον ἰκέσθαι.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἀφικόμεθ', ἔνθα περ ἄλλαι
νῆες εὔσσελμοι μένον ἀθρόαι, ἀμφὶ δ' ἑταῖροι
εἶατ' ὀδυρόμενοι, ἡμέας ποτιδέγμενοι αἰεὶ ·

545

νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλσαμεν ἐν ψαμάθοισιν,
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Μῆλα δὲ Κύκλωπος γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἐλόντες
δασσάμεθ', ὥς μή τις μοι ἀτεμβόμενος κίοι ἴσης.

Ἄρνειὸν δ' ἐμοὶ οἷω εὐκνήμιδες ἑταῖροι,
μήλων δαιομένων, δόσαν ἔξοχα · τὸν δ' ἐπὶ θινὶ

550

Ζηνὶ κελαινεφέϊ Κρονίδῃ, δς πᾶσιν ἀνάσσει,
ῥέξας μηρὶ ἕκαιον · ὁ δ' οὐκ ἐμπάζετο ἱρῶν,
ἀλλ' ὄγε μερμήριζεν ὅπως ἀπολοίατο πᾶσαι
νῆες εὔσσελμοι καὶ ἐμοὶ ἐρίηρες ἑταῖροι.

555

Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμᾶρ ἐς ἥελιον καταδύντα
ἡμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ ·
ἡμος δ' ἥελιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,

560

540. Τυτθὸν,... Voyez plus haut le vers 483 et la note sur ce vers.

541. Ἐκλύσθη.... On a vu aussi plus haut ce vers à la suite du précédent.

542. Θέμωσε.... ἰκέσθαι. Voyez plus haut, vers 486, la note sur cette expression.

545. Ἠμέας, dissyllabe par synizèse.

547. Ἐκ δὲ καὶ.... Voyez plus haut le vers 450 et la note sur ce vers.

549. Δασσάμεθ', ὥς.... Voyez plus haut le vers 42 et la note sur ce vers.

550. Ἄρνειόν, comme τὸν ἄρνειόν. Il ne s'agit pas d'un bélier quelconque, mais de celui du vers 432, de celui qui avait servi au salut personnel d'Ulysse.

551. Μήλων δαιομένων, génitif absolu : dans le partage du bétail. — Ἐξοχα, *eximie*, par honneur. Les autres n'ont qu'un morceau de viande chacun; Ulysse seul a une bête entière. — La traduction *insuper*

n'est point exacte. Elle suppose que chacun a un mouton pour le moins, et qu'Ulysse a le bélier outre son lot. Mais il n'y a que vingt-cinq bêtes; et ἑταῖροι, dans la phrase, signifie tous les compagnons d'Ulysse, les hommes des douze navires. Tous seront les convives du festin qui remplira le reste de la journée. Voyez plus bas, vers 556-557.

553. Ῥέξας, ayant offert en sacrifice.

554. Ἄλλ' ὄγε, *vulgo* ἀλλ' ἄρα. La vulgate n'est évidemment qu'une correction destinée à faire disparaître la répétition. Mais cette répétition est précisément ce qui fait la force expressive de la phrase.

555. Ἐμοί, comme au vers 472 : mes.

556-557. Ὡς τότε.... Voyez plus haut les vers 461-462 et les notes sur le premier de ces deux vers.

558-560. Ἦμος.... Voyez plus haut les vers 468-470 et la note sur ces trois vers.

δὴ τότε ἔγὼν ἐτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα
 αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.
 Οἱ δ' αἶψ' εἰσβαῖνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον·
 ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολιὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.

Ἐνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,
 ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὀλέσαντες ἐταίρους.

565

562-564. Αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν.... Voyez plus haut les vers 478-480 et les notes sur les deux premiers de ces trois vers.

565-566. Ἐνθεν δὲ προτέρω.... Voyez plus haut les vers 62-63 et les notes sur ces deux vers.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Κ.

ΤΑ ΠΕΡΙ ΑΙΟΛΟΥ ΚΑΙ ΛΑΙΣΤΡΥΓΟΝΩΝ ΚΑΙ ΚΙΡΚΗΣ.

Séjour d'Ulysse et de ses compagnons dans l'île d'Éole; le roi de l'île donne à Ulysse une outre où sont enfermés tous les vents (1-24). Départ pour Ithaque; la tempête déchaînée; retour chez Éole; colère du maître des vents (25-79). Les Lestrygons anthropophages; ils détruisent les vaisseaux d'Ulysse, sauf un seul, et massacrent la plupart de ses compagnons (80-132). Arrivée dans l'île de Circé; ceux qu'Ulysse envoie à la découverte sont changés en pourceaux (133-260). Ulysse échappe aux prestiges de Circé, et force la déesse de rendre à ses compagnons leur figure (261-399). Séjour dans l'île; Circé avertit Ulysse d'avoir à se rendre au pays des morts, pour y consulter l'âme de Tirésias (400-549). Circonstances du départ (550-574).

Αἰολίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ'· ἔνθα δ' ἔναιεν
Αἰολος Ἴπποτάδης, φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσιν,
πλωτῇ ἐνὶ νήσῳ· παῖσαν δέ τέ μιν πέρι τεῖχος

ΤΑ ΠΕΡΙ.... Ancienne variante, Κίρκης νίπτρα.

1. Αἰολίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ(α), puis nous arrivâmes à l'île d'Éole. D'après ceux qui localisent les contrées visitées par Ulysse, l'île d'Éole est une des îles Éoliennes; ils disent même laquelle de ces îles : Lipara. En réalité il n'y a de commun, entre les îles Éoliennes et l'île d'Éole, qu'une apparence. L'île d'Éole est absolument fantastique; elle l'est autant et plus que celle de Schérie même. Ameis : « Αἰολίην, ein neues Wunderland. » Aristarque (*Scholies* B, Q et V) avait reconnu l'impossibilité de l'identification vulgairement admise, et même celle d'une localisation quelconque : (ἡ διπλῇ, ὅτι) οὐ τὰς Αἰόλου νήσους νῦν λεγομένας, ἀλλὰ τινα ἄλλην ἐκτετοπισμένην νῆσον λέγει.

2. Αἰολος Ἴπποτάδης. Le nom d'Éole et celui de son père sont significatifs. Ameis : « der Name der Windwärts Αἰολος (von « αἰόλος) und seines Vaters Ἴππότης bedeuten sich auf die Beweglichkeit. » — Φίλος ἀθανάτοισι θεοῖσιν. Ceci indique nettement qu'Éole n'est pas un dieu. Après Homère, sa légende se complètera, et il deviendra ce qu'il est chez les autres poètes, et surtout chez Virgile. Les îles Éoliennes seront alors son royaume.

3. Πλωτῇ, flottante. C'est évidemment là un conte du même genre que celui qu'on faisait sur Délos. L'épithète doit être prise dans son sens littéral. *Scholies* H et M : ἔνιοι μὲν τὴν ἐμπλεομένην, οἷον τὴν ἐν πλεομένοις τόποις κειμένην νῆσον, ... ὁ δὲ Ἀρίσταρχος πλωτῇ ἀντὶ τοῦ φορητῇ, οἷον περιφερομένη, ὥς ποτὲ μὲν ἐν τοῖς δεξιόις

χάλκεον ἄρρηκτον, λισσὴ δ' ἀναδέδρομε πέτρη.

Τοῦ καὶ δώδεκα παῖδες ἐνὶ μεγάροις γεγάσιν,

5

ἔξ μὲν θυγατέρες, ἔξ δ' υἱέες ἡδύοντες.

Ἐνθ' ὄγε θυγατέρας πόρεν υἷαςιν εἶναι ἀκοίτις.

Οἱ δ' αἰεὶ παρὰ πατρὶ φίλῳ καὶ μητέρι κεδνῇ

δαίνυνται· παρὰ δέ σφιν ὀνείατα μυρία κεῖται·

κνισῆεν δέ τε δῶμα περιστεναχίζεται αὐλῇ

10

ῥήματα· νύκτας δ' αὖτε παρ' αἰδοίης ἀλόχοισιν

εὐδους' ἐν τε τάπησι καὶ ἐν τρητοῖς λεχέεσσιν.

Καὶ μὲν τῶν ἰκόμεσθα πόλιν καὶ δώματα καλά.

Μῆνα δὲ πάντα φίλει με καὶ ἐξερέεινεν ἕκαστα,

Ἴλιον, Ἀργείων τε νέας, καὶ νόστον Ἀχαιῶν·

15

καὶ μὲν ἐγὼ τῷ πάντα κατὰ μοῖραν κατέλεξα.

μέρεσι, ποτὲ δὲ ἐν τοῖς ἀριστεροῖς ὁρᾶσθαι, ὅλον δὴ τι καὶ περὶ τὴν Δῆλον ἱστορεῖ Πίνδαρος, λέγων οὕτως· ἦν γὰρ τὸ πάροιθε φορητὰ κυμάτεσσι Δᾶλος παντοδαπῶν τ' ἀνέμων ῥιπαῖς. — Μιν πέρι, autour d'elle : autour de cette île. — 3-4. Τεῖχος χάλκεον. Dès qu'on admet le merveilleux, il n'y a aucune raison pour réduire ce mur d'airain à une simple figure, et pour l'identifier avec les salaises dont l'île est bordée. Les salaises bordent l'île, et le mur d'airain surmonte les salaises.

4. Ἄρρηκτον est l'épithète de τεῖχος χάλκεον, et non pas de τεῖχος seul; c'est pourquoi je lis ὅφ' ἐν, c'est-à-dire sans virgule après χάλκεον. Si l'on entend, par χάλκεον, dur comme l'airain, il faut une virgule entre les deux épithètes. Dans ce cas-là aussi, δ(ε) est explicatif et équivalent à γάρ. Mais le sens littéral, je le répète, est bien autrement préférable.

6. Ἐξ μὲν.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIV, 604, à propos de Niobé.

7. Ἐνθ(α) me paraît signifier *alors donc, en conséquence*. Fæsi et Kayser prennent le mot pour un adverbe de lieu : dans l'île même. Mais c'est plutôt une formule de liaison entre les idées. Ameis est à peu près de cet avis : « *Ἐνθα ist das da des epischen Fortschritts.* » — Ἀκοίτις est pour ἀκοίτίας, accusatif pluriel. Au nominatif singulier, le mot est proparoxyton; mais ici la finale est longue.

10. Κνισῆεν (*nidore plenum*) indique qu'on est perpétuellement occupé à rôtir des viandes pour fournir à ces perpétuels festins. — Αὐλῇ, datif local : dans la cour. Ulysse dit qu'en entrant dans la cour, on entend le bruit des festins retentir de tous les côtés du palais. — Quelques-uns prennent αὐλῇ dans le sens de αὐλή-σει (du son des flûtes); mais c'est une explication tout arbitraire. D'autres changent αὐλῇ en αὐλῶ. D'autres proposent de lire αὐδῇ. La vérité est que le passage n'offre aucune difficulté.

11. Ἡμέρας et νύκτας sont pris adverbialement : pendant les jours, pendant les nuits; de jour, de nuit; le jour, la nuit.

12. Ἐν τε τάπησι καὶ ἐν.... λέχέεσσιν, une seule chose en deux expressions : sur des lits couverts de tapis.

13. Μὲν est dans le sens de μὴν. — Τῶν, d'eux : d'Éole et de ses enfants. — Ἰκόμεσθα πόλιν. Ils sont entrés dans le port, seul point par où l'île soit abordable. — Δώματα καλά. Ancienne variante, τεῖγεα μακρά.

14. Πάντα se rapporte à μῆνα, et il équivaut à ὅλον : un mois entier. — Ἐκαστα dit en bloc ce qui sera dit en détail au vers suivant.

16. Καὶ μὲν, comme au vers 13; *vulgo* αὐτάρ. La vulgate paraît être une correction de Chalcondyle, ou de quelqu'un des derniers Byzantins. — Τῷ, à lui : à Éole.

Ἄλλ' ὅτε δὴ καὶ ἐγὼν ὁδὸν ᾗτεον ἤδ' ἐκέλευον
 πεμπέμεν, οὐδέ τι κεῖνος ἀνήνατο, τεῦχε δὲ πομπήν.
 Δῶκέ μοι ἐκδείρας ἀσχὸν βοὸς ἐννεώροιο,
 ἔνθα δὲ βυκτάων ἀνέμων κατέδησε κέλευθα ·
 20
 κεῖνον γὰρ ταμίην ἀνέμων ποίησε Κρονίων,
 ἡμὲν παυέμεναι ἤδ' ὀρνύμεν, ὃν κ' ἐθέλησιν.
 Νηϊ δ' ἐνὶ γλαφυρῇ κατέδδει μέρμιθι φαεινῇ
 ἀργυρέῃ, ἵνα μή τι παραπνεύσῃ ὀλίγον περ ·
 αὐτὰρ ἐμοὶ πνοιὴν Ζεφύρου προέηκεν ἄῃναι,
 25
 ὄφρα φέροι νῆάς τε καὶ αὐτούς · οὐδ' ἄρ' ἔμελλεν
 ἐκτελέειν · αὐτῶν γὰρ ἀπωλόμεθ' ἀφραδίῃσιν.
 Ἐννῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἡμαρ ·
 τῇ δεκάτῃ δ' ἤδη ἀνεφαίνετο πατρὶς ἄρουρα,
 καὶ δὴ πυρπολέοντας ἐλεύσσομεν ἐγγὺς ἐόντες.
 30

17. Καὶ ἐγὼν, sous-entendu ἐξερεῖνων : questionnant à mon tour.

19. Δῶκέ μοι ἐκδείρας. Ameis et La Roche : δῶκε δέ μ' ἐκδείρας. Mais ils prennent μ' dans le sens de μοι, comme il se trouve au vers IV, 367. Cette correction, inspirée par la fausse leçon des manuscrits, δῶκε δέ μοι ἐκδείρας, n'a pour but que d'éviter l'asyndète; mais l'asyndète est loin d'être ici un défaut : *asyndeton epexegeticum*, comme dit Bothe. Il est très-fréquent chez Homère dans les cas analogues. C'est l'équivalent de notre parenthèse. — Ἀσχὸν dépend tout à la fois et de δῶκε et de ἐκδείρας, et ἐκδείρας ἀσχὸν équivaut à ἀσχὸν δρατὸν : *utrem excoxiatum*, une outre de cuir frais. Bothe : « Quem modo excoxiari jusserrat ad usum illum; non veterem minus solidum. » La même chose était mieux dite dans les *Scholies* B : διὰ τὸ στερρόν καὶ ἀρραγὲς τοιοῦτον ἀσχὸν δέδωκεν. — Βοὸς dépend de ἀσχόν. — Ἐννεώροιο, quadrisyllabe par synizèse. — Homère dit un bœuf de neuf ans, pour dire un bœuf parvenu à toute sa taille, et il fait comprendre ainsi que l'outre était de la plus grande dimension possible. Il a dit auparavant, par ἐκδείρας, que cette outre était d'une extrême solidité.

20. Ἐνθα, là : dans cette outre. — Βυκτάων, mugissants. Le mot βύκτης se

rattache à βύζω, ou plutôt provient, comme βύζω, de l'onomatopée βῦ.

23. Κατέδδει, sous-entendu ἀσχόν. C'est cette circonstance qui explique l'erreur des compagnons d'Ulysse (vers 36). Si l'outre n'avait pas été fixée au navire, ils l'auraient soupesée, et ils se seraient bien vite aperçus, à sa légèreté, qu'elle ne contenait ni or ni argent. Didyme (*Scholies* V) : προκονόμησεν, ἵνα τῷ δεσμῷ ἀπατηθῶσιν οἱ ἑταῖροι. καὶ γὰρ οὐδὲ ἐκ τῆς κουφότητος ἦν γνωρίσαι. προσεδέδετο γάρ. Ἔολε αὖτις μετὰ τὴν ἀπατηθῆναι. — Εἰς Ἰθάκην πλοῦν.

24. Παραπνεύσῃ a pour sujet τι, et ὀλίγον περ est une expression adverbiale.

25. Πνοιὴν Ζεφύρου. C'était le vent d'ouest, et par conséquent le vent favorable. Eustathe : ἀφίεται πνέειν Ζέφυρος, οἷα ἐπιτήδειος πρὸς τὸν εἰς Ἰθάκην πλοῦν.

26. Αὐτούς, nous-mêmes : mes compagnons et moi.

27. Αὐτῶν dépend de ἀφραδίῃσιν, et il désigne les compagnons seuls.

28. Ὅμῳς, également, c'est-à-dire sans désespérer. — Πλέομεν est à l'imparfait, et dans le sens de l'aoriste.

30. Πυρπολέοντας. Il s'agit des bergers qui font des feux dans la montagne. Ces feux étaient les phares primitifs. Voyez l'*Iliade*, XIX, 375-378. — Ἐόντες, *vulgo* ἐόντας. *Scholies* H : ἐόντες ἡμεῖς.

Ἐνθ' ἐμέ μὲν γλυκὺς ὕπνος ἐπήλυθε κεκμηῶτα ·
αἰεὶ γὰρ πόδα νηὸς ἐνώμων, οὐδέ τω ἄλλω
δῶχ' ἐτάρων, ἵνα θᾶσσον ἰκοίμεθα πατρίδα γαῖαν.
Οἱ δ' ἔταροι ἐπέεσσι πρὸς ἀλλήλους ἀγόρευον,
καί μ' ἔφασαν χρυσόν τε καὶ ἄργυρον οἴκαδ' ἄγεσθαι,
δῶρα παρ' Αἰόλου μεγαλήτορος Ἴπποτάδαο ·
ὧδε δέ τις εἶπεςκεν ἰδὼν ἐς πλησίον ἄλλον ·

35

ᾧ πόποι, ὥς ὅδε πᾶσι φίλος καὶ τίμιός ἐστιν
ἀνθρώποις, ὅτεών τε πόλιν καὶ γαῖαν ἵκηται.
Πολλὰ μὲν ἐκ Τροίης ἄγεται κειμήλια καλὰ
ληϊδος · ἡμεῖς δ' αὖτε ὁμὴν ὁδὸν ἐκτελέσαντες
οἴκαδε νισσόμεθα κενεὰς σὺν χειῖρας ἔχοντες.
Καὶ νῦν οἱ τάδε δῶκε χαριζόμενος φιλότῃτι
Αἰόλος. Ἀλλ' ἄγε θᾶσσον ἰδῶμεθα ὅττι τάδ' ἐστίν,

40

32. Πόδα νηός désigne ici le gouvernail.

33. Δῶ(χα), comme ἐνώμων, a pour complément πόδα νηός. *Scholias H* : οὐδὲ ἄλλω τινὶ τῶν ἐμῶν φίλων τὸ πηδάλιον ἐνεχείρισα.

36. Δῶρα, apposition à χρυσόν τε καὶ ἄργυρον. — Αἰόλου, ici et au vers 60, compte pour trois longues, à moins qu'on n'admette, comme faisaient les Alexandrins, l'existence du vers lagare. Ces deux exemples sont analogues à celui du vers XV, 66 de l'*Iliade*, où Ἰλίου compte aussi pour trois longues. Il est vrai que i est une voyelle commune, tandis que o est toujours bref. Mais o et ω, dans l'écriture archaïque, n'étaient point distincts, et la lettre ou (o) a été longtemps commune. On peut donc dire que la pénultième de Αἰόλου, comme celle de Ἰλίου, est allongée par l'accent. On peut dire aussi que la lettre λ était doublée dans la prononciation, ou qu'elle prenait la valeur d'une lettre double. Cette dernière explication est la plus vraisemblable. Hayman : « The liquid letters and σ so easily double themselves to the ear, that a slight stress of the voice in recitation would produce the effect. » Hayman cite deux exemples d'Eschyle assez concluants : Ἴππομέδοντος et Παρθενοπαῖος (*les Sept*, vers 483 et 542), où les syllabes πο et θε comptent

comme longues. — La correction Αἰολόθ:, proposée par Bothe, n'est ni vraisemblable ni utile. Je ne parle pas de celle de Payne Knight, Αἰφόλοφο. Voyez plus bas la note du vers 60.

38. ᾧ, comme, dans le sens de combien. — Τίμιος. Ancienne variante, τιμῆς, c'est-à-dire τιμῆεις. Peut-être la vulgate n'est-elle qu'une correction, grâce à laquelle on a remplacé une forme rare par la forme vulgaire, et aussi réparé la négligence métrique des trois spondées.

39. Γαῖαν ἵκηται. Ancienne variante, δῶμαθ' ἵκηται.

40. Ἐκ Τροίης, de Troade. — D'après une note des *Scholias Q*, note fort altérée d'ailleurs, on croit qu'Aristarque écrivait Τροῖης en trois syllabes, et qu'il rapportait cet adjectif à ληϊδος. Mais cette leçon n'a point prévalu dans son école même.

41. Ληϊδος dépend de κειμήλια. — Ἐκτελέσαντες. Zénodote, ἐκτελέοντες.

42. Σύν doit être joint à ἔχοντες.

43. Τάδε. Ils montrent l'outre. Elle est pleine, selon eux, de trésors. De là ce pluriel. — Hérodien écrivait τάγε, qui ne change rien au sens.

44. Ὅττι τάδ' ἐστίν, quelle chose sont ces choses : en quoi consistent ces trésors. *Scholias Q* : τί εἰσι καὶ κατὰ τὴν ποσότητα. ὅθεν καὶ ἐπεξηγήσατο, ὅσος οὖν τις....

ὅσος τις χρυσός τε καὶ ἄργυρος ἀσκήῳ ἔνεστιν.

45

ὣς ἔφασαν · βουλή δὲ κακὴ νίκησεν ἑταίρων ·

ἀσκήν μὲν λῦσαν, ἄνεμοι δ' ἐκ πάντες ὄρυσαν.

Τοὺς δ' αἶψ' ἀρπάξασα φέρεν πόντονδε θύελλα

κλαίοντας, γαίης ἀπο πατρίδος · αὐτὰρ ἔγωγε

ἐγρόμενος κατὰ θυμὸν ἀμύμονα μερμήριζα

50

ἢ πεσὼν ἐκ νηὸς ἀποφθίμην ἐνὶ πόντῳ,

ἢ ἀκέων τλαίην καὶ ἔτι ζωοῖσι μετείην.

Ἄλλ' ἔτλην καὶ ἔμεινα · καλυψάμενος δ' ἐνὶ νηϊ

κείμεν · αἱ δ' ἐφέροντο κακῇ ἀνέμοιο θυέλλῃ

αὐτίς ἐπ' Αἰολίην νῆσον · στενάχοντο δ' ἑταῖροι.

55

Ἐνθα δ' ἐπ' ἠπείρου βῆμεν καὶ ἀφυσσάμεθ' ὕδωρ ·

αἶψα δὲ δεῖπνον ἔλοντο θοῆς παρὰ νηυσὶν ἑταῖροι.

Αὐτὰρ ἐπεὶ σίτοιο τε πασσάμεθ' ἠδὲ ποτῆτος,

δὴ τότε ἐγὼ κήρυκά τ' ὀπασσάμενος καὶ ἑταῖρον,

βῆν εἰς Αἰόλου κλυτὰ δώματα · τὸν δ' ἐκίχανον

60

δαινύμενον παρὰ ἧ τ' ἀλόχῳ καὶ οἷσι τέκεσσιν.

Ἐλθόντες δ' ἐς δῶμα, παρὰ σταθμοῖσιν ἐπ' οὐδοῦ

ἑζόμεθ' · οἱ δ' ἀνὰ θυμὸν ἐθάμβεον, ἐκ τ' ἐρέοντο ·

Πῶς ἦλθες, Ὀδυσσεῦ; Τίς τοι κακὸς ἔχραε δαίμων;

45. Ὅσος τις..., explication de ὅτι τὰδ' ἐστίν. Ce vers a été supprimé par Payne Knight; et Dugas Montbel allègue, en faveur de cette suppression, les *Scholies de Milan*, c'est-à-dire la note même qu'on vient de lire. Il y voit que le vers 45 a été ajouté après coup. Il a pris le verbe ἐπεξηγεῖσθαι (expliquer) pour ἐκτελέσθαι (être intercalé):

46. Νίκησεν sans complément: triompha. — Ἑταίρων dépend de βουλή κακῇ.

47. Ἐκ doit être joint à ὄρυσαν.

51. Πεσὼν, étant tombé, c'est-à-dire m'étant précipité.

52. Τλαίην, *sustinerem*, je supporterais: je me résignerais.

53. Καλυψάμενος. Ulysse est désespéré; mais il ne veut pas qu'on voie sa douleur, et il se couvre la tête, comme il l'a fait dans une autre circonstance, VIII, 86.

54. Αἱ, c'est-à-dire νῆες ἐμαί: mes navires.

55-58. Ἐνθα δ' ἐπ' ἠπείρου.... Voyez les vers IX, 85-87 et la note sur le premier de ces trois vers.

59. Ὀπασσάμενος, ayant pris pour m'accompagner.

60. Αἰόλου. Voyez plus haut la note du vers 36. Ici nous avons deux notes antiques relatives à la forme du vers. *Scholies B*: ὁ στίχος λαγαρός ἐστίν. *Scholies H et Q*: ὁ στίχος σφηκώδης. σφηκώδης δὲ ἐστὶ τὸ ἐλλεῖπον ἐν μέσῳ τοῦ στίχου χρόνου, ὡς ἐνταῦθα. χρῆζει γὰρ ὁ δεύτερος πούς χρόνου. τὸ γὰρ αἰο τροχαῖός ἐστιν. ἀλλὰ τὸ ο μονόχρονον ὡς δίχρονον λαμβανόμεν. Remarquez l'expression σφηκώδης, synonyme de λαγαρός. Le vers est, comme la guêpe, étranglé au corsage. C'est Hérodien évidemment qui a fourni la matière de ces deux notes.

62. Ἐς δῶμα, παρὰ. Ancienne variante, ἀνὰ δώματ' ἐπί.

64. Ἐχραε, assaillait: a fondu sur.

Ἦ μὲν σ' ἐνδυκέως ἀπεπέμπομεν, ὄφρ' ἀφίκοιο 65
πατρίδα σὴν καὶ δῶμα, καὶ εἴ πού τοι φίλον ἐστίν.

Ὡς φάσαν· αὐτὰρ ἐγὼ μετεφώνεον, ἀχνύμενος κῆρ·
Ἄασάν μ' ἔταροί τε κακοὶ πρὸς τοῖσί τε ὕπνος
σχέτλιος. Ἀλλ' ἀκέσασθε, φίλοι· δύναμις γὰρ ἐν ὑμῖν.

Ὡς ἐφάμην μαλακοῖσι καθαπτόμενος ἐπέεσσιν· 70
οἱ δ' ἄνεω ἐγένοντο· πατὴρ δ' ἡμείδετο μύθῳ·

Ἔρρ', ἐκ νήσου θᾶσσον, ἐλέγχιστε ζώντων·
οὐ γάρ μοι θέμις ἐστὶ κομιζέμεν οὐδ' ἀποπέμπειν
ἄνδρα τόν, ὃς κε θεοῖσιν ἀπέχθηται μακάρεσσιν.

Ἔρρ', ἐπεὶ ἀθανάτοισιν ἀπεχθόμενος τὸδ' ἰκάνεις. 75

Ὡς εἰπὼν ἀπέπεμπε δόμων βαρέα στενάχοντα.
Ἐνθεν δὲ προτέρῳ πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ.
Τείρετο δ' ἀνδρῶν θυμὸς ὑπ' εἰρεσῆς ἀλεγεινῆς,
ἡμετέρῃ ματίῃ, ἐπεὶ οὐκέτι φαίνεται πομπή.

65. Ὀφρ' ἀφίκοιο. Ancienne variante, ὄφρ' ἂν ἰκηαι.

66. Πατρίδα σὴν.... On a vu ailleurs ce vers, VIII, 320.

68. Πρὸς τοῖσί τε, *præterque eos*, et outre mes amis.

70. Καθαπτόμενος est pris en bonne part, comme καθάπθεσθαι, *Iliade*, I, 582. Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque καθάπτομαι signifie simplement *aggredi*, aborder. C'est le contexte qui précise. Cependant Zénodote n'admettait que le sens défavorable, qui en effet est le plus fréquent. Aussi faisait-il ici une correction. Didyme (*Scholies H*) : Ζηνόδοτος μαλακοῖσιν ἀμειβόμενος γράφει. La note continue ainsi : καὶ ἔστι χαριεστάτη ἡ γραφή· οὐ καθάπτεται γὰρ αὐτόν, ἀλλ' ἱκταύει. La Roche croit que c'est encore Didyme qui parle ; mais l'exemple de l'*Iliade*, que je viens de citer, prouve que cela est impossible. Ces paroles sont une réflexion du transcritteur, quelque ignorant des bas siècles.

72. Ἔρρ(ε), *abi in malam rem*. C'est notre *va-t'en au diable* ! Didyme (*Scholies Q*) : μετὰ φθορᾶς ἀναχώρει. — Ἐκ νήσου ne dépend pas de ἔρρε, et c'est pour cela que je l'en sépare à l'aide d'une virgule. Voyez plus bas, vers 75. L'idée

de mouvement est implicitement contenue dans ἐκ. Nous disons, sans verbe, *hors d'ici* ! La traduction *abi ex insula* supprime les trois quarts de la pensée d'Éole, et réduit presque à rien sa colère.

74. Τόν ἐquivaut à τοιοῦτον οἷός ἐστιν : tel qu'est celui.

75. Ἔρρ', ἐπεὶ.... Les enstatiques s'étonnaient de la naïveté d'Ulysse : « Singulière façon, disaient-ils, de se recommander auprès des Phéaciens ! » Les Iytiques répondaient qu'Ulysse n'est point un coupable, mais une victime, et que ses hôtes n'en seront que mieux disposés pour lui. Porphyre (*Scholies H et T*) : καὶ πῶς ἡμελλεν ἀπὸ Φαιάκων τυχεῖν κομιδῆς, ταῦτα καθ' ἑαυτοῦ λέγων ; ἀλλ' ἀπέδειξε τοὺς ἑταίρους αἰτίους ὄντας· ἐλεεινότερον οὖν ἑαυτὸν ἀποδείκνυσιν. — Τόδ(ε), adverbe : *huc*, ici. Voyez la note du vers I, 409.

77. Ἐνθεν δὲ.... Voyez le vers IX, 62 et les notes sur ce vers, déjà répété depuis.

79. Ματίῃ est un ἀπαξ εἰρημένον, mais dont le sens est manifeste. *Scholies B et Q* : ματαιότητι, φρενοβλαβεία, ματαιολογία, ματαιοπραγία. γίνεται δὲ ἀπὸ τοῦ ματῶ ματία, ὥς ἁμαρτῶ ἁμαρτία. ἔστι δὲ Ὀμηρικόν. La dernière observation si-

Ἐξῆμαρ μὲν ὁμῶς πλέομεν νύκτας τε καὶ ἡμαρ · 80
 ἐβδομάτῃ δ' ἰκόμεσθα Λάμου αἰπὺ πτολίεθρον,
 Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην, ὅθι ποιμένα ποιμὴν
 ἡπύει εἰσελάων, ὁ δέ τ' ἐξελάων ὑπακούει.
 Ἐνθα κ' αὔπνος ἀνὴρ δοιοὺς ἐξήρατο μισθοὺς,
 τὸν μὲν βουκολέων, τὸν δ' ἄργυρα μῆλα νομεύων · 85
 ἐγγὺς γὰρ νυκτός τε καὶ ἡματός εἰσι κέλευθοι.

guise qu'Homère est le seul poète qui ait employé le mot ματίη.

80. Ἐξῆμαρ.... Voyez plus haut le vers 28 et les notes sur ce vers. Il n'y a de changé que la première syllabe.

81. Λάμου est le nom du fondateur de la ville, si l'on écrit, au vers suivant, Τηλέπυλον par une majuscule. Mais les anciens ne s'accordaient pas sur le sens; et l'on voit, par les *Scholies*, que la plupart faisaient de τηλέπυλον un adjectif, et de Λάμου le nom de la ville elle-même. *Scholies* B et Q : Λάμου.... πτολίεθρον· περιφραστικῶς τὴν Λάμον, ὡς καὶ Ἰλίου ἐξαλάπαξε πόλιν (*Iliade*, V, 642), τὴν Ἰλίον. Cette explication est répétée trois ou quatre fois sous diverses formes. Mais l'autre est plus simple et plus naturelle. Elle est aussi la plus sûre, si l'on s'en rapporte aux mythologues, puisqu'ils font de Lamus un homme, un héros, un fils de Neptune.

82. Τηλέπυλον Λαιστρυγονίην, apposition explicative à Λάμου.... πτολίεθρον. — Ceux qui faisaient de τηλέπυλον un adjectif avaient quelque peine à lui donner un sens net. *Scholies* V : μεγάλην. τῶν γὰρ τοιούτων πολὺ διεστᾶσιν αἱ πύλαι.... οἱ δὲ τηλέπυλόν φασι μακρόπυλον, οὐ τῷ διαστήματι, ἀλλὰ τῷ πλάτει τῆς πύλης ἢ τῷ μήκει. — Ὅθι se rapporte à la contrée, et non à la ville : pays où. — Ποιμένα ποιμὴν. Ici Homère appelle du même nom tout pâtre quelconque, le bouvier comme le berger. *Scholies* V : καταχρηστικῶς εἶρηκε ποιμένα καὶ τὸν βουκόλον.

83. Ἡπύει, salue de la voix. Ameis : « anruft, zum Gruss. » — Εἰσελάων, *intro agens*, quand il ramène (le bétail) à l'étable. Sous-entendez ἐξελάοντα : menant (le bétail) dehors. — Ὑπακούει, répond, c'est-à-dire salue à son tour. Ils se rencontrent nécessairement sur le chemin.

Ameis : « antwortet, erwidert den Gruss « beim Zusammentreffen. » Il y a d'autres explications du vers 83; mais toutes sont fort obscures et peu satisfaisantes.

84. Ἀὔπνος. Ancienne variante, ἀόκνος. — Δοιοὺς.... μισθοὺς, deux salaires : un double salaire. Dans les autres pays cela n'est pas possible, la journée n'étant pas assez longue pour que les brebis aient fini de paître et rentrent à l'étable, au moment où les bœufs sortent de l'étable et vont au pâturage. Chez les Lestrygons, la journée est tellement longue que la besogne du berger est terminée quand celle du bouvier commence.

85. Τὸν μὲν.... τὸν δ(έ), sous-entendu μισθόν. Ulysse détaille ce qu'il vient d'exprimer d'une façon générale. — Βουκολέων.... μῆλα νομεύων. D'après les habitudes de notre pensée, il y a ici une véritable hystérologie, puisque les bœufs paissent le soir, après la grande chaleur, et les moutons le matin et pendant le jour. Mais Homère nomme invariablement le jour après la nuit (voyez le vers suivant et plus haut le vers 28); et nommer le travail du soir avant celui du matin lui est aussi naturel qu'à nous le paraît la mention du matin avant celle du soir. Chez nous, les bœufs paissent impunément la journée entière; dans les contrées du Midi, les seules que connaisse Homère, on les fait paître le soir et même la nuit, parce qu'ils souffriraient trop de la chaleur et des insectes ailés. *Scholies* H : νυκτός μὲν βουκολοῦσι διὰ τοὺς μύωπας, οἵτινες ἐν ἡμέρᾳ τοὺς ταύρους ἐνοχλοῦσιν.

86. Ἐγγὺς γὰρ..., car les routes de la nuit et du jour sont proches (l'une de l'autre), c'est-à-dire car le lever du soleil suit presque immédiatement son coucher. De cette façon le crépuscule du soir et celui du matin se confondent. Homère connaît va-

Ἐνθ' ἐπεὶ ἐς λιμένα κλυτὸν ἤλθομεν, δν πέρι πέτρῃ
 ἡλίβατος τετύχηκε διαμπερές ἀμροτέρωθεν,
 ἀκταὶ δὲ προβλῆτες ἐναντίαι ἀλλήλησιν
 ἐν στόματι προὔχουσιν, ἀραιὴ δ' εἴσοδος ἐστίν.

90

guement les jours polaires du solstice d'été, et il les attribue en permanence à la fabuleuse contrée des Lestrygons; il attribuera de même en permanence à la fabuleuse contrée des Cimmériens les nuits polaires de la fin de décembre. — Le passage est expliqué de diverses façons dans les *Scholies*, et plusieurs de ces explications sont à peu près absurdes; mais il y en a une qui est tout à fait conforme à celle que je viens de donner. *Scholies P* : τοῦ γὰρ ἡλίου ὄντος ἐν θερινῷ τροπικῷ τοὺς ἀρκτύους ἀνθρώπους μεγίστην τὴν ἡμέραν ἔχειν, καὶ μὴ ἔχειν νύκτα· τὴν γὰρ νύκτα μόνον μιᾷς ὥρας διάστημα εἶναι.... περὶ τούτων καὶ Ὅμηρος τῶν τόπων μνημονεύει νῦν. L'honneur de cette explication est attribué à Cratès, qu'on n'est guère habitué à voir si net et si raisonnable. Didyme (*Scholies H et V*) : Κράτης δὲ φησι κατὰ τὴν τοῦ δράκοντος αὐτοὺς κατηστερίσθαι κεφαλὴν, περὶ ἧς Ἄρατος λέγει· Κεῖνη που κεφαλὴ τῇ νείσεται ἡχί περ ἄχραι Μίσγονται δύσιές τε καὶ ἀντολαὶ ἀλλήλησιν. ὥστε πλείω μὲν εἶναι τὴν ἡμέραν ὀλίγην δὲ τὴν νύκτα, ὡς ἀνάπαλιν παρὰ τοῖς Κιμμερίοις (XI, 14-15). εἰ τις οὖν δύναται διαγρυπνεῖν, διττοὺς κομίζεται μισθοὺς. Le témoignage relatif à Cratès se retrouve, mais verbeusement développé, dans les *Scholies Q*, dans les *Scholies H* elles-mêmes avant la note de Didyme. Ce que les modernes ont inventé de mieux n'est ni aussi complet ni aussi satisfaisant. — L'explication d'Eustathe, adoptée jusqu'à ces derniers temps, donne un sens ridicule : « Car les pâturages du jour et ceux de la nuit sont très-près de la ville. » C'est dans les mêmes pâturages qu'on mène les moutons le matin, les bœufs le soir. Il ne s'agit donc point de deux sortes de pâturages, ni du peu de temps qu'il faut pour se rendre au pâturage des bœufs comme à celui des moutons. Il s'agit d'une journée assez longue pour que le même homme, après avoir gagné son salaire de berger, puisse gagner ensuite, à titre de bouvier, un

second salaire. Rien de plus simple, dans le pays des Lestrygons, puisque les moutons ont fini de pâtre quand les bœufs vont commencer, et que le bouvier sort, peu s'en faut, quand le berger rentre, puisqu'ils se saluent au passage. Voyez plus haut les notes du vers 83. Le pâtre qui ramène les moutons pourrait donc chasser les bœufs ensuite; et la seule difficulté qu'il y ait, pour être à la fois berger et bouvier, c'est de se passer de sommeil. — Ceux qui n'admettaient pas l'explication de Cratès préféraient sans doute, au vers 84, la leçon ἀοκνος. En effet, ἀὔκνος ne va bien qu'avec l'idée d'une journée de travail longue de près de vingt-quatre heures. Si la nuit noire durait seulement cinq ou six heures, le berger-bouvier ne serait point ἀὔκνος. S'il lui faut être ἀὔκνος, c'est qu'il n'y a point ou presque point de nuit noire.

87. Κλυτόν, épithète d'honneur. D'après la description, il s'agit d'un beau port, d'un port magnifique. S'il n'est pas renommé, il est digne de l'être, en tant du moins que sûr abri pour les navires. — Suivant quelques anciens, Ulysse parle ironiquement, car ce port va lui être funeste. *Scholies T* : εἰρωνικῶς, ἐνθα τοὺς ἐταίρους ἀπώλεσεν. Cette ironie serait absolument perdue pour les auditeurs, et une prolepse sans motif est absolument inadmissible.

88. Τετύχηκε, parfait intransitif : fut, c'est-à-dire se dressait.

90. Ἐν στόματι, à la bouche : à l'entrée du port. *Scholies H* : ἐν τῇ εἰσβολῇ τοῦ λιμένος. — Ἀραιή avec l'esprit rude, *vulgo* ἀραιή avec l'esprit doux. Hérodiën (*Scholies H*) : δασυντέον τὸ ἀραιή. Dindorf : « hoc placuisse Aristarcho colligi « potest ex schol. Il. E 425. » En effet, dans ce passage de l'*Iliade*, χειρὰ ἀραιήν, l'hiatus se comprend beaucoup mieux avec l'esprit rude qu'avec l'esprit doux. — Bekker écrit ici *Ἰαραίῃ* et là *Ἰαραίῃν*. Mais rien n'est moins prouvé que la légitimité de ce digamma.

ἔνθ' οἷγ' εἴσω πάντες ἔχον νέας ἀμφιελίσσας.
 Αἰ μὲν ἄρ' ἔντοσθεν λιμένος κοίλοιο δέδεντο
 πλησίαι· οὐ μὲν γάρ ποτ' ἀέξετο κῦμά γ' ἐν αὐτῷ,
 οὔτε μέγ' οὔτ' ὀλίγον· λευκή δ' ἦν ἀμφὶ γαλήνη.
 Αὐτὰρ ἐγὼν οἶος σχέθον ἔξω νῆα μέλαιναν, 95
 αὐτοῦ ἐπ' ἐσχατιῇ, πέτρης ἐκ πείσματα δήσας·
 ἔστην δέ, σκοπιῇν ἐς παιπαλόεσσιν ἀνελθών.
 Ἔνθα μὲν οὔτε βοῶν οὔτ' ἀνδρῶν φαίνετο ἔργα,
 καπνὸν δ' οἶον ὀρῶμεν ἀπὸ χθονὸς αἴσسونτα.
 Δὴ τότε ἐγὼν ἐτάρους προΐειν πεύθεσθαι ἰόντας, 100
 οἵτινες ἀνέρες εἶεν ἐπὶ χθονὶ σῖτον ἔδοντες,
 ἀνδρε δύω κρίνας, τρίτατον κήρυχ' ἄμ' ὀπάσσας.
 Οἱ δ' ἴσαν ἐκδάντες λείην ὁδὸν, ἥπερ ἄμαξαι
 ἄστυδ' ἀφ' ὑψηλῶν ὀρέων καταγίνεον ὕλην.
 Κούρη δὲ ξύμβληντο πρὸ ἄστεος ὑδρευούσῃ, 105
 θυγατέρ' ἰφθίμῃ Λαιστρυγόνος Ἀντιφάταο.
 Ἥ μὲν ἄρ' ἐς κρήνην κατεδήσετο καλλιρέεθρον
 Ἀρτακίην· ἔνθεν γὰρ ὕδωρ προτὶ ἄστυ φέρεσκον·

91. Οἷγ(ε).... πάντες. Ulysse parle de ses compagnons.

93. Ἐν αὐτῷ, c'est-à-dire ἐν τῷ λιμένι : dans ce port.

95. Αὐτὰρ ἐγὼν est opposé à αἰ μὲν. — Σchéθον ἔξω, je tenais en dehors : je mouillai hors du port. C'est là ce qui explique son salut. *Scholies Q* : προοικονομεῖ τὸν τρόπον τῆς φυγῆς τοῦ Ὀδυσσεως. Voyez plus bas, vers 431-432.

96. Αὐτοῦ (adverbe) est commenté par ἐπ' ἐσχατιῇ. Le navire d'Ulysse est à l'extrémité d'un des deux promontoires qui formaient l'entrée du port. — Ἐξ doit être joint à δήσας.

98. Βοῶν.... ἔργα, labours; ἀνδρῶν.... ἔργα, plantations, c'est-à-dire vignes et jardins. *Scholies B* : βοῶν ἔργα ἢ ἡροτριασμένη γῆ, ἀνδρῶν δὲ ἀμπελῶν καὶ τὰ τοιαῦτα.

99. Καπνὸν δ' οἶον ὀρῶμεν. La ville n'est pas à une grande distance.

100-102. Δὴ τότε ἐγὼν ἐτάρους.... Voyez les vers IX, 88-90 et les notes sur ces trois vers.

103. Ἥπερ. Ancienne variante, ἥ κε.

104. Ὑλὴν (*lignum*), comme ὕλης au vers IX, 234, désigne le bois de chauffage.

106. Θυγατέρ(ι). Remarquez l'élision de ι au datif singulier. Elle est assez rare. — Ἰφθίμη. Il est incroyable que cette fille n'ait rien d'extraordinaire dans sa personne, et surtout qu'elle mérite une épithète d'honneur. Elle doit pourtant tenir plus ou moins de son père et de sa mère, qui sont d'énormes colosses et des anthropophages.

108. Ἀρτακίην. Les anciens disputaient sur la question de savoir comment Ulysse a pu connaître le nom de la fontaine. La note relative à ce sujet est très-altérée dans les *Scholies H, Q* et *V*. Dans les *Scholies T*, on lit : οἶδε τὸ ὄνομα τῆς κρήνης παρὰ Κίρκης μαθών. Il est inutile de recourir à cette information surnaturelle. Dès qu'Ulysse raconte ce qui est arrivé à ses trois envoyés, c'est que les survivants lui ont raconté leurs aventures. C'est par eux qu'il a connu le nom de la fontaine, comme aussi, sans nul doute, celui de la

οἱ δὲ παριστάμενοι προσεφώνεον, ἔκ τ' ἐρέοντο
 ὅστις τῶνδ' εἶη βασιλεὺς καὶ τοῖσιν ἀνάσσοι. 110
 Ἡ δὲ μάλ' αὐτίκα πατρὸς ἐπέφραδεν ὑπερεφές δῶ.
 Οἱ δ' ἐπεὶ εἰσῆλθον κλυτὰ δώματα, τὴν δὲ γυναῖκα
 εὖρον, ὅσην τ' ὄρεος κορυφὴν, κατὰ δ' ἔστυγον αὐτήν.
 Ἡ δ' αἶψ' ἐξ ἀγορῆς ἐκάλει κλυτὸν Ἀντιφατῆα,
 δν πόσιν, δς δὴ τοῖσιν ἐμήσατο λυγρὸν δλεθρον. 115
 Αὐτίχ' ἓνα μάρψας ἐτάρων ὀπλίσσατο δεῖπνον·
 τὼ δὲ δὺ' ἀΐξαντε φυγῇ ἐπὶ νῆας ἰκέσθην.
 Αὐτὰρ ὁ τεῦχε βοήν διὰ ἄστεος· οἱ δ' αἶοντες
 φοίτων ἰφθιμοὶ λαιστρυγόνες ἄλλοθεν ἄλλος,
 μυρίοι, οὐκ ἀνδρεσσιν ἑοικότες, ἀλλὰ Γίγασιν. 120

ville, celui du peuple, celui du roi. Aristarque doit avoir donné cette raison. J'en juge ainsi par la dernière phrase de la note altérée : ἡ κατὰ τὸ σιωπώμενον παρὰ τῶν φυγόντων μαθόντες παρὰ τῆς Κίρκης ἐπύθοντο. Il y a là une des formules habituelles d'Aristarque, et l'indication de la manière dont Ulysse a dû être renseigné. Circé confirmera seulement la chose. Voyez plus bas les notes du vers 447. — Φέρεσxon a pour sujet sous-entendu θυγατέρες Λαιστρυγόνων.

440. Τῶνδ(ε), de ces gens-là : des hommes de ce pays. — Τοῖσιν équivalent à οἷσιν : *qualibus*, à quelle sorte d'hommes. Ancienne variante, οἷσιν. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος διὰ τοῦ τ, καὶ τοῖσιν ἀνάσσοι, ἀντὶ τοῦ τίνων.

441. Ἐπέφραδεν, montra. Voyez la note du vers I, 273.

442. Κλυτά, épithète d'honneur. La maison est un palais. Voyez plus haut la note du vers 87. — Τὴν (elle) est expliqué par γυναῖκα : la femme de la maison ; la reine. — Δέ équivalent à τότε : alors. — Quelques anciens faisaient de τὴν un simple article, et regardaient le mot δέ comme redondant. Nous maintenons τὴν dans son droit, et nous rappelons que les phrases du genre de celle-ci étaient marquées de l'antisigma par Aristarque, autrement dit qu'il les regardait comme des anacoluthes. Voyez l'*Appendice II* de l'*Iliade*, et la note du vers II, 489 de ce poème.

443. Ὅσην τ' ὄρεος κορυφὴν, c'est-à-

dire τόσην ὅση τ' ὄρεος κορυφή ἐστὶ. On a vu une comparaison hyperbolique du même genre à propos de Polyphème, IX, 489-494 : ἐώκει.... ῥίω ὑλήεντι ὑψηλῶν ὀρέων. — Κατὰ doit être joint à ἔστυγον.

444. Ἡ, elle : la reine. — Κλυτόν, comme κλυτά au vers 442, ne s'applique qu'à l'aspect extérieur.

445. Τοῖσιν, à eux : à mes trois amis.

446. Αὐτίχ' ἓνα.... Voyez les vers IX, 344 et 344. — Δεῖπνον. Ancienne variante, δόρπον.

447. Τὼ δὲ δὺ(ο), quant aux autres deux : quant aux deux survivants. — Φυγῇ dépend de ἰκέσθην. — Ἐπὶ νῆας est dit en général ; mais, comme il est évident qu'Ulysse a choisi pour envoyés des hommes de son propre vaisseau, c'est sur le vaisseau d'Ulysse que les deux survivants se réfugient. Homère ne le dit pas ; mais c'est comme s'il l'avait dit. Il n'y a guère de cas où puisse s'appliquer mieux le principe d'Aristarque sur les faits sous-entendus comme allant de soi. Voyez plus haut la note du vers 408 sur Ἀρτακίην.

448. Ὅ, lui : Antiphate. — Βοήν, le cri de guerre. — Οἱ (eux) est déterminé au vers suivant par ἰφθιμοὶ λαιστρυγόνες.

449. Φοίτων, allaient : accouraient. — Ἰφθιμοὶ, comme ἰφθίμη au vers 406, comme κλυτά au vers 442, comme κλυτόν au vers 444, s'applique à ce qu'on voit, et non au caractère. Ces géants ont très-grande mine.

450. Ἑοικότες. Il ne s'agit que de la taille.

Οἳ ῥ' ἀπὸ πετράων ἀνδραχθέσι χερμαδίοισιν
 βάλλον· ἄφαρ δὲ κακὸς κόναβος κατὰ νῆας ὀρώρει
 ἀνδρῶν τ' ὀλλυμένων νηῶν θ' ἅμα ἀγνυμενάων·
 ἰχθῦς δ' ὥς πείροντες, ἀτερπέα δαῖτα φέροντο.
 Ὅφρ' οἱ τοὺς ὄλεον λιμένος πολυθενθέος ἐντὸς,

125

121. Οἳ ῥ(α). Le mot οἳ est pour οἱ, et ne porte l'accent qu'à cause de l'enclitique. Il est démonstratif, et il marque même l'emphase, comme s'il y avait ἐκεῖνοι : ces monstrueux personnages. — Ἀπὸ πετράων, du haut des rochers. — Ἀνδραχθέσι, de ἀνὴρ et de ἄχθος : qu'un homme ne pourrait soulever sans peine. Ce sont d'énormes blocs.

122. Κακὸς κόναβος κατὰ, remarquable exemple d'harmonie expressive.

123. Ἀνδρῶν et νηῶν dépendent de κόναβος. — Le vers 123 n'est guère moins remarquable, par son harmonie, que le vers 122.

124. Ἰχθῦς est à l'accusatif pluriel. — Δ(έ), ensuite, c'est-à-dire après être descendus des rochers. — Πείροντες, sous-entendu αὐτούς : les transperçant, c'est-à-dire harponnant leurs cadavres. — Δαῖτα, comme festin : pour s'en faire un festin. — Φέροντο, *sibi auferebant*, et non pas simplement *ferebant*. Chacun s'est approprié son poisson ou ses poissons. — Le vers, tel qu'on vient de le lire, et tel que je viens de l'expliquer, n'offre aucune difficulté d'aucun genre. Mais tout change dès qu'on prend ἰχθῦς pour le nominatif ἰχθύες, et non pour l'accusatif ἰχθύας. Alors πείροντες ne peut signifier que traversant le port à la nage pour ramasser les cadavres. *Scholies V* : ἀντὶ τοῦ νηρόμενοι καὶ περῶντες ὥσπερ ἰχθύες. Mais des géants comme les Lestrygons n'ont aucun besoin de se jeter à la nage, dans une eau où ils n'en auraient peut-être pas à mi-jambe, et où les épaves, même les plus éloignées, sont à la portée de leur main, sur les vaisseaux disloqués. Aussi les *Scholies V* ajoutent-elles incontinent : ἢ διαπείροντες ὥς ἰχθύας. — Les mêmes *Scholies* indiquent la variante σπαίροντες, au lieu de πείροντες. Mais σπαίροντες ne pouvait donner ici aucun sens. Il est probable que le prétendu σπαίροντες s'est substitué à l'ancienne leçon ἀσπαίροντας, leçon qui supprime ὥς, mais qu'on peut du moins entendre. Ce serait une méta-

phore, et non plus une comparaison ; ou, si l'on veut, le signe de la comparaison serait sous-entendu. — On attribue à Aristarque une autre variante, εἰροντας. Mais c'est par erreur. La leçon εἰροντας est d'Aristophane de Byzance. Didyme (*Scholies H*) : Ἀριστοφάνης· ἰχθῦς δ' ὥς εἰροντας. Eustathe : εἰ δὲ γράφεται, ἰχθῦς ὥς εἰροντας..., ὁ νοῦς αὐτοῦ οὕτως, ὥς ἰχθῦς αὐτοὺς συναίροντας καὶ ὀρμαθοὺς ποιοῦντας ἔπερον εἰς τοὺς οἴκους. — La Roche croit que la vraie leçon est σπαίροντας, dans le sens de ἀσπαίροντας, car il regarde la suppression de la particule ὥς comme impossible, et n'admet ἀσπαίροντας que comme glose. Il s'appuie d'une des explications d'Eustathe : ὥς ἰχθῦς ἀσπαίροντας αὐτοὺς ἐδαίνυντο. Mais pourquoi ne pas s'en tenir à πείροντας dans son sens vulgaire ? Eustathe : διαπείροντες τριαίναις ἢ τισιν ἑτέροις ἀπωξυμμένοις ὀργάνοις. Bothe, après avoir cité cette explication, ajoute : « Recte ; nec Homerus « magis quam Attici dicunt ἰχθῦς pro « ἰχθύας. » — Le dernier mot du vers, dans quelques textes antiques, était πένοντο, et non φέροντο. Mais, à supposer que les Lestrygons fissent plus ou moins de cuisine, ce n'est ni en ce moment ni en ce lieu qu'ils s'occuperaient à dépecer ou à rôtir leur proie. Notre vulgate est la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies H*) : Ἀριστάρχος, φέροντο. Il est certain aussi qu'Aristarque prenait ἰχθῦς pour un accusatif, et non pour un nominatif ; car ce qu'on lit dans les *Scholies T*, à propos de φέροντο, provient évidemment du commentaire d'Aristarque, ou de quelqu'une des dissertations du critique alexandrin sur le texte d'Homère : ἔπερον εἰς οἶκον ἵνα φάγωσιν. δῆλον δὲ ἐκ τούτου ὅτι ᾗδεσαν ἰχθύων τροφήν. οἰκεῖον δὲ ἢ εἰκὼν, ἐπεὶ ἐκ θαλάσσης ἐλάμβανον ἰχθύων τρόπον καὶ κατήσθιον. La réflexion sur l'ichthyophagie doit être une citation textuelle. Voyez dans l'*Iliade*, XVI, 747, la note sur τήθεα.

125. Ὅφρ(α), tandis que. — Οἱ dé-

τόφρα δ' ἐγὼ ξίφος δξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ,
τῷ ἀπὸ πείσματ' ἔκοψα νεὸς κυανοπρώροιο.

Αἶψα δ' ἐμοῖς ἐτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα
ἐμβαλέειν κώπης, ἵν' ὑπέκ κακότητα φύγοιμεν·
οἱ δ' ἄλλα πάντες ἀνέρριψαν, δείσαντες ὄλεθρον.

130

Ἄσπασίως δ' ἐς πόντον ἐπηρεφέας φύγε πέτρας
νηῦς ἐμή· αὐτὰρ αἱ ἄλλαι ἀολλέες αὐτόθ' ὄλοντο.

Ἐνθεν δὲ προτέρω πλέομεν, ἀκαχήμενοι ἦτορ,
ἄσμενοι ἐκ θανάτοιο, φίλους ὄλέσαντες ἐταίρους.

Αἰαίην δ' ἐς νῆσον ἀφικόμεθ'· ἔνθα δ' ἔναιεν

135

Κίρκη εὐπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα,
αὐτοκασιγνήτη ὀλοόφρονος Αἰήταο·

signe les Lestrygons, et τούς les compa-
gnons d'Ulysse.

426. Τόφρα δ(ε), pléonasme expressif :
à ce moment même.

426-427. Ἐγὼ ξίφος.... Virgile, *Énéide*,
IV, 579-580, a imité ce passage.

427. Τῷ, c'est-à-dire ξίφει : d'un coup
d'épée. — Ἀπό doit être joint à ἔκοψα.

429. Ἐμβαλέειν.... Voyez le vers IX,
489 et la note sur ce vers.

430. Ἄλλα.... ἀνέρριψαν, firent jaillir
la mer : firent force de rames. On a vu,
VII, 328, ἀναρρίπτειν ἄλλα πηδῶ. Cet
exemple prouve que les anciennes variantes
ἄμα et ἄρα, données ici par les *Scholies* H,
sont de fausses leçons. Cependant elles
ont été en faveur. Eustathe ne connaît
même pas la leçon ἄλλα, puisqu'il remarque
que ἀνέρριψαν est dit elliptiquement cette
fois-ci : ὅρα τὸ ἀνέρριψαν ἐλλιπῶς λε-
χθέν. ἀλλαχοῦ δὲ ἐντελῶς ἐγράφη ἀνερ-
ρίπτουσαν ἄλλα πηδῶ. On verra, XIII, 78,
l'exemple cité par Eustathe. — Callistrate
et Rhianus écrivait comme Aristarque.
Didyme (*Scholies* H) : Καλλίστρατος δὲ καὶ
Ῥιανὸς διὰ τοῦ λ, οἱ δ' ἄλλα πάντες.

431. Πέτρας, les rochers, c'est-à-dire le
cap où le navire avait été amarré en avant
du port. — Quelques-uns entendaient πέ-
τρας comme χειρμάδια : les blocs lancés
par les Lestrygons. Mais la distinction faite
au vers 424 proteste contre cette syno-
nymie. *Scholies* B, H et Q : τὰς τοῦ στό-
ματος πέτρας, οὐ τὰς βαλλομένας.

433-434. Ἐνθεν.... Voyez les vers IX,

62-63 et les notes sur ces deux vers, déjà
répétés, IX, 565-566.

435. Αἰαίην.... νῆσον, l'île Éenne, c'est-
à-dire l'île d'Éa. Ameis : « Αἰαίη ist mit
« seinem Substantiv νῆσος verbunden, wie
« *Sicula tellus, Africa terra, urbs Ro-*
« *mana.* » L'île d'Éa n'a pas plus de réalité
qu'aucune des merveilleuses contrées jus-
qu'ici décrites par Ulysse. Les poètes posté-
rieurs à Homère la placent près des côtes
d'Italie, et l'identifient même avec le pro-
montoire de Circé, qu'on supposait avoir
été jadis une île. C'est sur les côtes d'Italie
que Virgile fait reconnaître par Énée le
séjour de la déesse magicienne. *Scholies* Q
et V : ταύτην (τὴν νῆσον) ἐνιοί φασι τὸ
νῦν Κίρκαιον πρὸς τῇ Ἰταλίᾳ. Cette note
est pour sûr de Didyme. Elle fait connaître
que ce critique n'admettait point, quant
à lui, la localisation d'Éa.

436. Κίρκη. Il va sans dire qu'Ulysse
n'a connu Circé et tout ce qui la concerne
que par le fait de son séjour dans l'île
d'Éa ; mais la prolepse est toute naturelle,
pour la clarté du récit. — Αὐδήεσσα, à la
voix articulée. Voyez, V, 334, la note sur
cette épithète. Ici encore Aristote lisait οὐ-
δήεσσα, et quelques-uns entendaient αὐ-
δήεσσα comme un synonyme de ἐνδοξος
(célèbre).

437. Αἰήταο. On suppose que cet Éétès,
frère de Circé, est le même que Éétès, père
de Médée. Cela constitue une chronologie
fort bizarre ; car il y a bien longtemps que
la Toison d'or a été conquise. D'ailleurs

ἄμφω δ' ἐκγεγάτην φαεσιμβρότου Ἡελίοιο
μητρός τ' ἐκ Πέρσης, τὴν Ὠκεανὸς τέκε παῖδα.

Ἔνθα δ' ἐπ' ἀκτῆς νηὶ κατηγαγόμεσθα σιωπῇ
ναύλοχον ἐς λιμένα, καὶ τις θεὸς ἡγεμόνευεν. 140

Ἔνθα τότε ἐκβάντες, δύο τ' ἡματα καὶ δύο νύκτας
κείμεθ', ὁμοῦ καμάτῳ τε καὶ ἄλγεσι θυμὸν ἔδοντες.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τρίτον ἡμαρ εὐπλόκαμος τέλεσ' Ἡὼς,
καὶ τότε ἐγὼν ἐμὸν ἔγχος ἐλὼν καὶ φάσγανον ὄξυ, 145

καρπαλίμως παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἐς περιωπὴν,
εἴ πως ἔργα ἴδοιμι βροτῶν ἐνοπὴν τε πυθοίμην.

Ἔστην δέ, σκοπιῇν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθὼν,
καὶ μοι εἰσατο καπνὸς ἀπὸ χθονὸς εὐρυοδείης
Κίρκης ἐν μεγάροισι, διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην. 150

Μερμήριξα δ' ἔπειτα κατὰ φρένα καὶ κατὰ θυμὸν
ἐλθεῖν ἠδὲ πυθέσθαι, ἐπεὶ ἴδον αἶθοπα καπνόν.

Ὡδὲ δέ μοι φρονέοντι δοάσσατο κέρδιον εἶναι,
πρῶτ' ἐλθόντ' ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης
δεῖπνον ἐταίροισιν δόμεναι, προέμεν τε πυθέσθαι. 155

Ἄλλ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦα κιὼν νεὸς ἀμφιελίσσης,
καὶ τότε τίς με θεῶν ὀλοφύρατο, μοῦνον ἐόντα,

Circé est déesse, tandis que Médée et son père ont été de simples mortels. Enfin il y a loin de l'île d'Éa en Colchide. Je ne vois là qu'une ressemblance de noms. Mais je me contente de signaler les difficultés de l'identification des deux Étès. Celui dont il est question ici n'est connu que par ce passage. Son nom Αἰήτης est tiré de Αἶα, qui est celui de l'île de Circé, à moins qu'on ne le fasse venir de αἶα pour γαῖα, γῆ, la terre. Ameis : « der Bruder der » Kirke Αἰήτης ist unser Erdmann. »

138. Ἐκγεγάτην. Ancienne variante, ἐκγέγατον. *Petit Étymologique* Miller : ἐκγέγατον· ἄμφω.... μέσος παρακείμενος τρίτον πρόσωπον τῶν δυϊκῶν ἐστὶν ἀπὸ τοῦ γείνω ὁ μέσος παρακείμενος γέγονα, ὡς κείρω κέκορα, καὶ τὸ δυϊκὸν γεγόνατον, καὶ ἐν συγκοπῇ γέγατον, καὶ μετὰ τῆς ἐκ ἐκγέγατον.

139. Πέρσης. Cette Persé, fille de l'Océan, est connue d'Hésiode; car il donne

à Hécate (*Théogonie*, vers 411) le surnom de Perséide, c'est-à-dire fille de Persé.

143-144. Κείμεθ', ὁμοῦ.... Voyez les vers IX, 75-76 et les notes sur le premier de ces deux vers.

147. Ἔργα.... βροτῶν, des cultures. — Ἐνοπὴν, sous-entendu βροτῶν.

148. Ἔστην.... C'est la répétition textuelle du vers 97.

153. Ὡδὲ δέ μοι.... Ce vers, sauf variante, est souvent répété chez Homère. Voyez V, 474.

154. Ἐλθόντ(α), sous-entendu ἐμέ, est le sujet des deux infinitifs δόμεναι et προέμεν.

155. Πυθέσθαι, comme ὥστε πυθέσθαι : pour chercher des nouvelles.

156. Ἦα, j'étais. — Κιὼν, allant, c'est-à-dire dans mon trajet pour revenir. — Νεός dépend de σχεδόν.

157. Ὀλοφύρατο. Ulysse revient pour faire une distribution de vivres. Ceci sup-

δς ῥά μοι ὑψίκερων ἔλαφον μέγαν εἰς ὁδὸν αὐτὴν
ἦκεν· ὁ μὲν ποταμόνδε κατήϊεν ἐκ νομοῦ ὕλης,
πιόμενος· δὴ γάρ μιν ἔχεν μένος ἡελίοιο.

160

Τὸν δ' ἐγὼ ἐκβαίνοντα κατ' ἄκνηστιν μέσα νῶτα
πλῆξα· τὸ δ' ἀντικρὺ δόρυ χάλκεον ἐξεπέρησεν·
κὰδ δ' ἔπεσ' ἐν κονίησι μακῶν, ἀπὸ δ' ἔπτατο θυμός.

Τῷ δ' ἐγὼ ἐμβαίνων δόρυ χάλκεον ἐξ ὠτειλῆς
εἰρυσάμην· τὸ μὲν αὖθι κατακλίνας ἐπὶ γαίῃ
εἶασ'· αὐτὰρ ἐγὼ σπασάμην ῥῶπας τε λύγους τε·

165

pose que les vivres n'abondaient pas sur le navire, et que le chef croyait sa présence indispensable pour empêcher tout gaspillage. *Scholies* Q et T : ἰσως διὰ τὸ ὀλίγα εἶναι τὰ σιτία αὐτὸς ἐφύλασσε. L'expression ὀλοφύρατο confirme cette explication. Si les vivres étaient en abondance, Ulysse ne regarderait pas comme un bienfait spécial de quelque dieu, ni surtout comme le soulagement d'une vraie infortune, la chance de rapporter au vaisseau sa charge de venaison. — Μοῦνον ἰόντα, étant seul, c'est-à-dire tandis que je me livrais tristement à mes réflexions, n'ayant là personne pour les interrompre. C'est la pensée qui sort du contexte. Si l'on ne voit qu'un fait dans μοῦνον ἰόντα, c'est alors une pure tautologie; car Ulysse vient de dire qu'il n'avait pas encore rejoint ses compagnons.

159. Ἐκ νομοῦ ὕλης, du pâturage de la forêt, c'est-à-dire de la forêt où il venait de paître.

160. Πιόμενος, *potaturus*, afin de boire. — Δῆ, sans doute. Ζηνόδοτε, δῆν (depuis longtemps). Ulysse donne l'explication probable de la soif qui fait descendre l'animal dans la plaine; voilà tout. Il ignore depuis quand dure cette soif; mais on est au milieu du jour, et il suppose naturellement que le cerf a bien chaud, qu'il est en proie aux ardeurs du soleil. Didyme (*Scholies* Q et V) : τὸν ἔλαφόν φησιν ὑπὸ τοῦ ἡλίου ἐκκεκαῦσθαι καὶ ὥς ἐν πυρὶ γεγονέναι, διὸ καὶ ἐπὶ τὸν ποταμόν κατιέναι τοῦ πιεῖν ἔνεκα. — On a cité, à propos de ce vers, l'expression biblique *desiderat cervus ad fontes aquarum*.

161. Ἐκβαίνοντα, sortant : au moment où il sortait de dessous bois. — Κατ' ἄκνηστιν, à l'épine dorsale. Il n'y a aucun

doute sur le sens, puisque μέσα νῶτα indique exactement la place où le cerf est frappé (accusatif de la partie). *Scholies* H et Q : δεῖ γινώσκειν ὅτι αὐτὸς ἐπεξηγεῖται τί ἐστὶν ἄκνηστις, διὰ τοῦ εἰπεῖν μέσα νῶτα, ἥτοι ἡ ῥάχις. Le mot ἄκνηστις se rattache à la même racine que ἄκανος et ἄκαινα (*spina*), et n'est qu'une métaphore des plus simples. Il n'a qu'une ressemblance fortuite avec ἀ privatif et κῆστις, et il ne vient point de κνάω. Aristarque admettait, comme tous les anciens, cette apparente étymologie; et c'est ce qui lui a fait dire que ἄκνηστις, par lui-même, ne désignait pas spécialement l'épine dorsale, puisqu'un cerf ne peut non plus se gratter la hanche et la nuque que le dos. Didyme (*Scholies* H et Q) : καταχρηστικῶς φησὶν ὁ Ἀρίσταρχος ἐπὶ τῶν θηρίων εἶναι τὴν ἄκνηστιν. οὐ γὰρ αὐτὴν μόνην ἀδυνατοῦσι κνήσασθαι, ἀλλὰ καὶ τὴν ὀσφύν καὶ τὸν τράχηλον.

162. Κὰδ.... Voyez l'*Iliade*, XVI, 469, et la note sur ce vers, que nous retrouvons encore ailleurs, XIX, 454. La traduction de μακῶν par *porrectus* ne convient pas beaucoup à propos d'un cerf, et *mugiens* n'est guère plus exact. Didyme (*Scholies* B, Q et V) prend ici μακῶν dans son sens primitif et vague. Le cerf pousse un cri d'agonie : ὠνοματοποιήσας τὴν λέξιν, οἶον ποιᾶν φωνὴν ἄσημον ἀποτελέσας.

164. Τῷ, sur lui : sur le corps du cerf. — Ἐμβαίνων, comme en prose εἰσβαίνων. Didyme (*Scholies* H) prémunit le lecteur contre toute idée de correction : διὰ τοῦ μ ἐν πάσαις, ἐπιβάς, πλησιάσας, ὥς τὸ λάξ ἐν στήθεσι βίας (*Iliade*, VI, 65).

165. Τό, c'est-à-dire δόρυ. — Αὖθι est paraphrasé par ἐπὶ γαίῃ.

166. Εἶασ(α). Ulysse reprendra sa lance

πεισμα δ', ὅσον τ' ὄργυιαν, εὐστρεφές ἀμφοτέρωθεν,
πλεξάμενος, συνέδησα πόδας δεινοῖο πελώρου.

Βῆν δὲ καταλοφάδεια φέρων ἐπὶ νῆα μέλαιναν,

ἔγχει ἐρειδόμενος, ἐπεὶ οὐ πως ἦεν ἐπ' ὤμου

170

χειρὶ φέρειν ἑτέρῃ· μάλα γὰρ μέγα θηρίον ἦεν.

Κὰδ δ' ἔβαλον προπάροιθε νεὸς, ἀνέγειρα δ' ἑταίρους
μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·

ὦ φίλοι, οὐ γάρ πω καταδυσόμεθ', ἀχνύμενοί περ,

εἰς Ἀἶδαο δόμους, πρὶν μόρσιμον ἥμαρ ἐπέλθῃ.

175

Ἄλλ' ἄγετ', ὅφρ' ἐν νηὶ θεῇ βρώσις τε πόσις τε,

μνησόμεθα βρώμης μηδὲ τρυχώμεθα λιμῶ.

Ὡς ἐφάμην· οἱ δ' ὦκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο·

ἐκ δὲ καλυψάμενοι παρὰ θῖν' ἄλδος ἀτρυγέτοιο

θηήσαντ' ἔλαφον· μάλα γὰρ μέγα θηρίον ἦεν.

180

Αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπησαν ὀρώμενοι ὀφθαλμοῖσιν,

quand il aura le cerf sur sa nuque, et elle lui servira de bâton (vers 170).

167. Πείσμα dépend de πλεξάμενος.

168. Δεινοῖο πελώρου. Le cerf était d'une taille extraordinaire. Voyez plus bas, vers 171.

169. Καταλοφάδεια, adverbe : sur la nuque. Didyme (*Scholies* V) : κατὰ λόφου καὶ αὐχένος.—La deuxième syllabe du mot compte comme longue, soit parce qu'on prononçait κατὰ à part, soit parce qu'on doublait le λ dans la prononciation, soit parce que le λ équivalait au besoin à une lettre double. — Φέρων, sous-entendu πέλωρον ou ἔλαφον.

170. Ἦεν, comme ἐξῆν : *licebat*, il était possible. Aristophane de Byzance lisait εἶχον, et d'autres εἶχεν. C'est le même sens au fond qu'avec ἦεν : *poteram; fieri poterat*.

171. Φέρειν, sous-entendu πέλωρον ou ἔλαφον, comme au vers 169. — Ἑτέρῃ, en prose τῇ ἑτέρῃ. Il s'agit du bras gauche et de l'épaule gauche. Didyme (*Scholies* Q et T) : οὐκ ἡδυνάμην γὰρ τῇ ἀριστερᾷ χειρὶ κατὰ τοῦ ἐνὸς ὤμου φέρειν τὸν ἔλαφον. Ulysse porte son cerf comme on porte un veau. Le chasseur porte un chevreuil sur l'épaule gauche; mais le cerf est beaucoup trop lourd pour être porté ainsi. — Ameis cite les chas-

seurs de chamois, qui font la même chose qu'Ulysse; mais cela provient des chemins par où ils marchent, et où ils ont besoin de tenir l'alpenstock à deux mains. L'exemple des bouchers et du veau rend mieux compte de la chose.

173. Ἄνδρα ἕκαστον est une apposition à ἑταίρους.

174. Οὐ γάρ πω. Ancienne variante, οὐ γάρ πως, leçon qui ne donne pas un sens net. — Il y a ici une note, dans les *Scholies* H et Q, à propos de l'exorde, elliptique ou non, οὐ γάρ figure, et qui est si fréquent chez Homère : τινὲς φασιν ὅτι ἀπὸ τοῦ γάρ ἤρξατο. ἐγὼ δὲ οἶμαι ὅτι ἡ σύνταξις οὕτως ἔχει. ὁ ἀλλὰ ἀντὶ τοῦ δή· ὦ φίλοι ἄγετε δή, ὅφρ' ἐν νηὶ βρώσις τε πόσις τε, μνησόμεθα βρώμης. οὐ γάρ πω καταδυσόμεθα, ἦτοι κατελευσόμεθα.... εἰς Ἀἶδαο δόμους, πρὶν.... Voyez la note du vers I, 337.

176. Ὅφρ(α), tant que.

177. Μνησόμεθα est au subjonctif, pour μνησώμεθα.

179. Ἐκ doit être joint à καλυψάμενοι. Ils s'étaient couchés en attendant Ulysse, le manteau sur la tête et sur les yeux. Ils se lèvent à sa voix, rejettent le manteau et regardent.

181. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers IV, 47 et la note sur ce vers.

χειρας νιψάμενοι τεύχοντ' ἐρικυδέα δαῖτα.

Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμαρ ἐς ἥλιον καταδύντα

ἡμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.

Ἦμος δ' ἥλιος κατέδου καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,

185

δὴ τότε κοιμήθημεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Ἦμος δ' ἡριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,

καὶ τότε ἐγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·

[Κέκλυτέ μευ μύθων, κακὰ περ πάσχοντες ἑταῖροι.]

ὦ φίλοι, οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπη ζόφος οὐδ' ὅπη Ἥως,

190

οὐδ' ὅπη Ἥλιος φαεσίμβροτος εἶσ' ὑπὸ γαῖαν,

οὐδ' ὅπη ἀννεῖται· ἀλλὰ φραζώμεθα θᾶσσον,

εἴ τις ἔτ' ἔσται μῆτις· ἐγὼ δ' οὐκ οἶμαι εἶναι.

Εἶδον γάρ σκοπιὴν ἐς παιπαλόεσσαν ἀνελθὼν

νῆσον, τὴν πέρι πόντος ἀπείριτος ἐστεφάνωται·

195

αὕτη δὲ χθαμαλή κεῖται· καπνὸν δ' ἐνὶ μέσση

ἔδρακον ὀφθαλμοῖσι διὰ δρυμὰ πυκνὰ καὶ ὕλην.

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ,

μνησαμένοις ἔργων Λαιστρυγόνος Ἀντιφάταο,

Κύκλωπός τε βίης μεγαλήτορος, ἀνδροφάγοιο.

200

Κλαῖον δὲ λιγέως, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες·

ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.

183-187. Ὡς τότε.... Répétition des vers IX, 556-560. Voyez les notes sur ce passage.

188. Καὶ τότε ἐγὼν.... Répétition du vers IX, 171 — Rhianus, δὴ τότε ἐγὼ, et μῦθον au lieu de πᾶσιν.

189. Κέκλυτέ μεν.... Ce vers est inutile. Ce qu'il dit est implicitement contenu dans le début du vers suivant. Didyme (*Scholies H*) : Καλλίστρατός φησιν ὡς ὑπό τι-νος ὁ στίχος προτέτακται ἀγνοοῦντος τὸ Ὀμηρικὸν ἔθος, ὡς θέλει ἀρχεσθαι ἀπὸ τοῦ γάρ.

190. Οὐ γάρ. Voyez plus haut le vers 174 et la note sur ce vers. — Ζόφος signifie l'occident et Ἥως l'orient, Zénodore dans Miller : ἔτι τίθεται (ἡὼς) καὶ τοπικῶς ἐπὶ τῆς ἀνατολῆς· οὐ γάρ τ' ἴδμεν ὅπη.... ζόφον δὲ λέγει τὴν δύσιν, ἡὼ δὲ τὴν ἀνατολήν.

191. Εἶσ(ι) est au présent : marche, c'est-à-dire descend.

192. Ἀννεῖται pour ἀνανέεται, de ἀνα- νέομαι : remonte.

193. Εἴ, comme *si forte* : pour voir si. — Εἶναι a pour sujet l'accusatif μῆτιν sous-entendu.

194. Σκοπιὴν dépend de ἐς, et le régime de εἶδον est νῆσον.

195. Ἐστεφάνωται, est en couronne, c'est-à-dire fait cercle.

199. Μνησαμένοις, s'étant souvenus : parce qu'ils se souvenaient.

200. Μεγαλήτορος est pris en mauvaise part : au cœur violent; à l'impitoyable caractère. Bothe : « commune epitheton fortium virorum, quamvis improborum. » — Ἀνδροφάγοιο. Ancienne variante, ἀνδροφόνιοιο.

202. Ἀλλ(ὰ).... γάρ, *at enim*, au reste.

Αὐτὰρ ἐγὼ δίχα πάντας εὐκνήμιδας ἑταίρους
 ἡρίθμεον, ἀρχὸν δὲ μετ' ἀμφοτέροισιν ὄπασσα·
 τῶν μὲν ἐγὼν ἦρχον, τῶν δ' Εὐρύλοχος θεοειδής. 205
 Κλήρους δ' ἐν κυνέῃ χαλκήρεϊ πάλλομεν ὦκα·
 ἐκ δ' ἔθορε κλῆρος μεγαλήτορος Εὐρυλόχοιο.
 Βῆ δ' ἰέναι, ἅμα τῶγε δύω καὶ εἴκοσ' ἑταῖροι
 κλαίοντες· κατὰ δ' ἅμμε λίπον γοδώντας ὀπισθεν.
 Εὐρον δ' ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα Κίρκης 210
 ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.
 Ἀμφὶ δέ μιν λύκοι ἦσαν ὀρέστεροι ἢ δὲ λέοντες,
 τοὺς αὐτὴ κατέθελξεν, ἐπεὶ κακὰ φάρμακ' ἔδωκεν.

203. Δίχα, en deux moitiés, c'est-à-dire en deux troupes d'égal nombre.

204. Ἡρίθμεον est trissyllabe par synizèse. Bothe propose d'écrire ἡρίθμευν. Cette correction est inutile; car εον, prononcé d'une seule émission de voix, est identique à ευν. — Ici le mot *compter* est synonyme de *partager*. C'est l'antécédent pour le conséquent. — Ἀμφοτέροισιν, à ceux d'une moitié et à ceux de l'autre : à chacune des deux troupes.

206. Κλήρους... On a vu deux fois dans l'*Iliade*, III, 316 et XXIII, 861, un vers presque semblable. — Εὐρύλοχος. Euryloque était le beau-frère d'Ulysse. Voyez plus bas la note du vers 441.

208. Δύω καὶ εἴκοσ(ι). On se rappelle que le navire d'Ulysse a perdu six hommes à Ismare. Aristarque concluait, du chiffre indiqué ici, que ce navire portait cinquante hommes au départ de Troie, sans compter Ulysse et Euryloque. *Scholies Q* : ἔξ γὰρ ἀφ' ἐκάστης νεῶς ἀπολομένων περιλείποντο μδ', ὧν οἱ ἡμίσεις εἰσὶ κβ'. C'est par Eustathe que nous savons de qui est ce calcul, qu'il commente verbeusement : πεντήκοντα εἶναί φασιν οἱ παλαιοὶ τοὺς ἐξ ἀρχῆς τῷ Ὀδυσσεὶ συμπλέοντας ἐν τῇ κατ' αὐτὸν νηϊ, στοχαζόμενοι οὕτως....

209. Κατὰ doit être joint à λίπον.

212. Μιν se rapporte à δώματα, ou plutôt à l'idée qui s'exprime indifféremment, en poésie, par δῶμα ou par δώματα, c'est-à-dire à l'habitation. Quelques-uns rapportaient μιν à Circé; mais Circé est au fond du palais, et non au milieu de ses bêtes. Cependant les anciens admet-

taient les deux explications. *Scholies Q* : ἀπὸ τοῦ πληθυντικοῦ τοῦ δώματα πρὸς ἐνικὸν τὸ δῶμα ὑπῆντησεν, ὡς τὸ· ἐξ ἐτέρων ἕτερ' ἐστίν (XVII, 266)· εἴτα ἐπιφέρει (XVII, 268)· οὐκ ἂν τίς μιν ἀνῆρ. ἢ περὶ αὐτὴν τὴν Κίρκην. La première partie de cette note est une diptère d'Aristarque. Il n'y manque que la formule initiale (ἢ διπλῇ, ὅτι). La seconde partie provient des gloses banales à l'usage des écoliers alexandrins. Aristarque, suivant sa coutume, s'est borné à constater le phénomène grammatical. Mais nous sommes bien en droit d'ajouter que c'est un πρὸς τὸ σημαννόμενον. Ameis : « μιν bezieht sich auf » den Einheitsbegriff δώματα, circa universas ædes. Sie fanden die Thiere draussen. »

213. Αὐτὴ, elle-même, c'est-à-dire en usant sur eux de son pouvoir. — Κατέθελξεν. On se rappelle les beaux vers de Virgile, *Énéide*, VII, 45-49 : « Hinc exaudivi gemitus, etc. » Voyez aussi Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 248, et tout son récit imité d'Homère. — Il ne s'agit point d'animaux sauvages apprivoisés par les prestiges de la déesse, mais d'hommes changés en animaux sauvages tout en conservant leur douceur humaine. Virgile commente admirablement l'expression d'Homère : « Quos » hominum ex facie dea sæva potentibus » herbis induerat Circe in vultus ac terga » ferarum. » Didyme (*Scholies H et T*) : οὐκ ἐξ ἀγρίων τιθασεύουσα, ἀλλ' ἐξ ἀνθρώπων βῆρας ποιήσασα. Ainsi κατέθελξεν désigne tout à la fois et la métamorphose physique des hommes en bêtes et la métamorphose morale de ces bêtes en animaux

Οὐδ' οἷγ' ὠρμήθησαν ἐπ' ἀνδράσιν, ἀλλ' ἄρα τοίγε
 οὐρῇσιν μακρῇσι περισσαινόντες ἀνέσταν. 215
 Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἀμφὶ ἀνακτα κύνες δαίτηθεν ἰόντα
 σαίνωσ'· αἰεὶ γάρ τε φέρει μειλίγματα θυμοῦ·
 ὥς τοὺς ἀμφὶ λύκοι κρατερώνυχες ἡδὲ λέοντες
 σαῖνον· τοὶ δ' ἔδεισαν, ἐπεὶ ἴδον αἰνὰ πέλωρα.
 Ἔσταν δ' ἐν προθύροισι θεᾶς καλλιπλοκάμοιο· 220
 Κίρκης δ' ἔνδον ἄκουον ἀειδούσης ὀπί καλῇ,
 ἰστὸν ἐποιχομένης μέγαν, ἄμβροτον, οἷα θεάων
 λεπτά τε καὶ χαρίεντα καὶ ἀγλαὰ ἔργα πέλονται.
 Τοῖσι δὲ μύθων ἤρχε Πολίτης, ὄρχαμος ἀνδρῶν,
 ὅς μοι κήδιστος ἐτάρων ἦν κεδνότατός τε· 225
 Ὡ φίλοι, ἔνδον γάρ τις ἐποιχομένη μέγαν ἰστὸν
 καλὸν ἀοιδιάει (δάπεδον δ' ἅπαν ἀμφιμέμυκεν),
 ἥ θεὸς ἡὲ γυνή· ἀλλὰ φθειγγώμεθα θᾶσσον.
 Ὡς ἄρ' ἐφώνησεν· τοὶ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες.
 Ἡ δ' αἰψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινάς, 230
 καὶ κάλει· οἱ δ' ἅμα πάντες αἰδρεῖσιν ἔποντο·
 Εὐρύλοχος δ' ὑπέμεινεν, οἷσάμενος δόλον εἶναι.
 Εἶσεν δ' εἰσαγαγοῦσα κατὰ κλισμούς τε θρόνους τε·
 ἐν δέ σφιν τυρόν τε καὶ ἄλφιτα καὶ μέλι χλωρόν

caressants. Zénodore dans Miller : θέλω, ἐπὶ τοῦ τὴν ψυχὴν καὶ τὸ σῶμα καθίστασθαι πρὸς τὸ χεῖρον καὶ ἀλλοιοῦσθαι, οἷον ἐπὶ τῶν μεταμορφωμένων παρὰ τῆς Κίρκης· λαμβάνεται δὲ καὶ ἐπὶ τοῦ τέρπειν· ἀλλὰ τε Σειρήνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ (XII, 44).—214. Ἀλλ' ἄρα, bien au contraire.

216. Ἀμφὶ ἀνακτα, autour de (leur) maître. — Ἰόντα, comme ἀνιόντα : revenant. Le sens est déterminé par la forme de l'adverbe δαίτηθεν.

219. Τοί, eux : Euryloque et ses compagnons. — Ἐδείσαν, *vulgo* ἔδδείσαν. Le doublement du δ est inutile.

220. Ἐν προθύροισι. Ancienne variante, εἰνὶ θύρῃσι.

221. Ἐνδον doit être joint au participe.

224. Πολίτης. Ce personnage n'est connu que par ce qu'Ulysse raconte ici.

226. Γάρ. Voyez plus haut les vers 174 et 189 et les notes sur ces deux vers.

227. Δάπεδον, la partie pour le tout. Il s'agit de l'appartement de Circé.

231. Κάλει, sous-entendu αὐτούς : les invitait ; les pria d'entrer. Avec καλεῦντες, au vers 229, il n'y a rien de sous-entendu et le verbe est dans son sens propre ; ici c'est un sens dérivé.

232. Ὀϊσάμενος δόλον εἶναι. Euryloque est un homme réfléchi. Des loups et des lions doux comme des chiens, cela lui semble plus qu'extraordinaire. De là ses soupçons. Didyme (*Scholies* B, H, Q et V) : ὑπέλαβε δόλον εἶναι.... ἀπὸ τῆς τῶν θηρίων ἡμερότητος. Les *Scholies* T donnent la note même d'Aristarque : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀπὸ τῆς ἡμερότητος τῶν θηρίων ὁ Εὐρύλοχος ὑπέμεινεν οἷσάμενος δόλον εἶναι.

234. Ἐν doit être joint à ἐκύκα. C'est

οἶνω Πραμνεῖω ἐχύκα· ἀνέμισγε δὲ σίτῳ 235
 φάρμακα λύγρ', ἵνα πάγχυ λαθοῖατο πατρίδος αἵης.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, αὐτίκ' ἔπειτα
 ῥάβδῳ πεπληγυῖα, κατὰ συφροῖσιν ἐέργνυ.
 Οἱ δὲ συῶν μὲν ἔχον κεφαλὰς φωνήν τε τρίχας τε
 καὶ δέμας, αὐτὰρ νοῦς ἦν ἔμπεδος, ὥς τὸ πάρος περ. 240
 Ὡς οἱ μὲν κλαίοντες ἐέρχατο· τοῖσι δὲ Κίρκη

un cycéon que Circé leur prépare. Voyez la description du cycéon d'Hécamède, *Iliade*, XI, 638-640. Là comme ici il y a dans le breuvage du fromage et de la farine; le miel seul y manque. Aussi ne faut-il pas s'étonner que quelques-uns aient imaginé de transporter ici, entre les vers 233 et 234, le vers 316 *mutatis mutandis* : Τιῦξε δὲ τοῖς κυκεῶ χρυσέφ δέκα, ὄφρα πίονεν.

235. Οἶνω Πραμνεῖω. Voyez, dans le passage de l'*Iliade* que je viens de citer, le vers XI, 639 et la note sur ce vers. Là l'expression *vin de Pramné* indique un lieu d'origine, et probablement un cru des environs de Smyrne. Ici le terme est au figuré : un vin semblable, par la couleur, le bouquet et la saveur, au vin de Pramné. Les deux exemples seront identiques, si l'on admet, avec quelques anciens, que Pramné indique un cépage, quelle que soit la contrée où on le cultive. *Scholies* H, Q et V : λέγεται δὲ πραμνεῖα ἄμπελος ὡς καὶ Θασία καὶ μελίχηρις. En Italie, au temps de Virgile, on faisait du vin de Thasos et du vin d'Égypte. Voyez les *Géorgiques*, II, 91-92. C'est dans le midi de la France qu'on fait presque tout le vin de Madère qui se boit aujourd'hui, et nos meilleurs vins de Champagne proviennent de la Bourgogne et de la Franche-Comté. — Σίτῳ, à la nourriture, c'est-à-dire à ce breuvage. Il y a, comme on dit, à boire et à manger, tant le breuvage est épais. De là l'expression d'Ulysse. Bothe : « σῖτον dicit eam potionem a parte « majore casei, farinae et mellis; nam « alias σῖτος et οἶνος inter se opponuntur. » Le mot ἔκπιον, vers 237, ne laisse aucun doute sur cette explication.

236. Φάρμακα, selon quelques-uns, a un sens moral : *incantamenta*, des charmes. Bien que ἀνέμισγε indique une opération manuelle, l'exemple de Virgile (*Géorgiques*,

III, 283), *miscueruntque herbas et non innoxia verba*, pourrait appuyer cette explication. Mais le φάρμακ' ἔδωκεν du vers 213 ne permet point de l'adopter. Il y a des sucs végétaux.

238. Κατὰ doit être joint à ἐέργνυ.

240. Δέμας, ancienne variante, πόδας. C'est la leçon que préférerait Zénodote. Le motif de cette préférence n'est pas douteux. C'est que δέμας, chez Homère, sauf ici et au vers XVII, 307, est toujours dit du corps humain en vie, tandis que σῶμα désigne indifféremment tout cadavre d'homme ou d'animal. Zénodore dans Miller : δέμας καὶ σῶμα· τὸ δὲ δέμας ἐπὶ τῶν ζώντων λαμβάνει ὁ ποιητής, καὶ ἐτυμολογεῖται παρὰ τοῦ δῶμα εἶναι τῆς ψυχῆς· τὸ δὲ σῶμα ἐπὶ τῶν νεκρῶν καὶ τῶν πτωμάτων, τῶν τε ἀνθρώπων καὶ τῶν ἀλόγων ζώων. — Αὐτὰρ est disjonctif, et il correspond au μὲν du vers précédent.

241. Κλαίοντες. C'est ici que s'applique la plaisanterie de Zoïle, *gorets larmoyants*, χοιρίδια κλαίοντα, citée par Longin (*Sublime*, IX, 44). Le mot de Zoïle a pu faire rire; mais les métamorphosés, qui ont conscience de leur misère, ont parfaitement le droit de pleurer. — Ἐέρχατο équivalent à εἰργμένοι ἦσαν : *conclusi fuerant*, avaient été enfermés.

241-243. Τοῖσι δὲ Κίρκη.... D'après Didyme (*Scholies* H, Q et V), le vers 242 ne se trouvait point dans Aristarque, et Callistrate le donnait d'une façon toute différente de ce que nous lisons : Ἀρίσταρχος οὐκ οἶδε τὸν στίχον. ὁ δὲ Καλλίστρατος ἀντ' αὐτοῦ γράφει· Παντοίης ὕλης ἐτίθει μελιθεῖα καρπὸν. ἄκυλον δὲ φησι τὸν τῆς κρίνου καρπὸν, βάλανον δὲ τὸν τῆς δρυός. Si l'on retranche le vers 242, la phrase d'Ulysse n'a plus de sens, à moins qu'on n'écrive, au vers 241, ἔωκε δὲ Κίρκη (conjecture de Nitzsch), ou quelque chose d'analogue. Dugas Montbel croit

πάρ ῥ' ἄκυλον βάλανόν τ' ἔβαλεν καρπὸν τε κρανείης
ἔδμεναι, οἷα σύες χαμαιευνάδες αἰὲν ἔδουσιν.

Εὐρύλοχος δ' ἄψ ἦλθε θοὴν ἐπὶ νῆα μέλαιναν,
ἀγγελίην ἐτάρων ἐρέων καὶ ἀδευκέα πότμον. 245

Οὐδέ τι ἐκφάσθαι δύνατο ἔπος, ἰέμενός περ,
κῆρ ἄχει μέγῳ βεβωλημένος· ἐν δέ οἱ ὅσσε
δακρυόφιν πίμπλαντο, γόον δ' ὤτετο θυμός.
Ἄλλ' ὅτε δὴ μιν πάντες ἀγασσάμεθ' ἐξερέοντες,
καὶ τότε τῶν ἄλλων ἐτάρων κατέλεξεν ὄλεθρον. 250

Ἦομεν, ὥς ἐκέλευες, ἀνὰ δρυμὰ, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ·
εὖρομεν ἐν βήσσησι τετυγμένα δώματα καλὰ
ξεστοῖσιν λάεσσι, περισκέπτῳ ἐνὶ χώρῳ.

Ἐνθα δέ τις μέγαν ἱστὸν ἐποιχομένην λίγ' αἶδεν,
ἧ θεὸς ἦε γυνή· τοὶ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες. 255

Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαεινάς,
καὶ κάλει· οἱ δ' ἅμα πάντες αἰδορέησιν ἔποντο·
αὐτὰρ ἐγὼν ὑπέμεινα, οἰσάμενος δόλον εἶναι.
Οἱ δ' ἅμ' αἰστώθησαν ἀολλέες, οὐδέ τις αὐτῶν
ἐξεφάνη· δηρὸν δὲ καθήμενος ἐσκοπίαζον. 260

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ περὶ μὲν ξίφος ἀργυρόηλον

que c'est le vers 243 qu'Aristarque n'a pas connu. Mais la note de Didyme n'a rien de commun avec ce vers, et elle ne peut s'appliquer qu'au vers 242.

242. Πάρ doit être joint à ἔβαλεν.

243. Χαμαιευνάδες. La diphthongue αι est brève par l'effet de la voyelle dont elle est suivie, comme si les deux composants étaient deux mots encore distincts. C'est un fait métrique analogue, mais avec résultat tout opposé, à celui que nous avons noté plus haut, vers 169, pour καταλοφάδεια.

244. Ἄψ, *vulgo* αἶψ(α). Avec la vulgate même, ἄψ ou πάλιν est nécessairement sous-entendu, ou ἦλθε équivaut à ἐπανῆλθε. Voyez plus bas, vers 260, la note sur δηρόν.

246. Οὐδέ est dans le sens étymologique : *non autem*.

247. Ἐν peut indifféremment ou être pris comme adverbe (en dedans), ou être joint à πίμπλαντο.

248. Ὤτετο, *meditabatur*, préparait. —

Θυμός (son) âme. Euryloque est hors d'état de faire autre chose que pleurer et gémir.

249. Ἀγασσάμεθ(α). Ancienne variante, ἀγαζόμεθ(α).

250. Ὀλεθρον. Euryloque est persuadé qu'ils sont morts.

252. Εὖρομεν. Bothe : « asyndeton stric-
« tim narrantis, ut in re trepida. » Le vers 252 est une répétition, *mutatis mutandis*, du vers 240.

253. Ξεστοῖσιν.... Répétition textuelle du vers 244. Ici on le met entre crochets ; mais il est aussi bien à sa place ici que là.

254-258. Ἐνθα δέ τις.... Répétition des vers 226-232, sauf suppressions et changements. Voyez les notes sur ce passage.

260. Δηρόν, longtemps. Cette expression justifie la leçon ἄψ du vers 244, au lieu de αἶψ(α). — Καθήμενος, restant là : attendant.

261. Περί doit être joint à βαλόμην.

ῥμοιῖν βαλόμην, μέγα, χάλκεον, ἀμφὶ δὲ τόξα ·
τὸν δ' ἄψ ἠνώγεα αὐτὴν ὁδὸν ἠγήσασθαι.

Αὐτὰρ δγ' ἀμφοτέρησι λαβὼν ἐλλίσσετο γούνων
[καί μ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα] · 265

Μή μ' ἄγε κεῖσ' ἀέκοντα, Διοτρεφές, ἀλλὰ λίπ' αὐτοῦ ·
οἶδα γὰρ ὡς οὔτ' αὐτὸς ἐλεύσεαι, οὔτε τιν' ἄλλον
ἄξεις σῶν ἐτάρων · ἀλλὰ ξὺν τοῖσδεσι θᾶσσον
φεύγωμεν · ἔτι γάρ κεν ἀλύξαιμεν κακὸν ἥμαρ.

Ὡς ἔφατ' · αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον · 270
Εὐρύλοχ', ἦτοι μὲν σὺ μὲν' αὐτοῦ τῷδ' ἐνὶ χώρῳ,
ἔσθων καὶ πίνων, κοίλῃ παρὰ νηὶ μελαίνῃ ·
αὐτὰρ ἐγὼν εἶμι · κρατερὴ δέ μοι ἔπλετ' ἀνάγκη.

Ὡς εἰπὼν παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἠδὲ θαλάσσης.
Ἄλλ' ὅτε δὴ ἄρ' ἔμελλον, ἰὼν ἱεράς ἀνὰ βήσσας, 275
Κίρκης ἵξεσθαι πολυφαρμάκου ἐς μέγα δῶμα,
ἔνθα μοι Ἑρμείας χρυσόρραπις ἀντεβόλησεν
ἐρχομένῳ πρὸς δῶμα, νεηνίῃ ἀνδρὶ ἐοικῶς,
πρῶτον ὑπηνήτη, τοῦπερ χαριεστάτη ἦδη ·

262. Ἀμφὶ δὲ correspond à περί μὲν, et il équivaut à ἀμφεβαλόμην δέ.

263. Τόν, lui : Euryloque. — Ἡνώγεα, triassyllabe par synizèse.

265. Καί μ' ὀλοφυρόμενος.... Ce vers, emprunté à un autre passage, II, 362, est inutile ici.

268. Ἄξεις, de ἄγω : tu mèneras, c'est-à-dire tu ramèneras. — Σῶν. D'après les *Scholies* H, Aristarque expliquait ce mot par σῶν (sain et sauf), et par conséquent le rapportait à ἄλλον. Il est certain qu'Aristarque lisait σῶν au lieu de σόν, *Iliade*, I, 417. Mais cela n'a rien de commun avec ce passage-ci ; et σῶν se lie trop naturellement à ἐτάρων pour qu'on puisse le considérer comme autre chose que le génitif pluriel de σός. Il est probable que la note des *Scholies* H est incomplète, et que Didyme avait remarqué, mais en passant, que σῶν était l'orthographe d'Aristarque pour σόν, et qu'on pourrait, au besoin, joindre σῶν à ἄλλον, que quelques-uns même avaient eu cette idée.

271. Τῷδ' ἐνὶ χώρῳ, commentaire de l'adverbe αὐτοῦ.

273. Εἶμι, j'irai : je veux aller. — Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. — Ἐπλετ(ο) est dans le sens de πέλεται. — Ἀνάγκη. Il s'agit d'une nécessité morale, du besoin irrésistible qu'on sent d'accomplir un devoir.

275. Ἐμελλον, selon quelques-uns, doit être joint à ἰὼν et non à ἵξεσθαι, et ils suppriment toute ponctuation dans le vers. Alors ἵξεσθαι est pour ὥστε ἵξεσθαι. Cette explication est arbitraire. Elle ôte d'ailleurs toute précision au style : *jam eram profectus.... accessurus*, comme on lit dans la dernière traduction latine. Les moments doivent être distingués. Ce n'est pas au commencement du trajet qu'Ulysse rencontre Mercure. Voyez plus bas, vers 282, la note sur οἶδ(ε).

277. Ἐνθα, alors. — Μοι doit être expliqué avec ἐρχομένῳ πρὸς δῶμα, et il ne faut point de virgule après ἀντεβόλησεν.

279. Πρῶτον.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIV, 348. Là aussi il s'agit d'une apparition de Mercure sous forme humaine.

ἐν τ' ἄρα μοι φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἐκ τ' ὀνόμαζεν· 280

Πῇ δὴ αὖτ', ὦ δύστηνε, δι' ἀκριας ἔρχεαι οἶος,
χώρου αἰδρίς ἐών; Ἕταροι δέ τοι οἶδ' ἐνὶ Κίρκης
ἔρχεται, ὥστε σύες, πυκινούς κευθμῶνας ἔχοντες.

Ἥ τοὺς λυσόμενος δεῦρ' ἔρχεαι; Οὐδέ σέ φημι
αὐτὸν νοστήσειν, μενέεις δέ σύγ' ἐνθα περ ἄλλοι. 285

Ἄλλ' ἄγε δὴ σε κακῶν ἐκλύσομαι, ἡδὲ σαώσω·
τῇ, τόδε φάρμακον ἐσθλὸν ἔχων ἐς δώματα Κίρκης
ἔρχευ, ὃ κέν τοι κρατὸς ἀλάλκησιν κακὸν ἦμαρ.

Πάντα δέ τοι ἐρέω ὀλοφώϊα δήνεα Κίρκης.

Τεύξει τοι κυκεῶ, βαλέει δ' ἐν φάρμακα σίτῳ· 290

ἀλλ' οὐδ' ὥς θέλξαι σε δυνήσεται· οὐ γὰρ ἑάσει
φάρμακον ἐσθλὸν, ὃ τοι δώσω· ἐρέω δὲ ἕκαστα.

Ὅππότε κεν Κίρκη σ' ἐλάσῃ περιμήκεϊ ῥάβδῳ,
δὴ τότε σὺ ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ

280. Ἐν τ' ἄρα.... Voyez le vers II, 302 et la note sur ce vers.

281. Δὴ αὖτ(ε) avec synizèse, *vulgo* δ' αὖτ(ε), mais δ(έ) dans le sens de δὴ. — Αὖτ', ὦ. Ancienne variante, αὖτως ou plutôt αὐτως. C'était probablement une correction de Zénodote. Voyez la note XI, 93. Mais αὖτ(ε) s'explique très-bien dans le sens de *autem*; je ne dis pas dans celui de *rursus* (à ton tour, toi aussi), à cause de οἶος, les premiers ayant marché en troupe.

282. Τοι (*tibi*) dépend de ἔρχεται (*conclusi sunt*). — Οἶδ(ε) équivalent à un ad-
verbe; car ce que Mercure montre, ce ne sont pas les porcs eux-mêmes, mais leur étable. Mercure dit : « Voilà où tu trouveras tes amis enfermés. » — Ἐνὶ Κίρκης, sous-entendu δώμασι.

283. Ὡστε σύες, *utpote porci*, en qualité de porcs. C'est la réalité même, et non pas une comparaison.

284. Οὐδέ au sens étymologique : *non autem, sed non*. La négation porte sur le verbe νοστήσειν. — Φημί, j'affirme : c'est chose sûre.

285. Ἐνθα περ ἄλλοι, sous-entendu μένουσι.

286. Ἥδὲ σαώσω ne fait point tautologie. C'est le résultat. Je mets une virgule après ἐκλύσομαι, pour bien préciser.

287. Τῇ, prends, c'est-à-dire je vais te donner quelque chose. Il ne donnera l'objet qu'après avoir parlé. On a vu τῇ, V, 346 et IX, 347.

288. Ὅ est conjonctif, et il se rapporte à φάρμακον. — Κρατός, comme ἀπὸ κρατὸς.

289. Ὅλοφώϊα. Voyez la note du vers IV, 410. Mais ici le mot est adjectif, et non plus substantif.

290. Τεύξει τοι κυκεῶ, elle te préparera un cycéon. Voyez plus haut la note du vers 234. — Κυκεῶ, comme κυκειῶ qu'on a vu dans l'*Iliade*, XI, 641, est une apocope. La forme pleine est κυκειῶνα, κυκειῶνα. Didyme (*Scholies V*) : κυκεῶ· κυκεῶν κατὰ ἀποκοπήν. — Ἐν doit être joint à βαλέει : ἐμβαλεῖ, elle jettera dans. — Φάρμακα et σίτῳ. Voyez plus haut, vers 235 et 236, les notes relatives à ces deux expressions.

291. Οὐδ' ὥς, pas même ainsi. — Θέλξαι, avoir enchanté, c'est-à-dire métamorphoser. Voyez plus haut, vers 243, la note sur κατέθειλεν. — Ἐάσει a pour sujet φάρμακον ἐσθλόν.

292. Φάρμακον ἐσθλόν, un bon remède, c'est-à-dire un préservatif. — Ἐκαστα, tout en détail : tout ce que tu auras à faire.

Κίρκη ἐπαΐξαι, ὥστε κτάμεναι μενεαίνων. 295
 Ἡ δέ σ' ὑποδείσασα κελήσεται εὐνηθῆναι·
 ἔνθα σὺ μηκέτ' ἐπειτ' ἀπανήνασθαι θεοῦ εὐνήν,
 ὄφρα κέ τοι λύση θ' ἐτάρους αὐτόν τε κομίσση·
 ἀλλὰ κέλεσθαι μιν μακάρων μέγαν ἔρκον ὁμόσσαι,
 μήτι σοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο, 300
 μή σ' ἀπογυμνωθέντα κακὸν καὶ ἀνήνορα θείη.
 Ὡς ἄρα φωνήσας πόρε φάρμακον Ἀργειφόντης,
 ἐκ γαίης ἐρύσας, καὶ μοι φύσιν αὐτοῦ ἔδειξεν.
 Ῥίζη μὲν μέλαν ἔσκε, γάλακτι δὲ εἵκελον ἄνθος·
 μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί· χαλεπὸν δέ τ' ὀρύσσειν 305

295. Ἐπαΐξαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Ὡστε.... μενεαίνων, comme tâchant : faisant mine de vouloir.

296. Ὑποδείσασα, *vulgo* ὑποδδείσασα. — Σ(έ) dépend de κελήσεται : *te jubebit*, elle t'invitera.

297. Ἐνθα, alors. — Ἐπειτ(α). Ce mot, chez Homère, se trouve assez souvent dans la même phrase que ἔνθα. Voyez III, 408 et 495; V, 73; VII, 496, etc. — Ἀπανήνασθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

298. Αὐτόν τε κομίσση, sous-entendu σέ : et qu'elle te traite bien toi-même.

299. Κέλεσθαι est aussi pour l'impératif. — Μακάρων μέγαν ὄρκον doit être pris au propre, puisque Circé est une déesse. Elle jurera donc par le Styx. Cependant quelques anciens expliqueraient ici comme au vers II, 377, où θεῶν μέγαν ὄρκον signifie qu'Euryclée jure par les dieux. Voyez la note sur ce vers. *Scholies* Q : ἡ τῶν θεῶν τὸν ὄρκον, ἡ εἰς τοὺς θεοὺς.

300. Μήτι.... Ce vers, sauf le changement du pronom, est le même qu'on a vu, V, 479. Au lieu de σοι, Ameis et La Roche lisent τοι.

301. Ἀπόγυμνωθέντα (*dennudatum*) se rapporte particulièrement aux armes. Tant que le héros peut mettre l'épée à la main, il est sûr de tout braver, même l'effet des prestiges magiques. *Scholies* B et Q : ἀπογυμνωθέντα· τοῦ ξίφους δηλονότι, (ὡς) καὶ γυμνὸς ἄτερ κέρυθός τε καὶ ἀσπίδος (*Iliade*, XXI, 50)· οὐ γὰρ ἐσθῆτός φησι. Rien n'empêche pourtant de supposer qu'Ulysse ôtera aussi ses vé-

ments; et plusieurs, entre autres Bekker, prennent ἀπογυμνωθέντα dans son sens propre. — Κακὸν (*ignavum*) et ἀνήνορα (*enervum*) expriment tous deux la même idée, le second avec plus d'énergie encore que le premier. — Quelques anciens entendaient, par ἀνήνορα, la métamorphose en bête. *Scholies* T : μηδεμίαν ἀνδρείαν ἔχοντα, ἢ μηκέτι ἀνδρα, ἀλλὰ θηρίον. La première explication est la seule vraiment satisfaisante.

303. Φύσιν, la nature, c'est-à-dire la vertu. — Ἐδειξεν, il montra, c'est-à-dire il expliqua.

304. Ἔσκε a pour sujet τὸ φάρμακον sous-entendu : cette plante salutaire était. — Ἄνθος, quant à la fleur : par sa fleur.

305. Μῶλυ δέ μιν καλέουσι θεοί. Ovide, *Métamorphoses*, XIV, 292 : *moly* vocant *Superi*. Remarquez qu'Ulysse ne nous dit point quel nom le moly portait parmi les hommes. Il est donc absolument inutile de chercher si la plante décrite plus haut correspond à quelque réalité. *Scholies* T : οὐκέτι προσέθηκε παρὰ ἀνθρώποις ὀνομάζεσθαι, ὑπὲρ τοῦ μὴ ζητεῖν ἡμᾶς τὴν ῥίζαν. — Les allégoristes anciens n'ont pas manqué de se donner ici carrière. Le moly, selon eux, est l'instruction. La racine de la plante est noire, parce qu'on ne voit clair dans la science qu'après avoir étudié. Les fleurs blanches comme lait symbolisent l'éclat lumineux des connaissances acquises par l'étude. La science est entourée de difficultés, et c'est ce qu'exprime le poète en parlant de la difficulté de se mettre en possession du moly. Cette explication se

ἀνδράσι γε θνητοῖσι· θεοὶ δέ τε πάντα δύνανται.

Ἑρμείας μὲν ἔπειτ' ἀπέβη πρὸς μακρὸν Ὀλυμπον,
νῆσον ἀν' ὕλῃεσσαν· ἐγὼ δ' ἐς δώματα Κίρκης
ἦϊα· πολλὰ δέ μοι κραδίη πόρφυρε κιόντι.

Ἔστην δ' εἰνὶ θύρῃσι θεᾶς καλλιπλοκάμοιο· 310
ἐνθα στάς ἐβόησα, θεὰ δέ μευ ἔκλυεν αὐδῆς.

Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα θύρας ὤϊξε φαιινὰς,
καὶ κάλει· αὐτὰρ ἐγὼν ἐπόμεν, ἀκαχήμενος ἦτορ.
Εἶσε δέ μ' εἰσαγαγοῦσα ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου,
καλοῦ, δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν· 315

τεῦξε δέ μοι κυκεῶ χρυσέῳ δέπα, ὄφρα πίοιμι·
ἐν δέ τε φάρμακον ἦκε, κακὰ φρονέουσ' ἐνὶ θυμῷ.
Αὐτὰρ ἐπεὶ δῶκέν τε καὶ ἔκπιον, οὐδέ μ' ἔθελξεν,
ράβδῳ πεπληγυῖα ἔπος τ' ἔφατ' ἔκ τ' ὀνόμαζεν·

Ἔρχεο νῦν συφεόνδε, μετ' ἄλλων λέξο ἐταίρων. 320

rattachait au mythe qui fait de Mercure ou Hermès un Thoth inventeur des arts. Ce mythe est inconnu à Homère, du moins à l'Homère de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*; mais nous le trouverons dans les *Hymnes*. — Χαλεπόν. Ulysse ne dit point ἀδύνατον, parce qu'il peut y avoir tel favori des dieux qui jouisse de ce privilège. — Ὀρύσσειν. Pour se servir du moly, il faut l'avoir en main; pour l'avoir en main, il faut l'avoir arraché de terre; pour l'arracher de terre, il faut l'avoir trouvé. Ainsi μῶλυ χαλεπόν ἐστὶν ὀρύσσειν (le moly est difficile à arracher) ou χαλεπόν ἐστὶν ὀρύσσειν μῶλυ (il est difficile d'arracher le moly) revient exactement à cette idée : « N'a pas du moly qui veut. » *Pauci quos æquus amavit*.... Aussi Aristarque entend-il par ceci (*Scholies Q*) que le moly est inconnu aux hommes : (ἡ διπλῇ, ὅτι) οὐκ εἶπε πῶς καλεῖται παρ' ἀνθρώποις· ἐπήγαγε γοῦν ὅτι ἄγνωστόν ἐστιν ἀνθρώποις. Ceux qui prenaient matériellement les choses disaient que la plante tient si fort en terre que la vigueur d'un homme ne suffit point pour la déraciner, ou encore qu'on est exposé à périr si on la déracine. Mais ce ne sont là que des rêves, que de subtiles absurdités.

306. Δύνανται. Ancienne variante, ἴσασιν, même sens.

307. Ἑρμείας.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIV, 694.

308. Ἀν(ά), au travers de, c'est-à-dire en traversant.

309. Ἡῖα· πολλὰ δέ μοι.... Voyez le vers IV, 427 et la note sur ce vers.

310. Εἰνὶ θύρῃσι (aux portes) équivalent à ἐν προθύροις (vers 220), puisque les battants sont fermés. — Quelques manuscrits, après le vers 310, répètent le vers 220; mais ce vers est inutile ici.

311. Ἐβόησα. Ancienne variante, ἡῦσα, souvenir du vers XI, 40 de l'*Iliade*. Bekker a adopté cette leçon.

312-313. Ἡ δ' αἶψ' ἐξελθοῦσα.... Voyez plus haut les vers 230-234 et la note sur le second de ces deux vers.

314. Ἐπὶ θρόνου dépend de εἶσε.

315. Καλοῦ,... Voyez le vers I, 131 et la note sur ce vers.

316. Κυκεῶ comme au vers 290, pour κυκεῶνα. — Δέπα, contraction pour δέπαϊ : dans une coupe. Nous verrons σέλα pour σέλαϊ, XXI, 246. On a vu dans l'*Iliade*, XI, 386, κέρα pour κέραϊ.

317. Ἐν, dedans, c'est-à-dire dans le cycéon. Voyez les vers 235-236 et 290.

318. Οὐδέ μ' ἔθελξεν, et qu'elle ne m'eut point charmé, c'est-à-dire sans que j'eusse été métamorphosé.

320. Λέξο, couche-toi. Didyme (*Scho-*

Ὡς φάτ' · ἐγὼ δ' ἄορ δὲ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
Κίρκη ἐπήϊξα, ὥστε κτάμεναι μενεαίνων.

Ἡ δὲ μέγα ἰάχουσα ὑπέδραμε, καὶ λάβε γούνων,
καὶ μ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα ·

Τίς πόθεν εἷς ἀνδρῶν; Πόθι τοι πόλις ἡδὲ τοκῆες; 325
Θαῦμά μ' ἔχει ὥς οὔτι πιὼν τάδε φάρμακ' ἐθέλχθης.
Οὐδὲ γὰρ οὐδέ τις ἄλλος ἀνὴρ τάδε φάρμακ' ἀνέτλη,
ὅς κε πῆν καὶ πρῶτον ἀμείψεται ἔρκος ὀδόντων.

[Σοὶ δέ τις ἐν στήθεσσι ἀκήλητος νόος ἐστίν.]

Ἡ σύγ' Ὀδυσσεύς ἐσσι πολύτροπος, ὄντε μοι αἰεὶ 330

lies H) : οὕτως Ἀρίσταρχος δις συλλάβως τὸ λέξο. Cette note signifie que d'autres lisaient λέξο trissyllabe, mais en faisant synizèse de la voyelle finale avec la syllabe initiale du mot suivant. — Buttman trouve le vers défectueux avec la ponctuation ordinaire : « nimis diu invenustum hoc asyn-
« deton in Homeri textu relictum est, ἔρ-
« χσο συμφρόνδε, λέξο pro quo jungendum
« est συμφρόνδε λέξο, ut λέξομαι εἰς εὐνήν ». (XVII, 102.) Cette correction est inutile, et elle n'a été adoptée par personne. Mais laissons Buttman aux mains d'un de ses compatriotes. Ameis : « ἔρχσο und λέξο,
« ein stetiges exegetisches Asyndeton
« zwischen zwei Imperativen, wo der erste
« Imperativ das allgemeine Gebot, der
« zweite das besondere enthält. »

322. Ὡς τε κτάμεναι. Voyez plus haut la note du vers 295.

323. Ὑπέδραμε, elle courut dessous, c'est-à-dire elle se baissa pour éviter le coup. Les dieux et les déesses pouvaient être blessés, comme le prouve l'exemple de Mars et de Vénus au chant V de l'*Iliade*.

324. Καὶ μ' ὀλοφυρομένη. Aristophane de Byzance, καὶ με λισσομένη. Didyme (*Scholies H*) approuve cette leçon, à cause du ton des paroles de Circé : Ἀριστοφάνης, καὶ με λισσομένη. καὶ ἔστιν οὐκ ἄχαρις ἡ γραφή · οὐδὲν γὰρ ὀλοφυρτικὸν λέγει καὶ ἐπάγει. Mais Circé a peur, comme le prouve sa posture suppliante. Elle parle avec émotion, et voilà ce que dit ὀλοφυρομένη.

325. Τίς πόθεν.... Voyez le vers I, 470 et la note sur ce vers.

326. Ὡς, comme quoi, c'est-à-dire en

ODYSSEË.

voyant que. — Bekker a changé ὥς en πῶς, correction tout à fait inutile. — Οὔτι porte sur le verbe ἐθέλχθης.

327. Οὐδὲ γὰρ οὐδέ. Voyez, à propos de la négation doublée, la note des vers III, 27-28.

328. Πρῶτον, une fois. — Ἀμείψεται est au subjonctif pour ἀμείψηται : qu'il (leur) a fait franchir. Voyez l'*Iliade*, IX, 409. D'après cet exemple de l'*Iliade*, quelques anciens concluaient qu'ici ἀμείψεται est intransitif, et que τάδε φάρμακ(α) est son sujet et non plus son régime. *Scholies Q* : διαβῆ, παρέλθῃ · τὰ φάρμακα δηλονότι, ὥς τὸ δοῦρα σέσηπεν (*Iliade*, II, 438). Des deux façons le sens revient au même, et le poison est avalé; mais l'explication vulgaire semble la plus naturelle.

329. Σοὶ δέ τις.... Ce vers semble avoir été façonné à l'aide de celui qu'on lit dans l'*Iliade*, III, 63. Il s'applique très-mal ici, car les enchantements de Circé n'avaient d'effet que sur les corps. Voyez plus haut, vers 240. Aussi Aristarque prononçait-il l'athétèse. On le sait par une note des *Scholies H* : ὁ Σιδώνιος φησιν ἀθετεῖσθαι τὸν στίχον. Mais on le sait bien mieux encore par une autre note des *Scholies H*, Q et T, relative au vers 240, et qui est une diptère d'Aristonicus, c'est-à-dire un extrait d'Aristarque : (ἡ διπλῇ) πρὸς τὴν ἐξῆς ἀθέτησιν, ὅτι τὸ σῶμα μόνον ἡλλοιοῦτο, ἡ δὲ ψυχὴ ἔμενεν ἀμετάβλητος. πῶς οὖν ἂν λέγοι, Σοὶ δέ τις.... (vers 329), ὥς καὶ τοῦ νοῦ ἡλλοιωμένου;

330. Ἡ, assurément. *Scholies H* : ἀπεφαντικῶς ἀντὶ τοῦ ὄντως. — Πολύτροπος. Voyez, I, 4, la note sur πολύτροπον.

φάσκεν ἐλεύσεσθαι χρυσόρραπις Ἀργειφόντης,
ἐκ Τροίης ἀνιόντα θοῇ σὺν νηϊ μελαίνῃ.

Ἄλλ' ἄγε δὴ κολεῶ μὲν ἄορ θεό, νῶϊ δ' ἔπειτα
εὐνῆς ἡμετέρης ἐπιβείομεν, ὄφρα μιγέντε
εὐνῇ καὶ φιλότῃτι πεποιθόμεν ἀλλήλοισιν.

335

ὦς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·

ὦ Κίρκη, πῶς γάρ με κέλεαι σοὶ ἥπιον εἶναι;
ἢ μοι σῶς μὲν ἔθηκας ἐνὶ μεγάροισιν ἐταίρους,
αὐτὸν δ' ἐνθάδ' ἔχουσα δολοφρονέουσα κελεύεις
ἐς θάλαμόν τ' ἵεναι καὶ σῆς ἐπιδήμεναι εὐνῆς,
ὄφρα με γυμνωθέντα κακὸν καὶ ἀνήνορα θείης.
Οὐδ' ἂν ἔγωγ' ἐθέλοιμι τεῆς ἐπιδήμεναι εὐνῆς,
εἰ μή μοι τλαίης γε, θεὰ, μέγαν ὄρκον ὁμόσσαι,
μή τι μοι αὐτῷ πῆμα κακὸν βουλευσέμεν ἄλλο.

340

ὦς ἐφάμην· ἢ δ' αὐτίκ' ἀπώμνυεν, ὥς ἐκέλευον.

345

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὁμοσέν τε τελεύτησέν τε τὸν ὄρκον,
καὶ τότε ἐγὼ Κίρκης ἐπέβην περικαλλέος εὐνῆς.

Ἀμφίπολοι δ' ἄρα τέως μὲν ἐνὶ μεγάροισι πέποντο
τέσσαρες, αἳ οἱ δῶμα κάτα δρήστειραι ἔασιν.

Γίγνονται δ' ἄρα ταίγ' ἐκ τε κρηνέων ἀπὸ τ' ἀλσέων,

350

333. Κολεῶ, datif local : dans le fourreau. — Ἄορ θεό, mets-toi le glaive : mets ton glaive.

334. Ἡμετέρης est amené par νῶϊ, et s'applique au partage futur de la couche. On peut cependant, à la rigueur, prendre ἡμετέρης comme un synonyme poétique de ἐμῆς.

335. Πεποιθόμεν est au subjonctif, pour πεποιθώμεν.

337. Γάρ ajoute à l'énergie de l'interrogation. Il équivaut au français *dis-moi*; et πῶς γάρ signifie *de quel front*. — Κέλεαι, dissyllabe par synizèse.

341. Γυμνωθέντα.... Voyez plus haut le vers 304 et les notes sur ce vers.

342. Οὐδ(έ) au sens étymologique : *non autem*, ou mieux *sed non*.

343-344. Εἰ μή μοι.... Voyez les vers V, 478-479 et les notes sur ces deux vers.

347. Ἐπέβην.... εὐνῆς. Suivant quel-

ques auteurs, un fils naquit de cette union. Ce fils, nommé Télégonus, fut parricide sans le savoir, au moins d'après la tradition consacrée par le poète Eugamon de Cyrène. Voyez, dans le *Cycle épique*, l'analyse de la *Télégonie*. Mais Homère est en contradiction avec l'auteur de la *Télégonie*, au moins quant à ce qui concerne la mort d'Ulysse. Voyez les vers XI, 434-436 et les notes sur ce passage.

348. Τέως, monosyllabe par synizèse. — Au lieu de τέως μὲν, on lisait, dans certains textes antiques, κεδναί, épithète de ἀμφίπολοι.

349. Δρήστειραι, travailleuses. *Scholies* Q : ὑπηρέτιδες, διάκονοι, ὑπουργοί. γίνεται δὲ ἀπὸ τοῦ δρᾶν τὸ πράττω. C'est un synonyme de ἀμφίπολοι.

350. Γίγνονται, elles proviennent : elles sont nées. — Κρηνέων et ἀλσέων sont dissyllabes par synizèse.

ἔκ θ' ἱερῶν ποταμῶν, οὔτ' εἰς ἄλαδε προρέουσιν.
 Τάων ἡ μὲν ἔβαλλε θρόνοις ἐνὶ ῥήγεα καλὰ,
 πορφύρεα καθύπερθ', ὑπένερθε δὲ λίθ' ὑπέβαλλεν.
 ἡ δ' ἑτέρη προπάροιθε θρόνων ἐτίταινε τραπέζας
 ἀργυρέας, ἐπὶ δέ σφι τίθει χρύσεια κάνεια·
 ἡ δὲ τρίτη κρητῆρι μελίφρονα οἶνον ἐκίρνα
 ἡδὺν ἐν ἀργυρέῳ, νέμε δὲ χρύσεια κύπελλα·
 ἡ δὲ τετάρτη ὕδωρ ἐφόρει καὶ πῦρ ἀνέκαιεν
 πολλὸν ὑπὸ τρίποδι μεγάλῳ· λαίνετο δ' ὕδωρ.
 Αὐτὰρ ἐπειδὴ ζέσσεν ὕδωρ ἐνὶ ἥνοπι χαλκῷ,
 ἔς ῥ' ἀσάμινθον ἔσασα λό' ἐκ τρίποδος μεγάλοιο,
 θυμῆρες κεράσασα, κατὰ κρατός τε καὶ ὤμων,

355

360

351. Ἐκ θ' ἱερῶν.... Ζένωδοτε supprimait ce vers; mais Aristarque l'avait maintenu dans le texte. Didyme (*Scholies H et Q*) : οὐδὲ γράφει Ζηνόδοτος. Ἀρίσταρχος, οὔτ' εἰς ἄλαδε. περισσὴ δὲ ἡ εἰς. Le texte de cette note est fort altéré dans les manuscrits; mais la restitution en est très-facile. Il n'y a doute que pour le premier mot, car quelques-uns changent οὔτε, la leçon fautive, en οὔτω. Alors il ne s'agirait que d'une différence de lecture, d'une variante, et non de la suppression du vers. On suppose que Ζένωδοτε supprimait εἰς, et qu'il écrivait οὔτε ἄλαδε. Mais je m'assure que Ζένωδοτε aurait reculé devant cette licence métrique, plutôt que devant un pléonasme tout à fait homérique. On comprend beaucoup mieux que Ζένωδοτε ait appliqué au vers 351 son principe favori : διὰ τὸ περισσόν. Il a dû penser que le vers 350 était bien suffisant pour expliquer l'origine de quatre naïades ou dryades.

352. Τάων, c'est-à-dire ἀμφιπόλων ou δρηστειῶν.

353. Λί(τα), un tapis. Voyez I, 130.

354. Τραπέζας. Il y a deux sièges, et une table devant chacun des deux.

355. Ἐπί doit être joint à τίθει : ἐπετίθει, elle mettait (elle mit) dessus. — Κάνεια. Ancienne variante, κύπελλα, ce qui suppose évidemment, au vers 357, κάνεια. Cette permutation n'était pas bonne; car les coupes sont mieux à leur place après la préparation du vin.

359. Λαίνετο a ici la première syllabe longue à cause de l'augment, ou, si l'on veut, parce que l'iota, chez Homère, est long ou bref à volonté.

360. Αὐτὰρ.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XVIII, 349.

361. Ἔσασα, ayant envoyé : ayant fait entrer. — Λό(ε), elle lavait : elle lava. Le complément ἐμέ (moi) est sous-entendu, et avec le participe et avec le verbe. — Ἐκ, en tirant de : avec l'eau qu'elle puisait dans.

362. Θυμῆρες. Ancienne variante, θυμαρές. Hérodien (*Scholies P*) : τὸ μὲν θυμῆρες προπερισπωμένως, τὸ δὲ θυμαρές ὀξύτόνως. γράφεται γὰρ ἀμφοτέρων. C'est le même mot, avec une nuance dans l'orthographe et dans l'accentuation. — Quelques-uns rapportent θυμῆρες à ὕδωρ sous-entendu. Il vaut mieux le prendre adverbiallement : *suaviter*, d'une façon délicieuse. — Κεράσασα, ayant fait le mélange, c'est-à-dire ayant transvasé l'eau bouillante du trépied dans l'eau froide de la baignoire. C'est au résultat du mélange que s'applique l'idée de délice. — Κατὰ κρατός τε καὶ ὤμων dépend du verbe λόε. Ceux qui ne mettent point de virgule après κεράσασα rendent l'explication absolument impossible, à moins qu'on ne donne à ce participe un sens de fantaisie. Ce n'est pas traduire, c'est inventer, que de rendre le vers comme l'a fait le dernier traducteur latin : *suavi fusa (aqua) per caputque et humeros*.

ὄφρα μοι ἐκ κάματον θυμοφθόρον εἴλετο γυίων.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ,
 ἀμφὶ δέ με χλαῖναν καλὴν βάλεν ἠδὲ χιτῶνα· 365
 εἶσε δέ μ' εἰσαγαγοῦσα ἐπὶ θρόνου ἀργυροήλου,
 καλοῦ, δαιδαλέου· ὑπὸ δὲ θρῆνυς ποσὶν ἦεν.
 [Χέρνιβα δ' ἀμφίπολος προχόῳ ἐπέχευε φέρουσα
 καλῇ, χρυσεῖῃ, ὑπὲρ ἀργυρέοιο λέβητος,
 νίψασθαι· παρὰ δὲ ξεστὴν ἐτάνυσσε τράπεζαν. 370
 Σῖτον δ' αἰδοίῃ ταμίῃ παρέθηκε φέρουσα,
 εἶδατα πόλλ' ἐπιθεῖσα, χαριζομένη παρεόντων.]
 Ἑσθέμεναι δ' ἐκέλευεν· ἐμῷ δ' οὐχ ἦνδανε θυμῷ·
 ἀλλ' ἦμην ἄλλο φρονέων, κακὰ δ' ὄσσετο θυμός.
 Κίρκη δ' ὥς ἐνόησεν ἔμ' ἤμενον, οὐδ' ἐπὶ σίτῳ 375
 χεῖρας ἰάλλοντα, κρατερὸν δέ με πένθος ἔχοντα,
 ἄγχι παρισταμένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 Τίφθ' οὕτως, Ὀδυσσεῦ, κατ' ἄρ' ἔζεαι ἴσος ἀναύδῳ,
 θυμὸν ἔδων, βρώμης δ' οὐχ ἄπτεαι οὐδὲ ποτῆτος;
 Ἥ τινά που δόλον ἄλλον δίεαι; Οὐδέ τί σε χρὴ 380

363. Ὄφρα, *donec*, jusqu'à ce que. — Ἐκ doit être joint à εἴλετο : ἐξείλετο, elle eut enlevé.

364-365. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Répétition des vers III, 466-467. Voyez la note sur le second de ces deux vers.

366-367. Εἶσε.... Voyez plus haut les vers 314-315 et les notes sur ces deux vers. — Ici le mot δέ, au vers 366, est une reprise, et il équivaut exactement à τότε : *tum*, alors.

368-372. Χέρνιβα.... Voyez les vers I, 136-140 et les notes sur ces cinq vers. La répétition est fort maladroite, et ce passage n'a que faire ici. Aussi tout le monde met-il les vers 368-372 entre crochets. Il y a contradiction, par exemple, entre ἐτάνυσσε τράπεζαν du vers 370 et ce qu'on a lu au vers 354 : ἐτίταινε τραπέζας.

373. Ἑκέλευεν a pour sujet Κίρκη sous-entendu.

374. Ἄλλο φρονέων en deux mots, *νικό αλλοφρονέων* en un seul mot. Mais αλλοφρονέων signifie *mente alienatus* (en

délire). Voyez l'*Iliade*, XXIII, 698. Ici c'est l'expression propre. Ulysse a l'esprit ailleurs ; il pense à autre chose qu'aux mets qui sont devant lui : ἄλλο φρονεῖ. — Il y a longtemps qu'on s'est aperçu de la distinction à faire. Eustathe : τινὰ τῶν ἀντιγράφων, ἄλλα φρονέων. Ceux qui mettaient ἄλλα voulaient empêcher toute confusion ; mais cette correction est inutile, et la séparation des mots suffit. — Ὀσσετο. Ancienne variante, ῥετο.

376. Κρατερὸν. Ancienne variante, στυγερὸν. — Δέ a un sens très-énergique : et au lieu de cela. Aussi le sujet est-il répété (με) devant ἔχοντα.

377. Ἄγχι παρισταμένη. Ancienne variante, ἀγχοῦ δ' ἱσταμένη.

378. Κατ(ά) doit être joint à ἔζεαι : καθέζη.

379. Θυμὸν ἔδων. Voyez, IX, 75, la note sur θυμὸν ἔδοντες.

380. Ἥ, est-ce que. Hérodiens (*Scholies* H) : περισπαστέον τὸ ἦ· διαπορητικὸν γὰρ ἐστὶ. Cependant la plupart des

δειδόμεν· ἤδη γάρ τοι ἀπώμοσα καρτερὸν ὄρκον.

ᾠς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·

ᾠ Κίρκη, τίς γάρ κεν ἀνὴρ, δς ἐναΐσιμος εἶη,

πρὶν τλαίῃ πάσασθαι ἐδητύος ἡδὲ ποτῆτος,

πρὶν λύσασθ' ἐτάρους καὶ ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἰδέσθαι;

385

Ἄλλ' εἰ δὴ πρόφρασσα πιεῖν φαγέμεν τε κελεύεις,

λῦσον, ἵν' ὀφθαλμοῖσιν ἴδω ἐρίηρας ἐταίρους.

ᾠς ἐφάμην· Κίρκη δὲ διέκ μεγάροιο βεβήκει,

ράβδον ἔχουσ' ἐν χειρὶ, θύρας δ' ἀνέωγε συφειοῦ,

ἐκ δ' ἔλασεν σιάλοισιν ἐοικότας ἐννεώροισιν.

390

Οἱ μὲν ἔπειτ' ἔστησαν ἐναντίοι· ἡ δὲ δι' αὐτῶν

ἐρχομένη προσάλειπεν ἐκάστω φάρμακον ἄλλο.

Τῶν δ' ἐκ μὲν μελέων τρίχες ἔρρεον, ἃς πρὶν ἔφυσεν

φάρμακον οὐλόμενον, τό σφιν πόρε πότνια Κίρκη·

ἄνδρες δ' ἄψ ἐγένοντο, νεώτεροι ἢ πάρος ἦσαν,

395

καὶ πολὺ καλλίονες καὶ μεῖζονες εἰσοράασθαι.

Ἔγνωσαν δέ με κεῖνοι, ἔφυν τ' ἐν χερσὶν ἕκαστος.

Πᾶσιν δ' ἱμερόεις ὑπέδου γόος, ἀμφὶ δὲ δῶμα

éditeurs ne mettent pas de point et virgule après ὅτεαι, et font de ἡ une affirmation (*certes*, sans nul doute). — Οὐδέ, comme au vers 243 : *non autem*, ou *sed non*.

383. Γάρ, comme au vers 337. — Κεν doit aller avec τλαίῃ du vers suivant.

385. Πρὶν λύσασθ(αι) avant d'avoir délivré pour lui-même : avant de s'être donné la satisfaction de délivrer. — Ἰδέσθαι (d'avoir vu) a, comme λύσασθ(αι), ἐτάρους pour complément.

386. Πρόφρασσα, bienveillante : d'un cœur sincère. Voyez la note du vers V, 161.

387. Λῦσον, comme ἴδω, a pour complément ἐταίρους.

388. ᾠς ἐφάμην. Ancienne variante, ὥς ἄρ' ἔφην.

390. Ἐκ δ' ἔλασεν, puis elle chassa dehors : puis elle en fit sortir mes compagnons. — Ἐοικότας, ayant figure de. — Ἐννεώροισιν, quadrisyllabe par synizèse. Le mot signifie que ce sont des porcs de la plus forte taille. Voyez plus haut, vers 19, la note sur ἐννεώροιο.

392. Ἄλλο, autre, c'est-à-dire ayant une puissance tout à fait contraire à celle de la drogue qui lui avait servi pour changer les hommes en porcs.

393. Τῶν. Aristophane de Byzance écrivait τοῖς, correction destinée à mieux marquer le sens.

394. Πότνια Κίρκη. Ancienne variante, δῖα θεάων, comme au vers 400.

395. Ἄψ ἐγένοντο, *vulgo* αἰψ' ἐγένοντο. La vulgate est insuffisante, puisqu'il s'agit du retour à la forme première. D'ailleurs αἰψ(α) n'est point la leçon d'Aristarque. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος, ἄψ ἐγένοντο.

396. Εἰσοράασθαι, à être vus, c'est-à-dire d'aspect, de forme extérieure.

397. Ἐφυν τ' ἐν χερσίν, sous-entendu ἐμαῖς : ils s'attachèrent à mes mains ; ils me serraient les mains. — Ἐκαστος indique que pas un ne manqua de faire. Le mot est une apposition distributive à ἐκαῖνοι.

398. Γόος. Ils pleurent en poussant des cris de joie.

σμερδαλέον κανάχιζε· θεὰ δ' ἐλέαιρε καὶ αὐτή.

Ἡ δέ μευ ἄγχι σταῖσα προσηύδα δια θεάων·

400

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
ἔρχεο νῦν ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης.

Νῆα μὲν ἄρ' ἀμπρωτον ἐρύσσατε ἡπειρόνδε,
κτῆματα δὲ σπήεσσι πελάσσατε ὄπλα τε πάντα·

αὐτὸς δ' ἄψ' ἵεναι καὶ ἄγειν ἐρίηρας ἐταίρους.

405

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ·
βῆν δ' ἵεναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης.

Εὖρον ἔπειτ' ἐπὶ νηὶ θοῇ ἐρίηρας ἐταίρους,
οἴκτρ' ὀλοφυρομένους, θαλερόν κατὰ δάκρυ χέοντας.

Ὡς δ' ὅτ' ἂν ἄγραυλοι πόριες περὶ βοῦς ἀγελαίας,

410

ἐλθούσας ἐς κόπρον, ἐπὴν βοτάνης κορέσωνται,

πᾶσαι ἅμα σκαίρουσιν ἐναντίαι· οὐδ' ἔτι σηκοὶ

ἴσχουσ', ἀλλ' ἀδινὸν μυκώμεναι ἀμφιθέουσιν

μητέρας· ὥς ἐμὲ κεῖνοι, ἐπεὶ ἴδον ὀφθαλμοῖσιν,

399. Ἐλέαιρε. La déesse avait été forcée de leur rendre leur figure; elle cède à son émotion: elle devient toute pitié et toute bienveillance.

400. Δια θεάων. Ancienne variante, πότνια Κίρκη, comme au vers 394.

403. Ἠπειρόνδε, sur le rivage. Tout ce qui n'est pas mer est ἡπειρος.

404. Κτῆματα δὲ σπήεσσι, *vulgo* κτῆματα δ' ἐν σπήεσσι. Anciennes variantes, κτῆματα δὲ σπείεσσι et δ' ἐν σπείεσσι. La Roche: « Lectio δὲ σπήεσσι ad Aris-
« tarchum referri potest, nec displicet;
« πελάζειν enim semper dativo jungitur
« sine præpositione. » — Σπήεσσι, dans des grottes, c'est-à-dire à l'abri sous quelque'un des rochers creux du rivage. — Πελάσσατε, déposez. Le verbe n'indique que le mouvement pour transporter les objets, pour les approcher du lieu; mais le sens est manifeste. C'est, comme on dit, l'antécédent à la place du conséquent. Didyme (*Scholies* V): νῦν ἀντὶ τοῦ ἀπόθεσθε.

405. Ἰέναι et ἄγειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

410. Ἀγραυλοι, parquées dans la campagne. — Πόριες, comme πόρτιες: des génisses. Le féminin est le terme général.

Il comprend toutes les bêtes à cornes non adultes. Il s'agit ici des veaux de lait, mâles et femelles indistinctement. — Quelques-uns écrivaient πόρτιες, dissyllabe par synizèse. Mais la forme πόριες est très-légitime; car la racine est πορ, et le τ n'est point essentiel au suffixe.

411. Ἐλθούσας ἐς κόπρον, parties pour l'endroit au fumier, c'est-à-dire quand elles reviennent au parc où sont restés les veaux. Hayman: κόπρον, *the farm-yard*. C'est l'explication antique. *Scholies* B: κόπρον· τὴν βουστασίαν.

412. Σκαίρουσιν. Bekker, σκαίρωσιν, correction arbitraire et inutile. — Ἐναντίαι, à l'encontre, c'est-à-dire courant au-devant de leurs mères.

413. Ἰσχουσ(ι), sous-entendu πόριες. Dès que les veaux voient ou entendent le troupeau qui revient du pâturage, ils cherchent à franchir les barrières du parc, pour être plus tôt avec leurs mères. — Μυκώμεναι se rapporte au nominatif πόριες sous-entendu.

414. Ἐμὲ dépend de la préposition ἀμφὶ sous-entendue; car ἔχυντο correspond à ἀμφιθέουσιν et équivalent par conséquent à ἀμφέχυντο.

δακρυόεντες ἔχυντο· δόκησε δ' ἄρα σφίσι θυμὸς
ὥς ἔμεν, ὥς εἰ πατρίδ' ἰκοίαιτο καὶ πόλιν αὐτὴν
τρηχείης Ἰθάκης, ἵνα τε τράφεν ἡδὲ γένοντο·
καὶ μ' ὀλοφυρόμενοι ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Σοὶ μὲν νοστήσαντι, Διοτρεφές, ὥς ἐχάρημεν,
ὥς εἴτ' εἰς Ἰθάκην ἀφικοίμεθα πατρίδα γαῖαν·
ἀλλ' ἄγε, τῶν ἄλλων ἐτάρων κατάλεξον ὄλεθρον.

Ὡς ἔφαν· αὐτὰρ ἐγὼ προσέφην μαλακοῖς ἐπέεσσιν·
Νῆα μὲν ἄρ πάμπρωτον ἐρύσσομεν ἥπειρόνδε,
κτήματα δὲ σπήεσσι πελάσσομεν ὄπλα τε πάντα·
αὐτοὶ δ' ὀτρύνεσθε ἐμοὶ ἅμα πάντες ἔπεσθαι,
ὄφρα ἴδῃθ' ἐτάρους ἱεροῖς ἐν δώμασι Κίρκης,
πίνοντας καὶ ἔδοντας· ἐπηετανὸν γὰρ ἔχουσιν.

Ὡς ἐφάμην· οἱ δ' ὦκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο·
Εὐρύλοχος δέ μοι οἶος ἐρύκανε πάντας ἐταίρους

416. Ὡς ἔμεν, ὥς εἰ, que c'était de même que si : que leur bonheur était aussi grand que si. — Αὐτήν, *vulgo* αὐτῶν. Notre vulgate n'est qu'une ancienne correction, d'ailleurs fort inutile, puisque la ville dont il s'agit ne peut être que leur ville. Ulysse a bien le droit de parler d'une façon plus générale; car cette ville, c'est sa ville à lui, autant et plus qu'à eux. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, πόλιν αὐτήν.

417. Ἴνα τ(ε), où : dans laquelle. On a vu déjà, IV, 85, ἵνα suivi de la particule redondante. — Τράφεν ἡδὲ γένοντο, *hystérologie*. Voyez la note du vers IV, 723.

418. Καὶ μ' ὀλοφυρόμενοι.... Voyez plus haut le vers 324.

419. Σοὶ dépend de ἐχάρημεν.

420. Εἴτ(ε), comme εἰ au vers 416. — Bothe propose de supprimer le vers 420; mais il ne dit point quel sens peut avoir, après cette suppression, ὥς ἐχάρημεν. Le vers, froid ou non (*frigidissimus*, selon Bothe), est absolument indispensable.

421. Ὀλεθρον. Ulysse est revenu seul; ils croient que les autres sont morts.

423-424. Νῆα μὲν.... Voyez plus haut les vers 403-404 et les notes sur ces deux vers. — Ἐρύσσομεν et πελάσσομεν au subjonctif, pour ἐρύσσωμεν et πελάσσωμεν.

425. Ὀτρύνεσθε ἐμοὶ ἅμα πάντες ἔπεσθαι, *vulgo* ὀτρύνεσθ' ἵνα μοι ἅμα πάντες ἔκησθε. La Roche : « duo tantum « exstiterunt variae lectiones, altera ὀτρύνεσθ' ἵνα μοι.... ἔκησθε, altera ὀτρύνεσθε ἐμοὶ.... ἔπεσθαι : scripturae ἔπεσθε et ἔποισθε ex itacismo pendentes « accipiendae sunt pro ἔπεσθαι et ἔκησθε. » Bekker, avant Ameis et La Roche, avait déjà rétabli le texte véritable. On a vu plusieurs fois, dans l'*Iliade*, ὀτρύνομαι (se hâter) avec l'infinitif, et l'on reverra encore cette construction dans l'*Odyssée*, XVII, 482.

427. Πίνοντας.... C'est, *mutatis mutandis*, le vers VII, 99; mais ἐπηετανόν est ici au figuré, et ne désigne qu'une extrême abondance. Les compagnons d'Ulysse en auraient, au besoin, pour une année entière.

428. Ὡς ἐφάμην· οἱ.... Répétition du vers 178.

429. Ἐρύκανε, retenait, c'est-à-dire tâcha de retenir. *Scholies H* : λείπει τὸ λέγων. D'après cette note, le vers 430 n'existait point dans la paradosse alexandrine. En effet, ce vers est inutile à la clarté du sens, et il nuit à la rapidité du style. D'ailleurs il manque dans la plupart des manuscrits.

[καί σφεας φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδα].

430

Ἄ δειλοί, πόσ' ἴμεν; Τί κακῶν ἰμείρετε τούτων,
Κίρκης ἐς μέγαρον καταβήμεναι; Ἦ κεν ἅπαντας
ἢ σῦς ἢ λέλκους ποιήσεται ἢ λέοντας,
οἳ κέν οἱ μέγα δῶμα φυλάσσοιμεν καὶ ἀνάγκη·
ὥσπερ Κύκλωψ ἔρξ', ὅτε οἱ μέσσαυλον ἴκοντο
ἡμέτεροι ἔταροι, σὺν δ' ὁ θρασὺς εἶπετ' Ὀδυσσεύς·
τούτου γὰρ καὶ κεῖνοι ἀτασθαλίῃσιν ὄλοντο.

435

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔγωγε μετὰ φρεσὶ μερμήριζα,
σπασσάμενος τανύηκες ἄορ παχέος παρὰ μηροῦ,
τῷ οἱ ἀποπλήξας κεφαλὴν οὐδάσδε πελάσσαι,

440

430. Καί σφεας.... Voyez le vers IV, 77 et la note sur ce vers.

431. Πόσ' ἴμεν; où allons-nous? Voyez πόσος φεύγεις; VI, 199. Mais il est évident que l'indicatif présent ἴμεν a le sens du futur. Quelques-uns prétendent expliquer ἴμεν comme un infinitif. Mais c'est là une idée absolument fautive. On n'interroge pas en grec par l'infinitif. En tout cas il n'y en a point d'exemple chez Homère. — Κακῶν.... τούτων. Euryloque rappelle ce qu'il a raconté, vers 254-260.

432. Καταβήμεναι équivaut à διὰ τὸ καταβῆναι, par le fait d'être descendus : en commettant l'imprudencence de descendre. C'est, comme parlent les grammairiens, un infinitif expositif. — Ἄπαντας, sous-entendu ἡμᾶς : tous tant que nous sommes. En effet, il dit plus loin φυλάσσοιμεν, la première personne du pluriel.

433. Ποιήσεται. Les enstatiques s'étonnaient qu'Euryloque pût parler avec cette assurance, n'ayant pas assisté à la métamorphose de ses compagnons. Les Iyiques répondaient que le caractère des loups et des lions qu'il a vus aux portes du palais lui a révélé le pouvoir terrible de la déesse. Voyez plus haut la note du vers 232. Porphyre (*Scholies* H et Q) : ἀπορήσει δ' ἂν τις πῶς ὁ Εὐρύλοχος ταῦτα λέγει μὴ εἰσελθὼν εἰς τὴν Κίρκην. ἀλλὰ ῥητέον ὅτι ἐστοχάσατο ἀπὸ τῶν πρὸ τῆς θύρας προσσαινόντων αὐτῷ ἀνθρώπων.

434. Οἱ, pour elle. — Καὶ ἀνάγκη, même de force, c'est-à-dire bon gré mal gré.

435. Οἱ μέσσαυλον, la bergerie à lui, c'est-à-dire sa bergerie. Voyez, *Iliade*, XXIV, 29, la note sur οἱ μέσσαυλον. Les deux vers ont leur dernière partie absolument semblable. Voyez aussi, *Iliade*, XXIV, 19, la note sur ἀεικέλην.... χροί. Homère emploie souvent le datif dans le sens du génitif. On peut même expliquer, au vers 434, οἱ comme dépendant de δῶμα. Mais il vaut mieux laisser à οἱ sa valeur propre, car la phrase a ainsi plus d'énergie.

436. Σὺν peut être joint à εἶπετ(ο), ou pris adverbiallement, comme s'il y avait ἅμα, c'est-à-dire σὺν αὐτοῖς. — Δ(έ), sous-entendu ὅτε : et que. — Ὁ θρασὺς.... Ὀδυσσεύς, c'est-à-dire Ὀδυσσεὺς ἐκεῖνος ὁ θρασὺς. Euryloque regarde Ulysse comme le plus audacieux des hommes, et par suite comme le plus imprudent. Ceux-là même qui traduisent ὁ par *hic* ne rendent pas exactement la pensée; mais ceux qui en font un simple article la faussent, ou plutôt la suppriment.

437. Καὶ κεῖνοι (eux aussi) fait entendre que bien d'autres avaient déjà péri victimes des folles imprudences d'Ulysse. On n'est guère habitué à voir Ulysse sous un pareil jour. Mais Euryloque a des raisons graves pour parler ainsi. D'ailleurs il est presque l'égal d'Ulysse, étant le mari de sa sœur Ctimène. La rude franchise de son langage n'a donc rien d'extraordinaire.

440. Τῷ, avec lui : avec ce glaive. — Οἱ, à lui : à Euryloque. — Ἀποπλήξας leçon d'Aristarque, *vulgo* ἀποτμήξας. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

καὶ πηῶ περ ἐόντι μάλα σχεδόν· ἀλλά μ' ἐταῖροι
μειλιχίοις ἐπέεσσιν ἐρήτυον ἄλλοθεν ἄλλος·

Διογενές, τοῦτον μὲν ἐάσομεν, εἰ σὺ κελεύεις,
αὐτοῦ παρ νηϊ τε μένειν καὶ νῆα ἔρυσθαι·

ἡμῖν δ' ἡγεμόνευ' ἱερὰ πρὸς δώματα Κίρκης.

445

Ὡς φάμενοι παρὰ νηὸς ἀνήϊον ἠδὲ θαλάσσης.
Οὐδὲ μὲν Εὐρύλοχος κοίλῃ παρὰ νηϊ λέλειπτο,
ἀλλ' ἔπετ'· ἔδεισεν γὰρ ἐμὴν ἔκπαγλον ἐνιπὴν.

Τόφρα δὲ τοὺς ἄλλους ἐτάρους ἐν δώμασι Κίρκῃ
ἐνδυκέως λοῦσέν τε καὶ ἔχρισεν λίπ' ἐλαίῳ·

450

ἄμφι δ' ἄρα χλαίνας οὐλας βάλεν ἠδὲ χιτῶνας·
δαινυμένους δ' εὖ πάντας ἐφεύρομεν ἐν μεγάροισιν.

Οἱ δ' ἐπεὶ ἀλλήλους εἶδον φράσσαντό τ' ἐσάντα,
κλαῖον ὀδυρόμενοι, περὶ δὲ στεναχίζετο δῶμα.

Ἢ δέ μευ ἄγχι σταῖσα προσηύδα διὰ θεάων·

455

Διογενές Λαερτιάδῃ, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
μηκέτι νῦν θαλερόν γόνον ὄρνυτε· οἶδα καὶ αὐτὴ
ἡμὲν ὅσ' ἐν πόντῳ πάθετ' ἄλγεα ἰχθυόεντι,
ἠδ' ὅσ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου.

Ἀλλ' ἄγετ', ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον,

460

441. Καὶ πηῶ περ ἐόντι μάλα σχεδόν, bien qu'étant (mon) parent de très-proche. *Scholies B* : γαμβρῶ μοι ὄντι ἐπὶ τῇ ἀδελφῇ Κτιμένῃ.

442. Μειλιχίοις.... Répétition du vers IX, 493.

443. Ἐάσομεν est au subjonctif, pour ἐάσωμεν, et la traduction *sinemus* n'est point exacte. L'impératif ἡγεμόνευ(ε), qui correspond à ἐάσομεν, prouve bien que ἐάσομεν n'est pas un futur, et qu'il signifie *laissons*.

444. Αὐτοῦ.... Voyez le vers IX, 494 et les notes sur ce vers.

447. Οὐδέ, *non autem*, ou *sed non*. — Μέν, comme μὴν : pourtant.

448. Ἐπετ(ο), sous-entendu ἡμῖν : il nous suivit. — Ἐδεισεν, *vulgo* ἔδδεισεν. Voyez plus haut, vers 219, la note sur ἔδδεισαν.

450. Λοῦσεν et ἔχρισεν n'indiquent qu'un ordre de la déesse à ses femmes.

Voyez la note du vers VIII, 296. *Scholies B* : λούσασθαι ἐκέλευσε. μετωνυμία δὲ ὁ τρόπος. — Λίπ' ἐλαίῳ, d'une huile onctueuse. Voyez la note du vers III, 466.

451. Ἀμφι.... Répétition du vers IV, 50.

452. Εὖ, ou selon d'autres εὐ, se rapporte à δαινυμένους. — Εὖ πάντας. Ancienne variante, ἄρα τοὺς γε.

453. Τ' ἐσάντα. Anciennes variantes, τε πάντα et τε θυμῶ.

455-456. Ἢ δέ μευ.... Répétition des vers 400-401. Le deuxième vers manque ici dans la plupart des manuscrits, mais on n'en voit pas bien la raison.

457. Θαλερόν. Aristophane de Byzance, στυγερόν, leçon qui ne déplaît point à Didyme (*Scholies H*) : Ἀριστοφάνης, στυγερὸν γόνον. καὶ οὐκ ἄχαρις ἡ γραφή.

459. Ὡς(α) est pris adverbiallement, ou équivalent à καθ' ὅσα, et le complément de ἐδηλήσαντ(ο) est ὑμᾶς sous-entendu. Voyez le vers XI, 401.

εἰσόκεν αὖτις θυμὸν ἐνὶ στήθεσσι λάβητε,
οἷον ὅτε πρῶτιστον ἐλείπετε πατρίδα γαῖαν
τρηχέης Ἰθάκης· νῦν δ' ἀσχελές καὶ ἄθυμοι,
αἰὲν ἄλλης χαλεπῆς μεμνημένοι· οὐδέ ποθ' ὑμῖν
θυμὸς ἐν εὐφροσύνῃ, ἐπειγὴ μάλα πολλὰ πέποσθε. 465

Ὡς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.
Ἐνθα μὲν ἥματα πάντα τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν
ἤμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐνιαυτὸς ἔην, περὶ δ' ἔτραπον ὥραι,
[μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἥματα μακρὰ τελέσθη,] 470
καὶ τότε μ' ἐκκαλέσαντες ἔφαν ἐρίηρες ἑταῖροι·

Δαιμόνι', ἥδη νῦν μιμνήσκειο πατρίδος αἴης,
εἴ τοι θέσφατόν ἐστι σωθῆναι, καὶ ἰκέσθαι
οἶκον ἐς ὑψόροφον καὶ σὴν ἐς πατρίδα γαῖαν.

Ὡς ἔφαν· αὐτὰρ ἔμοιγ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ. 475

462. Οἷον ὅτε, tel que quand : tel que vous l'aviez au moment où. — Ἐλείπετε, dans le sens propre de l'imparfait : vous quittiez.

463. Ἀσχελές καὶ ἄθυμοι, sous-entendu ἐστέ (vous êtes).

465. Θυμὸς ἐν εὐφροσύνῃ, sous-entendu ἐστί. — Πέποσθε, vous avez souffert. Voyez la note du vers III, 99 de l'*Iliade*. Ancienne variante, πέκασθε, même sens que πέποσθε. Les Alexandrins semblent avoir admis indistinctement les deux orthographes.

467. Εἰς ἐνιαυτὸν n'a aucun rapport avec ἐπηετανόν du vers 427, sinon que le bien-être dont il est question là les a engagés à prolonger leur séjour dans l'île de Circé. Ce n'est point à leur premier repas qu'ils ont dit : « Restons ici jusqu'à l'année prochaine. » — L'expression τελεσφόρον εἰς ἐνιαυτὸν se trouve aussi dans Hésiode, *Théogonie*, vers 740. C'est un de ces lieux communs poétiques comme il y en a en assez grand nombre chez Homère, et qui étaient un héritage des aèdes. Voyez plus bas la note du vers 470.

468. Ἡμεθα, δαινύμενοι.... Répétition du vers IX, 462.

470. Μηνῶν.... Hésiode, *Théogonie*, vers 59 : Μηνῶν φθινόντων, περὶ δ' ἥματα

πόλλ' ἐτελέσθη. On suppose que c'est avec ce vers qu'a été façonné celui que nous mettons ici entre crochets. — Le vers 470 est à coup sûr une interpolation, car il est absolument inutile. Mais le vers d'Hésiode se trouve textuellement dans deux autres passages de l'*Odyssée* (XIX, 453 et XXIV, 443), où il ne fait, ce semble, pas trop mauvaise figure. Voyez les notes sur ces deux passages. D'ailleurs il ne faut pas dire qu'Hésiode a copié Homère. Les vers du genre de celui ou de ceux dont il s'agit sont vieux comme la poésie grecque elle-même. Ils datent du temps des aèdes ; ils sont un legs des Thamyris, des Phémios, des Démodocus. — Περί doit être joint à τελέσθη. — Ἡματα μακρὰ, les longs jours. On est alors au solstice d'été, dans la belle saison, dans le temps le plus favorable pour aller sur mer.

471. Ἐκκαλέσαντες. Ils profitent d'un moment où Circé n'est point là. Voyez plus bas, vers 486.

474. Οἶκον ἐς ὑψόροφον. Ancienne variante, οἶκον εὐχτίμενον, leçon adoptée par Bothe et Dindorf.

475-479. Ὡς ἔφαν· αὐτὰρ.... Le premier de ces vers est la répétition du vers 406, et les autres, sauf le dernier, sont identiques à ce qu'on a vu plus haut,

Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἤμαρ ἐς ἥλιον καταδύντα
 ἤμεθα, δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.
 Ἦμος δ' ἥελιος κατέδυσσεν καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,
 οἱ μὲν κοιμήσαντο κατὰ μέγαρα σκιδόεντα.

Αὐτὰρ ἐγὼ Κίρκης ἐπιβὰς περικαλλέος εὐνῆς, 480
 γούνων ἐλλιτάνευσα, θεὰ δέ μευ ἔκλυεν αὐδῆς·
 καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

ὦ Κίρκη, τέλεσόν μοι ὑπόσχεσιν ἥνπερ ὑπέστης,
 οἴκαδε πεμψέμεναι· θυμὸς δέ μοι ἔσσυται ἤδη,
 ἥδ' ἄλλων ἐτάρων, οἳ μευ φθινύθουσι φίλον κῆρ 485
 ἄμφ' ἔμ' ὀδυρόμενοι, ὅτε που σύγε νόσφι γένηαι.

Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·
 Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
 μηκέτι νῦν ἀέκοντες ἐμῷ ἐνὶ μίμνετε οἴκῳ·

vers 183-186, et déjà auparavant, IX, 556-559. Wolf a mis ce passage entre crochets, et presque tous les éditeurs ont fait comme lui. Il semble pourtant que le vers 475 dit une chose utile, en nous apprenant l'effet produit sur Ulysse par les observations de ses amis. Je ne crois pas inutile non plus que l'on sache comment s'est passé le temps, depuis leur discours jusqu'au moment du coucher. Les vers 478-479 sont une transition toute naturelle pour nous montrer Ulysse allant rejoindre Circé dans sa chambre. Si l'on supprime le passage, le héros n'a pas plutôt entendu la requête de ses amis, qu'il part se coucher. Cela est bien brusque, et fort peu dans les habitudes d'Homère. Je regarde donc les vers 475-479 comme parfaitement à leur place, sinon comme indispensables. Voilà pourquoi, malgré tant d'exemples contraires, je ne mets pas de crochets.

481. Γούνων ἐλλιτάνευσα. Voyez les vers VII, 142 et 145. Il suit sa prière par les genoux, c'est-à-dire en tenant embrassés les genoux de la déesse, à la façon des suppliants. Voyez l'*Iliade*, vers XXIV, 357. Didyme (*Scholies* Q): διὰ τῶν γυνάτων τῆς Κίρκης λιτὴν ἐποίησα καὶ παράκλησιν. ἀντὶ τοῦ, τῶν γυνάτων ἀψάμενος.

482. Καὶ μιν.... On met ce vers entre crochets parce qu'il manque dans quelques manuscrits. Mais il n'est pas plus inutile

ici que dans une foule d'autres passages. C'est la formule habituelle pour annoncer un discours.

485. Ἄλλων ἐτάρων, sous-entendu θυμός. — Il ne faut pas s'étonner de voir ici le génitif, quand il y a le datif au vers précédent θυμός μοι, c'est-à-dire θυμός μου, le datif pour le génitif, et non ἔσσυται μοι. Voyez plus haut la note du vers 435.

486. Ἄμφ' ἔμ' ὀδυρόμενοι,... Ulysse ment, afin d'apitoyer la déesse. Ses compagnons se sont bornés à le rappeler une seule fois à lui-même, et sans aucun des signes de douleur dont il parle ici. Cependant quelques anciens supposaient son langage absolument sincère. Dans cette hypothèse, les vers 472-474 ne sont qu'un résumé de plaintes souvent répétées, et les vers 482-486 résument pareillement les supplications maintes fois adressées par Ulysse à Circé. *Scholies* H: δῆλον ὅτι Ὀδυσσεὺς πολλάκις τοῦτο ἔχεν. Il est bien plus simple de supposer un artifice oratoire. Les compagnons d'Ulysse ont vu qu'il fait beau temps, et voilà tout. Ils commencent peut-être à s'ennuyer de leurs banquets sans fin; mais ils n'ont aucune raison de pleurer ni de gémir. — Ἄμφ' ἐμ(έ), autour de moi, c'est-à-dire quand je suis avec eux. La suite complète la pensée; et seul avec eux.

ἀλλ' ἄλλην χρὴ πρῶτον ὁδὸν τελέσαι, καὶ ἰκέσθαι 490

εἰς Ἄϊδαο δόμους καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης,

ψυχῇ χρησομένους Θηβαίου Τειρεσίαο,

μάντηος ἀλαοῦ, τοῦτε φρένες ἔμπεδοί εἰσιν·

τῷ καὶ τεθνηῶτι νόον πόρε Περσεφόνηια,

οἷω πεπνῦσθαι· τοὶ δὲ σκιαὶ ἀΐσσουσιν. 495

ὦς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔμοιγε κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·

κλαῖον δ' ἐν λεχέεσσι καθήμενος, οὐδέ τι θυμὸς

ἤθελ' ἔτι ζῶειν καὶ ὄρᾱν φάος ἡέλιοιο.

Αὐτὰρ ἐπεὶ κλαίων τε κυλινδόμενός τε κορέσθην,

καὶ τότε δὴ μιν ἔπεσιν ἀμειβόμενος προσέειπον· 500

490. Ἄλλ' ἄλλην. Homère aime les alliterations. Celle de ἀλλά et ἄλλος est restée jusqu'au bout agréable à l'oreille des Grecs. — Χρὴ, sous-entendu ὑμᾶς : il vous faut. Mais l'expression a un sens très-énergique, et marque une vraie nécessité.

492. Ψυχῇ, à l'âme. — Χρησομένους, pour demander un oracle. — Θηβαίου Τειρεσίαο. Grâce à l'*OEdipe-Roi* de Sophocle, Tirésias est un des personnages les plus fameux de la mythologie. — Les enstatiques demandaient pourquoi Circé, qui sait tout, oblige Ulysse à un pareil voyage. Les lytiques répondaient que les oracles de Circé seraient suspects à Ulysse, au lieu qu'il ne doutera point avec Tirésias. Porphyre (*Scholies Q et V*) : διὰ τί οὖν οὐκ αὐτὴ μαντεύεται ; ὅτι οὐκ ἂν ἐπίστευσεν Ὀδυσσεὺς ἐρώσης αὐτῆς.

493. Μάντηος, *vulgo* μάντιος, un trochée au premier pied tenant lieu d'un spondée par licence ; car il est absolument impossible d'admettre, avec Barnes, que les deux premières syllabes de ἀλαοῦ soient équivalentes à deux longues.

494. Καὶ τεθνηῶτι, quoique mort : bien qu'il ne soit plus un homme vivant sur la terre.

495. Οἷω est au datif par attraction, et οἷω πεπνῦσθαι équivalant à ὥστε οἷον πεπνῦσθαι : en sorte que seul (entre tous les morts) il ait la sagesse. Même quand on ne met point de virgule après Περσεφόνηια, c'est ainsi qu'on doit expliquer ; car πόρε τῷ οἷω νόον πεπνῦσθαι ne donne aucun sens réel. — La sagesse qui fait la supériorité de Tirésias, c'est la connaissance de l'ave-

nir. Les autres morts ne sont pas dénués d'intelligence ; mais ils n'ont que des facultés vulgaires, au prix de celles de Tirésias. *Scholies T* : Ἀρίαιθός φησιν Ἦραν μεταβουλεύουσιν ἐπὶ τῷ πηρῶσαι αὐτὸν αἰτεῖσθαι παρὰ Περσεφόνης ὥστε εἶναι αὐτῷ καὶ ἀποθανόντι τὴν μαντικὴν. κατὰ τῆς τέχνης οὖν μόνον λέγει οἷω πεπνῦσθαι. οἱ δὲ ἄλλοι φρένας μὲν εἶχον, τέχνην δὲ οὐ. — C'était certainement un grand honneur pour Tirésias d'être resté après sa mort tout ce qu'il avait été par l'esprit durant sa vie. Mais sa science de l'avenir ne pouvait pas lui être d'un grand usage. Les morts n'ont d'existence qu'au passé ; et l'on ne cite pas beaucoup de vivants qui aient fait, pour avoir ses oracles, un voyage au pays des morts. — Τοὶ δέ, quant à eux, c'est-à-dire quant aux autres morts, sauf Tirésias. — Σκιαὶ ἀΐσσουσιν, ils voltigent ombres, c'est-à-dire ils ne sont que des ombres voltigeantes. Remarquez qu'Ulysse, en parlant de Tirésias, s'est servi du mot ψυχῇ, et non du mot σκιά. Le devin n'est pas une ombre sans consistance, mais une âme complète, bien que cette âme n'habite plus un vrai corps. *Scholies Q* : οἱ δὲ ἄλλοι νεκροὶ πλὴν τοῦ Τειρεσίου σκιαί εἰσι καὶ ὥς σκιαὶ ὀρμῶσι, καθάπερ αὐταὶ παρέπονται τοῖς κινουμένοις. Cicéron, de *Divinatione*, I, 40, a très-nettement traduit le vers d'Homère : « solum » sapere, ceteros umbrarum vagari modo.

496-499. ὦς ἔφατ'· αὐτὰρ.... Répétition des vers IV, 538-544, sauf un seul mot changé (λεχέεσσι mis à la place de ψαμάθοισι).

᾽Ω Κίρκη, τίς γάρ ταύτην ὁδὸν ἡγεμονεύσει;
Εἰς Ἄϊδος δ' οὐπω τις ἀφίκετο νηὶ μελαίνῃ.

᾽Ως ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·
Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
μήτι τοι ἡγεμόνος γε ποθὴ παρὰ νηὶ μελέσθω· 505

ἱστὸν δὲ στήσας ἀνά θ' ἱστίᾳ λευκὰ πετάσσας
ῥῆσθαι· τὴν δέ κέ τοι πνοιὴ Βορέας φέρησιν.
Ἄλλ' ὁπότ' ἂν δὴ νηὶ δι' Ὀκεανοῖο περήσης,
ἐνθ' ἀκτὴ τε λάχεια καὶ ἄλσεα Περσεφονείης,
μακραί τ' αἰγέροι καὶ ἰτέαι ὠλεσίκαρποι· 510

νῆα μὲν αὐτοῦ κέλσαι ἐπ' Ὀκεανῷ βαθυδίνῃ,
αὐτὸς δ' εἰς Ἀΐδεω ἰέναι δόμον εὐρώεντα.
Ἔνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε ρέουσιν
Κώκυτός θ', ὃς δὴ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀπορρώξ·
πέτρῃ τε ξύνεσις τε δύω ποταμῶν ἐριδούπων· 515

501. Τίς γάρ, et qui donc. Voyez plus haut, vers 337, la note sur γάρ.

502. Εἰς Ἄϊδος, ellipse. On vient de voir, au vers 491, l'expression complète, εἰς Ἀΐδαο δόμους. — Δ(έ) est explicatif, et il équivaut à γάρ. — A la suite du vers 502, quelques-uns mettaient celui-ci : Ζωὸς ἰών· χαλεπὸν δὲ τάγε ζωοῖσιν ὀρᾶσθαι. C'était un emprunt fait au chant qui va suivre. Voyez le vers XI, 156.

505. Παρὰ νηὶ dépend de μελέσθω.

507. ῥῆσθαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même plus bas, vers 511 et 512. — Τὴν, c'est-à-dire νῆα : le navire. — Πνοιὴ Βορέας. Ceci suppose qu'ils navigueront dans la direction du sud.

508. Ὀκεανοῖο. Il s'agit du grand fleuve qui entoure le disque de la terre. Voyez l'*Iliade*, XVIII, 607. — Puisque Ulysse doit traverser l'Océan pour arriver au pays des ombres, il s'ensuit que ce pays, selon Homère, appartenait à un autre monde que la terre proprement dite.

509. Ἔνθ(α), sous-entendu ἐστὶ : là où se trouve. — Λάχεια. Voyez, IX, 116, la note sur ce mot.

510. ὠλεσίκαρποι, stériles. Il n'y a point de saule portant des fruits. L'épithète ne peut donc être entendue à la lettre. Elle signifie seulement que la fleur, une fois tombée, ne laisse rien après elle,

et que l'arbre ne donne aucun fruit. *Scholies* B, Q et V : ἀποβάλλουσι γάρ τὸ ἄνθος πρὶν πεπανθῆ. Il serait d'ailleurs singulier qu'il y eût, dans la région des ombres, autre chose que des arbres stériles. Didyme (*Scholies* H, T et V) : οἰκείως δὲ ἀγόνους φυτοῖς ἐχρήσατο. οἰκεία γὰρ νεκροῖς τὰ ἀκαρπα.

511. Αὐτοῦ, adverbe. — Κέλσαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même ἰέναι au vers suivant.

513. ῥέουσιν, le pluriel entre deux sujets au singulier. C'est ce qu'on appelait le tour d'Alcman, à cause de sa fréquence dans les vers de ce lyrique. Didyme (*Scholies* H et Q) : τοῦτο καλεῖται Ἀλκμανικόν, οὐχ ὅτι Ἀλκμάν πρῶτος αὐτῷ ἐχρήσατο, ἀλλ' ὅτι πολὺ ἐστὶ παρ' αὐτῷ, οἶον· Κάστωρ ὠκέων πώλεων ἐλατῆρες καὶ Πολυδεύκης. Voyez l'*Iliade*, XX, 138, et la note sur ce vers. Nous avons vu pareillement le duel entre deux singuliers, *Iliade*, V, 774.

514. Στυγὸς dépend de ὕδατος. Voyez l'*Iliade*, II, 755, et la note sur ce vers. Quelques-uns regardent cette mythologie des trois fleuves de l'Enfer comme postérieure au siècle d'Homère, et ils proposent de supprimer la phrase. C'est là une pure hypothèse.

515. Πέτρῃ τε ξύνεσις τε, sous-entendu

ἔνθα δ' ἔπειθ', ἥρως, χριμφθεὶς πέλας, ὥς σε κελεύω,
 βόθρον ὀρύξαι, ὅσον τε πυγούσιον ἔνθα καὶ ἔνθα·
 ἄμφ' αὐτῷ δὲ χοὴν χειῖσθαι πᾶσιν νεκύεσσιν,
 πρῶτα μελικρήτῳ, μετέπειτα δὲ ἡδέϊ οἴνῳ,
 τὸ τρίτον αὖθ' ὕδατι· ἐπὶ δ' ἄλφιστα λευκὰ παλύνειν· 520
 Πολλὰ δὲ γουνοῦσθαι νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα,
 ἐλθὼν εἰς Ἰθάκην στεῖραν βοῦν, ἥτις ἀρίστη,
 ῥέξειν ἐν μεγάροισι, πυρὴν τ' ἐμπλησέμεν ἐσθλῶν·
 Τειρεσίη δ' ἀπάνευθεν δῖν ἱερευσέμεν οἴῳ,
 παμμέλαν', ὅς μήλοισι μεταπρέπει ὑμετέροισιν. 525
 Αὐτὰρ ἐπὴν εὐχῇσι λίσσῃ κλυτὰ ἔθνεα νεκρῶν,
 ἔνθ' οἶν ἀρνειὸν ῥέξειν θῆλύν τε μέλαιναν,
 εἰς Ἑρεβος στρέψας, αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι,
 ἰέμενος ποταμοῖο ῥοάων· ἔνθα δὲ πολλαὶ

ἐστί : il y a un rocher et le confluent, c'est-à-dire il y a un rocher au pied duquel se trouve le confluent des deux fleuves et de l'Achéron. C'est, comme on dit, une chose en deux, un ἐν διὰ δυοῖν. — Δύω ποταμῶν, des deux fleuves : du Pyriphlégeton et du Cocyte. — Ἐριδούπων. Ancienne variante, ἐριμύκων.

517. Ὀρύξαι, et plus bas χειῖσθαι, παλύνειν, etc., comme plus haut κέλσαι et λέναι. L'infinitif est dans le sens de l'impératif. — Ὅσον τε πυγούσιον, d'une coudee environ. — Ἐνθα καὶ ἔνθα, dans un sens et dans un autre : en longueur et en largeur. *Scholies* B, Q et V : εἰς πλάτος καὶ εἰς μῆκος.

518. Ἀμφ' αὐτῷ, c'est-à-dire ἀμφὶ τῷ βόθρῳ, autour de cette fosse : sur le bord de la fosse. Ce qu'on versera ainsi coulera dedans. — Χοήν. Le mot χοή désigne spécialement les libations funèbres. Les autres se nomment σπονδή ou λοιθή.

519. Μελικρήτῳ. Il ne s'agit point d'hydromel, mais d'un simple mélange de miel et de lait.

520. Ἐπὶ peut être joint à παλύνειν. Pourtant il vaut mieux l'expliquer comme adverbe : par-dessus.

521. Γουνοῦσθαι, supplie. Voyez la note du vers VI, 149. — Ἀμενηνά, sans consistance. Ce ne sont que des ombres. Didyme (*Scholies* V) : ἀσθενῇ, μένος οὐκ ἔχοντα,

ἡ σώματος δύναμιν, ἀπὸ τοῦ μονήν ἔχειν ἐπεὶ τὴν ψυχὴν. Homère donne aux songes la même épithète qu'aux ombres des morts, XIX, 562 : πύλαι ἀμενηνῶν.... ὀνείρων. Ce sont aussi, selon l'expression de Virgile (*Énéide*, VI, 297), *tenues sine corpore vitæ*. — Dans la supplication, on parle, on fait des promesses. De là ἐλθὼν et ῥέξειν : promettant d'immoler à ton retour.

523. Ἐσθλῶν, de bonnes choses : de riches offrandes. On jetait dans le bûcher des habits, des meubles, des armes, des animaux vivants, etc.

524. Ὀῖν est au masculin : un mouton, et même un bélier. Voyez plus bas, vers 527 et 572.

526. Κλυτὰ est dans son sens ordinaire. Les morts auxquels Ulysse adressera ses prières sont des héros et des femmes de héros ; partant ils sont célèbres.

527. Ἐνθ(α), alors. — Θῆλυν, accusatif féminin, sous-entendu δῖν.

528. Εἰς Ἑρεβος, vers l'Érèbe, c'est-à-dire du côté où se trouve l'habitation des ombres. Bothe : « Erebus sedes est Inferorum quibus sacra facit. » — Στρέψας, sous-entendu αὐτούς : les ayant tournés, c'est-à-dire en leur tenant la tête tournée. — Αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι, puis retire-toi à distance. Voyez, V, 350, la note sur ἀπονόσφι τραπέσθαι.

529. Ποταμοῖο. Il s'agit du fleuve par

ψυχαι ἐλεύσονται νεκύων κατὰ τεθνηώτων. 530
 Δὴ τότε ἔπειθ' ἐτάροισιν ἐποτρῦναι καὶ ἀνῶξαι
 μῆλα, τὰ δὴ κατὰ κείτ' ἐσφαγμένα νηλεῖ χαλκῷ,
 δείραντας κατακῆαι, ἐπεύξασθαι δὲ θεοῖσιν,
 ἰφθίμῳ τ' Ἀΐδῃ καὶ ἐπαινῇ Περσεφονείῃ·
 αὐτὸς δὲ ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ 535
 ῥῆσθαι, μηδὲ ἔαν νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα
 αἵματος ἄσπον ἵμεν πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.
 Ἐνθα τοι αὐτίκα μάντις ἐλεύσεται, ὄρχαμε λαῶν,
 ὅς κέν τοι εἴπησιν ὁδὸν καὶ μέτρα κελεύθου
 νόστον θ', ὥς ἐπὶ πόντον ἐλεύσεαι ἰχθυόεντα· 540
 Ὡς ἔφατ'· αὐτίκα δὲ χρυσόθρονος ἤλυθεν Ἥως.
 Ἀμφὶ δέ με χλαῖνάν τε χιτῶνά τε εἵματα ἔσσειν·
 αὐτὴ δ' ἀργύφειον φᾶρος μέγα ἔννυτο νύμφη,
 λεπτόν καὶ χαρίεν, περὶ δὲ ζώνην βάλετ' ἱζυῖ
 καλήν, χρυσεῖν· κεφαλὴ δ' ἐπέθηκε καλύπτρην. 545
 Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ δώματ' ἰὼν ὄτρυνον ἐταίρους

excellence, c'est-à-dire de l'Océan. Ceux qui entendent, par αὐτὸς δ' ἀπονόσφι τραπέσθαι, qu'Ulysse doit tourner sa tête du côté de l'Océan pendant qu'il égorgera ses moutons, ou aussitôt après les avoir égorvés, traduisent ἱμᾶνος comme ὀρεγόμενος, et lui font seulement tendre les bras vers l'Océan. — Ἐνθα, là, c'est-à-dire près de la fosse qui aura reçu les libations et le sang. Voyez les vers XI, 36-37. On peut aussi prendre ἔνθα comme adverbe de temps : alors, c'est-à-dire après que les moutons auront été égorvés.

530. Νεκύων κατὰ τεθνηώτων. L'épithète est purement poétique, comme souvent chez Homère. C'est le fait, la nature. On verra la même expression, XI, 37, 541, 564, 567, XII, 40 et ailleurs. On en a vu plusieurs fois de semblables dans l'*Iliade* : VI, 71 ; VII, 409 ; X, 343, etc.

532. Μῆλα dépend de κατακῆαι.—Κατάκειτ(αι), *vulgo* κατέκειτ(ο). L'imparfait s'explique mal. D'ailleurs il est évident que l'idée appelait κείμενα, et qu'Ulysse ne donne qu'un équivalent de κείμενα, difficile à placer devant ἐσφαγμένα.

533. Δείραντας à l'accusatif, comme sujet de la proposition infinitive.

536. ῥῆσθαι, reste-là. Il ne s'agit pas de la posture, car Ulysse sera certainement debout. On dira qu'Aristarque, s'il était conséquent, devait prendre le mot au propre : assieds-toi. En effet, il a obélisé le vers II, 255 de l'*Iliade* à cause de ῥῆσαι, Thersite ayant parlé debout. Mais les deux exemples diffèrent. Ulysse sera immobile, tandis que Thersite s'est donné beaucoup de mouvement.

537. Τειρεσίαο πυθέσθαι, d'avoir obtenu de Tirésias des informations : d'être en possession des oracles de Tirésias.

538. Ἐνθα, alors.

539-540. Ὡς κέν τοι.... Répétition des vers IV, 389-390. Seulement ὅς est ici conjonctif, et non plus démonstratif.

542. Ἀμφὶ doit être joint à ἔσσειν.—Εἵματα, apposition, ou, si l'on veut, le terme général résumant les deux termes particuliers.

543-545. Αὐτὴ.... Voyez les vers V, 230-232 et les notes sur ce passage. On ignore si Aristarque, au vers 545, écrivait ἐπέθηκε ou ἐφύπερθε. Comme tous les éditeurs, nous laissons la vulgate.

μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·

Μηκέτι νῦν εὐδόντες ἀωτεῖτε γλυκὺν ὕπνον·
ἀλλ' ἴομεν· δὴ γάρ μοι ἐπέφραδε πότνια Κίρκη.

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ. 550
Οὐδὲ μὲν οὐδ' ἔνθεν περ ἀπήμονας ἦγον ἐταίρους.

Ἐλπήνωρ δέ τις ἔσκε νεώτατος, οὔτε τι λήην
ἄλκιμος ἐν πολέμῳ οὔτε φρεσὶν ἦσιν ἀρηρώς·
ὅς μοι ἄνευθ' ἐτάρων ἱεροῖς ἐν δώμασι Κίρκης,
ψύχεος ἱμείρων, κατελέξατο οἰνοβαρείων. 555

κινυμένων δ' ἐτάρων ὄμαδον καὶ δοῦπον ἀκούσας
ἔξαπίνης ἀνόρουσε, καὶ ἐκλάθετο φρεσὶν ἦσιν
ἄφορρον καταβῆναι ἰὼν ἐς κλίμακα μακρὴν·
ἀλλὰ κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσεν· ἐκ δέ οἱ αὐχὴν
ἀστραγάλων ἐάγη, ψυχὴ δ' Ἀϊδόσδε κατῆλθεν. 560

Ἐρχομένοισι δὲ τοῖσιν ἐγὼ μετὰ μῦθον ἔειπον·

Φάσθε νύ που οἰκόνδε φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν
ἔρχεσθ'· ἄλλην δ' ἡμῖν ὁδὸν τεκμήρατο Κίρκη,
εἰς Ἀΐδαο δόμους καὶ ἐπαινῆς Περσεφονείης,

547. Μειλιχίοις.... Voyez plus haut le vers 473 et la note sur ce vers.

548. Ἀωτεῖτε.... ὕπνον. Voyez la note du vers X, 459 de l'*Iliade*.

549. Ἰομεν est au subjonctif, pour ἴωμεν. — Ἐπέφραδε, a montré (ce qu'il y avait à faire).

551. Μέν, dans le sens de μῆν. — Ἐνθεν, de là : de chez Circé.

552. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ : en effet.

554. Ὡς, comme οὕτως. D'ordinaire on ne met qu'une virgule après ἀρηρώς, et alors ὅς reste conjonctif. — Ἐν, sur. Ελπένωρ n'était pas dans le palais, mais sur la plate-forme du toit, où, comme s'exprime Ulysse, il était allé chercher le frais pour cuver son vin.

556. Ὀμαδον καὶ δοῦπον n'est point une tautologie. L'un indique le bruit des voix, l'autre celui des pas.

559. Κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσεν, c'est-à-dire ἐπεσε κατὰ τέγεος (ou κατέπεσε τέγεος) : ἀντικρὺ *decidit tecto in præceps*, il tomba du toit la tête en bas. — J'écris,

comme La Roche, κατ' ἀντικρὺ en deux mots, et non καταντικρὺ ou καταντικρύς, qui est un ἀπαξ εἰρημένον sans raison d'être, et qui nuit même à la netteté du sens. — Ἐκ doit être joint à ἐάγη.

560. Ἀστραγάλων dépend de ἐξεάγη. — Αμεῖς prend ἐκ comme adverbe, et ἀστραγάλων comme un génitif local qui précise le sens de ἐκ. Les deux explications reviennent au même.

561. Ἐρχομένοισι, allant, c'est-à-dire au moment où ils quittaient le palais pour se rendre au rivage.

563. Ἐρχεσθ(αι), d'aller, c'est-à-dire de retourner. — Ἄλλην.... ὁδόν, un voyage autre, un voyage bien différent. — Ἡμῖν a ici la finale brève, licence rare chez Homère, fréquente chez les tragiques. Bekker et d'autres écrivent ἡμῖν, propérispomène. On verra encore ἡμῖν avec la finale brève, au vers XI, 344. — Τεκμήρατο équivaut à τελέσαι ἐκέλευσε. Voyez le vers 490.

564-565. Εἰς Ἀΐδαο.... Voyez plus haut les vers 491-492 et les notes sur le second de ces deux vers.

ψυχῇ χρησομένους Θηβαίου Τειρεσίαο.

565

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ·
ἐζόμενοι δὲ κατ' αὖθι γόων τιλλοντό τε χαίτας·
ἀλλ' οὐ γάρ τις πρῆξις ἐγίγνετο μυρομένοισιν.

Ἄλλ' ὅτε δὴ ῥ' ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης
ῥομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες,
τόφρα δ' ἄρ' οἰχομένη Κίρκη παρὰ νηὶ μελαίνῃ
ἀρνειὸν κατέδησεν ὅιν θῆλύν τε μέλαιναν,
ρεῖα παρεξελθοῦσα· τίς ἂν θεὸν οὐκ ἐθέλοντα
ὀφθαλμοῖσιν ἴδοιτ', ἢ ἐνθ' ἢ ἐνθα κιόντα;

570

566. Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν.... Répétition du vers 198.

567. Κατ' αὖθι, *vulgo* καταῦθι. Il vaut mieux écrire en deux mots, et donner ainsi à κατὰ une valeur propre : καθεζόμενοι δὲ αὖθι.

568. Ἄλλ' οὐ.... Voyez plus haut le vers 202 et la note sur ce vers.

571. Τόφρα δ(έ), alors précisément : à ce moment-là même. — Οἰχομένη équivalent à παρεξελθοῦσα du vers 573. Personne n'a vu Circé allant au vaisseau, ou retournant chez elle. C'est pour avoir trouvé près du vaisseau les deux futures victimes,

qu'Ulysse affirme le voyage de la déesse. — Παρὰ νηὶ μελαίνῃ dépend de κατέδησεν.

573. Παρεξελθοῦσα, *clam pratergressa*, ayant passé inaperçue.

573-574. Τίς ἂν.... ἴδοιτ(ο), qui pourrait voir : quel mortel aurait la vue assez perçante pour distinguer...? — Les dieux d'Homère sont à volonté visibles ou invisibles pour les mortels. Voyez l'*Iliade*, I, 498 et passim.

574. Ἡ ἐνθ' ἢ ἐνθα κιόντα, allant soit dans un sens soit dans un autre. Circé avait passé deux fois, l'une pour aller au vaisseau, l'autre pour revenir chez elle.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α.

NEKYIA.

De l'île de Circé Ulysse se rend au pays habité par les morts (1-22). Accomplissement des cérémonies qu'avait prescrites Circé (23-50). Apparition d'Elpénor, d'Anticlée et de Tirésias. Le devin prédit à Ulysse les événements futurs (51-151). Anticlée, mère d'Ulysse, apprend à son fils ce qui s'est passé à Ithaque durant sa longue absence (152-224). Apparition des anciennes héroïnes (225-332). Apparition des héros morts, qui avaient été les compagnons d'Ulysse au siège de Troie; récit d'Agamemnon (333-466). Achille, Patrocle, Antilochus, le grand Ajax (467-567). Ulysse voit le juge Minos, le chasseur Orion; il raconte les supplices divers de Tityus, de Tantale, de Sisyphe, l'apothéose d'Hercule (568-627). Retour d'Ulysse à son vaisseau; le héros part du pays des morts (628-640).

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλθομεν ἡδὲ θάλασσαν,
νῆα μὲν ἄρ' ἀμπρωτον ἐρύσσαμεν εἰς ἄλα δῖαν,
ἐν δ' ἰστὸν τιθέμεσθα καὶ ἰστία νηὶ μελαίνῃ·
ἐν δὲ τὰ μῆλα λαβόντες ἐβήσαμεν, ἂν δὲ καὶ αὐτοὶ
βαίνομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες.
Ἡμῖν δ' αὖ μετόπισθε νεὸς κυανοπρώροιο
ἔκμενον οὔρον ἔει πλησίστιον, ἐσθλὸν ἑταῖρον,

5

NEKYIA. Ancienne variante, νεχυομαντεία. Quelques anciens donnaient au chant XXIV le titre νεχυία, au lieu de σπονδαί. Ceux-là devaient appeler νεχυομαντεία le chant XI. D'autres disaient, à propos du chant XI, νεχυία tout court ou προτέρα νεχυία, et νεχυία δευτέρα à propos du chant XXIV.

1. Αὐτὰρ.... Répétition du vers IV, 428.

2-3. Νῆα μὲν.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers IV, 577-578.

4. Ἐν δὲ τὰ μῆλα λαβόντες ἐβήσαμεν.

Circé n'avait pas mis les deux bêtes à laine dans le vaisseau. Ceci suppose qu'elle les avait attachées auprès du vaisseau; et voilà pourquoi il faut les embarquer. — Τὰ μῆλα, *istas pecudes*, les bêtes à laine dont j'ai parlé: mon bélier et ma brebis. Voyez le vers X, 572.

5. Βαίνομεν.... Sauf le premier mot, c'est le vers X, 570.

7. Ἑταῖρον, ami, c'est-à-dire aide. Zénodore dans Miller: ἑταῖρος, ὁ φίλος καὶ ὁ συνεργός.

Κίρκη εὐπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήςσα.

Ἡμεῖς δ' ὅπλα ἕκαστα πονησάμενοι κατὰ νῆα

ἤμεθα· τὴν δ' ἄνεμός τε κυβερνήτης τ' ἴθυνεν.

10

Τῆς δὲ πανημερίας τέταθ' ἱστία ποντοπορούσης·

δύσετό τ' ἡέλιος, σκιάωντό τε πᾶσαι ἀγυαί.

Ἡ δ' ἐς πείραθ' ἔκανε βαθυρρόου Ὀκεανοῖο.

Ἐνθα δὲ Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε,

8. Κίρκη.... Voyez le vers X, 136 et la note sur ce vers.

9. Ὅπλα équivalent à περί τὰ δπλα, car πονέομαι avec l'accusatif signifie faire ou façonner, et ils ne font point, ils ne façonner point. Ainsi πονήσαμενοι a son sens ordinaire : ayant pris de la peine ; ayant travaillé. — Κατὰ νῆα dépend de πονησάμενοι, et non de ἤμεθα.

10. Ἡμεῖς τὴν.... Voyez le vers IX, 78 et les notes sur ce vers. Ici il n'y a qu'un navire et qu'un pilote.

12. Δύσετο.... Voyez le vers II, 388 et la note sur ce vers.

13. Ἐς πείρα(τα).... Ὀκεανοῖο, aux bornes de l'Océan, c'est-à-dire à l'autre rive du fleuve Océan. L'Océan a deux rives : d'un côté la terre du soleil et des vivants, de l'autre côté la terre des ténèbres et des morts. Quelques-uns entendent πείρατα Ὀκεανοῖο comme Ὀκεανὸν πείρατα : l'Océan qui forme les limites de la terre. Mais Ulysse, d'après les paroles mêmes de Circé (X, 508), a dû traverser l'Océan : ὁπότ' ἂν δὴ νηὶ δι' Ὀκεανοῖο περήσης. Ce n'est pas une simple induction, c'est un fait ; car nous verrons Ulysse (vers 639-640) naviguer sur l'Océan, pour quitter le pays des ombres et retrouver la mer. Le pays des ombres n'est pas situé sur la terre des vivants. C'est l'autre monde.

14. Κιμμερίων ἀνδρῶν δῆμός τε πόλις τε, signifie le pays des ténèbres, le pays qu'habitent les morts. Le poète se sert d'expressions concrètes, voilà tout. Il n'y a ni hommes, ni peuple, ni ville dans ce pays, et il ne peut y en avoir. Circé (X, 509) n'a parlé que d'une plage nue. — Le mot χίμμερος (*caligo*, ténèbres), qui est dans Lycophron, explique ce que sont en réalité les Cimmériens d'Homère. Leur nom, en français, pourrait être les *En-ténébrés*. L'idée de chercher aucun rapport entre eux et les peuples du Bos-

phore cimmérien est absurde ; plus absurde encore est celle qui les rattache aux Cimmériens d'Hérodote, ces terribles dévastateurs du royaume d'Ardys. Ameis : « Diese « *Männer der Dunkelheit* sind als mythisches Volk eine epische Personification der Eigenschaften, welche x 512 ff. dem Eingange ins unterirdische Totenreich beigelegt werden. Sie bilden den Gegensatz zum Märchen in x 86. » Le passage auquel renvoie Ameis dans sa dernière phrase est celui où Ulysse parle de la longueur du jour chez les Lestrygons. Voyez la note du vers X, 86. Nous allons avoir la nuit perpétuelle, comme nous avons eu là un jour à peu près perpétuel. — Cratès, au lieu de Κιμμερίων, lisait Κερβερίων, correction inspirée sans doute par le nom de Cerbère. Mais Homère ignore le nom du chien des Enfers. Voyez la note du vers VIII, 368 de l'*Iliade*, sur χύνα. Il ne connaît donc point de Cerbériens. Les *Scholies* H attribuent à Aristarque la leçon Κερβερίων. Cette leçon est fautive. Porson : *lege* Κερβερίων. Mais dès qu'on sait que Κερβερίων est une leçon de Cratès, on est bien sûr que ce n'est pas la leçon d'Aristarque. Il y a, dans les *Scholies* H, erreur de nom en même temps qu'erreur d'écriture. Peut-être est-ce Aristote, ou Aristophane de Byzance, qui avait fourni à Cratès son Κερβερίων, car il ne l'avait pas inventé. Didyme (*Scholies* P et V) : οἱ δὲ Κερβερίων, ὡς Κράτης. Le mot ὡς signifie *par exemple*, de sorte que οἱ δὲ peut très-bien désigner les prédécesseurs de Cratès. — Il y a encore une autre variante antique, χίμμερίων. Mais cet adjectif n'offre ici aucun sens, et n'est probablement qu'une mauvaise transcription de Κιμμερίων. — Si l'on tient absolument à localiser les Cimmériens, la meilleure place qu'on puisse leur assigner, c'est la région voisine du lac Avernus. Dès qu'Homère, en dehors d'un

- ἥερι καὶ νεφέλῃ κεκαλυμμένοι· οὐδέ ποτ' αὐτοὺς 15
 Ἥελιος φαέθων καταδέρκεται ἀκτίνεσσιν,
 οὔθ' ὅπότε ἂν στείλῃσι πρὸς οὐρανὸν ἀστερόεντα,
 οὔθ' ὅτ' ἂν ἄψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτράπηται·
 ἀλλ' ἐπὶ νύξ ὅλοή τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν.
 Νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλσαμεν· ἐκ δὲ τὰ μῆλα 20
 εἰλόμεθ'· αὐτοὶ δ' αὖτε παρὰ ῥόον Ὀκεανοῖο
 ἦομεν, ὅφρ' ἐς χῶρον ἀφικόμεθ', ὃν φράσε Κίρκη.
 Ἐνθ' ἱερήϊα μὲν Περιμήδης Εὐρύλοχός τε
 ἔσχον· ἐγὼ δ' ἄορ δὲ ξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
 βόθρον ὄρυξ', ὅσσον τε πυγούσιον ἔνθα καὶ ἔνθα· 25
 ἀμφ' αὐτῷ δὲ χοὴν χερόμην πᾶσιν νεκύεσσιν,
 πρῶτα μελικρήτῳ, μετέπειτα δὲ ἡδέϊ οἴνῳ,
 τὸ τρίτον αὔθ' ὕδατι· ἐπὶ δ' ἄλφιστα λευκὰ πάλυνον.
 Πολλὰ δὲ γουνούμην νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα,
 ἐλθὼν εἰς Ἰθάκην, στεῖραν βοῦν, ἥτις ἀρίστη, 30

cercle très-restreint, n'a aucune idée des distances réelles, il a bien pu mettre l'Italie au delà du fleuve Océan, c'est-à-dire en dehors du disque de la terre proprement dite. Il est très-possible en effet que les traditions infernales suggérées par les solfatares de la Campanie soient antérieures à Homère, et qu'elles eussent pénétré jusqu'en Ionie. Il n'y a aucune difficulté à admettre cette hypothèse, qui est celle de M. Ruelle, dans sa lettre sur les Cimmériens d'Homère. Mais ce n'est toujours qu'une hypothèse. — Δῆμός τε πόλις τε, sous-entendu ἐστί.

45. Ἥερι.... Voyez le vers VIII, 562 et la note sur ce vers. Il n'y a de différence qu'au dernier pied. — Κεκαλυμμένοι, accord πρὸς τὸ σημαινόμενον. — Αὐτούς, eux : les Enténéβρης.

46-49. Οὐδέ ποτ' αὐτοὺς.... Virgile, *Géorgiques*, III, 357-359, applique ces images à la description des hivers de la Scythie.

46. Καταδέρκεται. Ancienne variante, ἐπιδέρκεται.

48. Ἀπ' οὐρανόθεν, pléonasse. C'est comme s'il y avait ἀπὸ οὐρανοῦ.

49. Ἐπὶ doit être joint à τέταται. — Νύξ ὅλοή ne doit pas être pris à la rigueur, puisque cette nuit permet d'y voir

assez pour se conduire, pour distinguer les objets, pour reconnaître les figures. C'est un crépuscule sombre, dans le genre de celui que peint Virgile, *Énéide*, VI, 270-272. — Δειλοῖσι βροτοῖσιν. Il ne s'agit point des Cimmériens, qui sont des morts, mais d'Ulysse et de ses compagnons, ou des malheureux qu'un funeste sort a pu conduire dans ces parages. — Quelques-uns, abusant du mot φαέθων (vers 46), disaient même que les Cimmériens ont le soleil, mais seulement un soleil terne et sans éclat. *Scholies* B, H et Q : ἐπιλάμπει μὲν ὁ ἥλιος τοὺς Κιμμερίους, οὐ φαέθων δέ. L'expression νύξ ὅλοή, même dans le sens le plus mitigé, est en contradiction avec cette explication prétendue.

20. Ἐκ doit être joint à εἰλόμεθ'(α).

22. Ὅν φράσε Κίρκη. Il s'agit des bosquets de Proserpine, et du rocher au pied duquel le Pyriphlégéthon et le Cocyte se jettent dans l'Achéron. Voyez X, 509-515.

23. Περιμήδης. Ce compagnon d'Ulysse, qui sera encore nommé, XII, 495, est inconnu d'ailleurs.

24. Ἐσχον, tenaient.

25-27. Βόθρον.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers 517-530. Voyez les notes sur ce passage.

ῥέξειν ἐν μεγάροισι, πυρὴν τ' ἐμπλησέμεν ἐσθλῶν·
 Τειρεσίη δ' ἀπάνευθεν εἶν ἱερευσέμεν οἴῳ,
 παμμέλαν', δς μήλοισι μεταπρέπει ἡμετέροισιν.
 Τοὺς δ' ἐπεὶ εὐχολῆσι λιτῆσί τε, ἔθνεα νεκρῶν,
 ἔλλισάμην, τὰ δὲ μῆλα λαβὼν ἀπεδειροτόμησα
 ἐς βόθρον, ῥέε δ' αἷμα κελαινεφές· αἱ δ' ἀγέροντο
 ψυχαὶ ὑπὲξ Ἑρέβους νεκύων κατατεθνηώτων·
 νύμφαι τ' ἤθεοί τε πολύτλητοί τε γέροντες,

35

34. Ἐθνεα νεκρῶν, apposition explicative à τοῦς.

35. Δέ ἐκκινῶν à τότε : alors.

35-36. Ἀπεδειροτόμησα ἐς βόθρον, ῥέε δ' αἷμα, si l'on subordonne les idées, équivalent à ἀπεδειροτόμησα (αὐτὰ) ὥστε αἷμα ῥέειν ἐς βόθρον. L'expression ἐς βόθρον est placée, pour ainsi dire, par anticipation, ou, comme disent les grammairiens, *sensu prægianti*.

36. Αἱ (elles) est expliqué par ψυχαί. — Ἀγέροντο. C'est comme un essaim de mouches. Didyme (*Scholies* B et Q) : ὡς μυῖας νομιστέον αὐτὰς ἦκειν ἐπὶ τὸ αἷμα. Les âmes veulent goûter au sang des victimes.

38-43. Νύμφαι τ' ἤθεοί τε.... Ces six vers ont été frappés d'athétèse par Zénodote et par Aristophane de Byzance, mais pour des raisons qui ne semblent pas très-concluantes. Didyme (*Scholies* H et Q) : οἱ εἰς παρὰ Ζηνοδότῳ καὶ Ἀριστοφάνει ἠθετοῦντο ὡς ἀσύμφωνοι πρὸς τὰ ἐξῆς. οὐ γὰρ μεμιγμέναι παραγίνονται αἱ ψυχαί· νῦν δὲ ὁμοῦ νύμφαι, ἤθεοι, γέροντες, παρθέναι. καὶ ἄλλως οὐδὲ τὰ τραύματα ἐπὶ τῶν εἰδώλων ὁράται. ὅθεν ἐρωτᾷ, τίς νύ σε Κῆρ ἐδάμασσε; τὸν Ἀγαμέμνονα. Cette logique est un peu hors de propos, appliquée à un tableau tout fantastique, et puis elle manque de base solide. La preuve qu'Ulysse voit d'abord une multitude confuse d'âmes sortant de l'Érèbe, est dans les vers mêmes qui précèdent le passage obélisé. Ou αἱ δ' ἀγέροντο ψυχαί est une expression vide de sens, ou elle signifie un essaim d'âmes. Voyez plus haut la note du vers 36. Quant à ce qui concerne les héros tués à la guerre, c'est leur gloire de se montrer tels que les a saisis la mort. L'exemple d'Agamemnon est très-mal choisi. Ce héros n'a aucun motif de faire parade de ses blessures :

bien au contraire. Il les cache sous son manteau, et voilà pourquoi Ulysse ne les voit pas. — Jacob La Roche corrige, dans la première phrase de Didyme, ἠθετοῦντο en προηθετοῦντο, ce qui associe Aristarque à l'athétèse prononcée par ses deux devanciers. Une chose qui autorise à peu près cette correction, c'est la forme générale sous laquelle les *Scholies* V mentionnent l'athétèse, tout en répétant les griefs de Zénodote contre le passage : ἀθετοῦνται οὗτοι οἱ εἰς, ὅτι οὐκ ἔστι προσέρχονται καὶ ὅτι ἀδύνατον φέρειν τὰς ψυχὰς τὰς τῶν σωμάτων πληγὰς. Si Aristarque s'est fait siens ces pauvres raisonnements, tant pis pour Aristarque. Je préfère à son jugement celui de Virgile. Le grand poète latin a trouvé si beaux les vers obélisés, qu'il les a traduits, que même il en a fait deux copies appropriées chacune à chacun de ses deux poèmes. Voyez les *Georgiques*, IV, 471-472, 475-477, et l'*Énéide*, VI, 305-308. — Malgré la quasi-unanimité avec laquelle les éditeurs, à l'exemple de Wolf, mettent entre crochets les vers 38-43, je laisse dans le texte, purement et simplement, un passage qui n'est pas le moins précieux joyau de la *Nécycie*. Il y a longtemps que les lytiques ont protesté contre l'athétèse, et qu'ils en ont rejeté comme mal fondés les deux considérants. Eustathe, après avoir objecté, contre le premier des deux, que les ombres, dans les Enfers, sont l'exacte représentation des corps jadis vivants, ajoute, en désignant les lytiques par leur qualification même : οἱ δὲ λυτικοὶ περὶ μὲν τῶν πληγῶν λαλοῦσιν ὡς ἀνωτέρω ἐγράφη· περὶ δὲ τοῦ μήπω καιρὸν εἶναι προσιέναι τῷ βόθρῳ ψυχὰς φασιν ὡς προανακεφαλαίωσις ταῦτα τῶν ῥηθησομένων εἰσὶ.

38. Νύμφαι (les jeunes femmes) est op-

παρθενικαί τ' ἀταλαί, νεοπενθέα θυμὸν ἔχουσαι·
πολλοὶ δ' οὐτάμενοι χαλκήρεσιν ἐγχείησιν, 40
ἄνδρες Ἀρηίφατοι, βεβροτωμένα τεύχε' ἔχοντες·
οἱ πολλοὶ περὶ βόθρον ἐφοίτων ἄλλοθεν ἄλλος
θεσπεσίῃ ἰαχῇ· ἐμέ δὲ χλωρὸν δέος ἦρει.
Δὴ τότε' ἔπειθ' ἐτάροισιν ἐποτρύνας ἐκέλευσα
μῆλα, τὰ δὴ κατέκειτ' ἐσφαγμένα νηλεῖ χαλκῷ, 45
δείραντας κατακῆαι, ἐπεύξασθαι δὲ θεοῖσιν,
ἰφθίμω τ' Ἀΐδῃ καὶ ἐπαινῇ Περσεφονείῃ·
αὐτὸς δὲ ξίφος ὀξὺ ἐρυσσάμενος παρὰ μηροῦ
ἥμην, οὐδ' εἶων νεκύων ἀμενηνὰ κάρηνα
αἵματος ἄσσον ἱμεν, πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι. 50

Πρώτῃ δὲ ψυχῇ Ἑλπήνορος ἦλθεν ἐταίρου·
οὐ γάρ πω ἐτέθαπτο ὑπὸ χθονὸς εὐρυοδείης·
σῶμα γάρ ἐν Κίρκης μεγάρῳ κατελείπομεν ἡμεῖς
ἄκλαυτον καὶ ἄθαπτον, ἐπεὶ πόνος ἄλλος ἐπείγεν.
Τὸν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδὼν, ἐλέησά τε θυμῷ, 55

posé à παρθενικαί (les jeunes filles). *Scholies B* : αἱ ἄνδρας ἔχουσαι. — Πολύτλητοι, *multa passi*, qui ont connu toutes les épreuves de la vie.

39. Παρθενικαί, comme παρθένοι. On peut sous-entendre κοῦραι.

42. Οἱ (lesquels) se rapporte au terme général νέκυες sous-entendu : et ces morts.

44-50. Δὴ τότε' ἔπειθ' ἐτάροισιν.... Voyez les vers X, 531-537 et les notes sur ce passage.

51-53. Πρώτῃ δὲ ψυχῇ Ἑλπήνορος... Cet épisode a fourni à Virgile l'idée de celui de Palinure, *Énéide*, VI, 337-383. L'imitation est manifeste, même dans certains détails.

52-54. Οὐ γάρ πω.... Callistrate regardait ces trois vers comme interpolés, mais sans pourtant l'affirmer d'une façon absolue. Didyme (*Scholies H et Q*) : εἰ ἀποφαίνεται νῦν περὶ τοῦ θανάτου αὐτοῦ, πῶς ἐξῆς διστάζων φησί· πῶς ἦλθας ὑπὸ ζόφον; διὸ δὲ Καλλίστρατος ἀθετεῖ, εἰ μὴ ἄρα φησὶν ὅτι, οὐκ ἡσθόμεθα τὸν θάνατον. La contradiction n'est qu'apparente. Ulysse n'a point vu périr Elpénor, et ce n'est pas avec intention qu'il a laissé sans

sépulture le cadavre d'un ami. Quand on s'est aperçu qu'Elpénor manquait à l'appel, on avait autre chose à faire qu'à s'occuper de ce personnage, vivant ou mort (X, 552-560); que si Ulysse parle maintenant du cadavre non enseveli, c'est pour mettre les faits dans leur ordre sous les yeux des Phéaciens. Il y a prolepse; car c'est par l'ombre d'Elpénor lui-même qu'Ulysse va savoir comment est mort son ami. La Roche pense qu'Aristarque aussi prononçait l'athétèse contre les vers 52-54 : « Aristarchum hos versus damnasce colligo ex adnotatione ad Ψ (*Iliade*, XXIII, 73) : ἡ ἀναφορὰ πρὸς τὰ ἀθετούμενα ἐν τῇ Νεκυίᾳ. » Peu importe. Ici en effet, comme pour les vers 38-43, Aristarque aurait tort, à supposer qu'il ait prononcé la condamnation. Mais peut-être est-il innocent de l'une et de l'autre athétèse.

53. Σῶμα, le cadavre. Chez Homère, le corps vivant se nomme δέμας, et jamais σῶμα. Voyez le vers III, 23 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

54. Πόνος ἄλλος, un travail autre, c'est-à-dire un travail bien différent. Il s'agit du voyage au pays des Enténébrés.

καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Ἐλπῆνορ, πῶς ἦλθες ὑπὸ ζόφον ἡρόεντα;

Ἐφθης πεζὸς ἰὼν ἢ ἐγὼ σὺν νηϊ μελαίνῃ.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' οἰμώξας ἡμείβετο μύθῳ·

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ, 60

ἄσέ με δαίμονος αἶσα κακὴ καὶ ἀθέσφατος οἶνος·

Κίρκης δ' ἐν μεγάρῳ καταλέγμενος οὐκ ἐνόησα

ἄψορρον καταβῆναι ἰὼν ἐς κλίμακα μακρὴν,

ἀλλὰ κατ' ἀντικρὺ τέγεος πέσον· ἐκ δέ μοι αὐχὴν

ἀστραγάλων ἐάγη, ψυχὴ δ' Αἰδόσδε κατῆλθεν. 65

Νῦν δέ σε τῶν ὀπιθεν γουνάζομαι, οὐ παρεόντων,

πρὸς τ' ἀλόχου καὶ πατρὸς, ὃ σ' ἔτρεφε τυτθὸν ἐόντα,

Τηλεμάχου θ', δν μοῦνον ἐνὶ μεγάροισιν ἔλειπες·

67. Πῶς, comment : par quel moyen.

68. Ἐφθης, tu es arrivé plus tôt. — Ἰὼν, *vulgo* ἰών. Didyme (*Scholies H*) : πᾶσαι ἰών γράφουσι. Il n'y a qu'une nuance d'expression. — Ἡ ἐγὼ σὺν νηϊ μελαίνῃ, que moi avec un vaisseau noir. Cela est naïf, mais non pas inepte. Dès que l'ombre est l'exacte image du corps, elle est pour les yeux le corps même. La première idée d'Ulysse, en présence d'une ombre, c'est de croire qu'elle vit et se meut à la façon du corps ; ce n'est qu'après réflexion qu'il aurait pu se dire : « Une ombre vole, et ne marche pas. » Mais il n'a point réfléchi ; il prend les ombres pour les personnes dont elles sont l'image ; son illusion est si complète, qu'il fera tous ses efforts pour saisir dans ses bras l'ombre de sa mère Anticlée. Il ne saura ce que sont vraiment les ombres qu'après avoir vu l'inanité de ses efforts, et surtout après les explications d'Anticlée (vers 216-222) sur la condition des âmes des morts.

69. Ὡς ἐφάμην· ὁ.... Répétition du vers IX, 506.

60. Διογενὲς.... Répétition du vers X, 504. Ce vers manque ici dans quelques manuscrits, et presque tous les éditeurs, à l'exemple de Wolf, le mettent entre crochets. Il n'est pas plus déplacé ici qu'ailleurs : bien au contraire. Elpénor va demander une grâce à Ulysse. Un instinct naturel lui suggère de débiter par une flatterie au héros.

61. Ἄσέ, de ἀάω, nuire, précipiter dans le malheur. Il est pour ἄασε. Voyez le vers X, 68.

62. Ἐν μεγάρῳ, comme ἐν δώμασι, X, 554 : sur le toit du palais.

63-65. Ἀψορρον.... Voyez les vers X, 558-560 et les notes sur ce passage.

66. Τῶν ὀπιθεν équivalent à πρὸς τῶν καταλειμμένων οἴχοι : au nom de ceux que tu as laissés à Ithaque. — Οὐ παρεόντων, qui ne sont pas ici, c'est-à-dire qui vivent encore sur la terre. Didyme (*Scholies H et Q*) : λείπει ἢ πρὸς, ἢ πρὸς τῶν οὐ παρεόντων νῦν, ἀλλὰ καταλειφθέντων εἰς τὴν ἡμῶν οἰκίαν, ζώντων δ' ἔτι. ὑπὲρ τούτων οὐς ὀπισθεν ἑαυτοῦ κατέλιπες οἴχοι.

67-68. Πρὸς τ' ἀλόχου.... *Scholies Q* : οὐ προστίθησι τὴν μητέρα· ὁρᾷ γὰρ αὐτῆς τὴν ψυχὴν. οὐδὲ περὶ τοῦ θανάτου αὐτῆς λέγει, ἵνα μὴ λυπήσῃ τὸν παρακαλούμενον.

68. Ἐλειπες, selon quelques anciens, n'était qu'une licence métrique pour ἔλειπες. *Scholies B* : διὰ τὸ μέτρον διφθογογραφεῖται, ὀφείλον γράφεσθαι διὰ τοῦ ι. C'est là bien du scrupule, ou, si l'on veut, une vraie chicane. La perpétuelle confusion de l'imparfait et de l'aoriste, dans la diction d'Homère, prouve que ἔλειπες, bien qu'ayant le sens de l'aoriste, et même du parfait, est pourtant l'imparfait même. Voyez plus bas, vers 86, κατέλειπον (j'avais laissé).

οἶδα γὰρ ὥς ἐνθένδε κιὼν δόμου ἐξ Ἀἴδαο
 νῆσον ἐς Αἰαίην σχήσεις εὐεργέα νῆα· 70
 ἔνθα σ' ἔπειτα, ἄναξ, κέλομαι μνήσασθαι ἑμεῖο·
 μή μ' ἄκλαυτον, ἄθαπτον, ἰὼν ὄπιθεν καταλείπειν,
 νοσφισθεῖς, μή τοί τι θεῶν μήνιμα γένωμαι,
 ἀλλὰ με κακῆται σὺν τεύχεσιν, ἅσσα μοί ἐστιν, 75
 σῆμά τέ μοι χεῦται πολιῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης,
 ἀνδρὸς δυστήνοιο, καὶ ἐσσομένοισι πυθέσθαι·
 ταῦτά τέ μοι τελέσαι, πῆξαί τ' ἐπὶ τύμβῳ ἔρετμόν,
 τῷ καὶ ζῶος ἔρεσσον, ἐὼν μετ' ἑμοῖς ἐτάροισιν.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
 Ταῦτά τοι, ὦ δύστηνε, τελευτήσω τε καὶ ἔρξω. 80

Νῶϊ μὲν ὥς ἐπέεσσιν ἀμειβομένῳ στυγεροῖσιν
 ἡμεθ'· ἐγὼ μὲν ἀνευθεν ἐφ' αἵματι φάσγανον ἴσχων,
 εἰδῶλον δ' ἐτέρωθεν ἐταίρου πόλλ' ἀγορεύον.

69. Ἐνθένδε κιὼν. En effet, l'île d'Éa est sur la route d'Ithaque. Il faut bien que le vaisseau se ravitaile, et qu'Ulysse reçoive de Circé les renseignements dont il a besoin pour son voyage. Didyme (*Scholies* V) : χάριν τοῦ λαβεῖν ἐφόδια καὶ μαθεῖν περὶ τοῦ πλοῦ.

72. Ἰὼν, *profectus*, au départ. — Ὅπιθεν, par derrière : derrière toi. — Καταλείπειν, comme κατάλειπε.

73. Νοσφισθεῖς, *digressus* (a me), t'étant séparé de moi, c'est-à-dire sans t'être occupé de moi. Voyez plus bas, vers 426, νοσφίσαι(ο) dans le même sens moral. — Θεῶν μήνιμα. On doit la sépulture à ses proches et à ses amis. Si Ulysse ne remplissait pas son devoir envers Elpénor, il s'exposerait au ressentiment des dieux et encourrait quelque châtement sévère. *Scholies* B : μή ὀργισθῶσι σὲ οἱ θεοὶ δι' ἑμὲ ἄταφον ἐαθέντα. Horace, *Odes*, I, xxviii, 33-34 : « precibus non linquar inultis, » Teque piacula nulla resolvent. »

74. Κακῆται, l'infinitif dans le sens de l'impératif : brûle. Ancienne variante, κακχεῖται. Il paraît même que quelques anciens écrivaient κάκχεται à l'impératif, car Didyme (*Scholies* H et Q) se croit obligé de dire quelle est la vraie orthographe : ἡ κοινὴ κακχεῖται, Ἀρίσταρχος

κακῆται. προπερισπωμένως δέ· ἀπαρέμφατον γὰρ ἐστιν.

75. Χεῦται, comme κακῆται, a le sens de l'impératif.

76. Ἀνδρὸς δυστήνοιο dépend grammaticalement de σῆμα, et équivalant en réalité à un datif qui s'accorderait avec μοι : ou plutôt le génitif a été choisi à dessein, comme faisant mieux sentir que le datif l'obligation morale. Voyez, VI, 457, la note sur λευσσόντων. Eustathe : τὸ σχῆμά ἐστι σολοικοφανές. οὐκ ἐστι γὰρ κατεπεῖν τῶν οὕτω σχηματιζομένων σολοικισμόν ἢ βαρβαρισμόν. A l'appui de cette observation, le commentateur cite *les anciens*, c'est-à-dire ici Aristarque : φασὶ γὰρ οἱ παλαιοὶ, πᾶν τοιοῦτο λάλημα ἡγουν σχῆμα ἀμάρτημά ἐστιν ἐκούσιον διὰ τέχνην, σολοικισμός δὲ ἀμάρτημα ἀκούσιον ἐξ ἀμαθίας λαληθέν. — Καί, *etiam*, même. — Πυθέσθαι, comme ὥστε πυθέσθαι : de façon à être un témoignage.

80. Τοι (*tibi*) correspond à μοι (*mihi*) du vers 77.

81. Στυγεροῖσιν est dans un sens très-adouci : *tristibus*, tristes.

83. Ἀγορεύον, *vulgo* ἀγόρευεν. Bekker et d'autres ont repris la leçon ἀγόρευεν, qui semble avoir été aussi la vulgate alexandrine, mais à laquelle Didyme (*Scholies* H)

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ μητρὸς κατατεθνηυῖης,
 Αὐτολύκου θυγάτηρ μεγάλητορος Ἀντίκλεια, 85
 τὴν ζωὴν κατέλειπον ἰὼν εἰς Ἴλιον ἱρήν.

Τὴν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδὼν, ἐλέησά τε θυμῷ·
 ἀλλ' οὐδ' ὥς εἶων προτέρην, πυκινόν περ ἀχέων,
 αἵματος ἄσπον ἵμεν, πρὶν Τειρεσίαο πυθέσθαι.

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Θηβαίου Τειρεσίαο, 90
 χρύσειον σκῆπτρον ἔχων, ἐμὲ δ' ἔγνω καὶ προσέειπεν·

[Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,]
 τίπτ' αὖτ', ὦ δύστηνε, λιπὼν φάος ἡελίοιο
 ἦλυθες, ὄφρα ἴδῃ νέκυας καὶ ἀτερπέα χῶρον;

préférerait déjà celle qui aujourd'hui prévaut : ἀγόρευεν· τινὲς εἰκαιότερον, ἀγορεῦον. En effet, le participe ἰσχων appelle naturellement un participe, et il vaut mieux, ce semble, que la phrase ne soit pas interrompue. Il est probable, comme le remarque Dindorf, que ceux qui écrivaient ἀγόρευεν changeaient ἰσχων en ἰσχον, afin d'avoir au moins une correspondance régulière.

84. Ἦλθε δ' ἐπὶ, c'est-à-dire ἐπῆλθε δέ : puis survint. La préposition ἐπὶ, placée après son verbe, ne souffre point l'anastrophe, sauf le cas extrêmement rare où elle le suit sans intermédiaire aucun. Voyez, XII, 313, la note d'Hérodien sur la différence de ὠρσεν ἐπὶ et ὠρσε δ' ἐπὶ, les deux leçons antiques de ce vers. — Ψυχὴ μητρὸς κατατεθνηυῖης. Aristarque (*Scholies* B et Q) fait remarquer cette forme de style, la périphrase précédant le nom propre : (ἡ διπλῇ,) ὅτι πρὸς τὸ ἐκ περιφράσεως νοούμενον ἀπήντησε. ψυχὴ γὰρ μητρὸς κατατεθνηυῖας ἐστὶν ἡ Ἀντίκλεια.

85. Αὐτολύκου θυγάτηρ..., apposition à ψυχῇ. On verra, XIX, 394-466, des détails sur Autolycus et sur sa famille.

86. Ζωήν, vivante.

88. Προτέρην, l'adjectif pour l'adverbe. C'est comme s'il y avait πρότερον.

89. Αἵματος.... Voyez le vers X, 537 et la note sur ce vers.

90. Ἦλθε δ' ἐπὶ, comme au vers 84.— Ψυχὴ Θηβαίου Τειρεσίαο. Aristarque (*Scholies* H et Q) fait ici la même observation qu'au vers 84 : (ἡ διπλῇ,) ὅτι πᾶ-

λιν πρὸς τὸ ἐκ τῆς περιφράσεως νοητὸν ἀπήντησε. ψυχὴ γὰρ Θηβαίου Τειρεσίαο ἐστὶν ὁ Τειρεσίας. διὸ ἐπήνεγκεν ἔχων, οὐκ ἔχουσα.

91. Χρύσειον, dissyllabe par synizèse. — Ἐχων au masculin, au lieu du féminin, accord d'après l'idée. Voyez, au vers précédent, la dipole d'Aristarque.

92. Διογενὲς.... Ce vers n'est ici d'aucun usage, vu la façon dont débute le discours : τίπτ' αὖτ', ὦ δύστηνε.

93. Τίπτ(ε) porte sur ἦλυθες. — Αὖτ', ὦ. Zénodote, αὖτως. Ici le mot αὖτ(ε) a un sens moral, et il se rapporte au motif qui a pu amener Ulysse. Bothe : « τίπτ' αὖτ' ἦ-
 « λυθες, *quid rursus venisti*, concise dic-
 « tum est pro hoc vel quodam simili,
 « τίπτ' αὖτε νοήτας ἦλυθες, *quid cogitans*,
 « quidve struens, *denuo*, more tuo, *huc*
 « *advenisti*? .. Id cum minus intellexisset
 « Zénodotus, dedit τίπτ' αὖτως. » Ameis voit, dans αὖτε, quelque chose de plus matériel, et il le rapporte au fait de voyager dans un pays, puis dans un autre, dans celui des morts comme dans un autre : *wieder*, à son tour (*weil das Wandern zur Gewohnheit des Odysseus gehært*). Suivant l'explication vulgaire, αὖτε équivalant à δέ (*vero*), et par conséquent n'a aucune importance sérieuse dans la phrase, n'exprime même aucune idée réellement distincte.

94. Ἰδῇ, deuxième personne de ἰδωμαι : *videas*, tu vois. — Νέκυας dans un sens général : les morts, c'est-à-dire les âmes des morts.

Ἄλλ' ἀποχάζεο βόθρου, ἄπισχε δὲ φάσγανον ὀξὺ,
αἵματος ὄφρα πῖω καὶ τοι νημερτέα εἴπω. 95

Ὡς φάτ'· ἐγὼ δ' ἀναχασσάμενος ξίφος ἀργυρόηλον
κουλεῶ ἔγκατέπηξ'· ὁ δ' ἐπεὶ πῖεν αἶμα κελαινὸν,
καὶ τότε δὴ μ' ἐπέεσσι προσηύδα μάντις ἀμύμων·

Νόστον δίζηαι μελιηδέα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ· 100
τὸν δέ τοι ἀργαλέον θήσει θεός· οὐ γὰρ ὅτ'ω
λήσειν Ἐννοσίγαιον, ὃ τοι κότον ἔνθετο θυμῷ,
χωόμενος ὅτι οἱ υἱὸν φίλον ἐξαλάωσας.

Ἄλλ' ἔτι μὲν κε καὶ ὣς κακά περ πάσχοντες ἴκοισθε,
αἶ κ' ἐθέλῃς σὸν θυμὸν ἐρυκακέειν καὶ ἐταίρων, 105

ὅππότε κε πρῶτον πελάσῃς εὐεργέα νῆα

Θρινακίῃ νήσῳ, προφυγῶν ἰοειδέα πόντον,

βοσκομένας δ' εὖρητε βόας καὶ ἴφια μῆλα

Ἥελίου, ὃς πάντ' ἐφορᾷ καὶ πάντ' ἐπακούει.

Τὰς εἰ μὲν κ' ἀσινέας ἐάας νόστου τε μέδῃαι, 110

96. Αἵματος, génitif partitif : du sang ; un peu de ce sang.

99. Μάντις ἀμύμων, apposition explicative à ὁ (ille, lui).

101. Τόν, lui : le retour. — Τοι, à toi. — Θεός, un dieu, c'est-à-dire Neptune.

102. Λήσειν a pour sujet σέ sous-entendu, c'est-à-dire τὸν νόστον σου. Didyme (*Scholies* F, H et T) : ὁ λόγος, οὐκ ὅτ'ω τὸν νόστον σου λήσειν Ποσειδῶνα. Ancienne variante, λήσεις. Avec cette leçon, ὅτ'ω serait entre deux virgules. — Ὁ (lequel) n'a d'accent qu'à cause de l'enclitique τοι (*tibi*, contre toi).

104. Μέν, dans le sens de μὴν : pourtant. Construisez : ἀλλὰ μὲν κεν ἴκοισθε ἔτι, καὶ ὣς, πάσχοντές περ κακά. Les persécutions de Neptune ne seront que des vexations inutiles. Seulement, comme on va voir, il y a une condition.

105. Αἶ κ' ἐθέλῃς, si tu es résolu. On peut même donner à l'expression un sens encore plus énergique : si tu viens à bout. Didyme (*Scholies* V) : ἐὰν δύνῃ.

107. Θρινακίῃ νήσῳ. L'île dont il s'agit est aussi fantastique que toutes celles où Homère a déjà conduit son héros. C'est uniquement à cause de son nom qu'on a

supposé que c'était la Sicile. Mais la Thrinacie d'Homère n'est qu'un flot inhabité ; et il n'est pas prouvé du tout que son nom soit identique à τρινακρία, l'épithète de la grande île. Si ce nom signifie *aux trois pointes*, et si c'est la Sicile qu'Homère a cru désigner, on peut dire qu'il la connaît parfaitement mal, et que la réalité, entre ses mains, est devenue une pure chimère. Voici, du reste, ce qu'on lit ici dans les *Scholies* B et V : Θρινακίῃ, τῇ Σικελίᾳ· ἐπεὶ τρία ἔχει ἄκρωτήρια, Πέλωρον, Πάχυνον, Λιλύβαιον. Les *Scholies* B ajoutent : καὶ ἔδει μὲν Τρινακρίαν λέγεσθαι, διὰ δὲ τὸ εὐφωνότερον οὕτως ὠνόμασται.

108. Ἴφια, comme ailleurs πῖονα.

109. Ἥελίου, ὃς.... On a vu un vers presque identique, *Iliade*, III, 477. — Je rappelle que le dieu Soleil, chez Homère, est un personnage distinct d'Apollon.

110. Τὰς se rapporte grammaticalement à βόας, et par syllepse à μῆλα également. On ne doit pas voir dans ce féminin une distinction intentionnelle, bien que les compagnons d'Ulysse, une fois dans Thrinacie, ne touchent point au petit bétail. Tous les troupeaux du Soleil sont sacrés. — Ἀσινέας, trissyllabe par synizèse.

καί κεν ἔτ' εἰς Ἰθάκην κακά περ πάσχοντες ἴκοισθε·

εἰ δέ κε σίνηαι, τότε τοι τεκμαίρομ' ὄλεθρον
νηῖ τε καὶ ἐτάροις· αὐτὸς δ' εἶπερ κεν ἀλύξης,
ὥφ' ἐ κακῶς νεῖαι, ὀλέσας ἄπο πάντας ἐταίρους,
νηὸς ἐπ' ἀλλοτρίης· δῆεις δ' ἐν πῆματα οἴκῳ,
ἄνδρας ὑπερφιάλους, οἳ τοι βίοτον κατέδουσιν,
μνώμενοι ἀντιθέην ἄλοχον καὶ ἔδνα διδόντες.

115

Ἀλλ' ἦτοι κείνων γε βίας ἀποτίσσαι ἐλθών.

Αὐτὰρ ἐπὴν μνηστῆρας ἐνὶ μεγάροισι τεοῖσιν
κτείνης ἢ δόλῳ ἢ ἀμπαδὸν ὀξείῃ χαλκῷ,

120

ἔρχεσθαι δὴ ἔπειτα, λαβὼν εὐῆρες ἔρετμόν,
εἰσόκε τοὺς ἀφίκηαι, οἳ οὐκ ἴσασι θάλασσαν
ἄνδρες, οὐδέ θ' ἄλεσσι μεμιγμένον εἶδαρ ἔδουσιν·

111. Καί, *etiam*, par suite.

112. Σίνηαι, sous-entendu τὰς βοῦς ἢ τὰ μῆλα — Τοι (à toi) dépend de τεκμαίρομ(αι), et non de ὄλεθρον.

114-115. Ὅφ' ἐ κακῶς.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers IX, 534-535. Voyez la note sur le dernier de ces deux vers. Νεῖαι, un des mots changés, est pour νέται, νέη, et il a le sens du futur, qu'on sous-entende ou non κας : tu reviendras.

116. Ἄνδρας ὑπερφιάλους, apposition explicative à πῆματα. — Οἳ τοι βίοτον κατέδουσιν, qui te mangent la subsistance : qui dévorent tes biens. Au lieu de κατέδουσι, Aristophane de Byzance écrivait κατέδοιεν. Aristarque (*Scholies H*) rejette cette leçon : (ἢ διπλῇ), ὅτι οὐκ ἐνήλλαχται ὁ χρόνος ὥς τὸ, σὺν τε μεγάλῳ ἀπέτισαν (*Iliade*, IV, 461).

118. Ἦτοι, pour sûr. Ceux qui écrivent ἦ τοι l'entendent de même.

120. Ἦ δόλῳ ἢ ἀμπαδόν ne signifie pas qu'Ulysse doive opter pour l'un ou l'autre moyen, mais bien qu'il les a tous les deux à sa disposition ; en effet, il usera de l'un et de l'autre. Aussi les anciens disaient-ils, en forçant un peu la conséquence, qu'ici la disjonctive équivaut à la copule. Cette observation se trouve, dans les *Scholies*, sous trois formes différentes. Elle est vraie au fond, mais non absolument. Notre *soit.... soit*, dans certaines phrases, fait très-bien comprendre la valeur de ἢ.... ἢ dans celle-ci.

121. Ἐρχεσθαι dans le sens de l'impératif : pars ; va en voyage. Il s'agit, d'après ce qui va suivre, d'un voyage à pied, et sur le continent. — Λαβὼν.... ἔρετμόν, ayant pris une rame. Ajoutez : sur ton épaule. Voyez plus bas, vers 128.

122. Τοῦς, sous-entendu ἄνδρας : *istos viros*, les hommes misérables : les barbares. Aristarque (*Scholies H*) donne le nom des contrées intérieures de l'Épire où a dû pénétrer Ulysse : (ἢ διπλῇ, ὅτι) εἰς Βουνίμαν, ἢ εἰς Κελχέαν. Eustathe : οἳ δὲ παλαιοὶ (Aristarque et son école) καὶ τινῶν τοπικῶν ὀνομάτων βαρβαροφώνους δούπους ἱστοροῦσι, Βουνίμαν λέγοντές τινα ἢ Κελχέαν, ἐν οἷς Ὀδυσσεὺς τὸν Ποσειδῶνα ἐτίμησεν. Pausanias, I, xpi, entend le passage d'Homère comme s'il s'agissait des Épirotes en général ; mais ceux de la côte n'étaient point étrangers à l'art de la navigation.

123. Ἄνδρες, apposition à οἳ. — Ἄλεσσι, de grains de sel. Ceci suppose qu'Ulysse devra s'avancer assez loin de la mer ; car le sel est de transport facile, et c'est une denrée dont on ne se passe pas aisément. Il est bien probable aussi qu'Homère ne connaissait que le sel marin. — Les commentateurs grecs ont cherché ici des difficultés qui n'existent nullement. Eux, qui connaissaient le sel gemme et celui qu'on tire des sources salées, ils se sont dit qu'Homère n'avait pu parler de l'absolu non-usage du sel, et que Tirésias parlait seulement du sel

οὐδ' ἄρα τοίγ' ἴσασι νέας φοινικοπαρήους,
οὐδ' εὐήρε' ἐρετμά, τάτε πτερὰ νηυσὶ πέλονται. 125
Σῆμα δέ τοι ἐρέω μάλ' ἀριφραδές, οὐδέ σε λήσει·
ὁππότε κεν δὴ τοι ξυμβλήμενος ἄλλος ὁδίτης
φήη ἀθηρηλοιγὸν ἔχειν ἀνὰ παιδίμῳ ὦμῳ,
καὶ τότε δὴ γαίῃ πήξας εὐῆρες ἐρετμόν,
ῥέξας ἱερὰ καλὰ Ποσειδάωνι ἀνακτι, 130
ἀρνειὸν ταῦρόν τε, συῶν τ' ἐπιβήτορα κάπρον,
οἴκαδ' ἀποστείχειν ἔρδειν θ' ἱερὰς ἐκατόμβας
ἀθανάτοισι θεοῖσι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν,
πᾶσι μάλ' ἐξείης· θάνατος δέ τοι ἐξ ἁλὸς αὐτῷ

marin. *Scholies* B et Q : τοῖς ἀπὸ θαλάσσης. εἰσὶ γάρ που καὶ ἐν μέσῃ ἡπειρῷ ἄλλες ὀρυκτοί. Mais qui s'inquiète de savoir d'où vient le sel dont on fait usage? Comment Ulysse distinguera-t-il, à Bunima ou à Celcéa, si on mêle à la nourriture du sel marin ou du sel non marin? Au contraire, il s'apercevra, dès le premier coup de dent, que ce qu'il mange n'est point assaisonné. Cette objection toute naturelle avait sans doute frappé quelques esprits. Alors on s'est tiré d'affaire en prenant ἄλεις dans le sens général de comestibles marins, comme nous disons de la marée pour dire du poisson de mer. *Scholies* Q : τοῖς ἐκ θαλάσσης βρώμασιν, ἰχθύσιν, ὀστρέοις. ἐνδέχεται γὰρ ἅλᾳ πηγνυσθαι καὶ παρὰ ἡπειρώταις. Cette explication est inadmissible, ne fût-ce qu'à raison du mot μειγμένον. Ce mot n'a un sens que s'il s'agit du sel même. On ne mêle pas la marée à la nourriture, on fait sa nourriture de la marée.

425. Τάτε πτερὰ νηυσὶ πέλονται. C'est la seule fois qu'on trouve cette image chez Homère. Elle n'a pas la même exactitude que si Tirésias parlait des voiles. Mais la comparaison ne porte que sur le principe du mouvement, sur ce qui fait qu'un oiseau et un navire s'avancent, et elle est aussi vraie de la rame que des voiles mêmes.

426. Σῆμα δέ τοι.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XXIII, 326.

428. Ἀθηρηλοιγόν, une pelle à vanner le grain. Le voyageur, qui n'a jamais vu de rame, prend pour un πτύον la rame qu'Ulysse porte sur son épaule. Sa question

prouve à Ulysse une complète ignorance des choses de la mer. — Le mot ἀθηρηλοιγός signifie destruction des barbes de l'épi, et non destruction de la paille. Ce n'est donc pas du fléau qu'il s'agit. Homère ne connaît pas le fléau. D'ailleurs un fléau ne ressemble pas à une rame. Il s'agit donc de la pelle avec laquelle on jetait en l'air le grain dépiqué, mais encore mêlé de balle. Le vent emportait cette menue paille, barbes d'épi, pellicules, folioles, etc., tandis que le grain retombait pur sur l'aire. Voyez la note sur πτύοφιν, *Iliade*, XIII, 588. Hérodien (*Scholies* Q) : ἀθηρηλοιγόν· ὀξύτόνως. δηλοῖ δὲ τὸ πτύον. — Ἐχειν a pour sujet sé sous-entendu : que tu portes.

429. Καὶ τότε δὴ, eh bien alors précisément. — Γαίῃ, comme ἐν γαίῃ : en terre. Voyez des exemples analogues, *Iliade*, V, 82 ; VII, 487 ; XIX, 222.

431. Συῶν est au féminin, car il s'agit des truies. — Κάπρον, un verrat. Ceux qui supposent qu'il s'agit d'un sanglier, et non d'un simple cochon mâle, imposent à Ulysse une condition impossible à remplir. Les sangliers adultes ne se laissent pas prendre, et, fussent-ils pris, ne seraient pas aisés à immoler en sacrifice.

432. Ἀποστείχειν et ἔρδειν, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

433. Ἀθανάτοισι.... Répétition textuelle du vers IV, 479.

434. Ἐξ ἁλός, sous-entendu γενομένῳ : ayant échappé à la mer ; ayant survécu à tous les naufrages. Ancienne variante, ἐξαλός, épithète de θάνατος : une mort non maritime, une mort sur terre. Des

ἀβληχρὸς μάλα τοῖος ἐλεύσεται, ὅς κέ σε πέφνη 135
γῆρα ὑπο λιπαρῷ ἀρημένον· ἀμφὶ δὲ λαοὶ
ὄλβιοι ἔσσονται· τὰ δέ τοι νημερτέα εἶρω.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
Τειρεσίη, τὰ μὲν ἄρ' που ἐπέκλωσαν θεοὶ αὐτοί·
ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἶπε καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον· 140
μητρὸς τήνδ' ὀρώ ψυχὴν κατατεθνηυίης·
ἥ δ' ἀκέουσ' ἦσται σχεδὸν αἵματος, οὐδ' ἐὼν υἷον
ἔτλη ἐσάντα ἰδεῖν οὐδὲ προτιμυθήσασθαι.
Εἶπε, ἄναξ· πῶς κέν με ἀναγνοίῃ τὸν ἐόντα;

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν· 145
Ῥηϊδίον τοι ἔπος ἐρέω καὶ ἐπὶ φρεσὶ θήσω·
ὄντινα μὲν κεν ἔῃς νεκύων κατατεθνηώτων
αἵματος ἄσπον ἵμεν, ὁ δέ τοι νημερτές ἐνίψει·
ὦ δέ κ' ἐπιφθονέοις, ὁ δέ τοι πάλιν εἴσιν ὀπίσσω.

Ὡς φαμένη ψυχὴ μὲν ἔβη δόμον Ἀΐδος εἴσω 150
Τειρεσίαο ἀνακτος, ἐπεὶ κατὰ θέσφατ' ἔλεξεν·

deux façons, le sens est le même. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἔξαλος, ὡς ἔχθιος, ὅλον ἡπειρωτικὸς καὶ οὐ θαλάσσιος. — Ceux qui admettaient la tradition du poète de la *Télégonie* entendaient ἐξ ἀλός comme s'il y avait ἐξ ἀλός γενόμενος (une mort sortie de la mer), à cause du χοντός dont Télégonus frappa son père. Mais Homère comme le prouvent les deux vers qui vont suivre, ignore absolument cette tradition, puisque Ulysse mourra très-vieux et de la mort la plus douce. Aussi Aristarque (*Scholies* Q) rejette-t-il la prétendue explication de ἐξ ἀλός par la perche du fils de Circé : (ἡ διπλῇ, διτι) ἐξ ἀλός ἔξω τῆς ἀλός. οὐ γὰρ οἶδεν ὁ ποιητής τὰ κατὰ τὸν Τηλέγονον καὶ τὰ κατὰ τὸ κέντρον τῆς τρυγόνος.

135. Ἀβληχρὸς μάλα τοῖος équivalent au superlatif de ἀβληχρός : d'une parfaite douceur.

136. Γῆρα. Voyez, X, 316, la note sur δέπα. — Ἀρημένον, *confectum*, à bout de forces. Voyez, V, 2, la note sur ὑπνω καὶ καμάτω ἀρημένος. — Ἀμφὶ δέ, et alentour : et autour de toi ; et dans ton royaume.

137. Νημερτέα, qualificatif de τὰ. — Εἶρω, je dis. Voyez la note du vers II, 162.

139. Τά, ces choses, c'est-à-dire le sort que tu viens de me prophétiser. — Μέν dans le sens de μήν.

140. Ἀλλ' ἄγε.... Vers souvent répété chez Homère. Voyez la note I, 162.

141. Τήνδ(ε), *hancce*, que voici. Il montre l'ombre.

144. Τὸν ἐόντα équivalent à τοῦτον εἶναι : que je suis lui ; que je suis son fils.

146. Ῥηϊδίον τοι ἔπος ἐρέω, je te dirai une parole facile, c'est-à-dire il n'y a aucune difficulté pour moi à répondre à ta question. — Ἐπί, *vulgo* ἐνί.

148. Ὁ δέ, *vulgo* ὁδε. De même au vers suivant. Dans toutes les phrases de ce genre, le pronom personnel est préférable au démonstratif, et δέ est la reprise de la phrase interrompue. Voyez, *Iliade*, II, 489, la note sur τὸν δ(ε). Tirésias ne désigne personne du doigt. Il parle d'une façon générale.

149. Ἐπιφθονέοις, sous-entendu ἄσπον ἵμεν. — Εἴσιν, *abibit*, s'en ira. Ajoutez : sans rien dire. Les autres seuls parleront.

151. Κατὰ doit être joint à ἔλεξεν.

αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, ὄφρ' ἐπὶ μήτηρ
ἤλυθε καὶ πέν αἶμα κελαινεφές· αὐτίκα δ' ἔγνω,
καὶ μ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·

Τέκνον ἐμὸν, πῶς ἤλθες ὑπὸ ζόφον ἡερόεντα, 155
ζῶδς ἐών; χαλεπὸν δὲ τάδε ζωοῖσιν ὀρᾶσθαι.

Μέσσω γὰρ μεγάλοι ποταμοὶ καὶ δεινὰ ῥέεθρα·

᾽Οκεανὸς μὲν πρῶτα, τὸν οὕτως ἔστι περῆσαι
πεζὸν ἐόντ', ἣν μή τις ἔχη εὐεργέα νῆα.

ἼΗ νῦν δὴ Τροίηθεν ἀλώμενος ἐνθάδ' ἱκάνεις 160
νῆϊ τε καὶ ἐτάροισι πολὺν χρόνον; Οὐδέ πω ἤλθες
εἰς Ἰθάκην, οὐδ' εἶδες ἐνὶ μεγάροισι γυναῖκα;

᾽Ως ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·

Μῆτερ ἐμῇ, χρειώ με κατήγαγεν εἰς Ἀῖδαο, 165
ψυχῇ χρησόμενον Θηβαίου Τειρεσίαο·
οὐ γάρ πω σχεδὸν ἤλθον Ἀχαιῖδος, οὐδέ πω ἀμῆς

152. Ἐπὶ doit être joint à ἤλυθε.

153. Ἐγὼ, sous-entendu ἐμέ : elle me reconnut.

155. Πῶς ἤλθες. Voyez plus haut la note du vers 57.

156. Τάδε, ces choses-ci, c'est-à-dire le pays des morts.

157-159. Μέσσω γάρ.... Ces trois vers sont généralement regardés comme une interpolation. L'athétèse alexandrine nous est connue par deux mots dans les *Scholies* H (ἀθετοῦνται τρεῖς), et par cette note évidemment mutilée de Didyme (*Scholies* V) : ἀθετοῦνται. τὸ γὰρ ἐξῆς, μέσσω ᾽Οκεανός. γελοῖον δὲ καὶ πεζὸν ἐόντα. Les trois vers sont naïfs, mais voilà tout. Je ne les mets donc pas entre crochets.

157. Μέσσω, *in medio*, dans l'intervalle, c'est-à-dire entre le pays des vivants et celui des morts. — Ποταμοί. Elle va nommer le fleuve Océan. On suppose que ceux qu'elle ne nomme pas sont les fleuves des Enfers. Mais Ulysse n'a point eu à les traverser. Quelques anciens, exagérant encore la naïveté de la bonne femme, ont songé qu'Anticlée s'est dit : « Mon fils est venu par le continent, par l'Italie sans doute; et il y a nombre de grandes rivières en Italie. » *Scholies* B et Q : ὥς το γὰρ αὐτὸν ἐκ τῆς πατρίδος ἐληλυθέναι διὰ τῆς Ἰταλίας,

ἥς μεταξὺ πολλοὶ εἰσι ποταμοί. Anticlée parle en général, d'après les probabilités.

158. ᾽Οκεανὸς μὲν πρῶτα. Elle nomme l'Océan tout d'abord, parce qu'il est le fleuve des fleuves; et elle le nomme seul parce que les autres obstacles, en comparaison de celui-là, étaient d'insignifiantes barrières. Didyme (*Scholies* H et V) : οὐκ ἐπήγαγε δεύτερα καὶ τρίτα, ἅπερ δεῖ κατὰ τὸ σιωπώμενον ἐκδέξασθαι. ἢ οὕτως· οἶον ἵνα μὴ ἄλλον ποταμὸν ἢ ῥεῦμα λέγωμεν, αὐτὸν πρῶτον ᾽Οκεανόν. — Οὕτως ἔστι, il n'est nullement possible.

159. Πεζὸν ἐόντ(α), étant à pied : quand on est à pied. En effet, si les autres fleuves ont des gués, l'Océan n'en a pas; et il est si large qu'on ne peut le traverser, comme les autres, à la nage. La réflexion n'a donc rien de ridicule. Elle est même moins naïve que celle de Télémaque, I, 473 : οὐ μὲν γάρ τί σε πεζὸν ὁτομαι ἐνθάδ' ἱκέσθαι.

160. Ἀλώμενος est complété par πολὺν χρόνον.

161-162. Νῆϊ τε..... Aristophane de Byzance prononçait l'athétèse contre ces deux vers; mais on ignore pour quel motif, car voici tout ce qui reste (*Scholies* H) de la note de Didyme : Ἀριστοφάνης ἀθετεῖ.

166. Ἀχαιῖδος est adjectif, et il s'ac-

γῆς ἐπέβην, ἀλλ' αἰὲν ἔχων ἀλάλημαι οἷζ' ὄν,
 ἐξ οὗ τὰ πρῶτισθ' ἐπόμεν Ἀγαμέμνονι δῖω
 Ἴλιον εἰς εὐπωλον, ἵνα Τρώεσσι μαχοίμην.
 Ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπὲ καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον ·
 τίς νύ σε Κῆρ ἐδάμασσε τανηλεγέος θανάτοιο;
 Ἥ δολιχὴ νοῦσος; ἢ Ἄρτεμις ἰοχέαιρα
 οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιομένη κατέπεφνεν;
 Εἰπὲ δέ μοι πατρός τε καὶ υἱέος, δν κατέλειπον,
 ἢ ἔτι παρ κείνοισιν ἐμὸν γέρας, ἢ τίς ἤδη
 ἀνδρῶν ἄλλος ἔχει, ἐμὲ δ' οὐκέτι φασὶ νέεσθαι.
 Εἰπὲ δέ μοι μνηστῆς ἀλόχου βουλὴν τε νόον τε,
 ἢ μένει παρὰ παιδὶ καὶ ἔμπεδα πάντα φυλάσσει,
 ἢ ἤδη μιν ἔγημεν Ἀχαιῶν ὅστις ἄριστος.
 Ὡς ἐφάμην · ἢ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ ·
 Καὶ λίην κείνη γε μένει τετληότι θυμῷ
 σοῖσιν ἐνὶ μεγάροισιν · οἷζυραὶ δέ οἱ αἰεὶ
 φθίνουσιν νύκτες τε καὶ ἡμέματα δακρυχεοῦση.

corde avec γῆς. C'est dans le pays des Achéens que se trouvait Ithaque.

167. Αἰὲν se rapporte à ἀλάλημαι et οἷζ' ὄν à ἔχων.

168. Ἐξ οὗ τὰ πρῶτισ(τα), depuis l'instant même où. Voyez la note du vers I, 6 de l'*Iliade*.

169. Ἴλιον.... On a vu ce vers dans l'*Iliade*, XVI, 576.

171. Κῆρ.... θανάτοιο dit plus que θάνατος, lequel n'indique autre chose que le fait. Ulysse veut connaître la cause de la mort, la Κῆρ, le sort auquel a dû absolument céder la vie.

173. Οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν.... Voyez le vers III, 280 et la note sur ce vers. *Scholies* B, H, Q et T : ἀγανοῖς, πράεσιν. οἱ γὰρ αἰφνίδιοι θάνατοι ἀνώδυνοί εἰσιν.

174. Πατρός, comme περὶ πατρός. — Ὀν. Aristophane de Byzance, οὗς, ou, selon Nauck, ὥς.

175. Ἥ ἐquivant à πότερον : *utrum*, si. — Ἐμὸν γέρας, sous-entendu ἐστί. Il s'agit de la dignité royale. Voyez le vers VII, 150.

176. Ἐχει a pour complément sous-

entendu ἐμὸν γέρας à l'accusatif. — Οὐκέτι porte sur νέεσθαι.

178. Ἡέ, comme ἢ au vers 175.

180. Πότνια μήτηρ, apposition explicative à ἢ (elle).

181. Καὶ λίην, oui certes. Voyez la note du vers I, 46. — Καίνη γε. Les anciens faisaient remarquer l'empressement d'Anticléa à rassurer Ulysse au sujet de Pénélope, bien qu'Ulysse eût demandé d'abord des nouvelles de Laërte et de Télémaque. L'éloge d'une bru par sa belle-mère est toujours plus que mérité; et Pénélope va grandir encore dans l'estime et l'affection de son époux. *Scholies* Q et T : εἰδὼς δ' Ὀδυσσεὺς τὰς ἐκυρὰς ἐχθρῶδ' ὡς περὶ τὰς νουὺς διακειμένας περὶ Πηνελόπης ὑστάτης ἡρώτησεν. ἢ δὲ εὐφραίνουσα τὸν υἱὸν περὶ πρώτης αὐτῆς ἀπεκρίνατο.

183. Δακρυχεοῦση. Anticléa n'a pas besoin d'ajouter διὰ σέ, pour qu'Ulysse comprenne que Pénélope pleure l'absence de son époux. Au temps où nous sommes, elle n'est pas encore en butte aux passions des prétendants. Didyme (*Scholies* V) : οὐχ ὑπὸ μνηστήρων ὀχλουμένη ·

Σὸν δ' οὐπω τις ἔχει καλὸν γέρας· ἀλλὰ ἔκμηλος
 Τηλέμαχος τεμένεα νέμεται καὶ δαΐτας εἵσας 185
 δαίνυται, ὅς ἐπέοικε δικασπόλον ἄνδρ' ἀλεγύνειν·
 πάντες γὰρ καλέουσι. Πατὴρ δὲ σὸς αὐτόθι μίμνει
 ἄγρῳ, οὐδὲ πόλινδε κατέρχεται· οὐδέ οἱ εὐναὶ
 δέμνια καὶ χλαῖναι καὶ ῥήγεα σιγαλόεντα·
 ἀλλ' ὄγε χειῖμα μὲν εὐδῇ ὄθι δμῶες ἐνὶ οἴκῳ, 190
 ἐν κόνι ἄγχι πυρὸς, κακὰ δὲ χρότ' εἵματα εἴται·
 αὐτὰρ ἐπὴν ἔλθῃσι θέρος τεθαλυῖά τ' ὀπώρη,
 πάντῃ οἱ κατὰ γουνὸν ἄλωϊς οἶνοπέδοιο
 φύλλων κεκλιμένων χθαμαλαὶ βεβλήαται εὐναί·
 ἐνθ' ὄγε κεῖτ' ἀχέων, μέγα δὲ φρεσὶ πένθος ἀέξει, 195
 σὸν νόστον ποθέων· χαλεπὸν δ' ἐπὶ γῆρας ἰκάνει.
 Οὔτῳ γὰρ καὶ ἐγὼν ὀλόμην καὶ πότμον ἐπέσπον·
 οὔτ' ἔμεγ' ἐν μεγάροισιν εὐσκόπος Ἰοχέαιρα·
 οἷς ἀγανοῖς βελέεσσιν ἐποιχομένη κατέπεφνεν·
 οὔτε τις οὖν μοι νοῦσος ἐπήλυθεν, ἥτε μάλιστα 200

οὐδέποτε γὰρ οἱ μνηστῆρες, οἱ γὰρ μετὰ τέσσαρα ἔτη ἐπίασιν· ἀλλὰ σὲ ζητούσῃ. Cette observation est justifiée par les vers 184-186, puisque Télémaque jouit en paix des domaines paternels, tandis que plus tard la fortune d'Ulysse est dévastée par des envahisseurs.

185. Τεμένεα, trissyllabe par synizèse, vulgo τεμένη. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος τεμένεα. Cependant notre vulgate semble avoir été aussi la vulgate alexandrine. *Scholies* H et Q : σεσημειώται τὸ ὄνομα ἀδαιρέτως ἐξεναχθέν.

187. Καλέουσι, sous-entendu αὐτόν : l'invitent. — Αὐτόθι est expliqué par ἄγρῳ, c'est-à-dire ἐν ἄγρῳ.

188. Οὐδέ οἱ εὐναί, sous-entendu εἰσίν : et il n'a pas pour couche.

190. Χειῖμα, en hiver. — Ὀθι δμῶες, sous-entendu εὐδουσιν.

191. Ἐν κόνι, sur la cendre. Aristarque (*Scholies* H) note cet emploi spécial du mot qui signifie poussière : (ἡ διπλῇ,) ὅτι τὴν ἀπὸ τῆς ἐσχάρας σποδὸν κόνιν εἴρηκεν. On a vu κόνιν αἰθαλόεσσαν, *Iliade*, XVIII, 23 ; mais l'adjectif détermine la nature de la poudre. — L'ancienne variante

ἐν κόνει n'était qu'une correction inutile. On se rappelle les datifs κνήστι et μάστι. *Scholies* V : κόνις ἢ εὐθαῖα, κονίος, κόνι καὶ κόνι. — Χρότ', comme ailleurs περὶ χρότ'. — Εἴται. Les leçons ἦσται et ἦστο attribuées, dans les *Scholies* H, l'une à Zénodote et l'autre à Aristarque, sont des mots évidemment altérés.

193. Πάντῃ, partout, c'est-à-dire n'importe où.

194. Φύλλων κεκλιμένων, ex foliis delapsis, faites de feuilles tombées. *Scholies* V : κεκλιμένων· κεκλαδευμένων, πεπωκότων.

196. Σὸν νόστον ποθέων. Ancienne variante, σὸν πότμον γοόων. — Ἐπί, *insuper*, en outre. — Ἰκάνει, sous-entendu αὐτόν.

197. Οὔτῳ, ainsi, c'est-à-dire par l'effet du même chagrin auquel ton père est en proie. — D'après une tradition postérieure à Homère, Anticlée se pendit de désespoir, sur une fausse nouvelle qui lui annonçait la mort de son fils. Didyme (*Scholies* V) : οὐχ ὥς οἱ νεώτεροι, ὅτι ἑαυτὴν ἀνήρτησε Ναυπλίου ψευδῶς μηνύσαντος θάνατον Ὀδυσσέως. Voyez plus bas la note du vers 202.

τηκεδόνι στυγερῇ μελέων ἐξείλετο θυμόν·
ἀλλὰ με σός τε πόθος σά τε μήδεα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ,
σὴ τ' ἀγανοφροσύνη μελιηδέα θυμόν ἀπηύρα.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἔγωγ' ἔθελον φρεσὶ μερμηρίξας
μητρὸς ἐμῆς ψυχὴν ἐλέειν κατατεθνηυίης. 205

Τρὶς μὲν ἐφωρμήθην, ἐλέειν τέ με θυμὸς ἀνώγει,
τρὶς δέ μοι ἐκ χειρῶν σκιῇ εἵκελον ἦ καὶ ὀνείρω
ἔπτατ'· ἐμοὶ δ' ἄχος ὅξυ γενέσκετο κηρόθι μᾶλλον·
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Μῆτερ ἐμὴ, τί νύ μ' οὐ μίμνεις ἐλέειν μεμαῶτα, 210
ὄφρα καὶ εἰν Ἀΐδαο φίλας περὶ χεῖρε βαλόντε
ἀμφοτέρω κρυεροῖο τεταρπώμεσθα γόοιο;

Ἥ τί μοι εἶδωλον τόδ' ἀγαυὴ Περσεφόνεια
ὄτρυν', ὄφρ' ἔτι μᾶλλον ὀδυρόμενος στεναχίζω;

Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο πότνια μήτηρ· 215
ὦ μοι, τέκνον ἐμὸν, περὶ πάντων κάμμορε φωτῶν,

201. Ἐξείλετο est l'aoriste d'habitude. Il s'agit de l'effet ordinaire des grandes maladies.

202. Σός τε πόθος σά τε μήδεα, *tuum-que desiderium tuæque curæ*, c'est-à-dire *et desiderium tui et circa te curæ* : et le regret de ne plus te voir et les inquiétudes sur ton sort. Nous avons ici, dans les *Scholies* H et Q, la note même d'Aristarque relative à la mort d'Anticlée : (ἡ διπλή,) ὅτι οὐχ ὥς οἱ νεώτεροί φασιν, αὐτὴν ἀπάγξασθαι παρὰ Ναυπλίου πεπυσμένην τὴν Ὀδυσσεώς τελευτήν. Aristarque explique ensuite comment est née la tradition d'après laquelle Anticlée se serait pendue : οἱ διεσφάλησαν ὑπὸ τοῦ λεγομένου παρὰ τοῦ συδῶτου ὥς ἀπώλετο λευγαλέω θανάτῳ,... (XV, 359-360). Mais les termes précis dont se sert ici le poète prouvent qu'Anticlée était morte de chagrin : διαρρήδην γὰρ νῦν ὁμολογεῖ τεθνηκέναι ἕνεκα τοῦ ποθεῖν τὸν Ὀδυσσεά.

203. Σὴ τ' ἀγανοφροσύνη est une attraction, et équivalent à καὶ πόθος σῆς ἀγανοφροσύνης.

204. Φρεσὶ μερμηρίξας, ayant résolu dans l'esprit, c'est-à-dire d'un cœur bien décidé.

206-208. Τρὶς μὲν.... Virgile a traduit ce passage, et l'a mis deux fois dans l'*Énéide* : II, 792-794 et VI, 700-702.

207. Εἵκελον, chose semblable. Anciennes variantes, ἵκελον et ἱκέλη.

208. Γενέσκετο, naissait chaque fois.— Μᾶλλον doit être entendu dans son sens propre. A chaque vain effort, la douleur d'Ulysse augmente. Il ne peut y avoir doute pour cet exemple-ci. Voyez la note du vers V, 284.

211. Φίλας s'accorde avec χεῖρε, et περὶ doit être joint à βαλόντε.

213. Ἥ τί μοι.... Construisez : ἡ Περσεφόνεια ἀγαυὴ ὄτρυνέ μοι εἶδωλόν τι τόδε; Ulysse croit d'abord que c'est sa mère en personne qui vient de lui parler. Il se demande maintenant si ce qu'il a devant les yeux n'est pas un pur fantôme, une trompeuse image. Le mot τόδε (*hocce*) est très-expressif : qui n'est que ceci; qui est le néant même.

214. Ὄφρ' ἔτι.... Répétition de ce qu'on a vu au vers IX, 43. Mais ὄφρ(α), ici, marque l'intention, et non pas seulement le résultat.

215. Ὡς.... Répétition du vers 180. Voyez la note sur ce vers.

οὔτι σε Περσεφόνεια, Διδὸς θυγάτηρ, ἀπαφίσκει,
 ἀλλ' αὕτη δίκη ἐστὶ βροτῶν, ὅτε τίς κε θάνησιν·
 οὐ γὰρ ἔτι σάρκας τε καὶ ὀστέα ἴνες ἔχουσιν,
 ἀλλὰ τὰ μὲν τε πυρὸς κρατερὸν μένος αἰθομένοιο
 δαμνᾷ, ἐπεὶ κε πρῶτα λίπη λεύκ' ὀστέα θυμός·
 ψυχὴ δ' ἡύτ' ὄνειρος ἀποπταμένη πεπότηται.
 Ἀλλὰ φώσδε τάχιστα λιλαίεο· ταῦτα δὲ πάντα
 ἴσθ', ἵνα καὶ μετόπισθε τεῇ εἴπησθα γυναικί.

220

Νῶϊ μὲν ὥς ἐπέεσσιν ἀμειβόμεθ'· αἱ δὲ γυναῖκες
 ἤλυθον (ὄτρυνεν γὰρ ἀγαυὴ Περσεφόνεια),
 ὅσσαι ἀριστῶν ἄλοχοι ἔσαν ἠδὲ θύγατρες.
 Αἱ δ' ἀμφ' αἶμα κελαινὸν ἀολλέες ἠγερέθοντο·
 αὐτὰρ ἐγὼ βούλευον, ὅπως ἐρέοιμι ἐκάστην.
 Ἦδε δέ μοι κατὰ θυμὸν ἀρίστη φαίνεται βουλή·
 σπασσάμενος τανύηκες ἄορ παχέος παρὰ μηροῦ
 οὐκ εἴων πιέειν ἅμα πάσας αἶμα κελαινόν.
 Αἱ δὲ προμνηστῖναι ἐπήϊσαν, ἠδὲ ἐκάστη

225

230

218. Αὕτη, attraction. Il équivaut à τοῦτο : ceci, ou plutôt cela, c'est-à-dire cette chose qui te surprend, cette réduction à l'état d'ombre. — Δίκη, la condition. — Ὅτε τίς κε θάνησιν, *vulgo* ὅτε κέν τε θάνωσιν.

219. Ἔχουσιν, maintiennent. Eustathe : οὐ νεύροις ἔτι, κατὰ φύσιν ζωτικῶς διοικουμένοις, συνέχονται αἱ σάρκες καὶ τὰ ὀστέα. La traduction *habent* donne un sens ridicule. *Scholies B* : σημειῶσαι ἐνταῦθα ὅτι τὰ νεῦρα ὡς κινήσεως τε καὶ αἰσθήσεως ὄργανα τὸν ὅλον ἔχουσι τοῦ ζώου λόγον.

220. Τά, ces choses, c'est-à-dire tout ce qui est matière.

221. Δαμνᾷ, ἐπεὶ κε. Ancienne variante, δάμναται, ὥς κε. Cette leçon était une correction faite, on ne sait pourquoi, par Cratès. — Πρῶτα, *semel*, une fois.

222. Ψυχὴ δ(έ) est opposé à τὰ μὲν.

223. Φώσδε, vers la lumière, c'est-à-dire pour retourner au pays des vivants. *Scholies Q* : ἐξελθεῖν ἐκ τοῦ ᾍδου καὶ εἰς τὸ φῶς αὐθις ἐπανελθεῖν προθυμοῦ. En effet, λιλαίεο signifie tout à la fois et

le désir d'un objet et l'effort pour atteindre cet objet.

224. Ἴσθ(ι), sache, c'est-à-dire retiens bien dans ta mémoire.

225. Αἱ (*illæ*) est une épithète d'honneur. Ameis entend *hæ*, dans le sens de *huc* : là. On peut aussi expliquer en faisant de γυναῖκες une apposition à αἱ, ou en traduisant αἱ par *d'autres*. Mais il n'est pas permis de prendre αἱ, comme le font les traducteurs, pour un simple article, pour un mot sans valeur.

227. Ἔσαν a le sens du plus-que-parfait : avaient été. La traduction *erant* ne fournit aucune idée à l'esprit. Ces femmes ne sont plus rien que des ombres.

230. Ἦδε δέ μοι.... Répétition du vers IX, 318.

231. Σπασσάμενος.... Répétition du vers X, 439.

232. Πιέειν, Ancienne variante, πίνειν, leçon adoptée par Ameis et par quelques autres.

233. Προμνηστῖναι, l'une après l'autre. Apollonius : ἀναδεχόμεναι ἀλλήλας,... οἷον προμενεστῖναι οὔσαι, ἀπὸ τοῦ ἀνα-

δν γόνον ἐξαγόρευεν· ἐγὼ δ' ἐρέεινον ἀπάσας.

Ἐνθ' ἦτοι πρώτην Τυρῶ ἶδον εὐπατέρειαν, 235

ἣ φάτο Σαλμωνῆος ἀμύμονος ἔκγονος εἶναι,

φῇ δὲ Κρηθῆος γυνὴ ἔμμεναι Αἰολίδαο·

ἣ Ποταμοῦ ἠράσσατ', Ἐνιπῆος θείοιο,

δς πολὺ κάλλιστος ποταμῶν ἐπὶ γαῖαν ἵησιν·

καί ρ' ἐπ' Ἐνιπῆος πωλέσκετο καλὰ ῥέεθρα. 240

Τῷ δ' ἄρ' εἰσάμενος γαιήοχος Ἐννοσίγαιος

ἐν προχοῆς ποταμοῦ παρελέξατο δινήεντος·

πορφύρεον δ' ἄρα κῦμα περιστάθη, οὔρεϊ ἴσον,

μένειν ἀλλήλας. *Scholies V* : ἐπὶ μίαν ἐξῆς.

Scholies B et Q : μία καὶ μία κατὰ τάξιν.

— Ἡδέ. Ancienne variante, ἡ δέ. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος ψιλοῖ.

235. Τυρῶ. Cette héroïne a été mentionnée au vers II, 420. Elle n'est connue que par ce qui va suivre.

236. Σαλμωνῆος ἀμύμονος, après l'expression εὐπατέρειαν, prouve qu'Homère ignore la légende de Salmonée. Aristarque (*Scholies Q et T*) n'a pas manqué de noter cette particularité curieuse : (ἡ διπλῇ,) δτι οὐχ ὑποτίθεται ἀσεβῇ τὸν Σαλμωνέα, ὥς οἱ νεώτεροι. οὐ γὰρ εὐπατέρειαν ἀν τὴν Τυρῶ εἶπεν, οὐδὲ ἀμύμονος πατρός. Quelques-uns, pour faire concorder le texte d'Homère avec la tradition vulgaire relative à Salmonée, changeaient ἀμύμονος en ἀτασθάλου. Mais cette correction était insuffisante. Didyme (*Scholies H*) : τινὲς ἀτασθάλου γράφουσι. πῶς οὖν οὐχὶ καὶ τὴν εὐπατέρειαν μετέθηκαν; En effet, Homère donne à Égisthe (I, 29), l'épithète ἀμύμων, et Égisthe n'était rien moins qu'un homme vertueux. Mais εὐπατέρεια fait incontestablement l'éloge du père de Tyro.

237. Κρηθῆος.... Αἰολίδαο. Salmonée était lui-même fils d'Éole; de sorte que Tyro était femme de son oncle paternel.

238. Ἐνιπῆος. Ceci place l'aventure en Thessalie. C'est en Élide que Salmonée s'est rendu célèbre par son impiété. Aussi quelques-uns voulaient-ils que cet Énipée fût une rivière d'Élide. *Scholies V* : Ἐνιπὺς Ἡλίδος ποταμὸς καὶ Θεσσαλίας. Mais ce n'était qu'une supposition. D'ailleurs la description du fleuve ne peut s'appliquer qu'à l'Énipée de Thessalie, ce-

lui que Virgile nomme *altus* (*Géorgiques*, IV, 367). Voyez plus bas la note du vers 256.

239. Ὅς πολὺ κάλλιστος.... Homère parle de l'Axius, *Iliade*, II, 849, presque dans les mêmes termes. Cela prouve seulement que les deux fleuves, selon Homère, étaient très-beaux. Mais les logiciens ne voulaient pas qu'il y eût plus d'un κάλλιστος ποταμῶν. Les lytiques répondaient que l'éloge relatif à l'Axius se rapporte à la beauté de ses eaux, tandis qu'il s'agit ici de la beauté de l'Énipée en personne, du dieu fluvial aimé par Tyro. *Scholies V* : πῶς οὖν ἐν Ἰλιάδι ὁ Ἄξιος; ἡ τοῦ μὲν Ἀξίου τὸ ὕδωρ, τοῦ δὲ Ἐνιπέως τὸ σῶμα. δθεν καὶ ἐραστά. Cette discussion est longuement rapportée dans une note de Porphyre (*Scholies H, Q et T*). Mais c'étaient là de pures subtilités, comme les chicanes au sujet de Laodice et de Cassandre, qualifiées l'une et l'autre la plus belle des filles de Priam. Voyez l'*Iliade*, III, 424 et XIII, 365-366, et la note sur le premier de ces deux passages.

240. Καί ρ(α), et par conséquent, c'est-à-dire et poussée par cet amour. — Πωλέσκετο a pour sujet Τυρῶ sous-entendu. *Scholies H* : ἡ τοῦ Κρηθῆος γυνὴ περιπόλει εἰς τὰ καλὰ ῥεῖθρα τοῦ Ἐνιπέως ποταμοῦ ἔρωτι τούτου.

241. Τῷ.... εἰσάμενος, s'étant rendu semblable à lui : ayant pris la figure du dieu Énipée.

242. Παρελέξατο, sous-entendu αὐτῇ.

243-244. Κῦμα περιστάθη... Virgile, *Géorgiques*, IV, 360-362 : « at illum « Curvata in montis faciem circumstetit « unda, Accepitque sinu vasto. »

κυρτωθὲν, κρύψεν δὲ θεὸν θνητὴν τε γυναῖκα.

[Λῦσε δὲ παρθενίην ζώνην, κατὰ δ' ὕπνον ἔχευεν.]

245

Αὐτὰρ ἐπεὶ ρ' ἐτέλεσσε θεὸς φιλοτήσια ἔργα,
ἐν τ' ἄρα οἱ φῦ χειρὶ, ἔπος τ' ἔφατ' ἐκ τ' ὀνόμαζεν·

Χαῖρε, γύναι, φιλότῃτι, περιπλομένου δ' ἐνιαυτοῦ
τέξεις ἀγλαὰ τέκνα, ἐπεὶ οὐκ ἀποφώλιοι εὖναι
ἀθανάτων· σὺ δὲ τοὺς κομέειν ἀτιταλλέμεναί τε.

250

Νῦν δ' ἔρχευ πρὸς δῶμα, καὶ ἴσχεο μηδ' ὀνομήνης·
αὐτὰρ ἐγὼ τοί εἰμι Ποσειδάων ἐνοσίχθων.

ᾧς εἰπὼν ὑπὸ πόντον ἐδύσετο κυμαίνοντα.

Ἡ δ' ὑποχυσσαμένη Περίην τέκε καὶ Νηληϊά,
τὼ κρατερῶ θεράποντε Διὸς μέγαλοιο γενέσθην
ἀμφοτέρω· Περίης μὲν ἐν εὐρυχόρῳ Ἰαωλκῷ
ναῖε πολύρηνος, ὃ δ' ἄρ' ἐν Πύλῳ ἡμαθόεντι.
Τοὺς δ' ἑτέρους Κρηθῆϊ τέκεν βασιλεια γυναικῶν,
Αἴσονά τ' ἠδὲ Φέρητ' Ἀμυθάονά θ' ἵππιοχάρμην.

255

Τὴν δὲ μετ' Ἀντιόπην ἴδον, Ἀσωποῖο θύγατρα,

260

245. Λῦσε δὲ.... Ce vers est interpolé. Zénodote ne l'avait pas dans son texte, et il a été obélisé par Aristarque, comme disant une chose absurde. Didyme (*Scholies H*) : ἀθετεῖται· πρὸς τί γάρ τῃ ἐρώσει καὶ ἐκουσίως βουλομένη μιγῇναι κατέχευεν ὕπνον; Ζηνόδοτος δὲ ἀγνοεῖ τὸν στίχον. Il y a aussi une difficulté dans le sens propre de παρθενίην ζώνην (ceinture virginale), puisque Tyro est une femme mariée. Mais on peut prendre à la rigueur le mot παρθένος, comme en latin *puella*, pour toute jeune femme aussi bien que pour toute jeune fille. Alors παρθενίην équivaldrait à γυναικεῖαν.

249. Τέξεις. Quelques éditeurs, entre autres Bekker et Dindorf, ont adopté la mauvaise leçon τέξαι, qui n'est qu'un caprice de Zénodote. — Ἀποφώλιοι. Ancienne variante, ἀνεμώλιοι. Didyme (*Scholies H*) : τέξεις· οὕτως Ἀρίσταρχος. Ζηνόδοτος δὲ κακῶς, τέξαι. τινὲς δὲ ἀνεμώλιοι εὖναι γράφουσιν, οὐκ εὔ.

250. Τοὺς, eux : les enfants qui naissent. — Κομέειν et ἀτιταλλέμεναι, l'infinif dans le sens de l'impératif.

251. Ἰσχεο, contiens-toi, c'est-à-dire

garde le silence. — Ὀνομήνης, sous-entendu ἐμέ.

252. Ἐγὼ τοί εἰμι, je suis pour toi, c'est-à-dire sache que je suis.

253. ᾧς εἰπὼν.... Répétition textuelle du vers IV, 425.

255. Τὼ est conjonctif : qui l'un et l'autre.

256. Ἐν.... Ἰαωλκῷ. Pélias reste dans son pays de naissance ; son frère Nélee ira chercher fortune ailleurs. Le nom d'Iolkos prouve bien que la fille de Salmonée habitait la Thessalie.

257. Πολύρηνος, *vulgo* πολύρρηνος. Voyez la note du vers IX, 454 de l'*Iliade*.

258. Τοὺς, ceux-ci : ceux que je vais nommer. — Ἐτέρους, apposition explicative à τοὺς.

259. Αἴσονα. C'est le père de Jason. — Φέρητ(α). C'est le père d'Admète. — Ἀμυθάονα. C'est le père de Mélémpus.

260. Τὴν δὲ μετ(ά), or, après celle-là : or, après Tyro. C'est à tort qu'on écrit ici μετ(α), bien que la préposition soit après son régime. Comme ἐπὶ, cette préposition ne souffre point l'anastrophe. Hérodien (*Scholies H*) : οὐκ ἀναστρεπτίον τὴν μετὰ πρόθεσιν. — Ἀσώποιο, de l'Asopus,

ἥ δὲ καὶ Διὸς εὖχετ' ἐν ἀγκοίνῃσιν ἰαῦσαι·
καὶ ῥ' ἔτεκεν δύο παῖδ', Ἀμφιόνά τε Ζῆθον τε,
οἱ πρῶτοι Θήβης ἔδος ἔκτισαν ἑπταπύλοιο,
πύργωσάν τ'· ἐπεὶ οὐ μὲν ἀπύργωτόν γε δύναντο
ναίεμεν εὐρύχορον Θήβην, κρατερῶ περ ἐόντε.

265

Τὴν δὲ μετ' Ἀλκμήνην ἶδον, Ἀμφιτρύωνος ἄκοιτιν,
ἥ ῥ' Ἡράκλῃα θρασυμέμνονα, θυμολέοντα
γείνατ', ἐν ἀγκοίνῃσι Διὸς μεγάλοιο μιγεῖσα·
καὶ Μεγάρην, Κρείοντος ὑπερθύμοιο θύγατρα,
τὴν ἔχεν Ἀμφιτρύωνος υἱὸς μένος αἰὲν ἀτειρής.

270

Μητέρα τ' Οἰδιπόδαο ἶδον, καλὴν Ἐπικάστην,
ἥ μέγα ἔργον ἔρεξεν αἰδρεῖσιν νόοιο,
γῆμαμένη ὧ υἱεῖ· ὁ δ' ὄν πατέρ' ἐξεναρξίας
γῆμεν· ἄφαρ δ' ἀνάπυστα θεοὶ θέσαν ἀνθρώποισιν.

c'est-à-dire du dieu de l'Asopus, cours d'eau qui est, comme on sait, une rivière de Béotie.

264. Καί (même) est dit par comparaison à ce qui était arrivé à Tyro; car Neptune est un personnage inférieur à Jupiter.

263. Οἱ πρῶτοι, qui les premiers, c'est-à-dire qui avant Cadmus. *Scholies H* : πρὸ τῆς Κάδμου ἐπιδημίας. La ville fondée par Amphion et Zéthus périt à la génération suivante. Elle fut seulement rétablie par Cadmus, qu'on regarde à tort comme le vrai fondateur. Aristarque (*Scholies Q*) a bien distingué les choses : (ἡ διπλῇ,) ὅτι οἱ περὶ Ἀμφιόνα ἐτείχισαν τὰς Θήβας διὰ τὸ δεδοικέναι τοὺς Φλεγύας. μετὰ δὲ τελευταίαν αὐτῶν κατασκαφίσης τῆς πόλεως ὑπὸ Εὐρυμάχου τοῦ Φλεγυῶν βασιλέως, Κάδμος ὕστερον ἐλθὼν ἀνέκτισε τὴν Θήβην. — Θήβης ἔδος, c'est-à-dire Θήβην. Nous disons nous-mêmes, à propos des villes fortes, la place de....

264. Μέν dans le sens de μήν.—Au lieu de οὐ μὲν Aristophane de Byzance écrivait οὐ μιν.—On a vu, à propos du vers précédent, que Thèbes avait été détruite la première fois par Eurymaque et les Philégyens. C'est contre ces ennemis que se précautionnaient Amphion et Zéthus. Didyme (*Scholies V*) : διὰ τοὺς Φλεγύας. μετὰ δὲ τὴν τελευταίαν αὐτῶν Εὐρύμαχος ἡρῆμωσε τὰς Θήβας, ὥς φησι Φερεκύδης ἐν τῇ δεκάτῃ.

266. Τὴν δὲ μετ(ά), or, après Antiope. Voyez plus haut la première des deux notes sur le vers 260.

267. Θρασυμέμνονα. Ancienne variante, κρατερόφρονα. Voyez l'*Iliade*, V, 639. L'adjectif θρασυμέμνων équivaut à θρασὺ μεμαῶς : *audacter nitens*, c'est-à-dire *audaci fortitudine pollens*.

269. Καὶ Μεγάρην, sous-entendu ἶδον : puis je vis Mégare.

270. Τὴν ἔχεν, que posséda : dont fut époux ; qui eut pour époux. — Ἀμφιτρύωνος υἱός, le fils d'Amphitryon, c'est-à-dire Hercule, qui passait pour fils d'Amphitryon. L'expression peut paraître bizarre, à trois vers de distance du passage où il est question de la naissance d'Hercule. Elle prouve seulement une habitude invétérée, à laquelle obéit le poète. Hercule, pendant sa vie, était appelé fils d'Amphitryon. Ce titre, bien que faux, lui est resté après sa mort. Virgile lui-même le nomme *Amphitryoniades* (*Énéide*, VIII, 243). — Υἱός a ici la première syllabe brève. Voyez dans l'*Iliade*, VI, 430, la note sur ce mot.

271. Ἐπικάστην. C'est la Iocaste des poètes tragiques. *Scholies V* : παρὰ τοῖς τραγικοῖς Ἰοκάστην.

272. Μέγα ἔργον en mauvaise part : une action épouvantable.

274. Γῆμεν, sous-entendu μητέρα. —

Ἄλλ' ὁ μὲν ἐν Θήβῃ πολυηράτῳ ἄλγεα πάσχων 275

Καδμείων ἦνασσε θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλὰς·

ἡ δ' ἔβη εἰς Ἀίδαο πυλάρταο κρατεροῖο,

ἄψαμένη βρόχον αἰπὺν ἀφ' ὑψηλοῖο μελάθρου,

ὧ ἄχει σχομένη· τῷ δ' ἄλγεα κάλλιπ' ὀπίσσω

πολλὰ μάλ', ὅσσα τε μητρὸς Ἑρινύες ἐκτελέουσιν. 280

Καὶ Χλῶριν εἶδον περικαλλέα, τήν ποτε Νηλεὺς
γῆμεν ἐὼν διὰ κάλλος, ἐπεὶ πόρε μυρία ἔδνα,

Ἄφαρ, *statim*, incontinent, c'est-à-dire très-peu de temps après le mariage. C'est bien en vain qu'on a cherché à faire concorder ceci avec la tradition qui a prévalu au théâtre. *Scholies B* : οὐκ εὐθέως· ἐπεὶ πῶς ἔσχε παῖδας; ἀλλ' ἐξαίφνης. Il s'agirait alors d'une révélation soudaine des forfaits d'OEdipe, mais postérieure de vingt ans et plus à leur accomplissement. Or le texte ne se prête nullement à cette explication. L'OEdipe d'Homère n'a point eu d'enfants, voilà la vérité; et ce n'est pas sur ce point seulement qu'Homère est en contradiction avec les tragiques. Tout ce qui va suivre, sauf la mort de Iocaste, est spécial à Homère. — Ἀνάπυστα.... θέσαν, rendirent parfaitement connus les faits : révélèrent ces horreurs abominables. Les anciens expliquaient ἀνάπυστα ou par le verbe ἀναπυνθάνομαι (s'informer, chercher à connaître), ou par un double ἄ privatif, comme s'il y avait ἀάπυστα, c'est-à-dire οὐκ ἄπυστα, et, par la force du tour négatif, un superlatif de πυστά. Des deux façons le sens est le même.

275. Ἄλγεα πάσχων. Il ne s'agit que de tortures morales. Voyez plus bas les vers 278-279.

276. Καδμείων ἦνασσε. Non-seulement OEdipe continua de régner sur Thèbes, mais il conserva la royauté jusqu'à sa mort. Nous avons vu dans l'*Iliade*, XXIII, 679-680, qu'il périt à la guerre, et que les Thébains lui firent de magnifiques funérailles. Je renvoie aux notes sur ce passage. Aristarque (*Scholies R, H et Q*) constate ici encore l'étrange contradiction d'Homère et des tragiques : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀγνοεῖ τὴν τύφλωσιν καὶ τὴν φυγὴν Οἰδίποδος. Puis il cite le passage de l'*Iliade* sur la mort et les funérailles d'OEdipe. — Ὀλοὰς διὰ βουλὰς se rapporte à πάσχων,

et non à ἦνασσε. Didyme (*Scholies V*) : τὸ ἐξῆς, ἄλγεα πάσχων θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλὰς Καδμείων ἦνασσε· οὐχὶ θεῶν ὀλοὰς διὰ βουλὰς ἦνασσε. Les dieux punissaient les crimes même involontaires.

277. Εἰς Ἀίδαο, dans (la demeure) de Pluton. — Πυλάρταο κρατεροῖο, ce ne sont pas deux épithètes distinctes, mais une idée unique avec modificatif : qui tient la porte solidement fermée; qui ne laisse s'échapper personne. C'est un des exemples où l'emploi de l'hyphen est signalé par Villoison. Voyez ses *Prolégomènes*, p. II. Apollonius confirme cette explication : μίαν διάνοιαν αἰρετέον διὰ τῶν δύο λέξεων. βούλεται γὰρ λέγειν, τοῦ τὰς πυλὰς ἐπαρτῶντος ἰσχυρῶς, οἷον ἐφαρμόζοντος. On a déjà vu πυλάρταο comme épithète de Ἀίδαο, *Iliade*, VIII, 367. Voyez la note relative à ce sujet.

278. Αἰπὺν a ici un sens moral, comme quand il est à côté de δλεθρον : funeste. — Μελάθρου est au propre, et désigne la poutre du plafond. Didyme (*Scholies V*) : νῦν δοχοῦ.

280. Μητρὸς Ἑρινύες, les Érinyes d'une mère, c'est-à-dire les déesses infernales qui punissent les enfants coupables envers leur mère. Voyez la note du vers II, 435. Il ne peut s'agir ici que des longs remords d'OEdipe. Péris à la guerre n'est point un châtement. D'ailleurs un fait unique ne saurait répondre au pluriel ἄλγεα, surtout suivi de l'aggravation πολλὰ μάλ'.

281. Χλῶριν. La mère de Nestor n'est connue que par ce qu'en va dire Ulysse.

282. Ἐπεὶ πόρε, après qu'il eut fourni (au père). Le fiancé achetait sa femme. Voyez la note du vers VI, 384 de l'*Iliade*. L'exemple que nous avons discuté, *Odyssee*, I, 277, est le seul qui soit plus ou moins sujet à contestation.

δπλοτάτην κούρην Ἀμφίονος Ἰασίδαο,
 ὃς ποτ' ἐν Ὀρχομενῷ Μινυεῖω Ἴφι ἀνασσειν·
 ἥ δὲ Πύλου βασιλευε, τέκεν δέ οἱ ἀγλαὰ τέκνα, 283
 Νέστορά τε Χρομίον τε Περικλύμενόν τ' ἀγέρωχον.
 Τοῖσι δ' ἐπ' ἰφθίμην Πηρῷ τέκε, θαῦμα βροτοῖσιν,
 τὴν πάντες μνώνοντο περικτίται· οὐδ' ἄρα Νηλεὺς
 τῷ ἐδίδου ὃς μὴ ἔλικας βόας εὐρυμετώπους
 ἐκ Φυλάκης ἐλάσειε βίης Ἰφικληείης 290
 ἀργαλέας· τὰς δ' οἷος ὑπέσχετο μάντις ἀμύμων
 ἐξελάαν· χαλεπὴ δὲ θεοῦ κατὰ Μοῖρα πέδησεν,

283. Ἀμφίονος. Quelques anciens confondaient cet Amphion avec celui de Thèbes. Le nom patronymique Ἰασίδαο, et surtout le vers qui va suivre, ne permettent point cette identification, contre laquelle protestent Aristarque (*Scholies B*) et Didyme (*Scholies V*).

284. Μινυεῖω, *vulgo* Μινυητῷ. On a vu, *Iliade*, II, 511, Ὀρχομενὸν Μινύειον, et il n'y a aucun exemple d'une longue devenant brève devant Ἴφι. Ce mot Ἴφι est un de ceux qu'on regarde comme ayant eu le digamma initial. Cela est impossible s'il est, comme le veut Curtius, le datif de Ἴφης, identique à ἰς, primitivement *Fis*, latin *vis*. C'est le φ qui représente le digamma. Contentons-nous donc des deux faits qui condamnent la leçon Μινυητῷ.

285. Ἡ δὲ Πύλου βασιλευε, quant à elle, elle était reine de Pylos, c'est-à-dire elle fut femme du roi de Pylos. C'est la leçon et l'explication d'Hérodien. Aristarque ne mettait pas de point après ἀνασσειν, et il écrivait ici ἡδέ, conjonction. De cette façon, βασιλευε avait pour sujet ὃς, et ὃς ne se rapportait plus à Amphion, mais à Nélée. On comprend très-bien que l'orthographe d'Aristarque ait été rejetée par son école même. Nicanor (*Scholies H*), qui a l'air de l'admettre, donne ensuite les raisons alléguées contre elle par Hérodien, et qui ont prévalu : τὸ ἡ δὲ Πύλου σύνδεσμος ἐπὶ Νηλέως ἀκουστέον, ὃς Ὀρχομενοῦ καὶ Πύλου ἐβασίλευσεν. οὕτως Ἀρίσταρχος· ὁ δὲ Ἡρωδιανὸς ἐπὶ Χλωρίδος φησὶν, ἀντιδιαστέλλων τῷ πατρὶ, καὶ ἐπὶ θηλειῶν δὲ τάσσει τὸ βασιλευε· μητέρα δ', ἥ βασιλευεν (*Iliade*, VI, 425). Voyez la note sur le vers cité par Hérodien.

286. Νέστορά τε.... Dans l'*Iliade*, XI, 692, Nélée a douze fils. C'était là une de ces contradictions qui faisaient triompher les chorizontes. Voyez la solution de la difficulté par Aristarque, dans la note sur le vers de l'*Iliade* que je viens de citer. Cette solution se retrouve ici sous plusieurs formes. Aristarque l'avait empruntée aux Iyriques. C'est du moins ce qui paraît d'après la note de Porphyre (*Scholies H*) : ἐναντία φαίνεται ταῦτα τῷ, δῶδε κα γὰρ υἱέες ἡμεν. τρεῖς γὰρ εἰρηνται νῦν. λύοιτο δ' ἂν ἐκ τῆς λέξεως· ἐνταῦθα γὰρ ἐκ τῆς Χλωρίδος τρεῖς γενέσθαι τῷ Νηλεῖ φησί. τί οὖν ἐκώλυε καὶ ἐξ ἐτέρων ἔχειν τοὺς λοιπούς;

287. Τοῖσι dépend de ἐπ(ί) : outre ceux-là : outre ces trois fils.

288. Οὐδ' ἄρα, *vulgo* οὐδέ τι. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, οὐδ' ἄρα. Ameis a rétabli la leçon d'Aristarque.

290. Φυλάκης. Phylacé était une ville de Thessalie, et c'est là qu'habitait Iphiclus, le fils de Phylacus, fondateur de cette ville. — Βίης Ἰφικληείης dépend de βόας. Ces troupeaux avaient été enlevés par Iphiclus à Tyro, mère de Nélée ; ce qui explique pourquoi Nélée voulait l'en déposer à son tour.

291. Ἀργαλέας, sous-entendu ἐλάσαι. Il s'agit de la difficulté de l'entreprise ; car, comme on va le voir, Iphiclus et ses gens se tenaient sur leurs gardes. Didyme (*Scholies B* et *V*) : ἀργαλέαι γὰρ οὐκ αὐταὶ αἱ βόες, ἀλλ' αἱ περὶ αὐτὰς πραγματεῖται καὶ σπουδαί. — Μάντις ἀμύμων. Ce devin était Mélampus, fils d'Amythaon. Voyez les vers XV, 225-236.

292. Κατὰ doit être joint à πέδησεν.

δεσμοί τ' ἀργαλέοι καὶ βουκόλοι ἀγροῖῳται.

Ἄλλ' ὅτε δὴ μῆνές τε καὶ ἡμέραι ἐξετελεῦντο

ἄψ περιτελλομένου ἔτεος καὶ ἐπήλυθον ὥραι,

295

καὶ τότε δὴ μιν ἔλυσε βίη Ἴφικληΐη,

θέσφατα πάντ' εἰπόντα· Διὸς δὲ τελείετο βουλή.

Καὶ Λήδην εἶδον, τὴν Τυνδαρέου παράκοιτιν,

ἣ ῥ' ὑπὸ Τυνδαρέῳ κρατερόφρονε γείνατο παῖδε,

Κάστορά θ' ἱππόδαμον καὶ πύξ ἀγαθὸν Πολυδεύκεα,

300

τοὺς ἄμφω ζώους κατέχει φυσίζοος αἶα·

οἳ καὶ νέρθεν γῆς τιμὴν πρὸς Ζηνὸς ἔχοντες

ἄλλοτε μὲν ζώουσ' ἑτερήμεροι, ἄλλοτε δ' αὖτε

τεθναῖσιν· τιμὴν δὲ λελόγχασιν ἴσα θεοῖσιν.

Τὴν δὲ μετ' Ἴφιμέδειαν, Ἀλωῆος παράκοιτιν,

305

εἶσιδον, ἣ δὴ φάσκε Ποσειδάωνι μιγῆναι·

293. Δεσμοί τ' ἀργαλέοι.... apposition explicative à θεοῦ.... Μοῖρα. La divinité hostile à Mélampus le fait saisir par les bouviers, qui le livrent enchaîné à leur maître. Properce, *Élégies*, II, iv, 7-10 : « Turpia « perpressus vates est vincla Melampus, Cognitus Iphicli surripuisse boves; Quem « non lucra, magis Pero formosa coegit, « Mox Amythaonia nupta futura domo. »

296. Διὸς δὲ τελείετο βουλή. Ancienne variante, Διὸς δὲ τέλεισεν ἐφετμήν.

298. Τὴν est dans le sens emphatique : la fameuse.

300. Κάστορά θ' ἱππόδαμον.... Répétition du vers III, 237 de l'*Iliade*. — Πολυδεύκεα se scande comme s'il y avait Πολυδεύκη. — D'après les termes mêmes dont s'est servi Homère, les deux jumeaux étaient également fils de Tyndare; et c'est par une faveur purement gratuite que Jupiter leur accorda une demi-immortalité et des honneurs presque divins. C'est postérieurement à Homère qu'ils sont devenus des Dioscures et même des dieux, bien que n'ayant que cette immortalité incomplète. Aristarque (*Scholies* H) a noté cette divergence dans les traditions poétiques : (ἡ διπλή,) ὅτι οὐ παραδίδωσιν ἐκ Διὸς Κάστορα καὶ Πολυδεύκην, ἀλλ' ἐστὶ νεωτερικὰ ταῦτα.

310. Ζωούς est dit par opposition à

νεκρούς. Leurs corps ne sont point sujets à décomposition; ce ne sont point des cadavres. Sans cela, l'alternative dont il va être question serait impossible. — Bekker a rejeté le vers 301 au bas de la page. C'est probablement parce que ce vers ne concorde pas entièrement avec celui dont il est presque la reproduction (*Iliade*, III, 243), et que ce qu'il dit est absurde en soi. Mais il s'agit ici d'un miracle.

302. Καὶ νέρθεν γῆς (même sous terre) se rapporte à τιμὴν.... ἔχοντες, et non à ζώουσ(ι). D'ordinaire, Jupiter ne s'occupe point de ceux qui sont dans le tombeau. — Πρὸς. Ancienne variante, παρά.

303. Ζώουσ(ι), sous-entendu ἐπὶ γῆς. Que serait-ce que la vie dans un tombeau? — Ἑτερήμεροι, de deux jours l'un. Ils sortent du tombeau un jour sur deux, et vivent sur terre comme avant leur mort; un jour sur deux pareillement le tombeau les possède, vivants puisqu'ils ne sont point cadavres, mais morts puisqu'ils sont absolument immobiles et que leur cœur ne bat point. *Scholies* B et Q : ἑτέραν παρ' ἑτέραν ἡμέραν οἱ δύο ἅμα. Cela est évidemment sous-entendu. La vie ne serait rien pour Castor sans Pollux, ni pour Pollux sans Castor.

305. Τὴν δὲ μετ(ά). Voyez plus haut la première note du vers 260.

καί ρ' ἔτεκεν δύο παῖδε, μινυνθαδίῳ δὲ γενέσθην,
 ὧτόν τ' ἀντίθεον τηλεκλειτόν τ' Ἐφιάλτην·
 οὗς δὴ μηκίστους θρέψε ζείδωρος ἄρουρα,
 καὶ πολὺ καλλίστους μετὰ γε κλυτὸν Ὠρίωνα· 310
 ἐννέωροι γὰρ τοίγε καὶ ἐννεαπήχες ἦσαν
 εὖρος, ἀτὰρ μῆκος γε γενέσθην ἐννεόργυιοι.
 Οἷ ῥα καὶ ἀθανάτοισιν ἀπειλήτην ἐν Ὀλύμπῳ
 φυλόπιδα στήσειν πολυαῖκος πολέμοιο.
 Ὅσσαν ἐπ' Οὐλύμπῳ μέμασαν θέμεν, αὐτὰρ ἐπ' Ὅσση 315
 Πήλιον εἰνοσίφυλλον, ἔν' οὐρανὸς ἀμβατὸς εἶη.
 Καί νύ κεν ἐξετέλεσσαν, εἰ ἦβης μέτρον ἔχοντο·
 ἀλλ' ὄλεσεν Διὸς υἱὸς, δν ἡύκομος τέκε Λητώ,
 ἀμφοτέρῳ, πρίν σφωῖν ὑπὸ κροτάφοισιν ἰούλους
 ἀνθῆσαι πυκάσαι τε γένυς εὐανθεί λάχνη. 320
 Φαίδρην τε Πρόκριν τε ἶδον, καλήν τ' Ἀριάδνην,
 κούρην Μίνωος ὀλοόφρονος, ἣν ποτε Θησεὺς
 ἐκ Κρήτης ἐς γουνὸν Ἀθηναίων ἱεράων
 ἦγε μὲν, οὐδ' ἀπόνητο· πάρος δέ μιν Ἄρτεμις ἔχτα

307. Γενέσθην, ils furent.

309. Μηκίστους. Les enstatiques voyaient là une difficulté, à cause de Tityus, bien plus grand qu'eux. Mais, comme disaient les Iytriques, Tityus n'est pas un simple mortel, et les fils d'Iphimédie sont deux mortels. Porphyre (*Scholies* H et V) : καὶ πῶς ὁ Τιτυὸς ἐπ' ἐννέα καῖτο πέλεθρα (vers 577) ἐν Ἄδου; γηγενὴς ἐκείνος, τούτους δὲ ἀντεξισάζει ἀνθρώποις.

311. Ἐννέωροι, à l'âge de neuf ans : quand ils n'avaient encore que neuf ans. *Grand Étymologique* Miller : ἔστιν οὖν παρὰ τοῦ ὥρος, ὃ σημαίνει τὸν ἐνιαυτόν. Le mot ἐννέωροι est trissyllabe par synizèse. — Καί, *etiam*, oui bien : exactement ; sans rien en rabattre.

312. Ἐννεόργυιοι, quadrisyllabe par synizèse.

313. Ἐν Ὀλύμπῳ dépend de στήσειν.

315-316. Ὅσσαν.... Bekker rejette ces deux vers au bas de la page. Ils avaient été obélisés par Aristarque ; mais beaucoup d'anciens n'approuvaient pas l'athétèse. Didyme (*Scholies* V) : ἀθετοῦνται δὲ ὥς

ἀδύνατοι. ἀλλὰ μέμασαν, φησὶν, οὐκ ἔπραττον ἔε. Il ne s'agit en effet que d'une folie d'outrecuidance. Cette justification du passage appartient aux Iytriques. Eustathe : οἱ λυτικοὶ φασιν ὅτι μέμασαν οἱ παῖδες ποιῆσαι τὸ ἀδύνατον, οὐ μὲν ἔπραξαν. — Virgile, *Georgiques*, I, 281-282, a presque littéralement traduit les deux vers d'Homère. — Il a été question d'Otus et d'Éphialte comme vainqueurs de Mars, *Iliade*, V, 385-387. Là, ils sont appelés fils d'Aloüs, parce que cet Aloüs était le mari de leur mère.

319. Ἀμφοτέρῳ, *ambos*, l'un et l'autre les deux frères.

320. Γένυς, accusatif pluriel, complément de πυκάσαι. On verra de même, au vers XXIV, 417, l'accusatif νέχυς pour νέχυας.

324. Μιν, elle, c'est-à-dire Ariadne. — Ἄρτεμις ἔχτα signifie qu'Ariadne mourut de mort subite. Voyez la note du vers III, 280. — Aristophane de Byzance écrivait, Ἄρτεμις ἔσχεν, c'est-à-dire ἔπεσχε θανάτῳ. C'était le même sens.

Δίη ἐν ἀμφιρύτῃ, Διονύσου μαρτυρήσιν.

325

Μαῖράν τε Κλυμένην τε ἶδον, στυγερήν τ' Ἐριφύλην,
ἣ χρυσὸν φίλου ἀνδρός ἐδέξατο τιμήεντα.

Πάσας δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνω,

ὅσας ἡρώων ἀλόχους ἶδον ἠδὲ θύγατρας·

πρὶν γάρ κεν καὶ νύξ φθῖτ' ἄμβροτος· ἀλλὰ καὶ ὥρῃ

330

εὐδειν, ἣ ἐπὶ νῆα θοὴν ἐλθόντ' ἐς ἐταίρους

ἣ αὐτοῦ· πομπὴ δὲ θεοῖς ὑμῖν τε μελήσει.

Ὡς ἔφαθ'· οἱ δ' ἄρα πάντες ἀκὴν ἐγένοντο σιωπῇ·

κηληθμῷ δ' ἔσχοντο κατὰ μέγαρα σκιδέντα.

Τοῖσιν δ' Ἀρήτῃ λευκώλενος ἤρχετο μύθων·

335

Φαίηκες, πῶς ὑμῖν ἀνὴρ ὅδε φαίνεται εἶναι

εἶδός τε μέγεθός τε ἰδὲ φρένας ἔνδον ἔτσας;

Ξεῖνος δ' αὖτ' ἐμός ἐστιν, ἕκαστος δ' ἔμμορε τιμῆς·

325. Δίη. C'est l'île qui fut plus tard Naxos. Didyme (*Scholies* Q et V) : Δία νῆσος πρὸς τῇ Κρήτῃ, ἥτις νῦν Νάξος καλεῖται. Ἰερὰ δὲ αὕτη τοῦ Διονύσου. — Διονύσου μαρτυρήσιν. Bacchus obtint l'aide de la déesse en accusant Ariadne de sacrilège. Didyme (*Scholies* V) : ἐπεὶ κατεμαρτύρησεν αὐτῇς ἀσέβειαν μισγίσσης ἐν τῷ τιμένει αὐτοῦ τῷ Θησεῖ. D'après la tradition vulgaire, Bacchus est le sauveur et le consolateur d'Ariadne abandonnée.

326. Μαῖράν τε.... Cette Méra, fille de Prætus, et cette Clymène, fille de Minyas, n'ont point de légende, au moins dans ce qui nous reste des traditions antiques. Ériphyle, au contraire, est une des héroïnes que la tragédie avait le plus souvent mises en scène.

327. Φίλου ἀνδρός, *pro suo marito*, en échange de son époux, c'est-à-dire pour livrer la vie de son époux. Cet époux était Amphiaräus. Il fut vengé par son fils Alcmeon. — Quelques anciens, au lieu de ἀντί, sous-entendaient κατὰ : il n'y a qu'une nuance entre les deux explications, car prendre parti contre quelqu'un, c'est souvent le trahir; mais ἀντί est le terme le plus expressif.

328. Οὐκ ἂν ἐγὼ... Répétition de ce qu'on a vu ailleurs, IV, 240.

330. Φθίτ(ο) est un aoriste. Voyez ἀποφθίμην, vers X, 54. — Ancienne variante,

φθεῖτ(ο). *Scholies* Q : ἀντὶ τοῦ φθαρεῖν, οἶον παύσαιτο, ἀναλωθεῖν. *Scholies* V : ἐπιλίποι.

331. Ἐλθόντ(α) s'accorde avec ἐμέ, sujet sous-entendu de εὐδειν. — Ἐς ἐταίρους. Il donne le nom de compagnons aux hommes de l'équipage du navire qui doit le ramener à Ithaque.

332. Αὐτοῦ, *hic*, ici.

333. Ὡς.... Voyez le vers VIII, 234 et la note sur ce vers.

336. Πῶς.... εἶναι (comment être) équivaut à ποῖος ὢν, ou simplement à ποῖος : *qualis*, quel.

337. Ἐτσας, suivant quelques anciens, n'est pas ici comme ailleurs dans le simple sens de ἀγαθός, de δικάζας. Il marque une comparaison, l'égalité, chez Ulysse, des qualités intérieures avec les avantages extérieurs. Il vaut donc mieux laisser à l'épithète sa valeur habituelle. C'est ἔνδον, c'est-à-dire τὰς ἔνδον οὐσας, qui caractérise le contraste des mérites opposés. L'excellence des uns et des autres, et par conséquent leur égalité entre eux, est constatée par la question même.

338. Δ(έ) a le sens de δὴ, et αὖτ(ε) signifie *quod ad me attinet*. Arété exprime sa satisfaction personnelle. C'est comme si elle disait, en réponse à sa propre question : « Cet homme est parfait, et j'en suis bien heureuse, car il est mon hôte. » Mais

τῷ μὴ ἐπειγόμενοι ἀποπέμπετε, μηδὲ τὰ δῶρα
οὔτω χρηρίζοντι κολούετε· πολλὰ γὰρ ὑμῖν
κτήματ' ἐνὶ μεγάροισι θεῶν ἰότητι κέονται. 340

Τοῖσι δὲ καὶ μετέειπε γέρων ἥρως Ἐχένης
[ὃς δὴ Φαιήκων ἀνδρῶν προγενέστερος ἦεν].

ὦ φίλοι, οὐ μὰν ἡμῖν ἀπὸ σκοποῦ οὐδ' ἀπὸ δόξης
μυθεῖται βασιλεια περίφρων· ἀλλὰ πίθεσθε. 345
Ἀλκινόου δ' ἐκ τοῦδ' ἔχεται ἔργον τε ἔπος τε.

Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
Τοῦτο μὲν οὔτω δὴ ἔσται ἔπος, αἶ κεν ἔγωγε
ζῶδς Φαιήκεσσι φιληρέτμοισιν ἀνάσσω·
ξεῖνος δὲ τλήτω, μάλα περ νόστοιο χατίζων, 350
ἔμπης οὖν ἐπιμεῖναι ἐς αὔριον, εἰσόκε πᾶσαν

elle ajoute aussitôt : « Oui sans doute, il est mon hôte; mais il est aussi le vôtre, et vous devez être comme moi fiers de lui. » C'est là en effet l'interprétation la plus naturelle de ce vers, bizarrement torturé par quelques anciens; car ἕκαστος δ' ἔμμορε τιμῆς est pour ἀλλὰ ἕκαστος ὑμῶν ἔμμορε ταύτης τῆς τιμῆς : mais chacun de vous a part à ma prérogative. C'est là ce qui s'accorde le mieux avec tout le contexte. En effet, la conséquence de cette réflexion est ceci : « Traitez donc un pareil hôte d'une façon digne de lui et digne de vous; » et c'est là l'idée développée dans les trois vers qui vont terminer le discours d'Arété.

339. Ἐπειγόμενοι (*festinantes*) est dans un sens défavorable : avec trop de hâte. — Τὰ δῶρα, ces présents. Elle montre le coffre où Ulysse les a enfermés. Voyez les vers VIII, 439-448. Arété trouve que ce qu'on a fait est insuffisant. C'est là le sens de l'expression μηδὲ κολούετε τὰ δῶρα : et ne coupez point court à ces largesses. On connaît la force du tour négatif. Arété dit, en réalité : « Aux présents que voilà ajoutez encore d'autres présents; comblez-en votre hôte. »

340. Οὔτω se rapporte à χρηρίζοντι, et non à κολούετε.

343. Ὅς δὴ.... Répétition inutile du vers VII, 156. Il manque ici dans un grand nombre de manuscrits, et presque

tous les éditeurs, à l'exemple de Wolf, le mettent entre crochets.

344. Ἡμῖν a ici la finale brève, contre l'usage presque constant du poète. Voyez, X, 563, la note sur cette particularité. — Ἀπὸ σκοποῦ (*præter finem*) et ἀπὸ δόξης (*præter expectationem*) signifient, par le fait de la négation, *sagement* et *à propos*. — Le mot δόξα, chez Homère, a toujours son sens étymologique. Zénodore dans Miller : δόξα, παρὰ τῇ συνηθείᾳ τιμῇ, παρὰ δὲ τῷ ποιητῇ ἢ κατὰ τὴν ψυχὴν ἐννοία καὶ δόκησις. Voyez le vers X, 334 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

346. Τοῦδ(ε), que voici, c'est-à-dire qui m'entend et m'approuve. — Ἐχεται, *penes est*, est aux mains de. Voyez la note du vers VI, 197. — Ἐργον τε ἔπος τε, *factumque jussumque*, c'est-à-dire *jussum ut fiat* : le commandement d'exécuter; le pouvoir de régler ce qu'il y a à faire.

348. Τοῦτο.... ἔπος, cette parole, c'est-à-dire ce que vous venez d'entendre, ce qu'a proposé la reine et approuvé Échéneüs. — Οὔτω δὴ ἔσται, sera certainement ainsi, c'est-à-dire s'accomplira pour sûr de point en point. — Αἶ κεν, restriction affirmative, comme notre *s'il plaît à Dieu*, notre *si j'y suis* et autres formules analogues. C'est forcer le sens que d'entendre, par αἶ κεν ἔγωγε.... ἀνάσσω, aussi vrai que je suis roi. Alcinoüs est plus modeste.

350. Τλήτω, *sustineat*, se résigne.

δωτίνην τελέσω· πομπή δ' ἄνδρεσσι μελήσει
 πᾶσι, μάλιστα δ' ἐμοί· τοῦ γὰρ κράτος ἔστ' ἐνὶ δήμῳ.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
 Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν, 355
 εἴ με καὶ εἰς ἐνιαυτὸν ἀνώγοιτ' αὐτόθι μίμνειν,
 πομπήν τ' ὀτρύνετε καὶ ἀγλαὰ δῶρα διδοῖτε,
 καὶ κε τὸ βουλοίμην, καὶ κεν πολὺ κέρδιον εἴη,
 πλειότερην σὺν χειρὶ φίλην ἐς πατρίδ' ἰκέσθαι·
 καὶ κ' αἰδοιότερος καὶ φίλτερος ἀνδράσιν εἴην 360
 πᾶσιν, ἔσοι μ' Ἰθάκηνδε ἰδοίαιτο νοστήσαντα.

Τὸν δ' αὖτ' Ἀλκίνοος ἀπαμείβετο, φώνησέν τε·
 ὦ Ὀδυσσεῦ, τὸ μὲν οὔτι σ' εἴσκομεν εἰσορόωντες
 ἡπεροπῆά τ' ἔμεν καὶ ἐπὶ κλοπὸν, οἷά τε πολλοὺς 365
 βόσκει γαῖα μέλαινα πολυσπερέας ἀνθρώπους,
 ψεύδεά τ' ἀρτύνοντας, ὅθεν κέ τις οὐδὲ ἰδοίτο·
 σοὶ δ' ἔπι μὲν μορφὴ ἐπέων, ἐνὶ δὲ φρένες ἐσθλαί·
 μῦθον δ' ὥς δτ' αἰδοῖς ἐπισταμένως κατέλεξας,
 πάντων τ' Ἀργείων σέο τ' αὐτοῦ κήδεα λυγρά.

353. Πᾶσι,... Répétition du vers I, 359.
 — Τοῦ a le sens de ἐμοῦ, car Alcinoüs se montre lui-même par un geste. Voyez la première partie de la note des vers I, 356-359.

354-355. Τὸν.... Répétition des vers IX, 1-2. Voyez aussi la note VIII, 382.

356. Καὶ εἰς ἐνιαυτόν, même jusqu'à une année : durant une année entière.

357. Πομπήν τ' ὀτρύνετε. Ancienne variante, πομπή δ' ὀτρύνειτο.

358. Καί, eh bien ! — Τό, cela : cette condition. — Εἴη a pour sujet τό ou τοῦτο sous-entendu.

359. Πλειότερη σὺν χειρὶ, avec une main plus pleine, c'est-à-dire possesseur de richesses plus considérables. — Ἰκέσθαι dépend de κέρδιον εἴη. Aristophane de Byzance écrivait πλειότερης σὺν χειρὶ, peut-être à cause du pluriel qu'on a vu dans un passage opposé à celui-ci, X, 42 : κενεὰς σὺν χεῖρας ἔχοντες.

360. Καί (le premier) n'est pas une simple copule ; il marque la conséquence, comme s'il y avait καὶ γάρ : et en effet. —

Hésiode, *OEuvres et Jours*, vers 311, parle de la richesse comme Homère : πλούτῳ δ' ἀρετὴ καὶ κῦδος ὀπηδεῖ.

363. Τό (cela) est expliqué par ἔμεν, c'est-à-dire σὲ εἶναι (que tu étais). Il dépend de εἴσκομεν. — Σ(έ) dépend de εἰσορόωντες.

364. Οἷά τε, expression adverbiale : *qualiter*, ainsi que. — Πολλούς. Ζήνδοτε, πολλά. Avec cette leçon, οἷά τε a son sens ordinaire.

365. Πολυσπερέας, disséminés partout.

366. Ὅθεν (*unde*) équivalent à ἐξ ὧν : par suite desquels. Les mensonges de ces fourbes sont si bien ourdis, qu'on les prend pour la vérité. On a beau ouvrir les yeux, on est inévitablement dupe. — Ἰδοίτο. Ajoutez : ψεύδεα εἶναι.

367. Ἐπι est pour ἐπεστι, et ἐνὶ pour ἐνεστι. Hérodien (*Scholies H*) : ἀναστρεπτόν τὴν ἐπὶ καὶ τὴν ἐνὶ.

368. Ὡς δτ' αἰδοῖς, comme quand un aède, c.-à-d. comme eût pu faire un aède. — Ἐπισταμένως se rapporte à κατέλεξας.

369. Κήδεα λυγρά, apposition à μῦθον.

Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἶπε καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,
εἴ τινας ἀντιθέων ἐτάρων ἴδες, οἳ τοι ἅμ' αὐτῷ
Ἴλιον εἰς ἅμ' ἔποντο, καὶ αὐτοῦ πότμον ἐπέσπον.
Νῦξ δ' ἦδε μάλα μακρὴ, ἀθέσφατος· οὐδέ πω ὦρη
εὔδειν ἐν μεγάρῳ· σὺ δέ μοι λέγε θέσκελα ἔργα.
Καί κεν ἐς ἡῷ δῖαν ἀνασχοίμην, ὅτε μοι σὺ
τλαίης ἐν μεγάρῳ τὰ σὰ κήδεα μυθήσασθαι.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη πολύμητις Ὀδυσσεύς·
Ἀλκίνοε κρεῖον, πάντων ἀριδείκετε λαῶν,
ὦρη μὲν πολέων μύθων, ὦρη δὲ καὶ ὕπνου·
εἰ δ' ἔτ' ἀκουέμεναί γε λιλαίεαι, οὐκ ἂν ἔγωγε
τούτων σοι φθονέοιμι καὶ οἰκτρότερ' ἄλλ' ἀγορεύσαι,
κῆδε' ἐμῶν ἐτάρων, οἳ δὴ μετόπισθεν ὄλοντο·

370. Ἄλλ' ἄγε.... Répétition textuelle du vers I, 169.

371-372. Οἳ τοι ἅμ' αὐτῷ Ἴλιον εἰς ἅμ' ἔποντο. Le premier ἅμ(α) signifie *cum*, avec (ἅμα τοι, *tecum*), et le second *simul*, en même temps. Ἴλιον εἰς est pour εἰς Ἴλιον.

372. Αὐτοῦ, adverbe : là-même, c'est-à-dire en Troade.

373. Νῦξ δ' ἦδε μάλα μακρὴ, ἀθέσφατος, cette nuit est très-longue, prodigieusement longue. On concluait, d'après ceci, que nous sommes dans la saison des courts jours, probablement un peu au delà de l'équinoxe d'automne. En effet, il y a du feu chez Alcinoüs, et Ulysse est assis près du foyer. Les soirées sont déjà longues et fraîches, ce qui d'ailleurs n'empêche pas les jours d'être encore chauds, comme le prouve l'action du soleil sur le linge de Nausicaa, VI, 94-99. *Scholies* H et T : καὶ ἐντεῦθεν ἡ ὥρα φαίνεται φθινοπωρινὴ οὕσα. Cette note provient d'Aristarque, et elle devrait commencer par la formule ordinaire, ἡ διπλῇ, ὅτι. Cela est évident d'après la paraphrase qu'en fait Eustathe, et qui commence elle-même par ὅτι, débris de cette formule : ὅτι ἐθέλων ὁ ποιητὴς δηλῶσαι τὴν ὥραν ὅτε τὰ νῦν ποιούμενα γίνεται, καὶ ὅτι φθινόπωρον ἦν ἡ καὶ περαιτέρω τοιαύτης ὥρας, φησί· νῦξ δ' ἦδε....

374. Λέγε, raconte. Voyez la note du

vers V, 6. — Θέσκελα ἔργα. Les aventures d'Ulysse sont en effet pleines de choses qui dépassent toute créance, qui ne sont pas du monde ordinaire de l'espèce humaine. De là l'épithète θέσκελα.

375. Καί (même) se rapporte à ἐς ἡῷ.

376. Τὰ (*illa*) est emphatique, et équivalent presque à θέσκελα.

379. ὦρη μὲν et ὦρη δέ, sous-entendu ἐστὶ. C'est une maxime générale. D'après ce qui suit, c'est la dernière partie de la maxime qu'Ulysse voudrait voir appliquer. — Il y a une explication ancienne qui réduit le vers à cette seule idée d'aller dormir. Cette explication est purement arbitraire. Aristarque ne l'admettait point. Didyme (*Scholies* H) : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος ἐν τῷ καθόλου, ὁ δὲ Σιδώνιος ἐλλειπτικῶς· ὦρη μὲν πολέων μύθων παύσασθαι, ὦρη δὲ καὶ ὕπνου μνήσασθαι.

381. Τούτων est au neutre, et il dépend de οἰκτρότερ(α). — Ἄλλ(α), d'autres choses : d'autres récits. — Ἀγορεύσαι. Ancienne variante, ἀγορεύειν.

382. Κῆδε' ἐμῶν ἐτάρων, apposition explicative de ἄλλα. — Μετόπισθεν, postérieurement, c'est-à-dire après la guerre. C'est ce que font voir les deux vers qui suivent; car οἳ, au vers 383, n'est que la répétition du conjonctif de ce vers-ci, et équivalent à la copule. *Scholies* Q : μετὰ τὸν πόλεμον. εἴτα ἐξηγεῖται τὸ μετόπισθεν, εἰπὼν· οἳ Τρώων....

οἱ Τρώων μὲν ὑπεξέφυγον στονόεσσαν αὐτὴν,
ἐν νόστῳ δ' ἀπόλοντο κακῆς ἰότητι γυναικός.

Αὐτὰρ ἐπεὶ ψυχὰς μὲν ἀπесκέδασ' ἄλλυδις ἄλλη 385
ἀγνὴ Περσεφόνεια γυναικῶν θηλυτεράων,
ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Ἀγαμέμνονος Ἀτρεΐδου
ἀχθυμένη· περὶ δ' ἄλλαι ἀγηγέραθ', ὅσσαι ἄμ' αὐτῷ
οἴκῳ ἐν Αἰγίσθοιο θάνον καὶ πότμον ἐπέσπον.

Ἔγνων δ' αἶψ' ἐμὲ κεῖνος, ἐπεὶ πῖεν αἶμα κελαινόν· 390
κλαῖε δ' ὄγε λιγέως, θαλερόν κατὰ δάκρυον εἵδων,
πιτνάς εἰς ἐμὲ χεῖρας, ὀρέξασθαι μενεαίνων·
ἀλλ' οὐ γάρ οἱ ἔτ' ἦν ἱς ἔμπεδος οὐδέ τι κῆρυς,
οἷη περ πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν.
Τὸν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδὼν, ἐλέησά τε θυμῷ, 395
καί μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Ἀτρεΐδῃ κύδιστε, ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
τίς νύ σε Κῆρ ἐδάμασσε τανηλεγέος θανάτοιο;
Ἦέ σέγ' ἐν νήεσσι Ποσειδάων ἐδάμασσεν,

384. Κακῆς.... γυναικός. Il s'agit de Clytemnestre, qui fit périr Agamemnon et les amis d'Agamemnon. Hélène n'a rien à voir ici, ni surtout Cassandre, quoi qu'en aient dit quelques anciens. Les vers 383-384 ne sont que l'annonce du récit qui va suivre. La cause des fausses hypothèses est le pluriel ἀπόλοντο, parce que l'idée de Clytemnestre ne rappelle, d'après les tragiques, qu'une seule mort de héros. Mais il y a eu, selon Homère, un vrai massacre. Voyez plus bas, vers 388-389 et 412-415.

385. Ἄλλη, *vulgo* ἄλλην. Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance. Aristarque regarde ἄλλη comme la vraie leçon, et cite à ce sujet le vers IX, 458. Ameis et La Roche ont rétabli ἄλλη.

386. Γυναικῶν dépend de ψυχὰς. — Θηλυτεράων. Voyez plus bas, vers 434, la même épithète expressive. On trouvera encore ailleurs cette alliance de mots : XV, 422; XXIII, 466; XXIV, 202.

387. Ἦλθε δ' ἐπὶ pour ἐπῆλθε δέ : alors survint.

388. Ἄλλαι, sous-entendu ψυχαί. — Ὅσοι, apposition à ἄλλαι, équivalent à τουτέστι ψυχαί πάντων ὅσοι.

392. Πιτνάς εἰς ἐμὲ χεῖρας, ayant ouvert les bras vers moi. Agamemnon fait beaucoup plus que tendre ses mains vers Ulysse. Le participe πιτνάς appartient à πίτνημι, synonyme de πετάννυμι. Hérodien (*Scholies H*) : ὀξύτόνως τὸ πιτνάς.

393. Γάρ insiste sur la négation, et équivalent à πάντως. On sait que souvent cette conjonction représente une phrase entière. Ici la phrase pourrait être : « Je dois vous dire que. » — Οὐδέ τι. Quelques-uns écrivent, οὐδ' ἔτι. La vulgate donne un sens bien plus énergique (*neque ullo modo*). Atteindre le but est absolument impossible. — Κῆρυς, le mouvement qui atteint son but. Didyme (*Scholies Q et V*) : κίνησις μετὰ δυνάμεως. — La variante κηρίς n'est qu'une confusion produite chez les copistes par l'iotacisme.

395. Τὸν dépend de ἰδὼν, et il est sous-entendu avec ἐλέησα.

398. Τίς νύ σε.... Voyez plus haut le vers 171 et la note sur ce vers.

399-401. Ἦέ σέγ' ἐν νήεσσι.... Aristophane de Byzance regardait ces trois vers comme une interpolation. Ils ont été faits, selon lui, à l'aide de ceux qu'on va lire

ὄρσας ἀργαλέων ἀνέμων ἀμέγαρτον αὐτμήν, 400

ἤέ σ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου,

βοῦς περιταμνόμενον ἢ δ' οἴων πώεα καλὰ,

ἤε περὶ πτόλιος μαχεούμενον ἢ δὲ γυναικῶν;

ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ, 405

οὔτ' ἔμεγ' ἐν νήεσσι Ποσειδάων ἐδάμασσεν,

ὄρσας ἀργαλέων ἀνέμων ἀμέγαρτον αὐτμήν,

οὔτε μ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου·

ἀλλὰ μοι Αἴγισθος τεύξας θάνατόν τε μόρον τε

ἔκτα σὺν οὐλομένη ἁλόχῳ, οἴκόνδε καλέσσας, 410

δειπνίσσας, ὥς τίς τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.

ὣς θάνον οἰκτίστῳ θανάτῳ· περὶ δ' ἄλλοι ἑταῖροι

νωλεμέως κτείνοντο, σύες ὥς ἀργιόδοντες,

οἳ ῥά τ' ἐν ἀφνειοῦ ἀνδρός μέγα δυναμένοιο

ἢ γάμῳ ἢ ἐράνῳ ἢ εἰλαπίνῃ τεθαλυίῃ. 415

plus bas, 406-408. Didyme (*Scholias H*) : οἱ ἡέ ἀθετοῦνται ὑπὸ Ἀριστοφάνους, ὡς ἀπὸ τῶν εἰρησομένων μετενεχθέντες. Cette condamnation n'est point fondée. On a vu plus haut, vers 172-173 et 198-199, deux passages qui se correspondent d'une façon tout à fait analogue aux questions 399-401 et aux réponses 406-408. C'était priver Homère d'une beauté. Rien n'est plus frappant et plus expressif que les interrogations d'Ulysse, sinon l'écho dont elles sont incontinent suivies. Aristarque et son école n'ont point adopté l'athétèse. — 399. Ἐν νήεσσι, sur des vaisseaux, c'est-à-dire pendant la navigation.

400. Ἀργαλέων. Aristophanes de Byzance, λευγαλέων. — Ἀμέγαρτον indique ici la violence. *Grand Étymologique* Miller : ἐκ δὲ τούτου (τοῦ μεγάρω) τὸ ἀμέγαρτον, τοῦ ἀ ἐπιτακτικοῦ νοουμένου, ἡνίκα δηλοῖ τὸ πολὺ καὶ μέγα. Le mot ἀμέγαρτος a quelquefois un sens moral. Voyez, XVII, 219, la note sur ἀμέγαρτα συδῶτα.

401. Ἡέ σ' ἀνάρσιοι.... Répétition presque textuelle du vers X, 459.

402. Περιταμνόμενον, retranchant pour toi, c'est-à-dire dérobant.

403. Περὶ πτόλιος, au sujet d'une ville,

c'est-à-dire pour t'emparer d'une ville. — Μαχεούμενον pour μαχούμενον, participe présent de μαχέομαι, érique pour μάχομαι. Hérodien (*Scholias H*) regarde μαχεούμενον comme une pure licence métrique : παράλογος ἡ διαίρεσις. θέλει γὰρ εἰπεῖν μαχόμενον· ἐπέκτασις οὖν γέγονε διὰ τὸ μέτρον.

406-408. Ἐν νήεσσι.... Voyez plus haut les vers 399-401 auxquels ceux-ci répondent, et les notes sur ces trois vers.

410. Ἐκτα, sous-entendu ἐμέ : me tua. — Σύν, avec, c'est-à-dire ayant pour complice. — Ἀλόχῳ, (ma) femme : Clytemnestre.

411. Δειπνίσσας,... Voyez le vers IV, 535 et la note sur ce vers.

412. Περὶ, alentour : autour de moi. — Ἄλλοι ἑταῖροι. Le second mot précise le sens du premier. Le massacre des autres convives porte uniquement sur les amis d'Agamemnon.

414. Οἳ, sous-entendu κτείνονται. Il y a des ellipses toutes semblables, *Iliade*, VIII, 306 et XVI, 407. On n'a donc pas besoin de supposer, comme font quelques-uns, qu'il manque un vers dans le texte entre 415 et 416. — Ἐν.... ἀνδρός, dans (la maison) d'un homme.

οἱ Τρώων μὲν ὑπεξέφυγον στονόεσσαν αὐτὴν,
ἐν νόστῳ δ' ἀπόλοντο κακῆς ἰότητι γυναικός.

Αὐτὰρ ἐπεὶ ψυχὰς μὲν ἀπεσκέδασ' ἄλλυδις ἄλλη 385

ἀγνὴ Περσεφόνεια γυναικῶν θηλυτεράων,
ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Ἀγαμέμνονος Ἀτρεΐδου
ἄχθυμένη· περὶ δ' ἄλλαι ἀγηγέραθ', ὅσαι ἅμ' αὐτῷ
οἴκῳ ἐν Αἰγίσθοιο θάνον καὶ πότμον ἐπέσπον.

Ἔγνων δ' αἰψ' ἐμὲ κεῖνος, ἐπεὶ πῖεν αἷμα κελαινόν· 390

κλαῖε δ' ὄγε λιγέως, θαλερόν κατὰ δάκρυον εἴβων,
πιτνάς εἰς ἐμὲ χεῖρας, ὀρέξασθαι μενεαίνων·
ἀλλ' οὐ γάρ οἱ ἔτ' ἦν ἱς ἔμπεδος οὐδέ τι κῆρυς,
οἷη περ πάρος ἔσκεν ἐνὶ γναμπτοῖσι μέλεσσιν.

Τὸν μὲν ἐγὼ δάκρυσα ἰδὼν, ἐλέησά τε θυμῷ, 395

καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

Ἀτρεΐδῃ κύδιστε, ἀναξ ἀνδρῶν Ἀγάμεμνον,
τίς νύ σε Κῆρ ἐδάμασσε τανηλεγέος θανάτοιο;
Ἦέ σέγ' ἐν νήεσσι Ποσειδάων ἐδάμασσε,

384. Κακῆς... γυναικός. Il s'agit de Clytemnestre, qui fit périr Agamemnon et les amis d'Agamemnon. Hélène n'a rien à voir ici, ni surtout Cassandre, quoi qu'en aient dit quelques anciens. Les vers 383-384 ne sont que l'annonce du récit qui va suivre. La cause des fausses hypothèses est le pluriel ἀπόλοντο, parce que l'idée de Clytemnestre ne rappelle, d'après les tragiques, qu'une seule mort de héros. Mais il y a eu, selon Homère, un vrai massacre. Voyez plus bas, vers 388-389 et 412-415.

385. Ἄλλη, *vulgo* ἄλλην. Notre vulgate est la leçon d'Aristophane de Byzance. Aristarque regarde ἄλλη comme la vraie leçon, et cite à ce sujet le vers IX, 458. Ameis et La Roche ont rétabli ἄλλη.

386. Γυναικῶν dépend de ψυχάς. — Θηλυτεράων. Voyez plus bas, vers 434, la même épithète expressive. On trouvera encore ailleurs cette alliance de mots : XV, 422 ; XXIII, 166 ; XXIV, 202.

387. Ἦλθε δ' ἐπὶ pour ἐπῆλθε δέ : alors survint.

388. Ἄλλαι, sous-entendu ψυχαί. — Ὅσοι, apposition à ἄλλαι, équivalent à τούτέστι ψυχαί πάντων ὅσοι.

392. Πιτνάς εἰς ἐμὲ χεῖρας, ayant ouvert les bras vers moi. Agamemnon fait beaucoup plus que tendre ses mains vers Ulysse. Le participe πιτνάς appartient à πίτνημι, synonyme de πετάνωμι. Hérodien (*Scholies* H) : ὀξύτόνως τὸ πιτνάς.

393. Γάρ insiste sur la négation, et équivalant à πάντως. On sait que souvent cette conjonction représente une phrase entière. Ici la phrase pourrait être : « Je dois vous dire que. » — Οὐδέ τι. Quelques-uns écrivent, οὐδ' ἔτι. La vulgate donne un sens bien plus énergique (*neque ullo modo*). Atteindre le but est absolument impossible. — Κῆρυς, le mouvement qui atteint son but. Didyme (*Scholies* Q et V) : κίνησις μετὰ δυνάμεως. — La variante κηκίς n'est qu'une confusion produite chez les copistes par l'iotacisme.

395. Τὸν dépend de ἰδὼν, et il est sous-entendu avec ἐλέησα.

398. Τίς νύ σε.... Voyez plus haut le vers 474 et la note sur ce vers.

399-401. Ἦέ σέγ' ἐν νήεσσι.... Aristophane de Byzance regardait ces trois vers comme une interpolation. Ils ont été faits, selon lui, à l'aide de ceux qu'on va lire

ὄρσας ἀργαλέων ἀνέμων ἀμέγαρτον αὐτμήν, 400

ἥέ σ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου,

βοῦς περιταμνόμενον ἡδ' οἴων πώεα καλὰ,

ἥε περὶ πτόλιος μαχεούμενον ἡδὲ γυναικῶν;

ὣς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·

Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ, 405

οὔτ' ἔμεγ' ἐν νήεσσι Ποσειδάων ἐδάμασσε,

ὄρσας ἀργαλέων ἀνέμων ἀμέγαρτον αὐτμήν,

οὔτε μ' ἀνάρσιοι ἄνδρες ἐδηλήσαντ' ἐπὶ χέρσου·

ἀλλὰ μοι Αἰγισθος τεύξας θάνατόν τε μόρον τε

ἔκτα σὺν οὖλομένῃ ἀλόχῳ, οἰκόνδε καλέσσας, 410

δειπνίσσας, ὥς τίς τε κατέκτανε βοῦν ἐπὶ φάτνῃ.

ὣς θάνον οἰκτίστῳ θανάτῳ· περὶ δ' ἄλλοι ἑταῖροι

νωλεμέως κτείνοντο, σύες ὥς ἀργιόδοντες,

οἳ ῥά τ' ἐν ἀφνειοῦ ἀνδρός μέγα δυναμένοιο

ἦ γάμῳ ἦ ἐράνῳ ἦ εἰλαπίνῃ τεθαλυίῃ. 415

plus bas, 406-408. Didyme (*Scholies H*) : οἱ ἥε ἀθετοῦνται ὑπὸ Ἀριστοφάνους, ὡς ἀπὸ τῶν εἰρησομένων μετενεχθέντες. Cette condamnation n'est point fondée. On a vu plus haut, vers 172-173 et 198-199, deux passages qui se correspondent d'une façon tout à fait analogue aux questions 399-401 et aux réponses 406-408. C'était priver Homère d'une beauté. Rien n'est plus frappant et plus expressif que les interrogations d'Ulysse, sinon l'écho dont elles sont incontinent suivies. Aristarque et son école n'ont point adopté l'athétèse. — 399. Ἐν νήεσσι, sur des vaisseaux, c'est-à-dire pendant ta navigation.

400. Ἀργαλέων. Aristophane de Byzance, λευγαλέων. — Ἀμέγαρτον indique ici la violence. *Grand Étymologique* Miller : ἐκ δὲ τούτου (τοῦ μεγάρῳ) τὸ ἀμέγαρτον, τοῦ ἀ ἐπιτακτικοῦ νοουμένου, ἡνίκα δηλοῖ τὸ πολὺ καὶ μέγα. Le mot ἀμέγαρτος a quelquefois un sens moral. Voyez, XVII, 219, la note sur ἀμέγαρτε συδῶτα.

401. Ἡέ σ' ἀνάρσιοι.... Répétition presque textuelle du vers X, 459.

402. Περιταμνόμενον, retranchant pour toi, c'est-à-dire dérochant.

403. Περί πτόλιος, au sujet d'une ville,

c'est-à-dire pour t'emparer d'une ville. — Μαχεούμενον pour μαχούμενον, participe présent de μαχέομαι, épique pour μάχομαι. Hérodien (*Scholies H*) regarde μαχεούμενον comme une pure licence métrique : παράλογος ἡ διαίρεσις. θέλει γὰρ εἰπεῖν μαχόμενον· ἐπέκτασις οὖν γέγονε διὰ τὸ μέτρον.

406-408. Ἐν νήεσσι.... Voyez plus haut les vers 399-401 auxquels ceux-ci répondent, et les notes sur ces trois vers.

410. Ἐκτα, sous-entendu ἐμέ : me tua. — Σύν, avec, c'est-à-dire ayant pour complice. — Ἀλόχῳ, (ma) femme : Clytemnestre.

411. Δειπνίσσας,... Voyez le vers IV, 535 et la note sur ce vers.

412. Περί, alentour : autour de moi. — Ἄλλοι ἑταῖροι. Le second mot précise le sens du premier. Le massacre des autres convives porte uniquement sur les amis d'Agamemnon.

414. Οἳ, sous-entendu κτείνονται. Il y a des ellipses toutes semblables, *Iliade*, VIII, 306 et XVI, 407. On n'a donc pas besoin de supposer, comme font quelques-uns, qu'il manque un vers dans le texte entre 415 et 416. — Ἐν.... ἀνδρός, dans (la maison) d'un homme.

Ἦδη μὲν πολέων φόνω ἀνδρῶν ἀντεβόλησας,
 μουνάξ κτεινομένων, καὶ ἐνὶ κρατερῇ ὑσμίνῃ·
 ἀλλὰ κε κεῖνα μάλιστα ἰδὼν ὀλοφύραο θυμῷ,
 ὥς ἀμφὶ κρητῆρα τραπέζας τε πληθούσας
 κείμεθ' ἐνὶ μεγάρῳ, δάπεδον δ' ἅπαν αἵματι θῦεν.

420

Οἰκτροτάτην δ' ἤκουσα ἔπα Πριάμοιο θυγατρὸς,
 Κασσάνδρης, τὴν κτεῖνε Κλυταιμνήστρη δολόμητις
 ἀμφ' ἐμοί· αὐτὰρ ἐγὼ ποτὶ γαίῃ χεῖρας ἀείρων
 βάλλον ἀποθνήσκων περὶ φασγάνῳ· ἥ δὲ κυνῶπις
 νοσφίσατ', οὐδὲ μοι ἔτλη ἰόντι περ εἰς Αἴδαο

425

416. Ἀντεβόλησας, tu as assisté. Ancienne variante, ἀντεβόλησα (j'ai assisté). Le vers 418 prouve qu'il faut la seconde personne. Didyme (*Scholies* H) : οὕτως Ἀρίσταρχος· πρὸς γὰρ τὸν Ὀδυσσεά, ὥς καὶ τὸ ἐξῆς ὀλοφύραο θυμῷ.

417. Μουνάξ est opposé à ἐνὶ... ὑσμίνῃ : d'un côté le meurtre simple, de l'autre la tuerie. C'est comme s'il y avait : κτεινομένων ἢ μουνάξ ἢ ἐν ὑσμίνῃ. Mais il suffit de rendre καὶ par *atque etiam* (et aussi) pour faire comprendre qu'il y a ici deux idées, et non pas une idée unique. Les héros grecs tuaient souvent leur ennemi soit en embuscade, soit en combat singulier. Eustathe paraphrase μουνάξ par ἐν μονομαχίᾳ. Il faut ajouter : ἢ ἐν λόγῳ. Aussi les anciens n'affirmaient-ils point que μουνάξ désignât uniquement le combat singulier. *Scholies* B : ἴσως ἐν μονομαχίᾳ. Cela sous-entend l'autre façon de tuer son ennemi.

418. Κεῖνα (ces choses) est expliqué par ὥς et ce qui suit. — Μάλιστα dépend de ὀλοφύραο.

420. Δάπεδον, le sol, c'est-à-dire le pavé de la salle du festin. — Θῦεν, était agité, c'est-à-dire ruisselait. Ameis traduit par *dampfte, rauchte* : exhalait une vapeur, fumait. Le sens propre de θύω autorise l'explication ; mais cette explication affaiblit singulièrement l'image.

423. Ἀμφ' ἐμοί, près de moi : à mes côtés. Cassandre avait été invitée au festin. On sait combien Eschyle et Sénèque se sont écartés de la tradition d'Homère. — Ποτὶ γαίῃ dépend de βάλλον, et χεῖρας ἀείρων marque le mouvement spasmo-

dique des bras dans les convulsions de la mort.

424. Ἀποθνήσκων περὶ φασγάνῳ, mourant autour du glaive, c'est-à-dire mourant avec le glaive d'Égisthe entièrement enfoncé dans ma poitrine. Comparez περὶ δουρὶ ἤσπαιρ(ε) et περὶ δουρὶ κεπαρμένῃ (*Iliade*, XIII, 570-571 ; XXI, 577), et voyez la note sur le premier de ces deux passages. — D'après l'explication vulgaire, περὶ φασγάνῳ dépend de χεῖρας ἀείρων, et il s'agit du glaive d'Agamemnon : Agamemnon peut se mettre en défense. Mais il n'a pas même eu le temps d'avoir cette idée, au moins selon toute vraisemblance. Il est frappé à l'improviste, il tombe et expire ; voilà tout. Il y a, dans les *Scholies*, trois explications du passage, entre autres celle-là. J'ai choisi celle qui m'a semblé la plus simple et la plus naturelle. C'est aussi celle qu'a adoptée Ameis, sauf pour χεῖρας ἀείρων, où il voit une sorte de supplication. Ce n'en est que l'apparence, car le mouvement est tout machinal. — Bothe explique la phrase en supposant qu'il y a triple hyperbate, et en construisant : αὐτὰρ ἐγὼ, ἀποθνήσκων ποτὶ γαίῃ, περίβαλλον χεῖρας ἀείρων φασγάνῳ. L'hypothèse est peu admissible, et le profit qu'on en pourrait tirer n'est pas très-évident. Je ne comprends rien, pour ma part, à cette explication. Bothe n'aurait pas mal fait de s'abstenir du sarcasme qu'il lance ici contre les scholiastes et contre Eustathe leur écho : « Fefellit bonos « viros oratio turbata et ὑπερβατή, quæ « congruit hisce rebus. »

425. Νοσφίσατ(ο), elle se retira à l'écart, c'est-à-dire elle m'abandonna. Voyez

χερσὶ κατ' ὀφθαλμοὺς ἐλέειν σὺν τε στόμ' ἐρεῖσαι.

Ὡς οὐκ αἰνότερον καὶ κύντερον ἄλλο γυναικὸς

[ἥτις δὴ τοιαῦτα μετὰ φρεσὶν ἔργα βάλῃται].

οἶον δὴ καὶ κείνη ἐμήσατο ἔργον ἀεικές,

κουριδίῳ τεύξασα πόσει φόνον. Ἦτοι ἔφην γε

430

ἀσπάσιος παῖδεςσιν ἰδὲ δμῳέσσιν ἐμοῖσιν

οἴκαδ' ἐλεύσεσθαι· ἥ δ' ἔξοχα λυγρὰ ἰδυῖα

οἷ τε κατ' αἷσχος ἔχευε καὶ ἐσσομένησιν ὀπίσσω

θηλυτέρῃσι γυναιξί, καὶ ἥ κ' εὐεργὸς ἔησιν.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·

435

ὦ πόποι, ἥ μάλα δὴ γόνον Ἀτρείος εὐρύοπα Ζεὺς

plus haut, vers 73, la note sur νοσφισθαίς. Eustathe : ἡ δὲ γυνὴ ἐχωρίσθη, νόσφι γενομένη, καὶ μὴ τὰ δσια ἐκ' ἐμοῖ τελέσασα. Ce qui suit montre en effet qu'Agamemnon reproche à Clytemnestre de ne pas lui avoir rendu les derniers devoirs.

426. Κατ(ά) doit être joint à ἐλέειν : καθελεῖν. C'est le *primere oculos* des Latins. — Σὺν doit être joint à ἐρεῖσαι.

427. Ὡς, *adeo*, tellement. — Οὐκ.... ἄλλο, sous-entendu ἐστὶ : il n'y a rien.

428. Ἦτις δὴ.... Vers inutile, ou même nuisible, et reconnu généralement comme tel par les anciens aussi bien que par les modernes. *Scholies H* : ἐν πολλοῖς οὐ φέρεται, ὡς ἐκλύων τὸν θυμόν· οὐ γὰρ ὅτι πρὸς θεραπείαν Ἀρήτης ὁ Ὀδυσσεύς· οὐ γὰρ ἀναγκαῖον τῷ ὑποκρινομένῳ τὸ πρόσωπον Ἀγαμέμνονος περιίστασθαι τι εἰπεῖν. Cette note mal rédigée est probablement un débris de celle où Didyme avait mentionné l'athétèse du vers par Aristarque et les motifs de cette athétèse.

430. Ἦτοι ἔφην γε, et pourtant je me flattais.

432. Ἐξοχα se rapporte à ἰδυῖα, et non à λυγρὰ. — Λυγρὰ ἰδυῖα, *vulgo* λυγρ' εἰδυῖα, correction byzantine.

433. Οἷ τε.... καί, et sur elle-même.... et (sur). — Κατ(ά) doit être joint à ἔχευε.

434. Καί, même. — Ἦ se rapporte à γυναιξί sous-entendu : sur la femme qui. — Εὐεργός, faisant de bonnes œuvres : vertueuse. Didyme (*Scholies V*) : σώφρων, καλὰ ἔργα πρᾶσσουσα.

435-440. Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ.... Aristophane de Byzance regardait ce passage

comme interpolé. *Scholies H* : ἀθετοῦνται παρὰ Ἀριστοφάνει. Nous n'avons la probablement qu'une portion de la note de Didyme ; car il y a des obels, dans un des meilleurs manuscrits, aux six vers condamnés par Aristophane de Byzance. Ces obels proviennent sans doute d'Aristarque. Nous ne savons rien sur les motifs de l'athétèse ; mais il n'est pas difficile de les deviner. On peut retrancher le discours d'Ulysse sans que la suite des idées paraisse en souffrir ; et les réflexions que contient ce discours sont, pour Agamemnon, plus vraies que consolantes. La condamnation a dû être portée tout à la fois et διὰ τὸ περὶ σόν et διὰ τὸ ἀπρεπές. Seulement c'est là une rigueur excessive. Ces réflexions sur la cause des malheurs de la famille d'Atrée, Ulysse les a certainement faites en lui-même. Un poète qui dit tout, et qui sait tout dire, a dû les lui faire exprimer. C'est la nature. Elles n'ont rien d'ailleurs qui puisse blesser Agamemnon. Si elles ne le consolent pas, au moins n'ajoutent-elles rien à ses misères. Il est trop bien édifié sur les choses mêmes, pour se choquer de paroles qui ne sont, en définitive, que comment sa propre pensée. Quant aux raisons grammaticales imaginées par quelques modernes pour confirmer l'athétèse antique, elles ne sont que de pures chimères. Voyez les notes qui vont suivre.

436. Γόνον Ἀτρείος est dit au propre, et non dans le sens de σέ. Ménélas a eu ses malheurs ; Oreste a eu ses malheurs. On ne doit donc pas dire que les Alexandrins ont vu, dans γόνον Ἀτρείος, un mo-

ἐκπάγλως ἤχθηρε γυναικείας διὰ βουλὰς
 ἐξ ἀρχῆς· Ἑλένης μὲν ἀπωλόμεθ' εἵνεκα πολλοί·
 σοὶ δὲ Κλυταιμνήστρη δόλον ἤρτυε τηλόθ' ἐόντι.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν· 440

Τῷ νῦν μήποτε καὶ σὺ γυναικί περ ἥπιος εἶναι·
 μή οἱ μῦθον ἅπαντα πιφασκέμεν, ὃν κ' εὖ εἶδῃς,
 ἀλλὰ τὸ μὲν φάσθαι, τὸ δὲ καὶ κεκρυμμένον εἶναι.

Ἄλλ' οὐ σοίγ', Ὀδυσσεῦ, φόνος ἔσσεται ἔκ γε γυναικός·

λίην γὰρ πινυτή τε καὶ εὖ φρεσὶ μῆδεα οἶδεν 445

κούρη Ἰκαρίοιο, περίφρων Πηνελόπεια.

tif de suspicion contre le vers. Cette expression fût-elle réellement pour σέ, on lui trouverait mainte forme analogue, non-seulement chez Homère, mais chez les poètes dramatiques. Voyez, par exemple, IV, 254, Ὀδυσῆα pour αὐτόν.

437. Γυναικείας. C'est le seul passage d'Homère où l'on trouve l'adjectif γυναικείος. Payne Knight en conclut que le vers est interpolé. Mais il est évident que γυναικείος est un mot aussi vieux en grec que γυνή lui-même. Homère ne l'a point employé parce que le hasard l'a ainsi voulu. De tous les ἀπαξ εἰρημένα de l'*Odyssee*, c'est là peut-être le moins sujet à sérieuses difficultés.

438. Ἐξ ἀρχῆς (depuis le commencement) doit être restreint aux origines des maux d'Agamemnon et de Ménélas. Ce qui suit le prouve. Il ne s'agit point d'Aéropé, quoi qu'en aient dit quelques anciens. Homère ignore les horreurs d'Atrée et de Thyeste, si fameuses chez les tragiques. Voyez, dans l'*Iliade*, les vers II, 105-106 et la note sur ce passage. — Ἑλένης dépend de εἵνεκα.

441. Τῷ, *ideo*, par conséquent. Agamemnon tire la conclusion du discours d'Ulysse. Comme ce discours n'est lui-même qu'un commentaire du récit d'Agamemnon, et particulièrement des deux vers qui terminent ce récit, on peut dire qu'Agamemnon ne fait, en ce moment, qu'achever son récit par une affabulation bien naturelle. Il n'y a rien là qui justifie l'athétèse des vers 435-440. — Νῦν, maintenant, c'est-à-dire dorénavant. — Καὶ σὺ, toi aussi, c'est-à-dire comme je ferais si

j'étais à ta place. — Γυναικί περ a un sens restreint : même pour *la femme*. Quelques-uns l'entendent, mais à tort, de toute femme en général. — ἥπιος, en mauvaise part : trop débonnaire. — Εἶναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif.

442. Μή οἱ. Ancienne variante, μήθ' οἱ. Didyme (*Scholies H*) : τινές, μήθ' οἱ, κακῶς. — Μῦθον ἅπαντα, toute parole indistinctement : toute chose quelconque. — Πιφασκέμεν, l'infinitif dans le sens de l'impératif, comme εἶναι au vers précédent, et plus loin φάσθαι et εἶναι.

443. Φάσθαι.... D'après le mouvement de la phrase, les deux τό sont à l'accusatif; mais l'un dépend directement de φάσθαι (dis), et l'autre dépend d'une préposition sous-entendue; car κεκρυμμένον εἶναι ne peut guère avoir le sens actif, bien qu'au fond ce soit comme s'il y avait *caché*. Se renfermer absolument en soi à propos d'une chose, c'est faire un secret de cette chose. Didyme (*Scholies H*) : ἀλλὰ τὸ μὲν λέγε τῇ σῇ γυναικί, τὸ δὲ κρύπτει. Je remarque en passant que cette note justifie l'explication que nous avons donnée de γυναικί περ, vers 441. — Peut-être devrait-on écrire κεκρυμμένος εἶναι, d'après l'exemple κεφυλαγμένος εἶναι (*Iliade*, XXIII, 343). De cette façon, il serait certain sans conteste que le second τό n'est point le sujet du verbe εἶναι, ce que suppose la traduction *aliud vero et celatum sit*. Au lieu de cela, la question reste indécise. Amis : « τὸ μὲν und τὸ δέ, gleicher Kasus? » Mais le sens, de toute manière, est au fond le même.

445. Πινυτή τε, sous-entendu ἐστί.

Ἦ μὲν μιν νύμφην γε νέην κατελείπομεν ἡμεῖς,
 ἐρχόμενοι πόλεμόνδε· πάϊς δέ οἱ ἦν ἐπὶ μαζῶ
 νήπιος, ὃς που νῦν γε μετ' ἀνδρῶν ἵζει ἀριθμῶ,
 Ὀλβιος· ἥ γὰρ τόνγε πατήρ φίλος ὤψεται ἐλθὼν, 450
 καὶ κεῖνος πατέρα προσπτύζεται, ἥ θέμις ἐστίν.
 Ἦ δ' ἐμῇ οὐδέ περ υἱὸς ἐνιπλησθῆναι ἄκοιτις
 ὀφθαλμοῖσιν ἔασε· πάρος δέ με πέφνε καὶ αὐτόν.
 [Ἄλλο δέ τοι ἐρέω, σὺ δ' ἐνὶ φρεσὶ βάλλεο σῆσιν·
 κρύβδην, μηδ' ἀναφανδὰ, φίλην ἐς πατρίδα γαῖαν 455
 νῆα κατισχέμεναι· ἐπεὶ οὐκέτι πιστὰ γυναιξίν.]
 Ἄλλ' ἄγε μοι τόδε εἶπε καὶ ἀτρεκέως κατάλεξον,
 εἴ που ἔτι ζώντος ἀκούετε παιδὸς ἐμοῖο,
 ἥ που ἐν Ὀρχομενῶ, ἥ ἐν Πύλῳ ἡμαθόεντι,

447. Ἡμεῖς, nous, c'est-à-dire toi et moi. Agamemnon était allé chercher Ulysse pour l'emmener à la guerre, et ils étaient partis d'Ithaque ensemble. Voyez les vers XXIV, 415-419.

449. Ὅς που, lequel sans doute. — Νῦν γε, maintenant du moins, c'est-à-dire à l'âge qu'il doit avoir aujourd'hui.

450. Ὀλβιος, heureux, c'est-à-dire vivant dans le bien-être et les honneurs.

451. Ἦ θέμις ἐστίν. Voyez la note du vers III, 45.

452. Υἱὸς dépend de ἐνιπλησθῆναι : de m'être rassasié du fils, c'est-à-dire d'avoir joui de la vue de mon fils ; car ὀφθαλμοῖσιν (par les yeux) précise la nature du plaisir dont Agamemnon a été privé.

453. Πάρος, auparavant : avant que j'eusse vu mon fils. — Καὶ αὐτόν, *vel ipsum*, c'est-à-dire *quamvis maritum*, quoique étant son mari. Quelques anciens regardaient le mot καί comme redondant. *Scholies H* : περιττὸς ὁ καί. Cela affaiblit beaucoup la pensée.

454-456. Ἄλλο δέ τοι.... Ces trois vers sont une interpolation médiocrement adroite. Ils manquaient dans la plupart des textes antiques, et ils paraissent avoir été obélisés par Aristarque. *Scholies H* : οὐδὲ οὗτοι ἐφέροντο ἐν τοῖς πλείστοις, ὡς μαχόμενοι τοῖς προκειμένοις. Cette note n'est qu'un débris de ce qu'a dû écrire Didyme, et les deux membres de phrase sont intervertis. Il faut lire sans doute : ἀθε-

τοῦνται οὗτοι ὡς μαχόμενοι.... οὐδὲ ἐφέροντο.... sans compter les détails intercalés qu'on ne peut rétablir, même par conjecture, comme προηθετοῦντο..., Ῥιανδῆς..., Καλλίστρατος, etc.

454. Ἄλλο.... Ce vers est d'ailleurs bien d'Homère. On l'a vu dans l'*Iliade*, I, 297 et *passim* ; on le reverra dans l'*Odyssee*, XVI, 299.

455. Ἀναφανδὰ, comme ἀναφανδόν.

456. Κατισχέμεναι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Πιστὰ est pris substantivement, et il a la valeur d'un singulier : *fides*, confiance. Il faut sous-entendre εἶναι δύναται, ou quelque chose d'équivalent. Eustathe : ταυτόν ἐστι τῷ, οὐκέτι πιστευτέον γυναιξί.

458. Που doit être joint à ζώντος, et non à ἀκούετε. C'est ce que montre l'énumération suivante. Agamemnon est curieux de savoir avec précision *en quel endroit* vit son fils Oreste. — Ἔτι, encore, c'est-à-dire en ce moment. Cette explication du vers 458 rend le vers 461 parfaitement légitime, et le justifie du reproche que lui adressaient quelques anciens. Voyez la note sur ce vers.

459. Ἐν Ὀρχομενῶ. Orchomène en Béotie était une ville sainte, où les persécutés trouvaient un refuge sous la protection des dieux. Didyme (*Scholies B, H, Q et V*) : διὰ τὴν ἀσυλίαν καὶ ἀσφάλειαν. — Ἐν Πύλῳ. Nestor avait été le plus fidèle ami d'Agamemnon.

ἥ που παρ Μενελάω ἐνὶ Σπάρτῃ εὐρείῃ · 460
οὐ γάρ που τέθνηκεν ἐπὶ χθονὶ δῖος Ὀρέστης.

Ὡς ἔφατ' · αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον ·
Ἀτρεΐδῃ, τί με ταῦτα διείρεαι; Οὐδέ τι οἶδα,
ζῶει δ' ἢ τέθνηκε · κακὸν δ' ἀνεμώλια βάζειν.

Νῶϊ μὲν ὥς ἐπέεσσιν ἀμειβομένῳ στυγεροῖσιν 465
ἔσταμεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες.

Ἦλθε δ' ἐπὶ ψυχὴ Πηληϊάδew Ἀχιλλῆος
καὶ Πατροκλῆος, καὶ ἀμύμονος Ἀντιλόχοιο,
Αἴαντός θ', δς ἄριστος ἦν εἰδός τε δέμας τε
τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλεΐωνα. 470

Ἔγνω δὲ ψυχὴ με ποδώκεος Αἰακίδαο,
καί ῥ' ὀλοφυρομένη ἔπεα πτερόεντα προσηύδα ·
Διογενὲς Λαερτιάδῃ, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,

461. Οὐ γάρ που.... Appropriation du vers I, 196, où il était question d'Ulysse. La réflexion d'Agamemnon n'est pas indispensable; mais elle n'est nullement inepte, si l'on entend, au vers 458, που et ἐτι d'une façon convenable. Agamemnon, qui est aux Enfers, sait parfaitement qu'Oreste n'y est point, partant qu'il vit, qu'il se trouve quelque part sur la terre. Ceux qui prononçaient l'athétèse contre le vers 461 pour raison d'ineptie, croyaient évidemment qu'Agamemnon dit, au vers 458 : « Avez-vous quelque part entendu dire si mon fils est encore vivant? » Mais ils ne faisaient pas attention qu'un mort ne pourrait parler ainsi, puisque, sachant ceux qui sont morts, il sait ceux qui ne le sont pas. Il est très-possible qu'Aristarque ait regardé le vers 461 comme inutile; mais il est impossible que le motif d'athétèse mentionné dans les *Scholies* H ait été allégué par lui : ἀθετεῖται διὰ τὸ εὐήθεος. εἰ γὰρ ἐπέπειστο ὅτι οὐπω τέθνηκε, πρὸς τί ἐρωτᾷ, ἢ (lisez εἰ) που ἐτι ζῶοντος ἀκούετε; Il est probable même que cette note, sauf le premier mot peut-être, ne provient point de Didyme. — Une chose curieuse, c'est que cette note, chez Dindorf, est au vers 458, et que l'éditeur des *Scholies* ne s'est point aperçu qu'elle n'avait là que faire, et qu'elle ne pouvait s'appliquer qu'au vers 461. — Enfin nous avons la preuve

que le vers 461 figurait dans le texte d'Aristarque; car Didyme (*Scholies* H) dit, à propos de la leçon vulgaire οὐ γάρ που : οὐ γάρ που, αἱ Ἀριστάρχου.

463. Οὐδὲ ἐquivaut à οὐ γάρ. Dès qu'il y a ignorance absolue, toute réponse est impossible, surtout à des questions précises, comme celles d'Agamemnon; et Ulysse, comme il le fait entendre, est trop sage pour dire des paroles inutiles.

464. Ζῶει.... Voyez le vers IV, 837 et la note sur ce vers.

465. Νῶϊ μὲν.... Voyez plus haut le vers 81 et la note sur ce vers.

466. Ἔσταμεν.... Répétition, sauf le premier mot, du vers X, 570.

467. Ἦλθε δ' ἐπί, puis survint, c'est-à-dire puis survinrent; car le mot ψυχὴ est trois fois sous-entendu.

470. Τῶν ἄλλων.... Répétition d'un vers qu'on a vu deux fois dans l'*Iliade* (II, 674 et XVII, 280).

471. Ἔγνω.... με, me reconnut. Ajoutez : après avoir bu du sang des victimes. Voyez plus haut, vers 390. C'était la condition indispensable. Mais Ulysse suppose naturellement qu'on s'en souvient. *Scholies* B, H et Q : μεθὲ ἐκίς τοῦ αἵματος. ἔστι δὲ κατὰ τὸ σιωπώμενον διὰ τοῦ αἵματος. D'après la formule de la deuxième phrase de la note, il est évident pour moi que cette note est une citation textuelle

σχέτλιε, τίπτ' ἔτι μείζον ἐνὶ φρεσὶ μήσεαι ἔργον;
 Πῶς ἔτλης Ἄϊδόσδε κατελθέμεν, ἐνθα τε νεκροὶ 475
 ἀφραδέες ναίουσι, βροτῶν εἰδῶλα καμόντων;

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·
 ὦ Ἀχιλεῦ, Πηλέος υἱέ, μέγα φέρτατ' Ἀχαιῶν,
 ἦλθον Τειρεσίαο κατὰ χρέος, εἴ τινα βουλήν
 εἵποι, ὅπως Ἰθάκην ἐς παιπαλόεσσιν ἰκοίμην· 480

οὐ γάρ πω σχεδὸν ἦλθον Ἀχαιΐδος, οὐδέ πω ἀμῆς
 γῆς ἐπέβην, ἀλλ' αἰὲν ἔχω κακά· σείο δ', Ἀχιλλεῦ,
 οὔτις ἀνὴρ προπάρειθε μακάρτατος οὔτ' ἄρ' ὀπίσσω.

Πρὶν μὲν γάρ σε ζῶν ἐτίμεν ἶσα θεοῖσιν
 Ἀργεῖοι, νῦν αὖτε μέγα κρατέεις νεχύεσσιν 485
 ἐνθάδ' ἐών· τῷ μήτι θανὼν ἀκαχίζευ, Ἀχιλλεῦ.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δέ μ' αὐτίκ' ἀμειβόμενος προσέειπεν·

d'Aristarque, et qu'on pourrait écrire en tête : ἡ διπλῇ, ὅτι.

474. Τίπτ(ε) n'est pas ici dans son sens ordinaire (*pourquoi*). Il doit être divisé dans l'explication en ses deux parties composantes, τί et ποτε : τί ἔργον μήσεαι ποτε ἔτι μείζον; et alors le futur μήσεαι a le sens du conditionnel. — Μείζον, sous-entendu τούτου : plus grande que l'œuvre que tu accomplis en ce moment. Achille trouve qu'Ulysse, en venant aux Enfers, a atteint le comble de l'audace. — Au lieu de μήσεαι, quelques anciens écrivaient μῆδεαι. Mais ce présent ne donne aucun sens net.

475. Ἐνθα τε, comme ἐνθα : *ubi*, où.

476. Ἀφραδέες. Ancienne variante, ἀδρα-νέες. — Βροτῶν εἰδῶλα καμόντων, apposition explicative à νεκροὶ ἀφραδέες.

478. ὦ Ἀχιλεῦ,... Voyez le vers XVI, 21 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

479. Τειρεσίαο κατὰ χρέος, par besoin de Tirésias, c'est-à-dire parce que j'avais à consulter Tirésias. — La traduction de χρέος par *vaticinium* donne un sens raisonnable; mais elle est tout à fait arbitraire, et n'a pour elle qu'une fausse apparence.

481. Οὐ γάρ πω.... Voyez plus haut le vers 466 et la note sur ce vers.

482. Σείο, que toi, c'est-à-dire en comparaison de toi.

483. Προπάρειθε et ὀπίσσω supposent deux verbes sous-entendus, l'un ἐγένετο et l'autre ἔσται. — Μακάρτατος. La substitution du superlatif au comparatif est intentionnelle. Ulysse, grâce à cette substitution et au tour négatif, dit à Achille : « Tu es par excellence, entre tous les mortels de tous les temps, le mortel le plus comblé de bonheur. » La correction de Bekker, μακάρτατος, n'est pas inutile seulement, elle est nuisible.

485. Νῦν αὖτε correspond à πρὶν μὲν. — Μέγα κρατέεις (*potenter imperas*) ne signifie point une autorité à titre de roi des Enfers, puisque Achille n'est lui-même qu'une ombre; mais les ombres, vulgaires ou non, qui habitent l'Érèbe, reconnaissent la supériorité de celle d'Achille. Bothe : « Regnare dicit Achillem « apud inferos sicut olim in vita. » Dans la prairie d'asphodèle, il y a une image de la vie humaine, comme dans ces Champs Élysées que nous peint Virgile, *Énéide*, VI, 651-659; et tout s'y passe, entre les ombres, comme jadis sur la terre entre les hommes. — Νεχύεσσιν, datif local : parmi les morts. Ceux qui font de νεχύεσσιν le complément de κρατέεις n'ont pas réfléchi, et se sont laissé abuser par le vers 491. Le verbe κρατέω ne se construit point avec le datif.

486. Τῷ, c'est pourquoi

Μὴ δὴ μοι θάνατόν γε παραύδα, φαίδιμ' Ὀδυσσεῦ.

Βουλοίμην κ' ἐπάρουρος ἐὼν θητευέμεν ἄλλω,

ἀνδρὶ παρ' ἀκλήρῳ, ὃ μὴ βίοςτος πολὺς εἴη,

490

ἢ πᾶσιν νεκύεσσι καταφθιμένοισιν ἀνάσσειν.

Ἄλλ' ἄγε μοι τοῦ παιδὸς ἀγαυοῦ μῦθον ἐνισπε,

ἢ ἔπετ' ἐς πόλεμον πρόμος ἔμμεναι ἢ καὶ οὐκί.

Εἰπέ δέ μοι, Πηλῆος ἀμύμονος εἴ τι πέπυσσαι,

ἢ ἔτ' ἔχει τιμὴν πολέσιν μετὰ Μυρμιδόνεσσιν,

495

ἢ μιν ἀτιμάζουσιν ἀν' Ἑλλάδα τε Φθίην τε,

οὔνεκά μιν κατὰ γῆρας ἔχει χεῖράς τε πόδας τε.

Οὐ γὰρ ἐγὼν ἐπαρωγὸς ὑπ' αὐγὰς ἡελίοιο,

τοῖος ἐὼν, οἶός ποτ' ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ

πέφνον λαὸν ἄριστον, ἀμύνων Ἀργείοισιν.

500

489. Βουλοίμην κ(ε), j'aimerais mieux. Voyez la note du vers III, 232. — Ἐπάρουρος équivalent à γεωργός. Quelques anciens écrivaient Βουλοίμην κ(ε) πάρουρος, et ils faisaient de πάρουρος un synonyme de φύλαξ ou de ἀκόλουθος. Didyme a bien raison de dire (*Scholies H*), à propos de cette leçon : οὐκ εὔ. En effet, l'homme dont il va être question n'a qu'un aide de charrue. Les riches seuls ont des valets ou des gardes. — Ἄλλω pourrait suffire; mais il y a d'opulents campagnards chez qui la vie des serviteurs n'est point misérable. Aussi Achille ne s'en tient-il pas à l'idée d'être un manœuvre; il voudrait l'être dans les pires conditions. De là ce qui suit.

490. Βίοςτος. La variante βίος, indiquée dans les *Scholies H*, n'est probablement qu'une glose; car on ne peut guère intercaler une particule entre μὴ et ce mot, comme l'exigerait la quantité.

491. Ἦ, *quam*, que. — Ἀνάσσειν est dit au propre, et non, comme κρατέεις au vers 485, dans un sens moral. Achille fait allusion à la puissance du roi des Enfers. Il ne voudrait pas même être Aïdès en personne. — On sait que Platon, dans sa *République*, s'indigne contre le sentiment prêté au héros par le poète. Ce sentiment n'en est pas moins vrai, conforme à notre nature; et Virgile a bien fait de s'en inspirer, quand il dit, *Énéide*, VI, 436-437 : « quam vellent æthere in

« alto Nunc et pauperiem et duros per-
« ferre labores. »

492. Τοῦ παιδὸς équivalent à περὶ ἐμοῦ παιδός.

493. Ἦ.... ἢ, *utrum*.... *an*, si.... ou bien si. — Ἐμμεναι, c'est-à-dire ὥστε εἶναι : pour être. — Οὐκί, sous-entendu ἔπετο.

494. Πηλῆος, comme περὶ Πηλῆος.

495-496. Ἦ, si.... ou bien si.

495. Τιμὴν, la royauté.

496. Ἀτιμάζουσιν a pour sujet Μυρμιδόνες sous-entendu. — Ἑλλάδα et Φθίην désignent tout à la fois et les deux principales villes du royaume de Pélée, et la contrée où elles se trouvent, c'est-à-dire l'Argos des Pélasges, autrement la Thessalie. Voyez le vers I, 344 et la note sur ce vers. Voyez aussi, dans l'*Iliade*, les notes des vers II, 684 et IX, 395. Les *Scholies B* répètent encore ici ce qu'Aristarque a si souvent dit à propos de la Hellas d'Homère.

498. Οὐ γάρ. Zénodote, εἰ γάρ. Avec cette leçon, Achille exprimerait un souhait. — Ἐπαρωγός, sous-entendu εἰμί.

500. Λαὸν ἄριστον, selon Aristarque, désigne l'armée de Memnon. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος σὺν τῷ Μέμνονι ἀκούει. Mais rien n'empêche d'y voir une allusion à celle que commandait Hector lui-même dans la dernière bataille de l'*Iliade*.

Εἰ τοιόσδ' ἔλθοιμι μίνυνθά περ ἐς πατέρος δῶ,
τῷ κέ τεω στύξαιμι μένος καὶ χεῖρας ἀάπτους,
οἳ κεῖνον βιόωνται, ἐέργουσιν τ' ἀπὸ τιμῆς.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀμειβόμενος προσέειπον·

Ἦτοι μὲν Πηλῆος ἀμύμονος οὔτι πέπυσμαι· 505

αὐτὰρ τοι παιδὸς γε Νεοπτολέμοιο φίλοιο
πᾶσαν ἀληθείην μυθήσομαι, ὥς με κελεύεις·

αὐτὸς γάρ μιν ἐγὼ κοίλης ἐπὶ νηὸς ἔτσης
ἤγαγον ἐκ Σκύρου μετ' εὐκνήμιδας Ἀχαιοῦς.

Ἦτοι δτ' ἀμφὶ πόλιν Τροίην φραζοίμεθα βουλάς, 510

αἰεὶ πρῶτος ἔβαζε καὶ οὐχ ἡμάρτανε μύθων·

Νέστωρ τ' ἀντίθεος καὶ ἐγὼ νικάσκομεν οἶω.

Αὐτὰρ δτ' ἐν πεδίῳ Τρώων μαρνοίμεθα χαλκῷ,

οὔποτ' ἐνὶ πληθυῖ μένεν ἀνδρῶν οὐδ' ἐν ὀμίλῳ,

ἀλλὰ πολὺ προθέεσκε, τὸ δν μένος οὐδενὶ εἶκων· 515

πολλοὺς δ' ἀνδρας ἔπεφνεν ἐν αἰνῇ δηϊοτῇτι.

Πάντας δ' οὐκ ἂν ἐγὼ μυθήσομαι οὐδ' ὀνομήνῳ,

ὅσσον λαὸν ἔπεφνεν ἀμύνων Ἀργείοισιν·

504. Τοιόσδ(ε), tel que je viens de dire. Ancienne variante τοῖος δ(ε) en deux mots. C'est à cette leçon que se rapporte une note des *Scholias* H : τὸ δὲ ἀντὶ τοῦ γάρ· εἰ τοῖος γάρ. Mais l'asyndète est bien préférable, et pour la vivacité du style, et parce que τοιόσδ(ε) est plus précis que τοῖος. — Μίνυνθά περ, même peu de temps, c'est-à-dire ne fût-ce que pour quelques instants.

502. Τῷ, alors. — Στύξαιμι a le sens actif. — Μένος et χεῖρας sous-entendu ἐμὸν et ἐμάς. — Au lieu de τῷ κέ τεω, Aristarque, selon les *Scholias* H, écrivait τῷ κε τέων. Avec cette leçon, l'explication grammaticale est à peu près impossible. Achille ne peut pas dire, en parlant de ses adversaires, χεῖρας ἀάπτους. Il y a eu probablement, chez le scribe, confusion d'orthographe, à cause de la ressemblance des mots τεω et τεων dans l'écriture cursive.

503. Οἳ se rapporte à ἐκείνων, sous-entendu : des misérables qui. — Τιμῆς. Voyez plus haut la note du vers 495.

505. Πηλῆος. Voyez plus haut la note du vers 494.

506. Νεοπτολέμοιο. Voyez l'*Iliade*, XIX, 326-333, et la note sur ce passage.

508. Ἐκ Σκύρου. Voyez la même note.

509. Μετ(ά), vers.

510. Πόλιν Τροίην. Ici, comme au vers de l'*Iliade* I, 429, Aristarque écrivait Τροίην, adjectif. Voyez la note sur ce vers.

511. Οὐκ ἡμάρτανε μύθων signifie, d'après la force du tour négatif, que Néoptolème prononçait des discours pleins de sagesse.

512. Νικάσκομεν, nous l'emportons d'ordinaire. Ancienne variante, νεικέσκομεν; nous luttons d'ordinaire, c'est-à-dire nous rivalisons avec lui.

513. Μαρνοίμεθα. C'est arbitrairement que Wolf et d'autres ont rejeté cette forme et écrit μαρναίμεθα.

515. Ἀλλὰ πολὺ.... Voyez le vers XXII, 459 de l'*Iliade* et la note sur ce vers.

517. Πάντας. Répétition presque textuelle du vers 328 et du vers IV, 240.

518. Ὅσσον λαὸν se rapporte à l'idée

ἀλλ' οἶον τὸν Τηλεφίδην κατενήρατο χαλκῷ,
 ἥρω' Εὐρύπυλον· πολλοὶ δ' ἀμφ' αὐτὸν ἑταῖροι 520
 Κήτειοι κτείνοντο, γυναίων εἵνεκα δώρων.
 Κεῖνον δὲ κάλλιστον ἶδον μετὰ Μέμνονα δῖον.
 Αὐτὰρ ὅτ' εἰς ἵππον κατεβαίνομεν, ὃν κάμ' Ἐπειὸς,
 Ἀργείων οἱ ἄριστοι, ἐμοὶ δ' ἐπὶ πάντ' ἐτέταλτο·
 [ἡμὲν ἀνακλῖναι πυκινὸν λόχον ἥδ' ἐπιθεῖναι·] 525
 ἔνθ' ἄλλοι Δαναῶν ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες
 δάκρυά τ' ὠμόργυνντο, τρέμον θ' ὑπὸ γυῖα ἐκάστου·

générale contenue dans πάντας. Didyme (*Scholies H*) : πρὸς τὸ σημαινόμενον ἀπέδωκε πάντας ὅσσον λαόν.

519. Ἀλλ(ά), sous-entendu μυθήσομαι καὶ ὀνομήνω. — Οἶον, selon quelques anciens, est au neutre : de quelle manière. (*Scholies Q*) : ἀλλὰ μυθήσομαι οἷως τὸν Τηλεφίδην κατενήρατο. D'autres faisaient de οἶον une exclamation. Mêmes *Scholies* : θαυμαστικῶς δὲ τὸ οἶον. Mais il vaut mieux le rapporter comme un éloge (*qualem*) au fils de Télèphe. — Τόν (*illum*) est emphatique. — Τηλεφίδην. D'après la tradition, Télèphe avait quitté l'Arcadie pour s'établir en Mysie; et voilà comment les Cétéens, c'est-à-dire des Mysiens, étaient commandés par un petit-fils d'Hercule.

520. Εὐρύπυλον. Ce personnage a été célébré par les poètes cycliques. D'après la *Petite Iliade*, c'est lui qui avait tué Machaon, fils d'Esculape.

521. Κήτειοι. Les Cétéens étaient une peuplade de la Mysie. — La plupart des anciens faisaient de κήτειοι un adjectif, synonyme de μεγάλοι. Didyme (*Scholies V*) donne une raison de préférer le sens vulgaire, c'est qu'Alcée dit Cétéen dans l'acception de Mysien : κρείσσον δὲ ἀποδιδόναι Μυσῶν ἔθνος τοὺς Κητείους· ἦν γὰρ ὁ Τήλεφος Μυσίας βασιλεὺς, καὶ Ἀλκαῖος δὲ φησι τὸν Κήτειον ἀντὶ τοῦ Μυσόν. Mais d'après les *Scholies B, H et Q*, Aristarque ne croyait pas aux Cétéens. Les mêmes *Scholies* citent la variante κήδειοι, qui n'est pas absurde, et la variante χήτειοι, qui l'est incontestablement. — Γυναίων εἵνεκα δώρων suppose une histoire analogue à celle d'Eriphyle; car le poète répète textuellement l'expression, XV, 247, à propos de la mort d'Amphiaraus. Eury-

pyle aurait été trahi par sa mère Astyoché, sœur de Priam. Elle savait que son fils périrait, s'il allait à Iliou. Elle le laissa partir, séduite par les présents de son frère. Il y a d'autres explications, plus ou moins contestables. Celle-ci même n'agréait point à Strabon. Le grand géographe dit en propres termes qu'il ne comprend pas le vers 521, et que les grammairiens n'ont conté, à propos de ce vers, que de pures sornettes : οὔτε τοὺς Κητείους ἴσμεν οὐστίνας δεῖσθαι δεῖ, οὔτε τὸ γυναίων εἵνεκα δώρων. ἀλλὰ καὶ οἱ γραμματικοὶ μυθάρια παραβάλλοντες εὐρεσιλογοῦσι μᾶλλον ἢ λύουσι τὰ ζητούμενα.

522. Κεῖνον. Il s'agit d'Eurypyle.

523. Ἴππον. Il s'agit du cheval de bois. Voyez les vers IV, 372 et VIII, 492.

525. Ἡμὲν.... Ce vers, qui affaiblit la pensée, est une évidente interpolation. Il a été façonné à l'aide du vers V, 751 de l'*Iliade*, où l'on voit les Heures ouvrant et fermant les portes du ciel. Les anciens ont ignoré le vers 525, ou l'ont trouvé inconvenant. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος οὐκ οἶδε τὸν στίχον, ἐνια δὲ τῶν ὑπομνημάτων. περιγραπτέον ὥς ἀπρεπῆ. θυρωροῦ γὰρ ἔργον.

526. Δαναῶν ἡγήτορες ἡδὲ μέδοντες. Ancienne variante, πάντας κατὰ δούριον ἵππον Ἀχαιοί. Cette leçon est attribuée, dans les *Scholies H*, à Aristarque. Mais La Roche ne croit point que la note soit de Didyme; car il dit simplement : *Schol. H*. Sans cette incertitude, on ferait peut-être bien de substituer à la banalité Δαναῶν.... une hyperbole qui met bien en relief le caractère de Néoptolème.

527. Ὑπό est adverbe : *subtus*, par-dessous. — Γυῖα est le sujet du pluriel τρέμον.

κεῖνον δ' οὔποτε πάμπαν ἐγὼν ἶδον ὀφθαλμοῖσιν
 οὔτ' ὠχρήσαντα χροῖα κάλλιμον, οὔτε παρειῶν
 δάκρυ ὁμορξάμενον· ὁ δέ με μάλα πολλ' ἰκέτευεν 530
 ἱππόθεν ἐξίμεναι, ξίφος δ' ἐπεμαίετο κώπην
 καὶ δόρυ χαλκοβαρές, κακὰ δὲ Τρώεσσι μενοίνα.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ Πριάμοιο πόλιν διεπέρσαμεν αἵπτην,
 μοῖραν καὶ γέρας ἐσθλὸν ἔχων ἐπὶ νηὸς ἔβαινε
 ἀσκηθῆς, οὔτ' ἄρ βεβλημένος ὀξεί χαλκῷ 535
 οὔτ' αὐτοσχεδίην οὐτασμένος, οἷά τε πολλά
 γίγνεται ἐν πολέμῳ· ἐπιμῖξ δέ τε μαίνεται Ἄρης.
 Ὡς ἐφάμην· ψυχὴ δὲ ποδώκεος Αἰακίδαο
 φοῖτα μακρὰ βιβᾶσα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,
 γηθοσύνη δ' οἱ υἷὸν ἔφην ἀριδείκετον εἶναι. 540

528. Πάμπαν est étroitement uni à la négation : *numquam omnino*.

529. Χροῖα, quant à la peau, c'est-à-dire de visage. — Παρειῶν, comme ἀπὸ παρειῶν.

531. Ἐξίμεναι, comme ὥστε ἐξίμεναι : afin de sortir. Néoptolème est pressé d'en finir avec les Troyens, et il s'impatiente d'avoir à attendre le signal de la sortie générale. — Ancienne variante, ἐξέμεναι.

533. Ἄλλ' ὅτε.... On a vu, III, 430, un vers presque identique.

534. Μοῖραν indique la portion de butin revenant de droit à Néoptolème, et γέρας la récompense décernée à la valeur du jeune héros.

536. Οἷά τε πολλά, expression adverbiale : comme bien souvent.

537. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ.

539. Φοῖτα. Ancienne variante, ὦχαιτο. — Βιβᾶσα, *vulgo* βιβῶσα. La forme βιβᾶσα est justifiée par μακρὰ βιβάζ, qu'on a vu au vers IX, 450, et qui est fréquent dans l'*Iliade*. — Κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα, à travers la prairie d'asphodèle. Le nom de la plante est *proparoxyton* (ἀσφόμελος), et ἀσφόμελος oxyton équivaut à ἀσφodelώδης, à ἀσφodelούς ἔχων. — Les bulbes d'asphodèle servaient de nourriture aux pauvres, comme on le voit par Hésiode, *Œuvres et Jours*, vers 40. On en mettait pour offrande sur la tombe des morts. Il n'est donc pas étonnant que la promenade des morts, dans les Enfers, soit une plaine

où pullule l'asphodèle, et, pour parler comme Homère, une prairie d'asphodèle.

— Les anciens ont beaucoup discuté sur ἀσφοδελὸν λειμῶνα. *Scholies* H et Q : ὀξυτόνως. ἀθλον δὲ πότερον σποδελὸν ἢ ἀσφodelόν. λέγεται γὰρ καὶ χωρὶς τοῦ α. τινὲς δὲ γράφουσι σφodelόν, διὰ τὴν σποδὸν τῶν καιομένων νεκρῶν. ἀμεινον δὲ ἀσφodelόν, διὰ τὸ Περσεφόνης εἶναι λειμῶνα τὸν τόπον. εἶπε δὲ ἀσφodelόν τὸν τόπον τὸν ἔχοντα ἀσφodelον, ἥτις ἐστὶ βοτάνη ὁμοία σκίλλῃ. Cette note composite est un peu incohérente; mais les pièces en proviennent de bonnes mains. Hérodien et Didyme y sont certainement pour la plus forte part. On va voir, par Eustathe, l'opinion de deux autres Alexandrins : ὀξύνεται δὲ ὁ Ὀμηρικὸς οὗτος ἀσφodelός πρὸς διαστολήν, ὡς περιεχτικός ὢν ἀσφodelων. ἀσφodelος μὲν γὰρ προπαροξυτόνως τὸ φυτὸν κατὰ Ἑρένιον Φίλωνα, ἀσφodelός δὲ ὀξυτόνως ὁ αὐτοῦ τόπος. Τρύφων δὲ, φασί, προκρίνει ὁμοτονεῖν ἄμφω, ἐπεὶ πολλάκις ὁμότονα τοῖς περιέχουσι τὰ περιεχόμενα.

540. Γηθοσύνη, *læta*, joyeuse. Ancienne variante, γηθοσύνη, *prope gaudium*, de joie. Ce n'est point ici comme au vers XIII, 29 de l'*Iliade*, où nous avons dû préférer le substantif. Voyez la note sur ce vers. Nous avons ici (*Scholies* H) la note même d'Aristarque : (ἡ διπλή, ὅτι) χωρὶς τοῦ ι, γηθοσύνη, ἀντὶ τοῦ χαίρουσα. — Ὅ, *quod*, que (ou, si l'on veut, de ce que,

Αἱ δ' ἄλλαι ψυχαὶ νεκύων κατατεθνηώτων
 ἔστασαν ἀχνύμεναι, εἶροντο δὲ κήδε' ἐκάστη.
 Οἷη δ' Αἴαντος ψυχὴ Τελαμωνιάδαο
 νόσφιν ἀφεστήκει, κεχολωμένη εἵνεκα νίκης
 τήν μιν ἐγὼ νίκησα δικαζόμενος παρὰ νηυσὶν,
 τεύχεσιν ἀμφ' Ἀχιλλῆος· ἔθηκε δὲ πότνια μήτηρ.
 [Παῖδες δὲ Τρώων δίκασαν καὶ Παλλὰς Ἀθήνη.]
 Ὡς δὴ μὴ ὄφελον νικᾶν τοιῷδ' ἐπ' ἀέθλῳ·
 τοίην γὰρ κεφαλὴν ἔνεκ' αὐτῶν γαῖα κατέσχευ,

545

parce que). — Οἱ, d'après les habitudes de la diction d'Homère, doit être joint à υἱόν (le fils à lui, son fils), plutôt qu'à ἔφην ou à εἶναι.

541. Αἱ δ' ἄλλαι. Il s'agit des âmes nommées plus haut, vers 468-469, de celles qui étaient avec Achille devant Ulysse : *illæ autem, scilicet aliæ*.

542. Εἶροντο δὲ κήδεα, selon l'interprétation vulgaire, signifie, *narrabantque dolores*. Il vaut mieux laisser à εἶροντο son sens ordinaire, et entendre κήδεα comme s'il y avait κηδείους, περὶ κηδείους. Ulysse n'a rien à apprendre sur l'histoire de Patrocle ni sur celle d'Antilochus; mais Patrocle et Antilochus ont à cœur de savoir où en sont leurs proches et leurs amis. Bothe : « εἶροντο κήδεα, *scilicet scitabantur de curis suis*, h. e. de iis qui « curæ erant ipsis apud superos. » Ameis : « Fragten mich nach ihren Bekümmernissen, das ist nach den Gegenständen ihrer « Sorgen (auf der Oberwelt). » — Ἐκάστη. Il va y avoir une exception. Deux âmes seulement sont entrées en rapport avec Ulysse, l'âme de Patrocle et celle d'Antilochus.

543. Δ(έ) est tout à fait disjonctif : au contraire.

544. Ἀφεστήκει sans augment. Ancienne variante, ἀφειστήκει avec augment. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, ἀφειστήκει.

545. Τήν équivalent à τῇ : par laquelle. C'est ce que les grammairiens appellent l'accusatif du contenu.

546. Ἔθηκε, sous-entendu αὐτά : les proposa, c'est-à-dire les avait mises au concours. — Δέ est explicatif, et il équivalait à γάρ. — Πότνια μήτηρ. C'est la mère d'Achille, Thétis.

547. Παῖδες.... Vers obélisé par Aristarque comme se rapportant à des traditions postérieures à Homère. Didyme (*Scholies H*) : ἀθετεῖ Ἀρίσταρχος. ἡ δὲ ἱστορία ἐκ τῶν κυκλικῶν. Voici, d'après le même critique (*Scholies H, Q et V*), comment les cycliques contenaient la chose : φυλαττόμενος ὁ Ἀγαμέμνων τὸ δόξαι θατέρῳ χαρίσασθαι τῶν περὶ τῶν Ἀχιλλέως ὀπλῶν ἀμφισθητούντων, αἰχμαλώτους τῶν Τρώων ἀγαγὼν ἠρώτησεν ὑπὸ ὁποτέρου τῶν ἠρώων μᾶλλον ἐλυπήθησαν. εἰπόντων δὲ τὸν Ὀδυσσεῖα τῶν αἰχμαλώτων, δηλαδὴ ἐκείνον εἶναι τὸν ἀρίστον κρίναντες τὸν πλεῖστα λυπήσαντα τοὺς ἐχθροὺς, ἔδωκεν εὐθὺς τῷ Ὀδυσσεῖ τὰ ὄπλα. — Παῖδες.... Τρώων, c'est-à-dire Τρῶες : des Troyens. Ces Troyens étaient des prisonniers du camp. Agamemnon leur demanda, comme on vient de voir, qui d'Ajax ou d'Ulysse avait fait le plus de mal à leur pays, et ils répondirent : Ulysse. — Bothe propose de lire παῖδες δ' ἠρώων, et il cite Ovide, *Métamorphoses*, XIII, 4 : « Con- « sedere duces. » Mais l'athétèse même prouve qu'on n'a jamais lu, chez les anciens, παῖδες δ' ἠρώων, car cette leçon n'eût offert aucune difficulté. — Παλλὰς Ἀθήνη doit s'entendre d'une présence réelle. Ulysse était le favori de Minerve. D'après les symbolistes, c'est une allégorie. Minerve est la sagesse, et la sagesse a présidé au jugement des armes.

548. Μή.... νικᾶν, ne pas vaincre : n'avoir pas été vainqueur. — Τοιῷδ' ἐπ' ἀέθλῳ. Ancienne variante, τοιῶνδ' ἐπ' ἀέθλων.

549. Τοίην.... κεφαλὴν, une telle tête : un si grand héros. — Αὐτῶν, c'est-à-dire τευχέων.

Αἴανθ', δς περὶ μὲν εἶδος, περὶ δ' ἔργα τέτυκτο 550
τῶν ἄλλων Δαναῶν μετ' ἀμύμονα Πηλείωνα.

Τὸν μὲν ἐγὼν ἐπέεσσι προσηύδων μειλιχίοισιν·

Αἴαν, παῖ Τελαμῶνος ἀμύμονος, οὐκ ἄρ' ἔμελλες 555
οὐδὲ θανῶν λήσεσθαι ἐμοὶ χόλου, εἵνεκα τευχέων
οὐλομένων ; Τὰ δὲ πῆμα θεοὶ θέσαν Ἀργείοισιν·

τοῖος γάρ σφιν πύργος ἀπώλεο· σείο δ' Ἀχαιοὶ 560
ἴσον Ἀχιλλῆος κεφαλῇ Πηληϊάδαο
ἀχνύμεθα φθιμένοιο διαμπερές· οὐδέ τις ἄλλος
αἴτιος, ἀλλὰ Ζεὺς Δαναῶν στρατὸν αἰχμητῶν
ἐκπάγλως ἤχθηρε, τὲν δ' ἐπὶ μοῖραν ἔθηκεν.

Ἄλλ' ἄγε δεῦρο, ἀναξ, ἵν' ἔπος καὶ μῦθον ἀκούσῃς
ἡμέτερον· δάμασον δὲ μένος καὶ ἀγήνορα θυμόν.

Ὡς ἐφάμην· ὁ δὲ μ' οὐδὲν ἀμείβετο, βῆ δὲ μετ' ἄλλας
ψυχὰς εἰς Ἑρεβος νεκύων κατατεθνηώτων.

550. Αἴαν(τα), apposition explicative à τοῖην κεφαλῇ. — Παῖ doit être joint les deux fois à τέτυκτο, et lui donner le sens de *præstantissimus fuerat* ou *fuit*, devant chacun des deux substantifs, εἶδος et ἔργα. Avec l'orthographe πέρι adverbe, l'explication revient au même. Le poète a fait plus haut, vers 469, un portrait analogue d'Ajex, et suivi du même vers qu'on va lire.

551. Τῶν ἄλλων.... Voyez plus haut le vers 470 et la note sur ce vers.

553. Παῖ. On a remarqué que c'est le seul passage où Homère ne se serve point du mot υἱός, quand il dit *fils de Télamon*. Peut-être y a-t-il une intention caressante. — Οὐκ porte sur λήσεσθαι, et il est renforcé par οὐδέ.

554. Οὐδὲ θανῶν, pas même étant mort : pas même aux Enfers. — Ἐμοί (à mon égard) doit être rattaché à λήσεσθαι. — Τευχέων, dissyllabe par synizèse.

555. Τά, sous-entendu τεύχεα. — Πῆμα.... Ἀργείοισιν, apposition à τά.

556. Τοῖος.... πύργος. Voyez plus haut τοῖην κεφαλῇ. Ajex était, suivant Ulysse, une tour inexpugnable, un rempart qui mettait les Grecs à l'abri. — Σφιν doit être joint à ἀπώλεο, car il est inutile de sous-entendre ἐὼν νῆ γενόμενος. — Σείο (comme εἵνεκα σείο) dépend de ἀχνύμεθα.

557. Ἴσον.... κεφαλῇ équivalent à ἴσον ἢ ἔνεκα κεφαλῇ.

558. Φθιμένοιο se rapporte tout à la fois et à σείο et à Ἀχιλλῆος. — Διαμπερές dépend de ἀχνύμεθα.

559-560. Ἀλλὰ Ζεὺς.... ἤχθηρε, simple juxtaposition d'idées, comme il s'en trouve si souvent chez Homère. Mais l'esprit supplée incontinent les intermédiaires logiques : αἰτιός ἐστιν, δς.

560. Ἐπὶ doit être joint à ἔθηκεν. — Μοῖραν équivalent ici à θάνατον.

561. Ἴν' ἔπος est très-embarrassant pour les digammistes ; car Homère pronçait, d'après leur théorie, *Ἰέπος*. Toute correction est impossible ; et cet exemple prouve que, si le poète usait du digamma, il ne s'en gênait guère.

562. Ἠμέτερον, emphatique pour ἐμόν.

563. Οὐδὲν ἀμείβετο. Longin, dans le chapitre ix du *Sublime*, compte ce silence d'Ajex parmi les exemples de sublime : καὶ φωνῆς δίχα θαυμάζεται ποτε ψιλὴ καθ' ἑαυτὴν ἔννοια δι' αὐτὸ τὸ μεγάλῳ φρον, ὡς τοῦ Αἰαντος ἐν Νεκυΐᾳ σιωπὴ μέγα καὶ παντὶ ὑψηλότερον λόγου. Virgile, *Énéide*, VI, 469-472, a tiré des deux mots d'Homère un tableau complet, en appliquant à sa Didon pour Énée les sentiments d'Ajex pour Ulysse.

Ἐνθα χ' ὁμῶς προσέφη κεχολωμένος, ἥ κεν ἐγὼ τόν · 565
ἀλλά μοι ἤθελε θυμὸς ἐνὶ στήθεσσι φιλοισιν
τῶν ἄλλων ψυχὰς ἰδέειν κατατεθνηώτων.

Ἐνθ' ἦτοι Μίνωα ἰδὼν, Διὸς ἀγλαὸν υἱὸν,
χρύσειον σκῆπτρον ἔχοντα, θεμιστεύοντα νέκυσιν,
ἦμενον · οἱ δέ μιν ἀμφὶ δίκας εἶροντο ἄνακτα, 570

565. Ἐνθα, à ce moment. Selon d'autres, ἔνθα est adverbe de lieu : là, c'est-à-dire dans l'Érèbe. — Ὅμῳς. Ancienne variante, ὁμῳς. Hérodien (*Scholies* Q) : περισπαστέον· ἐπίρρημα γάρ. τῷ συνδέσμῳ οὐ χρῆται, ἀλλ' ἀντ' αὐτοῦ τῷ ἔμψης. Le seul exemple homérique de ὁμῳς se trouve dans l'*Iliade*, XII, 393; et la plupart des grammairiens voulaient que là-même on écrivît ὁμῳς. Ainsi ὁμῳς n'est qu'une affirmation. — Προσέφη, sous-entendu ἐμέ. — Ἡ, selon quelques anciens, se rapporte à ὁμῳς, et l'expression équivalent à ὁμοίῳς ὥς. C'est plutôt la disjonctive. Ulysse dit qu'il aurait insisté. — Τόν dépend de προσέφην sous-entendu. — Il y a au vers 564, dans les *Scholies* H, une note qui ne peut s'appliquer qu'au vers 565 : πόθεν τοῦτο οἶδεν; καὶ γὰρ ὁ Αἴας ἀπὶ ὧν ὤχετο. C'est évidemment une chicane des enstatiques à propos de la réflexion d'Ulysse. Les Iyriques répondaient sans doute qu'Ulysse n'avait qu'à suivre Ajax dans l'Érèbe, pour le forcer à répondre, ne fût-ce que par des injures.

567. Ἰδέειν. Ce mot est d'une extrême importance. Dès qu'Ulysse veut seulement contempler les âmes, et non plus les interroger, il n'a plus besoin de rester vers la fosse. Il s'avance donc dans la prairie d'asphodèle, et assez loin dans l'Érèbe. Homère ne le dit point; mais il n'a pas même besoin de le dire, car les spectacles que décrira Ulysse prouvent que le héros s'est donné la peine que suppose ἤθελε θυμὸς.... ἰδέειν. Cette observation met à néant les principaux griefs allégués contre l'authenticité des soixante vers qui vont suivre. D'ailleurs, qu'importe, dans le fantastique, un peu plus ou un peu moins de vraisemblance?

568-627. Ἐνθ' ἦτοι.... Tout ce passage était obélisé par Aristarque, bien qu'Aristarque n'en contestât point les beautés. *Scholies* H : νοθεύεται μέχρι τοῦ ὥς εἰπῶν.... καίτοι οὐκ ὄντας ἀγενεῖς περὶ

τὴν φράσιν. ὑπὲρ δὲ τῆς ἀθετήσεως αὐτῶν λέγεται τοιάδε. πῶς οἶδε τούτους ἢ τοὺς λοιποὺς ἔσω τῶν Ἄζου πυλῶν ὄντας καὶ τῶν ποταμῶν; La dernière phrase de cette note se lit pareillement dans les *Scholies* T. C'est par le scholiaste de Pindare qu'on sait que cette note exprime l'opinion d'Aristarque. Citant, à propos d'un vers des *Olympiques*, I, 97, les vers d'Homère sur Tantale (plus loin, 583-584), il ajoute : πλὴν εἰ μὴ κατὰ Ἀρίσταρχον νόθα εἰσὶ τὰ ἔπη ταῦτα. Nous avons répondu plus haut à l'accusation portée par Aristarque, et sans faire autre chose que de nous en référer à ce principe si fréquemment appliqué par Aristarque lui-même : que bien souvent Homère sous-entend les faits dont l'accomplissement est impliqué dans son récit, puisque nous assistons à leurs conséquences. Quant aux griefs particuliers allégués contre tel et tel vers du passage, nous les discuterons au fur et à mesure.

569. Χρύσειον, dissyllabe par synizèse.

570. ἦμενον. Il est évident que ce n'est point Minos qui est venu vers Ulysse, mais que c'est Ulysse qui s'est avancé jusqu'à un endroit où il a vu Minos sur son siège. Sans cela tout ceci est absurde; car, non-seulement Minos est assis, mais, comme on le voit au vers suivant, il est dans les Enfers mêmes, et entouré d'une foule immense de justiciables. Aristarque (*Scholies* H, Q et T) ne note que l'invraisemblance : οὐκ ἄρα ὑπεξῆλθεν ὁ Μίνως, ἵνα συνοφθῇ. ἄλογον γὰρ τὸ καὶ σὺν δικάζομένοις καὶ αὐτῷ δίφρῳ ἐξελθεῖν. Ce qui fait parler ainsi Aristarque, c'est qu'il suppose Ulysse immobile devant la fosse aux évocations. — Οἱ, eux, c'est-à-dire les justiciables dont il va être question. — Μιν dépend de ἀμφί. — Δίκας εἶροντο ἄνακτα, demandaient sentences au roi, c'est-à-dire se faisaient juger par Minos. Voyez plus haut, vers 541, la note sur εἶροντο. Ceux qui entendent, par δίκας εἶροντο, *causas dicant*, font de ἄνακτα une apposition à μιν.

ἤμενοι ἑσταότες τε, κατ' εὐρυπυλές Ἄϊδος δῶ.

Τὸν δὲ μετ' Ὀρίωνα πελώριον εἰσενόησα,
θῆρας ὁμοῦ εἰλεῦντα κατ' ἀσφοδελὸν λειμῶνα,
τοὺς αὐτὸς κατέπεφνεν ἐν οἰοπόλοισιν ὄρεσιν,
χερσὶν ἔχων ῥόπαλον παγχάλκεον, αἰὲν ἀαγές.

575

Καὶ Τιτυὸν εἶδον, Γαίης ἐρικυδέος υἱὸν,
κείμενον ἐν δαπέδῳ· ὁ δ' ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα·
γῦπε δέ μιν ἐκάτερθε παρημένῳ ἦπαρ ἔχειρον,
δέρτρον ἔσω δύνοντες· ὁ δ' οὐκ ἀπαμύνετο χερσὶν·
Λητὼ γάρ ἤλκησε, Διὸς κυδρὴν παράκοιτιν,
Πυθῶδ' ἐρχομένην διὰ καλλιχόρου Πανοπῆος.

580

571. Ἦμενοι ἑσταότες τε. La foule est immense, et l'on ne passe au tribunal qu'à son tour. Ceux qui attendent le leur sont assis, ceux dont les noms ont été appelés sont debout. Cette explication vaut mieux que celle qui fait des ἤμενοι les assesseurs de Minos, ou que celle qui les transforme en grands personnages, traités avec distinction. Il n'y a point de privilégiés parmi les justiciables, tous égaux jusqu'au prononcé du jugement; et Minos, qui sait tout et qui est infailible, n'a pas besoin d'assesseurs. Virgile, *Énéide*, VI, 431-433, s'est souvenu du passage d'Homère; mais son Minos est un préteur romain, opérant selon l'usage du Forum.

572. Τὸν dépend de μετ(ά).

573. Θῆρας. Ce sont, bien entendu, des ombres. — Ὀμοῦ εἰλεῦντα. Le chasseur en a tant tué pendant sa vie, que leurs ombres forment des troupeaux. De là l'expression ὁμοῦ εἰλεῦντα. Il n'a pas à courir pendant des journées pour voir un lion ou un tigre. Les bêtes sont là à foison.

574. Αὐτός, lui-même, c'est-à-dire de ses propres mains. — Κατέπεφνεν, tua, c'est-à-dire avait tuées jadis.

575. Χερσὶν ἔχων.... Il s'agit de la vraie massue, et non plus d'un fantôme. Sans cela il y aurait : χερσὶν ἔχοντα. — Aristarque (*Scholies* H et T) fait aux vers 572-575 des reproches du même genre que ceux qu'il adressait aux vers 568-571 : οὐδὲ ἐπὶ τούτου τετήρηται τὸ σύμφωνον· ἄλογον γὰρ τὸ ἐν Ἄδου κυνηγεταῖν· πῶς τε ἅμα τῇ τῶν θηρίων ἀγέλῃ προῆλθε, καὶ διὰ τί; Il y a une excellente réponse dans

les *Scholies* B, Q et T : c'est que les morts font aux Enfers ce qu'ils faisaient sur terre pendant leur vie : ὑποτίθεται τοὺς ἐν Ἄδῃ τοιαῦτα πράττειν οἷα καὶ ἐν ζωῇ ἐποίουν. Il va sans dire que les condamnés de Minos font exception. C'est cette idée d'Homère qui a fourni à Virgile, *Énéide*, VI, 642-665, une de ses plus belles pages.

576-579. Καὶ Τιτυὸν.... Ce passage a été imité par Virgile, *Énéide*, VI, 595-600.

577. Ἐπ' ἐννέα κεῖτο πέλεθρα. Aristarque dit avec raison (*Scholies* Q et T) que Tityus n'est certainement pas venu près de la fosse; mais il exagère, en disant qu'Ulysse n'a pas pu aller jusqu'à l'endroit où Tityus est enchaîné : καταγέλαστα καὶ ταῦτα, εἰ κατεστρωμένος ἐν τῷ δαπέδῳ προῆλθεν ἐπὶ τὸ σφάγιον. αὐτὸς γὰρ ὁ Ὀδυσσεὺς οὐκ ἠδύνατο διαβῆναι ἐπὶ τὸ Ἑρεβος.

578. Γῦπε, deux vautours. Virgile n'en met qu'un seul. — Μιν et ἦπαρ, le nom de la personne et celui de la chose, dépendent également de ἔχειρον. Il est inutile de supposer que ἦπαρ soit pour καθ' ἦπαρ.

579. Δέρτρον ἔσω, comme εἰς δέρτρον. — Δύνοντες s'accorde avec le duel γῦπε. — Οὐκ ἀπαμύνετο χερσὶν n'indique que le fait : la cause, c'est que les deux bras de Tityus étaient enchaînés.

580. Γάρ sous-entend une proposition entière : il subissait ce châtiment. — Ἠλκησε. Ancienne variante, ἤλκυσε, même sens propre. Voyez dans l'*Iliade*, VI, 465, la note sur ἐλκηθμοῖο.

581. Διὰ, par, c'est-à-dire en passant

Καὶ μὴν Τάνταλον εἰσεῖδον, χαλέπ' ἄλγε' ἔχοντα,
 ἔστεῶτ' ἐν λίμνῃ· ἡ δὲ προσέπλαζε γενεῖω·
 στεῦτο δὲ διψᾶων, πῖεῖν δ' οὐκ εἶχεν ἐλέσθαι.
 Ὅσσάκι γὰρ κύψει' ὁ γέρων πῖεῖν μενεαίνων,
 τοσσάχ' ὕδωρ ἀπολέσκειτ' ἀναβροχέν· ἀμφὶ δὲ ποσσὶν
 γαῖα μέλαινα φάνεσκε, καταζήνασκε δὲ δαίμων.
 Δένδρεα δ' ὑψιπέτηλα κατὰ κρῆθεν χέε καρπὸν,

585

par. — Πανοπῆος. La ville de Panopée, deux fois nommée dans l'*Iliade*, était en Phocide, sur la frontière de Béotie.

583. Ἔσταῶτ(α), *vulgo* ἔσταότ(α). Ameis et La Roche ont rétabli l'orthographe d'Aristarque. — Ἡ, c'est-à-dire λίμνη : le lac; l'eau du lac. — Προσέπλαζε est pour προσεπέλαζε.

584. Στεῦτο paraît signifier la même chose que ἴστατο. On se rappelle que le verbe στεῦμαι, dans l'*Iliade*, a toujours un sens moral. Voyez II, 597; III, 83; V, 832; IX, 244; XXI, 455, et les notes sur ces passages. Aussi Aristarque (*Scholies* V) n'a-t-il pas manqué de signaler la bénvue du diascévaste, c'est-à-dire de l'interpolateur auquel il attribue les soixante vers obélisés : (ἡ διπλῇ, ὅτι) στεῦτο νῦν ἀντὶ τοῦ ἴστατο ἐπὶ τῶν ποδῶν. κέχρηται δὲ τῇ λέξει ὁ διασκευαστὴς παρὰ τὴν τοῦ ποιητοῦ συνήθειαν. Mais il suffit, pour rendre Homère conforme à lui-même, de tenir compte, au premier membre de phrase, de πῖεῖν exprimé au second. C'est ce que faisaient les aristarchiens opposés à l'athétèse. *Scholies* H : τὸ ἐξῆς, στεῦτο διψᾶων πῖεῖν, οὐκ εἶχε δὲ ἐλέσθαι (πῖεῖν). Cette explication a été adoptée par Fæsi, par Ameis et par Hayman. Ainsi στεῦτο signifie *appetebat* (*bibere*) : il tâchait de boire. — Πῖεῖν, comme ὥστε πῖεῖν. — Ἐλέσθαι, sous-entendu ὕδωρ.

587. Καταζήνασκε, sous-entendu αὐτήν : la desséchait chaque fois. — Δαίμων, une puissance divine.

588. Δένδρεα. « Un verger dans l'eau ! disaient les enstatiques. Homère se moque de nous. » — « Homère, répondaient les lytiques, use de son droit de poète. Il s'agit de punir efficacement Tantale, et non de peindre des réalités terrestres. » Porphyre (*Scholies* H et T) : καὶ πῶς ἴστατο ἐν ὕδατι τὰ δένδρα; φαμὲν ὅτι κατὰ φαντασίαν, πρὸς τιμωρίαν Ταντάλου. — Κατὰ κρῆ-

θεν, *vulgo* κατάκρηθεν en un seul mot. Hérodien (*Scholies* H) : διςσυλλάβως καὶ προπερισπωμένως τὸ κατὰ κρῆθεν. Bekker écrit κατ' ἀκρηθεν. Mais cet ἀκρηθεν est un mot de son invention. — L'éternel argument d'Aristarque se retrouve ici : « Comment Tantale, son lac et ses arbres sont-ils venus vers la fosse? ou bien comment Ulysse a-t-il pu voir du dehors des choses qui sont dans les Enfers? *Scholies* H : οὐδὲ οὗτος δύναται σὺν λίμνῃ καὶ δένδροις ἐξεληλυθέναι ἐπὶ τὸ σφάγιον, ἢ πῶς ἐξωθεν τὰ ἔσω ἐθεώρει; — Χέε, versaient, c'est-à-dire laissaient prendre à profusion. — Καρπὸν. Dugas Montbel fait ici, en faveur de l'athétèse, une observation plus précieuse que fondée : « N'est-il pas surprenant que le supplice de Tantale consiste à ne pouvoir pas saisir les beaux fruits qui s'offrent à sa vue, dans un temps où il n'est jamais parlé de fruits dans les nombreux repas des héros? » Aristarque a répondu implicitement à cette question. Voyez, *Iliade*, XVI, 747, la note sur τήθεα. — Il y a une foule de choses que les Grecs mangeaient, et dont Homère ne parle point. Homère n'entre pas dans le détail des menus; voilà tout. Quand même les Grecs, ce qui n'est pas vraisemblable, auraient méprisé les fruits comme aliment ordinaire, soyez sûr qu'ils mangeaient des pommes, des poires, des figues, etc., ne fût-ce que par plaisir. Qu'est-ce donc quand le besoin les pressait? Nous savons qu'Hésiode parle de l'asphodèle comme d'une plante comestible. Voyez plus haut les notes du vers 539. Voudrait-on qu'Homère, au lieu de mettre devant Tantale des arbres chargés de fruits, eût représenté un mouton rôtissant à la broche? Mais c'est pour apaiser sa soif, autant que pour apaiser sa faim, que Tantale allonge les mains vers les fruits. Homère ne dit pas même qu'il ait faim. On est en droit de le supposer, et c'est ce

δγχναι καὶ ῥοιαί, καὶ μηλέαι ἀγλαόκαρποι,
 συκέαι τε γλυκεραί, καὶ ἐλαῖαι τηλεθώσαι· 590
 τῶν ὁπότ' ἰθύσει' ὁ γέρων ἐπὶ χερσὶ μάσασθαι,
 τὰς δ' ἄνεμος ῥίπτασκε ποτὶ νέφεα σχιόεντα.

Καὶ μὴν Σίσυφον εἰσεῖδον, κρατέρ' ἄλγε' ἔχοντα,
 λαῖαν βαστάζοντα πελώριον ἀμφοτέρησιν.

Ἦτοι ὁ μὲν σκηριπτόμενος χερσὶν τε ποσὶν τε 595
 λαῖαν ἄνω ὤθεσκε ποτὶ λόφον· ἀλλ' ὅτε μέλλοι
 ἄκρον ὑπερβαλέειν, τότε' ἀποστρέψασκε κραταιὶς·
 αὖτις ἔπειτα πέδονδε κυλίνδετο λαῖας ἀναιδής.

qu'on fait; mais le supplice de Tantale, c'est spécialement la soif.

589-590. Ὀγχναι.... Voyez les vers VII, 115-116 et les notes sur ce passage.

591. Τῶν dépend de l'infinitif, et ἐπὶ.... μάσασθαι est pour ὥστε ἐπιμάσασθαι.

592. Δ(έ) correspond à ὁπότ(ε), et équivalent à τότε : alors. — Ῥίπτασκε, lançait chaque fois, c'est-à-dire ne manquait jamais d'enlever.

593. Σίσυφον εἰσεῖδον. C'est ici surtout que triomphait l'argument d'Aristarque fondé sur l'immobilité d'Ulysse. *Scholies* Q et T : πῶς δύναται σὺν τῷ λίθῳ καὶ τῇ ἀκρωρείᾳ, ἐφ' ἣ ἀνεκύλιε τὸν λίθον, ἥκειν ἐπὶ τὰ σφάγια; A cet éternel argument s'en joignait un autre, emprunté sans nul doute aux chorizontes. C'est que Sisyphe est loué dans l'*Iliade*, et qu'Homère n'a pu se contredire au point de faire de cet homme un scélérat justement puni de ses crimes. Mêmes *Scholies* : πῶς τε κολάζεται ὁ ἐν Ἰλιάδι (VI, 453) κέρδιστος ὢν καὶ συνειτώτατος; La contradiction n'est qu'apparente. Quand Sisyphe était admiré pour ses ruses, il n'avait point encore bravé Jupiter. Le sage, ou plutôt l'homme adroit, est devenu fou. Cela s'est vu, en ce monde, pour d'autres encore que Sisyphe.

594. Ἀμφοτέρησιν, sous-entendu χερσὶ : avec les deux bras.

595. Χερσὶν τε ποσὶν τε. Didyme (*Scholies* Q et T) : τοῖς μὲν ποσὶν ἀντιβαίνων εἰς τὴν γῆν, ταῖς δὲ χερσὶν ὠθῶν ἄνω τὸν λίθον.

596. Ἄνω ὤθεσκε, remarquable exemple d'hiatus intentionnel. C'est le type du *conati imponere* de Virgile. *Scholies* Q : τὸ ἔπος ὡς διὰ τῶν μακρῶν συλλαβῶν

τὴν δυσχέρειαν ἐμφαίνον. Cette observation est empruntée au *περὶ ἑρμηνείας*, attribué à Démétrius de Phalère. — Μέλλοι a pour sujet λαῖας sous-entendu.

597. Κραταιὶς, selon Aristarque et Hérodien, est un adverbe, et il équivalait à κραταιῶς. Avec cette explication, c'est encore λαῖας qui est le sujet de ἀποστρέψασκε, et ἀποστρέψασκε est intransitif. *Scholies* B, H et Q : ὁ μὲν Ἀρίσταρχος καὶ Ἡρώδιανός ὀξυτόνως κατὰ συστολήν, ὡς λικριφίς, ἀμφοδυίς, ἐπιρρηματικῶς. *Scholies* H et T : τότε ὁ λίθος ὑπέστρεφε κραταιῶς, ὃ ἐστὶ ταχέως. τὸ δὲ ὅλον ἐπὶ τοῦ λίθου ἀκουστέον, ὡς Ἀρίσταρχός φησι. Mais les anciens préféraient à cette explication celle de Ptolémée l'Ascalonite : κραταιὶς substantif, et, par conséquent, ἀποστρέψασκε verbe actif avec λαῖαν sous-entendu. L'existence du nom propre Κράταις militait en faveur de celle du nom commun κραταιὶς. *Scholies* B, H et Q : ὁ δὲ Ἀσκαλωνίτης τὸ πλήρες κραταιὰ ἰς ὅλον ἰσχυρὰ δύναμις· ὃ ἐπέισθη καὶ ἡ συνήθεια. ἡ κραταιὰ δύναμις τοῦ λίθου, ὃ ἐστὶ τὸ βάρος. Cependant, même ainsi, quelques-uns laissaient ἀποστρέψασκε intransitif. *Scholies* Q : ὑπεστρέφετο ἡ δύναμις ἐκείνου. Voyez pour Κράταις, nom propre, la note du vers XII, 124.

598. Κυλίνδετο. C'est spécialement d'après cet exemple qu'Aristarque écrit partout κυλίνδαι baryton, et non pas κυλινδεῖ périspomène. *Grand Étymologique* Miller : Ἀρίσταρχος βαρυτονεῖ ὑγιῶς· κυλίνδετο γάρ φησιν, οὐχὶ ἐκυλινδαῖτο· ὁμοίως καὶ κυλινδομένη καὶ κυλίνδων. Voyez I, 162, la note sur κυλίνδαι.—Λαῖας ἀναιδής, la pierre impudente, c'est-à-dire

Αὐτὰρ δ' γ' ἄψ ὥσασκε τιταινόμενος· κατὰ δ' ἰδρῶς
ἔρρεεν ἐκ μελέων, κονίη δ' ἐκ κρατὸς ὀρώρει.

600

Τὸν δὲ μετ' εἰσενόησα βίην Ἡρακλεΐην,
εἶδωλον· αὐτὸς δὲ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσιν
τέρπεται ἐν θαλίῃς, καὶ ἔχει καλλίσφυρον Ἥδην,

la pierre qui ne respecte rien, la pierre cruelle. Voyez dans l'*Iliade*, IV, 524, la note sur cette expression, et dans l'*Iliade* encore, XIII, 439, la note sur ἀναιδέος πέτρης. Apollonius : ἀναιδής· μεταφορικῶς ὁ βίαιος καὶ σκληρός. Bothe : « Hoc meri artem, τὰ ἄψυχα ἔμψυχα dicentis, « hoc versu illustrat Aristoteles, *Rhet.* III, « 11, ut Clarkius annotavit; qui versus « præterea laudatur propter aptos rei numeros. » Ceci se rapporte à un passage de Denys d'Halicarnasse, περὶ συνθέσεως, § 20 : οὐχὶ συγκατακεκύλισται τῷ βάρει τῆς πέτρας ἢ τῶν ὀνομάτων σύνθεσις, μᾶλλον δὲ ἔφθακε τὴν τοῦ λίθου φορὰν τὸ τῆς ἀπαγγελίας τάχος. C'est à peine si les exemples de Virgile, *Géorgiques*, III, 284 et *Énéide*, VI, 602, soutiennent la comparaison. Le vers par lequel Lucrèce a rendu, dans sa belle imitation, le mouvement d'Homère est lourd lui-même, malgré la rapidité du *raptim petit æquora campi*.

599. Ὡσασκε, comme plus haut ὥσασκε, vers 596. — Τιταινόμενος est analogue à σκηριπτόματος. — Κατὰ doit être joint à ἔρρεεν : *defluebat*, découlait.

600. Κονίη, la poussière : un nuage de poussière. Il s'agit de la poussière soulevée par le mouvement de la pierre et par le piétinement de Sisyphe. — Ἐκ κρατὸς. Sisyphe, dans ses efforts, penche le corps en avant; sa tête est enveloppée par le nuage de poussière; le nuage, aux yeux du spectateur, semble sortir de sa tête. Cette explication est celle qui rend le mieux compte d'une poésie toute en images sensibles. On explique aussi ἐκ κρατὸς par *a capite*, ce qui signifie que le nuage montait plus haut que la tête du condamné. Bothe : « ἐκ κρατὸς, ἀπὸ κρατὸς, « *a capite ejus*, germanice *von seinem* « *Haupt empor*, non *ex capite*, ut interpretes. Voss : *und Staub umwärlhete das Antlitz.* »

602. Εἶδωλον, par opposition à αὐτός, qui désigne la personne réelle. D'après ce qui suit, le fantôme d'Hercule est venu

vers la fosse du sacrifice, et il a bu du sang. Le motif d'athétèse ne peut donc plus être le même que pour ce qui concerne les personnages qu'Ulysse n'a pu voir que dans l'Érèbe. Aristarque l'emprunte aux chorizontes; car les raisons qu'il fait valoir sont toutes fondées sur une contradiction entre les choses qu'on lit ici et celles qu'on a lues dans l'*Iliade*. La première, c'est qu'Hercule, pour le poète de l'*Iliade*, n'a jamais été qu'un simple mortel. Voyez particulièrement le vers XVIII, 447 et les notes sur ce vers. La seconde, c'est que l'Hélène de l'*Iliade* est une jeune fille, et non une femme mariée. Voyez, IV, 2, la note sur Ἥδην. *Scholies* H, Q et T : (ἢ διπλῇ, ὅτι) καὶ τοῦτο νεωτερικόν. οὐ γὰρ οἶδε τὸν Ἡρακλέα ἀπηθανατισμένον, οὐδὲ τὴν Ἥδην γεγαμημένην, ἀλλὰ παρθένον. διὸ καὶ παρθενικά ἔργα ἀποτελεῖ· οἶνοχοεῖ γὰρ καὶ λούει. Il est vrai que plusieurs expliquaient allégoriquement le vers 603. *Scholies* H : ἐνιοὶ δὲ οὐ τὴν οἰνοχόον Ἥδην, ἀλλὰ τὴν ἑαυτοῦ ἀνδρείαν. Mais le vers s'y prête très-mal, à supposer qu'il s'y prête. — C'est encore aux chorizontes qu'Aristarque a emprunté l'observation suivante, consignée dans les *Scholies* B et Q : (ἢ διπλῇ,) ὅτι εἰς τρία διαιρεῖ, εἰς εἶδωλον, σῶμα, ψυχὴν· τοῦτο δὲ οὐκ οἶδεν ὁ ποιητής. De même enfin pour celle-ci, *Scholies* H : (ἢ διπλῇ), ὅτι αὐτοὺς τὰ σώματα αὐτῶν φησὶν Ὀμηρος, (καὶ ὅτι) οὐκ ἂν ἔδει σώματος ἐν θεοῖς. — Il y a bien d'autres poètes qui n'ont pas été partout identiques à eux-mêmes. Il faut avouer pourtant que les contradictions sont ici assez graves pour qu'on soit en droit de les considérer comme autre chose que de simples distractions. Rien n'empêche donc qu'on regarde comme interpolés les vers en désaccord avec l'*Iliade*, sinon tout le passage relatif à Hercule. Voyez plus bas la note du vers 646.

603. Ἐχει, comme ἔχει γυναῖκα : il a pour femme. Voyez οὐνακ' ἔχαις Ἑλένην, IV, 569.

[παῖδα Διὸς μεγάλοιο καὶ Ἥρης χρυσοπεδῖλου].

Ἄμφι δέ μιν κλαγγή νεκύων ἦν οἰωνῶν ὥς, 605
πάντος' ἀτυζομένων· ὁ δ' ἐρεμνῇ νυκτὶ ἐοικώς,
γυμνὸν τόξον ἔχων καὶ ἐπὶ νευρῆφιν οἷστον,
δεινὸν παπταίνων, αἰεὶ βαλέοντι ἐοικώς.

Σμερδαλέος δέ οἱ ἀμφὶ περὶ στήθεσσιν ἀορτῆρ, 610
χρύσεος ἦν τελαμῶν, ἵνα θέσκελα ἔργα τέτυκτο,
ἄρχτοι τ' ἀγρότεροί τε σύες χαροποί τε λέοντες,
ὕσμῖναί τε μάχαι τε, φόνοι τ' ἀνδροκτασίαι τε.
Μὴ τεχνησάμενος μηδ' ἄλλο τι τεχνήσαιτο,
ὃς κεῖνον τελαμῶνα ἐῖ ἐγκάτθετο τέχνη.

604. Παῖδα Διὸς.... Ce vers, d'après la tradition alexandrine, a été interpolé par Onomacrite. Didyme (*Scholies B*) : τοῦτον ὑπὸ Ὀνομακρίτου ἐμπεποιῆσθαί φασιν. ἡθέρηται δέ. — Il y a ici deux faits importants à noter : l'un, que l'épisode d'Hercule fait partie de l'*Odyssée* dès avant la première recension connue; l'autre, qu'Onomacrite se bornait à d'insignifiantes opérations, et que l'œuvre de construction rêvée par Wolf n'a rien de commun avec le modeste travail de complément ou de raccord exécuté par le diorthunte. Onomacrite était poète; or le vers n'est pas même d'Onomacrite. L'interpolateur l'a tiré d'Hésiode, *Théogonie*, 652.

605. Κλαγγή est tout à la fois le sujet de νεκύων et celui de οἰωνῶν.

606. Ἀτυζομένων. Ancienne variante, ἀτυσσομένων. — Ὁ δ(έ), sous-entendu ἦν, exprimé plus haut. *Scholies H* : ἀπὸ κοινοῦ τὸ ἦν. Voyez, V, 477, la même ellipse. Il est donc bien inutile de changer plus bas, comme le propose Bothe, παπταίνων en πάπτεινεν. — Νυκτὶ ἐοικώς, semblable à la nuit, c'est-à-dire ayant un aspect terrible. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers I, 47.

607. Γυμνόν, nu, c'est-à-dire tiré de son étui. — Νευρῆφιν pour νευρῇ.

608. Ἐοικώς. Bothe : « Excusanda est « simplicitas poetæ, idem vocabulum brevi « intervallo bis usurpantis. » Cette répétition n'a rien de choquant; on pourrait même la regarder comme intentionnelle.

609-610 Σμερδαλέος.... Construisez : τελαμῶν χρύσεος, σμερδαλέος ἀορτῆρ, ἦν

ODYSSÉE.

οἱ ἀμφὶ περὶ στήθεσσιν. Le mot ἀορτῆρ, ordinairement synonyme de τελαμῶν, lui sert ici de qualificatif : suspension; comme suspension. C'est le sens propre.

610. Ἴνα (*ubi*) équivaut à ἐν ᾧ : *in quo*, sur lequel. — Θέσκελα ἔργα est expliqué par les deux vers qui suivent. Ces ouvrages divins étaient des broderies. On se rappelle les broderies de la ceinture de Vénus, et celles de l'étoffe où Hélène avait représenté les batailles de Troie.

611. Χαροποί. Ancienne variante, χαλεποί.

613-614. Μὴ τεχνησάμενος.... Construisez : ὃς ἐγκάτθετο ἐῖ τέχνη κεῖνον τελαμῶνα μὴ τεχνήσαιτο μηδ' ἄλλο τι, τεχνησάμενος (κεῖνον τελαμῶνα). Le mot ὃς équivaut à εἰ τις, car il ne s'agit pas d'un artiste réel. Ulysse dit que celui qui serait venu à bout d'exécuter une pareille œuvre aurait atteint le point culminant de son art, et ne pourrait même s'y maintenir. La double négation insiste sur l'idée qu'un second chef-d'œuvre égal à celui-là serait impossible. Didyme (*Scholies V*) éclaircit la pensée par une comparaison : οἶον Φειδίαν ἐποίησε τὸν Δία, τοιοῦτο οὐδὲν ἄλλο. εἰς ἐκεῖνον γὰρ τὸ πᾶν τῆς ἑαυτοῦ τέχνης κατέκλεισε.

614. Ὃς κεῖνον.... Ancienne variante, ὃς κείνῳ τελαμῶνι ἐῖ ἐγκάτθετο τέχνην. Les deux leçons donnent le même sens; car mettre son art dans une œuvre, ou tirer une œuvre de son art, au fond c'est tout un. Ulysse ne parle que de l'incubation de l'œuvre; mais ce que l'art conçoit, c'est pour en faire jouir les yeux.

Ἔγνων δ' αὐτίκα κεῖνος, ἐπεὶ ἶδεν ὀφθαλμοῖσιν, 615
 καὶ μ' ὀλοφυρόμενος ἔπεα πτερόεντα προσηύδα·
 Διογενὲς Λαερτιάδη, πολυμήχαν' Ὀδυσσεῦ,
 ἃ δεῖλ', ἥ τινὰ καὶ σὺ κακὸν μόρον ἡγηλάζεις,
 ὄνπερ ἐγὼν ὀχέεσκον ὑπ' αὐγὰς ἡελίοιο.
 Ζηνὸς μὲν παῖς ἦα Κρονίονος, αὐτὰρ οἷζ' ὄν 620
 εἶχον ἀπειρεσίην· μάλα γὰρ πολὺ χεῖρόνι φωτὶ
 δεδμήμην, ὃ δέ μοι χαλεποὺς ἐπετέλλετ' ἀέθλους.
 Καί ποτέ μ' ἐνθάδ' ἐπεμψε κύν' ἄξοντ'· οὐ γὰρ ἔτ' ἄλλον
 φράζετο τοῦδ' ἐγὼ μοι χαλεπώτερον εἶναι ἄεθλον.
 Τὸν μὲν ἐγὼν ἀνένεικα καὶ ἡγαγον ἐξ Ἀΐδαο· 625
 Ἑρμείας δέ μ' ἐπεμψεν ἰδὲ γλαυκῶπις Ἀθήνη.
 Ὡς εἰπὼν ὃ μὲν αὖτις ἔβη δόμον Ἀΐδος εἴσω.
 Αὐτὰρ ἐγὼν αὐτοῦ μένον ἔμπεδον, εἴ τις ἔτ' ἔλθοι
 ἀνδρῶν ἡρώων, οἳ δὴ τὸ πρόσθεν ὄλοντο.
 Καί νύ κ' ἔτι προτέρους ἶδον ἀνέρας, οὓς ἔθελόν περ· 630
 [Θησέα Πειρίθοόν τε, θεῶν ἐρικυδέα τέκνα·]

615. Ἔγνων. Ceci suppose qu'Hercule a bu du sang, et par conséquent qu'il est venu vers la fosse aux victimes. Cependant αὐτίκα semble dire que le héros n'est pas soumis à la nécessité de boire du sang pour jouir de ses facultés intellectuelles. On peut admettre, si l'on veut, qu'Ulysse a conversé avec Hercule dans la grande prairie. — Κεῖνος (*ille*) désigne Hercule, ou du moins le fantôme d'Hercule.

616. Ὀλοφυρόμενος. Aristarque signale ici une contradiction avec les vers 602-603. *Scholies* H, Q et T : ἐλέγχεται ἐκ τούτων τὰ προκείμενα περὶ τοῦ Ἡρακλέους εἰδώλου, αὐτὸς γὰρ μετ' ἀθανάτοισι θεοῖσι. πῶς οὖν ὀλοφύρεται ὡς ἐν δεινοῖς ὦν; Aristarque a certainement raison. Il faut lui abandonner les vers 602-603, et nécessairement aussi le vers 604. L'épisode, débarrassé de cette superfétation, n'offre dès lors aucune difficulté. Hercule n'est plus qu'un mort ordinaire, comme Achille ou Orion. — Je croirais volontiers qu'Aristarque n'avait obéi que les trois vers 602-604, et que c'est par erreur qu'on lui attribue l'athétèse de tout le passage relatif à Hercule. On a vu plus haut, dans la note générale, 568-627, que le grief fon-

damental était tiré de l'impossibilité, pour Ulysse, de voir ce qui se passait dans les Enfers. Or Hercule n'est point dans les Enfers en cet instant, puisqu'il y rentrera au vers 627.

618. Τινὰ se rapporte à κακὸν μόρον.

619. Ὀχέεσκον, je traînais partout.

621. Μάλα et πολὺ se rapportent à χεῖρόνι. — Φωτὶ. Ce mortel était Enrysthée. Voyez les vers XIX, 95-132 de l'*Iliade* et les notes sur ce passage.

623. Ἐνθάδ(ε), *huc*, ici, c'est-à-dire aux Enfers. — Κύν(α), le chien. Homère ne donne point de nom au chien des Enfers. Voyez la note du vers VIII, 368 de l'*Iliade*. — Ἀξοντ(α), devant mener, c'est-à-dire afin que j'emmenasse.

624. Τοῦδε, sous-entendu ἀέθλου. — Χαλεπώτερον. Ancienne variante, κρατερώτερον, leçon adoptée par Ameis et par La Roche.

625. Τόν, lui, c'est-à-dire le chien.

626. Δέ est explicatif, et il équivaut à γάρ. Sans cette aide, Hercule ne serait pas revenu.

630. Ἐτι se rapporte à ἶδον.

631. Θησέα.... Plutarque, *Thésée*, xx, dit que ce vers, selon Héréas de Mégare,

ἀλλὰ πρὶν ἐπὶ ἔθνε' ἀγείρετο μυρία νεκρῶν,
 ἤχῃ θεσπεσίῃ· ἐμὲ δὲ χλωρὸν δέος ἤρει,
 μή μοι Γοργεῖην κεφαλὴν δεινοῖο πελώρου
 ἐξ Ἀΐδεω πέμψειεν ἀγαυὴ Περσεφόνηα.

635

Αὐτίκ' ἔπειτ' ἐπὶ νῆα κιὼν, ἐκέλευον ἑταίρους
 αὐτούς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.

Οἱ δ' αἰψ' εἰσβαῖνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον.

Τὴν δὲ κατ' Ὠκεανὸν ποταμὸν φέρε κῦμα ῥόοιο,
 πρῶτα μὲν εἰρεσίῃ, μετέπειτα δὲ κάλλιμος οὔρος.

640

a été introduit dans le texte par Pisisstrate : Πεισίστρατον φησὶν Ἡρέας ὁ Μεγαρεὺς ἐμβαλεῖν εἰς τὴν Ὀμήρου Νεκυίαν τὸ Θησέα.... On se rappelle que le seul passage de l'*Iliade* où Thésée soit nommé est un vers emprunté à Hésiode. Voyez la note sur ce vers, I, 265. Dans l'*Odyssée*, nous ne l'avons vu cité que comme ravisseur d'Ariadne, plus haut, vers 322-324 ; et il ne sera plus question de lui. Il est évident, d'après cela, que Thésée, au temps d'Homère, n'était pas en très-grand renom, et que sa légende ne s'est développée que plus tard. Elle est l'œuvre des poètes cycliques, et surtout celle des tragiques d'Athènes. — Θεῶν.... τέχνα doit être entendu au propre ; car Thésée passait pour fils de Neptune, et Pirithoüs pour fils de Jupiter. — Ἐριχυδία. Ancienne variante, ἀριδείκετα. C'est la leçon de Plutarque, dans sa citation du vers.

632. Ἀλλὰ équivaut à εἰ μή : il y eut un obstacle, c'est que. — Πρὶν, auparavant, c'est-à-dire avant que je pusse satisfaire ma curiosité. — Ἐπὶ doit être joint à ἀγείρετο.

633. Ἡχῃ.... Répétition presque textuelle du vers 43.

634. Δεινοῖο πελώρου, apposition à Γοργοῦς, génitif dont l'équivalent est exprimé par l'adjectif Γοργεῖην. Voyez le vers V, 741 de l'*Iliade* et la note sur ce vers. Voyez aussi une expression analogue, *Iliade*, II, 54, et la note sur cette expression. — La tête de Gorgone dont il s'agit dans l'*Iliade* n'est qu'une représentation figurée. Ici ce serait la tête elle-même. Mais une tête ne va point sans corps ; et, si Ulysse dit la tête de la Gorgone, il en-

tend le monstre tout entier. Telle est du moins l'explication de Didyme (*Scholies H et Q*) : αὐτὴν τὴν Γοργῶν, ὡς τὸ, τοίην γὰρ κεφαλὴν (I, 343). γέλοιον δὲ δεδοικέναι τὴν κεφαλὴν τῆς Γοργόνης, ὡς περ κεφαλῆς καθ' ἑαυτὴν ἐλθεῖν δυναμένης. Comme c'est par sa tête uniquement que la Gorgone était un objet de terreur, on comprend très-bien que le poète n'ait mentionné que la tête du monstre. Homère semble ne connaître qu'une seule Gorgone ; du moins il ignore les trois sœurs Sthéno, Euryale et Méduse. C'est tout arbitrairement qu'on suppose que sa Gorgone est Méduse. C'est quand il y a eu plusieurs Gorgones qu'on a dû imaginer des noms spéciaux pour chacune d'elles. La sienne est la Gorgone, et voilà tout.

635. Ἐξ Ἀΐδεω, *vulgo* ἐξ Ἀΐδος. Didyme (*Scholies H*) : Ἀρίσταρχος, ἐξ Ἀΐδεω. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

636. Ἐκέλευον. Ancienne variante, ὤτρυνον ou ὄτρυνον.

637-638. Αὐτούς τ' ἀμβαίνειν.... Voyez les vers IX, 178-179 et les notes sur ces deux vers.

639. Τὴν, c'est-à-dire νῆα : le navire.

640. Εἰρεσίῃ au datif, *vulgo* εἰρεσίῃ au nominatif. Eustathe : τὰ παλαιὰ τῶν ἀντιγράφων ἐν δοτικῇ πτώσει ἔχουσιν. Avec le nominatif, il faut sous-entendre φέρε. Ameis et La Roche ont adopté le datif. Bothe défend le nominatif par des raisons plus ou moins probantes : « nihil opus est « τῷ εἰρεσίῃ : pertinet enim φέρε ad εἰρεσίῃ, suntque hæc superioribus subjecta « ἐπεξηγητικῶς. » — Κάλλιμος οὔρος, sous-entendu φέρε.



ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Μ.

ΣΕΙΡΗΝΕΣ, ΣΚΥΛΛΑ, ΧΑΡΥΒΔΙΣ, ΒΟΕΣ ΗΛΙΟΥ.

Ulysse revient à l'île d'Ea, et donne la sépulture à Elpénor (1-15).
Recommandations adressées à Ulysse par Circé (16-141). Ulysse et ses compagnons échappent aux séductions des Sirènes (142-200).
Le passage entre Charybde et Scylla (201-259). Arrivée dans l'île de Thrinacie et attentat sur les troupeaux du Soleil (260-373).
Colère du Soleil; ses plaintes à Jupiter, qui lui promet satisfaction (374-396). Punition des coupables (397-419). Ulysse, porté sur un débris de son navire, aborde dans l'île d'Ogygie (420-453).

Αὐτὰρ ἐπεὶ ποταμοῖο λίπεν ῥόον Ὀκεανοῖο
νηῦς, ἀπὸ δ' ἔκετο κῦμα θαλάσσης εὐρυπόροιο,
νῆσόν τ' Αἰαίην, ὅθι τ' Ἡοῦς ἠριγενείης
οἰκία καὶ χοροὶ εἰσι καὶ ἀντολαὶ Ἥελίοιο.

ΣΕΙΡΗΝΕΣ,... Ancienne variante, τὰ περὶ Σειρήνας, καὶ Σκύλλαν, καὶ Χάρυβδιν, καὶ βόας Ἥλιου.

2. Κῦμα θαλάσσης marque nettement la différence avec ῥόον Ὀκεανοῖο : là le courant d'un fleuve, ici la plaine d'eau avec ses vagues soulevées au gré du vent.

3. Νῆσόν τ' Αἰαίην. Bothe : νῆσον ἐς Αἰαίην. Ce n'est qu'une correction, d'ailleurs fort inutile.

3-4. Ὅθι τ' Ἡοῦς.... est dit par opposition au pays des ténèbres, d'où sort le navire. Ulysse et ses compagnons sont enfin dans une contrée où chaque jour on jouit de la lumière du soleil. Cette explication se trouve plusieurs fois dans les *Scholies*. La plus nette de ces notes (*Scholies B*) est probablement une citation textuelle d'Aristarque : ταῦτα ὡς πρὸς σύγκρισιν τοῦ Ἄδου. θέλει γὰρ εἰπεῖν ὅτι ἐκ τοῦ Ἄδου εἰς τὰ φωτεινὰ διήλθομεν. Cependant quelques-uns prenaient au pied de la lettre les expressions poétiques dont se sert Ulysse. — D'autres rapportaient ὅθι τ(ε)

à ῥόον Ὀκεανοῖο, hyperbate absolument inadmissible : βιαίστερον ὑπερβατῶς κολλῶντας, comme disent les *Scholies*. D'ailleurs l'Océan dont il s'agit ici est à l'occident, et non à l'orient. C'est celui où le soleil se couche, ce n'est pas celui d'où sort le soleil à son lever; ou, pour parler exactement, c'est un segment du fleuve circulaire à l'opposite du segment où Homère place le point de départ du soleil pour sa course de chaque jour.

4. Χοροί, selon les anciens, est ici pour χῶροι, qui a le sens de χῶραι. C'est ainsi que εὐρύχορος, épithète de la terre, est évidemment pour εὐρύχωρος. Les lieux où habite l'Aurore sont simplement ceux qu'elle ne manque jamais d'éclairer à son heure. — Ameis veut que χοροί (places de danse) conserve son acception propre, à cause des jeux de la lumière naissante. Cela est peut-être quelque peu raffiné. — Ἀντολαί est au pluriel, parce que le soleil ne se lève pas toujours au même point de l'horizon.

νῆα μὲν ἔνθ' ἐλθόντες ἐκέλσαμεν ἐν ψαμάθοισιν, 5
ἐκ δὲ καὶ αὐτοὶ βῆμεν ἐπὶ ῥηγμῖνι θαλάσσης.

Ἐνθα δ' ἀποβρέξαντες ἐμείναμεν Ἡῶ διαν.

Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἡῶς, 10
δὴ τότε γῶν ἐτάρους προΐειν ἐς δώματα Κίρκης,
οἰσέμεναι νεκρὸν Ἐλπήνορα τεθνηῶτα.

Φιτροὺς δ' αἶψα ταμόντες, ὅθ' ἀκροτάτῃ πρόεχ' ἀκτὴ, 15
θάπτομεν ἀχνύμενοι, θαλερὸν κατὰ δάκρυ χέοντες.
Αὐτὰρ ἐπεὶ νεκρὸς τ' ἐκὰς καὶ τεύχεα νεκροῦ,
τύμβον χεύαντες καὶ ἐπὶ στήλῃν ἐρύσαντες,
πήξαμεν ἀκροτάτῳ τύμβῳ εὐῆρες ἐρετμόν.

Ἡμεῖς μὲν τὰ ἕκαστα διείπομεν· οὐδ' ἄρα Κίρκην 20
ἔξ Ἀΐδεω ἐλθόντες ἐλήθομεν, ἀλλὰ μάλ' ὥκα
ἦλθ' ἐντυναμένη· ἅμα δ' ἀμφίπολοι φέρον αὐτῇ
σιτον καὶ κρέα πολλὰ καὶ αἶθοπα οἶνον ἐρυθρόν.

6. Νῆα μὲν.... Répétition textuelle du vers IX, 546.

6-8 Ἐκ δὲ καὶ.... Voyez IX, les vers 150-152 et les notes sur ce passage.

9. Προΐειν. Ancienne variante, προΐην, leçon adoptée par Bekker.

10. Οἰσέμεναι, pour porter, c'est-à-dire pour rapporter.

11. Ὅθ(ι) se rapporte à θάπτομεν, et non à ταμόντες. — Πρόεχ(ς), intransitif.

12. Θάπτομεν est à l'imparfait, dans le sens de l'aoriste. *Scholies V* : ἐκαίομεν. — Ἀχνύμενοι,... Répétition de ce qu'on a vu, X, 570.

14. Ἐπί, adverbe : dessus, c'est-à-dire au sommet. Quelques-uns joignent ἐπὶ à ἐρύσαντες. — Στήλῃν, selon certains modernes, n'est point dit au propre, mais il équivaut à ὡς στήλῃν; et c'est la rame qui, selon eux, tient lieu de cippé funéraire. Cette explication est inadmissible, vu l'effort indiqué par ἐρύσαντες, expression qui ne peut s'entendre que d'une pierre péniblement hissée de bas en haut. — Ἐρύσαντες. Le conséquent est sous-entendu. Une fois la pierre sur le tumulus, on la dresse debout. *Scholies P et V* : νῦν, στήσαντες.

15. Εὐῆρες ἐρετμόν. Zénodote, ἵνα σῆμα πέλαιτο. Il supprimait la rame,

comme faisant double emploi avec la stèle. On voit par là que l'idée de faire de στήλῃν l'équivalent de ἐρετμόν est un peu extraordinaire; car Zénodote, au lieu de corriger le texte, n'aurait pas manqué d'y avoir recours.

16. Τά, ces choses, c'est-à-dire tout ce qui concernait la sépulture. — Ἐκαστα, *singula*, dans l'ordre et sans rien oublier.

18. Ἐντυναμένη, comme ἐντύνασα ἔαυτήν, *Iliade*, XVI, 462 : s'étant préparée, c'est-à-dire ayant fait sa toilette; ou, selon l'explication vulgaire, s'étant munie de ce qu'il fallait pour faire accueil à ses hôtes. Les anciens admettaient les deux explications. La première semble préférable, à cause de l'exemple de Junon. Elle sort réellement de la nature du mot, tandis que l'autre n'est fondée que sur une induction. Toute femme qui doit paraître devant des hommes se met, comme on dit, sous les armes. Cela n'empêche pas Circé d'avoir songé à la réfection d'Ulysse et de ses compagnons. Mais le poète n'a pas besoin de le dire. Ce qui suit l'exprime assez. C'est à titre de sous-entendu, et non de paraphrase du mot ἐντυναμένη, que je cite la note des *Scholies B et H* : εὐτρεπίσασα τὰ πρὸς τροφήν. — Αὐτῇ dépend de ἅμα.

Ἡ δ' ἐν μέσσω σταῖσα μετηύδα δῖα θεάων·

20

Σχέτλιοι, οἳ ζῶντες ὑπήλθετε δῶμ' Ἀτῖδοιο,
δισθανέες, ὅτε τ' ἄλλοι ἅπαξ θνήσκουσ' ἄνθρωποι.

Ἄλλ' ἄγετ', ἐσθίετε βρώμην καὶ πίνετε οἶνον

αὔθι πανημέριοι· ἅμα δ' ἡοῖ φαινομένηφιν

πλεύσεσθ'· αὐτὰρ ἐγὼ δείξω ὁδὸν ἥδ' ἕκαστα

25

σημανέω, ἵνα μή τι κακορραφίῃ ἀλεγεινῇ

ἢ ἁλὸς ἢ ἐπὶ γῆς ἀλγήσετε πῆμα παθόντες.

Ὡς ἔφαθ'· ἡμῖν δ' αὖτ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.

Ὡς τότε μὲν πρόπαν ἡμᾶρ ἐς ἥελιον καταδύντα

ἡμεθα δαινύμενοι κρέα τ' ἄσπετα καὶ μέθυ ἡδύ.

30

Ἦμος δ' ἥελιος κατέδυ καὶ ἐπὶ κνέφας ἦλθεν,

οἳ μὲν κοιμήσαντο παρὰ πρυμνήσια νηός·

ἢ δ' ἐμέ, χειρὸς ἐλοῦσα, φίλων ἀπονόσφιν ἐταίρων

εἰσέ τε καὶ προσέλεκτο, καὶ ἐξερέεινεν ἕκαστα·

αὐτὰρ ἐγὼ τῇ πάντα κατὰ μοῖραν κατέλεξα.

35

Καὶ τότε δὴ μ' ἐπέεσσι προσηύδα πότνια Κίρκη·

22. Δισθανέες, deux fois mourants, c'est-à-dire ayant deux fois à passer par la mort. Circé considère le voyage aux Enfers comme une première mort. — Suivant quelques anciens, la forme δισθανέες était impossible, et le composé devait être séparé en ses deux éléments. *Scholies Q* : δις θανέες, οὕτως ἐν δυοῖς μέρεσι λόγου. φησὶ γὰρ Ἀπολλώνιος ὡς ὅτι δις καὶ τρίς ἐν ταῖς συνθέσεσιν ἐκβάλλει τὸ σ, δίπους, τρίπους. Outre la difficulté d'admettre l'adjectif θανής, cette orthographe a l'inconvénient de s'appuyer sur une théorie contredite par les faits. *Scholies B* : ὥσπερ τὸ διώνυμος καὶ δισώνυμος, οὕτω καὶ τὸ διθανέες δισθανέες. τίθεται γὰρ τὸ σ καὶ εἰς ἀμφοτέρω, καὶ ὅταν μετὰ τὸ δι φωνῇεν ῥ, καὶ ὅταν σύμφωνον. Si la théorie d'Apollonius était vraie, il vaudrait mieux écrire διθανέες, avec une licence métrique fréquente chez Homère, que δις θανέες en deux mots dont l'un est impossible. — Ὅτε τ(ε), comme ὅτε seul : *quando*, puisque.

23. Ἄλλ' ἄγετ', ἐσθίετε.... Répétition du vers X, 460.

24. Πανημέριοι. Voyez, III, 486, la note sur cette expression.

27. Ἄλός, génitif local : sur mer. Quelques-uns sous-entendent ἐπί, qui est exprimé devant γῆς. Le sens est le même des deux façons. — Ἀλγήσετε est au subjonctif, pour ἀλγήσητε. Aristarque (*Scholies H*) avait noté cette licence métrique : (ἡ διπλῇ,) ὅτι συνέσταλκεν ἀντὶ τοῦ ἀλγήσητε.

28. Ὡς.... Nouvelle répétition du vers II, 403.

29-32. Ὡς τότε.... Voyez les vers X, 476-479 et la note sur ce passage.

33. Ἐμέ appartient à εἶσε, et est sous-entendu avec ἐλοῦσα. Je marque le sens par la ponctuation.

34. Προσέλεκτο, elle se posa auprès, c'est-à-dire elle s'assit près de moi. — Quelques anciens faisaient de προσέλεκτο un synonyme de προσεῖπε. Mais cette explication était tout arbitraire ; et d'ailleurs l'idée de parler est inutile devant ἐξερέεινεν, tandis que celle de s'asseoir est naturellement appelée par εἶσε.

35. Αὐτὰρ ἐγὼ.... On a vu un vers presque semblable, X, 46.

Ταῦτα μὲν οὕτω πάντα πεπείρανται · σὺ δ' ἄκουσον,
ὥς τοι ἐγὼν ἐρέω, μνήσει δέ σε καὶ θεὸς αὐτός.

Σειρήνας μὲν πρῶτον ἀφίξεαι, αἶ ῥά τε πάντας
ἀνθρώπους θέλγουσιν, ὅτις σφέας εἰσαφίκηται. 40

Ὅστις αἰδρεῖη πελάση καὶ φθόγγον ἀκούσῃ
Σειρήνων, τῷ δ' οὔτι γυνή καὶ νήπια τέκνα
οἶκαδε νοστήσαντι παρίσταται οὐδὲ γάνυνται ·
ἀλλὰ τε Σειρήνες λιγυρῇ θέλγουσιν ἀοιδῇ,
ῥιμῆναι ἐν λειμῶνι · πολὺς δ' ἄμφ' ὀστεόφιν θίς 45

37. Ταῦτα, ces choses, c'est-à-dire les aventures que tu viens de me raconter. Il s'agit du voyage aux Enfers. — Πειρίρανται, sont accomplies, c'est-à-dire tu n'as plus à t'en inquiéter.

38. Ὡς τοι ἐγὼν ἐρέω. Les entastiques trouvaient étrange que Circé indiquât à Ulysse une route pleine de périls, au lieu de le laisser retourner par celle qui l'avait amené dans l'île d'Éa. Les Iytriques répondaient que les deux routes étaient également dangereuses, et que Circé avait en définitive indiqué la meilleure, puisqu'elle en avait dit tous les dangers, et surtout puisqu'elle avait révélé à Ulysse les moyens de s'y soustraire. Porphyre (*Scholies* H, Q et T) : ἀπορία. διὰ τί ἡ Κίρκη, τοσούτων ὄντων τῶν κινδύνων τῷ Ὀδυσσεῖ ἐν τῷ οἶκαδε παρ' αὐτῆς ἀπόπλεω, οὐχὶ πάλιν τὸν αὐτὸν ἐκέλευε πλοῦν ὅνπερ ἦλθεν ἀποπλεῖν, ἀλλὰ κατὰ τὰς Σειρήνας καὶ τὴν Σκύλλαν καὶ τὴν Χάρυβδιν συνεβούλευε ποιεῖσθαι τὸν πλοῦν, καὶ παρὰ τὴν νῆσον ἐν ᾗ αἱ Ἑλίου βόες ἦσαν; ῥητέον οὖν ὅτι τῶν δύο ἀπόπλων χειρίστων ὄντων οὐδὲν ἡμάρτανεν ἡ Κίρκη συμβουλεύουσα τοῦτον ποιεῖσθαι τὸν πλοῦν ἐν κακῶν ἐκλογῇ αἰρετώτερον ὄντα. οὐ γὰρ ἐξ ὧν ἀπειθήσαντες αὐτῇ ἠτύχησαν ἀποκτείναντες Ἑλίου βοῦς αἰτιᾶσθαι χρὴ, θεωρεῖν δὲ ὅτι, εἰ ἐπεισθησαν αὐτῇ, οὐδὲν ἂν παθόντες δεινὸν οἶκαδε ἀπῆλθον. Il y avait, ce me semble, une réponse plus simple et tout à fait péremptoire : c'est que le poète avait une provision de légendes à mettre en œuvre, et qu'il fallait bien qu'Ulysse rencontrât sur sa route les merveilles dont Circé va l'entretenir. — Θεός, selon quelques anciens, désigne Neptune; mais d'autres au-

raient pu dire qu'il désigne le Soleil, ou Jupiter. Il ne faut donc point préciser, Circé, en disant un dieu, l'entend en général. Il y aura intervention divine, sanction divine.

39. Σειρήνας. Les Sirènes d'Homère ne sont pas des monstres marins, mais des femmes. D'après le duel Σειρήνοισιν, vers 52, elles sont deux seulement. — On suppose que l'île où elles attiraient les voyageurs était dans le voisinage des côtes méridionales de l'Italie; mais il est aussi impossible de la localiser exactement qu'aucune des contrées fantastiques où Homère fait voyager son héros. Le nom de Sirènes, donné aux îlots voisins du cap Minerve, ne prouve rien du tout. Ce sont des rochers stériles, et l'île des deux charmeuses a une prairie au bord de la mer (vers 45). Capri, ni même aucune des autres îles qu'on propose, ne répond point non plus à cette description.

40. Ὅτις (*quicumque*); ancienne variante, ὁ τις (*quique*), dans le même sens. — Σφέας, chez Homère, est partout monosyllabe; et il doit être pris comme tel ici même, malgré la voyelle qui le suit.

41. Φθόγγον. Au vers 198, il y a φθογῆς, bien que rien n'empêchât l'usage du masculin φθόγγου. Les deux formes sont à volonté chez Homère.

42. Δ(έ) équivalait à τότε : alors.

43. Παρίσταται au singulier, et γάνυνται au pluriel. On se rappelle le fameux exemple, δοῦρα σέσηπε νεῶν καὶ σπάρτα λέλυνται, *Iliade*, II, 435.

44. Ἀλλὰ τε, bien au contraire, c'est-à-dire au lieu de cela. — Θέλγουσιν, sous-entendu αὐτόν.

45. Ἀμφ(ι), adverbe : alentour, c.-à-d.

ἀνδρῶν πυθομένων, περὶ δὲ ῥινοὶ μινύθουσιν.
 Ἀλλὰ παρέξ ἐλάαν, ἐπὶ δ' οὔατ' ἀλειψαὶ ἐταίρων,
 κηρὸν δεψήσας μελιηδέα, μή τις ἀκούσῃ
 τῶν ἄλλων· ἀτὰρ αὐτὸς ἀκούεμεν, αἶ κ' ἐθέλῃσθα.
 Δησάντων σ' ἐν νηϊ θοῇ χειράς τε πόδας τε,
 ὀρθὸν ἐν ἱστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνήφθω,
 ὄφρα κε τερπόμενος ὅπ' ἀκούῃς Σειρήνοιν.
 Εἰ δέ κε λίσσῃαι ἐτάρους λῦσαί τε κελεύῃς,
 οἱ δέ σ' ἔτι πλεόνεσσι τότ' ἐν δεσμοῖσι διδέντων.

50

Αὐτὰρ ἐπὴν δὴ τάσγε παρέξ ἐλάσσωσιν ἐταῖροι,
 ἔνθα τοι οὐκέτ' ἔπειτα διηνεκέως ἀγορεύσω,
 ὅπποτέρῃ δὴ τει ὁδὸς ἔσσεται, ἀλλὰ καὶ αὐτὸς
 θυμῷ βουλεύειν· ἐρέω δέ τοι ἀμφοτέρωθεν.

55

dans leur prairie. — Ὀστεόφιν est pour ὀστέων. — Θίς, un amas. *Grand Étymologique* Miller, article θίς : σημαίνει καὶ τὸν σωρόν· καὶ λέγεται ἀρσενικῶς· πολὺς δ' ἀμφ' ὀστεόφιν θίς, ἀντὶ τοῦ σωρός· καὶ γίνεται παρὰ τὸ θῶ τὸ τιθῶ θίς.

46. Ἀνδρῶν πυθομένων. Comment sont morts ces hommes dont les restes jonchent la prairie des Sirènes? Homère ne le dit point. Aristophane de Byzance suppose que le chant des Sirènes agissait comme un poison. Aristarque pense que leurs victimes mouraient d'inanition, oubliant sans doute le manger et le boire, à la façon des mélomanes dont Platon a immortalisé la métamorphose. Didyme (*Scholies* Q) : ὁ μὲν Ἀριστοφάνης φησὶ κατατηχομένους τῇ ψῆῃ καὶ αἰφνιδίως ἐκλείποντας ἀπολέσθαι, ὁ δὲ Ἀρίσταρχος διὰ τὴν τῶν ἀναγκαίων σπάνιν. — Περὶ, c'est-à-dire περὶ αὐτούς, ou, selon d'autres, περὶ τὰ ὀστέα. Des deux façons le sens est le même, puisque les hommes ne sont plus que des squelettes.

47. Ἐλάαν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. De même pour le verbe suivant. — Ἐπὶ doit être joint à ἀλειψαί. Hérodién (*Scholies* H) note l'accent de ἀλειψαί, et la valeur de cet infinitif : περισπωμένως, ἵν' ᾗ ἀπαρέμφατον ἀντὶ τοῦ προστακτικοῦ τοῦ ἀλειψον.

48. Δεψήσας équivalent à μαλάξας : ayant amolli.

49. Ἀκούεμεν, l'infinitif dans le sens de l'impératif, comme au vers 47.

50. Δησάντων, impératif : qu'ils lient. — Quelques-uns ne mettent pas de virgule après ἀκούεμεν, ni de point après ἐθέλῃσθα, et ils expliquent ἀκούεμεν dans son sens propre et δησάντων comme un génitif absolu. Mais ἀνήφθω doit faire préférer l'autre explication.

51. Αὐτοῦ, c'est-à-dire ἱστοῦ, dont l'idée est contenue dans ἱστοπέδῃ. — Πείρατ(α) est le sujet de ἀνήφθω.

52. Σειρήνοιν. Aristarque (*Scholies* Q) dit que, d'après la tradition posthomérique, il y avait trois Sirènes : (ἡ διπλῇ,) ὅτι δύο καθ' Ὅμηρον αἱ Σειρῆνες, οὐ τρεῖς.

53-54. Εἰ δέ κε.... Aristophane prononçait l'athétèse contre ces deux vers, mais pour un faible motif. Didyme (*Scholies* H) : ἀθετεῖ Ἀριστοφάνης. πρὸς τί γὰρ ἀπαξ δεδεμένον πάλιν δεῖσαι κελεύει ; Mais quand un captif veut s'échapper, on resserre ses liens.

55. Κελεύεις. Ancienne variante, κελεύεις.

56. Διδέντων, *vulgo* δεόντων. C'est le même sens : qu'ils lient. Le premier vient de δίδημι, le second de δέω. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος γράφει διδέντων, ὡς τιθέντων. Bekker, Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

57. Ἀλλὰ καί, mais bien.

58. Βουλεύειν, comme βούλευε : déli-

Ἐνθεν μὲν γὰρ πέτραι ἐπηρεφές, προτὶ δ' αὐτάς
 κῦμα μέγα ῥοχθεῖ κυανώπιδος Ἀμφιτρίτης· 60
 Πλαγκτάς δ' ἦτοι τάσγε θεοὶ μάκαρες καλέουσιν.
 Τῇ μὲν τ' οὐδὲ ποτητὰ παρέρχεται, οὐδὲ πέλειαι
 τρήρωνες, ταίτ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν,
 ἀλλὰ τε καὶ τῶν αἰὲν ἀφαιρεῖται λῖς πέτρη·
 ἀλλ' ἄλλην ἐνίησι πατὴρ ἐναρίθμιον εἶναι. 65
 Τῇ δ' οὐπω τις νηῦς φύγεν ἀνδρῶν, ἥτις ἵκηται,
 ἀλλὰ θ' ὁμοῦ πίνακας τε νεῶν καὶ σώματα φωτῶν
 κύμαθ' ἄλός φορέουσι πυρός τ' ὀλοοῖο θύελλαι.

bère. — Ἀμφοτέρωθεν, de chaque côté, c'est-à-dire quelle route il y a d'un côté et quelle route il y a de l'autre. *Scholies B* et *H* : ἐκ θατέρου μέρους ἀμφοτέρας τὰς ὁδοὺς.

60. Μέγα est adverbe, et il se rapporte à ῥοχθεῖ.

61. Πλαγκτάς doit être expliqué, non point par l'adjectif πλαγκτός (errant), mais en rapportant le mot à la racine πλακ ou πλαγ, qui contient l'idée de frapper. En effet, d'après la description qui va suivre, les Planètes sont simplement des écueils battus par d'éternelles tempêtes. Remarquez aussi que le sens vulgaire de l'adjectif πλαγκτός n'est qu'un sens dérivé. On erre sur les flots parce que le navire subit les coups du vent et de la vague. Les anciens eux-mêmes avaient reconnu que πλήσσω et πλάζω, c'est au fond tout un. *Scholies H* : Πλαγκτάς, διὰ τὸ προσπλήσσεσθαι αὐταῖς τὰ κύματα· οἱ δὲ νεώτεροι πλανηθέντες, Πλαγκτάς ἤχουσιν παρὰ τὸ πλάζεσθαι εἰς ὕψος καὶ βάθος. Les *Scholies B* donnent la même explication. Cratès raffina un peu au sujet des Planètes; mais enfin il les laissait immobiles. *Scholies V* : ὁ μὲν Κράτης, ὅτι πλάζεται περὶ αὐτάς τὸ κῦμα, οἱ δὲ ὡς τὴν Δῆλον κινεῖσθαι καὶ φέρεσθαι. — Θεοὶ.... καλέουσιν. Ceci suppose que les hommes ignorent les Planètes, puisqu'ils ne leur ont point donné de nom. Ceux qui les cherchent perdent donc leur temps. *Scholies V* : ἄνθρωποι δὲ οὐδέν. κάκ τούτου δῆλον ὅτι πέπλακεν. Eustathe : θεοὶ δὲ αὐτάς οὕτω καλοῦσιν, ὡς ἀνθρώπων μῆτε εἰδότες τὰς πλαστὰς ταύτας

Πλαγκτάς διὰ τὸ μυθικῶς ἐκτετοπισμένων, μῆτε καλούντων.

62. Τῇ, par là : dans ces parages. — Ποτητὰ désigne des êtres ailés quelconques; mais il y a des oiseaux lourds, et même très-lourds. Voilà pourquoi Circé ajoute οὐδὲ πέλειαι τρήρωνες, qui rend sa pensée plus frappante. Le pigeon est un des oiseaux qui volent le mieux. — La correction πατητά (*euntia*), proposée par Bothe, est ridicule.

63. Ταίτ' ἀμβροσίην Διὶ πατρὶ φέρουσιν. Photius avait lu, dans Ptolémée Héphestion, qu'un jour Alexandre et Aristote discutèrent la question : διὰ τί ὁ ποιητὴς πελειάδας ἐποίησε τῆς τροφῆς τῶν θεῶν διακόνους; — Nous avons un assez grand nombre des absurdités imaginées par les anciens au sujet du vers 63. Mais il suffit de se rappeler que le pigeon a été longtemps chez les Grecs un oiseau sacré, pour être convaincu que les paroles d'Homère doivent être littéralement entendues, et qu'il ne s'agit ici ni des Pléiades, ni d'aucun profond mystère. C'était l'avis des gens raisonnables, dans l'antiquité même. *Scholies H* et *Q* : ἔδει τὰς περιστράς, ὡς ἀκεραίους καὶ ἀκάκους καὶ ὀξείας τῇ πτήσει, λέγεσθαι φέρειν τῷ Διὶ τὴν τροφήν, ἥτις ἐστὶν ἀμβροσία.

64. Καί, même, c'est-à-dire malgré la rapidité de leur vol. — Τῶν, génitif partitif : quelqueune d'entre elles.

65. Ἀλλ' ἄλλην, allitération familière de tout temps aux Grecs. — Εἶναι, comme ὥστε εἶναι.

66. Ἦτις. Ancienne variante, ὅστις, se rapportant à ἀνδρῶν.

Οἷη δὴ κείνη γε παρέπλω ποντοπόρος νηῦς,
 Ἄργῳ πᾶσι μέλουσα, παρ' Αἰήταο πλέουσα.
 καί νύ κε τὴν ἔνθ' ὤκα βάλεν μεγάλας ποτὶ πέτρας,
 ἀλλ' Ἥρη παρέπεμψεν, ἐπεὶ φίλος ἦεν Ἰήσων.

70

Οἱ δὲ δῦω σκόπελοι ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει
 ὀξείῃ κορυφῇ, νεφέλῃ δέ μιν ἀμφιδέβηκεν
 κυανέῃ· τὸ μὲν οὐποτ' ἔρωεῖ, οὐδέ ποτ' αἶθρη
 κείνου ἔχει κορυφὴν οὔτ' ἐν θέρει οὔτ' ἐν ὀπώρῃ·
 οὐδέ κεν ἀμβαίῃ βροτὸς ἀνὴρ, οὐδ' ἐπιβαίῃ,
 οὐδ' εἴ οἱ χεῖρές τε εἰκόσι καὶ πόδες εἶεν·
 πέτρη γὰρ λῖς ἐστὶ, περιξοστῇ εἰκυῖα.
 Μέσσω δ' ἐν σκοπέλῳ ἐστὶ σπέος ἡεροειδές,

75

80

69. Κείνη est emphatique, et il est développé par πᾶσι μέλουσα.

70. Πᾶσι μέλουσα, à qui tout le monde s'intéresse, c'est-à-dire dont les aèdes chantent l'histoire. Voyez les vers IX, 49-20 et les notes sur ces deux vers. — Quelques anciens écrivaient ὑπ' ἔν, c'est-à-dire πασιμέλουσα en un seul mot, ἀπαξ εἰρημένον inutile et rejeté par Aristarque : c'est notre vulgate. Autre variante ancienne, ingénieuse peut-être, mais médiocrement sensée : Φασιμέλουσα, à qui le Phaeacien doit ses peines. — Παρ' Αἰήταο πλέουσα, naviguant de chez Éétès, c'est-à-dire à son retour de Colchide. Il ne faut pas chicaner sur l'invraisemblance. Il ne faut pas non plus songer aux Symplégades. Un homme de Smyrne savait bien que les Symplégades sont à l'entrée du Bosphore de Thrace.

71. Βάλεν a pour sujet κύμαθ' ἄλός, exprimé au vers 68.

72. Φίλος, sous-entendu αὐτῇ. — Ἰήσων. Il est un peu singulier que certains modernes demandent la suppression des vers 69-72, sous prétexte que la légende des Argonautes a dû être inconnue à Homère. Mais le poète qui connaît Pélias et Éson (XI, 254, 256, 259) connaît certainement Jason aussi, et n'ignore pas non plus les aventures de ce héros.

73. Οἱ δὲ δῦω σκόπελοι, le nominatif au lieu du génitif. On a vu le même tour de phrase, I, 409. — La plupart des éditeurs mettent un point après σκόπελοι, et sous-

entendent αἰός. C'est là un expédient tout à fait inutile, comme le prouve le passage auquel je viens de renvoyer. — Il ne s'agit plus des Planètes, dont le nombre est indéfini ; et οἱ δὲ est opposé à ἐνθεν μὲν, vers 59. Circé a dit, vers 58, qu'elle décrirait les deux routes entre lesquelles Ulysse aurait à choisir. Elle vient de décrire la route par les Planètes ; elle va décrire l'autre route.

75. Τό, cela, c'est-à-dire le fait d'être enveloppé d'un noir nuage. Quelques anciens rapportaient τό à νέφος, suggéré par l'idée contenue dans νεφέλῃ. Cette explication est plusieurs fois répétée dans les *Scholies*. Mais Aristarque la regarde comme arbitraire et fautive. Didyme (*Scholies* H et Q) : Ἀρίσταρχος οὐ λέγει πρὸς τὸ νέφος τὴν ἀπότασιν εἶναι, ἀλλὰ φησὶν ὅτι τοῦτο οὐδέποτε λήγει, τὸ κακὰ λυφθαὶ τὸν σκόπελον τῷ νέφει.

76. Κείνου, de celui-là : de ce premier rocher.

77. Οὐδ' ἐπιβαίῃ, *vulgo* οὐ καταβαίῃ. La vulgate est une ancienne correction, du reste assez peu réfléchie. La descente n'a rien à voir ici, et οὐδ(έ) est à peu près indispensable. Circé insiste sur l'impossibilité de l'escalade, et voilà tout. Didyme (*Scholies* H) : Ἀρίσταρχος γράφει οὐδ' ἐπιβαίῃ, τὸ ἀβατον αὐτῆς ὁλως παριστῶν. Ameis et La Roche ont rétabli la leçon d'Aristarque.

80. Μέσσω δ' ἐν σκοπέλῳ. Il s'agit du milieu en hauteur.

πρὸς ζόφον εἰς Ἑρεβος τετραμμένον· ἥπερ ἂν ὑμεῖς
νῆα παρὰ γλαφυρὴν ἰθύνετε, παῖδιμ' Ὀδυσσεῦ.

Οὐδέ κεν ἐκ νηὸς γλαφυρῆς αἰζήϊος ἀνὴρ
τόξω διϊστεύσας κοῖλον σπέος εἰσαφίκοιτο.

Ἐνθα δ' ἐνὶ Σκύλλῃ ναίει δεινὸν λελακυῖα·

85

τῆς ἦτοι φωνὴ μὲν, ὅση σκύλακος νεογιλῆς,
γίγνεται, αὐτὴ δ' αὖτε πέλωρ κακόν· οὐδέ κέ τις μιν
γηθήσειεν ἰδὼν, οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιάσειεν.

Τῆς ἦτοι πόδες εἰσὶ δυνώδεκα πάντες ἄωροι,

81. Εἰς Ἑρεβος précise πρὸς ζόφον. Au fond, c'est la même idée : le couchant proprement dit, l'endroit où la nuit se fait ; et πρὸς ζόφον εἰς Ἑρεβος équivalent à πρὸς ζόφον ἡρόεντα, l'expression habituelle du poète, quand l'idée se trouve à la fin du vers.

82. Παρά doit être joint à ἰθύνετε. — Ἰθύνετε est au subjonctif, pour ἰθύνητε. Bothe, qui propose de changer le mot ἂν en ἄρ', prend ἰθύνετε pour l'imparfait : *illuc eos navem direxisse ait, cum ad Inferos proficiscerentur*. C'est prêter à Homère une sorte de niaiserie. Ulysse et ses compagnons n'ont pas besoin qu'on leur explique de quel côté se trouve le couchant.

84. Κοῖλον σπέος εἰσαφίκοιτο. Ceci peint tout à la fois et la prodigieuse hauteur à laquelle se trouve la caverne, et la prodigieuse longueur des cous du monstre, qui pêche dans la mer et qui happe les hommes sur les navires, sans que son corps bouge de la caverne. *Scholies H* : σχεδὸν ἔδειξε τὸ μῆκος τῶν δειρῶν (variante, πετρῶν) πηλίκον ἦν· ἡ δὲ μέση δεδυκυῖα τοῦ σπηλαίου ἐφικνεῖται τῶν παραπλεόντων τοσοῦτον ἀπεχόντων ὥς μηδὲ τόξευμα ἀφικνεῖσθαι ἀπὸ τῆς νεὼς εἰς αὐτάς (lisez εἰς αὐτό).

86-88. Τῆς ἦτοι φωνή... Ces trois vers étaient obélisés par Aristarque. Le premier des trois semble en effet contredire ce qui précède. Un aboiement terrible est bien autre chose que la voix d'une chienne toute jeune. Didyme (*Scholies H* et *Q*) : ἀθετοῦνται δὲ στίχοι τρεῖς. πῶς γὰρ ἡ δεινὸν λελακυῖα δύναται νεογνοῦ σκύλακος φωνὴν ἔχειν ; Ceux qui admettaient l'authenticité du passage répondaient que Circé caractérise la nature et non l'inten-

sité du son, et que ὅση équivalait à οἷα. Didyme encore : δύναται δὲ τὸ ὅση ἀντὶ τοῦ οἷα κεῖσθαι, ἵνα μὴ πρὸς τὸ μέγεθος, ἀλλὰ πρὸς τὴν ὁμοιότητα εἴη ἡ παραβολή. Cette réponse est très-bonne. Bothe : « Quasi vox talis monstri minus « terribilis fuerit propterea quod catuli « gannientis esse videbatur ; quemadmodum « dum infantis voce flentis allicere homines dicitur crocodilus. »

87. Μιν dépend de ἰδὼν.

88. Οὐδ' εἰ θεὸς ἀντιάσειεν, pas même si un dieu venait en face, c'est-à-dire ce spectateur fût-il même un dieu. Homère dit qu'un dieu même aurait peur en voyant Scylla ; car le tour négatif, dans la diction du poète, a toujours le sens le plus énergique. — Les anciens remarquent ici qu'Homère, pour porter une idée à son comble, ne manque jamais de faire intervenir la divinité. Ils rapprochent particulièrement deux passages où l'hyperbole est approbative ou admirative : *Iliade*, XIII, 427 et *Odyssee*, V, 74.

89. Πάντες, d'après le rythme du vers, doit être joint à ἄωροι, et non à δυνώδεκα. — Ἄωροι, hors de saison, c'est-à-dire dont Scylla ne se sert point, ou sans beauté, c'est-à-dire difformes. Le premier sens paraît préférable, puisque personne n'a jamais vu ces pieds-là et ne peut dire s'ils sont beaux ou laids, et que leur beauté ou leur laideur n'importent nullement. Il n'y a aucune raison sérieuse de ne pas laisser au mot ἄωρος son sens propre. Dès que le corps de Scylla est immobile dans son rocher, elle n'a que faire d'un moyen de locomotion ; elle l'a, mais n'en fait aucun usage. En effet, comme dit un ancien, il n'y a que ses cous qui soient en

90 ἔξ δέ τέ οἱ δειραὶ περιμήκεες· ἐν δέ ἑκάστη
 σμερδαλέῃ κεφαλῇ, ἐν δὲ τρίστοιχοι ὀδόντες,
 πυκνοὶ καὶ θαμέες, πλείοι μέλανος θανάτοιο.
 Μέσση μὲν τε κατὰ σπείλους κοίλοιο δέδυκεν·
 ἔξω δ' ἐξίσχει κεφαλὰς δεινοῖο βερέθρου·
 95 αὐτοῦ δ' ἰχθυάα, σκόπελον περιμαιώωσα,
 δελφῖνάς τε κύνας τε, καὶ εἴ ποθι μείζον ἔλῃσιν
 κῆτος, ἀ μυρία βόσκει ἀγάστονος Ἀμφιτρίτη.
 Τῇ δ' οὐ πώποτε ναῦται ἀκήριοι εὐχετόωνται
 παρφυγέειν σὺν νηϊ· φέρει δέ τε κρατὶ ἑκάστῳ
 100 φῶτ' ἐξαρπάξασα νεὸς κυανοπρώροιο.

Τὸν δ' ἕτερον σκόπελον χθαμαλώτερον ὄψει, Ὀδυσσεῦ.

mouvement. *Scholies* H et Q : ἐν τοῖς τραχήλοις γάρ ἐστιν ἡ πᾶσα ὀρμή. On ne suppose même que Scylla a des pieds, et au nombre de douze, que parce qu'elle a des têtes, et six têtes. Les *Scholies* donnent une trentaine d'interprétations différentes, mais toutes plus ou moins bizarres ou arbitraires. La seule chose à noter, c'est qu'on interaspirait ἄωροι avec l'esprit doux : ἄωροι. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ψιλωτέον τὰς δύο συλλαβάς. Cette orthographe excluait toute explication par ἀ privatif et ὀράω.

91. Κεφαλῇ. Homère a dit, au vers 85, que Scylla aboyait. On en a conclu que chacun des cous du monstre portait une tête de chien. Didyme (*Scholies* H et Q) : ἔνθεν αὐτῇ κυνῶν μὲν κεφαλὰς οἱ νεώτεροι περιέπλασαν. La fameuse description de Virgile, *Énéide* (III, 424-428), a consacré cette erreur. Des chiens ne pêchent pas : or les gueules de Scylla pêchent, et elles engloutissent même les plus énormes poissons. Voyez plus bas, vers 95-97. Si les gueules de Scylla ressemblent à quelque chose, c'est à des gueules de crocodile. Homère a peut-être pensé au requin, à quelque dragon fabuleux ; mais ce qu'on va lire prouve qu'il ne s'agit nullement de têtes de chien. — Ἐν, c'est-à-dire ἐν ἑκάστη κεφαλῇ.

94. Ἐξίσχει. Ancienne variante, ἐξ ἴσχει. Cette lecture est peu plausible ; car ἐξέχω est ici le terme propre. Ameis : « mir » schein ἐξ ἴσχει nur eine aus 90 ent-

« standene alte Correctur zu sein. » — Βερέθρου. Ancienne variante, βαράθρου.

95. Αὐτοῦ, là-même, c'est-à-dire dans la mer qui baigne le rocher.

97. Ἄ, lesquels. Ce pluriel suppose une ellipse : τῶν κητέων ou ἐν τοῖς κήτεσι.

98. Τῇ, comme au vers 62 : dans ces parages. Aristophane de Byzance, au lieu de τῇ δ(έ) lisait τήνδ(ε), complément direct de παρφυγέειν. — Πώποτε, malgré l'exemple de certains modernes, doit être écrit en un seul mot. Hérodien (*Scholies* H) : ὑφ' ἐν τὸ πώποτε. — Ἀκήριοι est dans son sens propre : sans morts, c'est-à-dire sans avoir perdu quelques-uns des leurs.

99. Παρφυγέειν est dit d'une manière absolue. C'est par erreur que les lexicographes donnent à παραφεύγω le datif pour régime. S'il avait un complément, ce complément serait à l'accusatif, comme en témoigne la variante du vers précédent. J'ajoute que cette variante prouve incontestablement que τῇ est adverbe. Si τῇ dépendait de παρφυγέειν, personne n'aurait jamais songé à préférer τήνδ(ε) à τῇ δ(έ), comme l'a fait Aristophane de Byzance. La traduction *huic... se effugisse* ne s'appuie donc que sur une erreur. — Φέρει, elle emporte. — Κρατὶ ἑκάστῳ, datif de l'instrument : avec chaque tête.

101. Τὸν δ' ἕτερον σκόπελον est opposé à ὁ μὲν, vers 73. — Ὀδυσσεῦ doit être suivi d'un point, et non d'une virgule. La ponctuation vulgaire rend toute expli-

Πλησίον ἀλλήλων· καί κεν διοϊστεύσειας.

Τῷ δ' ἐν ἐρινεός ἐστι μέγας, φύλλοισι τεθηλώς·

τῷ δ' ὑπὸ δία Χάρυβδις ἀναρροιβδεῖ μέλαν ὕδωρ.

Τρίς μὲν γάρ τ' ἀνίησιν ἐπ' ἥματι, τρίς δ' ἀναρροιβδεῖ 105

δεινόν· μὴ σύγε κεῖθι τύχοις, ὅτε ροιβδῇσειεν·

οὐ γάρ κεν ῥύσαιτό σ' ὑπέκ κακοῦ οὐδ' Ἐνοσίχθων.

Ἀλλὰ μάλα, Σκύλλης σκοπέλῳ πεπλημένος ὦκα,

νῆα παρέξ ἐλάαν, ἐπειὴ πολὺ φέρτερόν ἐστιν

ἔξ ἐτάρους ἐν νηὶ ποθήμεναι ἢ ἅμα πάντα. 110

cation grammaticale impossible. Nicanor (*Scholies Q*) : μετὰ τὸ στίξαι τελείως εἰς τὸ Ὀδυσσεῦ, τὸ πλησίον ἀλλήλων ὡς ἀπὸ ἄλλης ἀρχῆς προφερόμεθα, καὶ στίζομεν εἰς τὸ ἀλλήλων. λείπει δὲ τὸ εἰσί· πλησίον ἀλλήλων εἰσίν. εἶτα σαφηνίζει τὸ διάστημα.

102. Πλησίον ἀλλήλων. Sous-entendez : οἱ δύο στόπελοι εἰσίν. Voyez la note de Nicanor sur la ponctuation du vers précédent. — On lit, dans les *Scholies H*, qu'Aristophane de Byzance écrivait πλησίον. Il faut changer ce πλησίον en πλησίοι, car Didyme ne peut pas avoir cité πλησίον comme variante, puisque c'est la leçon même d'Aristarque et de tous les aristarchiens. Si Aristophane de Byzance avait une leçon à lui, ce ne peut être que πλησίοι. — Διοϊστεύσειας. Ancienne variante, δὴ διοϊστεύσειας. Cette leçon n'est pas bonne ; car l'idée exprimée par δι(ά) est indispensable ici. Il s'agit de la distance d'un rocher à l'autre, distance qui n'est qu'une portée de flèche. Didyme (*Scholies B et Q*) : ὁλοτῷ καταλάβοις ἀπὸ σκοπέλου εἰς στόπελον.

103. Ἐρινεός. Remarquez la nature de l'arbre, et les épithètes de cet arbre. Le poète prépare à Ulysse un moyen de salut, et reste dans la plus stricte vraisemblance. *Scholies Q* : οἰκονομικῶς, ἵν' εἰς τοῦτον ἐκκρεμασθῇ ὁ Ὀδυσσεύς. διὸ καὶ τὸ μέγας πρόσκειται, ἵνα δυνηθῇ βαστάξαι τὸν κρεμάμενον ἥρωα. παρατετηρημένως δὲ οὐκ ἐλαίαν ἢ ἄλλο δένδρον, ἀλλ' ἐρινεὸν παρέλαβεν, ὅπερ εἶωθε καὶ ἐν κρημνοῖς φύεσθαι. Cette excellente note est probablement une citation d'Aristarque textuellement transcrite par Didyme.

104. Τῷ dépend de ὑπό. — Δία. Les monstres même les plus affreux sont pour

Homère des êtres divins. D'ailleurs Charybde n'est point une créature mortelle. C'est donc chercher des difficultés à plaisir que de se choquer de l'épithète, comme ceux qui expliquaient ici δία par φοβερά, en le rattachant à δέος. Cette dérivation est impossible. — Ἀναρροιβδεῖ, engloutit. Ce sens est évident d'après l'opposition de ἀναρροιβδεῖ, au vers suivant, avec ἀνίησιν. Cependant tous les anciens n'étaient pas d'accord à ce sujet. C'est ce que signale évidemment Hérodién (*Scholies H*), à propos des particularités de l'accentuation du vers : ἀναρροιβδεῖ περισπωμένως· τινὲς δὲ τὴν λέξιν περὶ τοῦ ἀναρριπτεῖ ἔταξαν. οὐκ ἀναστρεπτέον δὲ τὴν ὑπὸ πρόθεσιν. Mais peut-être la phrase intermédiaire est-elle altérée, et ne s'y agissait-il que d'accentuation. Homère dit ἀναρρίπτω et ἀναρριπτέω. On a pu supposer qu'il disait ἀναρροιβδέω et ἀναρροιβδω. C'est simplement cette dernière forme qu'Hérodién signale-rait comme impossible.

105. Ἀνίησιν a pour complément μέλαν ὕδωρ sous-entendu. De même ἀναρροιβδεῖ. Virgile, *Énéide*, III, 421-423, traduit et développe la phrase d'Homère.

106. Δεινόν, selon Hayman, doit être pris comme une exclamation. Mais ce mot s'explique mieux au sens adverbial. L'exemple ἄλγιον (IV, 292), qu'allègue le commentateur, n'est pas identique.

108. Πεπλημένος, de πελάζω : s'étant approché. Quelques-uns mettent une virgule après πεπλημένος, et rapportent ὦκα à ἐλάαν. En général, les éditeurs ne mettent aucune ponctuation dans le vers. Mais il vaut mieux marquer à l'œil le mouvement de la pensée.

109. Ἐλάαν, l'infinitif dans le sens de l'impératif : pousse.

Ὡς ἔφατ'· αὐτὰρ ἐγὼ μιν ἀτυζόμενος προσέειπον·
Εἰ δ' ἄγε δὴ μοι τοῦτο, θεᾶ, νημερτές ἐνισπε,
εἴ πως τὴν ὅλοην μὲν ὑπεκπροφύγοιμι Χάρυβδιν,
τὴν δέ κ' ἀμυναίμην, ὅτε μοι σίνοιτό γ' ἑταίρους.

Ὡς ἐφάμην· ἡ δ' αὐτίκ' ἀμείβετο διὰ θεάων·
Σχέτλιε, καὶ δ' αὖ τοι πολεμήϊα ἔργα μέμηλεν
καὶ πόνος· οὐδὲ θεοῖσιν ὑπεῖξαι ἀθανάτοισιν;

Ἡ δέ τοι οὐ θνητὴ, ἀλλ' ἀθάνατον καχὸν ἐστίν,
δεινὸν τ' ἀργαλέον τε, καὶ ἄγριον οὐδὲ μαχητόν·
οὐδέ τίς ἐστ' ἀλκή· φυγέειν κάρτιστον ἀπ' αὐτῆς.

Ἦν γὰρ δηθύνησθα κορυσσόμενος παρὰ πέτρῃ,
δεῖδω μή σ' ἐξαῦτις ἐφορμηθεῖσα κίχησιν
τόσσησιν κεφαλῇσι, τόσους δ' ἐκ φῶτας ἔληται.
Ἀλλὰ μάλα σφοδρῶς ἐλάαν, βωστρεῖν δὲ Κράταιϊν,

411. Ἀτυζόμενος, *vulgo* ἀμειβόμενος. La leçon ἀτυζόμενος est la seule que connaissent et expliquent les *Scholies*. Elle mérite la préférence; car Ulysse interrompt Circé, et il faut qu'on sache pourquoi il l'interrompt. Buttman : « Perbona autem « lectio. Nam ἀμειβόμενος non commode « adhibetur, nisi finito alterius sermone. « At Ulysses Circen interpellat. » Bothe et d'autres semblent reconnaître que Buttman a raison; mais Fæsi seul, jusqu'ici, s'est décidé à rétablir ἀτυζόμενος.

412. Εἰ δ' ἄγε, eh bien! Voyez la note du vers II, 478

413. Εἴ πως... ὑπεκπροφύγοιμι, à supposer que j'échappe à.

414. Τὴν, l'autre, c'est-à-dire Scylla.

416. Δ(έ) est dans le sens de δὴ. Quelques-uns même écrivent δὴ αὖ avec synizèse. — Τοι (*tibi*) est le complément de μέμηλεν. — Πολεμήϊα ἔργα explique l'expression κ' ἀμυναίμην. Ulysse croit qu'il lui faudra se battre contre Scylla.

417. Θεοῖσιν ὑπεῖξαι. Le verbe, chez Homère, est partout ὑποείκω sans élision, et l'on croit que εἶκω avait primitivement le digamma. Quelques-uns proposent donc de lire ici, θεοῖς ὑποείξαι. Mais la racine de εἶκω peut être ικ aussi bien que Fix, et ὑπεῖκω est aussi légitime que ὑποείκω.

418. Τοι (*tibi*) est explétif; car la chose n'est pas moins vraie pour tout autre que

pour Ulysse. — Καχόν, un mal, c'est-à-dire un être malfaisant, un fléau destructeur.

419. Δεινὸν τ' ἀργαλέον τε,... Cette accumulation d'épithètes à peu près synonymes justifie admirablement la conclusion de Circé : « Toute lutte est impossible. »

420. Κάρτιστον, sous-entendu ἐστὶ : le meilleur est; ce qu'il y a de mieux à faire, c'est. Il paraît que les anciens ne s'accordaient pas sur la ponctuation du vers, ni par conséquent sur son interprétation. Cependant il est difficile de comprendre que ἀλκή ne soit pas séparé de φυγέειν. *Scholies* H : εἰς τὸ ἀλκή ἀνάπαυσις· εἴτα γνωμικώτερον τὸ ἐξῆς. Cette note est une paraphrase de celle de Nicanor (*Scholies* V), où la ponctuation est simplement indiquée : ἐνταῦθα στιχτέον.

421. Κορυσσόμενος est dans le sens dérivé : t'équipant pour le combat.

422. Σ(ε) dépend de κίχησιν.

424-426. Ἀλλὰ μάλα.... Ces trois vers semblent en contradiction avec la nature de Scylla, telle que le poète nous l'a décrite. Aussi ne s'étonne-t-on point qu'Aristarque les ait obélisés. Didyme (*Scholies* H) : ἀθετοῦνται τρεῖς, ὅτι διὰ τούτων σημαίνει μὴ εἶναι τὴν Σκύλλαν σύμφυτον τῇ πέτρῃ. Mais, en y réfléchissant bien, on se familiarise avec l'idée qu'un monstre tel que Scylla puisse avoir une mère suscep-

μητέρα τῆς Σκύλλης, ἥ μιν τέκε πῆμα βροτοῖσιν · 125
ἥ μιν ἔπειτ' ἀποπαύσει ἐς ὕστερον ὀρμηθῆναι.

Θρινακίην δ' ἐς νῆσον ἀφίξεαι· ἔνθα δὲ πολλὰ
βόσκοντ' Ἡελίοιο βόες καὶ ἵφια μῆλα,
ἐπτὰ βοῶν ἀγέλαι, τόσα δ' οἴων πώεα καλὰ,
πεντήκοντα δ' ἕκαστα· γόνος δ' οὐ γίγνεται αὐτῶν, 130
οὐδέ ποτε φθινύθουσι. Θεαὶ δ' ἐπιποιμένες εἰσὶν,
Νύμφαι εὐπλόκαμοι, Φαέθουσά τε Λαμπετή τε,
ἃς τέκεν Ἡελίῳ Ὑπερίονι δῖα Νέαιρα.

Τὰς μὲν ἄρα θρέψασα τεκοῦσά τε πότνια μήτηρ
Θρινακίην ἐς νῆσον ἀπώκισε τηλόθι ναίειν, 135
μῆλα φυλασσέμεναι πατρώϊα καὶ ἔλικας βοῦς.
Τὰς εἰ μὲν κ' ἀσινέας ἑάας νόστου τε μέδῃαι,

tible d'être invoquée, c'est-à-dire ayant une forme plus ou moins analogue à la nôtre. Le Neptune d'Homère n'est-il pas le père d'une foule de monstres de toute espèce, et dont quelques-uns n'ont rien d'humain dans la forme même? — 124. Ἐλάαν et βωστρεῖν, l'infinitif dans le sens de l'impératif. — Κράταιν, proparoxyton, *vulgo* Κραταιν, oxyton. On se rappelle qu'Hérodien, XI, 597, prenait κραταίς comme adverbe. Il voudrait qu'ici cet adverbe fût substitué à l'accusatif du nom propre; puis il remarque (*Scholies* B, H et Q) que le nom propre ne peut pas être oxyton : ἀμεινον γράφειν κραταίς, ἀντὶ τοῦ ἰσχυρῶς, ὡς ἀλλαχοῦ τότ' ἀποστρέψασκε κραταίς, ἵνα λέγῃ, κραταιῶς ἐπιβοῶ τὴν μητέρα τῆς Σκύλλης. καὶ ὀξύνεται. ἐὰν δὲ ᾗ κύριον, προπαροξύνεται. Il est pourtant naturel que la mère de Scylla soit nommée par son nom. — Je n'ai pas besoin de dire que Cratéis est la force personnifiée. Le père de Scylla était une personnification assortie à la première : Δεῖμος, le dieu de la déroute, ce serviteur de Mars deux fois nommé dans l'*Iliade* (IV, 440 et XI, 49).

125. Πῆμα, apposition à μιν.

126. Ἐς ὕστερον (*denuo*) dépend de ὀρμηθῆναι.

127. Θρινακίην. Voyez la note du vers XI, 107.

130. Πεντήκοντα δ' ἕκαστα, et chacun d'eux (est) cinquante : et chaque troupeau

se compose de cinquante têtes. — Il y a 350 bœufs et 350 moutons. Ce nombre correspond à celui des jours et des nuits d'une année lunaire grossièrement calculée, et l'on en conclut qu'il a une signification astronomique.

131. Ἐπιποιμένες est un composé du même genre que ἐπιβουκόλος, qu'on a vu, III, 422, et qu'on reverra encore.

133. Ὑπερίονι, fils d'Hypérion. Voyez la note du vers I, 8. On verra plus bas, vers 176, Ὑπεριονίδαο. — On cherche une signification allégorique aux noms des deux bergères; mais ces noms s'y prêtent fort peu. Il vaut mieux les prendre tels quels. — Les filles du Soleil et leur mère ne sont connues que par le mythe d'Homère. — Entre le vers 133 et le vers 134, quelques-uns plaçaient celui-ci : Αὐτοκασιγῆτη Θέτιδος λιπαροπλοκάμοιο.

134. Θρέψασα τεκοῦσά τε, hystérologie. Voyez, IV, 723, la note sur τράφειν ἡδὲ γένοντο.

135. Τηλόθι, loin, c'est-à-dire à une grande distance du pays qu'elle habitait elle-même, et où ses filles étaient nées. En effet, Thrinacie est dans les parages de l'Occident; et ce n'est qu'en Orient qu'on peut placer le séjour favori du Soleil. — L'adverbe dépend de ναίειν, et ναίειν équivaut à ὥστε ναίειν : *ut habitarent*, pour qu'elles habitassent.

137-141. Τὰς εἰ.... Voyez les vers XI, 110-114 et les notes sur ces cinq vers.

ἢ τ' ἂν ἔτ' εἰς Ἰθάκην κακά περ πάσχοντες ἵκοισθε·
εἰ δέ κε σίνηαι, τότε τοι τεκμαίρομ' ὄλεθρον
νηῖ τε καὶ ἐτάροις· αὐτὸς δ' εἴ πέρ κεν ἀλύξης,
ὁψὲ κακῶς νεῖαι, ὀλέσας ἅπο πάντας ἐταίρους.

140

ᾧς ἔφατ'· αὐτίκα δὲ χρυσόθρονος ἤλυθεν Ἥως.
Ἥ μὲν ἔπειτ' ἀνὰ νῆσον ἀπέστιχε διὰ θεάων·

αὐτὰρ ἐγὼν ἐπὶ νῆα κιὼν ὄτρυνον ἐταίρους
αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν ἀνά τε πρυμνήσια λῦσαι.

145

Οἱ δ' αἰψ' εἰσβαῖνον καὶ ἐπὶ κληῖσι καθίζον·
ἐξῆς δ' ἐζόμενοι πολὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.

Ἡμῖν δ' αὖ κατόπισθε νεὸς κυανοπρώροιο
ἵκμενον οὔρον ἱεὶ πλησίστιον, ἐσθλὸν ἐταῖρον,
Κίρκη εὐπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα.

150

Αὐτίκα δ' ὅπλα ἕκαστα πονησάμενοι κατὰ νῆα
ἤμεθα· τὴν δ' ἀνεμός τε κυβερνήτης τ' ἴθυνεν.

Δὴ τότε ἐγὼν ἐτάροισι μετηύδων, ἀχνύμενος κῆρ·

ᾧ φίλοι, οὐ γὰρ χρὴ ἓνα ἰδμεναι οὐδὲ δύ' οἴους
θέσφαθ' ἃ μοι Κίρκη μυθήσατο, διὰ θεάων·

155

ἀλλ' ἐρέω μὲν ἐγὼν, ἵνα εἰδότες ἦ κε θάνωμεν,

ἢ κεν ἀλευάμενοι θάνατον καὶ Κῆρα φύγοιμεν.

Σειρήνων μὲν πρῶτον ἀνώγει θεσπεσιάων

142. ᾧς.... On a vu ce vers, X, 541; on le reverra, XV, 56.

143. Ἀνὰ νῆσον. Circé quitte le rivage, et remonte l'île pour retourner dans son palais. Remarquez la sécheresse du récit. Ulysse n'a aucune affection pour la déesse, et la déesse n'en a guère davantage pour lui. La séparation d'Ulysse et de Calypso, V, 263-267, n'est pas non plus très-sentimentale; mais là du moins la déesse témoigne par des faits qu'Ulysse ne lui est pas indifférent.

144. Αὐτὰρ.... Ce vers est presque semblable à celui qu'on a vu, XI, 636.

145-147. Αὐτοὺς τ' ἀμβαίνειν.... Voyez les vers IX, 478-480 et les notes sur ces trois vers. — Les éditeurs mettent ici le troisième vers entre crochets. Cette athétèse est sans motif, puisque les deux cas sont absolument semblables.

148-152. Ἡμῖν δ' αὖ.... Voyez les vers XI, 6-10 et les notes sur ces cinq vers. La seule différence qu'il y ait entre les deux passages est insignifiante : μετόπισθε et κατόπισθε, au premier vers.

154. ᾧ φίλοι,... Quelques-uns interposaient encore, avant celui-ci, le vers X, 189 : Κέλντέ μεν....

157. Ἀλευάμενοι est dit d'une manière absolue. Les deux substantifs θάνατον et Κῆρα dépendent de φύγοιμεν. — Au lieu de φύγοιμεν, quelques-uns écrivaient φύγωμεν, pour établir une concordance plus complète entre les deux membres de phrase. Cette correction est inutile. Bothe : « Verum et permisceri solent hæc tempora, et fieri potest, ut constructionem mutaverit poeta, vitaturus fortasse homæoteuton. »

158. Θεσπεσιάων. Cette épithète est

φθόγγον ἀλεύασθαι καὶ λειμῶν' ἀνθεμόεντα.

Οἶον ἔμ' ἠνώγειν ὅπ' ἀκουέμεν· ἀλλὰ με δεσμῶ 160

δήσατ' ἐν ἀργαλέῳ, ὅφρ' ἔμπεδον αὐτόθι μέμνω,

ὄρθον ἐν ἰστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνήφθω.

Εἰ δέ κε λίσσωμαι ὑμέας λῦσαί τε κελεύω,

ὑμεῖς δὲ πλεόνεσσι τότ' ἐν δεσμοῖσι πιέζειν.

Ἦτοι ἐγὼ τὰ ἕκαστα λέγων ἐτάροισι πέραισκον· 165

τόφρα δὲ καρπαλίμως ἐξίκετο νηῦς εὐεργῆς

νησον Σειρήνοιν· ἔπειγε γὰρ οὖρος ἀπήμων.

Αὐτίχ' ἔπειτ' ἀνεμος μὲν ἐπαύσατο, ἡ δὲ γαλήνη

ἔπλετο νηνεμία, κοίμησε δὲ κύματα δαίμων.

Ἀνστάντες δ' ἔταροι νεὸς ἰστία μηρύσαντο, 170

καὶ τὰ μὲν ἐν νηϊ γλαφυρῇ θέσαν· οἱ δ' ἐπ' ἔρετμά

ἐζόμενοι λεύκαινον ὕδωρ ζεστῆς ἐλάττησιν.

Αὐτὰρ ἐγὼ κηροῖο μέγαν τροχὸν ὀξείῃ χαλκῶ

τυτθὰ διατμήξας χερσὶ στιβαρῇσι πίεζον.

Αἶψα δ' ἰαίνετο κηρὸς, ἐπεὶ κέλετο μεγάλη ἱς, 175

donnée aux Sirènes à cause de leur chant; et Σειρήνων θεσπεσιῶν φθόγγον équivalent à φθόγγον θεσπέσιον Σειρήνων.

160. Ἦνώγειν, *vulgo* ἠνώγει. Aristarque mettait le ν devant une voyelle; et ὁψ ne paraît point avoir eu de digamma. Dindorf et Ameis écrivent ἠνώγειν.

161-164. Δήσατ' ἐν ἀργαλέῳ, ... Ulysse répète, *mutatis mutandis*, les vers 50-54. Voyez plus haut les notes sur ce passage. Quelques-uns obélisaient les vers 163-164. Didyme (*Scholies* H) : καὶ ἐνταῦθα οἱ δύο ὁδελίζονται ὡς ἀδικοῦνται. Les mots καὶ ἐνταῦθα sont allusion à l'athétèse des vers 53-54 par Aristophane de Byzance. Voyez plus haut la note sur ces deux vers.

165. Τὰ ἕκαστα. Voyez plus haut les notes du vers 16.

167. Σειρήνοιν, des deux Sirènes. Voyez plus haut la note du vers 39. — Ἀπήμων, non nuisible, c'est-à-dire favorable. Ancienne variante, ἀμύμων.

168. Ἦ δέ, *vulgo* ἡδέ. Voyez la note du vers V, 391.

169. Νηνεμία, apposition à γαλήνη. Virgile, *Énéide*, VII, 27 : « venti « posuere, omnisque repente resedit Fla-

« tus. » — Δαίμων, suivant quelques anciens, doit être pris au propre, et désigne Neptune. Il vaut mieux l'entendre d'une force divine qui s'exerçait dans ces parages, et qui s'exerçait sur tous les passants. Il faut bien que la mer soit calme, pour qu'on ne passe pas sans avoir entendu le chant des deux Sirènes.

170. Μηρύσαντο, carguèrent. C'est un ἀπαξ εἰρημένον, mais dont le sens n'offre aucune difficulté. *Scholies* B et Q : συνέ σταιλαν. Didyme (*Scholies* V) ajoute : διὰ τῶν χάλων. Cette explication est excellente. Curtius rapproche en effet le mot μήρινθος, qui signifie une corde. Le verbe μηρύομαι n'est autre chose que la racine de ce mot, jointe à ῥύομαι.

174. Πίεζον. Apion écrivait πίεζον, leçon adoptée par quelques modernes. Mais Aristarque ne reconnaît point comme légitime la forme πίεζω.

175. Μεγάλη ἱς. Il s'agit de l'action des mains d'Ulysse sur la cire. Eustathe : ἡ τῶν ἐμῶν δηλαδή στιβαρῶν χειρῶν, ἡ κατὰ τὸ πίεζειν. L'explication des *Scholies* H, ἡ θερμὴ δύναμις τοῦ πυρός, est inadmissible, à moins que l'on ne supprime

Ἡελίου τ' αὐγὴ Ἰπεριονίδαο ἀναχτος·
 ἐξείης δ' ἐτάροισιν ἐπ' οὔατα πᾶσιν ἄλειψα.
 Οἱ δ' ἐν νηϊ μ' ἔδησαν ὁμοῦ χειρὰς τε πόδας τε
 ὀρθὸν ἐν ἱστοπέδῃ, ἐκ δ' αὐτοῦ πείρατ' ἀνῆπτον·
 αὐτοὶ δ' ἐζόμενοι πολιὴν ἄλα τύπτον ἐρετμοῖς.
 Ἀλλ' ὅτε τόσσον ἀπῆν, ὅσσον τε γέγωνε βοήσας,
 ῥίμφα διώκοντες, τὰς δ' οὐ λάθεν ὠκύαλος νηῦς
 ἐγγύθεν ὀρнуμένη, λιγυρὴν δ' ἐντυνον ἀοιδήν·

180

Δεῦρ' ἄγ' ἰὼν, πολύαιν' Ὀδυσσεῦ, μέγα κῦδος Ἀχαιῶν,
 νῆα κατάστησον, ἵνα νωϊτέρην ὅπ' ἀκούσης.
 Οὐ γάρ πώ τις τῇδε παρήλασε νηϊ μελαίνῃ,

185

la copule au vers suivant, ce qui ferait de αὐγὴ une apposition à ἱς, ou bien qu'on ne prenne μεγάλη ἱς Ἡελίου τ' αὐγὴ pour un ἐν διὰ δυοῖν. Mais il y a deux actions, et non pas une seule; et c'est par celle des mains surtout que la cire s'est si promptement amollie : αἶψα δ' ἰαίνεται κηρός.

176. Ἡελίου.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ce vers comme interpolé, à cause de l'épithète patronymique et du titre de roi. Ils affirment, mais gratuitement, que le Soleil d'Homère n'est point fils d'Hypérion, et que sa qualification habituelle Ἰπερίων est une fausse orthographe. On doit, selon eux, écrire ὑπεριών, simple participe. Ils disent aussi qu'Homère n'a jamais appelé le Soleil ἀναξ. Mais, dès que le Soleil est un dieu, il n'y a aucune raison de s'étonner qu'Homère lui donne un titre commun à tous les dieux.

177. Ἐπ(ί) doit être joint à ἄλειψα.

178-179. Οἱ δ' ἐν.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers 50-51. Ici le mot πείρατ(α) est le complément du verbe, et non plus son sujet.

181. Ἀπῆν, ὅσσον, *vulgo* ἀπῆμεν, ὅσον. Notre vulgate est une ancienne correction suggérée par le pluriel διώκοντες. Cette correction était absolument inutile; car le sujet de ἀπῆν est ναῦς sous-entendu, et le navire porte les rameurs. Didyme (*Scholies* B et H) : τὸ μὲν ἀπῆν ἐπὶ τῆς νηὸς, τὸ δὲ διώκοντες ἐπὶ τῶν ἐρετῶν. οὐ γὰρ εἶρηκεν ἀπῆμεν. — Βοήσας, un homme qui crie. Voyez la note V, 400.

182. Διώκοντες s'explique πρὸς τὸ σημαίνον. *Scholies* H et Q : ἀπῆν ἡ

ναῦς : νῦν δὲ οἱ ἐν τῇ νηϊ. προσεπάγει τὸ διώκοντες. Buttmann : « Homerus, si « revera junxit ἀπῆν-διώκοντες, *nave* et « *nautas* tanquam synonyma cogitavit. » La Roche, qui n'a aucun doute sur la leçon ἀπῆν, renvoie à l'exemple ἐλθόντες.... πρώτος, IX, 462-463. Là ἐλθόντες est un nominatif absolu, et il équivaut à ἐλθόντων. Les anciens expliquaient de la même façon διώκοντες. *Scholies* H et Q : ἔθος ἔχει ἡ μετοχὴ τὸ αὐτὸ δύνασθαι τῷ ῥήματι μετὰ τοῦ ἐπειδὴ.... οὕτω καὶ ἐνταῦθα, ἐπειδὴ περ πάντῃ ἐδιώκον, ἵν' ᾗ ὁ νοῦς οὕτως· ὅτε δὲ ἡ ναῦς ἀπῆν,... καὶ γὰρ ταχέως αὐτὴν ἤλαυνον. Il vaut mieux prendre ναῦς et ἐρεταί comme une seule et même idée. — Τὰς, elles : les Sirènes.

184-191. Δεῦρ' ἄγ' ἰὼν.... Cicéron, dans le *de Finibus*, V, 18, a traduit et commenté ce célèbre passage. Ses vers rendent exactement l'original, mais ils ne sont pas d'une suprême élégance. Hayman, qui les transcrit cependant, les traite de lourde caricature d'un charmant original. Mais il faut tenir compte de l'époque où Cicéron les a composés.

184. Πολύαιν(ε), *multum laudate*, objet d'universelles louanges. Quelques anciens entendaient αἶνος, dans ce composé, comme un synonyme de μῦθος, parole, et appliquaient l'épithète à l'éloquence d'Ulysse. Apollonius : Ἀρίσταρχος, πολλοῦ ἐπαίνου ἄξιος· οἱ δὲ, πολύμυθε.

185. Νωϊτέρην confirme ce que nous a appris Σειρήνοισιν, vers 167, c'est-à-dire qu'il n'y a que deux Sirènes. Didyme (*Scholies* H) : δύο φαίνονται καὶ ἐντεῦθεν.

πρίν γ' ἡμέων μελίγηρυν ἀπὸ στομάτων ὅπ' ἀκοῦσαι·
ἀλλ' ὅγε τερψάμενος νεῖται καὶ πλείονα εἰδώς.

Ἴδμεν γάρ τοι πάνθ' ὅσ' ἐνὶ Τροίῃ εὐρείῃ

Ἀργεῖοι Τρῳῆς τε θεῶν ἰότητι μόγησαν·

190

Ἴδμεν δ' ὅσσα γένηται ἐπὶ χθονὶ πρυλοβοτείρῃ.

Ὡς φάσαν ἰεῖσαι ὅπα κάλλιμον· αὐτὰρ ἐμὸν κῆρ
ἤθελ' ἀκουέμεναι, λῦσαί τ' ἐκέλευον ἑταῖρους,
ὀφρύσι νευστάζων· οἱ δὲ προπесόντες ἔρεσσον.

Αὐτίκα δ' ἀνστάντες Περιμήδης Εὐρύλοχός τε

195

πλείοσί μ' ἐν δεσμοῖσι δέον μᾶλλον τε πῖζον.

Αὐτὰρ ἐπειδὴ τάσγε παρήλασαν, οὐδ' ἔτ' ἔπειτα

φθογγῆς Σειρήνων ἠκούομεν οὐδέ τ' ἀοιδῆς,

αἶψ' ἀπὸ κηρὸν ἔλοντο ἐμοὶ ἐρήηρες ἑταῖροι,

ὃν σφιν ἐπ' ὥσιν ἄλειψ', ἐμέ τ' ἐκ δεσμῶν ἀνέλυσαν.

200

Ἀλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, αὐτίκ' ἔπειτα

καπνὸν καὶ μέγα κῦμα ἶδον καὶ δοῦπον ἄκουσα·

τῶν δ' ἄρα δεισάντων ἐκ χειρῶν ἔπτατ' ἐρετμά·

βόμβησαν δ' ἄρα πάντα κατὰ ῥόον· ἔσχετο δ' αὐτοῦ

187. Ἡμέων, dissyllabe par synizèse, dépend de στομάτων : des bouches de nous; de nos bouches. — Ὅπ(α) doit être joint à ἀπὸ στομάτων : la voix qui sort des bouches.

188. Νεῖται, *ablit*, s'en va. Didyme (*Scholies V*) : ἀπέρχεται.

189. Τοι est adverb.

194. Ὀφρύσι νευστάζων. Ameis s'étonne qu'Ulysse parle par signes : « Warum dieses? » *pourquoi cela?* Parce que ses compagnons sont sourds. Il le sait bien, puisque c'est par lui qu'ils le sont devenus. Bothe : « quoniam audire Ulyssis vocem non poterant socii, auribus cera obturatis. » — Οἱ δὲ προπесόντες ἔρεσσον. Voyez, IX, 490, la note sur cette phrase.

196. Πῖζον, *vulgo* κῖέζουν. Voyez plus haut la note du vers 174.

199. Ἀπό doit être joint à ἔλοντο : ἀφέλοντο. — Ἐμοὶ est adjectif.

200. Ὡσίν. On a vu οὔατα avec le même verbe, vers 47 et 177. — Au lieu de ὥσιν, quelques anciens lisaient, comme

au vers 177, κᾶσιν, afin d'éviter l'emploi du datif attique. C'était un scrupule mal fondé; car ὥσιν est aussi ancien que οὔα-σίν, au moins dans la poésie. Ce n'était qu'une question de mètre.

201. Τὴν νῆσον, cette île.

202. Καπνὸν signifie l'eau réduite en vapeur, et formant comme un nuage de fumée au-dessus des flots qui battent bruyamment le rocher. Voyez plus bas, vers 249. Il n'y a pas de feu ici. Ceux qui parlent de l'Etna à propos de cette fumée n'ont pas réfléchi que l'Etna n'est connu comme un volcan que depuis le temps d'Eschyle et de Pindare. On peut prendre καπνὸν καὶ μέγα κῦμα comme un ἑν διὰ δυοῖν : une grande vague surmontée d'épaisses vapeurs.

203. Τῶν δ' ἄρα... Construisez : ἐρετμά δὲ ἄρα ἔπτατο ἐκ χειρῶν τῶν (c'est-à-dire τούτων, d'eux) δεισάντων.

204. Πάντα se rapporte à ἐρετμά, et il est le sujet de βόμβησαν. Homère met indifféremment, avec le neutre pluriel, le verbe au pluriel ou au singulier. On le voit

νηῦς, ἐπεὶ οὐκέτ' ἐρετμὰ προήκεα χερσὶν ἔπειγον. 205

Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ νηὸς ἰὼν ὄτρυνον ἑταίρους
μειλιχίοις ἐπέεσσι παρασταδὸν ἄνδρα ἕκαστον·

ὦ φίλοι, οὐ γάρ πώ τι κακῶν ἀδαήμονές εἰμεν·
οὐ μὲν δὴ τόδε μεῖζον ἔπι κακόν, ἢ ὅτε Κύκλωψ
εἴλει ἐνὶ σπηϊ γλαφυρῷ κρατερῇφι βίηφιν· 210

ἀλλὰ καὶ ἔνθεν ἐμῇ ἀρετῇ βουλῇ τε νόῳ τε
ἐκφύγομεν, καὶ πού τῶνδε μνήσεσθαι ὄτλω.
Νῦν δ' ἄγεθ', ὥς ἂν ἐγὼ εἴπω, πειθώμεθα πάντες.

Ἵμεῖς μὲν κώπησιν ἀλὸς ῥηγμῖνα βαθεῖαν
τύπτετε κληίδεσσιν ἐφήμενοι, αἶ κέ ποθι Ζεὺς 215
δῶη τόνδε γ' ὄλεθρον ὑπεκφυγέειν καὶ ἀλύξαι·
σοὶ δὲ, κυβερνήθ', ὧδ' ἐπιτέλλομαι· ἀλλ' ἐνὶ θυμῷ
βάλλευ, ἐπεὶ νηὸς γλαφυρῆς οἰήϊα νωμᾶς.
Τούτου μὲν καπνοῦ καὶ κύματος ἐκτὸς ἔεργε

ici d'un vers à l'autre. On l'a vu dans un seul et même vers, *Iliade*, II, 435. — Αὐτοῦ, là-même, c'est-à-dire sans bouger aucunement de place.

206-207. Αὐτὰρ ἐγὼ.... Voyez les vers X, 546-547 et la note sur le second de ces deux vers.

208. Οὐ γάρ. Voyez la note du vers X, 474. Eustathe remarque, au vers précédent, que le poète a fait l'ellipse de εἰπών. Cette observation s'applique également au vers X, 547, qui est suivi aussi d'un discours. On se souvient de même que le discours X, 434-437 ne doit point être précédé de la formule d'annonce, καὶ σφραγίσσας.... Voyez la note du vers X, 429.

209. Τόδε.... κακόν, ce mal-ci, ce danger-ci. — Ἐπι, c'est-à-dire ἐπιεσσι, sous-entendu ἡμῖν : *nobis instat*, nous menace. Anciennes variantes, ἐπαι : *ingruit*, fond (sur nous); Zénodote, ἔχει : (nous) tient. Ameis et La Roche ont adopté ἔπει. Mais cette leçon paraît n'être qu'une faute d'iotacisme; et ἐπι donne, en définitive, le même sens que ἔπει. Didyme (*Scholies* V): ἐπι· ἐπέρχεται. — Quelques-uns croient qu'on devrait écrire ἐπαι esprit doux et paroxyton, comme apocope de ἐπαισι. Mais cette hypothèse n'a point fait fortune.

210. Εἴλει, sous-entendu ἡμέας : nous enfermait; nous tenait enfermés.

212. Καὶ πού.... Virgile, *Énéide*, I, 203 : « forsitan et hæc olim meminisse « juvabit. » — Μνήσεσθαι a pour sujet sous-entendu ὑμέας selon les uns, ἡμέας selon les autres. Ceux-ci allèguent la première personne ἐκφύγομεν. On est libre, je crois, de choisir; mais *vous* semble ici plus naturel que *nous*.

213. Νῦν δ' ἄγε(τε). La formule, partout ailleurs, est ἀλλ' ἄγετε. — Ἐγὼ, *vulgo* ἐγών. Le ν est inutile devant εἴπω, qui avait le digamma.

214. Ῥηγμῖνα, le brisant, c'est-à-dire les vagues qui déferlent.

215. Αἶ κέ ποθι, *si forte*, pour tâcher que. Ulysse pratique l'axiome : *Aide-toi, le ciel t'aidera*.

217. Κυβερνή(τα). D'après la tradition recueillie dans les *Scholies* H, ce pilote se nommait Mardon. — Ὡδ(ε), *sic*, comme je vais dire. — Ἀλλ(ά), eh bien donc. — Ἐνὶ doit être joint à βάλλευ, et τοῦτο ou τόδε est sous-entendu.

219. Καπνοῦ. Voyez plus haut la note du vers 202. C'est ici surtout que les deux expressions καπνοῦ et κύματος ne représentent qu'une seule idée, comme s'il y avait κυμάτος καπνώδους.

νῆα· σὺ δὲ σκοπέλου ἐπιμαίεο, μή σε λάθῃσιν
 κεῖσ' ἐξορμήσασα, καὶ ἐς κακὸν ἄμμε βάλῃσθα. 220

Ὡς ἐφάμην· οἱ δ' ὦκα ἐμοῖς ἐπέεσσι πίθοντο.
 Σκύλλην δ' οὐκέτ' ἐμυθεόμην, ἄπρηκτον ἀνίην,
 μή πῶς μοι δείσαντες ἀπολήξειαν ἐταῖροι
 εἰρεσῆς, ἐντὸς δὲ πυκάζοιεν σφέας αὐτούς. 225

Καὶ τότε δὴ Κίρκης μὲν ἐφημοσύνης ἀλεγεινῆς
 λανθανόμην, ἐπεὶ οὔτι μ' ἀνώγει θωρήσσεσθαι·
 αὐτὰρ ἐγὼ καταδὺς κλυτὰ τεύχεα, καὶ δύο δοῦρε
 μάκρ' ἐν χερσὶν ἐλὼν, εἰς ἴκρια νηὸς ἔβαινον
 πρῶρης· ἐνθεν γάρ μιν ἐδέγμην πρῶτα φανεῖσθαι 230
 Σκύλλην πετραίην, ἣ μοι φέρε πῆμ' ἐτάροισιν.
 Οὐδέ πη ἀθρῆσαι δυνάμην· ἔκαμον δέ μοι ὅσσε
 πάντῃ παπταίνοντι πρὸς ἡεροειδέα πέτρην.

220. Σκοπέλου. C'est le rocher de Scylla. Ancienne variante, σκοπέλων, leçon mauvaise. Didyme (*Scholies H*) : ἐνι-
 κῶς σκοπέλου, τῆς Σκύλλης. — Λά-
 θῃσιν a pour sujet νηὺς sous-entendu.

221. Κεῖσ(ε), là-bas, c'est-à-dire sur les
 brisants.

222. Ὡς.... Répétition des vers X, 178
 et 428.

223. Σκύλλην δ' οὐκέτ' ἐμυθεόμην
 équivalant à ἐτι δὲ οὐκ ἐμυθεόμην Σκύλ-
 λην : du reste, je ne disais mot de Scylla.
 On ne peut pas traduire οὐκέτ(ι) par ne....
plus, puisque Ulysse, dans son discours
 sur les prédictions de Circé, n'a parlé que
 des Sirènes ; ni par ne.... *pas encore*,
 puisque Ulysse donne une excellente rai-
 son de son silence à l'égard de Scylla. Le
nondum des premiers traducteurs latins n'a
 pas de sens. Le dernier traducteur latin a
 supprimé la difficulté ; car il rend οὐκέτ(ι)
 comme s'il y avait οὐ simplement : *non*
commemorabam. — Ἀπρηκτον ἀνίην, ap-
 position.

224. Δείσαντες, *veriti*, par l'effet de la
 peur. — Ἀπολήξειαν, *vulgo* ἀπολλήξειαν.
 Le doublement de la liquide est inutile.

225. Ἐντός, à l'intérieur : au fond du
 navire. — Σφέας, malgré sa position, est
 monosyllabe, ici comme partout. Les vers
 qui se terminent par trois spondées sont
 fréquents chez Homère. — Au lieu de ἐν-

τὸς δὲ..., quelques anciens lisaient : συγ-
 κλείεσθαι αὐτοῦς ἐκέλευον. En effet, ces
 mots, qu'on lit dans les *Scholies H*, ne
 peuvent être qu'une variante, plus ou
 moins exactement transcrite. Il serait dif-
 ficile de deviner comment on accordait ce
 membre de phrase avec ce qui précède.

226. Καὶ τότε δὴ. Ancienne variante,
 καὶ τότε ἐγώ.

227. Λανθανόμην. L'explication des
Scholies V, νῦν, ἐκὼν ἡμέλουν, est inad-
 missible. Ulysse était trop sage pour désobéir
 aux prescriptions de Circé. Il a une
 distraction de militaire. Il prend machina-
 lement ses armes. — Οὔτι porte sur l'infini-
 tif θωρήσσεσθαι.

228. Αὐτὰρ correspond à μὲν, qui se
 trouve au vers 226.

230. Πρῶρης, ou, comme on l'écrit vul-
 gairement, πρῶρης sans iota, est adjectif ;
 et s'accorde avec νηός. On l'explique ordi-
 nairement comme un génitif local : *in*
prora. C'est le seul passage d'Homère où il
 soit question du tillac d'avant, et où se
 trouve le mot πρῶρη. — Μιν est précisé
 par Σκύλλην πετραίην.

231. Φέρε se rapporte à ce qui est ar-
 rivé plus tard, et non à ce que pensait
 Ulysse sur le tillac d'avant. Le narrateur
 anticipe ici, comme souvent ailleurs, sur
 les faits qui lui sont connus.

233. Πέτρην. Ancienne variante, πόντον.

Ἡμεῖς δὲ στεινωπὸν ἀνεπλέομεν γοῶντες·
 ἔνθεν μὲν Σκύλλη, ἐτέρωθι δὲ διὰ Χάρυβδις
 δεινὸν ἀνερροίβῃσιν θαλάσσης ἀλμυρὸν ὕδωρ.
 Ἦτοι ὅτ' ἐξεμέσειε, λέβης ὥς ἐν πυρὶ πολλῷ
 πᾶσ' ἀναμορμύρεσκε κυκωμένη· ὑψόσε δ' ἄχνη
 ἄχροισι σκοπέλοισιν ἐπ' ἀμφοτέροισιν ἐπιπτεν.
 Ἄλλ' ὅτ' ἀναβρόξειε θαλάσσης ἀλμυρὸν ὕδωρ,
 πᾶσ' ἔντοσθε φάνεσκε κυκωμένη· ἀμφὶ δὲ πέτρη
 δεινὸν ἐβεβρύχει· ὑπένερθε δὲ γαῖα φάνεσκειν
 ψάμμω κυανέῃ· τοὺς δὲ χλωρὸν δέος ἦρει.
 Ἡμεῖς μὲν πρὸς τὴν ἴδομεν δέισαντες ὄλεθρον·
 τόφρα δέ μοι Σκύλλη κοίλης ἐκ νῆος ἑταίρους
 ἔξ ἔλεθ', οἳ χερσὶν τε βίηφί τε φέρτατοι ἦσαν.
 Σκεψάμενος δ' ἐς νῆα θοὴν ἅμα καὶ μεθ' ἑταίρους,

235

240

245

235. Ἐνθεν, sous-entendu ἦν.

238. Ὑψόσε se rapporte à ἐπιπτεν.

239. Σκοπέλοισιν.... ἀμφοτέροισιν.
D'un côté le rocher de Scylla, de l'autre celui de Charybde.240. Ὅτ' ἀναβρόξειε.... C'est encore une anticipation, comme au vers 231. Ulysse ne voit ce phénomène que plus tard. Didyme (*Scholies* Q) : ταῦτα διὰ μέσου ἐξηγεῖται πρὸς τοὺς Φαίακας προληπτικῶς, ἅπερ ὕστερον μόνος ἐθεάσατο ναυαγήσας, ὁπότε τοῦ ἐρινεοῦ ἐξείχετο. οὐ γὰρ οἶόν τε νῦν, εἰ γε δι' ὀκτὼ ὥρων τὴν ἄμπωτιν καὶ πλήμμυραν ἀπεδίδου ἡ Χάρυβδις.

241. Ἀμφί, adverbe : alentour; tout autour. Le bruit est intérieur; mais le rocher semble comme enveloppé d'un mugissement, si effroyable est la répercussion de ce bruit.

243. Κυανέη. Aristarque (*Scholies* Q) : (ἡ διπλῇ, ὅτι κυανέη) ἀντὶ κυανίζομένη, ὡς φοίνικι φαινός (*Iliade*, VII, 305 et XV, 538). La correction de Bekker, κυανέη au datif, est tout à fait détestable. — Τοὺς, eux : mes compagnons.

244. Ἡμεῖς μὲν. Ulysse reprend son récit suspendu après le vers 236. — Τὴν, elle : Charybde. — Ἴδομεν. Ancienne variante, οἶομεν avec la première syllabe prise comme brève. C'était le même sens.

Scholies M et V : οἶομεν· νῦν, ἀπεβλέπομεν.

245. Κοίλης. Ancienne variante, γλαφυρῆς, leçon adoptée par Bekker et Ameis, probablement parce qu'elle met dans le vers un dactyle de plus. Les deux mots sont synonymes, et Homère les emploie concurremment.

246. Ἐξ. Chacune des têtes de Scylla enlève un homme. Les collecteurs de traditions antiques donnaient les prétendus noms des six victimes : Stésius, Orménios, Anchimus, Ornytus, Sinopus, Amphinomus. Cette liste a été empruntée par les Alexandrins à Phérécyde. *Scholies* H : οὕτως Φερεχύδης. Eustathe la donne, d'après ceux qu'il appelle les anciens (οἱ παλαιοί), c'est-à-dire les Alexandrins. Il place Amphinomus le troisième, et non le sixième; mais cette interversion n'a aucune importance, puisque les noms ne sont pas même dans l'ordre alphabétique. — Οἳ χερσὶν τε.... Il est d'usage d'attribuer aux morts toute sorte de mérites. Didyme (*Scholies* Q et V) : πάντες ἐπαινοῦμεν τοὺς τελευτήσαντας.

247. Σκεψάμενος δ(έ), mais au moment où je portai mes regards. — Ἐς et με(τά) ont ici le même sens. Ulysse regardait en avant, pour tâcher d'apercevoir Scylla. Les cris de ses compagnons le font se re-

ἤδη τῶν ἐνόησα πόδας, καὶ χεῖρας ὕπερθεν,
 ὑψόσ' ἀειρομένων· ἐμὲ δὲ φθέγγοντο καλεῦντες
 ἐξονομακλήδην, τότε γ' ὕστατον, ἀχνύμενοι κῆρ. 250
 Ὡς δ' ὅτ' ἐπὶ προβόλῳ ἄλιεὺς περιμήκει ῥάβδῳ
 ἰχθύσι τοῖς ὀλίγοισι δόλον κατὰ εἶδατα βάλλων
 ἐς πόντον προΐησι βοὸς κέρας ἀγραύλοιο,
 ἀσπαίροντα δ' ἔπειτα λαβὼν ἔρριψε θύραζε·
 ὥς οἱ γ' ἀσπαίροντες αἰείροντο προτὶ πέτρας· 255
 αὐτοῦ δ' εἰνὶ θύρῃσι κατήσθιε κεκληγῶτας,

tourner ; et il voit les six malheureux déjà à une grande hauteur. *Scholies B* : ἀντὶ τοῦ, ἀποβλεψάμενος ἐπὶ τὴν ναῦν καὶ ἐπὶ τοὺς ἐταίρους· προεῖρηκε γὰρ ὅτι ἀλλαχοῦ εἶχον τοὺς ὀφθαλμοὺς πλανωμένους πρὸς τὸ ζητῆσαι ποῦ ἐστὶν ἡ Σκύλλα. Cette note est probablement une citation textuelle d'Aristarque. Il n'y manque que la formule initiale (ἡ διπλῇ, ὅτι).

248. Ὑπερθεν dépend de χεῖρας, et marque seulement la position des bras par rapport aux membres inférieurs. L'expression πόδας καὶ χεῖρας ὕπερθεν est fréquente dans l'*Iliade*. C'est pour bien marquer le sens que j'ai mis une virgule après πόδας et une autre virgule à la fin du vers.

249. Ἐμὲ dépend de καλεῦντες. On peut considérer φθέγγοντο καλεῦντες comme l'équivalent de φθεγγόμενοι ἐχάλουν. Ici encore nous avons (*Scholies B*), selon toute vraisemblance, une note d'Aristarque : (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀντὶ τοῦ, φθεγγόμενοι ἐχάλουν ἐξ ὀνόματος.

250. Ἐξονομακλήδην,.... Callistrate suspectait l'authenticité de ce vers. « Il est impossible, disait-il, que les victimes aient eu même le temps de se reconnaître avant d'être dans l'autre de Scylla. » Didyme (*Scholies H*) : Καλλίστρατος ὑπονοεῖ τὸν στίχον, λέγων ἐκλύεσθαι τὸ τάχος τῆς ἀρπαγῆς.

251. Ἐπὶ προβόλῳ, comme πέτρῃ ἐπὶ προβλήτι, *Iliade*, XVI, 407 : sur un rocher qui avance dans la mer.

252. Τοῖς ὀλίγοισι restreint ἰχθύσι à ceux des poissons qu'on peut enlever avec la ligne. C'est comme s'il y avait, τούτοις δηλονότι οἱ εἰσιν ὀλίγοι. Cependant c'est un des passages où l'on peut, à la rigueur, ne pas tenir compte de la valeur réelle du prétendu article. On ne pêche jamais les

gros poissons à la ligne, au moins du haut d'un rocher. Il ne s'agit pas de ceux qu'on noie quand ils sont accrochés à l'hameçon, et qu'on tire ensuite à la main. Didyme (*Scholies V*) : τοῖς μικροῖς. τοὺς μεγάλους κυνηγοῦσι. — Δόλον, apposition à εἶδατα. — Κατὰ doit être joint à βάλλων. *Scholies B* : καταβαλὼν εἶδατα, δόλον ἰχθύσι. τὰ εἶδατα δὲ φησι δόλον εἶναι. — Au lieu de εἶδατα, leçon d'Aristarque, Callistrate lisait δειλάτα. Mais ce mot, qui n'est qu'une forme poétique de δελέατα, serait un pur synonyme de δόλον.

253. Βοὸς κέρας ἀγραύλοιο. Le plomb qui faisait descendre l'amorce à fond était dans un bout de corne, et c'est de la pointe du bout de corne que pendaient l'hameçon et l'appât. Voyez l'*Iliade*, XXIV, 80-82, et la note sur le second de ces trois vers. Les *Scholies Q* donnent ici, sous le nom même d'Aristarque, une explication analogue à la scholie anonyme que j'ai transcrite à propos de ce passage de l'*Iliade* : κέρας Ἀρίσταρχος τὸ κεράτινον συρίγγιον, ὃ ἐπιτιθέασι πρὸς τὸ μὴ ἐσθίεσθαι ὑπὸ τοῦ ἰχθύος τὴν ὀρμιάν.

254. Ἀσπαίροντα, sous-entendu ἰχθύς. Le pêcheur à la ligne ne prend qu'un poisson à la fois.

256-259. Αὐτοῦ.... Payne Knight et Dugas Montbel regardent ces quatre vers comme une interpolation de quelque déclamateur. Ils prétendent que les mots δηλοῖται et ἐξερεῖνων sont des termes impropres. La critique générale et les deux critiques particulières sont également mal fondées. Pour la première, j'en appelle au goût du lecteur. Pour ce qui concerne les autres, voyez plus bas les notes sur les deux mots vitupérés.

356. Αὐτοῦ, adverbe, est précisé par

χειρας ἐμοὶ ὀρέγοντας ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι.
Οἴκτιστον δὴ κείνο ἐμοῖς ἴδον ὀφθαλμοῖσιν
πάντων, ἔσσα μόγησα πόρους ἄλως ἐξερεείνων.

Αὐτὰρ ἐπεὶ πέτρας φύγομεν δεινὴν τε Χάρυβδιν 260
Σκύλλην τ', αὐτίκ' ἔπειτα θεοῦ ἐς ἀμύμονα νῆσον
ἰκόμεθ'· ἔνθα δ' ἔσαν καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι,
πολλὰ δὲ ἴφια μῆλ' Ὑπερίονος Ἥελίοιο.

Δὴ τότε ἐγὼν ἔτι πόντῳ ἐὼν ἐν νηὶ μελαίνῃ
μυκηθμοῦ τ' ἤκουσα βοῶν αὐλιζομενάων 265
οἴων τε βληχὴν· καί μοι ἔπος ἔμπεσε θυμῷ
μάντηος ἁλαοῦ, Θηβαίου Τειρεσίαο,
Κίρκης τ' Αἰαΐης, οἳ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλον
νῆσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἥελίοιο.

Δὴ τότε ἐγὼν ἐτάροισι μετηύδων, ἀχνύμενος κῆρ· 270

Κέκλυτέ μευ μύθων, κακὰ περ πάσχοντες ἐταῖροι,
ὄφρ' ὑμῖν εἴπω μαντήϊα Τειρεσίαο
Κίρκης τ' Αἰαΐης, οἳ μοι μάλα πόλλ' ἐπέτελλον

εἰνὶ θύρῃσι. Scylla se fait un plaisir de donner son festin en spectacle à Ulysse. Voilà pourquoi elle n'a pas emporté ses victimes au fond de son antre. — Κεκλήγοντας, *vulgo* κεκλήγοντας. Les anciens admettaient les deux leçons; mais Hérodien (*Scholies H*) semble préférer κεκλήγοντας : ἐὰν διὰ τοῦ ω, προπερισπᾶται, ἐὰν δὲ διὰ τῶν ντ, ὡς λέγοντας. Sous-entendez, προπαροξύνεται.

267. Δηϊοτῆτι. Les victimes se débattent : par conséquent, le mot est dans son sens propre, et non dans la vague acception de malheur. Ameis : ἐν αἰνῇ δηϊοτῆτι, *im grausen Kampfe gegen die Skylla*.

269. Ἐξερεείνων est dans un sens dérivé, mais parfaitement légitime. Ulysse a exploré les mers; on pourrait même dire, en interprétant à la lettre, qu'il leur a demandé leurs secrets. Si l'on traduit ἐξερεείνων par *perlustrans*, c'est que *interrogans* ne donnerait qu'un sens confus. Le français traduit mieux ici que le latin.

260. Πέτρας désigne les Planètes. Voyez le vers XXIII, 327. D'après l'explication vulgaire, ce mot désigne Scylla et Charybde; et δεινὴν τε Χάρυβδιν Σκύλλην

(τα) ne sont qu'une paraphrase. Bothe : « *apposita ἐπεξηγετικῶς voci πέτρας.* » Le passage auquel nous renvoyons ne permet point du tout d'en rester à cette interprétation.

261. Νῆσον. On se rappelle le nom de cette île : Thrinacie.

264. Πόντῳ, comme ἐν πόντῳ.

266. Βληχὴν. Remarquez l'accusatif à la suite du génitif, comme compléments d'un même verbe. Bekker corrige l'irrégularité en changeant μυκηθμοῦ en μυκηθμόν. Mais cette correction est arbitraire et inutile.

266-267. Ἔπος.... Τειρεσίαο. Il s'agit spécialement des vers XI, 406-445.

267. Κίρκης τ(ε). Voyez plus haut, vers 427-444.

268. Οἳ.... ἐπέτελλον, *vulgo* ἡ.... ἐπέτελλεν. De même plus bas, vers 273.

269. Τερψιμβρότου. Ancienne variante, φασιμβρότου. De même plus bas, vers 274.

270. Δὴ τότε ἐγὼν.... Répétition du vers 453.

271. Κέκλυτέ μευ.... On a vu ce vers, X, 489, rejeté comme inutile. Il est ici très-bien à sa place. De même plus bas, vers 340.

νήσον ἀλεύασθαι τερψιμβρότου Ἡελίοιο·

ἔνθα γὰρ αἰνότατον κακὸν ἔμμεναι ἄμμιν ἔφασκεν. 275

Ἀλλὰ παρέξ τὴν νήσον ἐλαύνετε νῆα μέλαιναν.

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δὲ κατεκλάσθη φίλον ἦτορ.

Αὐτίκα δ' Ἐὐρύλοχος στυγερῷ μ' ἠμείβετο μύθῳ·

Σχέτλιός εἰς, Ὀδυσσεῦ· πέρι τοι μένος, οὐδέ τι γυῖα
κάμνεις· ἥ ῥά νυ σοίγε σιδήρεα πάντα τέτυκται, 280

ὅς ῥ' ἐτάρους καμάτῳ ἀδηκότας ἡδὲ καὶ ὕπνῳ

οὐκ ἔαας γαίης ἐπιβήμεναι· ἔνθα κεν αὖτε

νήσῳ ἐν ἀμφιρύτῃ λαρόν τετυκοίμεθα δόρπον·

ἀλλ' αὐτως διὰ νύκτα θοὴν ἀλάλησθαι ἄνωγας,

νήσου ἀποπλαγχθέντας, ἐν ἡεροειδέϊ πόντῳ. 285

Ἐκ νυχτῶν δ' ἄνεμοι χαλεποί, δηλήματα νηῶν,

γίγνονται· πῇ κέν τις ὑπεκφύγοι αἰπὴν ὄλεθρον,

ἦν πως ἐξαπίνης ἔλθῃ ἀνέμοιο θύελλα,

ἦ Νότου ἦ Ζεφύροιο δυσαέος, οἵτε μάλιστα

275. Ἐφασκεν. Ancienne variante, ἔφασκον et ἔφησαν.

276. Ἀλλὰ marque la conséquence : eh bien donc ; ainsi donc. — Τὴν νήσον, cette Ile-ci.

277. Ὡς.... Répétition du vers X, 498.

278. Εὐρύλοχος. C'était le beau-frère d'Ulysse. Voyez le vers X, 441 et la note sur ce vers. On a déjà vu Euryloque, X, 431-437, en hostilité ouverte contre son chef.

279. Εἰς est pour εἰς, c'est-à-dire εἰ : tu es. Il est enclitique comme toutes les autres personnes de l'indicatif du verbe εἰμί. — Πέρι pour περίεστι, c'est-à-dire περισσόν ἐστι : est supérieur à tout autre ; n'a point d'égal. — Τοι pour σοί, le datif dans le sens du génitif. C'est comme s'il y avait μένος σοῦ ou τὸ σὸν μένος. On peut, si l'on veut, rattacher ce datif à ἐστί sous-entendu : est à toi par excellence. Mais de nombreux exemples homériques prouvent qu'il vaut mieux le rattacher au substantif.

281. Καμάτῳ se rapporte au passé et ὕπνῳ à l'avenir. Il s'agit du besoin de dormir qui suit la fatigue. Voyez, *Iliade*, X, 98, καμάτῳ ἀδηκότες ἡδὲ καὶ ὕπνῳ, et les notes sur cette expression. Nous

avons vu dans l'*Odyssée*, VI, 2, ὕπνῳ καὶ καμάτῳ ἀρημένος.

284. Αὐτως, *sic*, ainsi, c'est-à-dire comme nous voilà, harassés comme nous le sommes. La traduction *temere et sine ratione* ne marque pas la suite des idées. — Au lieu de αὐτως, Zénodote écrivait οὕτως, correction mauvaise. — Ἀλάλησθαι, comme l'indique son accentuation, est un infinitif présent. Quelques anciens écrivaient, mais à tort, ἀλαλήσθαι προπέρισπόμενε. Hérodien (*Scholies* H et Q) : ὁ Ἀσκαλωνίτης προπερισπᾶ, ἐν' ᾗ παρακαιμένου χρόνου ἀπὸ τοῦ ἀλῶ, ὥς πεποιῆσθαι. δύναται προπαροξύνεσθαι ὥς Αἰολικόν, ἐν' ᾗ ἀλάλησθαι ἐνεστῶτος χρόνου. τὸ θέμα ἀλημι ὥς τίθημι, ἄλεμαι ὥς τίθεμαι, καὶ διαπλασιασμός μετ' ἐπιτάσεως Αἰολικῆς ἀλάλημαι, ἀλάλησαι, ἀλάληται.

286. Ἐκ νυχτῶν doit être pris au propre, et non comme un synonyme de ἐν νυξί. Euryloque parle d'un phénomène qui est la conséquence de la disparition du soleil et du refroidissement de l'air. — Ἄνεμοι χαλεποί, selon Nicinor (*Scholies* H), doit être suivi d'un point : εἰς τὸ χαλεποί ἐστὶν ἡ στιγμή. Avec cette ponctuation, il y a deux phrases : ἄνεμοί

νῆα διαραΐουσι, θεῶν ἀέκῃτι ἀνάκτων;

290

Ἄλλ' ἦτοι νῦν μὲν πειθώμεθα νυκτὶ μελαίνῃ,
δόρπον θ' ὀπλισόμεσθα θοῇ παρὰ νηϊ μένοντες·
ἤωθεν δ' ἀναβάντες ἐνήσομεν εὐρεί πόντῳ.

Ὡς ἔφατ' Εὐρύλοχος· ἐπὶ δ' ἤνεον ἄλλοι ἑταῖροι.
Καὶ τότε δὴ γίγνωσκον, δὲ δὴ κακὰ μήδετο δαίμων·
καὶ μιν φωνήσας ἔπεα πτερόεντα προσηύδων·

295

Εὐρύλοχ', ἡ μάλα δὴ με βιάζετε μῶνον ἔοντα·
ἀλλ' ἄγε νῦν μοι πάντες ὁμόσσετε καρτερὸν ὄρκον,
εἴ κέ τιν' ἡέ βοῶν ἀγέλην ἡ πῶϋ μέγ' οἶων
εὕρωμεν, μή πού τις ἀτασθαλίῃσι κακῇσιν
ἡ βοῦν ἡέ τι μῆλον ἀποκτάνῃ· ἀλλὰ ἔκῃλοι
ἐσθίετε βρώμην, τὴν ἀθανάτη πόρε Κίρκη.

300

Ὡς ἐφάμην· οἱ δ' αὐτίκ' ἀπώμνυν ὥς ἐκέλευον.
Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ὁμοσάν τε τελεύτησάν τε τὸν ὄρκον,

εἰσι χαλικοί et δηλήματα νῆων γίγνον-
ται. Il vaut mieux laisser δηλήματα νῆων
entre deux virgules, comme apposition.

290. Διαραΐουσι. Ancienne variante,
διαρραΐουσι. — Θεῶν ἀέκῃτι, en dépit
des dieux. Comparez l'expression ὑπὲρ
μόρον, I, 34. Les dieux d'Homère sont
naturellement amis de l'homme. Didyme
(*Scholies* H) : θέλουσι γὰρ ἡμᾶς οἱ θεοὶ
ὀρμισθέντας. θεοὶ δωτηῆρες ἑάων
(*Odyssee*, VIII, 326). — Au lieu de θεῶν
et de ἀνάκτων, Zénodote écrivait φίλων
et ἑταίρων. On ne voit pas bien quel sens
il attribuait à son étrange leçon.

291. Ἄλλ' ἦτοι.... On a vu ce vers deux
fois dans l'*Iliade*, VIII, 502 et IX, 65.

292. Ὀπλισόμεσθα est au subjonctif,
pour ὀπλισώμεθα.

293. Ἐνήσομεν, d'après l'explication
vulgaire, est au futur de l'indicatif. Mais
c'est l'exemple I, 372 qui s'applique bien
ici, et non l'exemple II, 296, dans lequel
ἐνήσομεν est précédé du futur ἐπίοψομαι.
Le complément νῆα est sous-entendu.

294. Ὡς.... Virgile, *Énéide*, XI, 432 :
« Dixerat hæc, unoque omnes eadem ore
« fremebant. » — Ἐπὶ doit être joint à ἤνεον.

295. Ὡς est dans le sens de ὅτι. Voyez la
note du vers III, 466, lequel est presque
identique à celui-ci.

297. Βιάζετε μῶνον ἔοντα. Zénodote,
βιάζεσθ' οἶον ἔοντα, sans doute à cause
de l'exemple βιάζεται οἶον ἔοντα, IX,
410. Mais Aristarque (*Scholies* H) main-
tient la forme active : (ἡ διπλῇ περισστιγ-
μένη, ὅτι) Ζηνόδοτος βιάζεσθ' οἶον
ἔοντα, οὐ νοήσας ὅτι ποιητικῶς ἐσχη-
μάτισται. La Roche : « unde apparet
« Aristarchum culpæ tribuere Zenodoto,
« quod non animadverterit, formam acti-
« vam hoc loco pro media, quæ legitur :
« (IX) 410, βιάζεται οἶον ἔοντα, poeta-
« rum more esse positam. » — La Roche
garde οἶον, malgré l'hiatus τε-οι, sous
prétexte qu'Aristarque ne l'a point blâmé,
et que μῶνον lui fait l'effet d'une glose :
« de οἶον Aristarchus Zenodoto non obli-
« quitur, idque retinui, nam μῶνον glos-
« sematis suspicionem præbet. » Mais μῶ-
νον n'est pas moins homérique ni moins
poétique que οἶον, et il n'y a vraiment
aucune raison de le chasser, dès surtout
qu'on garde βιάζετε.

299. Εἰ κέ τιν' ἡέ.... On a vu, *Iliade*,
XV, 323, un vers presque identique.

303. Ὡς.... Répétition du vers X, 345,
sauf changement nécessaire.

304. Αὐτὰρ.... Répétition du vers II,
378, sauf le changement du singulier en
pluriel.

στήσαμεν ἐν λιμένι γλαφυρῷ εὐεργέα νῆα
 ἄγχ' ὕδατος γλυκεροῖο· καὶ ἐξαπέβησαν ἑταῖροι
 νηὸς, ἔπειτα δὲ δόρπον ἐπισταμένως τετύκοντο.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ πόσιος καὶ ἐδητύος ἐξ ἔρον ἔντο,
 μνησάμενοι δὴ ἔπειτα φίλους ἔκλαιον ἑταίρους,
 οὓς ἔφαγε Σκύλλη γλαφυρῆς ἐκ νηὸς ἐλοῦσα·
 κλαιόντεσσι δὲ τοῖσιν ἐπήλυθε νήδυμος ὕπνος.
 Ἦμος δὲ τρίχα νυκτὸς ἔην, μετὰ δ' ἄστρα βεβήκει,
 ὥρσεν ἐπὶ ζαῆν ἄνεμον νεφεληγερέτα Ζεὺς
 λαίλαπι θεσπεσίῃ, σὺν δὲ νεφέεσσι κάλυψεν
 γαῖαν ὁμοῦ καὶ πόντον· ὀρώρει δ' οὐρανόθεν νύξ.
 Ἦμος δ' ἠριγένεια φάνη ῥοδοδάκτυλος Ἥως,
 νῆα μὲν ὠρμίσαμεν, κοῖλον σπέος εἰσερύσαντες·
 ἔνθα δ' ἔσαν Νυμφέων καλοὶ χοροὶ ἠδὲ θόωκοι·

305. Γλαφυρῷ. L'adjectif γλαφυρός s'applique ordinairement aux objets de l'industrie humaine; mais Homère l'emploie aussi en parlant des ouvrages de la nature: ἐν σπητὶ γλαφυρῷ, *Iliade*, XVIII, 402.

306. Γλυκεροῖο est dit par opposition à l'eau salée de la mer. Nous disons aussi de l'eau douce pour de l'eau de rivière.

308. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez le vers I, 150 et la note sur ce vers.

310. Οὓς dépend à la fois et de ἔφαγε et de ἐλοῦσα ou plutôt ἐξελοῦσα.

312. Τρίχα, dans la troisième partie. — Ἐν est dit absolument: c'était, c'est-à-dire on était, nous étions. La traduction *tertia pars noctis erat* ne tient pas compte de la nature du mot τρίχα, qui n'est qu'un adverbe. — Μετὰ doit être joint à βεβήκει, ou, comme l'écrivent quelques-uns, βεβήκειν.

313-315. Ὦρσεν ἐπὶ.... Voyez les vers IX, 67-69 et les notes sur ce passage. Il n'y a de changé que les premiers mots.

313. Ὦρσεν ἐπὶ, c'est-à-dire ἐπῶρσεν. Ancienne variante, ὥρσεν δ' ἐπὶ. Hérodien (*Scholies H*): οὕτως χωρὶς τοῦ δὲ Ἀρίσταρχος γράφει, καὶ ἀναστρεπτέον τὴν πρόθεσιν, ἐν δὲ μετὰ τοῦ δέ, οὐκ ἀναστρέφεται. Avec la leçon ὥρσεν δ' ἐπὶ, δέ a le sens de τότε. — Ζαῆν, ancienne variante, ζαῆ. Hérodien (*Scholies H*): ἔδει χωρὶς τοῦ ν, ζαῆ, ὡς ἀκρατὴ Ζεφυρον

(*Odyssée* II, 421). ἔστιν οὖν Αἰολικὸν τὸ μετὰ τοῦ ν, καὶ ἔδει αὐτὸ Αἰολικῶς βαρύνεσθαι.... ὁ δὲ Ἀρίσταρχος φησι περισπᾶσθαι, καὶ οὕτως ἔχει ἡ παράδοσις. — Je ne parle pas de la leçon ἐπιζαῆν, donnée par quelques manuscrits. Ce n'est qu'une faute de copiste. — Ζεὺς. Comme Jupiter n'a point encore de motif d'en vouloir à Ulysse et à ses compagnons, quelques anciens ont supposé qu'il s'agissait du Ζεὺς de la mer, c'est-à-dire de Neptune. Mais Homère n'a jamais dit Jupiter marin ni Jupiter souterrain. Ces façons de parler n'appartiennent qu'à des poètes bien postérieurs à Homère. Ici, Ζεὺς est dans son sens primitif, et il s'agit d'un phénomène atmosphérique, d'une de ces tempêtes nocturnes dont parle Euryloque, vers 286-287. Cette tempête vient à son heure, et n'a rien de spécial à Ulysse ni aux siens.

316. Ἦμος.... Vers banal dans l'*Iliade* comme dans l'*Odyssée*.

318. Χοροί, des places de danse. — Νυμφέων, dissyllabe par synizèse. — Θόωκοι, des sièges. Quand les nymphes ont dansé, elles s'asseyent autour de la grotte, sur les saillies inférieures du rocher, et elles jouissent de la fraîcheur de l'ombre et du ruisseau. Il y a ici, dans les *Scholies Q*, une citation textuelle d'Aristarque: (ἡ διπλῇ, ὅτι) ἀντὶ τοῦ θόωκοι καὶ καθέδραι, ὡς ὕδατος γλυκέος ἐκείνῳ βέοντος. C'est

καὶ τότε ἔγὼν ἀγορὴν θέμενος μετὰ πᾶσιν ἔειπον·

ὦ φίλοι, ἐν γὰρ νηϊ θοῇ βριῦσίς τε πόσις τε 320
ἔστιν, τῶν δὲ βοῶν ἀπεχώμεθα, μή τι πάθωμεν·

δεινοῦ γὰρ θεοῦ αἶδε βόες καὶ ἴφια μῆλα,

Ἥελίου, δς πάντ' ἐφορᾷ καὶ πάντ' ἐπακούει.

Ὡς ἐφάμην· τοῖσιν δ' ἐπεπείθετο θυμὸς ἀγῆνωρ.
Μῆνα δὲ πάντ' ἄληκτος ἄη Νότος, οὐδέ τις ἄλλος 325
γίγνεται ἔπειτ' ἀνέμων, εἰ μὴ Εὐρὸς τε Νότος τε.

Οἱ δ' εἴως μὲν σῖτον ἔχον καὶ οἶνον ἐρυθρὸν,

τόφρα βοῶν ἀπέχοντο, λιλαιόμενοι βιότοιο.

Ἄλλ' ὅτε δὴ νηὸς ἐξέρθητο ἥϊα πάντα,

καὶ δὴ ἄγρην ἐφέπεσκον ἀλητεύοντες ἀνάγκη, 330

ἰχθῦς ὀρνιθάς τε, φίλας δ' τι χεῖρας ἴκοιτο,

γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν· ἔτειρε δὲ γαστέρα λιμός.

Δὴ τότε ἔγὼν ἀνὰ νῆσον ἀπέστιχον, ὄφρα θεοῖσιν

εὐξαίμην, εἰ τίς μοι ὁδὸν φήνειε νέεσθαι.

Ἄλλ' ὅτε δὴ διὰ νήσου ἰὼν ἤλυξα ἐταίρους, 335

probablement de ce vers d'Homère que s'est inspiré Virgile, *Énéide* I, 167-168, pour écrire son *Intus aquae dulces vivo-que sedilia saxo, Nympharum domus*.

319. Πᾶσιν. Ancienne variante, μῦθον, leçon adoptée, on ne sait pourquoi, par Bekker, Ameis et La Roche. *Scholies* H : γρ. πᾶσιν. Il n'y a aucune différence entre ce vers-ci et le vers IX, 171 dont il est la répétition.

320. Γάρ. Voyez la note du vers X, 174. Les anciens faisaient ici de γάρ un synonyme de ἐπειδὴ. *Scholies* H : τὸ γάρ ἀντὶ τοῦ ἐπειδὴ. C'est encore là une diplos d'Aristarque à laquelle il ne manque que la formule initiale (ἢ διπλῇ, ὅτι). Mais il est plus naturel de laisser à γάρ son sens propre, en sous-entendant ἐσθίετε καὶ πίνατε, ou une idée équivalente.

321. Τῶν, comme τῶνδε. Il les montre. La preuve en est dans αἶδε du vers suivant.

322. Θεοῦ, sous-entendu εἰσί : appartiennent à un dieu.

323. Ἥελίου,.... On a vu ce vers, sauf le cas et la personne, *Iliade*, III, 277.

324. Ὡς,.... Voyez plus haut le vers 28 et la note sur ce vers.

325. Ἄληκτος, *vulgo* ἄλληκτος. Le doublement de la liquide est inutile.

326. Εἰ μὴ, *nisi*, si ce n'est, c'est-à-dire hormis, excepté.

330. Καὶ δὴ équivaut à τότε δὴ : *tum demum*, alors enfin. — Δὴ, selon Fæsi et Ameis, se confond par synizèse avec la première syllabe de ἄγρην, qui est longue. Voyez plus bas, vers 339, ἀλλ' ὅτε δὴ ἔβδομον. Cela vaut mieux que de supposer ἄγρην iambe, et δὴ bref par l'influence de la voyelle dont il est suivi. On peut dire, il est vrai, que la voyelle α, chez Homère, est essentiellement *ad libitum*.

331. Ἰχθῦς,.... Ce vers est une apposition explicative à ἄγρην.

332. Γναμπτοῖς,.... Voyez le vers IV, 369 et la note sur ce vers. Il va sans dire qu'ici γναμπτοῖς ἀγκίστροισιν se rapporte uniquement à ἐφέπεσκον ἰχθῦς. Bekker supprime le vers, sans doute à cause de la difficulté de ce rapport πρὸς τὸ σημαίνον. Mais ce n'est point une difficulté proprement dite.

335. Ἥλυξα ἐταίρους, j'eus évité mes compagnons : je fus hors de la vue de mes compagnons. *Scholies* V : ἐξέκλινα. *Scho-*

χειρας νιψάμενος, ὅθ' ἐπὶ σκέπας ἦν ἀνέμοιο,
 ἡρώμην πάντεσσι θεοῖς οἱ Ὀλυμπον ἔχουσιν·
 οἱ δ' ἄρα μοι γλυκὺν ὕπνον ἐπὶ βλεφάροισιν ἔχευαν.
 Εὐρύλοχος δ' ἐτάροισι κακῆς ἐξήρχετο βουλῆς·

Κέκλυτέ μευ μύθων, κακά περ πάσχοντες ἐταῖροι· 340

πάντες μὲν στυγεροὶ θάνατοι δειλοῖσι βροτοῖσιν,
 λιμῶ δ' οἴκτιστον θανέειν καὶ πότμον ἐπισπεῖν.

Ἄλλ' ἄγετ', Ἡελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας
 ῥέξομεν ἀθανάτοισι, τοὶ οὐρανὸν εὐρὺν ἔχουσιν.

Εἰ δέ κεν εἰς Ἰθάκην ἀφικοίμεθα, πατρίδα γαῖαν, 345

αἰψά κεν Ἡελίῳ Ὑπερίονι πύονα νηὸν

τεύξομεν, ἐν δέ κε θεῖμεν ἀγάλματα πολλὰ καὶ ἐσθλά·

εἰ δὲ χολωσάμενός τι βοῶν ὀρθοκραιράων

νῆ' ἐθέλη ὀλέσαι, ἐπὶ δ' ἔσπωνται θεοὶ ἄλλοι,

βούλομ' ἅπαξ πρὸς κῦμα χανῶν ἀπὸ θυμὸν ὀλέσσαι, 350

ἢ δηθὰ στρεύεσθαι ἐὼν ἐν νήσῳ ἐρήμῃ.

Ὡς ἔφατ' Εὐρύλοχος· ἐπὶ δ' ἦνεον ἄλλοι ἐταῖροι.

Αὐτίκα δ' Ἡελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας

ἐγγύθεν· οὐ γὰρ τῆλε νεὸς κυανοπρώροιο

βοσκέσκονθ' ἔλικες καλαὶ βόες εὐρυμέτωποι· 355

lies B, Q et V : ἐκτὸς ὀψεως αὐτῶν ἐγνόμην.

338. Γλυκὺν ὕπνον. C'est déjà pendant un sommeil de leur chef (X, 34) que les compagnons d'Ulysse ont commis une folie. Mais le premier sommeil était assez naturel, tandis que celui-ci ne vient guère à autre fin que de laisser le temps à Euryloque et aux autres de faire un mauvais coup. C'est à bon marché que le poète obtient la vraisemblance.

340. Κέκλυτέ μεν.... Répétition textuelle du vers 271.

341. Πάντας.... θάνατοι, toutes les morts : tous les genres de mort.

343. Ἀρίστας dépend tout à la fois et de ἐλάσαντες et de ῥέξομεν. C'est comme s'il y avait ἐλάσομεν καὶ ῥέξομεν.... ἀρίστας βοῶν.

347. Θεῖμεν, pour θεῖναι.

348. Χολωσάμενος se rapporte à Ἡέλιος sous-entendu, sujet de ἐθέλη.

349. Ἐπὶ doit être joint à ἔσπωνται : donnent leur assentiment.

350. Ἄπαξ (une fois pour toutes) se rapporte à l'infinitif. — Πρὸς κῦμα χανῶν, ayant bée au flot, c'est-à-dire gorgé d'eau salée, noyé dans la mer. — Ἀπό doit être joint à ὀλέσσαι.

351. Ἦ, comme μάλλον ἢ : plutôt que. Voyez la note du vers III, 232. — Στρεύεσθαι, me consumer. Voyez, dans l'*Iliade*, la note du vers XV, 542.

352. Ὡς.... Voyez plus haut le vers 294 et la note sur ce vers.

354. Ἐγγύθεν. La phrase, suspendue après ce mot, reprendra au vers 356 : τὰς δὲ περίστησάν τε.... Je n'ai pas besoin de commenter ἐγγύθεν, puisque Ulysse le commente lui-même : οὐ γὰρ τῆλε.... Les troupeaux étaient sous les yeux mêmes des affamés. On se rappelle τῶν, vers 321, et αἶδε, vers 322.

355. Βοσκέσκον(το). Les vaches et les

τὰς δὲ περίστησάν τε καὶ εὐχετόωντο θεοῖσιν,
 φύλλα δρεψάμενοι τέρενα δρυὸς ὑψικόμοιο·
 οὐ γὰρ ἔχον κρῖ λευκὸν εὖσσέλμου ἐπὶ νηός.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' εὕξαντο καὶ ἔσφαξαν καὶ ἔδειραν,
 μηρούς τ' ἐξέταμον κατὰ τε κνίσῃ ἐκάλυψαν
 δίπτυχα ποιήσαντες, ἐπ' αὐτῶν δ' ὠμοθέτησαν·
 οὐδ' εἶχον μέθυ λειψαὶ ἐπ' αἰθομένοις ἱεροῖσιν,
 ἀλλ' ὕδατι σπένδοντες ἐπώπτων ἔγκατα πάντα.
 Αὐτὰρ ἐπεὶ κατὰ μῆρ' ἐκάη καὶ σπλάγχνα πάσαντο,
 μίστυλλον τ' ἄρα τάλλα καὶ ἀμφ' ὀβελοῖσιν ἔπειραν.

360

365

Καὶ τότε μοι βλεφάρων ἐξέσσυτο νήδυμος ὕπνος·
 βῆν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θῖνα θαλάσσης.
 Ἄλλ' ὅτε δὴ σχεδὸν ἦα κιῶν νεὸς ἀμφιελίσσης,
 καὶ τότε με κνίσῃς ἀμφήλυθεν ἡδὺς αὐτμή·
 οἰμῶξας δὲ θεοῖσι μετ' ἀθανάτοισι γεγώνευν·

370

Ζεῦ πάτερ, ἡδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
 ἦ με μάλ' εἰς ἄτην κοιμήσατε νηλεῖ ὕπνῳ,

moutons marchent en paissant, et ne restent pas toujours au même endroit. Le fréquentatif dit qu'on voyait d'ordinaire les vaches à très-peu de distance du rivage.

356. Τὰς δέ. Ancienne variante, τάσδε. Cette leçon est mauvaise; car elle fait disparaître le mot important, le signe de la reprise, δέ, qui est dans le sens de δὴ : ainsi donc. L'accusatif τὰς, malgré la forme de la phrase, ne dépend que du premier verbe, περίστησαν. — Παρίστησαν. On a vu, *Iliade*, II, 410, la même expression dans une circonstance analogue.

358. Οὐ γὰρ ἔχον κρῖ λευκόν. C'est avec des grains d'orge pilée qu'on faisait les οὐλοχύται. Voyez la note du vers I, 449 de l'*Iliade*. On répandra sur les victimes, avant de les égorger, des feuilles de chêne comme οὐλοχύται. — Hayman suppose une intention particulière dans le choix de l'arbre dont les feuilles tiennent ici la place des grains d'orge pilée : c'est que le chêne porte des glands, nourriture primitive de l'homme.

359-361. Αὐτὰρ.... Voyez, dans l'*Iliade*, les vers I, 458-461 et les notes sur ce passage. Il y a la valeur d'un vers supprimée

dans la reproduction, les vers 458-459 ayant perdu la fin de l'un et le commencement de l'autre : οὐλοχύτας προβά-
 λοντο, αὐέρυσαν μὲν πρῶτα, καί.

362. Λεῖψαι, comme ὥστε λεῖψαι : pour faire des libations.

363. Ἐπώπτων, ils rôtissaient : ils firent rôtir.

364-365. Αὐτὰρ ἐπεὶ.... Voyez les vers III, 461-462, et les notes des vers I, 464-465 de l'*Iliade*.

367. Βῆν δ' ἰέναι.... Répétition textuelle du vers X, 407.

368. Ἄλλ' ὅτε δὴ.... Voyez le vers X, 456 et les notes sur ce vers.

369. Ἡδὺς αὐτμή. C'est le seul passage d'Homère où l'on trouve ἡδύς employé comme féminin. Mais θῆλυς est souvent féminin dans l'*Iliade*; et nous l'avons vu une fois féminin dans l'*Odyssée* (V, 467).

370. Μετ(ά) doit être joint à γεγώνευν, car Ulysse n'est point parmi les dieux. Bothe : « Dixit μεταγεγωναῖν, ut μεταυ-
 « δᾶν, μετειπεῖν, μεταφωνεῖν. Addenda
 « vox lexicis. »

371. Ζεῦ πάτερ,... Répétition textuelle du vers V, 7.

οἱ δ' ἔταροι μέγα ἔργον ἐμητίσαντο μένοντες.

Ῥαχέα δ' Ἡελίῳ Ὑπερίονι ἄγγελος ἦλθεν,
 Λαμπετὶν τανύπεπλος, ὃ οἱ βόας ἔκταμεν ἡμεῖς. 375

Αὐτίκα δ' ἀθανάτοισι μετηύδα, χωόμενος κῆρ·

Ζεῦ πάτερ ἡδ' ἄλλοι μάκαρες θεοὶ αἰὲν ἐόντες,
 τίσαι δὴ ἐτάρους Λαερτιάδεω Ὀδυσῆος,
 οἳ μευ βούς ἔκτειναν ὑπέρβιον, ἧσιν ἔγωγε
 χαίρεσκον μὲν ἰὼν εἰς οὐρανὸν ἀστερόεντα, 380

373. Μεγά est pris en mauvaise part : énorme; abominable.

374. Ῥαχέα pour ῥαχέα, comme dans l'épithète traditionnelle d'Iris, *Iliade*, II, 786 et *passim*. Mais ici l'adjectif doit être joint à ἦλθεν, et il équivaut à un ad-
 verbe : vint rapide; vint rapidement. Ancienne variante, ῥαχύς. *Scholies* H : ἐν πολλοῖς, ῥαχύς δ' Ἡελίῳ, ἴν' ἧ ῥαχύς ἄγγελος. Bothe : « conjectura, ni fallor, « ejus, quem offenderet ῥαχέα, quod, vel « metri causa, celeris in re celeri, non « non erat mutandum. » D'ailleurs à quoi bon le masculin, puisque ἄγγελος est des deux genres? On peut aussi bien expliquer ἦλθεν ἄγγελος ῥαχέα que ἦλθεν ῥαχύς ἄγγελος. Mais le datif Ἡελίῳ dépend de ἄγγελος, et non point de ἦλθεν. Le mot ἄγγελος (messagère, comme messagère) équivaut à ἀγγιλέουσα : pour annoncer. La preuve en est dans ὃ (que) du vers suivant. — Le vers 374 a été, chez les anciens, l'objet de vives disputes. Porphyre (*Scholies* P et Q) : ἐναντίον τοῦτο τῷ Ἡελίῳ θ', ὃς πάντ' ἐφορᾷς καὶ πάντ' ἐπακούεις (*Iliade*, III, 277). ἀφ' αὐτοῦ γὰρ ἐρχῆν ἐγνωκέναι τὸν πάντα ἐφορῶντα. Cette objection des enstatiques est mal réfutée par les lytiques : λύοιτο δ' ἂν ἡ τῇ λέξει· τὸ γὰρ πάντα δηλοῖ τὰ πλεῖστα, ἄλλως τε οὐκ ἠγνόει τὸ πεπραγμένον Ἥλιος, ἀλλ' ἔδει ὥς ποιμαίνουσιν καὶ ταύτην ἀπαγγεῖλαι· ἡ τῷ καιρῷ λύεται, ὥς νυκτὸς ἐπιθεμένων τοῖς βουσί τῶν ἐταίρων. Il vaut mieux reconnaître la contradiction. Homère a dit, IV, 379, que les dieux savent tout; il vient même de répéter, XI, 323, ce qu'on a vu dans l'*Iliade*, III, 277. Mais ce ne sont là que des formules de piété, comme dit Ameis (*nur ein formelhafter Ausdruck des frommen Glaubens*). Dès que le poète raconte,

il les oublie, et il retombe en plein dans l'anthropomorphisme. Son Jupiter même ne sait pas tout, bien qu'il soit l'omniscient par excellence; et le Soleil va lui conter son aventure, comme si elle lui était absolument inconnue. Les poèmes homériques fourmillent de contradictions de ce genre. J'ajoute que l'humanité, même aujourd'hui, n'est guère plus logique qu'au temps d'Homère, et que notre pratique n'est pas toujours d'accord avec nos maximes. — Payne Knight et Dugas Montbel regardent les vers 374-390 comme une interpolation. D'après ce principe d'athétèse, il faudrait supprimer la moitié de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*.

375. Ὅ, dans le sens de ὅτι. — Ἐκταμεν ἡμεῖς. Ancienne variante, ἔκταν ἐταῖροι. Didyme (*Scholies* H) : ἔκταμεν ἡμεῖς. οὕτως αἱ Ἀριστάρχου. L'autre leçon est une correction imaginée par ceux qui s'étonnaient qu'Ulysse dît *nous*, à propos d'une action à laquelle il n'a pris aucune part. Mais cette syllepse est toute naturelle, et il n'y en a pas qui nous soit plus familière. Quel Français ne dit pas, *nous sommes sous*? On n'entend que cela, dans la bouche même des plus sages.

376. Μετηύδα a pour sujet Ἡέλιος sous-entendu.

378. Τίσαι, l'infinitif dans le sens de l'impératif. D'après le vers qui précède, τίσαι équivaut à τίσατε : punissez. Bien que Jupiter réponde seul, les autres dieux feront aussi quelque chose. Voyez plus bas, vers 394.

379. Ὑπέρβιον est pris adverbiallement, et il équivaut à ἄγαν βιαίως : par une intolérable violence.

380-384. Χαίρεσκον.... Répétition, *mutatis mutandis*, des vers XI, 47-48. Voyez la note sur le second de ces deux vers.

ἡδ' ὁπότ' ἄψ ἐπὶ γαῖαν ἀπ' οὐρανόθεν προτραποίμην.
Εἰ δέ μοι οὐ τίσουςι βοῶν ἐπιεικέ' ἀμοιβήν,
δύσομαι εἰς Αἴδαο, καὶ ἐν νεκύεσσι φαείνω.

Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη νεφεληγερέτα Ζεὺς ·
'Ἡέλι', ἦτοι μὲν σὺ μετ' ἀθανάτοισι φάεινε
καὶ θνητοῖσι βροτοῖσιν ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν ·
τῶν δέ κ' ἐγὼ τάχα νῆα θοὴν ἀργῇτι κεραυνῷ
τυτθὰ βαλὼν κεάσαιμι μέσῳ ἐνὶ οἴνοπι πόντῳ.

Ταῦτα δ' ἐγὼν ἤκουσα Καλυψοῦς ἡϊκόμοιο ·
ἡ δ' ἔφη Ἑρμείῳ διακτόρου αὐτὴ ἀκοῦσαι.

Αὐτὰρ ἐπεὶ ῥ' ἐπὶ νῆα κατήλυθον ἡδὲ θάλασσαν,
νείκεον ἄλλοθεν ἄλλον ἐπισταδόν, οὐδέ τι μῆχος
εὐρέμεναι δυνάμεσθα · βόες δ' ἀποτέθνασαν ἤδη.
Τοῖσιν δ' αὐτίκ' ἔπειτα θεοὶ τέραα προὔφαινον ·
εἶρπον μὲν ῥίνοι, κρέα δ' ἀμρ' ὀβελοῖσι μεμύκει,
ὀπταλέα τε καὶ ὠμά · βοῶν δ' ὥς γίγνετο φωνή.

Ἐξῆμαρ μὲν ἔπειτα ἔμοι ἐρίηρες ἑταῖροι

383. Φαείνω, je luiis, c'est-à-dire je luiirai. *Scholies H* : τὸ φαείνω ἐνεστωτός ἐστιν ἀντὶ τοῦ μέλλοντος. Mais le présent donne bien plus d'énergie à la menace.

386. Καὶ θνητοῖσι.... Répétition textuelle du vers III, 3.

387. Τῶν, d'eux : des compagnons d'Ulysse.

388. Τυτθὰ (*minutatim*, en pièces) dépend de κεάσαιμι. — Au lieu de τυτθὰ, Zénodote écrivait τριχθὰ, correction détestable.

389. Καλυψοῦς, comme ἀπὸ Καλυψοῦς. De même Ἑρμείῳ, au vers suivant, est pour ἀφ' Ἑρμείῳ.

390. Ἡ δ' ἔφη.... Calypso, en sa qualité de déesse, aurait dû savoir cela sans intermédiaire. C'est là encore une de ces contradictions dont j'ai parlé plus haut. Mais le poète ne songe qu'à une chose, à donner au récit d'Ulysse la vraisemblance vulgaire. Ce que nous ne savons pas par nous-mêmes, nous ne le connaissons que par des témoignages. Ulysse cite ses autorités, le témoin oculaire et le témoin auriculaire.

392. Νείκεον, je gourmandais : je gour-

mandai. — Ἐπισταδόν, debout, c'est-à-dire en face.

393. Δ(ε) est explicatif, et il équivaut à γάρ. On ne pouvait pas ranimer les victimes. — Ἀποτέθνασαν, *vulgo* ἀπετέθνασαν, correction byzantine. C'est bien un imparfait; mais qu'importe? Le verbe est en effet ἀποτέθνημι. *Grand Étymologique* Miller : τέθνημι. τὸ πληθυντικὸν τέθναμεν, τέθνατε, τεθνᾶσι· ὁ παρατατικὸς ἐτέθναμεν, ἐτέθνατε, ἐτέθνασαν, οἷον· βόες δ' ἀπετέθνασαν (ἀποτέθνασαν).

395. Ὀβελοῖσι μεμύκει, *vulgo* ὀβελοῖς ἐμεμύκει. Bekker et d'autres μεμύκειν.

396. Βοῶν δ' ὥς γίγνετο φωνή. Construisez : φωνὴ δὲ γίγνετο ὥς (φωνή) βοῶν. Eustathe écrit ὥς, comme si φωνή était exprimé devant la conjonction. Cette leçon a été adoptée par Ameis et La Roche.

397-398. Ἐξῆμαρ.... δαίνυντ(ο). Il est singulier que les étranges phénomènes énumérés plus haut ne leur aient pas ôté l'appétit. La vraisemblance manque tout à fait. Mais Homère chante d'après une tradition, et la tradition disait : *les peaux ont rampé, les chairs ont beuglé.*

δαίνυντ', Ἡελίοιο βοῶν ἐλάσαντες ἀρίστας·
 ἀλλ' ὅτε δὴ ἑβδομον ἡμαρ ἐπὶ Ζεὺς θῆκε Κρονίων,
 καὶ τότε ἔπειτ' ἄνεμος μὲν ἐπαύσατο λαίλαπι θύων, 400
 ἡμεῖς δ' αἶψ' ἀναβάντες ἐνήκαμεν εὐρέϊ πόντῳ,
 ἱστὸν στησάμενοι ἀνά θ' ἱστία λεύκ' ἐρύσαντες.

Ἄλλ' ὅτε δὴ τὴν νῆσον ἐλείπομεν, οὐδὲ τις ἄλλη
 φαίνεται γαῖαν, ἀλλ' οὐρανὸς ἡδὲ θάλασσα,
 δὴ τότε κυανέην νεφέλην ἔστησε Κρονίων 405
 νηὸς ὕπερ γλαφυρῆς· ἤχλυσε δὲ πόντος ὑπ' αὐτῆς.

Ἡ δ' ἔθει οὐ μάλα πολλὸν ἐπὶ χρόνον· αἶψα γὰρ ἦλθεν
 κεκληγῶς Ζέφυρος, μεγάλη σὺν λαίλαπι θύων·
 ἱστοῦ δὲ προτόνους ἔρρηξ' ἀνέμοιο θύελλα
 ἀμφοτέρους· ἱστὸς δ' ὀπίσω πέσεν, ὄπλα τε πάντα 410

εἰς ἀντλὸν κατέχυνθ'· ὁ δ' ἄρα πρύμνῃ ἐνὶ νηὶ
 πλῆξε κυβερνήτεω κεφαλὴν, σὺν δ' ὅστέ' ἄραξεν
 πάντ' ἄμυδις κεφαλῆς· ὁ δ' ἄρ' ἀρνευτῆρι ἑοικῶς
 κάππεσ' ἀπ' ἱκρίοφιν, λίπε δ' ὀστέα θυμὸς ἀγῆνωρ.
 Ζεὺς δ' ἄμυδις βρόντησε καὶ ἔμβαλε νηὶ κεραυνόν· 415

ἡ δ' ἐλελίχθη πᾶσα, Διὸς πληγεῖσα κεραυνῷ,
 ἐν δὲ θεεῖου πλῆτο· πέσον δ' ἐκ νηὸς ἑταῖροι.

398. Ἐλάσαντες. Ancienne variante, ἐλό-
 ντες. La répétition textuelle de l'expres-
 sion employée plus haut, vers 343 et 353,
 est plus conforme aux habitudes d'Homère.

399. Δὴ ἑβδομον, synizèse.

401. Ἐνήκαμεν, sous-entendu νῆα :
 nous lançâmes le navire sur.

402. Ἱστὸν.... Répétition du vers IX, 77.

403. Τὴν νῆσον, cette île : Thrinacie.

406. Ἡχλυσε, fut couverte de ténèbres.
 Apollonius explique ἤχλυσε par ἐσχότισε,
 c'est-à-dire par un verbe actif. Cette ex-
 plication suppose qu'il lisait πόντον, et
 non πόντος. Virgile, *Énéide*, I, 89 et III,
 195 : *ponto nox incubat atra; inhorruit*
unda tenebris.

407. Ἡ se rapporte au navire.

410. Ἀμφοτέρους, celui de l'avant et
 celui de l'arrière.

411. Ὅ, c'est-à-dire ἱστός : le mât.

412. Σύν doit être joint à ἄραξεν :
comminuit, broya.

ODYSSEË.

413. Πάντ' ἄμυδις, *omnia simul*, tous
 d'un seul coup. — Ἀρνευτῆρι ἑοικῶς. Le
 pilote a l'air de faire un plongeon dans la
 sentine. — On a vu le même vers, *Iliade*,
 XII, 385, à propos d'un guerrier lycien
 culbuté par le grand Ajax du haut de la
 muraille du camp. Voyez la note sur ce
 vers.

414. Κάππεσ' ἀπ' ἱκρίοφιν.... Ce vers
 est lui-même une imitation du vers XII,
 386 de l'*Iliade*. Le *pronusque magister*
Folvitur in caput de Virgile (*Énéide*, I,
 415-416) ne rend pas, à beaucoup près,
 toute l'image fournie par Homère.

415. Ἀμυδις, en même temps, c'est-à-
 dire au moment où le vent faisait rage.
Scholies Q : ἅμα τῷ ταῦτα γενέσθαι ἐβρόν-
 τησε. La traduction *crebro* ne donne pas
 un sens raisonnable. Un seul coup suffit.

416. Ἡ, c'est-à-dire νηῦς : le navire.

417. Ἐν doit être joint à πλῆτο. —
 Πέσον δ' ἐκ νηός. Ils se jettent à l'eau

Οἱ δὲ κορώνησιν ἵκελοι περὶ νῆα μέλαιναν
κύμασιν ἐμφορέοντο· θεὸς δ' ἀποαίνυτο νόστον.

Αὐτὰρ ἐγὼ διὰ νηὸς ἐφοίτων, ὅφρ' ἀπὸ τοίχους
λῦσε κλύδων τρόπιος· τὴν δὲ ψιλὴν φέρε κῦμα. 420

Ἐκ δέ οἱ ἰστὸν ἄραξε ποτὶ τρόπιν· αὐτὰρ ἐπ' αὐτῷ
ἐπίτονος βέβλητο, βοὸς ῥινοῖο τετευχώς.

Τῷ ῥ' ἄμφω συνέεργον ὁμοῦ, τρόπιν ἡδὲ καὶ ἰστὸν,
ἐζόμενος δ' ἐπὶ τοῖς φερόμην ὀλοοῖς ἀνέμοισιν. 425

Ἐνθ' ἦτοι Ζέφυρος μὲν ἐπαύσατο λαίλαπι θύων·
ἦλθε δ' ἐπὶ Νότος ὦκα, φέρων ἐμῷ ἄλγεα θυμῷ·
ὅφρ' ἔτι τὴν ὀλοὴν ἀναμετρήσαιμι Χάρυβδιν.

Παννύχιος φερόμην, ἅμα δ' ἡελίῳ ἀνιόντι
ἦλθον ἐπὶ Σκύλλης σκόπελον δεινὴν τε Χάρυβδιν. 430

Ἡ μὲν ἀνερροῖβδῃσε θαλάσσης ἄλμυρόν ὕδωρ·
αὐτὰρ ἐγὼ, ποτὶ μακρὸν ἐρινεὸν ὑψόσ' ἀερθεῖς,
τῷ προσφύς ἐχόμεν ὥς νυκτερίς· οὐδέ πη εἶχον

pour ne pas être asphyxiés par le soufre. *Scholies B* : ἐρριψαν ἑαυτοὺς εἰς τὴν θάλασσαν. Homère n'indique que le fait de la chute dans l'eau. On peut donc supposer, si l'on veut, que c'est la secousse qui les a précipités. Mais, si l'on fait attention à la place qu'ils occupaient dans le navire, on préférera l'autre explication. S'ils avaient été précipités, Ulysse l'aurait été aussi, et à plus forte raison, puisqu'il n'était pas assis comme eux sur les bancs.

419. Κύμασιν dépend de la préposition ἐν contenue dans ἐμφορέοντο. — Δ(ε) est explicatif, et il équivaut à γάρ.

420. Ὅφρ(α), *donec*, jusqu'au moment où. — Ἀπό doit être joint à λῦσε.

421. Τὴν, c'est-à-dire νῆα.

422. Ἐκ doit être joint à ἄραξε. — Οἱ, c'est-à-dire νηῖ. — Ἀραξε. Zénodote, ἔαξε. Cette correction avait pour but, sans nul doute, d'éviter une répétition de mot. Mais Aristarque et presque tous les anciens ont rejeté cette correction. Didyme (*Scholies H*) : αἱ Ἀριστάρχου καὶ αἱ πλείους, ἄραξε. — Le sujet de ἄραξε est κῦμα. Le flot a achevé sur le mât l'ouvrage du vent. — Ἐπ(ί) doit être joint à βέβλητο. — Αὐτῷ, c'est-à-dire ἰστῷ.

423. Ἐπίτονος. Selon les uns, le vers

est acéphale et commence par un tribraque. Selon d'autres, s est long par position, comme si le π était doublé. Voyez, IV, 43, la note sur ἐπειδὴ. Si l'on se rappelle que la lettre εἰ, c'est-à-dire ε, était longue et brève, on ne s'étonnera pas plus de voir ἐπίτονος en tête d'un vers, que d'y voir ἀθάνατος, ἀκάματος, etc. — *Scholies Q* : ἐπίτονος· ὁ συνέχων τὸ κέρασ κάλω.

424. Τῷ, c'est-à-dire ἐπιτόνω : à l'aide de la courroie d'antenne. — Συνέεργον est à la première personne : *colligabam*. Ulysse se fait une sorte de radeau.

425. Τοῖς désigne les deux objets liés ensemble.

427. Ἡλθε δ' ἐπὶ est pour ἐπῆλθε δέ. Voyez plus haut, vers 313, la note sur ὥρσεν ἐπὶ.

428. Ὅφρ(α), *ut*, afin que. Ulysse suppose au Notus une volonté hostile. — Τὴν (*istam*) donne à ὀλοὴν la valeur d'un superlatif, les deux mots étant synonymes.

431. Ἡ se rapporte à Charybde. Voyez plus haut le vers 236, presque identique à celui-ci.

432. Ποτὶ μακρὸν ἐρινεόν. Voyez plus haut le vers 403 et la note sur ce vers.

433. Τῷ, c'est-à-dire ἐρινεῷ. — Ὡς

οὔτε στηρίξαι ποσὶν ἔμπεδον οὔτ' ἐπιβῆναι·
 ῥίξαι γὰρ ἑκάς εἶχον, ἀπήωροι δ' ἔσαν ὄζοι, 435
 μακροί τε μεγάλοι τε, κατεσκίαον δὲ Χάρυβδιν.
 Νωλεμέως δ' ἐχόμεν, ὅφρ' ἐξεμέσειεν ὀπίσσω
 ἱστὸν καὶ τρόπιν αὐτίς· ἐελδομένῳ δέ μοι ἦλθον
 ὄψ'· ἦμος δ' ἐπὶ δόρπον ἀνὴρ ἀγορῆθεν ἀνέστη,
 κρίνων νείκεα πολλὰ δικαζομένων αἴζηῶν, 440
 τῆμος δὴ τάγε δοῦρα Χαρύβδιος ἐξεφαάνθη.
 Ἦκα δ' ἐγὼ καθύπερθε πόδας καὶ χεῖρε φέρεσθαι,
 μέσσω δ' ἐνδούπησα παρέξ περιμήκεα δοῦρα·
 ἐζόμενος δ' ἐπὶ τοῖσι διήρεσα χερσὶν ἐμῇσιν.
 Σκύλλην δ' οὐκέτ' ἔασε πατὴρ ἀνδρῶν τε θεῶν τε 445

νυχτερίς, sous-entendu ἔχεται. — Εἶχον, je pouvais.

435-436. Ῥίξαι.... Payne Knight et Dugas Montibel suspectent ces deux vers, mais sans donner aucun motif sérieux d'athétèse.

435. Εἶχον, se trouvaient. Ancienne variante, ἦσαν. Cette leçon a été sans doute imaginée pour éviter la répétition de εἶχον avec un sens différent de celui qu'il a deux vers plus haut. La vulgate est confirmée par les *Scholies* V : εἶχον, ἀντὶ τοῦ ὑπῆρχον. — Ἀπήωροι, hors de portée en l'air.

437. Ὅφρ(α), *donec*, en attendant que.

438. Ἦλθον (ils vinrent, ils revinrent) a pour sujets sous-entendus ἱστός et τρόπικς.

439. Ὅψ'· ἦμος. C'est le seul passage d'Homère où ἦμος ne soit pas au commencement du vers. Ameis pense qu'on devrait mettre le point en haut après ἦλθον, et rendre à ἦμος sa place accoutumée : ἦμος δ' ὄψ' ἐπὶ δόρπον.... Mais il suffit, ce semble, que ἦμος, pour être à sa place, soit au commencement d'une phrase ; et il y est.

441. Τῆμος, à cette heure, c'est-à-dire vers l'heure du souper, le soir au crépuscule. — Χαρύβδιος dépend de la préposition contenue dans ἐξεφαάνθη : apparurent hors de Charybde. — Au lieu de τῆμος δὴ τάγε ou τάδε, quelques anciens lisaient : καὶ τότε δὴ μοι. La leçon τῆμος.... est celle d'Aristarque. Elle est plus conforme à la symétrie habituelle d'Homère. Et puis τάγε ou τάδε contient une

idée. Ulysse revoit enfin *ces chers* débris, qu'il a si impatiemment attendus.

442. Φέρεσθαι, comme ὥστε φέρεσθαι.

443. Μέσσω δ' ἐνδούπησα, et je retentis au milieu (du courant) : et je tombai en plein courant avec grand bruit. — Παρέξ, à côté de. *Scholies* B et Q : ἐπεσον πλησίον μὲν τῶν ξύλων, ἐκτὸς δὲ αὐτῶν, εἴτα ἐπινηξάμενος ἐγγὺς αὐτῶν ἐγενόμην καὶ κατέσχον.

444. Ἐζόμενος δ' ἐπὶ τοῖσι. Ulysse a repris sur son radeau la même position où il se trouvait au vers 425. — Διήρεσα χερσὶν ἐμῇσιν, je ramai avec mes mains. Il tâche de sortir le plus vite possible du détroit qui séparait Scylla et Charybde. Voyez plus haut, vers 234-235.

445-446. Σκύλλην.... Ces deux vers étaient regardés par quelques anciens comme une interpolation. *Scholies* Q : νοθεύονται δύο. τί γὰρ εἰ εἶδεν, ὅπου οὐ δύναται ὀρμᾶν ἡ Σκύλλα, ἀλλ' ἐνίδρυται τῷ σπηλαίῳ; ὥς ἐκ τῶν λόγων τῆς Κίρκης ἔστι μαθεῖν. εἰ γὰρ ἐβούλετο διὰ τῆς Χαρύβδεως πλεῖν ὁ Ὀδυσσεύς, οὐκ ἂν ἠδικήθη ὑπὸ τῆς Σκύλλης, ὥς ἀνημμένης τῷ σπηλαίῳ, ἢ τάχα, ἐμὲ οὐκ εἴασεν εἰς αὐτὴν ἰδεῖν, ἀλλὰ διεξέπερασα. Les raisons de cette athétèse ne sont pas très-concluantes. Si Ulysse avait été poussé par le courant à portée des longs cous de Scylla, il aurait été enlevé. Il a eu la chance d'être poussé en sens contraire. Pourquoi n'attribuerait-il pas son salut à une protection divine? Les deux vers reviennent

εἰσιδέειν· οὐ γάρ κεν ὑπέκφυγον αἰπὺν ὄλεθρον.

Ἐνθεν δ' ἐννήμαρ φερόμην, δεκάτῃ δέ με νυκτὶ
νῆσον ἐς Ὀγυγίην πέλασαν θεοὶ, ἔνθα Καλυψὼ
ναίει εὐπλόκαμος, δεινὴ θεὸς αὐδήεσσα,
ἥ μ' ἐφίλει τ' ἐκόμει τε. Τί τοι τάδε μυθολογεύω ;
Ἦδη γάρ τοι χθιζὸς ἐμυθεόμην ἐνὶ οἴκῳ
σοὶ τε καὶ ἰφθίμῃ ἀλόχῳ· ἐχθρὸν δέ μοι ἔστιν
αὖτις ἀριζήλως εἰρημένα μυθολογεύειν.

450

à ceci : grâce au ciel, cette fois, je n'eus point affaire à Scylla ; je ne l'aperçus pas même. Cela n'est nullement absurde ; cela est même très-pertinent. Malgré l'exemple de Wolf et de tant d'autres, je me suis abstenu de mettre des crochets. — 445. Σχύλην est le régime de εἰσιδίζειν. Le sujet du verbe est ἐμέ sous-entendu.

447-448. Ἐνθεν.... Répétition, sauf le premier mot, des vers VII, 253-254.

449. Αὐδήεσσα. Voyez, sur ce mot, la note du vers X, 436.

451. Χθιζός. Voyez le récit, vers VII, 244-266.

453. Αὖτις se rapporte à μυθολογεύειν, et ἀριζήλως à εἰρημένα.

TABLE DES MATIÈRES

DU PREMIER VOLUME.

INTRODUCTION A L'ODYSSÉE.

PREMIÈRE PARTIE.

L'ODYSSÉE CHEZ LES ANCIENS.

	Pages
L'exemplaire athénien.....	I
Division des chants.....	III
Unité de l' <i>Odysée</i>	IV
Une erreur des digammistes.....	VI
Éditions des villes.....	VII
Les diascévastes.....	VIII
Erreur fondamentale du système de Wolf.....	IX
Les ἀπαξ εἰρημένα.....	X
Platon et Zoïle.....	X
L'éditeur Antimachus.....	XI
Système de Paley.....	XI
Autres éditions préalexandrines.....	XIII
Confirmation de notre jugement sur Zénodote.....	XIV
Zénodore.....	XV
Diatrise d'Auguste Nauck contre Aristarque.....	XVI
Réfutation de ses griefs.....	XVII
Réflexions sur la science.....	XVIII
Les quatre grammairiens.....	XIX
Nauck et les hérodianistes.....	XX
Adversaires anciens d'Aristarque.....	XXI
Homérisants divers.....	XXI
Porphyre.....	XXII
Scholies de l' <i>Odysée</i>	XXII

	Pages
Catalogue de ces scholies.....	XXIV
Les scholies du pseudo-Didyme.....	XXIX
Récapitulation.....	XXXII
Le prétendu commentaire d'Aristarque.....	XXXIV
Les éditions vulgaires au temps des Alexandrins.....	XXXV

DEUXIÈME PARTIE.

L'ODYSSÉE CHEZ LES MODERNES.

Les manuscrits de l' <i>Odyssée</i>	XXXVII
Traces des signes d'Aristarque.....	XXXVIII
Ponctuation byzantine.....	XXXIX
L'édition de Bekker.....	XL
Jugement du linguiste Francis Meunier.....	XLI
L' <i>Odyssée</i> d'Ameis.....	XLII
Plan du travail.....	XLII
Perfectionnements successifs.....	XLIII
Excellence du commentaire.....	XLIV
L' <i>Odyssée</i> de Hayman.....	XLV
Le texte.....	XLVI
Corrections.....	XLVI
Les renvois marginaux.....	XLVII
Les variantes.....	XLVII
Le commentaire.....	XLVII
Préface du premier volume.....	XLVIII
Observations.....	LI
Les six Appendices du premier volume.....	LI
Le deuxième volume de Hayman.....	LII
L' <i>Odyssée</i> de Jacob la Roche.....	LIII
Plan de cette édition critique.....	LIII
La Roche et Aristarque.....	LIII
Orthographe alexandrine.....	LV
Athétèses.....	LVII
Commentaire de la Roche.....	LVIII
Les manuscrits.....	LIX
La Roche et ses critiques.....	LX
L' <i>Odyssée</i> d'Auguste Nauck.....	LXI
Plan de l'éditeur.....	LXI
Observations sur ce plan.....	LXI
Disparition de Wolf.....	LXII
Le commentaire de Nauck.....	LXIII
APPENDICE.....	LXV

ΟΜΗΡΟΥ ΟΔΥΣΣΕΙΑ.

	Pages
ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α [I]. ΘΕΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΑΘΗΝΑΣ ΠΑΡΑΙΝΕΣΙΣ ΠΡΟΣ ΘΗΛΕΜΑΧΟΝ. ΜΝΗΣΤΗΡΩΝ ΕΥΧΙΑ.....	5
Invocation (1-10). Délibération des dieux au sujet d'Ulysse (11-95). Minerve, sous la figure d'un ancien hôte d'Ulysse, se rend au palais d'Ithaque, où les prétendants de Pénélope se livrent à leurs déportements (96-112). Télémaque fait bon accueil au prétendu étranger, et s'entretient longuement avec lui (113-318). Le fils d'Ulysse, après le départ de son hôte, se sent tout réconforté; il va rejoindre les prétendants, qui écoutaient chanter l'aède Phémios, et il prend désormais le ton d'un homme et d'un chef de famille (319-364). Les prétendants sont avertis par Télémaque qu'il les sommerait, dès le lendemain, dans l'assemblée générale du peuple, d'avoir à quitter le palais; ils s'étonnent de ce langage; ils demandent des explications, puis ils continuent, jusqu'à la fin du jour, leur fête un instant interrompue (365-424). Télémaque passe la nuit à réfléchir aux conseils que lui a donnés son hôte (425-444).	
ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Β [II]. ΙΘΑΚΗΣΙΩΝ ΑΓΟΡΑ. ΘΗΛΕΜΑΧΟΥ ΑΠΟΔΗΜΙΑ....	51
Télémaque convoque l'assemblée du peuple, et expose aux citoyens ses griefs contre les prétendants (1-79). Réponse d'Antinoüs au discours de Télémaque, et réplique de Télémaque au discours d'Antinoüs (80-145). Présage envoyé par Jupiter, et interprété par le vieil augure Alithersès; risées d'Eurymaque au sujet de cet oracle menaçant (146-207). Télémaque et les prétendants continuent de ne point s'entendre, et l'assemblée se termine sans résultat (208-259). Minerve, sous la figure de Mentor, console Télémaque, et lui promet de l'accompagner à Pylos et à Sparte (260-295). Télémaque, à l'insu de sa mère, prépare les provisions nécessaires pour le voyage (296-381). Minerve procure à Télémaque un navire et des rameurs, et endort de bonne heure les prétendants; puis elle fait aussitôt équiper le navire, et mettre à la voile dès le soir pour Pylos (382-434).	
ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Γ [III]. ΤΑ ΕΝ ΠΥΛΩ.....	89
Arrivée de Télémaque à Pylos; accueil que lui fait Nestor (1-74). Questions du jeune homme, et long discours du vieillard (75-200). Suite de l'entretien: Nestor réconforte Télémaque, lui donne	

les plus sages conseils, et se charge de le faire conduire à Sparte, où Ménélas, revenu depuis peu, lui donnera peut-être des nouvelles d'Ulysse (201-328). Minerve quitte Télémaque, mais en se laissant reconnaître et de son protégé et de Nestor (329-394). Télémaque, après avoir passé la nuit dans le palais, se met en route pour Sparte (395-485). Incidents du voyage (486-497).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Δ [IV]. ΤΑ ΕΝ ΑΑΚΕΑΙΜΟΝΙ..... 132

Télémaque et Pisistrate sont reçus avec une hospitalité empressée dans le palais de Ménélas (1-67). Conversation après le festin (68-154). Hélène rend la gaieté aux convives attristés par d'affligeants souvenirs (155-305). Le lendemain, Ménélas raconte ses aventures, puis il répète à Télémaque tout ce qu'il a appris en Egypte, par la bouche de Protée, sur le sort des autres héros de la guerre de Troie, et particulièrement sur celui d'Ulysse (306-619). Complot des prétendants contre Télémaque, révélé à Pénélope par le héraut Médon (620-714). Minerve rassure Pénélope au sujet du danger qui menace Télémaque (715-841). Embuscade des prétendants (842-847).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ε [V]. ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΧΕΑΙΑ..... 218

Jupiter, à la prière de Minerve, s'intéresse au sort d'Ulysse, et envoie à Calypso l'ordre de rendre au héros sa liberté (1-84). La nymphe reçoit cet ordre avec douleur, mais se résigne à y obéir (85-147). Elle va trouver Ulysse sur le rivage, et elle lui apprend que rien ne s'oppose plus à son départ (148-227). Construction du radeau et départ d'Ulysse (228-281). Naufrage d'Ulysse en vue des côtes de l'île des Phéaciens (282-332). La déesse Leucothée sauve la vie du héros (333-364). Ulysse prend terre après de grands efforts ; Il se réfugie dans un bois voisin du rivage, où il passe la nuit et répare ses forces épuisées 365-493).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ζ [VI]. ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΑΦΙΕΙΣ ΕΙΣ ΦΑΙΑΚΑΣ..... 269

Minerve apparaît en songe à Nausicaa, fille d'Alcinoüs, roi des Phéaciens, et l'engage à aller laver ses vêtements au fleuve près duquel dort Ulysse (1-47). Nausicaa suit le conseil de la déesse, et, la besogne achevée, elle joue à la paume avec ses compagnes (48-109). Réveil d'Ulysse ; fuite des jeunes filles à son aspect ; Nausicaa écoute les prières du suppliant (110-185). Elle y répond avec bonté, et donne ordre à ses suivantes de le traiter comme un hôte (186-250). Ulysse se rend des bords du fleuve à la ville des Phéaciens ; il s'arrête dans un petit bois consacré à Minerve, et il implore la déesse qui a toujours été sa protectrice (251-331).

TABLE DES MATIÈRES.

553

Pages

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Η [VII]. ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΕΙΣΟΔΟΣ ΠΡΟΣ ΑΛΚΙΝΟΥΝ..... 302

Minerve, sous la figure d'une jeune Phéacienne, conduit Ulysse au palais d'Alcinoüs (1-77). Description du palais (78-132). Ulysse demande et reçoit l'hospitalité (133-225). Il raconte les aventures de son dernier voyage (226-297). Témoignages de bienveillance dont le comble Alcinoüs (298-333). Repos d'Ulysse (334-347).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Θ [VIII]. ΟΔΥΣΣΕΩΣ ΣΥΣΤΑΣΙΣ ΠΡΟΣ ΦΑΙΑΚΑΣ..... 332

Assemblée des Phéaciens, et banquet en l'honneur d'Ulysse (1-45). L'aède Démodocus (46-103). Lutttes gymniques (104-255. La danse et le chant; récit des amours de Mars et de Vénus (256-369). La danse seule (370-384). Présents des Phéaciens à Ulysse (385-469). Ulysse invite Démodocus à chanter l'histoire du cheval de bois; il se décèle par son émotion en écoutant ce récit, et Alcinoüs le prie de conter ses aventures (470-586).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Ι [IX]. ΑΛΚΙΝΟΥ ΑΠΟΔΟΓΟΙ. ΚΥΚΛΩΠΕΙΑ..... 379

Commencement des récits d'Ulysse, qui remplissent quatre chants entiers. Le héros se fait connaître (1-38). Il raconte son départ de Troie et ses aventures en Thrace (39-61). Tempête au cap Malée; le vent pousse Ulysse loin de sa route, et le fait aborder au pays des Lotophages (62-104). Du pays des Lotophages Ulysse est porté à celui des Cyclopes (105-192). Il pénètre, avec douze de ses compagnons, dans l'ancre de Polyphème (193-286). Le festin du cyclope anthropophage (287-344). Ulysse enivre Polyphème et lui crève son œil (345-412). Il s'échappe de la prison du monstre avec ses compagnons survivants (413-566).

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Κ [X]. ΤΑ ΠΕΡΙ ΑΙΟΛΟΥ ΚΑΙ ΛΑΙΣΤΡΥΓΟΝΩΝ ΚΑΙ ΚΙΡΚΗΣ. 425

Séjour d'Ulysse et de ses compagnons dans l'île d'Éole; le roi de l'île donne à Ulysse une outre où sont enfermés tous les vents (1-24). Départ pour Ithaque; la tempête déchainée; retour chez Éole; colère du maître des vents (25-79). Les Lestrygons anthropophages; ils détruisent les vaisseaux d'Ulysse, sauf un seul, et massacrent la plupart de ses compagnons (80-132). Arrivée dans l'île de Circé; ceux qu'Ulysse envoie à la découverte sont changés en pourceaux (133-260). Ulysse échappe aux prestiges de Circé, et force la déesse de rendre à ses compagnons leur figure (261-399). Séjour dans l'île; Circé avertit Ulysse d'avoir à se rendre au pays des morts, pour y consulter l'âme de Tirésias (400-549). Circonstances du départ (550-574).

	Pages
ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Α [XI]. ΝΕΚΥΙΑ.....	466
<p>De l'île de Circé Ulysse se rend au pays habité par les morts (1-22). Accomplissement des cérémonies qu'avait prescrites Circé (23-50). Apparition d'Elpénor, d'Anticlée et de Tirésias. Le devin prédit à Ulysse les événements futurs (51-151). Anticlée, mère d'Ulysse, apprend à son fils ce qui s'est passé à Ithaque durant sa longue absence (152-224). Apparition des anciennes héroïnes (225-332). Apparition des héros morts, qui avaient été les compagnons d'Ulysse au siège de Troie; récit d'Agamemnon (333-466). Achille, Patrocle, Antilochus, le grand Ajax (467-567). Ulysse voit le juge Minos, le chasseur Orion; il raconte les supplices divers de Tityus, de Tantale, de Sisyphe, l'apothéose d'Hercule (568-627). Retour d'Ulysse à son vaisseau; le héros part du pays des morts (628-640).</p>	

ΟΔΥΣΣΕΙΑΣ Μ [XII]. ΣΕΙΡΗΝΕΣ, ΣΚΥΛΛΑ, ΧΑΡΥΒΔΕΙΣ, ΒΟΕΞ ΗΑΙΟΥ.	516
<p>Ulysse revient à l'île d'Ea, et donne la sépulture à Elpénor (1-15). Recommandations adressées à Ulysse par Circé (16-141). Ulysse et ses compagnons échappent aux séductions des Sirènes (142-200). Le passage entre Charybde et Scylla (201-259). Arrivée dans l'île de Thrinacie et attentat sur les troupeaux du Soleil (260-373). Colère du Soleil; ses plaintes à Jupiter, qui lui promet satisfaction (374-396). Punition des coupables (397-419). Ulysse, porté sur un débris de son navire, aborde dans l'île d'Ogygie (420-453).</p>	

44076. — TYPOGRAPHIE LAHURE

Rue de Fleurus, 9, à Paris.
